

Faim de la Terre (La)

Jean-Jacques Pelletier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JEAN-JACQUES PELLETIER

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE

IV

LA FAIM DE LA TERRE



Page Copyright

Les Éditions Alire inc.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

AVERTISSEMENT

En raison de la mise en page complexe de certains passages, l'éditeur ne peut garantir la lisibilité intégrale de ce epub à celles et ceux qui utilisent une tablette numérique ou une liseuse e-ink dont l'application de lecture est antérieure à 2011.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Illustration de couverture : Bernard Duchesne

Format epub



EAN 978-2-89615-760-0

© 2012 Les Éditions Alire inc. & Jean-Jacques Pelletier

*Aux enfants qui resteront, s'il en reste,
ces restants de planète, s'il en reste...*

*Toi qui ne connais la torture
ni le corps hurlé
tu ne connais pas le monde*
Guy Cloutier

On danse la danse du déni de l'évidence (...)
Et elle avance, elle avance, la date de l'échéance.
Mes Aïeux

*À la victoire de l'à peu près correct
sur le carrément débile !*
Gonzague Théberge

*... il nous faut arriver à distinguer,
dans ce que nous percevons comme de la fiction,
le noyau dur de réel que nous ne pouvons affronter
qu'en le fictionnalisant.*
*... c'est précisément parce qu'il est réel,
en raison même de son caractère traumatique
et excessif, que nous sommes incapables de l'intégrer
dans (ce que nous percevons comme) la réalité,
et sommes donc contraints de l'éprouver
comme une apparition cauchemardesque.*
Slavoj Žizek

Table des matières

LIVRE 1 — *Les Cathédrales de la mort*

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Les Enfants de la Terre brûlée

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Jour 6

Jour 7

Jour 8

LIVRE 2 — *Les Musées meurtriers*

Jour 1

Les Enfants du Déluge

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Jour 6

Jour 7

LIVRE 3 — *Les Écoles assassines*

Jour 1

Les Enfants de la Tempête

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Jour 6

LIVRE 4 — *Les Bibliothèques crématoires*

Jour 1

Les Enfants de la Foudre

Jour 1

Jour 2

Jour 3

Jour 4

Jour 5

Jour 6

Jour 7

Épilogue — *Gérer l'apocalypse*

Plus tard

Quelques jours plus tard

Quelques mois plus tard

Certains lieux, certaines institutions et certains personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité. Toutefois, les événements qui y sont racontés, de même que les actions et les paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

Livre 1 – *Les Cathédrales de la mort*

Laissée à elle-même, l'humanité va reproduire à l'échelle planétaire la catastrophe de l'île de Pâques.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 1- Pourquoi l'Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, salon funéraire, 9h33

La première mort de Henri Matton fut lente et laborieuse. À la fin, il pesait à peine quarante et un kilos soixante.

Sa deuxième mort fut la plus douloureuse. La plus dévastatrice. Injectés dans différentes parties vitales de son corps, les microorganismes se jetèrent massivement à l'assaut des tissus internes, liquéfiant la délicate mécanique de l'entretien de la vie.

Sa troisième mort fut plus rapide. En faisant irruption dans ses poumons, l'eau eut vite fait d'interrompre la plupart de ses fonctions vitales résiduelles et de couper court à toute sensation consciente.

Sa quatrième mort acheva de consumer son apparence humaine. En quelques secondes, le four porta la température de surface de sa peau à plusieurs centaines de degrés... Une fois l'épiderme calciné, une fois les chairs sous-jacentes légèrement entamées, les flammes s'interrompirent aussi brusquement qu'elles étaient apparues.

Lorsqu'un employé le découvrit, Henri Matton reposait dans un cercueil, au crématorium, depuis un peu plus de trois cent quarante et une minutes.

Soixante-dix-sept minutes plus tard, c'était au tour de l'inspecteur-chef Théberge de soulever le couvercle du cercueil. Il prit le carton déposé sur la poitrine carbonisée du cadavre et le tint à bout de bras pour le lire :

Je désire m'entretenir dans les plus brefs délais
avec l'inspecteur-chef Gonzague Théberge.

Paris, hippodrome Longchamp, 16h25

Noyés dans la foule des sept mille parieurs et simples spectateurs qui occupaient les tribunes, deux hommes et deux femmes avaient une oreillette identique du côté gauche. Ils avaient les yeux rivés sur un des chevaux encore en course. Chacun des quatre suivait un cheval différent.

Jean-Pierre Gravah, Hessra Pond, Larsen Windfield et Leona Heath ne s'étaient jamais rencontrés. Ils savaient simplement que les trois autres membres de leur groupe étaient quelque part dans la foule. Ils n'avaient aucun indice pour se reconnaître. La chose n'avait d'ailleurs pas été jugée utile. Seule la course avait de l'importance.

Dans leur oreillette, une voix avait indiqué, quelques minutes avant le départ, que c'était celle-là qu'ils devaient observer. Chacun des quatre savait à qui cette voix appartenait : Lord Hadrian Killmore. Mais ils ne savaient pas où il était. Probablement à une table de choix dans le restaurant panoramique qui surplombait la piste.

Bizarrement, de tous les chevaux qui avaient pris le départ, seulement quatre étaient encore dans la course : les quatre sur lesquels leur regard était rivé depuis le début.

C'était une course étrange, qui ressemblait plutôt à un jeu de massacre. Un cheval avait chuté presque au début, en entraînant deux autres avec lui. Puis un cavalier avait vu sa monture faire brusquement un écart et le désarçonner.

Les quatre chevaux encore en course avaient une couverture de selle d'une couleur différente : brune, bleue, gris pâle et rouge. Ils franchirent la ligne d'arrivée dans cet ordre... Brown Sugar, Lady Blue, Mister Grey et Red Barron.

C'était là l'information que les quatre individus étaient venus chercher. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Leurs préparatifs étaient à toutes fins pratiques terminés. Le seul détail qui restait à préciser, c'était l'ordre de leur entrée en scène. Ce qui venait d'être fait.

Comme ils connaissaient Lord Hadrian Killmore, le procédé ne les avait pas trop surpris. L'homme aimait les gestes symboliques. Et quoi de plus approprié qu'un champ de course pour annoncer dans quel ordre ses cavaliers à lui allaient se manifester dans le monde ?

Parce qu'ils étaient ses cavaliers. Les quatre cavaliers de l'Apocalypse.

Drummondville, 21h39

Souvent, le soir, F s'asseyait dans la cour arrière et elle parlait à Bamboo Joe dans sa tête. Bien sûr, il ne répondait pas. Mais le simple effort de formuler ses pensées comme dans une conversation avec une personne réelle l'aidait à voir clair.

Il y avait maintenant vingt minutes qu'elle était assise dans la balançoire, au centre du rond de pierres. Comme souvent, elle faisait le point sur l'évolution de l'Institut.

Au cours des dernières années, la situation avait évolué de façon marquée. L'Institut délaissait de plus en plus l'action directe et se concentrait sur l'analyse d'informations. Quand l'état d'un dossier était jugé satisfaisant, F le communiquait à l'agence ou à la personne qu'elle estimait la plus apte à s'en servir.

La plupart des bénéficiaires de ces informations étaient les informateurs privilégiés de l'Institut. Ces contacts que F avait développés au cours des ans travaillaient à l'intérieur des principales agences ou organisations policières de la planète. Leur distribuer un nombre croissant d'informations stratégiques avait eu comme effet de resserrer les liens avec eux. Les informations qu'ils envoyaient à l'Institut s'étaient mises à augmenter. Un échange de bons

procédés... À sa manière, l'Institut fonctionnait de plus en plus comme une agence de courtage en informations.

Parallèlement à cette évolution, le nombre des opérations de terrain avait diminué. La plupart des sections action avaient été liquidées. À vrai dire, seul Hurt avait maintenu la cadence, poursuivant inlassablement sa croisade contre les réseaux de trafic d'enfants et de commerce d'organes. Aidé de l'Institut pour la collecte d'informations, il opérait la plupart du temps en solitaire quand venait le temps de passer à l'action... Dans la mesure où une personne atteinte du syndrome de personnalités multiples pouvait travailler en solitaire.

Cette pensée fit sourire F. Heureusement, les différentes personnalités de Hurt semblaient avoir atteint une forme d'équilibre. Nitro continuait de faire des siennes à l'occasion, mais Steel réussissait à le contrôler... Comme si l'action fournissait un dérivatif au conglomerat improbable de personnalités que constituait Hurt. Qu'elle lui procurait un certain apaisement.

L'action...

À part la croisade de Hurt, les opérations de l'Institut se réduisaient de plus en plus à des actions ponctuelles contre le Consortium, quand il n'y avait pas moyen de les déléguer à une autre organisation. Le reste du temps, les principaux collaborateurs de F se concentraient sur du travail d'analyse, soit sous la direction de Blunt, qui coordonnait les recherches sur le Consortium, soit sous celle de Poitras, qui gérait les biens de la Fondation et qui acheminait à l'Institut ses demandes de renseignements.

Quand elle y réfléchissait, F se disait que c'était la mise sur pied de la Fondation qui avait marqué le vrai point d'inflexion dans l'évolution de l'Institut. C'était à partir de ce moment que ses activités s'étaient de plus en plus concentrées sur la collecte et l'analyse de renseignements.

— Vous pensez à Gunther ? fit brusquement la voix de Bamboo Joe, six ou sept mètres à sa gauche.

Elle ne l'avait pas entendu venir. Il était accroupi auprès d'un buisson de bruyère dont il examinait attentivement les branches, comme s'il essayait de compenser par sa concentration la faible lumière des lampes de jardin plantées dans le sol.

Un beau jour, Bamboo lui avait annoncé qu'il avait repris son ancien nom, celui sous lequel elle l'avait connu. Mais il entendait demeurer son jardinier. Si elle voulait bien de lui.

Depuis, elle le voyait de temps à autre, au gré de ses heures de travail. Le problème, c'était qu'il pouvait disparaître pendant trois jours, revenir deux heures au milieu de la nuit pour arroser deux ou trois plantes, en tailler une autre, puis disparaître de nouveau pour plusieurs jours.

— Je viens quand le jardin a besoin de moi, avait-il dit pour expliquer son horaire irrégulier.

— Et quand moi, j'ai besoin de vous parler ? avait répliqué F.

— Si vous en avez vraiment besoin, je serai là.

Sur cette réponse, il avait disparu pendant plus d'une semaine.

F soupira. Jamais elle ne comprendrait de quelle manière fonctionnait l'esprit de Bamboo Joe. Puis son attention revint à la question qu'il lui avait posée.

— Pas spécialement, répondit-elle après un moment.

Sauf qu'en y repensant, elle réalisa que la mort de Gunther avait eu lieu juste avant la mise sur pied de la Fondation. Est-ce que la mort de son mari pouvait l'avoir marquée au point de l'amener inconsciemment à réorienter l'Institut ? à diminuer les actions de terrain pour réduire le risque auquel elle exposait ses agents ?

— Toujours aussi satisfaite de l'excellente mademoiselle Weber ? demanda Bamboo sans lever les yeux vers elle.

F le regardait, immobile, penché au-dessus du plant de bruyère.

— Je n'ai plus grand-chose à lui apprendre. Elle pourrait diriger l'Institut à ma place.

— Est-ce que ça veut dire qu'elle est prête ?

Cette fois, Bamboo avait tourné la tête vers elle avant de poser la question. Son visage affichait un sourire bienveillant.

— Vous pensez qu'elle ne l'est pas ? demanda F.

— Comment savoir si quelqu'un est prêt ?

Comment savoir, en effet, songea F... Si elle avait posé la question à Dominique, la réponse aurait été : non. C'était normal. D'ailleurs, elle-même, était-elle prête quand elle avait commencé ?... Probablement pas. C'était le travail qui vous faisait... ou vous détruisait.

— Vos ouailles vont bien ? demanda Bamboo Joe.

Ses ouailles... L'expression fit sourire F. C'était la façon de Bamboo de se moquer de sa tendance à la surprotection. Au sens vieilli du terme, les ouailles étaient des brebis. Et, par analogie, les fidèles dont le pasteur devait s'occuper.

Ses ouailles... Dans son esprit, elle pouvait presque les voir devant elle, comme réunies pour une photo commémorative. Tout en continuant de travailler pour l'Institut, elles suivaient toutes leur voie.

Blunt était en train de devenir un Italien d'adoption ; Moh et Sam continuaient de planifier l'achat d'une auberge dans une île grecque ; Claudia semblait avoir réappris à vivre et Kim, fidèle à sa promesse, veillait toujours sur Claudia, même si, avec le temps, l'amitié avait redéfini leurs rapports.

À Paris, Poitras travaillait à plein temps pour la Fondation et Chamane continuait d'habiter le Web, même s'il faisait de plus en plus souvent escale dans le monde réel... Et puis, il y avait Dominique... Dominique qui devrait bientôt la remplacer.

Ses ouailles...

Accroupi à côté de la bruyère, Bamboo Joe la regardait en souriant, sans dire un mot. On aurait dit un sourire de bouddha gravé dans la pierre.

— Tout le monde va bien, répondit F.

— Qu'est-ce que ça vous fait d'avoir à vous en séparer ?

À cette question, F n'avait pas de réponse. Malgré sa propre préparation,

malgré qu'il s'agissait d'une décision mûrement réfléchie, elle n'avait aucune idée de ce que ça lui ferait vraiment.

Sauf que le moment était venu.

Aveuglés par leurs besoins et leurs désirs à court terme, incapables de voir au-delà de leurs intérêts particuliers, les hommes achèvent de détruire leur environnement. Ils se bientôt se diviser en factions pour se disputer les derniers décombres et prolonger au jour le jour leur agonie.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 1- Pourquoi l'Apocalypse.

Jour - 2

Montréal, SPVM, 14h17

Théberge entra dans le bureau de son ami Magella Crépeau. C'était lui, désormais, qui assumait les fonctions de directeur du SPVM.

Crépeau était assis sur la chaise berçante qu'il avait installée à côté de la fenêtre. Pamphyle, le médecin légiste, avait pris place dans un fauteuil et regardait Théberge avec un sourire amusé.

— Depuis le temps que tu parles aux morts, fit Crépeau, c'est un peu normal que ce soit leur tour.

— En tout cas, celui-là, il a pris rendez-vous, ajouta Pamphyle, pince-sans-rire. C'est un mort bien élevé.

Théberge ne jugea pas utile de répondre. Il s'assit dans un des fauteuils libres, sortit sa pipe et la porta à sa bouche sans l'allumer.

— L'autopsie, ça donne quoi ?

— Il n'aurait pas survécu longtemps, répondit Pamphyle. Même s'il n'avait pas été carbonisé... T'as déjà vu des photos de survivants d'Auschwitz ?

— Quel rapport ?

— Ton cadavre, il était sur le point de mourir de faim. Au sens littéral.

Une lueur de surprise apparut dans le regard de Théberge.

— Mais ce n'est pas de ça qu'il est mort, poursuivit Pamphyle.

— Ça, je m'en doutais un peu.

— Et il n'est pas mort du feu non plus...

Cette fois, Théberge ne formula aucun commentaire ; il se contenta de tirer une bouffée d'air de sa pipe éteinte. Sur sa chaise berçante, Crépeau avait interrompu le mouvement de va-et-vient comme pour mieux écouter la suite des explications.

— Il avait de l'eau dans les poumons, reprit Pamphyle.

— Il ne s'est quand même pas noyé dans un four !

Le médecin légiste poursuivit sans s'occuper de la remarque.

— Il y a aussi la décomposition des tissus sous la croûte calcinée... Ça sort complètement de la normale.

— Il y a une normale pour ça ? fit Crépeau.

Manifestement, il trouvait l'idée incongrue.

— C'est comme s'il avait été transformé en terrain de culture, expliqua Pamphyle. Pour toutes sortes de bactéries et de champignons.

Théberge jeta un bref regard à Crépeau puis demanda :

— Est-ce qu'il peut avoir pris ça dans l'eau ?

— Possible...

— Et s'il n'a pas pris ça dans l'eau ?

— Il y a quelqu'un qui voulait être certain qu'il ne ressuscite pas.

Un silence suivit. Les policiers digéraient les implications de ce que venait de leur dire le médecin légiste.

— Finalement, il est mort de quoi ? demanda Théberge.

Pamphyle hésitait à répondre.

— Le problème, dit-il, c'est la séquence... Pour avoir de l'eau dans les poumons, il fallait qu'il soit vivant au moment où il a été noyé.

— C'est sûr, ironisa Théberge. Noyer un mort, c'est plus compliqué.

Pamphyle ignore la remarque.

— Même chose pour les bactéries et les champignons, dit-il : ça leur prend un milieu vivant pour se reproduire. Sur un porteur mort, leur temps de développement est pas mal plus long... Pour ce qui est de mourir de faim, évidemment, c'est plus facile à réaliser avant d'être mort qu'après.

— Évidemment, reprit Théberge sur un ton caricaturalement approuvateur.

— Une chose est sûre, il a été carbonisé seulement à la fin. Ceux qui ont fait ça savaient ce qu'ils faisaient.

— Enfin quelque chose de rassurant ! Dans le reste du monde, le n'importe quoi prolifère et les compétences se perdent, mais ici, on a encore des gens fiables, qui font les choses dans les normes...

Pamphyle se tourna vers Crépeau.

— Qu'est-ce qu'il a ? La SAQ a encore augmenté les prix ?

Crépeau haussa les épaules. Son hypothèse à lui, sur les causes de la mauvaise humeur de Théberge, englobait le comportement général de l'humanité.

— Ça vient d'où, reprit Théberge, ce constat impromptu de conscience professionnelle ?

— Ils l'ont fait rôtir seulement en surface.

— Ah !... Ça explique tout !

Pamphyle poursuivit.

— S'ils y étaient allés plus vigoureusement, toutes les traces d'infection et d'eau dans les poumons auraient disparu... Même la sous-alimentation...

— Donc, ils voulaient qu'on trouve des traces de tout ça...

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Théberge demeura un moment songeur, puis il demanda, d'une voix redevenue professionnelle :

— Qu'est-ce que tu vas écrire sur le certificat de décès ?

— Infection fulgurante... anorexie... noyade...

— Une attaque fulgurante d'anorexie ! Pourquoi pas un incendie aquatique, tant qu'à faire !

— Tu penses que la famille apprécierait ? demanda candidement Pamphyle.

Théberge se tourna vers Crépeau.

— On sait qui c'est ?

— On n'a rien pour l'instant. Peut-être qu'avec les empreintes dentaires...

Le regard de Crépeau se tourna vers Pamphyle. Ce dernier regarda Crépeau, puis tourna les yeux vers Théberge. Un mince sourire apparut sur ses lèvres.

— Pour les empreintes dentaires, en général, ça va mieux quand la victime a encore une ou deux dents.

— Parce que... ?

— Plus rien.

Voyant la mine stupéfaite de Théberge, il ajouta :

— Moi, mon travail, c'est de faire parler les restes... C'est toi qui parles avec les morts.

HEX-Radio, 16h02

... UN CORPS, DANS UN CRÉMATORIUM, C'EST NORMAL. UN CORPS CARBONISÉ DANS UN CRÉMATORIUM, C'EST ENCORE NORMAL. MAIS QU'ON NE SACHE PAS DE QUI IL S'AGIT, ÇA, C'EST PAS NORMAL.

SELON CE QUE HEX-RADIO A APPRIS, CE CADAVRE INCONNU SERAIT PRATIQUEMENT MORT DE FAIM. IL AURAIT ENSUITE ÉTÉ NOYÉ, INFECTÉ AVEC DES BACTÉRIES MANGEUSES DE CHAIR, PUIS CARBONISÉ. RIEN QUE ÇA !

COMME D'HABITUDE, LA POLICE REFUSE DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS. J'AI EU LE NÉCROPHILE AU TÉLÉPHONE, CELUI QUI PARLE AUX MORTS. IL N'A PAS VOULU ME DIRE S'IL AVAIT « DISCUTÉ » AVEC LE CADAVRE... IL N'A PAS VOULU ME DIRE S'IL AVAIT UNE PISTE... EN FAIT, IL N'A PAS VOULU RIEN ME DIRE.

C'EST DRÔLE, QUAND MÊME. ME SEMBLE, MOI, QUAND Y A RIEN DE CROCHE, Y A RIEN À CACHER... VOUS EN PENSEZ QUOI, VOUS AUTRES, DE TOUT ÇA ?...

ON S'EN REPARLE À 18 HEURES. VOUS ÉCOUTEZ HEX-RADIO, « LA RADIO QUI A DES COUILLES »...

Brossard, 18h25

À l'abri de la vitre opacifiée de la fourgonnette, Skinner regarda l'inspecteur-chef Théberge entrer chez lui. Un tourbillon de vent enveloppa le policier de poussière pendant un instant. Skinner le vit se secouer avant d'ouvrir la porte ; il n'avait pas l'air encore trop affecté par les événements.

C'était normal. Skinner ne faisait que commencer à appliquer de la pression. Les mois à venir promettaient d'être intéressants.

Il mit le véhicule en marche. Mais avant de prendre la direction de Dorval, il fallait qu'il trouve des toilettes quelque part.

La contrariété lui arracha un soupir d'exaspération. Il ne se sentait pourtant pas vieux. Et il était en parfaite santé. C'était un phénomène normal, avait dit le médecin. Ça vient avec l'âge. L'urine a plus de difficulté à passer à travers la prostate. Le gradient de pression n'est pas suffisant. Ça empêche la vessie de se vider complètement.

— Alors, ça sert à quoi, tous les exercices que je me suis tapés pour rester en forme ? avait demandé Skinner.

— Vous allez mourir en santé ! avait répondu le médecin avec un large sourire.

Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'un client lui posait la question.

— Mais on peut arranger ça, avait-il ajouté. On peut opérer...

— Pas question !

— Je vous assure que c'est une opération sans danger... Mais on peut aussi traiter avec des médicaments.

Skinner avait dit qu'il y penserait. Sauf qu'il était encore à l'étape d'y penser. Et qu'entre-temps, il fallait à tout propos qu'il se trouve des toilettes.

Drummondville, 19h34

F regardait l'image de Fogg à l'écran. Il était difficile de croire qu'un homme en apparence aussi fragile pouvait avoir autant de pouvoir. Et autant de détermination.

— Vous êtes seule ? demanda Fogg.

— Oui.

— Nous arrivons à la phase finale.

— C'est ce que j'avais cru saisir.

— Vous comprenez qu'il faudra réduire le plus possible les interventions intempestives de vos agents...

— Du moment que j'ai des missions crédibles à leur confier.

— De cela, vous n'avez pas à vous inquiéter, répondit le vieillard avec une amorce de rire. J'ai ce qu'il faut pour les occuper... Vous êtes certaine que personne ne se doute de rien ?

— Pour l'instant, oui. Quand les choses vont commencer à se mettre en place, par contre... Mais je devrais être capable de les contrôler le temps qu'il faut.

— Ils ne sont pas particulièrement bêtes. Il va falloir vous méfier.

Ce fut au tour de F de rire.

— Je sais... De votre côté, vous avez tout ce qu'il faut pour mener l'opération à terme ?

— J'aurais aimé prendre deux ou trois précautions supplémentaires, mais je ne peux pas attendre plus longtemps : trop de choses risquent de devenir incontrôlables.

— Alors, souhaitons-nous bonne chance !

Après avoir raccroché, F demeura un long moment songeuse. Manipuler

les membres de l'Institut ne serait pas une sinécure. Comme l'avait dit Fogg, ils n'étaient pas particulièrement bêtes. Mais elle ne pouvait pas se passer d'eux. Leur contribution était essentielle au succès de l'opération.

New York, 21h43

L'homme s'était présenté sous le nom d'Abel Kane. Grand, roux, la moustache tombante sous un nez légèrement rougi, il portait le kilt avec la même aisance que le monocle. Il écouta sans l'interrompre le compte rendu de Skinner.

Kane imaginait les efforts que faisait Skinner pour paraître détaché : le responsable de Vacuum n'appréciait sûrement pas le fait de devoir exécuter des commandes « à l'aveugle » sans en connaître les raisons.

— Je vous remercie, fit Kane dans un français sans accent, je suis éminemment satisfait de ce que vous m'apprenez. Un dernier détail : vous avez bien livré l'enveloppe comme je vous l'ai demandé ?

— Je m'en suis occupé.

L'idée de Fogg n'était pas mauvaise, songea Kane. Harceler les personnes qui avaient été en relation avec l'Institut pour débusquer les survivants était une bonne stratégie. Tout ce qu'il y avait ajouté, c'était une dimension de jeu. Il voulait annoncer symboliquement à l'humanité ce qui l'attendait. Cela découlait d'une règle qu'il avait adoptée au début de sa carrière. « Toujours dire ce qu'on va faire. Toujours faire ce qu'on a dit qu'on ferait. » C'était une forme de jeu avec lui-même. Une manière de s'exposer au danger et de se mesurer à ses adversaires.

Toutefois, la règle ne précisait pas le degré de clarté que devaient avoir ses déclarations. Et si les gens n'étaient pas habiles à décoder des métaphores, il ne pouvait en être tenu responsable.

Évidemment, il n'était pas question de confier tout ça à Skinner. Ce dernier comprendrait en temps opportun, lorsque la situation se serait suffisamment développée.

— Il devrait recevoir l'enveloppe demain, ajouta Skinner.

En guise de réponse, Kane regarda sa montre, fit un petit bruit d'agacement avec sa bouche, puis il ramena son regard vers Skinner.

— Je vous contacterai au besoin pour vous donner des instructions spécifiques. D'ici là, vous amorcez la nouvelle opération comme prévu.

Skinner regarda Kane sortir sans autre explication. Il le suivit des yeux jusqu'à la limousine qui l'attendait le long du trottoir... C'était tout ! On l'avait fait venir à New York pour cette misérable rencontre : trois minutes de compte rendu et quatre phrases de commentaires !... Le tout avec une caricature d'Écossais qui attirait tous les regards !

Il avait beau comprendre le double jeu que jouait Fogg avec « ces messieurs », Skinner saisissait mal pour quelle raison le directeur du Consortium ne protestait pas davantage contre leurs multiples exigences... Ce serait quoi, leur prochain caprice ? Utiliser Vacuum pour des travaux

d'entretien des édifices ?

Skinner termina son verre et sortit hélér un taxi. Son avion partait dans trois heures. Compte tenu de la paranoïa sécuritaire des Américains, le délai serait serré.

Jour - 3

Montréal, café Chez Margot, 8h06

L'inspecteur-chef Théberge entra dans le café et prit place à sa table habituelle. Sans un mot, Margot, la femme du patron, lui apporta un café. Puis elle disparut dans la cuisine pour revenir quelques instants plus tard avec une grande enveloppe jaune matelassée.

Elle déposa l'enveloppe devant Théberge.

— Quelqu'un a apporté ça pour vous hier soir.

Au comptoir, fidèle au poste, le mari de Margot lisait méticuleusement les journaux. Quels que soient les sujets que les clients aborderaient, il serait prêt.

— Quelqu'un ? demanda Théberge en soupesant l'enveloppe.

— Un homme, cheveux noirs, sourcils noirs en broussaille, moustache noire...

— Il ressemblait à un acteur, précisa le mari de Margot sans lever les yeux de son journal. Un acteur de films des années cinquante.

— Il ne vous a pas dit son nom ?

— Seulement de vous remettre ça, répondit Margot. Que vous sauriez.

Théberge ouvrit l'enveloppe matelassée : elle en contenait une autre, un peu plus petite. Il jeta un regard à Margot et ouvrit la deuxième enveloppe.

Elle en contenait une troisième, encore plus petite.

— C'est quoi, l'idée ? maugréa Théberge.

— Moi, je vous ai dit tout ce que je sais, se défendit Margot.

Elle paraissait sincère et tout aussi étonnée que Théberge. Ce dernier ouvrit la troisième enveloppe ; elle en contenait une quatrième.

Quand il ouvrit la quatrième, il s'attendait à ce qu'elle en contienne une cinquième. À sa surprise, il y trouva seulement un peu de terre ainsi qu'une feuille de papier brun sur laquelle un court message était inscrit.

Sans moi, vous êtes perdu. Madame Théberge également. Mais vous devrez mériter mon aide. Le premier indice est le suivant : « Même les saints s'attirent parfois les foudres du ciel... Mais ce n'est rien à côté de ceux qui doivent subir les quatre morts. »

Comme je vous aime bien, je vous donne un indice supplémentaire : « Les sorciers amérindiens sont persuadés que le premier élément d'une série est le moule du reste de la série. »

Théberge replia la lettre et rapatria l'ensemble du contenu dans la grande enveloppe jaune. Margot le regardait, curieuse d'en apprendre davantage.

— Vous en recevez souvent, des messages comme ça ? demanda-t-elle quand il se leva.

— Au poste, parfois... Mais ici...

Après l'allusion à sa femme, c'était ce qui le dérangeait le plus : le fait que le mystérieux expéditeur le connaisse au point de savoir à quel endroit il avait ses habitudes... Depuis combien de temps était-il suivi ? L'était-il encore ? Et cette mention de madame Thérberge, comme en passant, sans rien préciser...

Il songea ensuite aux quatre morts. La coïncidence était trop grande. Il devait s'agir d'une allusion au mystérieux cadavre découvert au crématorium.

Longueuil, 8h29

Victor Prose était levé depuis plus de trois heures. Après avoir tourné dans son lit pendant une vingtaine de minutes, il s'était résigné et il était descendu à son bureau.

Le dossier qu'il avait lu la veille avant de se coucher était encore ouvert à la dernière page. Promised Lands Development. Une entreprise américaine qui avait présenté une offre pour acheter tout le territoire de Tremblant.

L'entreprise était spécialisée dans le développement de sites touristiques respectueux de l'environnement au cœur de territoires protégés. Compte tenu des prix pratiqués, ces endroits étaient réservés exclusivement aux plus riches de la planète. Cela faisait d'ailleurs partie du concept de l'entreprise : taxer les riches pour protéger l'environnement.

Sauf que cette initiative, si on la multipliait à l'échelle de la planète, entraînerait des conséquences pour le moins paradoxales. C'était à cela qu'il avait rêvé. Et c'était cela qui l'avait réveillé brutalement, avec un sentiment d'angoisse qu'il s'expliquait mal.

De son rêve, il ne lui restait qu'une image de la Terre, ravagée, qu'il parcourait à vol d'oiseau, avec, ici et là, des îlots de verdure protégés par de hauts grillages, parfois de véritables îles vertes au milieu de la mer... On aurait dit un fruit couvert de pourriture et grêlé de zones vertes... Un monde à la *Matrix* parsemé d'oasis. Et l'une de ces taches était Tremblant.

Il avait travaillé sans arrêt, parcourant Internet pour trouver tous les endroits protégés du type de Tremblant.

Ce qui venait en premier à l'esprit, c'était évidemment les îles artificielles construites au large des Émirats arabes unis. Mais il y avait aussi les îles Lavezzi, Moustique, Cavallo, Brecqhou, Saint-Barthélemy... Une visite sur le site de Promised Lands Development lui permit d'ajouter une quinzaine d'autres sites au large de l'Afrique, en Indonésie ainsi qu'en plein milieu du Pacifique.

Comme il avait encore du temps devant lui avant de se rendre au cégep, il fit une synthèse de ses découvertes et mit le texte sur son blogue, qu'il avait appelé, faute de mieux : « La prose du monde ». Le texte avait pour titre : *Tremblant dans la chaîne des paradis*.

Au moment où il envoya le texte, il se dit qu'il faudrait aussi qu'il en parle à Brigitte.

Montréal, SPVM, 8h44

Théberge n'arrivait pas à se concentrer sur le ménage de son agenda. L'enveloppe jaune, qu'il avait laissée sur le coin du bureau, le narguait. Sans savoir pourquoi, il n'en avait encore parlé à personne.

Il n'avait pas non plus trouvé la force d'aller prendre contact avec le mort du crématorium. Peut-être à cause de l'état dans lequel il se trouvait... de tout ce qu'on lui avait infligé... Les recherches pour l'identifier n'avaient donné aucun résultat. Aucune des personnes portées disparues ne correspondait au cadavre.

Théberge aurait préféré limiter l'information publique sur ce qu'avait subi la victime. Ça lui aurait permis de retenir certains détails pour filtrer les fausses dénonciations qui ne manquaient jamais de se produire quand un cas était spectaculaire.

Mais un journaliste avait tout déballé. La journée même où le cadavre avait été découvert. Bien sûr, il avait refusé de divulguer ses sources : liberté de la presse !

Une fuite ! C'était la première explication qui lui était venue à l'esprit. S'agissait-il d'un policier ? d'un employé civil qui arrondissait ses fins de mois en renseignant un journaliste ?... À moins que ce soit l'auteur du crime ? Qu'il ait lui-même alerté le journaliste parce qu'il avait hâte qu'on parle de lui...

Théberge fut brutalement tiré de ses ruminations par un éclat de voix.

— Ils ont fait sauter le frère André !

Il leva les yeux vers l'inspecteur Rondeau, qui venait d'entrer avec précipitation dans son bureau. Impassible, il se contenta de lui demander :

— Lequel ?

Pendant quelques instants, Rondeau resta complètement figé. Théberge sourit.

Sans savoir pourquoi, il s'était toujours souvenu de cette parodie de la visite à l'oratoire Saint-Joseph faite par Les Cyniques. Le guide qui disait : « Le cœur du frère André à dix ans... le cœur du frère André à vingt ans... le cœur du frère André à trente ans... » avec un geste en direction des récipients de formol dans lesquels ils étaient censés être contenus.

Théberge ramena ensuite son regard vers l'agenda ouvert sur son bureau. Des bouts de papier de différentes formes et de différentes couleurs étaient empilés tout autour. Depuis trois mois, Théberge avait navigué entre deux agendas : l'ancien pour les affaires en cours depuis un certain temps, le neuf pour les nouvelles. Le début du printemps marquait la fin de la période de transition : le moment était venu de transférer les papiers du vieil agenda dans le nouveau. Les vestiges de l'année antérieure dont il n'avait plus besoin resteraient dans l'ancien à titre de références. L'opération était délicate.

— Ils ont vraiment fait sauter le frère André, reprit Rondeau. Crépeau est là-bas. Il veut que vous alliez le rejoindre.

Théberge releva les yeux vers Rondeau.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas une blague que vous a faite Crépeau ?

— Juré craché, empesteur-chef.

Il s'apprêtait à cracher sur le plancher lorsque Théberge se leva précipitamment pour l'en empêcher.

— Sauter comme dans « boum » ? demanda-t-il comme s'il réalisait finalement la portée de ce que Rondeau venait de lui dire.

— Boum ! confirma Rondeau. Et une partie de l'Oratoire avec lui. Il y a plusieurs morts.

Montréal, devant l'oratoire Saint-Joseph, 9h38

Debout sur le trottoir, à distance prudente de l'édifice, Skinner observait l'agitation devant l'oratoire Saint-Joseph. Tout était enregistré sur sa caméra vidéo : le flot de touristes et de pèlerins qui sortaient par toutes les portes pour dévaler les escaliers, l'arrivée des ambulances et des forces de l'ordre... Ne manquaient que les deux explosions. Mais Skinner n'avait pas besoin d'enregistrement pour savoir exactement ce qui s'était passé.

La première explosion, provoquée par une bombe à effet directionnel, avait envoyé une onde de choc qui, à son point de concentration, pouvait percer un blindage de plusieurs pouces. Alors, une simple vitre de protection et un bocal de verre... Le contenu du bocal dans lequel se trouvait le cœur du frère André avait littéralement été vaporisé dans la pièce.

Quant au deuxième engin explosif, plus puissant et moins focalisé, sa force lui avait permis d'émietter la tombe en même temps que son contenu...

En constatant que Théberge ne faisait pas partie des policiers, Skinner avait ressenti une légère déception. Mais la nouvelle finirait bien par le rejoindre. Il décida d'attendre encore un peu.

Quand ils en avaient discuté, au bureau de direction du Consortium, Jessyca Hunter avait d'abord été opposée à ce que Montréal soit incluse dans la liste des villes ciblées. Elle jugeait que c'était une perte de temps. Fogg lui avait rappelé qu'il y avait encore à Montréal plusieurs personnes associées par le passé aux activités de l'Institut. Il y aurait probablement moyen d'utiliser les événements pour remonter la filière. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion ?

Jessyca Hunter avait trop de comptes à régler avec l'Institut, ou ce qu'il en restait, pour être insensible à ce genre d'argument. Elle avait cependant mis une condition à son accord : être informée régulièrement des progrès dans le dossier.

Fogg lui avait assuré que cela allait de soi. Que Skinner lui enverrait de brefs rapports chaque fois que les événements le justifieraient...

Une dizaine de minutes plus tard, Skinner vit Théberge descendre d'une voiture banalisée. Il le filma jusqu'à son entrée dans l'Oratoire. Il abaissa ensuite sa caméra et se dirigea vers la camionnette de HEX-TV, qui l'attendait de l'autre côté de la rue. Aussitôt qu'il fut à l'intérieur, le véhicule démarra.

Skinner avait couru un risque inutile : il n'était pas nécessaire qu'il soit présent sur les lieux. Les opérateurs auraient pu s'occuper de tout. Mais il

tenait à être témoin des événements. Pour mieux en saisir l'atmosphère, se disait-il. Et aussi pour sentir l'adrénaline, devait-il admettre. L'inspecteur-chef Gonzague Théberge ne constituait pas un gibier ordinaire. Surtout qu'il ne suffisait pas de l'abattre : il fallait d'abord s'en servir.

Un demi-kilomètre plus loin, ils croisèrent une autre camionnette de HEX-TV qui circulait en sens contraire : elle se dirigeait probablement vers les lieux de l'attentat. Skinner eut le temps d'apercevoir le regard surpris dont les gratifia le conducteur de l'autre camionnette.

— *Too bad*, murmura Skinner.

La couverture était compromise. Il faudrait repeindre le véhicule aux couleurs d'une autre entreprise.

— Changement de programme, dit-il au conducteur. On retourne à Pointe-Claire.

Rome, devant la basilique Saint-Pierre, 15h53

Les deux roquettes explosèrent contre le mur de la basilique Saint-Pierre à seize secondes d'intervalle.

Dans les instants qui suivirent, la panique s'empara des visiteurs qui étaient dans la Basilique ainsi que de ceux qui avaient envahi la place Saint-Pierre. Les cris et les hurlements enterraient les consignes que donnaient les quelques gardes suisses qui étaient de faction. La sortie formait un goulot d'étranglement. La foule qui s'y précipitait devint de plus en plus compacte. Des fauteuils roulants se renversèrent, ce qui augmenta la congestion. Plusieurs personnes âgées tombèrent. Certains essayèrent tant bien que mal de les protéger. La pression de la foule, derrière eux, en força plusieurs à les piétiner. Ici et là, des gardes suisses faisaient des efforts dérisoires pour rétablir un semblant d'ordre.

Le sommet de l'horreur fut atteint lorsqu'un véhicule venant de l'extérieur fonça vers la foule qui tentait de s'échapper de la place Saint-Pierre. L'explosion du véhicule suicide fit une autre centaine de victimes.

HEX-Radio, studio 4, 10h02

Robert Martin avait un nom somme toute ordinaire, que personne n'avait de raison particulière de retenir. Son nom de radio, par contre, était connu de dizaines de milliers d'auditeurs. Sous le pseudonyme de Bastard Bob, il tenait le micro tous les jours de la semaine à HEX-Radio. Une émission de trois heures au cours de laquelle, avec l'aide de chroniqueurs, il faisait une revue de l'actualité... et de tous les sujets qui lui passaient par la tête.

Lorsqu'il avait quitté le poste de *trash* radio où il travaillait pour rejoindre son nouvel employeur, il avait dû ajuster son niveau de langage. Ce qu'on lui demandait de faire maintenant, c'était du *trash* de luxe : avec un minimum d'arguments, pour donner un prétexte à certains auditeurs plus scolarisés de l'écouter, et des excès de langage un peu plus contenus, pour ne pas s'attirer les foudres du CRTC. Son public était constitué en priorité des quinze à

trente-cinq ans, de travailleurs manuels à professionnels, « que la politique écœure et qui ne veulent rien savoir des débats sociaux ». *Dixit* le président de HEX-Radio en personne.

Les cibles de Bastard Bob, par contre, étaient demeurées les mêmes : les politiciens, les flics, les syndicats, les séparatistes et, de façon plus globale, les *baby-boomers*, groupe qui incluait à ses yeux tous ceux qui avaient plus de trente-cinq ans... et dont il s'excluait sans problème malgré ses trente-huit ans.

Bastard Bob hocha la tête pour signifier au réalisateur qu'il avait vu son signal. En ondes dans cinq secondes.

Il jeta ensuite un regard à son ancien collègue de *trash* radio, qu'il avait engagé comme faire-valoir et comme coupe-feu : il lui faisait dire tout ce qu'il ne pouvait pas dire lui-même à cause de son contrat. Si jamais il y avait des difficultés, ce serait le coupe-feu qui serait sacrifié.

Sur un signe du réalisateur, il s'avança vers le micro et attaqua son texte.

— Ici Bastard Bob. Vous écoutez HEX-Radio, la radio qui se démène pour vous donner la vraie vérité vraie. Avec moi pour toute l'émission, News Pimp, votre *pusher* d'informations préféré... Aujourd'hui, on a tout un *scoop* pour vous autres. Des terroristes ont attaqué l'oratoire Saint-Joseph. Les reliques du frère André ont été pulvérisées par l'explosion. Ça vient juste d'arriver... Pourquoi je vous parle de terroristes ? Parce que j'ai reçu un message de leur part. Il y a même pas cinq minutes... Je vous le fais entendre tout de suite avant que les flics débarquent pour le saisir.

Bastard Bob regarda le réalisateur, qui fit démarrer l'enregistrement.

VOUS, LES CANADIENS, AVEZ CHOISI D'APPUYER LES CROISÉS FONDAMENTALISTES AMÉRICAINS QUI ENTRETIENNENT LA GUERRE CONTRE L'ISLAM. VOS BOMBES DÉTRUISENT NOS MOSQUÉES ET NOS ÉCOLES CORANIQUES. LES ŒUVRES D'ART DE NOTRE PASSÉ SONT VOLÉES POUR ÊTRE EXPOSÉES DANS VOS MUSÉES EN COMPAGNIE D'ŒUVRES SACRILÈGES. VOS MÉDIAS NOUS RIDICULISENT. VOTRE ARGENT SUBVENTIONNE LA GUERRE QUE LES JUIFS ENTRETIENNENT CONTRE NOUS. IL EST TEMPS POUR VOUS DE PAYER. NOUS ALLONS DÉTRUIRE VOS ÉGLISES, VOS MUSÉES, VOS ÉCOLES, VOS LIVRES ET VOS MÉDIAS. NOUS ALLONS DÉTRUIRE TOUS LES INSTRUMENTS DE PROPAGANDE DES INFIDÈLES. L'ISLAM VAINCRA.

— Et c'est signé : les Djihadistes du Califat universel, reprit Bastard Bob. Fidèle à son rôle de faire-valoir, News Pimp enchaîna :

— C'est une joke ?

— Je ne sais pas si c'est un vrai message, mais à l'Oratoire, c'était une vraie bombe.

— Sais-tu qui s'occupe de l'enquête ?

— Ils vont sûrement envoyer le nécrophile.

— Théberge ? Celui qui parle avec les morts ?

— Pour interroger le frère André, ils peuvent pas trouver mieux !

Montréal, bord du fleuve, 10h11

Skinner ferma la radio du véhicule. Un sourire de satisfaction flottait sur ses lèvres. Il avait beau s'y attendre, il s'étonnait toujours de la facilité avec laquelle il pouvait manipuler les médias et faire réagir les groupes de pression.

Cette attaque contre Théberge, ce sobriquet de « nécrophile » et cette façon de le relier au frère André, c'était mieux que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il prit son téléphone portable et composa le numéro du SPVM. Après quelques transferts, il aboutit au bureau de l'inspecteur Grondin.

— Service des relations publiques. Inspecteur Grondin à l'appareil. En quoi puis-je vous être utile ?

— En donnant un message à l'inspecteur-chef Théberge. Je suis un de ses fans. Ça fait des années que je suis sa carrière.

— Et vous êtes... ?

— Dites-lui d'aller au 623, rue Champagneur. Il va y trouver les auteurs de l'attentat contre l'Oratoire.

Puis Skinner raccrocha et demanda au chauffeur d'arrêter le véhicule en bordure de la route. Il descendit sur le terre-plein, mit son téléphone portable hors tension, en sortit la carte SIM et la lança dans le fleuve.

Paris, Petit Pont, 16h17

Accoudé à la rampe de ciment du pont, au-dessus de la Seine, la main gauche dans la poche de son coupe-vent, Hussam al-Din appuya sur le bouton du détonateur.

L'instant d'après, une explosion ouvrait une brèche dans la tour gauche de la cathédrale Notre-Dame.

L'extermination des Croisés commençait. Hussam al-Din se sentait honoré d'avoir été choisi pour porter la guerre dans le berceau qui avait vu naître les croisades.

De sa position, il pouvait voir la place, devant la Cathédrale, se remplir de touristes qui fuyaient l'édifice. Tous regardaient les tours en essayant de comprendre ce qui s'était passé. Lorsque la foule fut assez dense, il appuya de nouveau sur le détonateur. Une explosion beaucoup plus forte décapita le sommet de l'autre tour, inondant les touristes d'une pluie de blocs de pierre, de gravats et de poussière.

Hussam al-Din contempla les débris meurtriers qui pleuvaient sur la foule. Puis il se dirigea vers la rive gauche avec le sentiment du devoir accompli.

Il avait hâte à la prochaine mission.

CNN, 11h30

... LES ATTENTATS SE SONT MULTIPLIÉS. AU COURS DES DERNIÈRES HEURES, L'ABBAYE DE WESTMINSTER, NOTRE-DAME

Fort Meade, 11h34

John Tate regardait le présentateur de CNN dresser le bilan de la situation. À sa gauche, dans le fauteuil le plus inconfortable, Snow, le directeur du FBI, se faisait du mauvais sang.

— Ils vont encore mettre ça sur notre dos, fit Snow.

— Ça relève du Homeland Security, répondit Tate.

— Le DHS... Et à qui Paige va vouloir faire porter le chapeau, tu penses ?

Tyler Paige était le directeur du Department of Homeland Security, généralement connu sous son acronyme de DHS. Une des tâches de l'organisation consistait à superviser et à coordonner le travail des autres agences de renseignements en matière de sécurité nationale. Les rapports de Paige avec les autres directeurs d'agences étaient, au mieux, difficiles. Plusieurs en étaient à souhaiter une nouvelle vague d'attentats dans l'espoir que le nouveau Président exige sa démission.

— La cathédrale Saint-Patrick ! fit Snow. Un autre attentat à New York !... Ils ne se contenteront pas de ma démission. Ils vont vouloir me donner en pâture aux médias.

— Vois ça du bon côté, ironisa Tate. À une autre époque, tu aurais été jeté aux lions !

Snow lui lança un regard perplexe, visiblement peu convaincu de l'avantage qu'il y avait à remplacer les lions par des journalistes. Puis il se leva et se mit à marcher de long en large dans le bureau.

— Sais-tu s'il y en a d'autres ? demanda-t-il brusquement à Tate.

— Rome, Paris, Londres... Montréal...

— Je me fous de ce qui se passe ailleurs ! Ils peuvent faire sauter toutes les églises qu'ils veulent en Europe ou en Afrique ! Je veux savoir s'ils ont fait sauter d'autres églises américaines !

— Pas pour l'instant... De toute façon, on ne peut pas protéger toutes les églises du pays.

— À ton avis, c'est al-Qaida ?

— Ils ne sont quand même pas assez stupides pour attaquer tout le monde en même temps.

Ils furent interrompus par une sonnerie discrète. Tate décrocha son téléphone portable de sa ceinture.

— Tate !

Il écouta pendant quelques secondes, grogna un vague merci et raccrocha.

— Un de mes contacts à Fox. Ils ont reçu un message de la part des auteurs de l'attentat. Ils le mettent en ondes à midi.

— C'est qui ?

— Des musulmans.

— *Fuck !* Si on n'a pas une piste dans les heures qui viennent...

Il s'interrompt, comme s'il ne trouvait pas de mots assez forts pour décrire ce qui risquait de se produire.

Montréal, 11h39

— Il va falloir que tu te mettes à l'arabe, dit Crépeau, pince-sans-rire.

Théberge se tourna vers lui. Crépeau le regardait avec une expression neutre.

— Si tu veux comprendre ce qu'ils disent, ajouta-t-il en guise d'explication.

— Les morts parlent tous la même langue, se contenta de répondre Théberge.

Par la porte de la chambre, ils pouvaient voir les corps des trois hommes. Habillé de vêtements traditionnels d'Afrique du Nord, chacun d'eux était prostré sur un tapis de prière. On aurait pu les croire endormis si ce n'avait été des deux trous rouges qu'ils avaient dans la nuque et de la flaque rouge-brun qui couvrait le sol autour d'eux.

— Probablement abattus pendant qu'ils faisaient leur prière, fit Crépeau.

— Les trois en même temps ?

Théberge était visiblement sceptique.

— Je sais, fit Crépeau... Dans l'autre chambre, on a trouvé des livres et un tas de paperasse.

— Quelle sorte de livres ?

— Aucune idée : tout a l'air d'être en arabe... Il y avait aussi une carte de la ville avec quatre X à l'encre rouge. Un des quatre indiquait l'emplacement de l'Oratoire.

— Et les autres ?

— La cathédrale Marie-Reine-du-Monde et deux autres églises. J'ai envoyé des équipes les faire évacuer.

Théberge se passa la main sur la nuque. Il n'avait pas encore parlé à Crépeau de l'enveloppe jaune. La référence à l'attentat lui paraissait maintenant claire : « Même les saints s'attirent parfois les foudres du ciel. »

— Tu penses qu'ils coupent les pistes ? demanda Crépeau.

— Avant que le travail soit terminé ?

— Peut-être qu'ils ont d'autres équipes...

— Ils seraient assez organisés pour nettoyer après l'opération et nous empêcher de remonter la piste, mais ils seraient amateurs au point de nous laisser une carte pour nous dire où vont avoir lieu les prochains attentats ?

— Ils sont peut-être sûrs d'eux... Ils savent qu'on ne peut pas protéger les églises indéfiniment.

— À moins que ça soit pour nous mettre sur une fausse piste...

Puis, après un moment, il ajouta :

— En tout cas, ils ont un curieux sens de l'humour.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dans les rues, autour, c'est plein de hassidim... Des Arabes exécutés

dans leur résidence, au cœur d'un quartier juif...

Avant que Théberge ait eu le temps de poursuivre, une main se posa sur son épaule. En se retournant, il reconnut le visage impassible de Pamphyle. Ce dernier parcourut la pièce des yeux, puis il dépassa Théberge pour s'approcher des trois hommes morts.

— Un, c'était pas assez ? dit-il sans se retourner. Tu as décidé de renouveler ta réserve de petits amis ?

Sans attendre la réponse, le médecin légiste enfila des gants de latex et se pencha vers le premier corps. Théberge se tourna vers Crépeau.

— Comment ça se passe, avec les politiques ?

— Le maire et l'archevêque ont été les premiers à appeler. Le bureau du premier ministre s'est réveillé une heure plus tard.

Théberge sourit.

— Tu vas pouvoir faire débloquer ton budget d'heures supplémentaires, dit-il.

— Je vais surtout avoir le SCRS et les Américains sur le dos. Avec les nouveaux accords sur le terrorisme...

Le médecin légiste revint vers les deux policiers.

— Et alors ? demanda Théberge.

— Ils sont morts.

— Diantre ! Ce n'est pas un peu risqué comme conclusion ?

— Tu connais ma devise... *Living on the edge* !

Pamphyle passa devant les deux hommes, puis s'arrêta un instant pour ajouter à l'intention de Théberge :

— N'oublie pas de me les ramener en bon état. Si tu veux que je joue aux haruspices et que je te dise tout sur leur vie intérieure...

— Antérieure, rectifia Théberge.

— Sur ça, je ne m'engage pas au-delà du contenu de leur estomac... ou de leurs MTS.

— Bon, je vous laisse vous amuser, fit Crépeau. Moi, j'ai rendez-vous avec ton préféré, Guy-Paul Morne.

— C'est toujours les mêmes qui en profitent ! lui lança Théberge pendant qu'il s'éloignait.

Crépeau se contenta de lever le bras droit sans se retourner et d'agiter brièvement la main.

www.toxx.tv, 12h03

... VOUS FAITES DEPUIS DES ANNÉES LA GUERRE À L'ISLAM. VOUS SACCAGEZ NOTRE TERRITOIRE, VOUS PILLEZ NOS RÉSERVES NATURELLES. VOS MÉDIAS CORROMPENT NOS FEMMES ET TRANSFORMENT NOS FILLES EN PUTAINS. VOUS FINANCEZ LES SIONISTES CRIMINELS QUI OCCUPENT LA PALESTINE, VOUS APPUYEZ LES DESPOTES CORROMPUS QUI RÈGNENT EN LEUR NOM SUR LA TERRE D'ALLAH.

DÉSORMAIS, NOUS ALLONS PORTER LA GUERRE SUR VOTRE TERRITOIRE. LA MORT DES CATHÉDRALES N'EST QUE LA PREMIÈRE ÉTAPE. NOUS ALLONS DÉTRUIRE TOUS VOS INSTRUMENTS DE PROPAGANDE. NOUS ALLONS SACCAGER VOS VILLES ET DÉVASTER VOTRE ÉCONOMIE. ALLAH NOUS A MONTRÉ LA VOIE EN ENVOYANT UNE TEMPÊTE DÉTRUIRE LA NOUVELLE-ORLÉANS. ALLAH A ENVOYÉ LE FEU DU CIEL INCENDIER VOS FORÊTS ET VOS VILLES, EN CALIFORNIE. LE DEVOIR DE TOUT VRAI MUSULMAN EST DE MENER À TERME LE DJIHAD QU'ALLAH LUI-MÊME A AMORCÉ. NOUS ALLONS EXTERMINER LES AGRESSEURS SIONISTES ET LEURS ALLIÉS CHRÉTIENS. NOUS ALLONS ÉTABLIR UN CALIFAT À NEW YORK ET INSTAURER UNE VRAIE CIVILISATION EN AMÉRIQUE...
MORT AUX INFIDÈLES ! MORT AUX TYRANS SIONISTES MEURTRIERS ! MORT AUX CROISÉS ET À LEURS...

Paris, 18h09

Ulysse Poitras regardait l'émission spéciale d'informations à TF1. Depuis plus d'une heure, les entrevues avec des témoins et les opinions de spécialistes alternaient sur fond d'images de la cathédrale Notre-Dame. Jusqu'à maintenant, on n'avait retrouvé aucun enregistrement vidéo de l'explosion et de l'avalanche de pierres sur les touristes. Mais ça ne tarderait sans doute pas. Avec la quantité de cellulaires qu'il y avait à Paris...

— Ce ne sera pas simple d'être musulman au cours des prochains jours, fit Poitras.

Derrière lui, Chamane procédait à l'entretien de routine de l'ordinateur tout en suivant ce qui se passait à la télé. Des écrans apparaissaient et disparaissaient du moniteur de l'ordinateur à mesure qu'il entrait des instructions.

— Comme gaffe, c'est difficile de faire mieux, dit Chamane sans quitter les écrans des yeux.

— De leur point de vue, ce n'est peut-être pas une gaffe.

Quelques secondes plus tard, Chamane s'arrêtait brusquement de taper et se tournait vers Poitras.

— Tu penses que c'est ce qu'ils veulent, déclencher une guerre de religion ?

— S'ils réussissent à installer un climat de guerre, ça va amener beaucoup de musulmans à se radicaliser. Les extrémistes des deux côtés vont monopoliser le débat et leur recrutement va monter en flèche. Avec un peu de chance, ils vont même forcer les États-Unis à reprendre la politique de Bush !

Chamane resta songeur pendant un bon moment. Puis un sourire apparut sur son visage. Il revint à l'ordinateur et recommença à taper des instructions.

— Et tu dis que c'est moi qui suis obsédé par des théories de conspiration !

— Cinq attentats le même jour, dans cinq pays différents, contre des édifices religieux symboliques, ce n'est pas ce que j'appellerais une théorie...

— Moi, une chose que je trouve bizarre, c'est qu'il n'y ait rien eu contre les Juifs.

— Ils veulent que ce soit clair que c'est l'Occident qui est visé, je suppose. L'Occident chrétien.

Chamane fit un grand geste dramatique pour appuyer sur la touche du dernier caractère de la dernière instruction.

— Et voilà le travail ! L'ordinateur de monsieur est certifié à l'abri des infiltrations. Il me reste juste un ou deux tests à faire. Au cas...

Postras se leva de son fauteuil, se rendit à l'ordinateur et regarda par-dessus l'épaule de Chamane. Ce dernier lui demanda, sans détourner la tête de l'écran :

— Sais-tu combien il y a d'ordinateurs infectés par des *spyware* ?

— Plusieurs ? suggéra Postras, pince-sans-rire.

Chamane tourna la tête dans sa direction, l'air découragé. À l'écran, les fenêtres s'ouvraient et se fermaient à toute vitesse.

— Plusieurs fois plusieurs ? reprit Postras, cette fois en souriant.

— Donne-moi un pourcentage.

— Cinquante pour cent ?... Non, soixante pour cent.

Chamane sourit à son tour.

— Tu pensais m'avoir en mettant un chiffre farfelu...

Il continua de regarder Postras avec un sourire moqueur pendant un moment.

— Quatre-vingt-dix pour cent, finit-il par dire.

— Tu me fais marcher !

— Une étude de EarthLink en 2004. Ils ont examiné des millions d'ordinateurs... Souvent, il y avait quinze à vingt virus ou chevaux de Troie par ordinateur !

Chamane recommença à entrer des instructions au clavier. Postras ramena son attention au poste de télé et monta le son, le temps de voir qui était le nouvel invité.

— NOUS SOMMES MAINTENANT EN COMMUNICATION AVEC DIDIER BONAVENTURE, NOTRE REPORTER SPÉCIAL À MONTRÉAL. DIDIER EST DANS LES STUDIOS DE NOS AMIS CANADIENS, À RADIO-CANADA. DIDIER, BONJOUR !

— BONJOUR, ALEXANDRE !

— DIDIER, POUVEZ-VOUS NOUS DIRE QUELLE EST LA RÉACTION DES CANADIENS À CET ATTENTAT ?

— PAR-DELÀ LA STUPEUR QUE PROVOQUE TOUTE ATTAQUE TERRORISTE, IL Y A UNE CERTAINE INCRÉDULITÉ DANS LA POPULATION. MANIFESTEMENT, ON NE S'ATTENDAIT PAS À VOIR MONTRÉAL JOINDRE LES RANGS DES GRANDES MÉTROPOLIS CIBLÉES PAR LE TERRORISME.

— VOUS VOULEZ DIRE QUE LES CANADIENS CROYAIENT LEUR PAYS À L'ABRI DES ATTENTATS ?

— NON. BIEN SÛR QUE NON. MAIS, DANS L'ÉVENTUALITÉ D'UNE ATTAQUE, ILS S'ATTENDAIENT À CE QUE LA CIBLE SOIT PLUTÔT TORONTO OU VANCOUVER.

— DÉSOLÉ DE VOUS INTERROMPRE, DIDIER. JE REVIENS À VOUS UN PEU PLUS TARD DANS L'ÉMISSION. POUR L'INSTANT, NOUS DEVONS ALLER À MATIGNON POUR UNE DÉCLARATION DU PREMIER MINISTRE.

Poïtras baissa le volume de la télé.

— Une étude de 2004, tu disais... Pour les ordinateurs, 2004, c'est pas la préhistoire ?

— C'est sûr. Maintenant, c'est probablement pire.

— Comment tu peux faire confiance aux ordinateurs alors ?

— Le truc, c'est justement de ne jamais leur faire confiance. De tout contrôler.

Un sourire apparut sur le visage de Poïtras.

— Ça ressemble aux marchés financiers...

Montréal, 12h23

À la sortie de l'édifice, Théberge fut accosté par Cabana. « Encore heureux qu'il n'y ait que lui », songea-t-il en reconnaissant le journaliste de l'*HEX-Press*. Le reste de la meute des journalistes ne tarderait pas à rappliquer, alertés par le suivi qu'ils faisaient des communications radio du SPVM avec leurs scanners.

— C'est vrai qu'il y a seulement trois victimes ?

Théberge s'arrêta et se tourna vers le journaliste.

— Désolé, seulement trois, dit-il sur un ton faussement contrit. La prochaine fois, on essaiera de faire mieux.

Le journaliste enchaîna sans se laisser intimider.

— Il paraît qu'ils voulaient aussi faire sauter la cathédrale Marie-Reine-du-Monde ?

Théberge s'arrêta un instant et réussit à ne pas laisser voir sa surprise.

— Cabana, dit-il tu devrais surveiller ce que tu fumes. Les substances euphorisantes, c'est délétère pour les petites cellules grises.

Imperméable à l'ironie, le journaliste poursuivit :

— Est-ce que vous confirmez qu'ils avaient des plans pour attaquer d'autres églises ?

— Si tu veux des réponses, c'est à mes collègues Rondeau et Grondin qu'il faut parler... Ou au directeur Crépeau.

— Ils sont où ?

Théberge le regarda comme si la question trahissait une insondable bêtise.

— Au travail... Où veux-tu qu'ils soient ?

Il écarta le journaliste et se dirigea vers sa voiture. Ce dernier le suivit, le

relançant d'une nouvelle question.

— Pensez-vous que c'est lié aux autres attentats qui ont eu lieu aux États-Unis et en Europe ?

Théberge poursuit son chemin sans répondre.

— Est-ce que vous croyez que c'est le début d'une guerre de religion avec les musulmans ? Allez-vous décréter un couvre-feu ?

Théberge jeta un regard découragé au journaliste, puis il entra dans la voiture. Aussitôt la portière fermée, il démarra.

Une dizaine de mètres derrière lui, dans une PT Cruiser aux vitres latérales teintées, Skinner regarda s'éloigner la voiture du policier avec un sourire.

Il murmura pour lui-même :

— Et maintenant, inspecteur, allez-vous vous précipiter pour faire votre rapport à l'Institut ?

Londres, 18h45

Hadrian Killmore regardait la murale sans la voir. Il tenait un BlackBerry contre son oreille gauche et il se concentrait pour bien entendre. Il aurait été inutile de demander à son interlocuteur de parler plus fort : c'était déjà miraculeux qu'il ait conservé ce filet de voix. Et c'était d'ailleurs la raison pour laquelle Killmore lui avait donné comme surnom Whisper.

— Où en sont les préparatifs ? demanda ce dernier.

— Ils en ont plein les bras avec les musulmans. Fox et CNN repassent le message au quart d'heure partout sur la planète. Je vais bientôt lancer le premier cavalier.

— Bien.

Killmore pouvait déceler une certaine satisfaction dans les chuchotements essoufflés de la voix. Whisper était un des plus anciens membres du Cénacle et c'était lui qui avait eu l'idée des quatre cavaliers. C'était également lui qui était l'instigateur du projet « Émergence ». Et c'était lui qui avait insisté pour que Killmore en soit le maître d'œuvre.

Avec le temps, bien sûr, c'était devenu le projet de Killmore. Il n'était même plus certain que Whisper vivrait assez longtemps pour assister à sa réalisation finale. Mais Killmore avait toujours été fidèle à celui qu'il considérait comme son parrain dans l'organisation. Pas question de le pousser vers la sortie ou même de le négliger. Cette fidélité avait d'ailleurs été l'un de ses principaux atouts dans son ascension au poste numéro deux du Cénacle. Il avait la réputation d'être un homme d'organisation, dont la loyauté était indiscutable.

— Je vous appelle dans les minutes qui suivront le déclenchement, dit-il.

— Je peux très bien suivre vos exploits dans les journaux, répondit le filet de voix. Vous allez certainement être débordé.

— Je vous assure, c'est la moindre des choses.

Après avoir raccroché, Killmore appela son secrétaire.

Un homme d'une trentaine d'années entra quelques secondes plus tard dans le bureau. Il était habillé d'un costume foncé à fines rayures ton sur ton.

— J'attends madame Cavanaugh, dit Killmore. Je dois la préparer pour la réunion de demain. Aussitôt qu'elle arrive, prévenez-moi discrètement. Puis faites-la patienter une dizaine de minutes avant de l'autoriser à monter.

Killmore faisait confiance à Joyce Cavanaugh. Mais il ne croyait pas qu'il puisse exister une chose telle qu'un excès de prudence. Aussi, il profitait de toutes les occasions qui se présentaient pour épier ses collaborateurs. C'était étonnant ce qu'on pouvait apprendre en observant leur comportement quotidien à leur insu. Particulièrement lorsqu'ils étaient contraints de ne rien faire. Attendre était souvent l'activité que les gens maîtrisaient le moins bien. Celle au cours de laquelle ils se révélaient le plus.

— Autre chose, monsieur ?

Killmore lui montra le kilt, plié sur une chaise.

— Bien, monsieur.

Le secrétaire prit le kilt et le mit sur son bras gauche puis, de sa main libre, il s'empara de la perruque et du monocle qui étaient sur le coin du bureau.

— Je n'en aurai pas besoin avant un certain temps, fit Killmore.

— Bien, monsieur.

Désormais, il n'aurait plus à se déplacer autant. Ni pour d'aussi longues périodes. Les quatre cavaliers étaient prêts à prendre la relève. Les prochains mois, il les passerait en bonne partie dans les nouveaux locaux du Cénacle.

Le nouvel édifice n'avait pas le charme un peu vieillot du Mount St. Sebastian Club, mais il était plus vaste. Et beaucoup mieux équipé. Surtout sur le plan des communications et de la sécurité.

Pour atténuer le dépaysement, et aussi parce qu'il croyait que les esprits supérieurs doivent modeler leur environnement de manière à exprimer symboliquement leur créativité, Killmore avait fait reproduire dans le nouvel édifice la plupart des pièces de l'ancien lieu de rencontre du Cénacle... Pour la même raison, il avait fait renommer l'édifice et il avait doté le hall d'entrée d'une reproduction géante du martyr de saint Sébastien.

Montréal, SPVM, 15h26

Théberge entra dans le bureau de Crépeau et s'installa sur la chaise berçante à côté de la fenêtre.

— Je suis sûr que Cabana a reçu des informations de la part des terroristes.

Pour toute réponse, Crépeau se contenta de le fixer du regard.

— Il m'a demandé si c'était vrai qu'ils avaient des plans pour Marie-Reine-du-Monde et d'autres églises.

— Ça peut être une fuite, objecta Crépeau avec une grimace.

Une fuite, ça impliquait que le journaliste avait un informateur à

l'intérieur du SPVM.

Théberge secoua la tête en signe de dénégation.

— Il m'attendait à la sortie de l'appartement. Il fallait qu'il soit déjà au courant : il est arrivé trop vite.

Crépeau s'avança sur sa chaise, mit ses coudes sur le bureau, appuya son menton sur ses poings et prit le temps de digérer l'information avant de répondre.

— OK... Ça veut dire qu'ils vont jouer les médias à fond.

— Probable.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu, à Cabana ?

Théberge esquissa un mince sourire.

— Je lui ai dit que c'était à toi qu'il fallait qu'il pose la question.

Ce fut au tour de Crépeau de sourire.

— Je commence à comprendre pourquoi tu voulais tellement que je prenne le poste.

— Tu es un bon directeur.

— Je passe déjà la plus grande partie de mon temps à ajuster le budget et à parler avec les politiques !

Son sourire s'élargit. Puis il ajouta :

— Une chance que j'ai Rondeau et Grondin pour s'occuper des médias.

Un silence suivit. Théberge se leva de la chaise berçante et se dirigea vers la fenêtre.

— Il me semble que tu es revenu vite de là-bas, reprit Crépeau. Les trois clients n'étaient pas causants ?

— Au début, ils sont toujours un peu gênés. Faut apprendre à se connaître.

Crépeau n'avait jamais su quelle part de théâtre et quelle part de vérité il y avait dans ce que racontait Théberge. La seule chose certaine, c'était que parler avec les morts faisait partie de son rituel. Et que ça lui permettait probablement de rester relativement sain d'esprit... pour autant qu'il soit possible de l'être en effectuant ce travail.

Le silence fut rompu par la sonnerie du téléphone.

— Monsieur Morne est arrivé, annonça la voix de la secrétaire.

« L'homme du PM », traduisit automatiquement Crépeau. Quel que soit le PM... Morne semblait immuable dans sa fonction, qui n'était plus sanctionnée par aucun poste officiel. Les différents premiers ministres trouvaient simplement pratique de l'utiliser pour des tâches ou des mandats qu'ils voulaient moins officiels.

— Bien. Faites-le patienter quelques minutes.

Radio France Internationale, 21h31

— ON PARLE MAINTENANT DE ONZE MORTS ET DE QUARANTE-TROIS BLESSÉS. RÉAGISSANT À L'ATTENTAT, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A DÉCLARÉ CE QUI SUIT :

Dans un premier temps, notre pensée va d'abord aux victimes. À

leurs proches. À leurs familles... Au nom de la France, je tiens à les assurer de la compassion de tous les Français. Cette compassion se traduira par des gestes concrets. J'ai déjà demandé au premier ministre d'agir en ce sens.

Ce crime, au-delà des victimes immédiates, visait la France dans son histoire. Et, à travers elle, tous les Français. Toutes les Françaises. Il visait les Français que nous sommes. Mais aussi tous nos ancêtres. Tous nos ancêtres qui ont œuvré, parfois au prix de leur vie, pour faire de la France une république démocratique. Plurielle. Respectueuse des différences... Nous allons traquer impitoyablement ces terroristes. Et pas seulement les exécutants. Nous allons traquer les cerveaux qui ont conçus ces attentats. Nous allons les arrêter. Les traduire devant les tribunaux. Et nous allons les punir. Il en va de la justice la plus élémentaire pour les victimes. Il en va de la sécurité des Françaises et des Français. Il en va de notre identité comme peuple. Car, par-delà les victimes, ce sont nos valeurs de laïcité, de tolérance... de liberté... qui sont attaquées.

LES PRINCIPAUX PORTE-PAROLE DE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE DE FRANCE ONT POUR LEUR PART DÉNONCÉ L'ATTENTAT PERPÉTRÉ CONTRE LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME DE PARIS. AFFIRMANT QUE DE TELS ACTES ÉTAIENT LE FAIT D'UN PETIT GROUPE D'EXALTÉS, ILS ONT DIT CRAINDRE QUE CETTE ATTAQUE NE PROVOQUE UNE AGGRAVATION DES TENSIONS ENTRE...

Montréal, SPVM, 15h35

— Les deux personnes que je voulais voir, fit Morne en entrant.

Théberge réintégra la chaise berçante, à proximité de la fenêtre, laissant à Morne le fauteuil devant le bureau de Crépeau. De cette manière, Morne pouvait difficilement les regarder tous les deux en même temps.

— Le premier ministre va faire une déclaration, annonça d'emblée l'homme du PM.

— Diantre ! fit Théberge, comme si on lui apprenait une nouvelle renversante.

Crépeau, pour sa part, demeura immobile, attendant la suite.

— Il veut que vous y assistiez, reprit Morne en regardant Crépeau. Au cas où il y aurait des questions requérant votre expertise. La conférence de presse aura lieu demain, à quatorze heures.

— Il a besoin de quelqu'un pour se couvrir, des fois que ça irait mal, grogna Théberge.

Morne le regarda en souriant.

— Toujours d'humeur resplendissante, à ce que je vois !

— Vous avez insisté pour que je demeure au SPVM afin de dispenser mes conseils à mon ami Crépeau : je dispense.

Ignorant la remarque, Morne revint à Crépeau.

— Je peux compter sur vous ?

Crépeau manifesta sa résignation d'un léger hochement de tête.

— On ne peut pas dire que vous êtes très causant, fit Morne.

Puis, après avoir jeté un regard à Théberge, il ajouta :

— À deux, je suppose que ça crée un certain équilibre.

— Il y a autre chose dont vous voulez discuter ? demanda Crépeau sur un ton posé.

— Le premier ministre pense qu'il serait prudent de faire protéger les mosquées et les représentants les plus en vue de la communauté musulmane. Au cas où il y aurait des représailles.

— Je manque déjà de personnel.

— Il y a certainement des enquêtes qui sont moins urgentes.

Théberge l'interrompt.

— Les victimes des gangs de rue, les motards, le trafic de cocaïne dans les cours d'école, la prostitution juvénile... C'est vous qui allez expliquer aux médias que les enquêtes sont suspendues parce que la protection des mosquées est prioritaire ?

— C'est la responsabilité des forces policières de déterminer les priorités, répliqua Morne avec un sourire. Je ne voudrais surtout pas empiéter sur vos prérogatives !

Drummondville, 16h48

Assise dans un des deux fauteuils bleus devant la télé, F regardait un bulletin d'informations.

... LES PROPOS INCENDIAIRES DU LEADER DE L'EXTRÊME DROITE. INVOQUANT LA GUERRE DÉCLARÉE CONTRE LA CHRÉTIENTÉ, IL A APPELÉ TOUS LES PATRIOTES ET TOUS LES CHRÉTIENS À COMBATTRE LE « CANCER VENU DE L'ÉTRANGER » EN UTILISANT TOUS LES MOYENS À LEUR DISPOSITION...

Dominique Weber entra dans la pièce et se laissa tomber dans le fauteuil vide, à la droite de F. Cette dernière coupa le son de la télé.

— Rien dans les banques de données, fit Dominique.

— C'est peut-être un groupe créé pour la circonstance.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ont commis un attentat au Québec.

— Moi aussi, j'ai de la difficulté à saisir leur logique. Je ne vois pas pourquoi ils ont inclus l'Oratoire dans cette série d'attentats.

— Peut-être parce que c'était une cible facile... Ou pour susciter une réaction anti-américaine dans la population... pour qu'elle pousse le gouvernement à retirer ses troupes d'Afghanistan...

Son ton disait toutefois le peu de confiance qu'elle avait dans la valeur de ses hypothèses.

— Tu as reçu quelque chose de l'inspecteur-chef Théberge ? demanda F.

— Ça vient d'arriver... Globalement, c'est le même *pattern* que dans les autres villes. Les auteurs de l'attentat ont été exécutés et abandonnés dans un appartement à peu près désert. Même coup de fil anonyme pour avertir les policiers. Mêmes documents laissant croire à l'éventualité d'autres attentats... Pas de bombes dans les autres endroits marqués...

— Ils tiennent à ce qu'on effectue les recoupements.

— Vous pensez que c'est lié au Consortium ?

— J'imagine mal que le Consortium veuille déclencher une guerre de religion planétaire. Il y aurait trop de danger que ça leur échappe et qu'ils ne puissent plus contrôler ce qui se passe.

F sourit légèrement avant d'ajouter :

— Il y a une façon d'en avoir le cœur net, reprit-elle.

— Vous ne trouvez pas que c'est jouer avec le feu ?

— Je trouve au contraire que c'est la meilleure façon de vérifier sa bonne foi !

Dominique, quant à elle, était loin d'en être sûre. Malgré la qualité de plusieurs des informations que Fogg leur avait transmises, elle comprenait mal pour quelle raison F semblait lui faire autant confiance. Et elle comprenait mal pour quelle raison elle s'isolait autant.

Au cours des dernières années, cela s'était accentué. Les périodes où F s'enfermait dans son bureau, avec interdiction de la déranger, étaient de plus en plus fréquentes. Et de plus en plus longues.

Que pouvait-elle bien faire de tout ce temps ? Sur quoi travaillait-elle ?

F lui avait répondu, pince-sans-rire, qu'à son âge elle avait besoin de repos. Puis, sur un ton plus sérieux, elle avait ajouté :

— Il faut que tu apprennes à diriger l'Institut sans mon aide.

L'idée était de multiplier les occasions où Dominique était laissée à elle-même, d'allonger progressivement ces périodes de responsabilité, de manière à ce qu'elle puisse prendre un jour sa succession sans que la transition soit trop difficile.

C'était logique.

Mais Dominique avait aussi noté que l'isolement de F s'était accentué à partir du moment où elle avait commencé à communiquer avec Fogg. Et elle ne pouvait pas s'empêcher d'établir un lien entre les deux événements.

RDI, 19h04

... LE CARDINAL, ENCORE SECOUÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS, A ANNONCÉ D'UNE VOIX ÉMUE QU'UNE SOIRÉE DE PRIÈRE AURAIT LIEU DEMAIN SOIR EN FACE DE L'ORATOIRE. CETTE SOIRÉE SERA CONSACRÉE À LA FRATERNITÉ ENTRE LES PEUPLES ; LES MEMBRES DE TOUTES LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES DE LA VILLE SONT INVITÉS À Y PARTICIPER.

DES REPRÉSENTANTS DE LA COMMUNAUTÉ ÉCONOMIQUE ONT PAR AILLEURS ANNONCÉ LA MISE SUR PIED D'UN FONDS POUR

Montréal, 19h11

Alexandre Jalbert s'était trouvé un emploi d'été de rêve : on le payait pour compiler tout ce qui se publiait dans les journaux, tout ce qui se disait dans les médias, tout ce qui s'écrivait dans Internet sur le projet Tremblant.

Chaque jour, en début de soirée, il envoyait le résultat de son travail à une adresse Internet. Et, chaque soir, quelques minutes après qu'il avait expédié son rapport, un montant de trois cents dollars était viré électroniquement dans son compte bancaire.

Il avait obtenu l'emploi en répondant à une offre qu'il avait repérée sur un site Internet. Le lendemain, il avait reçu un formulaire détaillé à remplir, non seulement sur ses expériences de travail, mais sur sa situation personnelle, ses goûts, ce qu'il entendait faire dans la vie.

Devant l'ampleur du questionnaire, il avait été sur le point de ne pas le remplir. Puis il avait décidé de s'imposer l'effort : la description de l'emploi précisait qu'il passerait ses journées sur Internet et qu'on lui fournirait des outils d'exploration performants. C'était ce qui l'avait accroché.

Trois jours plus tard, on lui annonçait qu'il avait obtenu l'emploi. Le message était accompagné d'instructions sur ce qu'on attendait de lui, sur les outils qu'on mettait à sa disposition ainsi que sur la façon dont il serait payé.

Ce soir-là, Alexandre Jalbert fit, comme à l'habitude, le tour des moteurs de recherche pour savoir s'il s'était dit quelque chose de nouveau sur Tremblant depuis la veille. Le texte que Victor Prose avait mis en ligne sur son blogue fut l'un des onze éléments d'information qu'il inclut dans son rapport quotidien.

LCN, 20h04

... LE JEUNE IMAM S'EN EST PRIS AUX ALARMISTES CHRÉTIENS QUI JETTENT DE L'HUILE SUR LE FEU EN METTANT TOUS LES MUSULMANS DANS LE MÊME SAC. PLUS QUE JAMAIS, A-T-IL DÉCLARÉ, NOUS AVONS BESOIN D'ÉCHANGES ENTRE NOS COMMUNAUTÉS. LES PRINCIPAUX DIRIGEANTS MUSULMANS DU PAYS SE RENCONTRENT DEMAIN À TORONTO DANS LE BUT DE RÉDIGER UN MESSAGE COMMUN CONDAMNANT...

Seattle, 18h08

En raison des nombreux mots clés qu'il contenait, le texte de Victor Prose fut acheminé à l'ordinateur de Jack Flaherty, le directeur de l'implantation du projet Tremblant, dans les bureaux de Promised Lands Development.

Ce dernier s'apprêtait à partir quand le signal en provenance de son ordinateur l'avertit qu'un courriel important venait de lui parvenir. Il poussa un soupir, se rassit à son bureau et entreprit de parcourir le document joint au

message d'alerte.

Après lecture, Flaherty jugea le texte assez surprenant pour en envoyer une copie à son patron, à Londres. C'était probablement une sorte de coup de chance qui avait amené l'auteur du texte à effectuer ce rapprochement, mais il était préférable de ne rien laisser au hasard.

Une espèce sans prédateur prolifère tant que son stock alimentaire lui permet de supporter cette prolifération. Ensuite la population décroît pour s'adapter aux ressources réduites. Toutefois, à cause de l'intensification de la prédation, il peut arriver que le stock alimentaire soit ravagé si rapidement qu'il ne peut plus se reproduire. Les prédateurs sont alors voués à la disparition par manque de nourriture.

Guru Gizmo Gaña, *L'Humanité émergente*, 1- Pourquoi l'Apocalypse.

Jour - 4

Londres, 10h51

Dès qu'il eut terminé la lecture du texte de Victor Prose, Hadrian Killmore envoya un courriel à Montréal. Les instructions étaient adressées à Skinner, le directeur de Vacuum.

Urgent de savoir si l'auteur de cet article a eu accès à des informations privilégiées. S'il y a le moindre doute, procédez en conséquence.

Venise, 14h29

Quand Horace Blunt relevait les yeux du goban, son regard portait jusque de l'autre côté du Grand Canal. Mais il le fixait sans le voir. Son esprit était accaparé par les derniers attentats.

L'attaque contre le Vatican était une pure folie. Les médias étaient déjà pleins de commentaires hargneux à l'endroit des musulmans. Partout en Europe, l'extrême droite avait le prétexte dont elle rêvait pour réclamer le nettoyage de la population. Surtout que les terroristes étaient tous nés au pays. Des immigrants de deuxième et troisième générations. Juste en Italie, il y avait déjà eu quatre morts et des dizaines de blessés en guise de représailles. Sans compter tous les Arabes qui avaient seulement été insultés et agressés verbalement.

Blunt fut tiré de ses réflexions par l'arrivée de Kathy. Elle lui tendit un téléphone portable.

— Ton oncle d'Amérique !

Blunt haussa les sourcils et prit l'appareil.

— Tu ne m'avais jamais parlé de lui, reprit Kathy avec un sourire moqueur.

— Tout le monde a un oncle en Amérique.

Kathy tourna les talons. Blunt approcha le téléphone de son oreille.

— Oui ?

— Tu vas devoir renoncer aux plages du Lido. Les vacances sont terminées.

La voix lui confirmait ce que l'expression codée lui avait déjà fait comprendre : Tate, alias l'oncle d'Amérique, réclamait ses services.

— C'est bien le travail auquel je pense ?

— Tu as toujours été doué pour la lecture de pensée.

— D'accord, je veux bien m'en occuper. Mais je travaille à domicile.

— Tu es trop occupé avec tes petits amis de l'Institut pour venir à

Washington ?

— Il n'y a plus d'Institut.

— Puisque tu le dis...

— S'il existait encore, penses-tu que je travaillerais pour toi ?

— Tu évoques là une hypothèse intrigante...

— Je vais avoir besoin de toute l'information disponible.

— J'ai relevé ton accès. Tu es maintenant niveau quatre. Une description de la mission a été déposée dans ta boîte aux lettres électronique. J'y ai joint l'information pertinente que nous avons.

— Jugée pertinente par qui ?

— Le responsable de notre équipe de crise. Tu peux lui transmettre toutes les demandes d'information que tu estimeras utiles, lui faire toutes les suggestions qui te sembleront appropriées.

— Et si j'ai des problèmes avec ton équipe ?

— Tu me contactes. Je coupe une ou deux têtes pour l'exemple.

— Tu vas te faire plein d'amis !

— Il y a déjà des groupes qui réclament qu'on bombarde La Mecque en guise de représailles. Alors, les susceptibilités froissées...

Radio Huesca, 11h03

... LA VAGUE DE VIOLENCES ANTI-ISLAMISTE A FAIT TROIS NOUVELLES VICTIMES DANS LE QUARTIER VALLECAS À MADRID...

Montréal, SPVM, 11h14

Théberge parcourut rapidement le rapport sur son bureau. L'expert expliquait en trois paragraphes qu'il n'avait rien trouvé sur l'enveloppe jaune et sur les enveloppes qu'elle contenait. Rien sauf les empreintes de Théberge et celles de Margot.

Une autre piste qui menait à un cul-de-sac.

Théberge se leva de son bureau, prit sa pipe et se dirigea vers la fenêtre. Il eut à peine le temps de tirer une bouffée sur sa pipe éteinte que le téléphone sonnait.

— Ça fait toujours plaisir de parler à une vedette, fit la voix ironique de Morne.

Théberge résista à la tentation de raccrocher. Après les images diffusées à la télé, c'était inévitable que les politiques s'agitent.

— Vous avez une idée de l'identité de votre admirateur ? reprit Morne.

Il faisait allusion à la vidéo diffusée la veille par HEX-TV et répercutée sur Internet dans les minutes suivantes. On y voyait Théberge arriver à l'Oratoire, se rendre sur les lieux de l'attentat, repartir, arriver à l'appartement de la rue Champagneur, y entrer, en sortir, envoyer promener le journaliste après deux ou trois répliques et repartir.

En temps normal, tout cela aurait moins porté à conséquence. Personne ne pouvait se surveiller en permanence pour ne pas être la cible d'un téléobjectif ou d'une caméra dissimulée dans un appartement.

Cette fois, cependant, les extraits de film avaient été transmis à la télé accompagnés de révélations sur l'identité des trois auteurs de l'attentat : trois émigrants arabes de longue date bien intégrés à leur milieu.

L'information transmise à HEX-TV était accompagnée d'un bref mot d'explication.

Pendant que le nécrophile discute avec les morts, notre enquêteur underground démasque les terroristes. Des informations supplémentaires seront divulguées demain sur le site Internet www.lesvraiesinfos.ru.

— Vous ne savez toujours pas qui est derrière ce site ? demanda Morne.

— Pour le moment, il est enregistré en Roumanie. Le temps qu'on ait un contact là-bas, qu'on puisse intervenir, il va avoir déménagé.

— Autrement dit, vous ne pouvez rien faire ?

Théberge ne répondit pas. À deux occasions, au cours des mois précédents, *lesvraiesinfos.ru* avait publié des informations qui avaient mené à l'arrestation de coupables dans des affaires criminelles.

— On entend de plus en plus de commentaires favorables à leur sujet, reprit Morne. À la dernière réunion du Cabinet, un ministre a suggéré qu'on les trouve au plus vite... pour les engager ! Et je ne suis pas sûr que c'était une blague.

— Vous voulez ma démission ?

Morne hésita quelques secondes, comme s'il se demandait comment répondre.

— La question n'est pas de savoir ce que je veux, finit-il par dire, mais ce que le public veut.

— C'est vous qui avez insisté pour que je reste.

— Je sais. Et c'est moi qui ai suggéré cet arrangement pour que vous aidiez Crépeau... À l'époque, c'était ce que le public voulait.

Théberge laissa se poursuivre le silence.

— Il faut que je vous laisse, déclara finalement Morne. Je dois *briefer* le premier ministre sur le dossier des quotas d'importation de céréales. Les négociations avec les provinces de l'Ouest commencent demain.

Théberge raccrocha.

Son offre de démission l'avait surpris lui-même autant qu'elle avait semblé décontenancer Morne. La réplique avait surgi sans qu'il y pense. Et maintenant, il ne pouvait s'empêcher de ruminer l'idée. Il y avait probablement dans cette réplique plus qu'un simple mouvement d'humeur.

Au cours des derniers jours, il n'avait cessé de songer à la mise en garde qu'il avait reçue chez Margot. Aux mystérieuses menaces qui étaient censées

peser sur lui... Et, surtout, au fait que madame Théberge était explicitement associée à ces menaces.

Le danger, l'intimidation, les attaques contre sa personne, cela faisait partie du métier. Il s'était habitué à vivre avec cela. Mais sa femme...

Si la sécurité de son épouse exigeait qu'il démissionne, il n'hésiterait pas à le faire. Même s'il était prévisible qu'elle continuerait à s'y opposer.

Quand il lui avait montré le message et qu'il avait évoqué la possibilité de sa démission, elle lui avait demandé si c'était vraiment ce qu'il voulait. Tout quitter. Rompre avec ses amis... Bien sûr, il lui resterait la pêche. Mais la saison de la pêche ne durerait pas toute l'année. Que ferait-il du reste de son temps ?... Tout ça pour une vague menace ?

Une fois déjà, face au danger que représentait le Consortium, elle avait refusé qu'ils aient recours aux services de l'Institut pour se mettre à l'abri. Son opinion n'avait pas changé. Quand elle l'avait épousé, elle connaissait les risques de son métier et elle était prête à les assumer avec lui. Ce n'était pas à leur âge qu'ils allaient commencer à se laisser intimider.

C'était très courageux de sa part, Théberge était obligé de le reconnaître. Mais il avait peur que ce soit aussi très stupide. Si seulement elle n'avait pas été aussi têtue !

Hampstead, 18h52

Fogg était assis devant l'écran d'ordinateur de son bureau. Un foulard protégeait son cou contre la fraîcheur du soir qui avait envahi la pièce par la fenêtre du jardin.

— Ce que j'ai, dit-il, c'est cinq attentats, cinq messages de revendication similaires et cinq groupes de terroristes arabes exécutés de deux balles dans la nuque. Ils ont tous été retrouvés morts dans des appartements presque vides.

— Même chose pour moi, répondit le visage de F sur l'écran. Est-ce que vous savez d'où ça vient ?

— Les Djihadistes du Califat universel est un groupe inconnu de nos services.

Fogg avait prononcé les deux derniers mots sur un ton où perçait l'humour.

— J'avais pensé à Paradise Unlimited, répliqua F.

— Je vous l'ai déjà dit, cette filiale n'existe plus.

— Des groupes résiduels...

— Je le saurais.

— Et si ça venait de Toy Factory ? Pour stimuler la vente d'armes, on peut difficilement trouver mieux.

— Ça m'étonnerait. Cette filiale est en pleine restructuration. Il y a même des rumeurs comme quoi « ces messieurs » voudraient la privatiser pour s'en débarrasser.

— Vous la vendriez au secteur privé ! s'exclama F sans parvenir à dissimuler une certaine surprise.

— Pour le moment, ça reste des rumeurs... Je vous communiquerai des informations à ce sujet quand j'aurai trouvé une façon plausible de vous les faire découvrir par une autre source.

Quand l'écran s'éteignit, Fogg laissa aller la quinte de toux qu'il avait retenue.

Le projet le plus important de sa vie était finalement amorcé. Pourvu qu'il ait le temps de le mener à terme ! songea-t-il. Ce serait ironique qu'il connaisse un sort semblable à celui de son ancien mentor, qu'il meure juste au moment où le projet de sa vie entrait dans sa phase finale.

Fox News Channel, 14h07

— ... C'EST LE TEMPS D'OUVRIER LES YEUX. ON LES LAISSERA PAS DYNAMITER NOS ÉGLISES SANS RÉAGIR. IL FAUT RIPOSTER PENDANT QU'ON PEUT ENCORE LE FAIRE. IL FAUT NETTOYER LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DES CELLULES DORMANTES DE TERRORISTES QUI ATTENDENT LEURS ORDRES DE L'IRAN OU DE LA SYRIE !

— VOUS PROPOSEZ DE FAIRE ÇA COMMENT ?

— C'EST SIMPLE. IL FAUT PURGER LA SOCIÉTÉ DE CEUX QUI REFUSENT DE S'ASSIMILER. S'ILS VIENNENT DANS NOTRE PAYS, C'EST PARCE QUE C'ÉTAIT LE BORDEL, LÀ D'OÙ ILS VIENNENT. SI ON LES LAISSE FAIRE ICI CE QU'ILS FAISAIENT CHEZ EUX, ON VA SE RETROUVER AVEC LE MÊME BORDEL QU'ILS AVAIENT CRÉÉ LÀ-BAS ! LOGIQUE, NON ?

— ÇA, POUR ÊTRE LOGIQUE, C'EST LOGIQUE !... ON PASSE À UN AUTRE APPEL. NOUS AVONS MAINTENANT BOB RICHARD, DE MILLINGTON...

Montréal, 14h46

Crépeau avait réquisitionné Théberge pour l'accompagner. Sa présence ne pouvait rien changer aux événements, mais il était important de manifester de la solidarité envers les musulmans.

Devant la mosquée, il fut reçu par l'imam responsable des lieux. Plusieurs membres de la communauté musulmane l'accompagnaient.

Ensemble, ils inspectèrent les dommages causés par les vandales : les trois vitres brisées, les graffitis sur les murs...

Hostie de pourris !

Retournez chez vous !

Fucking Arabs ! You betta watch out !

À l'intérieur, ils purent constater les dégâts causés par les sacs de peinture qui avaient éclaté dans deux des pièces.

Crépeau prit une foule de notes dans un petit calepin noir. La chose avait peu d'utilité : tous les détails avaient été consignés par les policiers qui s'étaient rendus sur les lieux, une heure plus tôt, accompagnés de l'équipe technique. Ils avaient tourné une vidéo de l'intérieur et ils avaient noté tout ce qui pouvait être utile aux fins de l'enquête : mais il ne suffisait pas de prendre l'affaire au sérieux, il fallait en donner l'impression aux membres de la communauté. L'imam avait été très clair sur ce point, quand il avait téléphoné à Crépeau : plusieurs jeunes commençaient à parler de représailles ; ils étaient sûrs que la police ne s'occuperait pas de l'affaire parce que ça concernait des musulmans. C'est à eux, principalement, que s'adressait cet exercice pédagogique.

Crépeau prit le temps d'écouter longuement l'imam lui résumer une nouvelle fois les événements et lui expliquer à quel point ce type de profanation était grave. Un caméraman de la télé communautaire immortalisa la pose attentive et respectueuse du directeur du SPVM pendant qu'il écoutait le chef spirituel de la communauté.

Derrière lui, Théberge s'efforçait d'adopter la même attitude. Il avait cependant de la difficulté à demeurer concentré sur la rencontre : en faisant le tour de la mosquée, il n'avait pu échapper à un sentiment de déjà-vu. Et les événements qui lui revenaient à l'esprit, c'étaient les attentats contre les synagogues, quelques années plus tôt... Est-ce que le même genre de campagne raciste recommençait, avec un simple changement de cible ?

HEX-Radio, 16h15

— ... VOUS ÉCOUTEZ *Parano.com*, L'ÉMISSION QUI N'A PAS PEUR DE PARLER DES VRAIES CONSPIRATIONS. AVEC VOUS JUSQU'À 17 HEURES, C'EST PARANO KID. AUJOURD'HUI, J'AI AVEC MOI UN DE VOS CHRONIQUEURS PRÉFÉRÉS : NEWS PIMP. AVEC LUI, ON VA DÉBROUILLER LES FILS DE LA DÉSINFORMATION QU'ON VEUT NOUS FAIRE PRENDRE POUR LA RÉALITÉ... SALUT, PIMP.

— SALUT, KID.

— AVEC TOUT CE QUI SE PASSE, ON NE SAIT PLUS OÙ DONNER DE LA TÊTE. UN BOZO QUI SE FAIT RÔTIR DANS UN CRÉMATORIUM – MAIS PEUT-ÊTRE QU'IL ÉTAIT DÉJÀ NOYÉ... OU PEUT-ÊTRE QU'IL AVAIT ÉTÉ MANGÉ PAR DES BACTÉRIES... UNE BOMBE QUI FAIT SAUTER LE FRÈRE ANDRÉ ET UNE POIGNÉE DE PÈLERINS... TROIS ARABES TROUVÉS MORTS DANS UN APPARTEMENT... À TON AVIS, PIMP, C'EST QUOI, LE PLUS IMPORTANT, DANS TOUT ÇA ?

— POUR MOI, C'EST L'AFFAIRE DE L'ORATOIRE.

— ÇA, AU MOINS, ON CONNAÎT LES RESPONSABLES.

— JUSTEMENT ! LÀ, TOUT LE MONDE TOMBE SUR LE DOS DES MUSULMANS. MAIS IL Y A UN CÔTÉ DE L'AFFAIRE DONT

PERSONNE PARLE... D'APRÈS TOI, KID, LES TERRORISTES QU'ILS ONT TROUVÉS MORTS DANS UN APPARTEMENT, EST-CE QUE TU PENSES QU'ILS ÉTAIENT DÉJÀ MORTS QUAND LES FLICS LES ONT TROUVÉS ?

— AUCUNE IDÉE... LE NÉCROPHILE ÉTAIT SUR PLACE. TU PENSES QU'IL LES A ÉLIMINÉS PARCE QU'IL TROUVE ÇA PLUS SIMPLE DE PARLER AVEC DES MORTS ?

(RIRES)

— LE PROBLÈME QUE J'AI, AVEC LES TROIS TERRORISTES MORTS, C'EST QU'ILS NE PEUVENT PLUS RIEN DIRE.

— SAUF AU NÉCROPHILE !

(RIRES)

— C'EST SÛR, SAUF AU NÉCROPHILE...

— SÉRIEUSEMENT, TU PENSES QUE C'EST LES FLICS QUI LES ONT DESCENDUS ?

— EN TOUT CAS, C'EST UNE BONNE MANIÈRE DE LES EMPÊCHER DE PARLER. ÇA EMPÊCHE L'ENQUÊTE DE REMONTER AUX CERVEAUX DE L'OPÉRATION.

— MOI, JE VOIS PAS LES FLICS PROTÉGER LES ARABES.

— ÇA DÉPEND POUR QUI LES ARABES TRAVAILLENT... C'EST PEUT-ÊTRE LES MULTINATIONALES DU PÉTROLE QUI SONT DERRIÈRE ÇA. SI LA GUERRE PREND AVEC LES PAYS ARABES, AS-TU UNE IDÉE DU *cash* QU'ELLES VONT FAIRE QUAND LE PRIX DE L'ESSENCE VA RECOMMENCER À GRIMPER ?

Londres, 22h05

Joyce Cavanaugh contemplait les murs de la salle des Initiés. La grande murale, au fond, était couverte de symboles qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer. Il y en avait de différentes sortes répartis par sections : des empilements de séries de points et de lignes enfermés dans des cartouches semblables à ceux des hiéroglyphes égyptiens, des tableaux mouchetés de taches et de points noirs sur fond blanc, des lignes sur lesquelles étaient distribués des petits cercles, comme des cordes dans lesquelles on aurait fait des nœuds... Ce qui frappait, c'était qu'aucun des symboles ne semblait représentatif. Les seuls éléments reconnaissables étaient les quatre planisphères, aux quatre coins de la murale. Des planisphères sans aucun symbole ou élément textuel susceptible de les distinguer.

Joyce Cavanaugh se demanda brièvement si tous ces signes avaient un sens. Puis elle se dit qu'ils devaient avoir une fonction décorative. Ça créait une atmosphère parfaitement adaptée à une « salle des Initiés ».

Autour d'elle, une trentaine de personnes discutaient à voix basse, la plupart en anglais, par groupes de deux ou trois. Ils avaient presque tous un verre de champagne à la main.

C'était la première fois qu'elle les rencontrait. Fogg lui avait parlé d'eux à

quelques reprises, toujours sous l'appellation anonyme de « ces messieurs ». C'étaient donc eux qui tenaient dans leurs mains l'avenir du projet Consortium, songea-t-elle. Eux qui consacraient maintenant leurs efforts à un projet plus ambitieux encore.

Lord Killmore fit tinter son verre pour obtenir le silence.

— Nous sommes réunis ce soir pour fêter non pas un, mais deux événements heureux. Le premier, c'est que nous accueillons un nouveau membre dans nos rangs ; je veux parler de madame Cavanaugh. Madame Cavanaugh aura la tâche délicate et exigeante de reprendre en main le projet Consortium et de l'adapter à nos nouveaux besoins.

Une série de murmures approuvateurs se fit entendre. Killmore attendit qu'ils s'éteignent avant de poursuivre.

— J'ai également le plaisir de partager avec vous une autre bonne nouvelle. Comme vous le savez tous, seule l'Apocalypse peut faire accéder l'humanité à un stade plus avancé d'organisation. Seule l'Apocalypse peut dissoudre les rigidités sociales et culturelles qui empêchent l'évolution de notre espèce. C'est pourquoi le Cénacle s'emploie, depuis des années, à préparer le chaos créateur sans lequel rien de véritablement nouveau ne peut émerger. Avant de penser à gérer l'Apocalypse, il fallait d'abord s'assurer qu'elle soit correctement amorcée. Eh bien, c'est maintenant chose faite. Notre préparation est terminée. Ce soir, je suis fier de vous annoncer que le compte à rebours est commencé. Dans quelques jours, le premier de nos quatre cavaliers entrera en action... Le projet « Émergence » est officiellement en marche.

Il leva son verre, suivi de tous les autres invités. Puis son regard s'arrêta un instant sur Whisper, dans son fauteuil habituel au fond de la salle. Ce dernier leva discrètement son verre en lui adressant un sourire froid.

Le regard de Killmore parcourut ensuite l'assistance... Combien d'entre eux comprenaient vraiment la portée de ce qu'ils étaient en train de réaliser ? Et quand viendrait le temps de l'Exode, combien d'entre eux trouveraient place dans la cohorte des Essentiels ?... La moitié, peut-être...

Montréal, 17h37

Assis près d'une fenêtre au deuxième étage de la librairie Chapters, Skinner avait une vue plongeante sur l'intersection Stanley–Sainte-Catherine.

Quand il vit Parano Kid traverser la rue et se diriger vers l'entrée de la librairie, il referma l'ordinateur portable sur lequel il avait feint de travailler, le rangea dans un porte-documents en cuir et s'occupa à siroter son café.

Quelques minutes plus tard, Parano Kid passait lentement à côté de lui. Skinner se leva et le suivit jusqu'au rayon des *Cultural Studies*. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne près d'eux, il déposa son porte-documents par terre, feuilleta un livre ou deux, puis s'éloigna en direction de l'escalier.

Parano Kid s'immobilisa à côté du porte-documents, fit mine de chercher un livre, puis il prit le porte-documents et se dirigea à son tour vers la sortie.

Son premier arrêt serait la banque, pour déposer les dix mille dollars que contenait la valise. De quoi assurer le fonctionnement du site Internet clandestin pendant plusieurs mois.

Ensuite, il retournerait à HEX-Radio pour prendre connaissance des informations que renfermait l'ordinateur.

Londres, 23h19

La réception était terminée depuis quelques minutes. La plupart des invités étaient partis. Cavanaugh examinait de nouveau la murale. Celle-ci était divisée en quatre grands secteurs qui se démarquaient par la couleur de fond du mur : beige, bleu pâle, vert pâle et rouge. Les transitions entre les couleurs n'étaient pas nettes mais graduelles, chacune se diluant progressivement dans la couleur contiguë.

Killmore arracha Joyce Cavanaugh à sa contemplation.

— Intrigant, n'est-ce pas ?

— Est-ce que les couleurs ont une signification ? demanda Joyce Cavanaugh.

— Certains y voient une représentation des quatre éléments : le sable, l'eau, l'air et le feu.

— Et la bande de symboles en noir sur fond blanc, dans le haut ?

— C'est une sorte de clé de voûte. C'est pour cette raison qu'elle fait toute la longueur de la murale.

— Et les planisphères, dans chacune des quatre sections ?

— Ce sont des planisphères, répondit Killmore avec un sourire.

Elle balaya les trois murs d'un geste de la main.

— Est-ce que tout cela est censé avoir un sens ? demanda-t-elle.

— Chacun est maître de ses interprétations, répondit Killmore sur un ton légèrement ironique.

Puis il ajouta :

— Si vous le voulez bien, nous allons poursuivre cette conversation dans un endroit plus tranquille.

Il l'entraîna vers l'ascenseur. Au onzième étage, la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur une bibliothèque plus petite que celle que Cavanaugh connaissait. Le tapis était couleur sable.

— Ma bibliothèque personnelle, fit Killmore.

Cavanaugh s'approcha pour examiner les rayons : Schopenhauer, Nietzsche, Breton, Bataille, Beckett, Kundera, Bernhard, Cioran, Angot, Jelinek...

— Quelqu'un les a appelés avec une certaine justesse des « professeurs de désespoir », poursuivit Killmore.

Voyant le regard intrigué de Cavanaugh, il ajouta :

— Des professionnels de la pensée sans compromis. Ils ont compris mieux que personne la futilité de l'existence ordinaire de la foule. Et ils ont presque tous débouché sur une forme ou une autre d'élitisme comme moyen de salut.

Il fit une pause et conclut en souriant :

— Tout ce qui leur manquait, c'était de comprendre que le vrai salut n'est pas dans l'art, mais dans le pouvoir.

Cavanaugh reprit son inspection. Un rayon complet était consacré à des livres de reproductions d'art organique. Killmore choisit un livre dans le rayon et le tendit à la femme.

— Louis Art/ho, fit Cavanaugh en lisant. *Petite dissection de l'art occidental. Précis d'art organique.*

— Une œuvre de précurseur. Même si l'auteur n'a jamais pris conscience de la portée politique de son œuvre !

Le sourire de Killmore s'élargit.

— Il faut toujours écouter les artistes, reprit-il. Ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas trop ce qu'ils font... ou ce qu'ils disent... que ce qu'ils font n'est pas intéressant.

Il récupéra le livre des mains de Cavanaugh et le replaça dans le rayon. Puis il montra d'un geste une reproduction d'une œuvre de Gunther van Hagens, qui séparait deux parties d'un rayon. Il s'agissait de la plasticination d'un corps de femme, dont le ventre ouvert révélait un fœtus.

— Ça, c'est exactement le sens de notre entreprise : remodeler l'être humain pour le rendre plus résistant à l'usure du temps.

— Je suis étonnée de vous découvrir amateur d'art.

— Seul l'art moderne m'intéresse. Celui qui s'attaque à la tâche de dissoudre nos vieilles valeurs obscurantistes sur ce que nous croyons être l'humanité. J'ai réuni dans cette pièce les œuvres majeures de ceux qu'on pourrait appeler les théoriciens du choc créateur. Ceux qui, dans leurs œuvres, ont mis de l'avant l'idée que l'humanité est une ébauche qu'il faut faire évoluer... Mais ce n'est pas pour vous parler de ça que je vous ai demandé de venir.

Il l'entraîna vers les deux fauteuils au fond de la pièce. Sur une petite table, une théière et deux tasses les attendaient.

— J'ai pris la liberté de nous faire préparer du thé.

Il en versa dans les deux tasses.

— Paï Mu Tan. Ça va ?

La femme murmura un acquiescement.

Pendant près d'une minute, Killmore se consacra à la tâche de goûter le thé. Puis il posa sa tasse dans la soucoupe.

— J'aimerais entendre votre évaluation du travail de Fogg.

Cavanaugh prit une gorgée de thé pour se donner le temps de réfléchir. Il était toujours difficile de savoir si les questions de Killmore n'étaient que des questions ou si elles constituaient un test.

— La reconstruction des filiales avance bien, répondit-elle. Je dois lui donner le crédit d'avoir laissé une bonne marge de manœuvre à madame Hunter. Elle a accompli un travail remarquable.

— Et sa santé ?

— Difficile de savoir. Parfois, je pense que ses crises sont simulées, ou induites volontairement, tellement il réussit à se rétablir de façon spectaculaire. D'autres fois...

— Au fait, où en est sa guerre contre l'Institut ?

— Il prétend qu'il a un plan infailible pour en éliminer les derniers résidus. Il a fait inclure le Québec dans les opérations commandées par monsieur Gravah... Vous croyez que l'Institut représente encore un danger ?

— Je me suis toujours méfié des avis de décès qui ne sont pas accompagnés du cadavre approprié.

Un sourire apparut sur les lèvres de Killmore.

— De toute manière, si l'Institut a été détruit comme organisation, ce qui est bien possible, les éléments qui ont survécu conservent un pouvoir de nuisance qu'il serait irresponsable de sous-estimer... Surtout après les dégâts qu'ont récemment subis certaines de nos filiales.

Son sourire s'élargit.

— Et puis, le temps que Fogg consacre à tenter de les débusquer, il ne le passe pas à s'occuper de nous !

Avant que Cavanaugh puisse intervenir, il enchaîna :

— Globalement, que pensez-vous de sa gestion du projet Consortium ? Quelle note lui donneriez-vous ?

— Presque A.

Killmore la regarda avec intérêt.

— Pourquoi cette réticence ?

— Je trouve qu'il diversifie trop rapidement ses activités. Il aurait dû centrer l'organisation sur ses principales forces et ralentir le développement des autres secteurs. Mais comme ses meilleurs appuis sont dans les filiales secondaires, je suppose qu'il cherche à consolider son pouvoir.

Tout en prenant de petites gorgées de thé, Killmore continuait de la regarder avec attention. Ses yeux, par-dessus la tasse, ressemblaient à deux caméras-espions à l'affût des moindres gestes de son interlocutrice.

— Je suis assez d'accord avec vous, dit-il en redéposant sa tasse. Le Consortium a besoin d'être recentré. Vous allez lui dire de ne conserver que Safe Heaven et General Disposal Services. Il a six mois pour liquider les autres filiales.

— Quoi ?!

— Il va de soi que la liquidation doit être effectuée de manière ordonnée... et rentable. Il ne manque pas d'organisations qui seraient intéressées à acquérir nos opérations et nos infrastructures dans les secteurs dont nous allons nous départir.

— Cela équivaut à liquider le Consortium !

— À le faire évoluer, rectifia Killmore. Et puis, vous n'êtes pas obligée de lui présenter les choses de cette façon... Disons que c'est une rationalisation de nos activités. Il ne pourra pas s'opposer à ça !

— Je veux bien, mais je ne vois pas pourquoi, tout à coup...

— Pour l'amadouer, vous allez lui annoncer la création d'une nouvelle filiale : White Noise... Pour s'occuper des médias.

Cavanaugh sourit, à la fois parce qu'elle songeait à la tête de Fogg quand elle lui apprendrait la nouvelle et parce qu'il aurait été inapproprié de ne pas sourire de la blague de Killmore.

— Le cas de Brain Trust est un peu particulier, reprit Killmore. Cette filiale sera prise en charge directement par un membre du Cénacle. Mais à l'insu de Fogg. Dites-lui simplement que sa liquidation doit être planifiée, mais qu'elle ne doit d'aucune façon être mise en œuvre avant qu'il reçoive un ordre explicite en ce sens, car nous aurons besoin de ses services pendant un certain temps encore.

ARTV, 18h35

— J'AI LE PLAISIR D'ACCUEILLIR VICTOR PROSE, L'AUTEUR D'UN ESSAI INTITULÉ *Les Taupes frénétiques*. MONSIEUR PROSE, BONJOUR.

— BONJOUR.

— MONSIEUR PROSE, VOUS AFFIRMEZ DANS VOTRE ESSAI QUE NOUS VIVONS UNE MONTÉE AUX EXTRÊMES. QUE CE PHÉNOMÈNE EST EN PASSE DE DEVENIR LE PRINCIPAL AXE DE DÉVELOPPEMENT DE NOS SOCIÉTÉS...

— « UN » DES AXES.

— D'ACCORD, « UN » DES AXES... EST-CE QUE L'ATTENTAT À L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH A ÉTÉ POUR VOUS UNE SURPRISE ?

— POUR ÊTRE EFFICACE, UN ATTENTAT DOIT NÉCESSAIREMENT ÊTRE UNE SURPRISE. ÇA FAIT PARTIE DE SES CONDITIONS D'EFFICACITÉ. C'EST QUAND ON NE SAIT RIEN DU MOMENT ET DU LIEU DU PROCHAIN ATTENTAT QUE LE POTENTIEL DE TERREUR EST LE PLUS FORT.

— MAIS MONTRÉAL !... C'EST QUAND MÊME ÉTONNANT, NON ?

— LE PLUS ÉTONNANT, CE N'EST PAS QU'IL Y AIT EU UN ATTENTAT TERRORISTE À MONTRÉAL ; C'EST QU'ON ASSOCIE L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH AUX AUTRES LIEUX QUI ONT ÉTÉ VISÉS.

— À VOS YEUX, LE FRÈRE ANDRÉ, ÇA NE PÈSE PAS LOURD SUR LE MARCHÉ DE LA SAINTETÉ ?

(RIRES)

— JE NE SUIS PAS UN EXPERT DE CE MARCHÉ... CE QUI ME FRAPPE, PAR CONTRE, C'EST QUE LES LIEUX ATTAQUÉS NE SONT PAS SEULEMENT DES LIEUX DE CULTE, CE SONT AUSSI DES SYMBOLES NATIONAUX. LE VATICAN, L'ABBAYE DE WESTMINSTER, NOTRE-DAME DE PARIS, MÊME LA CATHÉDRALE SAINT-PATRICK À LA RIGUEUR... TANDIS QUE L'ORATOIRE...

— SELON VOUS, UN CONFLIT DE CIVILISATIONS ENTRE

L'OCCIDENT ET L'ISLAM EST DONC ENVISAGEABLE ?

— JE NE PENSE PAS QUE NOUS EN SOYONS LÀ. MAIS SI CE TYPE D'ATTENTAT TERRORISTE SE MULTIPLIAIT... IL ME SEMBLE QUE, MAINTENANT, ON FAIT LA GUERRE MOINS POUR CONQUÉRIR DES TERRITOIRES ET LEURS RESSOURCES QUE POUR NETTOYER LA SOCIÉTÉ, POUR ÉLIMINER « L'AUTRE »...

— AU-DELÀ DES RAISONS RELIGIEUSES ET DE LA GUERRE CONTRE LE TERRORISME, EST-CE QUE BUSH N'A PAS ENVAHI L'IRAK POUR CONTRÔLER LE PÉTROLE ?

— EN APPARENCE, IL AVAIT L'AIR DE VOULOIR SÉCURISER L'APPROVISIONNEMENT EN PÉTROLE DE L'AMÉRIQUE. MAIS SI ON REPLACE ÇA DANS UN CONTEXTE PLUS GLOBAL, ON VOIT QUE TOUTES SES GRANDES DÉCISIONS ONT EU COMME SEUL EFFET DE FAIRE MONTER LE PRIX DU PÉTROLE. PAS DE SÉCURISER LES APPROVISIONNEMENTS... PEUT-ÊTRE QUE C'ÉTAIT ÇA, L'IMPORTANT, À SES YEUX. PEUT-ÊTRE QUE « GAGNER » OU NON LA GUERRE ÉTAIT ACCESSOIRE ; QUE L'ESSENTIEL, C'ÉTAIT QUE LA SITUATION SOIT EMPOISONNÉE. ÇA SUFFISAIT POUR CATAPULTER LE PRIX À LA HAUSSE ET FAIRE PLAISIR À SES AMIS.

— VOUS ÊTES EN PLEINE THÉORIE DE LA CONSPIRATION !

— QUAND ON CONNAÎT LES LIENS DE BUSH AVEC LES PÉTROLIÈRES, L'HYPOTHÈSE N'EST PAS SI DÉLIRANTE ! MAIS IL SE PEUT QU'IL N'Y AIT LÀ AUCUN COMLOT, QUE CE SOIT UNE ACCUMULATION D'ERREURS, DE DÉCISIONS BÊTES ET DE JUGEMENTS SIMPLISTES... CE QUE JE TROUVE DIFFICILE À ÉVALUER, DANS LES DÉCISIONS DE BUSH, C'EST CE QUI REVIENT À L'INFLUENCE DES PÉTROLIÈRES, CE QUI REVIENT À L'IDÉOLOGIE NÉO-CONSERVATRICE ET CE QUI REVIENT AUX LUBIES PERSONNELLES OU AUX INTÉRÊTS FINANCIERS DE SON ENTOURAGE.

— DE FAÇON GÉNÉRALE, EST-CE QUE LES GUERRES DE RELIGION NE SONT PAS TOUJOURS DES PRÉTEXTES UTILISÉS POUR MOBILISER LES MASSES ET JUSTIFIER DES CONQUÊTES ÉCONOMIQUES ?

— C'ÉTAIT PROBABLEMENT VRAI DES CROISADES, MAIS JE DOUTE QUE CE SOIT LE CAS AU RWANDA OU EN YOUGOSLAVIE... AU DARFOUR, EN TCHÉTCHÉNIE, LA SITUATION EST MOINS CLAIRE. COMME EN IRAK... ON PEUT DISCERNER DES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES, MAIS, SUR LE TERRAIN, LE CONFLIT PREND RAPIDEMENT LA TOURNURE D'UNE GUERRE CIVILE À COMPOSANTES ETHNIQUE ET RELIGIEUSE...

— IL FAUT DONC S'ATTENDRE À UNE AUGMENTATION DES GUERRES CIVILES ?

— L'ORIGINALITÉ DE NOTRE ÉPOQUE, C'EST QUE LES GUERRES TUENT DE PLUS EN PLUS DE CIVILS PAR RAPPORT AUX MILITAIRES. ON EST EN TRAIN DE PASSER DE GUERRES CONTRE DES ÉTATS À DES GUERRES CONTRE DES POPULATIONS.

— AUTREMENT DIT, DES MASSACRES...

— C'EST LE POINT SUR LEQUEL TOUT LE MONDE A L'AIR DE S'ACCORDER, NON ? LES TERRORISTES, LES GÉNOCIDAIRES, LES FABRICANTS DE MINES ANTIPERSONNEL, LES STRATÈGES QUI PRÔNENT LES BOMBES PROPRES – JE PARLE DE CELLES QUI DÉCIMENT LES POPULATIONS SANS ABÎMER LES INFRASTRUCTURES –, LES CHEFS DE GUERRE QUI RECRUTENT DES ENFANTS SOLDATS : TOUT ÇA, ÇA CARBURE AU MEURTRE DE CIVILS. DES CIVILS QU'ON TUE OU QU'ON ENVOIE TUER ET SE FAIRE TUER.

— C'EST PAS TRÈS JOYEUX, CE QUE VOUS ME DITES...

— « PAS TRÈS JOYEUX » ME SEMBLE ÊTRE UN EUPHÉMISME...

Londres, 23h37

Après avoir servi une autre tasse de thé à Joyce Cavanaugh, Killmore déposa la théière sur la petite table.

— Il y a trois façons d'exercer le pouvoir, dit-il : la rétribution, la persuasion, la dissuasion. Autrement dit, on peut acheter les gens, on peut les convertir et on peut les intimider. Ce sont les trois façons de les amener à faire ce que l'on désire.

— Et les trois filiales...

— ... font exactement cela. Safe Heaven s'occupe de l'argent. GDS, de l'intimidation. Quant à White Noise, elle va assumer la gestion de l'information et du divertissement.

— Ce que je comprends mal, ce sont les raisons de cette réorientation du Consortium.

— La phase finale du processus d'émergence est sur le point de s'amorcer. Désormais, toutes nos actions seront directement ordonnées à cette fin. Nous allons manipuler l'évolution planétaire de manière à favoriser l'émergence d'une nouvelle humanité. Une humanité rationnelle, débarrassée de ses délires et de ses illusions. La transition ne sera pas facile. Le nombre des victimes sera aussi élevé que lors des précédentes grandes transitions qui ont marqué l'évolution du vivant. Mais le Cénacle sera là. « Nous » serons là. Notre tâche sera de veiller à ce que le passage s'effectue de manière efficace... Les trois filiales feront partie de nos principaux outils.

Killmore se leva et se mit à marcher dans la pièce pendant qu'il continuait son exposé.

— En vous octroyant une place au Cénacle, je vous offre la possibilité d'être à la fois le témoin et le guide de cette évolution. Vous allez voir la véritable humanité naître sous vos yeux. Dites-vous que nous sommes la

pointe avancée de l'Émergence.

Cavanaugh regardait Killmore sans savoir exactement de quelle manière réagir.

— Je comprends que vous soyez un peu déconcertée, fit Killmore. Moi-même, quand j'ai conçu ce plan, quand j'ai compris que j'étais en quelque sorte le premier représentant d'une nouvelle lignée d'humains...

Drummondville, 19h26

Sur l'écran, un homme dont le visage était couvert d'un masque de bouddha faisait un exposé sur un fond de désert. Son corps, entièrement recouvert d'une djellaba ocre, était immobile.

Dominique réécoutait pour la quatrième fois l'enregistrement de celui qui disait s'appeler Guru Gizmo Gaïa.

Je ne suis qu'un véhicule. C'est Gaïa qui s'exprime à travers moi. Mon seul mérite est d'avoir établi avec notre mère, la Terre, un lien suffisamment puissant pour qu'elle puisse me montrer la vérité... Voici ce que j'ai vu.

J'ai vu que la lutte des peuples musulmans contre l'Occident est un réflexe de survie. Mais un réflexe qui arrive trop tard. Bientôt, c'est la Terre elle-même qui va nous rejeter. Elle va se purger de la contamination que représente la prolifération humaine... Je l'ai vu.

J'ai vu Gaïa transformer l'humanité. Nous guider vers l'âge adulte. Nous faire évoluer vers une forme supérieure d'existence. Je l'ai vue se montrer ferme, comme une mère qui éduque des enfants capricieux. Et qui agit pour leur bien. Pour le bien de toutes les formes de vie qui partagent cette planète.

J'ai vu des légions d'êtres humains collaborer avec Gaïa. Je les ai vus prendre leurs responsabilités. Joindre leurs initiatives au grand mouvement de purification amorcé par Gaïa. Pour accélérer le processus. Pour abréger la pénible crise de croissance qui est devant nous... Chaque source de pollution qu'ils éliminaient raccourcissait notre difficile rééducation.

J'ai vu que plus la planète sera respectée, plus les sources de pollution seront réduites, moins notre apprentissage de la maturité écologique sera long et douloureux. Je l'ai vu.

J'ai vu l'Apocalypse qui est en marche.

Et maintenant, je vois venir le premier cavalier. L'humanité doit se préparer à avoir faim.

Dominique se tourna vers F, debout à côté d'elle.

— Vous en pensez quoi ?

— Il n'y a aucune incitation directe à la violence. Tout est présenté sous forme de prophéties. Si jamais ses prophéties se réalisent à cause des actions

entreprises par ceux qui l'écoutent, ce sera la preuve qu'il est un vrai prophète. Qu'il annonce la vérité.

— Le risque, c'est que ceux qui l'écoutent dérapent, que leurs initiatives pour libérer Gaïa dérivent vers la violence et les opérations musclées.

— Vous pensez que c'est lié au terrorisme ?

— C'est quand même curieux qu'il y fasse référence.

— Et comme il y a des dizaines de milliers de visites chaque jour sur son site Internet...

— Une chose est certaine, ce n'est pas le premier illuminé venu. Son message est accessible en douze langues.

— Moi aussi, ça m'intrigue. Voyez ce que vous pouvez trouver.

CNN, 20h03

... LE PAPE A REÇU EN AUDIENCE PRIVÉE LES AMBASSADEURS DES PAYS MUSULMANS. AU TERME DE LA RENCONTRE, IL A APPELÉ TOUS LES CATHOLIQUES ET TOUS LES CHRÉTIENS À TENIR DES RÉUNIONS DE SOLIDARITÉ AVEC LEURS FRÈRES MUSULMANS POUR DÉSAMORCER LES REPRÉSAILLES ET LES ACTES DE VENGEANCE QUI ONT COMMENCÉ À SE PRODUIRE...

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 21h09

À la télé, on voyait l'inspecteur-chef Théberge arriver puis sortir du salon funéraire.

Une autre séquence le montrait sortant de sa voiture puis se dirigeant vers un édifice à logements. Dans la séquence suivante, il sortait de l'édifice, discutait brièvement avec un journaliste, le rembarrait en écartant son micro de la main et s'engouffrait dans sa voiture. À peine avait-il fermé la portière que la voiture s'éloignait, accrochant au passage le micro du journaliste.

Dans la dernière séquence, Théberge descendait de voiture, l'air de mauvaise humeur, puis entrait dans une maison. Suivait un gros plan du numéro de porte, puis du nom de la rue.

L'image d'un animateur occupa ensuite l'écran. En agrandissant le cadrage, la caméra dévoila qu'il était assis dans un fauteuil, au centre d'un demi-cercle d'invités.

... ET VOILÀ, CHERS TÉLÉSPECTATEURS. C'ÉTAIENT QUELQUES-UNS DES EXTRAITS VIDÉO QU'ON PEUT TROUVER SUR INTERNET. LES AUTEURS DE CES ENREGISTREMENTS CLANDESTINS SE DISENT MEMBRES DU « GROUPE DE SURVEILLANCE DE L'INSPECTEUR-CHEF THÉBERGE », QU'ILS SURNOMMENT « LE NÉCROPHILE PROFITEUR ». ILS AFFIRMENT VOULOIR DOCUMENTER SES EXTRAVAGANCES, QUE NOUS SUBVENTIONNONS AVEC NOS TAXES.

QUELS QUE SOIENT LES MOTIFS DE CES VIDÉASTES AMATEURS,

CETTE DOCUMENTATION, QUI A BRUSQUEMENT SURGI SUR INTERNET, SOULÈVE PLUSIEURS PROBLÈMES DÉLICATS, NOTAMMENT ÉTHIQUES. PAR EXEMPLE, UN POLICIER PEUT-IL INVOQUER LE DROIT À LA VIE PRIVÉE POUR NE PAS ÊTRE FILMÉ PENDANT SES HEURES DE TRAVAIL ?

POUR EN DISCUTER AVEC NOUS...

Skinner éteignit la télé. Peu importait ce que diraient les spécialistes : son objectif était atteint. Le lendemain, les gens commenceraient à s'intéresser davantage à Théberge. Quelques mentions dans les bulletins d'informations et les tribunes téléphoniques achèveraient le travail. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que des paparazzis puis des journalistes accrédités commencent à traquer ses moindres faits et gestes.

Il se pencha sur la feuille blanche, sur sa table de travail, et il écrivit le titre d'un article qu'il allait envoyer à un journaliste : « Le mystère Théberge ».

Cette catastrophe est évitable. La solution saute aux yeux, mais aucun gouvernement ne peut la mettre en œuvre. Simplement la nommer serait suicidaire pour un élu. Pour survivre, il faut que l'espèce devienne son propre prédateur, qu'elle amorce un cycle de réduction de la population avant que la dégradation du stock alimentaire atteigne un point de non-retour.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 1- Pourquoi l'Apocalypse.

Jour - 5

Montréal, café Chez Margot, 8h04

Théberge entamait son deuxième espresso quand Matthew Trammel entra dans le café. En deux secondes, son regard fit le tour de la pièce. Après avoir adressé un bref signe de tête au mari de Margot, derrière le comptoir, il se dirigea vers la table de Théberge, qui fit un signe de la main pour l'inviter à s'asseoir en face de lui.

Trammel sourit, prit la chaise et la plaça en biais avec le mur avant de s'asseoir, de manière à avoir une meilleure vue sur le reste de la salle et à ne pas tourner le dos à la porte.

— Je croyais sincèrement que vous alliez m'appeler, dit-il.

La remarque de Trammel faisait allusion à des événements qui remontaient à quelques années. Un trafic d'armes qui passait par la réserve d'Akwesasne. Après la conclusion de l'affaire, il avait proposé à Théberge de travailler pour lui. Ce dernier n'avait jamais donné suite à cette offre.

— On ne peut pas empêcher un cœur d'espérer, répondit Théberge.

Margot, qui arrivait, déposa un café espresso devant Trammel, glissa l'addition sous sa tasse, le couvrit d'un regard soupçonneux et retourna à la cuisine sans dire un mot.

Trammel interrogea Théberge du regard.

— Je lui ai expliqué que vous ne voudriez probablement pas prolonger indûment votre visite, expliqua Théberge.

— Je suppose que je dois vous remercier...

— Autrement, vous auriez eu droit à un interrogatoire.

— C'est peut-être elle que je devrais recruter !

Il prit une gorgée d'espresso et parut agréablement impressionné.

— Même votre environnement est plein de surprises, reprit Trammel.

— Avoir su que votre visite avait un but anthropologique...

Le visage de Trammel prit un air soucieux.

— Pas vraiment... Dans quelques minutes, Davis va rencontrer votre chef, le directeur Magella Crépeau.

— C'est lui qu'il aurait fallu prévenir !

Le sourire de Trammel s'accroissait légèrement. Il comprenait la réaction de Théberge. Les deux hommes partageaient la même opinion quant à l'agent de la GRC : Davis était une brute arrogante et agressive ; il pouvait s'avérer d'autant plus dangereux qu'il n'était pas sans intelligence et qu'il avait un acharnement de pitbull.

— J'ai estimé utile d'avoir un canal de communication, reprit Trammel.

Un canal de communication privé.

— Et je suis l'heureux élu qui va enrichir votre vie privée ?

— Davis jappe beaucoup, mais il n'est pas vraiment une menace... Pas tant que je le contrôle.

— Est-ce que c'est une menace ?

Trammel prit un moment avant de répondre, comme s'il hésitait sur le comportement à adopter.

— Pas exactement...

Il fit une nouvelle pause. Théberge attendit patiemment qu'il poursuive.

— Mon contrôle sur Davis dépend de mon efficacité, reprit finalement Trammel. Et pour ça, je vais avoir besoin de vous.

— Il n'est pas question que je travaille pour le SCRS.

Trammel sourit.

— Je ne suis pas une brute, je ne vais pas vous demander de vous exiler à Ottawa... Non, ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe à Montréal.

— Vous parlez de l'attentat de l'Oratoire ?

— De ça... du groupe terroriste dont les exécutants ont été éliminés... des attentats contre les musulmans qui ont suivi...

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je peux vous aider ?

— J'ai étudié votre carrière... Vous avez un talent particulier pour vous trouver au milieu d'affaires qui ont une dimension internationale... Et chaque fois, vous avez réussi à tirer votre épingle du jeu.

— Vous n'allez quand même pas me reprocher d'avoir eu un certain succès.

— Ce n'est pas votre succès qui m'intrigue... Ce sont les conditions de votre succès.

— Vous faites un tantinet dans l'imprécision confondante.

— Je veux dire que, dans certains cas, vous paraissez avoir accès à des informations que même nous, nous n'avons pas.

— La flatterie ne vous mènera nulle part, dit Théberge.

— Soyons clair...

— Quand quelqu'un dit ça, c'est le moment de commencer à s'inquiéter.

Une certaine impatience se glissa dans la voix de Trammel.

— Je me fous de l'identité de vos sources, dit-il. La seule chose qui m'intéresse, c'est d'avoir accès aux informations qu'elles vous transmettent.

— Autrement dit, vous voulez que je sois votre informateur.

— Collaborateur.

Théberge regarda un moment sa tasse de café, la vida, puis releva les yeux vers Trammel.

— Je n'ai aucune idée des sources auxquelles vous faites allusion. Pour ce qui est de collaborer, il faudrait d'abord que je sache à quoi.

— Au démantèlement des groupes terroristes qui ont décidé de prendre Montréal comme terrain de jeu.

— « Des » groupes terroristes...

— Ce qui s’est passé à Montréal au cours des dernières années excède tous les paramètres applicables aux villes de cette taille. Comme les choses ont l’air de vouloir recommencer...

— Et vous jugez que le SPVM a besoin de votre aide ?

— La GRC y voit un prétexte pour jouer des muscles. Ça veut dire, éventuellement, la mise en tutelle de la SQ et du SPVM. Une forme réduite et adaptée des mesures d’urgence... Je pense qu’il est dans notre intérêt respectif de calmer l’enthousiasme de Davis.

Trammel prit une dernière gorgée de café. Se leva. Fouilla dans sa poche. En sortit une carte professionnelle qu’il mit sur la table.

— Je ne veux pas abuser de votre temps. De toute façon, si j’ai besoin de vous, je sais maintenant où vous trouver.

Il sourit avant d’ajouter :

— Merci pour le café.

Il tourna les talons, se dirigea vers la porte, salua le mari de Margot derrière le comptoir et sortit.

Après quelques secondes, Théberge retourna la carte que Trammel avait laissée sur la table. Il n’y avait qu’une série de chiffres correspondant à un numéro de téléphone.

HEX-Radio, 10h34

News Pimp en était à son troisième café de distributrice et il était de mauvais poil. Bastard Bob l’avait fait poireauter vingt-cinq minutes avant de le recevoir à l’antenne et il avait « flushé » son sujet. *Exit*, la facture que payait la ville pour entretenir les itinérants. Le seul sujet qui restait, c’était le *scoop* de Bastard Bob.

Pendant toute l’émission, le rôle de News Pimp se limiterait à lui donner la réplique pour le mettre en valeur. Les questions qu’il devait soulever étaient inscrites sur les huit cartons que le réalisateur lui avait donnés. Bien sûr, il avait la liberté de formuler des remarques et de poser d’autres questions. Le show devait avoir l’air naturel. Mais les questions sur les cartons étaient prioritaires.

— Tu es sûr qu’il va y avoir d’autres attaques ? demanda-t-il en se forçant pour paraître intéressé.

Il jeta le premier carton dans la poubelle.

— Jusqu’à présent, ma source s’est jamais trompée.

— Et les terroristes seraient déjà à Montréal ?

Deuxième carton dans la poubelle.

— C’est ce qu’elle affirme.

— Tant qu’à faire, elle aurait pu te donner leur adresse ?

— Pour ça, va falloir attendre l’enquête de la police.

— Autrement dit, on a juste à attendre le prochain attentat...

— Et là, ils vont encore les descendre avant d’avoir appris quoi que ce soit.

— Peut-être que les flics aiment mieux rien savoir...

— Tu savais ça, toi, que les terroristes ont menacé la femme du nécrophile ?

— Quoi ?

Cette fois, News Pimp n'avait pas eu besoin de se forcer pour paraître surpris.

— Ils auraient menacé de l'éliminer si Thérberge les arrête, reprit Bastard Bob.

— T'es sûr de ça ?

— C'est ce que j'ai entendu... Si c'est vrai, c'est assez pour ralentir les ardeurs de quelqu'un.

— Tu penses que c'est pour ça que les trois terroristes musulmans que les flics ont arrêtés sont morts ? Ils les auraient descendus pour les empêcher de parler ?

— Je suis sûr de rien. Je spéculer... Mais avoue que c'est curieux : tous ceux qu'ils arrêtent meurent avant de pouvoir parler.

News Pimp jeta un regard en direction des fiches étalées devant lui.

— Moi, il y a une chose que je comprends pas. S'ils menacent Thérberge pour pas qu'il les arrête et que, lui, il en descend trois... les terroristes, ils vont pas être contents-contents.

— Ça dépend de qui il descend. Pour ceux qui organisent les attentats, deux ou trois martyrs de plus, ça leur fait pas un pli. Ce qui compte, pour eux, c'est que ceux qui sont arrêtés ne parlent pas. Que les flics puissent pas s'en servir pour remonter jusqu'à ceux qui donnent les ordres.

— Si tu veux mon avis, dans les semaines qui viennent, ça va être du sport d'être musulman.

— Bien d'accord, mon Pimp ! Bien d'accord !

Bastard Bob jeta un regard à l'horloge : encore deux minutes avant la pause.

— Remarque, moi, je suis contre ça, la vengeance. Après tout, c'est pas la faute de tous les musulmans s'ils ont des débilés dans leur gang... Mais nous autres aussi, on en a, des débilés. Et c'est pas dit qu'on va être capables de les contrôler encore longtemps.

— T'as peur de ça, toi aussi, qu'il y ait des musulmans qui se fassent ramasser ?

— En tout cas, je voudrais pas être dans leur peau. Les adresses des plus radicaux sont déjà sur Internet.

— Sérieux ?

— Sur le site *lesvraiesinfos.ru*. Parano Kid a repris l'information sur son blogue.

Paris, 16h47

Hurt s'éveilla de sa sieste en sursaut. À l'intérieur, la situation s'était envenimée. Buzz était en crise.

Depuis longtemps, il se contentait de murmurer doucement de temps à autre. Aucun des alters ne lui prêtait attention. Ses murmures répétitifs faisaient partie de leur paysage sonore. Mais là, il avait soudainement élevé la voix. La crise avait duré quarante-trois minutes. À la fin, c'était Nitro qui menaçait d'exploser.

Deux heures plus tard, Buzz recommençait. Steel prit alors le contrôle. Il sortit de l'appartement et téléphona à Chamane.

— *Une urgence*, se contenta-t-il de dire. *J'arrive*.

Montréal, SPVM, 13h28

Crépeau était assis derrière son bureau. Théberge, dans un fauteuil, en face de lui. Les deux avaient l'air découragés.

— Pour l'instant, fit Crépeau, il veut juste être mis au courant de tout ce qui a trait au terrorisme.

Il parlait de Davis, de la GRC.

— Pour l'instant...

— Si la situation ne s'améliore pas, il va nous aider.

— J'imagine !

Théberge se concentra un moment sur sa pipe éteinte, puis la rangea dans son étui. Crépeau se mit à enlever des grains de poussière imaginaires sur la surface de son bureau. Ce fut lui qui brisa le silence.

— Trammel, tu penses qu'il peut vraiment contrôler Davis ?

— Probablement. Le problème, c'est ce qu'il va vouloir en échange.

Une nouvelle pause suivit.

— Ton client du crématorium, comment ça se passe ? demanda Crépeau.

— Je n'arrive pas à établir le contact... C'est peut-être parce que je ne lui ai pas trouvé un nom qui lui convient.

— Tu l'as appelé comment ?

— Fry...

Théberge était mal à l'aise de parler à un cadavre sans connaître son nom. Il trouvait que ça lui enlevait tout caractère humain. C'est pourquoi il lui avait attribué ce nom. En lui expliquant que c'était temporaire. Qu'il ferait tout en son pouvoir pour découvrir son identité et s'assurer que justice soit faite.

Crépeau se contenta de regarder Théberge avec un sourire et de soulever les sourcils.

— Je n'arrive pas à le voir autrement, se défendit Théberge en écartant les bras en signe d'impuissance... Mais tu as raison, ajouta-t-il après un moment. Ce n'est pas terrible. Il faut que je lui trouve un meilleur nom... Gontran, peut-être...

— Ton animateur est arrivé depuis combien de temps ?

— Cinq minutes... Ça ne peut pas lui faire de tort de mijoter un peu.

— Tu penses apprendre quelque chose ?

— Pas vraiment. Mais je ne peux pas laisser passer ça.

Il se leva.

— Essaie quand même de faire attention à ce que tu dis, fit Crépeau.

— Sûr... Il est avec son avocat.

Théberge se dirigea vers la porte puis se retourna.

— Finalement, pour Davis, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Lui donner les informations qu'il demande. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?... Toi ? Tu vas appeler Trammel ?

Théberge haussa les épaules comme s'il se trouvait devant une question pour laquelle il n'y avait pas de bonne réponse.

Longueuil, 11h32

Skinner avait sonné à quatre reprises avant que Victor Prose se décide à ouvrir la porte.

— Oui ? fit Prose, dont l'entrebâillement de la porte ne laissait voir qu'une tranche du visage découpée en oblique.

— Jeremy Dubois, fit Skinner en lui tendant la main à travers l'ouverture. Je peux entrer ?

L'homme avait des cheveux blonds à la Andy Warhol, des petites lunettes rondes cerclées de fil de métal, le visage glabre, le teint pâle et des sourcils blonds qui se faisaient oublier.

— D'accord, répondit Prose, intrigué par le nom.

Aussitôt que Prose eut refermé la porte, l'homme le prit par les épaules et lui dit :

— Je suis un agent littéraire. Je vais faire de vous un auteur connu.

Embarrassé qu'on le touche, Prose ne put que bredouiller :

— Pour quelle raison... vous vous intéressez à moi ?

— À cause de votre essai, *Les Taupes frénétiques*.

— Vous l'avez lu ?

— Parcouru. Mon patron, lui, l'a lu.

— Il l'a aimé ?

— Il voudrait vous aider à écrire la suite. Il vous manque le dernier chapitre... À votre avis, sur quoi débouche cette montée aux extrêmes que vous décrivez ?

— Il y a plusieurs possibilités. Ça dépend de la réaction des gouvernements... de la dynamique des bidonvilles que sont en train de devenir...

— Excellent ! Une touche de préoccupations humanitaires, c'est vendeur !

Prose se sentait mal à l'aise. La simple présence de Dubois l'agressait.

— Pour quelle raison désirez-vous que je sois connu ?

— Aujourd'hui, on n'est pas connu parce qu'on écrit des livres ; on écrit des livres parce qu'on est connu. Alors, comme mon patron tient à ce que vous publiiez votre prochain livre... mon travail à moi, c'est de vous faire connaître.

— Je ne tiens pas à être connu. La seule chose que je veux vraiment, c'est de pouvoir écrire en paix.

— On dit ça, on dit ça...

— Je vous jure. C'est très gentil de votre part, mais je ne suis pas intéressé.

Dubois le regarda avec un mélange d'amusement et de déception.

— Dommage... Quelque chose me dit que vous allez le regretter.

Montréal, SPVM, 14h48

— C'est *full* luxe, votre bureau, fit Parano Kid lorsque Théberge entra. Des fauteuils en cuir, une cafetière espresso que j'aurai jamais les moyens d'acheter, un purificateur d'air...

— C'est mon côté écolo, grogna Théberge. Mes tasses sont en macramé.

— Est-ce que c'est nos taxes qui paient ça ?

Théberge ignora la provocation. Il s'assit derrière son bureau et regarda les deux hommes.

— Vous êtes... ? demanda-t-il à l'homme assis à la droite de l'animateur.

— Maître Roland Thétreault. Thétreault e-a-u-l-t. Je suis ici pour défendre les intérêts de monsieur...

Il regarda l'animateur, l'air d'attendre qu'il lui rappelle son nom.

— Monsieur Parano, compléta Théberge, pince-sans-rire.

— Lantec, rectifia l'avocat, comme si le nom lui revenait tout à coup. Monsieur Lantec.

Théberge ouvrit la chemise cartonnée rouge qui était devant lui sur le bureau, regarda un instant le contenu et la referma. Puis il s'adressa à l'animateur.

— Donc, vous êtes Ubaldo Lantec, vous êtes animateur à HEX-Radio sous le nom de Parano Kid et vous animez une émission qui s'appelle *Parano.com*.

— Je vois que vous êtes un de mes fidèles auditeurs, répondit Lantec avec un sourire ironique.

— Vous êtes fils de mère italienne et de père français, poursuivit Théberge, imperturbable. Vous êtes né au Canada il y a vingt-sept ans et vous avez eu des ennuis mineurs avec la justice : trouble de l'ordre public, tapage nocturne, insulte à un représentant de l'ordre... Depuis trois ans, aucune plainte : vous êtes devenu un ange.

— Exact ! confirma Lantec.

Au ton de Lantec, on aurait pu croire que Théberge venait de fournir une bonne réponse à une question de quiz télévisé.

— Dans une de vos dernières émissions, vous avez annoncé qu'il y aurait d'autres attentats terroristes. J'aimerais savoir d'où vous tenez cette information.

— Mon client n'a pas à répondre à cette question, s'empressa d'objecter l'avocat. Les sources d'un journaliste sont confidentielles.

Théberge continua de s'adresser à Lantec sans s'occuper de l'avocat.

— C'est vrai, vous n'êtes pas seulement animateur, vous êtes aussi

journaliste.

— J'ai toutes les qualités !

— Vous avez publié les adresses des musulmans résidant à Montréal qui sont censés être les plus radicaux... Vous voulez quoi ? Inciter les gens à les prendre pour cibles ?

— Vous n'êtes pas d'accord que les gens sachent où demeurent les terroristes ? Si on le fait avec les délinquants sexuels, je ne vois pas pourquoi...

— S'il arrive quoi que ce soit...

Théberge n'eut pas le temps de compléter sa menace.

— Mon client n'a incité personne à la violence, fit l'avocat. Il n'a même pas donné les adresses de ces individus. Il a simplement mentionné qu'on pouvait les trouver sur un site Internet.

— « www.lesvraiesinfos.ru », ajouta Parano Kid.

Théberge continuait de fixer Lantec.

— Le site est enregistré en Roumanie ! poursuivit l'avocat comme si cela excluait toute possibilité d'implication de son client.

Théberge décida de ne pas relever l'absurdité de la remarque de l'avocat.

— C'est un site auquel vous faites souvent référence pendant votre émission, dit-il en s'adressant à l'animateur. Il y a une raison ?

— Je fais aussi référence au site du Vatican et à celui de la CIA.

— C'est sur le site du Vatican que vous avez déniché l'idée que des terroristes ont menacé mon épouse ?

— Ça, c'est pas moi. C'est Bastard Bob qui a sorti la nouvelle.

— Est-ce que vous la confirmez ?

Parano Kid regardait Théberge avec un sourire narquois. Celui-ci réussit à se contrôler. Il prit une respiration, se leva, se dirigea vers la fenêtre de son bureau.

— S'il arrive quoi que ce soit aux gens dont vous parlez... ou qui sont mentionnés sur le site « lesvraies infos »...

— Vous allez faire quoi ? répliqua Parano Kid sur un ton carrément baveux.

Une fois de plus, l'avocat s'empessa d'intervenir.

— Mon client ne peut en aucune façon être tenu pour responsable du contenu d'un site Internet avec lequel il n'a aucun rapport.

Théberge se retourna lentement et regarda Parano Kid.

— Vraiment aucun rapport ?

Un instant, Parano Kid sentit un flottement au creux de son estomac. Puis il se dit que le policier bluffait. Il n'avait aucun moyen de remonter jusqu'à lui. Son mystérieux mécène le lui avait assuré.

— Vous êtes prévenu, reprit Théberge. Vous pouvez disposer.

Puis il se tourna vers la fenêtre sans même les regarder sortir de la pièce.

Comment la situation en était-elle arrivée là ? Pourquoi cet acharnement soudain des médias contre les policiers ? Et, surtout, pourquoi cet

acharnement contre lui ?

La seule chose qu'il avait remarquée, c'était que les attaques verbales à la radio avaient commencé peu après le rachat de HEX-Médias par le groupe australien Levitt Media.

Tous les médias avaient conservé leur nom et la plus grande partie de leur personnel. Mais la programmation, tant celle de la télé que celle de la radio, avait pris une tonalité plus agressive. Et quand HEX-Médias avait acheté un journal, la même ligne éditoriale agressive s'était imposée.

Pour ne pas être en reste, ses concurrents avaient emboîté le pas. Résultat : il se passait maintenant peu de jours sans qu'on le critique dans les médias...

Sauf que cette guerre des cotes d'écoute n'expliquait pas tout. Le changement de ton ? Ça, oui. Il y avait une escalade très nette dans l'agressivité de l'ensemble des médias. On traquait de moins en moins la nouvelle et de plus en plus ceux qui la faisaient. C'était sans doute inévitable, dans un univers où l'on vivait et où l'on mourait par les BBM.

Mais pourquoi s'en prenait-on à lui ? Spécifiquement à lui ? Ça, ce n'était pas seulement une question de cotes d'écoute. Était-ce un hasard ? Faisait-il simplement partie des dommages collatéraux de la guerre de tranchées que se livraient les médias ?... Comme tout policier, Théberge ne croyait pas beaucoup au hasard ni aux coïncidences.

Paris, 21h18

Chamane et Hurt étaient assis de part et d'autre d'une table sur laquelle il y avait une enregistreuse.

— Ça dure depuis combien de temps ? demanda Chamane en vérifiant les réglages de l'appareil.

La voix froide de Steel lui répondit.

— *La première crise a duré environ trois quarts d'heure. La deuxième vient de se terminer. Elle a été un peu plus longue.*

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de particulier ?

— *Pas à ma connaissance. Hurt regardait la télévision.*

Pendant plusieurs secondes, Hurt parut absorbé dans ses pensées.

— *J'ai consulté Tancrede, reprit la voix de Steel. Il regardait les informations. L'annonceur parlait de l'attentat à la cathédrale Notre-Dame de Paris.*

— Tu penses qu'il y a un rapport ?

Hurt parut de nouveau absorbé dans ses pensées. Un peu plus longtemps, cette fois.

— *La deuxième fois, c'est en achetant un journal.*

— Est-ce qu'il y avait quelque chose sur Notre-Dame ?

— *C'est ce que j'ai demandé à Tancrede. La une du journal parlait des possibilités de pénurie de céréales en Inde.*

Tancrede était une des personnalités les plus surprenantes de Hurt. Les autres le surnommaient l'archiviste. Il avait une mémoire quasi totale de tout

ce qui se passait à l'intérieur de Hurt et de tout ce dont Hurt était témoin dans le monde extérieur.

Chamane l'avait déjà utilisé, avec l'aide de Steel, pour avoir accès au bavardage apparemment incohérent de Buzz. Ils avaient alors découvert des informations cruciales sur le Consortium. Le problème, c'était que Buzz ne se manifestait jamais à l'extérieur. Il fallait avoir recours à la mémoire de Tancrède, qui était capable de répéter fidèlement les longues tirades en apparence répétitives de Buzz.

— Tu lui as demandé s'il voulait participer à l'expérience ? demanda Chamane.

— *Il est d'accord.*

Chamane appuya sur le bouton de l'enregistreuse.

Quelques secondes plus tard, Hurt fermait les yeux comme pour se recueillir. La reproduction monocorde du discours de Buzz commença à se faire entendre.

Londres, 21h11

Concentrer le pouvoir, décentraliser l'exécution. Telle était la base de la philosophie de gestion de Lord Hadrian Killmore. Exprimé dans ces mots, ça pouvait paraître très théorique. Mais, sur les plans, cela se traduisait d'une manière très concrète : chacun des lieux était structuré de la même façon, il y avait un système de relève entièrement automatisé en cas de défaillance des exécutants et le tout était géré par un système informatique unifié – un système dont il était le seul utilisateur de premier niveau.

Quand Maggie McGuinty entra dans la pièce, il attendit une vingtaine de secondes avant de lever les yeux vers elle, comme s'il était plus important de terminer sa lecture des plans que de prendre acte de son arrivée.

— Madame McGuinty ! dit-il finalement, l'air de découvrir tout à coup avec plaisir son existence. Je vous remercie de vous être déplacée aussi rapidement sans préavis.

— Je me suis dit que ça devait être important.

— Tout à fait... J'ai décidé d'apporter des modifications à votre emploi du temps.

La femme s'efforça de ne pas paraître inquiète. Elle connaissait le caractère imprévisible de Killmore : il pouvait tout aussi bien s'agir d'une promotion que d'un avis de congédiement. Et quand on savait ce qu'un congédiement signifiait, dans l'organisation...

— Avant de vous annoncer vos nouvelles fonctions, j'aimerais que vous répondiez à quelques questions, histoire de m'assurer que vous êtes la bonne candidate.

Killmore prenait plaisir à parler lentement et à entrecouper ses phrases de silences de plusieurs secondes.

— À quoi a servi, croyez-vous, le cadavre qui a été trouvé dans un salon funéraire, à Montréal ?

— Celui qui a été noyé, brûlé...

— Exactement.

— J'imagine que c'était une sorte d'acte symbolique.

Killmore parut méditer la réponse pendant un moment.

— Et quel est le rôle de la murale dans la salle des Initiés ?

— Le même ?

McGuinty se demandait de plus en plus où cette discussion allait l'entraîner.

— Vous n'avez pas complètement tort, répondit Killmore après un nouveau silence. Mais vous me permettrez d'être plus précis.

Même si elle ne savait pas où Killmore voulait en venir, Maggie McGuinty sentait que c'était le moment de prêter une attention extrême à ce qu'il disait.

— J'ai pour principe de toujours annoncer publiquement ce que je vais faire, reprit Killmore. Et de toujours faire ce que j'ai dit... Vous me suivez ?

— Je crois, oui.

— Évidemment, on peut annoncer les choses platement. De façon prosaïque. Mais on peut aussi procéder de façon plus subtile, plus créative... On peut utiliser des métaphores.

— Comme dans la poésie ? demanda McGuinty, incertaine que ce soit la bonne réponse.

— Comme dans la poésie des actes. Comme dans celle des événements et des corps.

Après une nouvelle pause, Killmore adopta brusquement un ton plus froid, plus technique.

— En plus de votre travail à la direction des trois laboratoires, vous allez me servir d'intermédiaire pour l'opération Diet Care... et pour les autres opérations qui suivront.

— Je pensais que vos intermédiaires étaient les quatre cavaliers...

Killmore la regarda en souriant. Il aurait pu lui expliquer qu'il doublait la plupart des systèmes. Par prudence. Que dans le cas des cavaliers, il l'avait même quadruplé : s'il survenait le moindre problème, n'importe lequel des quatre pouvait prendre la relève d'un des trois autres. Qu'ils étaient des sortes de clones fonctionnels.

Il aurait également pu ajouter que, par principe, il ne se fiait jamais à une seule personne ou à un seul système pour remplir une fonction.

— Il y a certaines tâches pour lesquelles je veux pouvoir compter sur une personne particulière, se contenta-t-il de dire.

— Quel genre de tâche ?

— Des messages à communiquer à des gens, par exemple... Quoique, dans votre cas, l'essentiel de vos tâches sera d'ordre pédagogique.

Killmore sourit de voir la perplexité de la femme.

— Tout à l'heure, reprit-il, je vous ai dit que j'avais comme principe de toujours annoncer publiquement ce que je vais faire... Vous allez être le

maître d'œuvre de mon principal message à la population de la Terre.

Maggie McGuinty semblait de plus en plus déconcertée.

— Je vais diriger vos communications ?

Killmore éclata de rire.

— On peut le dire comme ça, fit-il. Vous allez coordonner mon message pour l'ensemble de la planète... Vous avez déjà commencé, d'ailleurs. Sauf que vous ne saviez pas encore que vous étiez déjà intégrée à ce projet.

— Je vais faire quoi, au juste ?

— Vous allez diriger un club de dégustation.

Killmore ne cachait même pas le plaisir qu'il avait à lui fournir des réponses qui ne faisaient que la déconcerter davantage.

— Quel club ?

— Les Dégustateurs d'agonies.

WCBS Newsradio, 20h02

CHERS CONCITOYENS AMÉRICAINS,
AU COURS DES DERNIERS JOURS, NOTRE PAYS, NOS VALEURS,
NOTRE CIVILISATION ONT FAIT L'OBJET D'UNE NOUVELLE
ATTAQUE. HEUREUSEMENT, GRÂCE À LA VIGILANCE ET AU
TRAVAIL EXEMPLAIRE DE NOS SERVICES DE RENSEIGNEMENTS...

Fort Meade, 20h03

Tate avait reporté le moment de retourner chez lui. Il voulait être sûr de regarder le message présidentiel en direct, dans son bureau. Il ne voulait pas courir le risque de rester pris dans la circulation et de devoir se contenter de l'entendre à la radio. La lecture du non-verbal était indispensable pour comprendre quoi que ce soit aux discours des politiciens. Et puis, s'il avait besoin de réagir, il serait sur place pour le faire.

... LE PIRE A ÉTÉ ÉVITÉ. JE VEUX SOULIGNER LE TRAVAIL
REMARQUABLE DES HOMMES ET DES FEMMES DU DEPARTMENT
OF HOMELAND SECURITY.

Tate étouffa un juron et se leva de son fauteuil. Il se dirigea vers le cabinet à boisson, se servit un Cragganmore douze ans et en avala la moitié d'un trait.

... JE VEUX AUSSI SOULIGNER CELUI DE LA CIA, DU FBI, DE LA
NSA ET DES AUTRES GRANDES AGENCES. SANS LEUR
DÉTERMINATION, SANS LEUR COURAGE, SANS LEUR EFFICACITÉ,
UN GROUPE DE TERRORISTES ISLAMISTES AURAIT
ENSAUPLANTÉ PLUSIEURS VILLES AMÉRICAINES. CES
TERRORISTES AVAIENT COMME PROJET DE S'EN PRENDRE À DES
ÉGLISES DANS QUATRE DES PLUS GRANDES VILLES DE NOTRE
PAYS. DIEU MERCI, UN SEUL ATTENTAT A ÉTÉ MENÉ À TERME...

Tate était resté debout derrière son fauteuil, son verre à la main. Il regardait la télé d'un air perplexe. Pour le moment, le nouveau Président

semblait vouloir éviter de prendre position dans la lutte entre le DHS et les autres agences de renseignements.

Ça confirmait les rumeurs. On disait que c'était par souci de ne pas créer de remous qu'il avait épargné Paige et les autres directeurs d'agences. Que c'était un geste d'ouverture envers les républicains. Il était prêt à collaborer avec ceux qu'ils avaient nommés. Son énergie, il entendait d'abord la concentrer sur la relance de l'économie... À moins que quelqu'un fasse des vagues, il respecterait les nominations antérieures.

Venise, 2h05

Blunt était resté éveillé pour écouter en direct le discours à la nation du Président américain. Kathy l'avait rejoint devant la télé. Elle avait apporté deux verres de barolo Bava 97 remplis au tiers.

— C'est tout ce qui restait dans la bouteille, dit-elle en s'asseyant à côté de lui.

... IL N'Y A EU QUE DES BLESSÉS. JE ME PLAIS À PENSER QUE CE SONT TOUTES LES PRIÈRES RÉCITÉES PAR DES AMÉRICAINS ORDINAIRES, AU COURS DES ANS, ENTRE LES MURS DE LA CATHÉDRALE SAINT-PATRICK, QUI ONT PERMIS QU'IL N'Y AIT AUCUN MORT...

— Penses-tu qu'on pourrait utiliser le même genre d'explication pour le nombre de victimes des attentats du 11 septembre ? fit Kathy.

Blunt se contenta de sourire.

Drummondville, 20h06

F avait rejoint Dominique dans son bureau. Elle était curieuse de voir l'analyse que son adjointe ferait du discours du Président.

TOUS LES TERRORISTES ONT ÉTÉ ÉRADIQUÉS. LA PLUPART DE LEURS OPÉRATIONS ONT AVORTÉ. ET PAS SEULEMENT SUR LE SOL AMÉRICAIN : DANS TOUS LES PAYS D'EUROPE OÙ ILS AVAIENT ENTREPRIS DES OPÉRATIONS SIMILAIRES.

— Éradiqués ! fit Dominique. On croirait entendre Bush !

— Il n'a pas le choix de faire des concessions sur le vocabulaire. Autrement, il donnerait des armes aux républicains.

CE QUI SE VOULAIT UNE OPÉRATION DESTINÉE À FRAPPER L'OCCIDENT DE STUPEUR S'EST RETOURNÉ CONTRE SES AUTEURS. L'INTERNATIONALE TERRORISTE A REÇU UN COUP DÉVASTATEUR.

À l'écran, le Président fit une pause pour regarder son texte pendant une nouvelle vague d'applaudissements.

— L'internationale terroriste, fit Dominique. Depuis quand ça existe ?

— Probablement un rédacteur qui a pensé que l'expression provoquerait une bonne réaction dans le public...

— Ils ont éliminé uniquement des hommes de main. Comme coup

dévastateur, on a déjà vu mieux !

— Il faut que ça ait l'air d'une victoire. Son travail, c'est de gérer l'espoir des gens.

Les applaudissements calmés, le Président reprit son discours.

DANS CETTE VICTOIRE, NOUS ET NOS ALLIÉS EUROPÉENS
AVONS PU BÉNÉFICIER...

F esquissa un mince sourire. « Nous et nos alliés européens »... Elle lança un regard à Dominique. Les deux femmes se comprirent sans avoir besoin de parler : pour le nouveau Président, tous les prétextes étaient bons pour se démarquer de l'unilatéralisme de la période précédente.

... DE L'AIDE SANS ÉQUIVOQUE DE LA POPULATION
MUSULMANE DE NOS PAYS RESPECTIFS. TOUTES CES
POPULATIONS ONT RAPIDEMENT CONDAMNÉ LES ATTENTATS. À
PLUSIEURS ENDROITS, Y COMPRIS DANS NOTRE PAYS, LEUR
AIDE A ÉTÉ DÉTERMINANTE POUR DÉMASQUER ET
NEUTRALISER LES TERRORISTES. CONTRAIREMENT À CE QUE
VOUDRAIENT NOUS FAIRE CROIRE LES EXTRÉMISTES, CE N'EST
PAS UNE GUERRE ENTRE DES CIVILISATIONS QUI NOUS
MENACE : C'EST UNE GUERRE ENTRE L'ENSEMBLE DES
CIVILISATIONS ET LA BARBARIE. UNE BARBARIE DANS
LAQUELLE UN PETIT GROUPE DE TERRORISTES VOUDRAIT NOUS
PLONGER. AU NOM DE LA NATION, JE VEUX REMERCIER CES
MUSULMANS DONT LE PATRIOTISME A PERMIS DE SAUVER UN
GRAND NOMBRE DE VIES AMÉRICAINES. IL FAUT QUE CESSENT
LES INCIDENTS DÉPLORABLES DONT ILS ONT ÉTÉ VICTIMES.

— Ça ne va pas emballer les fondamentalistes chrétiens ! fit Dominique.
Ni les républicains.

— Il n'a pas le choix. Il faut à tout prix qu'il évite une guerre civile. Si les représailles contre les musulmans continuent...

— Ils en sont où ?

— Onze incidents, aux dernières nouvelles. Surtout des cocktails Molotov contre les mosquées. Trois cas d'agression dans la rue : des femmes qui portaient le voile...

CETTE VICTOIRE CONTRE LES TERRORISTES EST LA PREUVE
QU'IL EST POSSIBLE DE GAGNER CONTRE EUX SI NOUS NOUS EN
DONNONS LES MOYENS. BIEN SÛR, NOUS SAVONS QUE NOTRE
SÉCURITÉ NE SERA JAMAIS DÉFINITIVEMENT ACQUISE. QU'ELLE
EST VOUÉE À DEMEURER UNE TÂCHE DE TOUS LES INSTANTS...
ON PEUT TOUJOURS FAIRE MIEUX. ON PEUT TOUJOURS FAIRE
DAVANTAGE POUR PROTÉGER UNE VIE DE PLUS. POUR LAISSER
À NOS ENFANTS UN MONDE OÙ LEUR SÉCURITÉ SERA MIEUX
ASSURÉE. ET ON PEUT LE FAIRE SANS SACRIFIER LES VALEURS
FONDAMENTALES QUI NOUS DÉFINISSENT.

— Ça, c'est pour les démocrates, dit Dominique.

— Mais c'est suffisamment neutre pour permettre aux républicains de ne pas se sentir visés.

C'EST POURQUOI J'ANNONCE QUE JE SOUMETTRAIS BIENTÔT AU CONGRÈS UN BUDGET SUPPLÉMENTAIRE POUR RENFORCER NOTRE LUTTE CONTRE LE TERRORISME...

— Et ça, c'est pour les républicains, reprit Dominique.

— Un coup d'encensoir pour faire plaisir aux musulmans, un budget supplémentaire pour la sécurité qui va faire plaisir à la droite... C'est un bon exercice d'équilibre.

— Je vais essayer de trouver quelles sont les compagnies qui vont en profiter.

— Tu penses qu'il joue le même jeu que Bush et Cheney ?

— On n'est jamais trop prudent.

Brossard, 20h11

L'inspecteur-chef Théberge avait convaincu sa femme de renoncer à son téléroman préféré pour écouter le discours du Président américain. Elle avait accepté pour faire plaisir à son mari. Et aussi parce que celui-là n'avait pas l'air d'un faux jeton.

LA GUERRE À LA TERREUR EST UNE GUERRE QU'ON NE PEUT PAS SE PERMETTRE DE PERDRE. CE QUI EST EN JEU, CE SONT NOS VALEURS. C'EST NOTRE CIVILISATION. C'EST LA VIE MÊME DE NOTRE POPULATION. TANT QUE JE SERAI PRÉSIDENT, LES TERRORISTES NE RÉUSSIRONT PAS À DÉTRUIRE CETTE CIVILISATION QUE NOS ANCÊTRES ONT MIS DES MILLÉNAIRES À CONSTRUIRE.

— Tu savais ça, toi, que le peuple américain avait des millénaires d'histoire ? demanda Théberge.

— Il doit parler au nom de l'Occident, répondit sa femme sans lever les yeux de sa revue.

— C'est vrai qu'avoir à choisir entre lui et notre primate-en-chef comme porte-parole...

Drummondville, 20h13

AUJOURD'HUI, NOUS POUVONS NOUS DIRE QUE NOUS AVONS PORTÉ UN COUP DÉVASTATEUR AUX TERRORISTES D'AL-QAÏDA. PRÈS D'UNE CENTAINE DE LEURS OPÉRATEURS SONT MORTS.

Des applaudissements empêchèrent le Président de poursuivre.

— Il n'y a aucune preuve que ce soit relié à al-Qaïda, fit Dominique.

— Il n'a pas le choix. S'il ne dit pas que c'est relié, ça revient presque à accuser explicitement la politique de Bush d'avoir provoqué la naissance de nouveaux groupes terroristes. Tout le monde le sait, mais ce n'est pas le temps de lancer ce genre de débat et de faire monter les républicains aux barricades.

— Ils ne leur ont pas porté un coup mortel ! Ce sont les terroristes qui ont

éliminé les exécutants pour couper les pistes !

— Je sais. Mais il est obligé de dire que les choses vont s'arranger. Déjà que la crise économique traîne en longueur...

WCBS Newsradio, 20h21

... QUE LES TERRORISTES SE LE TIENNENT POUR DIT. TOUS CEUX QUI S'ÉLÈVERONT CONTRE LA DÉMOCRATIE, CONTRE LA LIBERTÉ ET CONTRE LES VALEURS D'HUMANITÉ QUE NOUS DÉFENDONS SERONT IMPITOYABLEMENT TRAQUÉS, ARRÊTÉS ET PUNIS. AUCUN TERRORISME NE POURRA PRÉVALOIR CONTRE LA DÉTERMINATION QUE NOUS DONNE LA VOLONTÉ DE DÉFENDRE LES VALEURS POUR LESQUELLES TANT DE NOS ANCÊTRES ONT SACRIFIÉ LEUR VIE. DIEU VOUS BÉNISSE ET QU'IL PROTÈGE L'AMÉRIQUE.

Paris, 2h34

... la maladie et le froid. Le Consortium est à l'avant-scène. Le Cénacle est derrière, à l'abri de saint Sébastien. L'Apocalypse est en marche.

— Voilà, dit Chamane. C'est le mieux que je peux faire.

Il avait fait jouer l'enregistrement à différentes vitesses. Il avait ensuite éliminé des séquences constituées de groupes de syllabes sans signification qui s'inséraient entre les mots. Le résultat était un texte relativement court qui jouait en boucle.

— *L'Apocalypse*, fit Steel... *Ça me rappelle le texte de Fogg.*

— Il parlait de gérer l'apocalypse... Tu penses que c'est quelque chose que Hurt a lu ?

— On ne dirait pas quelque chose d'écrit. On dirait des bouts d'information collés les uns à la suite des autres.

— C'était peut-être un message codé. Une sorte d'aide-mémoire.

Le visage de Hurt se ferma. Il demeura plus d'une minute silencieux.

— *J'ai fait le tour*, déclara la voix de Steel quand Hurt ouvrit les yeux. *Ça ne dit rien à personne.*

— Le Cénacle, tu as une idée de ce que ça peut être ?

— *À première vue, je dirais que c'est une organisation. Mais je n'en ai jamais entendu parler.*

— Il y a sûrement un rapport avec les attentats terroristes. Ça s'est déclenché quand tu as vu l'information sur l'attentat à Notre-Dame de Paris.

— *Possible. Mais quel rapport avec le problème des céréales en Inde ?*

— Ça...

Chamane s'activa sur le clavier pendant quelques secondes.

— J'ai fait une copie de l'original et de ce que j'ai déchiffré, dit-il.

— *Pour l'Institut ?* demanda Sharp avec une pointe d'agressivité.
— Je n'ai pas le choix. Il faut que j'envoie ça à Dominique.
— *Je suis d'accord*, fit la voix froide de Steel. *Il faut avertir l'Institut.*
Chamane fit redémarrer l'enregistrement.

... La religion sert de prétexte. La terre, l'eau, l'air et le feu. Le désert, le déluge, la maladie et le froid. Le Consortium est à l'avant-scène. Le Cénacle est derrière, à l'abri de saint Sébastien. L'Apocalypse est en marche...

Les Enfants de la Terre brûlée

Le danger est grand que cette prédation de l'homme par l'homme dépasse toute mesure et que la réduction de la population débouche sur un chaos qui mène à la disparition pure et simple de l'espèce.

Pour éviter une telle dérive, deux précautions sont indispensables. La première va de soi : il faut que le processus soit contrôlé, ce qui implique l'existence d'un groupe apte à le contrôler.

La deuxième est la mise sur pied de mécanismes permettant la survie de ce groupe directeur.

Ces deux précautions ont pour nom le Cénacle et l'Archipel.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 1- Pourquoi l'Apocalypse.

Jour - 1

Longueuil, restaurant Chez Oliver, 22h16

Un objectif dominait la vie de Brigitte Jannequin : ne plus être seule. Traduction : fonder une famille et avoir des enfants.

C'était la raison pour laquelle elle avait rompu avec Stéphane, même si elle continuait d'être attirée par lui. Des enfants, il en avait déjà trois d'un premier mariage ; il était hors de question qu'il en ait d'autres.

Dans sa tasse, le café tiède continuait de tourner lentement, comme s'il avait repris à son compte le mouvement que la jeune femme lui avait imprimé avec la cuiller. L'inertie...

Était-ce la même chose pour elle ? Continuait-elle de tourner autour d'un rêve impossible sous la force d'une impulsion qu'elle avait reçue dans le passé ? Qu'est-ce qui pouvait bien l'avoir lancée avec autant de force dans cette direction ? Sa famille, sans doute. Sa famille qu'elle n'avait pas revue depuis qu'elle avait décidé de suivre Stéphane au Québec.

Trois ans...

Ses parents devaient toujours demeurer dans le même immense appartement, au cœur du XVI^e arrondissement. Elle ne les imaginait pas ailleurs. Ils faisaient partie du quartier au même titre que les façades immuables des édifices qui bordaient les grandes avenues. Enfant, elle s'était demandé s'ils avaient poussé dans l'appartement, comme les arbres de la cour intérieure et les plantes exotiques que cultivait sa mère.

Au début, ils s'étaient montrés compréhensifs : c'était normal qu'elle ait une période idéaliste. Ils l'avaient même encouragée dans ses études de biologie. Puis, quand ils avaient compris qu'elle persistait dans sa volonté de devenir biologiste, ils s'étaient faits plus critiques. Son père comptait sur elle. Il fallait quelqu'un pour prendre la relève. Il y avait plus de vingt ans qu'il occupait son siège de député. Son père l'avait occupé avant lui. C'était une des forteresses. Un de ces sièges qui semblaient imperméables à l'alternance électorale, aux courants d'opinion et aux scandales. Les détenteurs du poste, après un temps relativement long, le transmettaient à l'héritier de leur choix.

Quand elle avait quitté ses parents, Brigitte avait l'intention de se donner

le temps de faire le point puis de les contacter. Mais les choses s'étaient enchaînées. Et plus le temps avait passé, plus elle s'était sentie mal à l'aise de reprendre le contact : ils voudraient savoir pourquoi elle avait coupé les ponts, pourquoi elle n'avait pas donné de nouvelles plus tôt... Que pouvait-elle leur dire ? Elle-même ne le savait pas. C'était simplement une de ces choses qui arrivent...

Elle regarda sa montre et réalisa qu'elle n'avait pas vu le temps passer. Il y avait plus de vingt minutes que Victor Prose était parti, la laissant en tête à tête avec son café... Elle laissa un billet de vingt dollars sur la table du restaurant et se dirigea vers la sortie.

Il fallait mettre un terme à cette situation ridicule, songea-t-elle en prenant le chemin du laboratoire. Un instant, elle pensa à téléphoner à ses parents. Puis elle se ravisa. C'était le genre d'explications qu'il était préférable d'avoir face à face. Aux prochaines vacances, elle irait passer quelques semaines à Paris.

Quand elle aperçut l'édifice de BioLife Management, son esprit se recentra sur Martyn Hykes. Il lui avait demandé par courriel de le rejoindre à vingt-trois heures au laboratoire du premier étage. Il avait, disait-il, d'importantes révélations à lui faire.

Normalement, Brigitte aurait hésité avant d'accepter ce genre d'invitation. Mais elle connaissait suffisamment Hykes pour savoir à quoi s'en tenir : s'il lui fixait rendez-vous à cette heure, c'était parce qu'il ne voulait pas sacrifier sa soirée de travail. Et s'il affirmait avoir des révélations à lui faire, c'était la véritable raison de son invitation.

Elle en était un peu déçue, d'ailleurs. En privé, Hykes s'était montré une personne chaleureuse et intéressante – tout le contraire du personnage qu'il se croyait obligé de maintenir en tant que directeur de la recherche. Elle aurait aimé mieux le connaître. Mais leurs rapports n'avaient jamais été plus loin que cette camaraderie professionnelle.

Hampstead, 3h34

Fogg ouvrit les yeux.

Encore une nuit écourtée. Il s'éveillait de plus en plus tôt. À ce rythme-là, son corps n'allait pas tenir le coup. Ses symptômes, qu'il avait longtemps simulés, devenaient de plus en plus réels. Comme si son organisme finissait par croire à la fiction qu'il lui faisait raconter, jour après jour.

Inutile d'essayer de se rendormir. Ça n'aurait servi qu'à amplifier la douleur dans sa cuisse droite. Selon le médecin qu'il avait discrètement consulté, le nerf fémoral était en train de se dégrader. Cela provoquait des engourdissements de plus en plus prononcés quand il maintenait certaines positions. Jusqu'au point de devenir douloureux. C'était souvent ce qui le réveillait.

Pour combattre la douleur, une seule solution : bouger. Aussi, Fogg commençait-il sa journée en faisant le tour des pièces de l'immense résidence.

D'abord celles du premier plancher. Puis celles de l'étage. Et, finalement, celles du sous-sol.

C'était là qu'il redevenait réellement Fogg. Et ce n'était pas un hasard. Il y mettait l'effort nécessaire. Depuis plus de quarante ans, tous les matins en se levant, il consacrait une heure, souvent plus, à devenir Fogg.

Au mur, il y avait une liste des qualités essentielles pour « être » Fogg. Il s'assoyait devant la liste et, pour chacune des qualités, il s'efforçait de retrouver les situations où il l'avait le mieux incarnée. Il s'efforçait ensuite de les visualiser. De les revivre intérieurement. De retrouver les perceptions les plus marquantes, les jeux de physionomie et les tons de voix qui exprimaient le mieux l'attitude recherchée... Au début, bien sûr, il avait été obligé de les imaginer. Mais, avec les ans, son répertoire de situations exemplaires vécues s'était accru. Il lui suffisait de puiser dans sa mémoire.

L'exercice aurait paru superflu à bien des gens. Mais, dans le monde où Fogg évoluait, le plus petit écart de comportement, la moindre apparence de faiblesse, pouvait avoir des conséquences mortelles. Mieux valait ne courir aucun risque. Son projet était trop important pour qu'il se permette la moindre faille dans son personnage... Si quelqu'un pouvait légitimement affirmer s'être construit lui-même, c'était lui.

En d'autres termes, Fogg ne croyait pas beaucoup à la spontanéité... Sauf à celle des autres. Celle-là pouvait être utile.

Il sourit. Puis il se concentra sur le premier mot au sommet de la liste :

Impitoyable.

Longueuil, 22h43

Le bâtiment ultra-moderne était en partie dissimulé par la forêt qui l'entourait. « Excellent ! » songea Cake.

Les raisons qui avaient amené BioLife Management à construire son laboratoire dans un endroit aussi retiré n'avaient rien à voir avec les préoccupations de Cake. L'entreprise avait sans doute pris en compte la sécurité de la population en cas d'accident, le désir d'échapper à l'attention publique, la possibilité qu'offrait l'endroit de protéger les lieux... Mais, au total, un endroit retiré était un endroit retiré, ce qui allait faciliter grandement l'opération.

Un grichement dans son écouteur le tira de ses pensées.

— Pizz au rapport. Le client est à la table. Pie lui tient compagnie. J'attends l'autre convive dans l'entrée de l'édifice.

En guise de réponse, Cake se contenta d'ouvrir et de fermer deux fois son micro. Les déclics, dans l'écouteur de Pizz, lui confirmeraient que son message avait été reçu.

L'instant d'après, une nouvelle voix se faisait entendre.

— Pie. Je suis dans la cuisine. Le chef m'explique ses recettes.

Cake sourit. Celui qui avait imaginé ce système de communication codée

devait faire une fixation sur la nourriture.

— Stew. Je suis en route vers le restaurant. Je serai un peu en retard.

— Spag. Je suis dans le stationnement du casse-croûte.

Le dernier message lui parvint cent dix-sept secondes plus tard.

— Fries et Pogo. Nous arrivons en vue de l'épicerie.

— Vous attendez tous mon signal pour procéder, fit Cake.

Les effectifs étaient en place. Ils avaient déjà disposé du premier client. Il ne restait plus qu'à prendre livraison du deuxième. Une cliente, celle-là. Elle était attendue d'une minute à l'autre. Ensuite, les équipes de mise en scène prendraient la relève.

De toute façon, rien ne pressait. La température était agréable. Et quand ce serait terminé, il y aurait encore des bars et des restaurants qui seraient ouverts.

C'était ce qu'il y avait de bien à Montréal : c'était une ville civilisée. On pouvait y effectuer une opération – les médias, eux, parleraient d'attentat, de terrorisme – et se retrouver moins d'une heure plus tard dans un restaurant agréable, à l'abri des soupçons. Cake était heureux de devoir y rester encore un mois.

Sa main se porta machinalement à son collier, ce qui lui fit penser au groupe : les US-Bashers... Les Nations Unies de la lutte contre l'impérialisme américain, avait dit le recruteur.

On lui avait donné pour mission de diriger un groupe d'hommes qui ne se connaissaient pas et qui ne se reverraient probablement jamais, une fois l'opération terminée. Même Cake ignorait leur identité. Son rôle se limitait à coordonner l'opération selon les directives qu'il recevait.

C'était la beauté du système : si l'un d'eux se faisait prendre, il ne pouvait rien révéler. Cake lui-même ne connaissait pas celui qui lui fournissait ses instructions. Le seul point commun entre tous ces hommes, c'était de détester les États-Unis.

Chacun, d'une façon ou d'une autre, avait été victime des Américains. Soit que leurs proches aient été torturés ou mis à mort par des gouvernements que les États-Unis soutenaient, soit qu'ils aient été expulsés de leur pays, soit qu'ils aient été victimes de censure ou de discrimination. Plusieurs avaient vu leur famille être plongée dans la misère, d'autres avaient été la proie de fonctionnaires ou d'hommes politiques corrompus. Certains étaient même des vétérans américains des deux guerres du Golfe, désabusés par le comportement de leurs dirigeants politiques...

Les bienfaits que la civilisation américaine répandait sur le reste de la planète étaient innombrables. Il y avait autant de formes d'injustice et de violence que d'individus. Mais, quand on remontait l'échelle des causes, on aboutissait toujours à la même : quelque part, des intérêts et des décisions américaines avaient joué, soit à la suite d'un ordre explicite, soit à cause du système que ces intérêts avaient mis en place.

Ce qu'on offrait à tous ces gens, c'était la possibilité de se venger. De le

faire en s'attaquant à des intérêts américains.

Après avoir accepté l'offre du recruteur, les membres n'avaient plus de contact direct avec l'organisation. Un jour, ils recevaient un courriel leur demandant s'ils étaient disponibles à partir d'une date donnée, pour une certaine période de temps. Ceux qui répondaient par l'affirmative recevaient une confirmation de réservation de chambre d'hôtel par Internet. Ils avaient simplement à s'y présenter à la date prévue. Le chef d'équipe les contacterait et leur expliquerait en quoi consistait leur travail...

Pour cette opération, c'était Cake, le chef. Trois semaines plus tôt, il avait rencontré un homme dans un petit village au pied des Alpes françaises. L'homme qui lui avait donné le collier. Il avait pris vingt minutes pour lui expliquer comment s'en servir. C'était une mesure de sécurité. Un moyen de communication à l'abri des interférences des intermédiaires.

Cake regarda de nouveau sa montre. Puis il songea à la personne dont il attendait la venue. Disposer d'elle ne devrait poser aucun problème particulier.

Montréal, 22h51

Pogo examina soigneusement la disposition des caméras avant de se diriger vers le comptoir des yogourts. Se plaçant de façon à ce que sa main gauche ne soit pas dans l'angle de l'objectif, il glissa la main dans sa poche, en sortit un contenant de yogourt et le mit dans l'étalage.

Il répéta l'opération à quatre reprises. Pendant ce temps, Fries faisait de son mieux pour se placer entre lui et l'objectif de la caméra, de manière à lui offrir une protection supplémentaire. C'était le troisième endroit dans lequel ils se rendaient.

Au moment de ressortir, ils furent interpellés par un agent de sécurité qui leur demanda de les suivre à son bureau et de vider leurs poches de manteau. Fries et Pogo obtempérèrent avec le sourire.

Quand l'agent constata qu'il n'y avait aucun article dans leurs poches, il les regarda un moment sans parler, comme s'il cherchait à comprendre.

— Ouvrez vos manteaux, leur demanda-t-il finalement.

Les deux hommes s'exécutèrent de bonne grâce. L'agent de sécurité crut même percevoir de la moquerie dans leur sourire.

— Il faut se méfier des stéréotypes, répondit Pogo sur un ton bon enfant. Un Arabe n'est pas nécessairement un voleur.

L'agent de sécurité regarda les deux hommes et prit conscience à quel point leur habillement tranchait avec les manteaux amples et défraîchis qu'ils portaient. Leurs complets-veston paraissaient sortir d'un magasin chic.

— Qui vous dit que nous ne sommes pas de riches philanthropes venus distribuer des cadeaux ? ironisa Fries.

Un regard de Pogo le fit taire.

Après avoir hésité, l'agent de sécurité leur fit vider leurs poches de veston, puis de pantalon. Cette fois non plus, il ne trouva rien.

— Je suis désolé, finit-il par dire à contrecœur. Je vous prie d'accepter mes excuses.

Pourtant, la vidéo ne trompait pas : ils avaient repéré les caméras, s'étaient placés de manière à éviter la surveillance, l'un des deux avait enfoui à plusieurs reprises ses mains dans les poches de son manteau, s'était penché vers le comptoir... Et aucun des deux n'avait acheté quoi que ce soit !

D'accord, leur allure ne correspondait pas à celle des voleurs à l'étalage typiques. Mais ça ne prouvait rien : avec la crise économique, de plus en plus de gens de toutes les catégories sociales s'y mettaient... Peut-être avaient-ils un complice ? Pourtant, sur les bandes vidéo, on ne voyait personne les approcher.

Après leur départ, l'agent de sécurité décida de conserver la vidéo de leur visite à l'épicerie pour consultation future. S'ils revenaient, il les aurait à l'œil.

Longueuil, 23h06

Brigitte Jannequin n'eut conscience d'être en danger qu'au moment où une main lui plaqua un tissu imbibé de chloroforme sur le visage.

Dans les secondes qui avaient précédé, elle avait aperçu Hykes, affalé sur une chaise derrière son bureau. Surprise qu'il se soit endormi, elle s'appêtait à aller le réveiller lorsqu'une main avait surgi par-dessus son épaule droite et lui avait collé un chiffon contre le visage. Par la gauche, un bras s'était enroulé autour de son cou et l'avait tirée vers l'arrière. L'odeur désagréable du chloroforme avait alors submergé la presque totalité de ses perceptions. Puis tout avait disparu dans le noir.

Elle n'avait pas pensé qu'elle pourrait manquer de temps pour terminer ses recherches et mieux faire connaissance avec Hykes... Elle n'avait pas pensé qu'elle n'aurait pas le temps de se construire une carrière et d'avoir des enfants... Elle n'avait pas pensé qu'elle n'aurait même pas le temps de revoir ses parents une dernière fois.

En fait, elle n'avait pas eu le temps de penser quoi que ce soit. Un voile noir était descendu sur son esprit.

Par la suite, elle n'avait eu aucunement conscience que quelqu'un l'avait déplacée sans trop de ménagement pour l'asseoir dans un fauteuil en face du bureau. Ni qu'on l'avait attachée avant de lui faire une piqûre.

Elle avait commis l'erreur de croire qu'elle avait tout son temps. Pas une seule seconde, elle n'avait imaginé que la prochaine personne qui la verrait devrait, pour cela, déterrer son cadavre sous des tonnes de blé.

Au-dessus de l'Atlantique, un avion de la British Airways, 2h11

Skinner détestait ces allers-retours imprévisibles que lui imposait Fogg. Une question de sécurité, avait dit le chef du Consortium. Il ne faisait pas

confiance aux communications électroniques. Et encore moins aux téléphones. Pas pour ce qu'il avait à lui dire.

De fait, il avait probablement raison, songea Skinner. Subvertir le Consortium pour l'arracher à ses commanditaires était une entreprise qui exigeait quelques précautions.

La rencontre avait permis à Skinner de comprendre les motifs de plusieurs des décisions récentes de Fogg. Même si ce dernier ne lui avait certainement pas tout dit. Pour des raisons de sécurité. En vertu du sacro-saint principe selon lequel il fallait compartimenter l'information et donner à chacun uniquement ce qu'il avait besoin de savoir... Et aussi parce qu'il excellait à manipuler l'information et à la distribuer au compte-gouttes.

Le plan dévoilé par Fogg ouvrait des perspectives stupéfiantes. Mais il mettait Skinner en position de devoir choisir son camp plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu. Pour lui, tout se ramenait dorénavant à une question très simple : qui allait-il trahir ? Et à une sous-question : quand ?

De la friture dans le casque d'écoute ramena son attention au bulletin d'informations diffusé sur le petit moniteur devant lui.

... L'EMPOISONNEMENT RÉSULTERAIT DE CÉRÉALES QUI AURAIENT ÉTÉ CONTAMINÉES PAR UN PARASITE. IRONIQUEMENT, LES PARENTS DES DEUX JEUNES VICTIMES SONT DES ÉCOLOGISTES RADICAUX QUI ONT UNE ALIMENTATION COMPOSÉE UNIQUEMENT DE PRODUITS NATURELS...

Skinner ferma la télé et enleva son casque d'écoute. De toute façon, les médias ne pouvaient rien lui apprendre sur les événements en cours.

Il consulta son BlackBerry.

Il ouvrit d'abord le dossier qui avait pour titre « Institut ». Puis le sous-dossier « Personnel secondaire ». À l'intérieur de celui-ci, il fit apparaître une série de photos.

La première était celle de Graff, le caricaturiste. Skinner prit le temps de la regarder, puis il la fit disparaître en murmurant :

— Trop périphérique.

Suivirent celles de Big Ben et de Celik, qui furent éliminées à leur tour.

Quand celle de Pascale Devereaux apparut, Skinner resta un moment à l'observer.

— Ça devrait aller, dit-il finalement.

Il referma le dossier « Institut » et il en ouvrit un autre dont le titre était « US-Bashers ». La quatrième photo à apparaître fut celle d'un homme dans la jeune quarantaine dont les traits ressemblaient à ceux d'un Indien d'Amérique centrale. Sous sa photo, un seul mot était écrit : « Cake ».

Skinner regarda sa montre. Normalement, l'opération était déjà en cours.

Il referma son BlackBerry et se mit à penser à l'inspecteur-chef Théberge. Officiellement, ce dernier ne dirigeait plus rien, à l'exception d'une petite unité baptisée « unité spéciale », dont il était le seul membre et dont les

mandats étaient laissés à la discrétion du directeur du SPVM. Il exerçait également un rôle-conseil auprès du directeur, s'il fallait en croire l'organigramme du SPVM. Son salaire officiel était celui d'un simple policier. Une entente non divulguée lui permettait toutefois de bénéficier de plusieurs accommodements : un équipement informatique échappant aux normes du SPVM, un système spécial de filtration de l'air dans son bureau, un horaire laissé à sa discrétion, la possibilité de déterminer lui-même ses tâches après consultation avec le directeur du SPVM...

Skinner en avait eu la confirmation par un des employés administratifs du Service de police. Mais ce qu'il n'était pas parvenu à savoir, c'était d'où provenait l'argent. Comment étaient financés ces avantages... Officiellement, Thérberge lui-même payait tous les avantages dont il bénéficiait. Mais était-ce vraiment lui qui payait ? Fogg avait raison : ça ressemblait à une planque subventionnée de façon occulte par l'Institut. C'était un bon point de départ pour remonter la filière.

Longueuil, 23h22

L'individu dont le nom de code était Spag entra dans la résidence de Martyn Hykes et alla directement vers le bureau où le chercheur conservait ses archives.

C'était un des aspects plaisants du travail : avec les US-Bashers, les missions étaient soigneusement préparées. Une semaine plus tôt, il avait pu visiter sur vidéo l'intérieur de la maison et se familiariser avec les lieux.

L'ordinateur était allumé. Spag ouvrit une session et il effaça tous les dossiers relatifs aux recherches de Hykes. Il ouvrit ensuite le logiciel de messagerie électronique et fit disparaître tous les courriels. Puis il activa le logiciel de navigation Internet, accéda à l'espace de stockage sécurisé que Hykes avait loué chez un fournisseur et il détruisit tous les dossiers de sauvegarde qu'il y trouva.

Spag introduisit ensuite un DVD dans l'ordinateur et il transféra dans le logiciel de messagerie une nouvelle banque de courriels. Il plaça ensuite un logiciel de contrôle à distance dans le dossier « applications ».

L'opération effectuée, il éjecta le DVD, le rangea dans son étui et mit l'ordinateur en mode veille. Finalement, il récupéra les DVD de sauvegarde qui étaient rangés dans un des tiroirs du bureau et il les mit dans un sac de transport. Il jeta alors un dernier regard dans la pièce, comme pour s'assurer de n'avoir rien oublié, puis il sortit.

Longueuil, chemin du Tremblay, 23h29

Stew n'était plus qu'à cinq rues de la maison de Brigitte Jannequin. C'était de loin la mission la plus simple qu'on lui avait confiée depuis des mois : modifier les courriels archivés dans un ordinateur. Il avait la clé de l'appartement, une seule personne y habitait et il était impossible qu'elle y soit. Des circonstances hors de son contrôle la retiendraient ailleurs, avait

expliqué le chef de mission.

Rien, absolument rien, ne pouvait mal tourner. On lui avait même fourni le mot de passe de l'ordinateur.

C'est à ce moment qu'un facteur imprévu avait surgi dans la mission soigneusement programmée de Stew. Il s'appelait Laurent Cinq-Mars et il y avait dix-huit ans qu'il exerçait ce métier de facteur.

Laurent Cinq-Mars revenait d'une soirée abondamment arrosée pour fêter le départ à la retraite d'un collègue. Luttant avec un succès relatif contre le sommeil, il peinait à conserver son Hummer à la droite de la ligne blanche. De temps à autre, sa tête tombait sur sa poitrine et la course du véhicule faisait un écart vers la gauche, écart que Cinq-Mars corrigeait d'un coup de volant au moment où il se réveillait brusquement.

La dernière fois qu'il s'éveilla, la lumière d'un véhicule venant en sens inverse l'éblouit. Il donna le coup de volant trop tard et dans la mauvaise direction. Le Hummer heurta le devant du véhicule de Stew, monta par-dessus le capot et continua sa course à travers le pare-brise, qu'il écrasa contre le visage de son occupant.

Laurent Cinq-Mars et son Hummer, qu'il avait acquis à la suite d'un héritage, étaient pratiquement indemnes, ce qui prouvait qu'il avait eu raison de tenir son bout contre son épouse. Le Hummer n'était pas seulement un caprice de macho. C'était un investissement dans sa sécurité. En cas de collision, avait-il argumenté, il aurait plus de chances de s'en tirer.

Pour Stew, par contre, la situation était nettement plus critique. Privés de l'architecture osseuse et du support des membranes qui maintenaient à leur place chaque partie du cerveau, les neurones et les cellules gliales s'étaient joyeusement mélangés. Ils formaient maintenant une soupe physiologique totalement inapte au maintien des délicats équilibres qui assuraient à son organisme un fonctionnement minimal. À l'intérieur de son corps, des processus biologiques continuaient de se dérouler, mais, comme organisme global, il était mort.

Fort Meade, 23h44

Le logiciel avait reconnu sept mots clés : terrorisme, guerre, violence, carnage, destruction, famine, chaos... Certains des mots étaient répétés à plusieurs reprises. L'analyste de la NSA sélectionna le message et le fit jouer.

À l'écran, un personnage revêtu d'une bure ocre et dont les traits étaient cachés par un masque de bouddha souriant déclamait le texte sur un ton inspiré.

DEPUIS TROP LONGTEMPS... DEPUIS TROP LONGTEMPS, LES
ÊTRES HUMAINS PROLIFÈRENT ET MALTRAITENT LA TERRE
SANS REMORDS. DEPUIS TROP LONGTEMPS, ILS LA FORCENT À
PRODUIRE JUSQU'À L'ÉPUISEMENT. DEPUIS TROP LONGTEMPS,
ILS L'EMPOISONNENT ET LA VIDENT DE SES RESSOURCES...
DEPUIS TROP LONGTEMPS...

EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, CETTE ÉPOQUE EST DÉSORMAIS RÉVOLUE. LE PREMIER CAVALIER EST EN MARCHÉ. IL EST SUR LE POINT DE FRAPPER. JE LE VOIS QUI VIENT... DERRIÈRE LUI SE RÉPANDRA LA FAMINE. LES RÉCOLTES SERONT RONGÉES PAR LA PESTE BRUNE. LE RIZ ET LE BLÉ POURRIRONT DANS LES CHAMPS. L'HUMANITÉ ENTIÈRE SERA AFFAMÉE. DES VIOLENCES DE TOUTES FORMES SURVIENDRONT. CEUX QUI ONT VÉCU PAR LE CARNAGE MOURRONT DANS LE CARNAGE... VOILÀ CE QUE J'AI VU.

IL EST RÉVOLU, LE TEMPS DU GASPILLAGE ALIMENTAIRE, DE LA DESTRUCTION DES ESPÈCES ET DU SACCAGE DES RESSOURCES NATURELLES. IL EST RÉVOLU, LE TERRORISME QUE L'ESPÈCE HUMAINE FAIT RÉGNER SUR LA PLANÈTE. VOICI MAINTENANT VENU LE TEMPS DU TERRORISME DE LA PLANÈTE À L'ENDROIT DE SON PARASITE.

EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, CE N'EST PAS UNE ÉPOQUE JOYEUSE QUI NOUS ATTEND : COMME TOUTES LES RENAISSANCES, CELLE QUI VIENT SERA PRÉCÉDÉE DE CHAOS ET DE GRANDES CATASTROPHES. NOMBREUX SERONT LES SURVIVANTS QUI TROUVERONT LEUR RÉCONFORT EN PRENANT PARTI POUR GAÏA. NOMBREUX SERONT CEUX QUI VOUDRONT ACCÉLÉRER LA DESTRUCTION DE SES ENNEMIS...

À cause du côté folklorique du message, l'analyste hésitait sur la cote à lui attribuer. Mais Guru Gizmo Gaïa était le maître dont s'était réclamé un nouveau groupe écoterroriste, Les Enfants de la Terre brûlée. Mieux valait ne rien laisser passer. De cette manière, on ne pourrait rien lui reprocher. Il accola au message un signal d'alerte rouge.

Si le superviseur confirmait son évaluation, l'enregistrement se retrouverait directement sur le bureau du directeur, John Tate. Comme tous les messages liés au terrorisme alimentaire.

La nécessité d'un groupe pour diriger le processus d'autoprédation de l'humanité pose la question du choix. Qui est apte à guider cette opération destinée à réguler l'espèce la plus prédatrice ?

Une fois de plus, la réponse est assez simple si on la considère sans préjugés. Les plus à même de diriger cette superprédation, ce sont ceux qui ont déjà fait la preuve de leurs talents de prédateurs : les super-prédateurs.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 2

Port de Montréal, 0h47

Pizz et Pie regardèrent le corps anesthésié de Brigitte Jannequin disparaître sous un déluge de blé. Ce n'était qu'une question de minutes avant qu'elle meure.

À mesure que les céréales s'accumulaient, leur masse exerçait une pression croissante sur la cage thoracique de la jeune femme. Respirer serait bientôt une tâche impossible. Son organisme serait définitivement privé d'oxygène. Une à une, ses activités vitales cesseraient. De Brigitte Jannequin, il ne resterait qu'un amalgame de processus biologiques qui poursuivraient leurs activités dans un état d'anarchie croissante.

Pizz regardait le silo continuer de se remplir. Malgré tout, la jeune femme était chanceuse, songea Pizz : elle ne sentait rien. En fait, elle n'avait même pas eu conscience de ce qui lui arrivait... C'était une des choses qu'il appréciait chez les US-Bashers : quand il fallait éliminer quelqu'un, on le faisait de manière humaine. En infligeant le moins de souffrance possible.

Longueuil, 4h11

Le sauve-écran de l'ordinateur affichait les cinq cent soixante-six atomes de la molécule d'ADN, laquelle tournait lentement sur elle-même en se déplaçant avec la même lenteur sur le fond noir de l'écran. Rien n'indiquait que l'ordinateur n'était plus en mode veille.

Quelque part sur le Web, un utilisateur venait d'accéder au logiciel de contrôle à distance de l'ordinateur de Hykes. Il entreprit d'y télécharger une vidéo. À cause d'un ralentissement sur le réseau du distributeur de services Internet auquel Hykes était abonné, le téléchargement dura cinquante-huit secondes.

Dans les instants qui suivirent, la molécule disparut de l'écran. L'ordinateur venait de s'éteindre.

Montréal, SPVM, 9h03

Théberge regardait le liquide brun qui recouvrait les pages de son agenda. Il hésitait à y poser le papier absorbant de peur de pousser le liquide plus loin encore entre les feuilles.

Il se décida finalement à éponger. Puis il enleva toutes les feuilles trempées de café et, après les avoir asséchées le mieux qu'il pouvait, il les

déposa une à côté de l'autre sur la surface dégagée de son bureau, chacune sur un carré de papier absorbant.

Rondeau entra au moment où Théberge se rassoyait pour prendre la mesure du succès de son entreprise.

— Vous avez renversé du café ?

— Non, c'est un nouveau code de couleurs pour mon agenda, grogna Théberge.

— Je me disais, aussi...

— Vous n'avez rien de mieux à faire que de me susurrer des insanités ?

Totalement immunisé contre la mauvaise humeur de son chef, Rondeau poursuivit, imperturbable :

— Le directeur Crapaud veut que je vous fasse un *briefing*. Vous allez diriger l'enquête.

Le regard de Théberge se fit inquisiteur.

— Quelle enquête ?

— Un incendie dans un laboratoire de recherche, BioLife Management.

— Depuis quand l'unité spéciale s'occupe des incendies ?

— Le directeur de la recherche et une des chercheuses se sont évaporés en même temps que le laboratoire.

— Évaporés...

Théberge fixait Rondeau comme s'il attendait une explication.

— C'est une métaphore, reprit Rondeau.

— Vraiment ? fit Théberge sur un ton exagérément surpris. Parce qu'en plus de pratiquer l'insulte roborative, vous faites maintenant dans la figure de style !

Rondeau sortit un calepin de sa poche et il écrivit en prononçant lentement chacune des syllabes du mot :

— Ro-bo-ra-ti-ve.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je m'instruis... À votre contact, j'apprends toutes sortes de mots que je peux utiliser dans les conférences de presse.

Théberge refoula la réplique qui lui venait et se flatta l'estomac de la main gauche.

— Vos « évaporés », dit-il sur un ton relativement neutre, est-ce que ce sont eux qui ont fait « évaporer » le laboratoire ?

— Aucune idée.

Théberge s'absorba un moment dans la contemplation des feuilles étalées de son agenda.

— Je ne vois toujours pas pourquoi Crépeau veut que je m'occupe de ça, dit-il. J'en ai déjà assez avec Gontran !

— Gontran ?

— Le cadavre du crématorium.

— Ah...

Puis Rondeau ajouta, comme s'il avait oublié un détail :

— La chercheuse est la fille d'un ministre français. Il arrive demain.

Théberge jeta un regard noir à Rondeau.

— Parce qu'en plus il veut que je me tape le Français !

Il se leva pour prendre sa pipe.

Jusqu'à ce jour, il s'en était bien tiré. Crépeau avait joué le jeu et rempli sa part du contrat. Il avait accepté d'assumer à sa place la direction du SPVM. En échange, Théberge dirigeait une unité spéciale théoriquement chargée des cas les plus difficiles. Dans les faits, son travail consistait surtout à conseiller Crépeau. C'était le compromis auquel il était arrivé avec les autorités politiques, qui menaçaient de nommer un bureaucrate s'il refusait d'assumer la direction des services.

Officiellement responsable de l'unité spéciale, Théberge passait l'essentiel de son temps à examiner les dossiers que Crépeau lui soumettait pour ensuite en discuter avec lui. À ses yeux, les cas spéciaux n'étaient qu'une fiction pour faire avaliser le compromis par les bureaucrates et les politiques. Une fiction temporaire. Elle durerait le temps qu'on recrute un remplaçant pour Crépeau. Un remplaçant qui ferait l'affaire du service. Ensuite, Crépeau ferait une dernière année comme adjoint, pour assurer la transition.

Quant à Théberge, il prendrait sa retraite. Le travail d'enquête l'intéressait toujours, mais il supportait de moins en moins l'attention obsessionnelle des politiciens et le harcèlement des médias. Surtout depuis la campagne que HEX-Radio avait lancée contre lui.

— Le directeur Crapaud compte sur vous, insista Rondeau.

— Leurs recherches, c'était sur quoi ?

— Des trucs sur les céréales.

— Comme les *All-Bran* ?

Rondeau sourit.

— Vous aussi, vous en prenez ?... Est-ce que c'est efficace ?

Venise, 15h10

Horace Blunt était concentré sur la partie de go qu'il jouait par Internet. Chaque jour, son adversaire et lui jouaient au moins un coup. Il avait reproduit la partie sur le goban qui était devant la fenêtre. C'était le seul qui était à l'extérieur de la salle de go. Le seul qui n'était pas consacré au travail.

Au début, son regard avait alterné entre le Grand Canal et le goban. Puis il s'était fixé sur le Grand Canal, où il continuait de voir, comme en superposition, les pierres noires et blanches de la partie en cours.

Quand le signal d'avertissement de son ordinateur interrompt sa réflexion, Blunt ne put réprimer une légère crispation des muscles de son visage. Il se leva, se rendit à son portable et activa le logiciel sécurisé de vidéo-communication.

La figure de John Tate apparut.

— Du nouveau sur les attentats écoterroristes ? demanda d'emblée l'Américain.

Il faisait référence à la vague d'actes de vandalisme qui déferlait depuis quelques semaines sur l'Europe. Toutes les actions étaient dirigées contre des entreprises liées à l'agro-alimentaire ou contre des gens qui y occupaient des postes clés. Les dégâts infligés étaient mineurs, mais plusieurs savants avaient fait l'objet de harcèlement ; quelques-uns avaient même disparu sans qu'on sache ce qu'il était advenu d'eux.

Tous les messages envoyés aux médias pour revendiquer les attentats étaient signés : « Les Enfants de la Terre brûlée ». Plusieurs citaient un mystérieux guru écologiste dont la popularité sur Internet avait explosé au cours des semaines précédentes : Guru Gizmo Gaïa.

— Rien de très sérieux, répondit Blunt. Deux ou trois dirigeants de compagnie qui ont reçu des courriels haineux. Le cas le plus grave, c'est un cocktail Molotov lancé contre le mur d'un laboratoire qui développe des OGM. Il n'y a pas eu de dégâts.

— Ici, on a eu droit à trois « initiatives citoyennes de responsabilité planétaire ».

C'était une des expressions que l'on retrouvait dans presque tous les messages.

— Tous revendiqués par Les Enfants de la Terre brûlée ? demanda Blunt.

— Oui... Un poulailler industriel incendié, un cas de contamination de fruits et de légumes dans un supermarché, deux camions de fruits de mer saisis puis vidés dans le port... C'est encore assez folklorique, mais j'ai un mauvais pressentiment.

Tate avait raison de s'inquiéter, songea Blunt : il était peu probable que ce soient seulement de joyeux exaltés.

— Rien de neuf sur les savants disparus ? demanda Blunt.

— Rien. Tu as regardé ce qui se passe au Québec ?

— Il y a quelque chose de spécial ?

— Un laboratoire de biotech. Tous les résultats de leurs recherches ont disparu. Le directeur du laboratoire et une chercheuse sont introuvables.

Blunt était intrigué. Il allait contacter Dominique, une fois la conversation avec Tate terminée.

— En quoi ça intéresse la NSA ? se contenta-t-il de demander.

— Je veux que tu t'en occupes personnellement. Il faut retrouver les résultats de leurs recherches.

Puis il ajouta sur un ton légèrement ironique :

— Tu vas te retrouver en pays de connaissance. Tu connais tout le monde, là-bas !

— Combien de fois va-t-il falloir que je te le répète : l'Institut n'existe plus.

— Je sais, je sais...

— Pour les « attentats citoyens », vous avez regardé du côté de ceux à qui le crime rapporte ?

— J'ai deux équipes qui s'en occupent. Elles ont examiné toutes les

transactions boursières sur les titres des compagnies visées et sur ceux de leurs compétiteurs.

— Et elles n'ont rien trouvé ?

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Ce n'était pas vraiment une question.

— Le nouveau dada du DHS, reprit Tate, c'est la sécurité alimentaire. À chaque attentat, Paige me téléphone et me demande pourquoi je n'ai rien intercepté qui aurait pu empêcher que ça se produise !

— Je pensais que le terrorisme islamiste était « la » priorité.

— Tu n'as pas entendu la nouvelle ?... On a gagné. Tous les terroristes qui ont exécuté les attentats contre les cathédrales ont été éradiqués.

— Les politiciens aiment beaucoup le mot « éradiquer »...

— On a des politiciens qui ont du vocabulaire ! Qu'est-ce que tu as contre ça ?

— Si vous aviez éliminé ceux qui ont commandité et planifié les attentats au lieu de ceux qui les ont exécutés, je me sentirais plus rassuré.

— Pour l'instant, c'est le terrorisme agro-alimentaire qui est le *prime mover*. Avec ce qui se passe en Inde et en Chine...

— Ça se décide comment, le *prime mover* ? demanda Blunt sur un ton ironique. C'est une sorte de palmarès et les gens votent comme à *American Idol* ?

— C'est à peu près ça, répondit Tate avec un mélange d'amusement et de dérision. Le *prime mover*, c'est ce qui est en *prime time*... sur le *prime channel*.

Puis il ajouta, plus sérieux :

— Il serait temps qu'on se voie pour faire le point. En allant au Québec, passe me voir.

— Pour le Québec, j'ai des contacts. Je vais m'en occuper à partir d'ici.

— Tâche au moins de me trouver quelque chose que je puisse refiler à Paige ! Ça va lui donner un os à gruger.

— Pour le moment, il n'y a pas encore assez de pièces en jeu pour qu'un *pattern* se dégage. Aussitôt qu'il y a des développements, je te téléphone.

Après avoir raccroché, Blunt retourna à son jeu de go.

Trois minutes plus tard, il posa une pièce sur le goban. Ce serait son prochain coup, le lendemain, quand viendrait l'heure de poursuivre la partie.

Il se leva, ferma son portable, le mit dans un sac de transport et sortit. Pour contacter Dominique, il s'assoierait quelque part à une terrasse de la place Saint-Marc.

Londres, 14h18

Joyce Cavanaugh pénétra dans St. Sebastian Place d'un pas déterminé. Sa démarche trahissait une assurance détachée qui contrastait avec l'inquiétude qu'elle avait ressentie lors de sa première visite. Elle était maintenant une initiée. Comme tous les autres membres du Cénacle, elle disposait des codes

d'accès aux étages réservés aux membres.

En sortant de la cage de l'ascenseur, elle traversa rapidement la salle des Initiés, jeta un coup d'œil à la grande fresque et entra dans la bibliothèque.

Killmore l'y attendait. Cette fois encore, des fauteuils avaient été rapprochés et une petite table avait fait son apparition entre les deux.

En s'assoyant dans le fauteuil que lui désignait Killmore, elle remarqua la feuille blanche sur la table. Quatre mots y étaient inscrits :

Consortium

Fogg

Cavaliers

Apocalypse

— Si vous me parliez du Consortium ? fit d'emblée Killmore.

— J'ai soumis le projet de restructuration à Fogg. Il n'était pas enthousiaste, mais il comprend la logique qu'il y a à centrer les activités du Consortium sur les principaux leviers de pouvoir.

— Et l'impartition ?

— Visiblement, ça ne l'emballe pas. Mais il a réussi à m'étonner : il a fait des suggestions particulièrement intéressantes sur les organisations auxquelles nous devrions vendre les filiales qu'on abandonne.

— Peut-être voulait-il simplement gagner du temps ?

— Comme vous l'avez suggéré, je lui ai donné six mois.

— Et notre prise de contrôle des filiales restantes ?

— Madame Hunter se familiarise déjà avec leur fonctionnement. Notre seul véritable problème sera General Disposal Services.

— Daggerman ?

— Oui. Mais madame Hunter pense avoir une porte d'entrée dans Vacuum. Si c'est le cas, elle n'aura pas de difficulté à court-circuiter Fogg et ses alliés.

— Je vous fais confiance. Je suis certain que vous allez veiller à ce que l'échéancier soit respecté.

Sous couvert d'un compliment, Killmore lui rappelait que le Cénacle tenait non seulement à ce qu'elle obtienne des résultats, mais à ce qu'elle les obtienne dans les délais prévus. La raison pour laquelle elle occupait maintenant ce poste était directement reliée à l'incapacité de son prédécesseur à y parvenir. Sa situation à elle n'était pas différente. Killmore devait déjà avoir un remplaçant ou une remplaçante en réserve, pour le cas où elle décevrait à son tour les attentes placées en elle.

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet, se contenta-t-elle de répondre avec un sourire qu'elle voulait convaincant.

— Et Fogg ?

— Nos rapports sont civilisés.

— Je n'en doute pas, répliqua Killmore avec un petit rire.

Puis, après une pause, il ajouta sur un ton plus sérieux :

— J'aimerais avoir votre appréciation sur lui.

La femme laissa passer un moment avant de répondre. Autant elle devait paraître capable de poser sur Fogg un regard critique, autant il importait de le faire de façon nuancée, sans donner l'impression qu'elle se laissait aller à le charger.

— Globalement, ses décisions m'apparaissent adéquates.

Elle ajouta ensuite, avec un soupçon de contrariété :

— Mais je n'arrive toujours pas à savoir à quel point il est malade et à quel point il joue la comédie.

— C'est ce que vous m'avez dit à notre précédente rencontre.

Sans être un reproche ouvert, la remarque la mit sur ses gardes.

— D'un côté, c'est plutôt rassurant sur sa capacité à diriger le Consortium, non ? fit-elle.

— Et plutôt inquiétant sur notre capacité à en prendre le contrôle, non ? répliqua Killmore avec un sourire.

— Avec l'aide de madame Hunter, j'ai confiance de pouvoir le faire.

— Elle semble très efficace, votre madame Hunter...

Joyce Cavanaugh ne savait pas comment interpréter la remarque de Killmore. Voulait-il lui laisser entendre que le Cénacle considérait Jessyca Hunter comme sa successeuse éventuelle ? Était-ce une mise en garde pour l'inciter à se méfier d'une subordonnée trop compétente ?

— Très efficace, approuva Joyce Cavanaugh. Pour l'instant, elle contrôle bien les pulsions qui pourraient altérer son jugement. Elle a même renoncé à accroître sa collection d'araignées pour ne pas s'exposer à la curiosité des organismes de surveillance.

Dans cette réponse, les mots importants étaient : « pour l'instant ». Ces deux mots suffisaient à discréditer Hunter comme candidate éventuelle tout en montrant qu'elle l'avait à l'œil. Le reste était de l'enrobage.

— Il va de soi que je compte sur vous, fit Killmore. Si jamais elle devenait un facteur de risque...

— Bien entendu.

— Mais nous avons intérêt à éviter toute mesure précipitée. Les opérateurs de sa qualité ont souvent des excentricités dont il est sage de s'accommoder.

Puis il conclut avec un sourire :

— Qui de nous n'en a pas ?

Dorval, aéroport Pierre-Eliot-Trudeau, 9h23

Cake accompagna le cercueil jusqu'à l'appareil chargé d'emmener Martyn Hykes en Suisse. Le commanditaire de l'opération s'était occupé de tout. Y compris de la location du jet privé. Il avait même tenu à engager un équipage plus nombreux que ne le nécessitait l'appareil. La tâche de Cake se résumait à procéder à la mise en scène de la disparition du chercheur et à livrer le cercueil à l'avion.

Après avoir donné une petite tape sur le cercueil, Cake remit à l'un des membres de l'équipage une mallette contenant l'ensemble du matériel informatique saisi chez Hykes.

Son rôle était terminé. Il allait maintenant retourner à l'hôtel. Le seul point noir était le comportement de Stew, qui n'avait toujours pas donné signe de vie. Il avait probablement trop fêté la veille, songea-t-il. Mais ce manque de discipline l'étonnait. Les US-Bashers n'étaient pas coutumiers de ce type de comportement. Il faudrait sévir.

Montréal, SPVM, 9h33

Théberge regardait autour de lui, l'air ironique. La pièce était envahie d'ordinateurs et de moniteurs sur lesquels défilaient des informations financières.

— C'est comme ça que tu travailles ? demanda-t-il en se tournant vers Guillaume Maltais. Tu t'amuses à regarder des écrans ?

Le responsable de l'escouade consacrée à la répression de la criminalité financière sourit.

— C'est juste pour suivre un peu ce qui se passe. La plupart du temps, on analyse des bilans financiers et des rapports de transaction.

— BioLife Management, tu connais ça ?

— C'est une sorte de biotech. Je veux dire, « c'était » une sorte de biotech. Après cette nuit...

— Qu'est-ce qu'ils fabriquaient ?

— Ils travaillaient sur un projet de nettoyeur génétique. Pour les céréales.

— Un nettoyeur génétique... Ça va donner des idées à nos petits copains de l'extrême droite, ça.

Maltais ignora la remarque.

— Au cours des derniers mois, la compagnie a combattu une OPA hostile. L'attaque venait d'une entreprise américaine, Biotope Technologies.

— Tu penses qu'elle est impliquée ?

— Biotope Technologies a la réputation de ne pas être regardante sur les moyens. Elle a déjà mis en marché des céréales à durée de vie limitée.

Théberge haussa les sourcils.

— Des céréales qui sont tout à fait normales, reprit Maltais. Sauf qu'on ne peut pas les utiliser pour les semences. Elles sont manipulées pour être stériles. Il faut en acheter des nouvelles chaque année.

— Je pensais que c'était une légende urbaine... Mais je ne vois pas le rapport.

— Hykes, le principal actionnaire de BioLife Management, ne voulait pas vendre. Surtout pas à Biotope Technologies. Il a développé le nettoyeur biologique pour contrer les multinationales. C'est un procédé pour enlever les gènes manipulés des semences OGM. Biotope Technologies, de son côté, voulait acheter la compagnie pour mettre la main sur le brevet du nettoyeur et empêcher sa diffusion... Ce n'était pas ce qu'ils disaient officiellement, mais

aussitôt qu'ils ont fait leur offre, tout le monde a compris.

— Parce qu'il ne voulait pas vendre, ils auraient volé les résultats de sa recherche ? Et ils auraient éliminé les deux chercheurs... C'est ça que tu es en train de me dire ?

— Je dis que c'est une hypothèse envisageable. Mais ça reste une hypothèse.

— Ça vaudrait quand même la peine de leur poser une ou deux questions.

— Leur siège social est en Californie... Remarque, tu pourrais te faire payer le voyage !

Théberge poussa un soupir et regarda sa montre.

— Pour l'instant, c'est un voyage dans le « quatre cinq zéro » qu'il faut que je fasse.

— Toujours les mêmes qui en profitent !

Londres, 14h41

Le collier avait en sautoir un pendentif de forme plate et circulaire dont la surface était gravée de motifs minuscules rappelant ceux de la grande fresque de la salle d'entrée.

— C'est un minidisque programmé pour se décrypter automatiquement, fit Killmore en donnant le collier à Joyce Cavanaugh. Il suffit de l'insérer dans votre portable. Quand vous l'éjectez, il se réencrypte de lui-même.

Elle prit le collier et l'attacha autour de son cou.

— Tout y est ? demanda-t-elle.

— Vous avez la liste complète des entreprises à protéger dans les quatre secteurs prioritaires.

— D'autres projets spéciaux pour le Consortium, dit-elle en souriant. Ça va tenir Fogg et son équipe occupés !

Killmore jeta un regard à la feuille, sur la petite table.

— J'ai autre chose pour vous, dit-il. Un deuxième travail de liaison.

Venise, 15h52

Blunt était assis à la terrasse du café Florian. Il y venait assez souvent pour qu'on le reconnaisse et qu'on ne le confonde pas avec les touristes. En conséquence, il avait eu droit au service complet : un verre d'eau et une longue cuiller en argent accompagnaient son chocolat chaud, comme dans la tradition viennoise.

Son casque d'écoute était branché sur le portable ouvert devant lui. Tout en parlant à Dominique, il regardait les touristes nourrir les pigeons sur la place Saint-Marc.

La voix de Dominique lui parvenait dans son casque, à l'abri des oreilles indiscretes. Pour sa part, il tapait ses réponses sur le clavier. Un logiciel de traduction vocale se chargeait de les transformer avant que l'ordinateur procède à l'encodage et les achemine.

— Hurt a fait un rapprochement avec le livre de Fogg. Lui aussi parle

d'apocalypse, fit la voix de Dominique.

Les quatre cavaliers sont remplacés par les quatre éléments...

— Le désert, le déluge, ça correspond aux deux premiers éléments. Mais la maladie ?... le froid ?

Le froid, c'est le contraire du feu. Pour ce qui est de la maladie...

— Ça peut se transmettre dans l'air...

Possible.

— Je sais, c'est tiré par les cheveux... L'apocalypse qui vient de la terre, qu'est-ce que ça peut bien être ?

Des tremblements de terre, des volcans...

— Et l'eau ?

Des raz de marée, des tsunamis...

— Personne n'a les moyens de provoquer ça !

Dans le message de Buzz, il y a une référence aux quatre éléments.

— Qu'est-ce que tu en conclus ?

Pour l'instant... rien.

— À ton avis, c'est relié ?

Une probabilité de onze virgule sept pour cent... À peu de chose près.

Un silence suivit. Au serveur qui approchait, Blunt indiqua qu'il n'avait besoin de rien.

— Pour en revenir à BioLife Management, reprit la voix de Dominique, pour quelle raison est-ce que Tate s'intéresse à ce qui se passe à Montréal ?

J'ai l'impression que c'est à cause de leur nouvelle priorité : le terrorisme agro-alimentaire.

— Tu penses que c'est plus important que le terrorisme religieux ?

Je pense que c'est une autre forme de terrorisme religieux.

www.cyberpresse.ca, 9h58

... SUR LA MYSTÉRIEUSE ÉPIDÉMIE QUI ATTAQUERAIT LES RÉCOLTES DE RIZ DE L'INDE ET DE LA CHINE. LA ROUILLE DU RIZ, COMME A ÉTÉ SURNOMMÉE CETTE MALADIE À CAUSE DES TACHES DE COULEUR BRUNE QUI ENVAHISSENT LES CÉRÉALES...

Drummondville, 11h03

F était enfermée dans son bureau. Elle y passait de plus en plus de temps, la porte fermée, travaillant sur des dossiers dont Dominique n'avait aucune idée. Autant F lui laissait toute latitude pour les affaires courantes de l'Institut, l'incitant sans cesse à décider par elle-même, autant elle se montrait secrète sur ce qui l'accaparait quand elle s'enfermait dans ses quartiers.

— Je prépare ma retraite, avait-elle expliqué avec un sourire ironique. Je vais enfin pouvoir m'occuper de mes plantes.

La déclaration avait eu pour effet de rendre Dominique encore plus perplexe : la dernière chose qu'elle pouvait imaginer, c'était une F retraitée,

qui se désintéressait de l'évolution de la planète et qui cultivait des fleurs.

Bien sûr, il y avait le précédent de Holmes, retiré à la campagne pour élever des abeilles. Mais justement, Holmes était un personnage de fiction.

Dominique se tourna vers son ordinateur, ouvrit Google et introduisit « Guru Gizmo Gaïa » dans le champ de recherche.

Le lien qui apparut en haut de la liste était dirigé vers le site de l'Église de l'Émergence. Cette église ne lui disait rien. Elle cliqua quand même sur le lien et tomba sur un message de recrutement qui s'adressait aux internautes. Ce message, lui, attira son attention.

Aidez à sauver la Terre. Joignez les rangs de l'Église de l'Émergence, la seule église qui ne vous demande pas d'argent. Prenez la défense de la nature... Si la vie de vos arrière-petits-enfants vous tient à cœur, écoutez la prochaine allocution de Guru Gizmo Gaïa. Elle sera accessible sur notre site ce soir, à partir de vingt heures, temps universel.

Le site était hébergé en Bulgarie. C'était prévisible, songea Dominique. Toutes les sectes, tous les arnaqueurs installaient leur site dans des pays où les démarches pour remonter jusqu'à eux prenaient au mieux des semaines, plus généralement des mois. Le temps d'arriver à eux, ils avaient déménagé.

Elle rédigea une note et l'envoya par courriel interne à F. Cette dernière lui avait demandé de lui relayer sans délai toute information qu'elle jugerait intéressante sur Les Enfants de la Terre brûlée et sur l'étrange guru dont se réclamaient les écoterroristes.

Un nouveau message en direct de Guru Gizmo Gaïa, ça faisait clairement partie de ce qu'elle entendait par « intéressant ».

Longueuil, 11h28

— Absolument rien, dit Grondin.

En guise de commentaire, Théberge se contenta de prendre une profonde inspiration et de passer sa main droite sur sa nuque. Depuis plus d'une heure, ils perquisitionnaient à la maison de Brigitte Jannequin.

— L'ordinateur ? demanda Théberge après un moment.

— Rien. Aucun document scientifique. Juste un logiciel pour travailler à distance sur l'ordinateur du laboratoire.

— Peut-être que les cracks du département d'informatique vont trouver quelque chose.

Un silence suivit.

— Tu sais ce qui me dérange, fit Théberge. Tout est trop normal. Trop... habité... Le réfrigérateur, les armoires, les garde-robes... Il ne manque rien. Même les valises sont rangées à leur place... Si elle s'était enfuie...

— Vous pensez qu'elle a été enlevée ?

— C'est ça ou bien...

Théberge ne compléta pas sa phrase, comme si le fait de ne pas évoquer ouvertement les autres possibilités pouvait conjurer leur réalisation.

Après avoir parcouru une dernière fois la pièce du regard, les deux

policiers se dirigèrent vers la sortie.

— Vous lui avez parlé ? demanda Grondin.

Théberge se contenta de le regarder, attendant qu'il précise sa question.

— Gontran...

— Pas encore, répondit Théberge. C'est à cause de...

Il n'acheva pas l'explication. Grondin hocha la tête comme si cet embryon de réponse était déjà suffisamment clair.

Avec Gontran, malgré le nom qu'il lui avait attribué, Théberge ne parvenait pas à établir de contact. Il n'arrivait pas à sentir sa présence. Tout ce à quoi il pouvait penser, c'était à des restes calcinés dévorés intérieurement par des bactéries.

— Il me faudrait une photo, reprit Théberge.

— On ne sait même pas qui il est. Avant qu'on ait une photo...

— J'ai demandé qu'on fasse une reconstitution à partir du crâne...

Grondin se déplaça vers le cadre de la porte et s'y frotta discrètement le dos. Théberge lui jeta un regard désapprobateur.

— C'est plus fort que moi, expliqua Grondin. Mon urticaire...

Une sonnerie lui coupa la parole.

Les deux policiers se regardèrent, puis Théberge se dirigea vers le téléphone.

— Oui ?

— Excusez-moi, je me suis trompé de numéro.

La tonalité de l'appareil mit fin à la conversation.

Théberge raccrocha à son tour et laissa la main sur le combiné. Quelques secondes plus tard, la sonnerie se faisait entendre de nouveau.

— Vous ne vous trompez pas de numéro, s'empressa de répondre Théberge.

— Qui êtes-vous ?

— Inspecteur-chef Théberge, du SPVM.

— Qu'est-ce que vous faites chez Brigitte ?

— Si vous me disiez qui vous êtes...

— Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

Au bout du fil, la voix paraissait réellement inquiète. Théberge prit une longue respiration avant de répondre.

— Écoutez, je ne peux pas donner ce genre d'information au téléphone. Si vous...

— Est-ce qu'elle a eu un accident ?

— Si vous me donnez votre adresse...

— Pourquoi est-ce que vous refusez de me répondre ?

Il y avait de plus en plus d'impatience dans la voix.

— Je vous l'ai dit, je ne peux donner aucune information de ce type par téléphone.

— Je ne vous demande pas des détails sur sa vie privée, je veux seulement savoir s'il lui est arrivé quelque chose de grave ! Oui ou non ?... Ce n'est

pourtant pas compliqué !

Théberge explosa.

— Écoutez-moi bien, espèce d'olibrius patenté ! La loi est claire : pas de divulgation intempestive au tout venant anonyme qui se pointe au bout du bigophone ! Et la loi, ce n'est pas moi qui l'ai rédigée ! Je n'ai pas le droit de l'appliquer au gré de mes humeurs ! Alors, presto, vous remballez vos états d'âme et vous m'alignez votre nom, votre adresse, votre numéro de...

Un déclic interrompit la tirade de Théberge.

Après être resté figé pendant quelques secondes, ce dernier raccrocha.

Grondin le regardait, abasourdi. À vrai dire, Théberge lui-même était surpris de cet éclat de mauvaise humeur. Pourquoi avait-il réagi si fortement ? Ce n'était pas le premier témoin un peu énervé qu'il rencontrait. D'ailleurs, le témoin avait l'excuse de s'être fait asséner sans ménagement des informations inquiétantes... Tandis que lui...

— Désolé, dit-il en se tournant vers Grondin, comme s'il avait besoin de s'excuser à quelqu'un.

Il appuya sur la touche « Menu » de l'appareil. Puis sur la touche « Historique ».

Il nota alors sur un papier le numéro de l'appel entrant le plus récent. À côté du numéro, il inscrivit le nom que l'appareil avait affiché sous le numéro : « Victor Prose ».

LCN, 11h40

... LA JEUNE FEMME SERAIT LA FILLE D'UN MINISTRE FRANÇAIS. LA POLICE A ÉGALEMENT ÉCHOUÉ À LOCALISER MARTYN HYKES, LE DIRECTEUR DE LA RECHERCHE ET PRINCIPAL ACTIONNAIRE DE BIOLIFE MANAGEMENT. DES RUMEURS CIRCULENT COMME QUOI LES DEUX CHERCHEURS SE SERAIENT ENFUIS EN EMPORTANT AVEC EUX TOUS LES RÉSULTATS DE LEURS TRAVAUX.

Longueuil, 11h44

À la sortie de l'appartement, les policiers furent accostés par News Pimp, un journaliste de HEX-Radio. Il brandit un micro au visage de Théberge.

— Inspecteur Théberge ! Inspecteur Théberge !... Est-ce que vous avez une piste ? Est-ce que vous avez trouvé les deux chercheurs ?

— Rien à déclarer, fit Théberge en écartant le micro avec sa main.

— C'est vrai que c'était sa maîtresse ?... Est-ce que vous avez lancé un mandat d'arrêt international ?

Tout en marchant à côté de Théberge, le journaliste continuait de parler dans son micro.

— Il refuse de répondre à mes questions, dit-il en maintenant le micro près de ses lèvres. Je tente de le suivre.

Il ramena ensuite le micro devant le visage de Théberge.

— Les morts ne vous ont rien dit, inspecteur ? cria-t-il pour s'assurer que le micro ne rate pas sa question.

Théberge écarta de nouveau le micro : avec plus de brusquerie, cette fois. Et il s'enferma dans l'automobile. Grondin, qui n'avait pas été ralenti par le journaliste, était déjà derrière le volant.

Le micro claqua contre la portière. Le visage du journaliste était à quelques centimètres de la vitre. Théberge et Grondin entendaient confusément sa voix.

— C'est vrai que c'est un attentat terroriste ?

Grondin hésitait à démarrer.

— Il est trop près, dit-il en désignant le journaliste qui continuait de les relancer. Ça pourrait être dangereux pour lui.

Théberge lui jeta un regard noir.

À contrecœur, Grondin démarra lentement.

Le micro, qui était collé sur la vitre, fut heurté légèrement par le rebord de la portière. Le journaliste le laissa tomber sur l'asphalte. Son visage affichait un large sourire.

L'instant d'après, il avait récupéré son micro et il reprenait ses commentaires.

— Vous le croirez pas ! Le bruit que vous avez entendu, c'est l'auto des flics qui a frappé mon micro et qui me l'a arraché des mains en passant devant moi... Un peu plus et ils me passaient sur le corps !

Londres, 18h06

Joyce Cavanaugh entra dans l'appartement, ferma la porte, enclencha les deux systèmes de verrouillage électronique et se dirigea vers la bibliothèque.

En activant le mécanisme de bascule qui faisait pivoter une des sections, elle eut une pensée pour tous les romans et tous les films qui avaient utilisé ce genre de truc. Leurs auteurs ne soupçonnaient probablement pas toute l'ingéniosité technique dont il fallait faire preuve pour construire une telle porte secrète.

Quand l'entrée fut dégagée, elle pénétra dans la petite pièce et attendit que la porte se referme derrière elle. Immobile dans le noir, elle attendit dix secondes. L'important était de ne toucher aucun des murs. Les dix secondes écoulées, elle frappa légèrement sur le mur à sa gauche. La pièce s'éclaira. Elle entra alors le code dans le clavier électronique fixé à la porte devant elle.

La porte s'ouvrit silencieusement, dévoilant une pièce où il y avait deux congélateurs et des armoires remplies de boîtes de conserve.

Elle traversa la pièce, franchit une autre porte, entra dans un nouvel appartement et se rendit au salon. Jessyca Hunter était allongée sur le divan et regardait une émission de télé. Sans surprise, Joyce Cavanaugh constata qu'il s'agissait d'un documentaire sur les araignées.

Elle enleva son veston. Hunter pointa la télécommande en direction de la

télé et appuya sur un bouton. L'écran s'éteignit.

— Comment a été la journée ? demanda Cavanaugh.

— J'ai rencontré deux représentants de la mafia américaine. Ils acceptent de nous fournir un réseau de maisons de sûreté réparties dans l'ensemble du pays. J'ai aussi confirmé la réunion à Shanghai pour boucler la relance de Meat Shop... Toi ?

— Je vais avoir des choses à te montrer.

Cavanaugh sortit le portable de son sac et le déposa sur la petite table entre le divan et la télé. Puis elle s'assit. L'écran s'alluma et demanda un certain nombre de mots de passe. Hunter se rapprocha pour mieux voir.

— J'ai été au Cénacle, reprit Cavanaugh.

Elle entra les deux premiers mots de passe demandés, puis elle attendit que la troisième réquisition ait disparu de l'écran. Si elle avait appuyé sur une seule des touches, le contenu de l'ordinateur se serait effacé.

— Un nouveau collier, fit Hunter en prenant le pendentif entre ses doigts.

— Si on veut...

Un bref message s'afficha sur l'écran.

Dernière vérification en cours

Joyce posa ses deux index sur les coins inférieurs de l'écran, qui s'illumina brièvement. Puis un autre message s'afficha :

Accès refusé

Cavanaugh prit son pendentif, le détacha du collier et l'introduisit dans une fente sur le côté droit de la base du portable. Une photo s'afficha à l'écran : un homme à la peau légèrement cuivrée et aux cheveux bruns se tenait debout devant des dunes de sable. Ses yeux fixaient la caméra. La voix de Killmore se fit entendre.

Jean-Pierre Gravah est le premier cavalier. Il travaille depuis plus d'un an à la mise sur pied de l'infrastructure de l'opération Diet Care. Vous avez rendez-vous avec lui demain, à Paris, chez Ladurée, place de la Madeleine. Son intervention comporte deux axes : accroître notre contrôle sur les intervenants qui assurent l'offre ; réduire le volume de cette offre...

Hunter regardait l'écran, perplexe. Elle se tourna vers l'autre femme.

— C'est commencé, se contenta de dire Cavanaugh.

Drummondville, 12h27

Une fois que la page d'accueil du site de jeu se fut affichée, Dominique entra une assez longue série d'instructions au clavier. Un carré blanc apparut au centre de l'écran. Trois courtes expressions s'y affichèrent.

Dominique cliqua sur chacune des expressions. Dans les secondes qui suivirent, une dizaine de megas furent téléchargés sur son ordinateur.

F regardait par-dessus son épaule la progression des quatre barres de téléchargement.

— Jusqu'à maintenant, dit-elle, Fogg nous a plutôt gâtées : deux organisations de trafic d'êtres humains, une de trafic d'organes et un réseau de pédophiles...

— J'aimerais avoir votre confiance, répliqua Dominique.

— Pourquoi penses-tu que cet ordinateur est complètement coupé du réseau ? répondit F avec un sourire.

Une fois le téléchargement achevé, trois fenêtres s'ouvrirent simultanément.

Dominique ramena son regard vers l'écran et agrandit la première fenêtre, qui portait le nom de NutriTech Plus. Un court paragraphe expliquait qu'il s'agissait d'une compagnie de distribution alimentaire qui pratiquait allégrement la comptabilité créatrice et dont les comptes servaient au blanchiment d'argent pour la filiale Safe Heaven. Suivait l'adresse Internet du VPN de l'entreprise ainsi qu'une série de noms d'utilisateurs et de mots de passe.

— Pourquoi il nous envoie ça ? se demanda Dominique à haute voix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pourquoi cette compagnie-là ?

Le sourire de F s'accroissait, comme pour l'encourager à développer son idée.

— Il connaît probablement des dizaines d'entreprises qui servent à couvrir des opérations de blanchiment, reprit Dominique. Pourquoi il a choisi celle-là ?

— Tu commences à avoir de bons réflexes.

— Vous pensez que c'est lié à un des autres dossiers ?

— De toute façon, s'il a pris la peine d'inclure l'information dans son message et que ce n'est pas lié au reste, il y a de bonnes chances que ce soit important.

— À moins qu'il veuille nous envoyer perdre notre temps sur une fausse piste.

Dominique ferma la fenêtre NutriTech Plus et se concentra sur la fenêtre St. Sebastian Place. Elle contenait une photo et un bref message :

St. Sebastian Place. Des gens appartenant à l'organisation dont je vous ai déjà parlé s'y rencontrent de temps à autre. C'est situé près de Fleet Street, un peu avant Temple Bar.

— Qu'est-ce que c'est ça ? murmura Dominique en s'affairant sur le clavier.

Une nouvelle fenêtre s'afficha à l'écran. Un article de Wikipédia. On y apprenait que l'endroit abritait un club privé très huppé, le St. Sebastian Club.

La liste des membres n'était pas publique. Le club avait donné son nom à l'édifice, dont il occupait les derniers étages. Une photo de l'immeuble accompagnait le court texte de présentation.

— J'aimerais bien voir la liste des membres de ce mystérieux club privé, dit Dominique.

— Tu penses que c'est une invention de Fogg pour nous envoyer sur une fausse piste ?

— Ce serait logique de sa part.

— Je ne suis pas certaine que se fier aux évidences soit la meilleure façon de comprendre le mode de pensée de Fogg.

Une certaine impatience avait percé dans la voix de F. C'était rare que cela lui arrivait.

Elle reprit quelques secondes plus tard, sur un ton redevenu légèrement amusé :

— S'il veut nous envoyer sur une fausse piste, pourquoi il nous donne, dans le même message, des informations sur les activités du Consortium ? Pour quelle raison le fait-il depuis des années ?

— Justement pour dissimuler que c'est une fausse piste !

Le sourire de F s'élargit.

— Ça, c'est un meilleur argument... Alors, qu'est-ce que tu envisages de faire ? Vas-tu prendre le risque d'ignorer cette information ?

Dominique ferma la fenêtre de Wikipédia, puis celle du message de Fogg.

— Je vais y penser, dit-elle.

Elle ouvrit la fenêtre intitulée Messenger et y trouva la photo d'une femme dans la quarantaine ainsi qu'un bref commentaire :

Voici une photo de la femme qui se fait appeler June Messenger. Elle est reliée aux commanditaires du Consortium...

Il y a plusieurs années, je vous avais transmis la photo d'une autre femme qui se faisait appeler Joan Messenger. Vous n'aviez malheureusement pas pu la retrouver.

Contrairement à la fois précédente, cette photo-ci ne la présente pas sous un déguisement. De plus, j'ai découvert son vrai nom : Joyce Cavanaugh... Avec ces informations, j' imagine que vous devriez pouvoir la retrouver plus facilement.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Dominique.

— Qu'est-ce que tu suggères ?

Dominique hésitait.

— J'enverrais ça à Hurt, finit-elle par dire. En lui demandant de la trouver, de la suivre, de découvrir ce qu'il peut sur elle et d'identifier les gens avec qui elle entre en contact.

F approuva d'un signe de tête.

— Il va interpréter ça comme une marque de confiance, dit-elle. Ça pourrait effectivement aider à le réintégrer.

— Poitras et Chamane pourraient jeter un coup d'œil à NutriTech Plus, qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Et pour St. Sebastian Place ?

— Moh et Sam ?... Un relevé discret des gens qui fréquentent l'endroit...

F regarda Dominique avec un large sourire.

— Tu vois que tu n'as pas besoin de moi !

— De toute façon, je vais lire les documents qui sont en pièces jointes avant de prendre une décision.

Puis elle ajouta, avec un sourire :

— Et je vais quand même vous en parler avant de procéder.

— Bien sûr, bien sûr...

F retourna à son bureau et jeta un regard à l'écran de son propre ordinateur : le présentateur de la chaîne d'information continue lisait son texte pendant que les manchettes défilaient dans le bas de l'écran.

... REFUSE DE CONFIRMER QUE LE CHERCHEUR-PROPRIÉTAIRE DE BIOLIFE MANAGEMENT EST EN FUITE... SCÈNE PROVINCIALE : L'ALLIANCE LIBÉRALE DU QUÉBEC POURSUIT SA TOURNÉE DES RÉGIONS. LE PREMIER MINISTRE SERA CE SOIR À...

Réintégrer Hurt... Sans savoir pourquoi, F avait un mauvais pressentiment. Est-ce qu'il réussirait un jour à faire la paix avec toutes ses personnalités ? à ne pas vivre sous la menace constante d'une crise de panique ou d'une explosion de Nitro ?... L'Institut avait continué à lui envoyer des informations, surtout par l'intermédiaire de Chamane. Parce que c'était une façon de garder le contact. Et qu'il était un bon opérateur. Mais, chaque fois, elle se demandait s'il n'allait pas provoquer une nouvelle catastrophe.

Longueuil, 13h22

Théberge, qui était accompagné de Grondin, examina la plaque dorée fixée au mur de brique grise, à côté de la porte.

Victor Prose — poète

Il appuya sur le bouton blanc encastré dans le bois du cadre de la porte. Un carillon se fit entendre : on aurait dit une version atténuée de celui de Big Ben.

Théberge aurait pu convoquer Prose à son bureau pour l'interroger, mais il préférait le voir dans son environnement. Le milieu physique dans lequel une personne évolue est une manifestation d'elle-même moins facile à contrôler que son comportement pendant un interrogatoire.

La porte s'entrebâilla. Théberge aperçut une lisière de visage trouée d'un œil qui le regardait. Une voix légèrement ironique laissa tomber :

— Ah, c'est vous...

La porte se ferma, un bruit de chaîne qu'on enlève se fit entendre, puis la porte se rouvrit. À la grandeur, cette fois.

L'homme qui se tenait maintenant devant Théberge paraissait tout à fait calme. Il ajouta :

— Je vous attendais.

Puis il s'effaça en faisant signe à Théberge et à Grondin d'entrer.

Il ferma ensuite la porte et entraîna les deux policiers à sa suite. Ils traversèrent deux pièces remplies de livres, un corridor où étaient alignées une dizaine de caricatures de Graff encadrées de façon identique, puis un salon. Ils entrèrent finalement dans une troisième bibliothèque où avaient été disposés un bureau et deux fauteuils.

Dans toutes les pièces, les livres étaient minutieusement rangés sur les tablettes. Toutes les épingles formaient une ligne bien droite. On aurait dit un centre de documentation.

— Comme vous venez pour le travail, je pense que c'est l'endroit approprié, dit Prose en s'installant sur la chaise derrière le bureau.

D'un geste de la main, il les invita à occuper les deux fauteuils en face de lui.

Théberge se demanda s'il utilisait le bureau comme un rempart pour se donner contenance.

— J'ai eu une réaction un peu vive au téléphone, fit Prose. Je suis désolé.

Théberge fit un geste de la main comme pour écarter une chose sans importance.

— C'est moi qui ai réagi un peu fortement, dit-il.

Il prit le temps de faire le tour de la pièce du regard. Prose attendit sans bouger qu'il ait terminé son examen.

— Vous semblez moins anxieux d'avoir des nouvelles de madame Jannequin, dit Théberge.

— Après votre appel, j'ai ouvert la télé et j'ai été sur Internet. À moins que vous sachiez des choses qui ne sont pas dans les médias...

— On en sait toujours moins que ce que racontent les médias, répondit Théberge avec un mince sourire. Eux, ils ont le loisir d'être créatifs.

Son regard fut attiré par les coupures de journaux étalées sur une petite table. L'une d'elles affichait un titre sur quatre colonnes :

Mystérieuse épidémie en Chine – Rizières dévastées

— Vous collectionnez les faits divers ? demanda Théberge.

— C'est la chronique de notre carnage.

Le terme fit sursauter le policier.

— Ce n'est pas un peu excessif ?

Les traits de Prose se durcirent brièvement, puis son visage retrouva son sourire vaguement ironique.

— Le terme importe peu. La réalité, c'est qu'on détruit notre environnement à une vitesse grandissante. Et que ça détruit un nombre grandissant de gens... L'autre jour, j'ai lu une étude qui estimait à trois cent mille par année le nombre de victimes du réchauffement climatique.

Théberge jeta de nouveau un coup d'œil aux coupures de journaux. Une

autre manchette attira son attention.

Huit cent millions de personnes ont mal parce qu'elles ont faim

Son attention revint à Prose.

— Vous nous attendiez ?

— Votre venue était inévitable.

— Vous nous rangez dans la même catégorie que la mort et l'impôt ?

Prose esquissa un bref sourire.

— Shakespeare...

Puis il ajouta :

— Je suis peut-être la dernière personne à avoir vu Brigitte vivante.

— Du moment que vous n'êtes pas le premier à l'avoir vue morte.

Nouvelle amorce de sourire chez Prose.

— On a soupé ensemble au restaurant, dit-il. Pas très loin du laboratoire où elle travaillait.

— Vous êtes parti à quelle heure ?

— Je suis parti avant elle. À cause de mon horaire d'écriture... Je sais qu'elle avait rendez-vous à vingt-trois heures avec son patron.

Pendant qu'il parlait, Prose bougea de quelques millimètres un des stylos sur le bureau, comme s'il cherchait à le remettre exactement à sa place. Théberge remarqua que tous les objets y étaient à une distance identique du bord.

— Votre horaire d'écriture... se contenta de répéter Théberge.

— Tous les jours, j'écris pendant quatre ou cinq heures. Ce que je n'ai pas réussi à faire dans la journée, je le reprends en soirée.

— Quatre ou cinq heures...

— L'écriture exige de la discipline. Du moins, pour moi.

— Si on revenait à Brigitte Jannequin. Quels étaient vos rapports avec elle ?

— Hésitants...

Il parut réfléchir un moment.

— Hésitants, reprit-il... C'est le terme le plus précis que je peux trouver.

Pendant l'échange entre Théberge et Prose, Grondin avait commencé à se gratter le dessus de la main. Il en était maintenant à l'avant-bras. Prose lui jeta un bref regard et esquissa un sourire.

— Pouvez-vous être plus explicite ? demanda patiemment Théberge.

— On s'est connus à une manifestation contre les producteurs de fumier... Pardon ! Les producteurs de porcs... Ensuite, on s'est revus. Elle est chercheuse dans un laboratoire qui travaille sur les OGM. C'est un sujet qui m'intéresse.

— Au point de faire sauter un laboratoire qui en produit ?

Prose se mit à rire doucement en secouant lentement la tête.

— Vous ne comprenez vraiment rien, dit-il.

Théberge lutta pour contenir son irritation.

— Désolé de vous décevoir, dit-il. Si vous avez des lumières à dispenser...

Prose crédita Théberge d'un sourire plus appuyé.

— Le laboratoire où elle travaillait avait mis au point un produit pour inverser certaines manipulations génétiques. Le directeur de la recherche n'était pas totalement contre les OGM, mais il avait des réserves. Il pensait qu'il fallait une sorte de police d'assurance... quelque chose qui permettrait de contrôler la situation si jamais une mutation dangereuse commençait à se répandre... ou si une entreprise mettait en marché un produit dangereux.

— Ça existe, ce genre de... nettoyeur ?

— C'était sur le point d'exister.

Théberge jeta un coup d'œil à Grondin, qui avait accéléré la fréquence de ses frictions sur le dessus de son bras. Le regard de Théberge l'arrêta.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire au sujet de madame Jannequin ? reprit Théberge.

Prose se tourna vers sa gauche et s'activa sur le clavier d'un ordinateur.

— Je vais vous faire une copie de nos courriels.

Puis, voyant le regard interrogateur de Théberge, il ajouta :

— J'ai un dossier. Je vais vous le copier sur un DVD. Tous les courriels que j'ai échangés avec elle depuis que je la connais.

— Vous les avez tous gardés ? ne put s'empêcher de demander Théberge.

— Tout ce que j'ai écrit est classé quelque part. Une fois par mois, le premier vendredi du mois, habituellement à trois heures, je fais une sauvegarde pour mettre à jour mes archives et je vais porter le DVD à la banque dans un coffret de sûreté.

Devant le regard perplexe de Théberge, il sentit le besoin de se justifier :

— Je sais que c'est un peu compulsif, mais ça me permet de dormir tranquille.

Théberge songea que Prose devait vider les tubes de dentifrice en les repliant méticuleusement à partir du bas et ranger ses chaussettes par couleurs dans un tiroir prévu exclusivement à cette fin.

Quand Prose remit le DVD à Théberge, ce dernier se tourna vers Grondin.

— Mon ordinateur peut lire ça ?

— Sûrement.

Les deux policiers interrogèrent ensuite Prose pendant une dizaine de minutes sur son travail d'enseignant et ils s'informèrent de ses différentes publications. Au moment de partir, Théberge lui demanda s'il était vraiment poète.

Prose sourit.

— Non... La poésie écrite, enfermée dans des pages de livres, c'est mort. Aujourd'hui, la poésie est retournée où elle est née : dans le langage de la rue... le rap, le slam, ce genre de choses... La poésie est spectacle... Vous me voyez faire des spectacles comme les slammeurs ?... Pour moi, il est trop

tard. Je fais résolument partie des attardés de l'écriture : la tribu des plumitifs ennemis des arbres et qui pensent par écrit. C'est pour cela que je me confine à la prose... Pourquoi me demandez-vous ça ?

— La plaque, à l'entrée.

Le sourire de Prose s'élargit.

— Je l'ai fait faire à la suite d'un pari perdu avec un ami. J'avais gagé que son recueil de poèmes se vendrait à plus de cent exemplaires pendant la première année. C'était une façon de l'encourager... Il en a vendu quatre-vingt-trois.

Paris, 19h28

Thierry Pernaud prenait un café en lisant le *Figaro* à la terrasse de L'Étoile Manquante. Pour rien au monde, il n'aurait voulu être à la place des journalistes qui couvraient les événements en Irak.

Il avait une vie rangée composée d'habitudes et de plaisirs soigneusement dosés. Son travail le passionnait. Son appartement était confortable. Spacieux même, selon les critères en vigueur à Paris. Pernaud ne comprenait pas que des individus puissent renoncer à tout ça pour aller risquer leur vie dans des régions en guerre, dans le seul but d'apporter quelques images supplémentaires pour documenter la folie humaine.

Après avoir parcouru les grands titres, il plia le journal, le mit dans sa poche et remonta la rue Vieille du Temple. C'était l'heure de liberté qu'il s'accordait tous les jours. Immanquablement, sa promenade se terminait dans un autre café du Marais, où il prenait un dernier espresso au comptoir avant de sauter dans le métro pour retourner travailler au laboratoire le reste de la soirée.

En partie dissimulés dans une porte cochère, deux hommes parlaient avec animation du Front national. Pernaud ne put s'empêcher d'entendre des bribes de leur conversation.

Un instant, il songea à s'arrêter pour discuter avec eux. Pour leur expliquer l'absurdité de leurs arguments : Ségolène Royale n'était pas un cheval de Troie pour instaurer la dictature du prolétariat. Puis il se dit que c'était inutile : leur point de vue n'était pas une question d'opinion mais de croyance. Argumenter ne servirait qu'à jeter de l'huile sur le feu.

Il passa son chemin.

Son regard s'attarda brièvement sur une fourgonnette garée le long du trottoir. À l'exception du pare-brise, toutes les vitres étaient opacifiées. L'idée effleura son esprit qu'il pouvait s'agir d'un véhicule appartenant aux services de renseignements. Que les vitres noires dissimulaient des caméras.

« On dira que les savants n'ont pas d'imagination », songea-t-il ensuite en souriant.

Comme il arrivait à la hauteur du véhicule, la porte coulissante s'ouvrit et quelqu'un l'interpella de l'intérieur.

Pernaud s'arrêta pour voir ce qu'on lui voulait. Aussitôt, il sentit une

poussée dans son dos. Avant d'avoir eu le temps de réagir, il se retrouva bousculé vers la banquette arrière, encadré par les deux hommes qu'il avait vus discuter du Front national.

La porte coulissante se referma automatiquement et la fourgonnette démarra.

— N'ayez aucune crainte, dit l'un des deux hommes. On vous emmène voir quelqu'un qui vous veut du bien.

— Vous venez d'avoir une promotion, ajouta l'autre avec un sourire.

Montréal, SPVM, 14h33

Théberge avait à peine eu le temps de s'asseoir que Rondeau entra dans son bureau.

— L'empesteur-chef Cramau veut vous voir. Il dit que c'est urgent.

— Encore une mauvaise nouvelle ? grogna Théberge.

— C'est à propos de BioLife Management. Ils ont trouvé quelque chose.

Vingt minutes plus tard, Théberge achevait de regarder la vidéo que lui avait montrée Crépeau. On y voyait le corps de Brigitte Jannequin être progressivement recouvert par des tonnes de céréales.

À la fin de la vidéo, une voix d'enfant lisait un texte sur un fond de pluie de céréales.

Partout, la nature est violée. Les forêts reculent et les céréales disparaissent. Les chercheurs trafiquent notre nourriture. Les multinationales ont les doigts dans tous nos aliments. L'humanité prolifère... Tout cela met une pression insupportable sur la nature.

Désormais, la pression va s'inverser. Les laboratoires qui travaillent à empoisonner Gaïa, Gaïa va les détruire. Les chercheurs qui trafiquent la vie pour la rendre plus rentable, Gaïa va stériliser leurs efforts.

Nous sommes les enfants de cette Terre brûlée que les générations passées nous ont laissée en héritage. Nous allons protéger notre mère la Terre avant qu'il soit trop tard. Nous allons aider Gaïa à rétablir l'équilibre entre elle et l'être humain. Nous allons multiplier les opérations citoyennes de nettoyage bio-responsable.

Un nom s'imprima ensuite à l'écran pendant une dizaine de secondes avant que l'image passe au noir.

Les Enfants de la Terre brûlée

— Ils ont trouvé ça sur l'ordinateur de Hykes, fit Crépeau. Avec ses courriels et un album de photos. Le reste de l'ordinateur a été nettoyé.

— Il n'y avait rien sur ses recherches ?

— Rien.

— Et rien pour indiquer où la fille a été... enterrée ?

— Rien non plus.

Théberge trouvait étrange que la vidéo soit aussi explicite. Étrange que la revendication de l'attentat soit aussi claire et qu'aucun indice n'ait été fourni pour retrouver le corps. Étrange aussi que ceux qui avaient enlevé Brigitte Jannequin aient eu le temps de filmer sa mort, de l'intégrer au message des Enfants de la Terre brûlée et d'aller placer la vidéo dans l'ordinateur de Hykes...

— C'est peut-être les élévateurs du port, dit-il.

— J'y ai pensé. Mais tu me vois demander de vider tous les silos, un après l'autre, sans information plus précise, juste au cas où on finirait par la trouver ?

— Évidemment...

— J'ai quand même faxé des photos de l'intérieur du silo au responsable des élévateurs à grain. Des fois qu'il remarquerait quelque chose...

Théberge poussa un soupir et regarda le moniteur vidéo où l'image était figée sur le nom du groupe : Les Enfants de la Terre brûlée.

— T'as déjà entendu parler d'eux ? demanda-t-il en montrant l'écran.

— Une sorte de groupe écolo... Interpol a recensé plusieurs attentats depuis quelques semaines, mais rien d'aussi sérieux : des attaques contre des McDonald's et des cultures d'OGM, des distributions de tracts, des bombes puantes à l'entrée de certains laboratoires, des graffitis, des camions de nourriture congelée détournés... Ils se sont manifestés dans plusieurs pays.

— Si c'est un groupe international, ça complique les choses.

— Peut-être que Hykes en faisait partie. S'il voulait se battre contre les multinationales, comme dit Prose...

— Ou peut-être qu'ils l'ont éliminé, lui aussi.

— À moins que ce soit lui qui ait éliminé la fille et qu'il ait utilisé le nom du groupe pour se couvrir. Les courriels trouvés dans son ordinateur confirment qu'il lui avait demandé de le rejoindre au laboratoire... Et leurs rapports étaient loin d'être platoniques. Tu devrais lire les courriels qu'ils s'envoyaient...

Crépeau s'interrompt en voyant que Théberge le regardait avec incrédulité.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dans l'ordinateur de la fille, il n'y avait aucun courriel de ce genre.

— Elle les a peut-être effacés...

— Les courriels que Prose nous a fournis correspondent exactement à ceux qu'on a trouvés dans l'ordinateur de Brigitte Jannequin.

C'était au tour de Crépeau d'être perplexe.

— Ça voudrait dire que l'ordinateur de Hykes a été trafiqué...

— Et que celui de Jannequin ne l'a pas été.

— Je sais...

Il n'eut pas besoin de compléter sa pensée. Crépeau avait, lui aussi,

remarqué l'incongruité. Comment quelqu'un capable d'élaborer un plan aussi sophistiqué pouvait-il avoir négligé de modifier le contenu de l'un des ordinateurs ?

Une sonnerie téléphonique se fit entendre. Crépeau décrocha, écouta pendant quelques secondes, puis raccrocha.

— Tu viens ? dit-il en se levant avec un regain d'énergie. Le type du port a téléphoné. Il pense savoir de quel silo il s'agit.

Montréal, hôtel Ritz Carlton, 14h42

Skinner trempa ses lèvres dans le verre de Glenmorangie quinze ans tout en continuant d'observer les clients de l'hôtel.

Cake avait quatre minutes de retard. C'était inhabituel. Pas nécessairement inquiétant, mais inhabituel. Ou bien il avait eu un contretemps, ce qui n'augurait rien de bon, ou bien il devenait négligent, ce qui était pire.

Toute cette affaire lui déplaisait : les instructions lui parvenaient par courriel sur son BlackBerry ; il connaissait à peine leur expéditeur, ne l'ayant rencontré qu'une seule fois ; il ne connaissait même pas son véritable nom ; et il devait appliquer ses consignes sans discussion.

Skinner n'avait pas apprécié le fait que Fogg lui demande de servir de coupe-feu de cette façon.

— Je ne vais quand même pas jouer les laquais comme un vulgaire exécutant ! avait-il protesté.

— Il y a des enjeux plus importants que votre susceptibilité, s'était contenté de répondre Fogg. Ou que la mienne, si vous tenez absolument à cette précision.

La seule information supplémentaire que Fogg avait consenti à lui donner, c'était que Jean-Pierre Gravahe était chargé de coordonner Diet Care à la grandeur de la planète.

Du coin de l'œil, Skinner vit Cake venir vers lui. Teint cuivré, moustache tombante, habit de lainage blanc, chemise jaune vif, absence de cravate et col ouvert, il ressemblait à un homme d'affaires mexicain en vacances, ce qu'il était d'une certaine façon.

Cake s'installa à côté de lui, au bar. Skinner fouilla dans une poche de son veston et il en sortit un collier primitif fabriqué de cordes attachées à un cordon central. Sur chacune des cordes, des nœuds avaient été faits.

Le Mexicain le prit et l'étendit sur le bar, en répartissant les cordelettes des deux côtés de l'axe central. Celles du haut étaient plus courtes et les nœuds moins abondants.

— Vous êtes censé savoir ce que ça veut dire, fit Skinner.

Cake grommela un vague assentiment et se concentra sur le collier pendant plus d'une minute.

— Ça confirme que je dois suivre vos instructions, dit-il finalement.

— Vous avez vu ça dans le collier ?

Le Mexicain regardait Skinner avec un léger sourire. Au moment où il

allait répondre, le barman se matérialisa devant eux.

— Pour ces messieurs, ce sera ?

Skinner s'attendait à voir le Mexicain commander une tequila ; ce dernier demanda la liste des vins qu'ils offraient au verre et opta pour un pinot noir néo-zélandais. Skinner se contenta de montrer son verre, auquel il avait à peine touché.

— Le collier, c'est un code ? demanda Skinner après le départ du barman.

— Une sorte d'écriture, confirma Cake.

Les traits de Skinner perdirent toute trace d'aménité. Il réalisait que Gravah aurait pu lui donner un message à transmettre pour la frime alors que les véritables instructions auraient été dans le message. Le message caché dans les cordes aurait même pu être de faire semblant d'écouter ce que Skinner avait à lui dire puis de l'éliminer.

C'était lui qui l'avait eue, cette idée des États unis de l'anti-américanisme. Lui qui avait piloté le recrutement des différents commandos partout sur la planète. Ils étaient plus de deux cents, qui étaient prêts à sacrifier leur vie à la condition qu'on leur fasse croire que ça hâterait la chute des États-Unis. Les US-Bashers... C'était d'une ironie extraordinaire. Un regroupement secret d'anti-Américains qui servaient à leur insu le capitalisme multinational ! Et voilà que Gravah utilisait un code pour communiquer directement avec une de ses équipes en le court-circuitant !

Par précaution, Skinner mit la main dans sa poche.

— J'ai un pistolet dans la main, dit-il. Au moindre geste brusque...

L'inquiétude se peignit sur le visage du Mexicain.

— Je n'aime pas cette histoire de message secret, poursuivit Skinner. Je vous donne vos instructions et vous filez.

L'arrivée du barman le fit taire. Cake prit le verre de vin qu'on venait de lui apporter, le goûta.

— C'est dommage de gaspiller un bon vin, dit-il en déposant le verre sur la table.

Skinner sortit une enveloppe de la poche intérieure de son veston.

— Elle contient les noms, dit-il. Vous êtes censé déjà avoir le calendrier d'intervention.

— Les dates et les endroits sont sur le *quipu*.

Malgré son agacement, Skinner ne pouvait que reconnaître l'habileté du système : les informations étaient acheminées par deux canaux différents, avec des codes différents. Si l'un des deux messages tombait entre des mains indésirables, l'information était inutilisable.

— Pendant le déroulement des opérations, dit-il, il est possible que certains membres du commando aient à payer de leur personne.

— Je sais.

— Évidemment, il n'est pas question que vous en fassiez partie.

— S'il le faut, je suis prêt.

Skinner le regarda longuement.

— Bien sûr, dit-il finalement. Bien sûr... Mais nous n'en sommes pas là.

RDI, 15h03

... LA DESTRUCTION DU LABORATOIRE DE BIOLIFE MANAGEMENT ET LE « RECYCLAGE » DES DEUX CHERCHEURS ONT ÉTÉ REVENDIQUÉS PAR UN GROUPE ÉCOLOGISTE RADICAL JUSQU'À MAINTENANT PEU CONNU, LES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE.

LE GROUPE ENTEND PROTESTER CONTRE CEUX QUI TRAFIQUENT LES MÉCANISMES DE LA VIE ET JOUENT AUX APPRENTIS SORCIERS AVEC L'AVENIR DE LA BIOSPHERE. AFFIRMANT REFUSER D'ASSISTER LES BRAS CROISÉS AU SACCAGE DES ÉCOSYSTÈMES ET À L'ÉPURATION PROGRAMMÉE DES ESPÈCES, LE GROUPE A PROMIS DE « MULTIPLIER LES OPÉRATIONS CITOYENNES DE NETTOYAGE BIO-RESPONSABLE ». PLUS TARD DANS CETTE ÉMISSION, NOUS VOUS PRÉSENTERONS LE TEXTE INTÉGRAL DU COMMUNIQUÉ ÉMIS PAR LE GROUPE ÉCOLOGISTE. NOTRE JOURNALISTE GUY-BENOÎT DESRASPE ANIMERA ENSUITE UNE TABLE RONDE OÙ DES EXPERTS...

Hampstead, 19h53

Fogg trouvait le travail de plus en plus lourd. Ne pouvoir accorder sa confiance à personne avait un prix : il fallait tout faire soi-même. Et il n'avait plus la force de tout faire. Heureusement, il pouvait se décharger d'une partie de ses tâches sur Daggerman et Skinner.

Il y avait une chose, toutefois, qu'il ne pouvait pas déléguer. Les autres n'en soupçonnaient même pas l'existence. Au moment de la dernière refonte du système informatique, il avait fait installer un accès caché au système central de chacune des filiales. Cela lui avait permis de découvrir les communications secrètes de la représentante de « ces messieurs », June Messenger, avec plusieurs directeurs de filiales.

Elle semblait tenir auprès d'eux un rôle similaire à celui qu'elle tenait auprès de lui : une courroie de transmission pour les ordres de « ces messieurs ». La nature particulière de sa relation avec Jessyca Hunter était évidente : le ton de leurs échanges était beaucoup plus chaleureux.

Mais ce qui avait le plus étonné Fogg, c'était la quantité de contrats de nature économique que « ces messieurs » avaient demandé à Vacuum d'effectuer au cours de la dernière année : sabotage d'usines, destruction de laboratoires, fabrication de scandales avec des produits avariés, dévoiement de chercheurs, dénonciation de fraudes fiscales, publication de tests de qualité dévastateurs...

« Ces messieurs » avaient un accès direct à Vacuum. Mais la plupart des contrats passaient par Jessyca Hunter, puis ils étaient redirigés vers

l'ensemble des filiales du Consortium, qui les acheminaient vers Vacuum. Normalement, il aurait été impossible d'effectuer tous ces recoupements. Mais avec les messages expédiés par Messenger et relayés par Hunter, le bilan était facile à dresser... Le Consortium était en voie de devenir un outil voué à la destruction des entreprises qui concurrençaient celles de « ces messieurs ».

Était-ce cela qu'ils envisageaient pour le Consortium : le transformer en sous-traitant d'hommes de main au service d'un petit groupe de transnationales ?

En même temps, à travers chacune des commandes qu'ils adressaient à Jessyca Hunter, « ces messieurs » révélaient un peu plus leurs véritables desseins et intérêts à long terme. C'était pour cette raison que Fogg n'avait rien fait pour leur mettre des bâtons dans les roues.

Au fond, « ces messieurs » avaient adopté une stratégie semblable à la sienne : ils avaient trouvé une autre organisation pour faire le travail à leur place. C'était maintenant une question de temps avant de savoir qui, de lui ou de « ces messieurs », serait en position de parvenir le premier à ses fins.

L'esprit de Fogg revint à Jessyca Hunter, puis à June Messenger, ce qui amena un bref sourire sur ses lèvres. Il avait hâte de voir ce que F ferait de l'information qu'il lui avait donnée...

Décidément, il avait eu une idée brillante quand il avait décidé de confier cette partie du plan à l'Institut. À la blague, il avait dit à F qu'il allait utiliser l'Institut comme sous-traitant !... Un sous-traitant qui avait en plus le mérite de ne rien lui coûter, donc de ne pas apparaître dans son budget, et d'être par conséquent à l'abri de la curiosité de « ces messieurs ».

Port de Montréal, 17h21

Théberge et Crépeau regardèrent la grue soulever le corps et le hisser au sommet du silo.

Trouver la jeune femme n'avait pas été trop compliqué. La véritable difficulté avait été de la sortir sans l'abîmer. Des hommes-araignées étaient descendus dans le silo pour aider au maniement des grues, achever de dégager le corps et l'attacher à celle qui l'avait remonté.

— C'est un silo qui sert uniquement pour entreposer les excédents durant les périodes de pointe, avait expliqué le responsable. Normalement, il aurait dû être vide. Là, il était rempli aux deux tiers.

Il n'avait pas pu expliquer pourquoi il était rempli aux deux tiers. Ni comment on avait pu utiliser le silo à l'insu des autorités. Une chose était certaine, cela demandait des complicités à l'intérieur du personnel : quelqu'un qui connaissait les opérations, qui savait quels codes utiliser pour faire déplacer les wagons et transvider leur contenu dans le silo.

Bruxelles, 23h36

Renaud Daudelin était assis à une table du Belga Queen, en face de son éditeur. Une bouteille de champagne avait été commandée et l'éditeur

rayonnait.

— Vous êtes un auteur chanceux, dit-il. Les droits de traduction ont déjà été vendus dans vingt-trois pays. Pour un livre qui n'est pas encore publié, vous pouvez me croire, c'est rare.

Il leva sa flûte de champagne, trinqua et la reposa vide sur la nappe blanche.

— Pour le premier lancement, reprit-il, c'est toute la francophonie. Les demandes pour des entrevues dans les médias n'arrêtent pas. Dans les prochaines semaines, vous allez être un homme très occupé.

— Si ça fait vendre le livre...

— Pour ça, vous n'avez rien à craindre. Les commandes continuent d'entrer. Je n'ai jamais vu ça de toute ma carrière.

Il hésita, comme s'il cherchait ses mots.

— On n'a pratiquement rien à faire. Ça fonctionne tout seul... Comment avez-vous pris contact avec cette agence-là ?

— Ce sont eux qui m'ont approché. Ils m'ont dit qu'il y avait un besoin. Ils avaient une idée générale de ce qu'ils voulaient comme livre. Ils m'ont demandé si ça m'intéressait... Au début, je pensais que c'était un travail de nègre. Le type avec qui j'ai discuté m'a dit en riant que je serais un nègre, mais pas un nègre de l'ombre : un nègre blanc. Tout le monde me verrait parce que ce serait moi qui signerais le livre. Eux, ils se tenaient simplement à ma disposition pour le cas où j'aurais besoin d'aide dans mes recherches... Quand j'ai dit que je voulais un an pour écrire le manuscrit, ils m'ont payé un an de salaire sans que j'aie à le demander ! Ce sont vraiment des professionnels !

— Et vous avez écrit le livre ?

— Oui.

— C'est rare de voir quelqu'un investir autant d'argent dans le premier livre d'un auteur.

— J'avais déjà produit plusieurs articles, protesta Daudelin.

Il ne précisa pas que ces articles avaient tous été publiés dans des revues dont les tirages étaient confidentiels et dont les cachets se résumaient à la publication du nom de l'auteur au bas de l'article.

— À propos, j'ai bien aimé le nouveau titre que vous avez choisi.

— Ah oui...

Daudelin, qui n'avait pas été informé du changement de titre, se contenta de cette réponse vague.

— Votre agent avait l'air particulièrement satisfait quand il m'en a informé.

— Vraiment ?

— *Bio à mort*... J'aime beaucoup.

Montréal, SPVM, 17h52

— Monsieur Morne est arrivé.

Théberge leva les yeux vers la secrétaire qui s'était encadrée dans la porte.

— Il est avec le père de madame Jannequin, ajouta la secrétaire.

— Donnez-moi une minute et faites-les entrer.

Il sortit quatre dossiers du classeur et les éparpilla sur le bureau, puis il en ouvrit un qui contenait un dossier de presse sur un groupe de jeunes qui harcelait des vedettes et des politiciens à l'instigation des animateurs d'un poste de radio. On y voyait, sur une photo en évidence, la tête de Morne.

Sous la photo, le journal citait son commentaire : « Je suis persuadé que le SPVM a les ressources nécessaires pour régler rapidement le problème que posent ces quelques individus. »

Le journal titrait :

Ressources insuffisantes ou manque de compétence ?

Laurent Jannequin prit avec une certaine réticence la main que lui tendait Théberge. En guise de salutation, il inclina légèrement la tête.

— Monsieur Jannequin arrive tout juste de Paris, expliqua Morne.

Il aperçut alors sa photo dans le dossier ouvert. Son sourire se figea un instant. Puis il s'avança vers le bureau, déposa sa mallette sur le dossier et prit place dans le fauteuil près du mur.

Jannequin prit possession de l'autre fauteuil devant le bureau de Théberge.

— Monsieur Jannequin tenait à rencontrer les responsables de l'enquête, poursuivit Morne.

— Vous avez arrêté les auteurs de ce crime ? demanda sans préambule le Français.

— Pas encore.

— Vous avez une piste ?

— Un groupe terroriste, répondit Théberge. Ils ont envoyé un message aux médias...

Jannequin fit une moue de contrariété.

— Je sais, oui... Les Enfants de la Terre brûlée. J'ai consulté l'ex-directeur des Renseignements généraux, qui est un confrère de promotion. Il m'a dit que toutes sortes de gens avaient commencé à utiliser le nom de ce groupe. Que l'authenticité des communiqués était loin d'être avérée... À votre place, je n'accorderais pas une créance excessive à ce communiqué.

Théberge vit que Morne s'était levé. Il était maintenant debout derrière le fauteuil de Jannequin et il faisait des gestes pour inciter le policier à demeurer calme.

— C'est gentil à vous de me donner aussi généreusement accès à la sagesse de votre collègue de promotion, répondit Théberge sur un ton exagérément poli.

Derrière Jannequin, le visage de Morne se crispa.

— Monsieur Morne m'avait prévenu de votre tournure d'esprit un peu particulière, fit Jannequin avec un mince sourire. Espérons que ce qu'il m'a

dit de votre efficacité est également vrai.

Théberge jeta un coup d'œil en direction de Morne. L'expression de son visage signifiait à la fois qu'il s'excusait d'avoir prévenu le Français, mais qu'il n'avait pas eu le choix de le faire.

— Je vais m'efforcer d'être à la hauteur de la réputation que m'a faite monsieur Morne, répondit finalement Théberge sans préciser quelle partie de sa réputation il avait à l'esprit.

Morne crut bon d'intervenir pour changer le cours de la conversation.

— J'ai assuré à monsieur Jannequin que l'enquête sur la mort de sa fille était au premier rang de nos priorités.

— Nous avons en effet cette manie de faire passer les attentats terroristes avant les vols à l'étalage dans les magasins d'alimentation des quartiers défavorisés, ajouta Théberge comme pour expliquer l'affirmation de Morne. C'est une coutume locale.

Un instant décontenancé, Jannequin regarda les ongles de sa main droite, puis il releva les yeux vers Théberge.

— Vos médias parlent d'un chercheur qui serait en fuite.

— Qui a disparu, corrigea Théberge. Quant à savoir s'il est en fuite...

— Il y a aussi cet écrivain qui s'intéressait à ma fille. Je ne me souviens pas de son nom... J'imagine que vous l'avez interrogé.

— Nous faisons parfois ce genre de chose, ironisa Théberge sur un ton bon enfant.

— Vous dites ?

— Interroger les suspects... les proches...

— Je vois, répondit Jannequin plus sèchement.

— Votre affirmation sur vos compétences oculaires me comble d'aise... J'allais justement vous demander depuis combien de temps vous aviez vu votre fille.

Jannequin fit un effort visible pour garder sa contenance.

— Plus d'un an, dit-il. Ma fille pouvait être très... entêtée serait excessif, mais disons qu'elle tenait fermement à ses opinions... Nous avons eu un désaccord avant qu'elle quitte la France. Je sais par mon épouse qu'elle projetait de revenir nous voir sous peu.

Théberge interrogea Jannequin sur sa fille pendant une dizaine de minutes. « Pour m'aider à me faire une idée d'elle », expliqua-t-il.

Jannequin répondit de bonne grâce et le policier consigna soigneusement les réponses sur un bloc de papier jaune, même s'il doutait de leur exactitude. Le Français semblait surtout préoccupé de préserver une image idéale de sa famille. Mais le fait de se sentir écouté le ferait sans doute tenir tranquille durant quelques jours. Il aurait l'impression d'avoir été traité avec le respect qui lui était dû et que l'affaire était menée avec le sérieux qu'elle méritait... dans la mesure où une telle chose était possible dans les colonies.

Une fois qu'il eut terminé, Théberge plia les feuilles jaunes et les rangea dans son agenda.

— Il y a une chose qui m'intrigue, reprit Jannequin après avoir adressé un regard à Morne. Je m'attendais à rencontrer le directeur du SPVM.

— L'inspecteur-chef Théberge a refusé le poste de directeur. Nous avons imaginé un « arrangement » pour qu'il accepte de demeurer à l'emploi du SPVM. Il assiste le directeur dans les dossiers les plus délicats.

— Ce ne doit pas être une position très confortable pour le directeur, nota Jannequin avec un sourire.

— Pas du tout. Le directeur a accepté sa nomination à la condition expresse que l'inspecteur-chef Théberge demeure en poste pour l'assister. Ce sont de vieux amis.

— On joue aux quilles ensemble, ajouta Théberge comme si ça expliquait tout.

Au moment où Jannequin quittait son bureau, Théberge le relança.

— Vous direz bonjour à votre collègue des Renseignements généraux de ma part.

Jannequin se retourna.

— Si vous y tenez, dit-il sur un ton froid.

— Et dites-lui d'y aller mollo avec ses réserves de Morey-Saint-Denis s'il veut que son foie tienne le coup.

Jannequin dévisageait maintenant Théberge avec une curiosité stupéfaite.

— Vous le connaissez ?

— Je suis sûr que l'inspecteur-chef va se faire un plaisir de vous raconter tout cela, fit Morne en reportant son regard sur Théberge.

Théberge se tourna un instant, le temps de récupérer sa pipe.

— Votre temps est précieux, dit-il en s'adressant à Jannequin. Il serait excessif de ma part d'en abuser.

Longueuil, 18h38

Victor Prose travaillait à la mise à jour de son scrapbook virtuel. Il l'avait appelé Chronos avec le vague espoir que tout ce qu'il accumulait disparaîtrait avec le temps.

Au lieu de recenser les manifestations verbales de la bêtise humaine, comme plusieurs écrivains l'avaient fait avant lui, il s'intéressait à celle que les gens traduisaient dans leurs comportements. C'était un mélange de *Choses vues* et du *Dictionnaire des idées reçues*, mais réalisé dans la perspective de Truman Capote et du Goya des peintures noires.

Même s'il lui arrivait de puiser dans Chronos des informations pour ses articles, Prose se demandait à quoi lui servait vraiment ce monstre de bêtises dont la masse ne cessait de croître. Il n'avait même pas l'intention d'en publier ne fût-ce qu'un extrait... C'était peut-être une forme de système digestif, en fin de compte.

Tout en travaillant, il écoutait HEX-Radio d'une oreille distraite. À l'occasion, il prenait une note rapide sur ce qu'il entendait. Cela ferait partie de la documentation qui alimenterait le scénario qu'il voulait écrire sur la

radio extrême.

— EST-CE QU’ILS L’ONT TROUVÉ ?

— NON. SEULEMENT TROUVÉ LA FILLE. ET ILS REFUSENT DE DIRE CE QU’ILS SAVENT. PARAÎT QUE ÇA POURRAIT NUIRE À L’ENQUÊTE.

Habituellement, il les écoutait de façon assez détachée, un peu à la façon d’un entomologiste. Seules certaines déclarations particulièrement outrancières provoquaient chez lui des sursauts occasionnels d’indignation. Mais, depuis la veille, les choses avaient pris une tournure plus personnelle. Les animateurs de HEX-Radio, qui semblaient mener une vendetta contre le SPVM, s’intéressaient à la mort de Brigitte et à la disparition de son patron, Martyn Hykes, le directeur de la recherche de BioLife Management.

— MOI, JE ME DIS QUE LEUR CHERCHEUR, IL EST SUR UNE ÎLE, QUELQUE PART DANS LE PACIFIQUE.

— POURQUOI IL AURAIT FAIT ÇA ?

— C’EST L’ARNAQUE CLASSIQUE : TU FAIS FINANCER LA RECHERCHE PAR DES INVESTISSEURS ET, QUAND T’AS TROUVÉ LA FORMULE MIRACLE, TU VENDS LES RÉSULTATS À UNE MULTINATIONALE ET TU TE POUSSES AVEC LES MILLIONS.

C’est en écoutant HEX-Radio que Prose avait appris la mort de Brigitte. Une recherche rapide sur Internet lui avait confirmé l’information. Un sentiment de fureur froide l’avait alors envahi.

Il était persuadé qu’elle était morte à cause de son implication dans la lutte contre les OGM. Et lui, il l’avait encouragée dans cette voie. Il l’avait poussée à orienter ses recherches sur les compagnies céréalières. Il l’avait exhortée à écrire un article dans une revue scientifique sur le danger des OGM.

— T’AS PENSÉ À ÇA TOUT SEUL ?

— ÇA M’A PRIS DEUX MINUTES. ET SI MOI J’Y AI PENSÉ, IL Y A PAS MAL DE MONDE QUI ONT DÛ Y PENSER.

— SAUF LES FLICS !

— ÇA, FAUT PAS LEUR EN DEMANDER TROP !

— ILS TROUVENT QUE C’EST PLUS FACILE D’ATTENDRE QU’ILS SOIENT MORTS.

— C’EST PAS BÊTE : QUAND ILS SONT MORTS, IL Y A PLUS RIEN QUI PRESSE. ILS PEUVENT PRENDRE LEUR TEMPS...

Il l’avait même incitée à en écrire un autre sur le potentiel de lutte anti-OGM du nettoyeur génétique !... Ce dont la jeune femme s’était évidemment acquittée avec brio.

C’est pourquoi, même si l’engagement de Brigitte dans ce dossier datait d’avant leur rencontre, Prose se sentait responsable. Et, derrière sa culpabilité, il y avait aussi un sentiment de perte. Le sentiment que la mort de la jeune femme avait coupé en lui quelque chose de précieux et d’intense, quelque chose qui avait déjà tous les signes d’une histoire d’amour. Mais ça, Prose ne voulait pas y songer. Pour l’instant, il voulait consacrer toute son énergie à

HEX-Radio, 18h49

- PARLANT DE ÇA, KID, T'AS DES NOUVELLES DU NÉCROPHILE ?
- PARAÎT QU'IL FLOTTE SUR UN NUAGE !
- COMMENT ÇA ?
- IL A JAMAIS EU AUTANT DE MORTS À QUI PARLER ! LES VICTIMES DE L'ORATOIRE, IL Y A DEUX MOIS... LES TROIS TERRORISTES QUI L'ONT FAIT SAUTER...
- CEUX QU'ON SAIT PAS SI C'EST LES FLICS QUI LES ONT DESCENDUS ?...
- C'EST ÇA, MAIS ON N'A PAS LE DROIT DE LE DIRE : ON N'A PAS DE PREUVES !
- DE TOUTE FAÇON, ON N'A PLUS LE DROIT DE RIEN DIRE !
- IL Y A AUSSI CELUI QUI S'EST FAIT CARBONISER AU CRÉMATORIUM ET QU'ILS SAVENT PAS TROP COMMENT IL EST MORT...
- ÇA FAIT PAS MAL D'AFFAIRES QU'ILS SAVENT PAS...
- ET LÀ, LA FILLE QU'ILS VIENNENT DE TROUVER DANS LE SILO... POUR MOI, L'AUTRE CHERCHEUR QUI TRAVAILLAIT AU LABORATOIRE, LUI AUSSI, ILS ATTENDENT QU'IL SOIT MORT POUR LE TROUVER !

Brossard, 19h45

Installé dans son bureau au sous-sol, l'inspecteur-chef Théberge avait mis un écouteur qui était relié à son portable. Un sourire flottait sur son visage.

— Ce seraient donc leurs vrais courriels, fit la voix de Dominique dans l'écouteur.

— Ils recoupent ceux que Prose nous a fournis, répondit Théberge. Et les *nerds* de l'informatique sont sûrs que son ordinateur n'a pas été trafiqué.

Le logiciel de communication de l'ordinateur de Théberge transformait et codait ses paroles avant de les expédier par Internet.

— Ça veut dire que les courriels trouvés dans l'ordinateur de Hykes ont été plantés, reprit la voix dans l'écouteur.

— C'est la conclusion la plus logique. Et c'est cohérent avec le fait que tous les ordinateurs du laboratoire ont disparu. Mais il y a une chose que je ne comprends pas... Si Hykes a aussi bien préparé son coup, pourquoi il ne s'est pas occupé de l'ordinateur de la victime ? Au lieu de la faire venir au laboratoire, il avait seulement à la retrouver chez elle.

— Il ne faut pas sous-estimer les gaffes que les criminels peuvent faire.

— Je sais. Mais quelque chose me dit que ce n'est pas du travail d'amateur.

Un silence suivit.

— Tu as probablement raison, reprit la voix de Dominique... La revendication, tu penses que c'est sérieux ?

— Ta boule de cristal vaut la mienne, répondit Théberge. Ça peut aussi être une ruse de Hykes...

— Il y a eu des attentats dans plusieurs pays.

— Je sais.

— Les auteurs ont utilisé un nom qui varie un peu selon les langues, mais à peine. Leurs textes sont très semblables et ils font tous référence au même guru.

— Tu penses que c'est vraiment un groupe international ?

Une telle perspective pouvait signifier que Hykes était une victime de ce groupe ou bien, au contraire, qu'il avait collaboré avec eux.

— Il y a trop de similitudes pour que ce soit seulement une mode qui se propage par Internet, répondit la voix de Dominique. Par contre, que des groupes locaux, ici ou là, tentent de joindre le mouvement en empruntant son nom, ça, c'est toujours possible.

Un silence suivit.

— Eh bien, si tu trouves quoi que ce soit... fit Théberge.

— Entendu.

— Même chose pour moi : si j'ai quoi que ce soit...

— C'est toujours un plaisir de parler avec toi, Gonzague.

— Le plaisir est abondamment réciproque.

Après avoir raccroché, Théberge enleva son écouteur et demeura un moment pensif. La voix de Dominique n'avait pas changé, mais il était inévitable que leurs rapports ne puissent demeurer les mêmes. Il n'arrivait plus à sentir la complicité immédiate qu'il avait déjà eue avec elle.

HEX-TV, 22h06

... AFFIRME AVOIR EU UN VIOLENT HAUT-LE-CŒUR EN PLONGEANT UNE CUILLER DANS SON CONTENANT DE YOGOURT. UN BOUT DE DOIGT EST EN EFFET APPARU À LA SURFACE DU CONTENANT. SOUS L'EFFET DU CHOC, MADAME CANTIN A ALORS ÉCHAPPÉ SON YOGOURT PAR TERRE. C'EST SEULEMENT À CE MOMENT QU'ELLE A RÉALISÉ QUE LE BOUT DE DOIGT ÉTAIT ENVELOPPÉ DANS UNE FINE PELLICULE DE POLYTHÈNE.

HEX-TV A APPRIS QU'IL S'AGISSAIT D'UN YOGOURT DE MARQUE NATURE'S FOOD. PAR PRÉCAUTION, L'ENTREPRISE A RETIRÉ TOUS SES PRODUITS DES ÉTALAGES. LE PRÉSIDENT DE L'ENTREPRISE N'ÉTAIT PAS DISPONIBLE POUR RÉPONDRE AUX QUESTIONS DE NOTRE JOURNALISTE. IL A ANNONCÉ PAR VOIE DE COMMUNIQUÉ QU'IL TIENDRAIT UNE CONFÉRENCE DE PRESSE DEMAIN AVANT-MIDI POUR FAIRE LE POINT SUR LA

Dakota du Nord, 23h54

Sans être heureux, Scott Graham n'était pas mécontent. Non seulement ferait-il un peu d'argent, mais il allait, par la même occasion, pouvoir se venger de ses voisins.

Quand ils avaient voté en faveur d'une baisse des quotas pour maintenir les prix, ils l'avaient acculé à la faillite. La banque avait rappelé le prêt qu'il ne pouvait plus payer et il avait dû vendre la majorité de ses terres. Il lui restait de quoi vivre convenablement, mais sans plus.

Et quand sa femme était tombée malade, il avait dû se trouver un emploi : surveillant dans une entreprise d'alimentation. C'était à ce moment que sa chance avait commencé à tourner.

L'entrevue de sélection avait été particulièrement poussée. Pour des raisons de sécurité, lui avait-on dit, à cause de la nature délicate des recherches qui étaient effectuées dans les laboratoires de l'entreprise. Sa vie personnelle et professionnelle avait fait l'objet d'une enquête.

Quand on lui avait annoncé qu'il avait l'emploi, on lui avait adjoint un conseiller pour faciliter son intégration. Scott Graham avait rarement reçu autant d'attention.

Un jour, son « conseiller » lui avait dit qu'il cherchait quelqu'un pour un travail délicat. Ce serait très bien payé, mais ça violerait quelques-unes des milliers de directives qu'émettait chaque année la bureaucratie fédérale. Il s'agissait de vérifier si les cultures de la région étaient résistantes à un champignon contre lequel la compagnie avait fait breveter un fongicide.

Le pire qui pouvait arriver, c'était que de petites zones de contamination apparaissent aux endroits saupoudrés de spores. Si cela se produisait, la compagnie fournirait alors gratuitement aux producteurs l'antidote qu'elle avait mis au point. Ce serait une bonne publicité.

Scott Graham avait immédiatement imaginé l'anxiété de ses voisins quand ils découvriraient la nouvelle maladie. Ce ne serait pas une bien grande vengeance, car la maladie des récoltes ne serait pas sérieuse, mais ce serait un début.

Pendant qu'il conduisait son véhicule à la vitesse prescrite de cinquante kilomètres à l'heure, le dispositif de dispersion, dans la boîte du camion, envoyait à intervalles irréguliers des jets de spores plus ou moins puissants.

On lui donnait dix mille dollars pour l'opération – plus un boni, une fois l'opération terminée. Son conseiller avait cependant refusé de lui dire ce que serait ce boni : il préférait lui en réserver la surprise. De toute façon, c'était seulement après la signature du contrat qu'on lui avait parlé du boni. Pour lui, la vengeance était la principale motivation. L'argent venait en second lieu.

Où trouver ces superprédateurs ? Parmi ceux qui ont réussi non seulement à survivre, mais à construire de véritables empires dans l'environnement le plus impitoyable qui soit : celui des marchés financiers et des mafias internationales. Autrement dit, parmi les supercapitalistes. Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 3

Paris, Café des Philosophes, 9h48

Le serveur déposa les trois croissants et le café crème à côté du portable.

— *Cool*, fit Chamane sans lever les yeux de son ordinateur.

Il travaillait depuis une heure à la terrasse du Café des Philosophes. De l'endroit où il était assis, il pouvait voir l'entrée de son appartement au bout de l'allée.

Sur l'écran de l'ordinateur, plusieurs barres de téléchargement progressaient rapidement. Ce n'était même pas drôle : avec les renseignements que Blunt lui avait transmis, n'importe qui aurait pu pirater le VPN de l'entreprise.

Il attaqua un des croissants en continuant de regarder les barres de téléchargement progresser. Il achevait le deuxième croissant lorsque la dernière s'effaça.

— OK pour la comptabilité, murmura-t-il.

Il déposa le reste de son croissant dans l'assiette et entra une série d'instructions au clavier à mesure que l'écran lui demandait de faire des choix ou d'entrer des mots de passe.

— Maintenant, les courriels...

Quand le téléchargement de tous les courriels du personnel de direction archivés sur le réseau interne de la compagnie s'amorça, Chamane retourna à son croissant.

Les documents relatifs aux orientations stratégiques et à la recherche avaient déjà été téléchargés. Après les courriels, il ne resterait plus que les dossiers sur les projets de développement en cours et sur les différentes lignes d'affaires : maïs, blé, riz, canola, café, cacao, jus d'orange, coton...

Pendant qu'il continuait de surveiller le travail de l'ordinateur, Chamane s'interrogeait sur l'origine de la fuite. Qui avait bien pu recueillir les informations nécessaires pour accéder à tous les secteurs du réseau de l'entreprise ? Un cadre qui n'avait pas eu sa promotion ? Un employé congédié qui avait voulu se venger ?... Non, ce n'était pas possible : la première chose que faisait une compagnie en cas de congédiement, c'était de changer tous les codes et tous les mots de passe auxquels l'employé avait eu accès... À moins que l'employé ait prévu le coup. Qu'il se soit aménagé une *backdoor* dans le système. Ce qui laissait à penser qu'il était informaticien.

Ou bien c'était un espion infiltré par un compétiteur... Dans une entreprise, il y a toujours des employés qui gardent leur liste de mots de passe sur une feuille de papier qu'ils collent sous leur clavier... ou qui les gravent carrément sur le boîtier de leur ordinateur !

Du coin de l'œil, Chamane vit Geneviève sortir de l'appartement et venir vers le café. Il lança les derniers téléchargements en travail de fond puis il afficha une vidéo.

Geneviève s'assit à côté de lui, jeta un regard à l'écran.

Une image de Sarkozy apparut, qui commença aussitôt à se transformer.

— Travail ? demanda-t-elle sur un ton sceptique.

— Un truc pour Blunt. Toi ?

La tête de Sarkozy achevait de se transformer en celle de Stephen Harper.

— Je vais répéter.

— Tu répètes tellement souvent qu'on n'a plus le temps de se voir.

Elle rit.

— Est-ce que tu serais jaloux ?

— Pas jaloux : en manque.

Continuant de le regarder, elle dit en souriant :

— Je ne vois pas ce qu'il te faut de plus.

— Je ne parle pas de ça... Je veux dire... on se voit juste la nuit.

Elle s'approcha de lui, l'embrassa dans le cou.

— Tu te demandes encore ce que je fais avec un type comme toi ?... C'est ça ?

— Non... peut-être... mais j'ai compris qu'il y avait des mystères dans la vie.

— T'inquiète pas : après tout le travail que ça m'a pris pour t'apprendre à t'habiller, je vais pas te laisser tomber.

Elle regarda de nouveau l'écran. Harper achevait de se transformer en Berlusconi.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu fais ?

— Œuvre de civilisation !

— Tu as décidé d'abandonner le *fast food* ? dit-elle sur un ton moqueur.

— Le *fast food*, « c'est » la civilisation ! protesta Chamane.

Geneviève se leva.

— Ce soir, je vais rentrer tard... Bisous, *ciao* !

— À cette nuit...

Après qu'elle fut partie, Chamane ferma la vidéo. Berlusconi disparut avant d'avoir eu le temps d'achever sa métamorphose en Kim Jong-il.

Le téléchargement des deux derniers dossiers était terminé. Il entra une nouvelle série d'instructions au clavier. Une fenêtre de communication s'afficha. En bandeau, dans le cadre de la fenêtre, on pouvait lire « Ulysse Poitras ».

Chamane tapa un court message :

Il faut que je te voie. J'ai des choses à te montrer. Au milieu de l'après-midi, ça va ?

Chaque fois qu'il pensait à Ulysse Poitras, il se demandait comment le financier faisait pour ne pas devenir fou : ses déplacements étaient réduits au minimum à l'intérieur de la ville, toute sa vie était régie par des règles de sécurité rigoureuses et il ne voyait presque personne... Sans compter les

souvenirs avec lesquels il devait vivre.

Le texte qu'il avait dactylographié fut brusquement remplacé par quelques mots :

Je t'attends.

« Heureusement qu'il lui reste Internet », songea Chamane.

Montréal, SPVM, 8h07

L'inspecteur-chef Théberge détestait de plus en plus devoir déroger à sa routine matinale et se lever à la hâte. C'était peut-être l'âge, songea-t-il. Ou simplement une plus grande intolérance à l'envahissement de sa vie privée par ses obligations professionnelles.

Il en était à son deuxième espresso quand il entra dans le bureau de Crépeau.

— Ils en ont trouvé combien ? demanda-t-il.

— Trois... Tous dans la même marque de yogourt.

— Les trois enveloppés dans du polythène ?

Crépeau se contenta de grogner un assentiment.

— Tu penses qu'ils ont fait ça pour protéger les empreintes digitales ?

— À ton avis ?

— C'est peut-être par égard pour les consommateurs, ironisa Théberge. Au cas où quelqu'un aurait commencé à manger avant de trouver le bout de doigt !

— Au laboratoire, ils m'ont promis que j'aurais les résultats en cours de journée.

— Est-ce qu'ils peuvent dire s'ils appartiennent tous à la même personne ?

— Pamphyle dit que c'est probable. Mais il refuse de se prononcer formellement avant d'avoir les résultats des tests d'ADN.

— J'ai déjà l'enquête sur la fille du ministre français, le corps du crématorium...

— Ça fait seulement deux enquêtes.

— Je veux continuer à fouiller l'affaire de l'Oratoire.

— Ça appartient maintenant à la SQ et à la GRC.

Ce n'était pas une rebuffade. Ni même une demande de respecter la juridiction des autres corps de police. Si Théberge s'était mis en tête de s'intéresser à cette affaire, rien ne le ferait changer d'idée, Crépeau le savait. Il avait simplement jugé nécessaire d'énoncer la position officielle du département.

— Je sais, répondit Théberge.

Il prenait acte de la politique du département.

— Tu pourras donner ce que je trouve à Davis, ajouta-t-il.

— Je veux quand même que tu t'occupes des bouts de doigts, reprit Crépeau. Aux homicides, ils viennent de perdre deux de leurs meilleurs enquêteurs. Ils sont débordés... Qui sait, c'est peut-être ton chercheur disparu !

Théberge regarda Crépeau pendant un moment, le temps de réaliser l'implication de ce qui venait d'être dit. Puis il songea au message des écoterroristes : les chercheurs qui trafiquent la nourriture... les multinationales qui ont leurs doigts partout dans nos aliments...

— Ah... *shit* ! Ils feraient quand même pas ça !

Mais plus il y pensait, plus ça s'accordait avec le type d'esprit tordu qui avait imaginé la mise en scène du cadavre de Brigitte Jannequin... et avec le message qu'il avait laissé.

— J'ai demandé que tous les résultats te soient envoyés, ajouta simplement Crépeau comme s'il avait suivi le fil de sa pensée.

Paris, 15h58

Ulysse Poitras avait eu une nuit difficile. À plusieurs reprises, le cauchemar était revenu : les visages ensanglantés de sa femme et de ses enfants qui tournoyaient autour de lui, jusqu'à ce qu'il s'éveille, au bord de la panique. Le temps ne semblait rien arranger. Tout au plus le cauchemar était-il moins fréquent.

Ce serait un mauvais jour. Quoi qu'il fasse, l'atmosphère du cauchemar baignerait toute sa journée.

Poitras avait alors appliqué son remède habituel : se plonger dans le travail. Se laisser absorber par les informations qui défilaient sur les écrans.

... DU GOUVERNEMENT INDIEN. IL REJETTE COMME FARFELUE L'IDÉE QUE LE REFUS D'UTILISER DES SOUCHES OGM POUR CONTRER LA CONTAMINATION AIT CAUSÉ UNE BAISSÉ DE VINGT-SEPT POUR CENT DE LA PRODUCTION. SELON LE PREMIER MINISTRE, LA RUMEUR SELON LAQUELLE CETTE CONTAMINATION EST EN TRAIN DE RAVAGER LES RÉCOLTES DE RIZ EST UNE STRATÉGIE UTILISÉE PAR LES SPÉCULATEURS POUR FAIRE MONTER LES PRIX.

Un son de carillon lui fit détourner les yeux de l'écran. On sonnait à la porte.

Théoriquement, deux personnes seulement savaient qu'il demeurerait au sixième étage de cet édifice, sous l'identité de Brice Labadie. Il appuya sur trois touches du clavier de l'ordinateur. Le visage de Chamane apparut à l'écran.

— Je t'ouvre, dit-il en appuyant sur une nouvelle combinaison de touches.

Deux minutes plus tard, Chamane entra dans l'appartement et posait son ordinateur sur la table.

— Du travail pour toi, dit-il.

Après avoir demandé à Poitras de lui préparer un café avec la super cafetière qu'il avait achetée pour lui sur Internet, il ouvrit son ordinateur portable, inscrivit une série de mots de passe et fit pivoter l'ordinateur vers Poitras, qui arrivait avec le café.

— Jette un coup d'œil, dit-il.

Puis il avala le tiers du café d'un trait.

— Tu as téléchargé toute la comptabilité ! s'exclama Poitras après un moment.

— J'ai téléchargé ce que j'ai trouvé de plus intéressant sur leur serveur interne. J'aurais pu tout télécharger, mais ça aurait pris trop de bande passante. N'importe quel gars de T. I. le moindrement allumé s'en serait aperçu.

— T. I. ?

— Technologie de l'information... Pour les courriels, je me suis concentré sur la direction et les cadres.

— Comment tu peux faire ça ?

— J'ai fait croire à leur système que j'étais Dieu.

— Dieu ?

— Le *sysadmin*, expliqua Chamane.

Poitras secoua lentement la tête.

— Je ne suis pas certain que les théologiens seraient d'accord avec ta définition.

Il ramena son attention vers l'écran.

— Qu'est-ce que je suis censé chercher ?

— Tout ce qui peut paraître étrange dans leur comptabilité.

Poitras le regarda comme s'il lui demandait d'entreprendre un plan quinquennal.

— Toute comptabilité est par définition à ranger dans le domaine de l'étrange, dit-il.

— Essaie de voir s'il y a des indices de fraude, de blanchiment d'argent... des rentrées ou des sorties d'argent suspectes... des traces d'activités illégales pour détruire des concurrents... Tous les trucs du genre...

— D'accord.

Chamane ramena l'ordinateur vers lui et éjecta un DVD.

— Tout est là-dessus, dit-il en le mettant sur la table.

Il replaça l'ordinateur portable dans son sac de transport et se dirigea vers la porte.

— Tu penses que tu pourrais sortir, ce soir ? demanda-t-il en se retournant.

Poitras parut surpris.

— C'est une vraie question ?

— On pourrait aller dîner ?

— Tu as trouvé un nouveau McDo ?

— Non, non... un vrai restaurant. Avec du vin cher, des serveurs habillés en noir... des trucs italiens...

Poitras continuait de le regarder, sceptique.

— J'te jure, protesta Chamane. J'ai vraiment cherché quelque chose que t'aimerais.

— Et Geneviève ? demanda-t-il.

Il ne pouvait pas s'empêcher de sourire.
— Elle est en répétition toute la soirée.
— D'accord... Si c'est un vrai restaurant... avec des vrais trucs italiens !
— Et du vin cher.
— Et du vin cher...
— Je passe te prendre à neuf heures. C'est à une quinzaine de minutes à pied. Sur Grange-Batelière.

HEX-Radio, 10h07

... DE RETOUR À VOTRE ÉMISSION PRÉFÉRÉE, *Sur quoi on tape aujourd'hui ?* ICI BASTARD BOB EN COMPAGNIE DE PHILO FREAK, LE PHILOSOPHE DU VRAI MONDE. ON EST RENDUS AU « TOP 5 DE LA BÊTISE ». TOI, PHILO, C'EST QUI TON PREMIER CHOIX, CETTE SEMAINE ?

— LES flics.

— ENCORE ?

— JE SAIS QUE C'EST PAS ORIGINAL, MAIS AVEC LA FILLE DANS LE SILO, LES DOIGTS DANS LE YOGOURT...

— OK, EXPLIQUE-NOUS ÇA.

— MOI, JE PENSE QU'ILS L'ONT TROUVÉ, LE COUPABLE. MAIS ILS VEULENT PAS L'ARRÊTER.

— ÇA SERAIT QUI ?

— L'ÉCRIVAIN.

— C'EST QUOI, SON NOM, DÉJÀ ?

— PROSE.

— C'EST ÇA, PROSE !

— C'ÉTAIT LE CHUM DE LA FRANÇAISE QUI EST MORTE, Y PARAÎT. ELLE L'AVAIT PLANTÉ LÀ... EN TOUT CAS, C'EST CE QUE J'AI ENTENDU DIRE... *Anyway*, IL EST LE DERNIER À L'AVOIR VUE VIVANTE, IL A PAS D'ALIBI... ET LES PROFS, C'EST LE GENRE À TRIPER ÉCOLO.

— MOI, ME SEMBLE QUE JE LUI POSERAIS UNE OU DEUX QUESTIONS...

— C'EST C'QUE J'ME DIS. MAIS LES flics REFUSENT DE L'ARRÊTER : ILS VEULENT MÊME PAS DIRE QU'IL EST SUSPECT.

— TU SAIS QUI EST SUR LE DOSSIER ?

— LE NÉCROPHILE !

— POUR MOI, IL VA ÊTRE DÉÇU.

— COMMENT ÇA ?

— AS-TU DÉJÀ ESSAYÉ, TOI, DE PARLER À UNE BROCHETTE DE BOUTS DE DOIGTS ?

Autoroute 15, 10h11

Skinner emprunta l'autoroute 15 en direction de Mirabel. Avec un peu de chance, il ne serait pas en retard. Une fois de plus, Gravah l'avait averti à la dernière minute.

— ... EN TOUT CAS, MOI, JE PENSE QUE LE PUBLIC A LE DROIT DE SAVOIR. ON LE FAIT POUR LES PRÉDATEURS SEXUELS, IL N'Y A PAS DE RAISON QU'ON LE FASSE PAS POUR LES TERRORISTES.

— TU SAIS CE QUE LES MOUMOUNES DE LA GAU-GAUCHE SYNDICALE VONT DIRE : TANT QU'IL Y A PAS EU DE PROCÈS, IL EST PRÉSUMÉ INNOCENT.

— INNOCENT, OUI ! SI TU VEUX MON AVIS, LES INNOCENTS, C'EST PLUTÔT CEUX QUI...

Skinner esquissa un mince sourire : HEX-Radio faisait du bon travail. Puis son esprit revint à Gravah...

Fogg lui avait dit qu'il n'avait pas à connaître l'ensemble de l'opération dont Gravah était responsable. Question de sécurité. De compartimentation. Mais Skinner se demandait si Fogg lui-même était au courant de tout.

Après la dernière rencontre des directeurs de filiales, trois mois plus tôt, Jessyca Hunter lui avait laissé entendre que les commanditaires du Consortium ne faisaient plus entièrement confiance à Fogg : trop de ratés, trop de problèmes avec les filiales... « Il ne rajeunit pas. Si on ne pense pas à sa succession, d'autres vont y penser à notre place »... Skinner avait trouvé la remarque suffisamment intrigante pour accepter de dîner avec elle.

À mots couverts, elle lui avait alors proposé une sorte d'alliance. Il était le mieux placé pour savoir ce que Fogg tramait et, elle, elle avait un contact bien placé auprès des commanditaires du Consortium. Du moins, c'était ce qu'elle prétendait.

— ON NE POURRA PAS DIRE QUE HEX-RADIO N'ASSUME PAS SA RESPONSABILITÉ CITOYENNE : VOICI L'ADRESSE ET LE NUMÉRO DE TÉLÉPHONE DE VICTOR PROSE.

— TU VAS ENCORE AVOIR UN BLÂME AU CRTC.

— *Fuck* LE CRTC ! LA VIE DES MONTRÉALAIS EST PLUS IMPORTANTE QUE LA PAPERASSE DES FONCTIONNAIRES !... VICTOR PROSE RESTE AU 222 RUE...

Skinner mit la radio à Espace Musique. Alimenter les journalistes de HEX-Radio était une chose, les écouter en était une autre.

Montréal, SPVM, 10h17

L'inspecteur-chef Thérberge rangea entre deux pages de son agenda la note qu'il avait reçue de Pamphyle. Le médecin légiste lui confirmait que Brigitte Jannequin était morte asphyxiée, probablement étouffée par le poids des céréales sur sa poitrine. Il ajouta qu'elle avait été anesthésiée avant d'être jetée dans le silo. Le rapport officiel serait disponible au cours de la journée du lendemain.

Thérberge prit sa pipe, la porta à sa bouche et fit une grimace. Il l'avait

encore laissée s'éteindre. Le jus de pipe froid avait décidément mauvais goût. Auparavant, c'était le genre de détail par-dessus lequel il passait sans presque s'en apercevoir. Pourquoi est-ce que cela le dérangerait autant, tout à coup ?

Dans son cerveau, une sorte de vigie suivait distraitement ce qui se disait à la radio.

NOUVEAU DÉVELOPPEMENT DANS L'AFFAIRE JANNEQUIN. UN ANIMATEUR DE HEX-RADIO VIENT DE RENDRE PUBLICS LE NOM ET L'ADRESSE D'UN DES PRINCIPAUX SUSPECTS. VICTOR PROSE AURAIT DÉJÀ ÉTÉ INTERROGÉ PAR LA POLICE, MAIS ON NE SAIT TOUJOURS PAS CE QUI EST RESSORTI DE CETTE RENCONTRE...

— C'est quoi, cette folie-là ? explosa Théberge.

Au même moment, le directeur Crépeau entra dans son bureau et se laissait tomber lourdement dans un des fauteuils.

INTERROGÉ À CE SUJET, L'INSPECTEUR RONDEAU A RÉPONDU À NOTRE REPORTER QUE LE SPVM N'AVAIT PAS À COMMENTER, ET JE CITE : « LES INCITATIONS AU LYNCHAGE D'UNE PETITE ORDURE MÉDIATIQUE ».

Théberge esquissa une grimace et ferma la radio.

— Tu vas avoir du plaisir, dit-il à Crépeau.

— Tant qu'il attaque uniquement HEX-Radio... Les autres médias vont se contenter de citer les meilleurs passages sans en faire une question de principe.

— C'est beau, l'optimisme.

— J'ai parlé avec les finances. La situation de BioLife Management n'était pas rose rose. Tu vas recevoir le rapport d'ici la fin de la journée.

— En gros, ça dit quoi ?

— La compagnie a un prêt qui arrive à échéance à la fin du mois. La banque avait annoncé qu'elle refusait de le renouveler. La compagnie, elle, avait besoin d'emprunter encore plus pour passer à la phase trois des tests sur son... comment ils appellent ça ?

— Un nettoyeur génétique.

— C'est ça... Il y a une multinationale qui leur a fait une offre d'achat, mais Hykes ne voulait rien savoir de vendre. Les analystes pensent qu'il n'aurait pas eu le choix.

— Il a peut-être fait disparaître les résultats de ses recherches pour continuer à travailler à son projet ailleurs. Comme ça, il évite que l'argent disparaisse dans le remboursement des dettes de la compagnie.

— Dans quel laboratoire ?

— C'est possible qu'il ait un arrangement avec une autre compagnie. Qu'il leur ait vendu ses résultats...

— Pour lui poser la question, faudrait d'abord le trouver !

— Et qu'il soit en état de parler.

— Tant qu'il ne parle pas avec les doigts...

Crépeau secoua lentement la tête.

— Gonzague, il y a quelque chose qui ne colle pas.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, comme si le fait de s'exposer directement à la lumière du jour pouvait l'aider à y voir plus clair.

— À ton avis, reprit-il, les revendications du groupe écologiste, ça rime à quoi ?

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Qu'un groupe écologiste saccage des usines, des équipements, je peux comprendre. Mais qu'il élimine directement des personnes... J'ai consulté la banque de données d'Europol, tout à l'heure. En Europe, ils ont cinq savants qui ont disparu. Dans cinq pays différents.

— Peut-être que c'est un groupe qui veut éliminer la science à la source...

Paris, 16h34

Après le départ de Chamane, Ulysse Poitras avait vérifié l'état des marchés. Ça bougeait beaucoup dans les matières premières. Depuis plus d'un mois, c'était sur les céréales que semblaient se concentrer les spéculateurs. Y avait-il un lien ?

Il lança une recherche pour retrouver toutes les nouvelles des quatre dernières semaines sur les céréales. L'ordinateur afficha rapidement le résultat : 2651 mentions, classées par ordre de pertinence.

Poitras commença à les parcourir. Il y avait les spéculations habituelles sur la hausse globale de prix que provoquait l'accroissement de la production de maïs aux dépens de la culture des autres céréales... Curieux calcul, songea Poitras. Pour contenir la hausse du prix de l'énergie à l'aide des biocarburants, on provoquait une hausse du prix des céréales. Autrement dit, on détruisait la base alimentaire de l'humanité. Si c'était ça, l'efficacité de la main invisible du marché...

Bien sûr, il y avait la nouvelle politique mise de l'avant par le nouveau président des États-Unis. Mais le marché semblait sceptique quant à ses effets.

Il continua de regarder les résultats. Les informations les plus intéressantes concernaient des pénuries anticipées en Chine et en Inde à cause des mauvaises récoltes. On parlait surtout de l'effet des changements climatiques et d'une maladie causée par un champignon. Les autorités avaient ordonné que des champs entiers soient brûlés pour limiter la contamination.

Il y avait aussi des rumeurs sur la contamination des récoltes par des céréales modifiées génétiquement pour être plus sensibles à certaines maladies. En s'hybridant avec les espèces naturelles, elles les auraient rendues plus vulnérables... De telles céréales n'avaient jamais été mises en marché, protestaient régulièrement les fabricants de semences : c'étaient des modèles créés pour étudier des maladies. Par mesure de sécurité, elles étaient aussi programmées pour ne pas se reproduire. Mais les rumeurs continuaient de circuler.

Poitras essaya ensuite de trouver les transactions qui avaient eu lieu sur le titre de NutriTech Plus au cours des semaines précédentes. Il vit

immédiatement que de gros blocs d'actions avaient été négociés. En les examinant, il repéra le numéro d'un courtier qu'il avait souvent utilisé par le passé. Une petite boîte où il n'y avait qu'un seul courtier.

Il décida de l'appeler.

— Laurent Munoz ?

— Ulysse ?... C'est bien Ulysse Poitras ?

— Une bonne imitation, en tout cas.

— Je te pensais à la retraite.

— Ça ne m'empêche pas de suivre ce qui se passe.

— Je me disais, aussi... Je suppose que si tu m'appelles...

— J'ai besoin d'une information.

— Seulement une ?... Moi, il m'en faudrait des masses ! T'as vu à quel point les corpo US se sont *cheapenées* ? Jusqu'où, tu penses, les *spreads* vont aller ?

Cheapenées... Poitras poussa un soupir. Il n'y avait pas que les obligations qui devenaient plus *cheap*... Le degré d'anglicisation du langage financier, surtout en France, l'avait toujours un peu étonné.

— Aucune idée, répondit-il. Depuis quand tu t'occupes des obligations ?

— J'essaie de développer un modèle à partir des relations entre le prix des *smallcaps*, les *spreads* de crédit et les *forwards* sur les commodités. Je regarde aussi les *shorts* sur les titres, l'évolution du rapport *bull/bear*...

Il était lancé. Depuis que Poitras le connaissait, Munoz avait toujours un nouveau modèle en développement, qui promettait de révolutionner le marché.

— Écoute... Je t'appelais à propos d'un titre... NutriTech Plus. Tu as vendu de gros blocs d'actions à plusieurs reprises.

— Je ne suis pas le seul.

— Je sais. J'aimerais savoir pour qui tu les as négociées...

— Il y a des lois qui interdisent de divulguer ce genre d'information.

— Il y a aussi des lois qui interdisent les délits d'initié.

— Tu penses que... ?

— Tu as vu le volume des transactions ? D'habitude, il n'y a presque rien sur ce titre-là. Ça ne t'a pas mis la puce à l'oreille ?

— S'il fallait que je m'intéresse à tous les *spikes* de transactions, je n'aurais pas le temps de rien faire d'autre.

— Alors, disons que je vais t'en devoir une.

— Écoute, je sors prendre un café et je t'appelle.

Montréal, café Chez Margot, 10h46

L'inspecteur-chef Théberge entra dans le café et prit place à sa table habituelle.

— Une petite soupe, inspecteur ? demanda Margot.

— Juste un café.

— C'est mauvais, trop de café. Je vous apporte une soupe.

Théberge se résigna. Il ne servait à rien de s'opposer aux décrets de Margot. Au comptoir, fidèle au poste, son mari discutait avec les habitués. Comme souvent, le sujet du jour était la politique municipale.

— Moi, je pense qu'il est temps que le vrai monde commence à s'occuper de leurs affaires eux-mêmes, fit le client qui prenait un café, debout devant le comptoir.

— C'est quoi, ton « vrai monde » ? demanda le patron.

— C'est du monde que je comprends ce qu'ils disent !

Margot arrivait avec la soupe. Théberge lui demanda s'il pouvait utiliser le téléphone.

— Faut pas vous gêner.

— Pas celui du comptoir, répondit Théberge.

Margot le regarda un instant puis elle hocha lentement la tête comme si elle comprenait tout ce que la phrase de Théberge ne disait pas.

— Venez avec moi.

Quelques instants plus tard, Théberge était seul dans le salon, le combiné du téléphone collé contre l'oreille gauche.

— Je vais t'envoyer des informations plus complètes sur le portable, fit la voix de Dominique. Mais je peux tout de suite te confirmer qu'il y a eu plusieurs autres attentats du même genre.

— Pour la France, l'Allemagne et la Suisse, je suis au courant. Le département a vérifié avec Europol.

— Il y en a eu d'autres au Japon, en Belgique, en Australie et aux États-Unis.

— Tous revendiqués par le même groupe ?

— Chaque fois, les médias ont reçu un communiqué signé par un groupe dont le nom signifiait « les Enfants de la Terre brûlée » ou quelque chose d'approchant. Jusqu'à maintenant, il y a eu treize attentats dans sept pays différents.

— Et les savants qui ont disparu ?

— Ça, c'est plus curieux. En plus des cinq dans la zone euro, il y en a trois aux États-Unis, deux en Angleterre, un en Corée du Sud et deux au Japon. Mais il y en a seulement deux qui ont été victimes d'attentats. Les autres ont juste disparu... On a peut-être affaire à un groupe qui se spécialise dans le trafic de savants.

Théberge ressentait un certain malaise à discuter de la sorte avec Dominique. Il avait de la difficulté à ne pas l'imaginer derrière le bar du Palace en train de calmer un client, de discuter de problèmes de garderie avec une des danseuses ou de s'occuper d'une autre qui faisait un *bad trip* parce qu'elle avait trop consommé...

Mais son époque de barmaid occupée à faire du bénévolat avec madame Théberge était définitivement révolue. En tant qu'adjointe de F, Dominique était depuis plus de cinq ans au cœur d'un réseau d'informations dont le SPVM ne pouvait même pas rêver.

- Les médias n'ont pas encore fait le lien ?
- Pas encore. Mais ça ne devrait pas tarder.
- Et les autres attentats ?... Notre-Dame de Paris ? L'abbaye de Westminster ?
- C'est partout le même scénario : les auteurs de l'attentat ont rapidement été retrouvés morts et toutes les pistes sont coupées.
- Ce qui veut dire que ceux qui ont préparé les attentats...
- ... sont probablement en train d'organiser les prochains.
- Tu penses que ça pourrait être lié aux terroristes musulmans ?
- C'est la première chose à laquelle les Américains ont pensé. Mais d'après leurs analyses, les islamistes radicaux n'ont aucun intérêt pour les cibles écologiques. Ils préfèrent les lieux symboliques du capitalisme occidental.
- Et les vôtres, vos analyses ?
- Pour une fois, je pense que les Américains ont raison. Quand la vraie vie est dans l'au-delà, on a tendance à se foutre pas mal de la tapisserie qui décolle sur les murs de l'antichambre.

Paris, 17h03

Munoz n'avait pas tardé à rappeler Poitras. Il lui avait confirmé que la quasi-totalité des transactions qu'il avait faites avaient été commandées par trois clients. Et les trois avaient effectué des transactions importantes. Ça ne suffisait pas à prouver le délit d'initié, mais c'était quand même particulier.

Après sa conversation avec Munoz, Ulysse Poitras avait entrepris de vérifier les titres des secteurs de l'alimentation et de la recherche alimentaire. Il voulait voir sur lesquels il y avait eu le plus d'activité.

Aucune entreprise ne se démarquait.

Il vérifia ensuite l'encours des options d'achat et de vente. Deux firmes ressortaient du groupe : Diet's Pro et Biopur Solutions. Dans les deux cas, de grandes quantités d'options d'achat et de vente avaient été négociées. Les options de vente avaient un prix d'exercice nettement inférieur à celui du marché et les options d'achat un prix qui lui était supérieur.

Ça voulait dire qu'un spéculateur espérait les racheter en masse à un prix plus élevé que le prix actuel, donc qu'il prévoyait que leur valeur monterait plus haut encore. Et un autre prévoyait faire de l'argent en les vendant à un prix inférieur au prix actuel parce qu'il pensait que leur valeur tomberait encore plus bas. Y avait-il deux opérations simultanées en cours ?

Poitras regarda la date d'échéance des options. C'est alors qu'il comprit. Il décida de rappeler le courtier. Cette fois, il le joignit sur son téléphone portable.

— Laurent ? C'est encore moi... Ulysse.

— Deux fois le même jour !

— Biopur Solutions et Diet's Pro, ça te dit quelque chose ?

Au bout de la ligne, ce fut le silence pendant quelques secondes.

- Ulysse, si tu me disais ce qui se passe...
- J'ai une seule question : ton client qui s'intéresse à NutriTech Plus, est-ce qu'il n'aurait pas aussi acheté et vendu des tonnes d'options d'achat et d'options de vente sur Biopur Solutions et Diet's Pro ?
- Pourquoi ?
- Tout ça en même temps, ça ne t'a pas surpris ?... Je veux dire, s'il s'attend à ce que le prix du titre baisse, il achète des options de vente et son vendeur va être obligé de lui racheter les titres à gros prix... Et s'il s'attend à ce que le titre monte, il achète des options d'achat et le vendeur est obligé de lui vendre les titres moins cher que leur valeur...
- C'est quoi le problème ?
- Est-ce qu'il n'aurait pas aussi vendu des options d'achat et des options de vente ? Et si c'est le cas, pourquoi il aurait acheté des options qui font exactement l'inverse de la première stratégie ? Ça va neutraliser tous ses gains.
- Quand Munoz répondit, après quelques secondes de silence, il y avait un certain malaise dans sa voix.
- Je me suis dit que ça faisait partie d'une stratégie complexe. Qu'il avait peut-être d'autres transactions ailleurs...
- Regarde les dates des options et dis-moi à quoi tu penses.
- Un instant...
- Après un délai d'une vingtaine de secondes, le courtier se manifestait de nouveau.
- Ça voudrait dire...
- Tu penses ce que je pense ?
- Je vois une seule explication : il s'attend à ce que les titres commencent par baisser de façon spectaculaire, probablement à la suite d'une mauvaise nouvelle, ce qui va lui permettre de gagner une montagne d'argent en les vendant au-dessus de leur valeur. Et il pense que les titres vont ensuite remonter beaucoup plus haut que leur valeur actuelle, cette fois à la suite d'une bonne nouvelle, ce qui va lui permettre de les racheter en bas de leur valeur...
- Il pourrait même devenir l'actionnaire de contrôle.
- Mais comment il pourrait savoir ça ?
- Comment il pouvait aussi savoir que NutriTech Plus est une bonne compagnie malgré les poursuites appréhendées contre ses dirigeants ?
- Je ne t'ai pas dit que c'était le même client...
- Non, tu ne m'as jamais dit que c'était HomniFood. Mais avoue que c'est logique.
- *Shit !...* Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?
- Seulement que tu me dises ce que tu sais.

Reuters, 11h14

... DEUX SEMAINES APRÈS LA MORT DE FREDERICK SHONK, LE

DIRECTEUR DE L'ÉQUIPE DE RECHERCHE, VOICI QUE LE VICE-PRÉSIDENT AU DÉVELOPPEMENT DES PRODUITS, THOMAS LESCROAT, ANNONCE SA DÉMISSION. UNE DÉCISION PRISE DEPUIS LONGTEMPS, AFFIRME LE PRINCIPAL INTÉRESSÉ. LES PARTIES AVAIENT CONVENU D'ATTENDRE LA PUBLICATION DES ÉTATS FINANCIERS TRIMESTRIELS AVANT DE L'ANNONCER. LE TITRE DE BROKINHAUS FOOD & GRAIN, DÉJÀ EN PROIE À DES DIFFICULTÉS, A AMORCÉ UNE NOUVELLE BAISSSE, TERMINANT LA JOURNÉE À...

Paris, Ladurée, 17h18

Paul Hurt suivait la femme depuis une vingtaine de minutes quand elle tourna dans la rue Royale. Son nom était Joyce Cavanaugh. Il ne connaissait son existence que depuis quelques heures, quand l'Institut lui avait transmis sa photo. Elle était censée être la principale piste pour remonter à la direction du Consortium.

Joyce Cavanaugh était aussi connue sous le nom de June Messenger, avait précisé Chamane. Cavanaugh avait de bonnes chances d'être son véritable nom. C'était à ce nom qu'était enregistré l'appartement qui lui appartenait depuis vingt et un ans, rue Saint-Honoré. C'était là que Hurt l'avait trouvée, après avoir attendu plusieurs heures devant chez elle en se disant qu'elle finirait bien par y retourner. Il avait alors amorcé la filature.

Quand Joyce Cavanaugh entra chez Ladurée, Hurt se mit en faction à une dizaine de mètres et il s'absorba dans la lecture d'un guide touristique. Tout en faisant mine de le feuilleter, il récapitulait mentalement ce qu'il avait appris sur elle : fréquentation de l'avant-garde artistique durant sa jeunesse, formation en marketing et communications, militante ultra-libérale par la suite, participation à des *think tanks* néo-conservateurs, liens avec l'industrie des biotechs... On était loin du profil habituel du simple exécutant. Si elle était liée au Consortium, comme l'Institut le croyait, cela devait être à un niveau assez élevé.

Un détail tracassait pourtant Hurt. Dans les renseignements que Chamane lui avait transmis, il manquait une chose importante : la façon dont on avait identifié Joyce Cavanaugh comme piste pouvant mener à la haute direction du Consortium.

— *L'Institut ne nous fait pas confiance*, fit Sharp.

— *Ils auraient quelques bonnes raisons de ne pas le faire*, répondit calmement Steel.

— *Toi, tu prends toujours leur parti !*

Steel choisit de ne pas répondre. Nitro devenait décidément plus difficile à contrôler. Autant lui laisser l'occasion de lâcher un peu de vapeur. De cette façon, le risque d'explosion serait moins élevé.

Huit minutes plus tard, la femme n'était toujours pas ressortie. À l'intérieur de Hurt, Nitro manifestait de plus en plus d'impatience.

— *Qu'est-ce qu'on attend ? Que le café se remplisse, qu'il n'y ait plus moyen d'entrer et qu'on la perde si elle sort par une autre porte ?*

— *Il n'y a pas d'autre porte*, répondit calmement Steel.

— *Pour les clients*, répliqua Sharp. *Mais il y a sûrement une cour à l'arrière. Elle est peut-être déjà dans un autre édifice.*

— *Bon, d'accord.*

Hurt entra à son tour et examina la salle du rez-de-chaussée. Comme il ne voyait pas June Messenger, il monta à l'étage.

Montréal, SPVM, 11h20

Théberge se passa la main sur le foie et jeta un regard à sa cafetière espresso. Il décida finalement de ne pas prendre de café.

La veille, il avait entrepris une cure de vingt jours. Pas de vin, un seul café par jour, un régime quasi Montignac. Le grand nettoyage de la tuyauterie interne, avait-il expliqué à son épouse avant de lui confier la clé de la cave à vin. « Au cas où j'aurais une faiblesse. »

La sonnerie du téléphone interrompit ses ruminations.

— Guy-Paul Morne à l'appareil.

— Vous vous trompez de numéro. C'est Rondeau qui s'occupe des relations publiques.

— Je sais. Mais c'est quand même à vous que je désire parler. Le premier ministre est inquiet.

— Il vient de passer un test de quotient intellectuel ?

Morne ignore la remarque.

— Nos rapports avec la France sont ultra-importants.

— Ultra-importants, l'interrompt Théberge en mettant l'accent sur le premier mot. C'est le nouveau superlatif *in* au ministère ?

— On a besoin de leur appui sur le plan international. On ne peut pas risquer un incident diplomatique.

— C'est aux auteurs de l'attentat qu'il aurait fallu expliquer ça.

— Si Jannequin n'a pas l'impression qu'on fait tout ce qui est en notre pouvoir pour trouver l'assassin de sa fille...

— Et qu'est-ce que vous pensez qu'on fait ? répondit Théberge, irrité. De la danse sociale bio-équitable ? Du macramé environnementalement responsable ?

Morne poursuivit sur un ton détaché, visiblement résolu à ne pas tenir compte des provocations de Théberge.

— Vous avez du nouveau sur Hykes ?

— On croyait avoir retrouvé trois de ses doigts. Finalement, ce n'étaient pas les siens... On l'a rangé au complet dans la catégorie « disparu ».

— Ça se présente plutôt mal pour lui, non ?

— Parce qu'il est introuvable ? Le Parlement est plein d'introuvables chroniques ! Ça n'en fait pas des coupables pour autant... Quoiqu'en y repensant...

— Et l'autre suspect ? Celui qui a passé une partie de la soirée avec elle ?

— Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas considéré comme suspect !

— Il doit bien savoir quelque chose... Vous l'avez interrogé ?

— Non, on l'a recruté pour jouer aux quilles. Il fait équipe avec Crépeau.

À l'autre bout du fil, Morne s'efforçait de conserver un ton compréhensif, de s'adresser à la bonne volonté de Théberge.

— Écoutez, je ne veux surtout pas vous apprendre votre métier. Mais le PM est très insistant. Il s'attend à des résultats rapides... J'ai un peu peur de ce qu'il pourrait décider.

— Vous avez raison : s'il en est rendu à envisager l'hypothèse de décider quelque chose, il est sûrement aux abois.

— Soyez assuré que je comprends votre position. Mais ce n'est pas facile de vous défendre... Avec les vidéos de vos exploits sur Internet... tout ce qui se raconte à votre sujet sur les ondes...

— Je ne savais pas que le premier ministre était un fan d'Internet et de HEX-Radio.

— Il écoute ce qu'écoutent ses électeurs.

— Pour le golf, par contre, il fréquente des clubs où la cotisation est le triple du salaire annuel de ses électeurs.

Une pointe d'exaspération perça dans la voix de Morne.

— Ce n'est pas moi que vous devez convaincre. Ce matin encore, il a fallu que je lui réexplique que ce n'était pas une faveur qu'on vous avait faite en vous bricolant un poste sur mesure. Que c'était la seule façon de vous garder... Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

— Je sens que je ne vais pas tarder à le savoir.

— Que personne n'est indispensable.

Paris, Ladurée, 17h26

Joyce Cavanaugh rencontrait pour la première fois l'homme devant qui elle était assise. Avec son visage bronzé, sa barbe d'une semaine et son col de chemise ouvert, il ressemblait à un touriste fraîchement débarqué du club Med. Ses yeux perçants et son aisance contredisaient cependant cette apparence de playboy désœuvré.

Son regard fixé sur Joyce Cavanaugh rendait la femme mal à l'aise, ce qui était pour elle une expérience tout aussi rare que déconcertante. Rien ne semblait pouvoir intimider cet homme. Ni même le décontenancer.

Elle sortit le quipu de son sac et le lui tendit.

Après l'avoir examiné, Gravah sortit une feuille, un stylo et se mit à tracer des traits longs et courts sur le papier en jetant de fréquents coups d'œil au quipu. Il écrivit ensuite un certain nombre de chiffres et procéda à une addition.

Le total était un nombre de huit chiffres. Cavanaugh y reconnut la date de la journée : l'année, le mois, le jour.

— Tout va bien, dit finalement Gravah en empochant le quipu.

— C'est un code ?

— Perspicace.

Un sourire ironique accompagnait la réponse.

Si le total avait été n'importe quel autre chiffre, GravaH aurait amené madame Cavanaugh à l'endroit prévu pour cette éventualité et il l'aurait abattue sans plus de discussion. Cela aurait signifié : ou bien qu'elle avait trafiqué le quipu, ou bien qu'elle avait été assez négligente pour laisser quelqu'un le faire à son insu... ou bien que Killmore avait des doutes à son sujet. Dans les trois cas, sa disparition aurait été une mesure de sécurité indispensable... Mais cela, son interlocutrice n'en avait aucune idée. Cette connaissance donnait à GravaH un sentiment de supériorité légèrement euphorisant.

Il déposa le stylo sur la table.

— Vous prendrez le stylo en partant, dit-il. Mon rapport est à l'intérieur. Il suffit d'insérer le bout dans la prise spéciale de votre ordinateur.

Le serveur arriva avec leur commande.

— Vous ne le regretterez pas, dit GravaH, quand le serveur déposa un macaron au beurre écossais salé devant elle. Ça n'a aucun rapport avec toutes les saveurs du mois qu'ils inventent pour les touristes.

— Et vous ?

— J'alterne avec leur autre classique, dit-il en prenant une minuscule bouchée de son macaron au chocolat.

Il prit le temps de la goûter avant d'ajouter :

— Par précaution, je vais vous donner un certain nombre d'informations complémentaires. Si j'en crois votre dossier, vous n'aurez aucune difficulté à les mémoriser.

Cavanaugh acquiesça d'un léger mouvement de tête. Peut-être s'agissait-il vraiment d'une mesure de sécurité, pour le cas où le stylo serait perdu ou le message abîmé. Mais peut-être était-ce simplement une ruse pour lui donner un certain sentiment d'importance, pour éviter qu'elle se sente ravalée au rang d'un vulgaire messenger.

— Les informations sur NutriTech Plus sont parvenues à leur destinataire. Leur réseau interne a été visité ce matin. La publication d'articles dans des journaux et les interventions dans les médias sont en bonne voie. Les prises de position sur les marchés financiers sont à peu près complétées. En Chine et en Inde, les négociations se déroulent comme prévu. En Amérique, les vecteurs de dissémination ont commencé à se déplacer.

GravaH remarqua avec un certain amusement qu'à la fin de chaque phrase, Cavanaugh clignait des yeux, comme si elle procédait à l'archivage d'un nouvel élément d'information dans sa mémoire.

— Vous avez des questions ? demanda-t-il.

— Est-ce que je suis censée comprendre ce que j'ai entendu ? demanda la femme avec un sourire.

Joyce Cavanaugh n'avait aucun moyen de savoir si le message et son explication correspondaient à ce qui était contenu dans le stylo. Mais elle était

encline à le croire. Les explications s'intégraient parfaitement à ce que Killmore lui avait révélé.

— Dans certaines limites. Qu'est-ce que vous aimeriez savoir ?

— Les vecteurs de dissémination... C'est un peu vague.

— Des camionnettes, des marcheurs, des petits avions... Toutes les régions visées seront quadrillées en moins de trente-six heures.

Canal VOX, 11h32

VOUS CONNAISSEZ MAINTENANT LE FORMAT DE NOTRE ÉMISSION. CHAQUE SEMAINE, *La Fracture* S'INTÉRESSE À UNE CAUSE DIFFÉRENTE DE FRACTURE À L'INTÉRIEUR DE NOTRE PAYS. LA SEMAINE DERNIÈRE, NOUS AVONS ABORDÉ LA FRACTURE SOCIALE SOUS L'ANGLE ÉCONOMIQUE. VOS COMMENTAIRES SUR NOTRE SITE INTERNET ONT ÉTÉ NOMBREUX.

CETTE SEMAINE, EXCEPTIONNELLEMENT, NOUS ALLONS ABORDER UNE FRACTURE QUI SE MANIFESTE À L'ÉCHELLE MONDIALE : JE VEUX PARLER DE LA FRACTURE ALIMENTAIRE.

CHAMPS DÉVASTÉS EN ASIE, NOUVELLES MALADIES QUI ATTAQUENT LES CÉRÉALES, BAISSÉ DE LA PRODUCTION MONDIALE, MENACES CLIMATIQUES SUR LES ZONES CULTIVABLES... SOMMES-NOUS À LA VEILLE DE CONNAÎTRE UNE DISETTE MONDIALE DE CÉRÉALES ? SOMMES-NOUS À LA VEILLE D'AVOIR UNE HUMANITÉ QUI MANGE ET UNE HUMANITÉ QUI NE MANGE PAS ?... C'EST À CETTE QUESTION QUE NOUS AVONS DEMANDÉ À NOS INVITÉS DE RÉPONDRE. COMME VOUS LE VERREZ...

Paris, Ladurée, 17h34

Hurt évitait de regarder trop directement vers la table de Joyce Cavanaugh et se concentrait sur son thé glacé.

En arrivant, il avait déposé l'appareil photo sur la table, l'objectif tourné vers lui. Le viseur, par contre, était dirigé vers la table de Cavanaugh.

Avant de déposer l'appareil sur la table, Hurt avait fait glisser un bouton, ce qui avait eu pour effet de transformer le viseur en objectif de caméra. Les images que captait l'appareil étaient immédiatement transmises à son iPhone et relayées à son ordinateur, chez lui, lequel en réacheminait aussitôt une copie à Chamane.

Un bref coup d'œil lui permit de voir que Cavanaugh et l'homme qu'elle avait rejoint se tenaient maintenant les mains. Ils se regardaient dans les yeux. Toutefois, quelque chose dans leur attitude contredisait l'impression d'intimité qu'ils s'efforçaient de communiquer.

Hurt aurait pu trouver un prétexte pour passer à côté d'eux, histoire de

vérifier ses soupçons, mais il renonça à l'idée. Mieux valait ne pas courir le risque d'attirer l'attention sur lui. De toute façon, il pourrait revoir l'enregistrement quand il serait seul.

Montréal, 12h11

Yvan Lavigueur marchait de long en large dans son bureau, au dernier étage de l'édifice de Nature's Food. Il avait hâte de voir ce que les journalistes retiendraient de la conférence de presse qu'il avait donnée quelques heures plus tôt.

... L'ALLIANCE LIBÉRALE DU QUÉBEC SUBVENTIONNE SES AMIS POUR QU'ILS ACHÈTENT LE QUÉBEC À LA PIÈCE. ET LE RESTE, LE PREMIER MINISTRE LE VEND À RABAIS AUX ÉTRANGERS !...

Sur l'écran de la télé, l'image du chef du PNQ fut remplacée par celle du présentateur.

DANS UNE CONFÉRENCE DE PRESSE TENUE CE MATIN, LE PDG DE NATURE'S FOOD, YVAN LAVIGUEUR, A AFFIRMÉ NE PAS COMPRENDRE COMMENT DES BOUTS DE DOIGTS ONT PU SE RETROUVER DANS DES CONTENANTS DE YOGOURT PRODUITS PAR SON ENTREPRISE. ALLÉGUANT LA RIGUEUR DES CONTRÔLES INTERNES À TOUTES LES ÉTAPES DE LA PRODUCTION, IL A ÉVOQUÉ LA POSSIBILITÉ DE SABOTAGE.

EN RÉPONSE À UNE QUESTION SUR L'ÉVENTUELLE COMPLICITÉ D'UN EMPLOYÉ DE L'ENTREPRISE, IL A REFUSÉ DE SPÉCULER SUR CE SUJET, PRÉFÉRANT LAISSER AUX POLICIERS LE SOIN DE FAIRE LEUR TRAVAIL.

Un extrait de la conférence de presse apparut à l'écran. On y voyait Lavigueur, cerné par une dizaine de micros, répondre à une question d'un journaliste :

TOUT CE QUE NOUS POUVONS FAIRE, MÊME SI NOUS NE SOMMES AUCUNEMENT RESPONSABLES DE CETTE SITUATION, C'EST DE RETIRER TOUS NOS PRODUITS DES TABLETTES.

— Finalement, ça sort bien, fit Lavigueur.

Il prit une gorgée de scotch, regarda son verre vide et le déposa sur son bureau. À la télé, la caméra revint au présentateur.

LE PDG DE NATURE'S FOOD A TOUTEFOIS ÉTÉ INCAPABLE DE GARANTIR QUE DE NOUVELLES ATTAQUES N'AURAIENT PAS LIEU CONTRE SES PRODUITS...

— *Shit !*

Hampstead, 18h39

Leonidas Fogg avait décrété que c'était une bonne journée et son organisme avait accueilli le décret de bonne grâce : il se déplaçait sans canne et ses difficultés respiratoires étaient minimales.

Au lever, il avait fait tous ses exercices sans trop de difficulté. Autant ses

exercices physiques que l'entraînement mental qu'il s'imposait quotidiennement.

Matin et soir.

On n'obtenait pas le poste qu'il occupait sans effort. Et on ne le conservait pas sans des efforts plus grands encore. Surtout quand on était dans sa situation.

Il avait construit son personnage patiemment. Meticuleusement. Cela représentait des années et des années de travail. Un travail discret. Mais incessant. Des années à surveiller ses moindres pensées. Ses moindres réactions. Pour en venir à agir spontanément comme le Fogg qu'il voulait être. Des années d'entraînement quotidien pour en venir à penser spontanément comme lui. En toutes circonstances... Être Fogg était un travail à temps plein. Mais les résultats étaient à la hauteur de ses efforts. Même ses rêves, la nuit, avaient fini par être ceux du Fogg qu'il construisait méticuleusement, chaque matin, dans sa pièce de visualisation au sous-sol.

— Nous allons liquider une partie des filiales du Consortium, dit-il.

Jessyca Hunter parut sincèrement étonnée.

— Pour quelle raison on ferait ça ?

— « Ces messieurs » ont été très clairs. J'ai donc élaboré un plan.

— Pour liquider nos filiales ?!

Fogg prit le temps de regarder un papier qu'il n'avait aucun besoin de consulter.

— Je me suis d'abord concentré sur Candy Store, reprit-il. Et j'ai pensé que ça vous ferait plaisir de vous occuper personnellement des négociations avec notre acheteur potentiel.

La femme ne put réprimer une légère surprise. Pour quelle raison Fogg lui confiait-il une telle tâche ? Parce qu'il croyait que ce serait pour elle une occasion de faire un faux pas ?... Par contre, ça pouvait aussi être une occasion de marquer des points. D'étendre son réseau de contacts.

— Si vous croyez que je suis la personne la mieux placée pour effectuer cette tâche...

— Cela va de soi. Pour les autres filiales, je vais vous fournir un projet détaillé d'ici quelques jours.

— Bien.

— Je devine que vous n'êtes pas entièrement d'accord avec cette rationalisation du Consortium.

Jessyca Hunter hocha la tête dans un geste qui pouvait tout aussi bien signifier qu'il avait deviné juste ou qu'elle enregistrerait simplement ce qu'il disait.

— Moi-même, reprit Fogg, j'étais plutôt réticent, au début. Mais je dois dire que le point de vue de « ces messieurs » n'est pas sans intérêt.

Fogg avait choisi de demeurer vague. Pour voir ce qu'elle répondrait. Peut-être madame Messenger l'avait-elle déjà informée de tout ça ? Si c'était le cas, peut-être se trahirait-elle ?

À la surprise de Fogg, elle changea brusquement de sujet.

— Madame McGuinty est très satisfaite de son programme de recrutement, dit-elle.

Pourquoi changeait-elle de sujet ? se demanda Fogg. Avait-elle peur de révéler ce qu'elle savait en poursuivant cette discussion ?

— Bien, se contenta-t-il de répondre.

— Elle prévoit avoir terminé le recrutement initial dans un à deux mois. Par la suite, il s'agira de combler les besoins *ad hoc* des laboratoires.

— Vous paraissez très satisfaite de votre nouvelle recrue, dit Fogg en souriant.

Jessyca Hunter ne savait pas quoi penser de cette remarque. Était-ce un simple coup de sonde ? Fogg avait-il des doutes sur les allégeances de la nouvelle directrice de Brain Trust ?

— Je pense en effet que nous avons eu la main heureuse, dit-elle.

— Je suis assez d'accord avec vous... ce qui n'est pas une raison pour relâcher les procédures de vérification habituelles.

Puis il ajouta avec un sourire :

— La loyauté est une plante qui a besoin d'être entourée de beaucoup d'attention et de soins pour s'épanouir.

Après le départ de Jessyca Hunter, Fogg se dirigea vers la fenêtre pour regarder le jardin. Garder ses ennemis tout près de soi, songea Fogg. Jamais il n'avait aussi bien appliqué le principe.

Un instant, il songea à transmettre les coordonnées de Hunter à l'Institut. Ils la connaissaient déjà : leur intérêt pour elle n'aurait pas besoin d'être stimulé.

Puis il songea que ce serait trop évident. On penserait tout de suite à lui. Autant être patient et continuer à la surveiller de près.

Montréal, SPVM, 13h48

L'inspecteur-chef Thériège regardait la vidéo que Les Enfants de la Terre brûlée venaient de diffuser sur Internet. Le porte-parole avait un déguisement à la ZZ Top, lunettes fumées et guitare incluses. Mais sa stature et sa voix étaient celles d'un enfant.

La politique de la terre brûlée a été inventée par l'Occident. C'est la politique qu'elle a pratiquée à la grandeur de la planète : tout razzier, puis aller ailleurs quand il ne reste plus rien. L'Occident va maintenant goûter à sa propre médecine... Les Enfants de la Terre brûlée ne font que désigner les principales causes de scandale. Et ils encouragent les individus qui ont une conscience écologique à agir. À prendre leurs responsabilités. Il faut que, partout sur la planète, les initiatives écocitoyennes se multiplient...

La figure du porte-parole disparut, remplacée par deux mots en blanc qui

se détachaient sur fond noir :

Biopur Solutions Diet's Pro

Les deux prochaines cibles, songea Théberge. Puis il pensa aux cracks de l'informatique : réussiraient-ils, par l'analyse des images, à trouver quelque chose derrière le déguisement ?... Peu probable.

Paradoxalement, cette pensée le rassurait : il y avait encore des limites à ce que pouvaient réaliser les ordinateurs.

Comme il se levait pour aller à la fenêtre, la porte s'ouvrit devant Grondin.

— J'ai rencontré l'ex-femme de Hykes. Elle ne comprend pas pourquoi il aurait voulu disparaître. Elle dit qu'ils s'étaient séparés bons amis. Le problème, c'était qu'il travaillait tout le temps et qu'il n'avait pas de temps à consacrer à leur vie de couple. À sa connaissance, il n'avait personne dans sa vie.

— Il avait peut-être des problèmes financiers.

— Je lui ai posé la question. Du temps où il était avec elle, il mettait la moitié de son salaire de côté. À la banque, ils confirment que ses finances personnelles sont en bon état.

— Vous la croyez ? demanda Théberge.

— Elle avait l'air vraiment sincère. Si elle joue un rôle, elle est meilleure que tous les candidats de *Jouez le rôle de votre vie*.

— L'émission de télé-réalité, fit Théberge avec une moue. Vous écoutez ça ?

Visiblement, il n'avait pas une haute opinion des critères de comparaison de Grondin.

En guise de réponse, ce dernier se contenta de hocher la tête et il se mit à se gratter le dessus de la main. Ne voulant pas prendre la responsabilité de déclencher une crise d'eczéma majeure chez son adjoint, Théberge s'empressa de changer de sujet.

— Donc, reprit-il, pas de problèmes financiers, pas de problèmes de couple... Allez questionner tous ceux qui le connaissent.

— D'accord.

Théberge fixa tout à coup Grondin comme s'il prenait conscience de quelque chose.

— Sous votre veston, c'est bien ce que je pense ?

— Un gilet pare-balles.

— Il y a une raison particulière ?

— J'ai regardé les statistiques. Il n'y a aucun moyen de prévoir assez précisément quand on peut en avoir besoin. Alors, je me suis dit que, si je voulais mettre toutes les chances de mon côté...

Théberge secoua la tête, mi-ébaudi, mi-découragé.

— C'est sûr, dit-il finalement, pour survivre aux conférences de presse...

Après le départ de Grondin, Théberge alluma sa pipe, ce qui augmenta sa mauvaise humeur : avec toute cette publicité anti-tabac, il n'arrivait plus à fumer avec le même plaisir qu'avant, même à doses homéopathiques. Et les enquêtes qui n'allaient nulle part...

Celle sur le meurtre de Brigitte Jannequin s'enlisait dans d'obscurs complots terroristes. Celle sur la mort de Gontran ne donnait aucun signe de vouloir avancer... Un instant, il se demanda s'il ne devrait pas aller discuter un peu avec lui – malgré son état. Mais il n'avait pas le cœur à rencontrer des morts.

Lyon, 19h52

Martyn Hykes se trouvait dans un bureau de dimensions impressionnantes. Un des murs était entièrement occupé par un aquarium.

Le garde qui l'accompagnait n'avait qu'une télécommande à la main, mais c'était suffisant pour enlever à Hykes toute velléité de rébellion. D'une légère pression de l'index, il pouvait lui envoyer une décharge qui ferait contracter tout son corps pour ensuite le laisser sans force, incapable même de se tenir debout.

La femme assise derrière le bureau se leva et vint vers lui. Elle avait le profil de la secrétaire de direction de luxe : apparence soignée, blonde, bien faite, le regard intelligent et, accessoirement, hyper compétente. Hykes lui donna au plus une quarantaine d'années.

— Maggie McGuinty, dit-elle en lui tendant la main. Je suis la directrice de ce centre de recherche.

Hykes hésita à accepter sa poignée de main.

— Je serais plus heureux si je n'avais pas ça, dit-il.

Il montra les bracelets qu'il avait au poignet.

— Vous verrez, on s'y habitue vite. Et puis, tant que vous êtes dans l'édifice, ils vous protègent contre les différents systèmes de sécurité.

— Vous n'imaginez quand même pas que vous allez me garder ici indéfiniment !

— Bien sûr que non, dit la femme en feignant l'indignation devant une telle idée.

Puis elle ajouta avec un large sourire :

— Seulement le temps que vous nous serez utile.

Elle retourna au bureau prendre une petite télécommande, se tourna vers le mur aquarium et appuya sur un bouton. L'image animée de l'aquarium disparut. Elle fut remplacée par celle d'une salle couverte de sable où était disposée une longue rangée de chaises.

— On appelle cet endroit le séchoir, précisa McGuinty en revenant vers Hykes.

La plupart des chaises étaient vides. Seules quatre personnes y étaient assises. Elles étaient toutes attachées sur leur chaise. Deux semblaient mortes.

Une autre était mal en point. La quatrième paraissait en bonne santé et suait abondamment.

— Si vous le désirez, vous pouvez les rejoindre, reprit-elle. Il y a encore plusieurs chaises de libres.

— Qu'est-ce qu'ils font là ?

— Ils sèchent.

Hykes avait de la difficulté à décoller son regard de la vitre.

— Quand ils seront tous complètement momifiés, reprit la femme, la salle deviendra une exposition permanente.

Puis elle ajouta, avec un sourire :

— Dans les milieux artistiques, ils appellent ça une « installation », je crois. Un *work in progress*. Je préfère parler de matériel pédagogique... Mais je lui ai quand même donné un nom.

Elle appuya de nouveau sur un bouton de la télécommande. Quelques mots apparurent dans le bas de la baie vitrée.

Le mystère de la Trinité

— À première vue, il s'agit d'un titre un peu hermétique. Mais une fois qu'on a fait le lien, ça devient évident... Vous saisissez ?

Hykes demeurait bouche bée. Son regard allait de la directrice à la pièce de sable comme s'il n'arrivait pas à croire à ce qu'il voyait.

— Dans un premier temps, la mort alimente la vie. Pensez à tous les animaux et à toutes les plantes qu'il a fallu tuer pour vous permettre de demeurer en vie. Dans un deuxième temps, la vie nourrit la mort. Pour ne pas disparaître, la mort doit sans cesse avoir de nouveaux vivants à tuer... Personnellement, ce qui m'intéresse, c'est la troisième étape : quand la mort immortalise l'image de la vie... La mort qui se nie elle-même pour faire accéder la vie à une forme d'éternité... J'ai aussi songé à un autre titre : *Le désert intérieur*. Mais ça me semblait trop évident.

Un sourire apparut sur le visage de la femme. Elle fixa Hykes un moment.

— Je vois que votre sensibilité artistique n'est pas tout à fait au point, reprit-elle. Alors, considérez cette œuvre comme un exercice pédagogique. Ces gens que vous voyez, ce sont nos chercheurs dissidents. Partout sur la planète, les dissidents se plaignent qu'on les empêche de se réunir... Ici, ils ont tout le temps du monde pour le faire.

Elle pointa la télécommande vers le mur et appuya de nouveau sur le bouton. La fenêtre reprit l'apparence de l'aquarium.

— Pour stimuler la motivation de notre personnel, reprit-elle, c'est très efficace. Presque trop, je dirais. Au rythme où vont les choses, je doute de pouvoir achever un jour l'exposition.

Puis elle changea de sujet.

— J'ai toujours aimé les aquariums. Pour créer un climat de détente, je ne connais rien de mieux. Toutes nos chambres en sont pourvues... De fenêtres

aquariums, évidemment. Pas d'aquariums véritables. Imaginez le facteur de risque : des centaines d'aquariums ! Avec les recherches que nous poursuivons...

Elle retourna derrière son bureau et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Envoyez-moi Calderon.

Puis elle revint à Hykes.

— Luis Felipe Calderon. Votre chef de laboratoire... Si vous avez besoin de quoi que ce soit pour vos recherches, il a la responsabilité de vous le procurer. Nous mettons un point d'honneur à assurer à nos collaborateurs les meilleures conditions de travail... Bien sûr, vous avez une obligation de résultat, mais à moyen ou long terme seulement. Nous ne sommes pas intéressés par des recherches bâclées en catastrophe à cause des impératifs de publication ou parce qu'il faut une annonce pour soutenir la valeur des actions de l'entreprise.

— Mais je n'ai pas le choix d'accepter ?

— Bien sûr que si. On a toujours le choix d'être dissident... mais pas celui des conséquences de la dissidence.

Un sourire balaya subitement les dernières phrases.

— Je suis certaine que vous vous plairez avec nous. Tout ce que vous désirez, vous pouvez l'obtenir. Dans les limites d'une certaine raisonnable, bien sûr. Nourriture, vins et alcools, cigares, femmes... Dans votre cas, je sais que vous préférez les femmes aux jeunes garçons... Voyez-vous, nous croyons au bonheur. L'expérience montre qu'une certaine dose de bonheur améliore la créativité.

— C'est le paradis, quoi ! ironisa Hykes.

— Presque... Évidemment, si nous voyons que vous sabotez vous-même votre recherche ou si vous tentez de vous enfuir, vous serez mis en dissidence.

— Pendant combien de temps ? répliqua Hykes sur un ton de défi. Un an ? Deux ans ?

— Vous exagérez, répondit la directrice en souriant. Il faut beaucoup moins de temps pour transformer un individu en un matériel pédagogique adéquat.

HEX-Radio, 14h16

... POUR LES RÉSULTATS DE NOTRE CONSULTATION SUR « LA CIBLE DE LA SEMAINE ». VOS VOTES SONT MAINTENANT COMPILÉS. C'EST À UNE GRANDE MAJORITÉ QUE VOUS AVEZ ÉLU L'INSPECTEUR-CHEF GONZAGUE THÉBERGE, ALIAS LE NÉCROPHILE, COMME PERSONNALITÉ CIBLE DE LA SEMAINE. C'EST DONC À LUI QUE NOS ENQUÊTEURS VONT S'INTÉRESSER.

Montréal, SPVM, 14h37

Théberge regardait le titre qui faisait la une de l'*HEX-Presse*.

Éleveurs de canards canardés

Tout en secouant la tête, il parcourut les premiers paragraphes. Un groupe végétaliste peu connu, Les Canards déchaînés, revendiquait l'attentat. La nuit précédente, la résidence privée d'un producteur de foie gras de canard avait été criblée de balles avec des armes de petit calibre. Les projectiles n'avaient aucune chance de traverser les murs et d'atteindre les résidents.

Le message des agresseurs au propriétaire de l'entreprise était toutefois plus menaçant :

La prochaine fois, vous serez enlevé et on va vous faire subir le traitement que vous infligez aux canards. Vous serez confiné dans un espace réduit, condamné à vivre couvert d'ordures et gavé jusqu'à ce que votre foie explose. Vous avez une semaine pour fermer votre entreprise.

Une photo de canard accompagnait l'article, le cou et la tête effectivement couverts de ce que les écologistes appelaient des immondices.

Se pouvait-il que les gens soient devenus si stupides ? se demanda Théberge. Puis il se corrigea mentalement : pas stupides, ignorants. Désespérément ignorants. À force de ne pas avoir de contacts avec les animaux, sauf à travers des reportages édulcorés, ils pouvaient croire n'importe quoi. Aucun citoyen n'avait probablement jamais vu un canard plonger sa tête dans les marais à la recherche de scirpes... et la ressortir couverte de toutes sortes de résidus. Aucun citoyen ne savait, selon toute probabilité, que les canards se gavaient naturellement avant les migrations, même si ce n'était pas au point où le faisaient les éleveurs. Et aucun ne savait, assurément, que la bonne santé du canard était une condition indispensable à la qualité du foie gras.

Bien sûr, il y avait des excès. Bien sûr, il y avait des éleveurs qui forçaient sur le gavage et négligeaient l'entretien des oiseaux, à la recherche de petits profits à court terme... ou simplement par bêtise. Mais un foie qui explose ?... C'était un danger qui menaçait beaucoup plus les touristes sur les plages d'Old Orchard que le canard d'élevage moyen !

Ce qui mettait le plus Théberge en furie, c'était que des reportages aussi primaires discréditaient les défenseurs des droits des animaux et nuisaient à leur travail pour corriger les situations vraiment intolérables, lesquelles ne manquaient pourtant pas. Au rythme où progressait la pollution, seules les espèces domestiques et celles conservées dans des zoos auraient une chance de survivre.

Théberge fut tiré de sa réflexion par l'arrivée de sa secrétaire. Elle précédait un homme d'une cinquantaine d'années qui avait un uniforme d'agent de sécurité.

— Je suis Vincent Marceau, responsable de la sécurité dans un marché d'alimentation, fit l'homme en tendant la main à Théberge. On m'a dit que c'est vous que je devais voir.

Puis il déposa un DVD sur le bureau.

— Je pense avoir des informations sur les doigts qui ont été trouvés dans des contenants de yogourt.

À son ton de voix calme et posé, Théberge jugea qu'il n'avait probablement pas affaire à un illuminé. Il l'invita à s'asseoir.

— Je vous écoute, dit-il.

Marceau raconta son histoire. Quand il eut terminé, Théberge lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il peut s'agir des individus qui ont mis les bouts de doigts dans les yogourts ?

— C'est en écoutant la conférence de presse du président de Nature's Food que j'ai eu le flash. À l'épicerie, ils avaient un comptoir spécial pour le mois : une promotion. C'est devant leur comptoir que se tenaient les deux individus suspects.

Ils regardèrent ensuite l'enregistrement ensemble. Théberge dut admettre que le comportement des individus était tout sauf naturel. Ils s'étaient effectivement placés de manière à ce que leurs mains échappent aux caméras.

— Je vous remercie, dit Théberge en raccompagnant Marceau à la porte de son bureau. Si jamais vous les apercevez de nouveau...

— Bien sûr...

Avant de sortir, l'agent de sécurité se tourna vers Théberge et lui dit, l'air hésitant, presque gêné :

— J'aurais une question à vous poser.

Théberge se contenta d'attendre qu'il poursuive.

— C'est vrai, ce qu'ils disent à la télé ?... Je veux dire, que vous parlez avec les morts ?

Le policier s'efforça de ne pas manifester trop ouvertement son agacement.

— Un des avantages qu'il y a à parler avec les morts, dit-il avec un sourire, c'est qu'ils ne posent jamais de questions indiscretes.

— Bien sûr... Je comprends...

Marceau se dépêcha de partir.

Une fois seul, Théberge redémarra l'enregistrement. L'hypothèse de l'agent de sécurité était un peu tirée par les cheveux, mais elle méritait d'être vérifiée.

Paris, restaurant I Golosi, 20h41

Chamane et Poitras avaient une table installée dans la petite épicerie attenante au restaurant. Il n'y avait que quatre tables dans la pièce et les trois autres étaient vides. Autour d'eux, les armoires étaient remplies jusqu'au plafond de bouteilles de vin et de sachets de champignons déshydratés, de

bidons d'huile d'olive, d'emballages de pâtes alimentaires...

— Je suis impressionné, fit Poitras en souriant.

Chamane rayonnait.

— Il paraît que les vins sont très bons, dit-il.

— Ah oui ?

— C'est ce qui est marqué sur Internet. Il y a quarante-trois clients qui ont écrit leurs commentaires. Paraît que c'est de la vraie cuisine italienne.

— Tu veux dire que tu as choisi le restaurant sur Internet ?

Poitras le regardait en se demandant si Chamane n'essayait pas de lui faire une blague.

— Faut être rationnel, dans la vie, *man*... Tu m'aurais vu en train d'essayer des restaurants jusqu'à temps que je trouve le bon ? J'ai pris la catégorie des restaurants italiens avec des tables d'hôte en haut de trente euros et j'ai regardé ce qu'il y avait à proximité de la Bourse. Je me suis dit qu'ils devaient avoir un menu qui tombe dans les cordes des hommes d'affaires.

Le serveur apporta la carte des plats et celle des vins. Chamane demanda à Poitras de s'occuper du vin.

— Sur Internet, qu'est-ce qu'ils conseillent ? demanda ce dernier en souriant.

Il prit la carte et l'ouvrit.

— Les barolos Clerico...

Puis, comme s'il avait un doute, il demanda à Poitras :

— Ça se peut, un barolo Clerico ?

Poitras parcourut la carte des yeux.

— Il y en a cinq, dit-il.

— On peut demander au serveur lequel prendre. C'est unanime dans les commentaires : on peut leur faire confiance pour choisir le vin.

— Si c'est écrit sur Internet...

Le serveur recommanda un Clerico Pajana 1996 qui n'était pas sur la carte. Poitras prit le temps de goûter le vin avec application sous l'œil légèrement inquiet de Chamane.

— Excellent, dit-il au serveur.

Le visage de Chamane s'illumina.

— Tu vois que j'avais raison, dit-il. On peut se fier à Internet.

Lorsque le serveur fut parti, Poitras entreprit de résumer à Chamane ce qu'il avait trouvé.

— Il y a eu de la spéculation sur le titre au cours des deux derniers mois. Mais ce ne sera pas facile à prouver... Par contre, en comparant les courriels et les projets spéciaux mentionnés dans la comptabilité, on voit qu'il y a eu des détournements de fonds. Peut-être du blanchiment...

— Ça, tu es capable de le prouver ?

— Moi, non. Mais avec ces renseignements-là, des policiers qui ont le pouvoir de faire saisir des comptes bancaires...

— *Yes !...* J'envoie ça tout de suite à Dominique !

— Le plus intéressant, c'est les projets auxquels l'argent détourné a servi.
— Acheter des châteaux aux membres de la direction ?
— Plutôt des attaques contre des concurrents...
— Tu veux dire : des campagnes de pub ?
— Sabotage d'usines, empoisonnements de produits de concurrents, harcèlement de la famille des dirigeants... Il y a même deux transactions qui ressemblent à des contrats pour faire éliminer des personnes.

— *Fuck !*

Poitras secoua la tête comme si lui-même n'arrivait pas à croire à ce qu'ils avaient trouvé.

— Je ne comprends pas qu'ils aient gardé ça dans leur ordinateur, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux, *man*, ça entre pas dans la tête des gens, qu'un ordinateur, ça peut être piraté. C'est comme le sida : ils pensent que ça arrive juste aux autres.

Longueuil, 16h25

Victor Prose avait été élevé au milieu des livres. Littéralement. Enfant, il avait eu sa chambre dans la bibliothèque. À sa naissance, ses parents n'avaient eu le choix que de le faire dormir là en attendant d'avoir les moyens de déménager dans un appartement plus grand.

Mais les moyens n'étaient jamais venus. Les livres, par contre, avaient continué de se multiplier. De nouveaux rayons étaient apparus sur les murs.

Quand Prose avait atteint l'âge de sept ans, les quatre murs étaient couverts. Une sorte d'équilibre s'était alors instauré : les livres avaient le pourtour de la pièce, Prose avait le centre.

À cette époque, il avait eu une révélation : tous ces livres avec lesquels il avait tissé des liens de voisinage, ils parlaient. Pour les comprendre, il suffisait de connaître leur langue. Prose s'était alors empressé d'apprendre à lire. Et depuis, il n'avait jamais cessé. Les journées où il ne lisait pas, il se sentait vide. Isolé. Comme s'il se retrouvait seul devant sa mort imminente. Devant l'usure du temps. Les livres étaient pour lui des machines à effacer le temps.

Plus tard, il avait compris qu'ils pouvaient aussi être des professeurs. Mais en plus disponibles : on pouvait les arrêter et les remettre en marche quand on voulait, les faire répéter autant de fois qu'on voulait... Aux rapports de voisinage et d'accompagnement s'étaient alors ajoutés des rapports d'utilité : les livres lui apprenaient toutes sortes de choses.

Puis il y avait eu Internet. Des livres sur écran qui renvoyaient à toutes sortes d'autres livres...

Le rapport de Prose aux livres passait maintenant en grande partie par l'information électronique. Mais son vieux fond de connivence avec les livres de papier était demeuré. Quand il se retrouvait devant une situation inconnue ou angoissante, son premier réflexe était de se tourner vers les livres. C'est pourquoi, quand il avait appris que HEX-Radio le prenait à partie et lançait des rumeurs à son sujet, il s'était souvenu de Sun Tsu : *L'Art de la guerre*. Et

particulièrement du passage où Sun Tsu parle de la supériorité que donne l'information, de la nécessité de connaître son ennemi.

Prose avait alors décidé de syntoniser HEX-Radio en continu pendant qu'il travaillait à son bureau. Et de prendre plus de notes.

— IL S'APPELLE HYKES.

— HYKES ?

— MARTYN HYKES. AVEC UN « Y » À MARTYN.

— SAIS-TU SI LES FLICS ONT ESSAYÉ DE LE TROUVER ?

— C'EST CE QU'ILS DISENT. MAIS SI TU VEUX MON AVIS, ILS ONT PAS DÛ ESSAYER FORT FORT. EN TOUT CAS, PARAÎT QU'IL EST PAS CHEZ LUI NI À SON BUREAU.

— AVOUE QUE ÇA FAIT DRÔLE... LE GARS DISPARAÎT JUSTE APRÈS QUE SON LAB EST DÉMOLI ET ON RETROUVE LE CADAVRE DE LA FILLE AVEC QUI IL TRAVAILLAIT DANS UN SILO DE CÉRÉALES.

— LA FILLE, TU PENSES QUE C'ÉTAIT SA MAÎTRESSE ?

— ÇA SE PEUT... PEUT-ÊTRE QU'ELLE ÉTAIT ENCEINTE ET QU'ELLE VOULAIT PAS SE FAIRE AVORTER. LES LABORATOIRES, C'EST COMME LES BUREAUX : ÇA SERAIT PAS LE PREMIER PARTY DE BUREAU QUI AURAIT MAL TOURNÉ... PEUT-ÊTRE AUSSI QUE C'EST UNE DE SES EX QUI LE FAISAIT CHANTER ?... QUAND LES FLICS DISENT RIEN, ON PEUT FAIRE TOUTES LES SUPPOSITIONS.

Toujours les mêmes insinuations déguisées en questions, songea Prose. C'était une de leurs principales armes. L'important, c'était de raconter une bonne histoire. Une histoire qui accrochait... Que cette histoire ait le moindre rapport avec la réalité, ça, par contre...

— TU PENSES QU'IL A ÉTÉ ÉLIMINÉ, LUI AUSSI ?

— NON. ON L'AURAIT TROUVÉ. REGARDE ÇA DE FAÇON RÉALISTE, UNE MINUTE... T'AS UN GARS QUI A PAS RÉUSSI À VENDRE SA COMPAGNIE. QUI FAIT VENIR UNE FILLE À SON BUREAU EN FIN DE SOIRÉE... ET QUI DISPARAÎT EN NE DISANT RIEN À PERSONNE. COMME PAR HASARD, TOUS LES RÉSULTATS DE SES RECHERCHES DISPARAISSENT EN MÊME TEMPS QUE LUI... C'EST QUOI, TA CONCLUSION ?

— C'EST SÛR QUE VU COMME ÇA...

Quand le carillon de la porte se fit entendre, Prose baissa le volume de la radio, se leva, se rendit à la porte et jeta un regard à travers l'œil-de-bœuf.

Encore des gens qu'il ne connaissait pas.

Il retourna à sa table de travail sans répondre. Depuis que HEX-Radio avait donné son adresse en ondes, à l'émission de l'avant-midi, c'était la troisième fois que des inconnus sonnaient à sa porte, par groupes de deux ou trois.

La première fois, les deux jeunes à qui il avait ouvert lui avaient déclaré

qu'ils venaient pour voir de quoi il avait l'air. Ils voulaient savoir comment il se sentait, pourquoi il ne voulait pas donner d'entrevues. Puis ils s'étaient mis à rigoler, comme s'ils ne savaient pas quoi dire de plus.

La fois suivante aussi, il avait ouvert. Ils étaient trois. Ceux-là voulaient savoir s'il connaissait « la fille » depuis longtemps. Si elle était sa maîtresse. Un des trois lui avait même braqué une caméra devant le visage. Il avait eu le temps de prendre une brève rafale de photos avant que Prose referme la porte. Elles s'étaient retrouvées sur Internet dans l'heure suivante.

— ET CELUI QUI A MANGÉ AVEC ELLE AU RESTAURANT ?

— C'EST VRAI QUE ÇA FAIT UNE DRÔLE DE COÏNCIDENCE... MAIS LES FLICS, EUX AUTRES, ILS ONT L'AIR DE TROUVER ÇA NORMAL.

— MOI, JE ME DIS, CE GARS-LÀ, IL DOIT BIEN AVOIR DE QUOI À DIRE.

— ON L'A APPELÉ TOUT À L'HEURE. IL A REFUSÉ DE FAIRE UNE ENTREVUE. POURTANT, LE MOIS PASSÉ, JE L'AI VU À LA TÉLÉ.

— PEUT-ÊTRE QUE LA RADIO, C'EST PAS ASSEZ GLAMOUR POUR LUI !

Tant qu'il avait écouté HEX-Radio de façon sporadique, pour documenter ses textes à venir, Prose était parvenu à demeurer relativement serein. Mais maintenant qu'ils s'en prenaient à lui, il trouvait plus difficile de contrôler ses mouvements d'humeur.

— EN TOUT CAS, IL NE RÉPOND PLUS AU TÉLÉPHONE.

— C'EST ÉTRANGE, ÇA.

— NI QUAND ON SONNE À SA PORTE.

— D'HABITUDE, QUAND ON N'A RIEN À CACHER...

— SUR INTERNET, J'AI TROUVÉ DES PHOTOS DE LUI PRISES PAR CEUX À QUI IL A FERMÉ LA PORTE AU NEZ !

— C'est du grand n'importe quoi ! fit Prose, excédé, en relevant les yeux vers la radio.

Il n'y avait pas de raisons qu'il tolère ça plus longtemps. Il ferma la radio, se leva, se dirigea vers le téléphone, composa le numéro du SPVM et demanda à parler à l'inspecteur-chef Théberge. S'il y avait quelqu'un qui pouvait comprendre ce que c'était que d'être pris pour cible par HEX-Radio...

Montréal, SPVM, 17h39

Comme Théberge allait sortir de son bureau, Crépeau s'encadra dans la porte.

— J'ai mis mon cerveau à *off*, dit préventivement Théberge. Il ouvre demain matin à neuf heures.

Crépeau ignore la remarque, entra et ferma la porte derrière lui.

— Deux minutes, dit-il. Il faut que je te parle de quelque chose. Tu mettras ça dans ta mijoteuse.

Théberge poussa un soupir de résignation.

— Pas un autre mort...

— Non. Cette fois, c'est un accident... Mais c'est quand même curieux.

Théberge s'assit sur le coin de son bureau.

— Un accident de la circulation, reprit Crépeau. La victime n'avait aucun papier d'identité. Ses empreintes digitales et sa photo ne sont dans aucune banque de données... Et il n'y a pas eu de disparition de signalée. Par contre, on a trouvé ça autour de son cou.

Il sortit de sa poche un Ziploc dans lequel il y avait un collier fait de cordelettes.

— T'as une idée de ce que c'est ? reprit Crépeau.

— On dirait du macramé.

Théberge prit le sac entre ses doigts pour tâter le collier à travers le plastique.

— Tu penses que c'est important ? demanda-t-il.

— Aucune idée. Mais c'est le seul élément qu'on a pour l'identifier.

— Le véhicule ?

— Là, c'est encore plus intéressant. Il a été loué aux États-Unis, il y a une semaine. Par quelqu'un d'autre... qui n'existe pas, lui non plus.

— Ça veut dire que le crime organisé est impliqué.

— Le crime organisé... ou une agence de renseignements américaine.

— C'est ce que je disais, répliqua Théberge, pince-sans-rire.

Crépeau sourit à peine.

— Ça fait quand même une drôle de coïncidence, dit-il. Deux morts en l'espace de deux mois, qui n'ont aucune identité.

— Sans compter les trois bouts de doigts...

— Ils sont rendus à six : ils en ont trouvé trois autres dans les yogourts rappelés.

— On sait s'ils appartiennent à Hykes ?

— Les nouveaux ? Pas encore...

Crépeau se leva.

— Pour le type qui n'existe pas, dit-il, j'ai fait reconstituer son visage par ordinateur pour enlever les traces de l'accident. Ça devrait être dans les médias aux informations de six heures... Peut-être qu'on va avoir un coup de chance.

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 19h02

Skinner entra dans sa chambre d'hôtel et jeta son manteau sur le lit. Un regard à sa montre lui apprit qu'il avait juste le temps d'allumer la télé pour écouter l'entrevue qui l'intéressait.

Quand l'écran s'éclaira, il syntonisa TV5.

Un animateur discutait avec un invité. Ils étaient assis de part et d'autre de la table. De façon assez prévisible, l'émission s'appelait *Face à face*.

— MONSIEUR DAUDELIN, VOUS PUBLIEZ MAINTENANT *Bio à*

mort, UN LIVRE QUI DRESSE UN BILAN DES SCANDALES LIÉS À L'ALIMENTATION BIO. VOUS SOULEVEZ DES CAS D'EMPOISONNEMENT, DE TRANSMISSION DE MALADIES, DE DÉSASTRES ENVIRONNEMENTAUX... EST-CE PAR GOÛT DE LA PROVOCATION ?

— ÇA DÉPEND DE CE QUE VOUS ENTENDEZ PAR PROVOCATION. J'ESPÈRE QUE LE LIVRE VA PROVOQUER CHEZ LES GENS UN MOUVEMENT DE RÉFLEXION. J'ESPÈRE QU'IL VA LES INCITER À SE LIBÉRER DES DISCOURS OBSCURANTISTES, SUPPOSÉMENT ÉCOLOGIQUES, QUI CACHENT, SOUS UNE VERSION ROMANTIQUE DE LA NATURE, UN PROFOND MÉPRIS POUR LA SCIENCE.

Une lueur d'amusement apparut dans les yeux de Skinner. Daudelin était doué. À l'écouter, on ne pouvait pas soupçonner qu'il n'avait pas écrit une seule ligne de ce livre. Sans doute son habitude de lire avec conviction des textes écrits par d'autres. De toute façon, c'était sans importance. La seule chose qui comptait, c'était sa performance durant les entrevues. Et, pour ça, il était vraiment doué. Quand il s'agissait d'embobiner les gens, on pouvait faire confiance à un politicien. Surtout un politicien temporairement recyclé dans les médias.

— VOUS N'AIMEZ PAS LA NATURE ?

— J'AIME LA NATURE. MAIS LA NATURE, CE N'EST PAS LE CLUB MED. C'EST LA LOI DE LA JUNGLE.

— LA LOI DU PLUS FORT...

— CE N'EST PAS CE QUE J'AI DIT. EXPRIMÉE DE FAÇON CRUE, L'ÉVOLUTION SE RAMÈNE À UN PROCESSUS TRÈS SIMPLE : ON ESSAIE TOUTES SORTES DE CHOSES, LA PLUPART NE SURVIVENT PAS, CERTAINES SURVIVENT À PEINE ET QUELQUES-UNES PROLIFÈRENT... JUSQU'À PROVOQUER LES CONDITIONS DE LEUR PROPRE DISPARITION.

Le prix payé pour sa collaboration était appréciable : un soutien financier à la campagne électorale de Daudelin aux prochaines élections et une tournée de promotion pour le livre en Europe.

La seule dépense que Skinner jugeait un peu excessive était l'à-valoir de 30 000 euros qu'il lui avait versé sur les droits d'auteur du livre. Mais, comme il aurait probablement l'occasion de récupérer l'argent, une fois l'utilité de Daudelin révolue...

— PARCE QU'ELLES SONT LES PLUS FORTES ?

— OU LES PLUS INTELLIGENTES, OU LES PLUS CAPABLES D'EXPLOITER DE NOUVELLES RESSOURCES... OU PARCE QU'ELLES ONT DES MOYENS PLUS DIVERSIFIÉS... MAIS LA LOI EST TOUJOURS LA MÊME : CE QUI NE PEUT PAS S'ADAPTER NE SURVIT PAS. SAUF DANS UN ZOO.

On ne pouvait nier à Daudelin un certain sens de la formule. Un vrai

politicien. Tout en formules et en opportunisme. Inutile de regarder la suite de l'entrevue. Il était clair que Daudelin allait continuer à mettre l'intervieweur dans sa poche.

Skinner regarda sa montre : 19 heures 08. Il avait encore le temps de syntoniser RDI et de prendre la fin des informations.

... TROUVÉ LA MORT IL Y A DEUX JOURS DANS UN ACCIDENT DE LA ROUTE. SI QUELQU'UN RECONNAÎT CET INDIVIDU, IL EST PRIÉ DE COMMUNIQUER IMMÉDIATEMENT AVEC LE SPVM...

En apercevant la photo de Stew, Skinner sentit une fureur froide l'envahir : si l'homme était mort avant d'aller chez Brigitte Jannequin, il n'avait pas pu opérer la substitution de disque dur dans l'ordinateur. Toute la mise en scène autour de la disparition de Hykes menaçait de s'écrouler. Y compris les soupçons que la police n'aurait pas manqué d'avoir à l'endroit de Victor Prose.

Et Cake ne lui avait rien dit !

Quand Skinner avait compris que le Victor Prose qui s'intéressait à Tremblant était le même que celui qui était en relation avec Brigitte Jannequin, il avait tout de suite imaginé un plan pour faire d'une pierre deux coups : « expliquer » la disparition de Hykes en incriminant Prose et compromettre ce dernier aux yeux des policiers... Malheureusement, tout était remis en question par l'amateurisme d'un exécutant et l'irresponsabilité de son chef de groupe.

Que Cake ait agi par crainte de représailles ou par négligence ne changeait rien à l'affaire : Skinner ne pouvait plus lui faire confiance. Des mesures de « normalisation » s'imposaient.

Mais, avant d'agir, il allait d'abord en parler avec Gravah. Ils devaient se rencontrer à vingt heures, au bar de l'hôtel. Gravah était censé lui donner une nouvelle série d'instructions.

TV5, 19h11

— NOUS TRANSFORMONS LA PLANÈTE EN UN IMMENSE ZOO POUR UNE ESPÈCE DE MOINS EN MOINS ADAPTÉE AU MILIEU NATUREL !

— ET POUR QUELLE RAISON L'ÊTRE HUMAIN SERAIT-IL DE MOINS EN MOINS ADAPTÉ ?

— NOS OUTILS, NOS INVENTIONS SONT DES MOYENS D'ADAPTATION. AVEC LE TEMPS, CERTAINS DEVIENNENT DÉSUETS. ILS PEUVENT MÊME DEVENIR ANTI-ADAPTATIFS. QUAND CELA SE PRODUIT, NORMALEMENT, ON LES MODIFIE. OU ON LES ABANDONNE.

— JE NE VOIS PAS TRÈS BIEN OÙ VOUS VOULEZ EN VENIR.

— J'Y ARRIVE... NOS CULTURES SONT NOS INVENTIONS LES PLUS GRANDIOSES. CE SONT CELLES QUI ONT LE PLUS D'IMPACT SUR LA MANIÈRE DONT NOUS NOUS ADAPTONS À LA PLANÈTE.

ET POURTANT, PERSONNE NE PEUT, SOUS PEINE DE LYNCHAGE, POSER LA QUESTION DE LA VALEUR ADAPTATIVE D'UNE CULTURE. ON NE PEUT PAS METTRE EN QUESTION LE DOGME SELON LEQUEL ELLES ONT TOUTES LA MÊME VALEUR.

— AVEC CE TYPE D'IDÉES, VOUS FLIRTEZ AVEC LE RACISME, NON ?

— ÇA M'ÉTONNERAIT. VOYEZ-VOUS, LA CULTURE QUI M'INQUIÈTE LE PLUS N'EST PAS LA PROPRIÉTÉ DE QUELQUE RACE QUE CE SOIT, C'EST LA CULTURE OCCIDENTALE. PARTICULIÈREMENT DANS SA FORME NORD-AMÉRICAINE, QUI EST EN TRAIN DE SE RÉPANDRE SUR L'ENSEMBLE DE LA PLANÈTE.

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 20h14

Une fois encore, Gravah lui avait fixé un faux rendez-vous. Au lieu de le rencontrer en personne, comme prévu, il lui avait envoyé un message. Au bar de l'hôtel, l'homme lui avait remis un BlackBerry avec l'instruction de se rendre à sa chambre, de l'ouvrir et d'entrer un code de deux mots : « Earth-Emergency ». Sans oublier le trait d'union entre les deux mots et les deux majuscules.

Jean-Pierre Gravah était une des rares personnes avec qui Skinner n'était pas à l'aise. La chose n'était pas étrangère au fait qu'il ne connaissait presque rien de lui. Et cela, malgré les recherches qu'il avait effectuées sur les mystérieux commanditaires du Consortium.

À ses yeux, les « commanditaires », comme les appelait parfois Fogg, n'avaient d'abord été que ce que le terme suggérait : des investisseurs qui voulaient en avoir pour leur argent. Qu'ils aient les moyens de mettre leur existence privée à l'abri de recherches poussées leur conférait maintenant une réalité plus inquiétante.

De retour à sa chambre, Skinner ouvrit l'ordinateur de poche et suivit les consignes. Quelques instants plus tard, il avait établi une liaison vidéo avec Gravah. Il lui présenta un rapport concis sur le déroulement des opérations.

— Parlez-moi de cette complication, fit Gravah lorsque Skinner mentionna qu'il y avait eu un imprévu au laboratoire de BioLife Management.

— Ce n'est pas vraiment une complication. Simplement une personne qui a rencontré Brigitte Jannequin juste avant qu'elle se rende au laboratoire.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Une sorte d'écrivain.

— Vous allez bien sûr vous occuper de cette complication.

— Cela va de soi. Pour la suite des opérations, qu'est-ce que je fais ?

— Le responsable de groupe a déjà ses instructions. Il suffit de lui dire de procéder.

— Je doute que le nouveau responsable soit en mesure de le faire.

— Quel « nouveau » responsable ?

Un soupçon de contrariété avait percé dans la voix de Gravah.

— Un des opérateurs a eu un accident. Un accident définitif qui aurait pu compromettre l'opération. L'ancien responsable a négligé de m'en aviser.

— Vous disiez qu'il n'y avait pas de complications...

— Parce qu'il n'y en a pas. L'opération se déroule comme prévu. Mais vous comprenez que je ne pouvais plus faire confiance à ce responsable. Il a été remplacé dans les heures qui ont suivi.

Ce n'était pas encore fait, mais Skinner préférait présenter la chose comme réalisée pour éviter que Gravah lui demande de surseoir à sa décision.

— C'est contrariant, fit Gravah.

— Les chevauchements hiérarchiques provoquent souvent ce genre de contrariété.

Skinner avait de la difficulté à ne pas sourire de satisfaction.

— D'accord, fit Gravah. Voici les instructions que vous allez transmettre au nouveau responsable.

Drummondville, 21h03

Dominique s'attendait à ce que les recherches de Chamane et de Poitras confirment les activités de blanchiment de NutriTech Plus. Par contre, les activités de harcèlement de l'entreprise contre ses concurrents l'avaient surprise. Elle sentit le besoin de montrer le message à F.

— Je ne comprends pas qu'ils aient écrit ça en clair dans leurs courriels.

— S'ils croyaient leur système impénétrable...

— J'envoie ça à Tate ?

F secoua légèrement la tête.

— À Claude, dit-elle. Il saura à qui le transmettre... et ça lui permettra de marquer des points. Dans sa situation, ça ne peut pas faire de tort.

Dominique se rendit à son ordinateur et elle expédia sans attendre à monsieur Claude tout le dossier sur NutriTech Plus. Puis elle revint au bureau de F.

Cette dernière la regarda un long moment.

— Tu doutes encore de la valeur de sa collaboration ? demanda-t-elle.

Elle n'eut pas besoin de préciser de qui elle parlait. Dominique était la seule que F avait informée de sa collaboration avec Fogg. C'était une précaution indispensable dans l'éventualité où il lui serait arrivé quelque chose.

— Je ne suis toujours pas à l'aise, répondit Dominique.

— Dans ce genre de situation, être à l'aise serait dangereux.

— Je pensais que vous aviez confiance en lui !

— C'est vraiment ce que tu crois ?

— Je n'arrive pas à me défaire de l'idée qu'il nous manipule pour qu'on fasse son sale travail.

— Si je te disais qu'il n'essaie pas de nous manipuler, tu ne me croirais pas.

— Mais alors...

— L'important, c'est d'avoir une vue claire de notre objectif, qui est la destruction du Consortium. Si, en travaillant à l'atteindre, on lui permet de poursuivre des objectifs secondaires...

Dominique se retourna vers F.

— Et Théberge ? Qu'est-ce que je fais ?

— Tu continues de lui envoyer ce qu'on a sur Terre brûlée. Autant qu'il sache à quoi il a affaire... Les attentats, on en est où ?

— Toujours à treize. Blunt trouve que ça ressemble à une stratégie de go : ils posent des pions pour amorcer des territoires un peu partout sur la planète.

F examinait Dominique... Elle n'aurait pas de difficulté à prendre la relève. Ses capacités d'analyse avaient trouvé dans la géopolitique de la criminalité un terrain où s'épanouir. Quant à sa capacité de jauger les êtres humains et de savoir composer avec eux, son travail au Palace lui avait donné une formation que plusieurs lui auraient enviée.

Côté compétence, il n'y avait rien à lui reprocher. Son apprentissage se déroulait comme prévu. Le seul sujet d'inquiétude, c'était sa capacité d'assumer la solitude et la pression qu'impliquaient ses responsabilités. Il était visible que son travail au Palace, que la possibilité d'aider certaines danseuses à s'en sortir, lui manquaient. Comme lui manquaient ses contacts avec Théberge et son escouade fantôme.

Prendre soin de la couverture des agents de l'Institut constituait pour elle un certain dérivatif à ce besoin de s'occuper des gens. Tout comme le fait de superviser la sécurité des membres de la Fondation. Elle s'en acquittait avec un soin extrême. Mais F doutait que cela fût suffisant. Peut-être, un jour, rencontrerait-elle quelqu'un comme Gunther. Et peut-être serait-elle plus chanceuse qu'elle-même ne l'avait été...

— Des nouvelles de Hurt ? demanda-t-elle avec une certaine brusquerie pour échapper au cours de ses pensées.

— Chamane n'a rien eu depuis qu'il lui a transmis l'information sur June Messenger.

— Eh bien, on va attendre, soupira-t-elle. Dans notre travail, c'est souvent la partie la plus difficile.

TVA, 22h06

... LE GROUPE ÉCOTERRORISTE AFFIRME DANS SON MESSAGE AVOIR DE LA COMPASSION POUR LES VICTIMES ET LEURS PROCHES, MAIS IL PRÉCISE QUE « CES DOULEURS INDIVIDUELLES SONT NÉGLIGEABLES COMPARÉES AU POIDS ÉCRASANT DE NOTRE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE ENVERS LES CÉRÉALES DE LA PLANÈTE ». LES AUTORITÉS POLICIÈRES N'ONT PAS PU CONFIRMER L'AUTHENTICITÉ DE CE NOUVEAU COMMUNIQUÉ...

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 23h37

Skinner ouvrit la porte de la suite au membre du commando qui avait pour nom Pizz. Il le fit asseoir à la petite table de conférence.

— Pour le moment, vous allez travailler seul, dit-il. Directement pour moi. Dans quelques jours, vous prendrez la relève pour diriger le groupe. Mais, d'ici là, il est essentiel que vous n'ayez aucun contact avec eux.

Pizz se contenta de hocher la tête en guise d'assentiment : il n'aurait pas été opportun de s'enquérir de Cake. Si l'information avait de l'importance pour le déroulement de sa mission, on la lui transmettrait. Dans le cas contraire, moins il en savait, mieux c'était.

— Votre première tâche est de vous occuper de cet homme, dit Skinner.

Il montra une photo à Pizz.

— Mémorisez la photo ainsi que le nom qui est inscrit derrière, poursuivit Skinner. Cela devrait vous suffire pour le trouver.

— Bien.

C'était le premier mot que prononçait Pizz.

— Je vous donnerai ensuite les détails de la prochaine mission, reprit Skinner.

Nouveau hochement de tête.

Pizz jeta un dernier regard à la photo, puis il sortit. Le nom était facile à retenir : Victor Prose.

Quand Pizz fut parti, Skinner s'assit dans un fauteuil et se mit à penser à la manière dont il disposerait de Cake. Lui aussi, il pouvait être créatif. Et comme le thème de l'opération semblait être la nourriture...

C'est alors que son BlackBerry se manifesta. Un message texte. Quelques mots seulement.

Demain. 18 h. À mon bureau. Fogg.

Un autre aller-retour !... Un instant, il jongla avec l'idée de répondre qu'il ne pouvait pas s'y rendre. Puis il songea que son choix n'était pas encore fait. Il ne savait pas jusqu'à quel point il aurait besoin de Fogg. Le contrarier n'était pas une option réaliste.

Par contre, le voyage l'obligeait à s'occuper de Cake au cours de la nuit, s'il voulait le faire avant son départ.

Les superprédateurs ne peuvent pas agir au hasard : ils doivent se concerter et avoir un plan. Ce lieu de concertation est le Cénacle. Le plan s'appelle le Projet Apocalypse. Les superprédateurs doivent aussi survivre à l'Apocalypse. Au moment de son déclenchement, il faut qu'ils puissent se retirer dans un lieu sûr, de manière à être en position de gérer l'Apocalypse. Ce lieu est l'Arche. Et le moment de ce retrait est l'Exode.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 4

Neuilly, 5h21

Monsieur Claude, l'ancien patron de la DGSE, trouvait le sevrage difficile. Malgré les multiples sites spécialisés auxquels il avait accès, malgré sa lecture des journaux et malgré sa fréquentation assidue des journaux télévisés de plusieurs pays, il était en manque. Tout ce qu'il avait, c'était de l'information traitée, formatée, choisie en fonction des besoins de ceux qui la présentaient... ou de ceux de leurs commanditaires.

Depuis sa mise à la retraite complète, il n'avait plus accès à cette véritable information, qui est rarement présentée publiquement, mais qui est sous-jacente à toute celle qui l'est. Il n'avait plus accès à ces données essentielles qui permettent de comprendre les grandes orientations de la planète, ces données auxquelles ont accès – et que produisent – les véritables décideurs.

Bien sûr, il pouvait en deviner une bonne partie à travers le déluge redondant du baratin officiel. Il avait également quelques amis qui laissaient filtrer des bribes à son intention, autant pour satisfaire sa curiosité que pour lui rappeler que, eux, ils faisaient encore partie du cercle des initiés, qu'ils avaient toujours accès à cet univers où il est possible de découvrir, sinon la vérité, du moins des mensonges plus transparents, plus aisément décodables.

Mais ses amis s'étaient raréfiés. Leurs visites s'étaient espacées. Et monsieur Claude avait vu son accès à ces bribes se réduire... Ses amis devaient se protéger. La fréquentation d'un ex-directeur de la DGSE pouvait facilement être mal vue. Cela pouvait soulever des questions. Lui servaient-ils d'indicateurs ? L'aidaient-ils à préparer un coup de force à l'intérieur de son ancien service ? Pouvait-on avoir confiance en eux ?... Autant de questions peu susceptibles de favoriser l'avancement d'une carrière.

C'est pour cette raison que monsieur Claude avait perçu l'arrivée des informations sur NutriTech Plus comme un véritable cadeau. C'était de l'information utile. Essentielle. De l'information qui n'était pas encore publique. Et qui pouvait lui permettre de marquer des points auprès des nouveaux maîtres du service. De rappeler à ceux qui étaient au pouvoir qu'il ne fallait pas l'enterrer trop vite.

Quand l'information était apparue sur son ordinateur, il était levé depuis plus d'une heure déjà : il y avait plusieurs années qu'il se réveillait à quatre heures. Comme si l'approche de la mort lui rendait la vie plus précieuse. Qu'il voulait inconsciemment en perdre le moins possible à dormir.

Au début, il avait cru à une blague. Puis à un test de ses anciens

employeurs. Mais l'information était trop précise. Ça ne pouvait venir que de l'Institut. Lequel n'existait plus. À moins que F ait réussi à orchestrer une fausse disparition. Pourtant, le message ne faisait aucune référence à la directrice de l'Institut. Toutes les rumeurs la donnaient par ailleurs comme morte. Peut-être quelqu'un d'autre avait-il pris en main les restes de l'Institut. Mais alors, pourquoi lui envoyer ces informations ? Pourquoi à lui ? Se pouvait-il que F ait survécu ?... Les quelques années qu'il lui restait à vivre promettaient tout à coup d'être plus intéressantes qu'il ne l'aurait cru.

Restait à savoir comment et à qui présenter cette information. Il ne pouvait pas dire qu'elle provenait de l'Institut : cela suffirait à le discréditer. Le mieux était de laisser l'origine des informations dans le flou. De leur laisser croire qu'il avait encore de nombreux contacts dont ses anciens collègues ne savaient rien.

Finalement, il décida d'en expédier une partie directement à l'un des proches du directeur, un homme avec qui il s'entendait particulièrement bien du temps où il dirigeait l'organisation. Si cet homme trouvait l'échantillon intéressant, ce qui était probable, des représentants du service ne tarderaient pas à se manifester.

Paris, 10h37

Poitrass suivait le cours des actions de NutriTech Plus. La chute de leur valeur se poursuivait, entrecoupée de sursauts provoqués par des achats massifs. D'après les numéros de courtiers qui apparaissaient à l'écran, les achats provenaient de quatre firmes différentes. Entre les vagues d'acquisitions, ces firmes procédaient comme les autres à des ventes de titres, mais en plus petites quantités.

Juste avant que le titre atteigne le seuil où les transactions auraient été arrêtées, de nouveaux acheteurs se manifestèrent. La vague d'achats fut encore plus massive que les précédentes.

Un coup d'œil aux statistiques avait permis à Poitrass de constater que le scénario se répétait depuis deux jours.

Parmi ceux qui monopolisaient les achats, Poitrass reconnut le numéro d'un des quatre courtiers par qui passaient les plus gros blocs de transactions. Il décida de l'appeler.

- Jenkins ! répondit une voix affairée.
- Ulysse.
- Ulysse ?... T'étais pas censé être mort ?
- Depuis quand tu te fies aux rumeurs ?
- Les rumeurs paient les trois quarts de mon salaire.
- Quand ce sont les autres qui les écoutent !
- Plus un mot ! Il ne faut pas vendre la mèche !
- NutriTech Plus, ça te dit quelque chose ?
- Paraît que la compagnie va être poursuivie.
- C'est sérieux ?

- Le genre *deep shit*. C'est ce qui a fait dégringoler le titre.
 - Ça n'empêche pas certains d'acheter.
 - Tu sais ce que c'est. Il y en a toujours qui se pensent plus intelligents que le marché.
 - Quatre, si j'ai bien compté.
 - Quatre courtiers. Ça peut faire pas mal de clients.
 - Ou un seul client qui essaie de brouiller les pistes.
- Il y eut un silence au bout du fil. Quand la voix du courtier reprit, elle avait perdu toute trace d'humour.
- Tu réalises ce que ça veut dire ?
 - Que le client en question a pas mal de fric.
 - Mais pourquoi acheter une compagnie dont le prix est en train de passer à travers le plancher ?
 - Peut-être que la compagnie est en bon état. Que les poursuites viseront uniquement les principaux dirigeants...
 - T'es sérieux ?
 - J'essaie juste d'imaginer une explication.
 - Merci du tuyau.
 - Ton acheteur ?
 - Tu sais que je ne peux pas te dire ça.
 - Comme je n'étais pas censé te dire que la compagnie est probablement en bon état.
- Un silence d'une dizaine de secondes suivit.
- Écoute, je ne peux pas te donner un nom.
 - Mais...
 - Il y a une compagnie de distribution alimentaire qui multiplie actuellement les acquisitions.

Bruxelles, 10h49

Jessyca Hunter regardait son interlocuteur droit dans les yeux. Non pas pour l'intimider, ce qu'elle n'avait pas la présomption de faire, mais pour ne pas paraître, elle, intimidée. Qu'elle soit une femme était au départ un handicap : l'homme serait plus réticent à la prendre au sérieux. C'était pour cette raison qu'elle était venue à la rencontre seule, alors que l'autre était accompagné d'un garde du corps.

— Il s'agit d'une organisation d'envergure mondiale, résuma-t-elle. Avec des contacts en Afghanistan, au Pakistan et en Birmanie, des réseaux de distribution relativement restreints mais implantés partout sur la planète, une liste de politiciens que l'on tient par chantage dans chacun des pays... Un des éléments les plus intéressants est la filière Hong Kong-Vancouver-New York, en passant par la réserve amérindienne d'Akwesasne. Ça vous donne un accès direct au marché américain.

— Ce que je comprends mal, c'est pourquoi vous voulez vendre ce réseau. S'il a autant de valeur que vous le dites...

— Nous abandonnons cette ligne d'affaires. C'est la raison pour laquelle nous vous demandons aussi peu... Nous avons songé à vous l'offrir gratuitement, ajouta-t-elle en souriant, mais nous avons pensé que vous ne prendriez pas l'offre au sérieux.

L'homme sourit à son tour.

— Même avec ce que vous me dites, il est difficile de la prendre au sérieux. Je pense plutôt que vous essayez d'en tirer un peu d'argent avant que ça s'écroule. Nous n'avons qu'à attendre pour ramasser les morceaux.

Jessyca Hunter durcit le ton.

— Sachez, monsieur Whaley, que nous avons soigneusement vérifié l'état du marché. Vos principaux compétiteurs se sont tous montrés intéressés par notre produit. La logique économique aurait voulu que nous procédions par enchères. Mais la stabilité de notre environnement d'affaires est une chose à laquelle nous accordons beaucoup de valeur... Nous avons calculé que vous étiez le mieux placé pour établir un réseau dominant sur le plan mondial.

— J'admets que votre offre pourrait être intéressante... Mais il faudrait qu'elle nous soit présentée par quelqu'un qui a plus de crédibilité.

Jessyca Hunter se leva. L'homme continuait de la regarder en souriant.

— Ça ne veut pas dire que cette rencontre est inutile, reprit-il. Une belle femme a toujours son utilité.

Jessyca Hunter sourit à son tour. Elle contourna la table. Comme elle arrivait à côté du garde du corps, son bras droit se propulsa brusquement en avant et ses doigts se plantèrent dans la gorge de l'homme.

Elle les dégagea d'un mouvement sec. L'homme s'écroula par terre, le corps saisi de convulsions.

— Même sans poison, il n'aurait pas survécu, dit-elle en regardant Whaley dans les yeux.

Elle s'avança vers lui, approcha ses doigts ensanglantés de sa gorge.

Whaley demeura impassible.

— Si vous me tuez, dit-il, vous n'aurez aucune chance de conclure cette transaction.

— Je sais. J'ai simplement voulu établir... ma crédibilité.

Elle essuya ses doigts sur le veston de Whaley et elle retourna s'asseoir en face de lui.

— Où en étions-nous, déjà ? dit-elle... Ah oui, je vous expliquais que vous étiez le mieux placé pour profiter des synergies que...

Dix minutes plus tard, ils avaient une entente.

— C'est un plaisir de faire affaire avec vous, madame Hunter. L'expérience a été... divertissante.

— Je suis sûre que vous la trouverez également enrichissante.

— J'attends de vos nouvelles avec impatience.

— Les mesures de transition seront amorcées dans l'heure qui suivra le versement des fonds.

Quand Whaley fut parti, Jessyca appela le service de nettoyage de

Vacuum pour qu'ils s'occupent du garde du corps. Puis elle sortit à son tour de la suite de l'hôtel, avec le sentiment d'avoir amélioré sa position dans l'organisation.

La prise de contrôle de Candy Store porterait un coup à l'influence de Fogg : le directeur de cette filiale était un de ses supporters au bureau de direction du Consortium ; or, lui et ses adjoints disparaîtraient dans le cadre des mesures transitoires.

France Info, 11h03

... DE CE NOUVEAU SCANDALE DANS L'INDUSTRIE ALIMENTAIRE. PLUSIEURS HAUTS DIRIGEANTS DE LA MULTINATIONALE DIET'S PRO ONT ÉTÉ ARRÊTÉS CE MIDI DANS LE CADRE D'UNE OPÉRATION ANTI-DROGUE. ILS AURAIENT UTILISÉ LE RÉSEAU DE DISTRIBUTION DE L'ENTREPRISE POUR EXPÉDIER DE LA DROGUE DANS UNE VINGTAINE DE PAYS À PARTIR DE LEUR SUCCURSALE EN THAÏLANDE.

DIET'S PRO AVAIT RÉCEMMENT REPOUSSÉ AVEC SUCCÈS UNE OPA HOSTILE DE SA RIVALE HOMNI-FOOD. CETTE DERNIÈRE A RÉAGI EN DISANT QU'ELLE N'EXCLUAIT PAS LA POSSIBILITÉ DE RÉACTIVER SON OFFRE, MAIS QUE LA CHUTE DU TITRE DE DIET'S PRO DEVRAIT ÊTRE PRISE EN COMPTE...

Paris, 11h14

Hurt tourna devant le Café des Philosophes et se rendit au fond de l'allée. La voix de Sharp se fit entendre à l'intérieur de lui.

— *C'est quoi, cette idée stupide d'aller au fond d'une ruelle sans issue ?*

— Chamane a des caméras qui surveillent toute la ruelle, murmura Hurt. Il m'aurait averti s'il y avait un problème.

Lorsqu'il arriva devant la porte de l'appartement, elle s'ouvrit d'elle-même pour ensuite se refermer derrière lui.

— *Et maintenant, s'il y a un problème, on est faits comme des rats.*

— *Relaxe, répliqua calmement Steel. Il y a deux voies d'évacuation qui donnent sur deux autres rues. On peut aussi fuir par les toits.*

En entrant dans l'appartement, Hurt demanda à Chamane s'il avait bien reçu les photos qu'il lui avait envoyées.

— Quand ?

Le visage de Hurt prit un air inquiet.

— Hier...

— Pas de panique, répondit Chamane. Si tu les as envoyées, c'est sûr que je les ai.

Il se rendit à son ordinateur.

— Il faut trouver qui c'est, reprit Hurt.

— Pas de problème.

Chamane navigua quelques instants dans une arborescence de dossiers et récupéra les photos que Hurt avait prises chez Ladurée. Sur chacune, on pouvait apercevoir la femme que Hurt connaissait sous le nom de Joyce Cavanaugh en compagnie de l'homme qu'elle y avait rencontré.

— C'est l'homme qui m'intéresse, dit Hurt.

— D'accord, je regarde ça.

— Mais si tu as quelque chose de plus sur la femme...

— Madame Cavanaugh ? Sûr...

— Tu peux faire ça sans déclencher d'alarmes nulle part ?

Chamane se tourna vers lui et le regarda.

— Il n'y a rien qui est absolument sans risque. Mais en passant par les banques de données des journaux...

— Ça va.

— Par contre, ça risque d'être plus long.

— Raison de plus pour commencer tout de suite.

Chamane isola la photo du visage de l'homme et lança plusieurs recherches simultanées. L'écran s'obscurcit durant quelques secondes puis la photo de l'homme qu'ils cherchaient à identifier s'afficha à l'intérieur d'une fenêtre, dans le coin supérieur gauche de l'écran. Dans trois autres fenêtres, des photos défilaient à toute vitesse.

— On a le temps de prendre un café, dit Chamane. T'en veux un, maintenant que j'en ai du vrai ?

— *Si tu te civilises, il faut encourager ça*, ironisa Sharp.

— C'est pas moi, c'est Geneviève qui me civilise. Elle a acheté une cafetière espresso italienne *full* automatique pour tout. Elle dit que les Français ne savent pas faire de café.

Il se dirigea vers la cuisine et mit la cafetière sous tension.

— Toi, comment ça va ?

— *Qu'est-ce que tu veux dire ?* répondit la voix neutre de Steel.

— *Man*, relaxe !... Tu sais que t'es la seule personne assez paranoïaque pour vouloir savoir ce qu'on veut dire quand on lui demande comment ça va ?

— *Ça dépend de qui tu parles*, répondit la voix ironique de Sharp.

— Si tu me faisais un topo global...

Ce fut la voix impassible de Steel qui lui répondit.

— *Buzz est redevenu normal. Il marmonne de temps en temps à voix basse, mais ça ne dérange pas trop les autres. Zombie dort depuis plusieurs mois. Nitro, lui, explose de plus en plus souvent. Rien de vraiment sérieux, mais ça finit par créer des tensions.*

— Le Curé fait encore des sermons ? demanda Chamane avec un sourire.

— *Non. Et ça, c'est vraiment une amélioration !*

Depuis le temps qu'il le connaissait, Chamane était devenu familier avec les nombreuses personnalités intérieures de Hurt. Il lui avait même déjà fait un organigramme pour tenter de rendre compte de leur fonctionnement intégré. Chacun des alters, comme on les appelait dans le jargon

psychologique, avait une fonction précise et son existence se définissait par cette fonction.

Alors que la thérapie classique recommandait d'amener progressivement les alters à fusionner, le collectif qui constituait Hurt avait choisi de négocier un mode de coexistence interne. Au cours des ans, cette coexistence s'était améliorée. Ceux qui créaient des perturbations se manifestaient de moins en moins. Seul Nitro semblait réfractaire à cette intégration.

— Et Radio ? demanda Chamane.

— *Il ne se manifeste presque plus. En fait, il reste surtout Sweet et Nitro.*

— Et Sharp...

— *Ils ne peuvent pas se passer de moi*, déclara ce dernier avant que Steel ait eu le temps de répondre. *Je suis le seul à pouvoir faire ce que je fais.*

— Se moquer de tout le monde ? demanda Chamane, pince-sans-rire.

— *Sharp se définit comme un détecteur de bullshit*, répondit Steel sur un ton égal.

— *Aucun danger que je manque de travail !* compléta Sharp.

— Et le Vieux ? demanda Chamane. Vous le voyez encore ?

Il posa une tasse sur la table devant Hurt.

— *Oui... On le voit encore.*

Le ton de Steel fit comprendre à Chamane qu'il était préférable de ne pas insister.

— Après ce qui s'est passé l'autre jour, dit-il, j'ai réexaminé le modèle que j'avais fait du fonctionnement de tes alters. J'ai pensé à une nouvelle façon de vous classer.

— *Et ça va changer quoi, de nous « classer » autrement ?* répliqua la voix ironique de Sharp.

— Ça peut aider à comprendre comment vous fonctionnez, répondit Chamane, imperturbable.

Puis, comme s'il avait fermé une parenthèse, il amorça son explication.

— Je vois trois groupes principaux, dit-il. Un groupe de survie : Sharp, Steel et Nitro. Un groupe de pilote automatique : Zombie, Buzz, Tancrède, Radio... Et un groupe qui se manifeste durant les états de crise : Aargh, Panic Button, Curé...

— *Et Sweet ?*

— Lui, je pense qu'il va fusionner avec Hurt quand vous allez finir par comprendre qu'il y a autre chose à faire dans la vie que de courir la planète pour éliminer des débiles... Mais ça, remarque, c'est juste mon point de vue... Par contre, il y a une chose dont je suis pas mal certain : on n'a pas encore été au fond de ce que Buzz sait...

Il fut interrompu par l'ordinateur, qui se mit à jouer les premières notes de l'*Hymne à la joie*.

— Il a trouvé quelque chose, dit Chamane.

Après examen, aucun des onze candidats retenus par l'ordinateur ne présentait une ressemblance totalement convaincante. Chamane effectua

quand même une recherche sommaire sur les trois candidats en tête de liste, mais les informations convainquirent rapidement Hurt qu'ils faisaient fausse route.

— Il va falloir essayer du côté des Américains, conclut Chamane.

— *Tu as encore accès à leurs banques de données ?* demanda Sharp avec une certaine méfiance.

— Blunt m'a donné ses codes d'accès. Tout est légal. Mais il ne faut pas que je les énerve trop... Le plus simple, ce serait d'envoyer l'image à Blunt. Il pourrait leur demander de faire le travail pour lui.

— *Moins il y a de monde au courant...*

— Comme tu veux...

— Quand tu as quelque chose, tu l'envoies à l'Institut. Je retourne m'occuper de Cavanaugh.

Montréal, SPVM, 8h43

L'inspecteur-chef Gonzague Thérberge tirait à intervalles irréguliers de petites bouffées d'air de sa pipe éteinte. Il n'aimait pas ce que le Québec devenait. L'enquête sur l'attentat contre l'oratoire Saint-Joseph était toujours dans les limbes : juste assez d'exécutants morts pour calmer l'opinion et les politiciens, mais rien sur les commanditaires... Un noyé était retrouvé dans le four d'un crématorium... HEX-Radio continuait de sévir. Des gens sans identité venaient mourir à Montréal. L'Union de la Droite Québécoise progressait et des petits groupes d'agités de la boîte à neurones multipliaient les interventions bio-responsables, sans parler de l'Alliance Libérale du Québec qui poursuivait, petit pétant, la vente aux enchères...

... DANS UNE RÉSIDENCE POUR PERSONNES ÂGÉES DU CONNECTICUT. ON COMPTE JUSQU'À MAINTENANT QUATORZE VICTIMES. LES YOGOURTS DE MARQUE ÆTERNITY ONT IMMÉDIATEMENT ÉTÉ RETIRÉS DU MARCHÉ. LA COMPAGNIE QUI LES FABRIQUE...

Crépeau entra dans le bureau.

— Tu voulais me voir ?

Thérberge lui fit signe d'attendre un instant et se concentra sur la radio.

... A ASSURÉ QUE SES PROCESSUS DE CONTRÔLE DE QUALITÉ N'ÉTAIENT PAS EN CAUSE ET QUE LE DRAME ÉTAIT LIÉ À UNE MANIPULATION DE LEURS PRODUITS PAR UNE TIERCE PARTIE. LE PORTE-PAROLE DE L'ENTREPRISE A DE PLUS ANNONCÉ QU'ELLE UTILISERAIT DES CONTENANTS ENCORE PLUS DIFFICILES À TRAFIQUER ET QUE CELA S'EFFECTUERAIT SANS AUGMENTATION DU COÛT DES PRODUITS.

ÆTERNITY EST LA QUATRIÈME ENTREPRISE DE PRODUITS ALIMENTAIRES VICTIME D'UNE MANIPULATION MALVEILLANTE DE SES PRODUITS. COMME DANS LES CAS PRÉCÉDENTS, UN MESSAGE DU GROUPE ÉCOLOGISTE RADICAL LES ENFANTS DE

LA TERRE BRÛLÉE A RAPIDEMENT SUIVI POUR REVENDIQUER
L'ATTENTAT ET DÉNONCER L'IRRESPONSABILITÉ DES GRANDES
ENTREPRISES DE PRODUITS ALIMENTAIRES.

Théberge baissa le volume de la radio.

— Tu penses que c'est lié à l'histoire des doigts ? demanda Crépeau.

— Ça fait beaucoup de coïncidences.

— Ici, on n'a pas eu de morts.

— Non... mais on ne sait toujours pas qui il y avait au bout de ces doigts.

— Tu as raison... Tu voulais me voir pour quoi ?

— J'ai reçu un appel de Prose, hier. Il se plaint de harcèlement. Des gens qui lui téléphonent, le relancent jusque chez lui...

— Tu penses qu'il est en danger ?

— Probablement pas, mais on ne sait jamais. Un illuminé...

— Je suis pas mal à court d'effectifs. Trouver quelqu'un pour le protéger...

— Je pensais que tu pourrais envoyer quelqu'un pour voir à quel point c'est sérieux, passer un peu de temps avec lui... lui montrer qu'on s'occupe de son cas.

— Je peux toujours lui envoyer Grondin...

Après le départ de Crépeau, Théberge pensa aux nouveaux cas d'empoisonnement dans le centre pour personnes âgées. Comme si le vieillissement n'apportait pas déjà à lui seul une part suffisante de problèmes !

Puis il pensa à sa propre femme, qui ne rajeunissait pas et qui avait été opérée durant l'hiver. Rien de grave. Un kyste sur un ovaire. Pas de traces de cancer. Mais il s'était inquiété. Une erreur médicale... Et puis, les hôpitaux étaient les endroits où l'on attrapait les bactéries les plus dangereuses. Au point qu'on accélérât la sortie des patients pour les protéger !

La sonnerie du téléphone coupa court à ses réflexions.

— Ici Morne.

— D'accord. Je prends note que vous existez encore. Si on passait maintenant aux bonnes nouvelles...

— Jannequin menace de déposer des poursuites contre la Ville et contre le Service de police.

Théberge sentit le besoin de reprendre sa pipe.

— Pour quelle raison ?

— L'affaire n'est pas suffisamment prise au sérieux, l'enquête n'avance pas, on ne lui donne pas assez d'informations... Est-ce que j'ai besoin de vous faire un dessin ?

— Il n'a aucune chance de gagner.

— Ce n'est pas une question de gagner ou de perdre, c'est une question d'image.

— Suis-je bête ! J'avais oublié que la réalité n'avait pas d'importance ! On est dans l'ère des médias !

— Si on gagne, c'est encore pire : on va avoir l'air d'avoir manipulé la

justice pour couvrir l'affaire.

— À ce compte-là, on devrait rétablir le lynchage : les choses étaient plus simples.

Morne ignora la remarque.

— Sur l'affaire Jannequin, vous n'avez vraiment rien de nouveau ?

— Rien. Ni sur cette affaire, ni sur celle du corps découvert au crématorium. Ni sur l'homme sans identité qui est mort dans un accident de voiture. Ni sur les bouts de doigts...

— Les doigts, ça ne pourrait pas être le chercheur qui a disparu ?

— Les empreintes digitales ne sont pas les siennes. On les a comparées avec celles qu'il y avait dans le système de sécurité de l'entreprise.

— Ils avaient les empreintes digitales de leurs employés ? s'étonna Morne.

— Tous les locaux du secteur de la recherche étaient contrôlés par des lecteurs d'empreintes digitales.

— Vous avez trouvé à qui elles appartiennent ?

— Pas encore...

— Le PM commence à raisonner en mode « bouc émissaire » : il se demande qui jeter en pâture aux médias. Comme votre nom y est souvent mentionné depuis quelque temps...

— Je constate qu'il est toujours un fan de HEX-Radio, fit Théberge.

— Il y a des milliers de personnes qui écoutent HEX-Radio et HEX-TV !

— Des milliers de néandertaliens, oui.

— Peut-être. Mais des néandertaliens qui votent. Et comme ce sont eux qui crient le plus fort...

— Un concours de décibels !... C'est la nouvelle définition *in* de la démocratie ?

— Personne n'a jamais dit que la démocratie était le meilleur système : seulement le moins pire.

— Moi qui croyais vivre dans le « plus meilleur pays du monde » !

— J'ai appelé pour vous prévenir. Ce serait une bonne idée de ne pas trop attirer l'attention sur vous.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça.

— Ce qu'il vous faudrait, c'est un coup d'éclat. Si vous pouviez régler une des grosses affaires qui traînent...

— Je vais voir dans ma réserve. On en garde toujours cinq ou six, qu'on laisse traîner en attendant d'avoir besoin de les résoudre !

— Écoutez, Théberge, je ne suis pas votre ennemi.

— Je suppose que c'est un des rares cas où deux négations n'équivalent pas à une affirmation.

La conversation marqua une pause. Morne reprit ensuite d'une voix plus froide.

— Il y a autre chose que vous voulez que je transmette au PM ?

— Simplement qu'il ne pourra pas faire disparaître les problèmes à coup

de déclarations fracassantes et de grands gestes. À mon avis, on n'a encore rien vu. Les problèmes viennent seulement de commencer.

— Je me ferai un devoir de lui apprendre la bonne nouvelle.

Théberge raccrocha sans répondre.

Fort Meade, 9h12

— Pensez-vous vraiment que je suis au courant de toutes les demandes d'information que font les milliers d'employés de l'Agence ? fit Tate.

Sa voix trahissait une profonde exaspération.

— Est-ce que vous êtes en train de me dire qu'elle est devenue trop grosse pour être contrôlée ? répliqua Paige.

Tate secoua la tête comme pour échapper à la question.

Ce qu'il ne fallait pas entendre. C'était le directeur du Department of Homeland Security qui lui demandait ça ! Lui dont l'agence avait battu tous les records en termes de croissance débridée ! Puis Tate se mit à réfléchir aux vrais motifs de cet appel. Paige ne faisait pas grand mystère de sa volonté de rapatrier au DHS une partie des opérations de la NSA. Cherchait-il un prétexte pour amorcer le transfert ?

— Quel est son nom, déjà ? demanda Tate.

— Joyce Cavanaugh.

Tate se tourna vers son ordinateur portable, entra quelques instructions et fit apparaître le dossier de Joyce Cavanaugh. Il avait été créé la veille et le numéro d'accès qui y était accolé était celui de... Blunt.

— Je vais m'informer, fit Tate.

— J'exige que vous preniez des mesures pour que ça ne se reproduise plus.

— Bien sûr.

S'il y avait une chose dont Tate était certain, c'était qu'il ne révélerait jamais à Paige les véritables raisons de cette demande d'information. Il invoquerait une confusion d'identité, quelque chose du genre... Et la deuxième chose dont il était certain, c'était que Joyce Cavanaugh monterait en priorité 1 sur la liste des personnes dont l'agence suivait les communications à la trace.

Qu'est-ce qui pouvait bien avoir poussé Blunt à effectuer cette recherche ? L'histoire des terroristes islamistes ?

— Et je veux savoir pourquoi elle a fait l'objet de cette demande d'information, ajouta Paige.

— Cela va de soi.

Après avoir remis son téléphone dans sa poche, Tate examina l'origine des informations. Elles provenaient du secteur AAAA de la banque de données du Pentagone. C'était un des endroits les mieux protégés de leur système. Une chance qu'il avait demandé à Blunt d'être discret dans ses recherches... Il reconnaissait bien là le style effronté des agents de l'Institut. Ce qui l'amena à penser à F...

Tate avait de la difficulté à croire à la disparition de l'Institut. Pourtant, ses réseaux avaient été détruits. Plusieurs de ses meilleurs éléments avaient été éliminés. Elle-même était présumée morte. Et Blunt travaillait maintenant pour lui...

Puis son esprit revint à la demande d'information. « Le niveau AAAA », songea-t-il en souriant. Pas étonnant que Paige ait cru qu'il était au courant !

Un message apparut sur l'écran de son portable. Seuls ceux touchant les sujets les plus importants y étaient relayés automatiquement.

Le message provenait du bureau de New Delhi. On lui confirmait que le gouvernement indien avait bel et bien reçu un ultimatum. Les terroristes exigeaient cinquante millions d'euros pour garantir l'intégrité des récoltes du pays. S'ils n'avaient pas de réponse dans les vingt-quatre heures, la contamination continuerait. Pour les zones déjà contaminées, la seule solution était de tout raser.

En elle-même, la menace de chantage n'était pas sérieuse. Cinquante millions, pour l'Inde, ce n'était rien. Mais Tate était persuadé que c'était simplement un test. Et une démonstration à l'intention des autres pays.

Un des pires scénarios anticipés dans les jeux de guerre se réalisait. Il fallait contacter le secrétaire à l'Agriculture et le mettre au courant de la situation. Ensuite, il irait voir Paige pour lui demander de prendre en charge la totalité de l'opération. S'il acceptait, tous les cafouillages éventuels lui appartiendraient. Et s'il refusait, Tate pourrait toujours se défendre en prétextant qu'il avait demandé une opération anti-terroriste globale et qu'on ne l'avait pas écouté.

Mais, avant tout, il allait téléphoner à Blunt. C'était le genre de situation pourrie dont l'Institut avait autrefois l'habitude de s'occuper. Même si l'Institut n'existait plus, Blunt avait probablement conservé assez de contacts pour monter une opération parallèle.

Québec, Université Laval, 9h34

Jérôme Lajoie souriait de façon retenue. Il avait sorti la table roulante de la chambre froide sans enlever le drap qui recouvrait le corps et il l'avait amenée au centre de la pièce. Dans son dos, plusieurs étudiants riaient nerveusement. Ils en étaient tous à leur première expérience.

— Approchez, dit-il sans se retourner. Si vous restez là, vous allez tout manquer.

Lentement, les jeunes prirent place autour de la table.

— Aujourd'hui, dit-il, nous allons plonger dans la vie intérieure des êtres humains.

Il aimait bien profiter de ce moment où, pour la première fois, les étudiants allaient assister à une leçon d'anatomie sur cadavre. Malheureusement, ce serait bientôt chose du passé. Son laboratoire était le dernier de la province où ce type d'enseignement se donnait. Entretenir des cadavres coûtait trop cher. La plupart des écoles les avaient remplacés par du

matériel pédagogique moins dispendieux. C'était une simple question de temps avant que Laval emboîte le pas aux autres institutions. Lajoie prendrait alors sa retraite.

Puis il secoua sa tristesse. C'était bête de gâcher ses dernières années d'enseignement en regrets. Il prit le coin du drap et l'enleva d'un geste dramatique.

— Ça, c'est la réalité, dit-il.

Puis son regard se fixa sur le cadavre.

Lajoie perdit son sourire. Il releva les yeux vers les étudiants. Les parcourut du regard.

— Qui est l'auteur de cette sinistre plaisanterie ? finit-il par demander.

Mais, à voir l'air pétrifié de chacun d'eux, il était clair que le coupable ne se trouvait pas dans la pièce.

Lajoie remit le drap sur le corps et demanda aux étudiants de l'attendre à l'extérieur de la salle. Il allait appeler la police. La mutilation de cadavre était un crime.

Paris, 16h03

Poitras reposa le téléphone et sourit. Les trois autres courtiers n'avaient pas été faciles à joindre, mais deux des trois avaient confirmé l'information. À demi-mot seulement, mais cela suffisait. Il était temps de s'intéresser à HomniFood.

Il découvrit rapidement que la compagnie avait un excellent bilan financier, qu'elle n'avait aucune dette et que ses réserves de liquidités étaient élevées. En fait, tous ses ratios étaient supérieurs à ceux de l'industrie. Elle était dans une situation idéale pour lancer une OPA.

Le seul élément un peu inhabituel était que son actionnaire majoritaire, à cinquante-trois pour cent, était une corporation privée : HomniCorp. Une entreprise sur laquelle Poitras ne réussit à trouver aucune information, hormis le fait qu'elle était enregistrée au Lichtenstein. Peut-être Chamane pourrait-il découvrir quelque chose...

Il lui envoya un courriel.

HomniCorp. Trouve ce que tu peux...

Puis il ajouta :

... si tu peux.

Il n'y avait rien comme un peu de défi pour motiver Chamane.

Venise, 16h27

La position sur le goban laissait Blunt perplexe. Il ne comprenait pas à partir de quelle analyse le grand maître avait décidé que son influence sur la zone d'affrontement principale était suffisante pour qu'il puisse se permettre de jouer une pierre à l'autre bout du goban, en plein territoire ennemi, ce qui lui avait permis, une cinquantaine de coups plus tard, de provoquer un affaiblissement de ce territoire et de gagner la partie par un point.

Il avait beau connaître la partie par cœur, le raisonnement stratégique qui avait motivé ce coup lui échappait. Tous les jours, il y revenait au moins une demi-heure. Depuis un mois.

Kathy s'encadra dans la porte.

— Ton ordinateur fait des bruits bizarres, dit-elle en souriant. Je pense que tes amis ne peuvent pas se passer de toi.

Trois icônes clignotaient sur l'écran, indiquant que trois messages étaient entrés. Dans le bas de chaque icône, un nom apparaissait. Poitras. Chamane. Tate.

Il cliqua d'abord sur le message de Poitras. Un court texte s'afficha.

À surveiller : HomniFood. Au centre de plusieurs activités financières douteuses. Toutes ses activités visent des entreprises liées au domaine de l'alimentation. Également à surveiller : HomniCorp, actionnaire majoritaire d'HomniFood. Aucune autre information disponible. Chamane a entrepris une recherche. Je suggère une rencontre.

Le message de Chamane contenait simplement la photo d'un homme accompagnée d'une question :

Rien trouvé. Qu'est-ce que je fais ?

La question ne pouvait avoir qu'un sens : Chamane n'avait rien trouvé dans les banques de données de la NSA. Il lui demandait l'autorisation de pirater celles des autres agences à partir de son accès NSA. Avant de l'y autoriser, Blunt décida de prendre le message de Tate. Ce dernier lui demandait simplement de communiquer avec lui, sans plus de précisions.

Longueuil, 10h36

Victor Prose était assis à sa table de travail. Les quatre murs de la pièce étaient couverts de livres. Tous les jours, à heure fixe, il s'asseyait à sa table de travail pour écrire sur des tablettes quadrillées. Parce que ça encadre l'écriture et les idées, expliquait-il quand on lui demandait pourquoi. Il écrivait toujours avec un porte-mine. Parce que, de cette manière, il pouvait effacer. C'était plus lisible.

Dans les journaux du jour auxquels il était abonné par Internet, il venait de découvrir deux événements qu'il allait incorporer à sa compilation sur les aberrations de l'espèce humaine. Le premier relatait la montée des viols et de la violence envers les femmes au Congo.

Congo's Chaos Triggers Epidemic of Brutal Rapes

Des hôpitaux qui débordaient, des médecins horrifiés, un degré de brutalité qui dépassait tout ce qui avait été vécu ailleurs, même pendant le génocide au Rwanda... On y parlait entre autres des Rastas, un groupe formé d'ex-membres des milices hutus qui vivaient dans la forêt, portaient des survêtements clinquants et des gilets des Lakers. Rien de moins !... Ils avaient la réputation de brûler des bébés vivants, d'enlever des femmes pour les violer

et de découper en morceaux, au sens littéral, à peu près tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin... Si c'était ça, le retour à la nature !

La carillon de la porte fit sursauter Prose. Sans doute des auditeurs de HEX-Radio qui venaient le relancer. Il décida de ne pas répondre.

Il venait à peine de finir de copier le deuxième article dans son répertoire sur la bêtise humaine que la sonnerie du téléphone se manifestait à son tour. Il consulta l'afficheur. Quatre lettres seulement apparurent : SPVM... Au moins, on répondait à son appel.

— Oui ?

— Ici l'inspecteur Grondin. Je suis devant votre porte. Seriez-vous assez aimable pour ouvrir ?

— Oui, oui, bien sûr... Tout de suite.

En ouvrant, il surprit Grondin qui se frottait le dos contre le cadre de la porte.

— Désolé, s'excusa ce dernier. La démangeaison était vraiment insupportable.

Prose le fit entrer.

— Je vous offre un café ?

— Vous en avez sans caféine ?

— Il doit en rester du temps où ma mère venait...

Ils traversèrent le corridor le long duquel s'alignaient les caricatures. Grondin prit le temps de s'arrêter quelques secondes devant chacune.

— Vous les collectionnez ?

— Je trouve que ça correspond bien au monde dans lequel on vit.

Voyant que Grondin ne comprenait pas, il ajouta :

— Un défilé de caricatures sans rapports clairs les unes avec les autres. Juste une parenté de style.

Quelques instants plus tard, Grondin s'arrêtait devant un tableau abstrait d'assez grand format.

— Un Giunta, fit Prose.

— Vous aimez la peinture moderne, à ce que je vois ?

— Avec mauvaise conscience. Je trouve que l'expressionnisme et l'abstraction, ça habitue les gens à l'idée que c'est acceptable de torturer les traits humains ou de les faire disparaître. Ce tableau-là, je l'ai acheté d'un ami auteur de polars : il en parlait dans un de ses livres.

— Et ça veut dire quoi ?

— Qu'est-ce que vous voyez ?

Grondin s'approcha pour examiner le tableau de près.

— Toutes sortes de choses mêlées, dit-il... Des bouts de ficelle, un morceau de soucoupe en porcelaine, une lanière de cuir tressé... tout ça pris dans la peinture... des taches de couleurs qui percent à peine à travers le noir... beaucoup de noir... comme si on l'avait étendu par-dessus la couleur pour l'étouffer... et le blanc...

Prose regardait Grondin, étonné de le voir décrire surtout ce qu'il voyait

au lieu de chercher une image.

— Le blanc est intéressant, dit-il. Il a été ajouté à la fin de tout, comme pour effacer une partie du tableau... Je me suis toujours demandé pourquoi.

— Peut-être pour que ça soit moins désespérant ? suggéra Grondin.

— Ou peut-être simplement parce que ça rend l'ensemble du tableau plus dynamique.

— On dirait que tout a été jeté n'importe comment...

— C'est exactement ça. On se trouve devant un monde sombre et chaotique, où les choses sont agglomérées n'importe comment... Mais ça dégage quand même une impression de force et d'unité.

Grondin semblait perplexe.

— C'est très neuf, finit-il par dire... Très moderne.

— Bien sûr. Il a été fait il y a à peine cinquante ans.

Voyant l'air confus de Grondin, Prose le prit par le bras et l'entraîna dans la cuisine.

— Venez, dit-il. Pendant que je vous fais un café, vous pourrez regarder les autres tableaux.

Une fois le café servi, ils se rendirent au bureau pour discuter.

Grondin fut de nouveau impressionné par le sentiment d'ordre que dégageait la pièce. Tous les livres, tous les meubles, tous les objets sur le bureau semblaient exactement à leur place.

— Vous avez vraiment tout ce qu'il vous faut, dit le policier.

Prose lui montra alors sa réserve de tablettes quadrillées, de porte-mines, de boîtes de mines et de gommes à effacer qui s'ajustaient aux porte-mines.

— Ils sont à la veille de cesser d'en fabriquer, dit-il. Sauf pour les tablettes. J'ai prévu des réserves pour une quinzaine d'années.

— C'est comme moi, fit Grondin. J'ai toujours une réserve de médicaments contre les allergies. Si jamais les pharmacies cessaient d'être approvisionnées, j'aurais une autonomie de deux ans.

Prose s'assit derrière son bureau. Grondin, comme s'il se rappelait soudainement le but de sa visite, amorça la discussion.

— Brigitte Jannequin, dit-il. J'aimerais que vous me racontiez de nouveau votre dernière rencontre avec elle.

— Je croyais que vous étiez venu à cause du harcèlement.

— Bien sûr. Mais tant qu'à être ici... Peut-être vous rappellerez-vous un détail. Souvent, dans des conditions stressantes comme celles que vous avez connues, la mémoire nous joue des tours.

— Si vous voulez...

Après une dizaine de minutes, Prose interrompit la discussion.

— Votre tasse est vide, dit-il. Inutile de la laisser traîner devant vous. Je vais aller la porter dans le lave-vaisselle.

— Je peux très bien...

— Non, non... Je vous assure...

Pendant que Prose se dirigeait vers la cuisine, Grondin se rendit derrière le

bureau de l'écrivain. Il jeta un coup d'œil à l'écran de l'ordinateur, qui affichait l'article que Prose était en train de lire quand il était allé lui ouvrir :

Émission de gaz carbonique

du réseau routier par habitant

Américain moyen : 7,8 tonnes par an.

Français moyen : 3,7 tonnes par an.

Britannique moyen : 3,1 tonnes par an.

Irlandais moyen : 3,0 tonnes par an.

Allemand moyen : 2,4 tonnes par an.

Totalement absorbé par sa lecture, il n'eut aucunement conscience qu'une balle lui percutait la poitrine : il en ressentit simplement l'impact en même temps qu'il entendait confusément le bruit de la vitre qui était fracassée. Puis, sans savoir ce qui lui arrivait, il s'écroula.

HEX-Radio, 10h46

— ... NEWS PIMP EST AVEC MOI POUR SA CHRONIQUE : « LE BOUFFON DE LA SEMAINE ». C'EST QUI, TON BOUFFON, CETTE SEMAINE, PIMP ?

— LES MÉDIAS AU GRAND COMPLET !

— WOW ! TU COGNES FORT !

— T'AS VU LEUR COUVERTURE DE L'ATTENTAT CONTRE BIO LIFE MANAGEMENT ?... LES PHOTOS À PLEINES PAGES, LE MOT « TERRORISME » PARTOUT...

— TU PEUX PAS LEUR REPROCHER ÇA. TOUT LE MONDE EST DANS LA *game* POUR FAIRE MONTER SES COTES D'ÉCOUTE. MÊME CEUX QUI JOUENT AUX INTELLECTUELS.

— C'EST PAS QU'ILS EN PARLENT ! C'EST CE QU'ILS DISENT !

— PARAÎT QUE C'EST PAS LA FAUTE DES TERRORISTES. QU'ILS ONT DE BONNES INTENTIONS. QUE C'EST JUSTE QU'ILS PRENNENT DES MAUVAIS MOYENS... QUE LES RESPONSABLES, C'EST LES MULTINATIONALES QUI SACCAGENT LA PLANÈTE. ET QUE DANS LE FOND, C'EST LA FAUTE À TOUT LE MONDE PARCE QU'ON LES LAISSE FAIRE. PARCE QU'ON S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA NATURE...

— T'EN PENSES QUOI, DE ÇA ?

— DE-LA-*bull-shit* !... C'EST POURTANT PAS COMPLIQUÉ : SI UNE BOMBE TUE DU MONDE, LE COUPABLE, C'EST CELUI QUI A POSÉ LA BOMBE !... TOUT ÇA, C'EST À CAUSE DES *boomers* !

— LÀ, T'ES PAS FACILE À SUIVRE.

— LA NATURE, LES FLEURS, LES TI-ZOISEAUX, C'EST UNE OBSESSION DE *boomer* EN PHASE TERMINALE... PAS SURPRENANT QU'ILS SOIENT CONTRE LES OGM.

— LES OGM !...

— LES TERRORISTES, LES INTELLOS ET LES *boomers*, C'EST PAREIL : LES TROIS RADOTENT LA MÊME VIEILLE PROPAGANDE DE *hippies* ATTARDÉS QUI VEULENT ARRÊTER LE PROGRÈS. ILS

TRIPENT SUR LE RETOUR À LA NATURE !... CRISS, LA NATURE, C'EST TOXIQUE. Y A RIEN DE PLUS DANGEREUX QUE LA NATURE !

— C'EST QUAND MÊME *cute*...

— *Cute*, OUI... C'EST LE CARNAGE PERPÉTUEL ! TOUTT' MANGE TOUTT' ! LÂCHE UN *boomer* DANS LA VRAIE NATURE, IL DURE PAS VINGT-QUATRE HEURES !

— MAIS ÇA FERAIT DE LA BONNE TÉLÉRÉALITÉ !

— ARRANGE ÇA COMME TU VEUX, QUAND T'ES CONTRE LES OGM, T'ES PAS SEULEMENT CONTRE LE PROGRÈS, T'ES POUR LA BARBARIE. TU PRÉFÈRES LAISSER DU MONDE MOURIR DE FAIM POUR SAUVER TES « TITES AMIES LES PLANTES NATURELLES », QUI SONT TELLEMENT NATURELLES QU'ELLES SONT MÊME PAS FOUTUES DE SURVIVRE TOUTES SEULES !

— TU VAS PAS TE FAIRE D'AMIS CHEZ LES ÉCOCOS QUI DÉFENDENT L'ENVIRONNEMENT !

— T'AS VU CE QU'ILS FONT, TES ÉCOCOS ? ILS DÉFENDENT LA NATURE EN FAISANT LE CONTRAIRE DE LA NATURE ! ILS PROTÈGENT TOUTT' AVEC DES LOIS !... LA NATURE, C'EST LA LUTTE POUR LA SURVIE : PAS UN RACKET DE PROTECTION !

— COMME ÇA, TOI, TU PENSES QUE LES OGM VONT NOUS SAUVER ?

— SÛR !... PENSES-Y DEUX MINUTES ! SÉLECTIONNER DES GRAINES PENDANT DEUX OU TROIS MILLE ANS PAR L'AGRICULTURE OU PROVOQUER UNE MUTATION EN DIX MINUTES, C'EST LA MÊME CHOSE. MAIS EN PLUS RAPIDE. TU GAGNES DU TEMPS...

Fort Meade, 10h58

John Tate avait attendu que l'inspection électronique quotidienne de son bureau soit terminée avant de contacter Blunt. Normalement, il n'y avait pas de danger de surveillance électronique : il transportait en permanence dans sa mallette un détecteur qui aurait réagi si un appareil d'écoute avait été activé à l'intérieur d'un rayon de quinze mètres.

Mais deux précautions valaient mieux qu'une. Avec Paige, il fallait s'attendre à tout. Ce n'était rien, pour lui, de subvertir un de ses collaborateurs, par chantage ou en l'achetant, pour lui faire installer un micro.

— C'est quoi, ton *stunt* dans la banque AAAA du Pentagone ?... Une chance que je t'avais demandé d'être discret !

À l'écran, le visage de Blunt afficha une amorce de sourire. Par mesure de sécurité, Tate avait exigé que les communications se déroulent le plus souvent possible en télé-véo : de cette façon, il pouvait contrôler les paramètres biométriques de son agent pour s'assurer de son identité.

— Je pensais que la guerre au terrorisme avait priorité sur les frontières et

les luttes de territoire bureaucratiques, fit Blunt.

— Sur quelle planète tu vis ? Le directeur du Department of Homeland Security m'a appelé en personne pour me demander pourquoi je m'intéressais à Joyce Cavanaugh !

— C'est intéressant. Ça veut dire qu'elle a des contacts... Pour quelqu'un qui n'a aucun poste officiel dans l'administration, c'est quand même particulier.

— Paige n'était pas seulement furieux. Il avait l'air inquiet.

À l'écran, le sourire de Blunt s'élargit.

— Et ça ne t'intéresse pas d'en savoir plus au sujet de cette madame Cavanaugh ? demanda-t-il.

— D'accord, qu'est-ce que je devrais savoir à son sujet ?

— En la faisant suivre, je pense avoir identifié un autre membre du Consortium.

— Vraiment ? Le mystérieux Consortium ?

Tate n'avait pas pu s'empêcher de laisser passer un peu d'ironie dans sa voix. À l'écran, la figure de Blunt se contentait de le regarder en souriant.

— Et qui est le mystérieux membre de cette mystérieuse organisation ? reprit Tate au bout d'une dizaine de secondes.

— C'est justement ce que j'aimerais savoir. C'est pour ça que je faisais de la recherche sur les deux photos que je t'ai envoyées. Peut-être que tu auras plus de chance que moi.

Tate eut un geste d'impatience.

— La NSA n'est pas ton assistant de recherche personnel. Les relations sont censées aller dans l'autre sens.

— Vous êtes les meilleurs !

— D'accord, d'accord... Je vais voir ce que je peux trouver. Mais toi, essaie d'effacer tes traces si tu dois aller dans les banques gouvernementales. Je ne veux pas qu'on puisse m'associer à ce que tu fais.

— Entendu... J'aurais aussi besoin d'informations sur une entreprise. HomniFood.

— La NSA ne fait pas d'espionnage industriel.

— Sûr... Mais si tu tombes sur quelque chose...

Officiellement, la NSA ne surveillait pas les entreprises. Mais, dans les faits, un des principaux mandats de l'agence consistait à soutenir le développement des entreprises américaines en les aidant à obtenir un avantage compétitif sur le marché international. Et, pour avoir ce type d'avantage, la meilleure façon était d'obtenir de l'information confidentielle sur leurs compétiteurs des autres pays. Ce que la NSA s'efforçait de leur transmettre.

— HomniFood, tu dis ?

— Oui.

— Ils fabriquent quoi ?

— Ils sont spécialisés dans la distribution de produits alimentaires. Principalement des céréales.

— D'accord, je vais voir ce que je peux trouver. Parlant de céréales...

HEX-TV, 11h05

... APRÈS LA PAUSE, NOUS ALLONS À LA PLOGUE LITTÉRAIRE EN COMPAGNIE DE GUY-CLAUDE BELLES-ÎLES. IL REÇOIT POUR NOUS RENAUD DAUDELIN, AUTEUR DU LIVRE *Bio à mort*, UN RÉQUISITOIRE POÉTICO-ROMANESQUE CONTRE – ET JE LE CITE – « L'ATTITUDE ANTI-PROGRÈS DES PÉPÉS ET DES MÉMÉS *boomers* QUI N'EN FINISSENT PLUS D'ENTERRER LE DISCOURS PUBLIC SOUS LES RETOMBÉES ANTI-PROGRÈS ET RÉTROGRADES DE LEURS OBSESSIONS NARCISSIQUES »... WOW !... ON N'EST PAS TROP SÛR DE CE QUE ÇA VEUT DIRE, MAIS C'EST JEUNE, C'EST NOUVEAU ET C'EST HYPER CRUCIAL !...

Venise, 17h09

Le visage de Tate occupait la moitié de l'écran. Derrière lui, le décor de son bureau n'avait pas changé.

— Cinquante millions ! fit la voix de Tate. C'est ridicule !

— C'est peut-être un test ? répliqua Blunt.

— Exactement ce que j'ai pensé !

Il avait l'air satisfait d'être parvenu à la même conclusion.

— S'ils paient, ça va permettre de gagner du temps, reprit Blunt.

— Ils ont posé une nouvelle condition : en plus des cinquante millions, ils veulent l'engagement du gouvernement à convertir progressivement l'ensemble de la culture du pays à l'agriculture biologique. Plus aucun pesticide non certifié vert d'ici cinq ans.

— Est-ce qu'ils excluent aussi les OGM ?

— Au contraire. Leur emploi est encouragé. Ils disent que c'est le seul moyen de rendre l'agriculture vraiment bio.

— C'est bien ce que je pensais.

Blunt n'expliqua pas davantage sa pensée.

— Des indices sur les prochaines cibles ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Rien encore. S'ils n'ont pas de réponse d'ici deux jours, ils menacent de rendre publique l'ampleur actuelle de la contamination des récoltes.

— Ça va créer une panique à la grandeur du pays.

— Le gouvernement a déjà commencé à brûler les zones contaminées. Il y a des vidéos sur Internet.

— Tu penses sérieusement que les médias ne feront pas de recoupements ?

— Je me fous des médias ! Ce que je veux, c'est que tu travailles à plein temps là-dessus !

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton ancien *prime mover*, le terrorisme

islamiste ?

— Pour l'instant, c'est toujours sur la glace.

— Le problème, c'est que les terroristes, eux, ne sont pas sur la glace. Ils continuent de se préparer.

— Je le sais. Mais les politiques, c'est comme les médias : ils souffrent d'un syndrome de vision tunnel. Ils ne peuvent pas avoir plus qu'un sujet *hot* à la fois... Et quand ils en ont un, ils ne voient plus rien d'autre. Je veux que tu t'occupes de cette affaire de céréales.

— C'est déjà ce que je fais.

— Vraiment ?

À l'écran, le visage de Tate affichait un mélange de surprise et de méfiance.

— Toi, il y a quelque chose dont tu ne m'as pas parlé, reprit Tate.

— Les attentats de Terre brûlée... Le seul point commun que j'ai trouvé jusqu'à maintenant concerne les céréales.

— Qu'est-ce que tu fais des laboratoires ? des savants enlevés ?

— La plupart des savants et des laboratoires étaient impliqués dans la recherche sur les céréales.

À l'écran, le visage de Tate se figea quelques secondes, comme s'il luttait pour intégrer des informations trop disparates.

— De quelle façon ça pourrait être lié ? demanda-t-il finalement.

— Comme tu le disais tout à l'heure, ceux qui font le chantage n'ont pas parlé des OGM.

— Et... ?

— J'ai pensé à nos vieux amis du Consortium.

— Tu ne veux quand même pas me faire croire qu'ils se sont recyclés dans l'agriculture ! C'est un secteur contrôlé par une brochette de multinationales.

— Pour l'instant, c'est une hypothèse.

— Si c'est le genre d'hypothèses à partir duquel vous aviez l'habitude de travailler à l'Institut...

L'incrédulité manifeste de Tate fit sourire Blunt.

— Si tu m'avais dit al-Qaida, là... peut-être, reprit Tate.

— Il y a quatre-vingt-neuf virgule quatre pour cent des chances que la même maladie frappe les États-Unis dans les prochaines semaines.

— Selon ton hypothèse...

— Je suis sûr que vous avez tiré les mêmes conclusions aussitôt que vous avez eu l'information.

— Il est trop tôt pour parler de conclusions.

— Est-ce qu'ils savent à quoi la contamination est due ?

— Un champignon.

— Ce qui signifie que n'importe quel petit avion peut disséminer des spores au-dessus des récoltes sans attirer l'attention.

— Tu te rends compte de ce que ça signifie ? demanda Tate, plus inquiet

qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Ça veut dire que ça pourrait se répandre à la grandeur des États-Unis...

— *Shit !*

— ... et de la planète.

Montréal, Hôpital général de Montréal, 11h43

Quand il avait vu Grondin étendu sur le lit, la première réaction de Théberge avait été de se demander s'il aurait été capable de lui parler, comme il le faisait avec les autres, s'il avait été mort.

Grondin ouvrit les yeux.

— Je vous attendais, dit-il. J'ai travaillé à me rappeler le mieux possible ce qui est arrivé.

— Tu devrais travailler à te reposer et à guérir, maugréa Théberge.

— J'ai seulement une côte endolorie. Elle n'est même pas cassée.

— D'accord, raconte-moi ce qui s'est passé. Mais ensuite, repos intensif et soutenu !

— Je vous assure que je vais bien. Les calmants ont même fait disparaître mes démangeaisons.

— D'accord, d'accord...

— J'ai ressenti un choc puis je me suis retrouvé par terre. Ensuite, la douleur est apparue. J'ai quand même saisi mon arme, j'ai enlevé le cran de sûreté puis je me suis relevé.

— Tu aurais pu prendre une deuxième balle !

— J'ai aperçu quelqu'un dans la cour. Il avait un pistolet dans la main. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai tiré un coup de semonce en criant « Police ». Il s'est enfui... Ensuite, j'ai tiré en l'air en lui criant d'arrêter.

— En l'air ?

Théberge était sidéré.

— Je n'allais quand même pas lui tirer dans le dos.

— Non, bien sûr, approuva Théberge comme si cela allait de soi.

Puis il explosa.

— Il n'avait pas de jambes, ton agresseur ?

— Trop dangereux de rater et de l'atteindre plus haut.

Pour toute réponse, Théberge se contenta de se frotter lentement l'estomac.

De retour dans son automobile, il s'en voulait d'avoir engueulé Grondin. D'autant plus qu'il l'avait enguirlandé la veille parce qu'il portait une veste pare-balles.

Il ouvrit la radio.

... DE TYLER PAIGE. LE TSAR DU DEPARTMENT OF HOMELAND SECURITY VIENT DE PLACER LES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE, UN GROUPE ÉCOLOGISTE RADICAL, SUR LA LISTE DES ORGANISATIONS TERRORISTES LES PLUS DANGEREUSES. IL A PAR AILLEURS AFFIRMÉ SON INTENTION DE RENFORCER LA

LUTTE ANTI-TERRORISTE EN UNIFIANT SOUS UNE
COORDINATION UNIQUE LES SECTIONS ANTI-TERRORISTES DE
TOUTES LES AGENCES AMÉRICAINES.

Ainsi, Les Enfants de la Terre brûlée avaient maintenant le statut de groupe terroriste international officiellement reconnu, songea Théberge. Ça en boucherait un coin à Jannequin... Puis il pensa à Dominique. Il se demandait comment elle se débrouillait, au milieu de toutes ces intrigues.

Aussitôt arrivé au SPVM, il alla retrouver Victor Prose, qui avait fini d'enregistrer sa déposition depuis un certain temps déjà et qui avait hâte de retourner chez lui.

— Ce serait prudent de vous éloigner un peu pendant quelques jours, fit Théberge. De demeurer ailleurs.

— C'est hors de question.

Théberge s'efforça de garder une voix calme.

— Vraiment ?

— Je ne vais quand même pas me laisser intimider. Ce serait admettre qu'ils ont gagné.

— Écoutez, on n'est pas dans un film...

— Si vous étiez à ma place, vous feriez la même chose.

Théberge ne put s'empêcher de penser à l'offre que l'Institut leur avait faite, à lui et à son épouse, de les mettre à l'abri, et au choix qu'ils avaient fait ensemble de refuser cette protection.

— Moi, c'est différent, dit-il avec la plus parfaite mauvaise foi. Je suis policier.

— Et moi, je suis écrivain. Je ne prendrai pas le risque de me stériliser en changeant mes habitudes.

— Vous stériliser ?

— L'écriture est un processus complexe. Tous les auteurs ont des conditions particulières dans lesquelles leur travail d'écriture est favorisé.

— Si vous restez chez vous, vous risquez une forme de stérilisation autrement plus radicale.

— Me protéger chez moi ou ailleurs, je ne vois pas la différence.

— N'importe qui peut s'infiltrer sans se faire voir jusqu'à la cour arrière en passant par le petit ravin. C'est couvert d'arbres derrière chez vous...

Prose remarqua soudain le collier de cordelettes dans le Ziploc, sur le bureau de Théberge.

— Je peux ? dit-il en le prenant.

— Vous connaissez ça ? grogna Théberge, étonné.

— C'est un quipu, répondit Prose en le sortant du sac avant que Théberge ait eu le temps de protester.

Il démêla rapidement les cordelettes et il montra le collier à Théberge en le tenant par la corde centrale à laquelle toutes les cordelettes étaient attachées.

Il le posa ensuite sur le bureau et répartit les cordelettes des deux côtés de

la corde centrale.

— Ça sert à quoi ? demanda le policier.

— C'est un truc maya. C'est la première fois que j'en vois un en dehors d'un musée.

Il sourit avant d'ajouter :

— C'est quand même bizarre de trouver ça dans un poste de police.

— Ça sert à quoi ?

— C'est une sorte de langage qu'on n'a pas encore fini de décoder. Les nœuds représentent des chiffres...

— Vous pouvez le lire ? s'enquit Théberge, subitement intéressé.

Prose prit le temps de le regarder attentivement avant de répondre :

— Non. Ça ne correspond pas à ce que je connais. Si vous voulez...

La sonnerie du téléphone portable de Théberge l'interrompt.

Théberge jeta un coup d'œil pour voir qui le dérangeait, puis haussa les sourcils. Son visage afficha un air de plaisir contenu.

— Excusez-moi un instant, dit-il à Prose en appuyant sur le bouton pour prendre l'appel.

Puis, sur un ton franchement joyeux, il amorça la conversation téléphonique par un vigoureux :

— Gustave ! Comment tu vas ?

Sa mine s'assombrit à mesure qu'il écoutait. Théberge demeura silencieux pendant près d'une minute avant de demander :

— Tout de suite ?... Avant cinq ou six heures, c'est difficile... Bon, d'accord... OK, en attendant, je t'envoie ce que j'ai.

Hampstead, 18h08

Assis derrière son bureau, Fogg affichait une mine réjouie. Il regarda Skinner et Daggerman prendre place devant lui, dans des fauteuils de cuir brun.

Skinner semblait de moins bonne humeur.

— Foutues caméras ! On ne peut plus se déplacer dans Londres sans avoir l'impression d'être continuellement filmé !

Daggerman, quant à lui, affichait la même sérénité impassible qu'à l'accoutumée.

— Il faut voir le bon côté des choses, dit-il. GDS n'a jamais fait autant d'argent avec la vente d'équipement de sécurité.

Fogg attendit que le silence se fasse pour prendre la parole.

— Jusqu'à maintenant, je n'ai pu vous dire qu'une partie de la vérité. Je vais maintenant combler certaines lacunes dans l'information que je vous ai transmise.

« Certaines » lacunes... Skinner et Daggerman notèrent tous les deux la restriction, mais ni l'un ni l'autre ne jugea pertinent de la relever. Déjà, qu'ils soient là était une forme de reconnaissance de leur valeur. Même Tomas Gelt, le pourtant puissant directeur de Safe Heaven, n'assistait pas à ces réunions

restreintes.

— « Ces messieurs » m'ont prié de procéder à une restructuration du Consortium, poursuit Fogg. Cette demande est en réalité une exigence. Ils veulent que nous conservions uniquement trois filiales : GDS, Safe Heaven et cette nouvelle filiale que nous allons créer : White Noise. Nous avons six mois pour disposer des autres filiales, à l'exception de Brain Trust, qui bénéficie d'un sursis.

Skinner sourit.

— C'était donc ça, dit-il, la simulation que vous m'avez demandé de préparer pour Candy Store.

Fogg tourna légèrement la tête de manière à le regarder directement.

— Votre simulation va être utile plus rapidement que prévu. La proposition que madame Hunter a négociée concernant Candy Store vient d'être acceptée par l'acheteur. C'est le temps de procéder au nettoyage préliminaire. Si vous nous résumiez ce que vous avez préparé ?

— D'abord une attaque contre le centre de contrôle de la filiale. Destruction de tous les ordinateurs, de tous les dossiers qui relient Candy Store au Consortium. La direction de la filiale est décapitée au cours de l'opération. Vous décrétez l'isolement préventif des filiales. Tous les codes sont changés. Le lendemain matin, les liens avec les filiales restantes sont rétablis. Vous annoncez au bureau des directeurs que le reste de Candy Store sera vendu. Hunter enclenche le mécanisme de transfert des informations à l'acheteur pour qu'il ait accès à toutes les ressources des filiales.

— Durée de l'opération ?

— Vingt-quatre heures.

— Est-ce qu'il n'y a pas un danger que ce soit interprété par les directeurs comme un aveu de faiblesse ? demanda Daggerman.

Skinner, à qui la question s'adressait, se contenta de tourner la tête vers Fogg.

— Ça dépend du tableau qu'on brosse de la situation, répondit ce dernier. Je vais présenter GDS, Safe Heaven et Brain Trust comme les filiales sur lesquelles nous jugeons essentiel de maintenir un contrôle direct. Il y a aussi White Noise, qui va s'occuper des médias. Les autres se verront offrir leur autonomie dans le cadre d'une privatisation.

— Les directeurs des filiales qu'on garde ne seront pas très heureux.

— Après une rencontre privée pour leur expliquer les tenants et aboutissants de cette rationalisation, je suis certain qu'ils seront enchantés de maintenir leur lien corporatif avec le Consortium.

— Et pourquoi ces filiales-là plutôt que les autres ?

— Là est toute la question, répondit Fogg.

Son sourire s'accroît.

— Pour y répondre, reprit-il, je dois vous parler de nos commanditaires... Comme je vous l'ai dit, ce sont eux qui désirent cette restructuration. Ils invoquent le fait que les filiales conservées dispensent les services de base –

violence, argent, idées – aux autres filiales, qui sont seulement des lignes d'affaires dérivées... Personnellement, je crois que cette rationalisation n'est qu'une première étape.

— En vue de quoi ? demanda Daggerman.

— D'une prise de contrôle complète du Consortium, ou de ce qu'il sera devenu, par des gens à eux.

Il laissa Skinner et Daggerman digérer ses paroles.

— C'est pourquoi, reprit-il, j'ai pensé qu'il était temps que le Consortium acquière une pleine autonomie.

Lyon, 19h14

La venue de Jean-Pierre GravaH au laboratoire d'HomniFood était toujours un événement. À l'exception de Killmore, il était le seul membre du conseil d'administration qui avait accès à tous les locaux. Le personnel avait ordre de répondre à toutes ses demandes.

Cette fois, il avait demandé à Maggie McGuinty que les responsables de la recherche, de la production et de la mise en marché rendent compte personnellement des activités de leurs départements respectifs.

— Nous sommes parvenus à stabiliser la nouvelle souche du champignon, fit Wendell, le responsable de la recherche. La contamination est plus rapide et les spores sont plus légères, ce qui accroît la surface de dissémination.

— La résistance ? demanda GravaH.

— Les produits classiques éliminent cinquante à soixante pour cent des champignons. Il en reste assez pour que la contamination se propage de manière satisfaisante. Ils vont avoir besoin de notre fongicide.

— La production ?

McLane, le responsable de la production, s'empessa de répondre.

— Elle est déjà amorcée. On peut entreprendre la dissémination à grande échelle.

— Et le fongicide ?

Le visage de McLane trahit un certain malaise. Il jeta un regard en direction de McGuinty, qui demeura impassible.

— De ce côté-là, les choses avancent plus lentement. On en a encore pour deux semaines – et c'est un minimum ! – avant de pouvoir entreprendre la production industrielle.

— Deux semaines, donc, répondit GravaH. Peut-être trois.

McLane acquiesça d'un hochement de tête et murmura une approbation indistincte.

— Ça demeure un délai raisonnable, conclut GravaH. Rien ne s'oppose à ce qu'on amorce immédiatement une dissémination plus large.

Il regarda McLane.

— Si vous décevez la confiance que madame McGuinty et moi plaçons en vous et que le fongicide n'est pas prêt à temps, c'est toute la planète qui risque d'avoir un sérieux problème.

Il regarda ensuite les deux autres hommes.

— Il y a autre chose que je devrais savoir ? Vous avez tout le personnel dont vous avez besoin ?

— À peu près, répondit Wendell.

— Ce qui veut dire ?

— J'aurais besoin de deux chercheurs de haut niveau pour régler certains problèmes techniques.

— J'imagine que vous en avez parlé à madame McGuinty.

— Euh... pas encore.

— Vous avez des suggestions ? se dépêcha d'intervenir la femme.

— Oui. Ils travaillent dans deux laboratoires différents : un en Suisse, l'autre en Italie.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour m'envoyer leur nom et tous les renseignements que vous avez sur eux ? Si vous voulez que j'expédie le dossier au service de recrutement...

— Ce sera fait dans moins d'une heure.

Gravah avait suivi l'échange avec un regard amusé.

— Bien... Autre chose ? demanda-t-il.

Roger Galant, le directeur de la mise en marché, s'avança d'un pas. Il regardait alternativement Gravah et McGuinty comme s'il ne savait pas à qui s'adresser.

— Il reste un problème avec le fongicide. La planification veut qu'on mette en marché un fongicide qui a une période d'efficacité d'un an. Le marketing trouve que c'est une période trop courte, qui nous donne une image de voracité... Selon eux, une durée de cinq ou sept ans serait plus raisonnable. Comme pour les vaccins.

— Alors, on va faire un compromis, répondit McGuinty : trois ans.

Elle ramena son regard vers Wendell.

— Vous pouvez arranger cela ?

— Ça devrait aller.

— Bien.

Gravah regarda les trois responsables.

— D'autres problèmes ?... Non ?... Excellent !

Une fois seul avec Maggie McGuinty, son visage prit une expression moins distante, plus intéressée.

— Killmore m'a parlé de votre projet particulier. Ça avance ?

— Encore une semaine, maximum dix jours, avant la mise en ligne des premières dégustations.

— Bien, bien... Les membres du club sont impatients de voir votre travail.

— Je vais m'efforcer de ne pas les décevoir.

— Je n'en doute pas... Pour ce qui est du laboratoire, je vous sais très occupée, ajouta-t-il avec un sourire. Mais vous devriez quand même leur tenir la bride un peu plus serrée. Vous ne pensez pas ?

De retour à l'hélicoptère qui l'avait amené au centre de recherche, Gravah

dit au pilote de mettre le cap sur Briançon, dans les Alpes françaises.

Pendant le trajet, il planifia sa prochaine rencontre avec les représentants de l'Inde et de la Chine. Puis il prévint l'équipe de Vacuum réservée à ses besoins qu'elle allait devoir s'occuper en priorité de deux autres livraisons de personnel spécialisé. Les deux noms allaient leur parvenir au cours de la journée par le canal habituel.

Hampstead, 18h33

— « Ces messieurs », comme vous dites, vous savez qui ils sont ? demanda Skinner.

— Je connais leur représentante. Elle se présente sous le nom de June Messenger. Son vrai nom est Joyce Cavanaugh. L'Institut s'en occupe. Par elle, ils devraient remonter plus haut.

— L'Institut !

Seul Skinner avait parlé, mais Daggerman paraissait tout aussi surpris.

— On ne peut pas courir le risque qu'ils découvrent que nous sommes sur leur piste, répondit calmement Fogg. « Ces messieurs » pourraient précipiter leur action contre le Consortium. Au contraire, il faut maximiser notre utilité à leurs yeux.

— Et vous faites faire le travail par l'Institut ? fit Skinner, qui dissimulait avec difficulté son étonnement.

— J'ai utilisé un de leurs contacts pour attirer leur attention sur madame Cavanaugh.

Fogg concentra son regard sur lui et sourit.

— C'est pour cette raison que je vous ai demandé de harceler l'inspecteur-chef Théberge, mais de ne pas mettre sa vie en danger trop rapidement. Votre travail est de vous en servir pour remonter jusqu'à l'Institut... puis d'attendre. Nous interviendrons seulement en temps utile, quand l'Institut – ou ce qu'il en reste – aura terminé les menus travaux dont il s'occupe à notre bénéfice.

Les deux hommes regardèrent un instant Fogg sans rien dire, ne pouvant dissimuler une certaine admiration.

— Et cette histoire avec Grava ? finit par demander Daggerman.

— Ça, à mon avis, c'est le grand projet de « ces messieurs ». Leur idée n'est pas mauvaise : ils veulent se servir du Consortium pour consolider la domination planétaire d'un certain nombre de multinationales.

— Et tant qu'ils nous jugeront rentables, reprit Daggerman, comme s'il poursuivait la pensée de Fogg, ils retarderont le moment d'agir contre nous.

— Rentables... ou utiles à leurs plans.

— Peut-être qu'on ne peut pas les éliminer, fit Skinner, mais on peut se mettre hors d'atteinte.

Fogg regarda Skinner avec un sourire, comme un joueur d'échecs qui voit son adversaire jouer précisément le coup qu'il attendait.

— Pour cela aussi, j'ai un plan. Mais tout n'est pas encore au point. C'est pourquoi nous devons gagner du temps.

Le sourire de Fogg s'élargit.

— Heureusement, nous avons l'Institut !

— Comment pouvez-vous être sûr de leur collaboration ? demanda Daggerman.

— Je leur ai promis de les aider à démolir le Consortium.

Les deux le regardèrent, incrédules.

— Et ils vous ont cru ? finit par demander Skinner.

— Je leur permets de procéder au démantèlement de nos filiales devenues obsolètes... Avouez que ça constitue un argument de poids.

— Ils vont quand même se méfier.

— Je communique directement avec F. C'est elle, mon contact.

Drummondville, 14h49

Dominique répondait aux questions d'un père qui venait de découvrir que son enfant était atteint de trisomie-22. Presque tous les jours, elle participait pendant une heure à un forum de discussions sur Internet.

La trisomie-22 était une maladie quasi orpheline. Le nombre des victimes n'était pas suffisant pour justifier des investissements par les grandes pharmaceutiques et les entreprises de biotechnologie. Par ailleurs, la disparité des symptômes faisait qu'elle était mal connue du public... et même d'une grande partie du personnel médical. Les groupes de soutien sur Internet étaient souvent la principale ressource des parents.

F lui avait recommandé de laisser tomber cette activité. C'était comme le go pour Blunt. Sa maladie était connue : si on voulait la retrouver, les sites consacrés à cette maladie seraient un des premiers endroits où on la chercherait.

Dominique s'était contentée de demander à Chamane de sécuriser sa connexion au site, de faire en sorte qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à elle par ce moyen.

Un « B » se mit à clignoter dans le coin gauche, au bas de l'écran. Dominique termina la réponse qu'elle était en train d'écrire au père et elle lui promit d'être sur le site du forum le lendemain, à la même heure. Puis elle quitta le forum de discussion, activa le logiciel de messagerie et ouvrit le message de Blunt.

Blunt n'avait pas pris la peine de mentionner les questions auxquelles répondaient les informations qu'il lui envoyait. Les réponses défilaient les unes après les autres.

Le contact de Cavanaugh se nomme Jean-Pierre Gravah. Diplômé de l'École des Mines et de l'ENA. La famille a fait fortune dans le commerce des bois rares et des pierres précieuses. Seule activité professionnelle connue : membre de différents conseils d'administration, dont celui d'HomniFood. Très peu d'activités publiques. Vie privée extrêmement privée. A participé à plusieurs expéditions de spéléologie.

.....

Pour le moment, rien de plus sur HomniFood que les informations accessibles sur le portail public de l'entreprise ou dans les journaux. Poitras s'y intéresse.

.....

La contamination en Inde est due à un champignon. Tate craint que les États-Unis soient une des prochaines cibles. Je pense qu'il a raison. Convergences de plus en plus inquiétantes...

.....

Poitras travaille sur les multinationales et les labos spécialisés dans les recherches sur les céréales. Beaucoup d'activité boursière possiblement illégale. Beaucoup d'activité en dehors des marchés. Probabilité de lien avec les attaques contre les récoltes : maintenant quatre-vingt-douze virgule huit pour cent.

Dominique devait d'abord décider quelle suite donner à l'information sur Gravah. Hurt ne pouvait pas s'en occuper s'il continuait à suivre Cavanaugh. Par ailleurs, il réagirait probablement mal si on lui imposait de changer de cible. Mieux valait le laisser sur la piste de Cavanaugh et confier la couverture de Gravah à quelqu'un d'autre. Moh et Sam ? Ils surveillaient déjà St. Sebastian Place... Claudia, peut-être ?... Une chose était certaine, elle ne pouvait pas compter sur les Jones. À quelques exceptions près, ils avaient entrepris une nouvelle étape dans leur lutte contre les ravages de l'ego. Une étape qui exigeait de longs mois de solitude. Le message lui avait été relayé par F, qui tenait l'information de Bamboo Joe.

Évidemment, cela n'avait pas empêché les dossiers spéciaux de s'accumuler. Il y avait le chantage alimentaire contre les États... l'écoterrorisme des Enfants de la Terre brûlée... les magouilles boursières... Quel lien pouvait-il y avoir entre tous ces événements ?

Elle décida de présenter ses réflexions à F.

www.lemonde.fr, 20h58

... À LA SUITE DE CE QUI SEMBLE ÊTRE UN ATTENTAT ÉCOTERRORISTE. UN RÉSIDENT DU VILLAGE QUI EXPLOITE UNE PETITE TERRE À BOIS A ÉTÉ GRIÈVEMENT BLESSÉ QUAND LA CHAÎNE DE SA SCIE MÉCANIQUE LUI A DÉCHIRÉ LE VISAGE. LA CHAÎNE A LITTÉRALEMENT EXPLODÉ APRÈS ÊTRE ENTRÉE EN CONTACT AVEC UN CLOU DE TRENTE CENTIMÈTRES ENFONCÉ DANS LE TRONC D'UN ARBRE. CETTE TACTIQUE DES ÉCOLOGISTES, QUI VISE À EMPÊCHER LA COUPE DES ARBRES...

Drummondville, 15h04

F avait écouté Dominique sans l'interrompre. À la fin, elle sourit.

— Je suis certaine que tu sauras prendre les bonnes décisions, dit-elle.

— Mais...

— Tu as un meilleur jugement que tu crois. Le rapprochement entre l'écoterrorisme, l'industrie alimentaire et le chantage contre les États est une

excellente idée, qui mérite d'être approfondie... Allez, je ne te retiens pas. Je n'ai pas assez de tout mon temps pour ce qu'il me reste à faire.

Dominique retourna à son bureau avec un sentiment ambigu. D'une part, il y avait là une marque de confiance évidente. Mais, en même temps, elle exposait l'organisation au risque d'une mauvaise décision. Et cela, au moment où s'amorçait, de l'aveu même de F, la phase cruciale de l'affrontement contre le Consortium. Dominique ne comprenait pas pour quelle raison F acceptait de faire courir un tel risque à l'organisation.

Dix minutes plus tard, elle avait quand même pris ses décisions et les instructions avaient été envoyées à Blunt. Il s'occuperait de gérer l'opération et de transmettre à Moh les directives nécessaires.

Elle avait hésité un moment sur la tâche à leur confier. Mais suivre Gravaah lui semblait être la priorité, malgré l'intérêt qu'il y avait à surveiller St. Sebastian Place. Et même si la mention de saint Sébastien dans le message de Buzz donnait plus de poids à l'information de Fogg...

Se pouvait-il que Hurt ait découvert quelque chose, à Bangkok, sur cette mystérieuse organisation dont parlait Fogg ? Se pouvait-il qu'il s'agisse d'une organisation liée au Consortium ?... Dans ces circonstances, ce n'était pas une mauvaise idée de s'intéresser à ce qui s'y passait.

Il fallait qu'elle trouve quelqu'un pour prendre la relève et s'occuper de St. Sebastian Place... Elle décida finalement de demander à Chamane de se renseigner « en profondeur » sur l'endroit.

Montréal, SPVM, 15h18

Théberge passa un doigt sur le bureau de Crépeau. Sa surface était complètement dégagée : pas un papier, pas un stylo, pas un dossier... Pas même un grain de poussière.

— Comment tu fais ? demanda Théberge.

— S'il y a quelque chose sur le bureau, je trouve quelqu'un pour s'en occuper... On appelle ça déléguer, ajouta Crépeau avec un sourire. Tu devrais savoir ce que c'est, tu m'as délégué ton poste au complet !

Théberge plaça le journal qu'il tenait à la main devant Crépeau. On y voyait la tête des deux clients suspects du marché d'alimentation. Les photos avaient été extraites de l'enregistrement.

— J'ai fait vérifier ce que tu m'as demandé, dit Crépeau. Tous les achats sont concentrés dans trois marchés d'alimentation ; il y en a deux qui viennent de celui où travaille ton agent de sécurité.

— Ça ne peut pas être une coïncidence... Et les vérifications dans les banques de photos ?

— Toujours rien. Tes clients sont inconnus des milieux policiers.

D'un geste, Crépeau désigna les photos.

— Tu penses que ça va donner quelque chose de les avoir envoyées aux médias ?

— On sait jamais...

Théberge se dirigea vers la fenêtre et laissa son regard porter au loin.

— Tu as été voir Grondin à l'hôpital, fit Crépeau. Comment il va ?

— Il insiste pour reprendre le travail demain ! Il veut continuer à assurer la protection de Prose... Il dit que ça le démange !

Théberge secoua ensuite la tête comme s'il s'agissait là d'une absurdité de plus dans la longue série des comportements insolites de Grondin.

— On ne peut pas dire qu'il a tort de s'inquiéter pour l'écrivain, fit Crépeau.

— Je suis d'accord. Mais de là à ne pas prendre les journées de maladie auxquelles il a droit !

— Moi, compte tenu du manque de personnel...

— Je veux te parler d'autre chose, fit Théberge en continuant de regarder dehors. J'ai eu une idée un peu folle...

Crépeau rit doucement.

— Si c'est pour m'annoncer ça que tu es venu me voir...

Théberge se tourna vers lui.

— Dans le message du groupe écolo, il y a une phrase qui m'a frappé.

— Quel groupe ?

— Les Enfants de la Terre brûlée... Ils parlent des savants qui ont leurs doigts dans notre nourriture.

— Tu penses que... ?

— Je sais que c'est un peu tordu comme rapprochement. Mais...

Un geste acheva d'exprimer son impuissance à conclure.

RDI, 15h21

— JE PENSE QUE NOUS AVONS DU NOUVEAU SUR L'AFFAIRE BRIGITTE JANNEQUIN, LOUIS-GASTON...

— EN EFFET, JULIE-ODETTE. VICTOR PROSE, LE DERNIER TÉMOIN À L'AVOIR VUE VIVANTE, A LUI-MÊME ÉTÉ VICTIME D'UNE TENTATIVE DE MEURTRE. L'ÉVÉNEMENT S'EST PRODUIT À SON DOMICILE ET, SELON NOS INFORMATIONS, C'EST À L'INSPECTEUR GRONDIN, DE LA CÉLÈBRE ÉQUIPE DES CLONES, QUE PROSE DOIT D'AVOIR LA VIE SAUVE.

— ON VOULAIT DONC LE FAIRE TAIRE ?

— C'EST CE QUE SE DEMANDENT LES POLICIERS... ON S'EN SOUVIENDRA, VICTOR PROSE EST PAR AILLEURS CET ÉCRIVAIN QUI VIENT DE PUBLIER *Les Taupes frénétiques*, UN ESSAI SUR LE NARCISSISME TOUS AZIMUTS ET LE PHÉNOMÈNE DE MONTÉE AUX EXTRÊMES QUI CARACTÉRISENT NOTRE SOCIÉTÉ. QU'IL SOIT LUI-MÊME VICTIME D'UN ATTENTAT REPRÉSENTE POUR LE MOINS UNE CURIEUSE COÏNCIDENCE.

— EST-CE QUE LES POLICIERS ONT FAIT UN LIEN ENTRE CET ATTENTAT ET LA CAMPAGNE DE NOS COLLÈGUES DE HEX-RADIO ? CE SONT EUX QUI ONT RENDU PUBLIQUE SON

ADRESSE, NON ?

— EN EFFET, JULIE-ODETTE. SON ADRESSE ET SON NUMÉRO DE TÉLÉPHONE... POUR LE MOMENT, LES POLICIERS REFUSENT DE FAIRE LE MOINDRE COMMENTAIRE SUR LE SUJET.

— EH BIEN... VOUS NOUS PRÉPAREZ UN TOPO SUR TOUT ÇA POUR LE BULLETIN DE VINGT ET UNE HEURES, SI J'AI BIEN COMPRIS ?

— EXACTEMENT, JULIE-ODETTE.

— MERCI, LOUIS-GASTON... C'ÉTAIT LOUIS-GASTON VALLENDREAU, EN DIRECT DES LOCAUX DU SPVM... SUR LA SCÈNE FINANCIÈRE MAINTENANT, L'INDICE DES MATIÈRES PREMIÈRES A ÉTÉ ENTRAÎNÉ À LA HAUSSE PAR UNE FORTE POUSSÉE DU PRIX DES CÉRÉALES. SELON LES EXPERTS, CE SONT LES RUMEURS PERSISTANTES SUR LA MÉDIOCRITÉ DES RÉCOLTES INDIENNES ET CHINOISES QUI ALIMENTERAIENT CETTE NOUVELLE FLAMBÉE DES COURS...

Londres, 20h36

— Ton appartement n'a pas encore sauté ? fit Samuel Stocks quand Mohammed ibn Sa'id entra dans la Bentley.

C'était devenu un rituel. Alors que Stocks demeurait à proximité de la City, le célèbre quartier des affaires, Mohammed avait une chambre dans le Londonistan, près de la mosquée de Finsbury Park, dont un imam avait été reconnu coupable sous onze chefs d'accusation d'incitation au meurtre.

— C'est le seul endroit de Londres où il n'y a aucun danger d'attentat, répliqua Moh.

— À moins qu'une bombe en cours de fabrication saute par accident.

— Si c'est la volonté d'Allah...

Ils étaient la plus vieille équipe de l'Institut. Ils étaient connus sous les noms de Moh et Sam. Au début, ils avaient travaillé pour le Rabbin. F les avait ensuite récupérés.

Moh s'était installé sur le siège arrière, à l'abri des vitres teintées. Sam, qui avait troqué son habit d'homme d'affaires pour une livrée de chauffeur, conduisit la Bentley devant un édifice à proximité de St. Sebastian Place.

Après avoir immobilisé le véhicule, il prit le *Times* qui était sur le siège du passager, le plia pour le rendre plus facile à manipuler et se plongea dans la lecture comme s'il attendait le retour de son patron.

À l'abri des vitres teintées, Moh s'occupait de la surveillance, filmant tous ceux qui entraient dans l'édifice ou en sortaient.

— Comment on fait pour repérer les membres du club ?

— On commence par éliminer tous ceux qui ne sont pas millionnaires ou qui ne sont pas des personnalités connues.

— Et après ?

— On verra... De toute façon, on va bientôt changer de cible.

Moh le regarda, intrigué.

— Jean-Pierre Grava. Aussitôt qu'ils l'ont localisé, on le prend en filature.

— Et pour le club ? demanda Moh en rangeant sa caméra dans son étui.

— Dominique a peut-être trouvé quelqu'un d'autre pour s'en occuper. Peut-être que ce n'est plus important...

— Tu ne trouves pas que ça commence à ressembler à l'époque du Rabbin ?... Les ordres à la dernière minute sans qu'on sache pourquoi...

— Si tu as raison, répondit Sam avec un léger sourire, ça veut dire qu'on ne va pas s'ennuyer.

Québec, Université Laval, 18h22

Quand Théberge et son ami l'inspecteur Gustave Lefebvre arrivèrent à l'entrée principale du pavillon Vandry, Jérôme Lajoie les attendait. Les présentations furent réduites au minimum. Lajoie les amena sans attendre à la salle d'études anatomiques.

— J'ai tout de suite fait sortir tout le monde, dit-il à l'intention de Théberge.

À sa première visite, Lefebvre avait eu droit à la même explication.

Lajoie leur montra les mains du cadavre, leur laissa quelques instants pour les examiner sous différents angles, puis il rabattit le drap.

— C'est votre type des contenants de yogourt, dit-il en se tournant vers Théberge.

En lui-même, Théberge se demandait pourquoi Lajoie avait décidé que c'était « son » type. Croyait-il que les victimes appartenaient d'office aux policiers qui s'en occupaient ? Puis il songea à sa propre habitude de converser avec les cadavres... Bien sûr, c'était une façon de les apprivoiser. Mais il était également probable qu'il y avait chez l'être humain une répugnance profonde à considérer qu'un individu puisse exister en dehors de toute appartenance. À se le représenter autrement qu'inscrit dans un réseau de relations... Or la mort mettait fin à tout cela. D'où les efforts de réintégration des survivants. On attribuait rétroactivement au défunt toutes sortes de qualités. On gommait ses défauts. On rappelait les moments les plus marquants de son existence. Autrement dit, on mettait en valeur ce qui le rattachait aux autres et on atténuait ce qui l'en séparait...

Au fond, les policiers ne faisaient que participer à cette vaste tentative de réintégration des morts dans l'ordre des vivants. Pour eux aussi, ils étaient « leurs » morts... Et c'était sans doute une des raisons pour lesquelles Théberge leur avait toujours parlé. Une des raisons pour lesquelles il continuait à garder autant de pensionnaires à « l'hôtel », cette partie de son esprit où résidaient les victimes dont il n'avait pas réussi à élucider le crime... Pour ne pas les abandonner. Pour qu'ils ne se retrouvent pas seuls dans le vide de leur inexistence, sans recours pour élucider les circonstances de leur mort...

— Vous êtes sûr ? se contenta de demander Théberge.

— J'ai examiné les clichés que vous avez envoyés : les doigts sont sectionnés à la même hauteur, les diamètres paraissent identiques... Si vous le désirez, je peux mettre le cadavre à votre disposition. Votre spécialiste pourra procéder lui-même aux vérifications... Mais il faudrait que ça se fasse assez rapidement. Je ne peux pas retarder très longtemps mon cours.

Théberge grogna un assentiment, puis il se tourna vers Lefebvre.

— Je peux compter sur toi pour faire les vérifications habituelles ?

— Tu penses à quoi ?

— Interroger les étudiants... faire le tour du personnel qui peut avoir eu accès à la salle où les corps sont conservés...

— Sûr.

En lui-même, Lefebvre pensait à la longueur de la liste des personnes à retrouver et à la quantité d'heures supplémentaires que ça prendrait pour interroger tout le monde... Puis son sourire s'élargit subrepticement. Il se reprendrait durant leur prochain voyage de pêche : ce genre de travail, ça valait facilement deux ou trois soupers de plus. Deux ou trois soupers où ce serait Théberge qui s'occuperait de préparer le repas. Avec tout ce que ça impliquait de gastronomie exubérante.

CBFT, 22h03

... TOUJOURS RIEN DE NOUVEAU SUR L'ATTENTAT TERRORISTE SURVENU À L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH. C'EST CE QU'A DÉCLARÉ CE MATIN LE PORTE-PAROLE DU SPVM, L'INSPECTEUR RONDEAU, EN RÉPONSE À UNE QUESTION DE NOTRE REPORTER. COMME L'INSPECTEUR RONDEAU L'A CANDIDEMENT AFFIRMÉ : « ... LES PETITS DÉBILES QUI ONT FAIT SAUTER LE FRÈRE ANDRÉ ONT TOUS ÉTÉ ÉLIMINÉS ; IL NE NOUS RESTE PLUS DE PISTES POUR REMONTER JUSQU'AUX ORDURES QUI ONT COMMANDITÉ L'ATTENTAT »...

Montréal, 22h08

Assis à son bureau, Prose avait relevé les yeux de son travail pour jeter un regard à la télé. Un topo de quatre minutes sur les dernières frasques de Paris Hilton venait de se terminer. On parlait maintenant d'un curieux cas de maladie affectant les céréales.

Sur fond de champ de blé, la caméra présentait un fermier qui montrait un champ où la couleur dorée du blé était marbrée de taches brun-roux.

— C'EST APPARU SUBITEMENT, DISAIT LE FERMIER. EN DEUX JOURS, ÇA S'EST RÉPANDU DANS LA MOITIÉ DU CHAMP.

Une image en gros plan montra les taches brun-roux qui envahissaient les plants. Puis la caméra revint au présentateur.

— SELON LES EXPERTS CONSULTÉS, CETTE INFECTION NE

SERAIT PAS LIÉE À LA PRÉSENCE D'INSECTES. JUSQU'À MAINTENANT, LES CHAMPS CONTAMINÉS SE RETROUVENT SUR UNE DIZAINE DE KILOMÈTRES LE LONG D'UNE MÊME ROUTE. PAR MESURE DE SÉCURITÉ, LES AUTORITÉS ONT ORDONNÉ DE TOUT RASER CINQ CENTS MÈTRES AUTOUR DES CHAMPS INFECTÉS.

Un plan d'ensemble montra des machines agricoles, dans des champs, en train de couper des céréales.

— LE PORTE-PAROLE DU DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE S'EST FAIT RASSURANT, AFFIRMANT QUE LA CONTAMINATION ÉTAIT CONTRÔLÉE. À UN JOURNALISTE QUI LUI DEMANDAIT S'IL FALLAIT FAIRE UN RAPPROCHEMENT AVEC LES MALADIES QUI AFFECTENT LES CÉRÉALES EN CHINE ET EN INDE, IL A RÉPONDU QUE TOUTE COMPARAISON DE CE GENRE RELÈVERAIT DE LA SCIENCE-FICTION PUISQUE LES CÉRÉALES AFFECTÉES EN ASIE ÉTAIENT DES PLANTS DE RIZ ET QU'ICI, IL S'AGIT DE BLÉ.

Prose quitta la télé des yeux et prit une note sur la tablette quadrillée placée devant lui.

Contamination des céréales. Rien de grave, affirme le gouvernement. Mais les champs contaminés sont rasés et la nouvelle est diffusée en prime time sur Fox !

Dorval, 22h46

La réunion avait été brève, mais Skinner ne regrettait pas d'avoir fait le voyage. Pendant le retour, il avait réfléchi à ce qu'il avait appris. Le projet de Fogg de subvertir le Consortium l'obligerait à prendre parti plus rapidement que prévu. Il faudrait qu'il parle à Jessyca Hunter.

Quand il descendit de l'avion, un douanier insista pour examiner méticuleusement le seul bagage qu'il avait. C'était un jeune et il semblait prendre son travail très au sérieux. Il insista pour tout vérifier, y compris les achats que Skinner avait effectués à la boutique hors taxes de Heathrow : la bouteille de scotch, le gâteau aux fruits, les cigares... Chaque article était prétexte à une foule de questions.

Une heure et demie après l'atterrissage, Skinner franchissait finalement la barrière de sortie. Excédé, il se dirigea vers la section des départs et s'installa au bar du restaurant situé en face de la librairie.

Pendant qu'il attendait la bière qu'il avait commandée, son regard fut attiré par un journal abandonné sur le comptoir à sa droite. À la une, il y avait la photo des deux opérateurs qui avaient procédé à la distribution des yogourts contenant des doigts.

Il prit le journal et commença anxieusement à lire. Puis sa tension se relâcha : ils n'avaient pas été arrêtés et on ne savait rien d'eux. Ils avaient seulement été photographiés dans un magasin d'alimentation et on les

recherchait comme témoins importants.

Il y avait peu de chances qu'on les retrouve : ils étaient retournés en Australie le lendemain même de leur opération. Mais il était préférable de ne courir aucun risque : dès son retour à l'hôtel, il prendrait des dispositions pour s'assurer que personne ne puisse les retrouver.

Il se mit ensuite à penser à Théberge : c'était probablement lui qui avait pensé à faire le relevé des caméras de surveillance des magasins d'alimentation. Le harcèlement dont il était l'objet n'était de toute évidence pas suffisant pour le distraire et lui faire perdre ses moyens. Il fallait trouver une façon d'augmenter la pression... Fogg ne voulait pas qu'on s'en prenne directement à lui. Mais il n'avait rien spécifié au sujet de son entourage.

L'arrivée de sa bière vint interrompre ses réflexions. Puis ce fut son BlackBerry. Un appel de Pizz.

Le Cénacle constitue le premier cercle des Essentiels. S'y retrouve l'élite des superprédateurs : ceux qui s'occupent de la planification stratégique et ceux qui supervisent sa mise en œuvre dans le monde extérieur.

Il a pour tâche externe de concevoir et de faire appliquer la stratégie d'Émergence. Il a pour tâche interne de régir l'Archipel et de coordonner le travail des Essentiels du deuxième cercle. Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 5

Montréal, 3h49

Pizz se faisait du mauvais sang. La veille, en écoutant les informations, il avait appris qu'il n'avait pas tiré sur la bonne personne. C'est avec appréhension qu'il entra dans la voiture garée au deuxième étage du stationnement de la Place Ville-Marie.

Un homme habillé de noir l'attendait sur le siège du conducteur. Jeans, chemise et veste de cuir. Bottes. Lunettes fumées. Tout ce qu'il portait était aussi noir que ses cheveux.

Pizz s'assit derrière le volant.

— Votre blessure, c'est grave ? demanda l'homme en noir.

— Non. Je suis tombé.

— Il faut montrer ça à un médecin.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Je tiens à m'assurer que vous êtes en pleine forme avant votre prochaine tentative.

Pizz sentit un immense soulagement. On lui donnerait l'occasion de se reprendre.

— Si vous y tenez, dit-il.

— J'ai pour principe de ne jamais négliger le moindre détail. Démarrez.

Une heure et demie plus tard, Skinner enlevait ses vêtements noirs et s'installait devant son ordinateur. Il expédia un courriel au SPVM, à l'intention de l'inspecteur-chef Gonzague Théberge.

Cher Gonzague,

Vous me permettez de vous appeler Gonzague ? Il y a si longtemps que je suis votre carrière. C'est comme si vous faisiez maintenant partie de la famille... Je veux vous informer que l'auteur de l'attentat raté contre Victor Prose est dans une des cuves d'équarrissage de l'usine Doggy's Best. Si vous voulez avoir quelque chose de significatif à récupérer, vous feriez mieux de vous dépêcher. Pour ce qui est de Prose, ce n'est que partie remise, bien sûr. La perspective de la cuve d'équarrissage devrait servir de motivation au prochain contractuel !

Mes salutations à votre épouse. Dites-lui que je pense souvent à elle.

Inutile de préciser le nom de Pizz. Ni, surtout, que Cake l'avait précédé dans la cuve d'équarrissage. Cette information-là, il la sortirait plus tard, quand il serait sûr que toutes les boîtes de nourriture pour chien auraient été achetées. Ça ferait une excellente diversion pour occuper les policiers.

Il envoya ensuite un deuxième courriel. À Parano Kid, celui-là.

L'auteur de l'attentat raté contre Victor Prose a terminé sa vie dans une

fosse d'équarrissage à l'usine Doggy's Best. Si les flics ne se dépêchent pas, il ne sera pas facile de savoir dans quelles boîtes de nourriture pour chien le corps va se retrouver. Ni à quels points de vente les boîtes vont aboutir.

« Deux bonnes choses de faites », songea-t-il. Mais il ne pouvait pas encore se coucher : dans quelques minutes, il devait suivre l'opération qui se déroulait à Londres. Heureusement qu'il voyageait en première classe : même si l'aller-retour lui était toujours aussi désagréable, il avait pu dormir quelques heures dans l'avion qui l'avait ramené de Heathrow.

En entrant dans l'avion, il avait aperçu, derrière le rideau, les cabines cordées de la classe économique. À la simple idée d'y passer six heures, coincé entre deux autres passagers, à sentir toutes sortes d'odeurs corporelles et à entendre d'interminables conversations insipides... Et dire que certaines compagnies avaient entrepris de réduire encore plus l'espace entre les sièges !

Cette pensée le fit frissonner. Comment les gens acceptaient-ils de renoncer à ce point à leur espace vital ?

Paris, 11h27

Chamane amena Poitras dans l'immense pièce qui lui servait à la fois de bureau et d'entrepôt pour son matériel.

— C'est mon refuge, dit Chamane.

Poitras repéra une pointe de pizza à peine entamée dans une assiette, à côté du clavier principal, avec une bouteille de Coke Light vide.

— Ton petit déjeuner ?

— Collation... J'ai passé la nuit sur le Net.

Puis il ajouta, avec une bonne humeur un peu forcée :

— Il faut bien que quelqu'un mette un semblant d'ordre là-dedans.

— Ton fameux groupe ?

— Hun hun...

— Il s'appelle comment, déjà ?

— Les U-Bots, répondit Chamane en prenant place devant un des ordinateurs. Mais c'est de moins en moins « mon » groupe.

— Des problèmes ?

— Non, c'est juste que je n'ai plus le temps de m'en occuper.

Poitras approcha une chaise, s'installa à sa gauche et regarda l'immense écran de verre transparent devant le clavier.

— Je veux tout ce que tu as trouvé sur HomniCorp, dit-il.

— Il n'y a rien. Aucun des moteurs de recherche ne donne autre chose que des références à des compagnies dans lesquelles ils ont des actions.

— C'est peut-être une sorte de club d'investisseurs privés.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Geneviève.

— Je voulais juste te dire bonjour. Je vous laisse travailler.

— Tu ne déranges pas, fit Chamane.

— Il faut que je me couche. On répète cet après-midi.

Après avoir salué Poitras, elle sortit.

— Leur nouvelle pièce, précisa Chamane avec un peu de dépit dans la voix. Ils travaillent souvent jusqu'au milieu de la nuit.

Londres, hôtel St. Michael, 10h33

Antoine Lioret avait réuni ses six collègues de la direction de Candy Store dans une suite de l'hôtel St. Michael. Chacun n'avait qu'un portable devant lui. Le champagne et les petites bouchées étaient demeurés dans la salle à manger.

— C'est la réunion la plus importante de notre histoire, attaqua d'emblée Lioret. Vous avez probablement entendu des rumeurs sur la restructuration du Consortium. Eh bien, ce ne sont pas des rumeurs. Notre filiale est la première à être privatisée. Et comme la direction du Consortium est particulièrement satisfaite de notre travail, elle nous offre la possibilité d'en être les bénéficiaires. Nous pouvons racheter la filiale : il suffit de réunir deux cent quarante millions... Nous avons trois heures.

Les quatre hommes et les deux femmes se regardaient, se demandant qui casserait la glace.

— Deux cent quarante millions, c'est un prix ridicule, dit celui qui était le plus ancien. Pourquoi le Consortium nous ferait-il un tel cadeau ?

— Parce qu'il aime la stabilité. Il compte sur nous pour maintenir des rapports de bonne collaboration.

— Pourquoi pas le statu quo, alors ?

— Le Consortium recentre ses activités sur les filiales impliquées dans des activités moins « voyantes » que les nôtres.

— Un cas classique de gentrification, murmura une des deux femmes avec un sourire un rien condescendant.

— Probablement, admit Lioret. Il reste que cela crée pour nous une occasion.

— Deux cent quarante millions, ça peut se trouver, fit l'autre femme. Mais pas en trois heures.

— J'ai déjà trouvé cent vingt millions, répondit Lioret. Si chacun de vous peut trouver vingt millions...

— Acceptez-vous les chèques ? ironisa un des hommes.

— Non, mais les portables qui sont devant vous sont reliés à des téléphones satellite et ils sont équipés de tous les outils nécessaires aux opérations financières habituelles. Les coordonnées du compte dans lequel vous devez effectuer les virements bancaires sont affichées dans la page d'ouverture.

Lioret parcourut le groupe du regard.

— Il ne reste plus qu'à savoir qui est prêt à investir, conclut-il. Et combien.

— Si on n'investit pas, qu'arrivera-t-il ? insista celui qui avait ironisé sur les chèques.

— Nous n'avons pas prévu de prime de séparation.

La remarque fit sourire tout le monde.

— Je suis certain que chacun de vous a des réserves pour ses vieux jours, reprit Lioret sur un ton bon enfant... Évidemment, il y aura quelques clauses de confidentialité à respecter. Mais comme nous sommes tous dans le même bateau, je ne vois pas qui aurait intérêt à faire des vagues.

En face de l'hôtel St. Michael, dans le salon d'un appartement de luxe, un technicien vérifiait que l'enregistrement de la réunion s'effectuait correctement et qu'il était retransmis par satellite à deux spectateurs attentifs. L'un se trouvait à Montréal, l'autre dans les Alpes françaises.

Paris, 11h56

Une fenêtre occupait la partie centrale de l'écran de verre. Dans le coin inférieur gauche de la fenêtre, un hamster tournait dans la roulette de sa cage. L'image indiquait que le logiciel téléphonique était activé et que les messages couraient sur les lignes. Plus le débit était élevé, plus le hamster courait vite.

— La dernière fois, tu as fait sonner des alarmes jusque chez le directeur du Department of Homeland Security, fit la voix de Blunt, qui semblait provenir de partout dans la pièce.

Un rien d'impatience avait percé dans sa voix.

— Je ne suis pas sorti des paramètres autorisés, répondit Chamane.

— C'était absolument nécessaire d'aller jusqu'au niveau AAAA de la banque de données du Pentagone ?

— L'information, *man*, on sait jamais où on va la trouver.

Un court silence suivit.

— Toi, Ulysse, qu'est-ce que tu en penses ? reprit la voix de Blunt.

— Les titres de plusieurs compagnies de céréales ont connu des difficultés : NutriTech Plus, Brokinhaus Food & Grain, Diet's Pro... Ce sont toutes des compagnies auxquelles HomniFood s'est intéressée. À mon avis, ça mérite une ou deux vérifications.

— Une ou deux vérifications, reprit Blunt avec une ironie perceptible... Écoute, je veux bien. Mais à la condition que tu le surveilles pour l'empêcher de faire des conneries. Penses-tu pouvoir en être capable ?

Postras jeta un coup d'œil à Chamane, qui affichait un air de victime injustement accusée.

— Ça devrait, répondit Postras.

— Bon... puisque me voilà rassuré !

Quelques secondes plus tard, Chamane désactivait le logiciel téléphonique.

— Si tu n'avais pas été là, il n'aurait pas accepté, dit-il.

Postras le regarda sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— On se demande pourquoi !

— Les mystères de la vie, *man*.

— Tu as compris ce que Blunt a dit : pas de conneries.

— Tu me connais...

— Justement.

Chamane entra les coordonnées du réseau interne de la NSA, puis l'identifiant et les mots de passe que Blunt lui avait fournis à mesure que l'ordinateur les lui demandait.

— Dans les répertoires, il n'y a rien sur HomniCorp, reprit Chamane quelques minutes plus tard. Il va falloir faire de l'écramage.

— Ce qui veut dire ?

— On met « HomniCorp » dans le moteur de recherche et on lui demande de relever toutes les conversations où le mot apparaît.

— Il y en a pour longtemps ? demanda Poitras avec une certaine appréhension.

— Des jours... peut-être des semaines...

— Il n'y a rien de plus rapide ?

— J'ai programmé la recherche pour qu'elle m'envoie chacun des résultats à mesure que le moteur les trouve... Si tu veux, on peut aller manger et voir en revenant quels résultats il a trouvés.

— D'accord, mais c'est moi qui t'invite.

— On va où ?

— Un vrai restaurant italien... Avec du vrai vin et des vrais serveurs. Ça te va ?

Le visage de Chamane s'éclaira.

— T'as vraiment aimé ça !

— Qu'est-ce que t'en penses ?... Mais il va falloir y aller mollo sur le barolo.

— Ça ferait un bon titre de BD ou de polar : mollo sur le barolo...

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 8h26

Sur l'écran de son portable, Skinner observait la réunion qui se déroulait dans la suite de l'hôtel St. Michael. Le dernier des dirigeants venait d'effectuer son virement de vingt millions.

Une fenêtre s'ouvrit dans le coin de l'écran. Le chiffre de trois cent quarante millions s'y afficha.

Skinner entra une brève série de commandes. Dans la seconde suivante, le programme de réallocation s'exécuta : dix pour cent de la somme se retrouva dans le fonds général de Safe Heaven ; le reste fut divisé en trois parts de trente pour cent, lesquelles furent transférées dans des comptes appartenant à Fogg, Daggerman et Skinner.

Puis la fenêtre se referma.

Skinner se concentra alors sur ce qui se passait dans la suite de l'hôtel : les invités levaient leur verre au succès de leur nouvelle entreprise.

Paris, 14h35

Au retour du déjeuner, le moteur de recherche de la banque de données de la NSA n'avait toujours rien trouvé. Chamane avait alors ouvert deux autres

fenêtres sur l'écran de verre pour permettre à Poitras de suivre le marché : l'une affichait Bloomberg, l'autre Reuters.

— Ça peut prendre la journée, l'avait prévenu Chamane. Si tu veux retourner à ton hôtel...

Poitras avait préféré rester.

— Je sens qu'on va être chanceux, avait-il dit.

Chamane se demandait si c'était parce que ça lui faisait du bien de sortir de chez lui.

Il y avait plus d'une heure que le moteur de recherche de la NSA filtrait les millions d'heures d'enregistrement que l'agence avait conservées dans sa banque de données.

— Tu veux un vrai café ? demanda Chamane.

— Du vrai ?

— Geneviève a acheté une vraie cafetière. Italienne !

— D'accord. Un café italien...

Au moment où Chamane se levait, son ordinateur émit un bruit d'alerte. Il eut à peine le temps de se rasseoir qu'un autre signal se faisait entendre.

— Deux *hits* ! fit Chamane, tout excité.

Deux petites fenêtres d'enregistrement sonore s'affichèrent. Chamane cliqua sur le bouton de démarrage du premier.

— ... *l'opération est un succès, mais on va avoir besoin du soutien financier d'HomniCorp.*

— *Combien ?*

— *Trois cent quatre-vingt-deux millions.*

— *Entendu.*

Puis l'enregistrement s'arrêta.

— C'est tout ? fit Poitras, étonné.

— C'est la fin de la conversation. Le logiciel a probablement gardé uniquement la référence au montant et ignoré le reste.

— Le reste, on peut le retrouver ?

— Normalement, oui. Tous les extraits ont un tag de répertoire.

Chamane fit démarrer le deuxième enregistrement.

— *Réunion demain à 16 heures. Au bureau du représentant d'HomniCorp.*

— *Les autres responsables y seront ?*

— *Oui.*

— *Toujours un seul point à l'ordre du jour ?*

— *Oui. Le plan d'attaque contre la concurrence.*

— Ça ne dit pas grand-chose, fit Chamane.

— Ça dit qu'ils ont les moyens de consacrer trois cent quatre-vingt-deux millions à « un » de leurs projets. Et ça dit que « un » de leurs projets est d'attaquer la concurrence... S'ils le font avec ce genre de budget, je n'aimerais pas être dans la peau de la concurrence.

— Je continue de laisser tourner le moteur de recherche. Peut-être qu'il va

frapper autre chose.

— Si tu restes branché trop longtemps, tu n'as pas peur d'être repéré ?

— Pourquoi ? Je ne fais rien d'illégal. Blunt a un accès autorisé au moteur de recherche. Je passe par son ordinateur. Pour le système, c'est comme si un des employés de l'agence interrogeait la banque de données. Du moment que le code d'accès est bon, il ne peut pas y avoir de problème.

Poitras continuait de poser sur Chamane un regard sceptique.

— En gestion de risque, dit-il, la première chose qu'on apprend, c'est de se méfier des événements qui n'étaient pas censés se produire... Les médias sont remplis de catastrophes qui avaient une probabilité d'occurrence de quinze ou vingt écarts types.

— Relaxe, *man*. Tu travailles avec un pro qui a lui-même une probabilité d'existence de vingt-cinq ou trente écarts types... Ça devrait compenser pour ton risque de catastrophe, non ?

Poitras secoua légèrement la tête et sourit malgré lui.

Londres, hôtel St. Michael, 12h48

Antoine Lioret lava et essuya son verre avec méticulosité. Il essuya ensuite la section de la table devant laquelle il s'était assis, ainsi que le dossier de sa chaise. Pour le reste, c'était une précaution inutile. En entrant, il avait gardé ses gants, le temps de « préparer » les bouteilles de la petite fête. Il ne les avait enlevés qu'au moment de prendre place à la table.

Il jeta un dernier regard à la pièce. Les six personnes de la direction de Candy Store étaient mortes. Leurs corps gisaient autour de la table. Certains étaient morts sur leur chaise, quelques instants après avoir porté un toast à leurs succès. D'autres avaient réussi à se lever et à faire quelques pas avant de s'écrouler. Un seul avait semblé comprendre ce qui se passait. Il avait regardé Lioret avec étonnement avant de s'affaler sur la table, la tête dans un plat de marinades.

Toutes les possibilités de fuite étaient maintenant colmatées. À l'intérieur de la filiale, plus personne d'autre que lui ne connaissait l'existence du Consortium. C'en était fini de Candy Store. Il allait maintenant travailler avec Skinner. Ce nettoyage était la première mission qu'il lui avait confiée.

En refermant la porte derrière lui, Lioret pensa à l'avenir qui l'attendait au sein de Vacuum. Deux ou trois ans dans l'ombre de Skinner, puis son tour viendrait. Soit parce que Skinner aurait accédé à la direction du Consortium, soit parce qu'il aurait raté sa chance et qu'il aurait été éliminé. Dans les deux cas, Lioret estimait probable de pouvoir le remplacer.

Quand il entra dans la limousine, il jeta un coup d'œil rapide au chauffeur et se cala dans le siège. Cette idée d'avoir un chauffeur au crâne rasé et vêtu d'un col mao !

— Les valises sont dans le coffre ? demanda-t-il.

— Comme monsieur l'a demandé.

— Vous pouvez y aller.

— Bien, monsieur.

Il ouvrit le bar, prit une bouteille de Martel Cordon bleu et se servit un verre. Puis il jeta un nouveau regard au chauffeur... Ce serait une des premières choses qu'il changerait quand il serait l'adjoint de Skinner. Il le remplacerait par « une » chauffeure !... Mais, pour l'instant, le plus urgent était de se mettre à l'abri. Dans vingt-quatre heures au plus tard, probablement moins, les policiers seraient en train d'examiner les bandes vidéo de la sécurité de l'hôtel. Il était peu probable qu'on remarque sa présence, mais il aurait été stupide de courir le risque qu'on l'identifie.

Pour lui, une nouvelle vie commençait. Avec une nouvelle identité. Et un nouveau visage.

La limousine l'amenait à Heathrow, d'où il s'envolerait pour la Hollande. Sa place était réservée dans une clinique de chirurgie plastique. Il y serait dans moins de six heures.

À travers les vitres teintées, Lioret jeta un coup d'œil distrait aux façades des maisons qui défilaient. Puis il prit une gorgée de XO.

Il esquissa aussitôt une grimace à cause de la curieuse odeur d'amande qui se mêlait à celle du cognac. Puis son esprit fut accaparé par une préoccupation plus urgente : maîtriser les convulsions qui tordaient son corps.

Montréal, 9h43

Théberge avait fait digitaliser une photo du quipu. Il la joignit au message qu'il avait rédigé à l'intention de Dominique, puis il appuya sur la touche d'expédition. Il referma ensuite le rabat de son portable et il se tourna vers Crépeau qui entrait.

Crépeau jeta un œil aux manchettes des journaux étalés sur le bureau de Théberge.

L'enquête piétine

La police est au point mort

Montréal : nouvelle plaque tournante du terrorisme

— Imagine ce que ça va être demain ! dit-il en s'asseyant dans le fauteuil le plus confortable.

Théberge le regarda, l'air brusquement déprimé.

— C'était donc vrai ? dit-il.

— Il était dans une des cuves d'équarrissage. Il avait commencé à se défaire, mais on a récupéré une bonne partie des morceaux.

Théberge afficha une moue de dégoût.

— Des indices ?

— Il est probablement mort d'une balle dans la tête... On n'a pas retrouvé la balle.

— Elle est peut-être dans la cuve...

— J'ai demandé de passer tout le contenu au détecteur de métal.

Théberge se leva, prit sa pipe et entreprit de la bourrer.

— J'ai envoyé ses vêtements au labo, reprit Crépeau. Pour l'instant, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils ont probablement été achetés dans une succursale d'une grande chaîne américaine.

Théberge se leva de sa chaise et se dirigea vers la fenêtre en tirant sur sa pipe éteinte. Puis il revint s'asseoir.

— Les menaces contre Prose, demanda-t-il, qu'est-ce que t'en penses ?

— S'ils veulent l'éliminer, je ne vois pas pourquoi ils t'avertissent.

Théberge porta de nouveau sa pipe éteinte à sa bouche et aspira quelques bouffées.

— Peut-être qu'ils ne veulent pas seulement l'éliminer, dit-il. Peut-être qu'ils veulent le faire avec un maximum de publicité.

— Pourquoi ils feraient ça ?

Théberge haussa les épaules.

— Le plus curieux, reprit-il après un moment, c'est le côté personnel du message. Quand j'ai vu la référence à Bertha...

— C'est peut-être une sorte de défi.

— Ou d'intimidation.

— À moins que ce soit quelqu'un que tu connais...

Théberge songea immédiatement au Consortium. À madame Hunter.

— C'est possible, se contenta-t-il de répondre.

— J'ai demandé qu'on fasse des vérifications pour tous ceux que tu as arrêtés, qui ont été condamnés et qui sont sortis de prison au cours de la dernière année.

Théberge se rassit.

— Ça pourrait aussi être une diversion, reprit Crépeau.

— Une diversion pour quoi ?

— Si Prose est impliqué dans l'affaire du laboratoire, c'est une bonne façon de détourner les soupçons. Il devient une des victimes.

— Tu l'imagines sérieusement en train d'éliminer quelqu'un ?

— Ça... Mais tu sais comment c'est...

Crépeau n'avait pas besoin de développer davantage. Tout au long de leur carrière, ils avaient rencontré une longue série d'assassins improbables : grand-mère qui faisait du bénévolat, père de famille modèle, jeune espoir sportif qui avait l'avenir devant lui, jeune fille effacée...

— En plus, reprit Théberge, il aurait fallu qu'il organise la fausse attaque contre lui... Il n'avait aucune façon de prévoir le moment où Grondin irait le rencontrer.

— Tu as probablement raison.

Théberge redéposa sa pipe sur le bureau.

— L'information sur l'usine d'équarrissage va sortir à quelle heure ? demanda-t-il.

— À l'émission de Bastard Bob, vers l'heure du dîner. Ils ont déjà commencé à annoncer qu'ils auraient un *scoop* sur la poursuite du terrorisme

à Montréal.

— Du terrorisme, reprit Théberge sur un ton découragé.

— Ils disent qu'ils nous ont fait une fleur en nous avertissant avant que l'information sorte !

— Parlant de terrorisme, t'as eu des nouvelles de la GRC et du SCRS ? Ils ont trouvé quelque chose sur nos poseurs de bombes ?

— Rien.

— Rien ?

— Rien qu'ils sont prêts à nous donner, en tout cas.

— Davis est toujours aussi agréable ?

— Une soie...

Théberge ne put s'empêcher de sourire : Crépeau avait répondu avec une totale apparence de sincérité.

— Et le cadavre de l'école de médecine ? demanda-t-il.

— Ça, c'est particulier. D'après les papiers qu'ils ont, ce n'est pas le bon cadavre. Il y aurait eu une substitution.

— Pas le bon cadavre... Parce que maintenant, il y a des bons et des moins bons cadavres !

Crépeau ignora le mouvement d'humeur de son collègue.

— C'est une curieuse façon de se débarrasser de quelqu'un, dit-il. Pourquoi se donner autant de mal ?

— Peut-être que le cadavre est un message.

— Tu penses que c'est lié aux écolos ?... à propos des savants qui ont les doigts dans notre nourriture ?

— Je pense surtout qu'il y a du drôle de monde qui s'amuse à jouer avec nos nerfs.

Hampstead, 15h31

Fogg sourit légèrement en voyant le courriel s'afficher sur son écran.

La fabrique de bonbons a été fermée. Le Ginseng oriental est prêt à lui donner une nouvelle vie.

Avec son humour très particulier, Skinner lui annonçait que la direction de Candy Store avait été neutralisée et que l'organisation était prête pour sa nouvelle vie, aux mains de la triade chinoise.

Fogg ferma le courriel puis envoya un message au chef de la triade. Moins d'une minute plus tard, un montant de deux cent quarante millions apparut dans un compte bancaire au Lichstenstein. Il y demeura quelques minutes, le temps que Fogg expédie une adresse Internet à l'acheteur et que ce dernier télécharge les informations qui s'y trouvaient. L'argent fut alors libéré du compte temporaire et réparti dans une dizaine d'autres comptes. Puis, l'instant d'après, le compte temporaire fut fermé et toute trace de son existence effacée.

— Voilà une bonne chose de faite, murmura Fogg.

Il ouvrit un document qui contenait les principales informations stratégiques sur Candy Store : points de vente, lieux de production et

fournisseurs, filières de transport de drogue et d'argent, liste des personnes impliquées à un haut niveau dans l'organisation, hommes politiques contrôlés par la filiale...

Après avoir relu le document, il le referma avec un sourire de satisfaction et il en expédia une version électronique à F.

Comme il la connaissait, elle ne tarderait pas à l'appeler.

HEX-Radio, 10h38

... ON NOUS TRAITE EN DEMEURÉS ! ON NOUS MENT. ON NOUS CACHE LA VÉRITÉ SOUS PRÉTEXTE QU'ON N'EST PAS ASSEZ ÉQUIPÉS, CÔTÉ *brain*, POUR FAIRE FACE À LA MUSIQUE... VOUS SAVIEZ ÇA, VOUS AUTRES, QUE LES CATHÉDRALES, C'ÉTAIT JUSTE LE DÉBUT ? QUE LES ISLAMISTES SE PRÉPARAIENT À ATTAQUER TOUTES NOS INSTITUTIONS CULTURELLES ?... EN TOUT CAS, C'EST CE QUE DISENT LES RUMEURS SUR INTERNET. APRÈS LES ÉGLISES, ÇA VA ÊTRE LES THÉÂTRES, LES CINÉMAS, LES BIBLIOTHÈQUES, LES ÉCOLES, LES POSTES DE RADIO ET DE TÉLÉ...

Drummondville, 10h40

— Vous n'allez pas vous plaindre de ma collaboration, j'espère ! dit Fogg. Sur l'écran, son visage affichait un mince sourire.

— Pour l'instant, répondit F, j'exécute votre travail à votre place en éliminant vos adversaires.

— Mes alliés, vous voulez dire !

Fogg amorça un petit rire qui se termina par une quinte de toux.

— Prochain contact quand ? demanda F.

— Ce ne sera pas très long. J'ai déjà commencé à examiner la situation d'une autre filiale.

Après avoir coupé la communication, F se tourna vers Dominique, qui feuilletait les documents transmis par Fogg. La page qu'elle lisait contenait une liste de noms de villes ; chaque nom était suivi d'une série de caractères alpha-numériques. Un court paragraphe, dans le haut de la page, expliquait qu'il s'agissait des codes d'identification de conteneurs qui arriveraient dans différents ports américains au cours des prochains jours. Chaque numéro était suivi du nom d'un navire.

Dominique releva les yeux vers F et lui demanda, mi-incrédule :

— C'est vraiment ce que je pense ?

— On dirait bien.

— C'est presque trop beau pour être vrai. Le réseau couvre la planète. On a tout : des numéros de conteneurs des livraisons en cours jusqu'aux réseaux de distribution et d'approvisionnement !

— Tu as des raisons de douter des informations ?

— Pas pour l’instant... Mais c’est quand même bizarre. On dirait que Fogg... On dirait qu’il travaille vraiment pour nous.

F sourit.

— Crois-moi, dit-elle, Fogg n’est pas un agent de l’Institut ! Ne commets jamais l’erreur de le sous-estimer.

— Qu’est-ce qu’on fait des informations ? On n’a pas les moyens d’utiliser ça !

— Pas dans des délais aussi courts.

— Ça pourrait nous acheter pas mal de collaboration dans d’autres agences...

— Tu les enverrais à qui ?

— À monsieur Claude...

— Pour ce genre d’affaire, les Américains me semblent mieux placés. Je demanderais à Blunt de les envoyer à Tate sans attendre. Et de lui donner seulement quelques jours pour agir... Mais je lui dirais que, passé ce délai, tout va se retrouver à la une des médias avec la mention que la NSA était au courant : ça devrait le motiver.

— D’accord.

— J’enverrais aussi à Blunt une photo de l’objet en corde que Théberge a trouvé. Des fois que ça lui ferait penser à quelque chose...

Puis elle ajouta avec un sourire :

— Évidemment, tu fais ce que tu veux.

Longueuil, 11h17

Victor Prose entra au cégep en compagnie de Grondin. C’était le compromis auquel ils étaient arrivés après avoir longuement discuté : Prose ne voulait rien savoir de renoncer à ses activités, mais il acceptait que Grondin l’accompagne, habillé en civil.

Ils se rendirent dans le bureau de Prose. Ce dernier s’installa derrière son bureau, laissant à Grondin une petite table avec une chaise, en retrait dans un coin. Grondin ouvrit un livre. Prose commençait à peine à revoir ses notes pour le prochain cours lorsqu’un étudiant entra.

En s’ouvrant, la porte dissimula Grondin à la vue de l’étudiant. Ce dernier s’avança jusqu’au bureau de Prose.

— Je viens pour négocier les notes, dit-il.

— Quelles notes ? demanda Prose.

— J’ai été délégué par la classe pour négocier la moyenne et l’écart type.

— Vous ne préférez pas négocier le Z-score du groupe, tant qu’à faire ?

L’étudiant hésita un moment, déconcerté à la fois par la réponse et par le sourire amusé de Prose.

— On a droit à un cours de qualité, reprit-il. C’est dans la nouvelle charte des droits des étudiants.

— Bien sûr.

— Et si le cours est de qualité, ça veut dire que la grande majorité des

étudiants va passer et qu'on va avoir des bonnes notes.

— C'est ce que vous allez avoir si vous travaillez et si vous comprenez la matière.

— Si la moyenne de la classe est en bas de celle des autres groupes, c'est pas normal.

— Ça peut dépendre de la classe.

— Comment ça, la classe ? fit l'étudiant, comme si Prose avait évoqué une explication horriblement complexe.

— Dans votre classe, la plupart ont obtenu leur diplôme de secondaire de peine et de misère.

— Pis ? On l'a, le papier ! Qu'est-ce qu'il faut de plus ?

Il était de toute évidence décontenancé. Il ajouta ensuite sur un ton théâtralement confiant et détaché :

— Moi, j'y peux rien... mais si on n'a pas d'entente, ça risque d'être moins drôle quand les étudiants vont faire ton évaluation, à la fin de la session.

— Est-ce que c'est du chantage ?

— C'est pas du chantage, c'est la démocratie. La majorité a toujours raison.

Prose tourna les yeux en direction du policier, derrière l'étudiant.

— Je vous présente monsieur Grondin.

Le jeune se tourna à son tour vers Grondin et se figea, stupéfait.

— Vous êtes « le » Grondin ?... Je veux dire, vous êtes un des Clones ?

— C'est moi, répondit Grondin après une hésitation.

— Est-ce que vous êtes à l'école à cause de la *dope* ?

— Monsieur Grondin est un ami, se dépêcha de répondre Prose. Il n'est pas ici en tant que policier. On s'intéresse tous les deux aux problèmes environnementaux et...

L'étudiant ne le laissa pas terminer.

— Comme ça, vous connaissez une vedette ! s'exclama-t-il en se tournant vers Prose.

Puis il revint à Grondin :

— J'ai une collection de vidéos de vous et de Rondeau. Toutes les semaines, je fais le tour des sites qui vous concernent... Vous pouvez me donner un autographe ?

— Le SPVM n'encourage pas le vedettariat, se contenta de répondre Grondin, qui luttait pour ne pas se gratter trop furieusement l'intérieur de la main gauche.

— *Too bad...*

L'étudiant tourna les talons et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna vers Prose et lui lança :

— Pour les notes, pensez-y ! Quand on est une vedette, on peut pas se permettre d'avoir une mauvaise image !

Londres, 16h29

Sam regarda son iPhone et lut le message qui s'affichait à l'écran. Puis il remit l'appareil dans la poche de son veston et se tourna vers Moh.

— C'est Dominique, dit-il. Changement de programme. Il faut être à Charles-de-Gaulle avant huit heures demain matin.

Il fit démarrer la limousine et passa devant l'entrée de St. Sebastian Place. Moh l'interrogea du regard.

— Ils viennent de trouver Gravah, fit Sam. À Paris. Il y a des billets d'avion réservés à son nom.

— Est-ce qu'elle est sûre que c'est le bon Jean-Pierre Gravah ?

— Il y a trois réservations : une au nom de Jean P. Gravah pour un vol en direction de Buenos Aires ; une deuxième au nom de Jean-Pierre Gravah vers Singapour ; et une troisième au nom de Pierre Gravah pour Londres... Ce serait surprenant que ce soit une coïncidence.

La tactique était coutumière. Réserver trois ou quatre billets et choisir à la dernière minute lequel sera utilisé.

Ceux qui voulaient pousser les mesures de sécurité un cran plus loin engageaient des gens pour utiliser les autres billets. De la sorte, si quelqu'un effectuait une recherche après coup, ça brouillait les pistes : tous les billets avaient été utilisés.

CNN, 11h35

... ATTENTAT EN PLEIN CŒUR DE LONDRES. TROQUANT LES BOMBES POUR LE POISON, LES TERRORISTES ONT EMPOISONNÉ LES ALIMENTS D'UN GROUPE DE CLIENTS QUI ÉTAIENT RÉUNIS POUR UN PETIT DÉJEUNER D'AFFAIRES AU CHIC HÔTEL ST. MICHAEL.

DANS UN MESSAGE TRANSMIS À CNN, LE GROUPE S'EST IDENTIFIÉ SOUS LE NOM DE *Dying Planet*. DÉCLARANT SUIVRE L'EXEMPLE DES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE, IL AFFIRME VOULOIR S'ATTAQUER À L'HYPERBOURGEOISIE MONDIALE ET À SES VALETS LOCAUX PARTOUT OÙ L'OCCASION SE PRÉSENTERA. LES PRINCIPALES PERSONNES VISÉES SERONT, ET JE CITE : « ... CELLES QUI S'ABRITENT DERRIÈRE DES ENTITÉS ABSTRAITES ET DES SOCIÉTÉS ANONYMES À RESPONSABILITÉ LIMITÉE POUR METTRE À SAC LES RICHESSES DE LA PLANÈTE, DÉTRUIRE LA NATURE, EXPLOITER LES TRAVAILLEURS ET HUMILIER LES PEUPLES EN DÉTRUISANT LEUR CULTURE »...

Fort Meade, 11h38

Tate examinait les informations que Blunt lui avait expédiées. C'était une occasion unique de gagner des points auprès de Monroe, à la DEA. Il décida de l'appeler sur sa ligne personnelle.

— Monroe !

— Ici Tate, j'ai un cadeau pour toi.

— Un instant, je déclenche les systèmes de protection... Bon, ça y est, tu peux parler.

— Homme de peu de foi !

— À Washington, personne ne fait de cadeaux.

— Je ne suis pas exactement à Washington.

— Alors, c'est quoi, l'attrape ?

— Une opération clé en main. Un réseau mondial : des points d'approvisionnement jusqu'aux réseaux de distribution. Les filières bancaires, les adresses des entrepôts...

— Ça n'existe pas. Les seuls réseaux de ce genre-là, c'est ceux qu'on a installés nous-mêmes ! Et ils sont dans des pays amis ! Pas question d'aller y mettre nos gros sabots !

— Je te jure que le Pentagone n'a rien à voir dans ce réseau-là. Ni la CIA.

— Si tout est prêt, pourquoi est-ce que tu t'en occupes pas toi-même ?

— La *dope*, aux dernières nouvelles, c'était encore ta juridiction.

— Si la NSA se met à respecter les juridictions, là, je suis vraiment inquiet !... C'est quoi, la prochaine étape ? Vous allez arrêter les écoutes illégales ?

Tate ignore la remarque.

— Il faut que la première phase soit bouclée d'ici quatre jours, dit-il. Et comme c'est une opération à la grandeur de la planète... Franchement, je ne suis pas équipé pour ça.

— Et si ça tourne mal, c'est moi qui encaisse !

— Si tu veux, on peut faire une opération conjointe : tu dis que les renseignements viennent de la NSA et que tu t'occupes des opérations. Si ça dérape, tu pourras toujours me mettre la faute sur le dos.

— Et pourquoi quatre jours ? On n'a jamais monté d'opération en quatre jours.

— Dans quatre jours, tout va sortir dans les médias. Avec une note comme quoi on avait l'information et qu'on n'a pas bougé... Moi, je ne pourrai pas faire autrement que de dire que j'ai acheminé l'information aussitôt que je l'ai eue.

— T'es encore plus pourri que je pensais !

— Je n'ai pas eu le choix : les informateurs exigeaient que tout se fasse en deux jours. J'ai réussi à négocier quatre.

— Écoute, aujourd'hui, j'ai une journée de fou. On peut regarder ça ensemble demain matin.

— D'accord. Et quand tout va être fini, tu vas me remercier.

Tate riait encore quand son principal adjoint, Jim Spaulding, entra dans son bureau et déposa un dossier devant lui.

— C'est confirmé, dit Spaulding. Contamination par un champignon... À première vue, c'est la même chose qu'en Inde.

— Vous avez fait isoler la zone ?

— Un demi-kilomètre de chaque côté de la route. Trente kilomètres de long. Tout a été rasé.

— Toujours pas de nouvelles des terroristes qui ont répandu le champignon ?

— Rien.

C'était une bonne stratégie : laisser monter la pression avant de formuler des demandes... À moins qu'il n'y ait pas de demandes. Que ce soit le début de la guerre.

— Les équipes de décontamination du FBI sont déjà à l'œuvre, reprit Spaulding. Elles vont nettoyer une zone tampon d'un kilomètre supplémentaire autour des secteurs rasés.

Tate ouvrit le dossier et le parcourut rapidement.

— Paige est au courant ?

— Le FBI s'est dépêché d'agir avant que Paige ait le temps de prendre le contrôle des opérations.

Tate sourit.

— Ça va être intéressant à suivre !

Une fois seul dans son bureau, Tate téléphona à Blunt. À la fois pour le remercier des informations sur le réseau de drogue et pour le tenir informé des développements sur la contamination.

Il en profita également pour lui dire qu'il avait augmenté son temps d'accès aux banques de données. Cela serait interprété comme un geste de confiance. Et surtout, il préférerait que Blunt travaille à partir de l'accès qu'il lui accordait : les services internes pouvaient surveiller plus facilement ce qu'il faisait.

Banlieue de Londres, 17h01

Tous les directeurs étaient réunis dans un chalet appartenant à un club de golf qui appartenait à GDS. Fogg n'avait pas eu besoin de mentionner que c'était une réunion d'urgence : l'isolement des filiales, déclenché quelques heures plus tôt, constituait une indication suffisante.

Comme à l'habitude, seule son ombre se découpait sur l'écran.

— La réunion sera courte, déclara Fogg d'entrée de jeu. Compte tenu de l'attaque contre Candy Store, toutes les filiales vont désormais fonctionner de façon isolée. Les seuls liens maintenus sont les liens d'affaires avec Safe Heaven et GDS.

— La réaction n'est pas excessive ? demanda Tomas Gelt, le directeur de Safe Heaven.

— Je vous rappelle que toute la direction de Candy Store a été éliminée d'un coup. Cela signifie que les attaquants avaient de l'information privilégiée. Probablement quelqu'un qui occupait un des postes de direction de Candy Store... Ce ne serait pas responsable de prendre le risque que la contamination s'étende.

— Vous croyez que notre comité pourrait être infiltré ?

— Je ne crois rien. Je prends des mesures de protection en fonction de ce qui pourrait arriver de pire. Nous avons déjà perdu Paradise Unlimited. Et maintenant, Candy Store... Je ne compte pas Meat Shop, qui n'existerait plus sans le magnifique travail de reconstruction de madame Hunter. C'est à se demander si l'épisode Heldreth n'a pas laissé des traces plus profondes qu'on le croyait.

— Il n'y a aucune preuve que ce soit relié, répliqua vivement Jessyca Hunter.

— Vous avez raison. Mais il n'y a aucune preuve que ça ne le soit pas. Je vous demande donc à tous d'appliquer la procédure d'urgence et de maintenir la mise à jour en continu de votre site de relève plutôt que de faire une sauvegarde une fois par vingt-quatre heures. Il faut que vous soyez en situation de prendre la relève des opérations, vous ou votre adjoint, quels que soient les événements qui affectent votre bureau central.

En termes crus, cela équivalait à prendre des dispositions pour que tout puisse continuer à fonctionner normalement si jamais ils étaient assassinés et que leur bureau était détruit.

— C'est une mesure temporaire, je présume ? fit Gelt sur un ton acide.

— Temporaire jusqu'à ce que la lumière soit faite sur ces attaques. Étant donné la situation, il se peut également que certaines filiales se voient offrir leur autonomie plus rapidement que prévu.

— Est-ce que la décision finale a été arrêtée, pour les filiales qui seront privatisées ?

— Comme je vous l'indiquais dans mon dernier message, les seules qui sont exclues d'office du processus de privatisation sont GDS et Safe Heaven. Pour les autres, les évaluations sont en cours. Une chose est cependant assurée : dans tous les cas de privatisation, les équipes de direction seront les premières à qui les filiales seront offertes. À un prix avantageux.

— Et les conditions de fonctionnement ?

— Tarif corporatif privilégié pour les services de Safe Heaven et de GDS, comme si les filiales faisaient encore partie du Consortium. Possibilité de *joint venture* avec le Consortium dans certains projets... Ce qui vous sera proposé, c'est une sorte de partenariat Consortium-privé, sur le modèle des partenariats public-privé. Mais sans les tracasseries qu'occasionne habituellement la présence de fonctionnaires et d'hommes politiques.

Autour de la table, quelques sourires retenus s'esquissèrent.

RDI, 12h07

... A NIÉ CONSIDÉRER VICTOR PROSE COMME UN SUSPECT. LES POLICIERS CRAINDRAIENT PLUTÔT UN NOUVEL ATTENTAT CONTRE SA PERSONNE.

TOUJOURS SUR LA SCÈNE POLICIÈRE, LE CORPS RETROUVÉ DANS UNE USINE D'ÉQUARRISSAGE CONTINUE DE MYSTIFIER LES

POLICIERS. LE CORPS AYANT ÉTÉ CONSIDÉRABLEMENT *processé*, POUR REPRENDRE LA FORMULE EMPLOYÉE PAR LE PITTORESQUE INSPECTEUR RONDEAU, LES POLICIERS AURAIENT PEU D'ESPOIR DE PARVENIR À IDENTIFIER LA VICTIME...

Londres, Swissôtel The Howard, 19h24

Hurt était installé à la table isolée, au bout du comptoir du bar de l'hôtel, juste devant le cabinet à whisky. Son casque d'écoute relié à l'ordinateur portable ouvert devant lui, il passait en revue une présentation PowerPoint sur l'état démographique, économique, social et politique de la planète. Toutes les informations étaient tirées du *CIA Fact Book*.

— Pourquoi se compliquer la vie ? avait dit Chamane. Si t'as juste besoin d'un dossier que tu peux utiliser comme couverture pour avoir l'air de faire quelque chose, je ne perdrai pas mon temps à t'en fabriquer un. On va prendre ce qui existe.

Il avait alors téléchargé le document de la CIA.

En biais, à une table située devant le comptoir, deux femmes discutaient. L'une était Joyce Cavanaugh. L'autre, Jessyca Hunter.

Dès qu'il l'avait reconnue, Hurt avait envoyé un courriel à Chamane pour qu'il prévienne l'Institut. Si les deux femmes se séparaient, il continuerait de suivre Cavanaugh. Mais, avec un peu de chance, l'Institut réussirait à envoyer quelqu'un pour prendre l'autre en filature à la sortie de l'hôtel.

Il avait ensuite continué de paraître absorbé dans la présentation PowerPoint. La tête penchée vers l'écran, appuyée contre sa main droite de manière à dissimuler ses traits, il semblait totalement pris par son travail. En réalité, grâce à son casque d'écoute, il se concentrait sur la discussion que captait le micro directionnel dissimulé dans l'ordinateur portable.

HEX-Radio, 14h27

— DANS UNE CUVE D'ÉQUARRISSAGE, CALVAIRE ! POUR FAIRE DE LA BOUFFE À CHIENS ! ET ILS SONT OBLIGÉS DE NOUS APPELER À LA RADIO POUR NOUS LE DIRE PARCE QUE LES FLICS VOIENT RIEN PASSER !

— ÇA, C'EST LE PREMIER QU'ON EST AU COURANT : Y A RIEN QUI DIT QU'Y EN A PAS EU D'AUTRES AVANT.

— J'IMAGINE LES 'TITES MADAMES QUI VONT SE DEMANDER CE QUE LEURS TOUTOUS ONT MANGÉ AU COURS DES DERNIÈRES SEMAINES !

— PAS SEULEMENT LES TOUTOUS... Y A PLEIN DE VIEUX QUI EN MANGENT.

— T'ES DÉGUEULASSE !

— J'SUIS PAS DÉGUEULASSE. CE TRUC-LÀ, C'EST STÉRILISÉ, C'EST ÉPICÉ... C'EST MIEUX QUE PAS MAL DE *fast food*.

— T'EN MANGERAI, TOI ?

— C'EST SÛR QUE POUR LE MONDE NORMAL, SI TU PEUX FAIRE AUTREMENT... MAIS QUAND T'ES PAUVRE, QUE T'ES VIEUX ET QUE T'ES RENDU AU MANGER MOU, C'EST UN CHOIX QUI SE DÉFEND.

— SI TU CONTINUES, LES BS VONT ENCORE ENVOYER UNE PÉTITION AU CRTC POUR FAIRE SAUTER TON ÉMISSION !

— QUAND T'AS LES BS CONTRE TOI, ÇA DOIT ÊTRE LE SIGNE QUE TU FAIS QUELQUE CHOSE DE CORRECT... MAIS T'AS RAISON, ON VA REVENIR À NOTRE SUJET.

— LES FLICS QUI ARRIVENT PAS À RIEN RÉGLER.

— FAUDRAIT PARTIR UNE NOUVELLE CHRONIQUE : « QUI LES FLICS ONT LAISSÉ TUER CETTE SEMAINE ? »

— ILS SERONT PAS CONTENTS SI TU LEUR METS LE NEZ DANS LEUR TAS.

— ILS ONT JUSTE À NETTOYER LA VILLE : ON LES PAIE PAS SEULEMENT POUR MANGER DES BEIGNES.

— EN TOUT CAS, ON DEVRAIT AU MOINS AVOIR UNE RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE... NOMMER CHAQUE JOUR LES MORTS QUE LES FLICS ARRIVENT PAS À RÉGLER. POUR PAS QU'ON LES OUBLIE.

— AU BOUT D'UN AN, ON VA PASSER LA MOITIÉ DE L'ÉMISSION JUSTE À ÇA !

— C'EST QUAND MÊME DU DRÔLE DE MONDE QU'ILS ONT : UN TOURETTE, UN AUTRE QUI SE GRATTE PARTOUT...

— UN QUI PARLE AUX MORTS...

— FAUDRAIT FAIRE UNE ENTREVUE DE FOND AVEC LE NÉCROPHILE.

— SI TU VEUX MON AVIS, ÇA DONNERAIT UNE ENTREVUE DE FOND DE TONNE... PARAÎT QU'IL BOIT PAS MAL... C'EST UN GROS CLIENT DE LA SAQ.

— S'IL BOIT AUTANT QU'IL MAGOUILLE POUR AVOIR DES PRIVILÈGES...

Londres, 19h32

Toujours plongé dans sa présentation PowerPoint, Hurt continuait d'écouter la conversation de Cavanaugh et de Jessyca Hunter.

— Nos informateurs dans les principales mafias affirment qu'ils n'ont entendu parler de rien, fit Jessyca Hunter. Ni avant ni après l'exécution des responsables de Candy Store.

— Et vous croyez que c'est l'Institut qui est responsable de ce désastre ? demanda Cavanaugh.

Ainsi, quelqu'un d'autre s'attaquait au Consortium, songea Hurt. Est-ce que c'était une opération de l'Institut dont on ne lui avait pas parlé ? Compte tenu de ses rapports avec eux, c'était bien possible. Sinon... Sinon ça ne

pouvait venir que d'un autre groupe criminel.

Il n'avait pas le choix : il faudrait qu'il en discute avec quelqu'un de l'Institut.

— Ce serait tout à fait dans son style, reprit Hunter. Ce n'est pas la première fois qu'on découvre sa trace dans une attaque contre une de nos filiales. Pensez à la campagne qu'il a menée contre Meat Shop.

Hurt sourit. Il avait un souvenir très vif de ces opérations. Puis ses traits redevinrent sérieux. Steel avait repris le contrôle. Il importait de ne pas avoir de réactions qui attireraient l'attention sur lui, de se concentrer sur son rôle d'homme d'affaires occupé à retravailler une présentation.

— Vous n'avez aucune preuve.

— Je sais, admit Hunter. Mais cette façon d'éliminer la tête de l'organisation...

— J'imagine que Fogg va trouver le moyen de régler ce problème.

— Peut-être qu'il va faire appel à son mystérieux informateur...

— Quel informateur ?

— Il prétend que plusieurs agents de l'Institut ont survécu et qu'ils ont réussi à se regrouper.

— C'est aussi ce que nous pensons...

— Sauf que lui, il affirme avoir établi un contact avec un des survivants.

— Ça, il ne nous l'avait pas dit ! Ça expliquerait pourquoi il tient à ce que Skinner passe autant de temps au Québec.

— La raison qu'il nous a donnée, fit Hunter, c'est que Skinner va se servir des anciens contacts de l'Institut pour remonter jusqu'à F... ou à la personne qui la remplace si elle est morte.

Puis elle ajouta, sur un ton agacé :

— Mais les gens de l'Institut ne sont quand même pas assez stupides pour rester au Québec avec tout ce qui s'est passé là-bas ! Ils ont failli être éliminés !

— À moins que ce soit précisément leur raisonnement !

À l'intérieur de Hurt, Steel avait de plus en plus de difficulté à maintenir le calme. Nitro avait failli exploser en entendant Cavanaugh mentionner l'existence d'un contact de Fogg à l'intérieur de l'Institut. Il voulait se précipiter sur la femme pour la forcer à dire de qui il s'agissait.

Steel parvint tout de même à rétablir un certain ordre. Pour l'instant, il fallait en apprendre le plus possible. On déciderait ensuite de ce qu'il convenait de faire de l'information.

Vingt-quatre minutes plus tard, Hurt recevait un courriel de Chamane. Dominique avait utilisé Finnegan, un des contacts de l'Institut au MI5. Des hommes étaient postés à l'extérieur de l'hôtel pour prendre Hunter en filature.

Le message ramena Hurt à la question de la taupe à l'intérieur de l'Institut. À qui pouvait-il faire confiance ?

Parmi ceux qui constituaient le noyau central, tous paraissaient au-dessus de tout soupçon. Mais est-ce que ce n'était pas justement le propre d'une

taupe de rivaliser avec les autres en matière d'orthodoxie et de comportement irréprochable ?

Peut-être la taupe était-elle la personne la moins soupçonnable ?

Montréal, 14h39

Théberge regardait la ville par la fenêtre de son bureau. Mais il regardait sans voir. Son esprit était accaparé par sa conversation téléphonique avec l'homme du PM.

— Il faut qu'on puisse démentir qu'il s'agit d'un autre attentat relié au terrorisme, fit la voix de Morne.

— Même si c'est la seule hypothèse qui a du sens ? répliqua Théberge. Pour quelle raison quelqu'un essaierait de descendre un prof de cégep qui écrit des livres qu'à peu près personne ne lit ?

— C'est à vous de le trouver. Il a peut-être un squelette dans son placard... Une étudiante qu'il a harcelée. Ou bien il a couché avec la femme d'un collègue... Peut-être que c'est lui-même un terroriste...

— Vous lisez trop de romans policiers !

— Et vous, vous ne lisez pas assez les sondages. La population est inquiète. Et quand la population est inquiète, les politiciens sont inquiets.

— Pour leurs votes, oui.

— Le terrorisme n'est pas quelque chose que l'on peut prendre à la légère.

— Pour ça, il y a la GRC et le SCRS.

— Il y a aussi cette histoire de cadavre retrouvé dans une usine d'équarrissage. Vous l'avez identifié ?

— Avec ce qui restait...

— Pour reprendre les mots du premier ministre, ça fait terriblement désordre.

— Je promets de réutiliser l'expression, fit Théberge, sarcastique. Je suis sûr que ça fera un très bel effet dans un rapport.

— Je pensais que nous avions établi une relation constructive.

— Si vous me disiez clairement pourquoi vous m'appellez au lieu de me resservir votre salade sur les angoisses ministérielles.

Un silence suivit.

— D'accord, fit Morne. J'aimerais avoir votre avis sur une information qui a été portée à notre connaissance.

— C'est ce que vous appelez être clair ?

— Je parle d'une information de HEX-Radio comme quoi les principales cibles des terroristes seraient désormais des institutions culturelles. Il s'agit d'une information qu'ils affirment avoir trouvée sur plusieurs sites Internet.

— Comment voulez-vous que je vérifie ça ?

— Ça vaudrait quand même la peine d'essayer, non ?

— On en a déjà par-dessus la tête avec l'attentat contre le laboratoire de BioLife Management et l'histoire de l'usine d'équarrissage. Alors, les élucubrations de HEX-Radio...

— Je veux bien croire que le saccage d'un laboratoire vous préoccupe ; mais une menace contre des institutions qui sont le symbole de notre vie collective, c'est quand même autre chose. Il n'y a pas de commune mesure entre les deux.

— Vous voulez dire qu'il y a des morts qui sont importants et d'autres qui le sont moins ? ironisa Théberge.

— Humainement, bien sûr que non. Mais symboliquement... Si on commence à s'en prendre aux gens ordinaires plutôt qu'aux capitalistes et aux hommes politiques... Si on s'attaque aux écoles, aux bibliothèques publiques, aux hôpitaux...

— Je suis d'accord avec vous : les politiciens, ce serait un moindre mal !

Ottawa, 16h22

Le premier ministre du Canada, Jack Hammer, faisait les cent pas en attendant l'arrivée de l'ambassadeur américain. Pour l'instant, il était loin de dégager l'impression d'assurance tranquille et souriante qu'il se faisait un devoir d'afficher en public. Et plus loin encore de la force brutale et obtuse à laquelle les caricaturistes avaient associé son nom : celle d'un marteau-piqueur.

« Une force brute, une zone d'impact limitée et un acharnement aveugle », avait résumé un caricaturiste au cours d'une entrevue.

La remarque avait été reprise brièvement par les médias, frileux à l'idée de véhiculer une caricature portant sur le nom d'une personne. Mais elle s'était propagée sur Internet, plusieurs internautes s'amusant à développer la métaphore, à y ajouter textes et dessins...

Quelques jours plus tard, un blogueur avait évoqué les accointances de Hammer dans l'industrie pétrolière. L'amalgame s'était fait et le surnom s'était alors imposé : Jack « the Drill » Hammer.

Pendant qu'il faisait les cent pas dans son bureau, le premier ministre était cependant loin de manifester cet amalgame d'acharnement obtus, souriant et imperméable à la critique que lui reconnaissaient à la fois ses admirateurs et ses détracteurs. Pour qualifier son attitude, il aurait plutôt fallu employer la rhétorique que Hammer lui-même avait utilisée pour caricaturer et détruire son dernier adversaire politique : un mélange d'impuissance et de frustration mal dissimulée.

L'ambassadeur américain lui avait annoncé qu'il venait le rencontrer à son bureau. Cela avait forcé Hammer à retarder sa participation à un souper-bénéfice prévu depuis des mois. Tout de suite après la rencontre, il faudrait qu'il prenne un hélicoptère. Et encore, il arriverait tout juste pour le plat principal. Ça l'obligerait à rester une heure ou deux en soirée, pour que les invités ne se sentent pas floués. Le parti ne pouvait pas se permettre de mécontenter ses principaux donateurs.

Quand l'ambassadeur Petrucci entra dans la pièce, il affichait son sourire de combat.

— Désolé de bousculer votre horaire, dit-il. J'espère que vous n'aviez rien de trop important.

Au moins, il faisait mine d'être poli, songea Hammer.

— Il a fallu que je retarde une activité avec des militants, dit-il.

— Bien. On ne les fera donc pas attendre plus que nécessaire. J'irai droit au but. Nous allons fermer la frontière à tous les produits agricoles et alimentaires canadiens. Y compris le bétail.

— Quoi !

— Bien sûr, on demandera votre collaboration. Si vous le désirez, on peut même présenter ça comme une décision conjointe.

— Mais pourquoi ?

— La nouvelle maladie qui attaque les céréales... Le lobby des producteurs de blé met de la pression sur le Sénat et sur le Congrès. Il y a un rapport non officiel qui circule sur le « champignon canadien ». Le Président va devoir montrer qu'il fait quelque chose. Il y en a qui lui reprochent déjà d'être trop ouvert sur la question du libre-échange !

— Mais... c'est de chez vous que vient la contamination !

— D'après ce qu'on sait pour le moment.

Le ton de l'ambassadeur impliquait que d'autres éléments d'information étaient sur le point d'être rendus publics.

— Mais... ça ne peut pas venir de chez nous !

— Comment pouvez-vous en être sûr ? Absolument sûr, je veux dire... Il y a des rumeurs qui circulent dans les corridors, au Pentagone. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'elles se propagent au Congrès et dans les médias.

— Et si c'est votre blé qui contamine le nôtre ?

— Raison de plus pour fermer la frontière, non ?

— Et le vent ? Si c'est le vent qui amène la contamination chez nous... Est-ce que vous allez nous donner une compensation ?

— Croyez-moi, vous ne désirez pas aller devant une cour internationale avec ce genre d'argument, fit l'ambassadeur sans perdre son sourire.

— Si la contamination a pu avoir lieu dans un sens, elle peut avoir eu lieu dans l'autre.

— Si vous nous provoquez, il va y avoir des pressions pour qu'on ferme la frontière complètement.

Le sourire de Petrucci s'élargit, mais le ton de sa voix se durcit et son débit se ralentit progressivement.

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas vous le permettre, ajouta-t-il sur un ton presque chaleureux. Il faut vous habituer à l'idée : vous avez besoin de nous et nous pouvons nous passer de vous.

— Je n'aurai peut-être pas le choix.

— Ce serait le premier cas de suicide économique d'un pays.

— Je vous imagine mal vous passer de notre pétrole et de notre électricité. Sans parler des projets de terminaux méthaniers et d'exportation d'eau.

La voix de Petrucci perdit toute trace d'amabilité.

— Pour l'instant, on vous permet de sauver la face. Notre nouveau président aime bien faire ami-ami avec le reste de la planète. Mais nos intérêts, eux, n'ont pas changé. Il ne faudrait pas jouer avec les nerfs des représentants au Congrès. Juste de savoir que vous avez évoqué ces menaces... Il faut vous rendre à l'évidence : vous n'êtes pas l'Iran ni l'Irak. Votre population est douillette et vous ne trouverez jamais de volontaires pour jouer aux martyrs avec une ceinture de bombes. Votre plus gros moyen de pression, c'est les deux ou trois centrales syndicales qui vont adopter une proposition condamnant les États-Unis. Peut-être qu'elles vont aller jusqu'à organiser une manifestation et distribuer des tracts ! Vous pensez vraiment que c'est avec ça... ça et une flopée d'illuminés qui sont tous fichés, que vous allez pouvoir vous opposer ?... Croyez-moi, une opération pour sécuriser nos approvisionnements serait une promenade de santé. Et trouver des politiciens canadiens pour justifier après coup notre intervention prendrait au plus quelques heures ! Vous n'avez pas le choix : c'est dans votre intérêt de vous contenter de votre statut de « tiers monde de luxe » des États-Unis. Et quand je dis « votre » intérêt, je parle aussi de votre intérêt personnel. Imaginez comment réagiraient vos amis du secteur pétrolier, si vous menaciez de réduire leurs ventes en direction de notre pays ! Quelque chose me dit que les contributions à votre caisse électorale s'amenuiseraient... Et cela, c'est sans compter tous ces postes qui vous attendent dans différents CA après votre carrière politique.

L'ambassadeur retrouva brusquement son sourire.

— Les Américains sont un peuple sentimental : ils sont prêts à accorder à votre pays une rente généreuse en échange de vos richesses naturelles si vous leur laissez croire qu'ils sont *fair-play*, qu'ils vous aident à vous hausser à leur niveau. Mais si vous les provoquez...

Son sourire s'élargit.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne mettrai pas en péril l'entente que nous allons signer en évoquant ces remarques qui ont certainement dépassé votre pensée.

Hampstead, 21h43

Hurt avait suivi sans trop de mal Joyce Cavanaugh jusqu'à un édifice à logements de grand luxe situé dans une banlieue où l'on avait pris le soin de laisser le plus d'arbres possible. L'édifice était situé au fond d'un immense parc.

À travers le zoom de sa caméra, Hurt vit la voiture de Cavanaugh disparaître dans un garage souterrain. Il prit quelques photos de l'édifice et les expédia à Chamane en lui demandant de voir les renseignements qu'il pouvait trouver sur cette maison.

La réponse lui parvint quelques minutes plus tard sous la forme d'un plan des environs, accompagné d'un bref message.

AFP, 17h02

... LE MYSTÈRE DE LA DISPARITION D'ANTOINE LIORET, APRÈS LE CARNAGE À L'HÔTEL ST. MICHAEL, N'A PAS TARDÉ À ÊTRE ÉLUCIDÉ. SON CORPS A ÉTÉ DÉCOUVERT EN FIN D'APRÈS-MIDI DANS L'ENCLOS DES OURS, AU ZOO DE LONDRES. DES PIÈCES D'IDENTITÉ RETROUVÉES DANS LES VÊTEMENTS DE LA VICTIME ONT PERMIS L'IDENTIFICATION DU CORPS.

UN NOUVEAU GROUPE TERRORISTE, *Dying Planet*, A REVENDIQUÉ SON EXÉCUTION. DANS SON MESSAGE, LE GROUPE AFFIRME VOULOIR RÉPONDRE AU TERRORISME CORPORATIF QUI SACCAGE LA PLANÈTE PAR UN TERRORISME ANTICORPORATIF. *Dying Planet*, QUI DIT S'INSPIRER DU GROUPE ÉCOTERRORISTE LES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE, ANNONCE DES ATTENTATS DANS TOUS LES PAYS DÉVELOPPÉS ET DÉCLARE COMPTER SUR LA PEUR POUR AMENER LES RESPONSABLES DU TERRORISME CORPORATIF À REVOIR LEURS PRATIQUES...

Hampstead, 21h49

June Messenger descendit de sa voiture à l'intérieur du garage, sous la résidence de Fogg. L'image de ses traits fut transmise à l'ordinateur, analysée et comparée à celle que l'appareil gardait en mémoire. La comparaison s'étant avérée positive, la porte menant à l'intérieur de la résidence s'ouvrit.

Messenger franchit la porte, enfila le corridor à sa droite et se dirigea vers le petit bureau-salon où Fogg l'avait reçue, les deux fois où elle s'était rendue chez lui.

Fogg l'accueillit debout, sans l'aide d'une canne. Sa poignée de main était assez énergique pour être convaincante. Sans doute tenait-il à afficher une image de vigueur retrouvée, songea-t-elle. À moins que sa maladie soit une mise en scène... Se pouvait-il qu'il ait joué la comédie durant des années pour paraître moins dangereux aux yeux des commanditaires du Consortium ?... À chaque « résurrection » de Fogg, elle se posait la question.

— Je vous ai préparé une synthèse de la situation, fit d'emblée Fogg.

— Sur Candy Store ?

— Globalement, tout est réglé. Les acheteurs sont entrés officiellement en possession de la filiale.

— J'ai vu de quelle manière vous avez disposé du problème de la direction.

— Un peu de diversion ne fait jamais de tort.

— Plutôt tapageur, non, comme diversion ?

— Précisément... Il faut créer l'impression qu'il y a différentes sortes de terrorisme. Inévitablement, les autorités en viendront à établir des priorités.

En contrôlant ce qui fait le plus de bruit, on contrôle ce qui est au sommet de leurs préoccupations... De cette manière, les autorités policières et les agences de renseignements seront contraintes de consacrer moins de temps et d'énergie à nos activités les plus importantes.

Messenger ne pouvait qu'admirer la stratégie de Fogg – ce qui rendrait d'autant plus nécessaire son élimination, une fois son utilité révolue. Le Cénacle n'avait pas intérêt à laisser en vie un tel adversaire. Même vieillissant. Car il était évident que Fogg n'accepterait jamais la liquidation complète du Consortium. Ni d'être relégué à un poste honorifique pour les années qu'il lui restait à vivre.

— « Ces messieurs » sont chanceux de pouvoir compter sur un opérateur tel que vous, dit-elle.

Fogg se demanda si le choix du terme « opérateur » était volontaire, si c'était une façon subtile de le remettre à sa place en enrobant le tout dans un compliment ou si c'était un lapsus qui trahissait le mépris avec lequel elle le considérait.

— Pour ce qui est des autres filiales, dit-il, j'avais déjà annoncé au comité des directeurs notre décision d'en privatiser un certain nombre. Je les ai prévenus que notre échéancier serait peut-être légèrement devancé.

Messenger observa qu'il avait parlé de « notre » décision, comme s'il la faisait sienne et qu'il y adhérerait. Cette démonstration de loyauté devait cacher quelque chose.

— Le choix logique pour la prochaine opération est Meat Shop, reprit Fogg.

— C'est pourtant la filiale qui fonctionne le mieux, objecta Messenger sans réussir à dissimuler complètement sa désapprobation. J'aurais cru qu'elle serait la dernière sur votre liste.

— Madame Hunter a effectivement réalisé un travail remarquable. C'est précisément pour cette raison qu'elle est un choix logique. Nous pourrions en tirer bien plus que de Candy Store... Quelques centaines de millions supplémentaires ne déplairont pas à « ces messieurs ».

— Je croyais tout de même que vous alliez commencer par les canards boiteux.

— N'ayez crainte, ils y passeront. Je n'oublie pas que le mandat que vous m'avez donné est de réduire le Consortium à son noyau dur : le bras financier, le bras armé et le bras médiatique. Il me reste cependant un problème à régler.

— Je croyais que c'était votre tâche de régler les problèmes pour qu'on puisse se concentrer sur les orientations.

— C'est exactement de cette façon que je conçois mon rôle. Mais j'ai cru saisir que madame Hunter avait un statut spécial à vos yeux.

— Vous désirez l'éliminer ? Comme Lioret ?

Fogg savoura la surprise que son interlocutrice n'avait pas pu empêcher de filtrer dans le ton de sa voix. Mais il n'en laissa rien paraître.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous faire penser une telle chose ?

- Une impression... quelques réticences à l'occasion.
- Si je songe à l'enterrer, c'est plutôt de travail, reprit Fogg.
- Un meurtre à petit feu, quoi !

La voix de June Messenger trahissait maintenant un certain amusement.

— C'est précisément parce que j'ai besoin de madame Hunter de façon urgente, reprit Fogg, que j'ai décidé de liquider Meat Shop aussi rapidement. Et je vous rassure : ce n'est pas le fait qu'elle rêve de prendre ma place – et qu'elle ne se contente pas d'en rêver – qui va altérer mon jugement. J'y vois au contraire le signe d'une saine compétitivité et d'un bon sens du leadership.

Messenger l'écoutait en se demandant s'il disait cela uniquement pour la frimer, s'il n'envisageait pas malgré tout de l'éliminer.

— Je peux savoir quels sont ces plans que vous avez pour madame Hunter ?

— Vous devez certainement vous en douter...

Il fit une pause pour goûter le malaise de son interlocutrice, qui ne voulait pas laisser croire qu'elle n'avait pas songé à la réponse, mais qui ne voulait pas non plus ouvrir son jeu.

— Elle aura amplement l'occasion de mettre en évidence ses nombreux talents, reprit Fogg. J'entends lui confier la mise sur pied de White Noise... On peut difficilement trouver un poste plus important, compte tenu des projets de « ces messieurs ».

Messenger devait admettre que c'était une manœuvre brillante. Tout en lui accordant une promotion, il l'enterrait de travail. Elle aurait peu de temps à consacrer à la prise de contrôle du Consortium.

— Une fois cette tâche remplie, conclut Fogg, comme s'il avait suivi le cours des pensées de Messenger, elle pourra se consacrer à l'avancement de sa carrière. De toute façon, j'ai un âge suffisamment avancé pour que « ces messieurs » jugent bientôt que je suis mûr pour la retraite.

Messenger n'arrivait pas à savoir si le sourire légèrement ironique de Fogg était une façon de dissimuler son admission qu'il aurait bientôt fait son temps ou si c'était une manière de laisser voir qu'il connaissait les plans de « ces messieurs » le concernant et qu'il s'en moquait parce qu'il avait les moyens de les déjouer.

— Je suis certaine que « ces messieurs » sauront toujours apprécier votre contribution à sa juste valeur, dit-elle.

— Pour ça, je leur fais totalement confiance, répondit Fogg, dont le sourire s'élargit. Totalement confiance.

Brossard, 17h11

En descendant de sa voiture, l'inspecteur-chef Thérberge se sentait déprimé. La plupart des pistes ne menaient nulle part. L'interrogatoire des étudiants en médecine n'avait rien donné et le cadavre aux doigts coupés demeurait inconnu. Quant à l'Église de l'Émergence, elle n'existait que sur Internet. Son site était hébergé quelque part en Bulgarie. Ses seuls

représentants étaient des pèlerins qu'on pouvait rencontrer sur les trottoirs, solitaires, étalant leurs messages sur des pancartes comme les travailleurs d'une grève oubliée qui persistent à afficher leurs revendications.

Quant à Hykes, s'il fallait en croire le témoignage des proches, il ne pensait qu'à son travail. C'était d'abord pour pouvoir poursuivre ses recherches sans contraintes qu'il avait refusé de vendre sa compagnie. L'argent ne l'intéressait pas. Toutes les personnes interrogées trouvaient ridicule l'idée qu'il ait pu vendre les résultats de ses recherches. Et encore plus impensable qu'il ait pu tuer quelqu'un.

Théberge fit quelques pas vers la porte, s'immobilisa, hésita un moment et retourna chercher une grosse mallette de cuir noir dans sa voiture.

— Tiens, tiens... murmura Skinner en observant Théberge, notre bon inspecteur apporte du travail à la maison.

La démarche du policier paraissait plus lourde, comme si son niveau d'énergie avait diminué. Skinner sourit. « La pression commence à faire effet », songea-t-il.

Quand Théberge referma la porte de la maison derrière lui, Skinner baissa ses jumelles, fit démarrer sa voiture et s'éloigna lentement.

Tout se déroulait de façon satisfaisante. Au travail, la pression augmentait. Quant aux médias, ils avaient commencé à s'intéresser plus sérieusement au policier. Dans quelques jours, Skinner ouvrirait un nouveau front : il s'occuperait de madame Théberge.

CBFT, 18h09

... QU'IL N'Y A AUCUN DANGER DE PÉNURIE DE CÉRÉALES AU PAYS, NI À COURT TERME NI DANS UN AVENIR PRÉVISIBLE. LE PREMIER MINISTRE HAMMER A PAR AILLEURS DÉNONCÉ LES SPÉCULATIONS IRRESPONSABLES DU CHEF DE L'OPPOSITION, L'ACCUSANT DE VOULOIR JOUER AVEC LA PEUR DES GENS À DES FINS ÉLECTORALES...

Brossard, 18h14

L'inspecteur-chef Théberge écoutait les informations de façon distraite en prenant un porto. C'était un écart à son régime, écart autorisé par madame Théberge, qui lui avait temporairement donné accès à la cave à vin ; la journée avait décidément été pourrie, les enquêtes piétinaient...

Une idée saugrenue lui passa par l'esprit : qu'est-ce que les enquêtes étaient en train de piétiner, quand on disait qu'elles piétinaient ? Quels plans de carrière, quelles possibilités d'avancement seraient foulés au pied ?... À moins qu'il s'agisse des réputations qui demeureraient salies... des injustices qui ne pourraient être réparées... des victimes à venir dont la vie ne pourrait être sauvée ?...

... LES MANIFESTATIONS DES FERMIERS AMÉRICAINS SE SONT

POURSUIVIES À LA SUITE DE LA DÉCISION DES AUTORITÉS DE BRÛLER PLUSIEURS KILOMÈTRES CARRÉS DE CHAMPS DE BLÉ...

Sur l'écran, les images de champs en flammes alternaient avec des séquences montrant des agents en combinaisons isolantes qui alimentaient l'incendie avec des lance-flammes.

Théberge songea brièvement à des images de films de science-fiction où des extraterrestres en scaphandres incendiaient la Terre. Puis il regarda sa montre : il était temps de syntoniser HEX-TV.

— Il y a de plus en plus d'affiches de l'UDQ, déclara à brûle-pourpoint son épouse sans lever les yeux de ses mots croisés. Et on n'est même pas encore en campagne électorale.

— Les politiciens sont en campagne électorale à longueur d'année.

— Tu penses qu'ils peuvent gagner ?

— Si ça arrive, je prends ma retraite. Une vraie retraite... Il n'est pas question que je travaille pour une administration de néandertaliens infatués de leurs mesquines et ridicules personnes.

... L'INEFFICACITÉ MONUMENTALE DES FORCES POLICIÈRES ! LES ATTENTATS TERRORISTES ET LES CRIMES SE MULTIPLIENT. APRÈS L'ATTENTAT DE L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH, OÙ TOUS LES HOMMES DE MAIN ONT ÉTÉ ASSASSINÉS ET OÙ ON N'A PLUS RIEN POUR REMONTER LA PISTE... APRÈS MONSIEUR X, QUI EST ALLÉ SE NOYER DANS UN FOUR... APRÈS LA FRANÇAISE QU'ON A LAISSÉE MOURIR DANS UN SILO ET LA DISPARITION DU PRINCIPAL SUSPECT... APRÈS LA TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE VICTOR PROSE, QUI ÉTAIT CENSÉ ÊTRE SURVEILLÉ PAR LA POLICE ET QUI SAIT PEUT-ÊTRE DES CHOSES SUR LA FRANÇAISE... APRÈS TOUT ÇA, ON A MAINTENANT UN CADAVRE À MOITIÉ COMPOSTÉ DANS UNE CUVE D'ÉQUARRISSAGE !... ET QU'EST-CE QUE FONT LES FLICS ? IL Y EN A UN QUI SE GRATTE, UN AUTRE QUI DÉCONNE AU MICRO ET UN AUTRE QUI PARLE AUX MORTS !... SÉRIEUSEMENT, EST-CE QUE C'EST AVEC ÇA QU'ON PENSE QU'ON VA SE BATTRE CONTRE LE TERRORISME ?...

— C'est vrai, cette histoire de terrorisme, Gonzague ?

— Ça commence à ressembler à ça.

Madame Théberge leva brièvement les yeux dans sa direction puis replongea dans ses mots croisés.

... DES FOIS, JE ME DEMANDE SI ÇA NE FAIT PAS LEUR AFFAIRE : PLUS IL Y A DE VIOLENCE, MOINS IL Y A DE CRIMES RÉSOLUS, PLUS LE MONDE A PEUR ET PLUS ILS SONT PRÊTS À DONNER DU POUVOIR À LA POLICE...

Théberge pointa la télécommande en direction de la télé.

— Le pire, dit-il avec humeur, c'est qu'il y a probablement des politiciens qui raisonnent exactement comme ça !

Il syntonisa RDI.

... PAS TARDER À INTENTER DES POURSUITES. DES PLAINTES
ONT ÉTÉ FORMELLEMENT DÉPOSÉES CONTRE LES DIRIGEANTS
DE DIET'S PRO. DANS SA DÉCLARATION...

Pour que les superprédateurs puissent concentrer toute leur énergie sur leur tâche essentielle, qui est la régulation de la population mondiale, il faut qu'ils soient affranchis des problèmes techniques liés à la mise en œuvre de leurs décisions.

En conséquence, pendant la période de transition, qui débute avec la mise en route de l'Apocalypse et qui s'étend jusqu'à la fin de l'Exode, il faut mobiliser une population aux compétences diversifiées pour assister les superprédateurs.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 6

Paris, Charles-de-Gaulle, 8h23

À leur arrivée à l'aéroport Charles-de-Gaulle, Moh et Sam furent accueillis par Olivier Renaud, le responsable de la sécurité.

— Toujours au service de l'empire ? demanda le Français.

— Toujours, répondit Sam en prenant son accent britannique.

— Il va bien falloir que quelqu'un se décide à vous le dire.

— Que Madonna est la fille naturelle du prince Charles ?

— Que votre foutu empire n'existe plus.

— Entre gens civilisés, on ne dit pas ce genre de choses. Ce serait...

— *Shocking ?*

— *Precisely.*

Comme s'il s'avisait de la présence de Moh, Renaud lui tendit la main.

— Olivier Renaud.

— Massoud al-Massoud, fit Sam en guise de présentation pendant que Moh se contentait de le regarder droit dans les yeux et de lui serrer la main.

Renaud haussa légèrement les sourcils, attendant visiblement un complément d'information.

— Notre expert maison en terrorisme, compléta Sam.

L'euphémisme était suffisant. Renaud comprendrait que le travail de Moh consistait à infiltrer les groupes terroristes islamistes — ce qui était l'explication qu'il était le plus à même d'accepter.

— La photo que vous m'avez envoyée a permis d'identifier votre suspect, reprit le Français. C'est celui qui va à Londres.

— Et les autres billets ?

— Il y en a un qui a été réclamé. Monsieur Jean P. Gravah a un billet pour Singapour. Il a pris un billet de retour pour le lendemain de son arrivée.

— Et l'autre billet ?

— Celui pour Buenos Aires n'a pas encore été réclamé. Mais comme le vol part un peu plus tard...

— Tu as pu nous avoir des billets sur le même vol ?

— Vous allez partir vingt minutes après lui, mais son vol sera retardé à l'arrivée... J'ai contacté un collègue à Heathrow. Vous aurez le temps de le prendre en charge.

— Tu peux considérer que je t'en dois une, fit Sam.

— Occupez-vous de le mettre hors d'état de nuire. Ce sera bien suffisant.

Puis l'homme ajouta, autant pour lui-même que pour Sam :

— Foutus terroristes... Ils sont rendus à s'en prendre aux églises ! Ça va être quoi, ensuite ? Les maternelles ? Les hôpitaux ?

— Pour Notre-Dame de Paris, il y a du nouveau ?

— Ils ont trouvé le menu fretin. Comme par hasard, ils sont tous morts.

— C'est comme à Londres. Officiellement, l'enquête sur l'attentat à l'abbaye de Westminster se poursuit. Mais, en privé, le Yard dit qu'ils n'ont plus rien pour avancer. Ce qu'ils espèrent, c'est que le prochain attentat ne fera pas trop de victimes et que, cette fois, ils auront une piste.

— Les Américains disent la même chose. Mais, avec eux, on ne peut jamais être sûr.

— Ça...

— Allez, suivez-moi ! Il n'y a pas de raisons pour que vous passiez à travers les contrôles... À Heathrow, quelqu'un vous prendra en charge pour éviter les formalités. Vous avez une voiture, là-bas ?

— Oui.

— Parfait. Il vous conduira directement à votre véhicule.

Puis il ajouta, avec un sourire :

— Faire le détour par Paris pour aller de Londres à Heathrow, j'avoue que c'est la première fois que je vois ça !

Ni Moh ni Sam ne répondirent. Mais tous les deux pensaient que Renaud n'avait rien vu. Évidemment, il n'avait pas, comme eux, travaillé durant des années pour le Rabbin...

Paris, L'Étoile Manquante, 9h11

Chamane prenait un café crème à la terrasse de L'Étoile Manquante. Son ordinateur portable était relié au réseau wifi du café. Sur l'écran, une carte de Londres était affichée. Une succession rapide de zooms l'amena jusqu'à l'édifice de St. Sebastian Place.

Il envoya le plan des rues avoisinantes à sa banque de données, chez lui, puis il se leva quelques instants pour se rendre sur le trottoir, où il regarda des deux côtés de la rue... Aucune trace de Geneviève.

Il se rassit et entra une autre adresse Internet dans le logiciel. Une nouvelle succession de zooms fit apparaître un immeuble ressemblant à un édifice à logements qui aurait voulu se donner des airs de château. L'édifice était situé dans un immense parc, au cœur d'un quartier parsemé de boisés et de résidences luxueuses.

Chamane expédia également le plan de ce quartier à son ordinateur, chez lui. Puis, tout en continuant de jeter des coups d'œil rapides des deux côtés de la rue, il se rendit sur le site où l'on pouvait consulter les archives foncières de la ville de Londres. Il effectua une recherche sur les deux édifices.

Le premier était la propriété conjointe d'un certain Lord Hadrian Killmore et d'une compagnie privée : Émergence Building Management. Le deuxième appartenait en exclusivité à la même compagnie. Chamane saisit les deux

pages de données et quitta le site des archives foncières.

Il se leva et se rendit de nouveau sur le trottoir : Geneviève n'arrivait toujours pas.

Il termina son café crème, en commanda un autre au serveur et il entra « Hadrian Killmore » sur Google. L'outil de recherche identifia plusieurs dizaines de milliers de mentions en une fraction de seconde.

Chamane commença à les parcourir. Une vingtaine de minutes plus tard, il avait réussi à construire une esquisse de la biographie de Killmore et il disposait de dix-neuf photos. Sur la plupart, le sourire était le même : poliment prédateur. Quant à sa vie, s'il fallait en croire les médias, elle se résumait à profiter de son héritage, à participer à des conseils d'administration, à faire des dons à des œuvres charitables et à soutenir des causes environnementales aux quatre coins de la planète.

Après avoir regardé sa montre, Chamane entreprit de vérifier si le nom de Killmore apparaissait dans les banques de données d'Europol et dans celles des autres grandes agences. Les résultats furent négatifs : Lord Killmore semblait être un citoyen sans histoire qui avait réussi à se tenir à l'abri de la curiosité des agences de renseignements.

En relevant les yeux de l'écran, Chamane vit Geneviève debout devant lui. Il sentit aussitôt la tension refluer dans son corps.

Geneviève se pencha par-dessus l'ordinateur pour l'embrasser et s'assit devant lui.

— On a fini de répéter à cinq heures du matin, dit-elle. Ensuite, on est allés manger ensemble.

— Vous continuez aujourd'hui ?

— Cet après-midi...

Elle prit le reste du croissant dans l'assiette de Chamane.

— Tu es sûre que tu as mangé ? se moqua ce dernier.

— Je ne sais pas ce que j'ai, ces temps-ci, je mangerais tout le temps... Toi, qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai travaillé une partie de la nuit sur des trucs pour Blunt et pour Poitras. J'ai dormi un peu. Puis j'ai décidé de venir prendre mon café ici... pour changer de décor.

Geneviève lui prit la main.

— C'est vrai qu'on n'a pas eu beaucoup de temps ensemble, au cours des dernières semaines... C'est la pièce.

— Je sais.

Un silence suivit.

— Bon... Il va falloir que j'y aille, dit-elle en se levant. Si je veux dormir un peu avant de retourner répéter.

— Ce soir, on pourrait faire quelque chose de spécial pour le dîner.

— Tu vas m'en vouloir...

Elle avait l'air sincèrement désolée.

— Vous répétez encore toute la soirée ?

— La générale est dans deux jours, il reste des tas de choses à placer.

Chamane la regarda s'éloigner, puis il entreprit des recherches sur Émergence Building Management.

Sur le site Internet de l'entreprise, il découvrit qu'elle assurait la gestion des deux édifices. Pour le moment, c'étaient les deux seules propriétés qu'elle gérait. Trois nouveaux développements étaient cependant annoncés pour 2012 dans les îles Anglo-Normandes. Les clients éventuels pouvaient laisser leur adresse de courriel : on les contacterait.

Constatant qu'il n'apprendrait rien de plus sur le site, Chamane opta pour une autre stratégie : avec un peu de chance, l'entreprise aurait un VPN. Et si elle en avait un, il finirait sûrement par trouver une faille dans sa sécurité.

CNN, 4h07

... LA ROUILLE COULEUR SANG QUI S'ATTAQUE AUX CÉRÉALES SERAIT CAUSÉE PAR UN CHAMPIGNON MICROSCOPIQUE. DES DIZAINES DE KILOMÈTRES CARRÉS DE RÉCOLTES ONT DÛ ÊTRE BRÛLÉES POUR ENDIGUER LA PROPAGATION DE LA MALADIE.

LE DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE A PAR AILLEURS DÉMENTI LES RUMEURS SUR L'ORIGINE TERRORISTE DE CETTE ÉPIDÉMIE. UNE DES HYPOTHÈSES ENVISAGÉES EST CELLE DE SPORES APPORTÉES PAR LE VENT. L'AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS AU CANADA A D'AILLEURS RENCONTRÉ LE PREMIER MINISTRE CANADIEN À CE SUJET, LEQUEL L'A ASSURÉ DE SON ENTIÈRE COLLABORATION POUR LE CAS OÙ LES SPORES SERAIENT D'ORIGINE CANADIENNE...

Londres, 10h36

Moh et Sam suivaient la voiture à distance. Le contact de Renaud, à Heathrow, avait trouvé le moyen de dissimuler un localisateur dans la limousine qui attendait Grava à l'aéroport. La suivre était un jeu d'enfant. Il suffisait de se laisser guider par le point rouge qui se déplaçait sur la carte électronique.

La voiture les amena au cœur de Londres. Puis le point s'immobilisa sur la carte. Moh et Sam passèrent lentement à côté du véhicule arrêté devant l'entrée principale de St. Sebastian Place. Ils eurent le temps de voir Grava serrer la main d'un homme à l'entrée du club. Après cet échange de salutations, les deux hommes entrèrent dans l'édifice.

— Tu as eu quelque chose ? demanda Sam.

— Une dizaine de secondes d'enregistrement.

— On dirait qu'on va pouvoir faire les deux surveillances en même temps...

Sam alla tourner un peu plus loin et revint garer la voiture du côté opposé de la rue, un peu en biais par rapport à l'édifice. Moh se pencha et prit la

petite valise dissimulée sous son siège. Il en sortit un micro-canon, alla s'installer sur la banquette arrière, descendit légèrement une des vitres teintées et il dirigea le micro-canon vers l'édifice.

— À partir du huitième étage, toutes les fenêtres sont brouillées, dit-il après plusieurs minutes de vérification. Si j'insiste, il y a des chances qu'ils nous repèrent.

Sans avoir besoin de plus d'explications, Sam démarra et la voiture s'éloigna à vitesse raisonnable.

— Il va falloir aller voir nous-mêmes ce qui se passe, dit-il.

— Si quelqu'un y va, c'est toi. Depuis les attentats dans le métro, tout ce qui n'est pas Blanc est automatiquement surveillé.

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 5h41

Aussitôt que le livreur eut refermé la porte, Burg se rendit au coin cuisine de la suite, déposa le colis sur la table et défit l'emballage.

Quelques secondes plus tard, il ouvrait la boîte. Il examina d'abord la photo : une femme d'une trentaine d'années qui souriait en regardant la caméra. Sur son visage, on pouvait lire un mélange de curiosité, d'humour et de défi. Une certaine inquiétude, aussi.

Au dos de la photo, on avait écrit le nom de la femme : Pascale Devereaux.

Juste sous la photo, une feuille imprimée à l'ordinateur précisait à quelle adresse et à quelle heure aller lui porter l'enveloppe matelassée jaune qui était dans le fond de la boîte. On lui donnait également les grandes lignes de l'argumentation à utiliser pour expliquer pourquoi il lui remettait l'enveloppe.

Burg relut le message et s'assura d'avoir bien mémorisé les instructions, puis il déchira la feuille et jeta les morceaux dans la toilette.

Décidément, il avait de la chance : non seulement était-il logé dans un hôtel agréable, mais les missions étaient d'une facilité déconcertante. Ça faisait changement du travail précédent en Côte d'Ivoire.

Londres, St. Sebastian Place, 10h43

Gravah entra dans la pièce, ferma la porte derrière lui et se dirigea vers le bureau derrière lequel Killmore était assis. Ce dernier lui fit signe de prendre place dans un des fauteuils.

— Je vous remercie de vous être déplacé, dit Killmore. Je sais que la chose n'est pas évidente avec un horaire comme le vôtre.

— C'est toujours un plaisir de vous rencontrer, répondit Gravah.

Un mince sourire apparut sur ses lèvres, comme pour confirmer ce qu'il venait de dire, mais ses yeux, eux, ne souriaient pas.

— Si vous me donniez l'essentiel de votre rapport...

Gravah prit quelques secondes de réflexion avant de commencer.

— Le projet Alliance avance bien. Toutes les compagnies que nous avons visées tiennent à en faire partie. Les modalités de leur intégration devraient

être arrêtées d'ici deux semaines. Nous aurons une présence solide à chacun des conseils d'administration.

— Et la concurrence ?

— Celle qui compte a commencé à éprouver des difficultés : désertion de personnel clé, incendies de laboratoires, compromission de hauts dirigeants dans des activités frauduleuses, perte de fournisseurs et de clients, menaces d'attentats terroristes, dénonciation par des groupes de pression environnementaux... Selon nos contacts dans les grandes agences de notation, la plupart devraient être en difficulté dans un mois ou deux. À partir de ce moment-là, les événements vont débouler : décotes, chute du cours des actions à la Bourse, rappel de prêts... Elles seront mûres pour être cueillies.

Pendant que Gravah présentait son rapport, Killmore s'était levé et s'était mis à marcher de long en large dans la pièce.

— J'ai vu que la contamination commençait à faire les manchettes, dit-il.

— En Inde, les négociations sont sur le point de se conclure. Le gouvernement est d'accord pour faire affaire uniquement avec HomniFood et les autres entreprises de l'Alliance.

— En Chine ?

— C'est encore plus avancé : il ne reste pratiquement qu'à signer.

— J'aurais cru qu'ils résisteraient davantage.

— Ils n'ont pas le choix de traiter avec nous, répondit Gravah. N'importe quelle pénurie suffirait à faire éclater le pays.

— Et les États-Unis ?

— Tout se déroule comme prévu. Ils essaient de gagner du temps en rejetant la responsabilité sur le Canada, mais le gros de la contamination achève. Ils n'auront pas le choix d'accepter de financer la mise sur pied de l'Alliance.

— Comment comptent-ils vendre ça à la population ?

— Une nouvelle guerre.

— Une guerre ?

— La guerre à la faim ! Pour sauver l'humanité de la pénurie alimentaire !

Killmore sourit comme si on venait de lui raconter une blague particulièrement amusante.

— Le capitalisme au secours de l'humanité, dit-il. Pas mal !

— Avec ça et un ennemi terroriste bien identifié, le taux d'approbation dans la population va monter à quatre-vingts pour cent !

Killmore retourna derrière son bureau, appuya les deux mains sur la plaque de verre qui servait de surface de travail et regarda Gravah.

— Des félicitations sont appropriées, déclara-t-il.

Gravah se contenta d'incliner légèrement la tête. Il ne comprenait toujours pas pour quelle raison Killmore avait tenu à le rencontrer en personne. Un courriel – à la limite une conversation téléphonique – aurait été suffisant. Après tout, si une organisation avait les moyens de protéger ses

communications, c'était bien le Cénacle. Et puis, il y avait madame Cavanaugh.

— Aucun point négatif, donc ? reprit Killmore, comme si la question avait peu d'importance et que la réponse allait de soi.

« C'est donc ça », se dit Gravah. Ce qui intéressait Killmore, c'était le seul point dont il n'avait pas parlé. Un instant, il songea à ne rien dire. Mais si Killmore abordait le sujet, c'est qu'il était déjà au courant.

— Tout ce que je vois, répondit Gravah, c'est un léger retard dans la mise au point du fongicide. Ils n'arrivent pas à dépasser soixante-quatre pour cent d'efficacité dans l'éradication du champignon.

— L'objectif est toujours de laisser de quatre à six pour cent de contamination résiduelle ?

— Oui. C'est la proportion nécessaire pour que les producteurs soient obligés de racheter le fongicide l'année suivante.

— Vous avez une explication pour ce contretemps ?

— Au laboratoire, ils disent que c'est le passage à la production industrielle qui pose un problème. Avec le prototype, c'était efficace à quatre-vingt-quinze pour cent...

— De quatre-vingt-quinze à soixante-quatre, c'est beaucoup.

— L'automatisation de la production à une grande échelle est toujours une étape délicate, paraît-il.

Killmore sourit.

— Surtout quand on perd du personnel clé.

— J'en ai parlé à madame McGuinty. Elle m'a donné l'assurance que de tels événements ne se reproduiraient pas.

Gravah s'efforçait de maintenir une attitude décontractée. Intérieurement, il fulminait. Quelqu'un, au laboratoire, avait coulé l'information. Ça voulait dire que Killmore avait un informateur. Quelqu'un d'assez haut placé pour avoir une vue globale de ce qui se passait dans les laboratoires.

Comme McGuinty n'avait aucun intérêt à révéler les difficultés internes de sa propre organisation, les principaux suspects étaient ses trois adjoints. Il faudrait qu'il fasse effectuer une enquête approfondie sur chacun d'eux.

À court terme, cela ne changerait rien. Mais Gravah détestait ne pas savoir exactement à quoi s'en tenir sur les gens qui travaillaient pour lui, même indirectement.

— J'imagine que vous lui avez demandé de revoir les procédures de sécurité, reprit Killmore.

— Cela va de soi.

— Alors, je crois que ce sera tout.

Comme Gravah allait franchir la porte, Killmore le relança avec une question.

— Est-ce que je dois comprendre que l'échéancier de production du fongicide sera respecté ? que nous n'aurons pas à suspendre le programme de contamination ?

Gravah se retourna et se força à répondre.

— C'est exactement ce dont je voulais vous assurer. Je suis désolé de ne pas avoir été suffisamment clair.

— Il n'y a donc aucun problème ?

— Aucun.

Paris, 11h50

Quand le logiciel de communication téléphonique se manifesta, dans le coin de l'écran, Chamane mit un écouteur dans son oreille gauche et activa le logiciel.

— *Magic Fingers speaking !*

— *Du nouveau ?* se contenta de demander la voix de Steel.

— J'ai des infos sur l'édifice à logements dans le parc : l'adresse, le nom de la compagnie qui l'administre, le prix des loyers... ce genre de trucs.

— *Il me faut la liste des locataires.*

— Tu veux ça pour hier, je suppose ?

— *Avant-hier serait préférable*, coupa Sharp. *Mais si tu ne peux pas faire mieux...*

— Je peux te dire que la plupart des appartements sont loués à très long terme par des gens qui ne les habitent pas. Ils les sous-louent à court terme le double du prix.

— *Ça change quelque chose ?*

— Comment tu veux que je le sache ? C'est toi, l'espion.

— *Tu peux me trouver ça pour quand ?*

— Je te rappelle aussitôt que je peux. Pour l'instant, il faut que je m'occupe d'une commande de Blunt...

— D'accord. Mais j'ai besoin d'autre chose. Et ça, c'est plus pressé. Il me le faut pour ce soir. C'est à propos de Joyce Cavanaugh.

Washington, 8h35

Quand Tate arriva au bar de l'hôtel, Monroe était assis à une petite table au fond de la pièce. Il avait une bière devant lui et il travaillait à vider un plat de graines de sésame. Partout autour de lui, les gens en étaient à leur petit déjeuner.

— Il paraît que c'est une drogue, fit Tate en s'asseyant devant lui.

— Je me suis levé à trois heures pour une conférence téléphonique. Je suis rendu à mon apéro avant le déjeuner.

— Je parlais des graines de sésame.

Insensible à l'humour, le directeur de la DEA garda les yeux fixés sur Tate en continuant d'avaler les graines de sésame avec une régularité mécanique.

— Fermer le plus gros réseau de drogue de la planète, ça t'intéresse ?

— Tu veux fermer Hollywood ? demanda Monroe sur un ton égal.

— Je ne parle pas de la drogue qu'on retrouve sur les écrans. Je parle de celle qui se vend dans les rues.

— T'es sérieux ?

Tate posa un DVD sur la table.

— Tu regardes ça. Et tu n'en parles à personne sauf à ceux qui vont planifier l'opération.

— C'est ça que je dois faire en quatre jours ?

— Ça peut s'étirer. Mais il faut que les opérations commencent d'ici quatre jours.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Monroe en prenant le disque de la main gauche.

— Les filières des ports de New York, Boston, Miami, Seattle, San Francisco et Los Angeles. Avec les numéros de conteneurs et les dates d'arrivée.

— Où est-ce que tu as eu ça ? fit Monroe d'un air méfiant.

Il reposa le DVD sur le comptoir comme si ç'avait été une chose dangereuse.

— Il y a aussi leurs sources d'alimentation à l'étranger, leurs chemins d'approvisionnement, les hommes politiques et les policiers à leur solde...

— Autrement dit, tu me donnes ce qu'il faut pour réaliser le plus gros coup de ma carrière ?

— Tu es le mieux placé pour t'en servir.

— En échange, tu veux quoi ? Être nommé président des États-Unis à vie ?

— Je me contenterais de ton vote dans nos réunions avec le DHS.

— Ça, tu l'as déjà. Il va me falloir une meilleure explication.

— Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Je suis sur quelque chose d'encore plus gros. Toute l'agence est mobilisée.

Monroe regarda Tate un long moment.

— Le truc des céréales ? finit-il par demander. Le champignon canadien ?

Tate se contenta de hocher la tête en signe d'assentiment. Puis, après un moment, il ajouta :

— Il y a aussi le terrorisme islamiste. On n'a toujours pas de piste pour remonter aux commanditaires.

— Tu n'as qu'à mettre ça sur le dos d'al-Qaida !

— Ce n'est pas ce que disent nos sources.

Le visage de Monroe prit un air soucieux.

— Tu t'attends à une nouvelle série d'attentats ?

— Tu as déjà vu des terroristes s'arrêter d'eux-mêmes ?

— L'Irgun...

— Les terroristes israéliens avaient obtenu ce qu'ils voulaient : les Britanniques avaient capitulé et leur avaient concédé le pouvoir. Ils n'avaient plus besoin de faire sauter de bombes.

Montréal, 9h28

Avec l'aide de Maltais, l'inspecteur-chef Thériège naviguait depuis une

dizaine de minutes sur le site de Gizmo Gaïa, le guru écologiste dont se réclamait le groupe terroriste Les Enfants de la Terre brûlée.

Dans un texte parsemé de liens Internet et de photos illustrant différentes catastrophes environnementales, le guru déplorait les attaques contre notre Mère, la Terre, et il appelait tous les êtres humains à la défendre.

Sans encourager le recours à la violence, il affirmait comprendre les égarements de certains, qui, en leur âme et conscience, choisissaient d'utiliser des moyens extérieurs au cadre actuel de la légalité.

Le texte qu'ils étaient en train de lire se terminait par une condamnation de ceux qui pervertissaient les fruits de la terre, vidaient les océans et empoisonnaient l'eau, qui était la source de toute vie.

Le jour est proche où les empoisonneurs de la vie seront à leur tour empoisonnés ! Je le vois. Le jour est proche où les millions d'empoisonneurs deviendront des millions de victimes. La Terre les empoisonnera à leur tour. Leurs cadavres nourriront la terre qui en sera régénérée !... Je le vois. Les océans monteront à l'assaut de leurs orgueilleuses constructions pour balayer toute trace de leur présence...

— Eh bien, Cassandra, à côté de lui, c'est de la littérature de divertissement !

Maltais attira son attention sur le compteur, au bas de la page d'accueil. Il affichait 643 831 visites.

— Vous voulez dire qu'il y a plus d'un demi-million de personnes qui ont visité ce site ? demanda Théberge, impressionné.

— Certains l'ont probablement visité à plusieurs reprises. Mais il y a eu 643 831 visites.

— Et on ne peut pas fermer ça ?

— Il n'y a aucune incitation à la violence. Les désastres environnementaux dont il parle sont réels. Les prophéties sont de simples prophéties. Il n'y a pas de menaces comme telles...

— Même s'il formule ses visions de manière à donner des idées à ses ouailles ?

— Quand quelqu'un déclare : « Il ne faudrait pas s'étonner que telle ou telle chose arrive, que des gens fassent telle ou telle chose... », de façon stricte, ce n'est pas de l'incitation.

Théberge savait que Maltais avait raison. S'il fallait se mettre à arrêter tous les esprits dérangés qui s'adonnaient à la prophétie apocalyptique et qui annonçaient la fin du monde ou d'autres catastrophes équivalentes...

Il sourit légèrement, repensant à l'expression qui venait de lui traverser l'esprit. Quelle catastrophe pouvait bien être équivalente à la fin du monde ?... C'était à croire que le style de HEX-Radio commençait à déteindre sur lui.

— De toute façon, reprit Maltais, le temps d'entreprendre des démarches pour fermer le site, il serait déjà *hosté* dans un autre pays.

— *Hosté*, reprit Théberge en secouant légèrement la tête.

Le téléphone se manifesta. Théberge prit l'appareil et signifia à Maltais qu'il n'avait plus besoin de ses services.

— Lui-même, se contenta-t-il de lancer d'un ton bourru dans le combiné.

— Je vous prends à un mauvais moment ?

Théberge reconnut la voix de Morne.

— Cela fait partie de vos habiletés.

— Moi qui ne songe qu'à vous éviter des ennuis !

— Je vous propose d'économiser l'argent des contribuables en me disant ce que vous voulez tout de suite, sans préambule, sans précautions oratoires et sans flafas rhétoriques.

— Soit... Le premier ministre a rencontré les parents de mademoiselle Jannequin.

— Dire que j'ai raté ça !

— Il leur a assuré que l'enquête progressait et il leur a dit que je les tiendrais informés. Ils sont très impatients que cette affaire soit réglée... Je dois dire à leur défense que ce qu'ils entendent dans les médias sur votre département et sur la qualité de votre travail n'est pas de nature à les rassurer.

— Je ne peux quand même pas en pondre un, un coupable !

— Rien de neuf sur Prose ?

— Pour l'instant, il est plutôt à ranger parmi les victimes. Mais on ne sait jamais... Ça pourrait être une mise en scène particulièrement tordue.

— Et les terroristes ?

— Là, j'ai du nouveau : j'ai visité le site Internet de leur guru.

— Vous voulez dire qu'il s'affiche publiquement ?

— En toute légalité, semble-t-il.

Puis il ajouta, sur un ton qui était une caricature de bonne foi :

— On ne peut quand même pas lui reprocher d'avoir des disciples qui interprètent ses textes de façon biscornue... Ce serait comme mettre en cause la Bible à cause de l'Inquisition, des magouilles financières du Vatican et des positions du pape contre les préservatifs pour lutter contre le sida. Quoique, à bien y penser...

— Il me faut quelque chose pour calmer le député français, répondit Morne, insensible à l'ironie.

— Vous avez pensé au Prozac ?

Morne ignora la remarque.

— Ils veulent des résultats. Et s'il n'y en a pas, ils veulent que des têtes tombent.

— Je pensais que la France avait aboli l'usage de la guillotine.

— Dans les colonies, il y a toujours un certain décalage avec ce qui se passe dans la capitale, paraît-il.

— Vous voulez ma démission ?

- Le nom que j’ai entendu mentionner est celui de votre ami Crépeau.
- Ça, c’est une dégueulasserie.
- En termes politiques, c’est une « pression amicale ».

Hampstead, 14h39

Même s’il avait activé la fonction « mains libres », Leonidas Fogg parlait près de l’appareil de manière à ne pas avoir à élever la voix.

— Vous êtes donc prêt à débiter aujourd’hui même ?

— L’opération est déjà amorcée, répondit Skinner. Le colis pour mademoiselle Devereaux est en route.

— Bien. Vous allez recevoir une nouvelle liste de cibles pour lesquelles vous devrez préparer des équipes d’intervention.

— Une liste élaborée par Gravah, ironisa Skinner.

— Il faut voir le bon côté des choses : nous connaissons à l’avance les compagnies ciblées.

— La prochaine étape, c’est quoi ? On lui remet les clés de Vacuum ?

Fogg émit un petit rire.

— Je sais que vous n’aimez pas beaucoup cette situation, dit-il. Pour tout vous dire, moi non plus, je ne l’apprécie guère. Mais il faut savoir se concentrer sur l’essentiel.

— Vous avez une idée de ce qu’ils doivent penser de nous ?

— Bien sûr. C’est d’ailleurs une de leurs faiblesses que j’entends exploiter... Même si c’est au prix de quelques atteintes à notre orgueil professionnel.

RDI, 10h02

... CONTRE LA HAUSSE DU PRIX DES ALIMENTS. LE CHEF DU PARTI AUTHENTIQUE UNIFIÉ DU VRAI QUÉBEC, MAXIM L’HÉGO, A DÉCLARÉ QUE LES POLITIQUES IRRESPONSABLES DU GOUVERNEMENT ÉTAIENT LA VÉRITABLE CAUSE DE CETTE AUGMENTATION. IL A ACCUSÉ LE PREMIER MINISTRE DE SE CACHER DERRIÈRE LA CRISE MONDIALE ET LE TERRORISME POUR ÉVITER DE RÉPONDRE À LA POPULATION DES EFFETS DÉSASTREUX DE...

Hampstead, 15h04

Après avoir raccroché, Fogg parcourut de nouveau la liste des cibles en fonction desquelles il avait demandé à Skinner de préparer des équipes d’intervention. Il ne fallait pas beaucoup d’imagination pour comprendre la logique du projet de « ces messieurs ».

Fogg écrivit trois mots sur un bloc-notes :

Puis, après une hésitation, il ajouta :

Pharmaceutiques ?

Il rangea la feuille dans le tiroir de son bureau et se tourna vers le moniteur de télévision, où il fit repasser l'enregistrement qu'il examinait avant l'appel de Skinner.

L'enregistrement vidéo avait été réalisé la nuit précédente dans le parc du complexe résidentiel. Il n'y avait aucun doute sur l'identité de l'individu qui s'y dissimulait pour surveiller les lieux. C'était Paul Hurt.

Un mince sourire apparut sur le visage de Fogg. Hurt était décidément plein de ressources. Difficile de ne pas le trouver sympathique. Mais il n'était pas question de le laisser bousculer des plans soigneusement établis depuis des années. Il fallait s'occuper de lui.

Drummondville, 10h13

F demanda à Dominique de se placer derrière l'écran pendant la communication. De cette manière, elle pourrait assister à l'échange sans que Fogg aperçoive son visage.

— Qui vous dit qu'il ne fait pas la même chose ? demanda Dominique.

— C'est un risque que je dois courir.

Puis elle ajouta avec un sourire amusé :

— ... mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il n'y a pas de danger.

Dix minutes plus tôt, elle avait reçu un message de Fogg lui demandant une communication directe. F avait alors pris le temps d'aller chercher Dominique, qui travaillait au suivi des activités de la Fondation.

— C'est toujours un plaisir de vous voir, fit la voix de Fogg.

— De cette façon, vous savez que les équipes du Consortium qui sont à ma recherche ne travaillent pas sur une piste fantôme.

— Il faut bien que je donne le change ! Si j'arrêtais toutes les activités contre ce qui a survécu de l'Institut, ce serait suspect.

— Vous pourriez invoquer une rationalisation. Une réaffectation plus utile des effectifs.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas suffisant.

— Vos commanditaires ne peuvent quand même pas être contre une allocation plus rationnelle des ressources !

— Il n'y a rien de rationnel dans la méfiance de « ces messieurs » à l'endroit de l'Institut.

— Un jour, je vais finir par me demander si vous n'avez pas inventé « ces messieurs » de toutes pièces pour vous permettre de tenir un double discours.

— Femme de peu de foi !

— Dans notre métier, la foi est inversement proportionnelle à l'espérance de vie.

— Pour vous démontrer une fois de plus ma bonne volonté, je suis prêt à

partager avec vous de nouvelles informations.

— Un autre travail dont vous voulez que l'Institut se charge à votre place ?

— Même pas... c'est au sujet de « ces messieurs ». Je pense avoir une certaine idée de leurs projets.

F ne réagit pas. Mais si Fogg avait réellement réussi à percer à jour les plans des commanditaires du Consortium, c'était un développement majeur.

— Je pense avoir découvert les secteurs dans lesquels ils veulent concentrer leurs activités... Les céréales et l'eau sont les plus évidents. Il y a aussi l'énergie...

— Ils pensent se reconvertir en *gentlemen farmer* et en exploitants pétroliers ?

— Vous n'avez pas complètement tort. Mais leur approche est assez particulière : sabotage de laboratoires, élimination de dirigeants d'entreprises, recrutement musclé de personnel clé et de chercheurs, scandales impliquant la qualité des produits...

— Vous êtes sûr que vous ne parlez pas du plan d'affaires standard d'une multinationale ?

Fogg échappa une quinte de toux qui, à l'origine, semblait avoir été un rire retenu.

— L'ampleur des moyens qu'ils sont prêts à y consacrer et la nature de ces moyens les rangent clairement dans une catégorie à part. À mon avis, ils veulent privilégier certaines entreprises en éliminant leurs concurrents.

— En langage clair, ça veut dire quoi ? Qu'ils ont opté pour une forme particulièrement agressive de capitalisme ?

— J'ai la conviction que ce qui est en jeu est quelque chose de beaucoup plus inquiétant que ce que vous appelez du capitalisme agressif.

F resta un moment sans répondre.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda-t-elle finalement.

— Si vous êtes au courant de leurs intentions, vous serez peut-être un jour en mesure de faire des liens...

— Je comprends.

Et ce n'était pas une formule rhétorique. On ne pouvait jamais savoir à l'avance quel renseignement aiderait un jour à établir le lien qui permettrait de situer l'ensemble des informations à l'intérieur d'une explication cohérente.

— Autre chose ? demanda F.

— Un dernier détail : un de vos agents se promenait hier soir dans un parc à proximité de chez moi. Compte tenu de l'entente que nous avons, je ne vois pas très bien l'utilité de la chose.

— Vous faites sûrement erreur.

— Je ne crois pas.

Une photo apparut sur l'écran de F. On y reconnaissait clairement Hurt.

— Monsieur Hurt a des objectifs personnels qui échappent en partie à mon contrôle.

— C'est la raison pour laquelle j'ai pensé vous transmettre certaines informations. Elles devraient éveiller suffisamment son intérêt pour qu'il modifie ses priorités.

Une fenêtre de téléchargement apparut à l'écran.

— La reconstruction de Meat Shop est pratiquement achevée, reprit la voix de Fogg. La nouvelle direction va se réunir pour relancer l'expansion de ses opérations. Les directeurs régionaux vont tous assister à cette rencontre. Vous avez la date et le lieu de la rencontre ainsi que l'identité des participants. Votre monsieur Hurt devrait y trouver de quoi satisfaire ses obsessions et son besoin de vengeance.

www.huffingtonpost.com, 10h34

... UNE HAUSSE DE TRENTE-HUIT POUR CENT DES ACTIVITÉS CRIMINELLES DEPUIS QUE LA CRISE A FRAPPÉ LES ÉTATS-UNIS. PAR COMPARAISON, LA FRANCE A CONNU UNE HAUSSE DE SEULEMENT QUATORZE POUR CENT. LES CHERCHEURS EXPLIQUENT CETTE DIFFÉRENCE PAR LA FAIBLESSE DU FILET SOCIAL QUE NOTRE PAYS OFFRE AUX VICTIMES DE LA CRISE. POUR EN PARLER AVEC NOUS...

Drummondville, 10h37

Quand l'ordinateur fut éteint, F releva les yeux vers Dominique.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Le début était une simple introduction. Ce qu'il veut, c'est qu'on le débarrasse de Hurt.

— Qu'est-ce que tu ferais ?

— J'essaierais de rétablir le contact avec Hurt et de lui offrir de l'aide pour remonter la piste de Fogg. Si on réussit à couper la tête du Consortium...

F souriait.

— De son point de vue, dit-elle, il aurait été beaucoup plus simple de le faire éliminer.

— S'il a besoin de votre collaboration...

— S'il t'avait dit qu'un de ses gardes avait abattu Hurt avant qu'il puisse intervenir et si, du même souffle, il t'avait donné les moyens d'éliminer d'un coup la nouvelle direction de Meat Shop, tu aurais suspendu ta collaboration avec lui ?

— Probablement pas, admit Dominique.

— Il nous a également informées que Hurt connaissait les environs de l'endroit où il réside. Penses-tu qu'il aurait commis ce genre d'erreur, sachant que nous avons la possibilité d'obtenir l'information de Hurt ?

— Tout le monde peut faire des erreurs... Mais vous avez raison : ça ne cadre pas avec ce qu'on sait de lui.

— Mais peut-être Fogg a-t-il un plan à plus long terme ? reprit F. Peut-

être veut-il endormir notre méfiance ? Épargner Hurt ne lui coûte pas beaucoup et ça lui permet de renforcer l'idée qu'il collabore de bonne foi...

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Tu as une suggestion ?

Dominique hésitait.

— Je te laisse réfléchir, dit F. Pour l'instant, j'aimerais savoir ce que tu penses de l'information qu'il nous a transmise sur les projets de « ces messieurs » ?

— Elle ne dit pas grand-chose.

— Les céréales, l'eau, l'énergie...

Dominique mit plusieurs secondes à réaliser à quoi F faisait référence.

— Vous pensez que... Ça voudrait dire que le terrorisme et la contamination des céréales...

— Je pense que ça vaut la peine que tu creuses la question.

— Et l'eau ?... L'énergie... ?

La question sembla perturber F.

— Espérons que ce sont pour eux des activités secondaires, se contenta-t-elle de répondre après une longue hésitation.

Montréal, 10h48

La réunion se tenait à l'hôtel Reine-Élisabeth. Depuis près de deux heures, Robert Madden, un haut fonctionnaire du ministère de l'Agriculture, discutait avec un groupe de représentants de l'industrie du blé. Ils étaient unanimes à réclamer une augmentation de l'aide gouvernementale.

— Soixante pour cent de nos membres ont des salaires de famine, fit Brandon Shottenheimer.

Au ministère, il passait pour le défenseur autoproclamé des petits producteurs.

— Je comprends votre position, répondit patiemment Madden. Mais le prix des céréales monte en flèche. Avec l'augmentation de la demande, la diminution des cultures au profit du maïs pour les biocarburants... Vous allez bientôt nager dans l'argent.

— Nos récoltes à nous sont en grande partie vendues à l'avance : on n'a pas la trésorerie nécessaire pour attendre. Ceux qui vont profiter de la hausse des prix, ce sont les multinationales !... Ce qu'il nous faut, c'est plus qu'une simple compensation pour finir l'année : c'est un vrai programme de subventions.

— Avec la reprise économique qui n'en finit plus de se faire attendre, le terrorisme et la guerre au Moyen-Orient, les règles de l'Aléna, ce n'est pas facile d'aller chercher d'autres subventions pour l'agriculture.

— Et les subventions pour la recherche sur les OGM ?... Ça sert juste à subventionner les multinationales !

— Techniquement, ce ne sont pas des subventions à l'agriculture mais à la recherche.

— Techniquement, la moitié de nos membres sont au bord de la faillite ! Encore deux ou trois ans comme ça et il va rester seulement des multinationales ! Même avec l'assurance-récolte on n'y arrive pas !

— Écoutez... Je viens quand même de vous annoncer un programme d'aide ! Il me semble que ce n'est pas rien !

— Seulement pour l'année en cours, répliqua un autre producteur. Ça reste une mesure temporaire.

Madden se tourna vers lui.

— Si d'autres cas se présentent...

Un troisième producteur renchérit.

— Justement ! Qu'est-ce que vous allez faire pour le champignon qui a commencé à causer des ravages aux États-Unis ?

— Qu'est-ce que vous attendez pour nous donner de l'information sur cette maladie-là ? reprit Shottenheimer.

Pendant près d'une heure, Madden s'efforça de les rassurer du mieux qu'il le pouvait. C'est avec soulagement qu'il vit l'employé de l'hôtel lui faire signe, du fond de la salle, que le déjeuner était prêt.

Un simple buffet à la bonne franquette, avait annoncé Madden en début de réunion. Tout au plus y aurait-il du champagne pour fêter l'annonce du programme de compensation.

Le groupe se déplaça dans une salle attenante. Madden se dirigea immédiatement vers la table où étaient alignées les bouteilles de champagne : il avait rarement eu l'impression d'avoir autant mérité un remontant.

TQS, 12h02

... Les personnes dont les noms sont mentionnés à la fin de ce communiqué vont mourir. Tout effort pour les protéger sera un gaspillage de fonds publics. Ces personnes sont déjà mortes. Simplement, elles ne le savent pas encore.

Les gens de l'industrie de l'alimentation vont goûter à leur propre médecine. Partout sur la planète, leurs pratiques cupides sont responsables de la disparition accélérée des espèces. De l'assèchement des nappes phréatiques. Chaque année, leur négligence cause des centaines d'empoisonnements. Ce sont eux qui ont provoqué l'apparition du champignon tueur de céréales.

Ces exploiters sans conscience détruisent la planète. Ils menacent la survie de l'humanité dans son ensemble. Leur élimination est un acte d'autodéfense.

ALORS, VOILÀ ! CE MESSAGE EST PARVENU À NOTRE BUREAU IL Y A UNE HEURE. IL EST SIGNÉ : « LES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE ». APRÈS L'AVOIR COMMUNIQUÉ À LA POLICE, LA DIRECTION DE LA STATION A DÉCIDÉ QU'IL ÉTAIT DE SON DEVOIR D'EN RENDRE PUBLIQUE LA TENEUR. TOUTEFOIS, PAR RESPECT POUR LA VIE PRIVÉE DES ÉVENTUELLES VICTIMES,

Dubaï, 20h07

La réunion avait lieu sur le nouveau complexe insulaire dessiné en forme de planisphère. Les cinq hommes étaient arrivés depuis quarante-huit heures. Ce séjour dans un des endroits les plus luxueux de la planète faisait partie de la stratégie de persuasion de Killmore. Ce qu'il avait à leur proposer n'intéressait pas seulement leurs pays : eux aussi y trouveraient leur compte. Il importait de leur donner une idée des avantages personnels qu'ils pourraient tirer en acceptant l'offre qu'il allait leur soumettre.

Lee Washington, Donald B. Archer, Jean-Pierre Guérant, Jochen Mueller et Steve Milligan. Mais leurs noms n'avaient pas d'importance. Les cinq hommes étaient des militaires. Ils représentaient respectivement les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, l'Australie et l'Allemagne. Aucun ne faisait partie des colombes. Et chacun siégeait aux plus hautes instances décisionnelles de son pays. Chacun avait fédéré autour de lui un certain nombre de collègues. Leur mandat consistait à écouter la proposition qui leur serait soumise, à poser des questions et à faire un rapport à leur groupe.

La salle où ils étaient réunis était truffée d'appareils électroniques sophistiqués destinés à empêcher toute écoute. Il n'y avait aucune table dans la pièce. Les militaires étaient assis dans des fauteuils, un verre à la main, comme s'il s'était agi d'une simple rencontre sociale.

L'homme qui s'adressait à eux, lui, était debout.

Il se présenta sous le nom de Lord Hadrian Killmore. Il était connu de plusieurs de ses interlocuteurs même si c'était la première fois qu'ils le rencontraient dans ce contexte. Sa réputation d'héritier désœuvré, défenseur de l'environnement et menant la grande vie le précédait. Un tel messenger n'augurait rien de très sérieux... Sauf que les militaires avaient rencontré deux de ses représentants à plusieurs reprises et que ces rencontres avaient été tout sauf banales. C'était lui qui les avait poussés à tisser des liens pour créer une sorte de réseau international chargé de défendre leurs intérêts communs. Ils étaient curieux de savoir ce que Killmore avait à leur dire.

— Nous, Occidentaux, sommes en train de devenir minoritaires, commença-t-il. Et je ne parle pas seulement de notre taux de fécondité en chute libre, même si cela est en soi une tragédie. Au rythme où vont les choses, les États-Unis seront bientôt bruns, jaunes, noirs et cuivrés, avec des îlots de Blancs ici et là dans des enclos protégés... Mais le problème que nous avons est à plus court terme. Je veux parler de notre disparition économique. Pour tenter de juguler la crise, nous nous sommes endettés comme jamais un pays ne l'a été. Les Chinois sont maintenant en mesure de faire chanter les États-Unis : il suffirait qu'ils cessent d'acheter les titres de dette des États-Unis et qu'ils mettent sur le marché ceux qu'ils possèdent pour faire exploser les taux d'intérêt américains et provoquer une récession pire que la dernière... Et je ne parle même pas de la guerre informatique qu'ils planifient pour 2015.

— S'ils font ça, on va leur botter le derrière, répliqua l'Américain.

— Vous allez faire quoi ? demanda Killmore, comme s'il était réellement curieux de connaître la réponse.

— On va leur montrer ce que c'est, une vraie armée !

— Vous allez les bombarder, peut-être ?

La voix de Killmore était brusquement devenue ironique.

— Parce qu'il faudrait se priver ? !

— Et vous allez gagner quoi ? Vos multinationales vont perdre leurs usines délocalisées qui leur assurent des profits records. En prime, elles vont voir disparaître un marché potentiel de plus d'un milliard d'habitants...

— Au moins, ils vont payer !

— Admettons que vous réussissiez à en faire disparaître trois ou quatre cents millions en comptant ceux qui seront victimes des maladies dues à la destruction des services de santé... Ça va juste leur rendre service. Et vous, vous allez payer autant qu'eux. Votre population n'est pas prête à vivre dans des conditions que les Chinois, eux, sont prêts à accepter.

— C'est bien beau, les discours, répliqua l'Américain avec humeur, mais vous proposez quoi ? Qu'on les laisse faire ?... Il n'y a pas une semaine qui passe sans qu'ils essaient d'acheter une de nos compagnies. Leurs mégacompanies semi-privées, qui sont contrôlées par le gouvernement, prennent des parts dans les plus grandes multinationales américaines. Ils ont même essayé d'acheter les installations des deux extrémités du canal de Panama !

— Je sais, répondit Killmore. Dans tous vos pays, la situation est la même. Les gouvernements sont impuissants à empêcher les délocalisations et les prises de contrôle.

— J'ai cru comprendre que vous aviez une proposition à nous faire, insista l'Allemand.

— C'est exact. Mais avant d'y arriver, je voudrais vous soumettre les quelques constats sur lesquels cette proposition est fondée.

— Je vous avise que je dois partir dans quarante minutes, fit l'Australien. J'ai un avion à prendre.

Killmore poursuivit sans s'occuper de la remarque :

— Le premier constat est que nous, Occidentaux, nous sommes trop mous pour nous défendre. On rêve de guerres à zéro mort, on tolère les groupes qui prêchent la violence et réclament l'élimination de l'Occident... On pense tellement à court terme qu'on soutient les régimes les plus anti-occidentaux pour acheter quelques années supplémentaires de paix et de pétrole... Sans vouloir offenser personne, nous sommes comme les Français de 1938 devant Hitler.

Le représentant de la France se sentit obligé d'intervenir.

— Je vous ferai remarquer que ce ne sont pas tous les Français qui...

— Je sais, je sais, l'interrompt Killmore... Pour ce qui est des non-Occidentaux, ce n'est pas plus réjouissant. Eux, ils vivent dans l'illusion. Ils

croient qu'ils ont seulement à cueillir ce que nous avons construit parce que nous sommes trop mous pour nous défendre, alors qu'eux, ils ont eu l'irresponsabilité de proliférer comme des fourmis... C'est toute l'humanité qui est foutue.

— Vous proposez quoi ? demanda l'Américain, sarcastique. Qu'on s'unisse pour les attaquer pendant qu'il est encore temps ?

Quelques sourires apparurent dans l'assistance.

— On ne peut pas les attaquer directement, répondit Killmore. D'une part, notre population n'accepterait pas le prix à payer pour une telle guerre ; d'autre part, leur population à eux engendrerait des dizaines de milliers – que dis-je ? des centaines de milliers – de terroristes.

— Autrement dit, vous nous avez demandé de venir ici pour nous expliquer qu'on ne peut rien faire !

— En effet. Rien... Rien de conventionnel.

Killmore sourit et laissa passer quelques secondes.

— Et ce n'est pas aux armes non conventionnelles que je pense, ajouta-t-il.

— C'est quoi, votre proposition ? Vous voulez les empoisonner ? demanda le Français, mi-sérieux.

— J'ai beaucoup mieux.

Les regards se firent plus attentifs.

— C'est une stratégie en deux volets, reprit Killmore. Dans un premier temps, il faut créer un ennemi qui va rendre nos populations dociles, qui éliminera leur résistance à la guerre et qui les amènera à accepter de concentrer toutes les forces des nations sur leur survie. Il faut que les gens identifient leur survie personnelle à celle de leur nation. Il faut que l'armée apparaisse comme le dernier rempart capable de les protéger de la disparition.

— Je l'ai toujours dit, grogna le Britannique en s'adressant à l'Américain : c'était stupide de faire disparaître les communistes.

D'autres sourires plus ou moins appuyés accueillirent la boutade... qui n'en était pas vraiment une.

— Le deuxième volet, reprit Killmore, c'est de développer un nouveau répertoire d'armes de destruction massive.

— Quel type d'armes ?

— Ce sont des armes qui existent déjà. Les Chinois nous montrent d'ailleurs la voie. Regardez à quoi ils s'intéressent prioritairement : l'eau, l'énergie, les céréales et la recherche scientifique de pointe... En adoptant ces priorités, on peut développer un arsenal d'armes de destruction massive absolument indétectables... indétectables comme armes, j'entends.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Celui qui contrôle les céréales, l'eau, l'énergie et les médicaments contrôle l'humanité... Imaginez que vous ayez à votre disposition des armes comme la faim, la soif, la santé... Que vous ayez le pouvoir de paralyser toutes les machines qui assurent le confort des gens.

— Pour le cas où vous ne l’auriez pas remarqué, nous sommes des militaires, fit le Britannique, pince-sans-rire. Pas des agriculteurs ou des financiers.

— Ni des savants, je sais, répliqua Killmore, sarcastique. Mais ce sont des défauts qui se soignent.

— Je ne vous permets pas...

— Il est temps que ces choses que vous méprisez soient prises en main par des militaires.

— Vous nous proposez une dictature mondiale, en somme ? ironisa l’Allemand. Nous avons déjà essayé et ça n’a pas très bien fonctionné.

Quelques gloussements ponctuèrent son intervention.

— Pas une dictature, répliqua Killmore. Un mode de gestion. Une gestion mondiale des ressources essentielles. Avec la collaboration de tous les pays qui comptent... Voyez-vous, sur ce point, les écologistes ont raison : il faut une gestion mondiale de la planète. Toute la question est de savoir entre quelles mains elle va se trouver.

— Il y a une faille dans votre raisonnement, fit l’Américain. Même si nos gouvernements s’entendaient pour établir ce type de gestion, il n’existe pas de marché unifié pour ces ressources. Comment allons-nous pouvoir les contrôler ?

— Très bonne question, en effet. Et c’est précisément la raison pour laquelle vous avez besoin de moi et de ce que je vous apporte.

— Et vous nous apportez quoi, exactement ? demanda le Britannique.

— À l’humanité, j’apporte l’Alliance. Et à vous personnellement, j’apporte encore plus.

Montréal, 12h25

Skinner suivait les informations à LCN. Il lui restait quelques minutes à tuer avant d’appeler Burg.

... SURNOMMÉE LA ROUILLE DE SANG, À CAUSE DES TACHES BRUN-ROUX QUI SE MULTIPLIENT SUR LES PLANS CONTAMINÉS. IL EST DIFFICILE D’ÉTABLIR UN BILAN MONDIAL DE CETTE NOUVELLE CONTAMINATION, MAIS PLUSIEURS PAYS SERAIENT TOUCHÉS. DE NOMBREUX GOUVERNEMENTS REFUSENT TOUTEFOIS DE RENDRE PUBLIC L’ÉTAT DE LA CONTAMINATION À L’INTÉRIEUR DE LEURS FRONTIÈRES. UNE RÉUNION SPÉCIALE DES MINISTRES DE L’AGRICULTURE DU G-20 EST PRÉVUE EN DÉBUT DE SEMAINE...

Hunter avait raison, songea Skinner. Le monde ne serait décidément plus le même, une fois cette opération terminée. Il faudrait qu’il choisisse bientôt le parti qu’il allait prendre. Mais, pour l’instant, des décisions plus urgentes réclamaient son attention. Il sortit son BlackBerry de sa poche et composa le numéro de Burg.

— C’est le temps d’y aller, se contenta-t-il de dire après que l’autre eut

répondu.

Puis il raccrocha. Il se tourna ensuite vers la télé pour faire la tournée des chaînes d'informations.

Genève, 19h32

La conférence de presse avait été convoquée à la Cour des Augustins, un hôtel concept situé au cœur de la vieille ville. Le sujet de la convocation de même que la qualité attendue du buffet avaient garanti une forte participation des journalistes.

— Je serai bref, fit le présentateur. Je sais que je n'ai aucune chance de soutenir la compétition avec le chef cuisinier de l'hôtel. Essentiellement, HomniFood tient à annoncer deux choses : la première est que nous confirmons l'existence d'un champignon particulièrement agressif qui s'attaque aux plants de céréales. Les rumeurs n'étaient pas seulement des rumeurs. La présence du champignon a d'abord été relevée en Chine, en Inde et en Indonésie. Plus récemment, elle a été attestée en Europe et en Amérique du Nord. Nos analyses prouvent qu'il s'agit du même champignon qui s'attaque au riz et au blé. Le soja et le millet commenceraient également à être affectés.

Une forêt de mains se leva pour poser des questions.

— Quelle est l'étendue de la contamination ?

— Le stock mondial de céréales est-il menacé ?

— Faut-il prévoir une famine planétaire ?

— Quels sont les pays les plus touchés ?

— Existe-t-il des moyens pour lutter contre ce champignon ?

Tous les journalistes parlaient en même temps. Le présentateur les calma en faisant des gestes d'apaisement avec les mains. Puis il reprit la parole.

— Jusqu'à tout récemment, il était impossible de combattre ce champignon. HomniFood a toutefois réussi à mettre au point des céréales génétiquement modifiées qui y résistent avec un taux de succès de quatre-vingt-deux pour cent.

— Depuis quand travaillez-vous sur ces plants modifiés ?

— Très peu de temps. Il s'agit en réalité d'un véritable coup de chance. Nous avons découvert par hasard que les souches de riz et de blé auxquelles nous avons intégré un insecticide résistaient également à la contamination par les champignons. HomniFood va lancer un programme de deux milliards d'euros pour financer un projet de recherche visant à perfectionner ces céréales et à mettre au point des souches complètement résistantes. Des études seront également entreprises pour adapter cette technique aux autres céréales, notamment au soja et au maïs.

— Comment expliquez-vous l'apparition de ce champignon ?

— C'est une information que nous n'avons pas.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Mais je suis certain que des adeptes de la théorie du complot vont nous

accuser de l'avoir créé.

Il y eut quelques rires dans l'assistance.

— Quelle est l'ampleur de la menace que représente ce champignon ? demanda un autre journaliste.

— Si nous réussissons à commercialiser à temps nos céréales génétiquement modifiées, la baisse de la production mondiale devrait se limiter à quinze ou vingt pour cent.

— Et si vous ne réussissez pas à le faire à temps ?

— Je n'ose pas imaginer ce qui pourrait se produire.

— Est-ce qu'il y a un moyen de protéger les cultures existantes ?

— Nous travaillons également à la mise au point d'un fongicide qui détruirait le champignon. Mais son efficacité est encore limitée... Comme nos variétés de céréales résistantes sont prêtes pour la production industrielle, nous préférons y concentrer la plus grande part de nos ressources. C'est la façon la plus sûre d'éviter le pire.

— Vous avez amorcé la production ?

— Ce n'est pas tout de pouvoir produire, il faut que la commercialisation soit autorisée par les divers gouvernements, que l'on puisse construire rapidement de nouvelles usines... Cela va exiger des investissements majeurs. C'est pourquoi nous commencerons par les pays dont nous obtiendrons le plus grand soutien financier et législatif.

— Est-ce que votre souche génétiquement modifiée est sans danger ?

— Ce serait malhonnête de ma part de vous garantir qu'elle est absolument sans inconvénient. Mais, considérant le choix devant lequel nous nous trouvons...

Paris, 19h39

Postras avait regroupé sur un même écran les principaux titres de l'industrie alimentaire. Sur un autre moniteur, il avait rassemblé vingt-trois titres de biotechs axées sur l'alimentation. La valeur des titres était mise à jour en continu.

Pendant qu'il travaillait sur les états financiers de Diet's Pro, que Chamane avait piratés à son intention, un clairon de cavalerie se fit entendre. Postras releva les yeux : cela signifiait que l'un des titres avait augmenté de plus de cinq pour cent. Le temps qu'il repère le titre sur l'écran, trois autres clairons avaient sonné : le titre d'HomniFood venait de gagner sept pour cent. Sa valeur se situait maintenant à 47,82 \$.

Sur le fil d'information, au bas d'un des écrans, il aperçut la nouvelle de la découverte effectuée par HomniFood. Il décida alors d'examiner l'encours des options sur le titre de l'entreprise. Il y avait un très grand nombre d'options d'achat émises et leur prix d'exercice se situait déjà en dessous de la valeur actuelle du titre, qui continuait de monter. Si le prix ne retombait pas, les détenteurs de ces options, qui avaient le droit de les acheter à leur prix d'exercice, réaliseraient des profits colossaux. Et ceux qui leur avaient vendu

les options devraient acheter massivement les titres pour les leur livrer – ce qui contribuerait à faire monter encore plus le prix du titre et à augmenter d'autant le profit des détenteurs d'options.

Quelques minutes plus tard, la valeur du titre avait atteint 51,07 \$ et la poussée ne donnait aucun signe de ralentissement.

Poitras téléphona à Blunt.

Montréal, 14h11

Little Ben prenait sa tisane à la camomille à sa table habituelle, devant la fenêtre du café. Par habitude, il observait les gens qui allaient et venaient dans la rue. Quand un homme d'une quarantaine d'années escalada les quelques marches qui menaient à l'appartement de Pascale Devereaux, son attention se concentra sur lui.

L'homme semblait nerveux. Il tournait fréquemment la tête pour jeter de rapides coups d'œil de chaque côté de la rue. Little Ben déposa trois dollars sur la table pour le cas où il aurait à sortir rapidement.

Quand Pascale ouvrit, l'homme lui tendit une enveloppe matelassée jaune.

— Ouvrez-la vous-même, dit-elle en reculant d'un pas.

L'homme l'ouvrit, en sortit une enveloppe blanche, plus petite, l'ouvrit à son tour. Puis il tendit les deux enveloppes à Pascale.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en les prenant.

— C'est en rapport avec l'attentat contre le laboratoire... BioLife Management.

— Qui êtes-vous ?

L'homme semblait de plus en plus mal à l'aise.

— Je suis tombé sur ça par hasard, dit-il. Je ne veux pas avoir de problèmes... Je sais que je peux vous faire confiance.

Voyant l'air sceptique de Pascale, il ajouta :

— J'ai suivi ce qui vous est arrivé, il y a quelques années... Ils en ont parlé dans les journaux et à la télé.

Sur ce, il tourna les talons, descendit l'escalier et s'éloigna rapidement. Little Ben lui emboîta le pas quand il passa à la hauteur du café.

HEX-Radio, 15h03

... NOS PETITS DÉBILES DE LA TERRE BRÛLÉE RÉCIDIVENT. ILS VIENNENT DE CONDAMNER À MORT UNE VINGTAINE DE DIRIGEANTS DE L'INDUSTRIE AGRICOLE CANADIENNE. ET DEVINEZ QUI ILS ONT CHOISI POUR PUBLIER LA LISTE DES FUTURES VICTIMES ? PARANO KID EN PERSONNE. ILS DISENT QUE JE SUIS LE SEUL EN QUI ILS ONT CONFIANCE POUR LA PUBLIER MALGRÉ LES PRESSIONS DES FLICS. VOICI DONC, EN PRIMEUR, SANS LA CENSURE DU SPVM ET DES AUTRES CORPS POLICIERS, LA LISTE DES PERSONNES QUE LES TERRORISTES ONT DÉCIDÉ D'ÉLIMINER POUR FAIRE UN EXEMPLE : MONSIEUR

Montréal, 15h36

Pascale avait aligné sur la table, l'une à côté de l'autre, les cinq pages de la lettre. Le texte avait été imprimé sur des feuilles de format huit pouces et demi par onze.

Pour quelle raison lui avait-on envoyé ça ? Pourquoi ne pas l'avoir expédié directement à la police ? Parce que l'auteur du message se méfiait des policiers ? Parce qu'il avait peur qu'ils enterrent l'affaire ?

La lettre identifiait le commanditaire de l'attentat contre le laboratoire de BioLife Management. Il s'agissait de Biotope Technologies, une compagnie qui travaillait à la mise au point d'un test diagnostique sur les maladies du blé et dont BioLife Management avait refusé l'offre d'achat.

Le rôle de chacun des intervenants était détaillé. Le chercheur en fuite avait emporté avec lui tous les résultats des recherches. Son rôle avait été d'attirer Brigitte Jannequin au laboratoire. Il fallait qu'elle disparaisse parce qu'elle en savait trop sur les découvertes effectuées. Des hommes de main avaient été engagés pour s'occuper d'elle. Leur responsable avait pour nom de code : Cake. Il avait été éliminé de la même manière que Pizz, qui s'était retrouvé dans la cuve d'équarrissage.

Pascale lisait le texte pour la troisième fois quand le carillon de la porte la fit sursauter. Avant d'ouvrir, elle regarda dans l'œil-de-bœuf. Le visage déformé de Little Ben lui apparut.

Elle ouvrit la porte en souriant, se leva sur le bout des pieds et embrassa Little Ben sur les joues. Ce dernier se contenta de prendre délicatement les épaules de Pascale, comme s'il avait peur de briser quelque chose.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Rien de particulier. Ça faisait un bout que je n'étais pas venu prendre un café.

— Si c'est tout ce que ça prend pour te faire plaisir !

Elle l'entraîna vers la cuisine.

— Évidemment, ta visite n'a rien à voir avec le fait que Graff est en Belgique, dit-elle en préparant deux espressos.

— Il est parti ? demanda Little Ben avec une mauvaise foi évidente.

— Et c'est par hasard que tu passes ton temps dans la vitrine du café d'en face depuis qu'il est parti...

— Là aussi, le café est bon, se défendit en souriant Little Ben.

— Mais pas aussi bon que le mien...

— La perfection est rare.

Elle déposa les deux tasses sur le comptoir de la cuisine et elle s'assit en face de lui.

— Et je suppose que ça n'a rien à voir non plus avec la visite que j'ai reçue tout à l'heure, reprit-elle en plantant son regard dans celui de Little Ben.

— J'ai trouvé qu'il avait un drôle d'air, admit Little Ben.

— Il m’a apporté un drôle de message.

D’un geste, elle lui montra les feuilles sur la table derrière lui. Little Ben se rendit à la table et parcourut rapidement le long message.

— Il veut que tu fasses un article ? demanda-t-il.

— J’ai surtout l’impression qu’il veut empêcher que la police enterre l’affaire.

— Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Appeler Théberge, je suppose.

— Si tu en as besoin, j’ai l’adresse de celui qui a apporté le message.

Londres, 20h54

À l’aide des informations que Chamane lui avait transmises sur les caractéristiques des serrures et sur les dispositifs de sécurité de l’édifice, Hurt avait réussi assez facilement à pénétrer dans l’appartement de Joyce Cavanaugh.

À mesure qu’il passait d’une pièce à une autre, il décrivait à Chamane ce qu’il voyait. L’écouteur dans son oreille gauche et le micro épinglé à sa poche de chemise étaient reliés à son iPhone.

Le salon et la salle à manger ne révélèrent rien de particulier. Quand il entra dans la cuisine, la communication faiblit. Tout, dans la pièce, était en métal : les tables, les chaises, l’horloge, les meubles de rangement... On aurait dit un laboratoire. Mais ça ne suffisait pas à expliquer l’interférence. Il gratta la peinture sur un des murs.

— Du métal, murmura-t-il à l’intention de Chamane.

— Attention de ne pas te retrouver à l’intérieur d’une cage de Faraday, fit Chamane. Tu vas...

Dans l’écouteur de Hurt, la voix s’éteignit en même temps qu’une porte claquait derrière lui.

Il se retourna.

Joyce Cavanaugh était debout devant lui, un pistolet à la main.

— Restez tranquille et vous ne souffrirez pas, dit-elle.

— *Vous allez appeler la police ?* demanda la voix posée de Steel.

— J’ai ici ce qu’il faut pour m’occuper moi-même de cette contrariété.

Elle fit un pas vers lui.

— Notre laboratoire médical a les équipements nécessaires pour éliminer les déchets biologiques.

— *Vous projetez un suicide ?* répliqua Sharp.

Cavanaugh fut sensible au changement de voix.

— C’est donc vrai, cette histoire de multiples personnalités. J’avais toujours cru à une invention de Fogg pour justifier ses échecs... À moins que ce soit une invention de votre part.

— *Si vous avez l’intention de m’endormir à force de parler, je vais m’asseoir.*

Il mit la main sur le dossier de la chaise à sa droite.

— Dites-moi, répliqua Cavanaugh, c'est vrai ce qu'on raconte au sujet de vos enfants ? Qu'ils ont été... ?

Sa phrase fut interrompue par la chaise que Hurt avait saisie et projetée sur elle. Un coup de feu retentit en même temps que Cavanaugh tombait à la renverse. Sa tête heurta le bord de la table de métal, puis elle se retrouva par terre.

Hurt se précipita sur elle pour la maîtriser, mais c'était inutile. Elle ne bougeait plus. Il vérifia son pouls : rien. Quand il toucha la tête, elle roula sans résistance sur le côté.

Elle s'était fracturé la colonne cervicale en se frappant la nuque contre le bord de la table.

Hurt se releva et ouvrit la porte, ce qui rétablit la communication.

— *Tu m'entends ?* demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *La pièce est isolée. Quand on ferme la porte, ça coupe.*

— La prochaine fois, il faut que tu prennes un téléphone-vidéo, que je puisse enregistrer les images.

Hurt ignore la remarque. De la main gauche, il toucha l'extérieur de son bras droit, esquissa une grimace. La balle que Cavanaugh avait eu le temps de tirer n'avait pas totalement raté sa cible.

Puis son visage devint impassible. Steel avait pris le contrôle.

— *Tu me donnes deux minutes pour faire le tour de l'appartement, dit-il, et tu envoies la police.*

Puis, se ravisant, il ajouta :

— *Si F a toujours ses contacts, c'est le temps de les utiliser pour qu'ils n'envoient pas n'importe qui.*

— Qu'est-ce qui se passe ?

— *Il y a un cadavre. Ça devrait les intéresser.*

— Tu l'as trouvé où ?

— *Cadavre au féminin... C'est elle qui m'a trouvé.*

Six minutes plus tard, Hurt était de retour dans sa voiture, garée en biais de l'autre côté de la rue. Sur le côté droit de son blouson, la tache rouge avait gagné du terrain. Il attendait l'arrivée des policiers.

Montréal, 16h02

Théberge répondit au téléphone sur un ton bourru, mais son humeur changea aussitôt qu'il reconnut la voix de Pascale Devereaux.

— Que me vaut le plaisir, gente damoiselle ?

— Il faut que je vous parle de quelque chose.

— Pour vous, j'ai tout mon temps. Enfin, presque : parce qu'aujourd'hui...

— Je sais. J'ai entendu, à Radio-Canada.

— Avec le communiqué des écoterroristes... et les débiles de HEX-Radio qui ont publié la liste des personnes visées...

— Il faut quand même que je vous parle. En personne.

— Ici, c'est le bordel...

Théberge s'interrompt brusquement, comme s'il avait réalisé avec un décalage de quelques secondes ce que Pascale lui avait dit. Quand il reprit, sa voix avait perdu toute trace de badinerie.

— Vous voulez venir dîner à la maison ? Vous amènerez votre ami qui fait des petits dessins !

— Il faut qu'on se voie plus rapidement.

— Il ne vous est rien arrivé ? demanda Théberge, subitement inquiet.

— Non, non... mais j'ai quelque chose qui va vous intéresser. Et qui ne peut pas attendre, j'ai l'impression.

— D'accord. Je suis chez vous dans quinze minutes. Mais vous venez quand même souper à la maison. Dix-neuf heures trente.

Comme elle hésitait, Théberge lui déclara qu'il y allait du rabougrissement prématuré de son espérance de vie si jamais madame Théberge apprenait qu'il avait laissé passer l'occasion de l'inviter.

Pascale finit par accepter, mais elle viendrait seule : Graff était en Belgique pour négocier les droits d'une nouvelle série de BD.

Londres, 21h43

Les deux agents du MI5 avaient l'ordre de récupérer le cadavre, de l'escamoter discrètement et de saisir les ordinateurs. L'assistant-directeur leur avait fourni une adresse et il leur avait dit qu'il les attendrait personnellement dans une maison de sûreté de l'agence.

Si on faisait appel à leurs services pour ce genre de travail, et si l'assistant-directeur était personnellement impliqué, il devait s'agir d'un cadavre particulièrement important.

Les agents avaient apporté une malle, qu'ils déposèrent dans le corridor. Puis ils sonnèrent, même s'ils n'attendaient aucune réponse. Après une attente d'une quinzaine de secondes, un des agents sortit un trousseau de pics de sa poche de veston et il en introduisit un dans la serrure. Ce faisant, il appuya légèrement sur la porte, qui s'ouvrit sans qu'il ait à faire quoi que ce soit d'autre.

Les deux hommes se regardèrent brièvement puis entrèrent.

Un coup d'œil à la boîte de contrôle du système d'alarme, à côté de la porte, leur révéla qu'il n'était pas amorcé.

Ils sortirent leurs armes puis entreprirent d'explorer l'appartement. Ils ne trouvèrent ni cadavre ni ordinateur. Il y avait toutefois du matériel informatique sur un bureau : des haut-parleurs, une imprimante, un scanner et une bonne quantité de fils. Quelqu'un semblait avoir emporté l'ordinateur qui était là peu de temps auparavant.

Sur le plancher, ils trouvèrent deux petites taches de sang. Un des deux agents en préleva un échantillon. Peut-être l'analyse de l'ADN donnerait-elle quelque chose.

Ensuite, ils vérifièrent de nouveau l'adresse qu'on leur avait donnée, puis ils décidèrent d'aller sans délai rencontrer l'assistant-directeur. Avant de partir, ils mirent le scanner et l'imprimante dans la malle, pour le cas où les cracks du département d'informatique réussiraient à dénicher des renseignements dans la mémoire des appareils.

Sur le trottoir, pour se rendre à leur voiture, ils passèrent à côté de la limousine à l'intérieur de laquelle Hurt était dissimulé pour observer leurs allées et venues. Il les vit soulever la grande malle, la mettre dans la valise du véhicule puis repartir.

Son travail était fait. Il était temps de s'occuper de sa blessure.

BBC, 22h02

... ALLÉGUANT QUE DES CAS DE CONTAMINATION AURAIENT ÉTÉ CACHÉS PAR LE CANADA, LES ÉTATS-UNIS SERAIENT SUR LE POINT D'EXIGER DES DROITS COMPENSATOIRES À LA HAUTEUR DES DÉVASTATIONS SURVENUES ET À SURVENIR. POUR LE MOMENT ÉPARGNÉ PAR CETTE ÉPIDÉMIE, LE ROYAUME-UNI SONGE À...

Montréal, 17h16

En revenant de voir Pascale, Théberge se rendit directement au bureau de Crépeau.

— J'ai du nouveau sur BioLife Management, dit-il en mettant l'enveloppe jaune sur la table.

— Un suspect ?

Théberge s'assit en face de Crépeau avant de répondre.

— Quelqu'un nous a fait parvenir les détails de l'opération.

Il prit l'enveloppe qu'il avait posée sur le bureau et montra les feuilles qu'elle contenait à Crépeau.

— On a les noms de toutes les personnes impliquées, dit-il. Les caractéristiques des explosifs qu'ils ont utilisés, le chemin qu'ils ont emprunté dans le parc pour se rendre au laboratoire, la porte par où ils sont entrés... Le nom de l'employé qu'ils ont soudoyé pour avoir la clé de la porte. Le numéro de vol de l'avion que Hykes a pris pour quitter le pays et le nom qui était sur son faux passeport... Le montant d'argent qu'on lui a remis, en liquide, pour les données compilées dans la banque de données de BioLife Management...

Théberge ponctuait son énumération de brèves pauses.

— Il manque le nombre de crèmes qu'il met dans son café, se contenta de répondre Crépeau.

— Exactement ce que je pense.

Lui aussi se méfiait de ce type de résolution d'enquête clés en main. Il s'en méfiait d'autant plus que l'enveloppe jaune dans laquelle les renseignements avaient été transmis à Pascale était identique à celle que

Théberge avait lui-même reçue Chez Margot.

— Au moins, ça va permettre de calmer les politiciens un jour ou deux, reprit Crépeau.

— Et de contenter le Français.

— On n'a pas arrêté Hykes.

— Non, mais on sait qu'il est en France. Jannequin aura juste à aller voir son « ami » des Renseignements généraux.

Crépeau fit un geste en direction des feuilles que Théberge avait redéposées sur son bureau.

— On a les moyens de confirmer ça ?

— En bonne partie.

— Et le nom du commanditaire derrière l'attentat ?

— On a une piste.

Crépeau haussa les sourcils, attendant la suite.

— L'homme qui a livré ces informations à Pascale Devereaux : il a une chambre au Ritz-Carlton.

— Tu as appris ça comment ?

— Par un des amis de mademoiselle Devereaux, reprit Théberge. Little Ben.

Voyant que Crépeau ne semblait pas reconnaître le nom, il ajouta :

— La montagne humaine...

— Ah...

— Quand le messenger est sorti de chez Pascale, il l'a suivi jusqu'à son hôtel. Il a aussi déniché son numéro de chambre.

— Je ne vois pas comment je peux justifier une perquisition.

— Je pensais plutôt à une surveillance... Il va bien finir par rencontrer quelqu'un.

— Je suis déjà *over* dans mon budget d'heures supplémentaires.

— Si c'est relié au terrorisme, ça va passer.

Crépeau se contenta d'acquiescer en hochant la tête.

— Avec Davis, comment ça se passe ? reprit Théberge.

— Pour une fois, je suis heureux que ce soit la GRC qui prenne les choses en main. S'il arrive quelque chose aux victimes de menaces, ce sont eux qui vont écoper.

— Pour le cadavre, à l'université, tu as du nouveau ?

— Peut-être. Il y a un membre du personnel d'entretien qui est introuvable. Plus de téléphone, appartement désert... le loyer est payé jusqu'à la fin de l'année.

Théberge fit une moue.

— Ça ressemble de plus en plus à du travail de professionnel.

En fait, ça faisait beaucoup de crimes qui portaient la marque d'un travail de professionnel : le cadavre du crématorium, l'homme aux doigts coupés et redistribués dans des contenants de yogourt, Brigitte Jannequin enterrée dans le silo...

Était-ce un hasard si ces événements coïncidaient, d'une part, avec les attaques lancées contre lui par HEX-Radio et HEX-TV et, d'autre part, avec le message qui lui était parvenu Chez Margot ? Était-il en train de céder à la paranoïa ?

Il se passa lentement la main sur l'estomac.

— Quelque chose qui te tracasse ? demanda Crépeau.

— Ma digestion.

CBFT, 19h03

... POUR DISCUTER AVEC NOUS DE CETTE NOUVELLE POLÉMIQUE SUR LES MÉRITES DES ALIMENTS BIO. LES PROFESSEURS JOHN AUSTER ET CLÉMENT DE MANDIARGUE PUBLIENT AUJOURD'HUI LES RÉSULTATS D'UNE VOLUMINEUSE RECHERCHE SOULIGNANT LES NOMBREUX DANGERS DE L'ALIMENTATION BIO ET METTANT EN QUESTION LES MÉRITES QUI Y SONT GÉNÉRALEMENT ATTRIBUÉS. LES RÉSULTATS DES DEUX SCIENTIFIQUES TENDENT À PROUVER QUE LE PRÉJUGÉ FAVORABLE GÉNÉRALEMENT PARTAGÉ À LEUR ENDROIT NE SERAIT PAS...

Brossard, 19h14

L'inspecteur-chef Théberge prenait un premier apéro au salon en compagnie de son épouse. Son régime était chose du passé. Il avait négocié avec madame Théberge son ajournement *sine die*. L'expression qu'il avait employée était : « jusqu'à ce que les niaiserie se calment ». Ce qui, dans son esprit, lui laissait une bonne marge de manœuvre. On pouvait se fier à la bêtise humaine pour continuer de proliférer.

En contrepartie, il avait accepté de « faire attention ». D'où la dégustation lente de son apéro.

Le dîner était prêt et ils attendaient l'arrivée de Pascale Devereaux. La télé diffusait une émission d'informations.

— Moi, j'essaierais un beaujolais avec le lapin à la moutarde, dit-elle. Du moment qu'il est assez frais...

— Le beaujolais, ce n'est pas du vin, trancha Théberge.

— On finit toujours par prendre du chardonnay avec ma recette de lapin, protesta sa femme. On pourrait changer, pour une fois.

— Chaque fois, on change de producteur ! répliqua Théberge avec la plus totale mauvaise foi. Ou même de pays !

En guise de représailles, son épouse se replongea ostensiblement dans ses mots croisés. Théberge laissa son attention flotter vers la télé.

... A ÉTÉ VIVEMENT DÉNONCÉ PAR LES MANIFESTANTS. ILS ACCUSENT LES AUTORITÉS FÉDÉRALES DE COMPROMETTRE LA SÉCURITÉ ALIMENTAIRE DU PAYS EN LAISSANT LE CHAMPIGNON

La sonnerie du téléphone tira Théberge de la somnolence dans laquelle il était en train de glisser. Il se leva et se dirigea par réflexe vers l'appareil le plus près.

— C'est dans ton bureau, fit madame Théberge sans lever les yeux de ses mots croisés.

Quelques instants plus tard, Théberge prenait la communication sur son ordinateur portable.

— Je veux d'abord vous remercier pour le quipu dont vous m'avez envoyé une image, fit Dominique.

— Vous avez trouvé ce que ça signifie ?

— Pas encore. Mais vous aviez raison : c'est un objet rituel maya. Il y a toutes les raisons de croire que c'est une façon de transmettre de l'information. Malheureusement, on n'a pas réussi à percer le code. Ça ne correspond pas à ce qu'on connaît des quipus.

— J'ai autre chose pour vous. Quelqu'un a envoyé une lettre à Pascale Devereaux pour dénoncer les auteurs de l'attentat contre le laboratoire de BioLife Management.

— Laissez-moi deviner : c'est un concurrent qui a décidé d'avoir recours aux grands moyens.

— Vous avez déjà reçu l'information ? demanda Théberge, surpris.

— Non, mais il commence à y avoir un *pattern*. Au cours des dernières semaines, il y a eu plusieurs incidents impliquant des entreprises du domaine de l'alimentation, particulièrement des céréales.

— Est-ce que c'est relié au groupe terroriste qui a annoncé la mort des producteurs de blé ?

— Sur ça, je ne sais rien de plus que ce que j'ai entendu aux informations. Est-ce que vous les avez fait protéger ?

— L'information a été transmise à la GRC. Ils sont censés s'en occuper.

— Si vous apprenez quoi que ce soit, vous me le transmettez immédiatement.

— Chère dame, tous les prétextes sont bons pour goûter les plaisirs de votre éblouissante conversation.

Dominique ne put s'empêcher de rire.

— Pour en revenir au message reçu par mademoiselle Devereaux, dit-elle, vous en pensez quoi ?

Théberge reprit sans transition son ton professionnel.

— À part le fait de dénoncer ceux qui sont morts, il charge le savant qui a disparu. Ce serait lui qui aurait fourni les informations pour préparer l'attentat. Et ce serait lui qui aurait approché des compagnies pour vendre les résultats des recherches effectuées par BioLife Management... Dans les documents, on a tous les détails de l'opération : la seule chose qui nous manque, c'est une vidéo du *making of* !

— Et le nom des commanditaires, je suppose ?

— Et le nom des commanditaires.

— Vous allez fermer l'enquête ?

— Il nous reste une piste : l'homme qui a livré le message à Pascale Devereaux. Il a une chambre dans un hôtel du centre-ville. J'ai deux hommes qui le surveillent.

— J'ai une autre information pour vous : on a retrouvé la trace de madame Hunter.

— Elle est revenue au Québec ?

Théberge n'avait pu empêcher une certaine préoccupation de passer dans sa voix.

— Pour le moment, elle est en Europe. Mais si votre épouse et vous décidez de profiter des moyens à la disposition de l'Institut pour assurer votre protection, l'offre tient toujours.

Quand Théberge remonta de son bureau, dix minutes plus tard, il informa sa femme que l'Institut avait retrouvé la trace de madame Hunter. Qu'il avait de nouveau refusé l'offre de protection de l'Institut.

— Tu as bien fait, se contenta de répondre madame Théberge sans relever les yeux de ses mots croisés.

La veille encore, ils avaient discuté des menaces indirectes auxquelles il était fait allusion dans l'enveloppe jaune ainsi que dans le mystérieux courriel qu'il avait reçu.

Comme à l'habitude, son épouse avait été intransigente : non seulement refusait-elle d'aller passer du temps chez l'une ou l'autre de ses sœurs, mais il était hors de question qu'ils changent quoi que ce soit à leur façon de vivre. Ce n'était pas en cédant aux menaces des motards que Dominique avait mis sur pied le service d'aide qui s'occupait des danseuses dans les bars ; il était impensable que des menaces l'empêchent d'y faire son bénévolat. Ils n'allaient quand même pas commencer à se cacher !... « À nos âges, Gonzague ! Tu y penses ? »...

Autant Théberge l'admirait, autant il aurait préféré qu'elle se montre plus conciliante. Son instinct de policier lui soufflait que le danger était autrement plus sérieux, cette fois. Moins explicite, sans doute, mais plus légal.

Théberge poussa un soupir, se rassit dans son fauteuil, examina son verre presque vide et le redéposa sur la petite table à sa droite. Il attendrait l'arrivée de Pascale Devereaux avant de s'en servir un autre.

Impassible, la télévision continuait de répandre son flot d'informations.

... A VIGOREUSEMENT NIÉ LES ALLÉGATIONS DES CHÂÎNES D'INFORMATIONS AMÉRICAINES ET IL A EXPLIQUÉ QUE SON MINISTÈRE...

Cette population vouée au service direct des superprédateurs constitue le deuxième cercle des Essentiels. Elle est regroupée dans l'Alliance mondiale pour l'Émergence.

Il importe de satisfaire suffisamment les besoins de cette population pour qu'elle manifeste un dévouement sans faille à l'endroit des superprédateurs.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 7

Venise, 8h06

Le vent balayait la poussière sur la place Saint-Marc. Assis devant un café, son portable ouvert devant lui, Blunt lisait le dernier courriel de Chamane.

Rien dans les archives de la NSA. Il ne reste que les deux citations que j'ai trouvées. Les conversations dont elles proviennent ont été effacées pour faire de la place.

On approchait d'un équivalent informatique du déluge, songea Blunt. C'était au point que même la NSA manquait d'espace pour conserver l'information qu'elle recueillait. Les bibliothèques, les centres de documentation audiovisuelle et les musées faisaient face au même problème : il y avait de moins en moins d'espace pour archiver les documents écrits toujours plus nombreux, les films et les émissions de télé qui ne cessaient de se multiplier ; il y avait de moins en moins d'espace pour archiver les œuvres d'art proliférantes, dont la préservation elle-même exigeait des ateliers de restauration toujours plus vastes.

Bientôt se poserait la question : que fallait-il conserver et que fallait-il laisser sombrer dans l'oubli ?... Ferait-on des élections pour décider du *greatest hits* de l'humanité ? Demanderait-on à des experts de choisir ?... Quels pays auraient le plus de poids dans les décisions ?... La réponse ne faisait pas de doute : ce seraient ceux qui auraient le plus de pouvoir. Un pouvoir qui se traduirait de façon croissante par le contrôle de l'espace. Sous toutes ses formes.

L'espace physique était déjà happé par la même dynamique. Il y avait les cimetières, où l'on archivait les générations de plus en plus nombreuses qui disparaissaient ; les tours d'habitation, où l'on rangeait les vivants raisonnablement fortunés ; les banlieues, où se déversaient les classes moyennes ; les bidonvilles, où s'entassaient les plus démunis. Et cela, c'était sans compter les espaces de stationnement, que squattait un parc automobile mondial en furieuse expansion, et les dépotoirs, où s'accumulaient les déchets.

À une échelle plus grande, c'étaient les villes, les zones industrielles de production agricole et les autoroutes, qui grugeaient inexorablement les espaces naturels. On avait beau trouver des expédients, réduire la taille des logements, incinérer les morts pour qu'ils prennent moins d'espace, la surface disponible d'archivage du vivant diminuait à un rythme semblable.

Malgré lui, Blunt analysait le problème en termes de go, de stratégie de

contrôle du territoire. Force lui était de constater que les agences de renseignements et les administrations publiques avaient déjà pris une sérieuse option sur le territoire de la mémoire collective. Et sur la partie qu'elles ne contrôlaient pas, elles exerçaient déjà de l'influence. Elles auraient leur mot à dire sur leur attribution et il y avait fort à parier que leurs besoins seraient prioritaires.

Ce qui voulait dire que la musique, les livres, les films devraient se partager le peu d'espace qui resterait. Un espace appelé à se restreindre à mesure que les administrations publiques et les agences continueraient de produire de l'information qu'il faudrait stocker...

Blunt fut tiré de ses pensées par un faible signal sonore. Un personnage de manga était apparu dans le coin gauche, au bas de son écran. Une femme aux yeux violets.

Il activa le logiciel de conversation protégée qui le reliait à l'Institut, sélectionna le mode « direct » et entra son code d'accès.

L'instant d'après, le visage de Dominique apparaissait à l'écran.

— Mauvaises nouvelles, dit-elle. La fouille de l'appartement de Cavanaugh n'a rien donné. Le corps avait disparu. L'ordinateur aussi. Les Anglais pensent qu'ils ont été transférés à un autre appartement, probablement à un autre étage, pour ensuite être évacués de l'édifice.

— Et Jessyca Hunter ?

— L'équipe qui la suivait a abandonné la filature quand ils ont croisé par hasard un des islamistes les plus recherchés du pays... F leur avait dit que c'était un travail de routine. Elle ne voulait pas trop attirer l'attention des Anglais sur elle.

— Donc, la seule chose qui nous reste, c'est la transcription de la conversation que Hurt a surprise ?

— On a au moins appris que les attaques contre leurs filiales leur causent des ennuis. Et qu'ils ont tendance à les attribuer systématiquement à Hurt.

— Ça veut dire qu'il y a un autre groupe que l'Institut qui s'intéresse à eux.

RDI, 7h02

... ON RAPPORTE DES ÉMEUTES DANS PLUSIEURS RÉGIONS DE L'INDE, OÙ DES FOULES ONT PILLÉ DES CONVOIS DE RIZ ACHEMINÉS VERS LES ZONES DÉVASTÉES. ALIMENTÉE PAR LA RUMEUR D'UNE DESTRUCTION MASSIVE DES RÉCOLTES, LA PANIQUE SEMBLE EN VOIE DE SE PROPAGER À LA GRANDEUR DU PAYS. L'ARMÉE A ÉTÉ MOBILISÉE POUR PROTÉGER LES ZONES DE PRODUCTION DE CÉRÉALES ET LES POINTS DE DISTRIBUTION.

DANS UN EFFORT POUR CALMER LES ESPRITS, LE PREMIER MINISTRE EST INTERVENU PUBLIQUEMENT POUR DÉMENTIR LES ALLÉGATIONS SELON LESQUELLES LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES, COMME L'A BAPTISÉ LA POPULATION, AURAIT DÉJÀ

DÉTRUIT LA MOITIÉ DES RÉCOLTES.

TOUJOURS DANS LE DOMAINE DE L'INDUSTRIE CÉRÉALIÈRE, DEUX ENTREPRISES, L'UNE SUISSE, L'AUTRE ITALIENNE, ONT ANNONCÉ HIER, À QUELQUES HEURES D'INTERVALLE, LA DISPARITION DE LEUR DIRECTEUR RESPECTIF DE LA RECHERCHE, LES PROFESSEURS IBRAHIM KOLMAR ET BENEDETTO FIORI. LES DEUX ÉTAIENT SPÉCIALISÉS EN INGÉNIERIE GÉNÉTIQUE. COMPTE TENU DE LA MULTIPLICATION DES CAS DE DISPARITION SUSPECTE DE CHERCHEURS AU COURS DES DERNIERS MOIS, LA POLICE DES DEUX PAYS...

Genève, 13h58

Frank Cooper avait toujours eu un faible pour les repas gastronomiques arrosés de bons vins. Il y voyait même un des principaux avantages à assumer la direction d'HomniFood. Tous les membres du conseil d'administration avaient un budget de recherche respectable. Leur description de tâche spécifiait qu'ils étaient tenus de manger régulièrement dans les meilleurs restaurants pour se tenir au fait de l'évolution des tendances alimentaires du gratin de la planète.

Quant aux classes moyennes et populaires, d'autres qu'eux s'occupaient d'effectuer le même type de suivi, avec des budgets plus réduits.

Les dix-huit premières bouchées de foie gras truffé lui avaient toutes paru superbes. Cooper avait néanmoins goûté les quatre dernières avec une joie moins intense. À la dix-neuvième, le plaisir avait commencé à devenir ambigu. Cooper avait fait quelques mouvements pour essayer d'être plus à l'aise sur la chaise. À la quarante-troisième, les nausées et les haut-le-cœur étaient apparus. S'il n'en avait tenu qu'à lui, il aurait interrompu l'expérience et il se serait levé. Mais les liens qui le retenaient sur la chaise étaient solides. Et il était encore loin de la dernière bouchée. De celle qui l'achèverait.

Franck Cooper allait entrer dans l'histoire comme la première personne tuée par gavage au foie gras.

Paris, 14h16

Blunt sortit les croissants du sac, les posa à côté de l'ordinateur de Chamane et parcourut la pièce du regard.

— Tu as fait du ménage ?

— Je fais juste ça, du ménage, *man* ! Si tu voyais le nombre d'heures par semaine que je perds à faire du ménage... Tu es sûr que je ne peux pas engager quelqu'un ?

— Trop risqué, fit Blunt. Sept point vingt-quatre pour cent de possibilité de cafouillage...

— Sûr... Sept point vingt-quatre.

— Geneviève n'est pas là ?

— Elle a couché chez des amis à côté du théâtre. La générale de leur spectacle est demain... Ils ont répété toute la nuit.

Voyant le malaise de Chamane, Blunt changea de sujet.

— Quoi de neuf avec les U-Bots ?

— Les jeunes prennent de plus en plus de place.

Blunt le regarda avec un sourire.

— Des jeunes, ça veut dire quoi ? Quatorze ? Quinze ans ?

— À peu près, répondit tout à fait sérieusement Chamane. Ces temps-ci, il se passe de drôles de choses sur le Net.

Il fit un geste en direction des croissants.

— Je peux ?

— Tant que tu m'en laisses un.

Chamane en sortit un du sac. Puis, avant de prendre une première bouchée, il ajouta :

— Avant, le piratage, c'était pour exposer les magouilles des capitalistes et des militaires. Écœurer Microsoft. Un peu pour niaiser les gouvernements, aussi... Aujourd'hui, le crime organisé est débarqué. C'est *weird* pas à peu près.

Les yeux de Blunt se rétrécirent. Si Chamane trouvait quelque chose *weird*...

— *Weird* comment ?

Chamane acheva sa bouchée.

— Ils font du recrutement. J'ai vu passer des offres de deux millions pour faire un contrat.

— Quel genre de contrat ?

— Démolir le réseau interne d'une compagnie... détruire sa comptabilité... vider les banques de données d'un laboratoire de recherche... Même les pays s'y mettent. Quand un État reçoit officiellement le Dalaï Lama, le lendemain, le site d'une institution du pays est fermé par une attaque de *hackers*. Chaque fois, on remonte jusqu'à la Chine et on perd la piste... La Lituanie et l'Estonie ont goûté au même traitement quand ils ont indisposé les Russes...

— Tu penses encore qu'on va avoir une vraie guerre informatique ?

— C'est clair que ça va arriver. La seule chose qu'on ne sait pas, c'est la date.

Il jeta un coup d'œil au croissant puis il ajouta avant de prendre une autre bouchée :

— Les banques et les grandes chaînes de magasins sont de plus en plus attaquées. Il y a deux semaines, il y en a une qui s'est fait voler les identifications de cent soixante-quinze mille cartes de crédit.

— Tu veux dire que le *hacker* a mis la main sur cent soixante-quinze mille cartes ?

— La banque n'a pas eu le choix : elle les a toutes annulées. Et elle a contacté ses clients pour leur dire qu'en cas de problèmes, elle assumerait les

pertes.

— Ça va leur coûter des millions !

— Pas nécessairement. Ils ont mis une dizaine de minutes à s'apercevoir que leur système avait été piraté. Il ne devrait pas y avoir trop de dégâts... De toute façon, la plupart du temps, les banques qui sont piratées ne disent rien. Si c'était connu, ça démolirait leur réputation... C'est bête à dire, mais les banques, c'est ce qu'il y a de plus sécuritaire à attaquer !

— T'exagères pas un peu ?

— Moi, si j'avais de l'argent pour la peine, jamais je le mettrais dans une banque. Avant que je fasse confiance à un ordinateur !

— C'est une façon de me rassurer, fit Blunt en prenant un croissant.

— Pour l'Institut, c'est différent. Vous n'avez pas de débiles qui écrivent leurs mots de passe un peu partout pour ne pas les oublier... Et vous pouvez compter sur un des meilleurs concepteurs de réseaux !

— Une attaque de modestie ? fit Blunt sur un ton tout à fait sérieux.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Avant, tu aurais dit : « le » meilleur !

Le visage de Blunt s'éclaira un moment d'un large sourire. Puis il redevint sérieux.

— Avec Hurt, comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

— Il n'a pas été facile à convaincre, mais ça va aller. Il devrait être ici d'une minute à l'autre... J'oubliais : Poitras fait dire qu'il continue d'y avoir de l'action sur le titre d'HomniFood. Il m'a envoyé un courriel vers sept heures ce matin.

— Tu as trouvé autre chose ?

— Rien. Sauf que leurs affaires vont bien et que...

Chamane fut interrompu par un signal sonore en provenance de l'ordinateur. Il entra rapidement quelques instructions au clavier. Deux secondes plus tard, une voix d'aérogare annonçait : « La communication est sécuritaire. »

Blunt le regarda, un mince sourire sur les lèvres. Chamane appuya sur une autre touche.

— Magic Fingers *speaking* ! dit-il en s'approchant du micro.

— J'arrive dans trois minutes, répondit la voix de Hurt.

— D'accord, j'ouvre.

BBC, 13h23

... JOYCE CAVANAUGH, LA RICHE HÉRITIÈRE DE LA MAISON D'IMPORTATION CAVANAUGH & CAVANAUGH, A ÉTÉ VICTIME HIER SOIR D'UN ACCIDENT DE LA CIRCULATION. HEURTÉE PAR UN CHAUFFARD ALORS QU'ELLE MARCHAIT LE LONG DE LA ROUTE EN BORDURE DE SA PROPRIÉTÉ, ELLE A ÉTÉ DÉCOUVERTE QUELQUES HEURES PLUS TARD PAR UN VOISIN, SUR LE TALUS OÙ LE CHOC L'AVAIT PROJÉTÉE. LA POLICE

Paris, 14h25

Hurt salua Blunt d'un bref signe de tête en entrant dans la pièce. Il s'assit à la table en face de lui et jeta un regard sur le dossier que ce dernier y avait déposé. Puis il fixa ses yeux sur Blunt.

— *Je veux bien parler*, fit la voix de Steel, *mais je ne réintègre pas l'Institut.*

— Je comprends. Mais j'ai quand même quelque chose pour toi.

— *J'écoute.*

Blunt remarqua son bras gauche en écharpe. Ça expliquait probablement les taches de sang à l'appartement de Cavanaugh.

— Ça va ? demanda-t-il avec un geste en direction de son bras.

— *Ça va.*

Toute insistance aurait été perçue comme une tentative d'intrusion. Aussi, sans plus attendre, Blunt lui dressa un portrait global de la situation : la contamination des céréales, le chantage effectué contre l'Inde et la Chine, les déclarations des Enfants de la Terre brûlée, les enlèvements de chercheurs, les curieuses opérations financières sur les entreprises liées aux céréales...

— *Tu as raison*, admit Steel. *Ça mérite que l'Institut s'y intéresse.*

— Mais... ?

— *Ça ne change pas ma décision.*

Un silence suivit.

— *Le terrorisme religieux ?* demanda Steel. *Il y a du nouveau ?*

— Pour l'instant, c'est calme.

— *Le calme avant la tempête...*

— On a eu des informations comme quoi il y aurait une nouvelle vague d'attentats.

— *Les sources habituelles ?*

— Non. Ça ne vient pas des milieux islamistes.

Une expression fugitive d'étonnement passa sur les traits de Hurt.

— C'est ce qui nous inquiète le plus, reprit Blunt.

— *Je comprends...*

— Mais tu as d'autres priorités.

— *Chaque fois que je me laisse distraire par les manœuvres de l'Institut, ça tourne mal.*

— Écoute, avec les illuminés de la Terre brûlée et le terrorisme religieux, on en a vraiment plein les bras... Alors, comme ça concerne Meat Shop, j'ai pensé que peut-être... compte tenu de tes priorités...

— *Meat Shop ?...* *Aux dernières nouvelles, il ne restait plus grand-chose.*

— Ils ont récupéré d'anciens éléments et ils ont reconstruit. Plusieurs réseaux sont redevenus opérationnels. La nouvelle direction va se réunir à Shanghai. Ils veulent fêter le début de leur nouvelle expansion mondiale.

— *C'est une joke*, coupa la voix ironique de Sharp. *Si vous voulez me*

mettre au frigo, pourquoi ne pas me proposer carrément d'aller en Antarctique ?

— Les Chinois ont besoin de se faire du capital politique, poursuit Blunt sans s'occuper de la remarque. Pour améliorer leur image. Avec les désastres environnementaux, les révoltes de paysans, les manifestations d'ouvriers un peu partout, je les comprends. Ils ne veulent pas, en plus, passer pour le refuge mondial des trafiquants d'organes.

www.lemonde.fr, 20h28

LES MANIFESTATIONS CONTRE LA HAUSSE DU PRIX DES ALIMENTS CONTINUENT DE SE MULTIPLIER DANS TOUS LES PAYS DE L'EUROPE. DES AFFRONTEMENTS AVEC LES FORCES POLICIÈRES ONT EU LIEU EN ITALIE, EN ALLEMAGNE ET EN BELGIQUE. (LIRE LA SUITE)

Paris, 14h30

Hurt n'était toujours pas convaincu, mais il semblait moins réfractaire qu'à son arrivée à l'idée de s'occuper de Meat Shop. Il envisageait maintenant le projet sous un angle pratique.

— Aussitôt là-bas, dit-il, je vais avoir tous les services secrets chinois sur le dos.

— Ça, je peux t'assurer que non.

— *Tu as tes entrées au Parti communiste chinois, maintenant ?* ironisa Sharp.

— Il y a un conflit entre les paliers de gouvernement. Le pouvoir central pense à son image, à l'exposition internationale de Shanghai. Les pouvoirs municipaux et régionaux ont d'autres priorités, des gens à protéger, des alliances à respecter... Une intervention directe du pouvoir central créerait des problèmes.

— *Et ils demandent à l'Institut de faire leur travail !... Tu veux vraiment que je croie ça ?*

— L'information est destinée à la CIA. Mais la personne chargée de la transmettre est un informateur de l'Institut. Et tout ça est non officiel. Personne ne saura que l'information est arrivée sur le bureau de F deux semaines avant d'aboutir à la CIA.

Hurt considéra l'argument en silence pendant un moment. Ce fut ensuite la voix froide de Steel qui reprit la parole.

— *Tu as des détails ?*

— Tout est dans le dossier sur la table. Les participants vont tous loger au Bund Hotel. Cela devrait te faciliter le travail... On avait réussi à éliminer presque toute l'ancienne direction. Pour nettoyer en profondeur, il faut maintenant s'occuper de la relève. C'est ce que je te propose... Si tu veux diminuer les chances que ce qui est arrivé à tes enfants arrive à d'autres...

— *Tu es une ordure !* explosa Nitro en se levant.

Il s'avança vers Blunt, puis s'immobilisa. Ce fut la voix de Steel qui reprit.

— *Pourquoi tu me provoques ?*

— Je voulais tester ton contrôle.

— *Si tu ne me fais pas confiance...*

— Ta dernière opération en Angleterre n'a pas été un succès époustouflant.

— *C'était un accident. Le rapport d'autopsie va te le confirmer. Elle est tombée à la renverse et elle s'est brisé le cou sur le coin d'une table.*

— Je n'ai aucune idée de ce que le rapport d'autopsie va dire. Quand le MI5 est arrivé sur les lieux, il n'y avait plus de corps dans l'appartement et son ordinateur avait disparu.

— *Quoi ! C'est impossible.*

Hurt paraissait sérieusement troublé.

— *Je suis resté devant l'entrée jusqu'à ce que l'équipe du MI5 arrive,* reprit-il. *À part eux, personne n'est entré.*

— Il y a probablement un autre accès.

— *Mais comment est-ce qu'ils ont pu savoir ce qui s'est passé ?*

— Il y avait peut-être une alarme que tu n'as pas vue... Ils étaient peut-être déjà sur place, dans un autre appartement...

Hurt ne répondit pas. Après un moment, Blunt le relança.

— Pour Shanghai, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— *Y penser,* répondit la voix neutre de Steel. *On ne sait jamais...*

Il prit le dossier sur la table et se leva. Se dirigea vers la porte. Puis il se retourna subitement comme s'il venait de prendre une décision.

— *À ta place, je me méfierais. Quand j'étais au bar, j'ai appris que Fogg avait une taupe à l'intérieur de l'Institut.*

— Fogg était là ?!

— *Communication téléphonique par ordinateur,* répondit la voix de Steel.

Puis, sans attendre, il sortit.

Bloomberg, 8h42

... ONZE MORTS DANS LES ÉMEUTES QUI ONT ENFLAMMÉ LES QUARTIERS POPULAIRES DE MEXICO. PROTESTANT CONTRE LA HAUSSE DU PRIX DU MAÏS...

Paris, 14h45

Quand Hurt fut parti, Blunt alla rejoindre Chamane dans la salle des ordinateurs.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

— Hurt va accepter le travail ?

— Peut-être.

— Tu retournes à Venise ?

Blunt se demanda pour quelle raison Chamane lui posait ces questions. Puis il secoua la tête comme pour se défaire d'une idée déplaisante.

— Non, dit-il. J'ai une chambre à l'hôtel du Louvre.

Il n'y avait rien de pire que les accusations comme celle lancée par Hurt pour paralyser une organisation. Tout le monde finissait par se méfier de tout le monde et chacun se sentait justifié d'être méfiant en raison de la méfiance qu'il sentait chez les autres.

Blunt avait beau passer en revue les personnes qui gravitaient dans l'entourage de F, il ne voyait pas qui pouvait être une taupe.

Après y avoir réfléchi, Blunt décida de ne pas inclure les allégations de Hurt dans son rapport. Aussi bien interrompre tout de suite la chaîne de la méfiance... ce qui ne l'empêcherait pas de procéder discrètement à quelques vérifications.

Drummondville, 9h32

Dominique acheva de lire le rapport de Blunt puis elle le redirigea vers l'ordinateur de F. Elle se rendit ensuite à la cuisine se préparer un thé avant d'aller trouver F à son bureau.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda aussitôt F.

— Je ne suis pas certaine qu'on a bien fait d'éloigner Hurt... Vous croyez qu'il va accepter ?

— Il a pris le dossier, non ?

— Il reste seulement Moh et Sam pour surveiller St. Sebastian Place. Suivre Gravah. Et maintenant, ce Killmore...

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Avec les contacts que vous avez là-bas...

— Pour un travail ponctuel comme l'appartement de Cavanaugh, ça peut aller. Mais pour suivre une piste...

— Je pourrais envoyer Kim et Claudia.

F hésitait.

— Tu as raison, dit-elle finalement. Il faut une autre équipe.

— Je pensais donner Gravah à Claudia et à Kim. Laisser Moh et Sam s'occuper de Killmore et de St. Sebastian Place.

— Je suis certaine que tu feras pour le mieux.

En retournant à son bureau, Dominique se demandait pour quelle raison F avait semblé réticente à envoyer une deuxième équipe. Était-ce parce qu'elle voulait garder des effectifs en réserve pour le cas où il se présenterait une urgence ? pour éviter que l'Institut se fasse remarquer par une trop grande activité ?...

La Première Chaîne, 9h38

— DES EXPÉRIENCES ONT DÉMONTRÉ QUE LE BLÉ
TRANSGÉNIQUE CANADA II, COMMERCIALISÉ PAR AGGRO-VIE,

RÉSISTE MIEUX AU CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES : LES PERTES SE SITUENT À SEULEMENT TRENTE-HUIT POUR CENT. LE PRODUIT D'HOMNIFOOD, LUI, RÉSISTE À QUATRE-VINGT-QUINZE POUR CENT... COMMENT VOULEZ-VOUS QUE LES ESPÈCES NATURELLES FASSENT LE POIDS ? ELLES SONT DÉCIMÉES À QUATRE-VINGT-DIX-HUIT POUR CENT PAR LE CHAMPIGNON TUEUR !

— SELON VOUS, QU'EST-CE QUI EXPLIQUE CETTE DIFFÉRENCE ?

— POUR VOUS RÉPONDRE, IL FAUDRAIT QUE JE CONNAISSE LA FORMULE GÉNÉTIQUE DES PRODUITS COMMERCIALISÉS PAR AGGRO-VIE ET HOMNIFOOD.

— À VOTRE AVIS, UN PRODUIT COMME CELUI D'HOMNIFOOD, EST-CE QUE ÇA PEUT COMPORTER DES DANGERS À LONG TERME ?

— CE N'EST PAS IMPOSSIBLE. PAR CONTRE, CE QUI EST CERTAIN, C'EST QUE, SANS CES CÉRÉALES TRANSGÉNIQUES, IL N'Y AURA MÊME PAS DE LONG TERME. NOUS SERONS PRESQUE TOUS MORTS DE FAIM... OU DU DÉSORDRE SOCIAL QUI SE PROPAGERA À L'ENSEMBLE DE LA PLANÈTE.

— MONSIEUR SANTINI, JE VOUS REMERCIE D'AVOIR PRIS LE TEMPS DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS. RAPPELONS QUE MONSIEUR SANTINI SERA DANS DEUX SEMAINES L'INVITÉ DE LA PRESTIGIEUSE...

Toronto, 9h49

Gaylor Sorkin échappa un juron lorsque la crampe lui traversa l'abdomen. Il y avait environ deux heures qu'il n'avait pas ressenti de douleur et il croyait la crise passée.

Pendant près de quarante minutes, il avait cru mourir. En plus des crampes, il avait eu des nausées et il avait vomi. Il avait même eu la diarrhée. Puis tout s'était brusquement arrêté. Il s'était alors allongé sur le lit pour récupérer. Il se sentait littéralement vidé.

Un problème de digestion, sans doute. Au dîner, il n'aurait pas dû manger de moules. Il y en avait probablement une qui n'était pas fraîche.

Mais cette deuxième crise était pire encore. La douleur était plus atroce. Jamais il n'avait autant souffert. Et il était seul dans sa chambre d'hôtel, dans une ville où il ne connaissait personne. Sa nuit de bon temps à Toronto, avant de rentrer à Winnipeg, il allait la regretter longtemps.

Montréal, 10h06

Crépeau entra dans le bureau, posa un DVD devant Théberge et se laissa tomber lourdement dans le fauteuil.

— Qu'est-ce que c'est ? Les meilleurs moments de ton dernier voyage de

pêche ?

— On peut appeler ça un voyage de pêche...

— Ça vient d'où ?

— Perquisition au Ritz.

— Je pensais que tu voulais remonter la piste.

— La piste s'est fait refroidir.

Théberge fronça les sourcils.

— Comme dans... refroidir ?

— Comme dans Magnum 357 à trente centimètres derrière la tête.

Théberge imaginait facilement les dégâts que pouvait causer ce type de balle à la sortie.

— Pamphyle et son équipe sont encore en train de ramasser les morceaux, reprit Crépeau. Un méchant casse-tête.

Il sourit de son humour involontaire.

— Comment c'est arrivé ? demanda Théberge.

— On ne sait pas encore. C'est une femme de chambre qui l'a trouvé.

— Tu n'avais pas une équipe qui le surveillait ?

— Il y a eu du retard. Un problème d'heures supplémentaires à régler.

Théberge se leva et prit sa pipe sans l'allumer.

— Tu penses qu'ils nous l'ont balancé volontairement ?

— Ils ont peut-être su qu'il était repéré et ils s'en sont débarrassés.

L'hypothèse de Crépeau impliquait que les terroristes avaient un informateur à l'intérieur du SPVM. Ou, du moins, assez près du service de police pour être informés.

Théberge tira une bouffée de sa pipe éteinte.

— Le type, vous avez pu l'identifier ?

— Il est inscrit à l'hôtel au nom de Brad Pitre.

— Brad Pitre...

— Il avait une carte de crédit à ce nom-là.

Théberge regardait Crépeau, se demandant s'il lui faisait une blague.

— Tu veux dire que c'est son vrai nom ?

— Par contre, il n'y a aucune trace de Brad Pitre dans les banques de données. Et la carte n'est plus valide.

— Il avait d'autres papiers sur lui ?

— Rien. Aucun objet personnel... Le seul indice qu'on a, c'est un billet d'autobus. Il est arrivé de New York il y a deux semaines.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant dans la chambre ?

— Dans un tiroir : une confession sur une feuille imprimée.

Théberge, incrédule, regarda Crépeau.

— Il confesse quoi ? Son suicide ?

— L'attentat contre BioLife Management. Il dirigeait la cellule locale des Enfants de la Terre brûlée. C'est lui qui a tout organisé avec l'aide de Hykes.

— Et il a eu des remords, ironisa Théberge.

— Exactement. Quand il est allé remettre les papiers à Pascale Devereaux,

il avait prévu s'enlever la vie dans les jours suivants.

— Une bonne âme lui a évité la corvée.

— Je ne vois pas comment il aurait pu se tirer une balle derrière la tête...
et ensuite faire disparaître l'arme.

Théberge secoua la tête, découragé.

— Cette fois, on n'a vraiment plus de piste, dit-il.

— Quand on est entrés, il y avait ce DVD-là qui jouait.

Londres, St. Sebastian Place, 15h23

Le verre de sherry était presque vide. Hadrian Killmore hésitait à le terminer. Il n'aimait pas l'idée de ne pas avoir l'entière maîtrise de ses facultés.

... UNE FORTE HAUSSE DU COURS DES ACTIONS D'HOMNIFOOD. L'ENTREPRISE A ANNONCÉ HIER QU'ELLE AMORÇAIT LA COMMERCIALISATION DE VARIÉTÉS DE BLÉ ET DE RIZ RÉSISTANTES AU CHAMPIGNON TUEUR. LE TAUX DE SURVIE DE CES CÉRÉALES MODIFIÉES GÉNÉTIQUEMENT DÉPASSERAIT LES QUATRE-VINGT-DIX POUR CENT. HOMNIFOOD A ÉGALEMENT ANNONCÉ QU'ELLE TRAVAILLAIT À LA MISE AU POINT D'UN FONGICIDE SUSCEPTIBLE D'ENRAYER L'ÉPIDÉMIE QUI DÉVASTE LES CHAMPS DE CÉRÉALES DE LA PLANÈTE...

La lumière vacilla à deux reprises. Killmore éteignit le moniteur télé avec la télécommande, se leva et fit disparaître son verre dans le lave-vaisselle derrière le bar. Puis il se dirigea vers la porte.

Il attendit quelques secondes et il ouvrit juste au moment où Gravah arrivait. Ce dernier entra sans dire un mot, se contentant d'un bref salut de la tête, et s'assit dans un fauteuil. Killmore referma la porte et se tourna vers son invité.

— Cette convocation sans préavis vous a probablement créé des complications. J'en suis désolé.

— Je présume que vous avez de bonnes raisons, répondit Gravah sur un ton froid.

— En effet. J'ai moi-même dû revenir d'urgence de Dubaï.

Killmore se rendit derrière le bar, ouvrit une armoire et en sortit une boîte de biscuits.

— J'ai fait préparer du thé blanc et des sablés. Cela vous va ?

Gravah murmura un acquiescement. Autant il se montrait accommodant pour le thé, autant il se montrait sélectif pour les biscuits : il ne prenait que des sablés.

Killmore fit le service avec minutie, dégusta une première gorgée de thé, prit le temps d'en goûter une seconde, puis il reposa délicatement la tasse dans la soucoupe.

— Désormais, dit-il, vous communiquerez directement avec moi.

— Et madame Cavanaugh ?

— Elle a eu un accident.

Gravah se contenta d'attendre la suite de l'explication.

— Un chauffard, reprit Killmore. Elle marchait en bordure de la route.

— Vous aviez coupé son budget de transport ? ironisa Gravah.

Killmore esquissa un sourire.

— Il s'agit bien sûr de la version officielle. En réalité, quelqu'un a pénétré chez elle et l'a un peu bousculée.

— Quelqu'un est entré chez elle, l'a un peu bousculée... et elle est morte ? fit Gravah en haussant les sourcils.

— Elle est mal tombée. Elle s'est brisé la colonne cervicale.

— Vous savez qui est responsable de...

— Quelqu'un qui nous a évité du travail, coupa Killmore. Nous avons découvert que madame Cavanaugh faisait l'objet d'une filature.

— Quand je l'ai rencontrée à Paris...

— Nous n'avons aucun moyen de savoir si elle était déjà surveillée. Mais quand on a fouillé son appartement, il n'y avait aucune trace d'appareils d'écoute... à l'exception des nôtres, bien sûr. À mon avis, c'est très récent.

Puis il reprit, avec une trace de moquerie dans la voix :

— Il suffira de vous faire un peu plus discret.

Gravah grignota le coin de son biscuit avant d'ajouter comme s'il réalisait tout à coup un problème majeur :

— Elle était compromise. Et elle venait vous voir ici, à votre bureau...

Killmore sourit.

— Un bureau est loué à son nom, cinq étages plus bas. Cela devrait satisfaire la curiosité de ces messieurs de la police... ou des éventuelles agences de renseignements. Ils n'ont aucune raison de croire qu'elle avait accès aux étages du club.

Pendant quelques instants, Gravah parut ruminer la réponse de Killmore.

— Mais vous avez raison, reprit Killmore. Un peu de prudence s'impose. Désormais, à moins de circonstances spéciales, je vous contacterai électroniquement... De façon exceptionnelle, il se peut que madame McGuinty nous serve de relais.

Les traits de Gravah perdirent les légers signes de tension qui s'y étaient manifestés.

— Il ne faut pas se laisser distraire, reprit Killmore. Ce qui importe, c'est la réalisation du plan. Une fois les choses amorcées, qu'on vous suive ou non pendant quelques jours ne fera plus de différence... Il suffit que vous vous montriez plus prudent que madame Cavanaugh en ce qui a trait à votre sécurité personnelle. Pour ça, j'imagine que je peux compter sur vous.

Gravah ne répondit pas. Il se contenta de regarder Killmore, attendant qu'il poursuive.

— Puisqu'on parle de notre plan, reprit ce dernier, que devient la campagne d'information ?

— Il ne se passe plus un jour sans que des savants et des groupes en vue

prennent position publiquement sur les dangers du bio. Ça sort maintenant un peu partout sur la planète. Cela devrait créer un effet d'entraînement.

— Je compte sur vous, dit Killmore sur un ton chaleureux.

Puis il ajouta, après avoir pris la dernière gorgée de son thé et avoir regardé un moment le fond de sa tasse :

— Je détesterais être déçu.

Montréal, 10h41

Théberge et Crépeau étaient au laboratoire d'informatique, assis devant un écran au plasma sur des chaises rapatriées des bureaux d'à côté. L'image de synthèse d'un enfant apparut à l'écran. Il parlait directement à la caméra. Sa voix était également celle d'un enfant.

Les Enfants de la Terre brûlée ont entrepris la libération de la planète. Pendant que des millions de personnes meurent par manque de nourriture et d'eau potable ou à cause des conséquences de la malnutrition, d'autres sont malades de trop manger. Pendant que des enfants meurent littéralement de faim, une petite minorité accapare la capacité alimentaire de la planète.

Le visage de l'enfant avait cédé la place à des images de champs desséchés, de populations squelettiques et d'enfants mourant de faim harcelés par des mouches.

La prochaine guerre mondiale est commencée. Ce n'est pas une guerre nucléaire ou bactériologique, c'est une guerre alimentaire. Il y a une minorité d'affameurs, qui mangent trop et gaspillent la nourriture, et il y a une vaste majorité d'affamés, qui ne mangent pas assez... ou pas du tout. Notre guerre est une guerre défensive. Une guerre de survie.

Suivirent des images de comptoirs débordants, de consommateurs obèses et de banquets somptueux. Puis ce furent des conteneurs remplis de nourriture derrière les centres commerciaux, des poubelles pleines de restes de table dans des restaurants de *fast food*, des restaurants gastronomiques pour chiens...

Détruire les multinationales et les gouvernements qui servent les affameurs, c'est libérer les peuples qu'ils exploitent. Tuer un Nord-Américain, c'est redonner à manger à des dizaines d'affamés. Nous allons affamer les affameurs.

Des images de champs de céréales en train de pourrir sur pied et d'incendies de forêt envahirent l'écran.

Partout, des gens vont se lever. Des millions de gens. Nous allons pratiquer la politique de la terre brûlée. Les affameurs vont goûter à leur propre médecine... Nous allons retourner l'arme de la faim contre eux. Et quand le monde sera un désert, nous pourrons reconstruire sur de nouvelles bases. Parce qu'à ce moment-là nous aurons tous le même intérêt : nous serons tous affamés. Seule la politique de la terre brûlée peut nous redonner une planète verdoyante.

La vidéo s'acheva sur des images de vertes prairies, d'arbres en fleurs, de champs de maïs et de canola, de vignes chargées de raisins.

Libérez la planète des Nord-Américains et de leurs valets occidentaux. Joignez-vous au combat des Enfants de la Terre brûlée.

L'écran devint noir.

— Dianthe ! se contenta de dire Théberge en guise de commentaire.

Le technicien éteignit l'appareil.

— Le message est repris dans quatre autres langues, dit-il.

Crépeau se tourna vers Théberge.

— Est-ce que des vidéos semblables ont déjà été trouvées ailleurs ?

— Pas à ma connaissance, répondit Théberge.

— Tu penses que le tueur a fait exprès pour qu'on trouve le DVD ?

— Peut-être... peut-être aussi que celui qui a tué Pitre s'est contenté de tout laisser en place.

— Pourquoi ils choisiraient Montréal pour rendre public leur message ? Si c'est international...

Crépeau fut interrompu par la vibration du téléphone portable de Théberge.

— Théberge ! fit le policier en collant l'appareil contre son oreille.

— Si ce n'est pas notre aimable inspecteur-poète à l'humeur bucolique ! dit la voix dans l'appareil.

« Morne », songea Théberge. Décidément, l'homme du PM en faisait une habitude, de le parodier.

— Si vous êtes en manque de mauvaises nouvelles, je peux vous accommoder.

— Ce n'est pas exactement ce que j'espérais.

— Vous pouvez maintenant inscrire l'écoterrorisme sur la liste des priorités gouvernementales.

— Je pensais que vous aviez comme tâche de circonscrire ce genre d'activités.

— J'ai une vidéo à vous montrer.

— Faites-la porter à mon bureau. Je vous promets de la regarder dans les meilleurs délais.

- Il va falloir que vous veniez à Montréal.
- Vous êtes sûr que c'est bien nécessaire ?
- C'est une pièce à conviction.
- Dans l'affaire BioLife Management ?... Je croyais pourtant que c'était réglé.
- C'est ce que certains médias appelleraient du terrorisme positif.
- Il y a eu un autre attentat ?
- Une certaine inquiétude s'était infiltrée dans la voix de Morne.
- Rassurez-vous, reprit Théberge, c'est seulement un crime. Nous venons de retrouver celui qui a planifié et organisé l'attentat contre BioLife Management.
- Pourquoi est-ce que vous ne le disiez pas ? Je viens justement de parler à monsieur Jannequin...
- Il y a de bonnes chances qu'un des responsables de la mort de sa fille soit décédé.
- Un des responsables ?
- Celui qui aurait aidé Hykes à monter l'opération.
- Qui est-ce ?
- Ça, c'est plus compliqué.

Boston, 11h25

Comme souvent après leur entraînement du matin, Kim et Claudia se rendirent au Parish Cafe dans la rue Boylston, près de la station de métro Arlington. Elles se dirigèrent vers les deux places au bout du bar. Ces places étaient presque toujours libres. Les deux femmes les avaient rapidement adoptées : c'était la partie la plus éloignée de la terrasse et des bruits de la rue.

Domenico, le barman, déposa d'office deux eaux minérales devant elles.

— Zuni Roll, fit Claudia sans même regarder la carte.

Kim l'ouvrit et montra du doigt le Benny, un sandwich au poulet à la vietnamienne accompagné de légumes.

Depuis le temps qu'elles venaient, les deux femmes connaissaient presque par cœur l'abondante sélection de sandwiches sur laquelle le restaurant avait bâti sa réputation.

— *Bene.*

Le barman récupéra les cartes et se dirigea vers l'autre bout du comptoir, où des clients le réclamaient bruyamment.

Ce qui avait commencé comme des vacances prenait tranquillement des allures d'installation semi-permanente. Les deux femmes appréciaient la ville, qui était un mélange d'américanité la plus *basic* – Red Sox, Bruins, Patriots, *fast food*... – et d'héritage européen – vieux édifices, tradition universitaire, bars à vin et rues labyrinthiques...

Quelques jours après leur arrivée, elles avaient entrepris un programme d'entraînement, histoire de se garder en forme.

— C'est le nouvel idéal à la mode, avait ironisé Claudia. Mourir en

parfaite santé.

Sauf que l'entraînement était rapidement devenu beaucoup plus qu'une question de forme et de santé. Après quelques semaines, elles s'étaient inscrites dans un dojo pour perfectionner leur maîtrise de différents arts de combat. Elles s'entraînaient tous les jours. Deux séances de deux heures. Sauf les week-ends, où elles se limitaient à une seule séance par jour.

— Tu penses qu'on s'entraîne simplement pour combler un vide ? demanda Claudia en se retournant vers Kim.

>>> Est-ce que ça changerait quelque chose ? <<< répondit cette dernière en langage des signes.

Elles en avaient parlé à plusieurs reprises au cours des semaines précédentes. Les longues vacances que leur avait imposées F commençaient à leur peser. Mais la directrice de l'Institut avait été catégorique : elles devaient se reposer, se changer les idées... et ne pas revenir tant qu'elles n'en recevraient pas l'ordre. Elle n'avait pas besoin de junkies de l'action, avait-elle ajouté avec un sourire qui démentait, mais à peine, le sérieux de l'accusation.

Évidemment, ça n'empêchait pas l'action de leur manquer. Pas nécessairement de la même façon que les premières semaines, quand elles s'étaient jetées sur l'entraînement pour avoir une activité qui structurerait leurs journées, mais elles supportaient de plus en plus mal de ne rien faire. La lutte contre le Consortium avait beau s'être déplacée sur le terrain du renseignement et les missions de terrain s'être raréfiées, se sentir impliquées de façon quotidienne leur manquait.

Domenico arrivait avec leurs plats lorsque le iPhone de Claudia fit entendre la sonnerie associée à l'Institut.

La conversation dura moins d'une minute. Claudia se contenta de prendre acte de ce qu'on lui disait par des réponses monosyllabiques.

En remettant son iPhone dans son sac, elle se tourna vers Kim.

— Les vacances sont terminées, dit-elle. On prend l'avion ce soir. Pour Paris.

Quand elles quittèrent le café, Claudia laissa un billet de cent dollars comme pourboire. Quand le barman réaliserait qu'elles ne reviendraient plus, il comprendrait que c'était une façon de lui dire adieu.

HEX-Radio, 11h34

... L'EXÉCUTEUR, AVEC PETER « BAD PETE » FOUNTAYNE. NOS CANDIDATS À L'EXÉCUTION CETTE SEMAINE SONT : LE PM, POUR INSIPIDITÉ CHRONIQUE ET « BABYBOOMAGE » RAVAGEUR... LE NÉCROPHILE, POUR PARASITISME DE FONDS PUBLICS... LE PRÉSIDENT DE LA CENTRALE DES ENSEIGNANTS, POUR PLEURNICHAGE RÉPUGNANT SUR LES CONDITIONS DE TRAVAIL DES VIEUX PROFS GRAS DURS... Y EN AURA PAS DE FACILE ! JE RAPPELLE À NOS TROIS PANÉLISTES QU'ILS

DOIVENT TRANCHER : UN SEUL CANDIDAT PEUT ÊTRE JETÉ DANS LE DÉPOTOIR VIRTUEL DU SITE INTERNET DE LA STATION... PAUSE PUB ! ON REVIENT DANS DEUX MINUTES POUR LE VERDICT...

Issy-les-Moulineaux, 17h47

Hurt s'était loué une chambre à proximité de la station de métro. Il avait besoin de temps pour examiner le dossier que lui avait remis Blunt.

En d'autres circonstances, il n'aurait aucunement hésité à accepter la mission : achever le nettoyage de Meat Shop faisait partie des objectifs auxquels il tenait. Mais Blunt était suffisamment intelligent pour savoir que, s'il voulait le détourner de la piste de Londres, il lui fallait un prétexte plausible.

Hurt ne parvenait pas à se défaire de l'idée qu'il y avait effectivement une taupe du Consortium à l'intérieur de l'Institut. Si c'était Blunt, la mission à Shanghai n'était peut-être pas seulement une diversion. Elle pouvait également être un piège.

— *Fuck l'Institut !* fit Nitro. *On continue et on descend tous ceux qu'on peut.*

— *Ce n'est pas parce qu'il y a une taupe que tout l'Institut devient inutile, temporisa Steel. Ils ont souvent des informations qui peuvent nous servir.*

— *Et si les informations viennent de la taupe ?* objecta Sharp. *Qu'est-ce qu'on fait ? On fonce tête baissée dans le piège ?*

— *Il faut leur dire qu'on ne veut plus rien savoir !* renchérit Nitro. *Et s'ils insistent...*

— *Qu'est-ce que tu vas faire ?* répliqua Steel. *Les éliminer ?*

— *Il n'a pas complètement tort, ironisa Sharp. Les éliminer tous, c'est le meilleur moyen d'éliminer la taupe.*

— *C'est comme Segal qui voulait tous nous faire disparaître pour régler le problème de Nitro,* reprit Steel d'une voix calme. *Vous voulez vraiment qu'on fasse comme le bon docteur ?... Et qu'en plus on fasse le travail du Consortium et de la taupe ?*

À l'intérieur de Hurt, l'agitation se calma.

— *On ne peut quand même pas ignorer la conversation qu'on a entendue dans le bar, entre les deux femmes !* protesta Sharp.

— *C'est évident,* répondit calmement Steel. *Mais est-ce qu'il y en a un seul qui pense que Chamane peut être une taupe ?*

— *Ce serait surprenant,* admit Sharp. *Mais il est peut-être tombé sur un hacker meilleur que lui. C'est possible qu'il soit une taupe à son insu.*

— *Où est-ce que tu veux en venir, encore ?* grogna Nitro.

— *On devrait lui expliquer la situation,* fit Steel.

— *À Chamane ?* demanda Sharp.

— *À Chamane. Je suis certain qu'on peut s'entendre avec lui pour qu'il soit notre seul contact.*

— *Si c'est le système informatique qui est infiltré...*

— *On va lui demander de tout vérifier.*

— *Ça ne garantit rien.*

— *On ne peut jamais éliminer tous les risques,* fit soudainement la voix du Vieux.

— *C'est pas une raison pour être suicidaire !* répliqua Sharp.

Il y avait plusieurs mois que le Vieux ne s'était pas manifesté. Et il le faisait avec de plus en plus de discrétion. Cela avait eu pour effet d'atténuer la résistance de Sharp et de Nitro à son endroit. Ils le percevaient encore comme un intrus, mais leurs protestations se cantonnaient dans le registre de l'ironie.

— *Le simple fait de vivre...* dit le Vieux.

— *Je sais, je sais,* répliqua Sharp. *On finit tous par mourir.*

— *La seule chose qui importe, c'est l'intérêt du voyage avant d'arriver au terme. Si les informations de l'Institut peuvent aider à rendre le voyage plus intéressant...*

Une dizaine de minutes plus tard, Hurt réservait un billet d'Air France par téléphone.

Québec, 12h56

Archibald Bilodeau venait à peine de se remettre de sa quatrième crise. Chacune avait été pire que la précédente. Le médecin l'ausculta et prit sa température : elle était normale. Il lui demanda de décrire une fois encore ses symptômes.

Rien n'avait changé : des douleurs qui lui traversaient le ventre, des crampes, des nausées, des diarrhées... Le vomitif que lui avait administré le premier médecin n'avait visiblement pas amélioré la situation.

— Vous avez uriné récemment ? lui demanda le spécialiste appelé en renfort.

Bilodeau s'efforça de se concentrer.

— Non, pas que je me souviens, dit-il finalement.

— Est-ce que vous avez mangé des champignons ?

— Euh... peut-être... Vous croyez que c'est ça ?

— C'est une possibilité.

— Je ne sais pas... peut-être dans la pizza...

— Je vous demande de faire un effort... Si vous avez mangé des champignons et que d'autres que vous en ont mangé, il faut les retrouver.

— Vous savez ce que j'ai ?

Il y avait subitement un immense espoir sur le visage rougi de Bilodeau.

— Probablement...

— Avec tout ce que j'ai vomi... avec la diarrhée... je ne comprends pas que je sois encore malade.

— Si c'est ce que je pense, vomir ne sert à rien. La toxine est maintenant dans votre organisme. Les symptômes apparaissent de douze à vingt-quatre heures après...

— Vous voulez dire que ça pourrait être ce que j’ai mangé à l’hôtel où je travaille ?

— Qu’est-ce que vous avez mangé ?

— Je travaille dans un hôtel à Montréal. Hier midi, j’ai servi un dîner dans un salon privé. Comme il restait du potage, j’en ai pris... Un potage aux champignons.

Puis il ajouta comme pour se justifier :

— Pour pas que ça se perde, vous comprenez...

— Si je vous comprends bien, il y a tout un groupe qui a mangé de ce potage ?

— De vingt-cinq à trente personnes, je dirais.

Le médecin se tourna vers l’interne qui l’accompagnait.

— Allez immédiatement informer le directeur de la situation : il saura avec qui communiquer. Il faut tout de suite avertir les autorités pour qu’elles retrouvent ces personnes. Moi, je reste ici pour m’occuper de monsieur Bilodeau.

Le patient regardait maintenant le médecin avec inquiétude.

— Ça va durer combien de temps ? demanda-t-il.

Le médecin hésita avant de répondre. Comment expliquer à quelqu’un que, s’il était chanceux, ce serait très court ? Parce que chaque crise serait pire que la précédente. Et qu’à terme, lorsque la toxine aurait achevé de détruire son foie, il mourrait.

— Ça dépend du champignon que vous avez mangé, dit-il.

Si, comme il le pensait, c’était de l’amatoxine qui ravageait ses organes internes, il avait très peu de chances de s’en tirer. La rumeur voulait que ce soit le poison qui ait été responsable de la mort d’Arafat. Une fois qu’il était dans l’organisme, il n’y avait plus rien à faire, ce qui était sans doute la raison pour laquelle il avait été choisi.

Longueuil, 13h25

Sur l’écran de l’ordinateur, les manifestants s’agitaient en silence. Victor Prose venait de couper le son. Les bruits de foule n’ajoutaient rien à l’information. L’important, c’était l’ampleur de la manifestation. Plus de cent mille personnes. Elles réclamaient que leur gouvernement agisse contre le *Canadian Killer Mushroom*.

Plusieurs pancartes affichaient les trois lettres BCK. Quelques-unes affichaient le message au complet : *Bomb the Canadian Killer*.

En clair, on réclamait que l’aviation américaine bombarde et rase les champs de blé canadiens susceptibles d’être contaminés.

Prose quitta le site de YouTube et entra au clavier *desourcesure.com*. La page d’accueil du site apparut. Comme chaque fois, le nom du site le fit sourire : comme si cela existait, une source sûre !

Il cliqua sur un lien qui l’amena à un article du *Soir*. L’auteur interviewait un membre du Congrès américain. L’homme politique s’interrogeait sur la

contamination des récoltes américaines par le champignon canadien : est-ce que cela pouvait être assimilé à un acte de guerre biologique ? Les pays qui étaient victimes de cette forme d'agression pouvaient-ils exiger des compensations financières du Canada à titre réparatoire ? Était-il justifié de fermer totalement l'exportation de fruits et de légumes en direction du Canada à titre de représailles ?

— Du grand n'importe quoi ! fit Prose pour lui-même.

Il ferma la page d'accueil du site et fit pivoter son siège pour se lever. Il avait à peine commencé à s'étirer que le carillon de la porte d'entrée se faisait entendre.

« Encore des débiles de HEX-Radio », songea-t-il. À moins que ce soit Grondin. Chaque jour, le policier venait passer plusieurs heures avec lui. Il tenait particulièrement à l'accompagner quand il devait sortir.

Prose alla à la porte regarder à travers l'œil-de-bœuf : l'inspecteur-chef Théberge lui apparut, déformé par la courbure du verre.

— Il y a du nouveau ? demanda Prose aussitôt après avoir ouvert.

— Toujours rien. Je suis simplement arrêté voir si tout va bien.

— Un ou deux coups de téléphone, rien de plus. Des appels effectués à partir de boîtes publiques, m'a dit l'inspecteur Grondin.

Prose hésitait à croire que l'inspecteur-chef Théberge s'était arrêté chez lui uniquement pour s'informer de son bien-être.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il.

Théberge sauta sur l'occasion.

— Puisque vous en parlez... J'aimerais jeter un coup d'œil à l'endroit où l'inspecteur Grondin a été blessé.

Prose amena Théberge au bureau. Dans le passage, le policier remarqua de nouveau les caricatures de Graff.

— Il a vraiment beaucoup de talent, dit-il. Vous avez vu sa nouvelle série de BD ?

— J'ai les trois albums, répondit Prose, surpris. Vous le connaissez ?... Je veux dire, personnellement.

— Par une amie commune.

En arrivant dans le bureau, Théberge nota immédiatement le sentiment d'ordre qui se dégageait de la pièce. Pourtant, un détail incongru attira son attention : le papier collant transparent dans la vitre pour boucher le trou fait par la balle.

Prose surprit son regard.

— Je n'ai trouvé personne pour remplacer la vitre avant la semaine prochaine.

Puis, avec un geste de la main en direction du fauteuil derrière le bureau :

— Il était debout derrière le bureau.

Théberge se rendit derrière le bureau. Il regarda d'abord la cour arrière à travers la fenêtre panoramique. Son regard parcourut ensuite la surface du bureau devant lui et continua vers la table de travail.

— Vous travaillez sur quoi, exactement ? demanda-t-il.

Il cherchait une façon d'engager la conversation pour passer plus de temps dans la pièce.

Prose le regarda un moment avant de répondre.

— Vous pensez que ça peut être lié à mon travail ?

— Je ne veux écarter aucune possibilité, répondit prudemment Théberge.

La réponse parut surprendre Prose.

— Je tenais pour acquis que c'était lié à la mort de Brigitte.

Puis il se reprit.

— Vous avez raison, il ne faut rien écarter.

Il fit un geste vers la table de travail.

— Les trois piles de documents sont liées à mes trois projets en cours : un palmarès des comportements les plus destructeurs de l'humanité ; une suite aux *Taupes frénétiques* ; et un début de roman : *Le Rabatteur*.

— *Le Rabatteur* ?

— Sur le projet Rabaska. Le personnage principal est ce que les Américains appellent un *fixer*. Son travail est de s'occuper des problèmes et d'éliminer toutes les formes d'opposition : gérer les politiciens, acheter la population locale, obtenir l'appui des dirigeants municipaux, discréditer les opposants les plus visibles, alimenter les médias en articles scientifiques favorables aux projets... Il joue le même rôle que les rabatteurs pour les chasseurs, qui ramènent le gibier à l'endroit où l'attendent les chasseurs. Les gens seraient surpris de voir l'ampleur des budgets qui sont à la disposition de ces spécialistes. Pensez à Karlheinz Schreiber...

— Vous voulez dire qu'ils achètent les gens ?

— Je ne pourrais pas prouver en cour qu'ils ont acheté quelqu'un. Mais je peux montrer dans un roman comment ils font... On appelle ça de la fiction.

— On pourrait vous objecter que vous faites de la calomnie et du salissage de réputations en vous abritant derrière le fait que c'est de la fiction, répliqua Théberge.

Il trouvait visiblement le procédé douteux.

— La satire sociale n'a jamais servi à autre chose, répondit sèchement Prose. La caricature et la fiction sont l'arme de ceux qui n'en ont pas.

— C'est aussi la ligne de défense de tous ceux qui utilisent les ondes pour salir les réputations : ils disent qu'ils parlent au nom du vrai monde, de ceux qui n'ont pas accès à la parole publique...

— Parce que vous m'assimilez aux débiles de HEX-Radio ?

Théberge fit une pause de plusieurs secondes.

— Bien sûr que non, dit-il sur un ton posé.

Puis, dans un effort visible pour changer de sujet :

— Vos autres projets ?

— La suite des *Taupes frénétiques* ? Ça m'étonnerait que ça indispose quelqu'un. C'est uniquement une suite du premier livre : une recension des manifestations les plus récentes de l'obsession narcissique et de la montée aux

extrêmes.

— Et votre palmarès ?

— Un genre de bestiaire des comportements aberrants de l'humanité. Surtout en matière d'environnement.

— Par exemple ?

— Vous avez vu ce qui se passe avec les céréales ? Il y a déjà huit cents millions de personnes qui souffrent de malnutrition sur la planète. Et le prix des céréales qui explose : avec le champignon tueur, on est en voie de dépasser les prix de 2007 ! Tout ça parce qu'il en manque. Et pendant ce temps-là, chaque année, aux États-Unis, le bétail mange plus de céréales que ce qu'il faudrait pour nourrir l'Inde et la Chine ! Et comme si ce n'était pas assez, on va maintenant en consommer dans nos moteurs !... En quarante ans, la surface des forêts tropicales a diminué de moitié. Et elles abritent quatre-vingt-dix pour cent des espèces de la planète ! Il en disparaît cent soixante-quatre mille kilomètres carrés par année ! C'est cinq fois la superficie de la Belgique !

Théberge était à la fois impressionné et perplexe devant cette avalanche de chiffres.

— C'est nos petits amis de la Terre brûlée qui seraient fiers de vous entendre.

— Sur le fond de la question, ils ont raison.

— Et le fond de la question, c'est quoi ?

La perplexité de Théberge se teintait maintenant de méfiance.

— Au rythme où vont les choses, la planète ne pourra pas supporter la vie humaine encore longtemps. L'humanité au complet est dans la situation des Rapanuis !

Voyant que Théberge ne comprenait pas, il ajouta :

— Les habitants de l'île de Pâques. La principale différence, c'est qu'on ne se contentera pas de disparaître seuls : on va entraîner une très grande partie des espèces de la planète avec nous.

— Autrement dit, si l'humanité disparaissait prématurément, ce serait une bonne chose pour la planète !

— Pour la planète ? Sûrement !

Théberge resta un moment silencieux. Se pouvait-il que Prose ait des contacts avec Les Enfants de la Terre brûlée ?... Dans ce contexte, ses rapports avec Brigitte Jannequin prenaient une tout autre dimension. Tout comme l'attentat contre Grondin. Se pouvait-il que ce soit une mise en scène visant à le disculper ? Une mise en scène à laquelle collaborait allégrement HEX-Radio sans le savoir ?

— Je suis heureux de voir que tout va bien, reprit Théberge pour changer le cours de la conversation. Vous n'avez donc rien de particulier à signaler ? Aucun incident ?

— À part le fait que l'inspecteur Grondin prend son rôle d'ange gardien un peu trop au sérieux, non, je n'ai rien à signaler.

Il esquissa un sourire avant d'ajouter :
— Tout à l'heure, je croyais que c'était lui qui arrivait.

Paris, 20h13

Horace Blunt regardait le journal télévisé en terminant le repas qu'il avait fait monter à sa chambre.

... DE FRANK COOPER, LE PRÉSIDENT DU GROUPE ALIMENTAIRE HOMNI-FOOD. LA CAUSE DE LA MORT SERAIT UN ARRÊT CARDIAQUE PROVOQUÉ PAR UN GAVAGE ANALOGUE À CE QUI EST INFLIGÉ AUX OIES ET AUX CANARDS. POUR L'INSTANT, LA PRÉSIDENTENCE DE L'ENTREPRISE SERA ASSUMÉE PAR UN MEMBRE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION, MONSIEUR JEAN-PIERRE GRAVAH...

Quelques minutes plus tôt, Chamane l'avait appelé pour lui rendre compte de la conversation téléphonique qu'il avait eue avec Hurt. Ce dernier acceptait d'aller à Shanghai, mais il ne voulait plus avoir de contacts avec personne de l'Institut autre que lui. « Il ne me fait pas complètement confiance », avait dit Chamane, « mais il pense que je suis celui qui représente le moins de risques pour lui. Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait qu'il se méfie autant de l'Institut que du Consortium. »

... REVENDIQUE CE NOUVEL ATTENTAT. NOUS N'AVONS PAS ENCORE OBTENU DE CONFIRMATION DE LA PART DES AUTORITÉS SUISSES, MAIS SI LES ALLÉGATIONS DES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE S'AVÈRENT, CE JOUR MARQUERA UNE NOUVELLE ÉTAPE DANS L'ESCALADE À LAQUELLE L'ÉCOTERRORISME...

Blunt, qui avait laissé son esprit dériver vers sa conversation avec Chamane, avait raté le début de cette nouvelle information. Il se rendit à son bureau et releva l'écran de son ordinateur portable. La nouvelle ne tarderait pas à être sur tous les sites d'information, si elle n'y était pas déjà.

Avant qu'il ait eu le temps de commencer à chercher, un personnage de bande dessinée traversait l'écran, laissant sur son passage une traînée de vêtements. Puis les vêtements se regroupèrent pour former le mot « STEF ».

Il activa le logiciel de messagerie. Le message de Stéphanie apparut à l'écran.

Jsui dan 1 boutik. G kekchose pr twa.
Jte txt 1 pic.

À croire que ses nièces passaient leur vie dans des boutiques. Depuis quelques semaines, elles avaient décidé de prendre son habillement en main. Par solidarité avec Kathy, qu'elles avaient dit. Pour la libérer du noir auquel se résumait une grande partie de la garde-robe de Blunt.

Il ouvrit l'image. On y voyait un mannequin habillé d'un habit blanc, la tête recouverte d'un panama de la même couleur.

Avant qu'il ait le temps de réagir, un autre message apparaissait.

Katy va vrm A-Do-Ré.

Puis un autre.

Si t oqp, jle pren. Tu me \$ + tar.

Blunt ne put s'empêcher de sourire. Ça, c'était leur truc, à elle et à Mélanie. Espérer qu'il n'ait pas le temps de répondre pour le mettre devant le fait accompli.

Il décida de ne pas répondre. Cela lui donnerait le sentiment d'une victoire.

Ça ferm. I sra pu la dmin. Jle pren.

LCN, 15h02

... DU MINISTÈRE A CONFIRMÉ L'ISOLEMENT DE TROIS FERMES EN ALBERTA. DANS CHACUN DES TROUPEAUX, PLUSIEURS BÊTES SERAIENT ATTEINTES DU SYNDROME DE LA VACHE FOLLE. CETTE NOUVELLE ÉPIDÉMIE SERAIT LE FRUIT D'UNE CONTAMINATION DÉLIBÉRÉE. C'EST DU MOINS CE QUE REVENDIQUE LE GROUPE ÉCOTERRORISTE LES ENFANTS DE LA TERRE BRÛLÉE. VOICI UN EXTRAIT DU MESSAGE VIDÉO QUE LE GROUPE A FAIT PARVENIR AUX MÉDIAS.

Libérez les céréales pour les enfants qui meurent de faim. Lutte contre la pollution. Répandez la maladie de la vache folle.

Des céréales nécessaires pour produire du bœuf, cinq pour cent sont transformées en protéines, quatre-vingt-quinze pour cent en fumier. Forcer l'abattage d'un troupeau, c'est rendre disponibles les céréales pour ceux qui meurent de faim. C'est réduire la production de fumier. Le fumier détruit les sols, contamine les nappes phréatiques et produit du méthane qui détruit la couche d'ozone... La maladie de la vache folle, c'est le remède à la folie de l'humanité...

Londres, 20h06

Lord Hadrian Killmore examinait les devis d'aménagement des différents sites en construction. Ils avaient beau différer radicalement les uns des autres du point de vue de l'architecture, ce qui constituait un accommodement inévitable au climat et aux mœurs locales, le dispositif de sécurité, lui, était identique : tout pouvait être contrôlé à partir du bureau du directeur local. Si une partie du domaine, ou même d'un simple édifice, tombait entre les mains d'agresseurs externes ou de mutins, le directeur pouvait prendre le contrôle total de la zone impliquée.

Cette mesure n'était évidemment pas destinée à être connue de l'ensemble de la population. Ni même des adjoints des directeurs locaux.

De la même manière, aucun des directeurs locaux ne savait que Killmore, de son bureau, pouvait prendre le contrôle de n'importe lequel des sites. Ou même de l'ensemble de l'Archipel.

Killmore ne prévoyait pas de mutinerie de la part des directeurs des sites.

Trop d'incitatifs, financiers et autres, les attachaient à leurs fonctions. Mais, dans l'univers de Killmore, une précaution inutile était une contradiction dans les termes.

Un signal sonore l'arracha aux devis. Son BlackBerry venait d'enregistrer l'arrivée d'un courriel de priorité 1. C'étaient les seuls dont l'arrivée était signalée sans délai.

Killmore lut le courriel. Puis il le relut.

Le nouveau responsable d'HomniFood lui annonçait que le réseau informatique de l'entreprise avait probablement été piraté. Il comprenait mal comment une telle chose avait pu se produire.

Killmore décida de ne pas répondre à l'expéditeur. Il le laisserait se faire du mauvais sang jusqu'au lendemain. Par contre, il expédia sans attendre un message à un destinataire dont l'adresse de courriel, sur le réseau interne du Cénacle, était connue de lui seul.

Le système était censé être étanche. Pouvoir résister à toute tentative de

pénétration. Ça n'a pas empêché un pirate d'entrer sur le réseau interne d'HomniFood. Je veux savoir qui ! Je veux savoir ce qu'il a fait ! Et je veux savoir pourquoi vous n'avez pas été capable d'empêcher ça... J'attends

vos explications de vive voix.

La dernière remarque, malgré son apparence anodine, était probablement celle qui traduisait le plus fortement sa mauvaise humeur. Car s'il y avait une chose que la personne responsable du réseau informatique abhorrait, c'étaient les contacts directs.

Drummondville, 15h39

Dominique prenait des notes à mesure que Théberge parlait. Ce n'était pas par crainte de perdre des informations, puisque l'ordinateur enregistrerait leur conversation. C'était plutôt une façon de se concentrer.

— À votre avis, il reste des survivants ?

— D'après ce que nous savons, dit Théberge, Pitre était le dernier membre de la cellule.

— Vous êtes absolument certain que c'est le groupe qui est responsable de l'attentat ?

— Dans les documents qu'il a remis à Pascale, il y avait les plans du laboratoire, les spécifications des explosifs utilisés, le nom de code et la photo de chacun des membres qui sont décédés... Il y avait aussi une liste des prochaines cibles.

— D'autres laboratoires ?

— Des entreprises... Greenspam, AcresGold... HomniFood...

Le stylo de Dominique s'immobilisa au-dessus de la feuille. Si HomniFood faisait explicitement partie des cibles des écoterroristes, cela allait à l'encontre des hypothèses de Blunt.

— Vous avez des détails sur les attentats projetés ? demanda-t-elle.

— Non. Je fais numériser tout le dossier et je te l'envoie avec le message vidéo.

— J'apprécie.

— Est-ce qu'il y a eu d'autres messages du genre ?

— À ma connaissance, un seul. Ça vient de sortir il y a quelques minutes. Le corps du président d'HomniFood vient d'être retrouvé. Il est mort par gavage.

— Par gavage... comme les canards ?

Théberge semblait incrédule.

— Exactement. L'exécution a été revendiquée par Les Enfants de la Terre brûlée.

Un silence suivit.

— Ils sont vraiment cinglés, dit finalement Théberge.

— Dans leur message, ils prétendent que c'est une revanche symbolique. La nature qui remet à l'espèce humaine la monnaie de sa pièce.

— Ils mettent les êtres humains sur le même pied que les animaux.

Un nouveau silence suivit.

— Il y a eu un autre attentat à Londres, reprit Dominique. Un groupe qui dit s'appeler *Dying Planet*. Il affirme s'inspirer des Enfants de la Terre brûlée.

— S'il commence à y avoir des groupes qui les imitent, on n'est pas sortis du bois.

— J'ai peur que tu aies raison. À mon avis, ça ne fait que commencer.

Théberge nota que Dominique, pour cette remarque de nature plus personnelle, avait troqué le « vous », qui englobait l'ensemble du corps policier, pour le « tu ». Il en ressentit de la satisfaction.

— Pour le message enregistré que vous avez trouvé dans la chambre d'hôtel, reprit Dominique, qu'est-ce que vous allez faire ?

Cette fois, le « vous » était revenu.

— Pour l'instant, il va rester sous clé, répondit Théberge. C'est une pièce à conviction.

— S'ils ont l'intention de le rendre public, il va sortir ailleurs.

— C'est ce que je pense. Mais je ne vais certainement pas faire le travail à leur place... Pour la liste de personnes condamnées à mort par Les Enfants de la Terre brûlée, la GRC les a toutes retrouvées. Ce sont des producteurs de blé. Ils ont participé à une réunion à Montréal. Il y en a dix-neuf de malades sur les vingt : empoisonnement par une toxine de champignon ou quelque chose du genre...

— Ils risquent réellement de mourir ?

— Les médecins refusent de se prononcer. Mais ils n'ont pas l'air optimistes.

— Tu me tiens au courant ?

— Ça va de soi. Je ne vois pas pour quelle raison je me priverais du plaisir de votre conversation.

Il ajouta ensuite, après une hésitation :

— Je peux te poser une question personnelle ?

— Sûr.

— Est-ce que tu t'ennuies parfois de ton travail au Palace ?

Dominique hésitait à répondre.

— J'avoue que ça m'arrive. Quand je pense aux filles, aux membres de l'escouade fantôme... à nos conversations au bar...

— Moi aussi, ça m'arrive...

Après une pause, il poursuivit sur un ton plus ferme :

— Bertha m'a prié de te transmettre ses amitiés quand j'en aurais l'occasion.

— Dis-lui que je pense à elle. Est-ce qu'elle fait toujours son bénévolat ?

— Toujours.

— Bien... Si jamais les choses deviennent trop compliquées, vous pouvez venir nous rejoindre. On aurait facilement de quoi vous occuper tous les deux.

— Les choses ne devraient pas en arriver là, répondit Théberge en s'efforçant de prendre un ton décontracté.

Mais quand il pensait aux menaces indirectes qu'il avait reçues concernant sa femme, il en était moins certain. Il y avait aussi le harcèlement des médias à son endroit. Au début, il n'y avait eu que HEX-Radio, à mots plus ou moins couverts, sur le ton de l'humour. TéléNat avait emboîté le pas. Puis des échos de leurs attaques avaient commencé à filtrer dans d'autres médias.

Des chroniqueurs se demandaient si la Ville ne serait pas mieux servie avec de vrais policiers, qui auraient une formation plus moderne. Peut-être l'heure était-elle venue d'un changement de garde ?... Peut-être la nouvelle criminalité et les nouvelles formes de terrorisme exigeaient-elles de nouveaux policiers, avec de nouvelles méthodes ?

On ne demandait pas encore ouvertement sa tête, mais le dénigrement se faisait maintenant de façon ouverte à HEX-Radio. Ailleurs, on soulevait des questions de transparence, de méthodes peu orthodoxes...

Une chance que les choses allaient bien !

Montréal, 16h11

Rondeau parcourut la salle du regard avant de revenir au journaliste qui avait posé la question. Puis il haussa les épaules et secoua la tête dans un geste de découragement.

— Il est mort, répéta-t-il. Ceux qui faisaient partie de son équipe sont morts. Vous avez publié leurs photos. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Qu'on déterre ces petites merdes de terroristes pour que vous puissiez faire de nouvelles photos plus réalistes ?

— Vous oubliez Hykes.

— Je ne l'oublie pas : c'est lui qui veut se faire oublier.

— Autrement dit, le vrai responsable court toujours ? lança une voix à sa droite.

— Si les informations que nous avons trouvées sont vraies...

— Vous voulez dire que vous doutez des informations que vous avez rendues publiques ?

— Est-ce que vous croyez toujours ce qui est écrit ?

Théberge observait l'échange sur un moniteur dans une pièce voisine. Lui aussi avait des doutes sur les documents que Pitre avait transmis à Pascale. Mais c'était une bonne façon de faire baisser la pression. De gagner du temps... Et voilà que Rondeau était en train de tout saboter !

— Et vous, reprit un autre journaliste, est-ce que vous ne seriez pas en train de brouiller les pistes pour faire oublier le fait que vous n'avez pas retrouvé Hykes ?

— Du calme, les nécrophages ! fit Rondeau. J'ai évoqué une possibilité, rien de plus. Les recherches pour retrouver Hykes se poursuivent... Même si on est presque sûrs qu'il est en France.

— Et le cadavre dans la cuve d'équarrissage ? Vous savez qui c'est ?

— Pas avec certitude.

— Et l'autre ? Celui qu'on n'a pas retrouvé parce qu'il est probablement dans des boîtes de nourriture pour chiens ?

— Il n'y a aucune preuve qu'il ait fini ses jours dans la bouffe à toutous.

— Ça n'a pas empêché la compagnie de rappeler tous ses produits.

— Elle n'avait pas le choix : avec les rumeurs que vous avez répandues...

La représentante de HEX-TV profita de la vague de murmures pour intervenir.

— À votre avis, est-ce que la population peut encore marcher dans les rues de Montréal sans risquer de se retrouver dans des boîtes de nourriture pour chiens ?

— Le corps que nous avons découvert ne correspond au signalement d'aucune personne disparue. Par contre, il correspond – encore un peu – à la description de l'un des terroristes... Je ne vois pas comment vous pouvez conclure que c'est la population qui est menacée : ce sont les terroristes qui s'éliminent entre eux.

Théberge prit une grande respiration. Finalement, Rondeau s'en sortait à peu près correctement.

— C'est le point de vue officiel du SPVM ? insista la journaliste de HEX-TV.

— C'est seulement l'hypothèse la plus sensée.

— L'enquête se poursuit ?

— Sûr. On n'est pas dans les médias ; on n'a pas le luxe de zapper de sujet aux vingt-quatre heures, que l'affaire soit réglée ou non.

— Et l'Oratoire ? lança une voix dans le fond de la salle. Rien de neuf ?

C'était le représentant de HEX-Radio.

— Toujours pas de miracle, répondit Rondeau, imperturbable.

— C'est ce que vous attendez, un miracle ?

— C'est l'essence même de mon travail : attendre des questions également intelligentes de la part de tous les journalistes.

— Si les enquêtes sont confiées au nécrophile, on n'est pas sortis du bois. Il va attendre que tous les suspects soient morts avant de commencer à leur parler !

Quelques rires soulignèrent la dernière remarque.

— Écoutez-moi bien, ma petite enflure. L'empesteur-chef Théberge se fait du vrai souci pour les victimes. C'est pour ça qu'il leur parle. Et c'est mieux de confier une enquête à un nécrophile, comme vous dites, que de confier un reportage à un nécrophage ! Il y a ceux qui aiment les morts, qui les respectent, et il y a ceux qui s'en nourrissent !

Les journalistes, qui avaient observé la passe d'armes entre Rondeau et le journaliste de HEX-Radio, étaient médusés. Rondeau saisit l'occasion de mettre un terme à la rencontre.

— Puisque c'est tout, je vous laisse. Allez, mes petits nécrophores, allez répandre la bonne nouvelle chez vos ouailles !

Il parcourut l'assistance du regard, l'air satisfait.

— C'est un mot que l'empesteur-chef m'a appris, dit-il. Le fréquenter est très éducatif.

Théberge ferma l'appareil.

Rondeau avait été singulièrement poli et les grossièretés avaient été contenues au minimum. Avait-il fait un effort ?... Une fois de plus, Théberge se posa la question : quelle part, dans les déclarations de Rondeau, relevait de l'insulte volontaire ? Et quelle part était à imputer au syndrome de Gilles de la Tourette ?

CNN, 16h35

... LE NETTOYAGE DES CHAMPS CONTAMINÉS AUTORISÉ PAR LES AUTORITÉS FÉDÉRALES A FAIT UNE VICTIME INATTENDUE. LE CORPS DE SCOTT GRAHAM, UN RÉSIDENT DE MENOKEN, A ÉTÉ RETROUVÉ COMPLÈTEMENT CALCINÉ DANS UN DES CHAMPS INCENDIÉS. LES AUTORITÉS DE LA PETITE VILLE DU DAKOTA DU NORD NE S'EXPLIQUENT PAS...

Alpes françaises, près de Briançon, 22h09

Jean-Pierre Gravaïh était appuyé au parapet qui servait de garde-fou. Il prenait un verre de vin en regardant le paysage qui s'étalait à ses pieds. Pour le symbole, il avait choisi un syrah Terre rouge, de la Shenandoah Valley.

L'absence habituelle de brume et de brouillard, liée à la faible hydrométrie de l'endroit, lui permettait de voir clairement la ville de Briançon, au loin, près de mille mètres plus bas. En contre-plongée, comme ça, on n'aurait pas dit que c'était une des villes les plus élevées de France.

C'était une drôle de région que le Briançonnais : quelques centaines de millions d'années plus tôt, c'était une île ; le territoire avait ensuite sombré au fond de l'océan après la dislocation de Pangée ; puis, beaucoup plus tard, l'île

était réapparue, emportée par le soulèvement des Alpes. Une île au sommet des montagnes...

Gravah avait souvent songé à cette image. Il y voyait une métaphore du Cénacle. Un groupe d'hommes isolés, dont l'existence s'était enfoncée dans les replis souterrains de la vie sociale, et qui réémergeraient pour trôner sur les cimes de l'humanité afin de servir de point de référence aux autres...

Le refuge de Gravah était installé à plus de deux mille mètres d'altitude. Il avait profité d'une grotte naturelle qu'il avait fait transformer. Derrière lui, le mur vitré du refuge était suffisamment en retrait pour échapper au regard des curieux. Pour plus de sécurité, un rideau de camouflage descendait pour dissimuler l'entrée de la grotte lorsqu'il était absent.

Quand il avait découvert ce refuge, Gravah s'était souvenu d'un vieux film : *Les Canons de Navarone*. Aussi avait-il fait aménager plusieurs entrées dérobées. Puis il avait orchestré un certain nombre d'accidents : aucun des ouvriers qui avaient participé au chantier n'était encore vivant pour révéler où se dissimulaient ces entrées.

Il prit une gorgée de vin, apprécia sa couleur foncée dans le verre, puis reporta son regard sur l'horizon, où le ciel et la terre se confondaient. C'était de cette manière, appuyé au parapet, en laissant son regard flotter sur le paysage, qu'il réfléchissait le mieux.

Se faire discret, avait dit Killmore. Quel meilleur endroit pour mener une existence discrète que son refuge personnel dans les Alpes ?

À son arrivée, un message de Killmore l'attendait. Le réseau informatique interne d'HomniFood avait été victime de piratage. Bien sûr, il n'avait pas été difficile de trouver une parade à court terme. Mais le fait de ne pas savoir qui s'intéressait à HomniFood dérangeait Gravah. Peut-être était-ce simplement un concurrent qui voulait dérober de l'information stratégique ou saboter leur système informatique. Si c'était le cas, il n'y avait rien là de bien inquiétant. Cela faisait partie des pratiques de concurrence normales. HomniFood était protégée contre ce type d'intrusion par plusieurs dispositifs de vérification et de relève.

Ce qui inquiétait vraiment Gravah, c'était que l'intrusion informatique coïncidait avec la mort de madame Cavanaugh. Si les deux événements étaient liés, cela signifiait probablement qu'une agence de renseignements avait encore le loisir de s'occuper d'eux... Il était temps de procéder à une diversion majeure.

Gravah entra dans son refuge et envoya un court message à Skinner.

Diversion. Phase 2

Paris, 22h41

Monsieur Claude se sentait rajeunir.

Le jour même où il avait fait parvenir les informations sur NutriTech Plus à son ex-collègue, celui-ci l'avait invité à dîner. Il était venu accompagné d'un spécialiste de la criminalité financière. Monsieur Claude leur avait alors

présenté l'ensemble des documents que lui avait transmis l'Institut.

Après plus d'une heure de discussion, ils avaient convenu de deux choses : tout d'abord, que l'intervention serait rapide ; et ensuite, que le nom de monsieur Claude serait murmuré dans les quelques oreilles qui comptaient. Pour leur rappeler qu'il existait toujours, qu'il avait encore des contacts et qu'il pouvait s'avérer utile de maintenir une certaine forme de relation avec lui.

Il venait de recevoir, par courrier spécial, un message de monsieur Raoul, son actuel successeur à la direction de la DGSE. Ce dernier avait pris la tête de l'agence quand monsieur André, celui qui avait remplacé monsieur Claude, était décédé d'un banal AVC.

À l'époque, monsieur Raoul n'avait pas jugé utile de maintenir la relation que monsieur André entretenait avec monsieur Claude. Et voilà qu'il prenait maintenant la peine de l'informer personnellement des résultats de son initiative. La brigade de lutte contre le blanchiment d'argent avait saisi la comptabilité de l'entreprise. Plusieurs cas de disparition de chercheurs avaient trouvé leur explication : NutriTech Plus avait payé pour faire éliminer un certain nombre de scientifiques travaillant chez ses concurrents.

Cette dernière information ne serait cependant pas rendue publique : il n'était pas dans l'intérêt du bon fonctionnement de l'économie que ce genre de pratique soit connu. En conséquence, on lui demandait une discrétion absolue sur la question.

Pour le blanchiment d'argent, par contre, les médias seraient abreuvés sans retenue : ce type de délinquance – et sa répression – faisait partie des connaissances générales qu'il était utile de rendre publiques. Il importait de souligner toutes les occasions où les autorités parvenaient à tenir en échec les escrocs éhontés qui prétendaient laver les fruits de leurs trafics illégaux.

Le dernier paragraphe du message remerciait monsieur Claude de sa discrétion et de sa fidélité à son ex-employeur. Monsieur Raoul lui signifiait également qu'une voie de communication directe avec son bureau serait établie à son usage. Si jamais il recevait d'autres informations de cette nature, ce serait plus efficace.

Ce n'était pas une réhabilitation, songea monsieur Claude, mais cela équivalait à une sortie des limbes dans lesquels il avait été relégué : on prenait acte de son existence et même de son éventuelle utilité.

Désormais, c'était à lui de profiter de cette occasion. Son premier geste fut de recueillir toute l'information disponible sur l'industrie céréalière. Si l'Institut s'y intéressait, l'enjeu devait être plus important que le simple comportement mafieux d'une entreprise donnée.

Élargissant son champ d'intérêt à l'ensemble du domaine des céréales, il avait vite compris les enjeux géopolitiques que représentaient les menaces de famine en Inde et en Chine. Sans parler des autres pays d'Asie et d'Afrique. C'était un univers dans lequel son esprit était à l'aise. Un univers où la paranoïa était souvent l'outil le plus sûr pour découvrir les liens secrets

existant entre des événements en apparence isolés.

À la lumière de ce portrait global, la propagation du champignon tueur de céréales prenait une autre dimension. Tout comme les enlèvements de savants.

Tenant pour acquis que les céréales représentaient le point de convergence de tous ces événements, il avait programmé son ordinateur pour qu'il lui rapporte toute information relative aux céréales et à l'industrie céréalière. Aussi ne fut-il pas vraiment surpris quand Les Enfants de la Terre brûlée publièrent un nouveau message annonçant la mort prochaine d'un certain nombre de dirigeants européens de l'industrie céréalière. C'était cohérent avec tout le reste. Et cohérent avec l'attentat du même genre qui avait été perpétré au Québec quelques jours plus tôt.

Décidément, la vie redevenait passionnante. Il avait de nouveau suffisamment d'informations pour comprendre le cours en apparence chaotique des événements.

Il réalisait aussi à quel point l'information était une drogue à forte accoutumance. Même s'il ne pouvait espérer retrouver un rôle semblable à celui qui avait jadis été le sien, au moins, il échapperait au manque. Et à l'ennui.

Fort Meade, 17h53

Tate raccrocha le téléphone avec brusquerie. Finnegan, du MI5, venait de lui confirmer que le parlement britannique avait reçu le même message – tout comme ceux de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et des autres pays du G-20. Ils étaient mis en demeure par Les Enfants de la Terre brûlée de couper leur production industrielle du tiers dans la prochaine année, faute de quoi le tiers des céréales de la planète disparaîtrait. Au moins le tiers. Et avec les céréales, un certain nombre d'entreprises alimentaires liées à la mise en marché des produits céréaliers.

La liste des entreprises ciblées par les écoterroristes accompagnait le message. Sur les marchés boursiers, elles avaient toutes commencé à perdre de la valeur. Prudents, les investisseurs se retiraient, ce qui avait pour effet de faire reculer le prix des titres et d'augmenter d'autant plus la méfiance des investisseurs.

Tate songea au rapport qu'il devrait faire au Président le lendemain. Être porteur de mauvaises nouvelles n'était jamais favorable à l'avancement d'une carrière. Ni même à sa poursuite. C'est pourquoi il avait besoin d'une bonne nouvelle pour atténuer l'annonce du chantage exercé par les écoterroristes. Surtout que leur demande était carrément impossible à satisfaire.

Il décida d'appeler Monroe.

— Tu as un autre tuyau ? lui demanda ce dernier sur un ton presque aimable.

— J'appelais pour savoir comment ça se déroule.

— On a saisi un premier lot de conteneurs à Seattle. Pour le moment, on a réussi à garder ça à l'abri de la presse pour ne pas compromettre les autres

opérations.

— Justement...

— Tu ne veux pas faire une conférence de presse, toujours ?

— Non... Sauf que ça m'arrangerait si on pouvait dévoiler les premiers résultats au Président.

— Tu es malade !

— Je ne parle pas de rendre ça public !

— Et qu'est-ce que tu penses qu'il va faire, lui ?... Il va le répéter à ses principaux conseillers, qui vont chacun en parler *off record* à leur journaliste préféré.

— Ils ne sont pas débiles à ce point-là !

— Ils ne sont pas débiles, ils font leur job. Et leur job, c'est de tapisser les médias avec tout ce qui peut faire bien paraître le Président. Même pour vingt-quatre heures... Viens pas me faire croire que tu n'y avais pas pensé !

Après une courte pause, la voix de Monroe reprit sur un ton plus modéré, comme s'il en appelait au côté raisonnable de Tate :

— Les républicains tapent sans arrêt sur le déficit qu'il va laisser aux générations futures. Sur la crise qui traîne malgré tout l'argent qu'il a lancé par les fenêtres. Et sur le terrorisme qui recommence... Penses-tu sérieusement que la Maison-Blanche refuserait de laisser filtrer une bonne nouvelle ?

— Tu as raison.

— Écoute, je fais le job que tu m'as proposé. Et je le fais dans des conditions complètement débiles. Alors, laisse-moi au moins travailler sans me mettre les politiques dans les jambes !

— D'accord. Mais ça ne règle pas mon problème.

— Ton problème, c'est quoi ?

Tate l'informa du chantage dont le pays faisait l'objet.

— Je te comprends de ne pas avoir envie de lui annoncer ça. T'en as parlé à Paige ?

— Pas encore. J'y vais.

— Bon courage.

Cette fois, il n'y avait aucune restriction dans la sympathie que traduisait la voix de Monroe.

HEX-Radio, 18h31

— VOUS ÉCOUTEZ *Pimp mes News*, AVEC NEWS PIMP, SUR LES ONDES DE HEX-RADIO. PARANO KID EST AVEC MOI. POUR COMMENCER, KID, QU'EST-CE QUI FLASHE DANS LES *news* ?

— LES FLICS ET LE GANG ALIMENTAIRE. J'AI ASSISTÉ À LA CONFÉRENCE DE PRESSE DES CLONES.

— LES BEIGNES ÉTAIENT BONS ?

— PAS EU LE TEMPS DE VÉRIFIER, ILS AVAIENT TOUT MANGÉ AVANT QUE J'ARRIVE.

— GROSSE NOUVELLE !

— SI JE TE DIS : PIZZ, PIE, STEW, CAKE ET POGO... À QUOI TU PENSES ?

— AUCUNE IDÉE. C'EST TON SOUPER ?

— T'AS PAS COMPLÈTEMENT TORT. C'ÉTAIT LE PREMIER POINT À LA CONFÉRENCE DE PRESSE DES CLONES : LE GANG ALIMENTAIRE.

— C'EST QUOI, ÇA : UN GANG DE RUE QUI ATTAQUE LES PIZZERIAS ET LES COMPTOIRS DE BEIGNES ?

— SELON LES FLICS, CE SÉRAIENT EUX QUI AURAIENT CAMBRIOLÉ LE LAB DE BIOLIFE MANAGEMENT ET ASSASSINÉ LA FRANÇAISE.

— UN COMMANDO ALIMENTAIRE ! ÇA VA ÊTRE QUOI, LE PROCHAIN GROUPE ? LES 5 À 7 ?... ILS VONT FAIRE SAUTER 5 À 7 PERSONNES EN APÉRO, JUSTE AVANT DE PASSER À TABLE ?!

— PARAÎT QU'ILS SONT TOUS MORTS. MAIS C'EST PAS LES FLICS QUI LES ONT DESCENDUS. NON NON NON !

— ILS SE SONT SUICIDÉS D'UNE BALLE DERRIÈRE LA TÊTE ?

— EN TOUT CAS, LES FLICS DISENT QUE C'EST PAS EUX. MÊME CELUI QUI ÉTAIT DANS LA CHAMBRE D'HÔTEL. IL PARAÎT QU'IL ÉTAIT DÉJÀ MORT QUAND ILS SONT ARRIVÉS.

— AU MOINS, ON VA SAUVER L'ARGENT DES PROCÈS.

— IL MANQUE JUSTE HYKES, LE GARS DU LAB. ILS DISENT QU'IL EST EN FRANCE.

— COMMENT ILS ONT FAIT POUR SAVOIR ÇA ? EST-CE QU'IL Y A UN FLIC QUI A REÇU UNE GREFFE DE CERVEAU ?

— PRESQUE... ILS ONT EU L'AIDE D'UNE AGENCE DE RENSEIGNEMENTS.

— COMMENT TU SAIS ÇA ?

— MA SOURCE SECRÈTE. PARAÎT QUE LE NÉCROPHILE A DES CONTACTS.

— QUAND MÊME PAS DANS LA POLICE MONTÉE !... REMARQUE, IL A PEUT-ÊTRE SOUDOYÉ UN CHEVAL !

— NON, PAS UN CHEVAL, NI LA POLICE MONTÉE : UNE VRAIE AGENCE ! UNE AGENCE AMÉRICAINE.

— ILS ONT DIT ÇA À LA CONFÉRENCE DE PRESSE ?

— PENSES-TU ! EN CONFÉRENCE DE PRESSE, ILS DISENT RIEN, MAIS COMME ILS PRENNENT UNE HEURE POUR LE DIRE, ON PEUT PAS SE PLAINDRE QU'ILS DISENT RIEN... NON, ÇA, JE L'AI APPRIS PARCE QUE, MOI AUSSI, J'AI DES CONTACTS.

— LES MYSTÉRIEUX CONTACTS DE PARANO KID !

— LE MEILLEUR BOUT, C'ÉTAIT QUAND RONDEAU A PÉTÉ LES PLOMBS POUR DÉFENDRE THÉBERGE. J'TE DIS, CE GARS-LÀ, IL DEVRAIT FAIRE DE LA RADIO !

- T'EXAGÈRES PAS UN PEU ?
- J'TE JURE ! IL SERAIT ASSEZ BON POUR QUE TU L'INVITES COMME CHRONIQUEUR.
- BON BON, ON VERRA... ILS ONT PARLÉ DE PROSE ?
- TOUJOURS PAS DE NOUVELLE ATTAQUE. EN TOUT CAS, ILS N'ONT RIEN DIT.
- TU SAVAIS QU'IL Y A UN *pool* SUR INTERNET ?
- SUR QUOI ?
- SUR PROSE. ON PEUT GAGER SUR LE NOMBRE DE JOURS AVANT QU'IL Y AIT UNE AUTRE ATTAQUE. LES MISES S'ACCUMULENT. LES GAGNANTS VONT SE PARTAGER LE TOTAL.

Montréal, SPVM, 18h54

Théberge avait demandé à Pamphyle de venir à son bureau. Écortant les salutations, il lui montra le nouvel enregistrement du message que Les Enfants de la Terre brûlée venaient d'expédier à Radio-Canada.

TOUS LES EMPOISONNEURS DONT LES NOMS ONT ÉTÉ PUBLIÉS ONT ÉTÉ ATTEINTS. LE POISON EST MAINTENANT DANS LEUR CORPS. AUCUN REMÈDE NE PEUT LES SAUVER. LEUR MORT EST EN MARCHÉ.

CEUX QUI EMPOISONNENT LA TERRE À COUP DE PESTICIDES ET D'INSECTICIDES SERONT EMPOISONNÉS À LEUR TOUR. LE COMBAT POUR LA LIBÉRATION DE LA PLANÈTE NE FAIT QUE COMMENCER. TOUS CEUX QUI EMPOISONNENT GAÏA, DANS TOUS LES PAYS, VONT SUBIR LE SORT QU'ILS INFLIGENT À LA PLANÈTE.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Théberge quand l'enregistrement fut terminé. C'est vrai qu'on ne peut plus rien pour ceux qui ont bouffé cette saloperie ?

— S'ils ont vraiment mangé de l'amanite phalloïde...

Il secoua la tête avant d'ajouter :

— ... il n'y a pas grand-chose à faire. À part leur dispenser des soins palliatifs pour améliorer un peu leur état. Certains vont peut-être survivre. Mais ils risquent de se retrouver avec des lésions permanentes. Surtout au foie.

— Tous les participants à la réunion ont maintenant les mêmes symptômes... Sauf un, qui n'avait pas pris de potage.

— C'est vraiment une des pires choses qu'on peut infliger à quelqu'un, reprit le pathologiste. Juste de penser à ce qu'ils doivent endurer...

Théberge avait rarement vu Pamphyle aussi ébranlé.

— Veux-tu bien me dire où ça pousse, des champignons qui peuvent provoquer ça ?

— Un peu partout... sous les feuillus... les chênes, les châtaigniers... Tu peux trouver des espèces apparentées dans les pelouses, les sous-bois... Au

Québec, il y a souvent des cas d'empoisonnement accidentel. Souvent, ça arrive dans les semaines qui suivent une émission de télé sur la cueillette des champignons. Les gens s'imaginent que, s'ils en ont entendu parler un quart d'heure et qu'ils ont acheté un livre, ils peuvent se débrouiller... Il y a aussi ceux qui se fient à des vieux livres. Plusieurs espèces qu'on croyait comestibles sont maintenant classées toxiques... Prends les morilles... est-ce que tu savais que, cru, ça peut être toxique ?... Cuit, par contre, c'est comestible.

Pour toute réponse, Thérberge se passa avec inquiétude la main sur l'estomac.

On trouve dans les rangs de l'Alliance mondiale pour l'Émergence ceux qui, par leurs qualités entrepreneuriales, sont devenus les figures de proue de l'activité économique de l'humanité, l'âme de son développement.

Ceux-là ont le talent et les moyens d'être les maîtres d'œuvre de l'Apocalypse.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 8

Londres, 13h21

Hadrian Killmore regardait le visage de la femme sur l'écran de son BlackBerry. Ses yeux bleus et ses cheveux blonds contrastaient avec le caractère volontaire de son visage.

— Vous me confirmez que vous êtes prête à amorcer les opérations à la date prévue ? demanda Killmore.

— Il ne reste que deux ou trois détails à régler. L'échéancier sera respecté.

— Bien. À moins d'un contre-ordre explicite, procédez comme convenu.

Si seulement tous les opérateurs pouvaient être aussi fiables qu'Hessra Pond, songea-t-il après avoir coupé la communication.

Il ouvrit la boîte de courriels. Le seul qu'il n'avait pas lu était une réponse sur l'infiltration du réseau d'HomniFood.

Je vous avais prévenu que de laisser aux directeurs locaux la possibilité de modifier certains paramètres de sécurité était une bêtise. Maintenant, pour répondre à vos questions :

1. Il y a eu pénétration.

2. Le pirate a eu accès à tout le réseau, mais il n'a rien détruit.

3. La cause du problème est l'imbécile qui a modifié les paramètres de sécurité sans savoir ce qu'il faisait.

Je travaille à une solution. Vous pouvez m'appeler.

Norm/A

Malgré le caractère alarmant du message, Killmore éclata de rire. C'était la seule personne qui osait lui parler sur ce ton. Et ça, c'était quand elle acceptait de lui parler !... Mais le pire, c'était qu'elle ne se rendait probablement même pas compte de ce que son attitude avait de provocateur.

Norm/A menait une vie de recluse dans une maison entièrement automatisée : cela faisait partie de ses conditions de travail. Ça et le matériel de première qualité que Killmore s'était engagé à lui fournir. En échange, tous les systèmes informatiques bénéficiaient d'un entretien et d'une protection de premier niveau. Il était assuré de ses services par contrat pour encore trois ans. Après, elle n'aurait plus le choix de travailler pour lui. Compte tenu de son état et de l'état probable de la planète à ce moment-là...

Il ferma le courriel et activa le logiciel de communication télé. Quelques secondes plus tard, une photo de Marilyn Monroe s'affichait à l'écran.

Il sourit : il lui avait seulement demandé des explications de vive voix, il ne lui avait pas précisé qu'il voulait la voir.

— Qu'est-ce que vous allez faire pour l'imbécile qui a bousillé le système de sécurité ? demanda sans préambule une voix de femme.

— Qu'est-ce qu'il a fait de si terrible ? répliqua Killmore.

— Il a désactivé le blocage automatique de tous les ports ! Et il l'a remplacé par un bricolage d'amateur.

— En termes clairs, ça veut dire...

— Qu'il s'est contenté de bloquer manuellement les ports les plus utilisés, enchaîna Norm/A sans attendre qu'il ait fini : 110 pour récupérer les courriels POP, 25 pour envoyer les courriels à un serveur SMTP, 80 pour les navigateurs Web, 21 pour les documents FTP... Mais tous les ports non assignés étaient ouverts !

— Pourquoi il aurait fait ça ?

— Parce qu'il ne voulait pas qu'il y ait de traces de ses visites aux sites pornos !... Il débloquent le port 80 pour y aller, puis il le rebloquent après chaque visite. Et il s'imaginait que ça ne laissait pas de traces !... J'espère que vous allez l'engueuler de ma part !

— L'imbécile en question ne travaille plus pour nous, répondit Killmore. Un nouveau directeur a été nommé.

— Bien.

— Est-ce que tu sais qui est le visiteur ?

— Non. Mais je travaille sur quelque chose pour le coincer.

— Tu as sécurisé le réseau ?

— Pas encore. Pour le coincer, il faut que je le laisse revenir.

— Je veux savoir ce qu'il a fait sur le réseau, s'il a téléchargé des dossiers... ce genre de choses.

Killmore fit une pause. Puis il lui demanda en s'efforçant de ne pas paraître trop intéressé :

— As-tu eu le temps de regarder le projet que je t'ai envoyé ?

— ZéroBit ?

— Oui.

— C'est un nom pourri... À moins que ce soit le pseudo d'un impuissant.

— Ce qui ne fait pas vraiment partie de nos préoccupations, répondit Killmore sur un ton amusé.

— C'est un projet complètement délirant.

— Pourquoi ?... À part la raison évidente, je veux dire.

— Parce que celui qui le mettrait en application ne pourrait pas en profiter.

Ça lui donnerait quoi de faire sauter l'ensemble du réseau ?

— D'après toi, c'est réalisable ?

— Pour la destruction des infrastructures d'Internet, sûrement. Pour la partie informatique, c'est plus difficile... il n'y a pas grand monde qui aurait les moyens. La Chine, peut-être, si elle mobilisait l'ensemble de ses équipes de *hackers*... Mais pour quelle raison quelqu'un ferait ça ?

— Je n'en ai aucune idée.

— C'est un projet réel ?

— Probablement pas, répondit Killmore en s'efforçant de ne pas paraître trop concerné par cette éventualité. C'est simplement une info qui a atterri sur

mon bureau. La dernière du même genre concernait de nouvelles révélations sur Roswell !

Montréal, studio de HEX-Radio, 9h04

Bastard Bob acheva de vider le premier des trois verres de café qui étaient alignés à côté de son micro. Son style veston-cravate contrastait avec la tenue négligée de son coanimateur, qui ressemblait à un rescapé de l'époque hippie.

— Ici Bastard Bob, pour une autre chronique de « Sortez les poubelles ». La formule est simple : vous sortez vos poubelles et on discute ensemble de ce qu'on y met. Avec moi pour la prochaine heure, Philo Freak, le philosophe du vrai monde... Salut, Philo !

— Salut, Bastard.

— Avant de passer à notre chronique, on fait un tour rapide de l'actualité. Toi, Philo, qu'est-ce que tu retiens, dans ce qui s'est passé cette semaine ?

— Moi, c'est la nourriture pour chiens. Imagine : tu achètes de la bouffe à chien et tu sais pas s'il y a des morceaux de quelqu'un dans la boîte. Tu te vois, tomber sur un œil qui te r'garde ?... T'sé, comme l'œil de Caïn dans l'fond de la tombe...

— Là, tu me perds ! C'est encore une de tes affaires de philo ?

— Espèce d'inculte, c'est du Victor Hugo. Une chance que je suis là pour remonter le niveau de ton émission !

Un air de contrariété passa sur le visage de l'animateur.

— En tout cas, dit-il en s'adressant au micro, ça ferait un bon gag. Tu débouches une boîte et tu tombes sur un œil !... Mais ça n'arrivera pas : tout est écrasé, mixé, compacté...

— Ça fait quand même drôle, quand tu y penses : les toutous risquent de manger de l'écrapou de mon'oncle Hector.

— À part ça, autre chose qui t'a frappé ?

— Mon deuxième choix, c'est Prose. En fait, lui, il a pas l'air débile, juste un peu *weird*. Mais de voir les cotes des *pools* sur Internet... Ça, c'est débile rare.

— Comment ça, « des » *pools* ?

— Il y en a un sur le nombre de jours avant le prochain attentat. Un autre sur ses chances d'être encore vivant dans trois mois...

— C'est assez pour rendre quelqu'un *weird*, si tu veux mon avis !

Longueuil, 9h14

Le compteur indiquait maintenant 4 contre 9. Depuis la veille, le chiffre avait peu varié. Les joueurs semblaient avoir atteint un consensus sur ses chances de survie. Ils étaient plus de trois mille à avoir parié. En moyenne, on lui accordait 4 chances contre 9 d'être encore en vie dans trois mois.

Un instant, Prose fut tenté de parier sur sa propre survie, ne serait-ce que pour affirmer sa volonté de vivre en dépit de ce qu'une majorité croyait être son destin. Puis il renonça à cette contestation, qui ne serait symbolique qu'à

ses propres yeux et qui servirait objectivement à alimenter le système.

Il quitta le site de pari en ligne et entra sur celui du journal *Le Monde*. La radio jouait en sourdine. Pendant qu'il activait son profil, il entendit distraitemment que des manifestations anti-canadiennes avaient eu lieu aux États-Unis.

... LES MULTIPLES POURSUITES ENTREPRISES PAR DES PRODUCTEURS AGRICOLES DES ÉTATS-UNIS CONTRE LE GOUVERNEMENT CANADIEN. L'ANIMATEUR FROST LIMBO A PAR AILLEURS RÉCLAMÉ QUE LES ÉTATS-UNIS AILLENT NETTOYER EUX-MÊMES LES ZONES INFESTÉES SUR LE TERRITOIRE CANADIEN POUR S'ASSURER QUE LE TRAVAIL SOIT BIEN FAIT. INVOQUANT COMME PRÉCÉDENT LE DROIT D'INGÉRENCE POUR MOTIF HUMANITAIRE...

Prose murmura un juron et ramena son attention sur l'ordinateur. Parcourant en diagonale les articles que lui proposait le site, il s'arrêta au quatrième. Il en nota des extraits sur la tablette de papier quadrillé.

Les abeilles disparaissent par milliards partout dans le monde... 80 % des fleurs, fruits ou végétaux, à la base de l'alimentation mondiale et de la biodiversité, dépendent exclusivement de la pollinisation par les abeilles.

L'article était coiffé d'une citation d'Albert Einstein :

Si l'abeille disparaît, l'humanité en a pour quatre ans.

Prose continua sa lecture en songeant aux gènes insecticides qu'on intégrait aux OGM sans avoir testé leurs conséquences à long terme sur les insectes autres que ceux visés. Pour justifier leur absence de prévoyance, les dirigeants des multinationales alimentaires appliquaient leur maxime favorite : « On traversera le pont quand on sera rendu à la rivière »... Le problème, c'était qu'une fois rendu, il risquait de ne pas y avoir de pont... et peut-être même plus de rivière.

Au huitième article, il ajouta quelques mots sur la feuille quadrillée :

... épiceries attaquées aux États-Unis...

Puis, quelques articles plus loin :

... émeutes en Inde. Entrepôts de riz saccagés...

C'étaient encore des événements relativement isolés. Mais il y avait toutes les chances que ça se généralise. Et alors, si la production mondiale de céréales diminuait, comme il était prévisible qu'elle le fasse...

Il resta un bon moment immobile, le porte-mine dans la main, en se demandant si toute cette recherche qu'il effectuait le mènerait quelque part. Bien sûr, cela satisfaisait sa manie compulsive de compilation et de classement. Sa paranoïa, aussi, aurait ajouté Brigitte en riant.

Le souvenir de la jeune femme réveilla sa culpabilité. Il se demandait si les informations qu'elle lui avait fournies, le travail qu'elle avait accepté d'effectuer pour lui, n'avaient pas contribué à sa mort... Bien sûr, l'explication la plus plausible était celle que semblaient avoir retenue les policiers : elle avait été éliminée à cause de ce qu'elle savait du processus de nettoyage génétique. Mais ce n'était qu'une explication plausible. Pas une certitude...

Et si c'était vraiment pour ça qu'on l'avait fait disparaître, était-ce pour la même raison qu'on avait tiré sur lui ? Au cas où elle lui aurait confié des informations sur le sujet ?... Peut-être que ce n'était pas simplement un illuminé ameuté par la rhétorique de HEX-Radio qui l'avait pris pour cible...

Ces questions le ramenèrent à sa supposée paranoïa. Était-il paranoïaque ?... Il s'était souvent posé la question. La réponse variait. Tout dépendait du sens que l'on donnait au mot. Si on en faisait un synonyme de tendance à la délusion, à imaginer des complots là où il n'y en avait pas, il n'était pas paranoïaque. Au contraire, il avait pour passion de collectionner les faits et de documenter les relations entre les faits.

Mais si on faisait de la paranoïa un intérêt à débusquer les intentions cachées, une propension à ne rien tenir pour acquis, à mettre au jour des stratégies occultes mais existantes – bref, à saisir la réalité sous l'angle des enjeux de pouvoir masqués –, alors oui, il était paranoïaque.

Ses pensées furent interrompues par la sonnerie du téléphone.

— Oui.

— Ici News Pimp, de HEX-Radio.

— Je ne suis pas intéressé à vous donner d'entrevue.

— Avant de répondre, tu pourrais au moins écouter ce que j'ai à dire.

Prose résista à son impulsion de raccrocher immédiatement. Il détestait se faire tutoyer de la sorte. La curiosité en lui l'emporta néanmoins sur l'exaspération.

— Je te propose un quart d'heure, enchaîna rapidement News Pimp. Tu dis ce que tu veux. Sans interruption. Sans intervention de personne. Après, tu réponds à des questions durant un quart d'heure... Tu peux pas dire que c'est pas *fair* !

— Je n'ai rien à dire sur ce qui est arrivé à Brigitte Jannequin. Ni sur l'attentat contre le laboratoire de BioLife Management. Je ne sais rien.

— Tu as sûrement quelque chose à dire sur d'autre chose. Quelqu'un qui se retrouve du jour au lendemain une célébrité sur Internet... Je sais que ça doit pas être drôle d'avoir un *pool* sur sa tête, mais que tu le veuilles ou non, tu es devenu une personnalité publique. Le monde a le droit de te connaître.

— Et moi, j'ai le droit à ma vie privée, répondit sèchement Prose.

— Si tu refuses de venir, le monde va penser que t’as quelque chose à cacher. Tu vas recevoir encore plus d’appels et de *e-mails*. Tandis que si tu dis ce que t’as à dire...

Prose savait que News Pimp avait en partie raison. Plus il refuserait de parler, plus il donnerait prise aux rumeurs qui circulaient sur lui. Par contre, il était loin d’être certain que de faire une intervention publique les calmerait.

— Écoutez, dit-il, je vais réfléchir à votre proposition.

— Réfléchir, ça veut dire quoi ?

— Disons que je vous donne une réponse dans deux jours.

— *Come on, man...* Deux jours, dans le monde de l’information, c’est une éternité. Faut battre l’affaire pendant qu’elle est chaude ! Si tu me donnes le OK, je peux t’arranger ça pour le *show* de ce soir.

— Tout de suite, ma réponse serait non.

— Qu’est-ce que tu veux ? Un cachet ?

— Ça n’a rien à voir avec l’argent.

Le ton de Prose était de plus en plus impatient.

— OK, je te laisse deux jours, fit News Pimp.

Après avoir raccroché, Prose se dit qu’il avait seulement reporté le problème. La question restait entière. D’une part, la proposition pouvait être intéressante. Les quinze minutes à *Parano.com*, il pouvait les utiliser pour parler de tous les recoupements qu’il avait faits sur la question des céréales. C’était en plein dans leur créneau. Pour une fois, ça toucherait à des enjeux réels... D’un autre côté, ça pouvait aussi être un piège : on le laisserait parler pendant quinze minutes, puis, sans s’occuper de ce qu’il aurait dit, on le harçèlerait sur l’histoire du laboratoire et sur le *pool* qu’il y avait sur sa tête... Et tout continuerait comme avant. Probablement en pire.

KOMO-TV, 9h33

... L’ARRESTATION DE NEUF PERSONNES ET LA SAISIE D’UNE DEMI-TONNE DE COCAÏNE. L’OPÉRATION CONJOINTE DE LA DEA, DU DÉPARTEMENT DE POLICE DE SEATTLE A PERMIS...

New York, 9h37

Skinner entra dans la pizzeria, repéra l’homme qu’il devait rencontrer et alla s’asseoir sur la banquette devant lui.

Monky avait toujours les mêmes vêtements noirs, le même col mao et le même crâne rasé qui lui donnaient l’air d’un moine bouddhiste qui se serait rallié à Darth Vader.

— Vous avez décidé de modifier mon karma ? demanda Monky.

— Qu’est-ce que vous fait dire ça ?

— Si ce n’était pas important, vous auriez téléphoné.

— Vous déménagez à Londres. Un travail de surveillance.

Comme à son habitude, Monky ne manifesta aucune réaction.

— Qui dois-je surveiller ? se contenta-t-il de demander.

— Les plus hautes autorités du Consortium.

— Toutes ?

Skinner esquissa un mince sourire.

— Non. Vous aurez une cible particulière.

— Difficile à approcher ?

— Vous allez travailler pour lui. Comme adjoint exécutif et garde du corps. Évidemment, vous allez me tenir informé de ses faits et gestes.

Quatorze minutes plus tard, Skinner sortait de la pizzeria et prenait un taxi. Pendant le trajet, il relut le message que Fogg lui avait expédié plus tôt sur son BlackBerry. Une fois décodé, il ne faisait que quelques lignes.

En plus de monsieur Grava, madame Pond va désormais avoir recours à vos services. Une communication de sa part suivra sous peu.

Skinner avait effectivement reçu un message dans l'heure suivante. Cette fois, le message s'étalait sur plusieurs pages. Il comprenait les grandes lignes du projet Tsunami. C'était d'abord pour cette raison que Skinner était venu à New York. Il allait activer un nouveau réseau des US-Bashers.

Mais avant, il devait rencontrer Hussam al-Din, son contact avec les islamistes.

Montréal, studio de HEX-Radio, 9h45

Bastard Bob avait sérieusement entamé son troisième verre de café. Fidèle à lui-même, Philo Freak ne buvait que de la tisane. Aujourd'hui, il avait opté pour tilleul menthe. Il en était encore à sa première tasse.

— C'est à mon tour d'avoir une question pour toi, dit-il.

— *Shoote !*

— C'est vrai que t'as commencé à stocker de la nourriture dans ta cave ?

La question prit Bastard Bob au dépourvu. Il jeta un regard contrarié à son coanimateur. C'est néanmoins sur un ton joyeusement ironique qu'il répondit :

— Les nouvelles vont vite !

— Comme ça, c'est sérieux ?

Philo Freak semblait sincèrement étonné.

— T'as vu comme moi ce qui se prépare : on va avoir une pénurie à la grandeur de la planète. L'avenir appartient à ceux qui voient plus loin que les autres ! À ceux qui pensent à long terme !

— T'exagères ! C'est pas encore la catastrophe.

— Pas encore. C'est justement pour ça qu'il faut commencer à stocker. Faut en profiter avant que les prix montent... Moi, j'ai déjà commencé. Les prochaines semaines, je remplis ma cave.

— Tu vas te retrouver avec des caisses et des caisses de nourriture en trop.

— C'est justement ça, l'idée. Quand le monde va se réveiller, les prix vont monter en flèche. Imagine le profit que je vais faire en vendant mes surplus.

— C'est un peu crosseur, non ?

La réplique indisposa sérieusement Bastard Bob. Il s'efforça de garder un ton pédagogique, comme lorsqu'on essaie de faire comprendre une évidence à une personne particulièrement bouchée.

— Ce serait crosseur si je faisais ça dans le dos du monde. Si j'utilisais des informations que les gens n'ont pas. Mais je le fais ouvertement. La pénurie alimentaire qui s'en vient, tout le monde est au courant. Tout le monde peut faire comme moi. Je conseille à tous ceux qui nous écoutent de le faire. Après, ce qu'ils font, c'est leur problème. Mais ils sauront qui blâmer quand les épiceries seront vides.

— Si je t'avais pas posé la question...

Bastard Bob avait l'air de plus en plus contrarié, presque furieux.

— Si tu n'avais pas posé la question, t'aurais pas *scoopé* mon sujet de la deuxième heure. C'est avec ça que je voulais commencer.

Puis, changeant de ton pour s'adresser aux auditeurs, il ajouta :

— On met une toune, le temps que j'explique les choses de la vie à mon ami Philo, et on revient avec notre chronique « Le débile de la semaine ».

Une pièce musicale se fit entendre. La lumière indiquant qu'ils étaient en ondes s'éteignit.

— C'est quoi, ton hostie de problème ? explosa Bastard Bob. Tu es sur mon *show*. Et sur mon *show*, j'invite pas du monde pour qu'ils viennent me planter !

Philo Freak semblait peu impressionné.

— Prends ça zen, Bastard... Si on peut plus s'amuser...

— Une autre de même et tu vas aller t'amuser ailleurs.

État du Montana, un ranch, 9h23

Ce n'était pas une réunion officielle. À l'abri du regard inquisiteur des médias, les discussions étaient plus libres, les problèmes abordés de manière plus crue. Aucun journaliste ne les attendrait à la sortie de la salle de réunion pour essayer de leur faire expliquer les compromis auxquels ils étaient parvenus à la condition de ne pas les révéler !

Pour l'occasion, les ministres chargés de la sécurité de chacun des pays du G-8 étaient accompagnés de leurs collègues de l'Agriculture. Des représentants de l'Inde et de la Chine assistaient également à la réunion. Ils étaient tous arrivés la veille par hélicoptère sur le ranch de Tyler Paige, le responsable américain du Department of Homeland Security.

Chacun des ministres de l'Agriculture avait commencé par dresser le bilan de la situation dans son pays : état de la contamination des céréales, prévision des pénuries pour les prochaines années... Les chiffres annoncés étaient tous plus ou moins « nettoyés ». Cela allait de soi. Après tout, il s'agissait d'informations stratégiques dont d'autres pays auraient pu tirer avantage. Mais la gravité de la situation était suffisamment reconnue pour inciter les représentants à un minimum de transparence.

Une fois le tour de table terminé, Paige prit la parole.

— Je pense que le constat est assez évident pour qu'on passe au point suivant de l'ordre du jour.

Son regard parcourut l'assistance.

— Il faut décider de ce qu'on fait pour la recherche, reprit-il. Il faut décider de la manière dont on gère les pénuries et de l'attitude à adopter face à nos populations.

Les ministres tournèrent quelques pages des dossiers ouverts devant eux. La section « recherche » commençait par une page sur laquelle il n'y avait qu'un seul mot :

HomniFood

— C'est le candidat que notre sous-comité recommande. À son avis, c'est la firme la mieux équipée pour piloter la recherche sur le plan mondial.

Il tourna la page. Cette fois, une liste de vingt-deux noms couvrait la page.

— Vous avez ici la liste des entreprises qu'il faut intégrer au projet.

— Par intégrer, vous entendez quoi, exactement ? demanda la ministre de l'Intérieur de la France.

— L'idéal serait que HomniFood les achète et les restructure en fonction des objectifs poursuivis. Cette solution est toutefois impraticable. D'une part, elle susciterait une vague de protestations qui intéresserait les médias ; d'autre part, elle attirerait l'attention sur HomniFood elle-même, qui n'a pas intérêt à apparaître comme exerçant un contrôle mondial. Aussi, différentes mesures de contrôle indirect sont prévues pour chacun des cas : achat par des fonds de *private equity* ou par des fonds souverains, remplacement de personnel clé, regroupement de certaines entreprises... C'est ce que vous trouvez dans les pages suivantes.

— Ça ne règle pas tous les problèmes, fit remarquer le délégué britannique. Il faudra que nous mettions nous-mêmes l'épaule à la roue.

Des hochements de tête marquèrent l'approbation de l'assemblée.

— Je ne parle pas seulement de faciliter les consolidations et les prises de contrôle, poursuivit le Britannique. Si on veut que ce projet de recherche réussisse, il faudra le subventionner... libéraliser les lois sur la recherche génétique... améliorer la protection des brevets...

Il se tourna vers le directeur du DHS, esquissa un sourire.

— Je ne sais pas comment vos fondamentalistes chrétiens vont trouver ça !

— Tant qu'on ne touche pas au génome humain, répondit Paige, il y a moyen de les contrôler.

— Il faudra aussi favoriser l'apport de capital privé dans ces entreprises.

— Vous pensez à des mesures fiscales ? demanda le Français.

— Bien sûr, cela va nécessiter des mesures fiscales, répondit le Britannique. Mais je pensais aussi à quelque chose comme les bons de la Victoire pendant la Deuxième Guerre mondiale... à des loteries... Tous ces

projets pourraient être intégrés dans le cadre d'une guerre contre la faim.

— On devrait plutôt présenter la chose comme la défense du patrimoine alimentaire mondial, suggéra l'Allemand. Ça donne une image moins agressive et ça inculque l'idée qu'il est menacé. En Allemagne, ce serait beaucoup mieux accepté.

— Pourquoi ne pas utiliser les deux types de programme ? fit Paige. Chacun contribuera au programme qui correspond le mieux à son idéologie... La seule chose qui importe, c'est que le plus grand nombre de gens y mettent de l'argent.

La discussion se poursuivit pendant plusieurs minutes. Des serveurs vinrent s'enquérir discrètement de ce que désiraient boire les participants réunis autour de l'immense table en bois.

— Est-ce que je peux considérer que j'ai votre accord sur cette partie du projet ? demanda Paige en profitant d'un silence dans la conversation.

Une vague de murmures affirmatifs lui répondit.

— Nous en sommes donc à notre dernier point : la gestion des pénuries.

Il y eut de nouveaux bruits de feuilles tournées.

— Nos experts ont étudié les différents moyens de mettre en place une forme de rationnement, fit le délégué allemand. L'introduction d'un système de coupons dans chaque pays entraînerait des coûts prohibitifs. Sans compter que ça provoquerait l'apparition d'un marché noir dans les jours suivant la mise en place du système. Les groupes criminels se lanceraient dans l'extorsion des coupons auprès des groupes les plus démunis... Notre conclusion est qu'on ne peut pas contrôler le rationnement en passant par les individus.

— Et par les fournisseurs ? demanda le Français.

— Ça favorise encore plus le marché noir. Déjà, les groupes criminels font des razzias contre les centres de distribution dans les pays où il y a de l'aide alimentaire.

— Sans parler des files d'attente quand les magasins sont vides, fit le ministre russe de l'Agriculture. C'est très mauvais pour l'image du pouvoir.

— Entièrement d'accord, approuva l'Allemand. C'est pourquoi nos spécialistes nous recommandent de nous en remettre au système actuel.

Les yeux de tous ses collègues se fixèrent sur lui. L'Allemand prit le temps de soutenir leurs regards interrogateurs en souriant pendant quelques secondes.

— Le marché, dit-il. Tout le monde y est habitué. Plus une chose est rare, plus son prix est élevé. Les gens sont entraînés à faire ce genre de raisonnement. Il suffit de nous assurer que les prix reflètent correctement la disponibilité de la nourriture.

— Si les prix continuent de monter, il va y avoir encore plus de protestations, fit l'Italien. Déjà, les policiers ont de la difficulté à contrôler les foules.

— C'est vrai, renchérit le Français. Il faudrait au moins prévoir des

centres de distribution pour les plus pauvres.

— Par contre, reprit l'Allemand, s'il y a suffisamment d'informations dans les médias pour inquiéter les gens, les classes moyennes vont se mettre à stocker la nourriture, à l'économiser...

— Un autre avantage du système de marché, ajouta le Britannique, c'est qu'avec des prix suffisamment élevés, leur peur d'en manquer va prendre le dessus sur leur idéologie : ceux qui vont continuer à protester contre les OGM vont se faire lyncher par le public.

Paris, 16h44

Blunt regardait les différents écrans couverts de chiffres en se demandant duquel Poitras extrairait une nouvelle série d'informations. Ce fut finalement celui à sa gauche qui s'anima, le tableau de chiffres étant remplacé par une série de titres de nouvelles que Poitras faisait défiler.

— Ce sont tous des incidents qui concernent des entreprises impliquées dans le commerce des céréales et l'alimentation, dit-il.

— Personne n'a encore fait de recoupements ? demanda Blunt.

— La plupart des entreprises ont plusieurs activités et elles ne sont pas toutes regroupées dans la même industrie. Celles qui font les recherches sur les céréales sont surtout dans les biotechs ; les distributeurs sont dans la consommation de base... Et la plupart des producteurs de céréales ne sont pas cotés en Bourse.

— Qu'est-ce qui va arriver ?

— Pour le moment, il y a de l'activité sur les compagnies ciblées explicitement par Les Enfants de la Terre brûlée. Les analystes conseillent à leurs clients de réduire leurs positions. Plus tard, si les compagnies sont vraiment en difficulté, les *hedge fund* qui s'occupent de fusions-acquisitions vont racheter leurs actions et vendre celles des entreprises qui se positionnent pour les acheter... Avant, on va voir le prix des contrats à terme sur les céréales partir à la hausse. Ça, c'est déjà commencé. La plupart des céréales sont fortement en contango... Mais si les attentats se poursuivent, on n'a encore rien vu. Ça va être comme pour le pétrole quand les menaces de guerre au Moyen-Orient s'amplifient.

— Si tu le dis...

Poitras partit à rire.

— Désolé... Je peux traduire en langage humain, si tu veux.

— Je pense que j'ai compris l'essentiel. La liste d'incidents vient d'où ?

— Je l'ai construite à partir des nouvelles de Reuters. Puis j'ai vérifié sur Bloomberg. Il n'y a pas beaucoup de différences entre les deux sources.

— C'est rassurant, non, que les nouvelles ne changent pas trop d'une source d'information à l'autre ? fit Blunt avec un sourire.

— Tant que ce n'est pas parce que l'une des deux a copié sur l'autre !

Le sourire de Blunt s'élargit. Poitras se leva de sa chaise à roulettes et s'étira. Puis il alla à la petite cuisine se chercher une bouteille d'eau minérale.

Quand il revint au bureau, Blunt n'avait pas bougé de son fauteuil. Il semblait plongé profondément dans ses pensées. Poitras se rassit devant les écrans et fit apparaître une nouvelle série de données.

— À ton avis, à qui ça peut profiter ? demanda Blunt.

— Hier, je t'aurais dit HomniFood. Mais avec l'attentat contre leur président...

— Est-ce que ça affecte la compagnie ?

— C'est justement ce que je regardais.

Il lui montra un des écrans du doigt.

— Après l'annonce de la nouvelle, le titre a perdu sept pour cent. Mais il est déjà en train de remonter.

— Et c'est rapide ?

— La compagnie n'a rien perdu de sa capacité de production. Elle a des réserves financières de plusieurs milliards pour financer la production de son fongicide et des souches résistantes de céréales. Deux pays ont déjà annoncé leur intention de collaborer avec eux. D'autres devraient suivre... Ils nagent dans l'argent ! Il va probablement leur en rester assez pour acheter plusieurs de leurs concurrents en difficulté.

— Et si les empoisonnements continuent ?

— À moins que leur fongicide et leurs souches résistantes soient de la frime, le prix de leurs actions va exploser...

— Est-ce qu'il y a moyen de savoir s'il y a des gens qui se placent pour profiter de ce qui va arriver ?

— Il suffit de regarder quatre choses. Ceux qui ont déjà investi dans HomniFood, ceux qui achètent des options d'achat sur le titre, ceux qui vendent à découvert les titres des compagnies mentionnées par les terroristes et ceux qui achètent des contrats à terme sur les céréales de façon massive en escomptant une hausse des prix... Avec ça, tu devrais avoir une bonne idée de qui veut prendre avantage d'une catastrophe sur les céréales.

— Tu peux le faire ?

— J'ai commencé. Mais je n'ai pas trouvé grand-chose avant les annonces des Enfants de la Terre brûlée.

— Et après ?

— Ce n'est pas clair. C'est peut-être des spéculateurs qui ont décidé de profiter de la nervosité du marché.

— Tu peux expliquer ?

— Si j'achète des options d'achat sur un contrat à terme à un prix d'exercice supérieur au prix courant, tout ce que je risque, c'est le prix de l'option : autrement dit, presque rien. C'est comme miser sur un billet de loto. Si le prix ne monte pas, je perds le prix que m'a coûté l'option. Mais si le prix se met à monter, je peux exiger qu'on me vende la quantité de céréales déterminée par le contrat à terme, au prix inscrit sur le contrat.

— Quelle que soit la hausse qui est survenue ?

— Exactement ! Quelle que soit la hausse !... Si elle est importante et que

tu as acheté beaucoup de contrats, c'est l'équivalent du gros lot au casino... Et si tu es sûr de ce qui va se passer, tu vends des options de vente : avec la prime que tu reçois, tu compenses celle que tu paies. C'est comme si tu finanças ton billet de loto que tu sais gagnant en vendant un billet de loto que tu sais perdant.

— On a le droit de faire ça ?

— En finances, si c'est assez compliqué, on peut faire ce qu'on veut, répliqua Poitras avec un sourire ironique. Mais c'est à mon tour de te poser une question : c'est quoi, la probabilité que les terroristes donnent suite à leurs menaces ?

— Quatre-vingt-un virgule six cent quarante-trois pour cent, je dirais... Environ.

La précision du chiffre fit sourire Poitras.

— Et la probabilité que la contamination s'étende à la planète ?

— Cinquante-six pour cent.

— Pas de décimales ?

— Les données sont trop incertaines, répliqua Blunt, imperturbable. Pourquoi tu me demandes mes prévisions ?

— Parce qu'il faut que je décide ce que je vais faire de l'argent de la Fondation.

Fort Meade, 11h08

L'image à l'écran présentait un plan d'ensemble des gens réunis autour de la table en bois. Paige avait la parole.

Messieurs, je propose qu'on fasse une pause avant d'aborder notre troisième point.

Tate releva les yeux de l'écran. « Il veut que les gens aient le temps de discuter en privé de façon informelle », songea-t-il. « Il doit lui rester du travail au corps à effectuer. »

Il se leva de son bureau et regarda un autre moniteur où défilait une liste de nouvelles. Une des lignes était en rouge.

La mort de Frank Cooper, président et chef de la direction d'HomniFood, ne changera pas les orientations fondamentales de l'entreprise. Dans une déclaration qui se voulait rassurante pour les investisseurs et les clients de l'entreprise...

Rien qui réclamait son attention de manière urgente. Il faudrait simplement qu'il envoie un message à Blunt, au cas où l'information lui aurait échappé... ce qui était peu probable.

Tate regarda un autre moniteur, qui diffusait en direct une allocution du président de la France... Rapidement, il cessa de l'écouter. Son esprit revint à la réunion au ranch de Paige, ce qui le fit sourire. Ce dernier avait eu beau se surnommer le « tsar » de la lutte au terrorisme, il n'était même pas foutu de protéger efficacement son ranch contre l'écoute électronique.

Tate se demandait à quelle version abrégée de cette rencontre il allait avoir droit par les canaux officiels... Et ça, c'était à la condition qu'on lui en parle !

Il prit son portable et téléphona à son courtier.

Deux minutes plus tard, il avait acheté pour cinquante mille dollars d'options d'achat à long terme sur le titre d'HomniFood. Son courtier l'avait convaincu d'utiliser cette stratégie plutôt que d'acheter simplement le titre à son cours actuel : il multiplierait ses profits.

Ce que Tate ne savait pas, c'était que le courtier avait lui-même pris une position deux fois plus importante que celle de Tate sur les mêmes options.

État du Montana, un ranch, 10h42

— Le problème majeur va être de contrôler la population, fit le ministre de l'Intérieur de l'Italie.

Il se tourna vers le Chinois avant d'ajouter :

— Nous n'avons pas tous votre expérience... ni votre avantage en ce qui a trait aux médias.

Le Chinois sourit.

— Si on faisait le quart de ce que vous faites... reprit l'Italien.

— Je n'ai jamais compris votre attitude, répondit le Chinois. Vous admettez pourtant que l'information est un instrument de pouvoir... Je me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas.

— Alors, pourquoi cet instrument de pouvoir n'est-il pas entre les mains de ceux qui sont élus pour exercer le pouvoir ?

— *Check and balance*, répondit Paige. Mais je suggère que nous poursuivions cette discussion philosophique après la réunion. J'aimerais entendre le point de vue de chacun d'entre vous sur le sujet qui nous occupe.

Le Britannique fut le premier à prendre la parole.

— Si la menace alimentaire est suffisamment prise au sérieux, dit-il, les gens vont accepter qu'il y ait plus de contrôles. La chasse aux terroristes islamistes et aux écoterroristes devrait nous donner les moyens de contrer les contestations les plus excessives... Mais – et j'insiste ! – il faut que la menace soit crédible : on ne peut pas se permettre une réédition de l'épisode des armes de destruction massive.

Tous les yeux se tournèrent vers Paige, curieux de voir sa réaction. Impassible, ce dernier se contenta d'attendre la suite.

Ce fut le Russe qui enchaîna.

— Pour imposer notre message, nous devons nous assurer d'un contrôle efficace des médias. Chez nous, ça ne devrait pas soulever de difficultés, ajouta-t-il avec un sourire retenu. Mais chez vous...

— Pour la France, répondit la ministre française de l'Intérieur, une tentative pour établir un contrôle direct des médias serait éminemment contre-productive. Quand les Français peuvent se plaindre d'une chose dans les médias et dans les cafés, ils peuvent la supporter indéfiniment... Ce dont nous avons besoin – et là, je suis d'accord avec mon collègue russe –, c'est que, partout sur la planète, la menace alimentaire fasse la une des médias. Peu

importe ce que les gens en disent. L'important, c'est l'impact. Il faut que tout le monde en parle. Que ça devienne le cadre à l'intérieur duquel tout le monde pense.

Une série de hochements de tête approuva sa déclaration.

— Et le terrorisme islamiste ? demanda l'Américain.

— Ce n'est plus notre priorité.

— Ils peuvent bien faire sauter une ambassade ou une église ici et là, ajouta le Britannique. En termes de dégâts, ça ne peut pas se comparer à ce que représente le terrorisme alimentaire.

www.buyble.tv, 12h03

... VOUS ÉCOUTEZ BUYBLE-TV, LA TÉLÉ OÙ ON PEUT ACHETER SON CIEL ET FAIRE DE L'ARGENT EN LE VENDANT À D'AUTRES. CETTE SEMAINE, TOUS LES PROFITS GÉNÉRÉS PAR LA VENTE DE BIBLES SERONT ACHEMINÉS AUX MISSIONNAIRES QUE NOUS SUBVENTIONNONS EN AFRIQUE CENTRALE, OÙ LE TAUX DE CONVERSION A BONDI AU COURS DES DERNIÈRES SEMAINES, POUR ATTEINDRE...

Montréal, 12h16

Comme chaque fois qu'il était obligé de différer un repas, l'inspecteur-chef Théberge était d'humeur brouillonne. Depuis la fin de l'avant-midi, les bousculades dans les épiceries s'étaient multipliées. Il y avait également eu plusieurs vols de nourriture.

La plupart des personnes interpellées avaient fourni la même explication : il y aurait bientôt une pénurie de nourriture ; elles avaient le droit de faire des provisions pour ne pas mourir de faim. Les autorités essayaient de cacher la situation au public, mais les gens savaient à quoi s'en tenir ! Il n'était pas question qu'ils se fassent prendre quand il n'y aurait plus rien dans les épiceries et qu'il n'y aurait plus moyen d'acheter de nourriture !

Certains semblaient réellement affolés par la possibilité d'une pénurie, mais d'autres prenaient la chose avec le sourire, comme si ce n'était qu'une occasion d'affaires. Ceux-là avaient procédé à des achats massifs et ils avaient été agressés au cours des incidents, alors que leurs agresseurs se retrouvaient surtout parmi ceux qui étaient paniqués et dont les moyens financiers étaient limités.

Ils avaient cependant tous un point commun : ils avaient appris l'imminence de la pénurie en écoutant HEX-Radio, ce qui expliquait la présence de l'inspecteur-chef Théberge au domicile de Bastard Bob.

— C'est quoi, l'idée d'envoyer les gens vider les épiceries ? demanda Théberge.

— Je n'ai envoyé personne nulle part. J'ai simplement dit que moi, je faisais des provisions.

- Et vous n'avez pas pensé que les gens vous prendraient au sérieux ?
- J'espère bien qu'ils me prennent au sérieux !
- Vous êtes une belle ordure !

Bastard Bob regarda un instant Théberge en silence avec un sourire ironique.

— Toute cette discussion est ridicule, dit-il. On ne pourra jamais s'entendre. Vous n'êtes même pas capable d'imaginer que je puisse penser réellement ce que je dis.

Théberge supprima la réplique qui lui était venue à l'esprit. C'était vrai qu'il n'avait pas envisagé la possibilité que l'animateur puisse être de bonne foi.

— De quelle manière est-ce qu'il faut que je vous le dise ? reprit Bastard Bob sur un ton insistant. Il y a réellement une pénurie qui nous menace. Les débiles de Terre brûlée vont continuer d'empoisonner de la nourriture... J'en suis convaincu. Certain. Complètement sûr... Et ceux qui auront stocké de la nourriture auront plus de chances de s'en tirer... Avouez que vous n'avez pas pensé à ça !

En lui-même, Théberge était obligé d'admettre que cette hypothèse ne lui avait pas effleuré l'esprit. Peut-être parce qu'il craignait inconsciemment qu'elle soit vraie. Mais ça ne justifiait en rien l'irresponsabilité de l'animateur.

— Supposons, fit Théberge. Supposons que ce soit vrai... Vous, avez-vous imaginé un instant ce que peut provoquer une déclaration comme celle que vous avez faite ?

— Ma job à moi, c'est de rendre publique l'information disponible. Ce que les gens en font, c'est leur problème.

Théberge le regarda longuement. Puis il lui demanda :

— Vous croyez vraiment ce que vous dites ?

— Et vous, la liberté d'expression, vous y croyez ?... C'est comme ça que fonctionne la société. Chacun a accès à l'information et chacun en dispose au mieux de ses intérêts. C'est à chacun de décider. Moi, j'assure un service essentiel pour que le système fonctionne : je donne accès à l'information.

— Et si vos belles informations ont pour effet de pousser les plus vulnérables à la violence ? à des gestes désespérés ?

— Ce n'est pas mon rôle de surprotéger les gens. La connaissance amène toujours une certaine dose de désespoir : on appelle ça de la lucidité. Et ça fait partie de ce qu'on appelle devenir adulte.

— Autrement dit, vous militez pour l'élévation intellectuelle du débat social.

Le sourire de Bastard Bob s'élargit.

— Vous me plaisez, inspecteur Théberge. Pour un flic, vous argumentez plutôt bien. Vous avez même un certain sens de l'humour. Mais il y a un point qui nous sépare.

— Je serais étonné qu'il n'y en ait qu'un seul.

Bastard Bob poursuivit sans s'occuper de la remarque du policier.

— Moi, je respecte l'intelligence des gens, dit-il. Je pense qu'ils sont suffisamment adultes pour qu'on leur dise la vérité... Vous, vous les croyez infantiles. Vous pensez qu'il faut choisir ce qu'on leur dit. Je vous regarde et je comprends que des gens puissent se prononcer de bonne foi en faveur de la censure.

Puis il ajouta, comme si cela devait clore le débat :

— Ça se ramène à l'image qu'on se fait de l'être humain : un individu adulte et libre... ou un être infantile qu'il faut protéger de lui-même.

— Je dirais plutôt que ça se ramène à une question d'argent, répliqua doucement Théberge. Il y a ceux qui ont intérêt à ce que la vie soit pacifiée et il y a ceux qui ont intérêt à créer des émeutes parce que ça fait monter les cotes d'écoute.

— Comme il vous plaira.

— Au lieu de vous contenter d'emprunter une expression ici et là à Shakespeare, vous auriez intérêt à le lire. Comme réflexion sur la violence, ça pourrait vous ouvrir les idées !

Genève, 19h25

Jean-Pierre Gravaud regardait les journalistes avec un mélange de satisfaction et de sentiment de dérision. De la part d'un nouveau président, ils s'attendaient tous à un programme de restructuration de l'entreprise, à l'énoncé de grandes orientations. Bref, à des propos lénifiants pour rassurer les actionnaires. Ils allaient avoir une surprise.

— Mesdames, messieurs, je suis conscient de l'heure inhabituelle à laquelle j'ai convoqué cette conférence de presse. Je suis désolé si cela vous occasionne un quelconque inconvénient. Je tiens à faire le point avec vous sur un certain nombre de sujets que j'estime d'intérêt public. Vous comprendrez dans quelques minutes pourquoi je ne pouvais attendre à demain.

Son regard parcourut de nouveau les journalistes puis acheva sa course sur la forêt de micros sur la table.

— Si vous le permettez, je vous épargnerai les énoncés habituels de bonnes intentions, les blagues élaborées par les spécialistes en communication ainsi que les détails de mon CV. La situation est grave et HomniFood entend faire sa part dans la lutte qui s'annonce pour assurer la survie alimentaire de la planète.

Il fit une pause. Il avait maintenant leur attention.

— J'annonce la signature de deux ententes, avec l'Inde et Israël, pour la construction de centres de production de céréales génétiquement modifiées capables de résister au champignon tueur. D'autres ententes sont en voie de finalisation et seront annoncées dans les jours qui viennent.

Inutile de préciser que l'annonce de ces premières ententes mettrait de la pression sur les autres pays puisque les projets seraient réalisés dans l'ordre des signatures. Les derniers à signer risquaient fort de devoir attendre un an ou plus le début des mises en chantier.

Dans l'assistance, des mains se levèrent.

— S'il vous plaît, un peu de patience, fit Grava. J'ai encore quelques annonces à faire.

Les mains se baissèrent. Tout le monde s'était imaginé que cette nouvelle justifiait à elle seule la tenue d'une conférence de presse.

— Je veux aussi annoncer la signature d'une alliance de long terme avec Greenspam, la société qui est *la* référence en matière de suivi de performance environnementale pour l'industrie alimentaire. Toutes les nouvelles usines d'HomniFood seront évaluées par Greenspam. Nous sommes fiers d'annoncer que tous nos produits, y compris ceux des anciennes usines, seront désormais certifiés et porteront le sceau Greenspam.

L'annonce était rigoureusement exacte. Grava avait omis un seul détail : Greenspam serait désormais contrôlée en sous-main par HomniFood. Rien d'officiel. Mais, parfois, certains arrangements informels, particulièrement lorsqu'ils étaient assortis de menaces et de récompenses, étaient plus sûrs que des contrats... L'entreprise ferait tout ce qu'il faudrait pour sauver les apparences et justifier la certification des produits. Certaines critiques seraient même faites sur certaines usines ou certains produits pour donner un vernis de crédibilité aux décisions de certification. Mais la curiosité de Greenspam serait bridée et certains secteurs des activités d'HomniFood demeureraient à l'abri des gros sabots des certificateurs.

Des murmures parcoururent l'assistance. Quelques mains se levèrent. Grava les ignora.

— J'annonce également que, désormais, le tiers des profits réalisés par nos usines sera redistribué sous forme de nourriture et de services de santé aux populations environnantes. En tant que citoyen corporatif, HomniFood estime juste et équitable de redistribuer cette part des profits aux populations qui lui font confiance et qui travaillent dans ses usines.

Grava souriait. Il devait se retenir de ne pas rire ouvertement. C'était d'une ironie délicieuse. L'entreprise fixait ses prix de manière à doubler ses profits puis elle en redistribuait une partie en « largesses ». Au net, les profits augmentaient de trente-trois pour cent !

— C'est la preuve que le capitalisme bien compris peut contribuer non seulement à l'enrichissement de l'humanité, mais à l'avancement de la justice sociale et des droits économiques des populations.

— Autrement dit, vous les achetez ? ironisa un reporter.

— Si vous voulez dire que les entreprises qui traitent convenablement leurs employés et la population locale les achètent, je veux bien admettre que nous les achetons. Personnellement, je trouve cette attitude plus morale que de les laisser dans la pauvreté sous prétexte de respecter leur « authenticité ». Mais peut-être n'avons-nous pas les mêmes valeurs...

— Ce que vous leur donnez n'est rien en comparaison des profits que vous réalisez.

Pour répondre, Grava adopta un ton plus grave.

— Au cas où vous ne l’auriez pas saisi, dit-il, nous sommes face à une crise alimentaire aux dimensions planétaires. Tous nos profits non redistribués seront investis dans la recherche et dans la construction de nouvelles usines. Car il ne faut pas se tromper : c’est l’espèce humaine comme telle dont la survie est menacée... Nous sommes à une époque du capitalisme où il faut faire payer les riches pour sauver l’humanité. Et les riches, ce ne sont pas uniquement ces quelques milliers de milliardaires éparpillés dans des yachts sur les océans du monde : c’est l’armée des classes moyennes occidentales, qui dépensent individuellement, bon an mal an, de mille à dix mille fois le revenu moyen de plus d’un milliard de personnes. Les nouveaux capitalistes, dont je me targue de faire partie, ont compris la responsabilité qui vient avec leur charge. Et c’est notre devoir de montrer l’exemple.

Les journalistes restèrent cois. Aucun ne s’attendait à ce type de discours, à la limite de la prédication.

— Vous pouvez considérer que c’est mon discours d’adieu, reprit GravaH avec un sourire. Ma tâche de président intérimaire est achevée. Je n’ai pas de plan de carrière et j’ai maintenant terminé le travail que l’on m’avait confié : trouver un remplaçant à notre président, qui est mort dans des circonstances regrettables.

— Vous ne prenez quand même pas votre retraite ? lança un journaliste.

— Ceci est ma dernière activité publique, répondit GravaH. Dans quelques minutes, je vais retrouver avec plaisir l’anonymat de la vie privée.

Il ne mentionna pas que cet anonymat était une condition indispensable pour les activités qu’il allait désormais poursuivre. Après une pause, il enchaîna sur un ton presque solennel :

— Pouvoir bénéficier d’une vie privée est un luxe largement sous-estimé et plus menacé qu’on ne le croit. Si des catastrophes alimentaires ou autres devaient survenir, précipitant des mouvements de population à l’échelle continentale...

— C’est ce que vous prévoyez ? coupa un des journalistes.

GravaH prit quelques secondes pour le regarder avant de répondre.

— Je ne pense pas qu’on puisse « prévoir » l’évolution de l’humanité. Trop de facteurs interviennent en même temps. Mais on peut travailler à se prémunir contre certains avenir possibles, contre certaines dérives... C’est désormais ce que je vais m’employer à faire, à l’abri des caméras et de l’attention publique.

Puis son visage redevint souriant.

— Laissez-moi maintenant vous présenter le nouveau président d’HomniFood, Steve Rice.

Paris, 19h37

Quand Chamane rentra chez lui, Geneviève n’était toujours pas là. Il se dirigea vers la salle d’ordinateurs en se disant qu’il faudrait qu’il se décide à lui parler. Ça ne pouvait plus continuer comme ça. Des colocataires devaient

se voir plus souvent qu'eux !

En apercevant l'écran central, il esquissa une grimace : Geneviève avait collé un *Post-it* au centre de l'écran. Elle lui demandait de l'appeler au numéro qu'elle avait inscrit au bas de la note. Le numéro lui semblait familier. Une vérification sur Internet lui apprit que c'était celui du théâtre.

Probablement pour l'avertir qu'elle ne rentrerait pas, songea-t-il. Il pensa à l'appeler plus tard. Puis il prit le téléphone.

— Geneviève ?

— Un instant, fit une voix qu'il ne reconnut pas.

Une dizaine de secondes plus tard, il entendit la voix de Geneviève :

— Allô ?

— C'est moi.

— J'avais peur que tu ne voies pas mon mot.

— Tu ne peux pas venir souper ?

— Non... mais j'aimerais que tu viennes me rejoindre. Autour de vingt et une heures, ça va ?

— Tu es sûre ?

— Pourquoi ?

— D'habitude, tu n'aimes pas que je te regarde répéter.

— Pour cette fois, on va faire une exception, dit-elle en riant.

Brossard, 13h43

La femme de l'inspecteur-chef Thérberge écoutait les informations de Radio-Canada en terminant ses mots croisés sur le coin de la table. Il lui restait encore une heure avant d'aller faire son bénévolat. Nancy, la barmaid du Palace, lui avait demandé de passer vers le milieu de l'après-midi. Une jeune danseuse voulait utiliser la filière.

... A DÉJOUÉ UN PROJET D'ATTENTAT CONTRE LA GRANDE MOSQUÉE DU HARAM À LA MECQUE. LES AUTEURS SERAIENT MEMBRES D'UN GROUPE FONDAMENTALISTE CHRÉTIEN : « LES CROISÉS DE LA VIERGE BLANCHE »...

Madame Thérberge ferma la radio, car elle ne voulait pas en entendre davantage : elle avait déjà eu sa dose de nouvelles déprimantes pour la journée.

Au téléphone, Nancy lui avait parlé de la jeune femme qu'elle allait rencontrer... Une adolescente qui dansait depuis l'âge de quatorze ans ; son ami-propriétaire-gérant, comme l'avait appelé Nancy, était un proche des motards ; quand elle était tombée enceinte, il l'avait forcée à mener sa grossesse à terme, puis il avait vendu le bébé sur le marché de l'adoption. Il lui avait ensuite donné un mois pour se « remettre en *shape* » et recommencer à danser, sinon il la vendait à un réseau d'Amérique du Sud : il n'avait pas l'intention de l'entretenir à rien faire. Le délai expirait dans cinq jours.

C'était une des danseuses du Palace qui avait parlé de la filière à la jeune femme. Elle avait mis deux semaines à se décider.

Maintenant que sa décision était prise, il fallait agir rapidement. Ces filles étaient toujours dans un état de grande fragilité. Souvent, une partie d'elles-mêmes luttait pour ne pas s'enfuir. Madame Théberge en avait trop vues changer d'idée à la dernière minute, vouloir faire une dernière tentative pour arriver à un compromis avec leur *pimp*, et qui s'étaient ensuite retrouvées à l'hôpital... ou qui avaient carrément disparu.

Elle retourna à sa grille de mots croisés. Avant même qu'elle ait fini de lire une première définition, le téléphone sonnait.

— Madame Théberge ? fit une voix qu'elle trouva immédiatement froide et désagréable.

— Oui...

— On n'aime pas beaucoup les gens qui mettent le nez dans nos affaires. La vie est courte. Un accident est si vite arrivé... À votre place, j'en parlerais à votre mari. À deux, vous allez peut-être réussir à entendre la voix de la raison.

Un déclic mit fin à l'échange.

La première réaction de madame Théberge fut de s'inquiéter pour la jeune danseuse : son « propriétaire » avait peut-être eu vent de son projet de fuite. Puis ce fut l'indignation qui prit le dessus : s'ils pensaient l'intimider, ils se trompaient.

Elle referma le journal, se leva, se rendit à la salle de bains, jeta un coup d'œil à son maquillage, nota quelques ajustements qu'elle aurait aimé y apporter, mais décida que ça suffirait pour l'instant. Il n'y avait pas une minute à perdre : elle se rendrait immédiatement au Palace.

En chemin, elle téléphonerait à Nancy pour la prévenir : elle pourrait faire appel à l'escouade fantôme. De cette façon, si le propriétaire de la danseuse décidait de se pointer au club...

Puis elle songea à son mari. Elle décida rapidement que lui parler du coup de fil était hors de question. Il avait assez de problèmes sans qu'elle lui ajoute cette source d'inquiétude. Lui qui avait déjà tendance à s'en faire inutilement pour sa sécurité !

Londres, 19h38

Lord Hadrian Killmore n'était pas mécontent. La première phase du projet se déroulait relativement bien. Désormais, les événements suivraient leur cours sans presque qu'il ait besoin d'intervenir. Il pourrait consacrer l'essentiel de ses efforts à la phase II.

Il prit un livre dans la bibliothèque et commença à lire au hasard.

En comparant la grandeur des organisations religieuses qu'on a devant les yeux avec l'imperfection ordinaire de l'homme en général, on doit reconnaître que la proportion entre les bons et les mauvais est à l'avantage des milieux religieux. On trouve naturellement aussi dans le clergé des gens qui se servent de leur mission sacrée dans l'intérêt

de leurs ambitions politiques, des gens qui, dans la lutte politique, oublient d'une façon regrettable qu'ils devraient être les dépositaires d'une vérité supérieure et non les protagonistes du mensonge et de la calomnie ; mais pour un seul de ces indignes, on trouve mille et plus d'honnêtes ecclésiastiques, entièrement fidèles à leur mission, qui émergent comme des îlots au-dessus du marécage de notre époque mensongère et corrompue.

Un sourire ironique apparut sur ses lèvres. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'un extrait de programme électoral, songea-t-il. Le programme d'un parti qui voulait raviver les valeurs religieuses et bourgeoises. Vraiment peu de gens auraient pu identifier l'auteur du livre.

Le timbre discret de son BlackBerry l'arracha à sa lecture. Pas question de ne pas répondre. Moins de dix personnes avaient ce numéro et aucune d'elles ne l'appellerait sans une raison importante.

— Oui ?

— Il y a eu un accident au laboratoire, fit la voix de madame McGuinty. Provoqué par un membre du personnel.

— Vous avez fait ce qu'il convient ?

— Il n'est plus avec nous.

— Personne n'est irremplaçable. Je suis sûr que vous trouverez rapidement quelqu'un d'autre.

— La totalité des souches de fongicide a été détruite.

— Détruite... de quelle manière ?

Le ton de Killmore était à peine plus froid.

— Le chercheur s'est barricadé dans un laboratoire. Un des gardes a tiré un coup de feu. Des éprouvettes ont explosé. Du matériel s'est enflammé. Avant qu'on ait le temps d'intervenir, le feu s'était propagé au local d'entreposage, juste à côté du laboratoire.

— Vous avez pris des mesures envers l'auteur de cette brillante initiative, j'espère !

— Lui non plus ne travaille plus pour nous.

— Bien... Et les souches de fongicide ?

— Au moins six mois pour les reconstituer, selon le chef du labo. Il faut presque repartir de zéro... Juste au moment où la production industrielle allait démarrer !

— Rappelez-lui que ces incidents ne changent rien à notre échéancier.

— Il ne sera pas très heureux.

— Il n'est pas payé pour être heureux, mais pour livrer un résultat.

Après avoir interrompu la communication, Killmore resta immobile quelques secondes, l'appareil dans la main, puis il fit un appel.

— Ici le gardien du Cénacle, dit-il. Nous allons peut-être avoir besoin de l'Arche plus rapidement que prévu. Il faut qu'on se rencontre.

Il raccrocha, retourna à son fauteuil et reprit son livre. Il l'ouvrit à

quelques endroits, mais sans parvenir à s'y intéresser.

Il se leva alors pour le ranger dans la bibliothèque, dans un espace libre à côté de *La République de Platon*. Sur l'épave, on pouvait lire : *Mein Kampf*.

Paris, 20h54

Anxieux, Chamane était arrivé largement en avance. Pour passer le temps, il avait pris une bière dans un café, à deux coins de rue du théâtre.

— J'ai une surprise pour toi, dit Geneviève en l'embrassant.

— De pouvoir te voir, c'est déjà une surprise !

— Je sais, je n'ai pas été beaucoup là ces derniers temps. Mais, crois-moi, ça valait la peine... Viens !

Elle l'amena dans les coulisses.

— C'est la porte du fond, dit-elle avec un signe de la main... Tu peux entrer, je te rejoins.

Chamane ouvrit la porte et fit deux pas dans la pièce avant de s'immobiliser.

Au centre, une immense table était couverte de plats. Assis autour, des amis de Geneviève le regardaient en souriant, un verre à la main.

— Bonne fête ! lancèrent-ils en chœur, joignant leurs voix à celle de Geneviève qui arrivait derrière lui.

Toutefois, ce qui frappa le plus Chamane, ce fut le décor. Geneviève avait trouvé le moyen de reproduire le décor virtuel de la salle de réunion des U-Bots.

Sur le mur du fond, une dizaine d'écrans de télé avaient été fixés. Sur chacun apparaissait un des amis que Chamane rencontrait fréquemment sur Internet. Tous levaient également un verre à sa santé.

— Comment t'as fait ? demanda Chamane en se tournant vers Geneviève.

— Ils m'ont aidée, se contenta-t-elle de répondre avec un geste en direction des gens autour de la table.

— Mais... quand ?

— Après les répétitions... On prenait une heure ou deux pour faire avancer le projet.

Chamane jeta un coup d'œil en direction des gens, à la table.

— Et... pourquoi ils ont fait ça ?

— Si ça prend une raison, disons qu'ils n'ont pas oublié les montages vidéo que tu as faits pour le spectacle.

Elle l'entraîna vers les deux places libres à la table.

HEX-Radio, 17h08

— PAS D'OGM ! PAS DE PRODUITS CHIMIQUES ! JUSTE DU BIO ! JUSTE DU NATUREL !... QUAND EST-CE QUE LE MONDE VONT S'EN RENDRE COMPTE ? LA NATURE, C'EST TOXIQUE !

— TU RADOTES, JERK !

— REGARDE LES GARS DE L'HÔTEL QUI ONT MANGÉ DE LA

SOUPE AUX CHAMPIGNONS. DES CHAMPIGNONS CENT POUR CENT BIO ! ILS VONT PROBABLEMENT MOURIR. TOUT LE MONDE. ILS AURAIENT AVALÉ DES PESTICIDES, ÇA SERAIT MOINS GRAVE !

— C'EST SÛR QUE ÇA FAIT PAS UNE PUBLICITÉ TERRIBLE POUR LES LÉGUMES BIO.

— LES VRAIS LÉGUMES BIO, KID, C'EST CEUX QUI EN MANGENT !

— TU DÉLIRES, JERK.

— TU TROUVES ?!... ON A DES CHAMPIGNONS QUI TUENT LE MONDE. ON A LE CHAMPIGNON TUEUR, CELUI QUI TUE LES CÉRÉALES. MA COUR EST PLEINE DE CHAMPIGNONS. MÊME MA BLONDE A DES CHAMPIGNONS ! LES CHAMPIGNONS SONT PARTOUT !

— C'EST DANS LE CERVEAU QUE T'AS DES CHAMPIGNONS !

— DES FOIS, JE PENSE QUE LES *freaks* DE LA TERRE BRÛLÉE ONT RAISON. LA NATURE A ENTREPRIS DE NOUS ÉLIMINER !... T'AS VU LES IMAGES ?

— LESQUELLES ?

— LES CHAMPS DE CÉRÉALES COUVERTS DE TACHES BRUN-ROUX, COMME DU SANG SÉCHÉ. D'APRÈS MOI, C'EST JUSTE UNE QUESTION DE TEMPS AVANT QUE ÇA ARRIVE ICI.

— PEUT-ÊTRE QUE C'EST DÉJÀ ARRIVÉ ET QU'ILS NOUS LE CACHENT.

— REGARDE LE PARANO...

— DANS UN UNIVERS DE COMLOTS, LES PARANOÏAQUES SONT LES SEULS LUCIDES !

— TU NOUS ANNONCES UN DÉBARQUEMENT DE P'TITS HOMMES VERTS POUR QUAND, KID ?

— TU TE TROMPES DE COULEUR. C'EST LES CHINOIS ET LES INDIENS QUI VONT DÉBARQUER ! QUAND ÇA VA SE METTRE À CREVER DE FAIM POUR DE VRAI LÀ-BAS...

— ON PEUT PAS DIRE QUE T'ES PAS LOGIQUE.

— NORMAL ! LA PARANO, Y A RIEN DE PLUS LOGIQUE !

— PIS C'EST IMPLACABLE.

— COMME LA PUB... APRÈS LA PUB, JE RETROUVE MON INVITÉ, ÉCOLO-JERK, POUR LA SUITE DE SA CHRONIQUE, « RESTANTS DE PLANÈTE ».

Lyon, 23h17

L'homme était maintenant enlisé jusqu'à la taille. Ses mains étaient agrippées à une corde composée de fibres de plastique tressées. L'autre bout de la corde était attaché à un arbre, une dizaine de mètres plus loin.

Au cours des vingt minutes précédentes, l'homme avait progressé d'un

mètre. Il était encore à trois mètres du bord de la trappe de sables mouvants.

Le plus difficile, c'était le dernier mètre. À partir de là, la corde était enduite de graisse. C'était le moment où la plupart de ceux qui n'avaient pas encore disparu dans les sables mouvants abandonnaient : quand ils se rendaient compte que leurs mains se mettaient à glisser ; qu'il leur faudrait serrer la corde encore plus fort malgré leur épuisement ; malgré l'acide lactique qui s'accumulait dans les muscles de leurs bras.

Parmi ceux qui n'abandonnaient pas, la majorité ne faisait même pas un demi-mètre. Un seul avait réussi à s'extraire des sables mouvants.

Madame McGuinty s'en souvenait encore. Pour lui, il avait fallu imaginer autre chose... après lui avoir donné un répit de quelques semaines, histoire qu'il se persuade qu'il s'en était tiré. Qu'il reprenne goût à la vie. Parce que, sans désir de vivre, il n'y avait pas de mort intéressante.

Elle mit l'enregistrement à « Pause », regarda un instant l'image de l'homme agrippé à la corde, figé dans son effort pour s'arracher au piège de sable. Puis elle ferma tour à tour la vidéo et le dossier dans lequel elle était rangée. À l'écran de l'ordinateur, il ne restait plus que l'icône du dossier avec son titre : *Les Dégustateurs d'agonies – Les sables émouvants*.

Collectionner des vidéos de morts n'avait pour elle rien de morbide. Au contraire. Voir ces gens qui, de différentes façons, persistaient à lutter contre une mort inexorable, cela renforçait son sentiment d'être vivante. Un sentiment semblable, probablement, à ce qu'auraient pu éprouver des dieux en regardant les humains s'agiter pendant leur existence éphémère avant de disparaître.

Sauf que madame McGuinty ne croyait pas qu'il existât des dieux. Pas encore, du moins. S'il y en avait un jour, ce serait au terme de l'évolution humaine. En attendant, tout ce qu'on pouvait faire, c'était de contribuer à cette évolution. Et de se pratiquer à ressentir ce que ressentiraient un jour les dieux.

Elle avait classé les vidéos en deux catégories. Il y avait les morts-explosions, des morts où le fil de vie était tranché en une fraction de seconde. Ces morts-là avaient une capacité particulière de lui faire ressentir le caractère brutal et définitif de la fin d'une existence humaine.

Et puis, il y avait les morts-sabliers, des morts qui se prolongeaient, s'éternisaient, des morts où la vie s'émiettait lentement – si lentement qu'on pouvait à peine saisir le moment où s'effectuait le passage de la vie à la mort. Ces morts-là exprimaient au mieux la façon que la mort a de s'installer dans la vie, de la gruger de l'intérieur, imperceptiblement, mais sans jamais s'arrêter...

Killmore avait souri quand elle lui avait expliqué cette classification. Sans nier l'intérêt qu'elle présentait, il avait mis McGuinty en garde contre l'obsession classificatrice.

— Ne perdez jamais de vue l'essentiel, lui avait-il dit.

Aux yeux de Killmore, l'essentiel, c'était la valeur symbolique de

l'ensemble de l'exposition. Il fallait que les gens puissent contempler dans des œuvres d'art concrètes le processus global qu'ils étaient incapables de saisir parce qu'il se déroulait sur le plan de l'humanité.

Sans se lever de son bureau, McGuinty fit pivoter sa chaise vers le mur aquarium. Des poissons de toutes les tailles et de toutes les couleurs nageaient en tous sens, dessinant un tableau de coloris et de motifs en perpétuelle recomposition.

Elle prit la télécommande, la pointa vers l'aquarium et appuya sur un bouton. *Le Mystère de la Trinité* remplaça la vidéo des poissons.

L'individu attaché sur la troisième chaise semblait maintenant mort. Le quatrième était mal en point. Encore quelques jours et ce serait terminé pour lui aussi : sa transformation se poursuivrait sans qu'il s'en aperçoive.

Madame McGuinty était impatiente de terminer cette œuvre, mais la matière première lui faisait défaut. Un instant, elle avait songé à ajouter Hykes au tableau. Hélas, le chercheur était trop utile au projet pour qu'elle le sacrifie.

Elle n'aurait pas le choix. Si elle voulait présenter cette vidéo aux membres du club, il faudrait qu'elle se contente des quatre participants actuels. Killmore l'avait rassurée : même incomplet, ce serait une contribution remarquée. Personne n'avait encore filmé d'aussi longues agonies.

Madame McGuinty sourit. Killmore serait fier de son exposition. Et plus il serait fier d'elle, meilleures seraient ses chances de gravir les échelons dans le Cénacle.

New York, 18h29

L'homme regardait Skinner droit dans les yeux avec une intensité qui réussissait presque à rendre son interlocuteur mal à l'aise. Son visage souriait sans chaleur.

— Je suis très satisfait, fit Hussam al-Din.

— Un client satisfait est un client fidèle.

— Si j'ai bien compris votre message, nous pouvons enclencher la deuxième vague.

— Ils en ont plein les mains avec les écoterroristes.

— Une attaque de trop grande envergure peut modifier leurs priorités.

— Pas si elle est concentrée dans le temps et si elle est suivie d'une autre vague d'attentats écologistes. Entre leur sécurité alimentaire et la protection de deux ou trois édifices, les gens ne mettront pas beaucoup de temps à choisir. Les politiciens vont suivre.

— Je ne peux pas nier que votre plan soit ingénieux. Nous avons pu revendiquer les derniers attentats et en tirer profit dans le monde musulman sans risquer de représailles majeures... Nous sommes en voie de devenir une des principales organisations de référence pour les musulmans qui veulent lutter contre la nouvelle croisade de l'Occident.

— C'était le but de l'exercice, non ?

Ce que l'Arabe ne savait pas, c'était que le plan prévoyait exactement

l'inverse : quand l'écoterrorisme prenait trop d'importance dans les priorités des agences de renseignements, une vague de terrorisme islamiste était déclenchée pour les forcer à revoir leurs priorités. Il n'y avait rien comme toucher les gens dans ce qui était le plus près d'eux pour leur faire oublier le long terme et les perspectives globales.

Skinner vit que son invité n'avait pas touché au verre de vin qu'il lui avait servi. Hussam al-Din surprit le regard de Skinner et porta le verre à ses lèvres. Il en prit une gorgée, la goûta et reposa le verre sur la table du salon avec un sourire.

— L'Islam est une religion accommodante, dit-il. En présence d'un Infidèle, on peut boire avec lui, si cela est pour le plus grand bien de l'Islam.

— Commode, en effet, ironisa Skinner.

— Allah connaît notre cœur, répondit Hussam al-Din sur un ton plus tranchant. Celui qui le ferait avec pour seule intention de satisfaire son plaisir ne mériterait pas le nom de musulman.

Puis son visage redevint souriant.

— Si vous m'expliquez plutôt de quelle façon vous me suggérez de procéder.

TV5, 20h33

— NOUS RECEVONS AUJOURD'HUI MONSIEUR RENAUD DAUDELIN, AUTEUR D'UN DES PLUS RÉCENTS BEST-SELLERS : *Bio à mort*. MONSIEUR DAUDELIN, BONSOIR.

— BONSOIR, MADAME DESJARDINS.

— MONSIEUR DAUDELIN, VOTRE LIVRE, QUAND ON LE LIT, PEUT PARAÎTRE PROVOCANT : VOUS ÉVOQUEZ LE DANGER QU'IL Y A À SE FIER AVEUGLÉMENT À LA NATURE ET À NE PAS ACCÉLÉRER LE DÉVELOPPEMENT DES OGM. VOTRE PREMIER CHAPITRE EST MÊME CONSACRÉ SPÉCIFIQUEMENT À CE QUE VOUS APPELEZ LES RAVAGES DE L'ALIMENTATION BIO.

— LE PRINCIPAL DANGER, C'EST DE NE PAS ACCEPTER NOTRE RESPONSABILITÉ D'ÊTRE HUMAIN, DE NE PAS PRENDRE EN CHARGE LA NATURE. TOUT LE MONDE LE SAIT, DANS MOINS D'UN SIÈCLE, NOTRE PLANÈTE NE SUFFIRA PAS À NOURRIR L'HUMANITÉ. NOUS N'AVONS PAS LE CHOIX. IL FAUT RENDRE L'AGRICULTURE PLUS PERFORMANTE. IL FAUT DOPER LA CROISSANCE DE LA PRODUCTION ALIMENTAIRE. C'EST ÇA, OU BIEN NOUS PUBLIONS LA LISTE DES GENS QUE NOUS ALLONS REFUSER DE NOURRIR... OU BIEN LES OGM, OU BIEN LA MORT DE MILLIONS DE PERSONNES.

— QU'EST-CE QUE VOUS RÉPONDEZ À CEUX QUI VOUS DISENT QUE VOUS JOUEZ À DIEU ?

— EST-CE QUE L'HUMANITÉ A DÉJÀ FAIT AUTRE CHOSE ?

— C'ÉTAIT UNE BOUTADE...

— PAS DU TOUT ! NOUS SOMMES, PAR NATURE ET PAR CULTURE, UNE ESPÈCE GÉNÉTIQUEMENT MODIFIANTE...

Brossard, 20h42

L'inspecteur-chef Théberge se leva de son fauteuil pour répondre au téléphone. Il fut surpris de reconnaître la voix de Morne.

— J'appellais pour savoir si vous avez bien reçu le colis que je vous ai expédié.

— Vous êtes sûr que c'est légal ?

— J'ai agi uniquement à titre d'intermédiaire.

— Je peux savoir ce qui me vaut cette flambée intempestive de générosité ?

— Jannequin a apprécié votre efficacité.

— De là à m'expédier une caisse de Cos d'Estournel 1990 !

— Je présume qu'il a été impressionné quand son ami, celui qui était aux Renseignements généraux, lui a expliqué tout le bien qu'il pensait de vous.

— Vous voulez dire qu'il a vérifié ? fit Théberge en riant.

— Entre nous, comment l'avez-vous connu ?

— Désolé. Secret d'État.

Après avoir raccroché, Théberge vint se rasseoir dans son fauteuil. À la télé, l'auteur continuait de défendre son livre.

— PAR NOTRE SIMPLE PRÉSENCE, NOUS FORÇONS DES ESPÈCES À DISPARAÎTRE, D'AUTRES À SE MODIFIER POUR S'ADAPTER. PENSEZ À LA PRESSION DE L'AGRICULTURE ET DE L'ÉLEVAGE SUR LA SÉLECTION DES CÉRÉALES ET DES ESPÈCES ANIMALES : C'EST DE LA MODIFICATION GÉNÉTIQUE ORIENTÉE ! MAIS ELLE A L'EXCUSE DE SE DÉROULER SUR UNE PLUS LONGUE PÉRIODE ET DANS UNE RELATIVE IGNORANCE DES CONSÉQUENCES DE NOS GESTES !... CE QUE MON LIVRE PROPOSE, C'EST QUE NOUS ASSUMIONS NOTRE RÔLE ET QUE NOUS LE FASSIONS DE FAÇON CONSCIENTE ; QUE NOUS FASSIONS DE FAÇON RATIONNELLE CE QUE NOUS FAISONS DÉJÀ DE FAÇON BROUILLONNE ET INCONSCIENTE DEPUIS DES MILLÉNAIRES.

Théberge arrivait mal à se concentrer. Il essayait d'imaginer la figure de Jannequin quand il avait parlé de lui à son ami. Au plaisir que ce dernier avait dû prendre à s'appesantir sur leurs liens d'amitié, à mentionner les parties de pêche auxquelles son « ami québécois » l'avait convié, dans « les grands espaces sauvages du Québec » !

— JE REPRENDS MA QUESTION : EST-CE QUE CE N'EST PAS JOUER À DIEU ?

— SI VOUS ÊTES CHRÉTIENNE, VOUS VOUS SOUVENEZ CERTAINEMENT DES PREMIÈRES PAGES DE LA BIBLE.

— OÙ VOULEZ-VOUS EN VENIR ?

— RELISEZ LE DÉBUT DE LA GENÈSE. DIEU Y DONNE À

L'HOMME LE MANDAT EXPLICITE DE DOMINER LA NATURE. EN TERMES PLUS MODERNES : LE PROPRIÉTAIRE DE LA CRÉATION A FAIT DE L'HOMME SON CONTREMAÎTRE. PAR LA RECHERCHE GÉNÉTIQUE, QUI VISE À AMÉLIORER LA NATURE, L'HOMME SE COMPORTE SIMPLEMENT EN BON CONTREMAÎTRE... EN BON FIDUCIAIRE, SI VOUS PRÉFÉREZ. TANDIS QU'EN NE FAISANT RIEN, IL LAISSE LA DÉMOGRAPHIE ET LES CHOCS TECHNOLOGIQUES RAVAGER LA PLANÈTE.

Théberge prit la télécommande et ferma la télé. Ce n'était pas impossible que l'humanité en vienne à détruire les réserves alimentaires de la planète. C'était même possible que certains fassent tout en leur pouvoir pour accélérer le processus au nom d'une idéologie ou d'une autre. Bien sûr, il travaillerait de son mieux à contrer cette nouvelle forme de bêtise militante. Mais, pour l'instant, il voulait se concentrer sur le Crozes-Hermitage cuvée Louis Belle qu'il avait décanté une heure plus tôt pour le laisser respirer. Un petit vin qui dépassait en qualité bien des vins plus cotés... et significativement plus chers.

Il se rendit dans la cuisine, où madame Théberge achevait sa grille de mots croisés en surveillant périodiquement l'évolution de son fond de veau. Le poulet chasseur, lui, n'avait besoin d'aucune surveillance : il serait prêt dans une vingtaine de minutes.

— On vit dans un drôle de monde, Bertha.

— Tu viens de t'en rendre compte ? répondit sa femme sans lever les yeux de sa grille.

— Pendant que d'aucuns s'esquintent à saccager les réserves alimentaires de la planète et que des millions d'autres meurent littéralement de faim, il y en a qui expédient des caisses de Cos d'Estournel 1990 comme s'il s'agissait d'une carte de remerciement.

Sa femme ne répondit pas. Après un moment, Théberge marmonna pour lui-même :

— Mais c'est quand même du 90...

Il prit une gorgée de Crozes-Hermitage, mais le cœur n'y était pas. Comme si ce qu'il venait d'entendre à la télé avait contaminé le vin, lui laissant un arrière-goût désagréable.

LCN, 21h04

... LA MINISTRE RESPONSABLE DE LA SÉCURITÉ CIVILE A QUALIFIÉ D'ALARMISTES ET D'IRRESPONSABLES LES INCITATIONS À L'ENTREPOSAGE DE DENRÉES LANCÉES PAR L'ANIMATEUR DE RADIO BASTARD BOB. LA MINISTRE A SOULIGNÉ LE DANGER QUE DE TELS PROPOS, S'ILS DEVAIENT ÊTRE SUIVIS PAR UN NOMBRE SUFFISANT DE GENS, NE PROVOQUENT DE MANIÈRE ARTIFICIELLE LA PÉNURIE QU'ILS DISENT CRAINDRE, CE QUE...

Drummondville, 21h21

Dominique pensait à Hurt, qui était parti pour Shanghai.

« Fogg et F ont obtenu ce qu'ils voulaient », se surprit-elle à songer, un peu mal à l'aise de les avoir réunis de cette manière dans un même projet.

Elle décida de relever les informations qui s'étaient accumulées dans la boîte aux lettres « Fil de presse ». Le logiciel de traitement de données élaboré par Chamane, qu'elle avait baptisé Pantagruel, pouvait trier les informations diffusées par différentes agences de presse au moyen de mots clés et les rangeait dans un dossier auquel était associée une icône de boîte aux lettres.

Dominique avait fait le relevé une heure plus tôt. Trois informations étaient apparues depuis le relevé précédent.

HomniFood annonçait la prise de contrôle de la société Aggro-Vie, qui commercialisait le blé transgénique Canada II, ainsi que la signature d'une entente de partenariat avec l'Indonésie. Cette entente concernait la mise sur pied de huit usines de production de la nouvelle souche de riz résistante au champignon tueur.

La deuxième information venait d'Allemagne : il y avait un nouveau cas d'empoisonnement collectif avec des champignons ; il s'agissait cette fois des employés d'un laboratoire de recherche sur le blé transgénique, à Monheim. Un des chercheurs était décédé et l'on craignait pour la vie des autres. L'attentat avait été revendiqué par Les Enfants de la Terre brûlée.

C'était le quatrième cas d'empoisonnement aux champignons. Dans quatre pays différents. Après Montréal, il y avait eu Milan et Genève. Et maintenant Monheim. Chaque fois, le procédé était le même. Et chaque fois, l'attentat était revendiqué par Les Enfants de la Terre brûlée.

Le troisième élément d'information concernait *Dying Planet*. Contrairement à ce que craignait Dominique, il ne s'agissait pas d'un nouvel attentat, mais de l'adresse Internet d'une agence de voyages ! Par curiosité, elle entra sur le site : on y faisait la promotion des endroits qu'il fallait visiter pendant qu'ils existaient encore. Il y avait une liste, par pays, des choses qu'il fallait voir avant qu'elles disparaissent. La particularité de cette liste était qu'elle ne comprenait pas seulement des lieux ou des espèces en voie de disparition, mais aussi des ethnies, ou des individus qui étaient parmi les derniers à parler une langue ou à maîtriser une technique particulière.

Voyez ce que vous ne verrez plus jamais !
Voyez ce qu'aucun autre être humain ne reverra !

On pouvait s'abonner au guide *Dying Planet*, qui maintenait à jour les différentes listes, y ajoutant annuellement de nouvelles espèces, de nouvelles ethnies ou de nouvelles langues menacées... retirant celles qui avaient définitivement disparu.

Mal à l'aise, elle quitta le site. On en était maintenant à payer pour être le spectateur privilégié de la disparition de la vie... Était-ce là le seul avenir qui restait à l'humanité ?

Dominique fut tirée de ses réflexions par l'arrivée de F, qui avait l'air particulièrement préoccupée.

— On a un problème, dit F en s'asseyant à côté de Dominique. Tu te souviens du livre de Fogg sur l'apocalypse ?

Même si ce n'était pas une vraie question, Dominique répondit que oui.

— Je commence seulement à réaliser à quel point il avait raison.

Elle fit une pause comme si elle cherchait à trouver les mots les plus précis possible, avant d'ajouter :

— Je viens de recevoir un appel de Blunt, qui tient l'information de Tate. La contamination des céréales est maintenant mondiale. La NSA prévoit une famine de dimension planétaire. Toutes les zones de production sont contaminées. Ça touche toutes les principales céréales. Les fongicides traditionnels ont une efficacité limitée : ils éliminent de trente-cinq à soixante pour cent des champignons selon les espèces de céréales... L'épidémie va continuer de se répandre.

— Le produit annoncé par HomniFood devrait limiter les dégâts.

— Leur laboratoire principal a été rasé par un incendie.

— Quoi !?

— L'information vient juste de sortir.

— Une autre attaque des Enfants de la Terre brûlée ?

— Non. Il semble que ce soit vraiment un accident... La rumeur veut que tout leur stock de fongicide ait été détruit. Ce qui implique un retard d'au moins six mois dans la production... Il va falloir gérer le manque de nourriture à la grandeur de la planète.

— Les prévisions de Guru Gizmo Gaïa se réalisent.

— Reste à savoir si c'étaient des prophéties ou l'énoncé d'un plan... Qu'est-ce que tes recherches ont donné ?

— Sur le guru ? Toujours rien.

Puis elle ajouta après un moment :

— Je me demande comment les gouvernements vont gérer ça.

— Je suppose qu'ils vont essayer d'attribuer en priorité les céréales qui restent à la population. Ça veut dire la disparition d'une partie du bétail, la ruine des éleveurs... Les pays qui le peuvent vont faire de la surpêche pour compenser, ce qui va accroître la dégradation du stock poissonnier des océans...

— Dans plusieurs pays, ça va quand même être la famine. Les émeutes vont se multiplier... Si, en plus, les pays riches cessent leur aide alimentaire !

— Même les pays riches qui n'ont pas d'autonomie agricole vont avoir des problèmes... Les gouvernements n'auront pas le choix : il va falloir qu'ils gèrent l'apocalypse.

— Comme le disait Fogg...

F regarda Dominique avec intensité.

— Tu comprends pourquoi je n'ai pas le choix d'avoir des rapports avec lui, dit-elle. Sans lui, on n'aurait pas eu l'information sur NutriTech Plus et on

n'aurait pas entrepris aussi rapidement des recherches sur les entreprises qui s'occupent de céréales.

— Et si c'est une ruse pour vous attirer dans un piège ?

Un instant, F se demanda si Dominique ne commençait pas à deviner ce qui était réellement en train de se passer. Puis elle se dit que non. Même avec une imagination débridée, Dominique ne pouvait pas envisager sérieusement l'ampleur des événements auxquels elle était mêlée.

— C'est un risque que je dois courir, se contenta-t-elle de répondre.

Livre 2 – *Les Musées meurtriers*

Pour exercer leur influence sur le reste de la planète après l'Exode, les superprédateurs ont besoin d'intervenants clés dans le monde extérieur, des alliés capables d'assurer un minimum d'ordre et d'intervenir au besoin pour corriger certains excès.

Les mieux placés pour s'occuper de ce travail de régulation sont les grands groupes criminels. Dans le monde chaotique qui s'annonce, eux seuls disposeront des moyens et de l'organisation nécessaires pour imposer leurs décisions. Eux seuls auront la possibilité d'accaparer une part suffisante des ressources pour maintenir leurs structures et s'assurer d'un fonctionnement continu.

Ils constituent la partie extérieure du deuxième cercle des Essentiels.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, 3h27

La pluie fine et froide transperçait les rares spectateurs qui s'étaient amassés sur le trottoir. À l'abri des éléments, dans le confort plus ou moins climatisé de la voiture de service, l'inspecteur-chef Théberge observait l'incendie.

Le premier avait éclaté un peu après minuit. À l'annonce du cinquième, Crépeau, le directeur du SPVM, était venu le tirer de son lit. Ensemble, ils avaient fait la tournée des sites. La simultanéité des embrasements et la rapidité de la propagation des flammes suffisaient à éliminer le moindre doute sur leur origine criminelle.

— Une autre galerie d'art, dit Crépeau.

Depuis le début de la nuit, c'était la septième. À plusieurs endroits, les flammes avaient débordé sur d'autres édifices. On ne comptait plus le nombre d'alertes. Des pompiers de l'extérieur de l'île avaient été appelés en renfort.

— Tu penses que c'est un peintre frustré ? fit Théberge. Peut-être qu'il n'a pas digéré que les galeries refusent ses tableaux...

Il acheva son explication par un geste d'impuissance.

Il avait beau examiner la question dans tous les sens, il ne parvenait pas à formuler d'hypothèse sur les motifs des incendies. La seule bonne nouvelle, c'était que la série semblait s'être arrêtée à sept : depuis plus d'une heure, aucun nouveau sinistre ne s'était déclaré.

En guise de réponse, Crépeau haussa les épaules.

Théberge prit sa pipe, craqua une allumette, regarda la flamme, regarda l'incendie à l'extérieur, puis il éteignit l'allumette avec un geste d'exaspération.

— Combien de victimes ? demanda-t-il en remettant la pipe dans son étui.

— Pour le moment, quatre. Une mère et ses trois enfants. Ils sont restés pris dans leur logement, au cinquième étage, quand le feu s'est communiqué à leur édifice.

- Le père, comment il prend ça ?
- Il est en Afghanistan. Avec l'armée.

Théberge regarda Crépeau et secoua lentement la tête, incapable de répondre. Si on avait voulu un exemple pour souligner l'ironie et la cruauté du destin...

- Il revient dans une semaine, ajouta Crépeau.

Théberge songeait à toutes les statistiques qu'agitaient les politiciens pour soutenir tantôt que tout allait de mal en pis, tantôt que tout allait de mieux en mieux. Comment pouvait-on inclure des événements comme celui-là dans des statistiques ?... Puis il songea aux pays où de telles tragédies constituaient la trame normale du quotidien.

— Je vieillis, dit-il en passant la main sur les rares cheveux qui lui restaient sur le dessus du crâne.

- Tout le monde vieillit, répondit Crépeau.

— Peut-être... Mais depuis un mois ou deux, j'ai l'impression de vieillir en accéléré.

Venise, 11h53

Blunt examinait avec intérêt la position sur le goban. Par certains côtés, on aurait dit une attaque de débutant : un engagement local rapide qui sacrifiait les perspectives de long terme. Sauf que son adversaire n'avait pas l'habitude de jouer des coups de débutant...

Il y avait longtemps qu'un joueur ne l'avait pas mis en difficulté aussi tôt dans une partie. Rien n'était perdu, mais c'était contrariant. Il allait devoir se préoccuper rapidement de mesures défensives. Son développement stratégique risquait d'en souffrir.

Il posa un pion sur le goban. Puis, au moment où il allait transmettre son mouvement sur le site Internet, Kathy entra dans la pièce.

- Il y a eu un attentat !

Blunt leva immédiatement la tête, sensible à l'inquiétude dans la voix de Kathy.

- Ici ? À Venise ?

- Au Guggenheim.

Quelques mois plus tôt, ils avaient revisité le musée ensemble. L'endroit était consacré aux œuvres de la collection personnelle de Peggy Guggenheim.

- L'attentat a été revendiqué ?

- Un groupe musulman...

Kathy s'arrêta un moment avant de poursuivre, comme si elle avait de la difficulté à se souvenir du nom.

- Les Djihadistes quelque chose... Les mêmes que pour les cathédrales.

Montréal, studio de HEX-Radio, 8h34

La pluie qui tombait sur la ville depuis trois jours n'affectait pas l'humeur de Bastard Bob : il débordait d'exubérance. Difficile de trouver plus *hot*

qu'une série d'incendies criminels. Surtout qu'il y avait des victimes. Le problème, c'était que tout le monde en parlerait. Il fallait qu'il se trouve un angle, une façon d'aborder le sujet qui le démarquerait des autres. Il songea alors à Théberge. Le clou était un peu usé, mais ça continuait de fonctionner. Les attaques de Bastard Bob contre les policiers, et particulièrement contre le nécrophile, étaient en train de venir sa marque de commerce.

Comme il se levait de son bureau pour se rendre au studio d'enregistrement de l'émission, un signal en provenance de l'ordinateur le fit sursauter. Un courriel venait d'entrer. Le message était bref :

Les Djihadistes du Califat universel revendiquent les attentats contre les galeries d'art perverses.

Un document audio était attaché au courriel. Après l'avoir écouté, Bastard Bob comprit qu'il avait mieux qu'un angle : il avait un *scoop*.

HEX-Radio, 9h07

... APRÈS AVOIR PILLÉ NOTRE CIVILISATION POUR EMBLIR LEURS MUSÉES, LES CROISÉS OCCIDENTAUX CONTINUENT DE DÉTRUIRE NOS ŒUVRES D'ART. ILS ONT SACCAGÉ LE MUSÉE DE BAGDAD, JETÉ DES BOMBES SUR NOS PLUS BELLES MOSQUÉES. ET MAINTENANT, AVEC INTERNET ET LEURS MÉDIAS, ILS RÉPANDENT LEUR ART CORROMPU SUR LA TERRE DE L'ISLAM... LEURS ŒUVRES SACRILÈGES PROFANENT LA FIGURE HUMAINE ET EXPLOITENT LE CORPS DES FEMMES. CES IMAGES DÉGRADANTES SONT DES ABOMINATIONS QUI CONTAMINENT NOS CŒURS, CORROMPENT NOS ÉPOUSES, PERVERTISSENT NOS FILLES ET INSULTENT LA RELIGION DU PROPHÈTE.

LES DJIHADISTES DU CALIFAT UNIVERSEL VONT DÉTRUIRE CES INSTRUMENTS DE PERVERSION ET DE PROPAGANDE. QUE LES INFIDÈLES QUI VONT AU MUSÉE ET DANS LES GALERIES D'ART LE SACHENT ! QUE CEUX QUI DEMEURENT PRÈS DE CES ENDROITS DE PERDITION LE SACHENT ! QUE TOUS CEUX QUI ENCOURAGENT LA PRODUCTION DE CES ŒUVRES SATANIQUES LE SACHENT !... ILS LE FERONT DÉSORMAIS AU PÉRIL DE LEUR VIE. NOUS ALLONS DÉTRUIRE...

Montréal, SPVM, 9h41

L'inspecteur-chef Gonzague Théberge réécoutait le message en compagnie de son ami Crépeau, le directeur du SPVM.

... détruire la contamination à sa source. L'Islam est un monde accueillant, mais il ne saurait accueillir la perversion. Les Infidèles qui alimentent la perversion connaîtront la colère des Djihadistes. Le Califat universel traquera partout sur la planète le virus de la perversité occidentale.

Une fois le message terminé, Théberge arrêta l'enregistrement et se tourna

vers Crépeau. Ce qu'il avait prévu se confirmait. Les terroristes éliminés après l'attaque contre l'Oratoire n'avaient été que des exécutants. La tête de l'organisation était intacte et prête à lancer de nouvelles opérations.

— C'est reparti, dit-il.

— À moins que ce soit pour cacher les vrais motifs...

— Tu penses à quoi ?

— Les assurances.

— En brûler sept pour en dissimuler un ?

Théberge était visiblement sceptique.

— J'ai demandé de vérifier s'ils ont le même assureur, répondit Crépeau.

Théberge le regarda, puis un sourire apparut sur ses lèvres. L'idée de Crépeau, c'était que le but n'était pas de ramasser les primes d'assurance, mais de mettre de la pression sur l'assureur. De le mettre en difficulté financière. Avec, à la clé, la menace de déclencher d'autres sinistres s'il n'acceptait pas de payer un certain pourcentage pour sa protection.

Si tel était le cas, le message du groupe musulman était une simple couverture destinée à maquiller l'opération aux yeux du public. L'assureur, lui, saurait à quoi s'en tenir. Il aurait même un prétexte tout trouvé pour ne pas dénoncer le chantage : c'était du terrorisme.

Mais Théberge n'était pas convaincu : le plus probable, c'était qu'il s'agisse d'un attentat des Djihadistes. Et comme il était dans la nature des fanatiques de ne jamais s'arrêter, il fallait tenir pour acquis qu'il y en aurait un troisième, un quatrième...

Paris, 16h34

Ulysse Poitras regardait Chamane avec un sourire amusé.

Tout en ratissant Internet à la recherche d'informations récentes sur HomniFood, le jeune *hacker* lui avait parlé successivement de la nouvelle table informatique de Microsoft, des entrepôts de céréales qui avaient été pillés par la population en Inde, des progrès de l'informatique quantique, d'un groupe de musique montréalais qui jouait du punk celtique, du problème de la congestion des autoroutes informatiques, de la chaise « bureau intégral » d'une jeune compagnie québécoise...

Il en était maintenant à parler de Geneviève.

— Hier, elle s'est levée à quatre heures du matin pour se faire des toasts au miel avec du jambon.

Puis il ajouta, comme si la conclusion allait de soi :

— Les filles, ça a vraiment des goûts bizz.

— T'es sûr qu'elle n'est pas enceinte ? demanda Poitras en s'efforçant de ne pas trop laisser paraître son amusement.

Chamane se tourna vers lui, l'air sidéré.

— Tu penses que ça se peut ?

— C'est pas à moi qu'il faut le demander !

— OK, OK...

Chamane se concentra sur l'ordinateur. Deux minutes plus tard, il affichait une feuille à l'écran.

— La liste des pays, dit-il. Il y en a maintenant onze.

Poitras la parcourut rapidement.

— C'est logique, dit-il. HomniFood signe en priorité avec les pays les plus riches et les plus peuplés.

— Comme ça, ils vont sauver l'humanité ?

— Sûrement. Si c'est rentable...

— Ça ne peut pas être entièrement mauvais de fabriquer des céréales qui résistent au champignon tueur.

— Tu sais comment ça fonctionne, les OGM ?

Poitras regardait Chamane avec un sourire retenu, comme s'il venait de lui poser une bonne colle.

— Je suppose qu'ils triturent l'ADN... un truc du genre.

— Je parle de la mise en marché.

Tout en écoutant Poitras, Chamane continuait de répertorier des articles de journaux et des extraits de bulletins de nouvelles qui parlaient d'HomniFood.

— Quand ils vendent les graines, poursuit Poitras, c'est seulement la première étape. Ensuite, il faut que tu achètes l'herbicide, l'insecticide, des fois deux insecticides différents... Il y a aussi les engrais, chacun ajusté à une étape particulière de la croissance... Tout ça, ça coûte pas mal plus cher que les semences.

— Autrement dit, c'est un *racket*. C'est comme quand ils te donnent un téléphone mais qu'il faut que tu signes un abonnement de trois ans. Et qu'ils peuvent changer les contrats sans que t'aies rien à dire.

— Dans le style, mais en plus tordu. Parce que tu n'es pas obligé d'acheter les autres produits. Mais tu perds la garantie de rendement si tu ne le fais pas. Parce que les produits sont conçus pour fonctionner ensemble. Que tu te retrouves avec une récolte désastreuse. Et que t'es obligé d'acheter le kit complet l'année suivante, si tu ne veux pas faire faillite... en supposant que tu n'as pas été totalement ruiné la première année.

— Comment ça se fait que tu sais ça ?

— Ça fait partie de leur *pitch* aux investisseurs.

Chamane regarda Poitras comme s'il parlait une langue inconnue.

— Leur *pitch* de vente, reprit Poitras. Pour expliquer à quel point ça va être rentable. À quel point ils tiennent leurs clients par les couilles. Ils appellent ça les fidéliser... Le problème, c'est que la plupart des paysans qui achètent leurs semences n'ont pas les moyens d'acheter les autres produits. Ils se retrouvent avec des rendements inférieurs à ce qu'ils obtenaient avant avec leurs semences locales. Mais ils ne peuvent pas revenir en arrière parce qu'il ne reste plus assez de semences locales. Elles ont été remplacées à peu près partout par les OGM... ou elles ont été contaminées.

— C'est toi qui as été contaminé, se moqua Chamane sans cesser de regarder son écran. Tu parles comme un *freak* écolo.

— Les risques écologiques, tu n'as pas le choix de regarder ça avant d'investir. Tous les risques extrafinanciers, en fait. Autrement...

Poitras s'interrompt brusquement. Son regard était rivé sur la partie droite de l'écran de verre, où Chamane avait ouvert une fenêtre pour qu'il puisse suivre les informations sur le site de France Info. Sur le fil de presse, au bas de la fenêtre, un message rouge en caractères gras défilait.

Attaque terroriste à Paris. Deux bombes au Louvre. Huit morts. Sarkozy doit prendre la parole sous peu.

— T'as vu ça ?

Sans prendre le temps de répondre, Chamane avait déjà ouvert une nouvelle fenêtre dans la partie gauche de l'écran de verre. Il s'agissait de l'espace de travail où il avait regroupé les plus importantes sources officielles d'information. Les pages de chacune des grandes agences et des principaux journaux commençaient à s'afficher, l'une à côté de l'autre : BBC, Reuters, UPI, Fox-News, Le Monde, Al-Jazeera, France Presse...

Longueuil, 11h02

Victor Prose était perplexe. Son compte chèque affichait 10 882,44 \$, ce qui faisait exactement dix mille dollars de trop. Sans doute une erreur de saisie de données.

Au moins, l'erreur était à son avantage. Mais il faudrait qu'il contacte sa succursale. On lui demanderait sûrement de remplir des formulaires. Même si l'erreur n'était pas la sienne !

Il quitta le site Internet de la banque et se rendit sur le site de TF1, où il choisit l'écoute en direct. À l'écran, un présentateur était cadré en gros plan.

... MERCI À VOUS, JEAN-MARIE COLOMBIER. ON SE RETROUVE APRÈS LA CONFÉRENCE DE PRESSE POUR VOS COMMENTAIRES SUR LA DÉCLARATION DU PRÉSIDENT.

— Juste à temps, murmura Prose.

Une image de la façade du Louvre remplaça le visage du présentateur. Puis une autre image apparut, montrant le président de la France devant la façade du Louvre. Un garde du corps tenait un parapluie de golf au-dessus de sa tête pour le protéger de la pluie fine qui tombait. Une foule de journalistes, également protégés par des parapluies, tendaient des micros devant lui.

Le président avait dû insister pour faire la conférence sur les lieux de l'attentat, songea Prose : pour montrer qu'il était sur le terrain, qu'il s'occupait vraiment des problèmes.

Prose monta le volume de la télé.

AVANT TOUT, JE VEUX PRÉSENTER, AU NOM DES FRANÇAIS ET DES FRANÇAISES, MES CONDOLÉANCES AUX PROCHES DES VICTIMES... IL S'AGIT D'UN ACTE BARBARE...

Le président parlait sur un ton grave, par phrases courtes, avec des pauses de deux à trois secondes entre chaque bout de phrase, comme pour laisser au

public le temps d'assimiler son discours par petits morceaux. À la fin de chaque bout de phrase, sa voix baissait, comme pour souligner par une chute le côté accablant de la situation.

... D'UNE ATTAQUE INSENSÉE... LES RESPONSABLES DE CETTE ABOMINATION SERONT POURSUIVIS AVEC TOUTE LA FORCE DE L'ÉTAT... ILS SERONT TRADUITS EN JUSTICE ET PUNIS... JE M'Y ENGAGE... LA FRANCE NE LAISSERA PAS UN GROUPE DE VOYOUS SEMER LA TERREUR DANS LA POPULATION... CES TERRORISTES, ILS NE S'ATTAQUENT PAS SEULEMENT AUX SYMBOLES DE NOTRE CIVILISATION... ILS DÉNATURENT LA RELIGION DONT ILS SE RÉCLAMENT... DÉGRADENT SON IMAGE... C'EST L'ISLAM LUI-MÊME QUE L'ÉTAT FRANÇAIS S'ENGAGE À DÉFENDRE... EN ÉRADICANT CEUX QUI VEULENT L'INSTRUMENTALISER À DES FINS BARBARES...

Le chef de l'État fit une pause particulièrement longue, qui laissa de nombreuses secondes au mot « barbares » pour déployer tout son sens. Puis il reprit sur un rythme accéléré. Les pauses cessèrent de découper aussi fortement les phrases. On aurait plutôt dit une accumulation d'efforts, comme si chaque nouvelle affirmation se dépêchait de venir appuyer la précédente, de la renforcer.

À MA DEMANDE, UNE RÉUNION DU GOUVERNEMENT A ÉTÉ CONVOQUÉE. NOTRE RÉACTION SERA RAPIDE. ÉNERGIQUE. DÉTERMINÉE. JE VOUS L'ASSURE... JE SAIS QUE CE SONT DES HEURES DIFFICILES. MAIS JE SAIS AUSSI POUVOIR COMPTER SUR LA COLLABORATION DE TOUS LES FRANÇAIS. DE TOUTES LES FRANÇAISES... LA FRANCE NE SE LAISSERA PAS INTIMIDER. ELLE DEMEURERA LA TERRE DE LA TOLÉRANCE QU'ELLE A POUR VOCATION D'ÊTRE. LA TERRE DU RESPECT DE L'AUTRE ET DE LA SOLIDARITÉ. LA TERRE DE LA COHABITATION PACIFIQUE DES DIFFÉRENCES... VIVE LES FRANÇAIS ! VIVE LES FRANÇAISES ! VIVE LA FRANCE !

Une fois sa déclaration terminée, Sarkozy s'éloigna d'un pas rapide, entouré de ses nombreux gardes du corps et des porteurs de parapluie, comme s'il devait déjà être ailleurs, que d'autres événements réclamaient de façon urgente sa présence.

Victor Prose quitta le site de TF1. S'il avait besoin des commentaires du présentateur, dont la tête avait de nouveau envahi l'écran, il pourrait les retrouver sur Internet.

Il ouvrit le dossier contenant les marque-pages des sites d'informations auxquels il était abonné : les commentaires sur les événements devaient déjà affluer.

Comme la page du premier site s'affichait, les onze premières notes d'une pièce de Coltrane se firent entendre : il avait du courrier... Sans s'en rendre compte, il se mit à murmurer les premiers mots de « Kulu Se Mama ».

Montréal, 11h26

Depuis une vingtaine de minutes, Théberge arpentait les salles dévastées du Musée des beaux-arts de Montréal en compagnie du conservateur de l'institution, Jean-Louis Dandeneault. Dans chaque salle, c'était le même scénario : les pièces qui avaient le plus de valeur s'étaient volatilisées. Sur les murs, il ne restait que les encadrements vides.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, fit Dandeneault.

Puis il ajouta, comme si c'était le comble de la barbarie :

— Ils ont fait un travail de salauds !

— Ceux qui attendent au bien d'autrui sont rarement des parangons de délicatesse, répondit Théberge.

Le conservateur se tourna vers Théberge. L'indignation le submergeait. Au point que l'accent français qu'il avait mis des années à cultiver faiblissait par moments.

— Vous ne voyez donc pas ?... Ils ont taillé dans les toiles ! Regardez !... Ils les ont... arrachées !

Son ton était celui d'un professeur exaspéré qui essaie de faire comprendre un problème élémentaire à un cancre. De la main, il lui montrait les murs.

À plusieurs endroits, des morceaux de toiles mal coupés ou arrachés pendaient des cadres vides.

Dandeneault était atterré.

— Ce ne sont pas des professionnels, ajouta-t-il comme s'il s'agissait d'un degré supplémentaire dans l'horreur.

Puis, voyant que Théberge ne semblait décidément pas comprendre la raison de son émoi, il ajouta :

— La plupart du temps, quand les œuvres sont « retrouvées », c'est parce que les voleurs ont contacté la compagnie d'assurances et qu'ils se sont entendus sur un prix pour leur restitution. Dans ces cas-là, on est sûr qu'elles ont été bien conservées et qu'elles n'ont pas été abîmées... Mais là... là...

— Et quand ce ne sont pas les voleurs qui contactent les assurances ?

— Souvent, ce sont des vols sur commande. Un collectionneur laisse savoir qu'il désire tel ou tel tableau, qu'il est prêt à acheter des œuvres de tel ou tel style. Il existe des groupes spécialisés qui travaillent à satisfaire cette demande... Dans ces cas-là aussi, les œuvres sont bien traitées. Elles peuvent refaire surface dix ans, vingt ans... ou même cinquante ans plus tard.

— Tandis qu'ici...

— Je ne comprends pas. Ils ont fait l'effort de choisir les œuvres les plus reconnues... les plus modernes...

Il fit un geste de la main.

— Et regardez ce qu'ils ont fait !

Lui qui pouvait disserter durant des heures – Théberge se souvenait d'un dîner officiel au cours duquel Dandeneault avait sévi durant quarante-sept

minutes entre l'entrée et le plat principal ! –, il était maintenant pantois.

Théberge, pour sa part, était aux prises avec une hypothèse qui le laissait à court de réactions. Se pouvait-il que les incendies aient été allumés dans le seul but de faire diversion ? d'accaparer les policiers et de laisser le champ libre aux voleurs pour leur opération au musée ?

Radio France Internationale, 18h07

... POUR LE MOINS INSOLITE. DES MANIFESTANTS ÉCOLOGISTES, QUI AFFIRMENT APPARTENIR À UN GROUPE QUI A POUR NOM LES ENFANTS DU DÉLUGE, DESCENDENT PRÉSENTEMENT LA SEINE SUR UN RADEAU QUI SE VEUT UNE RECONSTITUTION DU CÉLÈBRE RADEAU DE LA MÉDUSE.

TOUT LE LONG DU PARCOURS, LE GROUPE S'EST ARRÊTÉ À PLUSIEURS REPRISES POUR DISTRIBUER DES BROCHURES ANNONÇANT LA FONTE PROCHAINE DES GLACIERS ARCTIQUES ET ANTARCTIQUES. SELON LES MANIFESTANTS, CE CATACLYSME DEVRAIT PROVOQUER UN NOUVEAU DÉLUGE QUI VIENDRA LAVER LES PÉCHÉS ÉCOLOGIQUES DE L'HUMANITÉ, TOUTES RELIGIONS CONFONDUES. DANS LE SILLAGE DE CE CATACLYSME, DISENT-ILS, DES TEMPÊTES DE GRANDE VIOLENCE VONT BALAYER LA PLANÈTE, LA DYNAMIQUE DU GULF STREAM VA SE MODIFIER ET L'EUROPE SERA PLONGÉE DANS UNE NOUVELLE ÈRE GLACIAIRE...

Venise, 18h35

Blunt marchait de long en large dans la pièce, allant de la fenêtre, qui donnait sur le Grand Canal, à son bureau, où son ordinateur portable le reliait au bureau du directeur de la NSA. Ils parlaient depuis près de dix minutes, dressant ensemble le bilan des attentats.

Au musée d'Orsay, le tableau de Courbet, *L'Origine du monde*, avait été vandalisé. Au Louvre, les salles exposant des œuvres de la Renaissance et des toiles de Rubens avaient été plastiquées. Le British Museum, le Prado, le musée Gutenberg à Mayence, ainsi que les musées Guggenheim de New York, de Bilbao et de Venise avaient également été la cible d'attentats. Et, comme la fois précédente, un attentat avait eu lieu à Montréal, alors que la ville n'abritait aucune institution de niveau égal à celles des autres endroits visés.

Partout, les attaques contre les musées avaient été revendiquées par le même groupe. La rhétorique des messages était la même. Jusqu'au profil de l'opération qui était semblable. On aurait cru à une réédition de la vague d'attentats contre les cathédrales.

— Les islamistes sont redevenus le *prime mover*, fit la voix de Tate.

— Vous voulez que je laisse tomber les céréales ?

— Vous allez sûrement trouver le moyen de vous occuper des deux dossiers... Au Louvre, les kamikazes sont entrés par la porte réservée aux livraisons.

— Ils avaient un complice à l'intérieur ?

— Ils travaillaient tous les deux au musée. Les Français ont encore des détails à vérifier, mais ils sont sûrs de les avoir identifiés.

En arrivant devant la fenêtre, Blunt s'immobilisa un instant pour regarder la pluie qui tombait sur le Grand Canal.

— Ailleurs ? demanda-t-il en se retournant.

Sur l'écran, le visage de Tate continuait de regarder fixement devant lui.

— Rien encore, répondit-il. Mais on épluche la liste des employés. Des fois qu'ils auraient utilisé la même méthode partout...

Montréal, SPVM, 13h51

En compagnie de Crépeau, Théberge examinait la bande vidéo qu'un des policiers affectés à l'enquête avait récupérée. On y voyait une fourgonnette se garer le long du trottoir. Six hommes en sortaient et se dirigeaient vers le Musée des beaux-arts, rue Sherbrooke.

Deux heures vingt minutes plus tard, on les voyait sortir du musée et retourner à la fourgonnette. Le véhicule s'éloignait ensuite à vitesse modérée.

— Ils ont dû mettre les toiles dans un autre véhicule, fit Théberge.

— On n'a rien sur les caméras de surveillance extérieures.

— Et à l'intérieur ?

— Pas une seule image. Toutes les caméras ont été neutralisées.

Théberge releva les yeux vers Crépeau.

— Il n'y a pas eu d'alarme ?

— La centrale de la compagnie de sécurité a continué de recevoir des images normales jusqu'à ce matin.

— Du travail d'expert.

— Des experts qui ont fait du travail de cochon en arrachant les toiles.

Théberge partageait la perplexité de Crépeau. Il n'y avait aucune logique dans cette affaire. Une pièce importante du casse-tête devait leur manquer.

— Ce que je ne comprends pas, reprit Crépeau, c'est comment ils ont fait pour sortir les œuvres.

— Peut-être qu'ils ne les ont pas sorties...

Crépeau regarda un moment Théberge, le temps de réaliser les implications de ce qu'il suggérait.

— Ils les auraient cachées à l'intérieur pour retourner les chercher une fois les choses calmées ?

Deux minutes plus tard, Crépeau avait Dandeneault au bout du fil. Il lui demanda d'effectuer des recherches à la grandeur du musée et de porter un intérêt particulier aux faux plafonds, aux recoins abandonnés et aux pièces rarement utilisées.

— Je n'aime pas ça, se contenta de dire Théberge en guise de

commentaire quand Crépeau eut raccroché.

Pourquoi se donner tout ce mal pour mettre la main sur des œuvres qu'ils n'avaient même pas pris le soin de ne pas abîmer ?

HEX-Radio, 14h02

... SEPT GALERIES D'ART INCENDIÉES ! UNE CHANCE QUE LA POLICE NOUS PROTÈGE ! AUTREMENT, CE SERAIT QUOI ?... EST-CE QU'IL VA FALLOIR DEMANDER À LA GRC DE VENIR PATROUILLER DANS LES RUES DE LA VILLE ? EST-CE QU'IL VA FALLOIR DEMANDER L'AIDE DE L'ARMÉE ? QU'EST-CE QUE ÇA VA PRENDRE POUR QUE LES TERRORISTES ARRÊTENT DE FAIRE CE QU'ILS VEULENT DANS MONTRÉAL ? C'EST PAS UN SERVICE DE POLICE QU'ON A, C'EST UN ZOO !... D'ACCORD, J'EXAGÈRE : C'EST PAS UN ZOO, C'EST UNE CLINIQUE PSYCHIATRIQUE. ON EN A UN QUI PARLE AUX MORTS. UN QUI CONTRÔLE PAS CE QU'IL DIT. UN AUTRE QUI SE TORTILLE COMME UN MALADE POUR SE GRATTER... VOUS EN PENSEZ QUOI, VOUS AUTRES, DE ÇA ? ÊTES-VOUS D'ACCORD QUE ÇA PRENDRAIT UN GRAND MÉNAGE DANS LA POLICE DE MONTRÉAL ?... J'ATTENDS VOS APPELS.

Montréal, 14h13

Théberge donna un brusque coup de frein pour éviter le camion à ordures qui s'était immobilisé devant lui. Maugréant, il braqua ensuite les roues et se faufila dans la circulation, plus dense qu'à l'habitude à cause de la pluie. Un peu plus loin, il gara sa voiture dans un stationnement interdit et il se dirigea vers le musée.

— On n'a rien trouvé, fit le directeur du musée en l'apercevant.

— Je sais.

— Comment ça, vous savez ? fit Dandeneault, décontenancé.

— C'est vous qui m'avez donné la solution. Quand vous m'avez dit qu'ils avaient découpé les toiles sans ménagement, au mépris de leur valeur.

— Je ne comprends pas.

— Les œuvres ne les intéressent pas. Je veux dire, ils ne s'intéressent pas à leur valeur marchande... ce qu'ils veulent, c'est les faire disparaître.

— Et ils les ont fait disparaître... où ?

— Vous avez vérifié dans les bacs à ordures ?

Dandeneault pâlit.

— Mon Dieu...

— Si je ne me suis pas trompé, vous devriez pouvoir les récupérer...

— Le ramassage des ordures !

Dandeneault semblait en proie à une nouvelle crise d'agitation. Il regarda sa montre, puis il se précipita à travers une série de pièces et de couloirs,

entraînant Théberge à sa suite. La dernière porte qu'il ouvrit donnait sur la cour extérieure. En sortant, il vit les pinces mécaniques d'un camion saisir un des bacs et en vider le contenu dans la benne.

Dandeneault courut jusqu'au camion et frappa dans la portière du conducteur jusqu'à ce qu'il baisse la vitre.

— Il ne faut pas compacter ! hurla Dandeneault. Il ne faut pas compacter !

Le conducteur le regardait, l'air contrarié, se demandant sans doute sur quel illuminé il venait de tomber. De la main, il lui fit signe de s'éloigner.

Quelques instants plus tard, Théberge arrivait, essoufflé, le col de son veston relevé dans un effort dérisoire pour se protéger de la pluie. Il montra son insigne du SPVM au conducteur.

Perplexe, ce dernier arrêta néanmoins le compactage.

Drummondville, 14h48

Il y avait plus de deux heures que Dominique parcourait les informations que Pantagruel avait recueillies.

Aucun doute n'était permis. L'opération était concertée sur le plan mondial : même type de cibles, même communiqué pour revendiquer l'attentat, signé par le même groupe, même choix des heures d'affluence, comme si l'on avait voulu maximiser le nombre de victimes.

Il y avait toutefois un détail qui clochait. À Montréal, il y avait eu une série de petits incendies au lieu d'un attentat unique. Et les terroristes ne s'étaient apparemment pas préoccupés de multiplier les victimes... Pourquoi avaient-ils ainsi dérogé à leur plan général ?

Ça ressemblait aux attentats contre les cathédrales. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, l'attaque contre l'oratoire Saint-Joseph se démarquait, elle aussi, dans la série des attaques contre les cathédrales... Pourquoi cet intérêt des terroristes à l'endroit de Montréal ? Le gouvernement avait beau avoir adopté une attitude servile face aux Américains, ça ne faisait quand même pas de l'Oratoire une référence mondiale du niveau de Notre-Dame de Paris ou de l'abbaye de Westminster !

Dominique décida d'aller en parler à F.

Lorsqu'elle entra dans le bureau de la directrice de l'Institut, celle-ci se contenta de prendre acte de son arrivée d'un léger mouvement de la tête. Une voix d'homme, un peu enrouée, sortait de l'ordinateur.

— Je n'ai pas d'informations sur ces petites explosions de fanatisme. À mon avis, ce n'est que du bruit.

Fogg !

Dominique s'assit devant le bureau de F de manière à ne pas entrer dans le champ de la caméra.

— C'est quand même du bruit difficile à ignorer, répliqua F avec un sourire.

— C'est justement pourquoi, si j'étais vous, je n'y accorderais pas trop d'importance. C'est trop « médiatique » pour ne pas avoir été conçu en

fonction des médias.

— Vous croyez que c'est une diversion ?

— Comme vous le savez, je ne crois pas à grand-chose... Cela dit, je pense que ceux qui ont exécuté ces attentats étaient probablement sincères et à la recherche de publicité. Par contre, ceux qui leur ont fourni les moyens de les exécuter... eh bien, disons que j'ai quelques réserves sur leurs intentions véritables.

Une partie de l'esprit de Dominique suivait la conversation entre F et Fogg ; une autre se demandait pour quelle raison F ne l'avait pas prévenue de cette rencontre téléphonique.

— Ceux qui les subventionnent, vous avez une idée de leur identité ? demanda F.

— Je pense que vous êtes sur une bonne piste en vous intéressant aux céréales.

— Qu'est-ce que des fondamentalistes religieux ont à voir avec les céréales ?

— C'est précisément dans l'espoir que vous le découvriez que je vous en parle.

— C'est une de vos intuitions ou c'est une manière de m'envoyer sur une fausse piste ?

Fogg protesta avec une indignation jouée.

— Jamais je ne ferais une telle chose ! De toute façon, je vous connais : même en suivant une fausse piste, vous finiriez par découvrir la vérité.

— Si vous sortez la flatterie, c'est parce que vous voulez vraiment m'endormir !

Un rire étouffé se fit entendre, suivi de quelques raclements de gorge.

— Vous me connaissez trop bien, dit Fogg.

La familiarité du ton de la discussion rendait Dominique mal à l'aise. Elle se demandait si cette collaboration « tactique » avec le Consortium n'allait pas trop loin. Au cours de la dernière année, la fréquence des discussions de F avec Fogg s'était accrue. Peut-être était-elle en train de perdre son esprit critique face à lui.

— Dans notre métier, on ne choisit pas toujours ses fréquentations, répliqua F sur un ton qui se voulait moqueur.

Elle avait relevé les yeux. Par-dessus l'écran, elle fixait Dominique.

— Comme vous avez raison !... En terminant, je tiens à vous remercier d'avoir envoyé votre agent travailler sous de nouveaux cieux.

— Éliminer une direction de filiale, ça ne se refuse pas.

Londres, un studio de la BBC, 20h01

La présentatrice paraissait émue. Elle quittait plus souvent la caméra des yeux pour regarder sa feuille. Elle aurait pu se contenter de fixer le téléscripteur, mais l'émotion aurait moins bien passé.

LES AUTEURS DE L'ATTENTAT À LA ROQUETTE CONTRE LE

BRITISH MUSEUM NOUS ONT FAIT PARVENIR IL Y A QUELQUES HEURES UN MESSAGE QUE NOUS AVONS DÉCIDÉ, APRÈS DISCUSSION AVEC LES AUTORITÉS, DE VOUS FAIRE ENTENDRE.

Sur l'écran incrusté dans son bureau, la présentatrice fut remplacée par un Arabe vêtu d'un costume traditionnel et dont le visage était dissimulé par un *keifih* et des verres fumés.

LES CROISÉS OCCIDENTAUX ONT SACCAGÉ NOTRE CULTURE ET PILLÉ NOS MOSQUÉES. ILS DÉTRUISENT L'ART MUSULMAN. ILS VEULENT NOUS IMPOSER À LA PLACE UN ART SACRILÈGE. UN ART QUI PROFANE LE VISAGE HUMAIN. QUI CARICATURE TOUT CE QUI EST SACRÉ. LEURS ŒUVRES SONT DES BOMBES À RETARDEMENT QUI VONT EXPLOSER DANS LA TÊTE DES CROYANTS. ELLES VISENT À DÉGRADER LE CORPS DE NOS FEMMES. À CORROMPRE NOS ESPRITS ET À OFFENSER ALLAH. TOUS LES CROYANTS DOIVENT LUTTER CONTRE CETTE ATTAQUE PERFIDE DES INFIDÈLES. LES DJIHADISTES DU CALIFAT UNIVERSEL VONT DÉTRUIRE LEURS IMAGES SACRILÈGES ET RÉPANDRE LA TERREUR CHEZ CEUX QUI LES PRODUISENT.

La présentatrice reprit son commentaire. Cette fois, son air était plus décidé :

TOUTE PERSONNE QUI AURAIT DES INFORMATIONS RELATIVES À L'ATTENTAT EST PRIÉE DE COMMUNIQUER AVEC LES AUTORITÉS AU NUMÉRO...

Drummondville, 15h05

— Si d'autres informations susceptibles de vous être utiles se manifestent à mon attention, dit Fogg, je vous en aviserai.

— Je ferai de même, répondit F.

Après avoir coupé la communication, elle ramena son regard vers Dominique et sourit.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je ne suis pas victime du syndrome de Stockholm.

Dominique resta sans voix de se voir aussi clairement percée à jour. F éclata de rire.

— Je n'ai pas grand mérite, dit-elle. À ton âge, j'aurais probablement réagi de la même façon.

Son regard se perdit un instant sur la rivière, que l'on voyait par la fenêtre.

— Peut-être même plus violemment...

Puis elle revint à Dominique.

— Fogg est un être remarquable, dit-elle, et très agréable à fréquenter. Sur plusieurs sujets, nos opinions se rejoignent. Il a un don surprenant pour voir au-delà de la surface des événements. Il se trouve simplement qu'il travaille pour une organisation concurrente que nous devons éliminer.

— Vous ne craignez pas que cela crée inconsciemment des liens ?

— Bien sûr que cela crée des liens. Tout rapport humain crée des liens. Mais cela ne servirait à rien de le diaboliser... Quand je prends la décision de faire éliminer quelqu'un, je tiens à être consciente que c'est d'un être humain qu'il s'agit. C'est beaucoup moins plaisant, mais ça place les choses dans une perspective plus juste. Ça aide à prendre des décisions plus mesurées.

Elle regarda un moment Dominique en silence, comme si elle hésitait sur ce qu'elle allait ajouter.

— Évidemment, reprit-elle, il y a des individus plus difficiles que d'autres à voir comme des êtres humains... Mais bon, rien n'empêche d'essayer.

Elle se frotta le visage avec les mains, les passa dans ses cheveux pour les replacer.

— Maintenant, parle-moi de ta discussion avec Théberge, dit-elle.

— Il a retrouvé presque tous les tableaux.

Quand Dominique lui eut appris de quelle façon il les avait retrouvés, F demeura un moment songeuse.

— C'est cohérent avec le vandalisme dans les autres musées, finit-elle par dire.

— En tout cas, ça élimine les réseaux de trafiquants.

— Fogg a raison : c'est médiatique. C'est fait pour choquer, pour créer des remous dans l'opinion publique.

— On dirait que leur but est de provoquer une guerre de religion... ou de civilisation.

— Oui, mais pourquoi Montréal ?... Tu as une idée ?

Fidèle à sa ligne de conduite, F refusait de plus en plus souvent de lui donner son opinion avant que Dominique ait formulé la sienne – de la même manière qu'elle se dégageait de plus en plus des décisions courantes, laissant la plupart du temps Dominique les prendre seule.

Même si elle comprenait que le procédé avait un but didactique, Dominique n'arrivait pas tout à fait à s'y habituer. S'efforçant de ne pas laisser voir son agacement, elle parla à F de ses interrogations sur les différences entre les attentats de Montréal et ceux du reste de la planète.

— Si on se fie à leur logique, conclut-elle, je suis obligée d'être d'accord avec Fogg : ils veulent provoquer une réaction. La question, c'est : qui veulent-ils faire réagir à Montréal ?

— D'après toi ?

Dominique hésita un moment avant de répondre :

— Quand même pas l'Institut !

— Avoue que ce serait habile...

Puis elle ajouta sur un ton plus grave.

— Tu devrais prévenir Théberge.

Dominique acquiesça d'un mouvement de la tête. Si F lui faisait une recommandation aussi claire, elle devait être réellement inquiète pour le policier.

— Je vais lui téléphoner, dit-elle.

Puis elle reprit le fil de sa réflexion.

— Si c'est pour provoquer l'Institut, on peut penser que les gens qui sont derrière les attentats sont reliés au Consortium.

— C'est une possibilité.

— Ça expliquerait que Fogg vous ait suggéré de ne pas vous occuper des attentats.

— On pourrait aussi penser qu'il a dit ça précisément pour que je m'y intéresse.

Dominique regarda F, étonnée.

— Je comprends, dit-elle après un moment.

— Mais comme il connaît suffisamment le métier pour savoir que c'est de cette façon que je vais réagir...

Cette fois, Dominique se contenta de regarder F et d'attendre la suite du raisonnement.

— D'un autre côté, reprit F comme si elle monologuait à haute voix, il faut garder un esprit ouvert. Il est possible que Fogg n'ait rien à voir dans tout ça. C'est peut-être une initiative de quelqu'un d'autre à l'intérieur du Consortium...

Dominique avait l'air sceptique.

— Quelqu'un qui serait l'équivalent de ce que Hurt est pour nous, poursuivit F. Une sorte de *loose cannon*...

— Peut-être...

Dominique n'était pas convaincue, mais c'était une possibilité qu'elle ne pouvait pas écarter.

— Et si c'était quelqu'un à l'extérieur du Consortium ? reprit F. Dans le monde du renseignement, il y a encore plusieurs personnes qui doutent de ma disparition et qui rêvent de me retrouver.

Dominique se demandait si cet exercice d'hypothèses était réalisé uniquement à son intention, pour brouiller les pistes et justifier la poursuite de la collaboration avec Fogg.

— Mais tu as raison, conclut F. Il y a probablement la main du Consortium derrière tout ça.

Elle se rassit et ajouta avec un sourire amusé :

— Raison de plus pour suivre de près ce qu'ils font. Vous connaissez le principe : garder ses ennemis le plus près possible !

New York, 16h32

Jeremy Swaggarth entra dans l'entrepôt à peu près vide, ouvrit une porte au fond de l'immense pièce et descendit un escalier. Au bout d'un corridor d'une dizaine de mètres, il ouvrit une autre porte et il entra dans un bureau ultra-moderne.

Une femme l'y attendait, assise derrière un bureau en acajou. Les traits marqués de son visage et son complet-veston cravate lui donnaient un air masculin qu'atténuaient son maquillage et le bleu pâle de ses vêtements.

Swaggarth la connaissait sous le nom de Valerie Vale.

— Tout est prêt pour demain ? demanda la femme.

Swaggarth n'était jamais à l'aise en sa présence. Son sourire, toujours un peu ironique, sa façon de tout traiter comme s'il s'agissait simplement de faire des affaires... Vale ne croyait à rien, Swaggarth en était sûr. Mais elle lui apportait les moyens de faire avancer sa cause.

— Tout est prêt, répondit-il. Et personne ne connaît mon vrai nom.

— Ils vont avoir toute une surprise ! Eux qui pensent qu'il s'agit seulement d'une opération publicitaire.

— Une surprise, oui, approuva Swaggarth.

Le sourire de Vale s'accentua.

— Monsieur Swaggarth, je sais que vous me méprisez.

— Mais...

— Et c'est très bien comme ça. Nos motivations sont à l'opposé : vous avez un idéal et je veux faire de l'argent. Mais notre objectif est le même : il faut que les gens prennent conscience que l'eau n'est pas inépuisable. De cette manière, ils y feront davantage attention, ce qui est votre objectif, et ils seront prêts à payer pour la conserver, ce qui est le mien.

Elle se leva de son bureau.

— Venez, je vais vous montrer quelques-uns des projets que nous conservons sur la glace.

Elle l'amena dans une autre pièce, la traversa puis ouvrit une autre porte.

— Une chambre froide, fit Swaggarth, surpris.

— C'est bien ce que je vous avais dit.

Vale lui donna une poussée qui le précipita dans la pièce puis elle referma rapidement la porte.

— Ça fait du bien de se retrouver dans le feu de l'action, dit-elle pour elle-même.

Ignorant le bruit des coups contre la porte de la chambre froide, elle retourna à son bureau en souriant de son trait d'esprit, ramassa les quelques documents qui étaient sur la table et les mit dans son attaché-case. Puis elle sortit de l'entrepôt et marcha vers la limousine qui l'attendait.

L'aéroport était à moins d'une heure. Elle serait au-dessus de l'Atlantique quand les événements qu'elle avait enclenchés se produiraient. Par mesure de sécurité, elle avait éliminé tout document compromettant de son ordinateur portable. Si, par un hasard improbable, les responsables de la sécurité, à Roissy, voulaient vérifier son contenu, ils n'y trouveraient que de la musique, des photos de voyage et des courriels anodins échangés avec des amis amateurs de voyages.

Une fois sur le vieux continent, elle changerait à nouveau d'identité pour couper définitivement les pistes, puis elle se rendrait en Irlande, où elle redeviendrait Hessra Pond.

Théberge avait décidé de se rendre à pied chez Margot. Sa femme ne revenait que dans la soirée. Elle était partie rendre visite à la plus jeune de ses sœurs et il n'avait pas envie de manger seul.

La sœur de madame Théberge venait de recevoir un diagnostic de début d'Alzheimer. Pour Théberge, c'était probablement la pire maladie qui puisse exister : se voir dépossédé de soi-même jour après jour. Un peu plus chaque jour... Assister à sa propre mort au ralenti... Et plus on était jeune, plus la maladie progressait rapidement, semblait-il. Sa femme lui avait expliqué différentes choses concernant cette maladie, mais il n'y avait pas beaucoup prêté attention. Il avait surtout écouté ce qui se disait derrière ses mots, la peine qu'elle s'efforçait de contenir... Même si elle lui parlait, elle était déjà en pensée avec sa sœur. Elle était en train de se mettre dans un état d'esprit qui lui permettrait de se centrer sur elle, de l'écouter, de lui apporter de l'aide... ce qu'il avait un jour appelé son mode « bénévolat ».

Un frisson le parcourut. Il s'ébroua pour dissiper ces pensées désagréables et se concentra sur ce qui se passait autour de lui. À cause de la bruine qui tombait, les gens marchaient vite, essayant de se protéger en réduisant leur temps d'exposition aux éléments. Pourtant, plusieurs avaient un téléphone portable collé contre l'oreille. D'autres avaient une oreillette, ce qui leur permettait de garder les deux mains dans leurs poches.

C'était hallucinant, la quantité de gens qui marchaient sur le trottoir et qui avaient l'air de parler seuls. Était-ce à cela que menaient les progrès de la communication : des gens qui passent de plus en plus de temps seuls, à parler dans le vide ?

À deux coins de rue de Chez Margot, il aperçut la devanture d'une épicerie dont les vitrines avaient été sommairement bouchées avec du contreplaqué. Une autre victime des actes de vandalisme qui s'étaient multipliés...

Subitement, il se sentit fatigué. L'idée lui traversa l'esprit de retourner immédiatement chez lui et de se coucher sans souper.

La dernière semaine avait été particulièrement pénible. Le « champignon tueur venu du Canada », comme l'appelaient les Américains, avait entraîné toutes sortes de complications pour les policiers : multiplication de vols dans les magasins d'alimentation à la suite de rumeurs de pénuries alimentaires, manifestations devant le consulat des États-Unis pour protester contre la fermeture de la frontière aux produits canadiens, vandalisme contre les bureaux de multinationales de l'alimentation...

Au Québec, à l'Assemblée nationale, il y avait eu un début d'émeute. Un député de l'Union de la Droite Québécoise avait proposé qu'on refoule les étrangers aux frontières pour protéger le patrimoine alimentaire de la province. En réponse, un député de l'Alliance Libérale du Québec l'avait traité d'attardé de souche. Le député de l'UDQ avait répliqué qu'un État normal avait le devoir de nourrir en priorité ses propres citoyens. Le député de l'ALQ avait prédit que les autres pays réagiraient en mettant tout le Québec

en quarantaine, ce qui détruirait l'économie... Des insultes avaient été échangées. Puis des coups... D'autres députés s'en étaient mêlés...

Dans les tribunes téléphoniques, il était souvent question de famine mondiale et des moyens que le Québec devait prendre pour y survivre... Les partisans des OGM accusaient les écologistes de prôner l'agriculture sauvage et de nuire aux chances de survie de l'humanité en bloquant la recherche. Les écologistes accusaient les partisans des OGM d'avoir provoqué cette catastrophe : il n'était pas question de les laisser aggraver la situation avec de nouvelles expériences...

Toute la planète semblait prise de folie. Chaque pays développé avait son lot d'épiceries dévalisées et de camions de transport de nourriture attaqués... Même les banques alimentaires avaient dû se doter de services de sécurité. Quant aux producteurs, plusieurs avaient constitué des milices pour protéger leurs récoltes.

Dans les pays en développement, c'était encore pire. Pas un jour ne passait sans que les médias ne recensent de nouvelles émeutes, de nouvelles répressions policières ou militaires, de nouveaux attentats... Les dépôts de nourriture étaient gardés de façon aussi musclée que les dépôts de munition et les rumeurs d'interruption de l'aide alimentaire en provenance des pays riches nourrissaient l'agitation.

Les groupes écologistes radicaux prospéraient. Les groupes anti-écologistes prospéraient. Les premiers accusaient l'humanité de détruire la planète ; les seconds accusaient les premiers de vouloir sauver les animaux au détriment des êtres humains...

Théberge fut tiré de ses réflexions par une voix qu'il mit un certain temps à reconnaître... Cabana !

— Si c'est pas l'inspecteur-*in-chief* Théberge !

Le journaliste souriait comme un comédien de publicité pour dentifrice et il avait un micro à la main.

— Du nouveau sur les galeries d'art incendiées ? demanda-t-il.

— Pas de commentaires, répondit Théberge en poursuivant son chemin.

Le journaliste lui emboîta le pas.

— J'ai entendu dire que ce sont les mêmes qui ont fait le saccage au musée, dit-il en tendant le micro à bout de bras pour le maintenir devant le visage de Théberge.

Ce dernier s'immobilisa et le regarda.

— Si vous avez des informations à communiquer, je veux bien vous accompagner au SPVM pour enregistrer votre déposition.

Cabana ignore la remarque.

— Vous êtes sur une piste ?

Théberge reprit son chemin sans répondre.

— Est-ce que vous êtes à pied parce que vous allez rencontrer un informateur ?... Quelqu'un qui ne veut pas être vu avec la police ?

Le policier s'efforça de se contrôler. Sans cesser de marcher, il tourna la

tête vers Cabana.

— Pour l’instant, dit-il, ce que je vais chercher, ce sont des protéines savoureuses et accessoirement sustentatrices, assorties de racines vitaminées et assaisonnées d’une décoction de graines d’arbustes – le tout dans une atmosphère exempte de toute contamination chimique, biologique ou médiatique.

— Très drôle... Mais quand vous refusez de donner de l’information au public, vous savez que vous laissez toute la place aux rumeurs ?

Théberge s’immobilisa.

— Cabana, est-ce que vous feriez une fixation sur ma personne ?

— Pas du tout : c’est pour le travail. Au journal, ils m’ont mis à plein temps sur votre cas.

Québec, hôtel du Parlement, 18h28

Quand Morne entra dans le bureau du premier ministre Jean-Yves Mouton, ce dernier parcourait un dossier contenu dans une chemise cartonnée de couleur marine. La radio jouait en sourdine. Elle était syntonisée à HEX-Radio. Morne reconnut la voix de News Pimp.

... VOUS EN PENSEZ QUOI, VOUS AUTRES ? ON A LE CHOIX : OU ON LAISSE LE PRIVÉ CONSTRUIRE LES ROUTES, ON PAIE PLUS CHER ET ON A DES ROUTES QU’ON N’EST PAS OBLIGÉS DE RÉPARER AUX DIX MINUTES ; OU ON LAISSE ÇA DANS LES MAINS DU GOUVERNEMENT, ÇA COÛTE UN PEU MOINS CHER SUR LE COUP, MAIS ON SE RUINE À LES RÉPARER CHAQUE PRINTEMPS...

Le premier ministre fit signe à Morne de s’asseoir dans le fauteuil en face de son bureau.

— J’en ai pour une minute, dit-il.

Il feuilleta rapidement le reste du dossier ouvert devant lui, prenant une ou deux notes sur un bloc de papier jaune. La radio continuait de jouer. Un auditeur donnait maintenant son avis sur la question posée par l’animateur.

— MOI, JE PENSE QUE LES RÉPARATIONS, C’EST FAIT EXPRÈS POUR DONNER DES CONTRATS AUX AMIS DES POLITIENS. ÇA FINIT TOUT LE TEMPS PAR COÛTER PLUS CHER ET ON SE R’TROUVE QUAND MÊME CHAQUE PRINTEMPS AU ROYAUME DES NIDS-DE-POULE. CE QU’IL FAUDRAIT, C’EST UN MÉLANGE DES DEUX.

— QUE ÇA COÛTE CHER À CONSTRUIRE ET CHER À ENTREtenir ?

L’animateur prit le temps de rire de sa propre plaisanterie, puis il ajouta sur un ton complice :

— J’TE NIAISE...

— FAUT PAS SUGGÉRER ÇA AUX POLITIENS, SONT CAPABLES DE LE FAIRE !

— QU'EST-CE QUE TU VOULAIS DIRE PAR « MÉLANGE DES DEUX » ?

— LE TRUC PUBLIC-PRIVÉ... COMMENT ILS APPELLENT ÇA, DÉJÀ ?... LES BPC ?...

Le premier ministre baissa le volume de la radio.

— Il faut savoir garder le contact, dit-il. C'est toujours utile d'entendre en direct ce que pense le peuple.

Morne se contenta de regarder ailleurs.

— Je sais, je sais... reprit le premier ministre sans lever les yeux du dossier. Ça ne vole pas toujours très haut. Mais au moins, avec eux, on a l'heure juste.

— J'aurais cru que l'incendie des galeries d'art serait le sujet du jour.

— Ils en ont parlé une partie de la journée. Mais comme il y a eu un autre morceau de ciment qui s'est détaché d'un pilier de l'autoroute Ville-Marie...

— Il y a des victimes ?

— Pour le moment, la seule victime certaine, c'est celui qui a supervisé les travaux de restauration il y a deux ans. J'ai demandé au ministre de faire un exemple.

Il releva les yeux vers Morne et sourit avant d'ajouter :

— Il doit encore être en train de chercher qui c'est. Je lui ai dit que je voulais le nom au plus tard demain matin. Je vais annoncer une commission d'enquête. Ils vont questionner deux ou trois fonctionnaires durant des semaines. À la limite, on va leur donner un sous-ministre. Ça devrait satisfaire le besoin de coupables du public.

Mouton referma le dossier. Sur la couverture marine, quatre mots étaient écrits en majuscules sur un carré blanc : traitement des eaux usées. Dans le code de couleur du bureau du premier ministre, le marine désignait les dossiers qui avaient obtenu l'aval politique du cabinet.

Morne s'empressa de laisser glisser son regard vers la bibliothèque du mur gauche. Si Mouton voulait lui parler du dossier, il lui en parlerait.

— C'est quoi, cette folie-là, à Montréal ? reprit le premier ministre.

Le regard de Morne revint vers lui.

— Des galeries d'art brûlées par des islamistes ! enchaîna Mouton. Les Indiens, quand ils font leurs *stunts*, je comprends qu'on puisse pas bouger : ça fait partie de leurs droits ancestraux de pouvoir nous écœurer sans qu'on réagisse. Les Juifs non plus, on ne peut rien dire : on se ferait accuser de nier la Shoah ! Mais les Arabes !... Ils ont quand même pas un lobby si fort que ça !

Morne retint la réplique qu'il avait sur le bout des lèvres : il ne servait à rien de préciser qu'avec les pétrolières de leur côté, les Arabes n'avaient pas besoin de lobby ; que l'exfiltration du clan ben Laden des États-Unis, au lendemain des attentats du 11 septembre, témoignait largement de leur influence.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton Théberge ? reprit le premier ministre.

— Je tiens à préciser que ce n'est pas « mon » Théberge.

— Je veux que tu lui dises qu'il a trois jours pour régler l'affaire. Il n'est pas question que je laisse Montréal sombrer dans l'anarchie.

— Trois jours...

— Sinon, il saute. La dernière fois, il était censé avoir arrêté tous les terroristes : il ne peut pas en rester tant que ça ! Il a trois jours pour régler le problème.

— Je ne suis pas certain que cette menace soit la meilleure approche.

— Ce n'est pas une menace, c'est une promesse. Tu as vu les sondages ?... Il n'est pas question que je laisse mon parti être rayé de la carte parce que les rues de Montréal se mettent à ressembler à celles de l'Irak ou de l'Afghanistan. On n'est quand même pas à Kaboul !

— Menacer de le faire sauter, quand il est resté en poste uniquement parce qu'on a insisté... On n'ira pas loin avec ça.

— Allons donc ! Il te fait marcher. Tout le monde tient à son poste.

— C'est vraiment quelqu'un d'assez particulier, répliqua Morne. Je suis persuadé qu'il ne demanderait pas mieux que de prendre sa retraite... Son point faible, ce sont ses collègues. Il ne voudrait pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.

— On dirait presque que tu l'admires, dit Mouton avec un mélange d'étonnement et de réprobation.

— Disons que c'est une personnalité plus complexe que l'image qu'en donne HEX-Radio.

Il était difficile pour Morne d'aller plus loin sans compromettre la relation qu'il avait avec le premier ministre. Cela n'aurait servi à rien de lui expliquer que le contenu des lignes ouvertes était manipulé par le choix des sujets abordés et des questions posées, par le discours des animateurs avant les appels, par l'encouragement ou non des animateurs aux auditeurs à poursuivre leur argumentation, par leur capacité d'éteindre les arguments qui leur déplaisaient... Dans l'esprit de Mouton, HEX-Radio et HEX-TV avaient contribué à le faire élire en prenant ouvertement partie en sa faveur ; alors, forcément, ce qui s'y disait avait du sens.

Mouton regarda longuement Morne avant de répondre.

— Comme ça, il est sensible au sort de ses collègues...

Le premier ministre médita l'affirmation un moment, comme s'il la remuait dans sa tête à la recherche d'un sens caché.

— Eh bien, dis-lui que s'il échoue, on va faire un grand ménage dans le SPVM. Et qu'on va s'occuper en priorité de ses collègues. Et pas seulement de Crépeau. De tous ceux qui sont proches de lui.

Puis il ajouta, après un soupir :

— Au moins, ça va donner au public l'impression qu'on agit.

Cette fois, Morne se contenta d'acquiescer d'un signe de tête, puis de répéter :

— Trois jours...

— Je veux également ton avis sur la personne la plus apte à le remplacer.

Voyant l'air dubitatif de Morne, Mouton ajouta avec un sourire entendu :

— Il doit bien avoir des ennemis à l'intérieur du service. Quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de faire un grand ménage, de placer ses hommes à lui... Une femme, peut-être... Ce serait encore mieux : ça court-circuiterait les critiques !

— À l'interne, je ne vois pas qui d'autre que Crépeau.

— Allons donc, les cimetières sont remplis de gens irremplaçables !

— Crépeau est très apprécié à l'intérieur de l'organisation. Autant que Théberge. Les meilleurs candidats de l'interne font partie de son entourage. Plusieurs sont des amis personnels... Ils ne voudront pas avoir l'air de collaborer à sa mise au rancart.

Le premier ministre regarda Morne avec un air contrarié, puis son visage s'éclaira.

— Si c'est comme ça, on va prendre un civil.

Son sourire s'élargit.

— C'est exactement ce qu'il nous faut ! poursuivit-il. Un civil ! Ça fait démocratique. Ça va bien paraître dans les médias. On dira que le remplacement n'a rien à voir avec les personnes en cause. Que c'est une question de principe. De philosophie.

— Ce ne sera pas facile à trouver.

— Il y a sûrement un sous-ministre qui traîne quelque part !

— Il faut quand même qu'il connaisse un peu le dossier.

— Moins il en sait, plus il va être obligé de faire confiance à ceux qu'on va mettre autour de lui. Et tant qu'à faire, on s'arrange pour que ce soit « une » sous-ministre.

Mouton fit un clin d'œil à Morne.

— Va annoncer la bonne nouvelle à Théberge.

TQS, 19h06

— EN TOUT CAS, MOI, MONSIEUR LÉVESQUE, JE PENSE QUE C'EST LA FIN DU MONDE QUI S'EN VIENT. LA NATURE EST RENDUE FOLLE. LA GLACE FOND AU PÔLE NORD, LES OURAGANS RAVAGENT LES ÉTATS-UNIS ET LE MEXIQUE, LA CANICULE TUE DU MONDE EN EUROPE, LA GRÈCE AU COMPLET A PASSÉ PROCHE DE PASSER AU FEU... EN CALIFORNIE, ÇA BRÛLE CHAQUE ANNÉE... LES MALADIES D'AFRIQUE SE RÉPANDENT PARTOUT... JE PARLE DU SIDA, DU VIRUS DU NIL... LES ABEILLES SONT EN TRAIN DE DISPARAÎTRE... ET BEN LADEN, LE MONDE L'A PAS ENCORE COMPRIS, MAIS C'EST L'ANTÉCHRIST !

— JE ME PERMETS DE VOUS INTERROMPRE, MONSIEUR COUSINEAU. VOUS POSEZ UN DIAGNOSTIC INTÉRESSANT ET POUR LE MOINS PITTORESQUE SUR L'ÉTAT DE LA PLANÈTE,

MAIS AVEZ-VOUS UNE SUGGESTION SUR CE QU'IL CONVIENDRAIT DE FAIRE ?

— IL N'Y A PLUS RIEN À FAIRE. C'EST ÇA, LE PROBLÈME. POUR L'HUMANITÉ, C'EST *game over*. C'EST JUSTE UNE QUESTION DE TEMPS. LE MIEUX QU'ON PEUT FAIRE, C'EST RACONTER CE QUI SE PASSE. DES FOIS QU'IL Y AURAIT UNE ESPÈCE PLUS INTELLIGENTE QUE NOUS AUTRES QUI APPARAÎTRAIT. ELLE POURRAIT APPRENDRE DE NOS ERREURS TOUT CE QU'IL FAUT PAS FAIRE !...

Longueuil, 21h09

Victor Prose écoutait l'émission d'une oreille moins distraite qu'à l'habitude.

Au cours des dernières semaines, toutes les chaînes semblaient s'être donné le mot pour traiter des mêmes sujets dans leurs émissions d'information. L'essentiel des commentaires et des entrevues avait tourné autour des épiceries dévalisées, des vols de nourriture dans les cafétérias des écoles, des graffitis sur les édifices appartenant à des entreprises d'alimentation et des manifestations devant le consulat des États-Unis... Aujourd'hui, par contre, un nouveau sujet majeur avait fait son apparition sur les ondes : les attentats contre les galeries d'art.

La plupart des reportages qu'il avait écoutés s'étaient efforcés de trouver un angle régional, proche du spectateur. L'un s'intéressait aux emplois disparus, entrevues à l'appui avec des travailleurs en chômage forcé. Un autre avait tenté d'évaluer la valeur des œuvres d'art saccagées et les coûts de restauration pour celles qui n'avaient pas complètement disparu ; était-il raisonnable d'y consacrer de l'argent alors qu'une famine mondiale pointait à l'horizon ? Un autre encore avait recueilli le témoignage d'une « victime collatérale » devant son logement rasé par l'incendie... Plusieurs témoins avaient été interrogés sur la qualité du travail des pompiers... Auraient-ils pu agir plus vite ? Avaient-ils sacrifié un trop grand nombre d'édifices sous prétexte de protéger les autres ? Avaient-ils trop tardé à demander du renfort de la Rive-Sud ?...

Quant aux attentats similaires sur la planète, contre des institutions beaucoup plus réputées, ils servaient surtout d'arrière-fond pour faire ressortir les drames locaux.

Ces attentats étrangers ne manquaient pourtant pas d'attrait médiatique : les destructions étaient importantes et les victimes nombreuses. Mais ces dernières avaient probablement le tort d'être mortes à des milliers de kilomètres et de ne pas encore avoir de nom.

Prose fut tiré de ses réflexions par la remarque d'une victime qu'un reporter interviewait.

... MOI, J'ME DIS, C'EST PAS PAR HASARD QUE ÇA ARRIVE EN MÊME TEMPS. J'PENSE QUE LES TERRORISTES, C'EST LES

MÊMES. C'EST POUR NOUS MÉLANGER QUE, TEMPS EN TEMPS, ILS FONT SAUTER DES ÉGLISES OU DES MUSÉES. LE RESTE DU TEMPS, ILS TRAVAILLENT POUR QU'ON MEURE DE FAIM. C'EST UN COMLOT INTERNATIONAL POUR NOUS ÉLIMINER. JE SUIS SÛR QUE LE BLOC DE CIMENT SUR L'AUTOROUTE VILLE-MARIE, C'EST EUX AUTRES...

Un autre adepte des théories de la conspiration, songea Prose. Puis son regard revint au courriel qu'il avait reçu plus tôt dans la journée. Il était sur la table à côté de son fauteuil. Pour la énième fois, il le relut, se demandant ce qu'il devait en faire.

Ma patience a des limites. J'ai déposé un premier versement dans votre compte. Il va de soi que ce n'est qu'une avance. Je vous contacterai sous peu pour la signature de votre contrat et le versement du reste de l'à-valoir, que nous acceptons de majorer à cent mille dollars.

Je vous rappelle les termes de ma proposition : des assistants de recherche s'occupent du contenu ; il ne vous reste qu'à « écrire » les livres à partir de leurs travaux en suivant le plan proposé. Une fois le livre publié, vous assumerez l'image publique d'auteur. Une partie importante de votre travail consistera à rencontrer les médias. Bénéfice marginal : vous passerez du statut « d'auteur peu connu » à celui « d'auteur célèbre ».

Par contre, si vous persistez à refuser notre proposition, vous subirez les

conséquences de votre décision. Comme vous avez pu le constater, nous vivons dans une époque dangereuse. Assurer sa sécurité financière est le meilleur moyen d'assurer sa sécurité tout court.

Les dix mille dollars dans son compte n'étaient donc pas une erreur. Le mystérieux éditeur l'avait relancé.

Maintenant, il se demandait si c'étaient ces mystérieux éditeurs qui avaient tenté de l'éliminer. Bien sûr, cela n'avait aucun sens. Même les éditeurs reculaient devant certaines pratiques. Du moins, la plupart des éditeurs... Mais il n'arrivait pas à se débarrasser de l'idée que c'étaient eux qui étaient responsables de l'attentat. Et si c'étaient eux, ça voulait dire qu'ils avaient changé de stratégie... À moins que ce soit volontairement qu'on ait tiré sur Grondin plutôt que sur lui...

Ou alors, c'était quelqu'un de différent. Mais qui ?...

Si ça continuait, lui aussi en serait réduit à imaginer des conspirations pour expliquer ce qui lui arrivait ! Déjà, il réfléchissait en termes de « eux », laissant dans le vague de ce pronom tous les candidats susceptibles d'être responsables de ses problèmes.

Le plus raisonnable aurait été d'en parler aux policiers, mais sa rencontre avec Théberge l'avait refroidi. À Grondin, peut-être...

HEX-Radio, 22h17

— ON EN EST OÙ, PIMP, AVEC LES MANGEURS DE CHAMPIGNONS EMPOISONNÉS ?

— IL EN RESTE TROIS DE VIVANTS. D'APRÈS MES SOURCES, S'IL

Y EN A UN OU DEUX QUI SURVIVENT, ÇA VA ÊTRE BEAU.

— ET IL Y A RIEN QU'ON PEUT FAIRE ?... C'EST *weird* PAS À PEU PRÈS. LA CLIENTÈLE DES RESTAURANTS D'HÔTELS A DÛ BAISSER.

— SURTOUT LES GROS HÔTELS QUI ACCUEILLENENT DES CONGRÈS. AILLEURS, ÇA RESTE CORRECT : LE MONDE SE DIT QUE ÇA VISE SURTOUT LES DIRIGEANTS D'ENTREPRISES, QUE LES TERRORISTES NE VONT PAS S'EN PRENDRE AU MONDE ORDINAIRE.

— TU REVIENS DEMAIN POUR NOUS TENIR AU COURANT DU DÉCOMPTE ?

— SÛR...

— PARFAIT ! ON PASSE MAINTENANT À LA CHRONIQUE DE MANON, LA *people freak*.

— SALUT, BASTARD !

— TU NOUS PARLES DE QUI, AUJOURD'HUI ?

— AUJOURD'HUI, JE GRATTE DERRIÈRE L'IMAGE DU PREMIER MINISTRE HAMMER.

— T'AS PAS DÛ TROUVER GRAND-CHOSE !

— TU SERAIS SURPRIS. MÊME LES POLITICIENS LES PLUS CONSTIPÉS ONT DES CÔTÉS *weird*. SAVAIS-TU QUE HAMMER A DÉJÀ ÉTÉ UN VRAI *freak* ?

— TU ME NIAISES !

— UN *Jesus freak* !... C'EST PLEIN, DANS SON ENTOURAGE. Y A MÊME DES MINISTRES...

— HAMMER : LE MARTEAU DE DIEU !

— ÇA FERAIT UN BON TITRE POUR SA BIOGRAPHIE !

— OK. APRÈS LA PAUSE, TU NOUS EXPLIQUES ÇA EN DÉTAIL.

Hong Kong, 13h24

Hadrian Killmore avait accepté de dormir quelques heures dans un lieu qu'il ne contrôlait pas totalement. C'était exceptionnel et c'était pour une période de temps très brève. Aussitôt la rencontre terminée, il quitterait l'hôtel et prendrait l'avion pour Londres.

Par précaution, il avait quand même réquisitionné la moitié de l'étage où était située la suite présidentielle. Cela lui avait permis de rencontrer Huang Po dans une autre suite située près la sienne, choisie à la dernière minute.

La rencontre avait été cordiale. Le représentant des deux triades lui avait confirmé que les dirigeants des deux organisations étaient intéressés à sa proposition. Avant de finaliser un accord, ils voulaient quand même prendre le temps de voir comment les choses se développeraient au cours des prochains mois.

— Je sais qu'en Chine on juge facilement les choses à l'aune des millénaires, dit Killmore. La perspective de long terme présente

incontestablement des avantages. Mais quand le tigre approche du troupeau, le chasseur doit être prêt à utiliser son arme sans délai. Même s'il a guetté le tigre pendant des semaines...

Huang Po sourit.

— Il faut néanmoins que le chasseur ait pris le temps de connaître son arme avant de s'attaquer au tigre.

— Je suis certain que vos commettants n'ont plus rien à apprendre sur les armes à leur disposition.

— Je ne manquerai pas de leur faire part de la confiance que vous manifestez à leur endroit.

Killmore fit une pause pour prendre une gorgée de thé. Puis il reprit sur un ton plus sérieux, exempt de tout badinage.

— Le processus est amorcé. Il ne peut plus être arrêté. Il y a même des risques d'emballement. Je n'aurai plus le temps de m'occuper moi-même de la suite des négociations.

Une ombre passa sur le visage de Huang Po.

— Cela ne changera rien aux offres qui vous ont été présentées, précisa aussitôt Killmore. Toutes mes propositions antérieures sont maintenues. Des accommodements peuvent également être envisagés... Mais je ne pourrai plus me déplacer personnellement. Trop de choses vont m'accaparer au cours des prochains mois.

Puis il sourit avant d'ajouter :

— Lorsque les gens que vous représentez seront prêts, je suis certain que nous trouverons facilement une façon de formaliser notre accord.

Huang Po choisit d'interpréter la dernière remarque comme signifiant que la discussion était terminée. Même s'il avait le mandat de pousser plus loin la négociation, le faire immédiatement, après la mise au point assez catégorique de Killmore, pourrait être interprété comme une marque de faiblesse. La seule chose importante était de ne pas couper les ponts.

— Les gens que je représente apprécient grandement la proposition que vous leur avez soumise, dit-il. J'ai confiance qu'ils y répondront assez rapidement d'une façon que vous estimerez favorable.

— Je n'en doute pas, répondit Killmore. Transmettez-leur mes meilleures salutations. Et précisez-leur que c'est dans leur intérêt que je propose une conclusion rapide de cette entente.

Après le départ de Huang Po, Killmore téléphona immédiatement au pilote de son jet privé pour l'avertir qu'il arrivait. Ce dernier lui confirma que l'appareil était prêt à partir.

Puis l'esprit de Killmore revint à Huang Po.

Le Chinois avait tenu sa promesse : il l'avait mis en contact avec les deux principales mafias chinoises. Une fois cette étape réalisée, le reste n'était plus qu'une question de négociations et de délais : la domination sans partage d'une partie de la planète, ce n'était pas le genre d'offre qui se refuse. Il fallait simplement un peu de temps pour s'habituer à l'idée.

www.lemonde.fr, 5h47

... À LA SUITE DE L'ATTENTAT RATÉ CONTRE LA GRANDE MOSQUÉE DE HARAM. LES MANIFESTATIONS SE SONT POURSUIVIES DANS LA PLUPART DES PAYS MUSULMANS. PLUSIEURS ACTES DE VANDALISME...

Les Enfants du Déluge

Appartiennent au troisième cercle ceux qui ont pour fonction de maîtriser les différents savoirs de l'humanité, de manière à assurer un contrôle des populations soumises au processus de sélection.

Une autre fonction du troisième cercle est de garantir la qualité de vie des superprédateurs en leur fournissant des productions artistiques en tous genres.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, 4h23

L'inspecteur-chef Théberge regardait le cadavre se bercer dans la chaise de Crépeau, près de la fenêtre. Le cadavre lui faisait face.

À chaque mouvement vers l'avant, ses bras décharnés se cramponnaient à ceux de la chaise et son corps s'avavançait pour donner une impulsion supplémentaire qui amplifiait sa trajectoire. À chaque élan, la tête s'approchait un peu plus de celle de Théberge. Dans le visage carbonisé, les yeux, immobiles, demeuraient fixés sur ceux du policier.

Théberge était paralysé. Plus le visage du cadavre se rapprochait, plus l'angoisse montait en lui. Entre chaque mouvement, Cabana approchait un micro de son visage pour recueillir ses commentaires.

— Décrivez-nous ce que vous ressentez, inspecteur-chef Théberge. Le public a le droit de savoir.

Au moment où le visage du cadavre allait s'écraser contre le sien, Théberge s'éveilla en sueur.

Après de longues secondes à respirer de façon haletante, il vit que sa femme le regardait, à la fois soulagée et inquiète.

— Ça va, dit-il. C'est juste un cauchemar.

Sous-entendu : « Je n'ai aucun malaise physique », ce qui était la principale inquiétude de madame Théberge.

— C'est le deuxième, cette semaine.

Puis, voyant que son mari ne disait rien, elle demanda :

— Tu rêvais à quoi ?

— Aucune idée.

Inutile de lui encombrer l'esprit avec ces visions d'horreur.

— Il va falloir que tu fasses attention au rôle de porc, conclut madame Théberge.

Théberge émit un grognement de protestation, se leva et descendit lentement au salon, où il ouvrit la télé. Il avait surtout besoin de se changer les idées. Les « ravages de la bêtise militante » avec lesquels son travail le mettait en contact l'affectaient de plus en plus.

La chaîne Découverte présentait un reportage sur l'assèchement des nappes phréatiques en Amérique du Nord. Le grenier des États-Unis était menacé de devenir un désert. Sans parler des pénuries d'eau des grandes villes du Sud...

Le droit à l'information, songea Théberge. Le droit d'avoir des mauvaises nouvelles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même sur les chaînes culturelles !

Il ferma la télé et se pencha pour ramasser la *Revue des vins de France*, qui était ouverte, sur le plancher, à côté de son fauteuil.

Venise, 11h46

Blunt ouvrit le message que venait de lui envoyer Chamane et cliqua sur l'icône de la pièce jointe. Une barre illustrant le progrès du décryptage apparut brièvement. Puis Guru Gizmo Gaïa surgit à l'écran. Le visage dissimulé derrière le même masque de bouddha, il portait cette fois une djellaba bleue. Il se tenait debout, le dos tourné aux vagues déchaînées de l'océan.

Blunt démarra l'enregistrement. Sur un fond de mer en furie, l'homme se mit à prophétiser.

Le deuxième cavalier est en marche... Je vois venir des tempêtes. Des raz-de-marée. Des inondations... L'eau va purifier la planète du cancer qui la ronge.

Je vois des pluies torrentielles. Des ouragans qui ravagent les villes. Des digues brisées par la mer... Je vois des territoires inondés. Des maisons emportées par les flots... Je vois des populations déplacées, condamnées à l'errance et à la famine, obligées de boire de l'eau contaminée... Je vois des cadavres qui flottent dans les eaux. Des millions de cadavres...

En polluant l'eau de la planète, l'humanité profane la source de la vie. Mais la vie ne se laissera pas stériliser. Un déluge va s'abattre sur l'arrogance humaine... Nous sommes à l'aube de la huitième grande extinction. Sept fois déjà, la planète a relancé le processus de la vie en éliminant les espèces dont la domination était la plus arrogante.

Ce qui restera de l'espèce humaine sera transformé à jamais. Les nouveaux êtres humains seront les enfants du déluge. Ils bâtiront une humanité plus fluide, moins sclérosée par la raison et la technologie. Une humanité qui vivra en harmonie avec l'ensemble des vivants... Mais, pour cela, il faut d'abord que meure l'humanité ancienne. Il faut que disparaisse l'arrogance occidentale. Il faut que vienne le déluge... Alors seulement, émergera l'humanité nouvelle.

C'était quand même ironique, songea Blunt : des savants faisaient ce genre de prévisions depuis des années, en se fondant sur l'évolution du

réchauffement de la planète, et on les accusait de dramatiser, on les traitait d'alarmistes et on exigeait toujours plus de preuves. Mais quand un guru les reprenait sous la forme de prophéties et qu'il les présentait à l'intérieur d'un schéma apocalyptique, il se trouvait des milliers de personnes pour y croire et s'en faire du jour au lendemain les défenseurs acharnés.

Il envoya un bref courriel à Chamane.

Les sept grandes extinctions, ça te dit quelque chose ?

Shanghai, 19h48

Du quatre-vingt-unième étage de l'hôtel Grand Hyatt, Paul Hurt regardait la forêt de gratte-ciel qui s'étalait devant ses yeux. Dix ans plus tôt, c'étaient des rizières. La ville était prise d'une frénésie entretenue à coups de milliards et savamment planifiée. Même l'éclairage luxuriant des édifices était encadré par un règlement municipal, dans des buts à la fois d'esthétique et d'économie d'énergie. Les autorités chinoises avaient décidé d'en faire « le » centre financier mondial. En conséquence, elles avaient mobilisé les moyens nécessaires à cette tâche. Les meilleurs architectes de la planète avaient été recrutés. La moitié du parc mondial de grues servant à construire des gratte-ciel y œuvrait depuis des années. Une fois l'exposition universelle de 2010 passée, ce qui resterait de cette immense campagne publicitaire, ce serait Shanghai. La ville qui aurait la tâche de s'opposer au « parc à thèmes de parcs à thèmes » qu'était en train de devenir Dubaï. Shanghai serait la ville qui aurait la responsabilité d'attirer en Asie les plus riches et les plus puissants de la planète.

Hurt ferma le rideau de la fenêtre et alla prendre une douche. La salle d'eau, où dominaient le marbre et le verre, lui donna l'impression d'entrer dans une galerie de glaces. Qui donc pouvait trouver plaisir à voir son image ainsi multipliée à l'infini comme n'importe quelle marchandise produite en série ?

Aussitôt sorti de la douche, Hurt se dépêcha de se sécher, de s'habiller et de descendre dans le hall d'entrée de l'hôtel. Une série de brefs coups d'œil dans toutes les directions lui assura un sentiment de sécurité minimal : personne ne semblait le suivre.

Il sortit, traversa le pont et se dirigea vers le Bund, l'ancien quartier hollandais. Une petite partie des édifices d'origine avait été préservée à des fins touristiques et d'image internationale.

Hurt se rendit à la terrasse du bar-restaurant M on the Bund et commanda une Tsingtao. De sa table, il voyait la rivière Huangpu sinuer à travers la ville sur fond de gratte-ciel. Depuis des siècles, le transport fluvial sur la rivière avait contribué à faire de Shanghai l'un des principaux centres commerciaux de l'Orient.

Quelques minutes après avoir reçu sa consommation, il vit un Chinois s'approcher de sa table et s'asseoir devant lui. Wang Li. Du moins, il correspondait à la description qu'on lui avait faite de son contact. Ce n'était

pas trop tôt !

Il y avait deux semaines que Hurt poireautait à l'hôtel. Un message l'y attendait le premier jour, lui disant qu'il serait contacté sous peu.

Un second message avait suivi, quatre jours plus tard, lui annonçant que la réunion avait été reportée d'une semaine. En conséquence, la rencontre avec l'informateur de l'Institut était reportée d'autant. Par mesure de prudence.

Le même message mentionnait l'endroit probable de la réunion et lui demandait de dresser la liste de l'équipement dont il aurait besoin. Il n'avait qu'à la laisser sur son bureau, dans une enveloppe cachetée. Quelqu'un passerait la prendre pendant qu'il serait sorti dîner. Entre-temps, s'il avait besoin de quoi que ce soit, il pouvait le demander au maître d'hôtel attaché à sa suite : ce dernier avait ordre de lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin.

Hurt s'était souvent demandé si tout ça n'était qu'une stratégie pour l'éloigner de Londres. Nitro, de son côté, avait fait plusieurs crises. Puis il y avait eu un autre délai : trois jours, celui-là. Pour calmer Nitro, Steel avait alors dû lui promettre qu'ils retourneraient immédiatement à Londres s'il y avait un autre délai.

À la date prévue, un message avait été glissé sous la porte de sa chambre pendant la nuit. Il contenait l'adresse d'un restaurant et une heure : 20 heures 30. Le rendez-vous était pour le soir même.

— Le dragon s'éveillera bientôt, dit Wang Li en guise d'introduction.

— Vous parlez de la Chine ? répondit Hurt.

— Je parle du dragon qui n'a pas encore trouvé l'apaisement.

Quand il avait pris connaissance de ces phrases de reconnaissance codées, Hurt s'était demandé s'il s'agissait d'une nouvelle manifestation de l'humour de Bamboo Joe.

— Vous avez préparé ce que j'ai demandé ?

— Bien sûr.

— Et pour la suite ?

— Dans le journal que je vais oublier sur votre table, vous trouverez un billet d'avion pour Xian.

— Xian ?

— Un vol direct de Shanghai pour l'étranger, ou même pour Beijing, serait suspect. Vous prendrez un vol pour Xian à l'aéroport de Pudong, vous passerez quelques jours là-bas, puis vous prendrez un vol en direction de Beijing, Vancouver, Montréal et Paris.

Pendant que Wang Li parlait, Hurt continuait de s'interroger sur le caractère subtil de cette mission à Shanghai. Voulait-on l'éloigner de l'Europe ?... Bien sûr, sa mission avait toutes les apparences d'une véritable mission. Mais si on avait voulu l'éloigner, le leurre aurait nécessairement eu les apparences d'une véritable mission.

Hurt se rendit compte que le Chinois le regardait en silence depuis un long moment. Puis quelque chose se passa dans les yeux de Wang Li.

— Il faudrait que l’Institut consacre plus de ressources à la Chine, déclara ce dernier, comme si cela découlait d’un long raisonnement qu’il n’avait pas cru nécessaire d’expliquer.

— Avec ce qui se passe maintenant, il faudrait que l’Institut consacre plus de ressources à l’ensemble de la planète, répliqua Hurt avec humeur.

Un silence suivit. Dans le visage de Wang Li, aucun indice ne trahissait sa perplexité. Valait-il la peine d’expliquer sa pensée ? La remarque de l’étrange Américain décourageait la discussion. Pourtant, quelque chose dans sa façon d’être lui disait qu’il pouvait être un interlocuteur intéressant.

En fait, il émanait de sa personne une multitude de signaux contradictoires.

— La Chine est une illusion, reprit Wang Li. Elle existe... et elle n’existe pas.

Cette fois, Hurt se contenta de le regarder, attendant la suite de l’explication. Wang Li semblait chercher la formulation la plus adéquate.

— Il existe plusieurs Chine, dit-il finalement. Si jamais l’illusion qui les retient ensemble éclate...

— *Pour les tenir ensemble, vous pouvez compter sur le Parti communiste chinois !* répliqua la voix ironique de Sharp.

Wang Li enregistra le changement de voix de Hurt, mais il s’efforça de n’en rien laisser paraître.

— Le Parti communiste chinois est fort parce que la plupart des gens sont terrifiés à l’idée de ce qui arriverait s’il n’existait plus. Y compris ceux qui le critiquent.

— *Je doute que les victimes de Tienanmen apprécient cette théorie.*

— Beaucoup de gens se disent que Tienanmen était le prix à payer pour ne pas subir ce qui est arrivé en Russie.

— *Autrement dit, vous vivez au paradis ?*

— L’absence de paradis peut paraître un prix raisonnable pour éviter l’enfer.

— *L’enfer ? Vraiment ?*

— En Chine, nous avons emprunté une de vos images pour décrire l’enfer qui est en marche et contre lequel nous n’avons, pour nous protéger, que la faible voile du PCC : ce sont les quatre cavaliers de l’Apocalypse. Si cela vous intéresse, je vous montrerai un jour l’interprétation que nous en faisons. Le plan quinquennal du Parti communiste chinois est élaboré sur la base de la lutte contre les quatre cavaliers.

Il se leva. Puis il ajouta, avant de s’éloigner.

— Demain. Vingt heures. Au restaurant Va Bene.

New York, studio de LVT-TV, 8h09

Robert Prince avait pris discrètement une ligne de cocaïne avant le début de l’entrevue. Il voulait être au sommet de sa forme. Son invité, Tyler Paige, dirigeait le célèbre Department of Homeland Security ; il était le responsable

ultime de la sécurité du pays. Il avait en plus la réputation d'être arrogant et difficile à interviewer.

Les sept premières minutes s'étaient écoulées sans heurt. Prince aurait bien pris une autre ligne pour avoir un *boost* avant la finale, mais il pouvait difficilement le faire devant son invité.

... LVT-TV, UNE STATION DU GROUPE LEVITT MEDIAS. DE RETOUR AU PRINCE DES INTERVIEWEURS, ROBERT PRINCE...

Aussitôt que l'indicatif de la station eut fini de jouer, Prince reprit avec la question dont il avait convenu avec son invité pendant la pause.

— Monsieur Paige, est-ce que le Department of Homeland Security confirme l'identité des auteurs de l'attentat ?

— Pour le moment, Bob, je peux confirmer que l'attaque contre le musée Guggenheim est le fait de terroristes islamistes.

— Est-ce qu'il s'agit d'un groupe lié à al-Qaïda ?

— Comme vous le savez, Bob, les terroristes islamistes n'obéissent pas à une hiérarchie stricte. Ils forment plutôt une sorte de nébuleuse. Découvrir leur appartenance n'est pas toujours simple. Mais l'influence d'al-Qaïda, elle, est certaine. Et tant que nous n'aurons pas fait un exemple en détruisant complètement toutes leurs organisations, leur mythe survivra et continuera d'influencer des cerveaux dérangés.

Prince détestait être pris pour un imbécile et il supportait mal le ton condescendant, faussement chaleureux de Paige. Il réprima néanmoins toute expression de déplaisir. C'était une entrevue téléguidée par le propriétaire du réseau : il n'était pas question d'indisposer Paige ni même de laisser paraître son agacement.

— Si on ne peut pas les identifier, est-ce que ça veut dire qu'on ne peut rien contre eux ?

— C'est une bonne question, Bob.

Encore ce ton paternaliste, cette façon de déguiser un profond mépris en fausse familiarité. On aurait dit l'ancien vice-président des États-Unis répondant aux questions de Larry King !

— De fait, poursuivit Paige, ce qu'on constate maintenant, c'est l'échec des moyens classiques pour contrôler ce type de terreur. On ne peut quand même pas faire surveiller toutes les églises et tous les musées du pays !

— C'est très vrai, lança Prince sur un ton exagérément approuvateur.

Paige hésita un moment. De la colère passa dans ses yeux. Mais l'autre n'avait pas été suffisamment explicite dans sa moquerie pour qu'un éclat paraisse justifié.

— Il faut déployer de nouvelles stratégies axées sur la prévention, reprit-il. À moyen et à long terme. C'est un travail qui va demander l'implication active du public.

LVT-TV, 8h13

— PRENEZ L'EXEMPLE DES EMPLOYÉS DU MUSÉE : ILS AVAIENT

DES AMIS, UNE FAMILLE, DES VOISINS... ILS FRÉQUENTAIENT DES ÉPICERIES, DES RESTAURANTS, DES DÉPANNEURS... ILS ALLAIENT DANS LES PARCS DE LA VILLE... JE SUIS SÛR QUE, PARMI TOUS CES GENS, IL Y EN A QUI ONT REMARQUÉ DES CHOSES DANS LEUR COMPORTEMENT.

— JE VOUS AI BIEN ENTENDU ? VOUS ALLEZ DEMANDER AU PUBLIC DE DÉNONCER LES GENS QUI LEUR PARAISSENT SUSPECTS ?

— C'EST UN ÉLÉMENT PARMI D'AUTRES DE NOTRE STRATÉGIE. VOUS COMPRENDREZ QU'AUCUNE AGENCE NE PEUT MOBILISER LE POUVOIR DE SURVEILLANCE DONT DISPOSE UN PUBLIC AVERTI, VIGILANT ET CONSCIENT DE SES RESPONSABILITÉS.

— VOUS NE CRAIGNEZ PAS QUE ÇA MÈNE À DES ABUS ?

— J'ADMETS QUE CELA PEUT CRÉER DES INCONVÉNIENTS. MAIS SI LES GENS N'ONT RIEN À SE REPROCHER, JE NE VOIS PAS CE QU'ILS ONT À CRAINDRE... À PART LE FAIT DE PERDRE UN PEU DE LEUR TEMPS À S'EXPLIQUER. VRAIMENT, PARLER D'ABUS ME PARAÎT EXCESSIF. SI VOUS VOULEZ MON AVIS, CE SONT PLUTÔT LES TERRORISTES QUI ABUSENT DES DROITS QUE GARANTIT NOTRE SOCIÉTÉ.

— J'IMAGINE DÉJÀ LA RÉACTION DES DIVERSES ASSOCIATIONS DE DÉFENSE DES DROITS DE LA PERSONNE !

— JE COMPRENDS LEUR POINT DE VUE ET JE LE RESPECTE. C'EST TRÈS NOBLE DE LEUR PART... MAIS IL FAUT BIEN QUE QUELQU'UN S'OCCUPE DE DÉFENDRE LE PAYS, SI ON VEUT QU'ELLES PUISSENT CONTINUER À MANIFESTER LIBREMENT EN FAVEUR DE LEURS NOBLES IDÉAUX.

Montréal, 8h17

Dans sa chambre du Ritz-Carlton, Skinner dressait le bilan de la dernière vague d'attentats. Toutes les attaques avaient réussi. Les dégâts matériels avaient été significatifs. Mais ce qui avait eu le plus d'impact dans l'opinion, c'était le mode de recrutement des terroristes : dans tous les cas, il s'agissait d'employés de longue date, bien intégrés dans leur milieu. Pour le grand public, la conclusion s'imposait : on ne pouvait pas faire confiance aux Arabes... et à rien de ce qui y ressemblait.

Une nouvelle série de représailles s'était amorcée contre la communauté arabe, tant en Europe qu'aux États-Unis. Et les Arabes n'étaient pas les seuls à être pris à parti : des Pakistanais, des Turcs, des Indiens, des Kurdes, des sikhs et des Gitans avaient également été pris pour cible.

Bien sûr, les autorités avaient réagi promptement en multipliant les appels au calme, en augmentant la présence policière dans les rues et en assurant la protection des mosquées les plus en vue. La plupart des médias s'étaient indignés.Plusieurs l'avaient fait en multipliant les nuances, pour ne pas

s'aliéner ce qu'ils croyaient être leur public. Les donneurs de leçons avaient stigmatisé la minorité de fanatiques responsables des représailles, les accusant d'alimenter l'escalade...

Mais le mal était fait. Pour une large partie de la population, la cause était entendue : la communauté arabe abritait des terroristes. Quant aux membres de cette communauté, ils avaient également compris le message : ils étaient l'ennemi. Ils avaient intérêt à ne pas se faire remarquer.

Pour favoriser le climat de conflit de civilisations que les Djihadistes voulaient instaurer, c'était idéal.

Du coin de l'œil, Skinner surveillait la télé. Il n'arrivait pas à comprendre l'étonnement de l'animateur : la stratégie de Paige était tellement prévisible, ses intentions tellement transparentes. Peut-être l'animateur s'efforçait-il simplement de donner une voix aux réactions du public.

— À PART FAIRE APPEL AUX DÉNONCIATIONS, QUELLES SONT LES AUTRES STRATÉGIES QUE VOUS ENVISAGEZ D'IMPLANTER ?

— IL VA falloir RENFORCER LES POUVOIRS D'ENQUÊTE ET DE PERQUISITION... DIMINUER LES OBSTACLES LÉGAUX AU TRAVAIL DES POLICIERS... ET AFFRANCHIR LES AGENCES DE RENSEIGNEMENTS DU CORSET LÉGISLATIF ET MÉDIATIQUE QUI PARALYSE LEUR ACTION.

— ÇA NON PLUS, LES DÉFENSEURS DES DROITS DE LA PERSONNE NE VONT PAS L'APPRÉCIER.

— JE SUPPOSE QUE VOUS AVEZ RAISON. ET C'EST JUSTEMENT POUR ÇA QUE NOUS ALLONS AVOIR BESOIN DU PUBLIC.

— DE QUELLE MANIÈRE ?

— SI ON VEUT CHANGER LES LOIS ET RENDRE LE TRAVAIL ANTI-TERRORISTE PLUS EFFICACE, IL FAUT UN VASTE MOUVEMENT POPULAIRE POUR FAIRE CONTREPOIDS AU LOBBY DES GROUPES RADICAUX.

— EN ÉLARGISSANT AINSI LE TRAVAIL DES POLICIERS AU DÉTRIMENT DES DROITS INDIVIDUELS, EST-CE QUE VOUS N'AGISSEZ PAS EXACTEMENT COMME LE VEULENT LES TERRORISTES ?

— C'EST UNE BONNE OBJECTION, BOB. BEAUCOUP DE GENS LA SOULÈVENT ET IL EST IMPORTANT D'Y RÉPONDRE.

Skinner ne pouvait qu'apprécier la performance : l'animateur soulevait des questions en apparence brutale, mais, par son parti pris de ne pas intervenir afin de paraître objectif, il laissait toute latitude à Paige pour les transformer en tremplin pour ses réponses.

À l'écran, Paige poursuivait son argumentation.

— LE PROBLÈME, C'EST QU'ON N'A PAS À CHOISIR ENTRE UNE VERSION PARFAITE ET INTÉGRALE DES DROITS INDIVIDUELS, CE QUE TOUT LE MONDE TROUVE SOUHAITABLE – MOI LE PREMIER – ET DES DROITS RESTREINTS. LE CHOIX QUI NOUS EST

PROPOSÉ EST SIMPLE : OU BIEN UNE GESTION DE NOS DROITS QUI NOUS PERMET DE SURVIVRE COMME SOCIÉTÉ LIBRE ; OU BIEN UNE ABSENCE DE GESTION QUI FAIT DE NOTRE SOCIÉTÉ LA PROIE DE TOUS LES TERRORISTES QUI VEULENT SA DESTRUCTION.

— CE N'EST PAS UN PEU MANICHÉEN COMME POSITION ?

— BIEN SÛR. MAIS C'EST LA RÉALITÉ QUI EST MANICHÉENNE. FACE À UN TERRORISTE, IL N'Y A QU'UN CHOIX : VOUS L'ÉLIMINEZ OU IL VOUS ÉLIMINE... ÊTRE RÉALISTE DEVANT UNE RÉALITÉ MANICHÉENNE, C'EST CONSTATER QUE LA RÉALITÉ NOUS FORCE À ÊTRE MANICHÉEN. ADOPTER UNE AUTRE ATTITUDE SERAIT SE BERGER D'ILLUSIONS. D'AILLEURS, JE NE PARLE PAS SEULEMENT DES TERRORISTES ISLAMISTES. COMME LES ATTENTATS DES ÉCOTERRORISTES NOUS L'ONT RAPPELÉ, TOUTES LES CAUSES PEUVENT JUSTIFIER LE RECOURS À LA TERREUR.

— MONSIEUR PAIGE, JE VOUS REMERCIE D'AVOIR PRIS LE TEMPS DE...

Skinner coupa le son de la télé. Au cours des prochains jours, ce serait l'hystérie dans les médias, songea-t-il. Au début, il y aurait un torrent de protestations. Tous les spécialistes de l'indignation déchireraient leur chemise sur la place publique.

Le Président ferait certainement une déclaration pour atténuer celle de Paige. Il promettrait que tout élargissement des pouvoirs policiers serait présenté et débattu dans les deux Chambres. Il irait même jusqu'à laisser entendre qu'il était personnellement contre de tels élargissements. Mais il ne pourrait pas désavouer clairement Paige. Pas avec ces nouvelles attaques terroristes. Et surtout pas dans un contexte où les républicains dénonçaient sa politique de dialogue avec les États terroristes. La veille encore, l'ancien vice-président l'avait accusé d'avoir provoqué cette recrudescence en étant trop mou.

À mesure que de nouveaux attentats surviendraient, des voix s'élèveraient pour réclamer une action plus musclée. De plus en plus nombreuses. Les défenseurs à tout crin des droits individuels se feraient plus discrets. À la fin, une vague d'opinion publique musellerait les derniers protestataires, comme au lendemain du 11 septembre. Pour survivre politiquement, le Président serait obligé de remballer ses promesses aux libéraux et de se ranger sans réserve derrière Paige.

Sans savoir pourquoi, Skinner se demanda ce que Théberge pouvait bien penser de tout ça. Puis il sourit de ce brusque accès de curiosité. C'était une réaction classique : traquer quelqu'un, cela créait des liens. Une sorte d'intimité. Malgré lui, le chasseur se familiarisait avec sa proie et se prenait à vouloir entrer dans sa tête...

Pour traquer un gibier, il fallait repérer ses comportements répétitifs,

découvrir ses routines. On pouvait alors mettre ces connaissances à profit pour le piéger. L'être humain ne faisait pas exception à la règle. Sauf que ses routines étaient plus complexes. Elles reposaient sur des motivations plus élaborées. D'où l'utilité d'avoir recours à une stratégie de renforcement : la désorientation.

C'est pour cette raison que Skinner, en plus d'utiliser les faiblesses évidentes de Théberge, comme son attachement à son épouse et à ses amis, lui envoyait des messages. Des messages suffisamment ambigus pour l'inquiéter, mais qui pouvaient laisser croire qu'il s'agissait d'indices. Pour que ça lui fasse un sujet de préoccupation supplémentaire... Et puis, il devait l'admettre, c'était toujours plaisant, ce genre de jeu du chat avec la souris.

Skinner sourit. Il imaginait la tête que ferait Théberge en lisant ce qu'il venait de lui envoyer.

Puis il se leva et se dirigea vers les toilettes.

« Foutue prostate », marmonna-t-il avec humeur. Il se rappelait la conversation avec le médecin... « On peut facilement régler le problème. »

Sauf que Skinner ne voulait rien savoir d'une opération. On ne savait jamais ce qui pouvait arriver. L'anesthésie qui tourne mal, une erreur médicale du chirurgien, une complication inattendue... Sans compter le simple fait de demeurer inconscient pendant des heures, totalement livré à des gens qui ont des scalpels dans les mains !

Quant à l'autre solution, les médicaments, c'était encore pire. Avec tous les produits contrefaits en circulation, tous les risques qu'ils représentaient pour la santé, il était irresponsable de se soigner à moins que ce soit absolument essentiel. Comment savoir dans quel médicament on découvrirait bientôt de la mélamine, de la mort aux rats ou du verre pilé ?

Il fallait savoir gérer les risques. Toute la carrière de Skinner avait reposé sur la gestion des risques. Et les risques que représentait le traitement de sa prostate éclipsaient totalement l'inconvénient mineur que constituait le fait de devoir aller aux toilettes plus fréquemment.

Longueuil, 9h34

Victor Prose s'était levé tôt. Depuis plus de deux heures, il travaillait à son article sur le roman pour une revue qui lui avait demandé une contribution.

L'article n'avancait pas. Pourtant, dans sa tête, les choses étaient relativement claires. Le roman, tel qu'il l'entendait, consistait à présenter des personnages aux prises avec des idées ou, plutôt, avec les effets de certaines idées. Depuis des siècles, la fiction, surtout la fiction française, s'acharnait à mettre en scène les terreurs les plus profondes de l'être humain, à illustrer les ravages de ces angoisses dans les relations entre les personnes. Et, curieusement, les idées étaient presque toujours innocentées. Comme si rien de mal ne pouvait arriver par les idées. Elles n'étaient presque jamais mises en cause. Sauf dans les histoires de savants fous. Et même dans ces cas-là, c'étaient les faiblesses des êtres humains qu'on s'acharnait à traquer : jamais

celles de leurs idées.

Pourtant, les plus grandes folies de l'histoire, les délires les plus meurtriers s'étaient toujours abrités derrière des idées pour se propager et pour justifier les désastres qu'ils provoquaient.

Par exemple, il y avait cette idée de perfection, si proche de celle de pureté, qui se retrouvait dans toutes les formes de racisme et d'intolérance religieuse ; dans sa version plus quotidienne, elle servait fréquemment à discréditer ce qui était faisable, ce qui aurait permis d'améliorer les choses, sous prétexte que ce qui était proposé n'était pas parfait.

Il y avait aussi cette idée de droits – droits individuels, droits commerciaux, droits des minorités ou de la majorité – qui pouvait être tordue de manière à devenir une arme contre n'importe quelle tentative de libération.

Une des idées qui fascinait Prose, une des idées qu'il trouvait particulièrement dangereuse bien qu'indispensable à toute société organisée, c'était celle du « devoir de mémoire » ; très souvent, elle avait servi à transformer la nécessité d'un enracinement historique en une fixation morbide sur le passé capable d'étouffer tout progrès... C'était comme si le potentiel de nuisance des idées était à la hauteur des vérités qu'elles portaient, que les pires enfers étaient la face cachée des plus nobles idéaux.

Prose sourit. Toutes ces phrases pour aboutir à un cliché banal : *l'enfer pavé de bonnes intentions*.

Quand il pensait à son sujet, Victor Prose avait l'impression que ses idées étaient claires. Mais quand il tentait de les écrire, il butait sur le choix d'un terme, imaginait des objections, changeait des mots pour contrer l'interprétation erronée qu'ils auraient pu permettre... et il finissait par tout raturer. Le taux de survie de ses phrases était très bas. Ce qui était classique à cette étape de son travail. Ça signifiait qu'il n'avait pas encore mûri suffisamment son sujet. Le problème, c'était qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps pour le mûrir. L'article devait être remis dans trois semaines.

Au moment où il se levait pour se préparer un café – décaféiné parce qu'il en était déjà à son quatrième de la journée –, le « ping ! » de la messagerie électronique ramena son attention à l'ordinateur.

Le message qui s'afficha jeta momentanément la confusion dans son esprit.

Vous avez choisi de magouiller avec les flics. Vous êtes responsable de la mort de nos camarades. Vous allez payer. Profitez des quelques jours qui vous restent. Ce n'est pas l'inspecteur-chef Théberge et ses clowns qui pourront vous protéger.
Les Enfants de la Terre brûlée

Montréal, SPVM, 10h43

Crépeau travaillait depuis deux heures pour mettre à jour les différents rapports sur l'attentat contre le musée. Il avait empilé méticuleusement, à la portée de sa main gauche, tous les dossiers dont il allait avoir besoin. Le reste

de la surface du bureau était totalement dégagé, comme dans un effort pour contenir l'envahissement.

Théberge entra dans le bureau.

— Je ne peux pas dire que ça me manque, fit Théberge en apercevant les dossiers.

— Maintenant que t'es une vedette des médias, t'es au-dessus de ces choses-là.

Théberge esquissa une moue.

— Ça aussi, je m'en passerais.

Crépeau fouilla dans la pile de dossiers, sortit une chemise cartonnée et la tendit à Théberge.

— Ça pourrait t'intéresser.

Théberge prit la chemise, jeta un regard intrigué à Crépeau et commença à lire son contenu.

— Ettore Vidal ? fit Théberge après quelques secondes.

— C'est un expert en désalinisation. Il a reçu plusieurs menaces... Je me suis dit que c'était peut-être lié à l'autre cas.

— À BioLife ?

Crépeau fit signe que oui.

— L'eau, les céréales, c'est pas exactement la même chose, dit Théberge.

— Un savant qui disparaît, un autre qu'on harcèle pour qu'il aille travailler à l'étranger... et à qui on laisse entendre qu'il pourrait disparaître s'il refuse.

— Il travaille où ?

— Il est chercheur à McGill. C'est un expert de réputation mondiale. Il travaille sur un projet qui pourrait faire tomber le coût de la désalinisation. Il y a plusieurs ONG et plusieurs pays en développement qui suivent de près ses travaux.

— Tu penses le faire protéger ?

— J'ai pas assez de monde pour ça. Mais je me suis dit...

— Tu veux quand même pas que je le prenne en pension chez nous !

Crépeau ignore le mouvement d'humeur.

— Si jamais c'est lié, dit-il, ça pourrait être une piste pour retrouver Hykes.

Théberge rumina un moment la suggestion de Crépeau.

— D'accord, dit-il, je vais passer le voir.

Théberge fit pivoter le journal posé sur le coin du bureau pour lire le titre d'un article.

Espagne : deux autres terroristes retrouvés morts

Puis il releva les yeux vers Crépeau.

— Qu'est-ce que ça donne, les assureurs ?

— Toutes les galeries d'art avaient un assureur différent.

Une autre idée qui allait terminer prématurément sa vie dans le grand cimetière des hypothèses erronées, songea Théberge. Parfois, il avait l'impression que l'essentiel du travail d'enquêteur consistait à formuler des hypothèses qui se révélaient fausses, jusqu'à ce qu'il finisse par tomber sur une idée juste.

Pas étonnant que ce soit un métier aussi dur, psychologiquement : en plus d'être témoin en première ligne des ravages de la bêtise humaine, il fallait faire l'expérience quotidienne de sa propre propension à proférer des inepties... Et les policiers n'avaient même pas la consolation qu'avaient les scientifiques : ils ne pouvaient pas se dire qu'ils participaient à une entreprise dont le progrès cumulatif était incontestable malgré le statut précaire de chaque nouvelle avancée... Bien sûr, plusieurs enquêtes se concluaient par l'arrestation des coupables. Mais qu'est-ce que ça changeait ? Est-ce que chacune de ces réussites faisait vraiment reculer le climat global de violence et d'insécurité ? Théberge avait plutôt le sentiment d'appartenir au petit groupe de ceux qui écopaient à la chaudière pendant que le Titanic s'enfonçait.

— T'as pas l'air dans ton assiette, dit Crépeau. C'est à cause de la campagne de HEX ?

— Probablement...

— Je me disais, aussi, que c'était autre chose.

Théberge sourit et jeta un bref regard à son ami. Un des inconvénients qu'il y avait à trop bien connaître quelqu'un, c'était qu'eux aussi vous connaissaient bien.

— Les experts disent qu'ils ont utilisé partout le même accélérateur, reprit Crépeau.

C'était logique, songea Théberge. Ils se moquaient totalement des recoupements que les policiers pouvaient effectuer. C'était même à se demander s'ils ne voulaient pas les provoquer.

— C'est peut-être des représailles, suggéra Théberge. Un concurrent... un artiste qui s'est fait exploiter...

— D'après les spécialistes en arts visuels, reprit Crépeau, les galeries avaient des styles trop différents pour qu'un même artiste ait voulu exposer dans toutes les galeries.

— Donc, on n'a pas affaire à un artiste frustré qui a été refusé partout.

— Tu y crois, au gang islamiste ?

— Si c'est le même groupe qu'à l'Oratoire, on devrait trouver les exécutants exécutés quelque part ! répondit Théberge avec dépit. Ça va simplifier notre travail.

La Première Chaîne, 12h34

— JE VOUS RAPPELLE NOTRE QUESTION DU JOUR : QUEL EST LE PLUS GRAND DANGER QUI MENACE LA VILLE ? JE PASSE À UN DEUXIÈME APPEL : MONSIEUR DUBEAU, DE LAVAL.

BONJOUR, MONSIEUR DUBEAU.

— MOI, MONSIEUR MAISONNEUVE, JE PENSE QUE C'EST LE PYROMANE ARTISTE. CELUI QUI A FAIT BRÛLER LES GALERIES D'ART. D'APRÈS MOI...

— JE ME PERMETS DE VOUS INTERROMPRE, MONSIEUR DUBEAU, MAIS SI ON EN CROIT LE MESSAGE REÇU PAR LES MÉDIAS, CE SERAIT L'ŒUVRE D'UN GROUPE RADICAL ISLAMISTE. COMMENT POUVEZ-VOUS PARLER D'UN PYROMANE ARTISTE ?

— LE MESSAGE, C'EST UNE STRATÉGIE ! IL SAVAIT QUE PARLER DE TERRORISME, ÇA FERAIT SALIVER LES MÉDIAS. IL LES A UTILISÉS POUR MÊLER TOUT LE MONDE.

— EH BIEN, C'EST UNE OPINION INTÉRESSANTE. MERCI, MONSIEUR DUBEAU. NOUS PASSONS MAINTENANT À UN AUTRE APPEL. NOUS AVONS AU BOUT DU FIL MONSIEUR ROLAND LAVOIE, DE BOUCHERVILLE. SELON VOUS, MONSIEUR LAVOIE, QUEL EST LE PLUS GRAND DANGER QUI MENACE LA VILLE ?

— POUR MOI, C'EST LES FONCTIONNAIRES QUI NE FONT PAS LEUR JOB.

— J'AVOUE QUE VOUS ME SURPRENEZ, MONSIEUR LAVOIE. EST-CE QUE VOUS POUVEZ EXPLIQUER D'AVANTAGE VOTRE POINT DE VUE ?

— C'EST SIMPLE. PRENEZ L'INSPECTEUR QUI ÉTAIT SUPPOSÉ AVOIR INSPECTÉ LES TRAVAUX DE RÉNOVATION, SUR L'AUTOROUTE VILLE-MARIE, IL Y A DEUX OU TROIS ANS. PONTBRIAND, SON NOM... QUAND LES FONCTIONNAIRES FONT PAS LEUR JOB, IL Y A DU MONDE QUI PAIE AU BOUT. C'EST PAS TOUJOURS ÉVIDENT, MAIS IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN QUI PAIE.

— AVOUEZ QUE C'EST UN EXEMPLE ASSEZ DRAMATIQUE. DANS LA RÉALITÉ...

— VOULEZ-VOUS UN AUTRE EXEMPLE ?

— SI CE N'EST PAS TROP LONG. DANS QUELQUES INSTANTS, NOUS DEVONS ALLER À LA PAUSE. MAIS JE VOUS ÉCOUTE...

— PRENEZ LE FONCTIONNAIRE QUI A CONVAINCU LE MINISTRE QU'ON AVAIT TROP D'ÉTUDIANTES EN TECHNIQUES INFIRMIÈRES DANS LES CÉGEPs, QU'IL FALLAIT CONTINGENTER. PAS LONGTEMPS APRÈS, ON A COMMENCÉ À MANQUER D'INFIRMIÈRES DANS LES HÔPITAUX. ET CELLES QUI RESTAIENT ÉTAIENT À MOITIÉ MORTES PARCE QU'ELLES ÉTAIENT OBLIGÉES DE FAIRE DES HEURES SUPPLÉMENTAIRES. C'EST DEPUIS CE TEMPS-LÀ QUE ÇA SE DÉGRADE ! JE VOUS LE DIS...

— JE SUIS MALHEUREUSEMENT OBLIGÉ DE VOUS INTERROMPRE, MONSIEUR LAVOIE...

Paris, 18h40

Kim attendait depuis une heure dix-sept minutes. Assise dans la Citroën, elle avait une vue directe sur la Jaguar de Jean-Pierre Grava, de l'autre côté de la rue. Claudia avait suivi Grava à l'intérieur d'un café-bistro, laissant à Kim le soin de surveiller la voiture. Il y avait maintenant deux jours qu'elles le surveillaient.

Quelques minutes après être entrée dans le bistro, Claudia avait joint Kim sur son portable pour la prévenir que l'attente serait assez longue : Grava venait de commander un repas. Kim s'était alors empressée d'aller fixer un pisteur sous la Jaguar.

Depuis, elle attendait, derrière le volant de sa propre voiture, prête à démarrer aussitôt que Claudia la rejoindrait.

Inconsciemment, son esprit avait dérivé vers l'époque où Limbo l'avait aidée à venger sa famille, après l'avoir secourue dans la jungle du Sud-Est asiatique. Cela lui arrivait de plus en plus souvent d'y penser... Elle avait donné un sens à sa vie en la consacrant à aider Limbo. Puis, quand il était mort, elle avait transféré sur Claudia le sentiment de dette qu'elle avait eu envers lui. Parce qu'il le lui avait demandé. Mais elle n'était jamais parvenue à faire le deuil de sa famille. Ni celui de la femme qu'elle aurait pu être... Tout cela lui semblait si lointain, et pourtant si présent. De plus en plus souvent, des images de son enfance lui revenaient. À plusieurs occasions, elle s'était surprise à essuyer une larme sur sa joue sans s'être rendu compte qu'elle pleurait...

Elle fut brusquement tirée de ses pensées quand elle réalisa qu'une femme entraînait dans la Jaguar de Grava. Elle appela Claudia.

Cette dernière lui apprit que Grava était aux toilettes depuis plusieurs minutes, mais qu'elle ne s'en était pas inquiétée parce qu'il avait laissé sa serviette de cuir à sa table.

Une minute plus tard, Claudia courait la rejoindre dans la Citroën : il n'y avait personne dans les toilettes ; la serviette de cuir que Grava avait laissée à sa table était vide et lui-même avait disparu. Heureusement, elles pourraient suivre la Jaguar à la trace.

Ce qui était moins clair, par contre, c'étaient les motifs de ce comportement de Grava. Avait-il éventé la filature ? Était-ce simplement une précaution de routine : utiliser un lieu public pour couper les pistes et laisser un tiers récupérer le véhicule ?

L'autre possibilité, c'était que Grava se soit déguisé en femme. Mais il n'avait pas eu beaucoup de temps pour le faire. Et, surtout, il n'avait rien avec lui quand il s'était rendu aux toilettes. Après avoir regardé les clichés pris par Kim, les deux femmes avaient jugé la chose peu probable. Surtout que la femme était montée dans la même voiture : si Grava avait voulu échapper à une filature, il n'aurait pas repris une voiture qui avait toutes les chances d'avoir été repérée.

Leur seule solution était maintenant de suivre la Jaguar et de voir quels membres de l'entourage de Gravah cela leur permettrait d'identifier.

Longueuil, 12h57

Victor Prose avait noté avec une satisfaction amère que les paris sur sa vie étaient moins défavorables. Sa cote de survie était maintenant de 4 contre 7.

Un journal était ouvert à côté de son ordinateur. Il parcourut rapidement l'article dont il avait souligné le titre. « L'Antarctique fond deux fois plus vite que prévu », annonçait le titre... Prose surligna une phrase en jaune :

Pour la seule année 2006, ce sont 190 milliards de tonnes de glace qui se sont retrouvées dans l'océan.

Encore quelques minutes avant l'arrivée de Grondin...

Par chance, le policier était d'un abord plus facile que son supérieur. Pour commencer, il n'avait pas l'air d'entretenir de doutes sur son innocence. Et puis, il lui avait sauvé la vie.

En pensant à Grondin, Prose se mit à sourire. Le policier avait la ponctualité d'un horloger suisse compulsif. S'il disait qu'il arrivait à dix heures, c'était dix heures. Pas dix heures une minute, pas dix heures moins une minute : dix heures. Pile. Prose aurait pu régler sa montre sur le timbre de la sonnette. Grondin attendait dans la voiture et il en sortait quelques secondes avant l'heure convenue pour se présenter à l'heure exacte sur le seuil de la porte.

C'était une autre raison pour laquelle Prose s'accommodait bien de sa compagnie : à côté de lui, ses propres comportements compulsifs paraissaient anodins.

À treize heures cinquante-neuf, Prose se dirigea vers la porte. Il ouvrit à l'instant même où Grondin allait sonner.

— On a le temps de prendre un café, dit-il. Mon cours commence seulement à trois heures.

Puis il ajouta, comme s'il se reprenait pour éviter une indélicatesse :

— Pour vous, bien sûr, ce sera une tisane.

Grondin l'accompagna à travers le corridor de l'entrée.

— Il faut que je vous montre un courriel que je viens de recevoir, dit Prose. Remarquez, c'est probablement une mauvaise blague d'étudiant. Mais, compte tenu de ce qui s'est passé...

Reuters, 13h04

... LES AUTEURS DE L'ATTAQUE CONTRE LE MUSÉE GUGGENHEIM DE BILBAO ONT ÉTÉ RETROUVÉS CE MATIN, ABATTUS DE DEUX BALLES DANS LA TÊTE. LES DEUX HOMMES TRAVAILLAIENT AU MUSÉE DEPUIS RESPECTIVEMENT TROIS ET QUATRE ANS. POUR LEURS COLLÈGUES, LE CHOC A ÉTÉ

BRUTAL. TOUS S'ENTENDENT POUR LES DÉCRIRE COMME DES HOMMES AIMABLES, RÉSERVÉS ET TRÈS DÉVOUÉS À LEUR TRAVAIL. AVEC LEUR MORT, IL NE RESTE MAINTENANT QUE LES RESPONSABLES DE L'ATTENTAT DE MONTRÉAL QUI N'ONT PAS ENCORE ÉTÉ...

Longueuil, 13h06

Prose et Grondin étaient assis au salon. Deux tasses fumaient sur la petite table devant eux.

— Vous avez reçu ce courriel quand ? demanda Grondin.

— Ce matin.

— J'imagine mal un étudiant vous envoyer ça.

Prose sourit.

— Je pense que vous imaginez mal ce que certains étudiants peuvent faire, dit-il.

Il se leva, disparut quelques instants dans son bureau et revint avec une petite enregistreuse de poche qu'il posa entre les deux tasses de café.

— J'ai des extraits de conversation à vous faire entendre, dit-il.

Il appuya sur un bouton.

— *Tu n'as pas le droit d'utiliser ton téléphone portable en classe.*

— *C'est quoi, ton problème ? Je parle pas fort.*

— *Tu n'as pas de boîte vocale sur cette bebelles-là ?*

— *Pis ? Si c'est urgent ?*

Grondin regardait Prose, incrédule.

— C'est vous ?

— Avec un étudiant. C'est enregistré pendant un cours.

— Il a répondu sur son téléphone portable pendant le cours ?

Prose fit signe que oui.

— Et vous ne pouvez pas confisquer son appareil ?

— Propriété privée. Selon les avocats du collège, ce serait assimilable à un vol. On peut seulement en interdire l'utilisation.

Grondin semblait éberlué. Prose lui fit entendre un autre enregistrement.

— *L'ordinateur, c'est pas pour chatter sur MSN pendant les cours.*

— *Qu'esse ça te crisse, toé, chose ?*

— *Tu as besoin des cours pour passer l'examen.*

— *C'est moi qui l'passe, l'examen, c'est pas de tes hosties d'affaires.*

Cette fois, Grondin était carrément sidéré.

— Vous ne pouvez rien faire ?

— Faire quoi ? Il a besoin de son ordinateur en classe pour prendre ses notes.

— Mais...

— Juridiquement, il est adulte. S'il ne dérange personne, je ne peux rien dire.

— Mais le ton sur lequel il vous parle !

— Je peux toujours déposer une plainte. Au mieux, ça ne va rien changer. Au pire, il va être encore plus agressif.

Prose fit démarrer un troisième extrait.

— *Faut que tu changes ton calendrier. On n'a pas le temps de faire le travail.*

— *Vous avez un mois !*

— *On n'a pas le livre pour le faire !*

— *Je vous l'ai dit, il est à la coop.*

— *Tu me niaises-tu ? T'as vu la file d'attente, à la coop ?*

— *C'est la même file pour tout le monde.*

— *Ben, nous autres, ça nous écœure de perdre deux heures à faire la file pour un hostie de livre. Pour aller à la coop, on va attendre la troisième semaine, quand le troupeau va être passé. Hein, gang ?*

Des bruits d'approbation répondirent à la demande d'appui.

— *J'ai pas le choix : le règlement du collège dit que je dois fournir une évaluation la quatrième semaine.*

— *Hey, chose, pourquoi tu cherches le trouble ? C'est à toi de t'organiser avec ça : t'as juste à trouver une passe.*

Prose interrompit l'enregistrement.

— Pour quelle raison vous enregistrez ça ? demanda Grondin.

— S'il y a des problèmes, je veux être en position de me défendre.

— Êtes-vous sûr que c'est légal ?

— Et les profs qui sont filmés avec des téléphones portables et qui se retrouvent sur YouTube, c'est légal ?... C'est devenu une forme de chantage : t'as besoin d'être *cool* et de donner des bonnes notes, autrement tu vas te retrouver sur Internet. Avec ton nom, ton adresse et ton numéro de téléphone. C'est arrivé à un prof du département...

— Vous ne pouvez vraiment rien faire ?

— Je vous l'ai dit, on ne peut pas interdire les téléphones portables en classe. Seulement leur utilisation... Il suffit qu'il y ait deux ou trois étudiants qui accaparent ton attention et qui s'amusent à te faire réagir pour qu'un autre te filme sans que tu t'en aperçoives.

— Comme ça, l'épisode de l'autre jour, pour les notes, c'était sérieux ?

— Les notes, aujourd'hui, c'est un droit. Vous allez comprendre ce que je veux dire.

Prose fit jouer un autre extrait.

— *Je l'ai fait, le travail ! T'as besoin de m'faire passer !*

— *Si tu l'as réussi, tu vas passer.*

— *Hey ! Les nerfs !... Ah pis fuck ! Si j passe pas, j'vas faire réviser tous mes travaux... Hein, gang ? On va tous faire réviser nos travaux. Les autres profs vont être en hostie... On peut pas tous se tromper : c'est toi qui vas avoir l'air fou. Le monde vont se dire que c'est toi, le problème.*

Prose arrêta l'enregistrement sur les rires dans la classe.

— Évidemment, dit-il, c'est un montage de ce que j'ai vu de pire. Ce n'est pas comme ça dans tous les groupes. Ni dans tous les cours. Mais c'est latent. Toujours suspendu dans l'air comme une menace possible. On ne sait jamais quand on peut être victime de cette sorte de chantage. Plusieurs profs préfèrent acheter la paix et leur donnent leurs notes.

— Et vous ne pouvez pas vous faire respecter ? avoir de l'autorité ?

— Si on n'est pas respecté par la société et par notre employeur, si la connaissance n'est pas respectée par la société... comment les élèves peuvent respecter des gens qu'on ne respecte pas, qui enseignent quelque chose qu'on ne respecte pas ?... Il faut pas croire qu'ils font ça par méchanceté. C'est juste que les professeurs n'ont pas de légitimité. Au mieux, je suis leur *chum*. On est égal à égal... Comment je pourrais avoir de l'autorité ?

Grondin paraissait totalement dépassé. Prose le regarda avec un sourire.

— Bienvenue dans l'univers des clients consommateurs : ils ont seulement des droits. Pas d'obligations, seulement des droits. Les profs, eux, ont seulement des obligations, pas de droits... J'exagère, mais ça donne une bonne idée de l'atmosphère, certains jours.

— Ils ne pensent quand même pas qu'ils peuvent avoir leur diplôme sans rien faire !

— Dans leur tête, ils ne font pas rien : ils assistent au cours. Ils font leur temps. S'ils fournissent un minimum d'efforts, ils ont le droit de réussir. C'est le principe de l'effort suffisant : j'ai fait un effort, c'est correct. Je mérite de passer.

— C'est effrayant !

— Ce qui est vraiment effrayant, c'est que, plus tard, ils vont transposer cette attitude-là dans la société.

Grondin semblait à court de mots. Ses démangeaisons avaient pris la relève. Il se frottait avec insistance le dessus de la main gauche.

— Maintenant, reprit Prose, comprenez-vous pourquoi j'ai pensé que ça pouvait être un étudiant qui avait envoyé le message ? Pour certains, ce serait seulement un moyen de pression.

— Vous pensez vraiment qu'il y en a qui pourraient faire ça ?

— Je me suis même demandé si le tireur, l'autre jour, n'était pas un étudiant.

— Vous êtes sérieux ?

— Il a peut-être seulement voulu me faire peur. Ça s'est déjà vu, des étudiants qui tirent des coups de feu sur la maison d'un prof pour se venger ou pour l'intimider.

— Et il m'aurait atteint par erreur ?

Grondin le regardait, incrédule. Prose esquissa un sourire ironique.

— Je sais, ça ne cadre pas avec le portrait des étudiants qu'on brosse dans les officines ministérielles. On est loin de l'apprenant en processus d'autoformation et des acquisitions de compétences « transvasées »...

— Comment vous arrivez à enseigner ?

— En dehors de certaines réactions excessives et de la défense acharnée de leurs intérêts, ils sont très *cool*, très agréables, même... Souvent plus brillants qu'on l'était à leur âge !

Puis il s'interrompt comme si une idée venait de le frapper.

— Avant que je l'oublie, reprit-il, vous direz à l'inspecteur-chef Théberge qu'il y a une vidéo de lui sur YouTube.

— Je suis certain que l'inspecteur-chef n'a jamais mis de vidéo de lui sur Internet, répliqua Grondin avec conviction.

— J'imagine ! Mais il y a quelqu'un qui l'a fait. J'ai pensé que ça l'intéresserait de le savoir.

New York, 13h30

La rencontre avait lieu par vidéo-conférence. Tous étaient membres de la cellule des militaires et tous étaient admis à participer au projet Archipel.

Hadrian Killmore n'aimait pas beaucoup son bureau de New York. Il préférerait de loin celui de Londres. Mais il se faisait un devoir de tenir les rencontres avec les membres des divers groupes de l'Alliance à partir d'endroits différents. Question de sécurité. Même quand il s'agissait de rencontres télévisuelles.

Il appuya sur le bouton qui activait le système de communication. Une dizaine de visages apparurent sur le damier d'écrans qui couvrait le mur devant lui.

Regrouper les membres par cercles de compétences avait été une idée brillante. Cette décision, prise dès la mise en chantier du projet Émergence, lui simplifiait la vie. Il pouvait donner à chacun des cercles les informations que les membres étaient à même d'assimiler et leur épargner celles qui auraient suscité de trop longs débats.

— L'opération Ice Cube est en bonne voie, dit-il. Nos fonds d'investissement achèvent de prendre leurs positions.

— J'aimerais connaître les estimations de risques d'échec, fit un général américain.

— Sur le plan opérationnel, aucun.

— C'est absurde, il y a toujours des risques.

— Les deux sous-marins sont maintenant en place. À moins d'un bris technique... du mauvais fonctionnement du mécanisme de mise à feu...

— Et si ça se produisait ?

— Ce serait surprenant que ça se produise en même temps aux deux pôles.

— À quoi faut-il s'attendre ? demanda le Français.

— Un renforcement du climat d'inquiétude. Une hausse du prix du pétrole. Une accélération de la croissance des entreprises dans lesquelles vous avez investi. Une baisse de la valeur des terrains inondables. Une baisse de la valeur de la dette des pays affectés par la hausse prévue du niveau de la mer... Beaucoup plus d'instabilité et de foyers de tension, ce qui permettra aux États de justifier l'augmentation de leurs investissements militaires...

Killmore fit une pause avant d'ajouter :

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

La question suivante vint d'un écran à sa droite.

— Quelle certitude avez-vous que les explosions auront les effets que vous prétendez ? demanda le Britannique.

— Même si l'effet climatique est moindre, l'impact psychologique et politique, lui, sera dévastateur. Et je ne parle pas de l'onde de choc qui balaiera les marchés financiers.

— J'ai besoin de l'assurance que ces explosions ne menaceront pas nos projets d'exploitation des fonds sous-marins de l'Arctique, fit le représentant russe.

— Il vous suffit de prévoir une suspension des travaux de vingt-quatre heures pour mettre vos équipes à l'abri, le temps des explosions.

Un silence suivit.

— Et le projet Archipel ? demanda l'Américain.

— Il avance comme prévu.

— Il serait temps que nous puissions visiter un de ces endroits, vous ne croyez pas ?

Le visage de Killmore se durcit.

— Non, je ne crois pas.

Puis son visage reprit son sourire.

— Tous les membres du projet seront avisés en même temps, vingt-quatre heures avant l'Exode.

— On dirait une expression biblique, fit remarquer un autre des visages du damier.

— Ce n'est pas sans similitude, admit Killmore. Vous constituez en quelque sorte le peuple élu.

— Même si personne n'a jamais voté pour nous, blagua une autre des figures sur l'écran.

— On peut dire que vous vous êtes élus vous-mêmes, répliqua Killmore.

— C'est un mode d'élection plus sûr, fit en souriant le militaire russe.

HEX-Radio, 14h02

... Génération HEX, L'ÉMISSION DES GÉNÉRATIONS QUI MONTENT. AU MICRO JUSQU'À SEIZE HEURES, MIKE RYDER. AUJOURD'HUI, ON COMMENCE PAR « MOI, MES IDÉES PIS MES CHUMS », LA CHRONIQUE OÙ TOUT LE MONDE A LE DROIT DE DIRE SON OPINION. MÊME L'ANIMATEUR !... AU MENU : VACHES FOLLES ET CHAMPIGNONS QUI TUENT.

LES TERRORISTES ÉCOLOS ONT FRAPPÉ EN ARGENTINE. C'EST LE HUITIÈME TROUPEAU CONTAMINÉ PAR LA VACHE FOLLE. AU RYTHME OÙ ÇA VA, LE PRIX DU HAMBURGER VA ENCORE TRIPLER... LA QUESTION QUE JE VOUS POSE, C'EST : COMPTE TENU QUE LA VACHE FOLLE DONNE UNE MALADIE QUI PREND

VINGT ANS À TUER QUELQU'UN, EST-CE QU'ON NE DEVRAIT PAS GARDER LA VIANDE CONTAMINÉE ET LA DONNER À CEUX QUI ONT PLUS DE SOIXANTE ANS ? EST-CE QUE ÇA SERAIT PAS PLUS ÉCOLO ?... NON, MAIS C'EST VRAI ! À LEUR ÂGE, LES EFFETS À LONG TERME, C'EST PAS VRAIMENT UN PROBLÈME ! EN PLUS, C'EST CES VIEUX-LÀ QUI ONT FABRIQUÉ LE BORDEL AVEC LEQUEL ON EST PRIS AUJOURD'HUI. ÇA SERAIT JUSTE NORMAL QU'ILS PAIENT, ME SEMBLE...

Montréal, 14h29

L'inspecteur-chef Théberge achevait de regarder la vidéo qui lui était consacrée sur YouTube. Il s'était vu sortir des locaux du SPVM et entrer dans sa voiture. Quelques plans très brefs avaient suivi, le montrant au volant : il avait été filmé à partir d'une voiture qui l'avait dépassé. Il se voyait maintenant garer son véhicule le long d'un trottoir, entrer dans une succursale de la Maison de la Presse, en sortir avec un journal, repartir, arriver chez lui, garer la voiture dans l'entrée de la cour, en sortir et entrer chez lui.

Théberge arrêta la vidéo, à la fois étonné et irrité. Irrité de voir des extraits de sa vie exposés ainsi à la curiosité du tout-venant, mais surtout étonné par l'ampleur des moyens mis en œuvre : le suivre pendant plusieurs jours, procéder de manière à ne pas être repéré, disposer d'un équipement assez sophistiqué pour le filmer à distance...

Son premier réflexe avait été de penser à une agence de renseignements. Puis, dans la seconde suivante, à Davis et Trammel... Mais c'était peu probable. D'une part, des agents de la GRC ou du SCRS ne l'auraient probablement pas filmé en train de simplement conduire sa voiture ou d'entrer chez lui. D'autre part, ils n'auraient pas mis la vidéo sur YouTube. À moins que ce soit pour faire pression sur lui... Mais dans quel but ? Pour qu'il démissionne ?... Cela ne s'accordait pas avec ce qu'il savait de Trammel. En fait, il avait plutôt confiance en lui. Davis, par contre...

Théberge fut tiré de ses réflexions par le téléphone. Il reconnut la voix légèrement affectée de Dandeneault, le directeur du musée.

— Je pense avoir mis au jour certains faits, dit-il.

— On peut savoir de quelle manière vous avez procédé à leur excavation ? demanda Théberge sur un ton d'où il s'efforça d'écarter toute trace trop apparente de moquerie.

Il y eut un bref silence, puis Dandeneault laissa entendre un petit rire.

— Une fouille dans les dossiers du personnel, dit-il. Nous avons deux employés absents sans motif et on n'arrive pas à les joindre. Leur téléphone est désactivé depuis plus d'un mois. Les autres employés du musée, que j'ai pris l'initiative d'interroger, ne savent rien d'eux. Alors, je me suis dit...

— Qu'ils étaient peut-être les auteurs du vol.

— Précisément.

— D'où vous est venue l'idée de ce rapprochement entre le vol et

l'absence des deux employés ?

— C'est comme dans les romans policiers : quand un crime est commis, une des premières choses que les enquêteurs vérifient, c'est s'il y a des gens de l'entourage de la victime qui ont disparu.

— Et les victimes étant les œuvres du musée...

— Précisément !... J'ai pris la liberté de monopoliser un peu de votre temps pour vous prévenir. Je vais vous envoyer par courriel les quelques informations que nous possédons sur ces deux individus ainsi que leurs coordonnées.

Théberge jugea préférable de ne pas s'attarder sur le caractère douteux des procédures suivies dans la plupart des romans ou des films policiers. Dans la vie réelle, il n'y avait pas d'auteur pour arranger le déroulement de l'histoire de manière à éliminer les temps morts et pour s'assurer que les initiatives des enquêteurs soient généralement suivies d'effets.

Malgré tout, Dandeneault n'avait probablement pas tort de s'intéresser aux deux employés absents ; mais pas pour les raisons qu'il croyait. Théberge avait reçu un bref message de Dominique quelques minutes plus tôt : avec la découverte des auteurs de l'attentat de Bilbao, tous les terroristes avaient maintenant été retrouvés. Tous sauf ceux de Montréal. Et ils étaient tous morts. Comme pour la vague d'attentats qui avaient visé les cathédrales... Théberge n'avait plus aucun doute : les chances que l'on retrouve vivants les deux employés de Dandeneault étaient inexistantes.

— J'attends votre courriel, dit-il. Et je vous tiens informé de tout nouveau développement.

Après avoir raccroché, il releva les yeux vers Rondeau qui venait d'entrer dans son bureau, une enveloppe matelassée jaune à la main. Ce dernier le regardait curieusement.

HEX-TV, 14h40

... HEX-TV, LA TÉLÉ DES NOUVELLES GÉNÉRATIONS. AUJOURD'HUI, AU *Club des HEX*, ON PARLE DE L'ÉPIDÉMIE DE VOLS DANS LES ÉPICERIES. EST-CE QUE VOUS PENSEZ QUE LES GENS QUI VOLENT DANS LES ÉPICERIES ONT RAISON D'AVOIR PEUR D'UNE FAMINE ? APRÈS LA PUB, JE PRENDS VOS COMMENTAIRES ET MES INVITÉS RÉPONDENT À VOS QUESTIONS...

Montréal, 14h44

Théberge examinait l'enveloppe avec un mélange de curiosité et d'appréhension.

— Elle est arrivée de quelle façon ?

— FedEx.

L'étonnement fit soulever les sourcils de Théberge.

— Vous avez l'adresse de l'expéditeur ?

Rondeau regardait Théberge avec un certain embarras.

— C'est sérieux, votre question ? demanda-t-il.

— Est-ce que j'ai l'air de m'épivarder à qui mieux mieux le grand zygomatique ?

Toujours perplexe, Rondeau mit plusieurs secondes à répondre.

— C'était votre adresse, empesteur-chef. Je pensais que vous vous l'étiez envoyée.

Sur le visage de Théberge, la contrariété le céda à l'incrédulité.

— Je me prends sans doute parfois pour un autre, grogna-t-il, mais jamais au point de m'envoyer du courrier !

Il ouvrit l'enveloppe. De façon prévisible, elle contenait une enveloppe blanche, qui en contenait une deuxième, qui en contenait une troisième... Théberge s'attendait à ce qu'elle en contienne une autre, mais il y trouva plutôt une feuille de papier bleu pâle repliée deux fois sur elle-même.

Théberge déplia la feuille, lut le message qu'elle contenait et le montra à Rondeau.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Ni un voyage de pêche. Ce n'est même pas une partie de chasse. Vous n'avez aucune idée des prédateurs auxquels vous vous êtes attaqué.

Les nuages s'accumulent. L'orage se prépare. Quand les médias vont se mettre sérieusement à vous torpiller, vous allez être emporté par la vague : les politiciens n'auront pas le choix de vous laisser couler.

Un conseil : suivez la météo. Quand les véritables turbulences vont commencer, ce n'est pas d'une ceinture de sauvetage que vous allez avoir besoin : c'est d'une embarcation de secours pour vous sauver le plus loin possible. Il n'est pas trop tard pour vous bricoler une arche, dans un endroit retiré, avant que le déluge médiatique vous frappe de plein fouet.

Mes amitiés à votre épouse. Transmettez-lui toute mon admiration pour ses nobles entreprises.

En guise de signature, il y avait simplement trois caractères : H2O.

Rondeau releva les yeux du message.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il, l'air médusé.

— Une métaphore filée de nature aquatique, maugréa Théberge en reprenant le papier.

Visiblement, son mystérieux correspondant voulait lui faire comprendre qu'il savait beaucoup de choses sur lui : son goût pour la pêche, ses rapports difficiles avec les politiciens... Et pire : il semblait au courant du « bénévolat » de son épouse.

À l'écran, on voyait une manifestation devant le consulat des États-Unis. Les manifestants protestaient contre la décision américaine de resserrer les contrôles à la frontière soi-disant pour se protéger contre le « champignon tueur du Canada ».

Un reporter interviewait un participant.

— ILS BLOQUENT NOS PRODUITS ALIMENTAIRES, MAIS ILS VEULENT SIPHONNER NOTRE EAU. C'EST JUSTE UNE MAGOUILLE POUR CONTOURNER LE LIBRE-ÉCHANGE ! QUAND ÇA NE FAIT PAS LEUR AFFAIRE, ILS CHANGENT LES LOIS POUR NOUS ARNAQUER. ET NOS BRILLANTS, AU GOUVERNEMENT, ILS LES LAISSENT FAIRE !

— POURQUOI, PENSEZ-VOUS ?

— OU BIEN ILS SONT ÉPAIS RARE, OU BIEN ILS SONT ACHETÉS.

Skinner sourit. Les deux hypothèses ne s'opposaient pas nécessairement. Il écouta les entrevues quelques minutes encore, puis il éteignit la télé. « Il est temps de nourrir la bête », songea-t-il. Il composa le numéro du téléphone portable d'un animateur de HEX-Radio.

— Oui ?

— Vous ne vous êtes jamais demandé d'où vient le traitement de faveur de Théberge ? Pour quelle raison il a droit à des aménagements particuliers dans son bureau ?

— C'est supposé me mener où ?

— Quand on veut éclaircir un mystère, il faut suivre la piste de l'argent.

— Vous pensez qu'il pige dans la caisse ?

— Je pense seulement que l'argent vient de quelque part. Et que ce n'est pas du SPVM. Il y a peut-être quelqu'un qui paie pour lui...

Un silence suivit.

— Vous voulez dire qu'il est acheté ?

— Je vous laisse tirer vos conclusions.

Skinner raccrocha.

Le journaliste allait sûrement appeler Théberge : cela augmenterait la pression. Tôt ou tard, le policier finirait par communiquer avec l'Institut.

Par mesure de sécurité, Skinner avait mis sous surveillance les boîtes téléphoniques autour du bureau de Théberge. Si le policier appelait quelqu'un de l'Institut – et c'était inévitable qu'il le fasse –, Skinner aurait alors une piste qui lui permettrait éventuellement de remonter jusqu'à F.

Il suffisait d'être patient et de continuer le harcèlement.

Las Vegas, 16h38

Henry Kissinger souffrait depuis plusieurs années de son nom. Depuis le 11 septembre, en fait. La journée fatidique du 11 septembre 1973. Car sa femme était chilienne.

Le jour du coup d'État de Pinochet, elle était en visite dans sa famille, à Santiago. Elle lui avait téléphoné quelques heures avant d'aller à une

manifestation. Il n'était pas question qu'elle n'accompagne pas sa sœur et son beau-frère. Tout le peuple était soulevé pour empêcher les généraux de prendre le contrôle du pays au nom des multinationales américaines.

C'était la dernière fois qu'il lui avait parlé. Selon des informations non confirmées, elle avait été emmenée au stade. Ensuite, on avait perdu sa trace.

À partir de ce moment, Henry Kissinger s'était intéressé à la politique extérieure de son pays. Il avait rapidement compris la responsabilité de son célèbre homonyme dans les événements du Chili. Peu d'universitaires avaient lu autant que lui sur le maître d'œuvre de la politique militaire américaine. Et plus il avait lu, plus sa haine avait augmenté. Une haine froide. Qui dépassait le bon docteur Henry, comme il l'appelait dans ses ruminations. C'était tout le système qui était corrompu. Et toute la population de son pays qui était complice. Il était donc normal que ce soit toute la population qui paie.

En apparence, Henry Kissinger avait refait sa vie. Il s'était remarié, avait eu des enfants. S'interdire cette consolation n'aurait en rien servi sa vengeance. Il avait même gardé son nom. Et il ne se privait pas de se payer du bon temps – comme ces deux semaines de vacances.

Par la fenêtre de sa chambre, au huitième étage, il regardait une des trois piscines de l'hôtel. Une vingtaine de personnes s'y baignaient. Il jeta un bref coup d'œil à sa montre.

Encore une minute...

Tout était en place. Plus rien ne pouvait empêcher les événements de suivre leur cours. Son travail était terminé. À cet instant, il aurait pu être dans l'avion avec sa famille. Il n'était pas nécessaire qu'il demeure sur place pour filmer l'événement. Quelqu'un d'autre aurait pu s'en charger. Mais Kissinger avait tenu à s'en occuper. De toute façon, même si on le trouvait en possession du film, ce qui était peu probable, il ne risquait rien. Qui irait soupçonner quelqu'un qui s'appelait Henry Kissinger et qui amenait sa famille en vacances sur les lieux de l'attentat ?

Il leva la caméra vidéo et commença à filmer.

— Qu'est-ce que tu filmes ? demanda sa femme, qui jouait aux cartes avec les deux enfants.

— La piscine.

— Tu filmes vraiment n'importe quoi ! dit-elle en riant.

— Avec le bleu, il y a un beau contraste de couleurs.

Par le viseur de la caméra, il vit trois touristes se jeter dans la piscine en projetant un nuage d'éclaboussures. Il imaginait le mélange de cris et de rires qui ponctuait leur arrivée. Aucun des baigneurs ne soupçonnait que, dans quelques secondes, un courant de plusieurs centaines de volts allait traverser leur corps.

Un instant, Kissinger songea à toutes ces victimes qui avaient, elles aussi, des familles. Plusieurs personnes passeraient des heures atroces à attendre un coup de fil. Elles passeraient ensuite des mois, des années, à essayer de comprendre. En vain... Il connaissait bien cette angoisse.

Mais rien ne servait de s'apitoyer sur les victimes. Il fallait regarder le but. Au moins, ces victimes-là ne mourraient pas pour permettre l'instauration d'une dictature. Au contraire, leur mort servirait à la destruction d'un système qui maintenait des dictatures au pouvoir partout sur la planète. C'était pour cette raison qu'il faisait partie des US-Bashers. Pour libérer la planète. Au-delà des victimes, il fallait voir le but.

Et, le plus ironique, c'était que, par ce type de raisonnement, il rejoignait le pragmatisme de son célèbre homonyme, pour qui la fin justifiait les moyens.

CBFT, 18h12

... DÉMONTRANT QUE LA GESTION PUBLIQUE DES RÉSEAUX D'AQUEDUC ET D'ÉGOUTS EST SYNONYME DE GASPILLAGE, D'ENTRETIEN NÉGLIGENT ET D'ESCALADE DANS LES COÛTS. LE PROFESSEUR EVERETT BLATCHFORD A NIÉ TOUT LIEN ENTRE LES CONCLUSIONS DE SON LIVRE, *Spoiled Waters*, ET LE FAIT QUE SON UNIVERSITÉ AIT BÉNÉFICIÉ DES LARGESSES D'ENTREPRISES SPÉCIALISÉES DANS LE TRAITEMENT ET LA DISTRIBUTION D'EAU POTABLE. LE PROFESSEUR A RÉITÉRÉ QU'IL N'A PERSONNELLEMENT RIEN REÇU DE CES ENTREPRISES ET IL A NIÉ QUE DES CONDITIONS AIENT ÉTÉ POSÉES POUR LES DONS EFFECTUÉS À L'UNIVERSITÉ...

Montréal, 19h46

Le maire Justin Lamontagne n'aimait pas être invité au restaurant. Particulièrement dans un grand restaurant.

tre invité impliquait que ce n'était pas lui qui suggérait le menu, que ce n'était pas à lui que l'on tendait la carte des vins et que ce n'était pas lui qui décidait de la pertinence ou non d'inviter d'autres personnes. Bref, ce n'était pas lui qui était en position de contrôle.

Mais une invitation au Toqué ne se refusait pas. Surtout quand elle émanait de Gustav Sharbeck, qui était non seulement le représentant d'AquaTotal Fund Management, mais aussi l'ami personnel de Sam Breda.

Breda était le banquier du maire. Un banquier qui lui accordait des prêts confidentiels en dehors des structures financières officielles. Des prêts qu'il n'avait pas besoin de déclarer et qui étaient à des taux d'intérêt ridiculement bas, dans des monnaies qui se dévaluaient. Le rêve, quoi... Il suffisait de ne pas payer trop rapidement pour que la dette baisse d'elle-même.

Sharbeck avait insisté pour que le dîner ait lieu au Toqué parce qu'il était sûr qu'ils en viendraient à une entente. Et qu'il convenait de la célébrer.

— Vous n'avez pas le choix d'accepter notre proposition, attaqua Sharbeck dès l'apéro.

— Vraiment ?

Sharbeck éclata de rire.

— Je sais, dit-il, j'y vais parfois un peu rondement. Mais quand vous connaîtrez les détails de notre offre, vous allez comprendre que vous ne pouvez pas vous permettre de la refuser.

— Une offre qu'on ne peut pas refuser, reprit le maire, sarcastique. Il me semble avoir déjà entendu ça quelque part.

— On reconstruit l'ensemble de votre réseau d'aqueduc à quatre-vingt-dix pour cent des coûts de la soumission la plus basse que vous avez obtenue. Et on élimine les clauses d'indexation que les soumissionnaires avaient incluses dans leur proposition de service parce que leurs évaluations étaient trop basses de quinze à vingt pour cent.

Impressionné malgré lui, le maire s'efforça de regarder son interlocuteur d'un air dubitatif.

— Vous allez vous y prendre de quelle façon pour que ce soit rentable pour vos actionnaires ?

— Nos actionnaires sont patients.

— Patients, je veux bien. Mais suicidaires ?

— Nous allons perdre de l'argent au cours des deux années de mise à niveau du réseau. Nous allons ensuite faire nos frais pendant trois ou quatre ans. Puis, dans les vingt ou trente années suivantes, nous serons en situation de monopole : quand la rareté va frapper, nos profits vont exploser.

— Autrement dit, il ne faut pas que je pense me faire réélire plus d'une fois !

Sharbeck regarda fixement le maire avec un mélange subtil de déception et de résignation, comme s'il ne parvenait pas à s'habituer à devoir tout expliquer dans les moindres détails.

— Vous allez vraiment vous accrocher à cet emploi sous-payé ?

Puis un sourire bienveillant, presque complice, remodela ses traits.

— Nous allons avoir besoin de gens compétents, reprit-il. De gens qui connaissent l'humeur des électeurs. Si l'industrie des pâtes et papiers peut recruter des anciens ministres, on peut bien se payer un ou deux élus municipaux.

Le maire prit le temps d'assimiler la réponse.

— Vous voulez vraiment un contrat de vingt-cinq ou trente-cinq ans ? finit-il par demander.

— C'est courant dans ce type de PPP.

— Électoralement, c'est suicidaire.

— Pas si vous jouez la carte de l'économie des coûts. Pour toute la durée de votre mandat, nous vous proposons une réduction annuelle récurrente de dix pour cent des frais d'exploitation. Dix pour cent de marge de manœuvre que vous allez pouvoir consacrer à des promesses de réductions de taxes et à des projets bonbons. Vos électeurs vont adorer.

— Je ne comprends toujours pas comment vous pouvez dégager des profits en nous facturant quatre-vingt-dix pour cent des frais d'exploitation.

— Vous pensez que nous allons couper dans la qualité des services, fit Sharbeck en riant.

Puis il ajouta, après un moment :

— Excusez si je ris, mais c'est toujours la même réaction. Les gens ne réalisent tout simplement pas les avantages des participations public-privé.

Le maire n'aimait pas tellement être relégué au rôle de cancre de service. C'est sur un ton plutôt sec qu'il répliqua :

— Je ne demande qu'à être éclairé.

— Nos économies viennent de plusieurs sources, répondit patiemment Sharbeck, comme s'il n'avait pas remarqué le changement de ton du maire. Le fait d'être une multinationale nous permet, pour des raisons de volume, de réaliser des économies substantielles sur le coût des intrants. Nous avons également intérêt à veiller à l'entretien adéquat du réseau, ce qui se traduit à long terme par des économies de coûts de réparation... Regardez l'effet de vos économies de bouts de chandelles sur l'entretien de votre réseau routier et sur vos infrastructures de transport ! Vous vous ruinez à force d'économiser !

— Les canalisations d'eau, ça ne se voit pas. Les gens n'accepteront jamais qu'on mette des milliards là-dedans.

— Pas si vous les prenez tout d'un bloc sur le budget de la voirie ou du déneigement, c'est sûr. Mais si vous reportez les coûts à plus tard de façon partielle, progressive...

— Quand les coûts vont augmenter, vous allez avoir l'ensemble de la population contre vous.

— Faites-moi confiance, il n'y a rien qu'une bonne campagne d'information publique ne puisse résoudre. Surtout si elle est menée à l'échelle mondiale... Pour ce qui est de nos avantages, je peux aussi mentionner l'accès à de meilleures technologies – qui permet des gains de productivité –, sans parler de notre expérience dans la gestion de ce type de programme un peu partout sur la planète, de notre plus grande marge de manœuvre dans l'embauche du personnel...

— Et qu'arrivera-t-il si vous n'atteignez pas vos objectifs ? Je veux dire, si vous n'assurez pas un service adéquat ?

— Vous reprenez possession du réseau au prix coûtant.

Voyant l'air abasourdi du maire, Sharbeck ajouta :

— Inutile de vous réjouir trop vite, cela n'arrivera pas.

Puis son ton redevint sérieux.

— Notre offre tient pour les deux prochaines semaines. Après cette date, tout est à renégocier.

— Mais... c'est vous qui êtes en demande !

— Vous croyez ?... Vous avez besoin de cette réduction des coûts pour équilibrer votre budget comme vous l'avez promis. Et vous ne pouvez pas hausser les taxes... Pas avec la récession qui n'en finit plus de s'étirer !

— Les gens ne sont pas préparés à ce type de choix.

— Croyez-moi, ils vont l'être... Je vais vous mettre en contact avec un de

mes « créatifs » du département des communications. Il va vous aider à formuler une ligne argumentative convaincante. D'ici peu, vous allez passer pour un esprit clairvoyant. Peut-être même un prophète !

www.toxx.tv, 20h30

... VOUS ÉCOUTEZ TOXX-TV, L'ANTIDOTE AUX DISCOURS OFFICIELS QUI EMPOISONNENT LES ONDES ET INFECTENT LES ESPRITS. AVEC VOUS POUR LES PROCHAINES TRENTE MINUTES, MAX BRODEUR.

AUJOURD'HUI, ON PARLE DE LA PÉNURIE DE CÉRÉALES. TOUS LES GOUVERNEMENTS NOUS DISENT QU'IL N'Y A PAS DE PROBLÈME, QU'IL NE FAUT PAS SE PRÉCIPITER POUR FAIRE DES RÉSERVES. S'IL N'Y A PAS DE PROBLÈME, POURQUOI LES PRIX CONTINUENT DE MONTER ? POURQUOI ON N'A ENCORE RIEN TROUVÉ CONTRE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES ? ET POURQUOI, DANS LES BUNKERS DES GOUVERNEMENTS, EUX, ILS EN FONT, DES RÉSERVES ?...

Brossard, 20h34

L'inspecteur-chef Théberge était assis dans son fauteuil, au salon. La télé était ouverte. La même série d'informations passait en boucle pour la troisième fois sans qu'il y prête vraiment attention. Son esprit était ailleurs.

Il avait essayé en vain de lier conversation avec Gontran. Mais, sans un visage à qui s'adresser, il n'arrivait pas à établir le contact. La discussion en restait au monologue. Peut-être les choses changeraient-elles quand le spécialiste aurait fini de reconstruire le visage du mort à partir de son crâne.

Normalement, Théberge aurait déjà dû avoir les résultats. Mais le seul spécialiste disponible était en Europe : un stage de perfectionnement. Et le SPVM n'avait pas les budgets pour engager un spécialiste américain !

L'esprit de Théberge avait ensuite dérivé vers les attentats de l'Oratoire et du musée. Même s'il avait pu établir un contact minimum avec les victimes, les résultats avaient été nuls. Aucune n'avait quoi que ce soit d'intéressant à lui apprendre. Sans doute parce que les causes de l'attentat étaient totalement en dehors de leur univers de référence. Mais, au moins, ces victimes avaient un nom et un visage. Tandis que le cadavre du crématorium...

— Tu crois que c'est possible que tout le monde devienne fou en même temps ? demanda-t-il brusquement à sa femme.

Cette dernière, assise dans son fauteuil de l'autre côté du salon, travaillait depuis une heure sur des problèmes de sudoku. C'était sa nouvelle passion. Elle avait troqué les mots croisés pour ce jeu de chiffres qui laissait son mari totalement indifférent.

Elle leva brièvement les yeux de sa revue de problèmes.

— Tu as besoin de vacances ?

Théberge prit un moment pour reconstituer la chaîne de raisonnements qui avait mené à cette question. Elle avait dû se dire qu'il devenait moins tolérant face aux aberrations du comportement humain, aberrations qui constituaient la base de son travail ; que ce manque de tolérance était en partie lié au harcèlement médiatique qu'il subissait ; que ce manque de tolérance l'amenait à généraliser abusivement la cause de ses frustrations en l'étendant à l'humanité entière ; que ce genre de généralisation abusive était de mauvais augure quant à l'état de sa santé psychologique et que, par conséquent, des vacances s'imposaient... Conclusion qu'elle avait eu la gentillesse de formuler sous la forme d'une question.

— C'était une vraie question, dit simplement Théberge. Je pensais à cette histoire de Djihad, à l'attentat contre l'Oratoire, à celui du musée, aux galeries d'art incendiées, au cadavre du crématorium... à la mort de Brigitte Jannequin...

Il ajouta, sur un ton mêlé d'ironie :

— À Grondin qui a eu la vie sauve parce qu'il trouve normal de porter en permanence une veste pare-balles !

Puis son air devint plus grave, presque découragé.

— Il y a aussi les groupes écoterroristes... avec leur guru... Il me semble qu'avant, c'était moins... moins...

Il n'arrivait pas à trouver de mots pour traduire sa pensée.

— Ton pire dossier, c'est lequel ?

— Le pire ? Je dirais le cadavre du crématorium. Faire ça à quelqu'un... Mais celui qui m'a le plus déprimé, c'est celui du musée... Quand tu es rendu à vouloir effacer jusqu'aux traces de ceux que tu trouves trop différents ! Quand tu veux partir une guerre pour effacer une civilisation. Pas juste les gens, la civilisation comme telle... Tu as vu les attentats dans les musées des autres villes ?

— Tu es sûr que c'est si différent de ce qui s'est déjà passé ? Les Espagnols ont éliminé jusqu'à la langue écrite des Mayas en brûlant tous leurs livres. La France s'est construite sur l'élimination des langues et des coutumes régionales... La colonisation de l'Afrique... la traite des esclaves, d'abord par les Arabes, durant des siècles, puis par les Européens...

— Si j'ai bien compris, tu tiens absolument à me remonter le moral !

Madame Théberge esquisssa un sourire. Inutile de lui rappeler que tous ces exemples provenaient d'une de ses propres tirades, un soir de la semaine précédente, quand il avait voulu démolir la notion de bon vieux temps qu'une de ses sœurs avait naïvement évoquée.

— Tu sais que je n'aime pas te voir de mauvaise humeur, se contenta-t-elle de dire. Ça me rend triste.

— Je pensais à une bouteille de vino nobile. Carpineto 97. Rien d'excessif.

Il fut interrompu par le carillon de la porte.

— Laisse, fit Théberge en se levant.

Lorsqu'il ouvrit, il eut la surprise de voir Morne, qui le regardait d'un air perplexe.

— Je peux entrer ? demanda Morne après une hésitation.

— C'est une vraie question ? demanda Théberge en s'écartant pour le laisser passer.

Il le conduisit au salon. Si Morne lui rendait visite à domicile à l'extérieur des heures de bureau, c'était que la situation était grave.

Après les présentations, madame Théberge trouva rapidement un prétexte pour les laisser seuls.

— Je peux vous offrir quelque chose ? demanda Théberge.

— Je doute qu'il y ait de quoi fêter. C'est à la suite d'une conversation avec le premier ministre que je viens vous voir.

LCN, 21h05

... GABRIEL AUCLAIR, LE PRÉSIDENT ET FONDATEUR D'AKWAVIE. IL A RÉAFFIRMÉ QU'IL N'ÉTAIT PAS QUESTION QUE LUI ET SON ÉPOUSE VENDENT LEUR BLOC MAJORITAIRE D' ACTIONS. SANS LEUR APPUI, L'OPA LANCÉE PAR LE FONDS D' INVESTISSEMENT PRIVÉ AQUATOTAL FUND MANAGEMENT EST VOUÉE À L'ÉCHEC.

TOUJOURS DANS LE DOMAINE DU TRAITEMENT INDUSTRIEL DES EAUX, LA FAILLITE DE L'ENTREPRISE AQUAPRO WATER CONDITIONING SEMBLE SE CONFIRMER. AFFECTÉE PAR DES RÉSULTATS FINANCIERS ENCORE PLUS DÉCEVANTS QUE PRÉVU ET AFFAIBLIE PAR LA DISPARITION DE SON PDG, ANDRÉ FONTAINE, IL Y A MAINTENANT DEUX MOIS, L'ENTREPRISE A VU LE COURS DE SES ACTIONS...

Brossard, 21h08

Après le départ de Morne, Théberge retourna au salon. Sa femme l'y attendait avec les clés de la cave à vin.

— Le petit Carpineto ? demanda Théberge.

— C'est un cas de force majeure. Ça exige un barolo. Minimum.

Une fois la réduction de la population achevée, le troisième cercle aura pour tâche d'aider les survivants à construire un monde plus humain, soucieux d'épanouissement intellectuel et artistique.

Pour toutes ces raisons, le troisième cercle ne sera recruté qu'après l'Exode.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 2

Venise, 7h38

Horace Blunt avait installé un deuxième jeu de go devant la fenêtre pour analyser une partie de grand maître. L'autre jeu était réservé à la partie en cours qu'il jouait sur Internet.

Entre deux gorgées de *caffè latte*, son regard se perdait sur le Grand Canal. Depuis deux jours, l'*aqua alta* obligeait les Vénitiens à composer avec les trente centimètres d'eau qui recouvraient la place Saint-Marc et les zones inondables de la ville.

D'une année à l'autre, des projets pour contenir les débordements étaient élaborés, parfois réalisés en partie, puis jugés insatisfaisants, réévalués, modifiés. Pendant ce temps, la ville continuait de s'enfoncer. Et l'eau de monter. Comme si la ville représentait la vie, dont les efforts ne parvenaient au mieux qu'à retarder l'enlèvement dans la mort. Encore un siècle ou deux de réchauffement climatique, probablement moins, et il ne resterait plus qu'un cimetière d'édifices dont les sommets crèveraient la surface des eaux mortes.

Était-ce là une image de ce qui attendait l'humanité ?

Blunt fut tiré de ses ruminations par la sonnerie étouffée en provenance de son ordinateur portable : les premières notes de *Born in the USA*. Il songea un instant à ne pas répondre, mais cela ne ferait que retarder l'inévitable : Tate le relancerait tant qu'il ne l'aurait pas joint.

Blunt se rendit dans son bureau et activa le logiciel de communication verbale. L'image du Tasmanian Devil s'anima sur l'écran. Il sourit malgré lui : à chaque inspection de son ordinateur portable, Chamane insistait pour personnaliser les messages d'alerte en fonction des interlocuteurs.

Pour accepter la communication, Blunt n'eut qu'à appuyer sur une touche. Le Tasmanian Devil se réduisit à une minuscule icône qui se mit à tourbillonner à travers l'écran avant de disparaître dans le coin inférieur gauche. Le visage de Tate s'afficha.

— Je te réveille ? demanda Tate.

— Pas de chance, je suis un lève-tôt.

— J'oublie toujours que tu es décalé. Ici, il est presque deux heures du matin.

— Tu as besoin de moi pour t'endormir ?

— Je voulais t'annoncer que tes vacances sont à l'eau.

Blunt jeta un coup d'œil à la fenêtre. Une pluie fine continuait de tomber sur la Cité des Doges.

— Quelles vacances ?

— Il y a eu un attentat à Vegas. Tous les détails sont sur CNN.

Blunt ne jugea pas utile de manifester ses doutes quant au fait que « tous » les détails seraient sur CNN. La collaboration des grands réseaux d'information avec les agences de renseignements américaines était un secret de polichinelle. Surtout quand il s'agissait de menaces terroristes.

— Il a été revendiqué ? demanda Blunt.

De la main gauche, il prit la télécommande et alluma la télé. L'écran au plasma fixé au mur s'illumina.

— Un groupe écologiste, répondit Tate. Les Enfants du Déluge.

Blunt syntonisa CNN.

— Jamais entendu parler, dit-il.

— Il y a quelques semaines, un de leurs groupes a descendu la Seine sur une copie du radeau de la Méduse.

À la télé, la caméra passait en revue les corps qui flottaient dans une piscine ; elle se déplaçait lentement, s'arrêtant ici et là, le temps d'un gros plan, comme pour permettre d'en dresser l'inventaire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Blunt.

— Ils ont branché une ligne d'électricité de six cents volts sur les trois piscines de l'hôtel, expliqua Tate. Tous ceux qui se baignaient ont été électrocutés.

— Il y a eu un message de revendication ?

— Je te l'envoie.

Une fenêtre s'ouvrit dans le coin supérieur droit de l'écran. Blunt prit le temps de lire le texte qui s'y affichait.

Comment peut-on s'amuser dans l'eau quand plus d'un milliard d'êtres humains ont soif ? quand plus d'un milliard d'êtres humains n'ont pas accès à l'eau potable ? quand des millions d'êtres humains meurent chaque année à cause de l'eau contaminée ?... Ceux qui encouragent le gaspillage de l'eau s'exposent à des représailles. L'eau appartient à l'humanité. Ceux qui

l'accaparent ou la dilapident sont coupables de crime contre l'humanité.

Les Enfants du Déluge

— Vous avez une piste ? demanda Blunt.

— Rien de solide encore. Un agent infiltré dans les *freegans* affirme avoir déjà rencontré des membres de ce groupe.

— Les *freegans*, tu dis ?

— Des écolos radicaux qui se nourrissent exclusivement dans les poubelles des épiceries et des restaurants.

— Je pense que j'en ai entendu parler. Ce ne sont pas des groupes qui veulent réduire toutes les formes de consommation ?

Tate ignore la question.

— On a d'abord pensé que la revendication écolo était une couverture. Peut-être qu'un propriétaire d'hôtel avait décidé d'éliminer un concurrent. Peut-être que la mafia exerçait des représailles contre un hôtel qui refusait d'utiliser son agence d'escortes... Mais toutes mes sources disent qu'il n'y a

pas de guerre commerciale en cours et que la mafia n'est pas impliquée.

— Est-ce qu'il y a eu d'autres attentats du même type ailleurs ?

— Rien pour l'instant.

— Ceux qui ont descendu la Seine en radeau, on les a retrouvés ?

— Les Français ont récupéré le radeau à l'île Saint-Louis. Les naufragés avaient disparu.

— Difficile de ne pas croire que c'est lié aux Enfants de la Terre brûlée.

— Paige et ses petits copains du Pentagone aimeraient mettre ça sur le dos d'al-Qaida. Ou du nouveau groupe, les Djihadistes... Mais je ne pense pas qu'ils soient impliqués.

— Vous en êtes où avec les Djihadistes ?

— On a confirmé que c'était partout le même *pattern* d'infiltration : des membres du groupe se sont fait engager par les musées deux ou trois ans à l'avance. Parfois même quatre ans.

— Ça veut dire une planification à long terme.

— Et qu'ils planifient de la même façon partout sur la planète.

C'était l'aspect le plus inquiétant : ça supposait l'intervention d'une organisation puissante, qui avait une envergure planétaire.

— Ils sont toujours le *prime mover* ? demanda Blunt sur un ton légèrement ironique.

— Pour l'instant. Mais ça pourrait changer. Ça va dépendre de la réaction des hommes d'affaires, des pressions de la mafia sur les hommes politiques... Le tourisme, à Vegas, c'est des milliards...

Tate n'avait pas besoin de lui expliquer pour quelle raison la mafia allait se sentir concernée. Blunt connaissait tout aussi bien que lui l'emprise qu'elle avait sur la ville, particulièrement sur ses activités « licites » : c'était une des pièces majeures de son dispositif de recyclage pour blanchir ses revenus illégaux.

— Il y a eu des réactions officielles ? demanda Blunt.

— Pas encore. Ça va probablement aller à demain. Les politiciens ont le droit de dormir, eux !

Après avoir raccroché, Blunt retourna à son jeu de go. Mais il n'arrivait plus à s'intéresser à la partie. Son regard demeurait fixé sur l'eau du Grand Canal.

À l'inverse de Venise, l'humanité n'aurait probablement pas besoin de l'acharnement tranquille et patient des éléments pour s'enfoncer dans l'oubli. Elle était tout à fait capable d'y parvenir toute seule.

CNN, 4h03

... CETTE CONTAMINATION DU RÉSEAU D'AQUEDUC AUX STAPHYLOCOQUES A FRAPPÉ DEUX DES QUARTIERS LES PLUS PAUVRES DE WASHINGTON. UNE MANIFESTATION DOIT AVOIR LIEU DEMAIN DEVANT L'HÔTEL DE VILLE POUR RÉCLAMER UNE MÊME QUALITÉ DE SERVICE POUR TOUS LES CITOYENS, QUELS

QUE SOIENT LES QUARTIERS OÙ ILS HABITENT. UNE ENQUÊTE PUBLIQUE SERA MENÉE ET TOUS LES RESPONSABLES SERONT IDENTIFIÉS, A DÉJÀ PROMIS LE MAIRE FENTY.

À LAS VEGAS, LE NOMBRE DES MORTS ATTEINT MAINTENANT LE CHIFFRE DE CINQUANTE-QUATRE. RAPPELONS QUE LES VICTIMES ONT TOUTES ÉTÉ ÉLECTROCUTÉES DANS LES TROIS PISCINES DE L'HÔTEL WATERHOUSE LORSQU'UNE LIGNE ÉLECTRIQUE EST ACCIDENTELLEMENT ENTRÉE EN CONTACT AVEC LE SYSTÈME DE PURIFICATION D'EAU AUQUEL SONT RELIÉES LES TROIS PISCINES. EN DÉPÎT DES RUMEURS QUI ONT COMMENCÉ À COURIR SUR INTERNET, LA THÈSE DE L'ATTENTAT EST POUR LE MOMENT ÉCARTÉE...

Paris, 9h36

Hessra Pond portait un complet marine finement rayé. Sa silhouette n'avait cependant pas besoin de cet expédient destiné à la faire paraître plus mince. Ses yeux, d'un bleu intense, regardaient droit devant elle.

Comme lieu de rendez-vous, elle avait choisi un parc dans Montmartre. Elle était assise sur un banc public depuis un peu plus de quatre minutes lorsque Gustav Sharbeck s'était assis sur le banc adossé au sien. Il ne semblait pas affecté par le décalage horaire. En avion, il dormait toujours bien. Sa recette était simple : première classe et sédatif léger.

— Madame Messenger n'est plus disponible, dit Pond sans se retourner. Désormais, vous m'adresserez vos rapports directement. Vous recevrez sur votre portable les indications qui vous permettront de me joindre.

— Bien, répondit Sharbeck à voix basse, sans presque bouger les lèvres.

Pond s'absorba un instant dans la contemplation de la végétation devant elle.

— Où en êtes-vous dans la consolidation du secteur ? demanda finalement Pond.

— Toutes les équipes sont à pied d'œuvre.

Sharbeck se souvenait du schéma en trois points qu'elle lui avait montré.

Acquisition de cibles stratégiques et du personnel clé

Élimination des principaux compétiteurs

Conquête du marché public à l'aide de PPP

Chacun des points était ensuite subdivisé en des dizaines d'éléments représentant différents moyens d'action.

Après la rencontre, il s'était fait de mémoire une liste des plus marquants, pour le cas où il déciderait de la communiquer à Fogg :

- recrutement musclé de personnel scientifique et sabotage de l'eau potable dans plusieurs pays ;
- articles et reportages révélant des scandales et des données alarmantes sur les pénuries d'eau à venir pour alimenter l'inquiétude de la population ;

- financement de films ayant pour thème l'apocalypse, la fin du monde et les désastres écologiques ;
- engagement d'informaticiens pour pirater des VPN d'entreprises de désalinisation dans le but de mettre la main sur les résultats de leurs recherches, de détruire leurs banques de données ou de fausser leur comptabilité ;
- neutralisation de personnel politique, de fonctionnaires ou d'actionnaires d'entreprises opposés aux projets de développement d'HomniFlow ;
- subventions à la recherche pour des projets démontrant la dégradation générale de la qualité de l'eau et la supériorité de l'entreprise privée sur le secteur public pour assurer l'accès à l'eau et aux services sanitaires ;
- recrutement d'hommes politiques chargés de favoriser le développement de certaines entreprises au détriment d'autres ;
- subventions à des groupes de citoyens ou au personnel politique dont l'action est jugée favorable par HomniFlow.

C'était grâce à cette stratégie, en apparence éclatée mais secrètement centralisée, qu'HomniFlow entendait accaparer le marché mondial de la distribution de l'eau potable et du traitement des eaux usées.

Il n'y avait là rien de bien neuf. La nouveauté résidait dans l'utilisation coordonnée et méthodique des stratégies politiques et financières, dans l'ampleur des moyens mis en œuvre et, surtout, dans l'utilisation efficace de « ressources périphériques » – ce terme désignant tout ce qui se situait en marge de la légalité et qui était sous-traité à Vacuum.

— Et la demande ? fit Pond.

Si la consolidation des entreprises à l'intérieur d'HomniFlow visait à prendre le contrôle de l'offre, la gestion de la rareté avait pour objectif de stimuler la demande. C'était l'aspect du plan qui semblait l'inquiéter le plus. À chaque rencontre, madame Messenger l'avait interrogé à ce sujet.

— Le premier sabotage aura lieu dans deux jours, répondit Sharbeck.

— Le processus de désalinisation ? Où en êtes-vous ?

— Ça, par contre, c'est moins avancé. On contrôle à peine dix pour cent des brevets.

— À long terme, c'est le facteur clé. Celui qui contrôlera le processus contrôlera l'eau potable de la planète.

— Je comprends très bien les enjeux.

Le ton de Sharbeck véhiculait un message plus agressif que sa réponse. Un message du type : « Ne me prenez pas pour un imbécile. »

Pond sourit.

— J'en suis sûre, dit-elle. Ce n'est pas votre compréhension qui m'inquiète. Ce serait plutôt votre efficacité.

— Ce n'est quand même pas ma faute si les écolos ont choisi la mauvaise piscine !

Un peu d'irritation avait percé dans sa voix.

— L'hôtel qui offre un spectacle aquatique leur aurait donné une bien meilleure exposition médiatique, répliqua Pond, ne laissant filtrer qu'une légère réprobation dans sa voix... Imaginez que ce soit une cinquantaine d'artistes qui aient été électrocutés au lieu d'un ramassis de messieurs et de mesdames Tout-le-monde !

— Je repars pour New York demain. Je vais voir sur place comment on peut récupérer ça.

— Espérons que vous aurez un succès plus convaincant.

Sharbeck fut le premier à partir. Hessra Pond s'attarda un long moment sur le banc, en apparence occupée à surveiller les pigeons qui se disputaient quelques restes autour d'une poubelle ; dans les faits, elle jetait de fréquents coups d'œil dans toutes les directions pour voir si elle faisait l'objet d'une surveillance. Depuis qu'elle était sortie de l'hôtel où elle avait passé la nuit, elle avait la désagréable impression d'être suivie.

Quinze minutes plus tard, elle se levait et se dirigeait vers sa voiture. C'était sans doute un excès de nervosité causé par l'ampleur des événements auxquels elle serait bientôt mêlée. Sans doute... Mais ça ne pouvait pas nuire de redoubler de prudence.

LCN, 7h21

... LE VICE-PRÉSIDENT DE L'UDQ, CHRISTIAN CARDINAL, A DE PLUS DEMANDÉ LE GEL DE L'IMMIGRATION POUR QUE L'ON CESSE DE NOURRIR DES BOUCHES ÉTRANGÈRES. L'UDQ RÉCLAME AUSSI QUE LA PROVINCE SE COUPE DU RESTE DU CANADA ET QU'ELLE RÉSERVE LA TOTALITÉ DE SA PRODUCTION ALIMENTAIRE À SES RÉSIDENTS.

TOUJOURS SELON MONSIEUR CARDINAL, LES RÉGIONS DEVRAIENT UTILISER L'ARME ALIMENTAIRE POUR AMÉLIORER LEUR RAPPORT DE FORCE AVEC MONTRÉAL ET NÉGOCIER DES RELATIONS PLUS ÉQUILIBRÉES, NOTAMMENT PAR UNE AUGMENTATION DU NOMBRE DE LEURS DÉPUTÉS...

Montréal, café Chez Margot, 7h33

Théberge en était à son deuxième espresso quand son ami Crépeau s'encadra dans la porte du café. Il parcourut la pièce d'un coup d'œil et se dirigea d'un pas tranquille vers la table où était Théberge.

— Ils vont finir par mettre une plaque sur le mur, dit-il en s'asseyant. Comme les cafés à Paris pour identifier la table de Maignet.

Théberge esquissa à peine un sourire.

— Il fallait que je te parle, dit-il.

Juste à son ton, Crépeau comprit que c'était sérieux. Il enleva son manteau et fit un signe à Margot, derrière le comptoir, pour désigner le café de Théberge.

— Hier soir, j'ai reçu la visite de Morne, reprit Théberge. À la maison...

Quand Théberge eut fini de raconter sa discussion avec l'homme du PM, Crépeau se recula sur sa chaise.

— Eh ben...

Margot, qui arrivait, déposa un café devant lui.

— Comme ça, il nous reste deux jours, fit Crépeau.
— J'ai réussi à nous gagner un peu de temps. À la condition qu'il n'y ait pas d'autre attentat.
— Qu'est-ce que tu vas faire ?
— Si c'était seulement de moi, les choses seraient simples. Mais il y a ma femme.

Crépeau se contenta de le regarder avec un peu plus d'insistance, attendant qu'il s'explique.

Théberge lui parla des enveloppes qu'il avait reçues. Des menaces voilées contre son épouse.

— Qu'est-ce qu'elle en dit ? demanda Crépeau.

— Qu'il n'est pas question de se laisser intimider. Et que je serais encore plus insupportable si je ne faisais pas ce que j'aime, ajouta-t-il en esquissant un sourire.

— Elle n'a probablement pas tort.

— Et puis, il y a vous autres. S'ils vous tirent dans les pattes un olibrius patenté pour diriger le service et qu'ils mettent tous ceux qui pourraient protester sur une voie de garage... Tout ça à cause de moi !... Comment tu penses que je vais me sentir ?

— On devrait être assez grands pour s'occuper de ça sans ton aide.

— C'est quand même le service qui va écoper.

Il acheva de vider sa tasse avant d'ajouter :

— Comme si on avait du temps à perdre avec cette bande de fauteuillocrates débiloférents !

— Ça, c'est vraiment pas ta meilleure...

— Tu vois ! Ils réussissent même à avoir un effet néfaste sur mes cellules grises !

Shanghai, 19h41

Quand Paul Hurt franchit la porte du Va Bene, Wang Li l'attendait dans le restaurant depuis près d'une demi-heure.

Le Chinois se leva pour l'accueillir à la table. Ils prirent le temps de commander le repas et d'échanger des propos sur la rapidité avec laquelle la ville se transformait.

— Il ne reste presque plus rien du vieux quartier hollandais, dit Hurt. À la place, il y a... ça !

Il fit un geste qui semblait englober le restaurant et tout le quartier.

Wang Li crut distinguer de la nostalgie dans la voix de son interlocuteur.

— Le gouvernement a de grands projets pour Shanghai, dit-il.

— Je sais. Ils veulent en faire « le » centre financier mondial, répondit Hurt.

Puis ce fut Sharp qui enchaîna :

— *Je ne suis pas certain que les milliers de pauvres qu'ils ont évacués de leurs quartiers pour construire les gratte-ciel ont beaucoup apprécié.*

— Il ne suffit pas toujours que les intentions soient pures...

— *Que les intentions soient pures*, répéta ironiquement Sharp.

Wang Li ne connaissait pas Hurt et ne savait rien des multiples personnalités qui l'habitaient. Ces brusques changements de voix et d'attitude le déconcertaient. Peut-être l'avait-il involontairement offensé... Les étrangers n'étaient pas très habiles à suggérer indirectement de telles choses pour que l'interlocuteur puisse réparer sa maladresse sans que personne ne perde la face.

— C'est à cause des nombreux paliers de gouvernement, dit-il à voix plus basse. Les décisions ont été prises par le gouvernement central. Ils ont voté un budget qui incluait des fonds pour reloger correctement les personnes déplacées. Mais les responsables politiques du palier régional ont modifié le projet et utilisé une partie des sommes à leurs propres fins... La même chose s'est produite aux niveaux provincial et municipal. Puis dans les quartiers concernés... À chaque étape, des personnes qui auraient pu retarder le projet, soulever des objections, créer des difficultés, ont dû être persuadées... accommodées...

— *Vous voulez dire « achetées » ?*

— De l'argent a effectivement changé de main, admit pudiquement Wang Li. Et, à la fin, il n'en restait plus pour relocaliser les personnes déplacées.

— Je pensais que le Parti communiste chinois contrôlait le pays !

— À toutes les étapes, c'étaient des gens du parti ou leurs associés qui étaient impliqués. Une personne qui n'est pas membre du PCC ne pourrait pas faire d'obstruction.

— Et la discipline de parti ?

Hurt avait l'air sincèrement surpris.

— En Chine, nous avons un proverbe...

— *J'oubliais que Confucius avait été réhabilité*, ironisa Sharp.

Wang Li sourit.

— Je ne sais pas, mais les paysans ont l'habitude de dire : « L'empereur est loin et les montagnes sont hautes »... En fin de compte, ce sont toujours les dirigeants locaux qui ont le dernier mot. À moins que Beijing décide de faire un exemple et envoie l'armée... Dans les faits, le maire de Shanghai a plus de pouvoir que le chef de bien des pays reconnus par les Nations Unies.

Wang Li vit que son argumentation ne semblait pas convaincre son étrange interlocuteur. Il jugea préférable d'orienter la discussion sur un autre sujet.

— Quelles régions de la Chine avez-vous visitées ?

— *Place Tienanmen*, répondit Sharp, sarcastique.

Wang Li s'efforça de ne pas laisser paraître sa contrariété.

— Un triste épisode, dit-il. Autant de bonnes intentions aussi mal employées...

Hurt le regardait, hésitant sur le sens à donner à cette réponse.

— Un regrettable gaspillage, expliqua Wang Li. Tous ces jeunes gens...

Il prit une gorgée de thé.

— Vous pensez vraiment que c'était un massacre inutile ? demanda Hurt.

— Pas inutile. Les autorités ne pouvaient pas reculer : elles auraient perdu la face. Et l'État ne peut pas perdre la face. Regardez ce qui s'est passé depuis, regardez qui est en train de gagner... Les principales priorités du PCC sont l'environnement, l'accès à l'eau, la réduction des inégalités sociales...

— *Mais pas la liberté de parole*, l'interrompit Sharp.

— Si vous avez à choisir entre la liberté... soit de dire à quel point vous êtes mal, soit d'être mieux sans pouvoir dire que ça pourrait encore s'améliorer, qu'est-ce que vous choisiriez ?

— *C'est une question piège.*

— Un piège que nous pose la réalité.

— *D'après vous, tout le monde aime le PCC ?*

Wang Li sourit. La question était tellement... occidentale. Tellement occidentale cette réaction d'approuver ce qu'on aime et de désapprouver ce qu'on déteste.

— Tout le monde déteste le Parti communiste chinois, dit-il en souriant. Mais tout le monde sait que la situation serait pire sans le Parti communiste chinois. Malgré ses imperfections...

— *Ses imperfections...* reprit Sharp, sarcastique.

— Le Parti communiste chinois maintient un certain ordre et travaille à l'amélioration de la vie des Chinois. Il y a maintenant plusieurs centaines de millions de mes compatriotes qui ont un niveau de vie presque occidental. Avant, tout le monde, ou presque, souffrait de la faim.

— *Et les paysans ? Et tous les travailleurs qui vivent dans des bidonvilles ?*

Wang Li sourit de nouveau et ne put s'empêcher de secouer la tête.

— Pardonnez-moi, dit-il, j'oublie toujours à quel point vous, Américains, vivez dans l'urgence. C'est sans doute parce que vous êtes si... jeunes...

Hurt regardait Wang Li avec un mélange d'irritation et de curiosité.

— Vous avez acheté une fausse Rolex ou une Mont Blanc contrefaite aux enfants qui en vendent dans la rue ? demanda Wang Li.

— Oui...

— Comment pensez-vous que ces enfants vous voient ? Comme inférieur ou supérieur à eux ?

— C'est encore une attrape ? demanda Hurt après un moment.

— Ce que je veux vous expliquer, c'est que chaque Chinois est convaincu que la Chine « est » la civilisation. Et souvent, malheureusement, qu'elle « est » l'humanité... Bien sûr, la Chine peut connaître une éclipse de quelques siècles, d'autres puissances peuvent occuper momentanément le devant de la scène... Mais, à la longue, la civilisation finit toujours par prévaloir. C'est la conviction profonde de la plupart des Chinois.

Hurt le regardait avec perplexité.

— La croissance industrielle de la Chine, depuis les réformes de Deng

Xiao Ping, n'a fait que conforter cette conviction. Les Chinois sont convaincus que, à terme, les conditions de vie de la plupart des Chinois s'amélioreront.

Hurt recula sur sa chaise.

— Cet exposé sur la Chine est passionnant, dit-il, mais je suppose que nous avons maintenant accordé assez de temps au *guanshi* pour en venir à l'objet de notre rencontre.

Wang Li sourit sans arrière-pensée. Dans la même phrase, l'Américain lui signifiait qu'il connaissait suffisamment les usages chinois pour accorder du temps à l'établissement de relations avec son interlocuteur avant d'aborder l'objet de leur rencontre et il jouait sur son statut de barbare étranger pour précipiter une discussion directe sur le sujet. Finalement, il connaissait probablement mieux la Chine qu'il ne le laissait voir !

La Première Chaîne, 8h03

... PUISQU'IL FAUT VINGT-CINQ MÈTRES CUBES D'EAU POUR PRODUIRE LE COTON D'UN SEUL T-SHIRT.

SUR LA SCÈNE NATIONALE, LE CHEF DU BLOC QUÉBÉCOIS S'EST INDIGNÉ À LA SUITE DE LA DÉCLARATION DU PREMIER MINISTRE JACK HAMMER, QUI EXPLIQUAIT L'ABSENCE D'ATTENTATS DANS LE ROC (THE REST OF CANADA) PAR LE CARACTÈRE CULTUREL, RELIGIEUX ET MORAL DIFFÉRENT DE CETTE PARTIE DU PAYS. LE PREMIER MINISTRE HAMMER S'EST DÉFENDU EN DISANT QU'IL AVAIT PARLÉ DE DIFFÉRENCE, ET NON PAS DE SUPÉRIORITÉ, ET QU'IL N'ÉTAIT PAS RESPONSABLE DU FAIT QUE SON ADVERSAIRE AVAIT SPONTANÉMENT PENSÉ À LA SUPÉRIORITÉ MORALE DU ROC...

Shanghai, 20h05

— J'ai mis dans une enveloppe l'adresse et le moment de la rencontre ainsi que le nombre de personnes invitées.

— Ce n'est pas dangereux ?

— Moins que de vous l'envoyer par courriel.

Compte tenu de la censure qui prévalait en Chine sur Internet, il avait sûrement raison, songea Hurt.

— Pour quelle raison tiennent-ils la réunion ici ?

— Parce que les cadres du Parti qui ont organisé la réunion aiment mieux venir ici plutôt que d'aller dans un trou perdu d'un ou deux millions d'habitants, répondit Wang Li avec un sourire.

— Si ce sont des cadres du Parti, ça veut dire que le Parti était d'accord avec la mise sur pied du réseau de trafic d'organes...

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit sur l'empereur et les montagnes. Le Parti est contre le trafic d'organes parce que ça nuit à son image

internationale. Par contre, certains dirigeants régionaux le tolèrent parce que c'est une source intéressante de revenus, soit pour eux, soit pour certains de leurs appuis électoraux... Il y a aussi le *guanshi*.

Hurt acquiesça d'un signe de tête. Ça, il le comprenait. C'était la clé des relations avec les Chinois. Le *guanshi*. Les bonnes relations. On faisait des affaires ensemble parce qu'on avait de bonnes relations. On prenait le temps de se rencontrer à plusieurs reprises pour établir de bonnes relations avant de faire des affaires ensemble... Dans une société soumise depuis des millénaires à l'arbitraire d'un pouvoir central autoritaire et à l'éventualité de catastrophes naturelles, les bonnes relations avaient une valeur de survie. La sentence décrétée par une autorité de haute instance pouvait se perdre dans les méandres administratifs avant de pouvoir être appliquée par une autorité inférieure. Elle pouvait aussi être suspendue ou reportée par cette autorité, pour peu que la personne soit en relation de *guanshi* avec la personne chargée de l'application de la sentence.

C'est ainsi qu'un prêt venu à terme pouvait être consolidé à des conditions avantageuses, ou carrément oublié, parce que vous aviez une relation de *guanshi* avec le responsable local de la banque... Le *guanshi* était le lubrifiant qui harmonisait le fonctionnement d'une bureaucratie rigide, omnipotente et par définition sans âme.

— Le Comité central du PCC pourrait agir de façon ouverte pour détruire cette organisation et sanctionner les responsables politiques qui s'y sont compromis, reprit Wang Li. Mais cela l'obligerait à leur faire perdre la face à eux et à tous ceux à qui ils sont liés par des relations de *guanshi*.

— Donc, ils ont recours à un étranger.

— Tout le monde sauve la face. Même les responsables locaux, qui auraient peut-être préféré se tenir à l'écart de cette entreprise, mais qui y ont été contraints par des relations de *guanshi*.

— *Si je comprends bien, je rends service au PCC en sabotant cette opération et en éliminant au passage quelques-uns de ses membres !* ironisa Sharp.

— Si ce n'était pas le cas, votre séjour en Chine n'aurait pas pu se prolonger plus de quelques heures.

Les traits de Hurt se durcirent.

— *Qui sait que je suis ici ?* demanda la voix froide de Steel.

— Rassurez-vous, personne d'autre que moi ne connaît votre mission... Mais si on ne m'avait pas accordé les moyens de couvrir vos traces et de faciliter votre travail, vous auriez été repéré... Il a fallu que je fasse jouer beaucoup de *guanshi* pour que ça ne soulève pas de questions.

— Ça ne fait pas beaucoup de *guanshi* à mobiliser pour une seule personne ?

— Un mandat spécial du Comité central pour régler le problème du trafic d'organes est un bon dispensateur de *guanshi*. Le mandat me laisse carte blanche pour les détails. De cette manière, si mes initiatives heurtent des gens,

le Comité central pourra expliquer que leur mandataire a pris des moyens peu judicieux, regrettables même, et ils vont pouvoir s'en dissocier. Ceux qu'ils pourraient avoir offensés auront un prétexte pour ne pas leur tenir rigueur du geste. Tout le monde aura sauvé la face.

Hurt rumina la réponse pendant un moment.

— Je suppose que je n'ai pas d'autre choix que de vous faire confiance, dit-il.

— Un dernier détail. Il serait préférable que l'opération soit relativement brève et que vous partiez ensuite sans trop attarder. Les gens dont vous allez vous occuper ont des amis qui ont le pouvoir de fermer l'aéroport. Je peux ralentir un peu les choses, mais...

— Le *guanshi* ?

Wang Li se contenta de sourire et il ajouta :

— ... je ne pourrai pas empêcher la fermeture très longtemps.

Drummondville, 8h42

F tournait les pages du dossier de presse que Dominique avait déposé sur son bureau un peu plus tôt. Chaque article était surmonté d'un titre sur le champignon tueur de céréales.

Canadian Made Killer

(Washington Post)

The Killer from the North

(USA Today)

Un tueur venu de l'Ouest

(La Presse)

Incertitude sur l'origine de la contagion

(Le Devoir)

More reasons to break Canada,

separatist leader says

(The Gazette)

Aux États-Unis, l'hystérie de la croisade anti-canadienne dépassait maintenant les tribunes téléphoniques des *preachers* ultra-libéraux et les sites Internet des groupes d'illuminés. Elle contaminait même les journaux les plus sérieux.

F leva les yeux vers Dominique qui entraînait.

— Ils voudraient préparer une opération au Canada qu'ils ne s'y prendraient pas autrement, fit F.

Dominique jeta un œil à la revue de presse, le temps de voir de quoi F parlait.

— Hier, dit-elle, un animateur de radio a proposé sérieusement de raser les plaines de l'Ouest par mesure préventive.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

Bouche bée, Dominique regarda F. Après quelques secondes, cette dernière esquissa un sourire.

— Je plaisante, reprit F. Mais à peine. Le temps que les politiciens aient fini de peser le pour et le contre, la contamination se sera probablement propagée au reste de la planète. Dans ces conditions, raser les plaines pourrait être un moindre mal... si ça empêchait la catastrophe finale.

— En tout cas, d'ici la catastrophe finale, je peux vous dire que les pays vont avoir d'autres problèmes.

Dominique déposa un dossier sur le bureau.

— Blunt m'a envoyé ça, dit-elle. Ça vient de Tate.

Après l'avoir parcouru, F le rangea sur le coin de son bureau.

— Les Enfants du Déluge, dit-elle.

— Vous pensez que ça va devenir leur priorité ?

— Si les médias délaissent le « champignon tueur canadien » pour les piscines de Las Vegas, l'hystérie va peut-être diminuer un peu.

— Combattre une hystérie par une autre ? fit Dominique, sceptique.

— Tu as raison, il y a toujours le risque que ça s'additionne.

Montréal, 9h14

L'inspecteur-chef Théberge s'efforçait de demeurer calme, ce qui relevait de l'exploit. À la radio, l'animateur de HEX-Radio enfonçait le clou.

... VOUS EN PENSEZ QUOI, VOUS AUTRES, DU NÉCROPHILE ? TROUVEZ-VOUS ÇA NORMAL QU'IL AIT DES PRIVILÈGES ? QU'ON PAIE POUR QU'IL PUISSE FUMER DANS SON BUREAU ?... ET ÇA, C'EST SEULEMENT CE QU'ON CONNAÎT ! PEUT-ÊTRE QU'IL A DROIT À UNE TOILETTE AVEC SIÈGE CHAUFFANT... À UN SERVICE DE MASSAGE... LÀ, JE PARLE SEULEMENT DE MASSAGES ORDINAIRES. JE NE VEUX RIEN INSINUER D'AUTRE... OU PEUT-ÊTRE QU'IL SE FAIT LIVRER DES REPAS PAR LES GRANDS RESTAURANTS... REMARQUEZ, JE N'AI PAS DE PREUVES. MAIS COMME IL EST SUPPOSÉ ÊTRE GASTRONOME... ÇA COÛTE CHER, LA GASTRONOMIE. ON PEUT-TU SE PAYER ÇA AVEC UN SALAIRE DE MANGE-BEIGNES, LA GASTRONOMIE ?... LÀ, JE VEUX SURTOUT PAS INSINUER QU'IL POURRAIT RECEVOIR DE L'ARGENT ILLÉGAL ; JE POSE UNE QUESTION : LA GASTRONOMIE ET LES VINS À CENT CINQUANTE LA BOUTEILLE, ON PEUT-TU SE PAYER ÇA AVEC UN SALAIRE DE MANGE-BEIGNES ?... ET SI C'EST PAS LUI QUI PAIE TOUT ÇA, ET SI C'EST PAS LE SPVM, C'EST QUI ?

Théberge ne put qu'admirer le « tout ça », qui ramassait dans un apparent constat ce qui n'était qu'une accumulation de suppositions et de questions. Bastard Bob était une ordure, mais une ordure intelligente. Il maîtrisait admirablement la manipulation et le sophisme.

Toutefois, il aurait fait un piètre stratège. Car la sienne, sa stratégie, était

évidente. Trop évidente. Elle ne pouvait pas venir de lui... De qui était-il le haut-parleur ? Qui pouvait bien avoir intérêt à l'attaquer de cette façon par l'intermédiaire des médias ? Était-ce la même personne qui lui envoyait les enveloppes jaunes ? Était-ce là l'amorce du déluge médiatique qu'on lui avait annoncé ?

De toute évidence, quelqu'un était au fait des arrangements particuliers qu'il avait négociés avec le SPVM. Ce qui ouvrait deux pistes : ou bien quelqu'un de l'intérieur du service entendait régler des comptes, ou bien quelqu'un de l'extérieur avait une source à l'intérieur. Des deux hypothèses, Théberge ne savait pas laquelle l'inquiétait le plus.

Dominique l'avait averti d'être prudent, que le Consortium pouvait le provoquer pour l'amener à prendre contact avec l'Institut. Était-ce de cela qu'il s'agissait ?

Il fut tiré de sa réflexion en prenant subitement conscience que Jones 23 se tenait debout devant son bureau.

L'homme était son seul lien non électronique avec l'Institut. Un habit marine finement rayé ton sur ton, une petite mallette de cuir assortie d'un monogramme discret, des souliers parfaitement cirés et une barbe rasée de si près qu'on aurait pu le croire imberbe, il incarnait une sorte d'image idéale de l'homme d'affaires telle qu'on la trouve dans les revues de mode. Un homme d'affaires que le vent ne décoiffe jamais, qui n'a jamais transpiré de sa vie, même pendant la canicule, qui n'a jamais taché sa cravate à l'occasion d'un déjeuner d'affaires, dont les lunettes sont toujours exemptes du moindre grain de poussière, dont les mains sont impeccablement manucurées et qui ne tombe jamais la veste... sauf à la demande d'un photographe pour faire une photo plus « naturelle ».

Jones 23 attendait patiemment que Théberge ait fini de l'examiner sans que son sourire se modifie d'un millimètre.

— Comment êtes-vous entré ? finit par demander Théberge.

— Personne ne m'a demandé d'arrêter.

Théberge le regarda un instant sans répondre. Jones 23 lui avait déjà confié qu'une de ses tâches quotidiennes était de s'exercer à passer inaperçu. Il appelait ça « la présence non obstrusive ».

— Vous désirez ou vous m'apportez quelque chose ?

— Je ne désire rien. Ou, du moins, je m'y efforce. Par contre, on m'a demandé de vous transmettre certaines informations.

Il tira une chemise cartonnée de son attaché-case.

— À l'intérieur, il y a un DVD. Vous y trouverez une synthèse de ce que vos amis ont réuni sur les Djihadistes du Califat universel, sur les Enfants de la Terre brûlée et sur les Enfants du Déluge.

Il déposa la chemise sur le bureau de Théberge.

— On m'a prié de vous en prévenir, reprit-il. Vous n'y trouverez peut-être pas beaucoup de matériel susceptible de faire avancer vos différentes enquêtes... Mais on ne sait jamais. La connaissance jaillit souvent des

endroits les plus inattendus.

Normandie, 15h26

Claudia et Kim roulaient dans la campagne française. Elles avaient quitté Paris depuis plus de trois heures. Sur la carte qu'affichait le iPhone de Kim, un point blanc progressait lentement. C'était leur véhicule.

Juste en avant du point blanc, à environ un demi-kilomètre de distance réelle, un point rouge se déplaçait à la même vitesse : c'était le véhicule de la femme qu'elles avaient commencé à suivre après avoir perdu la trace de Gravah.

Une photo de l'homme qu'elle avait rencontré dans le petit parc de Montmartre avait déjà été acheminée à l'Institut.

>>> On dirait qu'elle se prépare à prendre la direction de la côte <<<, fit la voix qui sortait de l'ordinateur de Kim.

— Un endroit au bord de la mer, répondit Claudia. C'est commode. Elle ouvrit la radio et syntonisa France Info.

... LA RELANCE DU PROJET DE PRIVATISATION DES SOURCES D'EAU MINÉRALISÉE DE SAO LOURENÇO. LA NOUVELLE SEMBLE AVOIR MOBILISÉ L'ENSEMBLE DE LA POPULATION BRÉSILIENNE, QUI Y VOIT LE SYMBOLE DU PILLAGE DES RICHESSES DU PAYS AU PROFIT DES MULTINATIONALES.

EN EUROPE, C'EST LA DISPARITION DES ABEILLES QUI RETIENT DE PLUS EN PLUS L'ATTENTION NON SEULEMENT DES ÉCOLOGISTES ET DE L'INDUSTRIE AGRICOLE, MAIS AUSSI DU MINISTRE DE LA SÉCURITÉ INTÉRIEURE. L'IMPACT APPRÉHENDÉ DE CETTE DISPARITION SUR LA CULTURE DES PLANTES À FLEURS, CONJUGUÉ À CELUI DU CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES, COMMENCE EN EFFET À SUSCITER DES RÉACTIONS DE PANIQUE DANS LA POPULATION.

— Si ça continue, on va se retrouver comme dans les pays en développement, fit Claudia.

Kim acquiesça d'un léger mouvement de la tête.

LE PARLEMENT A RENFORCÉ HIER LES SANCTIONS CONTRE LES CONTREVENANTS SURPRIS À EFFECTUER DES RAZZIAS DANS LES COMMERCE D'ALIMENTATION AU DÉTAIL ET CHEZ LES PRODUCTEURS ALIMENTAIRES. LE PARTI SOCIALISTE, QUI A SOUTENU L'INITIATIVE, S'EST TOUTEFOIS PRONONCÉ CONTRE LE BLOCAGE TOTAL DE L'IMMIGRATION ANNONCÉ PAR LE PREMIER MINISTRE. CE DERNIER A PAR AILLEURS PROMIS D'AUGMENTER LES EFFECTIFS POLICIERS CHARGÉS DU RAPATRIEMENT DES IMMIGRANTS ILLÉGAUX, DE PLUS EN PLUS ATTIRÉS PAR LA PERSPECTIVE D'ÉCHAPPER AUX FAMINES QUI MENACENT LEUR PAYS...

Une dizaine de minutes plus tard, les deux jeunes femmes arrivaient en

vue d'une petite maison bleue, sur le chemin qui bordait la falaise. Malgré le point sur l'écran, il n'y avait aucune trace de la voiture.

— Probablement le garage, fit Claudia en désignant d'un mouvement de la main une construction rustique à la gauche de la maison.

Un agrandissement de l'échelle de la carte révéla qu'elle avait raison : le point clignotait maintenant au centre du bâtiment secondaire.

Elles passèrent devant la résidence et continuèrent jusqu'à une chapelle, un peu plus haut. Les deux femmes y laissèrent leur véhicule dans le stationnement et redescendirent à pied vers la maison bleue.

Washington, 10h31

Tate avait suggéré que Snow et Paige assistent à la rencontre. Puis, après avoir hésité, il avait ajouté le nom de Bartuzzi à la liste. La CIA avait beau être la risée des services de renseignements et être paralysée par de multiples guerres internes qui n'avaient d'internes que le nom, elle demeurait quand même la plus importante agence de renseignements de la planète. À vingt pour cent de son efficacité, elle était encore, et de loin, une des plus efficaces. De toute façon, il valait mieux avoir plusieurs alliés pour contrer Paige.

Le Président regardait Tate avec un air légèrement amusé ; il se demandait sans doute pour quelle raison l'autre avait sollicité cette réunion à cinq.

— Alors, expliquez-moi le problème, attaqua d'emblée le Président. Il n'y a aucun moyen d'enrayer le champignon canadien ? Les terroristes islamistes demandent la fermeture de tous les musées du pays ? Vous avez découvert que des Chinois sont derrière l'attentat à Vegas ?

Tate décida d'y aller sans ménagement.

— Au moment où on se parle, il y a un sous-marin sous les glaces de l'Arctique. À son bord, il y a plusieurs charges nucléaires des centaines de fois supérieures à ce que nous avons largué sur Hiroshima. Un autre sous-marin, équipé de charges similaires, croise près des côtes de l'Antarctique ouest.

— Leurs charges peuvent nous atteindre ? demanda nerveusement le Président.

— Aucun danger. Si c'était le cas, la situation serait probablement moins grave.

Les trois autres responsables d'agences regardèrent Tate comme s'il avait perdu la tête.

— Dans l'Antarctique, les charges doivent exploser à des endroits qui ont été minutieusement choisis, poursuivit Tate. Leur effet probable sera de disloquer une partie de la banquise et de provoquer un écoulement des glaciers. Ce sont des milliers de kilomètres cubes de glace qui risquent d'être précipités dans la mer. Les charges du sous-marin dans l'Arctique, elles, devraient accélérer la fonte et l'émiettement de la banquise.

Le Président fut le premier à réagir.

— Vous tenez ça d'où ?

— Les responsables de ce « bricolage » nous ont aimablement avertis par courriel pendant la nuit. Ils ont poussé l'amabilité jusqu'à préciser les longitudes et latitudes où nos systèmes de surveillance peuvent observer les deux sous-marins.

— Totalement ridicule, fit Paige.

— Vous savez ce qu'ils veulent ? demanda le Président.

— Rien, répondit Tate. C'est une simple mise en garde contre notre habitude de gaspiller l'eau. Les explosions, qu'ils annoncent pour dans trois jours, sont censées être des avertissements... Le seul point positif, c'est qu'ils n'ont pas encore contacté les médias.

— Ça veut dire qu'il y a peut-être moyen de négocier, fit Bartuzzi.

— Vous avez repéré les deux sous-marins ? demanda le Président.

— On suit leurs déplacements en direct. Celui de l'Antarctique est à nous. Celui de l'Arctique aux Russes.

— Qu'est-ce que vous attendez pour les rayer de la carte ? s'écria Paige.

— Pour ça, il faudrait d'abord déployer des sous-marins d'attaque dans la région ou lancer des missiles à tête nucléaire. Mais le vrai problème, même en oubliant qu'un des deux sous-marins est russe, ce n'est pas de les faire sauter : c'est de les empêcher de sauter.

Pendant quelques secondes, la physionomie de Paige afficha un vide complet. Comme si toutes les expressions à sa disposition s'étaient subitement évanouies.

Puis il marmonna :

— Bien sûr.

— Moi, ce que j'aimerais savoir, dit le Président sur un ton glacial, c'est comment ils ont pu mettre la main sur un de nos sous-marins.

— J'ai contacté l'amiral Crowley pour lui poser la question. Je n'ai toujours pas eu de réponse.

— Crowley perdrait un de ses navires dans son bain, répliqua Paige, trop heureux de dénigrer le responsable de la marine au Joint Chiefs of Staff.

C'était Crowley qui avait mené la résistance contre la mise en tutelle des renseignements militaires par le DHS.

— Vous avez fait évacuer les pôles ? demanda le Président.

— Nos équipes scientifiques ont été prévenues. Il reste à aviser les autres pays. Il serait préférable que vous les contactiez au plus haut niveau. En commençant par la Russie. On pense qu'ils ne sont pas encore au courant.

— D'accord.

Tate tendit une feuille au Président, que celui-ci parcourut rapidement.

Snow profita du trou dans la conversation pour intervenir.

— S'ils ont formulé des demandes, dit-il, on peut essayer de négocier...

— Ils n'ont formulé aucune demande, répondit Tate. Seulement un avertissement : si on ne cesse pas de gaspiller l'eau, d'autres catastrophes suivront.

— Ça ne tient pas debout, fit Bartuzzi.

— Vous les avez identifiés ? demanda Snow.

— Ce sont les mêmes qui sont responsables de l'attentat à Vegas : les Enfants du Déluge. Leur première manifestation a eu lieu à Paris. Ils ont descendu la Seine sur une réplique du radeau de la Méduse.

Paige regarda Tate, l'air de ne rien comprendre.

— C'est une peinture, expliqua le Président. Ça représente des naufragés qui dérivent, entassés sur un radeau. Ils sont mal en point, trop nombreux, leurs vêtements sont en lambeaux et on devine que les survivants sont sur le point de manger les morts.

— Il y en a une reproduction dans le dictionnaire, ajouta Bartuzzi, pince-sans-rire.

Paige ignore la remarque.

— Pourquoi est-ce que des gens feraient ça ? demanda-t-il.

— On ne choisit pas toujours sa façon de faire naufrage, ne put s'empêcher de répliquer Tate.

— Je parlais de recréer le radeau et de descendre la Seine, précisa Paige.

— C'est symbolique. À leurs yeux, j'imagine, c'est une image de ce qui attend l'humanité. Ils prédisent un nouveau déluge à la suite de la fonte des glaces des deux pôles.

— Ah !... Ce sont des écologistes !

Paige avait totalement repris contenance. L'information entraînait maintenant dans un cadre qu'il comprenait. Encore ces foutus écolos !... Snow et Tate échangèrent un regard.

— Pas des écologistes, rectifia Snow. Des écoterroristes.

— Terroristes... écologistes... écoterroristes... On n'est pas ici pour jouer sur les mots ! Qu'est-ce que vous proposez ?

C'était la question qu'attendait Tate.

— Comme c'est une menace terroriste contre la sécurité des États-Unis, dit-il en s'adressant à Paige, je pense qu'il faudrait vous confier le dossier. Bien sûr, nos trois agences vont vous apporter tout le soutien qu'elles peuvent. Mais, du point de vue de la juridiction, ça relève du DHS.

C'était l'instant où se jouait l'enjeu de la réunion. Tate attendait avec inquiétude la réponse du Président tout en espérant qu'il comprendrait sa stratégie. Ce dernier le regardait d'ailleurs avec un drôle d'air, comme s'il n'était pas sûr de ce qu'il avait entendu.

— Très bonne idée, fit le Président après y avoir réfléchi un moment.

Il ajouta en regardant Paige :

— Ça relève clairement de votre juridiction.

Puis il revint à Tate.

— C'est très loyal de votre part de respecter de la sorte la juridiction des différentes agences. C'est le genre d'attitude que j'attends de mes collaborateurs.

Son regard disait aussi qu'il était heureux de pouvoir se décharger de cette responsabilité sur Paige, qui alimentait en sous-main la critique républicaine à

l'encontre du prétendu laxisme du Président dans sa lutte contre le terrorisme.

Ce serait lui, désormais, qui aurait la gestion de la crise entre les mains. Si l'opération échouait, ce serait de sa faute.

Tate jeta un regard à Snow et à Bartuzzi, qui avaient tous les deux de la difficulté à ne pas paraître trop rayonnants : eux aussi, ils avaient compris les implications de ce qui venait de se passer.

RDI, 11h03

... REGROUPEMENT POUR LA PROTECTION DE L'EAU A TENU UNE MANIFESTATION HIER SOIR DEVANT LES BUREAUX DU PREMIER MINISTRE, JEAN-YVES MOUTON, AFIN DE PROTESTER CONTRE LA LICENCE D'EXPORTATION QUE LE GOUVERNEMENT PRÉVOIT ACCORDER À LA MULTINATIONALE HYDROPUR RESEARCH. SELON LE PORTE-PAROLE DU GROUPE DE MANIFESTANTS, JEAN BOISSONEAU, CETTE MARCHANDISATION DE L'EAU EST CONTRAIRE AUX INTÉRÊTS COLLECTIFS DES QUÉBÉCOIS. SEULE SA NATIONALISATION PERMETTRAIT...

Montréal, 11h49

En arrivant à la résidence de Terrebonne, Théberge fut accueilli par les micros de Cabana et de News Pimp.

— Combien de morts, cette fois-ci, inspecteur ? demanda Cabana. Est-ce qu'il y a seulement les deux Arabes ?

— Pas de commentaires.

Ce fut au tour de News Pimp de le relancer.

— Sur l'affaire des champignons toxiques, il y a des progrès ?

— Ça relève de la GRC. C'est à eux qu'il faut poser la question.

Théberge poursuivit son chemin sans s'occuper des questions que continuaient de lui poser les journalistes.

— C'est vrai que l'avant-dernier de ceux qui restaient est mort ce matin ?

— Les deux Arabes, est-ce qu'ils ont été tués en représailles aux incendies des galeries d'art ?

— Allez-vous mettre des mesures en place pour protéger la communauté arabe ?

En apercevant la scène du crime, Théberge fut assailli par un sentiment de déjà-vu. Même le plus banal des crimes avait un aspect morne et répétitif : l'odeur du sang et de la mort, le malaise devant un corps outrageusement présent mais qui n'était plus à proprement parler quelqu'un, la gêne quand il fallait le manipuler... Mais là, le meurtrier s'était surpassé : les deux hommes avaient été abattus en position de prière, chacun de deux balles dans la nuque. La mise en scène était identique à celle de l'exécution des auteurs de l'attentat contre l'Oratoire.

Grâce à Dominique, Théberge savait qu'il en était ainsi à la grandeur de la

planète. Le but était évident : signer les attentats. Pour qu'il soit clair que le groupe avait une dimension planétaire.

De façon prévisible, les policiers trouvèrent dans la résidence les preuves que les deux hommes exécutés étaient responsables du vandalisme au musée et de l'incendie des galeries d'art. Ils affirmaient vouloir s'attaquer à la profanation de l'image humaine que les Croisés occidentaux répandaient dans les pays musulmans.

« *Case closed* », comme on disait dans les séries de télé américaines. Sauf que ça ressemblait davantage à une piste qui s'interrompait qu'à une conclusion de l'affaire.

Ce serait quoi, la prochaine cible ? se demanda Théberge. Après les églises et les musées, les cinémas ? les hôpitaux ?... Est-ce que ce n'était pas ce que HEX-Radio avait annoncé ?... Un des journalistes était probablement branché sur les terroristes. Mais lequel ?

Puis Théberge songea aux conséquences dans la population. Dans les jours à venir, les représailles contre les musulmans seraient de plus en plus difficiles à contrôler.

Après avoir pris congé des deux policiers en uniforme qui demeureraient sur place, Théberge se dirigea vers la sortie.

À l'extérieur, deux autres journalistes s'étaient joints à Cabana et à News Pimp pour l'attendre. Ils formaient une espèce de haie en demi-cercle pour l'empêcher de passer. Ça lui rappela sa jeunesse, quand il jouait au football et qu'il devait traverser la ligne ennemie.

— C'est quoi ? Une réunion syndicale des nécrophages ?

— Faut vous habituer, répondit Cabana. Maintenant que vous êtes une vedette...

Théberge fit un effort pour se contrôler. Un sourire se fraya même un chemin jusqu'à ses lèvres. Autant ne pas leur donner de matière à alimenter la cabale dont il était l'objet.

— D'accord, d'accord... Je veux bien répondre à deux ou trois questions. Qui pose la première ?

Un des deux nouveaux arrivés saisit sa chance.

— Pierre-Yves Gautrin-Deslauriers, de Radio-Canada. Pouvez-vous confirmer que les deux victimes sont les responsables du saccage du musée et que ce sont des musulmans ?

— Des indices le laissent croire. Mais je ne veux pas me substituer aux tribunaux.

News Pimp s'empressa de poser la deuxième question.

— Avec tous les morts qu'il y a eus à Montréal au cours des derniers mois, avez-vous encore le temps de parler à tout le monde ?

Théberge le regarda un moment en silence, comme s'il observait une forme particulièrement répugnante de créature qu'il n'aurait jamais cru possible de rencontrer.

— Le respect dû aux morts n'a rien à voir avec leur nombre, dit-il

finalement... Vous, allez-vous continuer à les utiliser pour faire de la cote d'écoute ? Est-ce que le nombre ne va pas tuer la nouveauté ? émousser le *scoop* ?

Il écarta ensuite les micros d'un geste de la main.

— Puisque vous n'avez plus de questions sur cette affaire...

Il se dirigea vers sa voiture, se glissa derrière le volant et démarra sans même jeter un regard aux journalistes qui essayaient de le relancer à travers la vitre de la portière.

Sans le savoir, le journaliste de HEX-Radio avait touché un point sensible : à cause de la multiplication des victimes dont il avait à s'occuper, il arrivait de moins en moins à avoir de véritables conversations avec elles. Cela avait commencé par le cadavre du crématorium, avec qui il n'avait pu établir aucun contact. Avec les autres, les conversations en étaient restées aux banalités.

Si cette habitude était un mécanisme de défense, comme le lui avait suggéré Dominique, si c'était une façon de digérer l'horreur à laquelle il était régulièrement confronté, cela n'annonçait rien de bien. Peut-être était-il sur le point de faire une indigestion...

Fécamp, 18h32

Kim et Claudia avaient arpenté la falaise pendant plus d'une heure, prenant des photos l'une de l'autre devant différents paysages, s'efforçant de donner une interprétation convaincante de leurs personnages de touristes. À aucun moment, elles ne s'étaient éloignées au point de ne plus voir la petite maison bleue.

Elles étaient maintenant de retour dans l'automobile. Leur surveillance n'avait rien donné.

— On ne peut pas attendre ici indéfiniment, fit Claudia.

Kim jeta un coup d'œil à l'écran de l'ordinateur portable. Le point représentant le mouchard collé à la Jaguar n'avait pas bougé. La femme qu'elles suivaient ne pouvait donc pas être très loin.

— C'est petit pour une résidence, reprit Claudia.

Kim pianota sur le clavier de l'ordinateur portable. La voix d'un synthétiseur vocal répondit à Claudia.

> > > Peut-être que la vraie résidence est sous terre. < < <

— Tu penses que le Consortium nous recherche encore ? demanda Claudia après un moment.

> > > Probablement. < < <

— Ute Breitenbach est morte.

> > > Jessyca Hunter est toujours là. Sa présence a été signalée en Europe. < < <

— C'est vrai.

Un silence de plusieurs minutes suivit. Quand elles étaient ensemble, Kim et Claudia parlaient peu. Elles se connaissaient depuis assez longtemps pour se comprendre à demi-mot. Et puis, il y avait le handicap de Kim.

L'ordinateur lui permettait de communiquer mais, chaque fois qu'elle l'utilisait, ça lui rappelait les événements qui l'obligeaient maintenant à l'utiliser.

De ce passé, tout comme de celui de Claudia, les deux femmes parlaient rarement quand elles étaient en mission. Les souvenirs auraient pu les troubler et devenir un facteur de risque.

— Il faut faire quelque chose, déclara brusquement Claudia.

Kim se contenta d'approuver d'un hochement de tête.

— Si on allait voir ?

Kim secoua la tête en feignant le découragement.

— On a juste à dire qu'on cherche la maison d'Arsène Lupin !

>>> L'aiguille creuse est à Étretat. <<<

— C'est à sept ou huit kilomètres. On peut toujours prétendre que quelqu'un nous a mal renseignées.

>>> Et les caméras ? <<<

Sous-entendu : s'ils ont une surveillance vidéo des lieux, notre visage actuel va se retrouver dans les archives du Consortium.

— Si on reste ici trop longtemps, ça va devenir suspect.

Kim acquiesça.

Elle rédigea alors un message résumant ce qu'elles avaient découvert au cours des dernières heures, y joignit une photo d'elle et de Claudia où on apercevait la maison bleue et l'expédia à Dominique par courriel. S'il leur arrivait quoi que ce soit, d'autres pourraient reprendre l'enquête là où elles l'avaient laissée.

Sept minutes plus tard, elles frappaient à la porte de la petite maison. N'obtenant aucune réponse, elles insistèrent.

— S'il vous plaît, nous cherchons la maison d'Arsène Lupin !

Toujours pas de réponse. Claudia tourna la poignée. La porte s'ouvrit en grinçant.

Elles se retrouvèrent dans une pièce à peu près vide qui occupait la totalité de la maison bleue. Et le plus surprenant n'était pas que la porte n'ait pas été verrouillée : c'était qu'il n'y avait aucune autre porte. Elles étaient dans une pièce déserte, sans autre entrée, avec un calendrier datant de 2001 accroché à un mur, un tapis poussiéreux devant l'entrée et deux boîtes de carton remplies de vieux journaux.

Claudia examina les deux grandes fenêtres, qui étaient légèrement ouvertes ; en s'approchant, elle vit qu'elles surplombaient la falaise. La femme n'avait quand même pas sauté dans la mer !

Au-dessus de la France, hydravion, 18h47

Le ciel était calme et le voyage se déroulait sans incident. Le Caravan Amphibian avait été aménagé selon les directives de son occupante. Plus de la moitié des vingt sièges avaient été sacrifiés pour faire place à un bureau.

Hessra Pond consulta l'agenda ouvert sur l'écran de son ordinateur

portable. Sur la page du lendemain, quatre points étaient inscrits :

conférence de presse AquaTotal

pôles

négociations avec le Labrador

usines de désalinisation

À part la conférence de presse, elle ne serait impliquée de manière directe dans aucune des activités. Mais elle les suivrait toutes de près. Au besoin, elle serait disponible pour une consultation téléphonique.

Un voyant lumineux se mit à clignoter, signe qu'un événement requérant son attention s'était produit. Elle referma l'agenda puis elle ouvrit le logiciel de communication.

Quelques secondes plus tard, elle regardait un enregistrement vidéo. On y voyait deux femmes pénétrer dans la petite maison de la falaise de Fécamp. Elle appela l'équipe de surveillance de Vacuum, qui demeurait dans un petit hôtel du village, et elle leur demanda de procéder au nettoyage des lieux dans les plus brefs délais.

Puis elle sourit. Finalement, ce n'était pas un excès de nervosité. Ni cet excès de paranoïa qui se développe lorsque les agents atteignent la limite de leur vie utile. Ses réflexes étaient encore aiguisés. Elle était effectivement suivie. Depuis Paris, elle avait eu l'impression désagréable d'être observée. C'était la raison pour laquelle elle avait fait le détour par sa base de Normandie : elle voulait s'assurer de couper les pistes...

Pond rabattit le couvercle de son ordinateur et se concentra sur la préparation de la conférence de presse du lendemain.

CNN, 13h01

... COMME QUOI DES TERRORISTES AURAIENT PRIS LE CONTRÔLE DE DEUX SOUS-MARINS NUCLÉAIRES ET QU'ILS MENACERAIENT DE LES FAIRE EXPLOSER AUX DEUX PÔLES. LE PENTAGONE A REFUSÉ DE COMMENTER LA RUMEUR, ALLÉGUANT QU'IL N'AVAIT PAS POUR POLITIQUE DE DISCUTER DES ÉLUCUBRATIONS QUI CIRCULENT SUR INTERNET.

DANS UN AUTRE DOMAINE LIÉ AU TERRORISME, LES RECHERCHES SE POURSUIVENT TOUJOURS POUR RETROUVER LES COMMANDITAIRES DE L'ATTENTAT DE LAS VEGAS...

Montréal, SPVM, 13h28

En entrant dans le bureau de Crépeau, Thériège croisa Victor Prose, qui en sortait, accompagné de Grondin.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Thériège avec un signe de tête en direction de la porte qui venait de se refermer sur Prose.

— Des menaces, répondit Crépeau. Quelqu'un qui lui reproche d'avoir fait arrêter ses « frères combattants ». Il a reçu un message hier après-midi par Internet. Il a mijoté ça toute la nuit avant de se décider à venir faire une

déposition.

Théberge s'assit.

— Bizarre qu'ils l'avertissent.

— C'est peut-être quelqu'un qui a parié sur lui sur Internet. Il veut faire monter sa cote...

— Tu penses que c'est sérieux ?

— C'est toujours la même chose : comment savoir si un débile est dangereux ou s'il est seulement débile ?

— C'est sûr... À part ça, quoi de neuf ?

— Un noyé. Dans son bain. Gabriel Auclair.

— On l'a aidé ?

— Pamphyle va nous le dire. Mais c'est le deuxième accident dans la même entreprise en deux mois.

Théberge se contenta d'attendre que Crépeau poursuive.

— Denis Saint-Laurent, fit Crépeau. Il était vice-président. Un accident d'auto. Il se serait endormi au volant... Cette fois, c'est le président.

— Noyé dans son bain...

— Le locataire du condo voisin a remarqué l'eau qui coulait sous la porte, dans le corridor. Auclair était président d'une entreprise qui embouteille de l'eau. Akwavie.

— Il est marié ?

— Sa femme était chez sa mère. Elle est alzheimer. La mère, je veux dire. Les trois sœurs se relaient pour l'aider.

— C'est peut-être un suicide. Comme les policiers qui se suicident avec leur arme...

— C'est possible. On a trouvé plusieurs flacons de médicaments vides à côté du bain.

— Est-ce qu'il y avait une lettre expliquant qu'il s'est suicidé ? ironisa Théberge.

Crépeau comprenait la réticence de Théberge. Lui aussi se méfiait des indices trop évidents. Il restait néanmoins que plusieurs personnes se suicidaient réellement avec des médicaments dans leur bain et il leur arrivait fréquemment de laisser des lettres d'adieu, dans un dernier effort pour continuer à avoir de l'emprise sur ceux qui restaient.

— Ce qui me dérange, dit Crépeau, c'est que celui qui a eu un accident d'auto refusait, lui aussi, de vendre ses parts de la compagnie à un fonds d'investissement. Difficile de ne pas faire le lien... D'un autre côté, c'est tellement gros...

— Je comprends.

— S'ils avaient voulu le faire disparaître, il me semble qu'ils auraient été plus subtils !

— Tu as vu ce qui s'est passé à Las Vegas, hier soir ? Une cinquantaine de morts éparpillés dans trois piscines. Ici, on a un noyé dans un bain.

— C'est sûr que, par comparaison...

— Tu sais à quoi je pense ?

Théberge se dirigea vers la fenêtre. Il songeait au dernier message qu'on lui avait envoyé dans une enveloppe jaune. « Une métaphore filée de nature aquatique », avait-il dit. Maintenant, il se demandait si l'expéditeur n'avait pas des liens avec les Enfants du Déluge. S'il n'était pas informé à l'avance de la nouvelle série d'attentats...

— Il y a longtemps que j'ai renoncé, fit Crépeau au bout d'un moment.

La remarque tira brusquement Théberge de ses pensées.

— Quoi ?... Renoncé à quoi ?...

— À deviner ce que tu penses.

— Ah... ça...

Fécamp, 19h43

Après avoir échoué à trouver une sortie dissimulée, Claudia et Kim étaient ressorties de la maison et elles avaient repris leur surveillance. Rien à faire : la femme qui était entrée dans la petite maison ne réapparaissait pas.

Elles avaient alors décidé de se répartir les tours de garde : il ne servait à rien qu'elles s'épuisent toutes les deux.

Kim avait pris la voiture pour retourner à Fécamp : elle louerait une chambre d'hôtel et elle en profiterait pour envoyer un rapport plus détaillé sur les nouveaux développements. Après quoi, elle se reposerait un peu.

Comme à l'habitude, elle s'était proposée pour assurer le premier tour de garde, histoire de permettre à Claudia de se reposer. Chaque fois qu'il y avait une corvée, une tâche plus exigeante ou plus dangereuse, c'était le même manège : Claudia devait insister pour faire sa part. À chaque occasion, Kim lui offrait en souriant de s'en occuper, comme si rien ne pouvait affecter son humeur.

Même après toutes ces années, Claudia était encore étonnée par la vitalité et la joie de vivre de son amie. Avec ce qu'elle avait traversé... En plus de voir sa famille décimée sous ses yeux, Kim avait été violée, mutilée puis laissée pour morte... Pourquoi continuait-elle à risquer sa vie en travaillant pour l'Institut ? Si quelqu'un méritait de profiter en paix des années qu'il lui restait, c'était bien elle.

Toutes les fois que Claudia avait abordé le sujet, Kim avait trouvé le moyen d'écarter la discussion en souriant. Tant que Claudia continuerait de travailler pour l'Institut, elle continuerait d'être sa partenaire. Pour veiller sur elle. Elle l'avait promis à Limbo... Claudia pouvait comprendre ce genre de fidélité. Elle-même avait accepté de travailler pour l'Institut pour venger Klaus. Mais leur situation était quand même différente. Claudia n'avait pas été marquée dans son propre corps comme Kim l'avait été...

Les pensées de Claudia furent interrompues par la sensation de quelque chose de dur appuyé contre le bas de son dos. Au même moment, une voix grave, derrière elle, la prévenait de ne pas bouger :

— Pas de geste précipité. Si je tire, la balle va fracasser la base de la

colonne vertébrale. Vous allez être paralysée pour le reste de vos jours.

Claudia, qui avait une main dans la poche de son manteau, appuya sur une touche de fonction de son iPhone pour le mettre en mode détresse. Aux yeux d'un observateur, l'appareil aurait l'air fermé. Mais, grâce aux modifications que Chamane y avait apportées, il continuerait de transmettre en continu.

— Sortez lentement la main de votre poche, fit la voix.

Claudia s'exécuta sans offrir de résistance. Pour le moment, cela n'aurait servi à rien. De toute façon, si son agresseur avait voulu l'éliminer, il l'aurait déjà fait. Aussi bien obtempérer et tenter d'en apprendre le plus possible.

Quelques instants plus tard, l'homme lui avait menotté les mains derrière le dos et il avait fait le tour de ses poches. Après avoir regardé son iPhone et constaté qu'il était fermé, il l'avait transféré dans sa propre poche de manteau.

Un autre homme surgit devant eux.

— Pas de traces de l'autre femme, dit-il.

Ainsi, leur intrusion avait été repérée. Cela signifiait que l'endroit était protégé par un système de surveillance assez sophistiqué pour échapper à leur détection.

L'autre homme exerça une pression avec le pistolet dans le bas du dos de Claudia.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Repartie à Paris.

— Ne poussez pas votre chance.

— Je vous jure ! Elle était frustrée parce que je ne voulais pas déménager avec elle.

Un silence suivit.

— Tu crois ça ? demanda l'homme qui était derrière Claudia en s'adressant à l'autre.

— Non... Mais c'est possible.

— Est-ce qu'on l'attend ?

— Si ça se trouve, elle nous a repérés et elle est partie se mettre à l'abri.

Claudia aurait souhaité que ce soit le cas, mais il ne servait à rien de s'illusionner. Ou bien Kim reviendrait à l'heure prévue sans savoir ce qui l'attendait, ou bien elle tenterait un coup de force pour la libérer, ce qui était l'éventualité la plus probable, compte tenu que Claudia avait mis son iPhone en mode « détresse ». Mais c'était le mieux que Claudia avait pu faire : tenter de la prévenir.

— D'accord, fit l'homme derrière le dos de Claudia. On va commencer par mettre celle-là à l'abri.

Reuters, 13h51

... UNE VÉRITABLE SÉRIE NOIRE À L'HÔTEL WATERHOUSE DE LAS VEGAS. APRÈS L'ATTENTAT QUI A COÛTÉ LA VIE À CINQUANTE-QUATRE PERSONNES HIER, C'EST MAINTENANT UNE FAMILLE ENTIÈRE QUI EST RETROUVÉE MORTE DANS UNE

SUITE DE L'HÔTEL. HENRY KISSINGER – AUCUN LIEN AVEC L'EX-SECRÉTAIRE D'ÉTAT AMÉRICAIN –, SON ÉPOUSE ET LEURS DEUX ENFANTS ONT ÉTÉ ABATTUS D'UNE BALLE DANS LA TÊTE À LA SUITE DE CE QUI SEMBLE ÊTRE UN CAMBRIOLAGE QUI A MAL TOURNÉ. IRONIQUEMENT, C'ÉTAIT LA DERNIÈRE NUIT QUE LA FAMILLE PASSAIT À L'HÔTEL. ILS DEVAIENT SE RENDRE LE LENDEMAIN À DISNEYWORLD POUR Y TERMINER LEURS VACANCES...

Fécamp, 19h56

Kim était allongée sur son lit au moment où son iPhone avait vibré. Le temps de se lever et de regarder l'écran, elle avait compris que c'était un signal de détresse de Claudia.

Maintenant l'appareil contre son oreille pour écouter la conversation que relayait le portable, elle était sortie de l'hôtel et elle avait pris sa voiture pour retourner sur la falaise. Elle avait alors appris que deux hommes surveillaient l'endroit et qu'ils l'attendaient.

Dans l'immédiat, Claudia ne semblait pas en danger. Ce qui n'empêchait pas Kim de s'en vouloir. Si seulement elle n'avait pas accepté que Claudia prenne le premier tour de surveillance !

Les remarques que Claudia glissait dans la conversation visaient clairement à la renseigner.

— *Vous n'allez pas m'enfermer dans la maison, il n'y a même pas de chaise où m'asseoir !*

— *Avancez...*

La voix de l'homme était ferme mais ne semblait pas menaçante.

Kim entendit des grincements. On aurait dit une porte dont les pentures manquaient d'huile. Quelques instants plus tard, la voix de Claudia reprenait :

— *Vous voulez vraiment que je descende là-dedans !*

— *C'est juste un mauvais moment à passer.*

La deuxième voix masculine s'était exprimée avec une certaine raillerie. L'autre voix reprit, sur un ton qui se voulait plus rassurant :

— *C'est juste un passage pour vous amener à l'endroit que vous cherchiez... On va satisfaire votre curiosité.*

Kim avait rangé la voiture à une distance prudente de la petite maison et continué à pied. Avec ses jumelles, elle observait la maison bleue. Il y avait plusieurs minutes qu'elle n'entendait plus rien en provenance du iPhone de Claudia. Sans doute était-elle enfermée quelque part dans un réduit souterrain. À moins que ses ravisseurs aient jeté son téléphone à la mer. Mais c'était peu probable : ils voudraient plutôt le conserver pour récupérer l'information qu'il contenait.

Dix minutes plus tard, les deux hommes n'étaient toujours pas ressortis. Kim s'en voulait de plus en plus.

Elle hésitait.

Normalement, elle aurait dû communiquer avec l'Institut et attendre les instructions de F ou de Dominique. Peu importe laquelle des deux elle joindrait, le résultat serait probablement le même : on lui demanderait d'attendre des renforts avant d'intervenir. Même si chaque minute pouvait faire une différence pour Claudia.

Elle était paralysée, tiraillée entre la nécessité de prévenir l'Institut et le désir de voler immédiatement au secours de Claudia.

Montréal, SPVM, 18h13

La cafetière espresso émit deux ou trois gargouillements et s'arrêta. Au même moment, les petits voyants lumineux associés à différentes fonctions s'éteignirent.

La première idée qui traversa l'esprit de Théberge fut qu'il s'agissait d'une panne d'électricité. Un coup d'œil à son ordinateur lui suffit pour voir qu'il était toujours allumé. Et puis, les générateurs d'urgence auraient pris la relève. Il fallait chercher la cause ailleurs. Et la cause, malheureusement, semblait être la cafetière : il eut beau la brancher à différentes prises, les voyants demeuraient obstinément éteints.

Crépeau passa devant son bureau au moment où Théberge se tenait debout, la cafetière dans les mains, l'air de se demander quoi en faire.

— Tu réaménages ton bureau ? demanda-t-il en s'appuyant au cadre de la porte.

Théberge se contenta de répondre par un vague grognement et il posa la cafetière sur la petite table ronde.

— On se voit à huit heures aux quilles ? insista Crépeau.

— Tu as vraiment la tête à ça ?

— C'est déjà assez qu'ils nous emmerdent au travail, on ne va pas les laisser empoisonner notre vie privée.

Crépeau avait répondu sur un ton neutre, sans la moindre agressivité. À peine pouvait-on sentir un peu d'ironie dans sa voix.

— Je vais y penser.

Quand Crépeau fut parti, Théberge ouvrit son logiciel de courriels : toujours rien du SCRS. Trammel lui avait promis de lui donner toute l'information disponible sur les Enfants de la Terre brûlée. Mais il n'avait reçu jusqu'à maintenant qu'une brève compilation d'articles de journaux... Par chance, il avait l'Institut.

Théberge ferma le logiciel. Crépeau avait raison : ça ne servait à rien de bousiller sa vie privée. Autant prendre le temps de souper correctement avant d'aller jouer aux quilles.

Le téléphone le rattrapa au moment où il allait mettre son manteau.

— Inspecteur-chef Théberge ! Je suis heureuse de vous trouver là. Ici Christiane Martineau, la recherchiste de l'émission *La vérité dans vos propres mots*, à HEX-TV. Je suis certaine que vous nous connaissez.

— Vaguement.

Sans se laisser démonter, la recherchiste poursuivit avec le même enthousiasme.

— Jean-Pierre aimerait beaucoup vous avoir à l'émission.

— Dites à « Jean-Pierre » que je ne pense pas que ce soit une bonne idée, répliqua Théberge sur un ton sarcastique.

— Ces derniers temps, il y a eu beaucoup de rumeurs à votre sujet. À l'émission, on trouve important de donner la parole aux gens pour qu'ils aient l'occasion de s'expliquer eux-mêmes en direct, sans la moindre censure. Surtout quand ils ont fait l'objet de rumeurs.

Théberge connaissait trop bien l'émission. La recette était simple : on commençait par donner quelques minutes à une personne impliquée dans une controverse, soi-disant pour qu'elle s'explique « dans ses propres mots ». Puis, elle devait ensuite répondre aux questions du public et de trois journalistes, sous le prétexte de s'assurer que son message avait bien été compris. C'était alors la curée.

— Avec le travail que nous avons actuellement, je n'ai vraiment pas le temps.

— Ce n'est pas une petite demi-heure qui peut faire une si grande différence, répliqua la recherchiste sur un ton bon enfant. Efficace comme vous l'êtes, je suis certaine que...

— Je n'ai vraiment pas le temps ! l'interrompit assez brutalement Théberge.

— Je fais appel à votre sens des responsabilités. Le public a le droit d'avoir une information sérieuse, non biaisée, de la bouche même des personnes impliquées. Ne pas participer à notre émission, c'est laisser libre cours à toutes les rumeurs... C'est refuser de faire votre part pour assainir le débat public.

Théberge ne put se contenir plus longtemps.

— Il y a une façon très simple de lutter contre les rumeurs : c'est d'arrêter de les propager. Votre poste est le royaume de la fadaise malfaisante, de l'approximation néfaste, de la rodomontade mesquine et de l'élucubration toxique... Vous voulez assainir le débat : mettez un terme à votre psittacisme ordurier. Je vous recommande le mutisme militant et soutenu. La castration verbale... Ça, ça assainirait le débat !

Il raccrocha sans attendre la réponse. Il mit ensuite son manteau. Marcher lui ferait du bien. Par comparaison, même l'air pollué de la métropole lui serait salubre.

Avant qu'il referme la porte de son bureau, le téléphone sonnait de nouveau. La recherchiste le relançait.

Il hésita un instant entre ne pas répondre et l'engueuler pour de vrai. Il décida finalement de décrocher.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? dit-il. Que je vous le répète en serbo-croate ? en koutchéen ? Que je vous l'écrive en linéaire B ?... Vous me cassez les pieds ! Si vous continuez de me harceler, je vous arrête pour bêtise

militante et aggravée ! Pour utilisation pernicieuse et délétère des ondes publiques !

— On se calme la boîte à tapage, répondit calmement la voix de Rondeau en profitant d'une brèche dans la tirade de Théberge.

Théberge se figea.

— Ah, c'est vous...

— Vous avez des problèmes de digestion ?

— Je viens de parler à une recherchiste de HEX-TV, répondit Théberge comme si ça expliquait tout.

— Je vous appelle à cause du chercheur qui avait reçu des menaces : Ettore Vidal.

— Il est mort ?

La réponse de Théberge se situait à mi-chemin entre une question et un constat de fatalité.

— Disparu. Pour le moment, c'est tout ce qu'on sait.

— Peux-tu t'arranger pour que j'aie le dossier sur mon bureau demain matin ?

— Aucun problème, empesteur-chef !

En raccrochant, Théberge se sentait coupable. Il avait reporté le moment de le rencontrer et, maintenant, le chercheur était introuvable. Il avait l'impression de l'avoir laissé tomber. S'il avait pris le temps de le voir, cela aurait peut-être fait une différence.

Finalement, il n'avait plus tellement le goût de jouer aux quilles. Puis il songea à Crépeau. Il se dit qu'il ne pouvait pas le laisser tomber, lui aussi. Il essaierait de se défouler en imaginant des têtes de politiciens et de journalistes sur chacune des quilles : ça l'aiderait peut-être à en abattre un plus grand nombre.

HEX-TV, 19h06

... LA PLUPART DES ŒUVRES DES GALERIES D'ART INCENDIÉES ONT ÉTÉ DÉTRUITES. LA MAJORITÉ DES ŒUVRES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL DOIVENT ÊTRE RESTAURÉES. LE COÛT DE LA FACTURE ? PLUSIEURS MILLIONS... ÊTES-VOUS D'ACCORD POUR QU'ON PAIE ÇA AVEC NOS TAXES ? ÊTES-VOUS D'ACCORD POUR QU'ON REMBOURSE AUX ARTISTES LE PRIX DES ŒUVRES QUI ONT BRÛLÉ ? EST-CE UNE PRIORITÉ POUR VOUS ? PENSEZ-VOUS QU'ON DEVRAIT D'ABORD S'OCCUPER DES MALADES SUR LES LISTES D'ATTENTE ET DE CEUX QUI N'ONT PLUS LES MOYENS DE FAIRE L'ÉPICERIE À CAUSE DE LA HAUSSE DES PRIX ?... J'ATTENDS VOS APPELS AU CINQ DEUX NEUF HUIT TROIS...

Drummondville, 19h28

Dominique referma la chemise cartonnée bleu pâle. À la synthèse qu'elle avait rédigée pour F, elle avait joint un dossier de presse. Contrairement à ce qu'elle avait cru, le principal problème n'avait pas été de trouver l'information, mais de la trier. Les problèmes liés à l'eau étaient une préoccupation montante des médias. L'attentat de Las Vegas survenait dans un environnement médiatique prêt à l'accueillir.

Elle se leva, prit le temps de s'étirer, puis elle se dirigea vers le bureau de F.

— Justement la personne que je voulais voir, fit F.

Dominique déposa la chemise cartonnée sur le bureau. Elle ne jugea pas utile de souligner qu'elles étaient seules dans la maison et qu'elle comprenait mal qui d'autre F aurait bien pu désirer voir.

— Qu'est-ce que tu penses de l'hypothèse de Blunt ? reprit F en ouvrant la chemise.

— L'attaque de Las Vegas ?... Si c'est lié au terrorisme sur les céréales, pour quelle raison est-ce qu'ils prendraient un nom différent ?

— Brouiller les pistes... Besoin d'avoir un nom symbolique...

— Ça pourrait aussi être des groupes différents manipulés par une même organisation.

— Sur le modèle des réseaux terroristes... possible, oui.

Elle posa la chemise cartonnée bleu pâle sur une pile d'autres chemises de différentes couleurs.

— Je lis ton rapport et on en reparle... Où est-ce qu'on en est, dans le bilan des opérations contre Candy Store ?

— Quatre réseaux officiellement démolis à la suite des renseignements de votre informateur. Tate est ravi, paraît-il.

— Et l'attentat contre les dirigeants de la filiale ?

— Jusqu'à maintenant, il n'y a toujours pas eu de représailles de la part du Consortium. Du moins d'après ce qu'on sait.

— Tu en conclus quoi ?

— Ils ont décidé de ne plus les protéger. Ils ont dû penser qu'il y avait une fuite à un haut niveau et ils en profitent pour faire le ménage.

— Ça peut expliquer l'absence de représailles, acquiesça F.

— Votre informateur risque d'avoir des problèmes.

F se contenta de regarder Dominique, attendant qu'elle poursuive.

— Ils vont se dire que la fuite n'était peut-être pas dans la filiale, mais dans la direction du Consortium.

— C'est possible.

— À moins que tout ça soit un piège. Une sorte de sacrifice pour amener l'Institut à se découvrir.

F sourit.

— Ça me rassure que tu conserves ton esprit critique. La rationalité s'est construite sur la mise en question des apparences... Il y a du nouveau du côté de l'Europe ?

— Rien depuis le message de Kim.

— La femme sur les photos, vous avez trouvé quelque chose ?

— Rien pour l'instant...

F se pencha vers son bureau pour examiner les photos qui s'y trouvaient.

— Tu les enverras à Blunt, dit-elle sans cesser de les examiner.

Quatre minutes plus tard, Dominique recevait un deuxième message de Kim. Cette fois, elle leur annonçait que Claudia avait été kidnappée.

Elle se dépêcha d'aller prévenir F.

— Ça s'est passé pendant qu'elle surveillait la femme qui a pris la voiture de Gravah, dit-elle.

— Kidnappée par qui ?

— Deux hommes, selon Kim. Ils l'ont surprise pendant qu'elle surveillait la maison et ils lui ont demandé où était l'autre femme.

— Et Kim ?

— Je lui ai dit d'attendre avant d'entreprendre quoi que ce soit. Je lui ai promis qu'elle recevrait rapidement du renfort.

— À qui penses-tu ?

— Il n'est pas question que Blunt aille sur le terrain : j'en ai trop besoin pour l'analyse stratégique et les communications avec les Américains... Hurt n'est pas disponible...

— Moh et Sam ?

— Il faudrait qu'ils interrompent la filature de Killmore. Je pourrais toujours en envoyer un en Normandie et garder l'autre à Londres. Mais...

— Tu as raison, ils ne sont pas trop de deux.

— ... s'ils surveillent Killmore, c'est pour identifier les gens de son entourage. Quand ils en repèrent un, Moh le suit pour obtenir ses coordonnées et Sam continue de filer Killmore.

— On ne peut pratiquement plus compter sur les Jones.

— Depuis que vous avez réorienté l'Institut vers le travail d'influence, le nombre de nos agents de terrain a fondu. Et ceux qui restent sont débordés.

— Je ne le sais que trop.

— Monsieur Claude ?

F réfléchit un moment.

— Tu as raison, dit-elle. Ça vaut la peine d'essayer... Je m'en occupe. Toi, préviens Kim et rappelle-lui d'attendre l'arrivée des renforts.

Font partie des Inessentiels utiles ceux qui ont pour tâche de veiller à l'entretien et à la satisfaction des besoins des trois premiers cercles. Leur poids numérique s'accroîtra de façon sensible après l'Exode.

Le simple fait de vivre dans l'Archipel constituera pour eux la plus grande récompense. Le rejet dans le monde extérieur sera la pire sanction. La simple menace d'être exclu devrait avoir un effet dissuasif suffisant pour assurer leur docilité et les amener à se contenter du statut de « pauvres de luxe ».

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 2- Les Structures de l'Apocalypse.

Jour - 3

Fécamp, 6h44

Kim savait qu'elle devait attendre les renforts que Dominique lui avait promis. D'un autre côté, chaque minute qui passait pouvait faire la différence entre la vie et la mort pour Claudia... Mais si elle se précipitait aveuglément dans un piège, elle ne pourrait plus l'aider.

Et les renforts qui n'arrivaient toujours pas !

Elle décida finalement de tenter le coup. D'entrer dans la petite maison malgré le risque d'être repérée.

Aussitôt à l'intérieur, elle entreprit d'examiner le plancher de bois. Il y avait nécessairement une trappe quelque part. Toutes les informations que le téléphone de Claudia lui avait permis d'entendre le suggéraient.

Localiser l'endroit approximatif fut assez rapide : l'espace entre les lattes était un peu plus large sur le pourtour de la trappe. Le mécanisme d'ouverture, par contre, fut plus difficile à découvrir : il se trouvait sous le rebord extérieur d'une des fenêtres qui ouvraient sur le vide, face à la mer.

Sous la trappe, il y avait un puits circulaire. Des barreaux métalliques fixés dans le ciment du mur tenaient lieu d'échelle.

Kim descendit jusqu'au fond du puits, une cinquantaine de mètres plus bas. De petites lumières assuraient un éclairage suffisant pour bien voir les barreaux.

Lorsqu'elle posa le pied sur le sol, la trappe, au-dessus de sa tête, se referma. L'espace d'un instant, Kim pensa qu'elle venait d'être prise au piège. Mais il y avait une porte de métal devant elle, qu'elle n'eut aucune difficulté à ouvrir.

Elle avança prudemment à l'intérieur d'un tunnel creusé dans le roc. Après quelques mètres, le tunnel faisait un coude, puis il se prolongeait une dizaine de mètres avant de se terminer sur une autre porte de métal.

Encore une fois, Kim l'ouvrit sans difficulté. De l'autre côté, il y avait une sorte de boyau transparent qui s'étirait au fond de la mer.

C'était donc ça ! La maison bleue ne servait que d'entrée dissimulée. La vraie résidence était cachée au fond de l'océan.

Tous les dix mètres, des joints de métal et de caoutchouc reliaient les sections de verre. Kim continuait d'avancer. Au bout d'une cinquantaine de mètres, le boyau de verre déboucha sur une petite salle cubique, en verre, qui avait une armature de métal. Deux autres boyaux partaient de la salle : un vers

la droite, l'autre vers la gauche. Chacun des boyaux était fermé par une porte de métal dont l'ouverture était commandée par un clavier numérique.

Kim entra dans la salle de verre et approcha de la porte du boyau de gauche. Au moment où elle toucha au clavier, la porte par laquelle elle venait d'arriver se referma derrière elle. Au même moment, les chiffres du clavier numérique s'illuminèrent par rétro-éclairage et une voix se fit entendre :

— Vous avez trente secondes pour entrer votre code.

Elle était prise au piège.

Trente secondes plus tard, après avoir effectué plusieurs tentatives, Kim s'aperçut que de l'eau s'infiltrait par de minces ouvertures, dans le bas des murs. Au-dessus du toit de verre, elle pouvait voir les bulles que faisait l'air en s'échappant.

Kim se mit à frapper sur une des portes, puis elle tenta de se jeter de tout son poids contre elle. Sans succès.

Cette idée de se jeter tête baissée dans un piège ! Il fallait qu'elle se sorte de là. Et il fallait qu'elle le fasse vite. L'eau montait de plus en plus rapidement. Elle en avait maintenant à la taille. Si seulement elle avait attendu...

Kim frappait avec rage contre les parois de la cabine de verre.

Comment avait-elle pu être aussi stupide ?... Elle s'était laissé aveugler par ses sentiments. Par sa culpabilité. Limbo l'avait pourtant mise en garde à plusieurs reprises. F aussi... C'est dans l'affolement que se prennent la plupart des décisions désastreuses.

Elle était maintenant debout sur la pointe des pieds. L'eau atteignait son menton... Il lui avait suffi d'une seule mauvaise décision pour être précipitée dans un engrenage impitoyable. C'était injuste. Mais elle n'y pouvait rien. C'était une des premières règles que Bamboo Joe lui avait apprises : cesser de vivre comme si elle était éternelle. Pour un être qui a l'éternité devant lui, les décisions ne sont pas importantes : il peut toujours les changer. Pour un être humain, au contraire, la moindre décision engage le reste de son existence...

À mesure que l'eau continuait de monter vers le plafond de la cabine, Kim nageait pour se maintenir à la surface et avoir accès au peu d'air qui restait. Et elle continuait de frapper sur les parois de verre.

Si seulement elle avait attendu l'aide que lui avait annoncée Dominique !... Elle revoyait le visage de Limbo... Si seulement... Elle ne serait pas sur le point de mourir ! Et elle n'aurait pas failli à la promesse qu'elle avait faite à Limbo de toujours être là pour protéger Claudia.

Quand elle avala les premières gorgées d'eau, elle fut ramenée à des souvenirs plus anciens. Des images de la jungle envahirent son esprit. Elle revoyait les corps de sa famille, tous massacrés avec le reste de son village. Puis, brusquement, elle se retrouva au milieu d'eux, quand elle était plus jeune, à l'occasion d'une fête. Les gens dansaient... Après un moment, le spectacle de la fête se dissipa dans une lumière qui devint de plus en plus blanche.

Sa dernière pensée fut qu'elle avait maintenant le droit de se reposer.

France Info, 13h17

... DES AGRICULTEURS EN COLÈRE ONT BRÛLÉ EN EFFIGIE LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET LE PREMIER MINISTRE. LES CRS ONT DÛ AVOIR RECOURS À LA FORCE POUR DISPERSER LES MANIFESTANTS, QUI MENAÇAIENT D'ENVAHIR LES BUREAUX DU MINISTÈRE.

APRÈS LA MANIFESTATION, UN PORTE-PAROLE DU GROUPE SAUVONS NOS CAMPAGNES A REPROCHÉ AU GOUVERNEMENT SA MAUVAISE GESTION DE LA CRISE DU « CHAMPIGNON TUEUR » : IL A RÉAFFIRMÉ QUE LES AGRICULTEURS NE LAISSERAIENT PAS BRÛLER LEURS CHAMPS SANS UNE COMPENSATION ADÉQUATE.

À GENÈVE, MAINTENANT. L'ALLIANCE MONDIALE POUR L'ÉMERGENCE, L'AME, A RENDU PUBLIC HIER SON EXISTENCE. L'ASSOCIATION REGROUPE DES REPRÉSENTANTS D'UN CERTAIN NOMBRE DE SOCIÉTÉS QUI TIENNENT POUR LE MOMENT À DEMEURER ANONYMES.

PAR VOIE DE COMMUNIQUÉ DE PRESSE, L'ALLIANCE A ANNONCÉ DES SUBVENTIONS DE L'ORDRE DE HUIT MILLIARDS POUR FAVORISER LA RECHERCHE SUR LES QUATRE BIENS DE L'HUMANITÉ LES PLUS MENACÉS : LES CÉRÉALES, L'EAU, L'AIR ET L'ÉNERGIE. CE FONDS SERA MIS À LA DISPOSITION DE L'ONU À LA CONDITION QU'IL SOIT GÉRÉ PAR UN GROUPE SPÉCIAL, MI-PUBLIC MI-PRIVÉ, OÙ L'ALLIANCE AURA UNE REPRÉSENTATION PARITAIRE.

Genève, 8h52

Hessra Pond prenait son petit déjeuner quand la sonnerie d'urgence de son BlackBerry se manifesta. Elle jeta un coup d'œil à l'appareil : c'était un membre de l'équipe de Fécamp.

Elle commença par regarder la vidéo qui montrait Kim, depuis le moment où elle était entrée dans la petite maison jusqu'à celui où elle achevait de se noyer. Elle en fit ensuite une copie sur DVD dans le but de la donner à Maggie McGuinty. Pour sa collection.

Puis elle envoya aux deux hommes en surveillance un message leur ordonnant de laisser tous les équipements sur place et de quitter immédiatement les lieux par la voie de secours.

Pour l'autre femme, celle qui était prisonnière, ils connaissaient déjà leurs ordres. Elle y ajouta néanmoins un raffinement de dernière minute.

Paris, 10h43

Blunt secoua son imper et son parapluie avant de frapper à la porte d'Ulysse Poitras.

— Bon voyage ? demanda Poitras en refermant la porte derrière lui.

— Pourquoi est-ce que tout le monde ne demeure pas à Venise ?

— Parce que le poids de la population ferait s'enfoncer la ville encore plus vite.

Il entraîna Blunt vers son bureau.

— J'ai quelque chose de curieux à te montrer, dit-il.

Il tira quatre feuilles d'un dossier ouvert sur sa table de travail et il les aligna devant Blunt. Chaque feuille contenait un graphique suivi de quelques paragraphes de commentaires. Blunt les parcourut rapidement. Les quatre graphiques reproduisaient sensiblement la même forme. Une ligne qui montait lentement, qui connaissait ensuite une brève montée fulgurante, puis qui reprenait sa croissance antérieure.

— C'est une devinette ? demanda Blunt.

— Quelle est la probabilité que quatre compagnies d'assurances aient une croissance anormalement élevée mais similaire des primes qu'elles ont perçues ?

— Ça dépend...

— ... et que leurs compétiteurs – les autres compagnies d'assurances – aient maintenu une croissance régulière ?

Blunt jeta de nouveau un regard aux graphiques.

— Elles assurent quoi ? demanda-t-il.

— J'ai trouvé un seul point commun : des contrats avec des usines de traitement des eaux.

— Des eaux usées ou de l'eau en bouteille ?

— Les deux. Elles assurent même des systèmes publics. Je suis tombé sur ça par hasard : une recherche de courtier qui portait sur la croissance anormale de certaines compagnies d'assurances.

— L'eau...

Le visage de Blunt se figea. Après quelques instants de concentration, l'image d'un goban se stabilisa à l'intérieur de son esprit. C'était le jeu sur lequel il transposait chaque jour les informations qu'il recueillait à propos des événements en cours.

Alors qu'il tentait d'intégrer cette information, de nouvelles zones d'influence lui apparurent tout à coup, qui reliaient des amorces de territoires jusque-là autonomes. Cela modifiait tout l'équilibre du jeu.

De multiples questions surgissaient dans l'esprit de Blunt.

Y avait-il un lien avec les deux sous-marins qui menaçaient les pôles ? avec les Enfants du Déluge ?... avec la vague de consolidations qui frappait le secteur de la commercialisation de l'eau ?... Bien sûr, c'était tiré par les cheveux. Mais les Enfants de la Terre brûlée s'étaient manifestés en même temps que les attentats liés aux céréales. Et en même temps que l'agitation au sein des multinationales spécialisées dans le commerce de céréales...

Assistait-on maintenant au même type de coïncidences avec les Enfants du Déluge ? Le même type de logique était-il à l'œuvre derrière la succession apparemment anarchique des événements ?

Les pires délires avaient tous un point commun : leur impitoyable logique. Tous les psychiatres le savaient. Comme le savent également les chroniqueurs des principales manifestations de la folie humaine à travers l'histoire. Le délire est toujours logique. C'est l'application aveugle d'une idée. On applique le programme. Quoi qu'il arrive. Quels que soient les dégâts et le nombre des victimes collatérales.

Il faudrait qu'il en parle rapidement à Dominique. Si son intuition était juste, la situation était probablement pire que tout ce qu'ils avaient imaginé.

Ses pensées furent interrompues par la sonnerie de son iPhone. C'était une sonnerie qu'il n'avait pas encore entendue : un extrait musical qui lui rappela la musique techno qu'écoutait une de ses deux nièces.

Il prit l'appareil dans son étui, jeta un regard à l'écran : des notes de musique y dansaient. Puis elles se fondirent dans une image d'où émergea le visage de Mélanie. Sous le visage, il y avait trois lettres : MEL.

Il appuya sur Mel et fut dirigé au SMS que sa nièce venait de lui envoyer :

Dla miouz ki fo ktécoute. Ta juss a kliké. C hyper.

— Hyper... murmura Blunt, perplexe.

Il décida de remettre à plus tard le téléchargement des pièces musicales que sa nièce jugeait essentielles à sa culture. Il remit le iPhone dans sa poche, ramena son regard vers Poitras et lui demanda :

— Qui contrôle l'eau ?

Poitras s'assit devant un écran et tapa une série de chiffres sur le clavier.

— Dans le MSCI, l'eau embouteillée, on trouve ça au zéro zéro, cinquante et un, zéro zéro zéro.

— Le MSCI ?

— Un indice boursier. Il classifie par secteurs les principales entreprises de la planète inscrites en Bourse.

Une série de noms s'afficha à l'écran, dont ceux de Nestlé et de Coca-Cola.

— Une grande partie du secteur appartient aux multinationales impliquées dans l'alimentation, dit-il. Il y a aussi les brasseries, les compagnies de vins et spiritueux. Tout ça fait partie du secteur Consommation de base... Ensuite, il faut regarder le secteur des compagnies publiques de distribution.

Il entra d'autres instructions au clavier, ce qui fit apparaître une nouvelle liste.

— La plupart s'occupent à la fois de l'eau potable et du traitement des eaux usées, expliqua Poitras. C'est un domaine très concentré.

— Les prix n'ont pas fini de monter !

— Ce n'est pas nécessairement un drame.

— Faudrait poser la question aux habitants des bidonvilles, répliqua Blunt sur un ton assez sec.

Il était rare que Blunt ait des réactions personnelles aussi marquées. Poitras sourit et prit quelques secondes avant de répondre.

— Ça dépend des endroits. Et de combien ça monte... Qu'il y ait un réseau public ou pas, les pauvres ont besoin d'eau quand même. Ils la prennent dans des réseaux parallèles et ils paient souvent plusieurs fois le prix officiel. Il y a des *rackets*... Alors, si une compagnie double le prix et construit des infrastructures pour que l'eau se rende aux plus pauvres, pour eux, c'est quand même mieux que de la payer quatre fois plus cher sur le marché parallèle et d'en avoir seulement de temps en temps... sans aucune garantie de salubrité.

— On croirait entendre une multinationale, ironisa Blunt.

— Je n'ai jamais vu une multinationale refuser d'utiliser la vérité quand ça fait son affaire !

— Pourquoi alors est-ce qu'il y a autant de résistance ?

— Ce sont les plus riches et les classes moyennes qui protestent. Ce sont eux qui accaparent la plus grande partie de l'eau et ils ne veulent pas payer plus cher pour que l'eau se rende aussi dans les quartiers les plus pauvres.

Blunt resta un instant songeur.

— Les assurances et le truc de l'eau, tu peux creuser ça ?

— Je vais voir ce que je peux trouver.

Au même instant, le iPhone de Blunt se manifesta de nouveau. Un autre SMS de Mélanie.

Keski spass ? Ta u mon msg ? Pkoi tu repon pa ? ;-(

Blunt soupira. Ce n'était pas la première fois. Ses nièces ne comprenaient simplement pas qu'il ne réponde pas sans délai au moindre message.

En un sens, le SMS était le contraire du courrier électronique. Ce dernier permettait de différer la réponse. De se libérer de l'urgence qu'imposait un appel téléphonique. La messagerie instantanée, elle, ne rendait pas la communication disponible en tout temps aux humains : elle obligeait plutôt les humains à être disponibles en tout temps à la communication.

Fond de l'océan, 16h08

Claudia passait en revue les détails du trajet pour ne pas les oublier : l'échelle interminable à l'intérieur d'un boyau creusé dans le roc, le bref tunnel à l'horizontale ; puis les boyaux de plastique au fond de l'océan, l'entrée dans le bâtiment sous-marin, le premier corridor, la bifurcation à droite ; et enfin, la petite chambre où elle était retenue prisonnière.

Allongée sur le lit, les mains derrière la nuque, Claudia dressait l'inventaire de son environnement. Un éclairage terne. Un lit, un bureau et une chaise. Un écran de télé était encastré dans le mur et protégé par une vitre. Une sorte de hublot permettait d'avoir un aperçu du fond de la mer.

Avant de l'enfermer dans la petite chambre, un des deux hommes lui avait dit qu'ils s'occuperaient d'elle plus tard. Qu'avec un peu de chance, son amie viendrait bientôt la rejoindre. Cela voulait dire qu'ils connaissaient l'existence

de Kim. Mais qu'ils ne l'avaient pas encore capturée.

Le contraire aurait été étonnant. Kim avait eu tout le temps de se rendre à l'hôtel avant que les deux hommes la surprennent. Et elle ne pouvait pas pas avoir entendu le signal d'alerte. Avoir suivi leur conversation. Au moins pendant tout le temps qu'ils avaient été à la surface. Après, par contre, quand ils étaient descendus à l'intérieur du roc...

À l'heure qu'il était, Kim avait probablement averti l'Institut. Claudia ne doutait pas que ses amis mettraient tout en œuvre pour la retrouver. Mais la retrouver au fond de l'océan, ça risquait de ne pas être simple... Et il y avait Kim. Après avoir averti l'Institut, que ferait-elle ? Attendrait-elle l'arrivée de renforts, ce qui était la chose à faire ? Voudrait-elle se lancer, toute seule, à son secours ?...

Le plus difficile était de ne pas avoir conscience du temps écoulé. Avant de partir, les deux hommes l'avaient dépouillée de tous ses effets personnels. Y compris de sa montre.

Elle ne pouvait qu'attendre. Attendre sans repères dans le temps...

Attendre à ne rien faire. Parce que ses perspectives d'évasion étaient pratiquement nulles. Le hublot était trop petit pour lui permettre de passer et la seule autre ouverture était bouchée par une porte en acier absolument lisse : le seul dispositif d'ouverture était situé sur la face extérieure de la porte... Défoncer un mur ?... Elle avait donné quelques coups prudents pour évaluer le son. Ils semblaient aussi massifs que la porte.

La seule chose qu'elle pouvait faire, c'était se reposer. De manière à être alerte et en forme quand ils viendraient la voir.

Elle venait à peine de fermer les yeux qu'un signal sonore attirait son attention. La télé s'était allumée : sur l'écran, elle voyait quelqu'un marcher dans un des boyaux de plastique. En s'approchant, elle réalisa que c'était Kim. Puis elle vit la porte du sas se refermer sur elle pour l'emprisonner. L'eau se mit ensuite à monter à l'intérieur du sas.

Au cours des minutes suivantes, elle assista, impuissante, aux efforts de Kim pour tenter d'échapper à la mort. Claudia avait beau hurler, pleurer, frapper contre la porte... personne ne lui répondit. À l'écran, l'eau continuait inexorablement de monter.

Le film s'arrêta sur l'image du visage de Kim, dont le corps flottait, sans vie, au centre de la cabine de verre.

Claudia prit alors conscience que ses larmes s'étaient arrêtées. À l'intérieur d'elle, une rage froide avait balayé tout le reste. Elle était maintenant calme. Désormais, son seul but serait de demeurer en vie, de manière à pouvoir venger Kim lorsque l'occasion s'en présenterait.

Elle en était à élaborer des scénarios pour profiter du prochain moment où ses ravisseurs viendraient la voir lorsqu'elle se sentit brusquement la tête lourde. Elle avait de la difficulté à se tenir debout. Alors qu'elle se dirigeait vers le lit, elle s'écroula par terre.

Sa dernière pensée fut qu'elle ne pouvait pas mourir de cette façon. C'était

trop injuste. Trop injuste...

Londres, 14h11

Moh et Sam avaient suivi Hadrian Killmore jusqu'au Royal Hospital de Chelsea. De leur voiture, ils pouvaient voir la limousine avec chauffeur qui attendait Killmore. Il y avait une dizaine de minutes qu'ils avaient amorcé la surveillance.

Suivre Killmore était un jeu d'enfant. L'homme ne faisait aucun effort pour déjouer d'éventuelles filatures. Du moins, en apparence. Car il lui arrivait de disparaître puis de réapparaître le lendemain à St. Sebastian Place comme si de rien n'était.

Cette visite au Royal Hospital intriguait Sam. L'institution abritait depuis trois cents ans des officiers de l'armée britannique infirmes ou à la retraite. Qui Lord Hadrian Killmore pouvait-il bien être venu voir ? La question était d'autant plus intrigante que l'institution n'avait pas la réputation d'abriter des membres de la classe dominante.

— Tu vois un lien entre St. Sebastian Place et le Royal ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Jusqu'à maintenant, on l'a surtout vu aller dans des banques, des grands restaurants et des clubs privés.

— Pour les questions de classes sociales et d'étiquette, c'est toi l'expert.

— Hum...

— Il a peut-être un vieil oncle qui a fait la guerre des Boers...

— Tu penses qu'il pourrait être encore en vie ?

— Ça pourrait être celle de 1914, quand ils se sont rangés du côté des Allemands...

— Ce qui lui donnerait au minimum... cent treize ans.

— À l'époque, ils les engageaient plus jeunes.

Sam se contenta de secouer légèrement la tête.

HEX-Radio, 8h16

... MONTRÉAL, LA NOUVELLE CAPITALE DE L'INSÉCURITÉ !
HIER, C'EST UN PRÉSIDENT DE COMPAGNIE QUI S'EST NOYÉ
DANS SON BAIN. LA POLICE PARLE D'UN ACCIDENT. IL AURAIT
PRIS DES SOMNIFÈRES... MOI, J'AIMERAIS ÇA QU'ON
M'EXPLIQUE COMMENT QUELQU'UN QUI PATAUGE DANS
L'ARGENT, QUI A UNE FEMME QUI RESSEMBLE À UNE BOMBE
SEXUELLE, QUI VIENT D'ÊTRE ÉLU L'HOMME D'AFFAIRES DE
L'ANNÉE ET QUI EST EN PARFAITE SANTÉ PEUT AVOIR BESOIN
DE SOMNIFÈRES... MOI, ME SEMBLE, J'VOUDRAIS RESTER
RÉVEILLÉ LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE POUR EN PROFITER !
Anyway, IL A AVALÉ UN BOUILLON FATAL. EST-CE QU'IL A FAIT
ÇA TOUT SEUL COMME UN GRAND ? EST-CE QU'IL A EU DE
L'AIDE ? POUR L'INSTANT, ON SAIT RIEN. LA VERSION

OFFICIELLE, C'EST QU'IL S'EST NOYÉ DANS SON BAIN ! POINT FINAL ! POUR LE RESTE, VOUS REPASSEREZ PLUS TARD... ET LA CERISE SUR LE SUNDAE : C'EST LE NÉCROPHILE QUI S'OCCUPE DE L'AFFAIRE !... PARLANT DU NÉCROPHILE, VOUS AVEZ ENTENDU SA DERNIÈRE ? IL EST EN FAVEUR DE LA « CASTRATION VERBALE »...

Montréal, 8h18

Théberge regrettait son emportement de la veille avec la recherchiste de HEX-TV. Mais il était trop tard. Des extraits de ce qu'il avait dit circulaient maintenant sur Internet. Les animateurs de HEX-Radio les reprenaient dans leurs émissions. Ce n'était qu'une question de temps avant que les autres médias en parlent aussi.

IL ACCUSE LES MÉDIAS... COMMENT IL DIT ÇA, DÉJÀ ?... ATTENDEZ UN INSTANT QUE JE REGARDE MES NOTES... DE « PSITTACISME ORDURIER ». ÇA VOUS DIT QUELQUE CHOSE, VOUS AUTRES, LE « PSITTACISME ORDURIER » ? EN TOUT CAS, LA CASTRATION VERBALE, ON PEUT IMAGINER CE QUE C'EST !...

Théberge ferma la radio.

Désormais, il ne se passait guère de jours sans que HEX-TV ou HEX-Radio ne s'acharnent sur lui. Au début, ils avaient été les seuls à le faire. Puis, avec le temps, la rumeur et la répétition avaient produit leur effet. Le sujet avait été progressivement repris par d'autres médias.

Et lui, il leur servait sur un plateau du matériel pour les alimenter pendant plusieurs semaines ! Quel imbécile il était !

Crépeau entra dans son bureau et vit son air renfrogné.

— Des problèmes ?

— Toujours la même chose.

— Pamphyle a examiné Auclair. Mélange d'alcool et de médicaments. C'est plausible qu'il ait perdu la carte et qu'il se soit noyé.

— Mais ça n'exclut pas que ce soit un meurtre ?

— Non. Mais je ne vois pas comment on pourrait le prouver.

— Il s'opposait à une offre d'achat d'Akwavie. Lui et sa femme avaient trente-cinq pour cent des voix.

— Et maintenant ?

— Je suppose que c'est sa femme qui hérite.

— Tu penses qu'elle va vendre ?

— C'est ce qui est arrivé à la femme de Saint-Laurent, le vice-président qui est mort dans l'accident de voiture. Dans la semaine qui a suivi, elle a vendu ses vingt pour cent d'actions.

— Ce qui donne cinquante-cinq pour cent...

Crépeau regarda un instant Théberge en silence avant de demander :

— Qui a acheté les actions du VP ?

— AquaTotal Fund Management. Le fonds d'investissement à qui le

président refusait de vendre.

Londres, 13h47

Malgré son décor banal, le petit salon était un des endroits les mieux protégés de la planète contre la surveillance électronique. Killmore et Whisper discutaient depuis quarante-six minutes, à l'abri de toute oreille indiscreète. Ils avaient passé en revue l'ensemble des opérations.

Whisper était arrivé en chaise roulante, même s'il n'avait aucune difficulté à se déplacer. Car ses problèmes de santé ne menaçaient pas sa mobilité : c'était son espérance de vie globale qui était en danger. Il avait moins d'un an à vivre, malgré son apparente bonne forme. Il suffisait qu'il limite ses activités à quelques heures par jour pour réussir à donner le change. Mais, dans une résidence pour personnes infirmes et retraitées, quoi de plus normal qu'un vieillard en chaise roulante ?

Killmore, lui, s'était rendu à la comptabilité, où il avait pris possession d'un certain nombre de documents. Quoi de plus normal pour un membre du conseil d'administration dont le mandat particulier était de superviser la vérification interne ?

Killmore s'était ensuite dirigé vers le petit salon où il avait ses habitudes, soi-disant pour travailler dans le calme, et il y avait attendu l'arrivée de Whisper.

Aux yeux de Killmore, les rencontres avec Whisper avaient toujours un caractère spécial. Ce dernier l'avait recruté quand il avait à peine vingt ans. À l'époque, Whisper était l'étoile montante du Cercle des Cullinans, qui régnait sur le commerce du diamant.

Sous la gouverne de Whisper, l'organisation avait évolué et elle s'était redéfinie en fonction d'un objectif beaucoup plus ambitieux : gérer l'apocalypse vers laquelle se dirigeait aveuglément l'humanité.

Dans une première étape, avec l'aide de Fogg, Whisper avait mis sur pied le projet Consortium. Puis il avait compris que ce ne serait pas suffisant. Qu'il fallait une approche plus globale. Et beaucoup plus radicale. La planète devait purger ses excès. Et cette purgation impliquait une souffrance. C'était inévitable. Comme lorsque l'économie d'un pays purge ses excès au moyen d'une récession. Les mesures pour l'éviter ne pouvaient, au mieux, que la retarder. Et la rendre plus dure.

La différence, c'était que les excès de la planète n'étaient pas seulement économiques : ils étaient aussi démographiques et sociaux. C'était donc sur tous ces plans que la récession était nécessaire.

HEX-Radio, 9h19

— T'AS ENTENDU LA RUMEUR ? PARAÎT QUE LES FONFONCTIONNAIRES PLANCHENT SUR LE CAS DU PRÉSIDENT DE COMPAGNIE QUI S'EST NOYÉ DANS SON BAIN. ILS VONT PONDRE UNE NOUVELLE LOI.

- ÇA VA ÊTRE DÉFENDU DE SE NOYER DANS SON BAIN ?
- NON, MAIS LES CEINTURES DE SAUVETAGE VONT ÊTRE OBLIGATOIRES. DÉFENSE DE PRENDRE SON BAIN SANS CEINTURE.
- POUR LES BÉBÉS, ILS VONT SÛREMENT INVENTER DES SIÈGES DE BAIN. COMME DANS LES AUTOS...

Londres, 14h35

Whisper et Killmore avaient d'abord passé en revue les opérations en cours. Pour les céréales, les choses suivraient désormais leur cours sans intervention majeure de leur part. Pour l'eau, par contre, on en était à l'étape cruciale. Whisper avait posé de nombreuses questions sur les interventions des prochains jours et, comme à l'habitude, Killmore avait été impressionné par sa maîtrise des dossiers, dont il semblait posséder en mémoire les moindres détails.

Une fois le tour des opérations en cours achevé, la discussion avait porté sur l'Arche et les sanctuaires de l'Archipel. Whisper était manifestement anxieux de les voir achevés.

— C'est pour quand ?

— L'Arche ?... Au pire, tout sera terminé dans quatre mois. Plus probablement trois. Mais elle est déjà habitable.

— Je compte m'y installer sous peu.

— L'endroit est sécurisé et le service de sécurité est fonctionnel à cent pour cent. Pour l'aménagement des services d'appoint, par contre, il y a du retard.

— L'état des réserves ?

— Si on réduit les habitants au personnel essentiel, l'Arche dispose présentement d'une autonomie alimentaire de deux ans et demi. Le problème, c'est que les zones de production alimentaire n'ont pas encore un fonctionnement optimal.

— D'autres problèmes qui méritent d'être mentionnés ?

— La construction des secteurs d'habitation pour les travailleurs a aussi pris du retard. Mais ça ne devrait pas affecter votre confort.

— Et le reste de l'Archipel ?

— Tout se déroule comme prévu. L'essentiel sera terminé dans six à huit mois. Pour un fonctionnement idéal, il faudra attendre de deux à quatre ans... Par la suite, le développement sera ajusté à l'évolution de la situation.

Whisper hocha la tête en signe d'assentiment.

Killmore regardait son mentor avec un mélange de pitié et d'admiration. Admiration pour l'homme qu'il avait été et qu'il s'efforçait de continuer à être, pitié pour l'homme qu'il était devenu malgré lui... Son esprit était encore alerte, mais tout le reste se dégradait. Au mieux, il n'avait plus que quatre heures d'activité par jour.

La décision finale sur son avenir ne pourrait plus être reportée très

longtemps. Car il était hors de question que Whisper déménage dans l'Arche. L'endroit serait son domaine exclusif. Lui seul déciderait qui y vivrait, qui en serait exclu ainsi que les règles qu'ils auraient à respecter. Un tel endroit, par définition, ne pouvait pas tolérer deux maîtres.

Vieillir, c'est faire le deuil de l'individu qu'on a été. Killmore avait déjà lu la phrase quelque part et il l'avait retenue sans savoir pourquoi... Il était maintenant clair que Whisper ne se décidait pas à assumer son âge. À faire le deuil de ce qu'il avait été. Il aurait besoin d'aide. Ne serait-ce que pour s'éviter à lui-même le spectacle de sa propre déchéance... Contrairement à la manière dont Whisper envisageait la fin de sa vie, celle-ci allait se terminer beaucoup plus sèchement – et beaucoup plus vite – qu'il ne l'entrevoyait.

Genève, 16h07

Hessra Pond regardait les journalistes avec un sourire retenu. Son costume marine se détachait sur le fond bleu pâle de l'arrière-scène, qui représentait le ciel au-dessus des vagues de l'océan. La conférence de presse durait depuis six minutes. Les journalistes autorisés à y assister avaient été choisis en raison de leur appartenance aux médias les plus prestigieux de la planète. C'étaient tous des spécialistes de l'information économique.

— C'est vrai, dit Pond. AquaTotal Fund Management est un fonds d'investissement. Un fonds de *private equity*. Et je sais que ces fonds n'ont pas une bonne réputation. Dans les années quatre-vingt, plusieurs se sont faits une spécialité d'acheter des entreprises pour les démembrer et les revendre en pièces détachées. Plus récemment, plusieurs ont profité du crédit facile et des bas taux d'intérêt pour acheter des entreprises bien établies, les endetter afin de financer leur achat puis les revendre à profit... Ils sont même montrés du doigt comme des responsables de la dernière grande crise financière.

Elle promena son regard sur l'assistance avec un sourire qui évoquait celui du chat du Cheshire.

— Ça, reprit-elle, c'est ce que nous refusons de faire. Nous ne revendons pas les entreprises par morceaux. Nous n'utilisons pas le levier de façon déraisonnable. Notre utilisation du *leverage buy out* se situe dans une perspective de long terme. Nous sommes un investisseur patient. Pourquoi ? Parce que nous avons compris qu'il est crucial d'introduire de l'ordre dans ce secteur qui est essentiel au bien-être – que dis-je ? à la survie – de l'humanité. Et que restructurer un tel secteur prend du temps. Mais c'est la stratégie la plus rentable. De loin. En adoptant cette approche, nous faisons en sorte que le bien de notre entreprise coïncide avec celui de l'humanité. C'est pour cette raison que nous entendons montrer la voie à l'industrie. Que nous entendons être les pionniers du capitalisme humanitaire.

Elle promena de nouveau son regard sur la foule des journalistes. Au mieux, son auditoire était sceptique.

— Jusqu'à maintenant, reprit-elle, les capitalistes se sont contentés d'exploiter le monde ; le temps est venu de le transformer. Nous allons

prendre la relève des politiciens. Parce qu'ils doivent se faire élire, les hommes politiques sont condamnés à penser à court terme. Dans le meilleur des cas, un homme politique a un horizon de mi-mandat : après, il est en mode électoral, pas en mode responsable. Et pour être élu, il doit se rabattre sur le plus petit dénominateur commun, sur ce qui va déranger le moins de gens... Nous, au contraire, nous situons notre action dans le long terme et dans l'intérêt supérieur de l'humanité. L'alignement des intérêts – profit pour l'entreprise, survie de l'industrie alimentaire pour l'humanité – est le meilleur gage de notre bonne foi... Évidemment, seules les entreprises d'envergure internationale ont les moyens de ce type de politique. Prenez Hydropur Research, un des fleurons de notre brochette d'entreprises : elle redistribue vingt-cinq pour cent de ses profits à des projets de traitement des eaux en Afrique.

Les journalistes bougeaient sur leurs chaises, visiblement impatients de poser des questions.

— Avant d'ouvrir la période de questions, poursuit Pond, je voudrais apporter une dernière précision. AquaTotal Fund Management a été fondé spécifiquement pour assurer la préservation à long terme de ce bien essentiel à l'ensemble de l'humanité : l'eau. L'eau que nous buvons. L'eau dont nous nous servons pour nos besoins domestiques... L'eau que nous utilisons à des fins agricoles. L'eau qui circule dans les plans d'eau et qui nourrit la végétation... L'eau qui contribue à construire les paysages dans lesquels nous vivons... Protéger ce bien est notre priorité. Distribuer, récupérer, traiter et dépolluer l'eau sont nos activités *core*. C'est de cette manière que nous entendons contribuer au bien-être et, disons-le, à la survie de l'humanité. C'est cela, le capitalisme humanitaire.

Les journalistes se regardèrent puis plusieurs mains se levèrent simultanément. Pond fit un signe en direction de la représentante du *Wall Street Journal*.

— Est-ce que vous voulez établir un monopole mondial sur l'eau ? demanda la journaliste.

— L'eau est déjà sous l'emprise d'un monopole mondial : celui de l'incompétence, de l'imprévoyance, de la corruption, des intérêts à court terme, des lobbies politiques et des décisions à courte vue.

Le sourire de Pond s'élargit.

— Je blague, dit-elle.

Son visage redevint sérieux.

— Mais à peine... Je ne pense pas qu'un groupe puisse réaliser ce type de monopole. Par contre, je sais que plusieurs groupes comme le nôtre existent ou sont à se constituer. Bien que concurrents, nous partageons un but commun : créer des organisations suffisamment fortes pour résister aux pressions et au chantage des groupes d'intérêt ; préserver notre capacité d'agir en fonction du bien général de l'humanité.

— Allez-vous poursuivre vos acquisitions ? demanda le représentant du

Financial Times.

— Nous allons les accélérer. Récemment, nous avons rendu publiques des offres d'achat sur deux entreprises : Akwavie et Aquapro Water Conditioning. D'autres annonces suivront dans les prochaines semaines. Peut-être même dans les prochains jours.

Le journaliste du *Herald Tribune* prit la parole.

— Vous vous engagez à ne pas endetter massivement les entreprises dont le fonds va se porter acquéreur. Comment allez-vous être en mesure de respecter votre engagement, compte tenu de l'ampleur des fonds dont vous allez avoir besoin pour tous ces projets ?

— Nos investisseurs disposent des moyens nécessaires pour soutenir notre développement.

— Vos mystérieux investisseurs dont on ne connaît pas le nom ?

— Ils préfèrent demeurer anonymes. Cela les soustrait aux pressions qui seraient inévitables si leur participation était connue.

— Le caractère privé de ces fonds, la relative opacité de leur gestion, ça ne vous inquiète pas ? D'un point de vue démocratique...

— La démocratie est mieux assurée par des décisions qui échappent au lobby des classes les plus riches, au clientélisme et aux trafics d'influence. C'est ce que nous entendons démontrer.

La femme fit une pause de quelques secondes et parcourut l'assemblée du regard.

— Je voudrais que ma position soit claire : l'eau est un bien trop précieux pour qu'on le laisse être géré de la façon anarchique dont il l'est présentement. C'est sur ce plan que le capitalisme mondial peut agir dans une perspective humanitaire : au sens propre du terme, il s'agit d'assurer la bonne gestion de l'un des biens les plus précieux de l'humanité.

— Vous ne pouvez quand même pas sauver l'humanité à vous tout seuls.

— Bien sûr que non. C'est pour cette raison que nous allons contribuer au fonds mis sur pied par l'Alliance mondiale pour l'Émergence. Notre première contribution s'établira à la hauteur de cent millions de dollars. Sans faire partie officiellement de l'Alliance, nous croyons à ce type d'action responsable. Par le passé, le capitalisme a démontré qu'il était le mode de gestion le mieux outillé pour produire de la richesse ; il doit maintenant relever le défi d'assurer la gestion de la planète de manière à garantir la survie de l'humanité.

Ottawa, 10h23

— La proposition sera présentée formellement à l'ONU dans deux jours, fit John Petrucci, l'ambassadeur des États-Unis au Canada. Nous comptons sur votre appui.

Le premier ministre du Canada, Jack Hammer, prit la feuille qui résumait le long discours que prononcerait l'ambassadeur américain aux Nations Unies. Le titre le fit sourire : c'était le charabia habituel des organisations

internationales. Le texte de la déclaration, par contre, à cause de sa limpidité, lui fit l'effet d'un coup de poing.

***Déclaration d'intention
sur la gestion des réserves d'eau douce
dans une perspective de préservation,
de mise en valeur et de pérennisation
du capital aquifère de l'humanité***

L'eau est un patrimoine de l'humanité. De ce fait, elle n'appartient à aucun pays. Elle ne peut pas être utilisée comme arme stratégique par un pays contre un autre : une telle utilisation équivaldrait à une déclaration de guerre.

En conséquence, les États signataires conviennent que :

- sa distribution doit être dépolitisée et confiée au libre jeu du marché ;*
- les lois qui empêchent ou limitent sa commercialisation doivent être abrogées ;*
- les États peuvent exiger une rente raisonnable sur l'eau exploitée commercialement qui provient de leur territoire, comme pour n'importe quelle ressource naturelle ;*
- dans le but de prévenir les abus dans l'utilisation de ce bien essentiel, les États doivent adopter le principe de l'utilisateur payeur à l'intérieur des frontières de leur propre pays ;*
- les États peuvent constituer des réserves pour des utilisations déclarées stratégiques (militaires, agricoles, pétrolières...) ; ces réserves sont soustraites au libre jeu du marché.*

Hammer releva les yeux de la feuille de papier et regarda Petrucci un moment en secouant la tête.

— *No way*, dit-il. Je ne peux pas appuyer ça ! J'aurais l'air de vendre le pays.

— Entre le vendre et le mener à la ruine...

Tous les deux savaient à quelle menace Petrucci faisait allusion. Près de quatre-vingts pour cent des exportations du Canada étaient dirigées vers les États-Unis. Avec le boycott des produits alimentaires canadiens et les contrôles que les États-Unis imposaient à la frontière, l'économie du Canada flirtait déjà avec le marasme. Si les Américains imposaient d'autres sanctions...

— Nos réserves d'eau sont au bord de l'épuisement, reprit Petrucci.

— Vous avez épuisé vos nappes phréatiques et maintenant vous voulez vider les nôtres.

— Pas les vider, expliqua Petrucci avec un sourire. En acheter une partie.

Il poursuivit ensuite sur un ton plus sérieux.

— Il est effectivement possible que nous n'ayons pas géré au mieux notre

capital aquifère. Mais le fait est que plusieurs régions de notre pays vont bientôt devoir importer de l'eau. Très bientôt.

— Si vous avez gaspillé vos réserves de façon irresponsable, ce n'est quand même pas notre problème !

— Pas encore... Mais vous avez le choix : ou bien ça se transforme en problème, ou bien ça devient une occasion d'affaires... Ou bien vous appuyez notre proposition, ou bien nous prendrons les moyens pour obtenir votre appui.

— Vous allez faire quoi ? demanda Hammer par provocation. Fermer complètement la frontière ?

— Dans une première étape.

Hammer regardait Petrucci, estomaqué. Il allait de soi que les États-Unis imposent à leurs alliés, du simple fait de leur force économique et militaire, un certain nombre de décisions. Mais c'était la première fois qu'ils le faisaient de façon aussi ouverte, sans aucun souci d'y mettre les formes.

— Nous allons aussi fermer nos aéroports à tous les vols en provenance du Canada, poursuivit Petrucci. Pour des raisons de sécurité... Nous allons également contacter les principales entreprises qui ont des filiales ou des succursales dans votre pays : je ne serais pas étonné qu'elles suspendent leurs opérations sur votre territoire, le temps d'en réévaluer la pertinence. Vous allez avoir des dizaines de milliers de chômeurs dans les rues... Bien entendu, nous allons cesser toute exportation de légumes et de fruits frais. Et nous allons présenter un projet de loi pour limiter le séjour des citoyens canadiens sur notre territoire.

Pendant qu'il égrenait ses menaces, Petrucci n'avait pas cessé de fixer Hammer dans les yeux. Comme le premier ministre allait répondre, Petrucci lui coupa la parole :

— J'oubliais : les agences de notation de crédit vont sûrement regarder avec inquiétude cette évolution des relations entre nos deux pays : je suis presque certain qu'elles vont réviser à la baisse la cote de crédit des gouvernements et des entreprises canadiennes, ce qui augmentera le coût de tous vos emprunts...

— Vous n'oseriez pas !

— Combien de jours pensez-vous pouvoir tenir ?

— Tous les pays vous condamneraient !

L'ambassadeur écarta l'objection d'un haussement d'épaules.

— Nous avons passé le stade où nous pouvions nous payer le luxe de nous faire aimer. De toute façon, la plupart des pays nous condamnent déjà.

— Comment votre nouveau président va-t-il justifier ça ? Lui qui propose de dialoguer avec tout le monde ?

— Il ne contrôle pas nécessairement chacune des décisions du Congrès.

Petrucci sourit et son expression se fit plus conciliante.

— On n'est pas obligés de présenter ça comme des représailles, reprit-il. Ça peut être des mesures de sécurité : réduction du trafic aérien, multiplication

des contrôles aux frontières, exigences de sécurité supplémentaires pour les voyageurs... inquiétudes sur la situation économique et politique de votre pays qui amèneraient nos entreprises à être prudentes...

— C'est un jeu qui peut se jouer à deux. Les projets de développement énergétique peuvent être ralentis. Les lignes à haute tension qui approvisionnent la Nouvelle-Angleterre peuvent avoir des accidents...

Le sourire de l'ambassadeur s'élargit.

— Beaucoup de gens, au Congrès, aimeraient que vous ouvriez les hostilités. Cela leur permettrait d'exercer ouvertement des représailles au lieu de perdre du temps à finasser... Pour le moment, bien sûr, ce n'est pas la position de mon gouvernement. Mais si vous indisposez sérieusement le Congrès...

— Je ferai part de votre position au cabinet, répondit sèchement Hammer. Si vous n'avez aucune autre remarque à formuler...

— Un simple conseil : à votre place, je me méfierais des tendances séparatistes qui se manifestent en Alberta et en Colombie-Britannique. Une bonne partie de la population de ces deux provinces est déjà favorable à l'idée de quitter le Canada pour s'intégrer aux États-Unis. Si les gens apprennent que vous vous apprêtez à précipiter le pays dans une crise sans précédent avec leur principal partenaire économique...

Shanghai, 22h32

Hurt avait parcouru les alentours du restaurant une grande partie de la journée pour évaluer les mesures de sécurité. Bien qu'importantes, elles semblaient surtout destinées à éloigner les curieux et à prévenir l'irruption d'un commando suicide. Rien qui puisse lui causer le moindre problème !

Il était maintenant à son hôtel. De la fenêtre de sa chambre, au quarante-deuxième étage, il observait avec des jumelles l'endroit où le groupe dînerait : une terrasse située sur le toit d'un restaurant, de l'autre côté de la rivière Huangpu. S'il fallait en croire les informations de Wang Li, la réunion aurait bien l'ampleur qu'on lui avait annoncée. En plus des dirigeants du Parti impliqués dans la relance de Meat Shop, toute la structure décisionnelle de la filiale y assisterait, depuis les responsables régionaux des réseaux d'approvisionnement jusqu'à ceux des réseaux de distribution, en passant par les coordonnateurs de transactions qui régulaient les échanges entre les fournisseurs et les acheteurs.

Avec un couteau à pointe de diamant, Hurt découpa un rond dans le coin inférieur droit de la vitre.

Wang Li avait fait preuve d'une efficacité exemplaire. Quand Hurt lui avait expliqué de quelle façon il entendait procéder, le Chinois avait immédiatement trouvé l'équipement qui convenait.

Pourtant, Hurt avait des sentiments partagés à son endroit. Il se demandait jusqu'à quel point cet agent de l'Institut n'était pas en fait un agent double qui instrumentalisait l'Institut pour servir les intérêts de la Chine. C'était le

problème avec les agents doubles, on pouvait difficilement savoir où allait leur loyauté première.

Et puis, il y avait le caractère inattendu de ce voyage qui continuait de le tracasser. Bien sûr qu'il estimait justifiée l'attaque contre la nouvelle direction de Meat Shop. Mais est-ce que c'était par hasard que, juste au moment où il approchait d'une résidence appartenant selon toute vraisemblance au Consortium, des informations apparaissaient, sans qu'il sache d'où ? Et qu'on l'expédie à l'autre bout du monde ?

À l'intérieur de lui, le plus caustique était Sharp.

— *On a montré un nonosse au toutou et le toutou est parti courir après le nonosse à l'autre bout de la planète !*

Nitro, lui, était le plus frustré. Steel réussit à rétablir le calme en promettant que, sitôt l'opération terminée, ils retourneraient terminer le travail à Londres.

— *Après avoir poireauté à Xian !* précisa Nitro.

Steel ne répondit pas : lui laisser le dernier mot l'aiderait à ronger son frein.

HEX-TV, studio 24, 11h46

L'animatrice et son invitée, une femme d'environ trente-cinq ans, étaient assises dans des fauteuils placés en angle. Autant l'animatrice paraissait sûre d'elle, détendue, en pleine possession de ses moyens, autant l'invitée semblait inquiète et mal à l'aise.

« Cinq secondes », fit la voix du régisseur.

L'animatrice se tourna vers la caméra. Son sourire disparut et son expression devint grave.

Au moment où le voyant lumineux indiqua qu'elle était en ondes, elle s'adressa à la caméra.

— Nous passons maintenant à la chronique « En direct du vrai monde ». Comme représentante du vrai monde, nous avons aujourd'hui Laurence Vidal.

Elle se tourna vers l'invitée, qui jouait nerveusement avec ses mains.

— Madame Vidal, bonjour.

— Bonjour.

— Madame Vidal, je sais que la situation est particulièrement difficile pour vous. Je vous remercie d'être venue nous rencontrer.

L'invitée fit un petit signe de la tête pour accepter la marque de compassion.

— Madame Vidal, reprit l'animatrice en s'efforçant de mettre de l'empathie dans sa voix, qu'est-ce que vous avez à nous apprendre ?

— C'est mon mari. Il a disparu. Avant-hier, il avait contacté la police à cause des menaces qu'il avait reçues... C'est rapport à son travail. Il est chercheur à l'université. Il travaille sur un projet pour faire de l'eau potable à partir de l'eau de mer. Il y a des entreprises qui ont essayé de le recruter. Mais il ne voulait pas enrichir les multinationales. Il voulait aider les ONG et les

pays pauvres.

— Vous pensez vraiment que c'est une multinationale qui l'a fait enlever ?

— Je ne dis pas ça. Mais après son dernier refus, il a commencé à recevoir des appels... le jour, la nuit...

— Quel genre d'appels ?

La voix de l'animatrice trahissait un mélange d'étonnement et d'incrédulité.

— Qu'il était mieux d'être raisonnable, de penser à sa famille... Que ses enfants étaient encore jeunes. Qu'ils avaient la vie devant eux si leur père ne faisait pas de bêtises... Qu'il y avait pire, dans la vie, que de changer d'emploi. Que c'était préférable à avoir un accident. Ou à disparaître sans que personne sache jamais ce qui vous est arrivé.

À mesure qu'elle énumérait les menaces, sa voix se brisait. C'est avec difficulté qu'elle conclut :

— C'est pour ça qu'il a appelé la police.

— Et qu'est-ce que la police a fait ?

— Rien.

— Rien ?... Elle n'a rien fait pour le protéger ?

— Un policier était censé venir le voir... Mais il n'est pas venu.

— Vous savez le nom du policier qui devait le rencontrer ?

— Un inspecteur... Théberge, je pense... Oui, c'est ça : l'inspecteur-chef Théberge...

Montréal, 12h14

Fidèle à son habitude, Skinner était arrivé au lieu du rendez-vous une demi-heure à l'avance. Cela lui avait permis de choisir la table et la place à la table qui l'avantagerait le plus quand il rencontrerait Armand Frigon.

Passer autant de temps à Montréal l'empêchait de suivre d'aussi près qu'il l'aurait voulu les opérations qui se déroulaient sur l'ensemble de la planète. Il avait une confiance relative en Gravah et Pond. Il aurait aimé suivre de plus près leurs activités. Mais Fogg en avait décidé autrement. Le chef du Consortium semblait avoir une difficulté croissante à s'opposer au moindre décret des commanditaires de l'organisation... Décidément, la perspective d'une nouvelle conversation avec Hunter devenait de plus en plus intéressante.

Skinner ouvrit le journal qu'il avait ramassé à la sortie du métro. Auclair faisait l'objet d'un titre et de quelques lignes de résumé dans un article de la page trois.

Suicide ou accident ?

PDG retrouvé mort dans son bain

Le président d'Akwavie est retrouvé noyé dans son bain. L'hypothèse du suicide est envisagée. Des bouteilles de médicaments ont été retrouvées à proximité de la victime.

Du coin de l'œil, il aperçut Frigon qui arrivait. Il lui fit signe de s'asseoir en face de lui. Comme Skinner avait choisi la première table le long du mur, près de l'entrée de la cuisine, Frigon se trouvait à l'une des places les plus inconfortables du restaurant : le dos au corridor du centre commercial, juste à côté du passage qu'empruntaient les serveuses pour aller chercher les commandes à la cuisine.

— Vous m'apportez tout ce qu'il y avait sur la liste ? demanda d'emblée Skinner.

— Bien sûr.

Frigon paraissait nerveux. Il s'assit et déposa son attaché-case à côté de lui.

Un sourire apparut sur le visage de Skinner. Inutile de l'insécuriser davantage. Un peu d'encouragement était même de mise.

— Vous avez vraiment tout ? dit-il comme s'il était agréablement surpris.

— Une carte complète des fuites. Les quantités... Ce que ça coûterait pour remettre le réseau en état... Les probabilités qu'il y ait des pénuries d'eau à court terme...

— Excellent !

Frigon sortit son BlackBerry et activa Blue Tooth. Skinner fit de même avec le sien. En quelques minutes, tous les dossiers électroniques dont Frigon avait une copie sur son appareil se retrouvèrent sur celui de Skinner. Ce dernier désactiva Blue Tooth et activa le navigateur Internet : les dossiers prirent le chemin de son portable, qu'il avait laissé à sa chambre d'hôtel. De là, une copie du dossier fut acheminée automatiquement à un journaliste télé ainsi qu'à un député de l'opposition.

Ce qu'il y avait de plaisant dans la manipulation de l'information, songea Skinner, c'était qu'on n'avait même pas besoin de mentir : il suffisait de choisir ce que l'on voulait communiquer. Et à qui.

Il tendit la carte des vins à Frigon.

— Puisque nous avons de quoi fêter, choisissez-nous une bouteille qui soit à la hauteur.

Tout au long du repas, Frigon participa de façon distraite à la conversation, jetant sans cesse des coups d'œil de tous les côtés comme s'il avait peur d'être surpris en compagnie de Skinner. Même le Flacianello 97 ne réussit pas à retenir son attention.

À la fin du repas, Skinner activa de nouveau le navigateur Internet de son BlackBerry. Quelques secondes plus tard, il était sur le site d'une banque, au Liechtenstein. Il entra un code qui déclencha une opération préprogrammée de transfert de fonds.

— Voilà, dit-il en relevant les yeux vers Frigon. L'argent est dans votre compte.

— C'est tout ? demanda Frigon, visiblement pressé de partir.

— Vous pouvez disposer, répondit Skinner en souriant.

Puis, comme l'autre se levait, il ajouta :

— Vous êtes chanceux d'être tombé sur quelqu'un comme moi. J'en connais qui se seraient contentés de vous faire chanter plutôt que de vous payer.

Paris, 18h53

Aussitôt que Blunt fut entré, Chamane l'emmena dans son bureau de travail. Une table dont la surface ressemblait à un écran d'ordinateur trônait maintenant au milieu de la pièce. Le jeune *hacker* la montra avec fierté à Blunt.

— C'est quoi ? demanda Blunt.

— Une variante de la Microsoft Surface. Mets ton iPhone sur la table.

Blunt s'exécuta. Aussitôt, un carré de lumière diffuse se découpa autour de l'appareil et de petites ondulations se mirent à pulser autour de lui. À la base du carré, une barre de progression s'afficha. Quand la progression fut terminée, la barre et les petites ondulations disparurent.

— Le logiciel de sécurité de ton appareil a été mis à jour, fit Chamane en redonnant le iPhone à Blunt.

Il appuya sur un des coins de la table ; un nouveau carré de lumière apparut, dans lequel était affichée une liste de mots. Il appuya sur « Bar ». Une autre fenêtre s'ouvrit :

Bière

Vin

Boissons gazeuses

Eaux minérales

Jus

— Tu veux boire quelque chose ? demanda Chamane.

— Eau minérale.

— Quelle sorte ?

— As-tu de la Badoit ?

Chamane appuya sur « Eaux minérales », ce qui fit apparaître un sous-menu déroulant. Il posa ensuite un doigt sur « Badoit ». Le chiffre au bout du mot passa de 6 à 5.

Dans le sous-menu des jus, il choisit ensuite « Jus de litchi ». Le chiffre au bout du mot passa de 4 à 3. Puis, il appuya simultanément sur deux touches ; toutes les fenêtres disparurent de la table.

— Ça sert à quoi ? demanda Blunt, perplexe.

— Je gère mon inventaire.

Chamane emmena ensuite Blunt à la cuisine et il ouvrit un des deux réfrigérateurs sur la porte duquel était écrit : à boire. Il ne contenait que des bières, des jus, des eaux minérales... Chamane prit une bouteille de Badoit, la donna à Blunt et il prit une boîte de jus de litchi.

De retour dans le bureau, Chamane fit apparaître une nouvelle fenêtre sur la table. Elle contenait une liste de trois points :

Les Enfants de la Terre brûlée

— AquaTotal Fund Management, dit-il. C'est une demande que Théberge a faite à Dominique. Elle l'a refilée à Poitras, qui m'a demandé de voir ce que je pouvais trouver.

— Et... ?

Sur son goban mental, Blunt posa une nouvelle pierre. Le territoire associé à l'eau continuait de se préciser.

— C'est un fonds d'investissement privé. Il n'y a rien d'intéressant sur leur site. Juste de la publicité et des informations publiques : leur mission, le nom des compagnies qu'ils détiennent, leurs projets humanitaires... Ils doivent avoir un Intranet complètement séparé pour leur gestion interne.

— Ce qui veut dire ?

— Que leurs informaticiens ont un minimum d'intelligence. *Anyway*, je vais t'envoyer ce que j'ai. Ton portable est à l'hôtel ? Il est allumé ?

— Oui.

Chamane fit apparaître un dossier sur la table, puis une liste de noms comprenant celui de Blunt. Il pointa l'index sur le nom de Blunt, qui se transforma en une image de mallette avec son nom gravé sur le dessus. Il appuya ensuite sur la mallette : elle s'ouvrit. Il pointa le dossier et le déplaça jusque sur l'image de la mallette. Une barre de progression apparut, à peine une seconde, puis la mallette se referma et elle redevint le nom de Blunt.

— C'est rendu, dit-il en se tournant vers Blunt.

Blunt avait de la difficulté à ne pas sourire trop largement en voyant les efforts que Chamane faisait pour contenir sa fierté.

— Je suppose que c'est une des premières qui est sur le marché, dit-il.

— Des exactement comme ça, il n'y en a pas encore, répondit Chamane. Je l'ai « personnalisée ».

— Je croyais que Microsoft était l'empire du mal.

— Même Darth Vader peut avoir accès au bon côté de la force !... OK, les grandes extinctions, maintenant.

Il fit apparaître un nouveau dossier, qui contenait une liste de documents. Il pointa ensuite les différents fichiers, qui se transformèrent en autant de fenêtres. La table était presque pleine.

— Première chose, dit Chamane, les scientifiques ne s'entendent pas. Officiellement, il y en a quatre ou cinq. C'est pour ça qu'on parle de la sixième dans *X-Files*.

Il toucha une fenêtre avec deux doigts et l'agrandit. Elle contenait un tableau des cinq plus grandes extinctions.

DATE	DISPARITIONS	ÉPOQUE
445 millions	60 % des espèces : plancton, algues, coraux, trilobites, brachiopodes...	Ordovicien/Silurien
360 millions	57 % des espèces marines : coraux, trilobites, poissons marins, éponges, brachiopodes... Amphibiens.	Devonien
248 millions	95 % des espèces, dont 70 % des espèces terrestres : plantes, vertébrés, insectes... 89 des 90 genres de reptiles. Espèces marines : coraux, céphalopodes... Environ 18 millions d'espèces anéanties.	Permien/Trias (PT)
205 millions	52 % des espèces marines : nautilus, ammonites, reptiles... Extinction végétale massive.	Fin du Trias (Vorien)
65 millions	75 % des espèces vivantes. 47 % des espèces marines : ammonites, plancton... 18 % des vertébrés terrestres, dont les dinosaures.	Crétacé tertiaire (KT)

— Les dates sont approximatives, reprit Chamane. Je n'ai pas indiqué les catastrophes géologiques qui ont causé les disparitions... les volcans, les astéroïdes, les glaciations... les lacs salés géants qui émettaient des gaz toxiques... les sécheresses qui ont fait disparaître des océans...

— Pourquoi les Enfants du Déluge parlent de celle qui s'en vient comme de la huitième ?

— Parce qu'on pourrait en ajouter deux autres.

Chamane réduisit la fenêtre et en agrandit une autre, qui contenait une liste de sept vagues d'extinctions.

DATE	DISPARITIONS	ÉPOQUE
1,9 milliard		Proterozoïque
650 millions		Précambrien
445 millions	60 % des espèces : plancton, algues, coraux, trilobites, brachiopodes...	Ordovicien/Silurien
360 millions	57 % des espèces marines : coraux, trilobites, poissons marins, éponges, brachiopodes... Amphibiens.	Devorien
248 millions	95 % des espèces, dont 70 % des espèces terrestres : plantes, vertébrés, insectes... 89 des 90 genres de reptiles. Espèces marines : coraux, céphalopodes... Environ 18 millions d'espèces anéanties.	Permien/Trias (PT)
206 millions	52 % des espèces marines : nautilus, ammonites, reptiles... Extinction végétale massive.	Fin du Trias (Norien)
65 millions	75 % des espèces vivantes. 47 % des espèces marines : ammonites, plancton... 18 % des vertébrés terrestres, dont les dinosaures.	Crétacé tertiaire (KT)

— Une première juste avant le Cambrien, reprit Chamane. Vers moins 650 millions d'années. Elle aurait précédé l'explosion des formes de vie du Cambrien. Et une autre vers moins 1,9 milliard d'années. Elle aurait été contemporaine du passage des procaryotes aux eucaryotes.

Blunt le regarda, perplexe.

— Ce qui veut dire ? finit-il par demander.

— Les procaryotes ont leur ADN qui flotte dans la cellule. Les eucaryotes ont un ADN qui est enfermé dans un noyau : il est mieux protégé, la reproduction est plus fiable. Les bons coups de l'évolution ont plus de chances de se perpétuer... Tu vas trouver tout ça dans les articles que je t'ai envoyés. Pour les deux premières extinctions, tu vas voir, les scientifiques ne savent pas grand-chose.

Pointant les deux coins opposés en diagonale, il réduisit la taille de la fenêtre.

— Ça se contredit souvent dans les détails, dit-il. Mais en gros, c'est clair.

Tapant du bout du doigt à deux reprises sur le dossier, il le fit disparaître.

— J'ai éliminé toutes les extinctions secondaires, poursuivit Chamane.

— Secondaires ?

— J'ai juste gardé celles où au moins trente à quarante pour cent des espèces de la planète ont disparu. Les extinctions secondaires, c'est seulement dix pour cent des espèces qui disparaissent.

— Est-ce qu'il y a des extinctions négligeables ? ironisa Blunt.

— Sûr, répondit très sérieusement Chamane. C'est plein. Ils appellent ça des extinctions mineures... Il y a onze mille ans, les grands mammifères

d'Amérique du Nord ont disparu : le castor géant, la grande mouffette...

— Une grande mouffette... Grande comment ?

— Aucune idée. Si tu veux, je peux vérifier sur le Net... Quand tu regardes l'évolution de la vie, *man*, c'est un vrai carnage. Savais-tu ça que même pas un pour cent des espèces qui sont apparues sur la planète existent encore ? Les sports extrêmes, à côté de ça !...

Il agrandit une autre fenêtre.

— Dans cet article-là, ils mentionnent une bonne trentaine d'extinctions secondaires !

— Donc, quand les Enfants du Déluge parlent de la huitième extinction...

— Ils font probablement référence à cinq plus deux.

Blunt resta un moment silencieux. Ce que venait de lui apprendre Chamane était lourd d'implications. Si les Enfants du Déluge justifiaient leurs actions par une rationalisation de type scientifique, cela les rendait plus dangereux encore : la certitude des membres d'avoir raison et de s'inscrire dans un grand plan les rendrait moins perméables au doute. Et si leur étalon de référence était la disparition de quarante pour cent des espèces de la planète, ce n'était pas le sacrifice de quelques milliers de personnes, ni même de quelques millions, qui pèserait lourd dans leurs calculs.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Geneviève, qui avait l'air endormie.

— Pour quelle heure je fais la réservation ? demanda-t-elle avant d'apercevoir Blunt.

Elle se figea un instant.

— Désolée, dit-elle.

— On a presque terminé, fit Blunt.

— Je vous laisse.

— On en a pour une demi-heure au plus, se dépêcha de dire Chamane avant qu'elle referme la porte du bureau.

Chamane soupira.

— Je ne comprends pas, reprit-il. Avant, elle travaillait dix-huit heures par jour et elle était toujours en forme. Maintenant, elle dort douze heures, elle est toujours fatiguée... et elle a toujours faim. Penses-tu qu'elle peut être enceinte ?

— Ça, c'est à elle qu'il faut le demander ! répondit Blunt avec un sourire.

— J'ai lu sur un site que, les premiers mois, elles sont tout le temps fatiguées et qu'elles se mettent à manger plus.

Blunt continuait de regarder Chamane en souriant. Ce dernier poursuivit :

— Si je lui demande et qu'elle est pas enceinte, elle est capable de penser que c'est parce que je la trouve grosse.

— Tu t'inquiètes pour rien. Si elle est enceinte, elle va te le dire quand elle sera prête.

— Et si elle se sent pas prête... qu'est-ce que je fais ?

Autant Chamane avait l'air désespéré, autant Blunt avait de la difficulté à ne pas rire.

— Il va falloir que tu t’y fasses, dit-il. Pour les femmes, il n’y a pas de logiciel. Ni de *Femmes 101 pour les nuls*...

Drummondville, 14h18

Dominique lisait le rapport conjoint que deux des directeurs de la Fondation, Ludmilla Matznef et Alain Lacoste, lui avaient transmis. La première s’occupait des droits fondamentaux, le second des dossiers de santé. Les deux avaient rédigé ensemble un bilan sur l’accès à l’eau.

Une série de projets parrainés par la Fondation avaient récemment subi des sabotages, particulièrement dans les bidonvilles les plus peuplés de la planète : San Juan de Lunghano à Lima, Ajegante à Lagos, Cape Flats au Cap, Imbata au Caire, Dharavi à Bombay, Kibera à Nairobi, Pikine à Dakar, Altendag à Ankara... La liste faisait plus d’une page.

Parfois, les fonds avaient été détournés, parfois des lois avaient été votées pour bloquer des projets ; des émeutes spontanées avaient détruit les installations ; des équipements avaient été volés et revendus au marché noir dans d’autres pays ; des projets avaient été modifiés par les autorités politiques et récupérés au profit des quartiers les plus riches ; des bateaux acheminant des équipements avaient été coulés ou avaient été victimes de piraterie ; un avion avait explosé en vol ; des grèves sauvages avaient empêché des travaux ; des rumeurs avaient circulé, selon lesquelles l’eau des nouveaux aqueducs servait à stériliser les pauvres... Les causes des échecs variaient presque à l’infini. Mais le résultat était partout le même : les projets avaient avorté.

Les conséquences de ces sabotages étaient catastrophiques : augmentation des maladies infectieuses liées à l’eau contaminée, augmentation de la mortalité en bas âge, montée en flèche du prix de l’eau sur le marché noir...

Il avait fallu la perspicacité des deux membres de la Fondation pour avoir l’idée de recueillir cette information, d’effectuer les recoupements et de soulever la question qui concluait leur rapport : y avait-il un effort concerté pour saboter la distribution de l’eau dans les zones urbaines les plus peuplées, les plus pauvres et les plus explosives de la planète ?

Dominique resta un long moment à réfléchir. Elle songea au courriel que Blunt venait de lui envoyer. Après un moment de réflexion, elle inscrivit quelques mots sur la première page du rapport :

*Attentat de Las Vegas
Akwavie
Bidonvilles : accès à l’eau
AquaTotal Fund Management
Enfants du Déluge*

Et puis, il y avait la curieuse allusion aux quatre éléments dans le message de Buzz. Si l’on identifiait les céréales à la terre, l’eau au déluge... Il y avait

aussi l'allusion indirecte aux quatre éléments dans la conférence de presse de l'AME. Un autre lien qui devenait manifeste entre ces entreprises et le terrorisme. Bien sûr, elles avaient beau jeu de prétendre qu'elles désiraient en réparer les ravages. Mais de là à prévoir quelles en seraient les formes à venir...

Son esprit revint ensuite à Hurt. Pouvait-il avoir eu accès à de l'information sur ces campagnes de terrorisme ? Si oui, ça voulait dire que le Consortium avait toutes les chances d'y être impliqué ! Ça voulait aussi dire que ce plan datait de plus de dix ans !... C'était complètement fou !

Et F qui « collaborait » avec Fogg !

Québec, hôtel du Parlement, 15h39

Louis Lacombe ouvrit le message de son informateur anonyme en s'interrogeant comme chaque fois sur son identité et sur ses motifs. Il s'agissait probablement d'un haut fonctionnaire. Il le fallait. Qui d'autre pouvait signer : « Mauvaise conscience qui veut se soulager » et avoir accès à des informations aussi sensibles ?

Le message accompagnant le dossier, laconique comme toujours, affirmait que les renseignements sortiraient le soir même et les jours suivants dans les médias. Que les dossiers lui étaient fournis pour qu'il puisse préparer ses interventions en Chambre.

Lacombe ouvrit les pièces jointes, les imprima et commença sa lecture. Tous les documents parlaient de la dégradation du réseau d'aqueduc de Montréal.

Le député comprit rapidement qu'il s'agissait de rapports confidentiels, mais probablement exacts, que l'administration municipale et le gouvernement avaient prudemment tenus secrets. On y dressait un bilan catastrophique de l'état du réseau : les coûts de sa remise à niveau se chiffraient par milliards et la période de rénovation des structures serait un enfer pour tous les habitants de l'île. Une des annexes documentait toutes les mauvaises décisions stratégiques des administrations municipales et des gouvernements passés ; chaque décision était accompagnée des coûts supplémentaires qu'elle avait occasionnés.

Il y avait là ce qu'il fallait pour qu'il paraisse le mieux informé et le plus compétent des députés lorsque l'information éclaterait dans les médias. De quoi lui valoir plusieurs entrevues, des invitations à des colloques... autrement dit, une visibilité.

Autant Lacombe se sentait mal à l'aise d'être utilisé, autant il trouvait la cause juste. Car il était dangereux de ne pas agir : non seulement il y avait là un gaspillage criminel, avec plus de cinquante pour cent de l'eau potable qui disparaissait par des fuites avant de se rendre au consommateur, mais il fallait prendre en compte le risque de contamination... ainsi que le risque de pénurie si des bris majeurs survenaient.

Il décrocha finalement le téléphone et composa le numéro du leader

parlementaire de son parti.

— J'ai quelque chose pour la période de questions de demain... Non, ça ne peut pas être reporté à plus tard, à moins que tu veuilles qu'on ait l'air de *twits* qui dorment au gaz... Oui, c'est encore la même source. Et non, il n'est pas question que je cède l'information à quelqu'un d'autre.

Montréal, 18h41

Théberge était assis devant le bureau de Crépeau. Ce dernier lui lisait les principaux éléments contenus sur la feuille qu'il venait de recevoir. Un bilan des incidents liés à la crainte appréhendée de manque de nourriture.

— Un camion de livraison dévalisé, un employé d'épicerie agressé par un client qui ne voulait pas croire que la farine était en rupture de stock... une bataille dans un supermarché entre deux clients pour accaparer tout ce qui restait de boîtes de céréales... la nuit dernière, une vitrine de supermarché fracassée pour mettre la main sur des caisses de produits alimentaires... plusieurs cas de vol à l'étalage...

— Ça reste encore des incidents isolés, fit Théberge.

— Mais qui se multiplient...

— Avec les prix qui n'arrêtent pas de monter...

— Ça me rappelle ce que mon père me disait à propos de la crise de 1929...

La sonnerie du téléphone portable de Théberge interrompit la conversation.

— Oui... Au Bonaventure ?... Et ça ne peut pas attendre ?... D'accord.

Il remit son téléphone dans l'étui à sa ceinture.

— Morne veut me voir, dit-il.

— Au Bonaventure ?

En guise de réponse, Théberge se contenta de hausser les yeux au ciel et sortit.

Un peu avant d'arriver à l'hôtel, rue De La Gauchetière, il croisa un homme-sandwich. Son message était simple.

Seule
l'Église de l'Émergence
vous sauvera
www.emergez.com

Émerger, songea Théberge avec un sentiment de frustration. C'était une impression qu'il avait hâte de pouvoir ressentir.

www.buyble.tv, 18h32

... ANNONCER LE DÉLUGE EST UN BLASPHEME. DIEU A PROMIS EXPLICITEMENT QU'IL N'Y EN AURAIT PLUS. LE VRAI DANGER QUI NOUS MENACE, C'EST L'ANTÉCHRIST. DÉJÀ, IL A COMMENCÉ À ÉTENDRE SON EMPRISE SUR LE MONDE. LES

TERRORISTES SONT UN DE SES MASQUES. L'AVORTEMENT ET LA DESTRUCTION DE LA FAMILLE EN SONT UN AUTRE. DIEU VA BIENTÔT SÉPARER L'IVRAIE DU BON GRAIN. LE JOUR DU JUGEMENT APPROCHE. IL FAUT QUE VOUS FASSIEZ VOTRE PART. ACHETEZ UNE BIBLE ET DONNEZ-LA À UN AMI QUI S'EST FOURVOYÉ DANS LE MAUVAIS CHEMIN. DONNEZ-LA À UNE DE VOS CONNAISSANCES QUI DOUTE. OU DONNEZ-LA À UN INCONNU QUI VOUS SEMBLE EN AVOIR BESOIN. AVEC L'ACHAT DE TROIS BIBLES, VOUS EN RECEVREZ VOUS-MÊME UNE GRATUITEMENT...

Montréal, bar de l'hôtel Bonaventure, 18h41

Théberge était arrivé un peu à l'avance. Il regardait discrètement l'écran de télé. Des images d'inondation se succédaient, ponctuées de courtes apparitions d'un présentateur qui, selon toute apparence, offrait ses commentaires. Le son était coupé.

L'écran de télé avait probablement une fonction accompagnatrice, songea Théberge. Pour meubler l'atmosphère, capter l'œil et contribuer au quota de stimulation sensorielle nécessaire dans de tels lieux. Comme si le but était d'empêcher les clients de se rendre compte qu'ils étaient seuls, mais sans déranger ceux qui ne l'étaient pas.

D'après les images, Théberge en déduisit qu'il s'agissait de la catastrophe qui venait de ravager le Bangladesh. On en parlait depuis le début de la journée dans la plupart des médias électroniques. Chaque inondation était un prétexte pour rappeler qu'au moins le tiers du pays disparaîtrait avec la hausse du niveau de la mer que provoquerait le réchauffement climatique.

— Je vous remercie d'avoir accepté de vous déplacer, fit la voix de Morne derrière lui.

Théberge se retourna lentement. Du regard, il suivit Morne qui contourna la table et se laissa tomber sur une chaise, en face de lui, l'air vanné.

— J'étais en conférence téléphonique dans ma chambre, dit-il. Et je dois assister à une autre réunion dans une demi-heure. Tout le cabinet est sur les dents avec cette histoire de vente, par Terre-Neuve, de l'eau du Labrador à une entreprise américaine.

Il se pencha vers la droite pour ouvrir l'attaché-case qu'il avait posé à côté du fauteuil, y prit un dossier et le déposa sur la table. Après avoir refermé son attaché-case, il ouvrit le dossier, en sortit un certain nombre de coupures de presse et les étala devant Théberge.

Il se mit ensuite à lui lire à haute voix les titres des articles en nommant le journal dans lequel ils étaient parus.

— *Journal de Montréal* : « Il parle aux morts et il prône la castration verbale »... *Le Devoir* : « La castration verbale : un nouveau terme pour la censure ? »... *La Presse* : « Jusqu'où ira notre pittoresque inspecteur ? »... *The Gazette* : « Castration : Quebec's way of dealing with medias »... Je vous

épargne ce qui se dit à la radio et à la télé.

Morne s'efforçait de contenir le ton de sa voix.

— Et puis, reprit-il, c'est quoi, cette histoire de savant que vous avez refusé de protéger ?

Théberge prit une grande respiration.

— Il a téléphoné pour dire qu'il avait reçu des menaces sans préciser de quoi il s'agissait. Je devais passer le voir durant la journée... Il y a eu des urgences. J'ai reporté ma visite au lendemain matin.

— Pour le PM, c'est la goutte qui a fait déborder le vase.

— Je vais être démissionné ?

— Crépeau va l'être.

— Quoi !... Si c'est moi qui lui titille le gros nerf, pourquoi il s'en prend à Crépeau ?

— Parce que si on vous congédie, on a l'air de céder aux pressions de certains médias. Ou pire, ça donne l'impression d'un règlement de comptes entre vous et le premier ministre. Tandis que Crépeau... Avec lui, ça devient une décision politique : ça affirme la volonté d'un changement d'orientation, de leadership.

— Et vous, vous êtes complice de cette saloperie !

— Ça se joue maintenant au-dessus de ma tête, protesta Morne. Le premier ministre et le maire dînent ensemble pour décider de la meilleure façon de présenter la chose au public... J'ai obtenu qu'ils y mettent les formes.

— Vous voulez dire qu'ils vont le poignarder dans le dos en chantant ses louanges ?

— Le procédé est assez courant. Ça fait partie des contraintes du décorum médiatique. Tout le monde doit avoir l'air souriant, quel que soit le supplice auquel il est soumis.

Théberge s'appliqua à refouler son indignation. Il ne voulait pas faire d'éclat. C'est d'une voix relativement posée mais sur un ton sarcastique qu'il répondit :

— On n'est pas dans l'atmosphère raréfiée de la nébuleuse médiatique, on est dans la vraie vie.

Morne poursuivit comme si de rien n'était.

— Ils lui laissent la possibilité de remettre sa démission d'ici quelques semaines. Ils sont même prêts à écouter ses recommandations pour son éventuel successeur.

— Vous êtes sûr qu'ils n'ont pas un sous-ministre ou un ami du parti à placer ?

— Sûrement, qu'ils en ont un ! Mais ce n'est pas une raison pour se priver d'une recommandation informée. Si jamais il y a des problèmes dans les médias avec le candidat qu'ils proposent, ils auront un deuxième choix sur lequel se rabattre... Mais vous savez tout ça aussi bien que moi !

Théberge se réfugia dans la dégustation de son café pour avoir un sursis

de quelques secondes. En fait, il aurait préféré un sursis de quelques heures – ou, mieux, de quelques décennies – avant de reprendre cette conversation.

— Ma démission à moi est prévue pour quand ? demanda-t-il en déposant sa tasse sur la table.

Il supposait qu'on laisserait les choses se calmer, puis qu'on lui montrerait la sortie, quelques mois plus tard, dans le cadre d'une restructuration élaborée par le nouveau directeur. L'annonce de son départ ferait alors moins de vagues.

— Il est hors de question que vous démissionniez, répondit Morne.

Théberge le regarda, incrédule.

— Ça fait partie de l'arrangement, poursuivit Morne. Vous restez et on permet à Crépeau de sauver la face.

— Pourquoi ?

— Si vous démissionniez, ça aurait l'air d'une purge. Ou d'une vengeance... Il est indispensable que vous restiez.

— Les médias ne se calmeront pas.

— Tant qu'ils vont s'occuper de vous, le nouveau directeur aura les coudées franches... Au besoin, il pourra se dissocier de vos initiatives.

Théberge regarda Morne un long moment.

— Et c'est vous qui avez manigancé tout ça ?

— Pensez-vous ! C'est du Mouton grand cru ! Et je ne parle pas du vin !... Non, personnellement, je vous aime bien, vous et Crépeau. Et je suis persuadé que vous êtes un policier remarquablement efficace. À votre curieuse manière, bien sûr. Et Crépeau est un bon directeur... Mais, une fois que le PM a pris sa décision, mon travail est de la mettre en application. Les états d'âme ne font pas partie de ma description de tâche.

Après une pause, il ajouta sur un ton de regret :

— Bien sûr, il y a des occasions où le travail n'est pas très agréable. Vous savez ce que c'est... Mais quand il n'y a rien à faire, il faut savoir tirer la ligne. Même si ce n'est pas facile.

— Parce qu'en plus vous voulez que je vous plaigne ! explosa Théberge.

Il se leva sans cesser de regarder Morne, résista à la tentation d'en ajouter, puis tourna les talons, sortit du bar et se dirigea vers les ascenseurs.

Drummondville, 19h07

F releva les yeux du rapport qu'avait rédigé Dominique à la suite des informations sur les sabotages mentionnés par les membres de la Fondation.

— Je pense qu'ils ont mis le doigt sur quelque chose de majeur, dit-elle.

— C'est ce que je pense aussi.

— Tu as regardé les dossiers sur les sous-marins ?

— Je n'en parle pas, mais je me suis dit qu'il pouvait y avoir un lien.

— Ça ressemble à ce qu'on a vu avec les céréales.

— Après s'en être pris aux céréales, ils s'en prendraient à l'eau...

— Pour le moment, je ne vois pas d'autre explication.

— Dans quel but ils feraient ça ?

Un silence suivit.

— Incidemment, dit F, Fogg confirme qu'une opération d'envergure est en cours pour réduire le stock de céréales de la planète et faire monter les prix. Ça inclurait des pressions pour pousser vers les biocarburants les pays qui sont les plus grands consommateurs de pétrole, de manière à diminuer les zones d'agriculture consacrées à l'alimentation. Il a aussi eu connaissance de rumeurs qui associent HomniFood à cette opération, mais il ne peut pas les confirmer. Pour ce qui est d'HomniFood, il ne sait pas qui tire les ficelles derrière le CA de l'entreprise, mais il parie pour une alliance de groupes mafieux et de multinationales.

— Il y a une différence ? demanda Dominique.

— Quelques principes, parfois... répondit F, pince-sans-rire.

— Vous y croyez, aux principes des multinationales ?

— Je parlais des mafias.

Le visage de F demeurait imperturbable. Dominique n'arrivait pas à être certaine si c'était de l'humour noir ou l'opinion réelle de F.

— Et Fogg, vous y croyez, à ses principes ? demanda-t-elle.

— À ses principes ? Je ne peux pas te répondre. Mais, pour les questions qui nous préoccupent, je crois qu'il a intérêt à nous dire la vérité.

— Moi, j'ai des doutes.

— J'espère bien, répondit F en souriant. C'est précisément parce que tu es capable de me critiquer que je te fais confiance.

Elle n'ajouta pas qu'elle aussi avait ses doutes, mais qu'ils étaient d'une autre nature. Qu'ils portaient sur la fiabilité et le réalisme des plans à trop long terme.

C'est alors que le signal des situations d'urgence se déclencha.

RDI, 19h18

— NOUS PASSONS MAINTENANT À GUY-ANDRÉ, QUI SURVEILLE POUR NOUS CE QUI SE PASSE SUR INTERNET. ALORS, GUY-ANDRÉ, BEAUCOUP D'ACTION SUR LA TOILE ?

— BEAUCOUP, PIERRE-ALEXANDRE. IL Y A SURTOUT CETTE RUMEUR COMME QUOI DES TERRORISTES ÉCOLOS S'APPRÊTERAIENT À FAIRE SAUTER DES ENGINS NUCLÉAIRES AUX DEUX PÔLES.

— AUX PÔLES ! À PART DES PHOQUES ET DES PINGOUINS, QU'EST-CE QU'IL Y A À ATTAQUER, AUX PÔLES ?

— DES BANQUISES ! LEUR BUT SERAIT DE DISLOQUER LES BANQUISES POUR AMPLIFIER LA FONTE DES GLACES ET ACCÉLÉRER LE RÉCHAUFFEMENT DE LA PLANÈTE.

— RIEN QUE ÇA !... EST-CE QU'IL Y A DES CONFIRMATIONS OFFICIELLES DE CETTE RUMEUR ?

— RIEN ENCORE SUR LES SITES GOUVERNEMENTAUX ET LES

AGENCES DE PRESSE.

— VOUS CONNAISSEZ L'ORIGINE DE CES RUMEURS ?

— IL SEMBLE QU'ELLES SOIENT APPARUES PRESQUE SIMULTANÉMENT DANS UNE DIZAINE DE PAYS.

— CE SERAIT DONC UNE OPÉRATION CONCERTÉE ?

— PEUT-ÊTRE. MAIS LES EXPLICATIONS SONT RAPIDEMENT PARTIES DANS TOUTES LES DIRECTIONS. LA PLUS FOLLE, C'EST QUE LES AUTEURS DE L'ATTENTAT NE SERAIENT PAS DES TERRORISTES ÉCOLOS MAIS DES PÊCHEURS JAPONAIS...

— VRAIMENT N'IMPORTE QUOI !

— ILS AURAIENT DÉCIDÉ DE CHASSER LA BALEINE AUX BOMBES NUCLÉAIRES COMME ON PÊCHE À LA DYNAMITE DANS LES LACS. LEUR BUT, EN PLUS DE RÉCUPÉRER DES BALEINES, SERAIT DE PROUVER À QUEL POINT IL EN RESTE DES QUANTITÉS IMPORTANTES... ET QUE LA SUPPOSÉE DISPARITION DE L'ESPÈCE EST UN COMLOT DES OCCIDENTAUX POUR LEUR IMPOSER DES QUOTAS !

Montréal, 20h04

La réunion du conseil d'administration promettait d'être intéressante. À l'ordre du jour, il y avait l'offre d'achat déposée par AquaTotal Fund Management.

En attendant le début de la réunion, Julien Boileau, le trésorier d'Akwavie, discutait avec la veuve du président.

— Vous n'étiez pas obligée de venir, dit-il. Les gens auraient compris.

— Je veux en finir au plus vite.

— Je ne vous laisserai pas tomber. Nous allons poursuivre l'œuvre de Gabriel.

— Vous croyez que cela en vaut la peine ?

— Moi aussi, j'ai subi des pressions. Mais il n'est pas question que je cède.

Ariane Auclair le regarda un long moment.

— Vous avez peut-être raison, finit-elle par dire. Mais moi, je veux mettre tout ça derrière moi. Il faut que je pense aux enfants.

— Vous allez voter pour la proposition !

Boileau semblait estomaqué.

— Je vais voter pour me bâtir une nouvelle vie.

Puis elle ajouta, voyant l'air déconfit de Boileau :

— D'un point de vue strictement financier, l'affaire est une chance unique pour les petits actionnaires. AquaTotal achète les actions soixante-cinq pour cent au-dessus de leur valeur.

Boileau paraissait hésitant.

— Si vous croyez que c'est ce qu'il faut faire...

Secrètement, il était ravi. Un vote positif du conseil d'administration

d'Akwavie se traduirait, à terme, par sa nomination au poste de vice-président exécutif de l'entreprise. Le responsable d'AquaTotal, qui l'avait rencontré la veille, le lui avait assuré.

Fond de l'océan, 1h19

Claudia se réveilla dans une chambre dont l'un des murs était une paroi de verre. De l'autre côté de la paroi, c'était l'océan.

Son regard se perdit un instant dans le paysage marin. Des lumières avaient été aménagées sur une centaine de mètres au fond de la mer pour élargir le champ de visibilité. On aurait dit un aménagement paysager... Une sorte d'aquarium grandeur nature.

Un instant, elle se demanda si c'était un effet visuel. Si la fenêtre était un écran géant. Puis elle se dit qu'on avait dû la changer de pièce. Elle se rappela alors s'être sentie perdre conscience. Avoir eu peur de mourir.

Au moins, elle était en vie.

À l'extérieur, le paysage était très différent de ce qu'elle avait vu à travers le petit hublot de l'autre pièce. L'avait-on amenée ailleurs?... Si oui, comment l'avait-on transportée là ? En sous-marin ? Si c'était le cas, cela voulait dire qu'elle avait été inconsciente assez longtemps...

À sa gauche, le visage ironique d'une femme aux yeux bleus s'afficha sur l'écran de télé incrusté dans le mur.

— À votre place, dit la femme, je ne penserais pas à m'évader. À moins que vous ayez des capacités exceptionnelles pour la plongée en eaux profondes. Et même là...

Malgré le côté en apparence désespéré de la situation, Claudia tâcha de ne pas réagir et de paraître maîtresse d'elle-même.

La femme poursuivit sur le même ton ironique.

— Si vous tentez quoi que ce soit, la cloison vitrée de cette pièce s'abaissera d'un centimètre. Pour avoir vu votre collègue aux prises avec le même problème, vous pouvez facilement imaginer ce qui se produira.

Le sourire s'accrut un moment, puis l'écran s'éteignit, laissant Claudia sans exutoire pour évacuer la rage qui bouillait en elle.

LCN, 21h34

... DES INVESTISSEMENTS MAJEURS. LES PERTES S'ÉLÈVERAIENT À PLUS DE CINQUANTE POUR CENT, CE QUI SIGNIFIE QUE LA MOITIÉ DE L'EAU POTABLE DISPARAÎT DANS LE SOL AVANT DE SE RENDRE AUX USAGERS. UNE REMISE EN ÉTAT DU RÉSEAU COÛTERAIT AU BAS MOT ENTRE DIX MILLIARDS VIRGULE SIX ET SEIZE MILLIARDS VIRGULE UN. POUR DISCUTER DE CETTE QUESTION AVEC NOUS, LE PROFESSEUR...

Drummondville, 22h13

Dominique regardait CNN. Un reporter y expliquait depuis plusieurs minutes, entrevues d'experts à l'appui, que la menace terroriste de faire exploser des bombes atomiques aux deux pôles constituait un danger négligeable. Bien sûr, ça n'avait rien de réjouissant quant à la pollution des océans, mais ça ne représentait en aucune façon une menace pour le réchauffement de la planète.

C'EST COMME SI ON METTAIT DEUX OU TROIS BLOCS DE GLACE
DANS LE RÉSERVOIR D'EAU DE LA VILLE DE NEW YORK.

C'était donc la ligne officielle, songea Dominique. On tenait pour acquis que les explosions auraient lieu et on se dépêchait de banaliser l'événement. Sauf que toutes les études sérieuses parlaient de la fragilité de l'Antarctique ouest et de l'accélération importante de la fonte de l'Arctique.

Quel rapport y avait-il entre ces résultats et les manœuvres des multinationales pour constituer un monopole sur l'eau ? Le seul point commun, c'était l'eau... À Montréal, il y avait aussi le savant disparu qui s'occupait de désalinisation. Encore l'eau !

Rien de tout cela n'avait de cohérence. Pour quelle raison quelqu'un qui chercherait à prendre le contrôle du traitement et de la distribution de l'eau s'en prendrait-il à la glace des pôles ? Pour faire monter le niveau de la mer ?... Quelle en serait l'utilité ?

Que des écoterroristes veuillent sensibiliser les gens au réchauffement de la planète, la chose allait de soi. Qu'ils provoquent des catastrophes pour le faire, c'était plausible. Mais quel rapport y avait-il avec les multinationales ? S'agissait-il d'événements sans rapport ?... Si oui, c'était la théorie de Blunt et de Poitras qui prenait l'eau.

D'un autre côté, comment un groupe terroriste pouvait-il avoir les moyens de mobiliser deux sous-marins porteurs d'engins nucléaires ? Il fallait qu'ils disposent de sommes considérables ou de collaborateurs à un niveau hiérarchique élevé dans la marine.

Dominique fut tirée de ses pensées par l'arrivée de F, qui semblait particulièrement préoccupée.

— Toujours pas de nouvelles de Kim ? demanda-t-elle.

— Non.

Un air de contrariété passa sur le visage de F.

— Je n'aime pas ça, dit-elle. Elle est capable de tenter de la libérer sans attendre l'équipe de monsieur Claude.

— Seule ?

F fit un geste d'impuissance.

— Tu sais comment elle est...

Puis, elle s'efforça de paraître plus sereine.

— Monsieur Claude m'a informée qu'il avait trouvé une équipe, dit-elle. Ils vont partir dans quelques heures pour la Normandie.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

— Si tu réussis à joindre Kim, dis-lui que les renforts sont sur le point

d'arriver.

Sur ce, elle retourna s'enfermer dans son bureau.

Jour - 4

Normandie, 11h29

À l'arrière de la limousine, monsieur Claude relisait les informations que F lui avait transmises. En plus des coordonnées de l'endroit où s'était produit le kidnapping, il y avait plusieurs photos satellite des lieux ainsi que la photo des deux agentes. Aucune des deux ne lui était complètement inconnue. Avec leurs nouveaux visages, il aurait cependant eu de la difficulté à les reconnaître.

Pour l'accompagner, il avait choisi deux de ses anciens collaborateurs, maintenant retirés du service, qui avaient fondé une agence privée : enquêtes, surveillance, protection rapprochée, installation d'équipements de sécurité... Il fallait bien qu'ils occupent leur journée !

Les deux étaient à l'avant. Sébastien conduisait, gardant un œil sur le système de navigation GPS, pendant que Lambert consultait Internet sur son ordinateur portable, à la recherche de tout ce qu'il pouvait apprendre sur les environs de l'endroit où la femme avait été enlevée.

Comme au bon vieux temps, songea monsieur Claude. Sauf qu'à l'époque où il dirigeait la DGSE, il ne se serait pas impliqué d'aussi près dans une opération.

— On devrait arriver dans une heure seize minutes, fit la voix de Sébastien à travers le micro.

— Bien.

Les choses avaient décidément changé. Auparavant, l'Institut n'aurait pas fait appel à un ancien contact retraité pour récupérer un de ses agents. Ils devaient vraiment être à court de personnel... Pourtant, l'information qu'il avait reçue sur les réseaux européens de pédophilie suggérait que l'organisation avait encore les moyens d'être efficace.

Il y avait également cette rumeur selon laquelle ce seraient d'anciens agents de l'Institut qui auraient « donné » aux Américains le réseau mondial de trafic de drogue qu'ils étaient en train de démanteler...

En France aussi, les choses avaient changé. La Direction de la sécurité du territoire et les Renseignements généraux venaient d'être fusionnés à l'intérieur d'une agence à l'américaine : la Direction centrale du renseignement intérieur. Dans les corridors des ministères, on parlait maintenant d'une nouvelle fusion : après la DST et les RG, c'était la DGSE qui était dans la ligne de mire. Les technocrates songeaient à la faire avaler par la nouvelle DCRI pour créer une super agence. Au minimum, on évoquait un organisme de coordination qui les chapeauterait.

Alors que partout on parlait de mondialisation, de fusion, l'Institut, de son côté, semblait avoir opté pour la réduction des effectifs, les interventions

restreintes, les collaborations ponctuelles...

Toute la question était de savoir si c'était par choix ou si c'était parce que ses effectifs avaient été décimés. S'il parvenait à récupérer les deux agentes, il essaierait d'en savoir plus. Sans procéder à un interrogatoire formel, bien sûr. Mais le sort de l'Institut l'intriguait.

Brossard, 7h04

En sortant de chez lui, Théberge se heurta à Cabana, qui l'attendait, debout devant sa voiture.

— Vous n'avez rien d'autre à faire ? grogna Théberge.

— C'est vrai, la rumeur que vous allez démissionner ?

— Les journalistes sont supposés rapporter les faits, Cabana. Pas les inventer.

— Je n'invente rien : je vérifie une information qui circule sur le Net. C'est sur *lesvraiesinfos.ru*.

— Vous devriez vous en tenir aux vraies infos point final.

À cet instant, l'œil de Théberge fut attiré par un mouvement dans une automobile garée de l'autre côté de la rue : par la fenêtre de la portière du conducteur, une caméra était braquée sur lui.

Théberge se tourna vers Cabana, furieux.

— Parce qu'en plus vous vous lancez dans la photo subreptice et l'invasion sournoise de la vie privée !

Tout en riant, Cabana s'empessa de se disculper.

— Désolé, inspecteur : je n'ai rien à voir là-dedans.

Théberge le regarda, puis regarda de l'autre côté de la rue, où la caméra continuait d'être fixée sur lui.

— C'est qui, alors ?

— Probablement quelqu'un de HEX-TV.

Théberge ne semblait pas convaincu.

— Il va falloir vous habituer, reprit Cabana. Vous êtes maintenant une vedette. Vous avez un devoir d'image envers votre public.

— C'est quoi, cette nouvelle folie-là ?

— À votre place, j'engagerais un agent et je consulterais un conseiller en image. Vous n'avez pas idée de votre potentiel médiatique. C'est une question de jours avant qu'un groupe de paparazzis vous suive partout...

Théberge resta un moment sans voix. Puis il se tourna vers la voiture garée de l'autre côté de la rue et marcha d'un pas décidé vers elle. Le caméraman se dépêcha de remonter la vitre de la portière et démarra sans attendre son arrivée.

RDI, 7h07

... AQUATOTAL FUND MANAGEMENT ANNONCE QU'ELLE BONIFIE DE DEUX DOLLARS SON OFFRE SUR AQUAPRO WATER CONDITIONING. QUALIFIANT SA PROPOSITION DE GÉNÉREUSE,

LE PORTE-PAROLE D'AQUATOTAL A DÉCLARÉ NE PAS VOULOIR PROFITER DES DIFFICULTÉS TEMPORAIRES DE L'ENTREPRISE POUR FLOUER SES ACTIONNAIRES. LA COMPAGNIE SE CONFORME AINSI AUX PRINCIPES DU CAPITALISME HUMANITAIRE PRÔNÉ PAR L'AME.

LE PORTE-PAROLE DU FONDS D'INVESTISSEMENT A ÉGALEMENT ANNONCÉ QU'IL SERAIT IMPLIQUÉ DANS LES PROCHAINES NÉGOCIATIONS ENTRE TERRE-NEUVE ET LES ÉTATS-UNIS RELATIVES À L'EXPORTATION DE L'EAU DU LABRADOR...

Montréal, café Chez Margot, 7h26

Théberge entra dans le café, salua le mari de Margot en passant derrière le comptoir et se dirigea vers la cuisine. Crépeau l'y attendait en prenant un café avec Margot.

— Merci, fit Théberge en s'adressant à Margot. Je suis désolé de vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas, dit-elle en se levant. Je vais aller voir la tête que va faire le journaliste en réalisant que vous n'êtes pas dans la salle.

Elle disparut par la porte qui menait au café.

— Alors ? demanda Crépeau. C'est quoi, le mystère ?

— Le PM et le maire ont décidé de faire le ménage au SPVM.

— C'est bien, on va avoir plus de temps pour jouer aux quilles.

— Toi, peut-être. Pas moi...

Crépeau se contenta de regarder Théberge, intrigué. Il suffisait de lui laisser le temps : l'explication finirait par venir.

— J'ai parlé à Morne, hier soir. Le PM a décidé qu'il en avait assez de moi. Alors, en bonne logique, il a décidé que c'est toi qu'il fallait virer.

Il lui raconta ensuite sa discussion avec Morne.

— Je voulais t'en parler le plus vite possible, conclut-il, pour qu'on ait le temps de penser à ce qu'on va faire.

— Et toi, ils veulent que tu restes...

— Ils ont besoin d'un bouc émissaire en réserve, au cas où les choses tourneraient mal.

Crépeau resta silencieux un moment. Puis il prit une gorgée de café comme pour ponctuer la décision qu'il venait de prendre.

— C'est simple : on va démissionner tous les deux. Immédiatement.

— Il y a une attrape : si on accepte de négocier, on peut espérer un délai d'un ou deux mois entre l'annonce officielle et le moment de ton départ. Ils sont prêts à trouver un arrangement pour que tu sauves la face... Morne a parlé de relever de nouveaux défis.

— Wow !

— Nous, ça nous donne du temps pour préparer la transition, pour nous assurer que la nouvelle nomination ne cause pas trop de dégâts... Mais si on refuse, il n'y a pas d'arrangement qui tienne. Pas question non plus de

démission. C'est un congédiement.

— On dirait qu'on n'a pas beaucoup de choix. Mais toi, rester, tu sais ce que ça veut dire...

— Ça veut dire un nouveau directeur qui vient du civil.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

— Ce n'est pas qu'il vienne du civil qui me dérange : c'est qu'il vienne des rangs des contributeurs du parti au pouvoir... Ou du club des sous-ministres qui sont du bon bord.

Ils furent interrompus par la sonnerie du portable de Crépeau.

Ce dernier écouta pendant près d'une minute, ponctuant son écoute de monosyllabes sporadiques, puis il coupa la communication.

— Ils ont retrouvé un des disparus, dit-il.

Shanghai, 20h19

Hurt appuya le canon du fusil sur le cercle qu'il avait découpé dans la vitre de la fenêtre et donna un petit coup sec sur le bout de la crosse. Le verre céda et le canon s'enfonça d'un pouce dans le trou. Un petit chuintement se fit entendre : l'air de la pièce se précipitait à l'extérieur en s'infiltrant dans l'interstice entre le canon et la vitre. Hurt prit la canette de mousse d'uréthane qu'il avait déposée sur le bord de la fenêtre et il en mit tout le tour du canon de manière à couper l'appel d'air.

La précaution était probablement inutile, mais comme certains édifices étaient équipés de dispositifs d'alarme qui détectaient les dépressurisations causées par le bris des fenêtres...

Par la lunette du fusil, Hurt voyait l'immense plat de cristal rempli de fruits qui occupait le centre de la table. Les dirigeants du Parti qui assistaient à la réunion avaient dû utiliser leur influence pour avoir l'usage exclusif de la terrasse pendant toute la soirée. À part la table où festoyait la nouvelle direction de Meat Shop, l'endroit était désert.

Hurt modifia la focale pour voir l'ensemble des convives et il les compta. Il en manquait un.

Mais il ne pouvait pas attendre indéfiniment. Il aurait préféré les éliminer tous, mais si un seul survivait, le réseau avait peu de chances de se rétablir. Bien sûr, d'autres réseaux apparaîtraient ailleurs. Pour combler le vide. Satisfaire la demande. En toute logique, c'est à la demande qu'il aurait dû s'attaquer. Ce sont tous les demandeurs d'organes illégaux et de prostitution infantile qu'il aurait dû éliminer. Le Vieux le lui avait déjà fait remarquer. Mais il ne pouvait pas prendre entre ses mains le sort de la planète. Le Consortium, par contre, était la cause première de la mort de ses enfants...

Il fixa la mire sur le vase de cristal, ralentit sa respiration et s'efforça de faire le calme en lui.

Puis il appuya sur la détente.

Quand la balle explosive fracassa l'énorme vase, la nitroglycérine dissimulée à l'intérieur du cristal explosa. Les éclats de verre et les débris de

la table tuèrent sur le coup les membres de la réunion.

Hurt retira lentement le canon du fusil, boucha le trou dans la vitre, démontra son arme, la rangea dans sa mallette de transport et se rendit à la deuxième chambre qu'il avait louée, de l'autre côté de l'hôtel.

Il ne servait à rien de se précipiter. Il se passerait plusieurs heures avant qu'on s'avise de chercher un tireur. L'attentat aurait toutes les apparences d'avoir été perpétré avec une bombe.

Après avoir dissimulé la mallette de transport de l'arme à l'intérieur de la base du lit de la chambre, il prit ses bagages et descendit dans le hall d'entrée de l'hôtel, où il paya sa note. Il demanda ensuite le taxi qu'il avait réservé pour se rendre à l'aéroport. Puis il regarda sa montre. L'avion pour Xian partait dans un peu moins de trois heures.

Outremont, 8h37

Théberge parcourut des yeux le vestibule de la résidence où il venait d'entrer. C'était de toute évidence une maison qu'il n'aurait jamais les moyens de se payer.

— Le président d'Aquapro Water Conditioning qui était disparu, s'empessa d'expliquer un policier en uniforme. André Lassonde... Il est dans un drôle d'état.

Il fit un geste en direction du salon sur lequel donnaient les portes françaises, à leur gauche.

Au fond de la pièce, quelqu'un examinait un corps étendu sur un divan. Théberge reconnut Pamphyle et se dirigea vers lui. En le voyant arriver, celui-ci se redressa.

— Il a été trouvé comme ça ? demanda Théberge en regardant le cadavre.

— Par la personne qui vient faire le ménage une fois par semaine, répondit le policier en uniforme. Sa femme et ses enfants sont en voyage en Europe.

Le corps avait l'air d'une momie. Théberge se rappela celle qui était exposée dans le petit musée du collège où il avait fait ses études secondaires.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? demanda-t-il.

— Il a manqué d'eau, répondit simplement Pamphyle.

— Vraiment ? répliqua Théberge, simulant l'étonnement le plus total. Ça prend combien de temps pour que quelqu'un devienne comme ça ?

— Ça dépend des moyens dont on dispose. Je vais en parler dans mon rapport.

Pamphyle prit son manteau, qu'il avait déposé sur une causeuse, et s'éloigna. Théberge s'assit et regarda longuement le corps momifié. La peau parcheminée avait acquis une couleur grise.

— Tu pars deux mois, dit Théberge, et quand on te retrouve, t'as l'air d'avoir vieilli de trois siècles. Sauf ton linge ; on dirait que tu viens de l'acheter. C'est quand même pas banal. Si tu veux qu'on trouve qui t'a fait ça, il va falloir que tu m'aides...

Théberge garda le silence pendant un long moment, détaillant du regard le

corps de la momie, se penchant et se relevant pour l'examiner sous tous les angles.

— Tu sais ce qui m'intrigue le plus ? dit-il finalement. Ce n'est même pas comment on t'a fait ça. C'est pourquoi ils ont voulu qu'on te trouve.

Fécamp, 14h48

Monsieur Claude avait pris ses quartiers au Château de Sassetot, où il avait loué la dernière chambre double disponible. De là, il était en contact continu avec ses deux agents : Lambert Baucherel et Sébastien Nagat. Par les caméras et les micros intégrés à leurs vêtements, il pouvait voir et entendre ce qu'ils voyaient et entendaient.

Une oreillette permettait aux deux agents de l'entendre en direct.

Pour le moment, les deux agents attendaient dans la limousine. Le véhicule était garé le long de la route. Cinquante-trois minutes plus tôt, ils étaient passés devant la petite maison où Claudia avait disparu.

Kim, l'agente de l'Institut, ne s'était toujours pas manifestée. Peut-être avait-elle eu un empêchement. Il ne servait à rien de continuer à attendre.

— Allez-y, fit la voix de monsieur Claude.

Les deux agents sortirent de la limousine et se dirigèrent vers la petite maison. Chacun avait un sac à dos qui contenait une panoplie de matériel d'urgence. Quatorze minutes plus tard, après avoir pris soin de coincer la trappe pour éviter qu'elle se referme complètement, ils amorçaient leur descente dans le puits.

Ils firent ensuite de même avec la porte qui ouvrait sur le boyau de verre.

Quelques instants plus tard, ils regardaient le corps de Kim, immobile au centre de la pièce de verre remplie d'eau.

Dans sa chambre d'hôtel, monsieur Claude regarda un moment sur son portable ce qu'il voyait par le truchement de la caméra de Sébastien, puis il leur donna l'ordre de remonter.

Il ferma ensuite le micro qui le reliait aux deux agents et il cliqua sur l'icône qui affichait une photo de femme. Il s'agissait de celle qu'il avait connue autrefois sous le nom de madame Ogilvy.

HEX-Radio, 9h22

... À L'ANTENNE DE HEX-RADIO, LA RADIO DES VRAIES NOUVELLES ! AUJOURD'HUI, TOUT LE MONDE EN PARLE : DES TERRORISTES MENACENT DE FAIRE SAUTER LE PÈRE NOËL. IL Y AURAIT UN SOUS-MARIN AU PÔLE NORD. IL SERAIT PRÊT À FAIRE EXPLOSER DES BOMBES ATOMIQUES SOUS LA COUCHE DE GLACE. PARAÎT QUE C'EST ASSEZ POUR CASSER LA BANQUISE ET ENVOYER UN PAQUET D'ICEBERGS DANS L'ATLANTIQUE... ON VA AVOIR DROIT À DES *remakes* DU *Titanic* !...

Drummondville, 9h25

F avait suivi en temps réel, en même temps que monsieur Claude, la progression des deux agents. Quand elle avait aperçu le corps au milieu de la cage de verre remplie d'eau, elle avait tout de suite compris qu'une de ses agentes était morte.

Puis la caméra s'était approchée, révélant le visage de Kim. Claudia avait-elle subi le même sort ? Impossible de le savoir pour le moment.

Monsieur Claude avait alors donné à ses agents l'ordre de se retirer.

— Vous avez raison, avait dit F. Ils n'ont pas assez d'équipement.

— Il faut voir quel type d'installation ils ont là-dessous.

— Si jamais cela était nécessaire, auriez-vous le personnel pour y aller ?

— Je peux me débrouiller.

— Bien. Je vous reviens sur ça rapidement. En attendant, est-ce que vous pouvez vous occuper de récupérer leur matériel ?

— Bien sûr.

Après avoir donné à monsieur Claude les indications nécessaires pour retrouver la voiture de Claudia et la chambre que Kim avait louée, F ferma l'écran et se mit le visage dans les mains.

Kim était morte. Claudia disparue. Peut-être morte elle aussi.

Ce n'était pas la première fois qu'elle perdait un agent. Mais rarement une perte l'avait autant touchée. Et il y avait Dominique... Un instant, elle se demanda si elle n'avait pas commis une erreur en la laissant décider de l'opération. La nouvelle la dévasterait...

Puis elle se dit qu'il n'y avait pas de façon de se préparer à ce genre de situation. Il fallait une première fois. Et c'était seulement à partir de là qu'on pouvait se construire une sorte de carapace.

Bien sûr, ce n'était jamais totalement efficace. Mais ça permettait de continuer.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Dominique, qui s'était encadrée dans la porte du bureau.

— Kim est morte.

Montréal, 9h51

L'homme avait de grosses lunettes de corne noire, des cheveux bouclés noirs, ainsi que d'épais sourcils en broussaille et une moustache du même noir intense.

— Marcus Harp, dit-il après que Prose lui eut ouvert la porte. Je peux entrer ?

Puis, sans attendre la réponse, il avança dans le couloir de l'entrée.

— Vous avez déjà rencontré un de mes collègues, dit-il. Jeremy Dubois...

Prose mit quelques secondes à se souvenir du sosie maladroît de Warhol.

— En partant, reprit Harp, mon collègue vous avait accordé un certain temps pour réfléchir. Je suis venu recueillir votre réponse.

— Je n'ai toujours pas changé d'idée.

— Voici donc venue l'heure du regret !

— Je ne regrette rien. Même que j'apprécierais un peu d'anonymat.

— Je sais. Vous avez préféré refuser la proposition de mon collègue.

Résultat : vous n'êtes pas connu pour les bonnes raisons...

— Que voulez-vous dire ?

Harp ignore l'intervention de Prose.

— Je vous pose la question pour la dernière fois : êtes-vous disposé à accepter notre offre ?

— Qu'est-ce que ça prend pour que vous compreniez ? Je ne suis pas intéressé !

— C'est ce que je craignais. Vous avez besoin d'encore un peu de pédagogie... Eh bien, puisque c'est comme ça !

Harp sortit un pistolet de sa poche et le braqua sur Prose.

— Vous êtes un homme raisonnable, dit-il. Je suis certain qu'il y a moyen de s'entendre. Vous allez donc me suivre.

— Mais...

— Croyez-moi, ce serait à regret que j'appuierais sur la gâchette. Ne me forcez pas à mettre un terme prématuré à votre œuvre.

Dix minutes plus tard, Harp roulait en direction de l'est. Sur le plancher de la fourgonnette noire, derrière lui, Prose n'était plus en état de lui créer de problèmes.

— Vous connaissez bien le fleuve ? demanda négligemment Harp sans attendre de réponse.

New York, 10h17

L'officier de police Irving Stone croyait que c'était un appel de routine : quelqu'un avait trouvé un cadavre et il appelait les policiers pour qu'ils viennent le chercher. Sa seule préoccupation concernait le moment du décès : il souhaitait que la mort soit récente pour que l'odeur ne soit pas trop forte.

Quand il aperçut le mort, il comprit qu'il n'avait pas à se soucier de l'odeur. Le corps était assis sur une chaise à l'intérieur d'un bloc de glace. Dans la main, il tenait un bout de bois en haut duquel était fixée une pancarte.

La pancarte surplombait le bloc de glace. On pouvait y lire, en titre :

Le réchauffement de la planète vous laisse-t-il de glace ?

Au-dessous, quelques phrases suivaient la question :

Les gouvernements refusent de prendre la menace au sérieux ; ils refusent d'en parler et ils cachent l'information. Le public continue à conduire des Hummer et boude les transports en commun. Les entreprises font une véritable débauche d'emballages et privilégient les produits jetables. Il est maintenant trop tard : le déluge est en marche.

— C'est quoi, cette folie-là ? ne put s'empêcher de demander l'officier de police.

Une heure plus tard, il avait compris que c'était une folie qu'il convenait de prendre au sérieux. Il était enfermé depuis une demi-heure avec deux représentants du FBI et ils attendaient l'arrivée d'un agent de la NSA pour commencer le *debriefing*.

Québec, Assemblée nationale, 10h38

Le député Louis Lacombe était responsable du dossier de la sécurité publique pour l'opposition. Quand il se leva, c'est avec la certitude que ses questions lui assureraient une bonne couverture dans les médias.

— Monsieur le Président, ma question s'adresse au ministre de la Sécurité publique. Je voudrais savoir s'il est exact que le réseau de distribution d'eau potable de Montréal n'est pas fiable, comme on se prépare à l'annoncer dans les médias, et que la sécurité de la population est en danger.

— Monsieur le Président, le député de Lévis-Rabaska se fait une spécialité de poser des questions alarmistes qui n'ont aucun fondement. Je peux vous assurer que personne ne manque d'eau à Montréal.

— Question complémentaire, monsieur le Président. Le ministre confirme-t-il les informations selon lesquelles son réseau fiable a des pertes de l'ordre de cinquante-trois pour cent ? Confirme-t-il qu'il faudrait au moins une dizaine de milliards pour le réparer – ce qui est trois fois supérieur aux chiffres avancés par le ministère ? Est-il vrai que le gouvernement envisage de reporter après les élections le moment de prendre une décision sur l'ensemble du dossier ?

— Le député de Lévis-Rabaska n'a pas écouté ma réponse, monsieur le Président. Le réseau est performant et personne ne manque d'eau. Je pense que c'est le député de Lévis-Rabaska qui pense à ses élections et qui essaie de se « mettre sur la map » parce que son parti prend l'eau.

Des rires et des applaudissements éclatèrent en provenance des banquettes du parti ministériel, entrecoupés de huées venant de celles de l'opposition.

— Question additionnelle, monsieur le Président. Est-il exact qu'on a laissé nos infrastructures se dégrader au point que tout retard multipliera les coûts tout en mettant la santé de la population en péril ? Est-il exact qu'il faut maintenant les reconstruire à neuf et que nous n'avons pas les moyens de le faire ?

— Monsieur le Président, le député de Lévis-Rabaska voudrait que je divulgue de l'information stratégique sur l'état de nos infrastructures et sur leur besoin de rénovation. Ce serait irresponsable ! On n'a qu'à penser à la cote de crédit de la province ou aux futures négociations avec les entrepreneurs pour la mise à niveau du réseau... Sans parler des terroristes !

— Pas besoin de terroristes pour détruire le pays : le gouvernement est

capable de s'en occuper tout seul !

Des protestations et des huées se firent entendre en provenance des banquettes du parti au pouvoir. Le président se leva de son siège.

— À l'ordre !... À l'ordre !... La parole est au ministre de la Sécurité publique.

— Monsieur le Président, pour clore cette discussion, je dirais que mon gouvernement est conscient que l'eau n'est pas un bien inépuisable, que ce bien a une valeur planétaire croissante à cause de sa rareté et qu'il convient d'en rationaliser la gestion dans un juste équilibre entre la satisfaction des besoins des citoyens et la saisie des possibilités d'enrichissement collectif qui sont offertes. Car, en fin de compte, c'est la population qui en bénéficiera.

— Tout ce que vous voulez, c'est faire faire de l'argent à vos petits amis et aux multinationales qui vous financent ! Vous êtes comme le gouvernement américain !

— Monsieur le Président, il y a une limite à se laisser insulter !

Le tumulte reprit de plus belle. Le président se leva de nouveau.

— À l'ordre !... À l'ordre !

— Je vous mets au défi de répéter ça en dehors de la Chambre !

— Ça vous insulte qu'on vous compare au gouvernement américain ?

— À l'ordre !

Lyon, 17h44

Maggie McGuinty regardait l'eau monter à l'intérieur de la boîte de verre. Au début, elle avait songé à utiliser un cylindre, mais la paroi déformait les images qu'enregistraient les trois caméras.

À l'intérieur de la boîte, Ettore Vidal avait le visage relevé vers le plafond. Même s'il se tenait sur le bout des pieds, il avait de l'eau jusqu'au bord des lèvres.

Un filet d'eau continuait de lui tomber sur le front.

— Si vous ne voulez pas périr noyé, dit Maggie McGuinty, il faut que vous buviez l'eau à mesure qu'elle tombe.

Ses paroles étaient transmises à Vidal par un haut-parleur fixé au plafond de la boîte. Ce dernier cria une réponse, mais McGuinty n'entendit que des sons diffus.

— Je ne peux pas vous entendre, dit-elle. Il n'y a pas de micro dans la boîte. De toute façon, ce que vous dites ne peut rien changer. Vous avez fait un choix, vous devez l'assumer.

Comme la plupart des savants, Vidal était un grand naïf. Il ne l'avait pas crue quand elle lui avait dit qu'elle allait le noyer s'il refusait son offre. Ça n'entrait pas dans sa représentation du monde qu'on puisse tuer un savant parce qu'il refusait un travail.

Il en avait encore pour cinq minutes. Tout au plus.

Pendant que les trois caméras enregistraient ses derniers moments sous différents angles, McGuinty rédigeait à l'ordinateur le texte qui

accompagnerait la vidéo.

Le titre de cette œuvre serait *Le Baptême de l'eau*. Elle la mettrait en ligne au plus tard le lendemain. En attendant l'exposition finale, ce serait une première pour ceux qui étaient membres des Dégustateurs d'agonies.

Le texte d'accompagnement développerait le thème de la mort initiatique, de l'eau qui purifie le néophyte des croyances de son existence antérieure pour le faire accéder à un nouveau registre de certitudes. Des certitudes basées sur la conscience de sa mort.

Dans le coin de son écran, une vignette lui permettait de surveiller les derniers efforts de Vidal. Quand il abandonna et se laissa sombrer, elle attendit qu'il ait perdu conscience puis elle appuya sur un bouton qui déclencha la vidange accélérée de la boîte.

Une fois vidée, la boîte s'ouvrit par un de ses côtés. McGuinty tira Vidal à elle. Puis, sans dénouer les liens qui lui entravaient les chevilles et lui maintenaient les bras le long du corps, elle entreprit les manœuvres de réanimation.

Ce fut l'affaire de moins d'une minute.

— Alors ? lui demanda McGuinty. Vous avez vu le tunnel ?

— Non.

— Dommage. On dit que c'est une expérience merveilleuse. Mais vous allez pouvoir vous reprendre.

— Pourquoi vous faites ça ?

— Ce n'est pas moi, c'est vous qui avez pris la décision. Je vous ai expliqué les conséquences et vous avez fait votre choix.

— D'accord... j'accepte tout ce que vous voulez.

— Il est trop tard. La vie n'est pas une expérience de laboratoire qu'on peut recommencer aussi souvent qu'on veut.

Elle repoussa Vidal dans la boîte malgré ses protestations, l'aida à se mettre debout et referma le côté pour rendre la boîte étanche.

— Cette fois, dit-elle, il faut que vous teniez deux minutes de plus.

Montréal, 12h09

L'homme que Prose connaissait sous le nom de Marcus Harp lui avait ligoté les mains derrière le dos. Il lui avait attaché les chevilles avec une ceinture et lui avait saucissonné le corps des pieds à la poitrine avec une grosse corde.

— Pour vous tenir au chaud, avait-il dit.

Le trajet avait duré une trentaine de minutes, ponctué par les protestations occasionnelles de Prose lorsque sa tête cognait contre le plancher à cause des secousses du véhicule.

— Terminus, dit Harp en ouvrant la porte arrière de la fourgonnette.

Il transféra le corps saucissonné de Prose dans le fond d'une chaloupe.

— C'est ici que vous allez me noyer ? demanda Prose en apercevant le fleuve.

Il était surpris du curieux détachement qu'il ressentait. Comme s'il n'avait pas encore intériorisé le côté horrible de la situation.

— Vous allez seulement faire un voyage... Les voyages forment la jeunesse !

À l'aide d'une embarcation motorisée, il tira la chaloupe vers la partie du fleuve où le courant était le plus fort. Puis il éteignit le moteur.

— Il me reste quelques questions à vous poser, reprit Harp. Qu'est-ce que mademoiselle Jannequin vous a dit de ses recherches chez BioLife ?

Prose hésita sur la réponse à donner. Mais il savait qu'il devait répondre. Plus la conversation se prolongeait, plus ça retardait le moment de son exécution. Peut-être même tout cela n'était-il qu'une mise en scène pour l'amener à parler...

— Rien de particulier, répondit-il. Seulement ce qu'on peut savoir en allant sur Internet.

— C'est-à-dire ?

— Qu'ils travaillaient à mettre au point un nettoyeur génétique.

Harp passa son doigt sur son sourcil droit, comme s'il voulait s'assurer qu'il soit bien collé.

— Ce que vous écriviez sur votre blogue, demanda-t-il, vous en parliez avec elle ?

— Parfois.

— Est-ce qu'elle s'intéressait de façon particulière à Tremblant ?

— Vous parlez du domaine touristique ?

— Celui sur lequel vous avez écrit un texte.

— Non... Pourquoi elle se serait intéressée à Tremblant ?

La surprise de Prose ne trompait pas. Il était clair que son intérêt pour Tremblant ne venait pas de Jannequin... Ce serait donc une coïncidence qu'il se soit intéressé à Tremblant et qu'il ait connu Jannequin ?

Aux yeux de Harp, les coïncidences étaient des événements dont l'indice de réalité était toujours questionnable... Et puis, ça n'expliquait pas l'intérêt de Prose pour Tremblant.

— La chaîne des paradis, demanda-t-il après un moment, c'est une idée qui vient d'où ?

Prose répondit du mieux qu'il pouvait à toutes les questions de Harp. Quelques minutes plus tard, ce dernier détachait la corde qui retenait la chaloupe à l'embarcation motorisée.

— Soyez économe de vos forces, dit-il. Le voyage peut être long !

HEX-Radio, 13h11

... ON NE PEUT MÊME PAS FAIRE CONFIANCE À L'EAU QU'ON BOIT DANS LES RESTAURANTS. FAUT CROIRE QUE NOS FONFONCTIONNAIRES SYNDI-CÂLISS ONT PAS LE TEMPS DE FAIRE L'INSPECTION DES RESTAURANTS. SONT TROP OCCUPÉS À ENCAISSER LEURS CHÈQUES DE PAIE ET À REGARDER MONTER

LEURS REER. HUIT, CALVAIRE ! HUIT CLIENTS EMPOISONNÉS DANS DES RESTAURANTS DIFFÉRENTS. TROIS AUX SOINS INTENSIFS. ET ÇA, C'EST SEULEMENT CEUX QU'ON CONNAÎT !... JE SAIS PAS CE QUE VOUS EN PENSEZ, VOUS AUTRES, MAIS AVANT QUE JE REMETTE LES PIEDS DANS UN GRAND RESTAURANT... ÇA COMMENCE À FAIRE, DE PAYER POUR SE FAIRE EMPOISONNER ! CE N'EST PAS AUX NOUVELLES GÉNÉRATIONS DE PAYER LE PRIX POUR...

Lyon, 20h19

Vidal était allongé sur la table. McGuinty venait de le réanimer une fois encore. La première noyade avait détruit ses illusions d'immortalité : il avait vraiment cru mourir. La deuxième avait achevé de le briser. Avant la troisième, elle lui avait rappelé que le suicide n'était pas une option. S'il voulait éviter à ses enfants de connaître le même sort, il fallait qu'il tienne. Si jamais, pour quelque raison que ce soit, il se laissait aller à mourir précipitamment, ils subiraient la même mort.

— C'est de la torture.

— C'est employé par les Américains. Or, les Américains ne font pas de torture. Donc, ce n'est pas de la torture.

Pendant qu'elle lui parlait, McGuinty vérifiait les caméras. Avec trois angles différents, il y aurait moyen de faire un montage intéressant. Elle pourrait même tricher un peu en allongeant le temps de la noyade.

— La vraie torture, ce serait le supplice de la goutte d'eau, dit-elle.

Puis elle songea à inclure dans le texte de présentation une remarque qui décrirait l'expérience comme une forme accélérée du supplice de la goutte d'eau. Une version plus rapide, plus adaptée à l'air du temps... Une version qui élimine les temps morts !

Montréal, 14h26

Victor Prose était enveloppé dans une couverture et il continuait de frissonner. Il y avait une demi-heure qu'on l'avait rescapé au milieu du fleuve, toujours ligoté au fond de la chaloupe.

Théberge le regardait, perplexe.

— Il vous a offert d'écrire un livre ?

— La suite de celui que je viens de publier : *Les Taupes frénétiques*. Ça fait plusieurs fois qu'ils me relancent. J'ai toujours refusé. Je ne veux rien savoir de travailler sur commande... La dernière fois, en partant, il m'a averti que je regretterais ma décision. Puis il y a eu le courriel... Je ne pouvais pas me douter que...

— Votre livre, ça parle de quoi ?

— La montée aux extrêmes dans tous les domaines. Comment c'est lié à l'individualisme obsessionnel... au culte du moi.

Théberge souleva les sourcils.

— Est-ce que vous savez pour quelle raison il tient autant à ce que vous écriviez la suite ?

— Il m'a dit qu'il manquait quelque chose au livre. Que je n'abordais pas le point principal : savoir où tout cela nous mène.

Prose fut secoué par un frisson. Théberge demanda au policier qui était à côté de lui d'aller chercher un autre café.

— Vous êtes conscient que la description que vous avez faite de votre agresseur ressemble à un déguisement. Moustache tombante très fournie, sourcils très fournis, chevelure noire épaisse qui descend sur le front, joues et nez rouges, yeux d'un bleu-gris pâle...

— Maintenant que vous le dites...

— Ce sont toutes des caractéristiques très voyantes dont il suffit que la personne se débarrasse pour devenir méconnaissable.

— Ma première impression, en le voyant, a été qu'il ressemblait à un des Marx Brothers. Je n'aurais jamais cru qu'il voulait m'éliminer.

— Je ne pense pas qu'il voulait que vous mouriez.

La déclaration du policier laissa Prose perplexe.

— Vers midi quarante-cinq, nous avons reçu un appel pour nous prévenir qu'une chaloupe avait été aperçue à la dérive sur le fleuve. Qu'il y avait un passager à bord qui semblait en difficulté... Un bon Samaritain qui a refusé de s'identifier.

Sur le visage de Prose, la consternation remplaça la perplexité.

— Mais pourquoi ?

— Peut-être qu'il voulait simplement vous donner un autre avertissement.

— Ça voudrait dire que la prochaine fois...

— Cette personne, vous l'avez rencontrée à combien de reprises ?

— C'était la première fois. Avant, c'était une personne différente. Ou un déguisement différent. Il ressemblait à Andy Warhol.

Théberge resta un moment à réfléchir, comme si la réponse lui avait ouvert des pistes inattendues.

— Tout à l'heure, vous avez parlé de montée aux extrêmes...

— Oui.

— Êtes-vous certain que ces gens sont vraiment intéressés à vous faire publier un livre ?

— Pour des gens qui ne sont pas intéressés, ils sont plutôt insistants.

— Connaissez-vous beaucoup de maisons d'édition qui envoient deux représentants différents voir un auteur ?... Ou encore un même représentant sous deux déguisements ?

— C'est vrai. Ils n'ont jamais dit explicitement qu'ils représentaient une maison d'édition. Seulement qu'ils avaient les moyens de me faire publier quand je le voudrais.

— Et si c'était une couverture ?

— Je ne comprends pas.

— Si c'était une façon de vous approcher, de voir de plus près ce sur quoi vous travaillez sans éveiller votre méfiance ?

— Vous pensez que c'est un genre d'espionnage ?

— Vous avez peut-être inquiété quelqu'un sans vous en apercevoir... Avez-vous effectué des recherches sur des groupes terroristes ?

— *Les Taupes frénétiques* portent surtout sur le terrorisme ordinaire, banal, qui s'installe dans l'ensemble des relations entre les gens. Je ne vois pas ce qui pourrait...

— Terrorisme banal, répéta Théberge, visiblement peu convaincu qu'on puisse juxtaposer les deux termes.

— La terreur constante de ne pas être à la hauteur, de ne pas avoir ce qu'il faut pour survivre, pour se démarquer... la peur de se retrouver seul, d'être congédié et de ne plus trouver d'emploi... d'être malade et de ne pas pouvoir être soigné convenablement... la crainte d'être victime d'une agression dans la rue...

— Vous jouez sur les mots.

— Chaque élément, pris isolément, constitue une simple préoccupation, au pire une inquiétude. Mais l'ensemble induit un état de terreur larvée... Et la conséquence de cette terreur, c'est un repli de l'individu sur lui-même, une fermeture à l'extérieur. Pour échapper à la terreur globale, il se replie sur son travail sans se poser de questions et il se tourne vers la consommation euphorisante.

Théberge le regarda un moment, perplexe.

— On ne peut pas dire que vous tenez vos collègues humains en très haute estime, dit-il finalement.

— Au contraire. Ce n'est pas une question d'individus, c'est une question de logique sociale. Nous sommes tous dans le même bateau. Moi, par exemple, je me replie sur l'écriture.

Un autre silence suivit. Prose semblait épuisé d'avoir parlé aussi longuement.

— On dirait bien que quelqu'un est décidé à vous faire sortir de votre refuge, fit Théberge après un moment.

LVT-News, 15h04

... SUR UN MODE PLUS LÉGER, TOUJOURS AU CHAPITRE DES RUMEURS, UN HOMME ENFERMÉ DANS UN BLOC DE GLACE AURAIT ÉTÉ DÉCOUVERT DANS UNE CHAMBRE D'HÔTEL DE NEW YORK. LE CHEF DE POLICE AURAIT REFUSÉ DE COMMENTER L'ÉVÉNEMENT, DISANT QUE S'IL FALLAIT FAIRE UNE DÉCLARATION OFFICIELLE CHAQUE FOIS QU'ON TROUVAIT QUELQU'UN DE GELÉ DANS LA VILLE...

Après avoir confié Prose aux bons soins de Grondin, Théberge se rendit dans le bureau de Crépeau. Le directeur en titre du SPVM était en train de lire le rapport du médecin légiste sur le cadavre momifié.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda Théberge.

— Pamphyle pense qu'on l'a mis dans une sorte de séchoir.

— Il serait mort depuis combien de temps ?

— Probablement depuis qu'il a disparu.

— Un noyé... un desséché... Tu vois un rapport ?

— S'il y en a un, on a affaire à un esprit singulièrement tordu... Toi, comment ça s'est passé avec Prose ? À ton avis, il a combien de chances d'échapper aux attentats ?

— Ça dépend s'il est vraiment visé.

— Tu penses que c'est un coup monté ?

— Comme coup publicitaire, c'est difficile de trouver mieux... J'ai fait vérifier : depuis qu'il y a le *pool* sur Internet, la vente de ses livres a explosé. Avant, c'étaient des tirages confidentiels. Maintenant, l'éditeur est obligé de réimprimer.

— Avec le coup de fil qu'il y a eu tout de suite après l'enlèvement, c'est assez clair que celui qui l'a enlevé ne voulait pas qu'il meure... Mais Prose lui-même n'est peut-être pas dans le coup.

— Tu crois à ça, toi, un éditeur qui ferait du harcèlement à ce point-là pour recruter un auteur ?... J'ai toujours pensé que c'était le contraire, que c'étaient les auteurs qui harcelaient les éditeurs. Surtout qu'il n'est pas... qu'il n'était pas un auteur connu.

— C'est sûr...

— Il y a une autre chose qui me dérange. Tu as lu le dernier communiqué des Enfants du Déluge ?

— Oui.

— On est loin des communiqués habituels de groupes d'illuminés. C'est écrit de façon très... « littéraire »... Et comme Prose a l'air d'un militant écolo...

— Si tout ça est une mise en scène, ça voudrait dire que celui qui a tiré sur Grondin...

— Je sais, moi aussi, je me demande si je suis en train de devenir paranoïaque.

— En tout cas, Grondin, lui, a l'air de l'apprécier.

— Grondin trouverait des bons côtés à un tueur en série !

Sous les glaces de l'Arctique, 6h48

L'amiral Nikodim Koganovitch n'avait jamais cru ce que racontait la propagande officielle. Il savait à quel point l'état-major était habile à dissimuler la vérité lorsqu'elle était contraire aux intérêts de l'État. Ou simplement aux siens. Il n'y avait qu'à penser à ce qui était arrivé au *Koursk*. Aussi, il se demandait quelle histoire les hauts gradés et les politiques

inventeraient pour se dégager de toute responsabilité dans les événements qu'il allait provoquer.

Il y avait plus d'une semaine qu'ils étaient partis de Saint-Pétersbourg. Chaque jour, quand Nikodim croisait ses trois collaborateurs, comme il les appelait mentalement, il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur leur compte. Et sur le temps qu'ils pouvaient tenir avant de craquer.

Il savait que l'un des trois agissait par conviction. Tout comme lui. Mais il ne savait pas lequel. Était-ce son officier en second ? Était-ce l'ingénieur responsable de programmer les charges nucléaires ? Était-ce celui qui avait les codes complémentaires au sien pour les tirs de missiles ?

C'était pour les deux autres qu'il s'inquiétait. Ils n'étaient pas volontaires. Leur motivation était différente. La mafia tchéchène avait enlevé leur famille. Femme et enfants.

Le jour suivant, les deux avaient reçu un doigt et une oreille de chacun des membres de leur famille. Pour leur faire comprendre que c'était sérieux. Des instructions accompagnaient les envois. S'ils voulaient sauver les leurs, la solution était simple : quand ils seraient à bord du sous-marin, au cours de leur prochaine mission, ils devraient obéir à celui qui les contacterait. Pour se faire reconnaître, l'individu prononcerait trois fois le mot *obshchina*.

C'était le nom de la mafia tchéchène. *L'obshchina*...

Jusqu'à maintenant, Nikodim n'avait rien dit à ses trois « collaborateurs ». Il ne s'était même pas fait connaître d'eux. Inutile de leur révéler quoi que ce soit avant le moment de passer à l'action. Ça limitait les risques de fuite. Au cas où, malgré la menace qui planait sur les membres de sa famille, un des collaborateurs serait tenté de contacter la sécurité à bord du sous-marin.

Plus que vingt-quatre heures à attendre. Un peu moins, en fait... Ce serait le plus beau coup que la Tchétchénie aurait porté au pays de ses agresseurs. La perte d'un sous-marin nucléaire SNA de classe Akula.

L'embarras international de la Russie serait énorme. Le cas de la Tchétchénie reviendrait aux premières pages de l'actualité. Même si les missiles n'allaient pratiquement pas faire de victimes. Tout au plus quelques phoques et quelques ours polaires sur des champs de glace autrement déserts.

Sans l'aide de Guennadi Ashkalov, un des principaux dirigeants de l'*obshchina* à Saint-Pétersbourg, rien de cela n'aurait été possible. Curieusement, c'était Ashkalov qui avait pris l'initiative de l'approcher. Et c'était Ashkalov qui lui avait expliqué comment il était dans une position qui lui permettait de servir sa patrie comme peu de gens avant lui l'avaient fait.

Guennadi l'avait aidé à comprendre que, peu importe la voie qu'empruntait un Tchétchène dans sa vie, au fond de lui-même, il demeurerait toujours un patriote. Même s'il avait quitté son pays enfant. Même s'il avait servi dans l'armée de l'opresseur pendant plus de trente ans.

Ashkalov l'avait aidé à retrouver ce qu'il y avait de meilleur en lui. Avant toute chose, il était tchéchène. Pour un patriote, il n'était jamais trop tard pour accomplir son devoir. Son peuple était opprimé par les Russes. La

chance se présentait à lui de poser un geste qui compterait. Il mourrait probablement au champ d'honneur, mais ce serait pour le bien des siens. Et non pour la plus grande gloire des oppresseurs de son peuple.

Les prochaines heures allaient redéfinir entièrement le sens de toutes ces années qu'il avait passées dans la marine soviétique puis, après l'effondrement de l'empire, dans celle de la Russie.

Hampstead, 21h02

La femme dont la silhouette ombragée se dessinait à l'écran s'était présentée sous le nom de Jill Messenger.

— Est-ce que ça veut dire que l'ex-madame Messenger a été définitivement affectée à d'autres tâches ? demanda Leonidas Fogg.

— On peut le dire de cette façon. Désormais, c'est à moi que vous ferez vos comptes rendus.

Quelque chose dans le ton de la femme, de même que le fait qu'elle se dissimule sous la forme d'une silhouette, fit comprendre à Leonidas Fogg qu'il avait franchi un pas : il parlait maintenant au supérieur hiérarchique de feu June Messenger.

— J'aurais une question d'ordre général. Est-ce que j'interprète correctement vos décisions des derniers mois si je conclus que vous voulez recentrer les activités du Consortium sur ses opérations de courtage : savoir, argent, opérations musclées ? que vous voulez que ce service soit offert à des groupes extérieurs au Consortium pour en assurer le financement ? et que vous voulez que le Consortium serve de bras multifonctionnel pour les opérations que coordonnent Jean-Pierre Gravah, Hessra Pond... et possiblement quelques autres personnes ?

Un rire retenu lui répondit.

— Je ne vous ferai pas l'insulte de contredire votre analyse, fit la voix à l'écran. Vous avez décrit de manière très exacte l'avenir que nous envisageons pour le Consortium.

— Ce que j'aimerais connaître, ce sont les raisons de ce choix.

— Je pense que vous avez saisi que le projet Consortium s'insère dans un plan plus vaste. Beaucoup plus vaste... En temps et lieu, vous serez informé des détails.

Après un moment, la voix de Messenger ajouta, sur un ton presque chaleureux :

— Il va de soi que vous êtes inclus dans ce projet et que vous serez invité à y participer de plein droit, le moment venu.

Fogg émit quelques remerciements de circonstances même s'il conservait peu d'illusions sur les modalités de cette inclusion. Quand « ces messieurs » décideraient de l'enterrer, ce ne serait pas de travail.

HEX-Radio, 16h26

... ENCORE UN TÉMOIN QUE LES FLICS N'ARRIVENT PAS À

PROTÉGER ! VICTOR PROSE ! L'ÉCRIVAIN QUI A ÉTÉ LE DERNIER À VOIR BRIGITTE JANNEQUIN VIVANTE ! IL A ÉTÉ RETROUVÉ LIGOTÉ AU FOND D'UNE CHALOUPE À LA DÉRIVE AU MILIEU DU FLEUVE. IL SOUFFRAIT D'HYPOTHERMIE, MAIS SA VIE N'EST PAS EN DANGER. C'EST UN RÉSIDENT DU BORD DU FLEUVE QUI AURAIT APERÇU LA CHALOUPE...

Lisbonne, 22h53

Jessyca Hunter finissait son verre de xérès au bar de l'Avenida Palace.

La mort de Joyce Cavanaugh lui avait porté un dur coup. Après avoir récupéré le corps de son amie dans son appartement, elle avait nettoyé l'endroit, éliminant toute trace de son activité pour le Consortium. Puis elle avait téléphoné pour qu'une équipe de Vacuum s'occupe du reste. Et elle était partie. Le passage entre les deux appartements avait beau être bien dissimulé, il y avait toujours la possibilité qu'il soit découvert. Si jamais les policiers décidaient de faire une perquisition plus poussée... Il était hors de question qu'elle coure ce genre de risque.

Elle s'était alors rendue à Paris, où, pendant trois jours, elle s'était efforcée de repérer la moindre trace de surveillance. Elle en avait profité pour annuler sa participation à la réunion avec la direction de Meat Shop : la relève pouvait maintenant se débrouiller seule.

Finalement persuadée qu'elle n'avait pas été suivie, elle s'était ensuite réfugiée à Lisbonne, chez une amie collectionneuse spécialisée dans les scarabées et les scorpions.

Une semaine plus tard, convaincue qu'elle était en sécurité, elle avait utilisé un portable sécurisé pour contacter le numéro que Joyce Cavanaugh lui avait donné pour ce genre de situation. Quelqu'un du Cénacle y était disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour s'occuper des urgences.

En réponse à son premier appel, une voix automatisée lui avait fourni un autre numéro et lui avait demandé de rappeler une minute plus tard. Ce qu'elle avait fait.

Cette fois, un homme lui avait répondu.

— Je vous envoie quelqu'un, avait-il dit. Demain, 21 heures 30. Au bar de l'Avenida Palace.

La femme s'approcha de Jessyca Hunter et lui tendit la main comme à une vieille connaissance. Elle lui donna ensuite l'accolade en lui faisant la bise à trois reprises sur les joues. Puis elle prit place au bar, sur le tabouret à la gauche de Hunter, déposa son attaché-case par terre entre les deux tabourets et commanda un verre de chablis au barman qui arrivait.

— Je suis Maggie McGuinty, dit-elle en regardant l'air étonné de Hunter avec un certain amusement. Mais cela, vous le savez déjà.

Elle était assez grande, plutôt athlétique, et ses yeux verts fixaient Jessyca Hunter sans ciller. Son visage souriait, mais ses yeux semblaient impassibles.

— Je sais que je peux compter sur votre discrétion, reprit McGuinty,

quand nous nous rencontrons dans le cadre d'une réunion du Consortium.

— Oui, bien sûr.

— J'imagine que vous avez des questions.

— Vous avez appris quelque chose sur la mort de madame Cavanaugh ?
demanda Jessyca Hunter.

— Selon les informations dont nous disposons, madame Cavanaugh a été l'artisan de son propre malheur. Il est maintenant avéré que quelqu'un l'a suivie pendant plusieurs jours. Il s'agit d'un homme. Nous n'avons pas sa photo, mais différents indices laissent à penser qu'il s'agit de Paul Hurt.

Le nom secoua Jessyca Hunter. Est-ce que l'Institut était sur ses traces ?... Jusqu'à maintenant, elle avait cru un peu excessive l'obstination de Fogg à traquer les survivants de l'Institut. Si elle y avait souscrit, c'était surtout pour ne pas laisser passer une chance de venger Xaviera Heldreth. Maintenant, elle se demandait s'il n'avait pas raison. Peut-être avait-elle sous-estimé le danger... ainsi que la perspicacité de Fogg ? Il faudrait qu'elle en parle à Skinner.

— Est-ce qu'il y a une brèche dans la sécurité du Consortium ? demanda-t-elle.

— Les seules brèches sont celles que nous contrôlons. Vous pouvez contacter Fogg sans crainte. Il n'a été impliqué d'aucune façon dans les événements qui ont conduit à la mort de madame Cavanaugh. Il entend d'ailleurs vous confier la mise sur pied de White Noise... Il vous en a parlé ?

— Quelques mots seulement. Je dois le rencontrer à ce sujet.

— Nous sommes favorables à cette idée et nous avons exprimé notre souhait qu'il y donne suite dans les meilleurs délais.

— Et Meat Shop ?

— Vous avez accompli du bon travail, mais cette filiale ne fait plus partie de nos priorités. Désormais, vous vous occupez de White Noise. C'est une filiale qui va regrouper les plus grands propriétaires de médias de la planète. La première réunion se tient à Dubaï dans deux jours. C'est avec eux que vous allez travailler. Ils ont été choisis de façon méticuleuse.

— Vous voulez dire que Fogg a déjà nommé les dirigeants de la filiale ?
demanda-t-elle.

Jessyca Hunter avait de la difficulté à ne pas paraître contrariée. Si elle devait mettre cette filiale sur pied, elle entendait le faire avec des gens qu'elle aurait elle-même sélectionnés.

— Je veux dire que « nous » avons depuis longtemps choisi les entreprises qui formeront l'épine dorsale de la filiale, dit McGuinty.

Puis elle ajouta avec un léger sourire :

— C'est un détail qu'il ne jugera probablement pas utile de vous communiquer.

Son ton redevint sérieux.

— Vous aurez évidemment accès à des informations qu'il serait inopportun de révéler aux membres du Consortium... Pour ce qui est de votre

travail, dans un premier temps, il consistera à structurer la filiale de manière à assurer une coordination efficace de nos interventions dans les médias à l'échelle de la planète.

Le sourire réapparut sur son visage.

— Il va de soi, reprit-elle, que vous rendrez compte régulièrement de votre travail à Fogg. Il ne servirait à rien d'alimenter sa méfiance en lui cachant des choses sans raisons valables.

Elle jeta un regard au barman, qui lui fit un signe affirmatif de la tête, puis elle ajouta en se tournant vers Hunter :

— Idéalement, nous aimerions que vous contactiez Fogg dans les heures qui viennent. Il a un ou deux petits travaux pour vous. Ensuite, vous partez sans délai pour Dubaï. Vous prendrez l'attaché-case qui est à côté du tabouret. Vous y trouverez un ordinateur portable. Désormais, vous n'utiliserez que celui-là.

Il y avait un plaisir grisant à parler ainsi au nom du Cénacle. À s'adresser en position d'autorité à l'un des principaux membres du Consortium. Maggie McGuinty n'avait plus aucune objection à être l'émissaire spéciale de Killmore. Toutes ses réticences avaient fondu. Ce n'était pas un simple rôle de messenger. Quand elle s'adressait aux autres, elle était le Cénacle. Quand ils la regardaient, ce n'était pas elle, c'était le pouvoir que les autres percevaient.

Elle passa les deux mains derrière son cou, détacha son collier et le donna à Hunter.

— Un cadeau, dit-elle.

Hunter le prit. Ses doigts s'attardèrent sur le pendentif circulaire en métal qui était attaché en sautoir au collier. McGuinty surprit son geste.

— Je vois que vous savez de quoi il s'agit, dit-elle avec un sourire... J'espère que vous ne répéterez pas l'erreur de madame Cavanaugh. Ce sont ces petites indiscretions qui peuvent un jour s'avérer fatales.

Puis elle ajouta avec une chaleur parfaitement convaincante :

— Je suis certaine que vous n'avez pas besoin de ce genre d'avertissement... Pour ce qui est du collier, vous y trouverez de quoi compléter les informations que Fogg va vous transmettre.

Elle se tourna, prit le verre de vin que le barman venait de poser devant elle et porta un toast en regardant Hunter dans les yeux.

— À une association longue et profitable, dit-elle.

Hunter leva son propre verre sans rien ajouter.

Montréal, studio de HEX-TV, 20h03

L'animatrice regardait la caméra en face d'elle. À sa gauche, dans un fauteuil de cuir capitonné, un homme était attaché par des courroies de cuir qui semblaient sorties d'un film sado-maso de luxe pour amateurs délicats : rien de trop inconfortable, tout dans le symbole.

La mise en scène se voulait une illustration du fait que l'invité ne pouvait pas s'enfuir pour échapper aux questions qu'on lui posait. Une forme douce,

dédramatisée, du supplice de la question popularisé par l'Inquisition.

L'animatrice lisait le texte d'introduction de l'émission.

— ... pour un autre épisode de : *Les Invités à la question*, avec Ariane Prémont. Notre invité aujourd'hui est le maire de Montréal, Justin Lamontagne. C'est un rendez-vous qui a été reporté à plusieurs reprises, mais monsieur le maire a finalement réussi à trouver un peu de temps pour nous dans son agenda. Comme tous nos invités, monsieur le maire ne connaît pas les questions auxquelles il va être soumis. Que la mise à la question commence !

Elle se tourna vers son invité.

— Monsieur le maire, voici la première question : quel pourcentage de l'eau distribuée par l'aqueduc se perd dans le sol à cause des fuites ?

— Écoutez, je dirais qu'il est normal qu'il y ait un certain pourcentage de perte, compte tenu de la vétusté des équipements. C'est d'ailleurs pourquoi nous allons bientôt proposer...

L'animatrice lui coupa la parole sans le laisser terminer.

— Connaissez-vous assez bien le dossier pour donner à nos téléspectateurs un pourcentage... même approximatif ?

— Je dirais... vingt-cinq pour cent. Et c'est un minimum.

— Et ça représente combien de gallons par jour ?

— Ça, je n'en ai aucune idée.

Elle détourna son regard de l'invité pour regarder ses feuilles.

— Deuxième question : combien coûterait la mise à niveau des réseaux d'égouts et d'aqueduc de la ville de Montréal ?

— Je n'ai malheureusement pas encore de chiffres. Nous sommes justement en train de...

Une fois de plus, elle l'interrompt.

— Des millions ou des milliards ?

— Des milliards. Mais, vous savez...

— Combien de milliards ?

— Ça pourrait aller jusqu'à dix... Peut-être quelques poussières de plus.

Elle détourna de nouveau son regard pour lire sur ses feuilles.

— Troisième question : des démarches ont-elles été entreprises pour octroyer le contrat à une entreprise particulière ?

— Des estimations préliminaires ont été demandées à quatre entreprises. L'important est de nous assurer que le travail sera de qualité et qu'il sera effectué au meilleur prix.

— Ça donne quoi, comme prix ?

— Disons que ça va du simple au triple.

— Vous pouvez nous donner les noms avec les montants ?

— Cela pourrait nuire à la négociation.

— Est-il vrai que, dans tous les cas, cela entraînera des hausses de taxes significatives ?

— Je serais très surpris que les Montréalais aient à subir des hausses de

taxes significatives.

— Bien... Alors, comparons maintenant vos réponses avec les informations que nos chercheurs ont trouvées. Le pourcentage de fuite est de quarante-sept pour cent. Le coût anticipé est plus près de quinze milliards. Vous avez effectivement approché quatre entreprises... Et tous les experts que nous avons consultés estiment que les hausses de taxes seront importantes.

Se tournant vers le maire, elle ajouta :

— Je dois dire que vous vous êtes montré plutôt ouvert et relativement bien informé. Sauf sur la question des coûts...

Le maire la regarda avec un sourire ironique.

— Je maintiens mon estimation : dix milliards et des poussières. C'est le coût théorique maximum. Et il n'y aura pas de hausses de taxes.

— C'est une promesse électorale ?

— Mieux : c'est un engagement sur mon honneur.

L'animatrice paraissait étonnée. Habituellement, les invités ne montraient pas une telle assurance lorsqu'elle dénichait des informations qui les contredisaient.

— Je vous mets au défi, reprit le maire. Si les faits me donnent raison, vous me cédez le rôle le temps d'une entrevue et c'est vous qui prenez le siège que j'occupe.

L'animatrice hésita un moment. Puis elle répliqua, essayant de paraître assurée :

— Et si j'ai raison, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je m'engage publiquement à démissionner et à ne plus jamais me présenter à la mairie.

Cette fois, l'animatrice resta sans voix pendant un bon moment avant de répondre :

— Marché conclu.

Intérieurement, Lamontagne était soulagé que ce soit terminé. Tout s'était déroulé selon ce que les créatifs de Sharbeck avaient prévu.

Brossard, 22h32

En arrivant, Théberge était descendu à la cave et il avait débouché une bouteille de Ser Gioveto. Il était un peu jeune, mais c'était de nouveau un cas de force majeure. L'inévitable Cabana et deux autres journalistes l'avaient suivi de l'édifice du SPVM jusqu'à chez lui. Ils l'avaient encore questionné sur les rumeurs quant à sa démission.

Il en avait bu un verre comme apéro en attendant son épouse, qui était retenue par son bénévolat. Au souper, il en avait pris deux autres verres ; sa femme, un.

Deux heures plus tard, assis dans son fauteuil, il terminait la bouteille en regardant la télé. Il avait traversé sans trop de mouvements d'humeur le bloc des informations. Quand la nouvelle émission, *Démocratie directe*, s'amorça, il esquissa une moue.

ICI GUY-BENOÎT DESRAPES, POUR NOTRE DISCUSSION DE FIN DE SOIRÉE SUR L'ACTUALITÉ DU JOUR. NOTRE SUJET CE SOIR : LE RÉSEAU D'AQUEDUC EST-IL FIABLE ? L'EAU QUE VOUS BUVEZ RISQUE-T-ELLE DE VOUS EMPOISONNER ?

Théberge prit une gorgée de vin, regarda son verre, presque vide.

— Au moins, ils n'ont pas touché à ça...

AUJOURD'HUI, UNE VIOLENTE DISCUSSION A EU LIEU SUR CE SUJET À L'ASSEMBLÉE NATIONALE. SELON L'OPPOSITION OFFICIELLE, LE RÉSEAU N'EST PAS FIABLE, IL DOIT ÊTRE RECONSTRUIT ET LE GOUVERNEMENT MINIMISE LES COÛTS ; SELON LE PARTI AU POUVOIR, LE RÉSEAU A SIMPLEMENT BESOIN D'UNE MISE À NIVEAU NORMALE, L'OPPOSITION EST ALARMISTE ET CHERCHE À CRÉER DE LA PANIQUE. VOUS, QU'EN PENSEZ-VOUS ? L'EAU QUE VOUS BUVEZ EST-ELLE DANGEREUSE ? VA-T-IL FALLOIR REFAIRE LE RÉSEAU D'AQUEDUC ?... J'ATTENDS VOS APPELS. LA DÉMOCRATIE VA S'EXPRIMER.

Théberge explosa et se mit à engueuler l'appareil de télé.

— Non mais, il va quand même pas demander aux gens de se prononcer sur quelque chose dont ils ne connaissent rien !

— J'AI UN PREMIER APPEL : MONSIEUR SOUCY, DE BROSSARD. JE VOUS ÉCOUTE, MONSIEUR SOUCY.

— MOI, MONSIEUR DESRAPES, JE TROUVE QUE L'EAU, ELLE GOÛTE DRÔLE. ELLE GOÛTE PLUS CE QU'ELLE GOÛTAIT QUAND J'ÉTAIS JEUNE. ÇA DOIT ÊTRE À CAUSE DES « BEBITTES » QUI ENTRENT DANS LES TUYAUX PAR LES ENDROITS OÙ C'EST BRISÉ.

— VOUS AVEZ RAISON, MONSIEUR SOUCY, DE SOULIGNER CE PROBLÈME DE CONTAMINATION...

— C'est l'eau qui sort et qui se perd, le problème ! s'exclama Théberge. Pas ce qui entre !

Il pointa la télécommande et ferma la télé. Il s'absorba ensuite dans la contemplation de son verre de Ser Gioveto.

— Tu ne devrais plus regarder la télé, Gonzague, dit sa femme sans lever les yeux de sa revue. Le médecin te l'a dit, il faut que tu évites les exercices violents !

Théberge se contenta de grogner un commentaire incompréhensible et prit une dernière gorgée de vin.

La mainmise sur le pouvoir économique passe par le contrôle de ce qui est essentiel à la vie : l'eau, la nourriture, l'énergie et la santé. Qui s'en rend maître contrôle l'humanité.
Pour l'eau et la nourriture, les raisons vont de soi.
Quant à l'énergie, c'est la clé de la civilisation : elle permet aux gens de se chauffer, de produire, de transporter et de faire venir à eux ce dont ils ont besoin. Les phases de la civilisation se classent selon le type d'énergie qu'elle a domestiquée.
Pour ce qui est de la santé, c'est de nouveau l'évidence : sa maîtrise donne un pouvoir de vie et de mort sur les gens.
Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 5

Paris, 9h29

« Partenariat HomniFood - HomniFlow ».

Intrigué par les quelques mots qui défilaient sur Bloomberg, Ulysse Poitras avait cliqué sur le titre de la nouvelle pour faire apparaître le texte complet de l'article.

HomniFood annonce un partenariat avec sa compagnie sœur HomniFlow.

Les deux entreprises veulent s'attaquer au marché mondial de la distribution

de l'eau potable. HomniFlow sera responsable de l'implantation et du maintien des infrastructures ; HomniFood s'occupera de la distribution aux clients ainsi que de la qualité du produit.

Poitras ne connaissait pas l'existence d'HomniFlow. Il ouvrit le navigateur Internet et entra le nom dans Google. Les trois seuls résultats faisaient tous référence au même site, celui d'HomniFood. Dans les trois cas, il fut ramené à un même communiqué de presse.

Était-il possible que le nom d'une entreprise qui était la compagnie sœur d'HomniFood puisse n'avoir jamais été mentionné sur Internet ?... À moins que ce soit une création récente ? Il lut le communiqué de presse.

HomniFood affirmait avoir pour motivation de répondre à l'un des besoins les plus criants de l'humanité : acheminer de l'eau potable aux plus pauvres de la planète. Ce faisant, elle s'attaquerait à un problème que les gouvernements et les pouvoirs publics ne parvenaient pas à solutionner. Elle disait vouloir « concilier l'approche humanitaire et la rentabilité économique », ce qu'elle avait baptisé du nom d'« humanitaire rentable »... Ça ressemblait étrangement au « capitalisme humanitaire » de l'AME.

Poitras relut la fin du texte avec un certain malaise. Autant il croyait à l'apport de l'entreprise privée dans la gestion des biens essentiels comme l'eau, autant le contrôle de cette gestion par un intervenant qui avait des visées mondiales l'inquiétait.

Il archiva l'information ainsi que le communiqué de presse d'HomniFood, puis il mit à jour les informations sur les compagnies d'assurances.

Les ventes à découvert avaient encore augmenté. Il y avait forcément quelqu'un qui savait quelque chose ou qui préparait quelque chose. Aucun esprit rationnel ne vendrait à terme des titres qu'il ne possédait pas encore, à

un prix aussi bas, sans s'attendre à ce que leur prix tombe dramatiquement. Ce qu'espérait le vendeur, c'était qu'au moment où il devrait les acheter pour les transmettre à l'acheteur, il pourrait les obtenir à un prix inférieur à celui auquel il les avait vendus ; il encaisserait alors la différence entre le prix de vente et son prix d'achat.

Il pensa aux théoriciens de l'efficacité des marchés, qui affirmaient que le marché reflétait en tout temps la valeur réelle des entreprises inscrites à la Bourse. Hochant légèrement la tête, il sourit... Manifestement, dans ce cas, il y avait des gens qui en savaient plus que d'autres. Des gens qui se préparaient à tirer profit des événements qui allaient survenir.

Au début, bien sûr, seuls quelques courtiers remarqueraient le phénomène. Puis ça se répandrait parmi les courtiers. Et ça finirait par toucher leurs clients... En concluraient-ils que les prix allaient complètement s'écrouler ? Effectueraient-ils des ventes massives, ce qui aurait pour effet de provoquer la chute des prix qu'ils craignaient ?... C'était probable. Ceux qui avaient vendu à découvert devaient même compter sur ça pour augmenter leurs gains ! C'était pour eux une manière de protection : ils se garantissaient qu'il y aurait un marché de vendeurs, quand ils devraient acheter les titres qu'ils avaient vendus à découvert.

S'il y avait une arme de destruction massive, c'était bien le marché. Il induisait chez les petits investisseurs, et même chez beaucoup de gestionnaires, un faux sentiment de rationalité, de sécurité, grâce auquel la plupart d'entre eux se faisaient massacrer à chaque crise.

Poitrass poussa un soupir et envoya un courriel à Chamane. Quelques mots seulement.

HomniFlow, tu connais ?

Compagnie sœur d'HomniFood.

Hampstead, 9h14

C'était la première fois que Fogg voyait Jessyca Hunter aussi contrariée.

— Toute la direction de Meat Shop éliminée d'un seul coup ! dit-elle. Le dernier survivant est décédé il y a une heure !

Fogg se demandait quelle était la raison véritable de sa fureur. Était-ce parce que son travail de plusieurs années était anéanti ? parce qu'elle avait peur que cet échec se reflète sur ses possibilités d'avancement ?... parce qu'elle aurait normalement dû assister à la réunion et qu'alors elle aurait été tuée avec les autres ?... Réagissait-elle avec autant de force pour le prendre de vitesse et éviter de se voir reprocher sa mauvaise gestion de la filiale ?

— Évidemment, dit-il, c'est une lourde perte. Mais ça ne devrait pas compromettre sérieusement le plan de privatisation. Et puis, le pire a été évité, non ?

— Le pire ?

— Vous êtes là !

La remarque prit Hunter au dépourvu. Avant qu'elle ait eu le temps de

répondre, Fogg avait repris.

— Il y a une chose qui m'intrigue. Pour quelle raison avez-vous jugé préférable de ne pas assister à cette réunion ?... Aviez-vous prévu qu'il y aurait des problèmes ?

Hunter décida de ne pas répondre. Fogg ne pouvait pas ignorer qu'après l'attentat contre Joyce Cavanaugh, elle s'était cachée pendant deux semaines pour s'assurer de couper les pistes.

— En tout cas, vous êtes la preuve « vivante » de l'utilité, pour un chef, de savoir déléguer !

Un petit rire suivit la remarque.

— Est-ce que vous savez qui est responsable de l'attentat ? demanda Hunter.

— Probablement une des triades. Le trafic d'êtres humains est un marché rentable. Ils ont voulu éliminer la compétition.

Intérieurement, Fogg songeait à l'efficacité de l'Institut – ou de ce qui en restait. C'était un très bon outil. Le Rabbin aurait certainement été fier de son œuvre... et un peu surpris de l'utilisation que Fogg en faisait maintenant.

— Personnellement, reprit-il, ce qui m'inquiète le plus, c'est que des individus aussi incapables d'assurer leur propre sécurité puissent avoir été sur le point de diriger une filiale. Et d'avoir accès à la direction du Consortium. Rien que d'y penser...

Hunter encaissa le blâme sans répliquer.

— J'ai bien l'intention de trouver les responsables de cette exécution, dit-elle. On ne peut pas tolérer que des gens attaquent impunément nos organisations.

— Il n'est pas question que vous alliez vous enterrer là-bas pour trouver qui les a fait sauter ! trancha Fogg. Votre priorité est la mise sur pied de White Noise. « Ces messieurs » ont pris la liberté de réunir un certain nombre de candidats à Dubaï...

Puis il ajouta, avec une ironie qu'il s'efforça de camoufler sous un sourire bon enfant :

— J' imagine que leur sélection s'avérera plus heureuse que celle des dirigeants de Meat Shop.

Hunter encaissa de nouveau sans broncher. L'heure de la vengeance viendrait en son temps.

— J'aurais préféré les choisir moi-même, se contenta-t-elle de répondre. Mais je suis certaine que « ces messieurs » ont fait un excellent choix.

Hunter ne voulait pas paraître accepter facilement cette ingérence dans la mise sur pied de la filiale. Trop de complaisance de sa part aurait pu éveiller les soupçons de Fogg.

Ce dernier souriait légèrement. Il se demandait quelles auraient été les chances que Hunter puisse retrouver Hurt. Probablement peu élevées, songea-t-il. Ce qui l'amena à penser qu'il lui faudrait bientôt inventer une autre diversion pour éloigner Hurt de Londres.

— Avant que vous partiez pour Dubaï, reprit Fogg, j'ai un petit travail pour vous à Bruxelles. Un de vos drones s'est manifesté.

Dans le langage du Consortium, les drones étaient des agents ou des informateurs qui étaient manipulés et qui n'avaient aucune idée des véritables objectifs de ceux pour qui ils travaillaient. Au contraire, la plupart étaient persuadés que c'étaient eux qui manipulaient leur contact pour atteindre leurs propres objectifs. Toute l'équipe des US-Bashers avait été construite sur ce principe.

— Lequel ?

— Votre ami qui se bat pour l'indépendance de la Flandre.

Un sourire amusé apparut sur le visage de la femme.

— Vous allez une fois de plus joindre l'utile à l'agréable ? ironisa Fogg.

— Celui-là, je me contente de le superviser. J'ai quelqu'un sur place qui s'en occupe au quotidien.

— Bien. Vous ne serez pas trop distraite pour ce qui vous attend chez nos amis vendeurs de pétrole.

— Dubaï, reprit Hunter, visiblement peu emballée par la perspective. C'est quoi, l'idée de m'expédier chez des éleveurs de chameaux qui vont vouloir que je porte la burka ?

Fogg sourit.

— Tant que vous demeurez dans les quartiers prévus pour les étrangers, dit-il, vous n'aurez aucun problème... Enfin, pas plus que dans les milieux financiers occidentaux !

— C'est censé me reconforter ?

Le sourire de Fogg s'accrut. Hunter avait beau être éminemment dangereuse, elle avait un certain sens de l'humour.

AFP, 7h06

... SALTNoMORE, UNE ENTREPRISE BRITANNIQUE QUI EXPLOITE DES USINES DE DÉSALINISATION À LA GRANDEUR DE LA PLANÈTE, A PROCÉDÉ À UN DÉPÔT DE BILAN ET S'EST PLACÉE SOUS LA PROTECTION DE LA LOI. UNE RESTRUCTURATION DE SES ACTIVITÉS APPARAÎT TOUTEFOIS PEU PROBABLE. LES ANALYSTES ATTRIBUENT LA SITUATION DÉSASTREUSE DE L'ENTREPRISE À L'ÉCHEC DE SES RECHERCHES, À UN DÉVELOPPEMENT TROP AGRESSIF ET À UNE GESTION DOUTEUSE DE SA DETTE. LA SÉRIE D'ACCIDENTS SURVENUS DANS SES USINES AURAIT ÉGALEMENT PRÉCIPITÉ CETTE DÉCISION.

POUR LE MOMENT, UN SEUL ACHETEUR S'EST MANIFESTÉ. IL S'AGIT DU FONDS D'INVESTISSEMENT PRIVÉ CLEARWATER HYDRO MANAGEMENT FUND, QUI A DÉJÀ UNE PARTICIPATION MAJORITAIRE DANS PLUSIEURS ENTREPRISES CONCURRENTES DE SALTNoMORE. UNE TELLE ACQUISITION POURRAIT DONNER

Brossard, 7h22

En sortant de chez lui, Théberge se retrouva face à quatre journalistes qui l'attendaient, le micro tendu. Derrière eux, une caméra le filmait.

— Quelle est votre réaction, inspecteur ? demanda Cabana.

— Réaction à quoi ? Au saccage médiatique de ma vie privée ?

— Vous voulez dire que ce que vous faites durant vos heures de travail relève de votre vie privée ?

Théberge sentit monter l'exaspération.

— Cabana, je vous l'ai déjà dit : il ne faut pas abuser des substances euphorisantes ! C'est mauvais pour les petites cellules grises.

Une autre journaliste prit la relève. Dépliant l'édition du jour de l'*HEX-Presse*, elle montra la une à Théberge. On pouvait y voir, sur la largeur de la page, une photo de l'entrée du café Chez Margot. Le titre qui coiffait la photo posait la question :

Payé pour prendre des cafés ?

Sous la photo, la légende annonçait :

Le refuge secret de Théberge

Ce dernier examina la page de journal que la journaliste lui montrait, regarda la journaliste puis secoua lentement la tête.

— Est-ce que vous trouvez normal qu'un employé civil passe des heures au café pendant son temps de travail ? insista la journaliste.

Théberge ignora la question, se dirigea vers sa voiture, ouvrit la portière, la referma derrière lui et démarra sans un seul regard vers les représentants des médias.

Paris, 13h43

Chamane entra sur le VPN d'HomniFood en utilisant l'accès dérobé qu'il y avait installé lors de sa première visite. Cela lui permit de franchir toutes les lignes de défense sans être inquiété et de parvenir au niveau de contrôle le plus élevé.

— Ce n'est plus du sport, dit-il pour lui-même. C'est du jeu de massacre.

Tout en continuant de pester contre l'incurie des programmeurs, il entreprit d'explorer le réseau, à la recherche de traces d'HomniFlow.

Tout ce qu'il trouva fut un courriel. En pièces jointes, il contenait un ensemble de cartes géographiques représentant les régions côtières de la planète à différentes échelles d'agrandissement. On y trouvait à la fois de

vastes représentations continentales et des agrandissements de zones urbaines situées au bord de la mer.

Toutes les cartes avaient un point commun : elles avaient trois lignes de littoral. La première correspondait à la frontière actuelle entre la mer et le continent ; la deuxième, à une crue d'un mètre du niveau des océans ; la troisième, à une crue de deux mètres. Les zones inondables étaient d'une couleur différente du reste du territoire.

Une autre série de cartes déterminait les progrès de l'infiltration de l'eau salée dans les nappes phréatiques selon différents scénarios de crue.

Après avoir quitté le réseau privé d'HomniFood, il envoya un courriel à Poitras.

J'ai trouvé une seule référence. C'est en rapport avec la hausse du niveau de la mer. Il y a pas mal de cartes. Je pense que ça vaut la peine que tu regardes ça.

Montréal, 10h07

Dissimulé derrière une vitre sans tain qui donnait sur la salle de conférence de presse, Théberge assistait incognito à la prestation de Rondeau. Jusqu'à maintenant, Rondeau avait relativement bien esquivé les questions et les attaques des journalistes, maniant alternativement l'humour absurde et les insultes pittoresques.

— Un journaliste a révélé que l'inspecteur-chef Théberge passe de nombreuses heures dans un café pendant qu'il est censé être au travail, fit News Pimp. Quel est le point de vue du SPVM sur le sujet ? Est-ce que ça fait partie de ses avantages spéciaux ?

— L'inspecteur-chef Théberge a des horaires variables et répond de son emploi du temps au directeur Crépeau.

— Autrement dit, c'est un de ses anciens protégés qui lui fait un retour d'ascenseur. Est-ce que j'ai raison ?

Rondeau lui jeta un regard méprisant.

— Votre question de merde est tendancieuse, malhonnête et mesquine.

Puis il embrassa la salle du regard.

— Je n'accepte plus aucune question sur l'empesteur-chef Théberge, reprit-il. Ou bien vous avez des questions sur les dossiers en cours, ou bien je tire la chaîne et vous évacuez.

Une vague de murmures parcourut l'assistance.

— C'est un sujet d'intérêt public, insista Cabana. Nos lecteurs ont le droit de savoir.

— L'empesteur-chef Théberge peut prendre ses repas où il veut, quand il veut, sans que ça concerne votre troupeau de bouffe-copie.

Rondeau ajouta ensuite avec un sourire :

— C'est une expression que j'ai apprise dans un manuel d'euphémismes. D'autres questions avant que j'évacue ?

— Vous insultez nos lecteurs ! s'indigna Cabana.

— Pas individuellement.

Après quelques grognements de protestation disséminés dans la salle, le journaliste de *HEX-Presse* aborda le sujet de l'homme momifié.

— Vous n'avez toujours pas la moindre idée de son identité ?

— Non. Là-dessus, on sèche.

Le visage de Rondeau demeura imperturbable malgré les sourires qu'avait provoqués sa réponse.

— Et Gabriel Auclair ? Confirmez-vous que c'est un suicide ?

— Les indices matériels vont dans ce sens.

— Est-ce que vous avez des indices non matériels ? ironisa le reporter de *HEX-TV*.

— On manque de motifs. Pour quelle raison se serait-il suicidé ? Sur tous les plans, les choses allaient au mieux pour lui.

— Vous avez des doutes ? suggéra le journaliste du *Devoir*.

— Des doutes, oui.

Subitement, tous les visages devinrent attentifs.

— Chers petits nécrophages, je vois vos regards pétiller de gourmandise. Mais tout ce que nous avons, ce sont des faits et des doutes. Je n'ai aucune affirmation tonitruante à émettre que vous puissiez rapporter dans vos mass-médiocres.

L'expression de Rondeau provoqua à peine quelques sourires. Il y avait longtemps que les gens des médias étaient habitués à ses excès de langage censément attribuables à sa maladie. Tout le monde soupçonnait qu'il en rajoutait, mais ça donnait de bonnes lignes.

— Vos doutes, c'est quoi ? insista le reporter de *HEX-TV*.

— Quand deux dirigeants d'une même entreprise meurent à quelques mois d'intervalle dans des circonstances aussi particulières, ça titille l'imagination... C'est comme si deux nécrophages qui couvrent les affaires policières disparaissaient en quelques semaines. Ce serait une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?... Les policiers n'aiment pas les coïncidences.

— C'est quoi, cette histoire qui est arrivée à *Prose* ? lança un autre journaliste.

— Un écrivain qui se mouille, vous ne trouvez pas que c'est une bonne nouvelle ?

Théberge écoutait la conférence de presse en hochant la tête. Rondeau était devenu une institution. Il pouvait vraiment se permettre de dire n'importe quoi. Du moins en était-il encore ainsi... Quelques minutes après sa prestation, ses principales reparties seraient publiées sur le site Internet qui lui était consacré. Des blogs reprendraient certaines de ses déclarations. Il était même arrivé que des extraits de conférence de presse se retrouvent sur YouTube quelques minutes seulement après qu'elle ait eu lieu !

Était-ce là l'avenir du travail policier ? D'un côté, gérer la criminalité en menant des enquêtes et des arrestations, en multipliant les activités de prévention... et, de l'autre, gérer la perception publique du contrôle de la

criminalité au moyen d'interventions médiatiques ?

Assisterait-on à l'émergence de deux genres de policiers, dont le travail correspondrait à des exigences de plus en plus divergentes, ou parfois même opposées ? D'un côté des policiers pour la criminalité, de l'autre des policiers pour gérer la perception de la criminalité et du travail des policiers ? Autrement dit, pour gérer les journalistes et les médias ?

UPI, 10h38

... LES INONDATIONS DUES À LA MOUSSON S'ANNONCENT PARTICULIÈREMENT CATASTROPHIQUES CETTE ANNÉE. LE POURCENTAGE DU TERRITOIRE DU PAYS QUI EST INONDÉ DÉPASSE DÉJÀ LES TRENTE POUR CENT HABITUELS. ON ESTIME À TROIS MILLIONS LE NOMBRE DE PERSONNES DÉPLACÉES. DANS UNE CONFÉRENCE DE PRESSE TENUE HIER, LE PRÉSIDENT DU BENGHADESH A DRESSÉ UN PREMIER BILAN DE LA CATASTROPHE ET IL A RÉCLAMÉ L'AIDE DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE...

Venise, 16h51

La ligne téléphonique du portable était activée. Blunt marchait lentement dans la pièce tout en répondant à Tate. Ce dernier était mécontent. Il digérait mal le refus de Blunt d'aller lui présenter son rapport en personne et discuter de la situation.

— J'ai plusieurs recherches en cours, fit Blunt.

— Aux États-Unis aussi, on a Internet, ironisa Tate.

— Je réfléchis mieux quand je suis chez moi.

— J'ai l'impression qu'il faudrait un peu moins de réflexion et un peu plus d'enquête !

Blunt décida d'ignorer le mouvement d'humeur de l'Américain.

— L'hôtel de Vegas, quoi de neuf ?

— On a retrouvé les responsables de l'attentat. Les trois sont morts. On est dans un cul-de-sac.

— Votre département de police scientifique ne peut pas faire parler les corps et les lieux du crime ?

— Ça, pour parler, ça parle... Mais toutes les pistes aboutissent à des gens qui sont morts. Ou qui n'ont jamais existé.

— Je comprends que tu ne sois pas pressé de donner ça aux journalistes.

— Tu me vois expliquer en conférence de presse qu'on a trouvé les hommes de main, qu'ils sont tous morts, qu'on n'a pas de piste pour remonter plus haut et qu'on n'a aucune idée de ce qu'il faut faire pour empêcher que ça se reproduise ?

— Comme pour les terroristes islamistes...

— Exactement !

— Mais ils ont quand même commis une erreur.

— Ah oui ? répondit Tate, à la fois sceptique et curieux d'entendre l'idée de Blunt.

— La similitude des procédés. C'est maintenant clair qu'on ne cherche pas des groupes terroristes isolés mais une seule organisation.

— Autrement dit, on a un problème plus gros qu'on pensait, résuma Tate sur un ton dégoûté.

— Peut-être, mais on a un seul problème... Les églises qui sautent et les attentats dans les musées sont revendiqués par le même groupe. Si, en plus, c'est ce groupe-là qui est responsable de l'attaque contre l'hôtel...

Après avoir hésité, Blunt poursuivit :

— C'est assez évident qu'il y a des liens entre les Enfants de la Terre brûlée et les Enfants du Déluge. Si les deux sont liés aux terroristes islamistes...

— Les médias vont être hystériques !

— À ta place, j'attendrais avant d'en parler. Le Congrès est capable d'ordonner deux ou trois bombardements pour donner l'impression d'agir.

— Remarque, éliminer quelques terroristes, ça ne peut pas être une mauvaise idée, ironisa Tate.

— Le problème, c'est qu'on affronte un ennemi qui n'a pas de territoire géographique. Pas qu'on connaisse, en tout cas. Si on bombarde quelque part, on va surtout faire des victimes innocentes et multiplier le nombre de nos ennemis.

— Penses-tu vraiment que je ne le sais pas ? fit Tate sur un ton résigné.

— Vous devriez pourtant avoir appris !

— Qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas une idée politiquement rentable. Tandis que bombarder, tuer deux ou trois terroristes, ça fait plaisir à un tas d'électeurs.

— Je suppose...

— Pour en revenir à ton hypothèse, je ne vois pas ce qui pourrait amener les terroristes écolos et les terroristes islamistes à coopérer. À part des intérêts ponctuels...

— Pour le moment, moi non plus. Mais si c'était une partie de go, je dirais qu'il y a des territoires qui commencent à s'esquisser... un *pattern* qui se dégage.

— Malheureusement, ce n'est pas une partie de go. Et ils menacent de commettre d'autres attentats.

— À propos de ça, que disent vos spécialistes sur la situation aux deux pôles ?

— Ça dépend des spécialistes.

Blunt sourit. Il imaginait la réaction de Tate devant la flopée de rapports et d'études contradictoires qu'on devait lui avoir soumis.

Tate poursuivit :

— Il y en a qui disent que l'effet sera négligeable. D'autres prédisent un

accroissement géométrique de la fonte des glaces au cours des prochaines années à cause de la dislocation de la banquise et de l'écoulement des glaciers dans la mer.

Un signal discret se fit entendre. Blunt jeta un coup d'œil à l'ordinateur. Un message s'y affichait, dans une fenêtre au bas de l'écran :

J'ai parlé à Poitras. Il faut que tu viennes. Magic Fingers

Pendant que Blunt lisait le message, Tate poursuivait sa tirade.

— On a même des néo-conservateurs qui affirment que c'est la réalisation des prophéties de l'Apocalypse. Après la terre, c'est au tour de l'eau de se révolter contre l'humanité... Ils disent qu'il faut laisser la volonté divine s'accomplir. Que les eaux vont monter et noyer les incroyants de la Côte-Est et de la Côte-Ouest... Moi, pour l'instant, c'est pas les sous-marins qui m'inquiètent le plus. Si ça explose, les gens ne verront pas l'effet avant plusieurs années. Tandis que l'attentat de la piscine...

— Tu penses qu'il va y avoir d'autres attentats ?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas déjà eu.

— Il faut que je te laisse, j'ai un avion à prendre.

— Tu as finalement décidé de venir ?

— Une information qui arrive à l'instant. Il faut que j'aille vérifier sur place.

Il raccrocha sans laisser à Tate le temps de demander plus d'explications.

Antarctique ouest, sous-marin US-67, 12h25

Alex Rickman arrivait au terme de sa carrière. L'acte qu'il s'apprêtait à commettre ne l'abrégerait que de quelques jours.

Tout au long des années, son dégoût pour les magouilles politiques n'avait fait que croître. Il n'en pouvait plus de voir les politiciens décider d'aller faire la guerre à tel ou tel endroit pour défendre les intérêts des multinationales qui finançaient leurs campagnes électorales. Ou pire : pour des raisons bêtement idéologiques.

Ce n'était plus une question d'individus : tout le système était malade. Il ne pouvait conduire qu'à la destruction de l'humanité. Peut-être même à celle de toute la vie sur la planète. Un grand ménage s'imposait. C'était pour cette raison que Rickman avait adhéré aux Enfants du Déluge. Il fallait laisser une chance à l'humanité à venir.

Évidemment, pour les prochaines générations, ce serait difficile. Ce n'était pas sans angoisse qu'il pensait à ce que vivraient ses petits-enfants. Mais l'heure n'était plus aux demi-mesures. Il faisait ça pour leurs petits-enfants à eux. Et pour les petits-enfants de leurs petits-enfants. Pour qu'ils aient encore une planète à habiter.

À bord du sous-marin qu'il commandait, une autre personne connaissait leur véritable mission : son second, Samuel Hayden.

Pour Hayden, aucune motivation écologique n'était entrée en ligne de compte dans sa décision. On ne lui avait pas donné le choix : ou bien il

effectuait ce travail et on effaçait ses dettes de jeu, ou bien on l'exécutait, mais seulement après avoir assassiné le reste de sa famille devant lui.

— Tout est prêt ? lui demanda Rickman.

— Tout est prêt.

Rickman entra les premiers codes puis procéda au processus d'identification biométrique : empreinte rétinienne, empreintes digitales, empreinte vocale... Hayden fit de même après avoir entré le code de confirmation.

Les vérifications terminées, le voyant de mise à feu passa au vert. Hayden poussa un soupir de soulagement : encore quelques minutes, le temps de lancer les quatre missiles... et ce serait terminé. Ils plongeraient alors en eaux profondes et les systèmes de surveillance perdraient leur trace.

Il ne serait pas trop tard pour se refaire une vie. Hayden en avait parlé avec sa femme avant de s'embarquer. Il lui avait promis qu'il ne mettrait plus les pieds dans un casino.

Il y avait toutefois un élément que Hayden n'avait pas pris en compte. Un élément qu'il ne connaissait pas. Que Rickman lui-même ne connaissait pas. C'était le fait que le dernier missile serait encore à l'intérieur du sous-marin quand il exploserait.

Pour couper les pistes, il était difficile d'imaginer un moyen plus sûr.

Longueuil, 11h24

Victor Prose ferma le site de pari en ligne où était affichée la cote qui lui était attribuée. Ses chances de survie étaient maintenant estimées à 4 contre 5 par les parieurs. Paradoxalement, la nouvelle attaque contre sa personne avait été interprétée par plusieurs comme un indice de sa résilience ; sa cote avait remonté.

Il ouvrit le dossier dans lequel il compilait les faits les plus troublants sur l'évolution écologique de la planète. Puis, tout en écoutant distraitement la radio, comme il le faisait souvent en travaillant, il entreprit de faire la tournée des sites où il suivait l'actualité.

... LES ÉMEUTES QUI ONT SUIVI L'INTERVENTION DE L'ARMÉE, À KARACHI, ONT FAIT QUARANTE-TROIS MORTS. LE PRÉSIDENT A RÉAFFIRMÉ QU'IL NE TOLÉRERAIT AUCUNE CONTESTATION DE LA POLITIQUE DE RATIONNEMENT ET QUE LES ACTES DE PILLAGE CONTINUERAIENT D'ÊTRE SÉVÈREMENT RÉPRIMÉS...

Le premier article que Prose prit le temps de lire au complet concernait les biocarburants. Le titre résumait clairement l'article : « Donner à manger aux gens avant de nourrir les automobiles ». L'auteur documentait les effets de l'expansion de la culture du maïs pour produire du pétrole : baisse de la production de maïs pour la consommation, baisse de la culture des autres céréales, fragilisation des stocks alimentaires de la planète, flambée des prix...

Après avoir archivé une copie de l'article dans le dossier céréales, il retourna à sa tournée des sites.

Son œil fut attiré par un titre : « Les producteurs sauvages à l'assaut de la campagne française ». L'auteur révélait l'émergence d'un nouveau foyer de contamination en France. Un agriculteur « bio » venait de perdre toute sa récolte et il était à la source d'une contamination qui se propageait dans son département.

On rencontrait de plus en plus cette opposition entre culture sauvage et culture OGM.

... QU'ON DEVRAIT ORGANISER DES CONCERTS-BÉNÉFICE AU PROFIT DES BANQUES ALIMENTAIRES DU TEXAS PLUTÔT QUE DES PAYS AFRICAINS. LE SÉNATEUR A PAR AILLEURS...

Ce qui avait attiré l'attention de Prose, c'était l'expression « producteur sauvage ». C'était la quatrième fois qu'il la rencontrait. Chaque fois, c'était pour désigner des producteurs qui étaient opposés à l'utilisation des OGM.

Il vérifia dans les articles archivés. On parlait trois fois d'agriculteurs sauvages, mais aussi d'agriculture sauvage et de producteurs sauvages. Le plus surprenant, c'était que toutes les références étaient dans des médias différents... S'agissait-il d'un simple phénomène de contagion ? Était-ce le résultat d'un effort concerté ?

... SELON LE MAIRE DE WASHINGTON. LA CONTAMINATION DES RÉSERVES D'EAU DE LA CAPITALE PAR LES ALGUES BLEUES SERAIT CONSÉCUTIVE À UN DÉVERSEMENT MASSIF DE DÉCHETS INDUSTRIELS, PARTICULIÈREMENT DE PHOSPHATES...

Prose archiva le document et prit une note pour se souvenir d'effectuer une recherche sur le terme.

Il se rendit ensuite sur un site consacré à la gestion planétaire de l'eau. Le document le plus récent énumérait une série de faits percutants :

plus d'un milliard d'êtres humains n'ont pas accès à de l'eau potable ; environ 2,5 milliards n'ont pas accès à des installations sanitaires correctes ;

chaque jour, 6 000 enfants meurent à cause de problèmes liés à des carences en eau potable ou à des installations sanitaires déficientes ; les nappes phréatiques diminuent régulièrement aux États-Unis, en Inde et en Chine ;

dans les pays en voie de développement, 90 % pour cent des égouts et 70 % des déchets industriels sont rejetés sans traitement dans l'eau ; la Chine a assez d'eau pour faire vivre durablement 650 millions de personnes... c'est-à-dire la moitié de sa population ;

les gens vivant dans les bidonvilles paient leur eau de 5 à 10 fois plus cher que les habitants des quartiers riches de la même ville.

Prose ferma le document avant d'en avoir terminé la lecture. Il n'y avait là rien de bien neuf.

Par contre, il appréciait l'effort de l'auteur pour construire un document

percutant. Pédagogiquement, c'était le genre d'outil utile pour ébranler la naïveté de ceux qui reprochaient aux écologistes d'être alarmistes et de toujours exagérer.

... QUE DES CHARGES NUCLÉAIRES ONT EXPLOSE DANS L'ANTARCTIQUE OUEST.

Tout en travaillant à l'ordinateur, Prose avait écouté d'une oreille distraite les informations à la radio. C'est avec quelques secondes de retard qu'il réalisa la portée de ce qu'il venait d'entendre.

LE PRÉSIDENT DE LA FRANCE A RÉVÉLÉ, LORS D'UNE CONFÉRENCE DE PRESSE IMPROMPTUE, QUE QUATRE EXPLOSIONS, DONT UNE SOUS-MARINE, AVAIENT ÉTÉ DÉTECTÉES. LE PENTAGONE ET LE KREMLIN ONT POUR LEUR PART REFUSÉ DE CONFIRMER...

Prose était sidéré. Jusqu'à ce moment, il avait cru à une sorte de bluff. Les explosions changeaient complètement la donne. On ne pouvait pas annuler les effets de l'explosion après coup et rétablir l'environnement dans son état antérieur. Et il n'y avait même pas moyen de savoir quels processus elles allaient enclencher.

Passé certains seuils, les changements climatiques adoptaient un comportement à la fois imprévisible et irréversible. Les scientifiques parlaient de processus non linéaires, ce qui était une façon savante de dire qu'ils n'avaient aucun moyen de prévoir ce qui allait se produire.

Et les dégâts ne seraient pas que climatiques. Dans l'opinion publique, l'image des écologistes serait détruite. Désormais, ils seraient tous soupçonnés d'être des terroristes. Ou, du moins, de sympathiser avec eux. Ce n'était probablement qu'une question de temps avant qu'on déclenche une chasse aux sorcières.

... LE PRÉSIDENT A PRIS L'INITIATIVE DE CONVOQUER À PARIS UNE CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE CONCERTATION POUR CONTRER CE NOUVEAU TERRORISME, QU'IL A QUALIFIÉ DE LÂCHE, DE BARBARE ET DE...

C'est parti, songea Prose... Et Sarkozy qui ne perdait pas une occasion d'occuper le devant de la scène ! Il avait sûrement bousculé son agenda pour intervenir en catastrophe, de manière à *scooper* les chefs politiques des autres pays du G8.

Xian, 22h16

À l'aéroport de Pudong, l'examen des papiers de Hurt s'était déroulé sans incident. Voyager en première classe était un avantage : les autorités chinoises avaient un préjugé favorable à l'endroit des hommes d'affaires occidentaux qui venaient discuter d'investissements et qui prolongeaient leur séjour pour dépenser des dollars supplémentaires. Et tant mieux si c'était aussi pour mieux connaître leur civilisation.

Paul Hurt voyageait sous le nom de Steve Atkinson. Il était censé avoir

passé la dernière semaine à effectuer un marathon de rencontres d'affaires pilotées par le bureau local de Goldman Sachs ; il s'octroyait maintenant trois jours de vacances à Xian avant de retourner chez lui. La ville était le berceau de la Chine. C'était là que l'empereur Qing avait unifié les cinq royaumes combattants, qui guerroyaient depuis des siècles, pour fonder ce qui était, aux yeux des Chinois, le centre du monde civilisé.

En arrivant dans le hall d'entrée du Garden Hotel, Hurt vit un attroupement de touristes autour d'un poste de télé. Il s'approcha.

— Un reportage sur l'attentat, l'informa un des hommes, avec un accent du sud des États-Unis.

Hurt sentit un vide au creux de l'estomac. L'attentat de Shanghai était déjà dans les médias.

Contrairement à ce qu'il anticipait, la télé montrait une mer de glace.

— Des explosions nucléaires dans l'Antarctique, ajouta le touriste sans cesser de regarder la télé.

Hurt écouta les informations pendant un moment, à la fois par curiosité et parce que c'était ce qu'aurait fait un touriste normal, puis il alla prendre possession de sa chambre.

Sans défaire ses bagages, ni même se changer, il récupéra le passeport qui était dans une pochette collée sous le tiroir inférieur de la commode. Celui-là était au nom de Ryan Fischer.

Il feuilleta le passeport pour prendre connaissance des lieux par lesquels il était censé avoir passé. Il vérifia ensuite la ressemblance de la photo. Aux deux tiers du livret, il tomba sur le visa et il vérifia les dates autorisées de son séjour. Puis il mit le passeport dans la poche intérieure de son veston. Encore une fois, Wang Li avait fait du bon travail.

Hurt prit la plus petite des deux valises, laissa l'autre dans la chambre et quitta l'hôtel pour se rendre à pied à l'hôtel Hyatt Regency, où il présenta son nouveau passeport. On lui remit les clés de sa chambre. Il prit l'ascenseur jusqu'au huitième étage et il ouvrit la deuxième porte à sa gauche : Wang Li l'y attendait.

— Des problèmes ? demanda ce dernier.

— Non. Pourquoi ?

— Avec l'attentat terroriste dans l'Antarctique...

— Je n'ai rien remarqué de spécial à l'aéroport... Je pars quand ?

— Dans trois jours.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— D'abord parce que ce serait dommage de ne pas profiter de l'occasion pour visiter l'armée de Qin. Et puis, dans trois jours, les douaniers seront un peu moins nerveux à l'endroit des étrangers désireux de quitter le pays.

Même s'il comprenait les raisons qui avaient amené Wang Li à prendre ces dispositions, Hurt détestait devoir perdre trois jours à attendre.

Sweet, pour sa part, était ravi. Sur le site archéologique, on avait découvert des lames dont la qualité de l'acier avait des siècles d'avance sur

leur époque. Il avait même entendu parler d'un alliage dont on avait retrouvé le secret depuis à peine vingt ans, dans un laboratoire américain.

Sharp et Nitro, par contre, avaient de la difficulté à se contenir.

« On est perdus au milieu d'un milliard de personnes qui parlent chinois, à des centaines de kilomètres de la plus proche frontière. Et tout le monde nous regarde comme une curiosité. Je ne vois pas comment ça nous aide à passer inaperçus ! »

Wang Li regardait Hurt avec un sourire.

— Xian est la ville où il y a le plus de touristes occidentaux, dit-il comme s'il avait suivi la conversation intérieure de Hurt. C'est en fréquentant les sites touristiques et en faisant ce que font les touristes que vous allez passer inaperçu.

ARTV, 13h09

... TEL EST LE POINT DE VUE RÉVOLUTIONNAIRE EXPRIMÉ PAR L'ÉCRIVAIN RENAUD DAUDELIN, AUTEUR DU RÉCENT LIVRE À SUCCÈS : *Bio à mort*. VOICI LA DÉCLARATION PROVOCANTE QU'IL A FAITE CE MATIN À NOTRE CHRONIQUEUSE, RACHEL LAMONDE, QUI L'A RENCONTRÉ À LAUSANNE : « LA CULTURE BIO EST VOUÉE À DISPARAÎTRE. ELLE N'EST PAS CAPABLE DE RÉSISTER AU CHAMPIGNON TUEUR. PLANTER BIO, C'EST PLANTER DES CÉRÉALES DESTINÉES À ÊTRE RAVAGÉES PAR L'ÉPIDÉMIE... ET À LA RÉPANDRE. C'EST AUSSI ENLEVER DU TERRITOIRE AUX OGM RÉSISTANTS. PAR VOIE DE CONSÉQUENCE, C'EST AGGRAVER PAR AVANCE LA PÉNURIE DE CÉRÉALES QUE CONNAÎTRA L'HUMANITÉ. C'EST DÉCIDER AUJOURD'HUI D'AUGMENTER LE NOMBRE DE MORTS DE DEMAIN... PLANTER BIO, C'EST CRIMINEL. ÇA RELÈVE DE LA LOGIQUE DU CRIME CONTRE L'HUMANITÉ »...

Montréal, SPVM, 13h18

La vidéo jouait depuis plusieurs minutes. On y voyait Théberge répondre à quelques questions des journalistes, puis les écarter d'un geste de la main et se réfugier dans son auto.

La caméra suivit la voiture jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin d'une rue. Une autre caméra prit la relève et suivit Théberge à travers les rues de la ville jusqu'à ce qu'il arrive au local du SPVM.

Théberge arrêta la vidéo et se tourna vers Jean-Philippe Jasmin, un des spécialistes en informatique du SPVM.

— Vous avez trouvé ça sur Internet ? demanda-t-il.

— YouTube.

— Ils ont le droit de faire ça ?

— Si vous le demandez, la compagnie va retirer la vidéo.

— Il y a combien de gens qui l'ont vue ?

Jasmin se pencha vers l'ordinateur, cliqua de nouveau sur le lien Internet pour faire apparaître la fenêtre de démarrage de la vidéo.

— Avec moi... vingt-quatre mille deux cent cinquante-trois.

— Il y a vingt-quatre mille personnes qui ont regardé ça ?

— Vingt-quatre mille deux cent cinquante-cinq, maintenant... Non, cinquante-six !

Jasmin se tourna vers Théberge en souriant comme s'il était particulièrement satisfait de lui confirmer sa popularité. Théberge, lui, le regardait, incrédule.

— C'est là depuis quand ?

Jasmin jeta un coup d'œil à l'écran.

— Elle a été postée hier matin. À neuf heures vingt-sept.

— Je veux que tu me fasses enlever ça. Tout de suite.

— Si vous voulez. Mais c'est quand même dommage.

Théberge lui jeta un regard noir.

— C'est vrai, se défendit l'informaticien. « La photo subreptice et l'invasion sournoise de la vie privée », c'était *cool* !

Avant que Théberge ait eu le temps de répondre, Crépeau entra dans le bureau.

Jasmin en profita pour s'éclipser.

— Je m'occupe de la faire disparaître, dit-il en sortant.

Crépeau posa un dossier devant Théberge et se dirigea vers la chaise berçante à côté de la fenêtre.

— Le problème dont je t'ai parlé au téléphone, dit-il.

Théberge feuilleta rapidement le dossier pendant que Crépeau se berçait en regardant dehors.

— OK, fit Théberge en reculant sur sa chaise. On a sept victimes. Les bouteilles d'eau ont toutes été achetées dans des endroits différents. Ça touche deux marques d'eau naturelle. Les deux sont produites par des embouteilleurs québécois... Ça, c'est ce qu'on sait.

— On sait aussi que personne ne s'est manifesté jusqu'à maintenant pour faire chanter les embouteilleurs, enchaîna Crépeau.

— Qui s'occupe de l'enquête ?

— Plamondon. Il fait le tour des dépanneurs et des épiceries pour récupérer les bandes de vidéo-surveillance... Des fois qu'on apercevrait quelqu'un en train de planter les bouteilles dans les comptoirs. Il va aussi s'occuper de ceux qui ont fait les livraisons régulières.

Théberge hocha la tête en signe d'assentiment.

— Je suppose que les deux compagnies ont retiré leurs produits des tablettes, dit-il.

— Elles n'ont pas le choix.

— À mon avis, ce n'est pas du chantage.

— Probablement pas, approuva Crépeau.

Théberge le regarda, surpris de le voir acquiescer aussi facilement.

— J'ai interrogé la banque de données d'Interpol, répondit Crépeau.
Depuis le début de la semaine, il y a eu des cas semblables dans onze pays.

— Toujours de l'eau embouteillée ? demanda Théberge, étonné.

— Toujours de l'eau embouteillée.

Les deux policiers ruminèrent les implications de cette information.

— Tu pourrais en parler à tes contacts, reprit Crépeau.

— Tu penses que c'est les Enfants du Déluge ?

— J'ai surtout pensé aux yogourts...

— Il n'y a pas encore eu de message de revendication.

— Je sais.

Un nouveau silence suivit.

— Ça pourrait aussi être une multinationale qui veut éliminer la concurrence, reprit Crépeau.

— Dans chaque pays, les compagnies visées sont différentes. La plupart sont des compagnies locales. Je ne pense pas qu'ils s'attaqueraient à autant de cibles à la fois.

— D'accord, je vais voir si mes contacts ont quelque chose.

Crépeau se leva et se planta devant la fenêtre.

— On est en pleine théorie du complot, dit-il en regardant dehors, sur un ton d'autodérision.

— J'ai mis Simard et Falardeau sur Bastard Bob. Je leur ai dit que je t'en parlerais.

— Pas de problème.

— Ils l'ont pris en filature, ce matin, quand il s'est rendu à HEX-Radio.
S'il a un contact qui le renseigne...

Crépeau se retourna vers Théberge.

— Et si son informateur fait ça par courriel ?

— J'ai demandé à Jasmin de s'en occuper. Il a toujours deux ou trois pirates sur sa liste, à qui il peut passer des commandes.

— Gratuitement ?

— Il s'est contenté de me dire que c'était une situation *win-win*.

Bruxelles, 19h45

Jessyca Hunter glissa le document au milieu d'une pile d'autres à l'intérieur de son attaché-case. Elle le ferma ensuite à clé. Geert Raes poussa un soupir de soulagement, heureux que les papiers qu'il venait de lui apporter soient en sécurité, à l'abri des regards indiscrets.

— Il ne faut pas qu'on puisse remonter à moi, dit-il. De quelque façon que ce soit.

— N'ayez aucune crainte, répondit Jessyca Hunter avec un sourire. Nous savons prendre soin de nos informateurs et nous assurer que personne ne vienne troubler leur quiétude.

Raes prit le verre qu'il avait posé sur la table et le vida d'un trait. À

l'exception de quelques membres haut placés dans le Vlaams Belang, personne ne savait qu'il était un sympathisant du parti. Son travail consistait à couler des informations dommageables pour le parlement européen. Affaiblir l'Europe, si possible la faire éclater, était le moyen le plus sûr de réaliser l'indépendance de la Flandre. Privée du soutien européen, Bruxelles n'aurait pas les moyens de maintenir l'unité artificielle du pays. Bruxelles tomberait sous la coupe de la Flandre et en deviendrait la capitale. Libre aux Wallons de croupir et de dégénérer dans leur restant de pays. La Flandre, elle, procéderait à un grand nettoyage. Elle cesserait de payer pour toutes les minorités qui venaient la vampiriser. À commencer par les Wallons.

— Vous retournez à Aalst ce soir ? demanda Hunter.

— Demain.

— Madame de Winter est toujours aussi inventive ?

Raes acquiesça d'un hochement de tête, toujours mal à l'aise lorsque Jessyca Hunter évoquait sa vie personnelle, et particulièrement cet aspect particulier de sa vie personnelle.

— Vous la saluerez de ma part, insista Hunter. Dites-lui que je passerai bientôt la voir pour regarder ses nouvelles vidéos.

Raes se leva, de plus en plus mal à l'aise. Il se demandait tout à coup si madame de Winter l'avait filmé à son insu, lors de ses visites à son « atelier de création ».

— Je suis impatiente de recevoir vos prochaines découvertes, lança Hunter en regardant la silhouette de Raes s'éloigner vers la porte donnant sur le hall d'entrée.

Il sortit sans se retourner.

Jessyca Hunter songeait aux documents qu'elle venait de recevoir. Contrairement à ce que croyait Raes, l'information ne serait pas rendue publique rapidement. Avant de discréditer trois des membres les plus importants du parlement européen, elle commencerait par les utiliser, par extraire toute l'information privilégiée à laquelle ils avaient accès. Ensuite seulement, ils seraient livrés en pâture aux journaux à scandales.

Discréditer le projet européen et faire dérailler l'Europe n'était pas son objectif premier. L'Europe s'effondrerait d'elle-même sous le poids des crises sociales à mesure que la pression des difficultés économiques augmenterait.

Au mieux, ces nouveaux scandales alimenteraient la méfiance de la population envers l'ensemble de la classe politique et contribueraient à saper le peu de crédibilité qui lui restait.

La vraie raison pour laquelle Jessyca Hunter s'intéressait à ces trois hommes politiques, c'était l'information qu'ils possédaient ainsi que l'information à laquelle ils pouvaient avoir accès par leurs réseaux de contacts : tous les trois étaient aux premières loges pour suivre les luttes de pouvoir entre les grands propriétaires mondiaux de médias.

Puis son esprit revint à June Messenger. Sa disparition l'avait décidément touchée plus profondément qu'elle ne l'aurait cru. L'intensité de sa réaction

émotive l'étonnait... Ce n'était vraiment pas le temps que ses états d'âme interfèrent avec son travail ! Pas au moment où le mandat qu'on venait de lui confier pouvait la mener aux plus hautes sphères du pouvoir.

TF1, 20h02

... OUI, JE SAIS ! L'ANTARCTIQUE EST MENACÉ PAR LES TERRORISTES. IL FAUDRA QU'ON S'EN OCCUPE. ET JE PROMETS QUE LA FRANCE METTRA L'ÉPAULE À LA ROUE POUR TROUVER UNE SOLUTION À CE PROBLÈME. MAIS CETTE MENACE EST À LONG TERME. À COURT TERME, IL Y A PLUS URGENT. IL Y A DES GENS QUI N'ONT PAS À MANGER. ICI, EN FRANCE. AILLEURS SUR LA PLANÈTE. C'EST TOUTE L'HUMANITÉ QUI SOUFFRE. ET LA FRANCE NE LAISSERA PAS TOMBER L'HUMANITÉ !... CE SERAIT IRRESPONSABLE. ET LA FRANCE N'EST PAS IRRESPONSABLE. LA FRANCE EST SOLIDAIRE. ET CETTE SOLIDARITÉ, TOUTES LES FRANÇAISES, TOUS LES FRANÇAIS SERONT EN MESURE D'Y PARTICIPER. J'ANNONCE AUJOURD'HUI LE LANCEMENT D'UNE NOUVELLE LOTERIE NATIONALE : LOTO-BISTRO.

UNE NOUVELLE ÉPOQUE EXIGE DE NOUVELLES SOLUTIONS. CE QUE JE PROPOSE, C'EST UN CROISEMENT ENTRE LES RESTOS DU CŒUR, LE TIERCÉ ET UNE PRATIQUE GÉNÉRALISÉE DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE. FRANÇAISES, FRANÇAIS, JE VOUS PROPOSE D'EXERCER VOTRE SOLIDARITÉ. JE VOUS PROPOSE DE L'EXERCER DANS UNE ATMOSPHÈRE FESTIVE DE JEU ET DE RÉJOUISSANCES GASTRONOMIQUES. C'EST AUSSI CELA, LA RUPTURE. C'EST LE PASSAGE DE LA CONTRAINTE FISCALE AU JEU ÉTHIQUE. AU JEU SOCIALEMENT RESPONSABLE.

BIEN MANGER EST AUJOURD'HUI UN LUXE. IL EST NORMAL QUE CEUX QUI BÉNÉFICIENT DE CE LUXE SOIENT SOLIDAIRES. UN PRÉLÈVEMENT D'UN POUR CENT SERA DÉSORMAIS IMPUTÉ À TOUS LES REPAS PRIS DANS LES CAFÉS, DANS LES RESTAURANTS, DANS LES BISTROS. EN ÉCHANGE, LES CLIENTS RECEVRONT UN BILLET DE LOTO POUR LEUR REPAS. IL Y AURA UN TIRAGE HEBDOMADAIRE. LES GAGNANTS POURRONT TOUCHER JUSQU'À MILLE FOIS LE PRIX DE LEUR FACTURE.

UNE FOIS PAR MOIS, UN TIRAGE SPÉCIAL AURA LIEU. LES GAGNANTS POURRONT RÉCOLTER JUSQU'À CENT MILLE FOIS LE MONTANT DE LEUR FACTURE.

TOUS LES PROFITS DE CETTE LOTERIE SERONT VERSÉS DANS UN FONDS EN FIDUCIE. CE FONDS SERVIRA À DÉFENDRE LE PATRIMOINE ALIMENTAIRE MONDIAL. DÉSORMAIS, C'EST LA FRANCE ENTIÈRE QUI MISERA POUR NOURRIR LES AFFAMÉS DE LA PLANÈTE.

Montréal, 13h06

Bastard Bob entra au café Cherrier et prit place à l'une des rares tables libres, à côté de celle d'un comédien connu qui mangeait seul. Parcourant la salle des yeux, il repéra sept personnes qu'il connaissait. Ou plutôt qu'il reconnaissait.

Il ne comprenait pas l'insistance de son informateur pour le rencontrer à cet endroit.

Sans ouvrir le menu, il commanda une bière. Puis il s'absorba dans la lecture du roman qu'il venait d'acheter pour l'occasion dans une librairie de livres usagés. *Le Poids des illusions*, de Maxime Houde.

Alors qu'il cherchait seulement à se donner une contenance, pour ne pas paraître seul autrement que par choix, il fut happé par la lecture et plongé dans l'atmosphère du Montréal de la fin des années quarante.

Quand il releva les yeux, alerté par un mouvement à la périphérie de son champ visuel, Marcus Harp était assis devant lui.

Il prit le roman dans les mains de Bastard Bob, l'examina un instant, puis le lui redonna.

— Personnellement, je préfère les biographies de criminels aux romans policiers, fit ce dernier. C'est plus instructif.

Dix minutes plus tard, deux bavettes avaient fait leur apparition sur la table. Harp mangeait avec un enthousiasme qui étonnait Bastard Bob.

— Si vous me disiez ce que vous voulez, fit l'animateur.

Harp releva les yeux de son assiette et sourit.

— Votre bien, évidemment. Je veux votre bien.

Puis il ajouta, sur un ton plus froid, fonctionnel :

— Je ne prendrai pas le dessert. Je vais partir avant vous. Je vais oublier la mallette que j'ai posée à côté de ma chaise. Vous y trouverez de nouvelles vidéos de Théberge. Il y a aussi quelque chose concernant son épouse. Je suis sûr que vous allez apprécier.

Montréal, 14h17

Lorsque Harp sortit du café Cherrier, il entraîna avec lui Simard, qui l'avait suivi à l'intérieur et qui s'était installé à deux tables de la sienne.

Harp se dirigea vers la fourgonnette aux vitres opacifiées dans laquelle il était arrivé. Le temps qu'il démarre, Simard avait rejoint Falardeau, qui était demeuré au volant de leur voiture.

— Tu l'as eu ? demanda Falardeau.

— J'ai une dizaine de photos, dit-il en montrant son appareil déguisé en lecteur MP3. Du moment que tu branches des écouteurs sur un bidule, personne ne pense que c'est une caméra.

Falardeau sourit, démarra et entreprit de suivre la fourgonnette noire tout en se tenant à une distance prudente.

Washington, 14h29

Le secrétaire du Trésor, Jonathan Parks, assistait à la réunion préparatoire de la prochaine rencontre du Joint Chiefs of Staff. Sa participation, exceptionnelle, était motivée par les impacts économiques et financiers des décisions qui seraient prises. Le secrétaire de la Défense, Shane Browning, leur présentait un projet d'orientation stratégique pour les cinq prochaines années.

Le reste du comité était composé de deux militaires et de Tyler Paige, le directeur du DHS. Browning, qui présidait le sous-comité, avait préféré ne pas inviter le directeur du Joint Chiefs of Staff, Morton Kyle, à la rencontre.

— L'opération a pour nom de code Yellow Fuzz, dit Browning. Toutes nos études démontrent que notre principal ennemi, pour le prochain siècle, est la Chine. Mon plan explique de quelle façon nous allons amorcer sa destruction.

— Je pensais que le principal ennemi était le terrorisme, objecta Paige. Avec ce qui se passe aux deux pôles...

— Je n'ai rien contre le fait qu'on dise publiquement que c'est le terrorisme, répliqua un peu sèchement Browning. Surtout si ça nous permet à tous d'augmenter nos budgets... Mais ces explosions aux pôles sont anecdotiques. Il ne faut pas perdre de vue les intérêts à long terme de notre pays. Quel que soit l'état de la planète, quelles que soient les ressources qui resteront, le problème de fond sera toujours le même : comment on fait pour s'assurer de les contrôler. Et alors, notre principal adversaire, ce sera la Chine.

Les regards se tournèrent vers Parks, comme si les participants ne savaient pas jusqu'à quel point ils pouvaient parler ouvertement devant lui.

— Jonathan est avec nous, fit Browning en souriant. Vous pouvez lui faire confiance.

Après un moment, les participants ramenèrent les yeux vers le secrétaire de la Défense.

— Est-ce que vous préparez sérieusement une attaque contre la Chine ? demanda l'un des militaires.

— Nous n'allons pas l'attaquer, nous allons nous contenter de la détruire, ce qui est très différent... Nous allons procéder comme nous l'avons fait pour l'Union soviétique. Nous allons la détruire économiquement.

— Pour l'instant, c'est plutôt la Chine qui est en train de nous voler nos entreprises et de détruire notre économie, répliqua l'autre militaire.

— Je sais. Et c'est très bien comme ça... Il faut que les Chinois soient incapables de contrôler leur croissance. Jusqu'à ce que ça explose... Au fond, c'est simple : les Chinois manquent déjà d'eau, de céréales et d'énergie. Ils croulent sous la pollution. Malgré leurs efforts sur le continent africain, ils n'arrivent plus à trouver assez de matières premières et d'énergie... Je trouve ça plutôt bien.

— Nous aussi, on va faire face aux mêmes pénuries, objecta Paige.

— Oui, mais le choc sera moins brutal... Leur population est déjà en train

de se révolter. Et pas seulement au Tibet et dans le Xinjiang. Ils ont des centaines de manifestations par jour dans tout le pays. Imaginez ce que ce sera si la situation se dégrade encore... Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de leur donner un coup de pouce.

— On va faire ça comment ? ironisa Paige. En leur envoyant deux ou trois mille autres de nos entreprises ?

— Le champignon qui s'attaque aux céréales leur complique sérieusement la vie. D'ici un an, les famines vont se multiplier dans la plupart des régions.

— C'est planétaire, objecta Paige.

— S'il y en avait eu seulement en Chine, ça aurait eu l'air suspect.

Les autres se regardèrent, à la fois admiratifs et incrédules. Browning les regardait avec un sourire de triomphe.

— Imaginez que la Chine, en plus de ses problèmes d'approvisionnement, se mette à éprouver des difficultés avec ses usines de désalinisation, reprit Browning. Imaginez que des épidémies éclatent à cause de déficiences dans les usines de traitement des eaux usées. Ça suffirait sûrement à provoquer quelques émeutes supplémentaires... Et il y a la pollution. Si des incendies éclatent dans des mines de charbon, ça peut durer des mois, des années... Et plus ils vont manquer de pétrole, plus ils vont brûler de charbon... plus ils vont polluer... On gagne sur tous les tableaux !

— Ça va prendre des années à mettre un plan comme ça en œuvre, fit un des militaires.

— C'est vrai. Mais rien ne presse. Ça nous donne le temps de gérer les retombées. Et puis, au besoin, on peut accélérer les choses en alimentant les dissensions : des stations de diffusion pirates, des groupes de discussion sur Internet... On peut aussi soutenir en douce les groupes de dissidents exilés dans nos pays. Ça va amener le gouvernement chinois à être plus répressif. Son image internationale va en souffrir. Et si on réussit à organiser une forme de boycott, par exemple de l'expo de Shanghai, ça va les rendre encore plus paranoïaques... On pourrait aussi les pousser à durcir la répression au Tibet et à attaquer Taiwan, ce qui les isolerait davantage du reste de la planète. Leur difficulté à obtenir du pétrole et des matières premières augmentera.

— C'est une troisième guerre mondiale que vous voulez provoquer ! s'exclama Paige.

— Pas exactement. Le terme le plus exact serait une « apocalypse ». À l'intérieur de la Chine.

— Ça va se propager à l'ensemble de la planète ! objecta d'une voix douce le secrétaire du Trésor.

— Je sais. Ça va replonger la planète dans la récession. C'est ce que disent nos experts au Pentagone. Et c'est pour ça que vous êtes ici. Si la Chine implose, il faut savoir quels vont être les effets pour nous. Et se préparer à limiter les dégâts.

— Ils détiennent plus de six cents milliards de devises américaines et ils sont un des plus gros acheteurs de nos titres de dette. En termes simples, ils

sont notre banquier. C'est grâce à eux que notre pays vit à crédit.

— Des créanciers, on peut toujours en trouver d'autres, remarqua un des militaires.

— Oui, mais ça risque de coûter plus cher. Les taux d'intérêt vont monter. Pas besoin de vous dire ce que ça peut provoquer dans notre économie... Et s'ils sont mal pris, les Chinois vont se servir de leurs réserves de dollars américains pour acheter ce qui leur manque. Ça va augmenter la masse de dollars en circulation, ce qui va faire baisser sa valeur.

— On peut y survivre ? demanda Browning.

— Pour notre dette, c'est positif. Elle est négociée en dollars américains. Plus le dollar baisse, plus la valeur de notre dette diminue. Ça va également permettre aux entreprises d'être plus concurrentielles pour leurs exportations. Ceux qui ont de l'argent à placer vont faire plus d'argent à cause des taux d'intérêt plus élevés... Par contre, les classes moyennes et les plus pauvres vont écoper. Leurs dollars vont valoir moins cher... Mais on ne peut pas gagner sur tous les tableaux.

— Le dollar va descendre jusqu'où ?

— Ça dépend des Chinois. Ils n'ont pas intérêt à mettre trop d'argent sur le marché trop vite parce qu'ils vont se retrouver avec un stock de dollars qui vont valoir de moins en moins cher.

Il ajouta avec un sourire :

— C'est là toute la beauté du système.

— Autrement dit, ça devrait demeurer gérable...

— Si l'implosion a lieu de façon progressive. Par contre, si elle est brutale et que les réserves monétaires tombent entre les mains de n'importe qui... Mais je pense que c'est un risque qu'on peut accepter de courir.

Paris, 14h51

Tout en gardant un œil sur les informations à la télé, Ulysse Poitras suivait sur Bloomberg les répercussions des explosions nucléaires dans l'Antarctique. C'était la nouvelle qui dominait les marchés.

L'argent affluait dans les fonds monétaires, le prix des obligations était à la hausse et les marchés boursiers étaient généralement à la baisse malgré l'envolée de certains titres liés aux matières premières et à l'armement.

À la télé, un présentateur interviewait un biologiste de renom.

... SELON LES SPÉCIALISTES, IL EST TROP TÔT POUR ÉVALUER L'IMPACT DE CET ATTENTAT SUR L'ENSEMBLE DE L'ENVIRONNEMENT ANTARCTIQUE. AU-DELÀ DE LA CONTAMINATION DU MILIEU MARIN IMMÉDIAT ET DES CONSÉQUENCES SUR LA FAUNE, IL EST PRÉVISIBLE QUE LE MATÉRIEL RADIOACTIF SE PROPAGE SUR DE GRANDES DISTANCES, CE QUI CAUSERA UN RISQUE POUR LES POPULATIONS DES PAYS LIMITROPHES...

Tout en continuant d'écouter, Poitras vérifia le cours du pétrole : il était en

forte hausse. Et cela, malgré une déclaration rassurante de l'Arabie Saoudite. Comme les attentats n'auraient aucun effet à court ou à moyen terme sur les disponibilités mondiales...

Ce n'était pas la première période de crise que Poitras vivait. Normalement, la principale difficulté était de ne pas se laisser entraîner par les mouvements de foule. De ne pas réagir après coup et trop fortement.

Cependant, étant donné ce qu'il savait du fait de ses rapports avec l'Institut, Poitras se demandait si, cette fois, l'affolement des marchés n'était pas une attitude raisonnable... Il aurait aimé pouvoir en discuter avec quelqu'un qui aurait eu les mêmes informations et la même connaissance des marchés que lui.

Il ouvrit le dossier « Fondation », activa le logiciel qui simulait l'effet des marchés sur le portefeuille de l'organisation... Puis il sourit. Tout en s'en voulant de sourire.

Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine satisfaction professionnelle : sa stratégie défensive continuait d'être payante. Chaque effondrement des marchés, chaque mouvement de panique, chaque hausse du prix des matières premières se traduisaient pour le portefeuille de la Fondation par des gains supplémentaires. Les événements dramatiques qui provoquaient des pertes colossales pour une grande partie des investisseurs avaient un effet contraire sur l'actif de la Fondation.

Drummondville, 16h35

Dominique avait peu dormi. Toute la nuit, elle avait pensé à Kim et à Claudia. Le pire était de savoir que, si elle était de nouveau placée devant la même situation, elle prendrait probablement la même décision. Son travail était de prendre des décisions qui pouvaient entraîner la mort de personnes qu'elle connaissait.

La culpabilité la taraudait au point d'avoir complètement détourné son attention de ce qu'elle était en train de lire. Un courriel de Poitras.

Elle poussa un soupir et en recommença la lecture.

Trois des usines de traitement des eaux qui ont eu des problèmes de contamination étaient assurées par la même compagnie. Il s'agit de celle qui avait connu la plus forte croissance des primes. Pour ce qui est de l'usine de désalinisation du Japon, elle était assurée par une des deux autres compagnies identifiées par Chamane.

Suggestion : trouver la liste des clients des trois compagnies pour découvrir les cibles potentielles.

C'était une bonne idée, songea Dominique. Théoriquement. Cependant, ce qu'elle ne voyait pas, c'était comment la mettre en application... Elle ne pouvait pas s'adresser directement aux entreprises, puisque l'information était probablement confidentielle... Après y avoir réfléchi, elle se dit que les plus à même d'obtenir l'information devaient être les agences de renseignements des pays concernés.

Elle envoya une copie du courriel à F, puis elle se rendit sur le site de

Guru Gizmo Gaïa.

Quelques minutes plus tard, elle le quittait sans avoir rien appris. Contrairement à ce qu'elle croyait, les explosions nucléaires dans l'Antarctique ne l'avaient pas poussé à intervenir, que ce soit pour annoncer de nouvelles catastrophes ou simplement pour constater sur le ton du regret qu'il avait raison.

En fait, depuis sa dernière prophétie, qui avait marqué le lancement des interventions des Enfants du Déluge, le guru ne s'était plus manifesté. La version officielle voulait qu'il se soit retiré dans un lieu secret pour méditer.

Toutefois, son absence n'empêchait pas ses fidèles de spéculer. Moins il parlait, plus les disciples multipliaient les interprétations, essayant de lire autant dans son silence actuel que dans ses déclarations passées.

Dominique jeta un regard au logiciel de courriel : F n'avait toujours pas répondu au sien. Depuis la veille, elle était étrangement en retrait. Comme si elle se désintéressait de ce qui se passait à l'Institut. Était-ce à cause de la mort de Kim ?

À vrai dire, le changement avait été graduel. Il avait commencé à l'époque où elle avait décidé de « collaborer » avec Fogg. Plus le temps avait passé, plus F avait eu tendance à s'isoler pour de longues périodes.

La seule fois où Dominique lui avait demandé ce qu'elle faisait pendant tout ce temps, F s'était contentée de répondre qu'elle travaillait sur un projet de longue haleine. Un projet qui représenterait le couronnement ou l'échec de sa carrière.

S'agissait-il d'une opération d'envergure contre le Consortium ? Une opération destinée à l'abattre définitivement ? Si oui, pourquoi garder tout cela secret ? Et si ce n'était pas le cas, de quoi s'agissait-il ?

Au fil des mois et des années, Dominique était devenue de plus en plus mal à l'aise avec les changements qui s'étaient produits dans le comportement de F. Et quand elle y pensait, elle ne pouvait y voir d'autre cause que cette étrange relation avec Fogg.

Les réflexions de Dominique furent interrompues par l'arrivée d'un courriel. Mais ça ne venait pas de F. L'inspecteur-chef Théberge se manifestait.

Il lui demandait de lui envoyer tout ce qu'elle pouvait sur les contaminations d'eau embouteillée qui avaient eu lieu à travers le monde. Il voulait savoir si les incidents à Montréal s'étaient déroulés selon le même pattern qu'ailleurs.

Dominique relut le message. La demande de Théberge requérait qu'elle en parle à F. Cela constituait un excellent prétexte pour aller la voir. Elle profiterait de l'occasion pour discuter avec elle du courriel de Poitras.

TVA, 18h03

... ONT MIS LEUR MENACE À EXÉCUTION. LE SOUS-MARIN QUI CROISAIT AU LARGE DE L'ANTARCTIQUE, À PROXIMITÉ DE LA

CÔTE OUEST, A TIRÉ DEUX MISSILES NUCLÉAIRES À UNE DIZAINE DE KILOMÈTRES À L'INTÉRIEUR DU CONTINENT. LES EXPLOSIONS ONT VAPORISÉ DES MILLIERS DE TONNES DE GLACE. ELLES ONT ÉGALEMENT PROVOQUÉ DES FISSURES QUI ONT PRÉCIPITÉ DES KILOMÈTRES CARRÉS DE BANQUISE DANS L'OCÉAN. UN TROISIÈME MISSILE AURAIT EXPLODÉ SOUS L'EAU. À COURT TERME, CE SONT LES EFFETS DES RADIATIONS SUR LES POPULATIONS ANIMALES DE LA CÔTE ET SUR LA FAUNE MARINE QUI INQUIÈTENT LES SPÉCIALISTES. À PLUS LONG TERME, PAR CONTRE, ILS CRAIGNENT QUE LES EXPLOSIONS AIENT AGGRAVÉ LES FAILLES EXISTANTES, CE QUI POURRAIT AVOIR POUR EFFET DE PRÉCIPITER DANS L'OCÉAN DES MILLIERS, SINON DES CENTAINES DE MILLIERS DE KILOMÈTRES CUBES SUPPLÉMENTAIRES DE GLACE. L'EFFET D'UNE TELLE ÉVENTUALITÉ SUR LE RÉCHAUFFEMENT PLANÉTAIRE...

Drummondville, 18h17

— Désolée, fit F en arrivant dans le bureau de Dominique. Avec cette histoire d'explosions nucléaires... Je n'en finis plus de lire les analyses des agences de renseignements et les déclarations officielles des gouvernements...

Elle s'assit dans le fauteuil devant le bureau.

— Vous avez lu le courriel de Poitras ? demanda aussitôt Dominique.

Il y avait plus d'une heure qu'elle attendait que F ait fini de régler ces fameux détails.

— Oui. Et je suis d'accord avec ta conclusion. Seules les grandes agences nationales ont les moyens de se servir de cette information.

— Je l'envoie à Blunt ?

— Il saura sûrement quoi en faire.

— Et pour l'autre question ?

— À mon avis, on dispose encore de vingt-quatre heures. Peut-être quarante-huit.

Dominique la regardait, visiblement en désaccord.

— Compte tenu de la façon dont Kim est morte, reprit F, ce serait étonnant qu'elle ait révélé quoi que ce soit. Reste Claudia.

— Elle ne pourra pas résister très longtemps...

— Même s'ils utilisent des drogues pour la faire parler, ils ne prendront pas la chance de la croire sur parole. Ils vont vouloir l'interroger de façon classique pour vérifier ses réponses.

— Vous parlez d'un interrogatoire... musclé ?

Dominique hésitait à utiliser le mot « torture ». Même si elle savait très bien ce qui attendait les agents qui tombaient aux mains d'un ennemi comme le Consortium.

— Oui. Et quand ils vont l'interroger, elle va retarder le plus possible les

révélation qu'elle va faire.

— Vous ne pouvez pas lui avoir demandé ça !

— Bien sûr que non. Ce n'est pas pour nous protéger, nous, c'est pour se protéger, elle, qu'elle va résister aussi longtemps qu'elle peut ! Si elle parle trop vite, s'ils n'ont pas l'impression de l'avoir brisée, ils ne la croiront pas. Ils vont continuer à mettre de la pression. Et elle n'aura plus rien à leur dire pour qu'ils cessent.

Dominique était blanche. Savoir que des agents ou des informateurs dont elle ne connaissait que le nom de code disparaissaient aux mains de l'ennemi, c'était une chose. Mais que ça arrive à une amie...

— C'est pour cette raison que je suis toujours hésitante à demander à des agents de courir des risques, reprit F, répondant à la réaction non verbale de Dominique. Et, sans vouloir te décourager, ce n'est pas plus facile la deuxième ou la troisième fois que la première. C'est aussi ça, la responsabilité qui vient avec ton poste.

Puis, elle ajouta sur un ton beaucoup plus neutre :

— Pour en revenir à ta question, une fois qu'ils l'auront fait parler et qu'ils seront convaincus de ses réponses, ils vont avoir besoin d'un minimum de temps pour monter une opération. Mais je suis d'accord avec toi : il est préférable de ne pas courir de risque.

— Vous avez décidé de l'endroit où on va aller ? demanda Dominique en s'efforçant de limiter le tremblement de sa voix.

— Pour ça, je m'en remets entièrement à toi.

Après son départ, Dominique se demanda pour quelle raison F n'avait même pas évoqué la possibilité d'avoir recours à Fogg pour sauver Claudia.

Terre-Neuve, au large de la côte, 20h18

Gary Strangefoot, le premier ministre de Terre-Neuve, était officiellement en visite sur le yacht privé d'un ami, dans Trinity Bay. Aucun membre de son personnel ne l'accompagnait à l'exception d'un garde du corps, lequel n'avait pas accès à la salle à manger.

Georges Lacanaud, le représentant d'AquaTotal Fund Management, leva son verre.

— À notre prospérité, dit-il.

Strangefoot leva son verre à son tour.

La discussion avait été rapide. Ils étaient arrivés à un accord en moins de vingt minutes. AquaTotal, par le biais d'une de ses filiales créée pour l'occasion, O'Méga, acquerrait les droits de commercialisation de toute l'eau du Labrador. En échange, la province obtenait une rente relativement généreuse sur l'eau exportée ainsi que la construction d'une usine d'embouteillage ultra-moderne qui serait le fournisseur exclusif d'O'Méga pour toutes ses activités sur le territoire de la Nouvelle-Angleterre.

— Prospérité qui est conditionnelle à la bénédiction d'Ottawa, dit Strangefoot. Si la loi fédérale n'est pas amendée...

— Il n'y a pas de souci, répondit Lacanaud. La loi fédérale sera amendée pour que le Canada puisse signer le protocole mondial.

— Il n'y a encore rien de décidé. Le mouvement d'opposition est assez musclé dans la plupart des autres provinces.

Lacanaud sourit de façon rassurante.

— Nous nous en occupons, dit-il. Le premier ministre Hammer comprend très bien où réside son intérêt...

HEX-TV, studio 6, 19h02

Le présentateur, qui attendait le signal pour commencer, concentra son regard sur la caméra. Deux secondes avant l'entrée en ondes, un sourire apparut brusquement sur son visage.

— Bienvenue à cette nouvelle émission de *Controverse*. Avec ce qui se passe au pôle Sud, l'eau est plus que jamais un sujet d'actualité. Ce soir, on va se concentrer sur la propriété de l'eau. Faut-il en faire un patrimoine mondial, comme le réclame l'ONU ? Faut-il en faire un bien privé qui appartient à ceux chez qui elle se trouve ? Faut-il refuser d'en faire un bien et interdire tout commerce de l'eau ?

Le présentateur fit une pause de presque trois secondes, le temps de consulter les feuilles posées sur la table devant lui.

— J'ai avec moi José L'Évêque, du groupe écologiste radical « Oh shit ! », ainsi que Réginald Saint-Denis, député de Laval-des-Rapides. Au cours de l'émission, nous aurons également l'occasion d'entendre Laurent Desruisseaux, qui est chercheur en hydrologie à l'Université Laval.

Il s'adressa aux deux invités.

— Messieurs, vous connaissez la règle du jeu. Des réponses courtes. Des phrases courtes. Pas de mots incompréhensibles... *Controverse* est une émission qui met les grands sujets à la portée du vrai monde.

Son regard se tourna vers le régisseur.

— Vous avez une minute chacun pour faire votre exposé de départ. À vous, monsieur L'Évêque.

Après avoir cherché des yeux la caméra à laquelle il devait s'adresser, celui-ci amorça son exposé.

— L'eau n'est pas un produit. C'est un droit. Sans eau, il n'y a pas de vie. Un contrôle mondial sur l'eau est la seule solution. Il faut qu'elle échappe aux prédateurs qui veulent la contrôler. On ne peut plus continuer à être irresponsable. L'abondance dans laquelle nous avons vécu est un leurre. En réalité, la planète manque déjà d'eau. Il faut interdire son commerce.

— Assez bonne performance, commenta l'animateur. À votre tour, monsieur Saint-Denis.

— Je suis d'accord avec mon adversaire sur un point : nous avons été irresponsables. Cela vient du fait que la valeur économique de l'eau n'a pas été reconnue. Quand les choses n'ont pas de prix, les gens pensent qu'elles n'ont pas de valeur. C'est pourquoi il faut libéraliser complètement le

commerce de l'eau. Seul le marché est capable de forcer les gens à économiser l'eau. À ne pas la gaspiller.

— Un peu plus abstrait, monsieur Saint-Denis, fit le présentateur. Des phrases un peu longues. Mais quand même bien dans l'ensemble. Nous allons maintenant retrouver Marie-Julie. Elle va nous résumer le contenu de la proposition de l'ONU. Mais, juste avant, pause-pub !

Drummondville, 19h36

Dominique avait regroupé ses effets personnels à l'intérieur de trois valises. Les meubles, la literie, la vaisselle, la nourriture... tout ce qui n'avait pas de valeur personnelle serait laissé sur place.

Elles évacueraient la maison du chemin Hemmings au cours de la nuit. C'était Dominique elle-même qui avait choisi leur nouveau refuge : F avait persisté à ne pas vouloir s'en mêler. Elle s'était contentée de lui fournir le code pour accéder au dossier où étaient répertoriées les différentes maisons de sûreté de l'Institut et elle lui avait dit que le choix lui appartenait.

— Comme tu seras la prochaine directrice de l'Institut, il est logique que ce soit toi qui choisisses la nouvelle base opérationnelle, avait-elle conclu.

La remarque avait laissé Dominique estomaquée. F se préparait-elle à quitter l'Institut ? Était-ce la raison véritable pour laquelle elle s'isolait autant ?... Était-elle atteinte d'une maladie incurable ? Se croyait-elle en danger d'être assassinée ?... En guise d'explication, F lui avait simplement répondu que ses raisons deviendraient évidentes avec le temps.

Dominique secoua la tête, comme pour s'ébrouer, et fit le tour de la pièce du regard. Son attention s'arrêta à la radio, qui diffusait en sourdine les commentaires d'une chaîne d'information :

... ANNONCE QUE LE CÉLÈBRE ÉCOLOGISTE DU SAGUENAY, QUI A CONTRIBUÉ À LA MISE SUR PIED DU GROUPE OURANOS, A ÉCHAPPÉ DE JUSTESSE À UN ATTENTAT. TROIS MEMBRES D'UN GROUPE ANTI-ÉCOLOGISTE FAVORABLE AUX OGM ONT EN EFFET...

Elle ferma la radio, prit deux des valises et se dirigea vers la porte du garage intérieur. Jones 16 les y attendait. Il serait leur chauffeur jusqu'à leur nouveau refuge.

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 20h05

Pendant qu'il regardait la télé, un sourire ironique flottait sur les lèvres de Skinner. Le formatage de l'émission était la meilleure garantie que le débat n'aboutirait à aucune conclusion. Les participants se contenteraient d'accumuler des phrases simples. Et si jamais il y avait un vainqueur, ce serait celui qui aurait lancé les phrases les plus percutantes.

La caméra se concentra sur une femme, dans la mi-vingtaine, qui était debout devant un micro, au milieu de la salle.

— À TOI, MARIE-JULIE.

— MERCI, GILBERT. LA PROPOSITION DE L'ONU, QUI FAIT TROIS CENT SOIXANTE-CINQ PAGES, PEUT ÊTRE RÉSUMÉE EN QUATRE POINTS. DÉCLARER L'EAU PATRIMOINE MONDIAL. LA SOUSTRAIRE À LA LÉGISLATION DES ÉTATS. LEVER TOUS LES OBSTACLES À SA COMMERCIALISATION PAR L'ENTREPRISE PRIVÉE. FAIRE SUPERVISER LA COMMERCIALISATION PAR UN ORGANISME DE L'ONU QUI AURA LA RESPONSABILITÉ D'ACCORDER OU DE SUSPENDRE LES PERMIS D'EXPLOITATION.

— MERCI, MARIE-JULIE. ON SE DEMANDE POURQUOI ILS ONT ÉCRIT TROIS CENT SOIXANTE-CINQ PAGES. PEUT-ÊTRE PARCE QU'ILS AVAIENT UN MANDAT D'UN AN ET QU'ILS ONT ÉCRIT UNE PAGE PAR JOUR.

Quelques rires, dans l'assistance, ponctuèrent la réplique.

— JE VOUS RAPPELLE LES RÈGLES DU DÉBAT...

Skinner ferma la télé. Ça ne servait à rien d'écouter la suite. Les deux invités savaient exactement ce qu'ils devaient dire pour donner l'impression d'un débat vigoureux, où il n'y aurait pas de gagnant trop évident, et qui laisserait les gens aux prises avec leurs incertitudes. De toute façon, les téléspectateurs pouvaient en penser ce qu'ils voulaient, la seule chose qui importait, c'était que le sujet accapare les devants de la scène médiatique. Qu'à force d'être ressassé et martelé, il devienne un élément incontournable des préoccupations des gens.

Sur la table, devant Skinner, il y avait la liste des nouvelles interventions que lui demandait Pond. Ce serait facile d'en utiliser une ou deux pour titiller ce brave inspecteur-chef Théberge.

HEX-TV, 20h17

— L'EAU A TOUJOURS ÉTÉ RECONNUE COMME UN SERVICE PUBLIC.

— DANS PLUSIEURS PAYS, IL N'Y A PAS DE SERVICES PUBLICS POUR S'EN OCCUPER. LES GENS MEURENT.

— LE VÉRITABLE PROBLÈME, C'EST LE MANQUE DE SERVICES PUBLICS. LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE DE L'EAU NE RÈGLE RIEN.

— SI ON EMPÊCHE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE DE L'EAU, POURQUOI ON NE LE FAIT PAS AVEC TOUTES LES MATIÈRES PREMIÈRES ? LE COTON, LES MÉTAUX, LE BÉTAIL...

— PARCE QUE L'EAU, C'EST DIFFÉRENT. LES GENS NE DEVRAIENT PAS AVOIR À PAYER POUR UN BIEN ESSENTIEL À LEUR SURVIE. C'EST COMME SI ON LEUR FAISAIT PAYER L'AIR QU'ILS RESPIRENT.

— ILS PAIENT DÉJÀ LEUR EAU DE TOUTE FAÇON. SURTOUT DANS LES PAYS PAUVRES. ILS SONT OBLIGÉS DE L'ACHETER AU MARCHÉ NOIR. SANS AVOIR DE GARANTIE SUR SA QUALITÉ.

— LES QUARTIERS LES PLUS PAUVRES NE PROFITENT JAMAIS

DES PRIVATISATIONS. L'EAU NE SE REND PAS DANS LEURS QUARTIERS.

— CE N'EST PAS À CAUSE DES ENTREPRISES. C'EST À CAUSE DE LA CORRUPTION ET DES ÉLITES LOCALES : ELLES ACCAPARENT L'EAU DANS LEURS QUARTIERS. C'EST POUR ÇA QU'IL FAUT ENLEVER LE CONTRÔLE DE L'EAU AUX POLITICIENS : ILS REPRÉSENTENT UNIQUEMENT LES CLASSES DOMINANTES.

— METTRE L'EAU DANS LES MAINS DE MULTINATIONALES, C'EST AUSSI DANGEREUX. LEUR SEUL OBJECTIF EST LE PROFIT.

— MOINS ELLES VONT PAYER L'EAU CHER, PLUS ELLES VONT POUVOIR LA VENDRE À UN PRIX RAISONNABLE ET FAIRE QUAND MÊME LEUR PROFIT.

— EN PRATIQUE, CE QUI VA ARRIVER, C'EST QUE LES MULTINATIONALES VONT RANÇONNER LES PAYS RICHES, QUI ONT DE L'EAU, POUR FAIRE DE L'ARGENT SUR LE DOS DES PAYS PAUVRES, QUI N'ONT PAS LE CHOIX D'EN ACHETER POUR SURVIVRE.

— CE SONT LES PAYS RICHES QUI ONT DÉTRUIT L'ÉCONOMIE DES PAYS PAUVRES PAR LA COLONISATION : C'EST NORMAL QU'ILS REDONNENT UN PEU DE CE QU'ILS ONT PRIS.

— ET LES MULTINATIONALES NE FERONT PAS D'ARGENT SUR LE DOS DES PAYS PAUVRES ?

— DE TOUTE FAÇON, JE NE PARLE PAS DE MULTINATIONALES. JE PARLE D'UNE SORTE DE PPP À L'ÉCHELLE MONDIALE. POUR S'OPPOSER À LA SOIF DE PROFIT DES MULTINATIONALES ET AUX MAGOUILLES DES POLITICIENS LOCAUX, IL FAUT UNE ORGANISATION INTERNATIONALE FORTE. C'EST CE QUE PROPOSE L'AME.

Jour - 6

Paris, hôtel du Louvre, 7h01

Blunt avait été réveillé à six heures trente-sept par un appel de Tate, ce qui lui avait laissé vingt-trois minutes pour devenir fonctionnel. À sept heures, heure de Paris, CNN Europe allait diffuser un nouveau message des Enfants du Déluge : ils revendiquaient publiquement les explosions nucléaires au pôle Sud.

Sur sa table de travail, le portable était ouvert et la communication avec Tate était activée. Mais aucun des deux ne parlait. Chacun de leur côté, ils écoutaient la déclaration que lisait un enfant d'une dizaine d'années, assis derrière un bureau de CNN Europe.

C'était une exigence des Enfants du Déluge : en échange de l'exclusivité de la déclaration, CNN devait s'engager à faire lire le message par un enfant.

NOUS, LES ENFANTS DU DÉLUGE, NOUS ALLONS SAUVER LA PLANÈTE DU FLÉAU HUMAIN. NOUS ALLONS PROTÉGER L'HUMANITÉ CONTRE ELLE-MÊME. CETTE EXPLOSION EST LA PREMIÈRE. D'AUTRES SUIVRONT. TANT QUE L'HUMANITÉ N'AURA PAS COMPRIS. TANT QU'ELLE N'AURA PAS CESSÉ DE DÉTRUIRE L'EAU DE LA PLANÈTE.

NOTRE PREMIÈRE EXIGENCE EST L'ARRÊT COMPLET DE LA NAVIGATION SUR LES OCÉANS. LA MER NE PEUT PLUS SUPPORTER LA POLLUTION QU'ON Y JETTE. À LA SURFACE, IL SE CRÉE DES CONTINENTS ARTIFICIELS DE DÉCHETS NON RECYCLABLES. EN PROFONDEUR, LA MER SE DÉSERTIFIE. D'AUTRES EXPLOSIONS SUIVRONT. TANT QUE L'HUMANITÉ PERSISTERA DANS SON AVEUGLEMENT. LE NIVEAU DES EAUX CONTINUERA DE MONTER. LES VILLES SITUÉES EN BORDURE DE L'OCÉAN SERONT INONDÉES.

L'enfant semblait très soucieux de bien faire. Quand il trébuchait sur un mot, une brève réaction de contrariété affleurait sur son visage. Puis il fronçait les sourcils et se concentrait sur le texte.

DANS TOUS LES PAYS, DES GROUPES SONT PRÊTS À INTERVENIR. PARTOUT, LE NOMBRE DES CITOYENS ÉCOCONSCIENTS AUGMENTE. NOUS ALLONS SAUVER LA PLANÈTE. ENSEMBLE, NOUS ALLONS DÉCLENCHER UN NOUVEAU DÉLUGE QUI LAVERA L'HUMANITÉ DE SES COMPORTEMENTS IRRRESPONSABLES.

À l'écran, l'enfant déposa les feuilles sur la table. Il semblait fier de sa performance.

Blunt baissa le volume de la télé et se tourna vers son portable. Quelques secondes plus tard, la figure de Tate y apparaissait.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda l'Américain.

— Arrêter le trafic maritime ! répondit Blunt sur un ton ironique. Ils savent que c'est impossible.

— C'est leur première demande. Imagine ce qui va suivre !

— Ça va leur permettre de justifier les prochaines attaques.

— Probable...

— C'en est où, les attentats qui visent l'eau ?

— Ça se développe sur trois axes : contamination des réserves d'eau des villes, sabotage des usines de désalinisation, contamination de l'eau embouteillée.

— C'est trop concentré pour être un simple effet de contagion idéologique.

— Tu as raison. Il y a un groupe structuré derrière ça.

— Un groupe qui dispose de moyens importants. Probabilité : quatre-vingt-quatorze virgule trente-neuf pour cent.

— C'est ce que pensent les militaires. Eux, leur chiffre est de cent pour cent.

— Typique. Et leur principal candidat ?

— La Chine.

— Quoi ?!

La voix de Blunt avait laissé paraître son incrédulité.

— Je sais, répondit Tate, c'est ridicule. C'est le pays qui peut le moins supporter ce type de catastrophe écologique. Si la Chine ne maintient pas son rythme de croissance, elle va exploser sous la pression des révoltes locales. Déjà, avec la récession mondiale...

— C'est peut-être ce qu'espèrent les militaires.

Un silence suivit.

— Tu penses qu'ils pourraient être derrière ça ? demanda Blunt.

— Les militaires ? Pas comme tels. Ça m'étonnerait... Mais qu'il y en ait un certain nombre qui aient magouillé pour faciliter des attentats, ça, par contre...

— Et quand les gens accusent les militaires de comploter, ce sont eux qui sont paranoïaques, ironisa Blunt.

— Tu sais comment c'est... Tous les groupes ont leurs têtes brûlées.

— Mais ils n'ont pas tous des sous-marins nucléaires à leur disposition !

Après une légère pause, Blunt reprit sur un ton plus neutre :

— Pour les Enfants du Déluge, je jetterais un œil du côté des assurances.

— Quelles assurances ?

— Les compagnies qui assurent les usines et les installations qui ont eu des accidents. Regarde la liste de leurs clients. Ça pourrait donner une idée des prochaines cibles.

— Tu tires ça d'où ?

— Une des informations que j’ai vérifiées hier.
— Tu as une idée du travail que ça va me demander ?
— J’ai effectué une partie de ton travail. J’ai les noms des trois premières compagnies.
— Tu veux dire que je dois terminer le travail que je te paie pour faire ?
— On appelle ça du leadership !
Puis le ton de Blunt redevint sérieux.
— Pendant que j’écoutais leur vidéo, il y a une chose qui m’a fait tiquer : tous les endroits visés par des attentats, jusqu’à maintenant, ont rapport avec l’eau qui est consommée... tandis que les pôles...
— Et... ? Tu en déduis quoi ?
— Aucune idée. Mais j’ai trouvé ça curieux. Tous les autres attentats peuvent profiter à certaines compagnies aux dépens d’autres. Mais faire fondre les pôles... Ça va nuire à tout le monde !

Longueuil, 7h43

La température maussade avait chassé les piétons des trottoirs. Victor Prose marchait depuis une vingtaine de minutes. Sa visite au dépanneur pour aller chercher un litre de lait avait été un prétexte pour faire un peu d’exercice.

Un coin de rue avant d’arriver, il croisa un homme-sandwich. L’événement était en soi inusité. Le message qu’il affichait devant lui sur la pancarte l’était encore plus.

**L’Apocalypse est en marche.
Il est temps de choisir votre camp.
Gizmo Gaïa**

Après l’avoir dépassé, Prose se retourna. Le message sur la pancarte dans son dos était différent.

**Ceux qui gaspillent l’eau,
détruisent les nappes phréatiques
et assoiffent la planète,
périront par l’eau.
Gizmo Gaïa**

Une fois au dépanneur, il prit un litre de lait dans le comptoir réfrigéré et se rendit immédiatement à la caisse. Pendant qu’il attendait dans la file, il ne put s’empêcher d’entendre les protestations du client qui était devant lui.

— Cinq pour cent !
— À partir d’aujourd’hui, répondit le caissier.
— Sur tous les produits ? reprit le client comme s’il ne parvenait pas à croire ce qu’il entendait.
— Le patron dit qu’il n’a pas le choix. Les gardiens de sécurité, les appareils de surveillance... Il faut que ça se paie.
— Et c’est à nous autres qu’il refile la facture !

— C'était ça ou il fermait... Vous avez vu les vitrines ?

Prose tourna la tête par automatisme. À son arrivée, il avait remarqué les deux panneaux de contreplaqué qui remplaçaient les vitres cassées. Ainsi que le garde de sécurité en faction à côté de la porte.

Quelques instants plus tard, il arrivait à son tour devant la caisse.

— Vous ! fit le caissier en l'apercevant. Est-ce que vous êtes le vrai Victor Prose ?

— Euh... oui.

— Et vous vous promenez sans protection ? sans garde du corps ?

Prose hésita avant de répondre.

— Ça m'arrive, oui... Il y a un problème ?

— C'est irresponsable ! Avez-vous pensé à tous ceux qui ont gagé sur vos chances de survie ?... C'est vraiment pas *cool* !

Montréal, SPVM, 8h11

Tout en relisant ses notes sur l'enlèvement de Victor Prose, Thériège buvait son espresso. La veille, il avait décidé d'abandonner le High Mountain pour le Yemen Matari et il essayait de ne pas boire trop distraitement afin de bien goûter la différence, ce qui n'allait pas de soi. Le cas de Prose le tracassait.

Prose semblait vraiment obsédé par l'environnement. Mais était-ce suffisant pour en faire un terroriste potentiel ? un terroriste capable d'orchestrer un faux attentat contre sa personne qui aurait pu coûter la vie à Grondin ? un terroriste prêt à risquer sa propre vie en dérivant sur le fleuve, ligoté au fond d'une chaloupe ?... Tout ça supposait un complice. Un complice qui l'avait ligoté et qui avait lancé l'embarcation sur le fleuve. Un complice qui avait ensuite appelé pour alerter les autorités... Est-ce que ça pouvait être Prose qui avait lui-même lancé les paris sur sa mort ?

Par association d'idées, Thériège pensa aux vidéos de lui qu'on avait « postées » sur Internet. Puis aux journalistes qui l'attendaient devant sa porte... Ce matin, ils étaient six. À croire qu'ils se reproduisaient par génération spontanée ! Cette fois, il les avait complètement ignorés. De cette façon, il n'y aurait pas d'extraits vidéo sur Internet.

Crépeau entra dans la pièce sans frapper, l'air soucieux. Il jeta un bref coup d'œil aux journaux empilés sur le coin du bureau. Sur le dessus de la pile, un titre faisait la largeur de la une de l'*HEX-Presse* : « Montréal, ville de tous les dangers ».

— Tu veux un café ? demanda Thériège.

— J'en ai déjà pris quatre.

— Je parle de vrai café.

Crépeau ignore la remarque. D'un geste, il désigna les journaux.

— Qu'est-ce que ça raconte ?

— En gros, qu'on peut être empoisonné par l'eau qu'on boit, kidnappé et expédié sur le fleuve attaché au fond d'une chaloupe, noyé dans son bain,

empoisonné par ce qu'on mange... qu'on peut être brûlé à mort dans un crématorium, séché sur pied, pulvérisé par une bombe en allant prier... qu'on peut se faire tirer par un rôdeur dans son salon... sans parler des gangs de rue et de la drogue qui est partout...

— Je voulais justement te parler de ça...

— De l'article ? fit Théberge, étonné.

— Du lien entre les derniers meurtres... Un qui meurt noyé, un qu'on envoie à la mort sur le fleuve, un autre qui meurt de sécheresse... est-ce que tu vois le point commun ?

— L'eau ? fit Théberge après un moment.

— L'eau.

— Mais je ne vois pas où ça nous mène.

— Les mois passés, il y a eu une série de morts liées à la nourriture.

— Donc, on aurait un fanatique des régimes. Une sorte de Weight Watcher déchaîné... C'est ce que tu suggères ?

Crépeau ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne suggère rien. Je trouve seulement ça étrange.

Puis, après un moment, il ajouta :

— La plupart des attentats ont été revendiqués par des groupes écologistes. C'est peut-être le même. Il y a peut-être un seul groupe.

— Un groupe qui serait contre l'alimentation ?

— Contre l'alimentation qui détruit la planète.

Les deux hommes restèrent silencieux un moment. Ils avaient l'habitude de ces « orages cérébraux » improvisés, comme les appelait Théberge.

— Si tu as raison, finit-il par dire, ça pourrait être lié au groupe terroriste qui a fait l'attentat à Las Vegas. Tu te rappelles leur message sur ceux qui gaspillent l'eau ?

Crépeau hocha la tête en signe d'assentiment. Un autre moment de silence suivit.

— Il y a une pétition qui circule sur le site Internet de HEX-Médias, reprit Crépeau. C'est ce que j'étais venu te dire.

— Tu suis ce qui se passe sur les sites Internet, maintenant ?

— Pas le choix, quand les journalistes t'en parlent.

Théberge releva les yeux de sa tasse de café maintenant presque vide.

— Une pétition pour quoi ?

— Pour exiger des changements à la direction du SPVM. Ils demandent une enquête sur les pouvoirs occultes et les éminences grises.

— Eh ben... C'est pas avec ça que le premier ministre va changer d'idée.

Paris, 14h51

Ulysse Poitras avait établi ses quartiers dans une pièce de l'appartement de Chamane, qui était en cours d'aménagement. Il n'y avait qu'un bureau avec une chaise, un clavier sur le bureau, un écran plat fixé au mur et une télé à la gauche du bureau. Ça faisait partie des projets de rénovation de

Geneviève, avait dit Chamane. Avant, c'était son bureau, mais elle avait commencé à vider la pièce. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait en faire.

Postras avait d'abord syntonisé la télé à CNN Europe. Puis il s'était mis au travail.

Sur l'écran plat fixé au mur, il parcourait les extraits d'informations que Chamane avait trouvés sur HomniFlow. Le nom de l'entreprise apparaissait comme acquéreur dans quelques prises de contrôle, mais il y avait peu de détails : le nom de l'entreprise ayant fait l'objet d'une acquisition, le pourcentage de la participation d'HomniFlow, parfois le nom d'un co-investisseur. Rien de plus.

Il y avait aussi des rumeurs sur certaines entreprises qui seraient dans la mire d'HomniFlow pour de futures prises de contrôle. HomniFlow était également mentionnée, à titre de partenaire silencieux, dans certains fonds d'investissement privés.

De temps à autre, Postras jetait un œil à la télé pour surveiller les informations qui défilaient au bas de l'écran. Un message en rouge attira son attention. Il ne faisait que quelques mots.

Artic nuclear blasts. Details to come.

Postras pointa la télécommande vers le moniteur de télé et monta le son. Le présentateur regardait la caméra et parlait sur un ton grave. Une image de paysage arctique était projetée sur le mur derrière lui.

... ONT MIS LEUR MENACE À EXÉCUTION. DEUX EXPLOSIONS NUCLÉAIRES ONT ÉTÉ DÉTECTÉES, DANS L'OcéAN ARCTIQUE CETTE FOIS. LE PENTAGONE A CONFIRMÉ QU'IL S'AGISSAIT D'EXPLOSIONS DE GRANDE PUISSANCE QUI RISQUENT DE PROVOQUER DES DISLOCATIONS IMPORTANTES DE LA BANQUISE...

Une vidéo de falaises de glace glissant dans la mer servait maintenant de fond à la voix *off* du présentateur.

Tout en continuant d'écouter, Postras fit apparaître Bloomberg dans un coin de l'écran plat. Les mouvements de marché amorcés la veille s'amplifiaient : le pétrole montait et les bourses tombaient.

Cette fois encore, les titres des compagnies d'assurances et de réassurance étaient parmi les plus touchés, ce qui était normal puisqu'elles seraient les premières à être affectées, soit par une recrudescence du terrorisme – ce qu'annonçait cet attentat –, soit par les désastres environnementaux que l'on pouvait anticiper.

Ça expliquait peut-être le volume exceptionnellement élevé de ventes à découvert qu'il avait observé sur ces titres au cours des dernières semaines. Ceux qui avaient organisé les attentats avaient probablement fait d'une pierre deux coups en investissant de manière à tirer profit des effets que cela aurait sur le marché.

Postras se mit à examiner les transactions. À peine avait-il commencé que

Blunt entraînait dans la pièce.

— Je vois que tu es au courant, dit-il.

— J'étais en train d'examiner les documents de Chamane sur HomniFlow quand c'est sorti.

— Réunion ce soir. Vingt et une heures. Ça va pour toi ?

— Avant, si tu veux.

— Je n'aurai pas le temps avant.

— C'est vrai que les explosions nucléaires...

— S'il y avait seulement ça, dit Blunt en sortant.

La remarque laissa Poitras perplexe. Si Blunt en était à banaliser les conséquences d'une explosion nucléaire...

www.fric.tv, 9h03

VOUS ÉCOUTEZ *Priorité Fric*, AVEC MIKE CASHMAN.

TOUT LE MONDE A ENTENDU PARLER DES ENFANTS DU DÉLUGE. DES ÉCOLOS TERRORISTES. D'ACCORD, ILS ONT EMPOISONNÉ DE L'EAU EMBOUTEILLÉE. ILS ONT EMPOISONNÉ LES RÉSERVES D'EAU POTABLE DE PLUSIEURS VILLES. LÀ, ILS VIENNENT DE FAIRE SAUTER DES BOMBES NUCLÉAIRES DANS L'ANTARCTIQUE. OK, C'EST PAS BANAL...

MAIS LÀ, TOUT LE MONDE VA PRENDRE UNE GRANDE RESPIRATION. ON VA ARRÊTER DE PANIQUER. VOUS ALLEZ ARRÊTER DE M'ENVOYER TOUTES SORTES DE COURRIELS HYSTÉRIQUES. C'EST PAS LA FIN DU MONDE. ET SI JAMAIS ÇA L'ÉTAIT, ÇA N'ARRIVERA PAS AVANT UN SIÈCLE OU DEUX. ALORS, ON SE CALME !

C'EST SÛR, POUR L'ENVIRONNEMENT, C'EST PAS TERRIBLE. ET S'ILS CONTINUENT D'EMPOISONNER L'EAU POTABLE, ÇA VA CAUSER DES PROBLÈMES. C'EST SÛR... MAIS TOUTE CHOSE A UN BON CÔTÉ. FAUT ÊTRE POSITIF. LES PROBLÈMES, C'EST DES OCCASIONS D'AFFAIRES. VOUS VOUS DEMANDEZ COMMENT ON PEUT TIRER PROFIT DE CE BORDEL-LÀ ? C'EST SIMPLE : IL FAUT SAVOIR SE POSER LES BONNES QUESTIONS. JE VOUS EN DONNE QUATRE.

UN : QUELLES SONT LES COMPAGNIES QUI VONT ÊTRE LES PLUS FRAPPÉES ? VOUS LES LIQUIDEZ.

DEUX : QU'EST-CE QUI RISQUE DE DEVENIR RARE ? VOUS EN ACHETEZ.

TROIS : QUEL PRODUIT EST-CE QUE LES GENS N'AURONT PAS LE CHOIX DE PAYER PLUS CHER ? VOUS INVESTISSEZ DANS ÇA.

QUATRE : QUELLES NOUVELLES DEMANDES DE SERVICES LES ATTENTATS VONT-ILS CRÉER ? EST-CE QUE C'EST LA SÉCURITÉ ? L'EAU POTABLE ? LA NOURRITURE CERTIFIÉE PROPRE ?... CE SONT TOUS DES ENDROITS OÙ INVESTIR.

OUVREZ VOS OREILLES ET SORTEZ VOS STYLOS POUR PRENDRE DES NOTES. PARCE QUE VOUS AVEZ LE CHOIX : OU BIEN VOUS RENTREZ DANS LE TROUPEAU DES VICTIMES QUI SE CONTENTE DE DIRE QUE ÇA VA MAL, OU BIEN VOUS EN PROFITEZ. C'EST DE ÇA QU'ON VA PARLER AUJOURD'HUI. MAIS, POUR TOUT DE SUITE, ON FAIT LE TOUR DES NOUVELLES URGENTES...

ÇA BRASSE DE PLUS EN PLUS DANS LES ASSURANCES. APRÈS LE SUICIDE DU PDG DE NGH INSURANCE GROUP, LA SEMAINE DERNIÈRE, C'EST MAINTENANT AU TOUR DU DIRECTEUR FINANCIER DU GRUPO FRANCO ITALIANO DE FAIRE DES SIENNES : IL AURAIT DÉTOURNÉ UN MILLIARD VIRGULE SEPT EUROS AVANT DE DISPARAÎTRE. C'EST SÛR, ON EST ENCORE LOIN DE MADOFF. MAIS C'EST QUAND MÊME PAS DES *peanuts*, ÇA, MES AMIS. CEUX QUI ONT ENCORE DES ACTIONS DANS LES ASSURANCES, JE SORTIRAI DE LÀ.

HOMNI FOOD, ELLE, ANNONCE DEUX NOUVELLES ENTENTES DE PARTENARIAT...

Longueuil, 9h22

Victor Prose venait de vérifier où en était sa cote sur le site de pari en ligne : 7 contre 8. Malgré cette nouvelle amélioration, ils étaient encore une majorité à parier contre sa survie.

Un graphique illustrait les variations de sa cote depuis le début : on aurait dit un indice boursier !

Prose quitta le site, ouvrit sa page de moteurs de recherche et lança une requête : « producteurs sauvages ». À peine une seconde plus tard, une page de résultats s'affichait : 6453 mentions. Quelques semaines plus tôt, avant que l'expression devienne à la mode, il y en avait seulement dix ou quinze. Prose avait vérifié. Il avait trouvé l'expression dans un article qui dénonçait les dangers de « l'artisanat alimentaire » — autre expression qui l'avait étonné.

Après avoir parcouru une vingtaine de sites, Prose recula sur sa chaise. Pratiquement tous les textes reprenaient les mêmes accusations. On reprochait aux producteurs de « fragiliser » le « stock alimentaire » de la planète, d'être un « vecteur » de « pathologies » susceptibles de « compromettre » le « capital céréalier »...

La répétition des mêmes termes était étonnante. On aurait dit que tous les blogueurs et tous les journalistes avaient subitement adopté le même vocabulaire ! Comme s'ils se plagiaient tous les uns les autres.

Prose fut tiré de ses pensées par la sonnerie du téléphone. L'inspecteur-chef Théberge lui demandait s'il pouvait venir le voir. Il avait quelque chose à lui montrer.

... LE MAIRE DE RIMOUSKI ENTEND PROPOSER LA CONSTITUTION D'UN FRONT COMMUN AUX VILLES SITUÉES SUR LE LITTORAL DU FLEUVE. LE REGROUPEMENT D'ÉLUS MUNICIPAUX QU'IL DIRIGE EXIGERAIT DU GOUVERNEMENT LA MISE SUR PIED D'UN FONDS DESTINÉ À INDEMNISER LES PERSONNES DONT LA PROPRIÉTÉ EST SUSCEPTIBLE D'ÊTRE SUBMERGÉE À CAUSE DE LA HAUSSE DU NIVEAU DE LA MER. À UN JOURNALISTE QUI L'INTERROGEAIT SUR LE CARACTÈRE PRÉMATURÉ D'UNE TELLE MESURE, LE MAIRE A RÉPONDU CE QUI SUIT : « POUR UNE FOIS QU'ON N'ATTENDRAIT PAS QUE LE PROBLÈME NOUS EXPLOSE AU VISAGE... POUR UNE FOIS QU'ON FERAIT DE LA PRÉVENTION PLUTÔT QUE DU RAPIÉÇAGE APRÈS COUP... »

Longueuil, 10h46

Lorsque Théberge mit la photo sur le bureau devant Prose, ce dernier reconnut immédiatement l'individu.

— Marcus Harp, dit-il à mi-voix.

— C'est lui qui vous a enlevé et qui vous a envoyé en expédition sur le fleuve ?

— Oui. Où est-ce que vous avez eu sa photo ?

— Par hasard. Une autre enquête.

— Est-ce que c'est son vrai nom ?

— Aucune idée.

Il n'était d'ailleurs pas le seul. Dominique lui avait répondu qu'elle ignorait totalement de qui il s'agissait. Le déguisement n'apparaissait dans aucune des banques de données auxquelles l'Institut avait accès.

Théberge ajouta, avec un mélange d'embarras et de contrariété :

— Ceux qui le surveillaient l'ont perdu de vue dans un hôtel.

Il hésitait à lui dire que les policiers connaissaient un de ses contacts. Et qu'ils surveillaient l'hôtel où Harp avait disparu, au cas où il réutiliserait le même déguisement.

— Vous avez effectué beaucoup de recherches sur les écologistes ? demanda-t-il pour amener la discussion sur le sujet.

— Pas sur les écologistes, répondit Prose avec un soupçon d'impatience. Sur l'environnement. Sur les déprédations que l'humanité inflige à l'environnement.

— D'accord, sur les déprédations. Qu'est-ce que vous pensez des Enfants du Déluge ?... ou des Enfants de la Terre brûlée ?

— Ce sont tout sauf des enfants.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Mais ils ont fait leurs devoirs. Tout ce qu'ils avancent comme données est exact.

— Même quand ils affirment que l'humanité est un fléau qui doit être

éliminé ?

— Si on se place du point de vue des autres espèces, c'est évident. Par contre, de notre point de vue à nous... Et même là ! Si on se place du point de vue des prochaines générations... Au rythme où vont les choses, je préfère ne pas imaginer le monde dans lequel nos arrière-petits-enfants vont vivre.

Prose donnait l'impression de discuter avec lui-même, avançant les arguments et les contre-arguments.

— En gros, vous êtes d'accord avec eux, si j'ai bien compris ?

— Sur le diagnostic ? À moins d'être de mauvaise foi, je ne vois pas comment on peut être en désaccord.

— Et sur les moyens ?

Prose dévisagea Théberge.

— Vous êtes sérieux ?

— Je reformule : sur l'efficacité des moyens qu'ils prônent, partagez-vous leur diagnostic ?

Prose observa Théberge un bon moment avant de répondre.

— D'un point de vue purement rationnel, leur solution est la plus simple et la plus efficace.

Il regardait Théberge avec un sourire où il y avait un soupçon d'ironie.

— Évidemment, reprit-il, si on tient compte des tendances irrationnelles de l'humanité... Je parle du besoin qu'ont les individus de conserver ce qu'ils ont... du désir d'un monde meilleur, de l'espoir...

— Donc, les terroristes seraient des êtres rationnels. Tandis que nous...

— C'est un comportement extrêmement irrationnel que de se laisser aveugler par la rationalité. Pensez aux nazis, aux fabricants d'utopies en tous genres... Ou simplement aux ravages que provoque le capitalisme au nom de la rationalité financière.

— Les ravages du capitalisme... Une autre chose que la solution écoterroriste aurait l'avantage d'éliminer ?

Prose se contenta de soutenir son regard en continuant de sourire.

Lévis, 11h29

Dominique avait choisi la résidence de Lévis. Elle était située sur le bord d'un petit cap, un peu en bas du Fort de Lauzon avec, à droite, une vue sur la pointe de l'île d'Orléans et, l'hiver, derrière la maison, à travers les arbres dépouillés de leurs feuilles, une vue sur le fleuve.

Un quartier tranquille où rien ne pouvait arriver, avait dit F lorsque Dominique lui avait fait part de son choix. Rien, sauf peut-être une guerre entre les écureuils noirs et les écureuils gris pour contrôler les arbres des environs.

Les deux femmes avaient eu peu de temps pour prendre possession de leurs nouveaux quartiers. À peine arrivées, elles avaient dû se familiariser avec les systèmes de sécurité, effectuer une série de tests sur le matériel informatique, se relier au réseau de l'Institut, activer le nouveau site miroir où

étaient conservées les sauvegardes du contenu de leurs ordinateurs particuliers, vérifier les communications avec les principaux membres de l'Institut...

Après avoir travaillé une grande partie de la nuit et s'être couchée épuisée, Dominique n'avait dormi que quelques heures avant que les urgences la rattrapent. Monsieur Claude appelait.

Elle rejoignit F, qui avait pris la communication dans son bureau.

— Je suis à Fécamp.

— Avez-vous ce qu'il faut pour aller la chercher ? demanda F.

— Le temps qu'une équipe de spécialistes arrive de Paris et qu'on trouve l'équipement... D'ici là, je fais surveiller les lieux pour que personne ne s'échappe.

— Ils peuvent s'enfuir par la mer... Un bateau qui les attend au large... un hydravion... Il suffit qu'ils aient de l'équipement de plongée.

— Ça, je m'en suis occupé. Mais s'ils ont un sous-marin...

C'était plausible, songea F. Compte tenu du piège dans lequel Kim était morte, l'endroit disposait sûrement d'équipements sophistiqués.

Brossard, 12h38

Madame Théberge entra dans le taxi.

Quand elle eut fermé la portière, Cabana posa ses jumelles sur le siège à côté de lui et fit démarrer sa voiture. Même si son mystérieux informateur lui avait fourni l'adresse où elle se rendait, il ne voulait pas perdre le taxi de vue.

Cabana s'était souvent interrogé sur les motivations de son informateur. Au début, il avait pensé qu'il était lié aux terroristes. Qu'il se servait de lui pour faire passer des informations qu'il jugeait importantes.

Cette hypothèse ne le troublait pas outre mesure. Peu importe d'où vient l'information, le rôle d'un journaliste est de la rendre accessible. Et si possible avant les autres, s'il veut que sa carrière progresse. Mais il y avait cet acharnement sur le SPVM. Et sur Théberge en particulier... Pourquoi s'en prendre autant à lui ?... Et pourquoi maintenant viser sa femme ?

Se pouvait-il que l'informateur appartienne au SPVM ? qu'il se serve d'informations secrètes pour établir sa crédibilité et qu'il y mêle des informations sur Théberge pour régler des comptes ?

Amsterdam, 18h46

Hessra Pond avait fixé le rendez-vous au restaurant du Grasshopper, un *coffee shop* situé rue Oudebrugsteeg. Le restaurant était au deuxième étage. Au premier, il y avait le bar. Le rez-de-chaussée accueillait les fumeurs de drogues douces.

Le Grasshopper était un des quelque six cents *coffee shop* de la ville où l'on pouvait, en toute légalité, consommer de la marijuana ou du haschich : il suffisait de se limiter à cinq grammes par transaction, de ne pas troubler l'ordre public... et d'être majeur.

Pond avait choisi cet endroit parce qu'elle savait qu'il aurait un effet déstabilisant sur Ludovic Krugman.

— Le choix que vous avez est simple, fit Pond. Ou bien vous acceptez six millions, ou bien votre entreprise fait faillite et vous vous retrouvez avec une poursuite des autres actionnaires. Et je ne parle même pas des fonds que vous avez pigés dans la caisse de retraite des employés.

— Si c'était seulement de moi... mais il y a ma femme. C'est l'entreprise de son père. Elle lui vouait un véritable culte. Elle ne me pardonnerait pas de vendre.

Pond le trouvait pitoyable. Il semblait encore plus terrorisé par sa femme que par la perspective de la ruine et du scandale.

— Ça dépend de la manière dont vous lui présentez les choses, dit-elle doucement, comme si elle essayait de le raisonner. Je suis sûre qu'elle tient à ce que le nom de son père ne soit pas traîné dans la boue.

— Il n'a jamais rien fait de répréhensible. Si ça se trouve, il n'a jamais rien « pensé » de répréhensible !... S'il avait été catholique, il aurait été candidat à la canonisation !

— Je veux bien vous croire. Mais il est mort depuis quelques années déjà, me semble-t-il. Peut-être avait-il un vice secret ?... Qu'est-ce qui vous empêche d'avoir découvert des irrégularités et de les avoir couvertes pour protéger sa mémoire ? Sauf que maintenant, ce n'est plus possible. La vente est la seule façon d'enterrer le scandale une fois pour toutes... Présentez-lui la chose de cette façon, comme si vous sacrifiez vos projets d'avenir et votre compagnie pour sauver la mémoire de son père.

Puis elle ajouta avec un sourire amusé :

— Ça m'étonnerait beaucoup qu'elle ne vous en soit pas reconnaissante.

Ludovic Krugman regarda un long moment Pond en silence.

— Vous êtes une belle ordure, dit-il finalement.

— À chacun ses choix esthétiques, répondit-elle sans paraître le moins affectée par la remarque. Mais là n'est pas la question. Je n'ai pas la prétention – certains diraient la faiblesse – de vouloir être aimée. Seuls les résultats m'intéressent... Alors, qu'est-ce que vous décidez ?

— Vingt-cinq millions.

Le sourire de Pond s'élargit.

— Enfin, vous devenez sérieux... D'accord, je monte à dix millions et je vous donne un autre dix millions en actions d'HomniFlow. D'ici peu de temps, elles en vaudront le double... Mais à une condition : vous acceptez de diriger un des départements de recherche d'HomniFlow. Quatre des laboratoires seront sous votre responsabilité.

— Vous ne voulez quand même pas que je travaille pour vous ?!

— Pas pour moi : pour un million de dollars par année. Et aussi pour financer le niveau de vie auquel votre épouse et vos enfants sont habitués... Pour assurer la renommée de votre beau-père, le célèbre inventeur du procédé de désalinisation Zoellnick.

Après une pause, elle ajouta en souriant :

— Et aussi, accessoirement, pour sauver l'humanité.

Après avoir signé les papiers que lui présenta Pond, Krugman se leva et se dirigea sans un mot vers l'escalier qui l'amènerait au bar puis au café lui-même. À la sortie, il serait photographié comme il l'avait été à l'entrée. Un code numérique imprimé dans le bas de la photo indiquerait le moment exact de son départ. À la seconde près. Une comparaison des photos d'entrée et de sortie montrerait qu'il avait passé une heure dix-sept minutes au *coffee shop*.

Une fois Krugman parti, Pond téléphona à son contact à Vacuum.

— Le dossier 42 est prêt à être traité... Quarante-huit heures ? C'est un peu long, mais je suppose que vous ne pouvez pas faire mieux.

Elle raccrocha.

Dans deux jours au plus tard, un des enfants de Krugman serait enlevé : ce serait la garantie de la fidélité de son père envers sa nouvelle entreprise.

Montréal, 13h11

En voyant le taxi s'immobiliser devant le Palace, Cabana sentit l'excitation le gagner. Il le tenait, son *scoop*. Les longues heures d'attente dans sa voiture, à proximité de chez Théberge, n'avaient pas été inutiles : la femme de Théberge fréquentait un club de danseuses !

Restait à savoir ce qu'elle y faisait... Elle ne dansait quand même pas !

Cabana commença par prendre des photos de madame Théberge entrant dans le club. Puis il éteignit le moteur de sa voiture. Il ne perdait rien à la suivre à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, il avait pris place à une table et une serveuse posait une bière devant lui.

Aucune trace de madame Théberge dans la salle. Mais il avait tout son temps. Le spectacle n'était pas désagréable. Il était prêt à attendre ce qu'il faudrait.

CNN, 13h14

... D'UNE CONTAMINATION PAR DES COLIFORMES FÉCAUX. C'EST LA DEUXIÈME FOIS EN TROIS JOURS QUE L'ON DÉTECTE LA PRÉSENCE D'*escherichia coli* DANS LE RÉSEAU DE DISTRIBUTION D'UNE GRANDE VILLE AMÉRICAINE...

Montréal, 13h26

Cabana changea pour une table devant la piste de danse et regarda la danseuse qui achevait son numéro. Puis il laissa son regard parcourir lentement l'établissement.

Quand il aperçut madame Théberge derrière le bar, en grande conversation avec la barmaid, il eut un choc. Sa première réaction fut de se demander depuis combien de temps elle était là et si elle l'avait reconnu.

Puis il comprit progressivement l'importance de ce qu'il voyait : il y avait une complicité évidente entre elle et la jeune femme. Et pas seulement avec elle : toutes les danseuses qui passaient près d'elle lui disaient un mot. Même les *bouncers* se déplaçaient pour aller la saluer.

Tout cela ne pouvait avoir qu'un sens : c'était elle qui dirigeait la boîte.

Quand son informateur lui avait dit : « Vous n'en croirez pas vos yeux », Cabana avait été sceptique. Maintenant, il comprenait. Le sujet méritait mieux qu'un simple *scoop* dans l'*HEX-Presse*. Il faudrait qu'il négocie des entrevues à la radio et à la télé. Heureusement, ça ne poserait pas trop de difficultés : la magie de la convergence jouerait une fois encore.

Il se leva, fit quelques pas en direction du bar, le temps d'enregistrer une séquence avec sa caméra cachée, puis il se dépêcha de sortir.

Fond de l'océan, 18h49

L'endroit était construit selon les mêmes principes que les chambres isobares. On pouvait y modifier la pression pour recréer celle que l'on trouvait à une profondeur plus ou moins grande. Un voyant lumineux affichait en permanence la pression atmosphérique. La valeur indiquée était maintenant d'un peu plus de six atmosphères. Elle augmentait de manière lente mais continue. Tenter de s'enfuir ne faisait plus partie de ses choix, songea Claudia : sans équipement pour effectuer des paliers de décompression, elle mourrait avant d'arriver à la surface.

Par contre, rien ne disait qu'il s'agissait des bonnes données...

Malgré cette menace qui pesait de manière constante sur elle, ce que Claudia trouvait le plus difficile, c'était de ne pas pouvoir communiquer. Et ce qui la gardait en vie, c'était la volonté de survivre pour traquer les assassins de Kim.

Au début, Claudia avait observé méthodiquement son environnement, essayant de voir tout ce dont elle pourrait tirer avantage. Elle croyait que ses ravisseurs la contacteraient de nouveau, ne serait-ce que pour l'interroger. Cette mise en scène était probablement une mise en condition psychologique.

Mais le temps passait et ils ne se manifestaient toujours pas.

Attendre...

C'était la seule activité qu'il lui restait.

Attendre. Rester dans la meilleure forme possible. Pour être prête, le jour où son heure viendrait.

Bloomberg, 13h58

... PLUSIEURS SEMAINES D'ENQUÊTE AVANT DE FAIRE LA LUMIÈRE SUR L'EXPLOSION QUI A DÉTRUIT CETTE NUIT LA PLUS GRANDE USINE DE DÉSALINISATION DE TOKYO...

Montréal, 14h04

Le maire regardait les journalistes avec son sourire numéro trois, celui qu'il utilisait quand il voulait les mettre à l'aise, paraître un peu naïf et leur laisser croire qu'il n'était pas en mesure de contrer leurs questions sur le sujet qui serait abordé.

Comme promis, les experts de Sharbeck avaient accompli du bon travail.

— Ces derniers temps, dit-il, toutes sortes de rumeurs ont circulé sur l'état déplorable des infrastructures souterraines de la ville.

— Pas seulement souterraines, lança un journaliste sur un ton moqueur.

— D'accord, pas seulement souterraines, acquiesça le maire, bon prince. Il y a aussi quelques trous dans les rues ici et là...

Il laissa passer les rires et attendit quelques secondes avant de poursuivre.

— Ces rumeurs ont eu des échos jusqu'à l'Assemblée nationale. Il faudrait que le gouvernement intervienne, paraît-il. On cacherait des choses aux citoyens payeurs de taxes... La situation serait pire que ce qu'on dit...

— Ce n'est pas vrai ? lança un autre journaliste.

Cette fois, le maire poursuivit sans s'occuper de la question.

— J'ai bâti ma carrière politique en jouant le jeu de la franchise. Aujourd'hui, je ne ferai pas exception à la ligne de conduite que j'ai adoptée. Je vous dirai la vérité. Et la vérité, c'est que les choses sont pires que tout ce que les rumeurs ont pu véhiculer... La situation est catastrophique.

Les journalistes, qui s'attendaient aux habituels démentis, cessèrent de prendre des notes pour fixer le maire. Ce dernier se contenta de soutenir leur regard, le temps de leur laisser assimiler l'information.

— La perte du réseau d'aqueduc dépasse les cinquante-quatre pour cent, reprit-il. Les égouts pluviaux et domestiques ont atteint leur pleine capacité. Au cours des prochaines années, les refoulements vont se multiplier... Il est indispensable de remettre les infrastructures à niveau. C'est un choix qu'on ne peut plus reporter.

— Ça va coûter combien ? demanda le représentant de *La Presse*.

— Dans les conditions actuelles, la facture approcherait normalement les quinze milliards... À condition que les taux d'intérêt ne montent pas.

Il fit une courte pause. Les questions se mirent aussitôt à fuser. Le maire tâcha de ne pas sourire de façon trop marquée : ils étaient tellement prévisibles !

— Qu'est-ce que vous entendez faire ?

— Où est-ce que vous allez prendre l'argent ?

— Est-ce que Québec va subventionner... ?

— Quelle est la position du fédéral ? Allez-vous demander sa participation ?

Le maire fit des gestes d'apaisement avec les mains jusqu'à ce que le calme revienne.

— Une administration responsable ne peut évidemment pas se contenter de poser les problèmes, dit-il. Elle doit y trouver des réponses. C'est ce à quoi nous nous sommes employés, mon administration et moi.

Après une brève pause pour consulter ses feuilles, il poursuivit :

— J'annonce que je soumettrai au comité exécutif un projet de PPP. Cela permettra à la Ville de ramener le coût du rehaussement de ses infrastructures à un maximum de dix milliards, comme je m'y suis engagé. Cela représente une économie d'environ trente-cinq pour cent. Il s'agit d'un projet clés en main. Par conséquent, tous les éventuels dépassements de coûts seront aux frais de l'entreprise contractante. Tout retard dans la livraison des équipements entraînera des pénalités financières pour l'entreprise... Pour ce qui est du financement, il viendra de la tarification, selon le principe de l'utilisateur payeur.

— Vous transférez les coûts aux citoyens ! protesta un des journalistes.

— Pas du tout. Les frais d'utilisation seront compensés par une réduction équivalente de la taxe municipale.

— Et où est-ce que la Ville va prendre son argent, si elle réduit les taxes ? Quand les coûts vont augmenter, elle va augmenter les taxes ?

— Il n'y aura pas de hausse des tarifs avant cinq ans.

— Il y a sûrement une attrape.

— Tous les documents seront rendus publics en temps et lieu. D'autres questions ?

— Vous n'avez pas mentionné le nom de la compagnie qui construira les infrastructures.

— AquaTotal Water Management.

Londres, 20h07

Hadrian Killmore n'aimait pas rendre des comptes, mais il n'avait pas le choix d'épargner la susceptibilité des membres du Cénacle. C'était la raison pour laquelle il tenait cette réunion d'information mensuelle pour les membres qui désiraient y assister.

La seule condition qu'il avait posée était d'exclure toute participation électronique. Le piratage constituait un risque trop important. Ceux qui voulaient être tenus au fait des derniers développements devaient se rendre à Londres, à St. Sebastian Place.

Par mesure de sécurité, ils étaient tous entrés par l'édifice situé à cent quatre-vingts mètres à la gauche de St. Sebastian Place. Dans l'ascenseur, ils avaient simplement glissé leur carte magnétique dans un lecteur de cartes ; la cabine les avait alors conduits à un souterrain, lequel débouchait, deux cents mètres plus loin, sur une petite salle où il y avait un autre ascenseur. Dans celui-là, il n'y avait aucun bouton correspondant aux étages ; simplement un lecteur de cartes. Ils avaient de nouveau glissé leur carte magnétique dans le lecteur ; l'ascenseur les avait alors amenés directement à la salle de la grande bibliothèque.

La réunion durait depuis une demi-heure. On en était à la période de questions.

— Et le Consortium ? demanda le directeur d'une des plus importantes

pharmaceutiques de la planète. Où en êtes-vous ?

— Sa rationalisation est en bonne voie. Tout devrait être réglé d'ici trois mois.

— Y compris la prise en main des filiales ?

— Bien sûr.

— Est-ce que le nettoyage n'est pas un peu voyant ?

— C'est indispensable pour accréditer l'idée que toute l'affaire est une question de lutte de territoires entre différents groupes criminels.

— Et ce cher monsieur Fogg ? Comment pouvez-vous être sûr qu'il ne vous causera pas de difficultés ?... S'il est aussi brillant que vous nous l'avez toujours dit, il va bien se douter de quelque chose !

— Bien sûr. Mais tant qu'il pense que nous avons encore besoin de lui pour réaliser différentes opérations, il se croit en sécurité... Il suffit de l'entretenir assez longtemps dans cette illusion en multipliant les demandes spéciales. Au besoin, nous pouvons même lui faire miroiter une participation à notre grand projet.

La question suivante vint d'un dirigeant associé à l'industrie alimentaire.

— Je suis étonné que vous ayez lancé la phase 2 alors que la phase 1 commence à peine à produire ses effets. Est-ce que vous ne diluez pas l'impact des deux opérations ?

— C'est un risque, admit Killmore, même s'il n'en pensait rien. Mais ça permet aussi de créer des synergies. C'est pour cette raison que nous avons comprimé le calendrier. Quand nous allons déclencher la phase 4, l'impact de la phase 1 arrivera à peine à son sommet.

— Est-ce que ça signifie que nous aurons besoin plus rapidement de l'Arche et des installations de l'Archipel ?

— Par mesure de sécurité, j'ai fait accélérer les travaux. L'Archipel, par contre, ne sera pas entièrement fonctionnel avant quelques années. Il devrait atteindre sa forme définitive dans trois ans.

— Et financièrement ? fit une voix dans la dernière rangée de fauteuils.

La question provenait d'un représentant d'une des plus grandes banques d'affaires américaines. Une de celles qui avaient vraiment profité de la crise... et des accommodements gouvernementaux.

— Comme vous avez pu le constater, répondit Killmore, les compagnies d'assurances que nous avons ciblées sont maintenant toutes en difficulté.

— Et les acquisitions ?

— Le responsable d'HomniCorp m'affirme que les opérations se déroulent selon le calendrier prévu.

— J'ai encore des réserves sur la décision de laisser un secteur privé aussi important en dehors du contrôle de nos entreprises.

— Il faut bien laisser aux différents groupes criminels de quoi établir leur utilité aux yeux de la population. Pendant la transition, ce sont eux qui vont être en première ligne pour gérer les réactions populaires. Il faut qu'ils aient les moyens de démontrer leur capacité à subvenir aux besoins de ceux qu'ils

prennent sous leur aile.

Autant Killmore avait l'air convaincu, autant il doutait de la valeur de sa réponse. Les véritables motifs de cette décision tenaient au fait qu'il était impossible de tout contrôler – contrairement à ce que semblait croire Fogg – et que la transition serait probablement encore plus chaotique que tout ce qu'ils prévoyaient. Ce serait une répétition du scénario irakien, mais à l'échelle planétaire et sans force d'intervention pour tenter de contenir les excès. La véritable sécurité des Essentiels tiendrait surtout à l'isolement de l'Arche et à la solidité des structures de l'Archipel. Ce seraient des îlots de civilisation à travers le chaos. Si les groupes criminels parvenaient à maintenir un semblant d'ordre par la terreur à l'intérieur de certains périmètres, ce serait tant mieux, mais la planification ne comptait que sur un succès partiel de leur part. De vastes zones seraient plongées dans l'anarchie et la dévastation.

— Croyez-moi, reprit Killmore, tout a été pris en considération. Notre plan va épargner à la planète – et à l'humanité, bien sûr – une longue période d'agonie.

— Tant que vous ne substituez pas à l'agonie une exécution sommaire, répliqua le financier, sur un ton qui se voulait humoristique mais qui provoqua dans la salle des réactions mitigées.

Paris, studio de Fric.TV, 21h15

Sébastien d'Aupilhac en était à sa huitième entrevue de la journée. Tous les médias voulaient un avis sur les conséquences financières des explosions nucléaires aux deux pôles.

Après chacune des réponses de l'invité, l'animateur les reprenait, soit disant pour les résumer, pour les mettre à la portée des auditeurs. La plupart des animateurs faisaient la même chose. Ça ne servait à rien de s'offusquer. C'était la règle fondamentale des entrevues : sous prétexte de se mettre dans la peau du spectateur « ordinaire », que l'on imaginait pratiquement « demeuré », les animateurs rivalisaient de questions triviales et de fausse naïveté.

Sauf que le présent animateur n'avait aucun effort à faire pour se mettre dans la peau du plus borné des spectateurs. Chacune de ses reformulations, qui commençait invariablement par une formule du genre « si je vous ai bien compris », ne réussissait qu'à pervertir ses réponses et à les rendre plus obscures.

— Donc, si je vous suis bien, le principal effet est psychologique. Cela n'aura pas d'effet sur les marchés financiers. Les Bourses ont pourtant très mal réagi...

— J'ai dit que l'effet le plus immédiat est l'impact psychologique des deux événements sur la population. Les investisseurs font partie de la population. Un impact psychologique se traduit donc dans les réactions des investisseurs... Et, par voie de conséquence, dans le comportement des Bourses.

— Je vois...

Au ton de sa voix, il était évident qu'il ne voyait rien du tout. Il était de plus en plus clair qu'il n'avait pas besoin de simuler pour se mettre dans la peau de l'hypothétique spectateur obtus.

— À plus long terme, poursuivit d'Aupilhac, il est difficile d'évaluer l'impact réel de ces explosions sur l'économie. Est-ce que cela va précipiter le climat dans une période d'emballement – le fameux effet papillon – au cours de laquelle l'évolution se ferait de façon non linéaire ? Si c'est le cas, on ne peut même pas imaginer ce que seront les conséquences.

— Donc, on ne peut pas savoir ce que cela va provoquer ?

— Pas avec certitude. Le principal risque, c'est que le climat s'aggrave : des ouragans et des tornades, des inondations à certains endroits, un refroidissement à d'autres, de la désertification ailleurs, de vastes incendies de forêt...

— Mais ça, on a déjà tout ça. Donc, fondamentalement, il n'y aurait rien de changé. Ce serait simplement la même chose en un peu plus intense !

D'Aupilhac fit un effort pour demeurer souriant.

— Si on veut. Mais en beaucoup plus intense. C'est comme la différence entre un vent de vingt kilomètres à l'heure et un autre de deux cent cinquante kilomètres à l'heure. C'est la même chose : du vent. Mais en plus intense.

— Je vois...

Paris, 21h26

Blunt, Chamane et Poitras étaient réunis dans le bureau de Chamane. Ce dernier était le seul à manger de la pizza. Poitras s'était limité à un café et Blunt à un thé.

— Qu'il y ait un lien entre les groupes terroristes, ça me semble à peu près certain, dit Blunt. Au-delà de quatre-vingt-dix-sept virgule six trois huit pour cent de probabilité.

Il s'adressait à Poitras et à Chamane, mais toute la conversation était captée par le logiciel de communication téléphonique et transmise à Lévis.

— Ça implique une opération d'envergure planétaire, poursuivit Blunt. Nous sommes au-delà des opérations habituelles du Consortium. Le problème, c'est que je ne vois pas du tout où ça mène.

— Une opération pour faire monter le prix des céréales ? suggéra Poitras. Comme quand les pétrolières subventionnent l'agitation au Moyen-Orient pour faire monter le prix du pétrole... Ou comme la guerre en Irak : tout le monde dit que c'est un échec, mais le prix du pétrole n'a jamais été aussi haut que pendant la guerre. Et les pétrolières n'ont jamais gagné autant d'argent... Difficile d'avoir un échec plus réussi !

— Je pensais qu'ils voulaient surtout mettre la main sur le pétrole de l'Irak, dit Chamane entre deux bouchées.

— Ils voulaient faire d'une pierre deux coups : mettre la main sur de nouvelles sources d'approvisionnement et faire monter les prix.

— Pour les céréales, je peux comprendre, fit la voix de F en provenance de l'ordinateur. Même pour l'eau... Mais il y a beaucoup trop d'incidents au Québec pour l'ampleur des enjeux.

— Au Québec, une grande partie des événements implique directement ou indirectement Théberge, fit la voix de Dominique. Ça ressemble à une stratégie de harcèlement.

— Dans quel but ? demanda Poitras.

— Probablement pour le pousser à nous contacter... Parmi ceux qui ne se sont pas retirés, c'est celui qui est le plus visible et qui était le plus proche de l'Institut.

— Il faut le mettre à l'abri, répondit immédiatement Poitras.

— Il ne veut rien savoir, répondit Dominique. Je lui en ai parlé encore la semaine dernière.

— Et si c'était une diversion ? suggéra Blunt.

— Qu'est-ce qui servirait de diversion à quoi ? demanda F. Le terrorisme aux manœuvres des multinationales ? Le harcèlement de Théberge pour nous distraire du terrorisme ?... Personnellement, ce que j'ai le plus de difficulté à saisir, c'est pourquoi tout semble imbriqué.

— Chamane a découvert autre chose, fit Poitras. HomniFlow est actionnaire dans plusieurs fonds privés d'investissement qui sont en train d'acheter l'essentiel de l'industrie de l'eau. Autrement dit, par le biais de fonds privés, HomniFlow essaie de faire pour l'eau ce que HomniFood fait déjà pour les céréales.

— Ils vont mettre la main sur la planète au complet ! fit Chamane après avoir avalé sa dernière bouchée. Ils ont le droit de faire ça ?

— S'ils ont les moyens de payer, c'est légal, répondit Poitras, pince-sans-rire.

— C'est maintenant légal de financer le terrorisme ? ironisa Dominique.

— Le problème, c'est de prouver qu'ils ont des liens avec le terrorisme... Par contre, il y a une véritable épidémie « d'incidents » dans les compagnies auxquelles s'intéressent ces fonds : démissions surprises, accidents à des actionnaires, enquêtes fiscales dévastatrices, fraudes impliquant des hauts dirigeants, soupçons de collusion avec des concurrents pour gonfler les prix, rumeurs de toutes sortes, débauchage de chercheurs, mort et disparition de personnel clé...

Dominique profita d'une pause de Poitras pour intervenir.

— Avec tout ce que vous dites, il y a sûrement matière à enquête.

— Ça va prendre plus que des preuves circonstancielles, fit Blunt. Dans la plupart des pays du G20, HomniFood a un statut d'entreprise stratégique : on compte sur ses recherches pour éviter la famine.

— Elle n'est quand même pas au-dessus des lois !

— HomniFood a mis en circulation des rumeurs comme quoi elle allait être victime de calomnies, fit Chamane. Ça dit que les calomnies seraient répandues par les terroristes pour empêcher ses travaux d'aboutir. Parce que

sans antidote, et sans céréales résistantes au champignon tueur, la famine va faire beaucoup plus de victimes.

— Autrement dit, on ne peut rien faire.

— Disons que ça va prendre des preuves solides.

Montréal, 18h31

En entrant chez Margot, Théberge salua Little Ben, qui était assis à une table près de l'entrée. Puis il aperçut les journalistes et les représentants des médias électroniques : ils étaient sept, répartis autour de deux tables, assis devant un café. Ils avaient tous arrêté de parler pour l'observer.

Après une hésitation, Théberge se dirigea vers sa table habituelle, au fond du restaurant. Des habitués occupaient les tables avoisinantes et formaient une sorte d'écran entre lui et les représentants des médias.

Margot lui apporta un espresso sans qu'il ait à le demander. Sur la tasse, il y avait le nom du café : Chez Margot.

— Ils sont là depuis quand ? demanda Théberge.

— C'est à cause de la photo dans le journal.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Au début, ils ont posé deux ou trois questions aux clients. Maintenant, ils se contentent d'étirer leur café.

— Et Little Ben ? Il me semble que ce n'est pas son heure...

— On a eu des curieux. Il y en a qui portaient avec des menus, des tasses, des ustensiles... J'ai demandé à Little Ben de venir.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Théberge en souriant.

— Rien... Mais maintenant, c'est plus tranquille.

— Comment les habitués trouvent ça ?

— Pour le moment, ça va. Ça fait de la distraction. Mais si ça dure...

Quand Margot fut partie, Théberge vida son espresso d'une gorgée, se leva et se dirigea vers les représentants des médias, qui regardaient tous dans sa direction.

— Messieurs, dit-il, j'ai une déclaration à faire.

Les micros et les enregistreuses apparurent comme par magie dans leurs mains.

— Comme j'ai l'insigne chance de compter Margot et son mari Léopold au nombre de mes amis, comme il est hautement déplorable d'importuner ses amis, comme ma présence en ces lieux attire un amoncellement variable mais également importun de représentants des médias, j'ai décidé de ne plus remettre les pieds dans ce café. Par conséquent, il sera désormais inutile de venir m'y traquer. Sur ce, considérez-vous comme salués.

Théberge se dirigea alors vers la porte et sortit sans se préoccuper des questions qui fusaient derrière lui.

Xian, 10h21

Hurt visitait le site de l'armée de l'empereur Qing en compagnie de Wang

Li. Un immense édifice avait été construit par-dessus le site des fouilles, à la fois pour le protéger des intempéries et pour permettre la visite des lieux aux touristes.

Pour l'instant, l'endroit était désert. Seul un guide les suivait, une dizaine de mètres derrière eux, pour le cas où ils auraient besoin de ses services. Wang Li avait certainement dû utiliser une bonne quantité de *guanshi* pour obtenir cette visite privée, en dehors des heures normales d'ouverture.

— Ils ont cessé de déterrer les statues, dit Wang Li. Les pigments colorés se dégradent en quelques heures au contact de l'air.

Dans les fosses, des centaines de soldats, d'archers et d'officiers s'alignaient en ordre de bataille, avec leurs chevaux et leurs chars, le tout grandeur nature. Dans d'autres fosses, on avait laissé les fragments pêle-mêle, dans l'état où on les avait trouvés, pour donner une idée du travail qu'il avait fallu pour reconstituer chacune des statues.

Hurt avait beau être impatient de retourner à Londres, il ne pouvait qu'être impressionné : toutes les statues avaient des traits individualisés ; dans leur diversité, elles représentaient à la fois les différents peuples de la Chine ainsi que tous les métiers et tous les grades de l'armée chinoise.

— Il en reste beaucoup ? demanda Hurt.

— À déterrer ? Au moins trois ou quatre fois plus. Sans compter le mausolée lui-même.

La légende voulait que l'empereur Qing, en plus de faire reconstituer son armée autour de son tombeau, avait également fait réaliser une reproduction de l'univers connu de l'époque, avec la Chine au centre et des lacs de mercure pour représenter les mers.

— Je pensais que c'était une légende, fit Hurt.

— Ils ont effectué des tests et ils ont trouvé d'importantes traces de mercure. Mais ils ne sont pas prêts à creuser.

Hurt le regarda, intrigué.

— C'est comme pour les statues qui restent. Ils attendent d'avoir mis au point une technique d'excavation sous vide.

— Ça peut prendre des dizaines d'années !

— Peut-être un siècle ou deux. Pour l'instant, le gouvernement a d'autres priorités...

— Mais...

— C'est là depuis des millénaires. Et la terre, c'est encore la meilleure protection.

— Est-ce qu'ils ont des preuves que le mausolée est vraiment là où ils pensent ? Ça pourrait être seulement une légende.

— C'est ce qu'on a longtemps cru. Pour les statues aussi, d'ailleurs. Mais, à mesure qu'on creuse, les éléments des légendes se vérifient les uns après les autres.

Après avoir fait le tour de la galerie qui entourait le site lui-même, Wang Li fit signe au guide, qui continuait de les suivre.

Ce dernier se dépêcha de les rejoindre et leur désigna un endroit près de l'entrée.

— On va maintenant aller sur le site lui-même, déclara Wang Li.

Puis, se tournant vers le guide :

— Je vous présente le docteur Hu. C'est un des principaux archéologues qui travaille sur le site. Il va vous expliquer en détail la façon dont les fouilles ont été menées et il se fera un plaisir de répondre à toutes vos questions.

La visite dura près de trois heures et fut ponctuée d'une foule de questions de la part de Sweet, qui s'intéressait particulièrement aux techniques de métallurgie et de forge employées à l'époque.

Aux premières questions, Li et l'archéologue regardèrent Hurt avec étonnement. Ils ne s'attendaient visiblement pas à des questions aussi précises sur la proportion des métaux utilisés dans les alliages, sur la construction des foyers et sur les techniques de refroidissement.

Une fois la surprise passée, l'archéologue s'anima, manifestement enchanté de pouvoir partager ses connaissances et, ce faisant, d'expliquer tout ce que la Chine apportait déjà à la civilisation, à cette époque.

Hurt, quant à lui, était heureux de laisser toute la place à Sweet. Non seulement ça le dispensait d'entretenir la conversation, mais les questions de Sweet renforçaient la crédibilité de son personnage d'homme d'affaires doublé d'un archéologue amateur passionné par la Chine ancienne.

AFP, 23h34

... S'EFFORCE TANT BIEN QUE MAL DE CONTRER LA PANIQUE QUI S'EST RÉPANDUE DANS LA POPULATION. ON ENREGISTRE DÉJÀ DES CENTAINES DE MORTS. LES CENTRES-VILLES SONT EN PROIE AU PILLAGE. DES MILLIONS DE PERSONNES DÉFERLENT SUR LES ROUTES POUR FUIR LE TSUNAMI. LES DÉMENTIS ET LES APPELS AU CALME DES AUTORITÉS ONT EU PEU D'EFFET CONTRE LA RUMEUR QU'UN GIGANTESQUE TSUNAMI, PROVOQUÉ PAR LES EXPLOSIONS NUCLÉAIRES DANS L'ANTARCTIQUE, SERAIT SUR LE POINT DE BALAYER LES CÔTES DU PAYS. L'ARMÉE, APPELÉE EN RENFORT...

Xian, 14h08

— Vous êtes plein de surprises, fit Wang Li en le reconduisant à son hôtel.

— *Pour un barbare qui a seulement quatre ou cinq siècles de civilisation derrière lui, vous voulez dire ?* répliqua Sharp.

Wang Li se permit de rire franchement. Il était maintenant habitué aux changements de voix de Hurt.

— La capacité de durer est le critère le plus important dans l'évaluation des civilisations, répondit-il. À quoi bon toutes les autres qualités, si c'est pour disparaître ?

— Les problèmes de survie sont maintenant planétaires. Si toute la nourriture disparaît et que le climat rend la terre inhabitable...

— Supposons que quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité disparaisse. Supposons que ce soit pire en Chine et que quatre-vingt-quinze pour cent de mes compatriotes meurent : il en restera encore plus de soixante millions... Combien restera-t-il d'Américains ? de Français ? d'Anglais ?... Il y a également une question de culture. Je vous ai dit l'autre jour que je vous parlerais de notre représentation des quatre cavaliers de l'Apocalypse...

— *Vous croyez que la Chine a un avantage sur les autres civilisations pour les affronter ?*

— Pas pour les affronter : pour les utiliser.

Hurt lui jeta un regard à la fois interrogateur et sceptique.

— Je vais m'efforcer d'être bref, fit Wang Li.

Ce genre d'entrée en matière était généralement de mauvais augure, songea Hurt.

— Dans notre civilisation, il n'y a pas de référence comme telle aux quatre cavaliers de l'Apocalypse, commença Wang Li. Mais les dragons de terre, d'eau, d'air et de feu peuvent en tenir lieu. Disons qu'ils représentent les quatre fonctions de base de l'être humain : manger, boire, respirer et se tenir au chaud. Les céréales, l'eau, l'air et la chaleur du feu... Les dragons ont toujours trois têtes : deux négatives, qui symbolisent l'excès et le manque, et une positive, qui symbolise l'équilibre entre les deux. On peut mourir de faim ou d'avoir trop mangé de quelque chose... soit un poison, soit trop de nourriture en général... On peut mourir de soif ou se noyer. Mourir de froid ou être brûlé...

— *Ça va, j'ai compris l'idée, s'impatienta Sharp.*

— Le côté positif, lui, résulte de l'équilibre entre les deux côtés négatifs. Et, pour maintenir cet équilibre, il faut un cinquième élément.

— *L'amour, ironisa Sharp.*

— Pas ce cinquième élément-là, fit Wang Li en souriant. Même si j'ai beaucoup apprécié le film. Je parle du dragon de métal.

— Et que fait le dragon de métal ?

— C'est pour cette raison qu'en Chine il y a cinq points cardinaux, cinq éléments... Le cinquième point cardinal est le centre. Le milieu... La Chine est l'empire du milieu parce qu'elle se tient au centre du monde, mais surtout parce qu'elle a un milieu qui la fait tenir ensemble... Au centre de la Chine, il y a le dragon de métal, qui voit à l'harmonie des quatre autres dragons...

— *Et votre dragon de métal, je suppose que c'est le Parti communiste chinois...*

— Exactement !... Autrefois, c'était l'empereur. Il y a eu Qing... Il y a eu Mao, qui n'était au fond qu'un empereur de type apparatchik... C'est toujours le métal des armes qui a assuré l'équilibre entre les quatre autres dragons. Seul le plus fort des dragons peut réaliser l'harmonie entre les dragons... Si le parti disparaissait, les Chinois inventeraient un autre centre. Un autre dragon

de métal. C'est une question de survie... C'est pour cette raison que je vous disais tout à l'heure que ce n'est pas seulement une question de nombre, mais aussi de civilisation. Instinctivement, les Chinois savent qu'ils ont besoin d'un centre pour assurer leur survie, qu'ils ont besoin du cinquième dragon... Ce qu'ils attendent du Parti communiste chinois, c'est d'assurer l'accès à la nourriture, à l'eau, de lutter contre la pollution de l'air et de s'assurer que les gens sont à l'abri des intempéries... Dans une époque de survie, c'est déjà beaucoup.

Hurt regardait Wang Li avec un sourire amusé.

— C'est très habile, dit-il. Il y a un seul problème : dans la cosmologie chinoise, c'est le feu qui est au centre.

— Alors, disons que c'est le feu des armes. Que c'est maintenant au tour du métal d'être au centre.

— Et le bois est l'un des cinq éléments...

Wang Li éclata de rire.

— De toute façon, le rôle d'une mythologie est d'évoluer pour prendre en charge les nouveaux problèmes qui se posent et les intégrer dans les explications existantes... Le changement dans la continuité.

Wang Li arrêta la voiture devant l'entrée de l'hôtel.

— Demain, dit-il, nous ferons le tour de la vieille ville à pied. Je vous amènerai voir la Grande mosquée. Nous en profiterons pour aller au bazar dans le quartier musulman.

— Une mosquée ? Dans un quartier musulman ?

— La Chine est une mosaïque...

— *Une mosaïque avec un pouvoir central fort !*

— C'est ce qui lui permet d'être une mosaïque... Le vrai pouvoir central n'est pas seulement au centre : il est sous chacune des pierres. Il n'est pas seulement le milieu : il est un milieu. C'est le ciment qui tient tout ensemble... C'est cela, le *guanshi*. Le vrai danger pour la Chine, c'est ce qui menace la circulation de ce pouvoir. C'est l'individualisme occidental... En Occident, c'est ce que vous essayez de reproduire avec les médias : un tissu dans lequel les individus peuvent s'insérer et qui encadre leur pensée, leurs actions... Et à la place de l'empereur, ou d'un comité central, vous avez un réseau de vedettes. Vedettes du cinéma, de la finance, de la politique... Ici, tout le monde discute du parti, des intrigues qui s'y jouent. En Occident, tout le monde parle des mêmes émissions de télé, des mêmes scandales, des mêmes intrigues... Quand vous parlez de politique ou de finances, c'est comme quand vous parlez des films et des émissions de télé !

— Vous aussi, non ?

— Oui. Il se peut que la Chine soit en train de faire la transition entre l'harmonisation par le *guanshi* et la normalisation par les médias... Mais je pense que les deux vont se superposer assez longtemps encore.

Dans l'ascenseur menant à sa chambre, Hurt se demandait jusqu'à quel point Wang Li croyait à ce tissu de mythologie accommodée à la sauce

moderne.

Une chose était certaine : s'il avait raison, et que cet étrange récit traduisait de façon imagée les convictions profondes du peuple chinois, il était compréhensible que les manifestations d'individualisme soient aussi fortement réprimées et les droits des individus aussi encadrés. Dans une telle conception du monde, il y allait de l'existence même de la collectivité.

Et si le test ultime des civilisations était la durée, comme le disait Wang Li, il était difficile d'éviter d'appliquer ce test à l'Occident : que resterait-il de l'Occident dans deux mille ans ?... ou seulement dans deux cents ans ?

Détruire le pouvoir politique est assez simple, l'image des politiciens et des gouvernements étant déjà passablement dégradée dans l'esprit de la population. Or, l'État ne peut pas se maintenir sans la confiance des gens. Il faut donc capitaliser sur cette image négative et l'amplifier.

Pour achever la destruction de la crédibilité des États, il faut rendre manifeste leur incapacité à pourvoir aux besoins essentiels des gens : leur assurer qu'ils vont boire et manger convenablement, garantir leur sécurité, leur laisser croire que les choses peuvent s'améliorer.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 7

Dubaï, 10h01

Les représentants européens furent les derniers à arriver. Les Américains et les Asiatiques étaient arrivés la veille, à la fois par commodité et pour profiter des installations du nouveau complexe résidentiel et hôtelier. L'hôtel était érigé à un kilomètre au large de la côte, sur un atoll artificiel qui avait la forme du caractère chinois de la prospérité. La réunion se tenait dans une immense salle circulaire surélevée dont le pourtour vitré offrait une vue sur l'ensemble de l'atoll.

Ils étaient dix-sept autour de la table. Quatorze hommes et trois femmes. Ils représentaient une grande partie du pouvoir médiatique mondial. C'était la réunion de fondation de White Noise. Jessyca Hunter présidait la rencontre.

Des contacts préparatoires avaient eu lieu depuis près d'un an pour expliquer à chacun ce que serait White Noise, à quel projet global la filiale était intégrée ainsi que les avantages personnels que tirerait chacun des membres de sa participation au groupe.

Chaque participant avait dû offrir des garanties de son engagement et de sa loyauté. Les garanties variaient selon les individus et leurs vulnérabilités particulières. Pour certains, il s'agissait de leur réputation – qui serait détruite si certains actes passés venaient à être connus ; pour d'autres, cela concernait la sécurité de leurs proches ; pour d'autres encore, c'était une possible ruine...

En contrepartie, ils se voyaient intégrés au deuxième cercle de l'Alliance. Sans être informés des détails, ils connaissaient l'existence du projet Archipel, ces lieux disséminés sur l'ensemble de la planète qui serviraient de refuge à l'élite mondiale, une fois l'apocalypse sérieusement amorcée.

— Messieurs, déclara Hunter, la première phase est maintenant en marche partout sur la planète. Votre tâche consiste désormais à marteler le discours sur la pénurie de manière à dissoudre les oppositions idéologiques et à permettre aux gouvernements de suspendre les lois qui entravent la recherche et la commercialisation des produits agricoles génétiquement modifiés.

Des murmures d'acquiescement se firent entendre.

— Pour ce qui est de la deuxième phase, reprit Hunter, elle vient de s'amorcer. Il faut que votre information se concentre sur la démolition de trois convictions profondément enracinées dans les populations :

- l'eau est inépuisable ;
- l'eau appartient à ceux chez qui elle se trouve ;

- l'eau est un produit différent des autres et elle ne peut pas être confiée au libre jeu du marché.

Les dix-sept membres se mirent rapidement d'accord : l'offensive commencerait dans les quarante-huit heures. Hunter leur laissa ensuite quelques minutes pour contacter leurs organisations respectives et transmettre leurs instructions, après quoi ils se rendirent à la salle à manger. Cette dernière était enclose dans une immense bulle de verre qui flottait à la surface de l'océan. Un couloir de verre était son seul lien avec l'atoll.

Une fois les convives assis, la bulle s'enfonça lentement dans l'océan et s'immobilisa à une dizaine de mètres sous l'eau.

— C'est un avant-goût de ce qui attend la planète, fit Killmore. Il se peut qu'avec la montée des océans et la violence accrue des événements climatiques, l'eau devienne pour l'humanité le plus sûr des refuges.

Fécamp, 13h08

Grâce aux caméras fixées à l'équipement des hommes-grenouilles, monsieur Claude pouvait suivre leur progression en direct. Un ex-collègue des services spéciaux lui avait « prêté » un commando de six hommes. En raison de services passés, avait-il dit. Et aussi parce qu'il était intéressé à savoir qui avait bien pu construire ce genre d'installation sans attirer l'attention.

Ils découvrirent la base sous-marine à une centaine de mètres de l'endroit où Kim était morte ; un des boyaux de plastique menait directement au bâtiment principal. Des constructions plus petites y étaient rattachées au moyen d'autres boyaux transparents fixés au fond de l'océan.

— J'ai trouvé un sas, fit la voix du chef du commando.

La découverte du sas était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle, songea monsieur Claude. Une bonne nouvelle dans la mesure où il y aurait moyen d'accéder au complexe sous-marin sans avoir à l'inonder. Une mauvaise parce qu'il y avait toutes les chances que les occupants se soient enfuis.

— Vous pouvez entrer ? demanda-t-il.

— Normalement, ça s'ouvre avec un signal électronique. Mais il y a souvent une commande manuelle à l'extérieur pour les urgences.

Quatre minutes plus tard, le commando entra dans la base sous-marine. Pour explorer les lieux, il se divisa en trois groupes de deux.

L'exploration systématique du bâtiment principal se déroula sans la moindre surprise : il n'y avait personne.

Deux groupes empruntèrent les boyaux menant aux bâtiments secondaires pendant que les deux hommes restants les attendaient dans ce qui semblait être la salle de contrôle du bâtiment central.

Une demi-heure plus tard, le bilan était négatif : il n'y avait personne dans tout le complexe sous-marin. Seulement le cadavre de Kim.

Une moitié du commando retourna par le sas ; l'autre récupéra le corps de Kim et remonta par l'escalier qui menait à la petite maison.

... CONTRE LA DÉGRADATION ALARMANTE DE LA QUALITÉ DE L'EAU. LE CHEF DU PARTI AUTHENTIQUE UNIFIÉ DU VRAI QUÉBEC, MAXIM L'HÉGO, A DÉCLARÉ QUE LES POLITIQUES IRRESPONSABLES DU GOUVERNEMENT ÉTAIENT LA VÉRITABLE CAUSE DE CETTE DÉGRADATION. IL A ACCUSÉ LE PREMIER MINISTRE DE SE CACHER DERRIÈRE LA CRISE MONDIALE ET LE TERRORISME POUR ÉVITER DE RÉPONDRE À LA POPULATION DES EFFETS DÉSASTREUX DE...

Longueuil, 8h11

Victor Prose avait cessé de parcourir les journaux pour regarder l'écran de son ordinateur. En image fixe, on apercevait une femme d'une cinquantaine d'années, derrière un bar, en conversation avec une jeune femme en tenue peu habillée.

Une voix d'animateur commentait l'image en s'efforçant de contenir ses réactions personnelles.

... LA FEMME DE L'INSPECTEUR-CHEF THÉBERGE ! DERRIÈRE LE BAR DU PALACE !... CETTE PHOTO A ÉTÉ PUBLIÉE CE MATIN DANS L'*HEX-Press*. L'AUTEUR DE L'ARTICLE EXPLIQUE QU'IL A SUIVI LA FEMME DU POLICIER DANS CE CLUB, QU'ELLE Y EST DEMEURÉE PLUS DE DEUX HEURES, QU'ELLE SEMBLAIT CONNAÎTRE TOUTES LES DANSEUSES ET LEUR IMPOSER UN CERTAIN RESPECT.

Le nom du club disait quelque chose à Prose. Il amorça une recherche sur le site de l'*HEX-Press*, trouva l'article et entreprit de le lire pendant qu'il continuait d'écouter d'une oreille distraite les commentaires de l'animateur.

LA PRÉSENCE DE LA FEMME D'UN POLICIER DANS CES LIEUX SOULÈVE PLUSIEURS QUESTIONS, À COMMENCER PAR CELUI DE SON RÔLE. DIRIGE-T-ELLE LE CLUB ? SI OUI, POUR LE COMPTE DE QUI ?... POUR SON MARI ? POUR UN GROUPE DE POLICIERS ?... ET SI LES POLICIERS CONTRÔLENT UN BAR DE DANSEUSES AU CENTRE-VILLE, EN CONTRÔLENT-ILS D'AUTRES ?... QUEL TYPE DE RÉSEAU OPÈRE DANS CE LIEU ?... TELLES SONT QUELQUES-UNES DES QUESTIONS QUE SOULÈVE NOTRE COLLÈGUE CABANA...

C'était habile, songea Prose. L'animateur ne posait pas lui-même les questions : il rappelait celles que posait Cabana comme s'il relatait des faits. Cela leur donnait une apparence d'objectivité, de solidité : c'étaient des questions qui se posaient. Techniquement, il demeurait objectif. Il laissait les spectateurs s'interroger sur la nature de ces éventuels réseaux : « escortes » ? danseuses ? drogue ? prostitution ?

Prose entra « Palace » et « bar » dans le moteur Google. Une seconde plus tard, son ordinateur l'informait que des dizaines de milliers de liens Internet étaient susceptibles de contenir des informations qui l'intéressaient.

ET SI LE CLUB N'APPARTIENT PAS À DES POLICIERS, EST-IL OPÉRÉ PAR LE CRIME ORGANISÉ ? SI C'EST LE CAS, LA PRÉSENCE DE LA FEMME DE L'INSPECTEUR-CHEF THÉBERGE SUR LES LIEUX EST ENCORE PLUS TROUBLANTE... LE CRIME ORGANISÉ PAIE-T-IL DES POLICIERS POUR QU'ILS FERMENT LES YEUX ? L'ÉPOUSE DE L'INSPECTEUR-CHEF THÉBERGE SERT-ELLE DE COURRIER POUR RECUEILLIR LES POTS-DE-VIN ?... CE SOIR, SUR LES ONDES DE HEX-TV, NOTRE COLLÈGUE CABANA, DE L' *HEX-Presse*, APPROFONDIT CES QUESTIONS...

Une demi-heure plus tard, Prose avait fait le tour des principaux médias. Et il était toujours aussi perplexe. L'endroit appartenait ou, du moins, avait appartenu à un ex-policier... et il profitait de l'appui de plusieurs organisations vouées à la protection des danseuses et des prostituées.

Le club avait la réputation d'être « propre ». Les vendeurs de drogue n'y étaient pas tolérés et les motards n'y avaient pas d'influence – ce qui s'expliquait, si c'était une chasse gardée des policiers.

Un sourire apparut sur ses lèvres. Il serait intéressant de voir de quelle façon le bouillant policier réagirait aux questions des journalistes sur le rôle de son épouse.

Montréal, 8h44

L'inspecteur-chef Théberge marchait de long en large dans son bureau, s'arrêtant occasionnellement pour prendre une gorgée dans la tasse de café qu'il avait posée sur la petite table de travail. Crêpeau était assis sur la chaise berçante près de la fenêtre.

— Ils étaient au moins une vingtaine qui m'attendaient quand je suis sorti de la maison ! Trois caméras de télé !

— Le bon côté de la chose, c'est que le PM va probablement te laisser prendre ta retraite...

— Et il va avoir le chemin libre pour nommer tous les bureaucrates qu'il veut !

Théberge arrêta de tourner en rond pour prendre une autre gorgée de café, puis il regarda la tasse, vide, et la posa avec dépit sur la table.

— Comment ta femme prend ça ? demanda Crêpeau.

— Elle est catastrophée.

— Je comprends.

— Pas pour elle : à cause du Palace. Si les médias s'intéressent au club, plus une fille ne va vouloir y aller : elles vont avoir trop peur que ça se sache... C'est des années de travail à l'eau. Il va falloir que les associations se trouvent un local ailleurs.

Théberge se prépara un autre espresso.

— Tu es rendu à combien ? demanda Crépeau.

— Trop... C'est un cognac qu'il me faudrait.

— Pourtant, ta pression a l'air assez haute...

Théberge prit sa tasse sous la cafetière et sirota précautionneusement une première gorgée, comme s'il avait peur de se brûler.

— Les sombres... Les sombres...

Il semblait incapable de trouver un terme susceptible d'englober tout ce qu'il leur reprochait.

Le téléphone sonna. Après un moment, Crépeau saisit le combiné et le tendit à Théberge, qui hésita avant de le prendre.

— Oui ?

— Ici Morne.

— Vous voulez participer à la curée ?

— J'imagine que votre situation n'est pas très confortable. Avec ce qui est à la une des médias...

— Si c'est pour me dire ça que vous m'appellez !

— C'est le PM qui m'a demandé de le faire. Je l'ai dissuadé de réagir trop rapidement. Je lui ai dit que vous aviez certainement une explication.

— Comme c'est gentil à vous !

— Il tient à savoir le plus rapidement possible ce qu'il en est. Et, surtout, ce que vous allez déclarer aux médias... Il s'attend à une explication convaincante pour le public.

— Je ne vois pas pour quelle raison je parlerais aux médias au nom de mon épouse.

— Est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes impliqué, que vous le vouliez ou non ?

— Et vous, vous vous rendez compte que je ne peux plus travailler dans ces conditions ?

— C'est bien pour ça qu'il faut que vous réagissiez.

— Je ne suis pas sûr que le PM apprécierait les réactions qui me viennent à l'esprit.

— Je sais, ce n'est pas facile... Il vous faudrait un *spin doctor*. Quelqu'un qui comprend les médias et qui sait leur donner ce qu'ils veulent. Il pourrait les amener à présenter les choses autrement.

Théberge resta un moment silencieux.

— D'accord, dit-il après un long silence. Dès que j'aurai décidé de ma réaction, je vous appelle.

Il raccrocha sans attendre la réponse de Morne.

— Un *spin* docteur ! dit-il. Donner aux médias ce qu'ils veulent !

— On pourrait aussi démissionner tous les deux, fit Crépeau.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. On en aurait fini avec les magouilles politiques et la pression des médias... On aurait du temps pour aller à la pêche... expérimenter de nouvelles recettes...

— Mais ils vont nommer qui ils veulent pour nous remplacer. Le service

va prendre des années à s'en remettre.

Théberge resta songeur un moment. Puis son visage s'éclaira.

— Pas nécessairement, dit-il.

— À quoi tu penses ?

— On va les faire « spinner » !

Paris, 16h35

Blunt avait passé plusieurs heures avec Chamane pour revoir avec lui ce qu'il avait trouvé sur HomniFood, HomniFlow et les compagnies qui y étaient reliées. Ils en étaient à effectuer une recherche par mots clés dans la banque de courriels d'HomniFood quand, subitement, tous les dossiers disparurent de la table et un message s'afficha.

Vous n'avez pas les autorisations pour accéder à ces dossiers.

Chamane se précipita sur un des portables qui se trouvait sur son bureau et il tapa rapidement les instructions pour lancer le programme « OverRun ». Le même message s'afficha.

Vous n'avez pas les autorisations pour accéder à ces dossiers.

Il enleva rapidement la batterie de son portable, puis il se rendit derrière le bureau et activa la manette fixée au mur. Tous les appareils électroniques s'éteignirent d'un coup.

L'instant d'après, il avait ouvert son iPhone. Blunt, qui l'avait rarement vu aussi préoccupé, se contenta de l'observer pendant qu'il entrant de nombreuses séquences de chiffres entrecoupées de brèves périodes d'immobilité.

À la fin, Chamane prononça une courte phrase :

— Activer réseau 2.

Puis il referma son portable et se tourna vers Blunt.

— C'est la guerre, *man* !

— Une attaque ?

— Qu'est-ce que tu penses ?... Il va falloir que j'examine tous les appareils un par un pour voir l'ampleur des dégâts.

— Je pensais que le système était complètement protégé.

— Tu peux jamais être triple condom sur tout, répliqua Chamane en rangeant son iPhone.

Il ouvrit son ordinateur portable, changea le disque dur, remit la batterie et le fit redémarrer.

— Mais je peux te dire que c'était pas un piratage ordinaire.

Il semblait partagé entre l'inquiétude et l'admiration.

Lévis, 10h37

Dominique surfait sur Internet, à la recherche d'articles qui lui semblaient pertinents sur les groupes écoterroristes. Alors que les Enfants de la Terre brûlée avaient pratiquement cessé de faire parler d'eux, les Enfants du Déluge multipliaient les attentats : contamination de réservoirs d'eau potable de grandes villes européennes, sabotage d'usines de désalinisation en Afrique et

au Moyen-Orient, *stunt* publicitaire à New York avec l'homme gelé à l'intérieur d'un bloc de glace... sans parler des explosions aux deux pôles et de l'attentat de Las Vegas.

À la radio, que Dominique écoutait d'une oreille distraite, la présentatrice parlait, elle aussi, de l'eau.

... C'EST AUJOURD'HUI QUE L'ONU AMORCE LE DÉBAT SUR LA RECONNAISSANCE DE L'EAU COMME PATRIMOINE COMMUN DE L'HUMANITÉ. LA MOTION, PARRAINÉE PAR LES ÉTATS-UNIS, DEVRAIT RECEVOIR L'APPROBATION DE LA PLUPART DES PAYS EN DÉVELOPPEMENT. LA POSITION DU CANADA, DIRECTEMENT CONCERNÉ PAR LA PROPOSITION, N'EST PAS ENCORE OFFICIELLEMENT CONNUE, MAIS IL APPARAÎT DOUTEUX QUE LE PAYS PUISSE FAIRE CAVALIER SEUL ET...

Au moment où Dominique allongeait le bras pour diminuer le volume de la radio, son ordinateur s'éteignit. Une dizaine de secondes plus tard, il redémarrait. Il fallut plus d'une minute avant qu'un message apparaisse à l'écran.

Vous travaillez maintenant sur le réseau de relève. Pour des raisons de sécurité, tous les modules, y compris le vôtre, ont été placés en isolement préventif de manière à éviter toute infiltration.

C'était la première fois qu'une telle chose se produisait. Dominique se leva immédiatement pour aller prévenir F.

Guernesey, 10h41

La fenêtre occupait près des deux tiers de l'immense écran mural. Norm/A y observait en continu la prise de contrôle de l'ordinateur qu'elle était en train de pirater. Plus de la moitié du travail était achevée. Le reste était une simple question de temps.

Quelques tentatives pour entraver la prise de contrôle avaient rapidement été repoussées. Une fois de plus, son adversaire n'était pas de taille. Le temps qu'il essaie tous les protocoles habituels, elle serait totalement maître de son ordinateur. Il ne pouvait plus rien faire. Ça lui apprendrait à essayer de pirater un de ses sites.

Subitement, la fenêtre s'obscurcit. La communication était interrompue... Norm/A révisa son opinion. Finalement, il n'était peut-être pas si bête que ça.

La seule explication, c'était qu'il avait tout débranché. Et si c'était le cas, ça voulait dire : un, qu'il avait de bons réflexes, qu'il était capable de réagir rapidement en cas de danger ; deux, que son système était probablement configuré pour supporter ce genre de coupure brutale d'alimentation sans que ça provoque trop de dégâts.

Il s'agissait maintenant de voir s'il résisterait à la tentation d'activer de nouveau son système. Même sans le mettre en ligne. Parce que, s'il le faisait, le programme qu'elle y avait infiltré poursuivrait son travail. Et, quand la prise de contrôle serait achevée, il se mettrait lui-même en ligne de façon

dissimulée à la première occasion.

Il ne restait plus qu'à attendre. Lorsque ce serait terminé, elle pourrait sans doute en apprendre davantage sur cet adversaire, qui s'avérait tout à coup plus intéressant que prévu.

Montréal, 10h48

Théberge regarda son ordinateur portable avec perplexité. Le message qu'il avait envoyé à Dominique au moyen du logiciel de communication téléphonique n'avait reçu aucune réponse. Même pas l'habituel « votre message a été reçu et transmis à la personne concernée ».

Bizarre...

Théberge voulait discuter avec Dominique du battage médiatique au sujet de son épouse. Car plus il y pensait, plus il était persuadé que c'était lié au reste. À travers elle, c'était lui qu'on attaquait. Ce qui posait une série d'autres problèmes. Ces attaques étaient-elles liées aux attentats terroristes ? Si oui, y avait-il une cellule terroriste implantée à Montréal ? Et si tel était le cas, pour quelle raison les terroristes revendiquaient-ils seulement certains des crimes et non pas tous ceux dont ils étaient responsables ?

Il procéda à un nouvel appel. Qui sait, il avait peut-être tapé un mauvais caractère.

Même résultat.

Théberge referma son portable avec un sentiment de malaise. Pourvu que rien de grave ne se soit produit à l'Institut.

Longueuil, 11h02

Victor Prose ferma le texte qui expliquait la destruction des nappes phréatiques par l'élevage du porc. C'était à se demander si le fonctionnement normal du système n'était pas plus dangereux que l'action réunie de tous les groupes écoterroristes ! songea-t-il.

Il eut ensuite une brève pensée pour les deux sandwiches au jambon qu'il venait de terminer en guise de petit déjeuner tardif. Puis il songea que les excès de production n'étaient pas liés à la consommation locale, mais à l'exportation massive vers la Chine... à ça et au choix politique de mousser cette production sans se donner la peine d'imposer partout le traitement du lisier au moyen de méthodes moins polluantes. Cela lui permit de se sentir un peu moins personnellement responsable.

Il ouvrit le dossier « Enfants du Déluge », dans lequel il avait recueilli toutes les manchettes des médias les concernant. Il était clair que le groupe avait une stratégie mondiale. Ils avaient fait parvenir un communiqué de presse similaire dans vingt-deux pays.

Chacun de leur communiqué avait été précédé par le sabotage des réserves d'eau d'une ville importante du pays. Après avoir revendiqué la responsabilité de cette « intervention citoyenne de responsabilité planétaire », ils posaient leurs exigences pour éviter de nouvelles attaques : instauration de quotas et du

principe de l'utilisateur payeur ; fermeture des industries les plus polluantes ; imposition d'une taxe sur l'eau pour venir en aide aux populations de la planète privées d'eau potable.

En fait, le groupe semblait avoir deux stratégies. Une de revendication, par laquelle il réclamait des modifications des pratiques susceptibles d'améliorer la situation ; et une autre d'intimidation, par laquelle il posait des actes terroristes susceptibles de frapper l'imagination populaire. Les attaques nucléaires contre les pôles en étaient un exemple.

Entre les deux stratégies, il y avait incompatibilité : à quoi servait de revendiquer un redressement des pratiques écologiques si, du même souffle, ils causaient des torts irréversibles à l'environnement ?... Et que venait faire dans tout ça l'exigence pour le moins radicale d'un arrêt complet du trafic maritime mondial ?

Prose revint à la déclaration que les Enfants du Déluge venaient de publier sur le Net.

... Nous exigeons la fermeture des plates-formes pétrolières et des exploitations de sables bitumineux jusqu'à ce que des technologies non polluantes aient été mises au point. Les pays qui ne se conformeront pas à cette exigence feront l'objet de représailles particulières. Le Venezuela et le Canada sont les deux pays dont nous attendons les premières réponses.

C'était logique, songea Prose. Il s'agissait des deux pays qui avaient les plus grosses réserves de sables bitumineux. Mais les pays ne céderaient jamais à ce genre de chantage. Les besoins en pétrole étaient trop criants pour qu'ils se permettent de sacrifier tout ce secteur de production. Au pire, les prix augmenteraient pour financer des initiatives anti-pollution. Une partie de cette augmentation resterait évidemment dans la poche des pétrolières, sans qu'il soit possible de le prouver avant des années... On lancerait alors de nouvelles initiatives, réputées plus écologiques, mieux gérées et, plusieurs années plus tard, devant de nouvelles critiques...

Je suis en train de devenir cynique, songea Prose.

Il se leva de sa table de travail et se rendit au salon, où Grondin l'attendait depuis près d'une demi-heure. Dans une vingtaine de minutes, le policier l'escorterait au cégep. Après le cours, il le ramènerait chez lui.

En le voyant arriver, Grondin posa le journal qu'il était en train de lire. En première page, l'épouse de l'inspecteur-chef Théberge faisait la manchette :

Femme de policier à la tête d'un bar de danseuses ?

Le point d'interrogation permettait au journal de jouer l'information en gros titre, à l'abri de toute poursuite. Deux photos accompagnaient le texte : une de madame Théberge derrière le bar du Palace et une autre de Théberge en gros plan.

- C'est sérieux ? demanda Prose en désignant la manchette du journal.
- Que la femme de l'inspecteur-chef Théberge dirige un club de danseuses ? C'est ridicule.
- Vous avez une idée de ce qu'elle y faisait ?
- Son bénévolat.

Prose le regarda sans répondre, intrigué. Un bar de danseuses était le dernier endroit où il se serait attendu à ce qu'on fasse du bénévolat.

— Elle est membre d'un groupe qui aide des danseuses qui ont des problèmes et qui veulent s'en sortir, reprit Grondin.

Prose se rappelait ce qu'il avait trouvé sur Internet. C'était plausible. Il fit un signe de tête signifiant qu'il comprenait.

Par ailleurs, il était difficile de ne pas voir dans ce nouveau *scoop* un élément qui s'intégrait dans une stratégie plus large : il y avait plus d'un an que les médias, particulièrement ceux du groupe HEX-Médias, avaient pris Théberge pour cible. Et ils en étaient maintenant à enquêter sur son épouse... Plus il y pensait, plus il éprouvait de la sympathie à l'endroit du policier.

Sa dernière rencontre avec lui l'avait laissé perplexe : on aurait dit que le policier n'arrivait pas à décider s'il devait le traiter comme une victime ou un criminel. Mais peut-être que le harcèlement qu'il subissait de la part des médias expliquait son comportement. Que ça l'empêchait de penser clairement.

Dubaï, 18h07

— Je dois dire que j'ai été impressionné, fit Skinner.

Il n'était pas prévu qu'il assiste à la réunion de White Noise, mais Jessyca Hunter lui avait donné accès à une transmission en direct de la rencontre.

Ils étaient dans un module du complexe résidentiel situé sur l'idéogramme de la prospérité. L'appartement mis à la disposition de Hunter se trouvait à la pointe de l'un des traits de l'idéogramme. La terrasse surplombait la mer d'une trentaine de mètres.

— C'est une application des théories de Fogg à un domaine qu'il avait négligé, répondit Jessyca Hunter.

— Les médias ?

— Le contrôle idéologique de la population. Remarquez, je ne veux diminuer en rien l'apport de Fogg. Mais il est normal que quelqu'un de son époque ait négligé les outils de contrôle les plus récents.

— Négligence que vous vous êtes empressée de corriger, bien sûr.

Le ton de Skinner s'était fait ironique, mais sans être caustique.

— Les créateurs ne sont pas toujours à la hauteur de leur création. Parfois, pour accomplir pleinement le potentiel d'une idée, il faut passer par-dessus celui qui l'a émise.

— Et vous entendez réaliser le potentiel des idées de Fogg ?

— On disait autrefois que les gens étaient grands parce qu'ils étaient sur les épaules des géants qui les avaient précédés. Fogg a incontestablement été

un géant. Il s'agit maintenant de voir plus loin que lui.

— Et donc de lui monter sur la tête !

— Toutes les métaphores ont leurs limites, répondit Hunter.

Skinner regarda longuement la mer, comme s'il réfléchissait à ce que Jessyca Hunter venait de lui dire. Le moment de choisir son camp ne pourrait sans doute plus être reporté très longtemps.

Il ramena son regard vers la femme.

— Et mon rôle, dans tout ça ? demanda-t-il.

— Ensemble, nous allons voir plus loin que Fogg n'a jamais vu.

Skinner laissa de nouveau son regard flotter au-dessus de l'océan.

— Donc, dit-il, vous voulez que je vous aide à monter sur les épaules de Fogg.

— On peut le dire comme ça.

— L'image est assez amusante.

Jessyca Hunter se contenta de sourire. Skinner poursuivit :

— Les géants n'ont pas la réputation d'être très tolérants envers ceux qui veulent les utiliser comme piédestal.

— C'est pourquoi il faut se dépêcher d'en faire un monument.

Puis elle ajouta avec un air presque rêveur, comme si elle contemplait en esprit une image particulièrement agréable :

— Quelque chose de froid, de stable, qui ne bouge plus... et sur quoi on peut écrire ce qu'on veut.

Un silence suivit.

— Je veux vous parler d'autre chose, reprit Hunter.

— Une autre corvée ?

— Non. C'est du domaine du loisir... Je suis membre d'un club assez privé.

— C'est ce que j'avais compris.

— Je ne parle pas des maîtres du Consortium. Je parle d'un vrai club privé... Aimez-vous les œuvres d'art ?

— C'est selon, répondit prudemment Skinner.

— Je parle d'art actuel. Plus qu'actuel : visionnaire. Un art qui n'est à la portée que d'une petite élite.

— Vous parlez des œuvres qui coûtent dix millions et plus ? ironisa Skinner.

— Beaucoup moins que ça. Mais elles exigent un détachement dont la plupart des gens ne sont pas capables... Venez.

Elle l'entraîna dans la chambre attenante à la terrasse. Puis elle activa la vidéo.

L'image d'une figure humaine maintenue sous l'eau envahit l'écran. Hunter arrêta la vidéo sur l'image.

— L'esthétique a toujours entretenu des liens avec la transgression et la mort, dit-elle. C'est la part maudite de l'être humain qui s'y exprime.

— Ça ne fait pas un peu judéo-chrétien ?

— Pas plus que les gestionnaires de l'apocalypse, répliqua Hunter sur un ton ironique.

Elle se tourna vers l'écran.

— Il a été noyé à quatre reprises ?

— C'était la quatrième fois, dit-elle.

Hunter reporta son regard sur Skinner, qui était plus fasciné par l'image qu'il ne voulait le paraître.

— Il s'est rendu à huit.

— Et il a été réanimé chaque fois ?

— La huitième fois, il a eu moins de chance.

Puis elle ajouta :

— Si ça vous intéresse, je peux parrainer votre candidature à ce club.

— C'est quoi ? Les joyeux naufragés ?

— Les Dégustateurs d'agonies.

La réponse surprit Skinner. Il hésita un instant avant de répondre.

— Je suppose qu'il y a un prix d'entrée.

— Dans votre cas, ça devrait pouvoir se régler assez vite, dit-elle en souriant. Compte tenu de vos compétences, de vos relations...

— Je vous écoute.

— Vous avez compris que j'ai besoin de neutraliser Fogg.

— Vous parlez de neutraliser son influence... ou de le neutraliser, lui ?

— Dans une première étape, je parle évidemment de son influence.

Après une pause, elle ajouta :

— J'imagine qu'il pourrait également vivre l'expérience que nous réservons à son organisation... On n'est jamais trop prudent.

Lévis, 12h19

F poussa un soupir de soulagement quand le message apparut sur l'écran de son ordinateur.

Réseau restreint stabilisé

Cela signifiait que la communication était rétablie avec Blunt, Chamane et Poitras.

Elle ouvrit un menu déroulant et constata que les noms de Claudia, Moh et Sam y apparaissaient également. Celui de Thérberge n'y apparaissait pas encore, ni le lien qui conduisait au module de contact avec les informateurs.

Huit minutes plus tard, par l'intermédiaire du logiciel de communication téléphonique, elle réussissait à joindre Blunt, qui était chez Chamane.

Blunt activa la fonction mains libres pour que Chamane puisse se joindre à la conversation.

Ce dernier commença par les rassurer sur l'état du réseau. Il n'avait pas été capable de remonter à l'origine de l'infiltration, mais il avait colmaté la brèche qui avait été utilisée par le pirate.

— Est-ce qu'il va falloir que tu revoies tous nos ordinateurs un par un ? demanda F.

— Oui, répondit la voix de Chamane. Au début, je pensais que la source du problème était ma table électronique. Mais ça ne peut pas tout expliquer.

— Penses-tu qu'il peut y avoir d'autres failles ?

— Dans le système de base ? C'est possible. C'est pour ça que j'ai activé le réseau de relève. On va y rester jusqu'à ce que j'aie tout vérifié.

Dominique et F échangèrent un regard.

— Pour le reste du réseau ? demanda Dominique. On va pouvoir y avoir accès quand ?

— Ça va être plus long. Il faut que je vérifie s'il n'y a pas des *back-up* du programme d'infiltration cachés un peu partout.

— Peux-tu commencer par le portable de Théberge ?

— D'accord. Je te fais ça *rush* tout de suite après la réunion.

www.cyberpresse.ca, 12h38

... A REÇU UNE RÉPONSE FERME D'OTTAWA : PAS QUESTION D'ARRÊTER L'EXPLOITATION DES SABLES BITUMINEUX. « S'IL FAUT SACRIFIER LE BIEN-ÊTRE DE MILLIERS DE PERSONNES À CELUI DE QUELQUES POISSONS OU DE QUELQUES RATS DE PRAIRIE, A DÉCLARÉ LE MINISTRE DES RESSOURCES NATURELLES ET DE L'ENVIRONNEMENT, LA RÉPONSE DE MON GOUVERNEMENT... »

Montréal, 14h26

Isidore Lacroix semblait fier de son travail. Il venait de déposer une tête sculptée sur le bureau de Théberge.

Théberge regardait la sculpture et se demandait à quel point elle était ressemblante.

— Vous êtes sûr que c'est lui ?

Lacroix ne répondit pas. Il se contenta de regarder le policier comme s'il venait de soulever une question absurde.

— Je vous ai envoyé une série de photos par courriel, se borna-t-il à dire après un moment. Face, profil, trois quarts...

— Bien.

Théberge s'interrogea sur l'image de lui qu'on parviendrait à construire si on entreprenait un jour de reconstituer ses traits à partir de son crâne.

— Vous pensez le retrouver ? demanda l'expert.

— On verra bien.

— Si vous apprenez qui c'est, j'aimerais que vous me le fassiez savoir... Ça fait toujours plaisir de voir jusqu'à quel point on a réussi. S'il y a des détails qui nous ont échappé.

— D'accord.

Après le départ de Lacroix, Théberge appela son ami de Paris, l'ex-directeur des Renseignements généraux. Par mesure de sécurité, il utilisa le

logiciel téléphonique de son ordinateur portable.

La conversation dura moins de trois minutes. Elle se termina par la promesse de Théberge de le rappeler aussitôt qu'il aurait pris les dispositions nécessaires à la réalisation de son projet.

Ottawa, 15h18

Jack Hammer discutait stratégie avec son principal conseiller, Steve Gannon.

— Je n'ai pas le choix. Si je ne change pas la loi pour accommoder Terre-Neuve, je perds leur vote.

— Et si tu les laisses vendre l'eau du Labrador aux États-Unis, tu perds au moins vingt pour cent des votes du Québec.

— Qu'est-ce que je pourrais leur donner pour compenser la vente de l'eau par Terre-Neuve ?

— Des points d'impôt ?

— Je parle de quelque chose qui ne coûte rien. Quelque chose de symbolique.

— La reconnaissance qu'ils forment une nation, c'est déjà fait... Pourquoi pas une présence accrue dans les instances internationales ? La francophonie, les trucs culturels... Ça ne tire pas à conséquence. On pourrait même leur refiler une partie des coûts.

Gannon éclata de rire.

— Ils vont pouvoir célébrer comme une victoire le fait d'avoir à payer plus !

— Le caucus n'aimera pas ça.

— Ça dépend, si on peut convaincre les dix-sept...

Hammer et ses conseillers avaient identifié dix-sept députés à l'intérieur du caucus comme leaders d'opinion. Chacun contrôlait informellement le vote d'un certain nombre de ses collègues. Si on avait leur accord, on pouvait faire passer n'importe quoi. Et si on en avait plus de la moitié contre soi, on ne pouvait rien faire passer.

— Je veux que tu fasses la tournée, dit Hammer.

— Leur accord ne sera pas gratuit.

— Paie ce qu'il faut. Ça doit être réglé avant ma rencontre avec Petrucci, dans deux jours.

Paris, 21h33

Ils étaient dans un restaurant de la rue Daguerre, le Plan B, depuis une vingtaine de minutes. Geneviève l'avait invité.

C'était un bistro qu'ils avaient découvert le mois précédent en se promenant dans le coin. Un de leurs rares moments libres où les deux avaient pu échapper en même temps à leurs occupations. Malgré le trou dans la vitrine, qui les avait poussés à choisir une table au fond du restaurant, ils avaient passé une soirée « méga cool », le propriétaire leur ayant même offert

une bouteille pour cause de comportement sympathique aggravé... et aussi parce que Chamane avait pris quelques minutes pour déboguer son ordinateur portable.

Geneviève avait quelque chose à discuter avec lui. Quelque chose dont elle n'avait pas voulu lui dire un mot à l'avance.

L'esprit de Chamane était en ébullition. D'un côté il appréhendait la conversation – peut-être allait-elle lui annoncer qu'elle voulait le quitter ? Ça expliquerait son comportement... non pas distant mais mystérieux des dernières semaines. D'un autre côté, il n'arrivait pas à cesser de penser à l'infiltration du système informatique.

Juste avant de partir, il avait terminé la première vague de sécurisation. Les principales lignes de communication de l'Institut étaient rétablies. Une partie des archives demeurait cependant inaccessible : par mesure de sécurité, il avait utilisé des *back-up* vieux de deux mois, au cas où les versions plus récentes seraient contaminées. Il avait également mis sa table informatique et son portable en quarantaine. Les vérifier prendrait des heures. Peut-être des jours.

Même s'il s'était montré confiant quand il avait parlé à Blunt et à Poitras, il craignait de devoir faire appel aux U-Bots.

Au lieu de la carte ordinaire, le serveur déposa devant eux une simple feuille avec un menu complet de cinq services. Chamane le parcourut, étonné.

— Vous avez changé la carte ?

Le serveur se contenta de répondre :

— C'est le menu de la soirée.

Puis il retourna derrière le comptoir.

Chamane regarda Geneviève, perplexe.

— Bizarre... L'autre jour, il était plus causant.

En guise de réponse, Geneviève lui tendit la feuille et lui demanda ce qu'il pensait du menu. Chamane se mit à lire à haute voix.

— Salade de bébés épinards et de jeunes pousses de bambou... Terrine d'agneau servie avec minuscules oignons confits... Veau de lait avec minicarottes et petits pois. Crème caramel fraîche du jour... petite assiette de fromages : la Bergerie, Baby Bell...

Il releva les yeux vers Geneviève :

— Ça n'a pas l'air mauvais. On prend du vin ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, le serveur déposait une bouteille sur la table.

— Ça vient avec le repas, dit-il. Château l'Arrivée.

— On ne peut pas choisir ? protesta Chamane.

— C'est moi qui ai commandé le menu, se dépêcha de dire Geneviève.

— Le menu et le vin ?

— Le menu et le vin.

Elle se tourna vers le serveur :

— Pour moi, juste un demi-verre.

Chamane la regardait, étonné.

— En quel honneur ? demanda-t-il.

— J'ai pensé qu'un événement spécial, ça méritait d'être souligné.

— C'est vrai qu'on n'est pas sortis souvent, ces derniers temps.

Il reprit la feuille où était présenté le menu.

— Si c'est toi qui l'as choisi, dit-il.

Pendant qu'il le relisait, Geneviève le regardait avec un sourire, mi-attendrie, mi-découragée.

Reuters, 15h39

... UNE ATTAQUE CONTRE UNE DIGUE DANS LE NORD DU PAYS. À LA SUITE DE CET ATTENTAT RATÉ, LES AUTORITÉS ONT ORDONNÉ UNE SURVEILLANCE ACCRUE DE L'ENSEMBLE DES DIGUES QUI PROTÈGENT LES POLDERS. LA VILLE D'AMSTERDAM, DONT L'ALTITUDE MOYENNE EST DE CINQ MÈTRES SOUS LE NIVEAU DE LA MER...

Paris, restaurant, 21h41

Chamane fixait son verre de vin sans le voir. Malgré lui, son esprit était revenu à l'infiltration du réseau de l'Institut. Geneviève le regardait en souriant.

— C'est difficile d'imaginer qu'il suffit de quelques cellules pour que ça finisse par donner un bébé, dit-elle.

— Quoi ? fit Chamane, tiré brusquement de ses réflexions.

Puis, comme s'il avait rembobiné la conversation pour l'écouter, il réalisa ce qu'elle venait de dire.

— Un bébé ?... Pourquoi tu parles de bébé ?

— Je pensais qu'en lisant le menu...

— Qu'est-ce qu'il a, le menu ?

Il le regarda de nouveau et se mit à le lire à haute voix.

— Salade de bébés épinards et de jeunes pousses de bambou... Terrine d'agneau...

— « Bébés » épinards, reprit Geneviève en mettant l'accent sur le premier mot. Bébés... « Jeunes » pousses de bambou... « agneau »... « mini »-carottes...

Chamane semblait déconcerté. Puis son visage s'éclaira.

— Tu veux dire qu'on va avoir un bébé ?

— Oui.

— Tu es enceinte ?

— À moins de les acheter sur le marché noir, il n'y a pas tellement de façons, répondit Geneviève en riant.

Chamane avait l'air totalement ravi.

— Ça fait combien de temps ? demanda-t-il.

— Il a trois mois... Trois mois et une semaine.

— Trois mois...

Puis, comme s'il réalisait brusquement qu'il avait oublié quelque chose, il demanda :

— C'est un garçon ou une fille ?

— Aucune idée. Je sais que j'aurais dû t'en parler avant, mais je n'étais pas sûre de savoir quoi te dire... J'ai pensé me faire avorter.

Il la regarda, stupéfait, presque catastrophé.

— Pourquoi ? Tu as toujours dit que... Mais si tu veux...

— Moi, j'en ai toujours voulu un. Mais toi ?... tu es sûr que tu veux un bébé dans ta vie ?

— Un bébé, c'est *cool* ! dit-il.

— Oui... mais c'est pas juste *cool*. Quand ça pleure à quatre heures du matin...

— *No problemo*, je dors jamais à quatre heures.

Il avait l'air sincèrement joyeux et enthousiaste à la perspective de s'en occuper pendant la nuit.

— Je vais l'installer à côté de l'ordinateur, poursuivit-il. S'il a besoin que je le prenne, je vais le prendre. Il y a plein de berceuses sur Internet... Je peux le tenir d'un bras et m'occuper du clavier de l'autre... Si on met sa chaise sur la table, il va me voir de proche et je vais pouvoir lui parler pendant que je travaille... Vraiment *no problemo* !

Il semblait réellement emballé. Geneviève le regarda avec un sourire ému. Il n'y avait rien à faire ; il approcherait le bébé comme il approchait tout dans la vie : en mode résolution de problèmes.

Chamane s'interrompit et la fixa.

— Je suis un imbécile ! dit-il.

Geneviève sourit.

— C'est pas grave, c'est pour ton corps que je t'aime.

Il y eut de nouveau un décalage entre la remarque de Geneviève et la réponse de Chamane, comme si les processeurs du cerveau de Chamane avaient eu un *glitch* de quelques secondes.

— Non... Je veux dire...

Il ne savait pas par où commencer.

— Je pense que je viens de comprendre comment le réseau a été infiltré.

— Ça vient d'arriver ?... Comme ça ?

— C'est quand tu as parlé des cellules qui finissent par donner un bébé...

Les programmes informatiques, c'est pareil.

— Tu penses que je vais accoucher d'un programme informatique ?

— Je me suis fait avoir comme un débutant.

— Tu parles du bébé ? demanda très sérieusement Geneviève, comme si elle était à la fois inquiète et offusquée.

— Euh... non. Non !

Puis il la vit éclater de rire. Elle le regardait, attendrie. Elle s'étonnait

toujours de cette sorte de naïveté qui lui faisait tout envisager comme possible. On pouvait lui dire n'importe quoi et son premier réflexe était d'y croire.

Elle prit son verre de vin, y trempa à peine les lèvres.

— Promis, j'arrête de te faire marcher... Explique-moi pourquoi tu es un imbécile. Pourquoi tu t'es fait avoir comme un débutant.

— C'est un des plus vieux trucs du métier. On appelle ça de l'infiltration progressive. Pour un bon *hacker*, c'est l'enfance de l'art : t'envoies quelques octets camouflés à l'intérieur d'un message, de préférence dans une photo ou, encore mieux, dans une vidéo ; les octets clandestins vont se cacher dans un des dossiers du système de l'ordinateur cible ; puis tu envoies quelques autres octets à l'intérieur d'un autre message ; avec le temps, c'est tout un programme qui s'accumule dans le dossier ; et lorsque tout est en place, tu envoies les derniers octets, qui activent la consolidation et la mise en marche du programme.

— Et c'est comme ça que tu prends le contrôle de l'ordinateur ?

— Ou tu prends le contrôle à l'insu de la cible et tu t'en sers comme drone... ou tu effaces tout le contenu du disque dur... ou tu modifies des informations dans les dossiers pour faire du sabotage...

Il s'arrêta brusquement, comme s'il venait d'avoir une nouvelle idée.

— Il faut que j'en parle à Blunt, dit-il.

— Tout de suite ? Là, là ?

Elle accompagna sa question d'un geste des mains qui lui montrait la table, devant eux. Chamane avait à peine touché à sa salade, que le serveur avait apportée quelques minutes plus tôt.

— Euh... non. Mais je pense que j'ai trouvé comment ils s'y prennent pour faire tomber des compagnies.

Il prit le temps de manger une nouvelle bouchée de salade avant de poursuivre.

— Ils les infiltrent, reprit Chamane. Ils faussent leur comptabilité et créent un réseau fantôme que les gens de la compagnie pensent être leur vrai réseau. Juste avant que les autorités débarquent, ils effacent le réseau fantôme et il ne reste que la fausse comptabilité, remplie de preuves de fraudes et de passes croches.

Il prit une autre bouchée de salade. Puis il ajouta :

— Il va falloir penser à un nom.

Geneviève hésita un instant avant de répondre. Elle avait beau y être habituée, ses brusques changements de sujets de conversation la surprenaient toujours.

— On ne sait pas encore si c'est un garçon ou une fille.

— On a juste à choisir un nom qui fait pour les deux. Du genre Claude... Ou un nom tibétain. La plupart des noms tibétains peuvent servir autant pour les hommes que pour les femmes.

Geneviève se contenta de le regarder en secouant légèrement la tête.

LCN, 19h31

... L'INCENDIE A RAVAGÉ LE LOCAL DE PROBIO 27, UNE ORGANISATION ENVIRONNEMENTALISTE QUI S'OPPOSE À L'UTILISATION DES OGM. L'ATTENTAT A ÉTÉ REVENDIQUÉ PAR UN GROUPE JUSQU'À PRÉSENT INCONNU, LES HUMAINS D'ABORD. LE GROUPE ANNONCE D'AUTRES ACTIONS CONTRE CEUX QUI S'OPPOSENT AU PROGRÈS ET COMPROMETTENT LES CHANCES DE L'HUMANITÉ DE SE NOURRIR CORRECTEMENT...

Montréal, 20h00

L'inspecteur-chef Théberge avait tenu à organiser la conférence de presse au café Chez Margot, histoire d'être en terrain familier. Une cinquantaine de journalistes et de représentants des médias se pressaient dans le petit café, sous l'œil étonné des habitués.

Théberge fut le premier à prendre la parole.

— J'avais promis de ne plus remettre les pieds ici pour épargner votre présence aux clients normaux et aux propriétaires du restaurant. Les circonstances en ont décidé autrement. Je vais donc faire une brève déclaration. Ensuite, mon épouse prendra la parole.

Une vague de froissements de papiers et de bruits de chaises suivit sa déclaration. Plusieurs caméras s'allumèrent.

— Je tiens d'abord à vous annoncer que je démissionne de mes fonctions au SPVM, et cela, malgré les pressions du bureau du premier ministre pour que je reste. Si je suis resté jusqu'à aujourd'hui, c'est parce qu'il menaçait de congédier le directeur Crépeau et d'imposer un bureaucrate dont personne dans le service ne voulait.

Quelques questions fusèrent. Théberge s'empressa de faire taire tout le monde.

— Vous poserez vos questions tout à l'heure. Pour l'instant, ou bien vous écoutez, ou bien vous sortez.

Une vague de marmottements se fit entendre, mais personne n'osa répliquer ouvertement.

— Donc, reprit Théberge, je démissionne. Je quitte le SPVM. L'attention dont je suis l'objet nuit au SPVM. Par conséquent mon départ va de soi. Mon ami le directeur Crépeau va assumer pour un temps encore ses fonctions, malgré le climat difficile dans lequel il doit opérer : le bureau du PM lui a offert le choix entre une mise à la porte fracassante et rapide ou une retraite peinarde dans quelques mois. La condition pour l'épargner était que je renonce à prendre ma retraite et que je demeure au SPVM malgré la campagne médiatique dont je suis l'objet depuis plusieurs mois. Pourquoi tenait-on à ce que je reste en poste ? Vous le demanderez au bureau du PM.

Mon hypothèse est qu'on m'avait dévolu un rôle de paratonnerre. Pour que je concentre sur moi toute l'attention et l'agressivité des médias. Je vous laisse évidemment juges de la validité de cette hypothèse... Dans un premier temps, j'ai accepté la proposition informelle qu'on m'avait faite. Mais, maintenant, on s'en prend à mon épouse. Et ça, je ne peux pas l'accepter.

Il parcourut lentement la salle du regard.

— C'est beau de jouer l'indignation, fit Cabana, mais c'est quand même curieux qu'elle aille dans un club de danseuses. Et qu'elle ait l'air de connaître tout le monde.

— Mon cher Cabana, répliqua Théberge sur un ton étrangement doux, vous êtes un fieffé Trissotin. Vous pérez et vous élucubrez à tout vent sans avoir la moindre idée de ce qui est en jeu. Et, comme tous les Trissotin de votre espèce, vous n'avez pas la plus petite idée des dégâts qu'ont provoqués vos arguties. Je vais donc laisser à mon épouse le soin de vous éclairer.

— Vous vous moquez du droit du public à connaître la vérité ! répliqua Cabana.

— Pas du tout, puisque nous allons la révéler. Mais les conséquences de ces révélations, c'est vous qui allez en porter le poids.

Théberge recula pour céder sa place à sa femme sur la scène improvisée.

— Je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation, dit-elle.

Les journalistes, pour la plupart sympathiques, hochèrent la tête ou manifestèrent par leur langage corporel leur bonne volonté : la pauvre femme était probablement dépassée par les événements.

— Habituellement, les problèmes dont j'ai à m'occuper sont beaucoup moins frivoles, reprit-elle.

Subitement, la tension revint dans la salle.

— Le Palace est l'endroit où je fais du bénévolat, reprit madame Théberge. Ou, plutôt, où je faisais du bénévolat. Car maintenant, à cause de votre intervention, ce ne sera plus possible.

Personne dans la salle n'osa intervenir.

— Je suis membre d'une organisation qui s'occupe des jeunes femmes qui veulent sortir du milieu pour régler leurs problèmes de drogue, échapper à leur *pimp*, arrêter d'être abusées par les propriétaires ou par les clients... Ou carrément pour sauver leur vie.

— C'est facile à dire, fit un représentant de HEX-TV. J'aimerais bien savoir comment vous faites ça.

Madame Théberge répondit sans la moindre agressivité.

— On les aide à retourner aux études. Au minimum, on les aide à se désintoxiquer. On les met en contact avec d'autres femmes qui s'en sont sorties. On leur apprend à gérer leur argent... Il arrive aussi qu'on les aide à changer d'identité pour échapper à leur propriétaire, qui menace de les tuer ou de les défigurer pour faire un exemple. Dans le milieu, il n'y a rien de pire pour les affaires que la rumeur que des filles réussissent à s'en tirer.

Sentant que la situation était en train de dérapar, Cabana crut nécessaire d'intervenir.

— Je ne vois pas en quoi le fait de s'interroger sur votre présence dans un bar compromet votre activité. D'ailleurs, je ne vois même pas pourquoi vous nous racontez tout ça.

— Parce que si je ne l'avais pas dit, vous auriez continué à creuser. Les femmes avec qui je travaille ne méritent pas de se faire harceler.

— Je ne vois toujours pas en quoi nos questions légitimes peuvent nuire à vos activités. Tout le bien qu'on peut faire, on peut le faire au grand jour, il me semble.

— Dans les livres, peut-être. Mais à partir du moment où le nom du Palace est dans les médias, les filles qui ont besoin d'aide n'oseront plus y aller. Elles vont avoir peur que leur propriétaire apprenne qu'elles ont été vues au Palace. Et qu'il sévisse.

— Vous êtes certaine que c'est si dangereux ?

— Avec mes collègues, nous allons publier un livre qui retrace le parcours de vingt et une femmes que les médias ont enterrées dans les faits divers ainsi que de vingt et une femmes qui ont réussi à s'en tirer. Pour ceux d'entre vous qui ne savent pas de quoi ils parlent, cela devrait être une lecture instructive... Il ne reste qu'un problème à régler.

Elle fit une pause pour regarder les journalistes.

— Maintenant que vous avez fait en sorte de neutraliser le groupe d'aide sur lequel elles pouvaient compter, leur sort est entre vos mains. Qu'allez-vous faire pour aider les filles qui veulent s'en sortir et qui sont terrorisées par leur propriétaire ou maintenues dans la dépendance de drogues ? À quelle adresse vont-elles pouvoir aller ?... Combien de femmes de plus seront détruites parce qu'il y aura un endroit de moins où elles peuvent se réfugier ?

Sans attendre d'autre intervention, elle rendit la place à son mari.

— C'est tout pour la conférence de presse. Nous ne répondrons plus à aucune question. De toute façon, c'est vous qui avez maintenant à répondre à la question la plus importante : qu'allez-vous faire ? À quel journaliste vont-elles s'adresser pour avoir de l'aide ? Et je ne parle pas seulement de temps d'antenne ou d'espace dans les journaux ! Je parle d'aide... Ce serait la moindre des choses que vous recoliez vos propres pots cassés !

Dorval, 23h04

C'est lorsque l'avion quitta le sol que F sentit qu'elle venait de tourner une nouvelle page de sa vie.

Dominique restait à Lévis avec la tâche d'assurer le fonctionnement de l'Institut. Bien sûr, elle maintiendrait un contact avec elle, mais ce serait à Dominique de prendre toutes les décisions.

Pour la soutenir en cas d'urgence, elle pourrait compter sur Bamboo Joe. Et aussi, dans une certaine mesure, sur Jones senior. Elle pourrait également s'appuyer sur Blunt. Sur Moh et Sam. Mais la responsabilité des décisions lui

reviendrait.

F, pour sa part, avait maintenant d'autres projets. Sans compter qu'il faudrait qu'elle trouve le temps d'enterrer convenablement le corps de Kim.

Et puis, il y avait Fogg. Il faudrait bien qu'elle le contacte. Leur plan arrivait à sa phase critique.

La Presse canadienne, 23h39

... A REVENDIQUÉ L'EXPLOSION QUI A OUVERT UNE BRÈCHE AU CENTRE DU BARRAGE. DISANT QU'IL S'AGISSAIT D'UNE PREMIÈRE RÉPLIQUE À LA RÉPONSE DU GOUVERNEMENT CANADIEN...

Lévis, 23h42

Dominique avait beau être épuisée, elle n'imaginait pas comment elle allait réussir à dormir. Kim était morte. Claudia avait disparu.

Il y avait également Hurt. Quand il se manifesterait, dans quel état serait-il ? Accepterait-il de travailler avec elle ?... Il n'avait toujours pas donné signe de vie mais, comme elle le connaissait, il ne tarderait pas à refaire surface. L'attentat de Shanghai avait réussi. Dans les médias, Pékin présentait l'événement comme une victoire dans sa lutte contre le trafic d'organes !

Et il y avait F. F qui lui laissait la tâche de s'occuper de l'Institut. Avec les conseils de Bamboo, avait-elle précisé... Sauf que ce dernier lui avait dit en souriant qu'il ne voyait pas de quel conseil elle pouvait avoir besoin ! Qu'elle était très capable de s'occuper de l'Institut toute seule ! Quant à lui, il serait là pour s'occuper du jardin !

Que F aille sur place pour récupérer le corps de Kim, c'était une chose. Qu'elle sente le besoin d'avoir les coudées franches pour retrouver Claudia, à la limite, c'était plausible. Mais comment pouvait-elle justifier des mesures de transition aussi draconiennes ? S'attendait-elle à disparaître pendant des mois ?

Et puis, il y avait une question dont Dominique n'arrivait pas à se débarrasser. Une question qu'elle avait presque honte de poser. Même dans l'intimité de ses pensées. Se pouvait-il que F soit en train de quitter le navire parce qu'elle croyait qu'il était sur le point de couler ?

Livre 3 – *Les Écoles assassines*

Opérationnellement, il faut donc s'assurer qu'il y ait des disettes et des famines, que les gens manquent d'eau, qu'il y ait de multiples contaminations et que les récoltes soient sans cesse menacées. Il faut surtout faire en sorte que les gens en viennent à croire que cette situation est irréversible. Que les pénuries seront durables.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, école des HEC, 2h27

Tout au long de la nuit, Edmond Cadieux avait travaillé avec intensité. Il fallait qu'il rattrape le temps qu'il avait pris pour installer les huit petites bonbonnes.

Il en avait placé cinq dans des amphithéâtres et trois dans des salles de cours. Toujours dissimulées dans des endroits où les gens n'iraient normalement pas regarder : sous des chaises, à l'intérieur d'un bureau... Il suffisait que leur existence demeure secrète pendant quelques heures.

Il lui restait une seule salle à nettoyer. C'était une affaire d'une douzaine de minutes. Quinze au plus. Ensuite, il pourrait partir.

Il ferait d'abord un saut au dépanneur, pour acheter une pizza congelée, puis il se rendrait chez lui. Marcus Harp l'y attendrait.

Edmond avait hâte de lui rendre compte de sa mission. Harp avait insisté pour que son travail d'entretien soit impeccable malgré la surtâche que constituait l'installation des bonbonnes. De cette façon, on ne le soupçonnerait pas. C'était indispensable. Car on comptait sur lui. Il avait encore plusieurs missions à accomplir.

Dans une semaine ou deux, il quitterait son emploi et il se ferait embaucher ailleurs. Encore à l'entretien ménager. Même si le salaire était ridicule. L'organisation lui accorderait un soutien financier pour compenser sa faible rémunération. Après un délai de quelques mois, on ferait de nouveau appel à lui. Car il ne fallait pas se faire d'illusions. Il était irréaliste de penser que le gouvernement céderait après un seul coup de semonce. Les capitalistes qui détruisaient l'environnement et empoisonnaient les gens avaient de puissants lobbys. Il faudrait encore plusieurs opérations avant que les pesticides et les défoliants soient totalement interdits.

La première fois qu'Edmond Cadieux avait été exposé à des doses massives de défoliant, il était étudiant. Un travail d'été. Entretien de la frontière. Il fallait nettoyer une bande d'une vingtaine de mètres entre le Canada et les États-Unis. Raser la végétation qui s'obstinait à y pousser. Pour économiser sur le coût d'entretien, on répandait ensuite du défoliant – une mesure préventive pour ralentir la repousse.

Toujours par mesure d'économie, le défoliant leur parvenait dans des

barils sous une forme très concentrée. On aurait dit une sorte de mélasse noire. Ça leur coulait souvent sur les mains quand ils en versaient dans des bidons d'eau pour le diluer. Il se souvenait de la proportion : 1/50.

Plusieurs années plus tard, quand Edmond avait compris les effets des défoliants sur la santé, il avait tenté d'obtenir des informations sur le produit utilisé à l'époque. Sans succès... Son seul indice était une remarque qu'avait faite l'ingénieur qui dirigeait les travaux : il leur avait demandé de se laver les mains sans attendre si le produit entraînait en contact avec la peau. Sous-entendu : ça pouvait être dangereux. Mieux valait ne pas courir de risque.

Mais ils travaillaient dans la forêt. Souvent, ils devaient marcher une demi-heure pour trouver de l'eau. Et puis, quand ils vaporisaient le produit sur les plantes, le moindre coup de vent leur en renvoyait une partie à la figure. Alors, se laver les mains...

Un jour, l'ingénieur avait ajouté à la blague qu'ils perdraient tous les poils de leur corps s'ils ne se protégeaient pas. Et qu'ils repousseraient orange.

C'était en se souvenant de cette remarque particulière qu'Edmond avait pensé à l'agent orange et qu'il avait pris la décision d'entreprendre des démarches. Il y avait peut-être un lien avec ses problèmes d'eczéma, qui étaient particulièrement sévères sur les mains et autour des chevilles, deux des endroits de son corps qui avaient été plus exposés à la mystérieuse mélasse noire.

Le fonctionnaire sur lequel il avait fini par tomber, après une dizaine de renvois d'un bureau à l'autre, lui avait dit qu'il n'y avait plus aucune documentation sur ce programme d'entretien de la frontière. Les archives antérieures à dix ans avaient été détruites.

Quand Edmond avait insisté, le ton des réponses était devenu impatient : les ressources étaient limitées ; il y avait des priorités.

Exaspéré, Edmond avait demandé au fonctionnaire si son échelle de priorités avait un rapport avec le fait que les personnes employées à l'époque étaient des bûcherons plus ou moins à la retraite et des étudiants désargentés. Le fonctionnaire avait répliqué qu'on n'allait certainement pas remuer ciel et terre pour une affaire datant de plus de vingt ans, dont aucun média ne parlait et qui n'avait fait aucune victime recensée. Après quoi, il avait raccroché.

C'est environ un mois après ces événements qu'Edmond Cadieux avait rencontré Harp, un Américain émigré au Canada pour échapper au capitalisme sauvage et guerrier dans lequel les républicains avaient entraîné son pays. Harp pensait que les beaux discours ne suffisaient pas. Il lui avait parlé des US-Bashers. Un groupe qui avait pour objectif de ramener les gouvernements dans les mains des vrais Américains. Ce qui impliquait de s'en prendre aux exploiters qui les contrôlaient. Aux capitalistes. Mais sans verser dans le terrorisme. Pour cela, il fallait des actes symboliques. Des actes qui réveilleraient la population.

Edmond n'avait pas été long à convaincre. Surtout quand Harp lui avait parlé de monter une opération contre un des temples de ce capitalisme à

courte vue qui détruisait la planète. Il était temps que quelqu'un se tienne debout. Il était temps que quelqu'un force le gouvernement à interdire l'utilisation des pesticides et des défoliants.

Ce serait le grand rire jaune. Huit bonbonnes de gaz hilarant dans différentes salles de l'école des HEC. Là où l'on formait les exploiters de demain.

Le message qui serait envoyé aux médias jouerait sur ce symbole.

Ce n'est pas parce qu'ils rient qu'ils sont drôles. Ces gens se forment aujourd'hui pour rire de nous demain.

Paris, 9h11

Chamane regardait l'écran par-dessus l'épaule de Geneviève. Dans une fenêtre, elle faisait défiler une interminable liste de liens Internet.

— Je ne vais pas me taper tout ça, dit-elle.

— Désolé. Je n'ai pas eu le temps de les classer par sujets.

Geneviève se tourna vers Chamane. Sourit.

— Je suis enceinte, dit-elle. Pas malade. Pas handicapée. Enceinte... Ce n'est pas un « problème » à régler.

— Mais... je pensais...

Le sourire de la jeune femme s'élargit.

— Je vais faire un enfant : pas une thèse.

Elle l'embrassa puis le regarda dans les yeux en lui prenant la tête entre les mains.

— Je suis certaine que tu as suffisamment de problèmes à régler sans me construire un cours de préparation à l'accouchement.

Chamane était embarrassé.

— Je voulais te montrer que j'étais intéressé... à ce que... tu vis... À notre enfant.

— Il y a deux choses que tu peux faire.

— Quoi ? répondit anxieusement Chamane.

Il semblait impatient de se mettre à l'ouvrage.

— Continue de t'intéresser à moi... Et, surtout, n'essaie pas de changer.

Sur ce, elle le renvoya travailler à son bureau. Puis elle ajouta, pendant qu'il s'éloignait :

— Tu n'avais pas un pirate informatique à trouver, toi ?

— D'accord, d'accord... Je vais aller à la chasse aux pirates.

Dix minutes plus tard, Chamane avait mis à l'écran de son portable l'esquisse de son prochain plan d'attaque. Le problème, c'était qu'il manquait de temps. Il ne pouvait pas, en même temps, traquer le pirate qui avait infiltré le réseau de l'Institut, assurer la sécurité du réseau de relève et répondre aux demandes urgentes de Blunt, de Poitras et de Dominique.

Après avoir tergiversé plusieurs minutes, il se rendit sur le site des U-Bots. Il laissa deux messages dans la salle des rencontres. Un pour TerminiNaTor, un autre pour Road Runner.

Avec lui, c'étaient les deux membres les plus anciens des U-Bots. Il en avait même rencontré un des deux *live* : ils avaient fait une partie de leur école secondaire ensemble, le temps de découvrir Internet et d'adopter leurs noms de *hackers*. Puis ils s'étaient perdus de vue, pour ainsi dire : leurs échanges s'étaient réduits à des rencontres sur le Net.

Dans son message, Chamane leur proposait un rendez-vous virtuel. Comme les messages avaient été déposés dans leur boîte personnelle, aucun autre membre ne serait au courant de leurs échanges.

Montréal, 4h35

Edmond Cadieux dormait pesamment, le corps affalé sur la table de la cuisine, la tête posée sur son avant-bras gauche. Skinner le regardait en souriant, se demandant si la naïveté n'était pas une maladie mentale non reconnue. C'était probablement le cas, songea-t-il. Et la raison de cette non-reconnaissance était certainement son utilité. Tous les gens au pouvoir avaient intérêt à ce que cette maladie se répande de façon endémique dans la population.

Skinner enleva sa perruque à la Harpo Marx, ses lunettes, sa moustache, ses faux sourcils et rangea tous ses accessoires dans un porte-documents. Il prit ensuite la petite bonbonne qui était sur la table, à côté d'Edmond Cadieux, amorça le mécanisme et la reposa sur la table. Après quoi, il se dirigea lentement vers la sortie. Il n'était pas pressé. Il lui restait encore deux minutes avant que le gaz contenu dans la bonbonne se répande dans la pièce.

Contrairement à ce que croyait Edmond Cadieux, ce n'était pas du gaz hilarant. En fait, dans toute cette opération, il n'y avait aucunement matière à rire. À moins, bien sûr, d'adopter un point de vue supérieur. De savourer l'ironie profonde de la situation : alors que les intervenants croyaient poursuivre leur idéal, ils contribuaient en fait à la victoire de ce qu'ils combattaient.

Mais ça, c'était l'histoire de l'humanité, comme le disait Jessyca Hunter. Et ça le serait de plus en plus, à mesure que les techniques de manipulation continueraient de se développer. C'était inévitable. On appelait ça la démocratie médiatique. Les médias étaient l'ébauche du futur système nerveux de l'humanité. Le réseau qui contrôlerait l'ensemble des individus et les ferait agir dans l'intérêt de l'ensemble.

Tout en reconnaissant le caractère probablement inévitable de l'évolution de l'humanité que lui avait peinte madame Hunter, Skinner était heureux de vivre à un moment de l'histoire où ce système central n'était pas encore achevé. C'était dans l'anarchie autodestructrice des conflits humains que les gens comme lui trouvaient les plus grandes occasions de mettre à profit leurs talents.

Étretat, 11h45

Le carré de granit rose se découpait nettement dans la pelouse. Trois

lettres y étaient inscrites : KIM.

À son arrivée en Normandie, F avait une idée précise de l'endroit où elle voulait enterrer Kim : le vieux cimetière de Fécamp. Elle avait découvert les lieux au cours de son premier voyage en France, à l'époque où elle ne connaissait pas encore le Rabbin.

En guise de monuments funéraires, des barques sculptées dans la pierre émergeaient de la végétation. On aurait dit qu'elles flottaient sur la mer de verdure qui avait pris d'assaut le cimetière. Quelle plus belle image pouvait-on trouver, comme symbole du voyage immobile que Kim allait entreprendre ? comme image de la mort, figée, inaltérable, qui surnage à la surface de la vie ?

Mais l'endroit n'existait plus. En 1987, le cimetière avait disparu pour faire place à un supermarché. D'où, à la suggestion de monsieur Claude, le choix de ce petit cimetière, près d'Étretat. Ici, on pouvait raisonnablement espérer que la tombe de Kim serait protégée de la boulimie des développeurs.

F fixa un long moment le petit carré de granit rose, puis elle releva la tête et parcourut des yeux le reste du cimetière.

L'endroit dégagait une certaine sérénité. Du haut de la falaise, le regard dominait la mer ainsi qu'une partie de la région. Pas étonnant que les autorités aient fait de l'endroit un lieu patrimonial.

C'était bien.

« Trouvez un endroit qui respire le calme et l'harmonie », avait dit Bamboo Joe. « Toute sa vie, elle a recherché l'apaisement. »

Les « relations » de monsieur Claude avaient facilité les choses. Il avait suffi de quelques heures pour que le corps de Kim soit incinéré puis enterré discrètement dans ce petit cimetière, fermé depuis longtemps aux nouvelles sépultures.

Pour ne pas attirer indûment l'attention, les hommes de monsieur Claude avaient endossé un déguisement de spécialistes en entretien paysager. Ils avaient creusé un trou juste suffisant pour accueillir les cendres de Kim. La terre enlevée avait d'abord été déposée sur une toile de plastique. Puis, une fois l'urne en place et le trou rempli, le résidu avait été recueilli dans un sac pour être jeté sur la plage. Quant à la plaque de granit, elle s'ajustait exactement au carré qu'ils avaient découpé dans la pelouse. Elle était même un peu juste, comme si l'herbe avait eu le temps de commencer à la prendre d'assaut.

Précaution supplémentaire, la sépulture était située dans un coin retiré du cimetière, derrière un buisson de rosiers. Il était hautement improbable que les visiteurs occasionnels se rendent compte que l'endroit avait été réaménagé. Quant au responsable du cimetière, qui avait la charge de son entretien, il avait lui-même modifié les archives du cimetière pour y inscrire le nom de Kim, en prenant soin d'y mettre une date d'inhumation antérieure à la fermeture du cimetière. Le corps de la jeune femme était désormais protégé par les dispositions de la loi sur la protection des lieux patrimoniaux. Il y avait

peu de risques que la dernière demeure de Kim soit perturbée.

Radio France Internationale, 12h01

... REGROUPENT DES SCIENTIFIQUES DE PLUSIEURS PAYS AURA LA TÂCHE DÉLICATE DE STATUER SUR LES IMPACTS FUTURS DES ATTENTATS AUX DEUX PÔLES. LA NOMINATION DES MEMBRES A FAIT L'OBJET D'ÂPRES DISCUSSIONS AU CONSEIL DE SÉCURITÉ, ÉTANT DONNÉ L'INTÉRÊT STRATÉGIQUE DE CES RÉGIONS AINSI QUE LES REVENDEICATIONS DE SOUVERAINETÉ CONFLICTUELLES DE PLUSIEURS PAYS. LES PREMIERS RÉSULTATS NE DEVRAIENT PAS ÊTRE CONNUS AVANT UN AN.

DANS UN AUTRE DOMAINE, LE G20 A DÉCIDÉ D'ACCORDER UN STATUT PRIVILÉGIÉ AUX ENTREPRISES DE L'ALLIANCE MONDIALE POUR L'ÉMERGENCE. EXPLIQUANT QUE LA DÉCISION AVAIT ÉTÉ PRISE DANS LES INTÉRÊTS SUPÉRIEURS DE L'HUMANITÉ...

Étretat, 12h04

Dans ce cimetière, c'était aussi une grande partie de sa vie que F enterrait. Pendant plus de vingt ans, diriger l'Institut avait monopolisé l'essentiel de son temps. Maintenant, elle abordait une nouvelle étape. Il lui fallait accepter de passer à autre chose.

Elle regarda une dernière fois le bloc de granit rose, le buisson, la clôture du cimetière, les tombes aux alentours...

Elle soupira.

Valait-il encore la peine de se battre, de sacrifier autant, dans un monde où même les cimetières mouraient ?

Puis elle se ressaisit. Le temps n'était pas à l'apitoiement sur soi, fût-il déguisé en questions philosophiques.

Lorsqu'elle avait appris le décès de Kim, elle avait construit des murs intérieurs pour contenir les sentiments de perte, de rage et d'injustice qu'elle avait éprouvés. De culpabilité, aussi. Car elle se sentait responsable de sa mort. Mais il y avait des choses à faire. Des choses urgentes. C'était le projet le plus important de sa vie. Plus tard viendrait le temps de la peine et de la douleur. Peut-être... Si elle avait de la chance.

En sortant du cimetière, elle s'efforça de raffermir sa contenance. C'est d'une voix posée qu'elle demanda à monsieur Claude, qui l'attendait :

— Claudia ?

— Toujours rien.

Elle prit quelques secondes pour digérer l'information.

— Il y a donc des chances qu'elle soit encore en vie, reprit-elle.

— Et qu'elle puisse parler.

— Et qu'elle puisse parler, répéta F comme pour soupeser toutes les

implications de ces quelques mots.

Montréal, 8h24

Jean-Marc Tardieu avait fait une exception. Au lieu de partir en Europe aussitôt la session régulière terminée, pour se consacrer à la rédaction d'articles et préparer sa participation à différents colloques, il avait accepté de donner un cours pendant la première session d'été.

Tout occupé à démêler les feuilles qu'il allait distribuer aux étudiants pendant le cours, il n'entendit pas le petit chuintement qui aurait pu le prévenir que quelque chose d'inhabituel se produisait.

Quand il sentit ses yeux devenir pleins d'eau et le nez lui couler, il se moucha en pensant qu'il avait une crise d'allergie. Puis il réalisa qu'il suait abondamment et qu'il avait vraiment beaucoup de salive dans la bouche. Ça, ce n'était pas une crise d'allergie normale.

Il se leva dans l'intention d'aller aux toilettes. Son idée était de se moucher et de se mettre de l'eau froide sur le visage.

À peine debout, il réalisa qu'il avait la vue brouillée. Probablement à cause des larmes. Sa respiration s'était accélérée. Dans sa poitrine, la pression augmentait. « Une crise cardiaque », songea-t-il. Il se sentait de plus en plus faible. Pour ménager ses forces, il s'assit sur le coin de la table. Sa vue était de plus en plus embrouillée.

Par chance, quelqu'un venait dans sa direction. Un homme, d'après la silhouette floue qu'il apercevait. Il avait dû se rendre compte que quelque chose n'allait pas. Il venait lui porter secours. Toutefois, avant d'arriver à lui, l'individu se mit à vaciller. Puis il s'écroula.

C'est à ce moment-là que Jean-Marc Tardieu comprit que ce n'était décidément pas une crise d'allergie. Que ce n'était pas son corps à lui qui était la cause du problème. Mais il n'eut pas le temps de pousser plus loin sa réflexion : il s'écroula à son tour, toussota à quelques reprises sans vraiment s'en rendre compte et mourut dans les minutes qui suivirent.

Déficience respiratoire, conclurait le médecin légiste lorsqu'il aurait l'occasion de l'examiner.

Lévis, 8h32

Dominique continuait de s'interroger sur les raisons qui avaient amené F à lui laisser la responsabilité de choisir le prochain emplacement de l'Institut : autant cela pouvait être considéré comme une marque de confiance, autant cela laissait présager que les choses ne seraient plus comme avant.

Le départ de F avait contribué à renforcer sa perplexité. La préparait-elle à l'idée qu'elle devait maintenant la remplacer de façon définitive ?... Cela aurait expliqué pourquoi, avant de partir, elle lui avait fourni tous les codes permettant d'accéder aux dossiers les plus secrets de l'organisation : agents en dormance, informateurs de premier niveau, informations sur plusieurs membres éminents de la communauté du renseignement, accès à tous les

dossiers de la Fondation...

Et si c'était le cas, si son départ était définitif, est-ce que cela avait un rapport avec Fogg ?... Il y avait entre ces deux-là quelque chose qui lui échappait.

Dominique ramena son regard vers l'écran de l'ordinateur. Elle était sur le site Internet de *Cyberpresse*. La principale nouvelle concernait la salubrité de l'eau.

... À LA SUITE DE L'EMPOISONNEMENT DE DEUX ENFANTS ET D'UN ADULTE À BEAULAC-GARTHBY, UN GROUPE DE CITOYENS RÉCLAME L'INTERDICTION DE LA VENTE DE L'EAU NATURELLE NON TRAITÉE. LA MINISTRE S'EST DITE SENSIBLE À LEURS PRÉOCCUPATIONS...

« Curieux », songea Dominique. Au moment où l'eau embouteillée était la cible des terroristes, des manifestants réclamaient qu'on s'occupe en priorité du « problème » de l'eau naturelle. Drame à l'appui... Ça ressemblait aux attaques dans les médias contre les produits bio au moment même où un champignon commençait à ravager le stock de céréales de la planète. S'agissait-il d'une attaque concertée contre tout ce que ne contrôlait pas la grande industrie alimentaire ?

Si c'était le cas, y avait-il un lien avec HomniFood et les manœuvres financières que Poitras avait découvertes ? Se pouvait-il qu'une opération d'ampleur planétaire soit en cours ?... C'était l'hypothèse que Blunt avait soulevée. Mais Dominique demeurerait sceptique.

Des magouilles internationales, ce n'était rien de nouveau. Cela allait presque de soi. Mais une coordination mondiale de ces magouilles ? Une concertation planétaire ?... À part les manœuvres du Consortium dans le domaine de la criminalité, les seuls phénomènes du genre suffisamment documentés concernaient les pétrolières et le commerce du diamant. Et encore, la preuve ne satisfaisait pas tout le monde. On était loin des céréales. Même si, avec les producteurs de semences... D'un autre côté, les céréales, c'était aussi l'éthanol, les biocarburants. Ce n'était pas si loin des pétrolières, après tout.

La réflexion de Dominique fut interrompue par un signal d'avertissement en provenance de l'ordinateur. Un appel entraînait sur le réseau sécurisé. Le nom de Théberge s'afficha à l'écran.

La Première Chaîne, 8h36

... PAR L'AGENCE DE NOTATION GREENSPAM, QUI ÉVALUE LA COMPATIBILITÉ ENVIRONNEMENTALE DES ENTREPRISES. LA COTE AA+ ACCORDÉE À HOMNI-FOOD EST JUSQU'À MAINTENANT LA PLUS HAUTE DÉCERNÉE PAR L'AGENCE À UNE ENTREPRISE...

Brossard, 8h38

— Et vous partez quand ? demanda la voix de Dominique.

— Ce soir.

L'ex-inspecteur-chef Théberge s'efforçait de conserver un ton détaché. Il avait cependant conscience de partir pour un voyage dont il ignorait tout de la durée et de l'issue. La seule chose qu'il savait, c'était qu'il pouvait faire confiance à Gonzague – l'autre Gonzague –, son ami qui avait dirigé les Renseignements généraux et qui travaillait maintenant à la nouvelle Direction centrale du renseignement intérieur. Il lui trouverait un endroit sûr, où son épouse ne serait plus en proie au harcèlement des médias. En fait, il leur avait déjà trouvé un appartement. Et il l'aiderait à poursuivre l'enquête qu'il avait décidé d'entreprendre.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Je sais. Je te promets de rester en contact.

— Autant que possible, utilise le logiciel de communication de ton ordinateur portable.

— D'accord.

— Je vais t'envoyer un deuxième numéro d'urgence par courriel. Pour me joindre par téléphone. Au cas où tu aurais des problèmes avec ton ordinateur.

— Il est utilisable une seule fois, lui aussi ?

— Oui. Et après l'avoir utilisé...

— Je sais. Je me débarrasse de la carte SIM de mon portable.

Lévis, 8h41

Après avoir raccroché, Dominique quitta son bureau et alla se préparer un café à la cuisine. Pas tant parce qu'elle avait envie d'un café que parce qu'elle avait besoin de faire quelque chose. De reprendre contenance.

Avec Théberge, c'était un autre pan de son passé qui s'éloignait d'elle. Comme seuls contacts, il lui restait Bamboo Joe et Blunt. Le premier lui rendait de brèves visites aux moments les plus inattendus et il se contentait de lui répéter qu'elle n'avait plus vraiment besoin de son aide, qu'elle devait apprendre à se faire confiance. Quant à Blunt, il était sur un autre continent et leurs rencontres se limitaient à des échanges de courriels. Au mieux, à des échanges vidéo.

Tout en regardant couler son café, elle songeait à l'époque où elle s'occupait des filles du Palace. Leur présence ne lui avait jamais autant manqué.

CNN, 9h01

... UNE DIZAINE DE VICTIMES, SELON LA POLICE DE CHICAGO. LE HARPER CENTER, OÙ EST SITUÉE LA GRADUATE SCHOOL OF BUSINESS, A ÉTÉ ISOLÉ. DES TRACES DE CONTAMINATION ONT ÉTÉ IDENTIFIÉES CHEZ ONZE DES PERSONNES QUI ONT RÉUSSI À

SORTIR DE L'ÉDIFICE. ON IGNORE TOUJOURS LES MOTIFS DES AUTEURS DE L'ATTENTAT. LE SEUL MESSAGE QU'ILS ONT LAISSÉ EST LE MOT « TABUN » ÉCRIT SUR LE MUR D'UNE DES SALLES DE COURS. POUR LE BÉNÉFICE DE NOS AUDITEURS, RAPPELONS QUE LE TABUN EST UN GAZ INODORE, DONT L'EFFET EST SEMBLABLE À CELUI DU...

Montréal, SPVM, 9h03

Crépeau avait récupéré dans son bureau la cafetière espresso et la chaise berçante de Thérberge. C'était une façon de rester en contact. Pour l'instant, il était assis derrière son bureau. Il jeta un coup d'œil au journal ouvert devant lui. La page trois de l'*HEX-Presse* était surmontée d'un titre qui faisait les cinq colonnes.

Les émeutes de la faim

Ça recommençait. Et cette fois, ce n'était pas seulement dans les pays en développement. La hausse du prix des aliments frappait une grande partie des classes populaires occidentales. En Italie, c'était le prix des pâtes qui suscitait la grogne. En France, celui de la baguette. En Bavière, il y avait eu des manifestations à cause de l'augmentation du prix du houblon.

Crépeau leva les yeux du journal pour regarder Morne. L'homme du PM était assis dans un des deux fauteuils placés devant le bureau. Il attendait patiemment une réponse à la question qu'il avait posée.

— Il ne répond pas au téléphone, dit Crépeau. Et il a déjà vidé son bureau... Je ne vois pas comment on pourrait le retenir.

— Donc, vous ne pouvez rien faire... Et pour les questions qui préoccupent le PM ?

Crépeau jeta un œil distrait sur les sous-titres qui découpaient la page en blocs d'inégales longueurs.

Policiers débordés à Londres Corrida dans les rues de Madrid : 51 manifestants blessés, 2 morts

Naples : après le déluge des déchets, la disette de pâtes La Maison-Blanche promet de financer les banques alimentaires

Il poussa un soupir, fixa Morne pendant quelques secondes en silence et poussa un autre soupir.

— Vous pouvez lui annoncer que nous sommes d'accord avec lui, dit-il : le terrorisme est une vilaine chose. Nous allons nous efforcer de le combattre. Mais il doit comprendre que nous n'avons pas vraiment les moyens de lutter contre ça.

— On ne vous demande pas de nettoyer la planète : seulement la ville.

— Est-ce que ça inclut le terrorisme radiophonique ?

Morne ne put réprimer une moue de contrariété.

— Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi !

Crépeau ne répondit pas à la remarque. Il se demanda néanmoins si son attitude n'était pas un effet secondaire du poste qu'il occupait. Tous les directeurs dont il se souvenait avaient manifesté cette forme d'ironie acide, particulièrement lorsqu'ils devaient traiter avec des politiciens.

Il poursuivit sur un ton qu'il s'efforça de rendre le plus neutre possible, presque avenant :

— Je veux seulement relever le fait que le but des terroristes, c'est de terroriser. Si la radio fait leur jeu en montant tous les attentats en épingle, en dénonçant sans arrêt l'impuissance de la police et en incitant les gens à la panique... disons que ça ne facilite pas les choses.

— Sur ce point, je suis d'accord avec vous, concéda Morne. Mais si on fait le moindre geste, les médias vont crier à la censure. Ils vont dire qu'on cherche à cacher des choses, que la situation est probablement encore pire que tout ce qu'ils disent !

— Je voudrais bien mettre plus d'effectifs pour protéger les sièges sociaux des multinationales et les commerces d'alimentation visés par les manifestants... Je voudrais bien. Mais il me faudrait dix fois plus de personnel que ce que j'ai.

— Le premier ministre va annoncer demain la constitution d'une réserve provinciale de céréales pour parer à toute disette : ça devrait faire baisser la pression.

— Il y a aussi les représailles contre les musulmans. Ça s'est un peu calmé, mais si jamais il y avait d'autres incidents...

— Si vous le voulez bien, c'est un pont que nous traverserons quand nous y serons rendus... Pour ce qui est de votre situation personnelle, le PM et le maire vont émettre un communiqué conjoint affirmant que vous avez leur entière confiance. Que toute cette histoire était un malentendu.

Crépeau esquissa un sourire.

— C'est une déclaration qui vaut pour combien de temps ?

— À moins de faire des vagues ou de laisser proliférer les catastrophes, vous n'aurez plus de problèmes.

La conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone portable de Crépeau. Il prit l'appareil à sa ceinture, regarda le numéro sur l'afficheur, répondit, écouta pendant une vingtaine de secondes, murmura un bref « J'arrive », remit l'appareil à sa ceinture et se leva.

— Il faut que j'aille immédiatement aux HEC, dit-il. Il semble qu'il y a eu un nouvel attentat.

— Pas encore un tireur fou ? demanda Morne, atterré.

— Il y en a que vous trouvez équilibrés ? répliqua Crépeau d'une voix calme, comme s'il s'agissait d'une vraie question.

Puis il partit sans attendre la réponse.

Longueuil, 9h11

Victor Prose nota l'information qu'il venait de trouver dans le document où il compilait les comportements aberrants de l'espèce humaine.

En un demi-siècle, la production de spermatozoïdes dans l'espèce humaine a diminué en moyenne de 50 %.

Il s'agissait d'un comportement non volontaire et non concerté, mais particulièrement révélateur de l'évolution de l'humanité vers la catastrophe. Il relut ensuite la note qu'il avait prise un peu plus tôt.

Le chromosome Y serait en voie de disparition. Il ne contient déjà que 80 gènes contre les 3000 à 4000 du chromosome X. Contrairement au chromosome X, il ne peut pas se réparer par hybridation.

Même sans terroristes, l'espèce s'acheminait vers sa disparition. Au mieux, ce serait un processus lent et paisible. Mais inexorable. On finirait par ne plus être capable de se reproduire. À moins qu'on s'en remette complètement à la reproduction artificielle. C'était un thème récurrent dans les romans et les séries télé de science-fiction.

Prose soupira, ferma le site d'informations scientifiques puis le dossier qu'il avait baptisé « La fin du monde achève », manière de signifier que le processus était en cours depuis longtemps, qu'il était peut-être consubstantiel à l'évolution de l'humanité... ou même de l'univers comme tel.

Il était temps de revenir à des préoccupations qui, sans être plus concrètes, étaient plus terre à terre. De la survie de l'humanité, il passa à la sienne.

Il ouvrit la liste des sites d'informations générales qu'il parcourait tous les jours. Le premier était un site de pari en ligne. Il eut la satisfaction de voir que sa cote ne bougeait presque plus : s'il fallait en croire les parieurs, ses chances de survie s'étaient stabilisées à 7 contre 5. Une majorité de parieurs semblait maintenant convaincue qu'il survivrait. Étrangement, malgré ce qu'il pensait de ce genre d'activité, il se sentit réconforté.

Le deuxième site était celui de Canoë. On y annonçait en primeur une nouvelle attaque terroriste. Une fois de plus, Montréal avait été frappé. L'école des HEC.

À mesure qu'il lisait, Victor Prose ressentait un certain soulagement. Pendant quelques jours au moins, la pression se relâcherait. La télé, la radio et les sites Internet n'en auraient que pour les nouveaux attentats terroristes. À leurs yeux, son existence deviendrait marginale.

Ironiquement, le déficit d'attention chronique des médias, qu'il avait souvent critiqué, jouerait en sa faveur.

Puis son esprit revint à la nature de l'attentat. Après une église et un musée, une école. Il y avait là un inventaire systématique. Tous les principaux vecteurs de la culture occidentale étaient visés. Mais les terroristes ne se contentaient pas de suivre un plan : ils voulaient le rendre visible. Pour quelle raison ? Et quelle serait la prochaine cible ? Une bibliothèque ? Une station de

télé ?...

Il décida d'appeler Grondin.

Montréal, SPVM, 9h15

L'inspecteur Grondin transféra le combiné téléphonique dans sa main droite et il secoua sa main gauche, comme pour la libérer d'une armée de fourmis.

Il résista cependant à la tentation de se gratter : le soulagement momentané de la démangeaison aurait été suivi d'une aggravation. Il ne le savait que trop. La seule solution était de laisser au médicament le temps de produire son effet.

— Donc, dit-il, vous avez une idée de ce qui pourrait être la prochaine cible des terroristes.

— C'est une question de logique, répondit Prose. Ils ont eux-mêmes donné leur programme : après les églises et les musées, les écoles. Ils s'attaquent à toutes les institutions qui véhiculent la culture de l'Occident.

— Et vous en concluez ?

— Je surveillerais la Grande Bibliothèque. Je surveillerais aussi le siège social des principaux médias : Radio-Canada, TVA, HEX-Médias...

— Je vous promets d'en parler au directeur Crépeau aussitôt que je réussis à le voir. Avec ce qui vient de se passer aux HEC...

— Je comprends. Vous venez toujours cet après-midi ?

— À moins qu'il y ait une urgence...

— J'ai pensé à autre chose. Les attentats écoterroristes... Ils s'en sont pris aux céréales, puis à l'eau potable.

— Oui.

— À mon avis, le prochain attentat, ce sera quelque chose dans l'air.

— Je ne vois pas le lien.

— La terre, l'eau, l'air... Ensuite, ce sera probablement le feu. Les quatre éléments.

— Vous pensez que l'attentat avec un gaz mortel pourrait être lié aux écoterroristes ?

— Peut-être.

— Qu'est-ce que vous en déduisez ?

— Ou bien c'est pour mêler les cartes, ou bien...

— Ils travaillent ensemble.

— C'est une hypothèse. Une autre, c'est que ce soit le même groupe.

Londres, aéroport de Stansted, 14h22

Hadrian Killmore ne se rappelait pas avoir rencontré Larsen Windfield ailleurs que dans un aéroport. Que leurs rencontres aient lieu au Bahrein, à Londres, à Shanghai ou à New York, elles se déroulaient invariablement dans la salle VIP d'une ligne aérienne. À croire qu'il passait le plus clair de son temps à bord d'un avion !

Windfield posa le verre de pinot grigio sur la petite table à côté de son fauteuil.

— Les préparatifs sont terminés, dit-il. L'opération *Simoun* sera déclenchée dans...

Il regarda l'heure sur sa montre, y enleva une petite tache sur le boîtier avec son ongle.

— ... moins de vingt heures.

Il sortit un stylo de la poche intérieure de son veston et le tendit à Killmore.

— Vous y trouverez les détails de toutes les opérations. Autant celles déjà amorcées que celles à venir.

Killmore prit le stylo. Il inclina légèrement la tête en signe d'assentiment.

— Je ne suis pas inquiet, dit-il en mettant le stylo dans la poche intérieure de son veston. Je suis persuadé que vous serez aussi efficace que vos trois collègues.

Un sourire passa sur le visage de Windfield.

— J'en suis également persuadé. Mon seul souci concerne le *timing*. J'aurais préféré qu'on laisse davantage le temps à la diversion de produire ses effets. Vingt-quatre heures entre les deux séries d'attentats, c'est court. Les médias n'auront pas eu le temps d'exploiter à fond les événements.

Killmore fixa les yeux gris pâle de Windfield.

— Moi aussi, j'aurais préféré avoir plus de temps, dit-il après un moment. Mais certaines contraintes de calendrier se sont produites.

— Des contraintes qui risquent de mettre mon opération en péril ?

Un sourire rassurant apparut sur le visage de Killmore.

— Pas du tout. Le propre d'un plan bien conçu, c'est d'être flexible. De pouvoir s'ajuster à l'évolution de la situation.

— Tant que vous contrôlez cette évolution...

La phrase avait été prononcée sur un ton qui laissait entendre que c'était l'énoncé d'une certitude, mais Killmore en saisit très bien le sens implicite : Windfield exécuterait fidèlement sa mission tant qu'il estimerait que l'opération était menée de façon professionnelle. Mais si les choses se mettaient à déraiper, il s'occuperait d'abord de ses propres intérêts.

La manipulation des quatre cavaliers était une tâche délicate. Il ne pouvait en être autrement. Des personnes ayant l'envergure nécessaire pour réaliser les opérations qui leur étaient confiées ne se recrutaient pas parmi les exécutants dociles et sans ambition personnelle.

LCN, 9h26

— NOUS REJOIGNONS MARIE-LAURE DUGRÉ, QUI EST SUR LES LIEUX DE LA TRAGÉDIE. MARIE-LAURE, EST-CE QUE VOUS M'ENTENDEZ ?

— JE VOUS ENTENDS, SOPHIE. COMME VOUS POUVEZ LE VOIR, DERRIÈRE MOI, L'ÉDIFICE DES HEC EST COMPLÈTEMENT

BOUCLÉ.

— EST-CE QUE VOUS SAVEZ COMBIEN IL Y A EU DE VICTIMES ?

— LE NOMBRE AVANCÉ PAR LE SPVM EST PRÉSENTEMENT DE ONZE. MAIS IL Y A DES SECTIONS DE L'ÉDIFICE QUI N'ONT PAS ENCORE ÉTÉ FOUILLÉES. DES ÉQUIPES DE SAUVETEURS SONT TOUJOURS À L'INTÉRIEUR.

Montréal, 9h48

L'édifice avait été évacué. Théoriquement, il ne restait plus personne. Des sauveteurs recouverts de combinaisons de protection revisitaient chacun des locaux. Au cas...

Pamphyle s'approcha de Crépeau, à la limite du périmètre de sécurité.

— Il y en a combien ?

— Onze. Pour le moment.

— Tu penses qu'ils vont en trouver d'autres ?

— L'effet peut se faire sentir en quelques secondes. Mais ça peut aussi être une question de deux ou trois heures. Ça dépend du produit, de la dose à laquelle ils ont été exposés...

Crépeau regarda Pamphyle d'un air catastrophé.

— Autrement dit...

— Il faut retrouver tous ceux qui étaient dans l'édifice.

Dans les minutes qui avaient suivi la découverte des premiers corps, l'évacuation avait été rapide. Plusieurs des personnes s'étaient dépêchées de quitter les lieux, soit pour retourner chez elles, soit pour se rendre chez des proches. Il fallait maintenant les retrouver et les soumettre à un test de dépistage du gaz neurotoxique tout en prenant un certain nombre de précautions : enlever les vêtements en les découpant plutôt qu'en les passant par-dessus la tête, se laver abondamment, sceller les vêtements enlevés dans des sacs hermétiques pour qu'ils ne puissent pas être des vecteurs de contamination.

— J'ai tout de suite averti Bégin, de la criminelle, reprit Pamphyle. Il s'en occupe.

— Heureusement, personne n'a pris le métro.

— Pas à dire, Gonzague l'a choisie, sa journée, pour partir à la retraite !

Le médecin légiste détourna son regard vers l'édifice comme s'il appréhendait l'arrivée d'autres corps.

— Tu as tout de suite pensé que c'était un gaz neurotoxique ? demanda Crépeau.

— Les larmes, la sueur, la salive... comme si l'organisme essayait d'évacuer quelque chose qui l'empoisonne. Puis la nouvelle est arrivée : des attentats similaires en Europe et aux États-Unis. J'ai reçu un appel du bureau : c'est déjà dans les médias.

— Ça veut dire que ça continue, fit Crépeau pour lui-même.

À l'instant où il terminait sa phrase, le car d'information de HEX-TV

arrivait en trombe, suivi de celui de RDI.

Pamphyle regarda les deux véhicules se garer près de celui de LCN, puis il revint à Crépeau.

— Ça aussi, ça continue.

Crépeau se contenta de se diriger vers sa propre voiture. Avec un peu de chance, il pourrait battre les journalistes de vitesse et échapper à leurs questions.

Il observa avec plaisir qu'ils convergeaient vers Rondeau. C'était tout le temps dont il avait besoin pour s'éclipser.

LCN, 10h04

— EST-CE QU'ON EN SAIT MAINTENANT DAVANTAGE SUR LA CAUSE DE LEUR MORT ?

— L'HYPOTHÈSE RETENUE PAR LES POLICIERS SERAIT CELLE D'UN GAZ NEUROTOXIQUE.

— COMME CELUI QUI AVAIT ÉTÉ UTILISÉ DANS LE MÉTRO DE TOKYO PAR LA SECTE AUM ?

— OUI, SOPHIE. C'EST LA RAISON POUR LAQUELLE L'ÉDIFICE A ÉTÉ ISOLÉ. LES SAUVETEURS PORTENT DES COMBINAISONS HERMÉTIQUES.

Londres, aéroport de Stansted, 15h09

À la sortie du salon VIP, Killmore et Windfield furent photographiés par Sam. Les deux hommes se séparèrent. Le premier retourna à sa limousine. Le second se dirigea vers le terminal des vols intérieurs.

Obéissant à leur consigne d'identifier toute personne en relation avec Killmore, Moh et Sam se séparèrent. Moh suivit la limousine de Killmore et Sam emboîta le pas à l'autre homme.

Plus tard, assis dans une des salles d'attente de l'aérogare, Sam envoyait un rapport à Dominique. L'homme qu'il avait suivi était monté à bord d'un jet privé qui ne paraissait pas devoir décoller dans l'immédiat. La photo qu'il avait prise de lui en compagnie de Killmore était jointe au rapport, de même que le numéro d'immatriculation de l'avion. L'appareil était enregistré au nom de Larsen Windfield.

LCN, 10h23

— ... DE RETOUR À MARIE-LAURE DUGRÉ, QUI EST AUX ABORDS DE L'ÉDIFICE DES HEC. DITES-MOI, MARIE-LAURE, EST-CE QU'IL Y A DANGER QUE LE GAZ SE RÉPANDÉ À L'EXTÉRIEUR DE L'ÉDIFICE ET QU'IL CONTAMINE LE QUARTIER AVOISINANT ?

— ON M'A ASSURÉ QUE C'ÉTAIT HAUTEMENT IMPROBABLE, SOPHIE. CE N'EST PAS COMME SI C'ÉTAIT DU MÉTHANE. MAIS LES ÉDIFICES LES PLUS PRÈS ONT QUAND MÊME ÉTÉ ÉVACUÉS.

— JE VOUS TROUVE BIEN COURAGEUSE, MARIE-LAURE.
— CEUX QUI SONT VRAIMENT EN DANGER, CE SONT LES GENS QUI ÉTAIENT DANS L'ÉDIFICE ET QUI ONT QUITTÉ LES LIEUX SANS SE SOUMETTRE À UN PROCESSUS DE DÉCONTAMINATION. S'ILS NOUS ÉCOUTENT, VOICI UN CERTAIN NOMBRE DE PRÉCAUTIONS À PRENDRE AU PLUS VITE. DES MESURES QUI POURRAIENT LEUR SAUVER LA VIE, À EUX ET À LEURS PROCHES...

Lévis, 10h26

Dès qu'elle avait appris la nouvelle d'un attentat aux États-Unis, puis d'un deuxième en Europe, Dominique était demeurée rivée à toutes les sources d'information à sa disposition. Pour le moment, on en était à huit. Celui de Montréal avait été le septième à apparaître sur la liste.

Partout, les terroristes avaient utilisé un gaz neurotoxique. Du soman à Londres, Genève et Francfort. Du tabun à Chicago et Stanford. Du sarin à Paris et Sydney. Dans chaque pays, la cible était une institution universitaire de premier rang pour ce qui était de la formation en finance... Bien sûr, on ne pouvait pas comparer les HEC à la London School of Economics ou à la Graduate Business School de l'université de Chicago. Mais, à l'échelle du Québec...

Son premier réflexe avait été d'appeler Théberge. Puis elle s'était rappelé qu'il avait quitté le SPVM... Il y avait bien sûr Crépeau. Elle l'avait rencontré à quelques reprises quand elle travaillait au Palace ; il donnait du temps comme membre de l'escouade fantôme qui s'occupait de protéger les filles. Mais elle ne le connaissait pas vraiment.

Dans son bureau, les deux postes de télé étaient ouverts et plusieurs écrans d'ordinateur continuaient d'afficher des sites d'information : Reuters, Google News, le site du *New York Times*...

C'est à dix heures vingt-sept que le message de revendication apparut sur Al-Jazeera.

... LEURS ÉGLISES RÉPANDENT UNE RELIGION DE LÂCHES QUI TOLÈRE TOUS LES VICES. LEURS MUSÉES GLORIFIENT LA LUBRICITÉ ET LA DÉCADENCE. LEURS ÉCOLES SONT DES MACHINES DE GUERRE QUI INFECTENT LES ESPRITS ET ASSASSINENT L'ÂME DES CROYANTS. IL FAUT TUER À LA SOURCE CES IDÉES PERVERTIES.

NOUS ALLONS EMPOISONNER LES EMPOISONNEURS. ALLAH LUI-MÊME A LANCÉ LE DJIHAD EN TUANT LEURS RÉCOLTES POUR LES AFFAMER. EN EMPOISONNANT L'EAU DE LEURS VILLES. LES ÉCOTERRORISTES SONT LES INSTRUMENTS INCONSCIENTS DU DJIHAD. LA VICTOIRE FINALE SUR LES CROISÉS SIONISTES EST POUR BIENTÔT. TOUS LES VRAIS CROYANTS DOIVENT...

La déclaration suggérait que les djihadistes agissaient indépendamment

des écoterroristes. Qu'ils entendaient seulement profiter du contexte de crise que ces derniers provoquaient. Mais Dominique en doutait : il y avait trop de coïncidences pour que les deux formes de terrorisme ne soient pas liées d'une façon ou d'une autre.

Elle aurait aimé discuter de la question avec Blunt, mais elle hésitait. Elle n'allait quand même pas se mettre à l'appeler pour lui soumettre la moindre idée qui lui traversait l'esprit...

C'est à ce moment qu'elle reçut la photo que Sam lui avait envoyée, accompagnée d'une demande d'identification. C'était le prétexte parfait. Elle achemina la demande à Blunt et elle en profita pour ajouter un court message où elle lui faisait part de ses réflexions.

Paris, 16h45

La réponse de TermiNaTor parvint à Chamane sur son iPhone. Un courriel qui avait l'air d'une annonce de Viagra, avec une image qui illustrait les bienfaits promis.

Chamane ouvrit un logiciel de décodage afin d'extraire le message dissimulé dans la description informatique de l'image. Au bout de quelques secondes, une brève série de signes s'afficha à l'écran.

OK - 17H - 0°0'0" - PGP

En langage clair, TermiNaTor confirmait qu'il serait présent à dix-sept heures, heure de Greenwich. Quant aux lettres PGP, ce n'était pas l'acronyme du logiciel de cryptage Pretty Good Privacy, mais celui d'un des sites de relève des U-Bots, qui avait pour nom Pretty Good Palace.

La confirmation de Road Runner arriva vingt minutes plus tard. Normal : malgré son nom, Road Runner était toujours le plus lent à réagir. Sauf dans sa tête. Il était souvent le plus rapide à résoudre les problèmes.

Chamane vérifia l'heure dans le coin de l'écran. Il restait un peu plus d'une heure. Il aurait pu mettre immédiatement sur le site les documents qu'il voulait leur donner, mais il décida d'attendre dix-huit heures. Il les déposerait juste avant qu'ils les récupèrent et il les enlèverait tout de suite après : ça limiterait les possibilités de piratage.

D'ici là, il avait le temps de faire la tournée des sites d'information pour voir où en étaient les attentats terroristes.

C'est à ce moment qu'arriva un message de Blunt : il avait un nouveau visage à identifier. À croire qu'on le prenait pour une agence de *casting*.

HEX-Radio, 11h05

... LES TERRORISTES FRAPPENT ENCORE ! AU CŒUR DE MONTRÉAL. ILS TUENT DES GENS POUR LA SEULE RAISON QU'ILS NE PARTAGENT PAS LEURS IDÉES ! MÊME PAS LEURS IDÉES : LEUR RELIGION ! C'EST LA MÊME CHOSE À LA GRANDEUR DE LA PLANÈTE. DE LA PLANÈTE BLANCHE, JE VEUX DIRE. PARCE QUE TOUTE L'ASIE EST ÉPARGNÉE. TOUS LES PAYS

ARABES SONT ÉPARGNÉS. MÊME CHOSE POUR L'AFRIQUE. ET ILS VOUDRAIENT NOUS FAIRE CROIRE QUE C'EST PAS UNE QUESTION DE COULEUR DE PEAU ?... VA FALLOIR QU'ON SE RÉVEILLE ! VA FALLOIR QU'ON SE DÉCIDE À REGARDER LE PROBLÈME EN FACE ! C'EST POURTANT PAS DIFFICILE À COMPRENDRE ! C'EST UNE GUERRE DE CIVILISATIONS. UNE GUERRE DE RACES. ILS VEULENT ÉLIMINER LES OCCIDENTAUX. ILS LE DISENT CLAIREMENT. LEUR CIBLE, C'EST LES OCCIDENTAUX. LES BLANCS. LES CHRÉTIENS... ON ATTEND QUOI POUR RÉAGIR ?...

C'EST SÛR, LES ARABES, FAUT PAS TOUS LES METTRE DANS LE MÊME SAC. C'EST SÛR... MAIS JUSQU'OÙ ON VA ALLER DANS LA TOLÉRANCE ? DANS LA RECTUMITUDE POLITIQUE ? DANS LA KIOUTITUDE CULTURELLE ?... JUSQU'À QUAND ON VA LAISSER FAIRE LES TERRORISTES PARCE QU'ON NE VEUT PAS DÉRANGER LES MUSULMANS ?... LES ACCOMMODEMENTS RAISONNABLES, ILS POURRAIENT EN FAIRE, EUX AUSSI ! ET LÀ, JE PARLE D'EN FAIRE AVEC NOUS : PAS JUSTE AVEC LEURS TERRORISTES !... S'ILS NE SONT PAS CAPABLES DE S'EN OCCUPER, DE LEUR MONDE *fucké*, POURQUOI ÇA SERAIT À NOUS AUTRES À PAYER ?...

Paris, 18h03

Le PGP était un espace informatique réduit à sa plus simple expression. Aucun décor, aucun personnage, aucune couleur. Simplement un fond noir sur lequel les répliques des U-Bots s'inscrivaient les unes à la suite des autres. Autrement dit : aucune prolifération de code dans lequel pouvaient se dissimuler toutes sortes de logiciels malfaisants.

C'était un lieu approprié pour les réunions d'urgence, quand le besoin de sécurité était le plus élevé. La sécurité des échanges était assurée par PPPGP, une version modifiée du logiciel PGP, dont le sigle se traduisait par *Pretty Pretty Good Privacy*. Un système « clé publique, clé privée » faisait en sorte que seuls Chamane et ses deux interlocuteurs pouvaient avoir accès au texte. Si un autre U-Bot allait sur *Pretty Good Palace*, il ne verrait qu'un fond noir. Et s'il amorçait un échange avec un autre des U-Bots, ni Chamane ni les deux autres ne s'en apercevraient.

Précaution supplémentaire : Chamane s'était bricolé un nouvel ordinateur portable qui servait uniquement à contacter les deux membres des U-Bots. Même si le réseau de relève de l'Institut avait été activé avec succès et qu'il ne semblait pas infecté. Pas question qu'il prenne le risque de leur transmettre cette saloperie.

Sur l'écran, en haut de la fenêtre de dialogue, trois noms étaient affichés : TermiNaTor, Road Runner et Chamane. Des lignes de dialogue apparaissaient sporadiquement dans la fenêtre. Chacune des phrases était précédée des

initiales de celui qui écrivait. Comme au bon vieux temps !

Ils discutaient depuis quelques minutes déjà.

» RR : T'as réussi à récupérer quelque chose ?

» CH : J'ai un back-up de vingt-quatre heures avant l'attaque. Sur un site miroir. Un système six-deux-quatre : mise à jour en continu, rotation de sites aux six heures, archivage sur un back-up de deuxième niveau avant de réutiliser un des quatre sites miroirs. J'ai pris le back-up de deuxième niveau.

» RR : Ton client n'avait pas de protection ?

» CH : J'avais installé ce que j'ai de mieux. Le pirate est passé à travers.

» TR : Tu me niaisas !

» RR : Il fait ça comment ?

» CH : Probablement le compte-gouttes. Quelques octets à la fois.

» RR : Ça veut dire que ton back-up de deuxième niveau est probablement contaminé.

» CH : Oui, mais pas complètement. Et tant que le dernier octet n'est pas

téléchargé, le logiciel de prise de contrôle est inoffensif.

» RR : Il fait quoi, le programme de piratage ?

» CH : Il prend le contrôle de l'ordinateur et bloque tous les utilisateurs.

» TR : Est-ce qu'il télécharge le site ailleurs ?

» CH : Aucune idée.

» TR : Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

» CH : Tester mon explication. Ça veut dire aller sur les sites piégés. Voir

comment le programme d'infiltration travaille.

» TR : Tu sais où ton client a attrapé ça ?

» CH : Un des deux derniers sites qu'il a visités. Des sites d'entreprises.

» RR : Tu veux qu'on se laisse infiltrer ?

» CH : C'est l'idée. Mais en prenant des précautions.

» TR : Mettre un condom sur chaque doigt avant de toucher au clavier ?

Chamane ignore la blague de TerminiNaTor et poursuivit.

» CH : Il faut construire une virtual machine crédible. Puis une autre au-dessus. Comme ça, on peut voir ce qui se passe à l'intérieur de la première sans que la deuxième soit contaminée. Ensuite on contacte les sites des deux entreprises à partir de la première VM. Le programme d'infiltration va contre-attaquer. Avec un peu de chance, on va pouvoir trouver comment il fait.

» TR : Pourquoi tu t'en occupes pas toi-même ?

» CH : Pas le temps. J'ai deux-trois urgences.

» RR : Tu veux ça quand ?

» CH : Idéalement, le siècle dernier.

» RR : Ça veut dire un tarif d'urgence.

» CH : Ça veut dire le tarif que tu veux. Le client a les moyens de payer.

En tapant sa réponse, Chamane souriait : les U-Bots ne pouvaient pas avoir d'idée des moyens dont disposait l'Institut.

» RR : Si ça marche, on fait quoi ?

» CH : Rien. Je veux juste trouver où est le serveur.

» RR : Tu as une idée de qui est derrière ça ?

» CH : Non. C'est pour ça que vous êtes les deux seuls au courant.

» CH : Tu penses que ça pourrait être un des

U-Bots ?

» CH : Probablement pas. Mais celui qui a monté ça se qualifierait sans problème pour en faire partie.

Hampstead, 17h24

Fogg écoutait la BBC. Le présentateur résumait les dernières informations sur l'attentat qui avait eu lieu à la London School of Economics.

... SELON LE YARD, LE GAZ UTILISÉ SERAIT DU SOMAN, UN PRODUIT DE LA MÊME FAMILLE QUE LE SARIN. MOINS VOLATIL QUE CE DERNIER, IL EST CEPENDANT TRÈS TOXIQUE LORSQU'IL EST ABSORBÉ PAR LA PEAU...

C'est de toute évidence le début d'une nouvelle phase, songea Fogg. Curieusement, les islamistes avaient troqué les bombes et les attentats suicides pour le gaz neurotoxique. Ce n'était certainement pas parce qu'ils étaient à court de bombes ou de martyrs. Qu'est-ce qui justifiait ce changement de mode d'opération ? Était-ce pour brouiller les cartes entre les deux séries d'attentats ?

... ET QUE LES GOUVERNEMENTS OCCIDENTAUX MULTIPLIENT LES APPELS AU CALME. LA LIGUE DES PAYS ARABES A ANNONCÉ QU'ELLE ALLAIT CRÉER UN FONDS DE TROIS CENTS MILLIONS DE DOLLARS POUR VENIR EN AIDE AUX VICTIMES DES ATTENTATS ET À LEUR FAMILLE...

Jusqu'à maintenant, les vagues d'attentats des écoterroristes avaient succédé à celles des islamistes. La régularité de l'alternance n'était pas l'effet du hasard. Ça signifiait probablement que le terrorisme islamiste était utilisé comme diversion. Le contraire n'était guère plausible : « ces messieurs » n'avaient certainement pas décidé de faire de la religion leur fonds de commerce. Mais, même pour une diversion, c'était gros. Il devait y avoir une autre motivation derrière ces attentats.

... EN FRANCE, LE PRÉSIDENT SARKOZY DOIT DONNER UNE CONFÉRENCE DE PRESSE À DIX-NEUF HEURES, HEURE DE PARIS, POUR ANNONCER LES MESURES QU'IL ENTEND DÉCRÉTER...

Fogg coupa le son de la télé lorsqu'il vit entrer son nouveau secrétaire particulier. Il avait un dossier impeccable et, fait rare, il bénéficiait de l'approbation sans réserve de Skinner.

L'homme au crâne rasé et au collet mao inclina légèrement la tête.

— Votre chambre ? demanda Fogg. Tout est à votre convenance ?

— Tout est parfait. J'ai mis dans la remise le mobilier que je n'utiliserai pas. Je n'ai gardé que l'essentiel : un lit, un tapis de méditation, une petite table pour l'ordinateur.

Et, en plus de s'appeler Monky, il avait le style de vie d'un moine bouddhiste !

— Comme vous le savez, dit Fogg, vous avez la charge d'assurer ma protection.

Puis il ajouta, avec un large sourire :

— Pour le cas improbable où je serais attaqué par autre chose que des virus ou l'usure de la vie.

Un léger sourire, qui semblait la version miroir de celui de Fogg, apparut sur le visage de Monky.

— Votre tâche comporte également un certain nombre de travaux de secrétariat, reprit Fogg. Essentiellement, il s'agit de chercher et de coordonner des informations.

Monky se contenta d'incliner la tête pour confirmer qu'il était déjà au courant de ces tâches.

— Les sujets dont vous avez à vous occuper sont les céréales, l'eau potable, l'énergie...

— Ce dont l'humanité risque de manquer.

— Exactement.

Fogg n'avait pas pu cacher complètement sa surprise.

— Je peux savoir comment vous en êtes arrivé à cette idée ? demanda-t-il.

— Vous semblez être quelqu'un qui va à l'essentiel. Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de plus essentiel, à propos de ces trois éléments, que le fait que l'humanité est en train de jouer sa survie.

— Je suis bien d'accord avec vous, dit Fogg... J'aimerais également que vous fassiez un suivi des récentes vagues d'attentats.

— Islamistes ou écoterroristes ?

— Encore une façon d'aller à l'essentiel ?

— L'essentiel mondain, précisa Monky.

— L'essentiel non mondain, ce serait quoi ?

— S'affranchir des illusions de la maya... Le processus est le même, mais dans un autre domaine. Cesser de se laisser distraire par les détails sans cesser de les voir. Les saisir comme une expression particulière de l'ensemble.

Fogg le regarda un moment en silence.

— De quelle manière conciliez-vous cette approche bouddhiste avec vos fonctions ?

— Les illusions de l'inessentiel grugent énormément de temps et d'énergie. Il faut savoir protéger l'essentiel contre leur envahissement.

— Donc, vous éliminez l'inessentiel.

— On peut le formuler de cette façon. On pourrait également dire que l'inessentiel se met lui-même en position d'être éliminé. Que je ne suis que l'instrument de son karma.

— Tout ça n'est pas un peu violent ? J'aurais imaginé que les bouddhistes...

Une alarme en provenance de l'ordinateur l'interrompit.

— Si vous voulez bien me laisser, dit Fogg. Je vous verrai au dîner. Nous pourrions reprendre cette discussion sur le bouddhisme de combat !

Quand Monky fut sorti, Fogg activa le logiciel de communication vidéo-conférence de son ordinateur. Le visage d'Hessra Pond apparut sur l'écran.

— J'ai un message pour vous de la part de vos commanditaires, dit-elle. Un nouvel intervenant est ajouté à la liste des clients privilégiés de Vacuum. Il s'agit de monsieur Larsen Windfield.

— J'en aviserai monsieur Skinner.

— Bien.

— On m'a dit que vous aviez eu quelques difficultés le long des côtes de Normandie.

— Le terme est excessif. Je parlerais plutôt d'imprévus.

— Un de mes informateurs à la DGSE affirme qu'une base sous-marine secrète aurait été éliminée. J'aurais tendance à dire qu'il s'agit d'un imprévu pour le moins contrariant.

— Rien qui ne soit gérable.

— Vous connaissez l'identité des attaquants ?

— D'anciens amis à vous. Deux membres de l'Institut. Une opératrice connue sous le nom de Kim. Elle est maintenant décédée.

Fogg s'efforça de conserver un ton détaché.

— Et l'autre ?

— Claudia Maher.

— Vous l'avez éliminée, elle aussi ?

— Pas encore.

— Elle en sait probablement beaucoup sur l'Institut. J'imagine que vous n'auriez pas d'objections à ce que je vous l'emprunte pour l'interroger.

— Pour le moment, ce serait assez compliqué. Nous n'en avons pas encore terminé avec elle.

— Vous avez appris des choses intéressantes ?

— L'interrogatoire proprement dit n'a pas commencé. Nous en sommes encore à la phase de mise en condition.

Après avoir fermé le logiciel de vidéo-conférence, Fogg se mit à penser à F. Normalement, elle devait déjà être en Europe. Elle ne tarderait sûrement pas à prendre contact. À moins que ses efforts pour récupérer Claudia l'obligent à modifier ses plans.

Quoi qu'il en soit, il ne pouvait pas se permettre d'attendre. Il y avait tant à faire !... Pour commencer, il fallait qu'il appelle Skinner.

Longueuil, 12h38

Victor Prose répondait à une enquête auprès des écrivains. Chaque question était imprimée dans le haut d'une page dont le reste avait été laissé en blanc.

Première question : *La vérité est-elle médiatique ?*

En guise de réponse, Prose écrivit une série de courtes phrases, s'amusant à pasticher le style des animateurs de radio.

Non. Parce qu'elle n'est pas toujours évidente. Rarement spectaculaire.

Rarement simple. Rarement complète et définitive. Qu'elle ne fait pas nécessairement vendre ou acheter quelque chose.

Il immobilisa ses mains au-dessus du clavier, relut le texte, puis ajouta :

Et qu'elle ne change pas aux cinq minutes. Pire, elle n'est pas démocratique. L'avis de la majorité lui est indifférent. Un exemple ? La question du jour aux infos de HEX-TV. Celle sur laquelle on demandait aux téléspectateurs de se prononcer : « Quel effet les explosions au pôle Sud vont-elles avoir sur le climat ? »... Ça vaut quoi, une addition d'opinions non informées sur un sujet comme celui-là ?

Prose laissa en blanc le reste de l'espace prévu pour la réponse et releva les yeux vers Grondin, qui sirotait une infusion. Ce dernier interpréta le regard comme une invitation à reprendre la conversation.

— Ce que vous m'avez demandé de transmettre ce matin au directeur Crépeau l'a beaucoup l'impressionné.

— Il a peur de perdre une source d'information ? demanda Prose avec un sourire amusé. C'est pour ça qu'il vous a envoyé plus tôt ? Il veut augmenter ma protection ?

— En fait, il m'a demandé de vous poser une question : comment interprétez-vous ce qui s'est passé aux HEC ? Selon votre théorie, on pourrait croire que ce sont les écoterroristes qui ont répandu quelque chose dans l'air. Croyez-vous vraiment qu'il y a un lien entre les deux groupes terroristes ?

Prose hésita avant de répondre.

— Je me suis posé la question, dit-il. Mais je n'ai pas de réponse.

— Nous non plus.

Grondin avait l'air déprimé.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, fit Prose.

— Je pense que c'est le départ de l'inspecteur-chef Théberge... C'est lui qui a accepté qu'on soit transférés à Montréal. C'est lui qui nous a encouragés et qui nous a défendus, au début... Quand je dis « nous », je parle de l'inspecteur Rondeau et de moi. C'est drôle à dire, mais c'est comme si je me sentais... orphelin.

— Vous pouvez quand même continuer de le voir !

— Non. Il n'y a plus aucun moyen de le joindre.

— Plus du tout ?

Prose était étonné.

— Il est en voyage. Personne ne sait où. Sauf Crépeau. Et même lui, je ne suis pas sûr. C'est à cause du harcèlement des médias.

— Je peux comprendre ça.

Prose s'était souvent demandé s'il ne devrait pas partir, lui aussi, pour échapper à ceux qui le harcelaient.

— Sur Internet, mes chances de survie ont remonté à presque soixante-dix pour cent, dit-il.

— C'est bien, approuva Grondin avec un enthousiasme qui surprit Prose.

Il se demandait comment l'humeur du policier pouvait passer sans transition de la neurasthénie à la spontanéité jovialiste d'un G.O. de club Med.

— Au collège, comment est-ce que les étudiants réagissent ? reprit Grondin.

— Pour eux, je suis en train de devenir une sorte de vedette. C'est bête à dire, mais ça simplifie mon travail. L'administration, par contre...

— Ils ont peur que votre présence expose les étudiants au danger ?... Je parle du risque d'attentat contre vous.

— Ce n'est même pas ça. C'est juste que ça devient de plus en plus bureaucratique. Le cégep est en train de devenir un repaire de *ti-boss*... Une chance que je donne mon dernier cours aujourd'hui. Je vais pouvoir me reposer un peu de tout ça.

— Vous n'enseignez pas tout l'été ?

— L'été, les sessions sont concentrées en trois semaines.

Étretat, 19h35

F dînait au restaurant du Dormy House en compagnie de monsieur Claude. Leur table, près de la fenêtre panoramique, leur permettait d'admirer la mer et la plage d'Étretat.

— Nous partirons pendant la nuit, fit monsieur Claude. Ça limitera les risques d'être repérés.

— Ils ont sûrement laissé quelqu'un pour surveiller les lieux.

— C'est probable. C'est pour cette raison que j'ai mis deux agents en surveillance près de la petite maison sur la falaise. Tant qu'ils vont les voir là-bas, ils ne chercheront pas ailleurs.

— Je suis étonnée que la base n'ait pas été piégée.

— Elle l'était. Mais le dispositif était encore en cours d'installation.

Le serveur vint récupérer l'assiette de mise en bouche. De minuscules bouchées d'huîtres de l'île de Ré à la crème aux pommes et au grolleau gris. Monsieur Claude n'en avait pris qu'une seule. F s'était chargée des trois autres.

— Les attentats, vous avez fait le bilan ? demanda-t-elle.

— Il y en aurait eu huit. Toutes des institutions scolaires réputées.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Les renseignements que vous m'avez fournis m'ont ouvert des portes que je croyais définitivement closes. Professionnellement, s'entend. On a rétabli mon accès à plusieurs sources d'information extrêmement confidentielles.

— Tant que votre successeur ne se sent pas menacé...

— Aucun danger. Désormais, tout ce que je trouve lui est acheminé personnellement par un canal discret. Ça ne peut que le faire bien paraître. Le vrai danger, pour lui, ce sont les politiques.

Monsieur Claude trempa les lèvres dans un verre de marsannay blanc. Jeta un regard à l'étiquette... Les Vaudenelles. C'était la première fois qu'il y goûtait. Plutôt bon.

— Le gouvernement a annulé toutes les vacances des policiers, reprit-il.

— Ils s'attendent à d'autres attentats ?

— Ils craignent surtout une augmentation des représailles contre les musulmans. Ils en ont déjà plein les bras avec les manifestations contre le prix des aliments et les agressions contre le personnel des agences régionales de l'eau. Sans compter le vandalisme contre les édifices de Veolia et de la Lyonnaise des eaux.

Un long silence suivit. Les deux regardaient la mer.

— J'ai été surpris que vous me contactiez directement, reprit monsieur Claude.

— Les situations exceptionnelles exigent des mesures exceptionnelles.

— De là à venir faire du travail de terrain...

— Pour ce que j'ai à faire, j'ai besoin d'une entière liberté de manœuvre. Avec la charge quotidienne de diriger l'Institut, ça n'aurait pas été possible.

— Encore à la poursuite de votre mystérieux Consortium ?... J'ai toujours entretenu des doutes sur son existence, vous savez. Du moins tel que vous le présentiez. Mais maintenant...

— Le Consortium n'est pas le véritable ennemi.

Monsieur Claude se contenta de la regarder avec un peu plus d'insistance.

— Ceux qui m'intéressent, ce sont ceux qui tirent les ficelles derrière le Consortium.

— Vous n'allez pas me sortir une conspiration à l'intérieur de la conspiration ?... ou derrière la conspiration ?

Manifestement, il était sceptique. Mais il n'arrivait pas à écarter l'idée comme totalement farfelue.

Le serveur apparut avec les entrées. Des Saint-Jacques pour F, un foie gras au torchon pour monsieur Claude.

— Je sais que ça fait théorie du complot, reprit F après qu'ils eurent goûté leurs entrées. Mais il est là, le véritable ennemi. Et, dans cette bataille, le Consortium est notre meilleur allié.

— L'Institut qui joint ses forces à celles du Consortium ! ironisa monsieur Claude.

— Disons que la situation n'est pas aussi claire que vous la présentez... Ni pour le Consortium, ni pour l'Institut.

Ils mangèrent un moment en silence.

— J'ai effectué quelques vérifications au cours de l'après-midi, reprit monsieur Claude. Toujours aucune trace de Claudia... Ils ont eu tout le temps de la faire disparaître. Les frontières étant ce qu'elles sont maintenant, il est très possible qu'elle ne soit plus en France.

— Il y a des guetteurs près de l'ancien bureau permanent de l'Institut. Si Claudia est fidèle à son plan de révélations, c'est la première information importante qu'elle doit leur donner. En suivant ceux qu'ils vont y envoyer, on aura peut-être une piste.

Monsieur Claude digéra l'information et acquiesça par quelques hochements de tête avant de changer de sujet.

- Si on réussit à neutraliser ceux qui tirent les ficelles dans l'ombre, dit-il, on se trouve à faire le jeu du Consortium, non ?
- Il faut parfois choisir le moindre mal.
- Je sens qu'il y a beaucoup de choses que vous ne m'avez pas dites.
- Nous avons toute la soirée.

TF1, 20h01

... LES ÉCOLES OCCIDENTALES SONT DES ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE. ELLES APPRENNENT À NOS FILLES À SE COMPORTER EN PROSTITUÉES. ELLES APPRENNENT À NOS GARÇONS À SE VAUTRER DANS LA PERVERSION. DANS LES PAYS OÙ ELLES EXISTENT, ELLES ONT DÉTRUIT LA RELIGION. ET MAINTENANT, LES OCCIDENTAUX VEULENT LES UTILISER POUR DÉTRUIRE LA NÔTRE...

Paris, 20h02

La vidéo envoyée par les Djihadistes du Califat universel jouait depuis deux minutes. Tout le discours était prononcé en français et sous-titré en arabe. Comme si les terroristes avaient eu comme priorité d'être compris par les Français.

L'homme qui parlait était complètement dissimulé par ses vêtements. Son visage était recouvert d'une cagoule et des lunettes fumées lui cachaient les yeux.

... PARCE QUE LA VÉRITÉ N'EST PAS RELATIVE. ELLE A ÉTÉ RÉVÉLÉE. AVEC LA LAÏCITÉ, AVEC LE RELATIVISME, LES ÉCOLES S'ATTAQUENT AUX RACINES MÊMES DE L'IDENTITÉ MUSULMANE. ELLES VEULENT FAIRE CROIRE À NOS JEUNES QU'IL PEUT Y AVOIR UNE VOIE AUTRE QUE CELLE ENSEIGNÉE PAR ALLAH...

Ulysse Poitras avait cessé de travailler pour écouter le message de revendication des terroristes. Jusque-là, il n'y aurait eu qu'à changer un mot ou deux et le discours aurait pu être tenu par le Vatican ! Mais on n'en était encore qu'aux principes.

... C'EST POURQUOI IL Y AURA D'AUTRES ATTAQUES. TANT QUE LA FRANCE NE DONNERA PAS À TOUS LES MUSULMANS LA POSSIBILITÉ D'AVOIR LEURS ÉCOLES CORANIQUES, TANT QUE LES ÉCOLES LAÏQUES POURSUIVRONT LEUR DESTRUCTION DE L'IDENTITÉ MUSULMANE, TANT QUE CES MACHINES DE GUERRE NOUS IMPOSERONT LA PROPAGANDE DES CROISÉS, LE DJIHAD SE POURSUIVRA. C'EST UNE LUTTE JUSTE. C'EST UNE LUTTE DE DÉFENSE CONTRE LA MACHINE DE GUERRE QUE LES CROISÉS ONT LANCÉE CONTRE NOS JEUNES POUR LES ASSERVIR À LEURS VALEURS DE LAÏCITÉ, DE CONSOMMATION CAPITALISTE ET DE

DESTRUCTION DES LIENS FAMILIAUX...

À la télé, l'image de la vidéo fut remplacée par celle d'un animateur.

VOILÀ. C'ÉTAIT UN EXTRAIT DE LA VIDÉO QUE NOUS AVONS REÇUE IL Y A ENVIRON UNE HEURE. UN MESSAGE SIMILAIRE A ÉTÉ ENVOYÉ AUX MÉDIAS DANS CHACUN DES PAYS TOUCHÉS PAR LA NOUVELLE VAGUE D'ATTENTATS. L'ÉLYSÉE A ANNONCÉ QUE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE S'ADRESSERAIT À LA NATION POUR DÉVOILER LES MESURES QU'IL ENTEND...

Poitras baissa le volume de la télé et ramena son attention vers les écrans d'ordinateurs où défilaient des informations financières.

Le prix des céréales et du pétrole venait encore de connaître une poussée. C'était automatique. On aurait dit que le marché ne connaissait qu'une seule réponse : chaque annonce d'un regain de tension se traduisait, dans les instants qui suivaient, par une poussée des prix. Il y avait ensuite un repli, mais qui n'effaçait jamais tout à fait la hausse précédente. Chaque nouveau sommet entraînait ainsi, par réaction, la formation d'un plancher plus élevé que le précédent.

Avec l'apparition des émeutes de la faim, quelques années plus tôt, les hommes politiques s'étaient empressés de trouver un bouc émissaire : les méchants spéculateurs. C'étaient eux qui étaient responsables de la hausse des prix.

Mais ils ne disaient pas un mot des pays qui annonçaient une baisse des ensemencements, ni de ceux qui réservaient une partie de plus en plus grande des récoltes à l'alimentation du bétail pour produire des hamburgers, ni de l'augmentation globale des besoins à cause de l'industrialisation des pays émergents, ni de l'exploitation des sols fragiles par des céréales exigeantes qui détruisaient le sol en quelques années à peine... ni du blé qu'on arrachait pour se lancer dans la production jugée plus rentable du maïs destiné à la fabrication de biocarburants... ni des OGM qui ne remplissaient pas leurs promesses, qui contribuaient à la destruction des variétés naturelles de céréales et qui laissaient les paysans ruinés après quelques années seulement d'utilisation...

Et, surtout, personne ne parlait d'HomniFood, dont la valeur du titre ne cessait de monter depuis que les pays du G20 avaient signé le protocole de Milan, qui reconnaissait les entreprises de l'AME comme étant d'intérêt stratégique pour l'humanité.

Au fond, les spéculateurs ne spéculaient que sur l'irresponsabilité collective et sur la volonté de s'illusionner de l'espèce humaine. Ils étaient les lecteurs lucides et cyniques des travers humains et des désastres à venir. S'ils avaient prévu que la situation réelle irait en s'améliorant, ils n'auraient pas acheté autant de céréales sur le marché à terme, à des prix de plus en plus élevés : ils les auraient vendues, à des prix de plus en plus bas. Au fond, ils n'étaient pas la cause du problème : ils en étaient le symptôme le plus caricatural. Comme les charognards qui se nourrissent de ce qui est déjà en

train de se décomposer.

Poitras entreprit de répondre à l'un des membres de la Fondation, Genaro Mendoza, qui s'inquiétait de la croissance anormalement élevée de leur fonds. Il se demandait si la Fondation ne s'enrichissait pas sur le dos des affamés de la planète. Si elle ne participait pas à l'aggravation de la famine en investissant dans le marché des contrats à terme sur les denrées.

Il est vrai que ces résultats sont étonnants. Voici quelques remarques rapides.

1. La politique d'investissement socialement responsable a été scrupuleusement respectée.
2. Un rendement annualisé de 167 % sur une période de cinq ans est effectivement une aberration.
3. Une implication activiste plus directe est incompatible avec la volonté de la Fondation de demeurer anonyme.
4. Le portefeuille est géré pour prémunir les programmes que vous administrez contre les hausses du prix de l'énergie et des aliments : quand les prix augmentent, votre rendement suit.

Il s'arrêta un moment, puis il ajouta une dernière remarque.

5. Je ne peux pas, à moi seul, enrayer la flambée des prix. Ou bien j'utilise ce que je sais de leur évolution probable et je protège vos activités, ou bien je ne le fais pas et vos programmes vont voir leurs fonds diminuer par rapport à l'augmentation de vos besoins en matière de denrées. Le choix vous appartient.

Venise, 20h17

La partie de go se déroulait de façon étrange. Depuis qu'ils avaient abordé le milieu de partie, l'adversaire ne cessait de le surprendre. Ses coups étaient de plus en plus inorthodoxes. Si Blunt n'avait pas déjà joué contre lui, et s'il n'avait pas su à quel point il était un adversaire redoutable, il aurait jugé sa stratégie éminemment douteuse. Le plus frustrant, c'était de ne pas pouvoir découvrir le plan derrière ses coups. De ne pas être capable de saisir ses intentions.

Habituellement, le go lui permettait de couper complètement avec la réalité. De faire une pause qui lui permettait ensuite de regarder plus objectivement la situation. Mais, aujourd'hui, son esprit revenait sans cesse aux problèmes que vivait l'Institut.

Un instant, il avait songé à se rendre en Normandie. Mais F l'en avait dissuadé. Inutile d'exposer plus d'une personne, avait-elle dit en substance. C'était logique... Par contre, sa décision de confier la coordination de l'Institut à Dominique, même de façon temporaire, avait surpris Blunt... C'était clair que F préparait la jeune femme à prendre la relève. Il était entièrement d'accord avec l'idée. Mais pourquoi précipiter les choses ? Surtout au moment où l'Institut était menacé au point de devoir déménager ses quartiers...

F avait invoqué la nécessité d'aller elle-même sur le terrain. Des contacts

qu'elle devait faire en personne. Dans ces circonstances, la décision de confier la coordination de l'Institut à Dominique s'imposait. De toute façon, il serait là pour lui venir en aide. Elle s'en tirerait sans problème.

Blunt avait acquiescé. Bien sûr, il l'aiderait. Mais il trouvait quand même étonnante cette décision de F d'aller sur le terrain. Surtout qu'il n'y aurait pas moyen de la joindre autrement qu'en lui laissant des messages dans une boîte de courrier électronique...

Comme souvent, le regard de Blunt glissa vers le Grand Canal. Il était heureux d'être de retour chez lui. L'annonce de la mort de Kim et de la disparition de Claudia l'avait affecté. Mais de se retrouver à Venise, parmi ses choses, lui avait apporté une certaine sérénité. Même s'il était seul et que Kathy était partie pour la semaine à Florence avec ses deux nièces... Décidément, plus il vieillissait, plus il détestait la vie d'hôtel.

Son regard revint au jeu de go, puis se tourna vers la télé, au fond de la pièce. Les informations sur les attentats islamistes passaient en boucle, en alternance avec le compte rendu de représailles contre la population musulmane et les appels au calme des autorités. Si c'était ça, le monde dans lequel Stéphanie et Mélanie allaient vivre...

L'appel de Tate interrompit ses ruminations. Pour une fois, Blunt était presque content de lui parler.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— Avec les nouvelles attaques terroristes, Paige et son lobby gagnent de plus en plus de terrain.

Reuters, 20h26

SITÔT RELÂCHÉ, LE CHEF DU PARTI DE LA SÉCURITÉ NATIONALE, GUILLAUME DE VILLIERS, A PROPOSÉ DE CRÉER UN MOUVEMENT DE DÉFENSE POPULAIRE DONT LES VOLONTAIRES ASSURERAIENT LA SURVEILLANCE DES ÉCOLES, DES ÉGLISES ET DES MUSÉES. VOICI UN EXTRAIT DE LA DÉCLARATION DU FLAMBOYANT DÉPUTÉ À SA SORTIE DE PRISON :

Notre civilisation est attaquée. Si nous attendons que les politiciens se décident à agir, nous allons être exterminés. Avec leurs attermoissements, ils font le jeu des islamistes radicaux. Ils commettent la même erreur qu'avec Hitler. Ce sont les Arabes qui font des attentats et c'est nous qui sommes arrêtés quand nous manifestons pour protester ! Combien de morts va-t-il falloir ? Combien de nos institutions faudra-t-il laisser démolir ?

EN BELGIQUE, LE VLAAMS BELANG S'EST DIT OUVERT À UNE COLLABORATION AVEC LE PARTI DE LA SÉCURITÉ NATIONALE POUR CRÉER UN RÉSEAU PANEUROPÉEN DE PROTECTION CIVILE CONTRE L'ISLAMISATION FORCÉE DE L'EUROPE. LE FPÖ AUTRICHIEN, LA FORMATION BULGARE ATAKA, LE DANSKE FOLKPARTI, L'UNION DÉMOCRATIQUE DU CENTRE ET

Fort Meade, 14h30

Tate avait besoin de résultats et il en avait besoin rapidement. Paige avait ressorti ouvertement son projet d'intégrer des pans entiers de la NSA. La rumeur voulait que le Président ait de plus en plus de difficulté à résister à la pression. Les républicains n'arrêtaient pas de l'accuser de mollesse et l'ancienne équipe de Bush dénonçait son incompetence sur toutes les tribunes.

— Il va falloir que tu lâches le Consortium et que tu t'intéresses pour de bon aux terroristes, dit Tate.

À l'écran, le visage de Blunt sourit à peine.

— On en est où ? demanda-t-il.

— Huit attentats. Tous à la même heure. Tous avec des gaz neurotoxiques.

— Ils veulent montrer qu'ils peuvent frapper partout en même temps. Où ils veulent. Que rien ne peut les arrêter.

— Sauf en Italie.

— Peut-être qu'ils ont une entente avec la mafia.

— Dans la plupart des pays, la protection a été augmentée autour des endroits où il y a des stocks de gaz neurotoxiques.

— Vous avez un proverbe qui parle de ça. Quelque chose du genre... fermer la porte de l'écurie une fois que le cheval s'est enfui.

— Au moins, ça décourage les *copy cat*... ou ceux qui voudraient exercer des représailles contre les musulmans.

— Comment ça se passe ?

— Les représailles ? Ça continue. Il y a eu une dizaine d'incidents... Ça va peut-être servir d'exutoire pour faire baisser la pression.

— Ça peut aussi amorcer une réaction en chaîne.

— C'est sûrement ce qu'espèrent les terroristes.

À travers le mur vitré de son bureau, Tate vit un de ses adjoints lui faire signe. Il lui répondit d'un geste de la main pour lui signifier de revenir dans deux minutes.

— Est-ce que les islamistes sont redevenus le *prime mover* ? demanda Blunt sur un ton légèrement ironique.

— Les émeutes de la faim et le vandalisme contre les épiceries ont disparu des bulletins d'information... Je suppose que ça répond à ta question.

— Et les entreprises couvertes par les compagnies d'assurances qui ont des problèmes ? Avez-vous mis en place une surveillance ?

— Oui. On a eu des résultats la journée même. On a intercepté deux individus qui s'apprêtaient à faire sauter un laboratoire de recherche biomédicale. Ils avaient vingt livres de semtex avec eux.

— Je n'ai rien vu dans les médias.

— Ça ne passera pas dans les médias. Il s'agit de deux *ex-marines* qui ne sont pas d'accord avec ce qui se passe dans le pays. Ils font partie d'un groupe

dont personne n'a jamais entendu parler.

— Un groupe terroriste ?

— Les US-Bashers.

— Leur nom a le mérite d'être clair.

— D'après ce que j'ai compris, ça regroupe des gens qui ont différents griefs contre les États-Unis et qui veulent changer le cours des choses.

— Ça élargit la liste des suspects aux deux tiers de la planète, ironisa Blunt.

— De ta part, je me serais attendu à un pourcentage plus précis.

— Tu continues de creuser sur HomniFood ?

— Poser des questions sur HomniFood ou sur HomniFlow, c'est comme si je voulais lancer une enquête sur le Président. Avec leur statut d'entreprises stratégiques pour l'avenir de l'humanité...

— Essaie de voir ce que tu peux trouver.

— OK. Je vais regarder... De ton côté, tu as utilisé pas mal de temps de recherche dans nos bases de données. Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Qu'un nommé Tate a acheté un paquet d'actions d'HomniFood juste avant que le prix du titre explose.

Tate resta figé un moment. Puis il reprit sur un ton jovial un peu forcé :

— Tu ne vas quand même pas me reprocher d'en avoir profité ! Quand tu m'as parlé de l'entreprise, j'ai trouvé que c'était une bonne occasion de me refaire.

À l'écran, Blunt affichait un air impassible, attendant manifestement qu'il poursuive.

— J'avais perdu pas mal d'argent dans la crise des *subprimes*...

— Ton courtier aussi, je suppose.

— Ça, je ne suis pas au courant.

Sur le visage de Blunt, il n'y avait toujours aucune trace de réaction.

— Essaie quand même de savoir qui est derrière cette compagnie, dit-il.

— D'accord, d'accord... À la condition que tu prennes au sérieux le terrorisme islamiste. Il me faut des résultats d'ici la fin de la semaine.

— Une raison spéciale pour l'échéance ?

— Une rencontre avec le Président. Pour décider si l'écoute satellite passe de la NSA au Department of Homeland Security. Puisque tu considères ce secteur comme ton terrain de jeu personnel, je suppose que tu vas faire un effort.

Montréal, 16h42

L'homme était affalé sur la table, la tête appuyée sur son bras gauche replié. À travers la cloison de plastique, on discernait mal ses traits.

— Il n'y a pas de danger ? demanda Crépeau.

— La bonbonne a été neutralisée.

Le chef de l'équipe technique lui montra le petit contenant de métal qu'il

avait enfermé dans une boîte transparente.

Crépeau y jeta un nouveau coup d'œil.

— Vous savez ce que c'est ? demanda-t-il.

— Probablement la même chose qu'aux HEC. Du VX.

Voyant le regard interrogateur de Crépeau, il ajouta :

— Un dérivé du sarin. Créé en 1952. C'est dix fois plus concentré.

— On n'arrête pas le progrès.

— La mort est une question de minutes.

— Vous pensez qu'il a fait une erreur de manipulation ?

— Possible. Mais, au premier symptôme, il aurait dû sortir de la pièce...

En tout cas, moi, à sa place... sachant ce que c'est...

— Peut-être que ce n'est pas un accident...

— Peut-être. Mais c'est une question qui est en dehors de ma compétence.

Crépeau sortit de l'appartement. Cabana l'attendait.

— La série continue, directeur Crépeau ?

HEX-Radio, 18h24

— CE SOIR, À *Pimp mes News*, ON REÇOIT UNE INVITÉE À QUI VOUS ÊTES FIDÈLES DEPUIS DES ANNÉES. JE VEUX PARLER DE MANON. MANON, LA *people freak* !... COMMENT ÇA VA, MANON ?

— EXTRA *cool*.

— SUPER ! ALORS, DIS-NOUS ÇA : AUJOURD'HUI, QU'EST-CE QUI EST *in* ET QU'EST-CE QUI EST *out* ?

— LE PLUS *in*, C'EST LE GROUPE TRASH-PUNK-DARK-BEAT *Super Fuck-Up*. DANS LES *newsgroups*, TOUT LE MONDE PARLE DE LEUR NOUVEAU DVD QUI SORT CE SOIR À MINUIT.

— ET LE PLUS *out* ?

— THÉBERGE ! LE NÉCROPHILE EST PAS SEULEMENT *out* DANS LES *newsgroups*, IL A L'AIR D'ÊTRE *out* TOUT COURT. J'AI APPELÉ CHEZ LUI : PAS DE RÉPONSE. PAS DE RÉPONSE NON PLUS AU POSTE DE POLICE... PARAÎT QU'IL EST EN VOYAGE.

— SÛREMENT À NOS FRAIS... AS-TU QUELQUE CHOSE SUR CELUI QUI LE REMPLACE ?

— RIEN DE PARTICULIER. LE *drabe* TOTAL.

— EN TOUT CAS, C'EST *business as usual*. PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST PAREIL. LE MONDE CONTINUE DE SE FAIRE DESCENDRE COMME AVANT, LES CADAVRES CONTINUENT DE S'EMPILER...

— T'EXAGÈRES ! ÇA CHANGE QUAND MÊME UN PEU : ON LES TUE PAS DE LA MÊME MANIÈRE.

— ÇA... COMBIEN DE TEMPS TU PENSES QU'IL VA DURER ?

— QUI ?

— CRÉPEAU. LE DIRECTEUR DU SPVM.

- ÇA DÉPEND DES PROTECTIONS QU'IL A. PARAÎT QUE C'ÉTAIT L'HOMME DE MAIN DE THÉBERGE.
- EST-CE QU'IL PARLE AUX MORTS, LUI AUSSI ?
- M'ÉTONNERAIT. IL A DE LA MISÈRE À PARLER AUX VIVANTS !
- ÇA PROMET !

Brossard, 21h09

Skinner était agacé.

— Vous êtes certain ? demanda-t-il.

— Absolument. Il n'était sur aucun vol. Et il n'est inscrit sur aucun départ à partir de Dorval.

— Vous avez vérifié à Mirabel ?

— Rien non plus.

— Si vous voyez son nom, vous m'appellez immédiatement.

Après avoir raccroché, Skinner resta un moment immobile, à observer la résidence de Théberge à travers ses jumelles. Il ne comprenait pas pour quelle raison il semblait n'y avoir aucun signe de vie. Avait-il décidé sur un coup de tête de partir en vacances avec sa femme ?... De la part de quelqu'un d'autre, cela ne l'aurait pas trop surpris : c'était une excellente façon d'échapper à la pression. Mais ce n'était pas la réaction qu'il attendait de Théberge.

Il n'avait pas prévu non plus qu'il démissionnerait. Du moins, pas aussi brusquement. D'un côté, c'était plutôt bon signe : ça voulait dire que la pression commençait à devenir trop forte pour lui. Par contre, comme citoyen privé, il serait plus difficile à attaquer.

Heureusement, il avait ouvert un second front contre son épouse... Bien sûr, la conférence de presse avait mal tourné : les journalistes avaient été mal à l'aise de se trouver dans la position de nuire aux efforts d'un groupe de bénévoles pour sauver des danseuses des griffes des motards criminalisés. Ce n'était pas terrible pour leur image. Mais la poussière retomberait. Dans quelques jours, il y en aurait certainement deux ou trois qui seraient prêts à reprendre l'enquête. Ils trouveraient un nouvel angle d'attaque. Ils recommenceraient à poser des questions embarrassantes. Au besoin, Skinner y ajouterait un incitatif financier.

Il appela Cabana.

— J'écoute ! répondit la voix impatiente du journaliste.

— J'attends la suite de l'enquête sur madame Théberge.

Un bref silence suivit. Puis Cabana reprit d'une voix beaucoup moins assurée.

— Il n'y a pas de suite pour l'instant.

— Pourquoi ?

— Aucun moyen de la joindre. Ni elle ni son mari.

— Pas besoin de les joindre pour enfoncer le clou.

— Il a démissionné.

— Je sais très bien qu'il a démissionné. Mais ce n'est pas une raison pour

lui rendre la vie facile et cesser de l'attaquer.

— J'ai téléphoné chez lui, ça ne répond pas. Au SPVM, il a déjà vidé son bureau. Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Tu as seulement à dire qu'il est en fuite. Exiger son retour pour qu'il réponde publiquement de ses actions comme directeur officieux du SPVM.

— Je peux essayer. Mais ce n'est pas très *hot*. Au bout de deux jours, l'intérêt va retomber.

— Pas si tu ajoutes quelque chose de nouveau chaque jour.

— Comme quoi ?

— Le réseau Théberge.

Québec, aéroport Jean-Lesage, 22h03

Assis au casse-croûte, Gonzague Théberge regardait la télé en prenant un verre de mauvais vin. Son épouse était plongée dans une grille de sudoku. Dans son sac, elle en avait une provision qui lui permettrait de tenir pendant plusieurs mois.

Il la regardait souvent à son insu, avec le même mélange d'admiration et de curiosité qu'au début. Il y avait une partie d'elle qui continuait de lui échapper. Qui demeurerait toujours aussi secrète. Quand elle avait été opérée pour un kyste sur un ovaire, au début de l'année, elle avait simplement mentionné en passant que, finalement, ce n'était pas cancéreux. Pas une fois, pendant les mois où elle avait attendu son opération, elle n'avait fait allusion au fait que ça l'inquiétait...

À l'écran, la silhouette de Gizmo Gaïa se détachait sur le haut d'une falaise. Le vent balayait ses vêtements et ses cheveux gris avec la même brutalité que les quelques arbres rabougris qui avaient survécu sur le promontoire. Son visage était recouvert d'un masque de bouddha et donnait l'impression que ses traits pouvaient défier la violence des éléments.

... JE VOIS S'AVANCER LE TROISIÈME CAVALIER. UN VENT DE
POUSSIÈRE GRISE OBSCURCIT LE CIEL DERRIÈRE LUI...

Autour de lui, tous les clients regardaient la télé. Seule madame Théberge continuait, imperturbable, de remplir sa grille de sudoku.

... L'HUMANITÉ EMPOISONNE L'AIR QUI ANIME TOUTES LES
FORMES DE VIE. ELLE ASPHYXIE LA VIE DANS L'EAU, SUR LA
TERRE ET DANS LE CIEL. LE CIEL, L'EAU ET LA TERRE VONT
S'UNIR POUR ASPHYXIER L'HUMANITÉ...

Théberge avait choisi de prendre l'avion à Québec de manière à minimiser les chances d'être reconnu par un journaliste à l'aéroport. Pour éviter d'être suivi, il était sorti du poste de police couché sur le siège arrière de la voiture d'un policier et il avait retrouvé sa femme, avec leurs valises, dans le stationnement d'un Tim Hortons de la Rive-Sud. Ils s'étaient ensuite rendus à l'aéroport de l'Ancienne-Lorette. Quand il en aurait le temps, Crépeau viendrait récupérer la voiture banalisée dans le stationnement de l'aéroport.

... L'AIR QUE NOUS AVONS EMPOISONNÉ NOUS

EMPOISONNERA. UN VENT FÉTIDE VA SE RÉPANDRE SUR L'HUMANITÉ. CORROMPRE LE SOUFFLE DES HOMMES...

Théberge avait mauvaise conscience de partir de cette façon. Il abandonnait Crépeau juste au moment où un nouvel attentat terroriste frappait Montréal. Mais sa priorité était de mettre son épouse à l'abri. Et puis, à Paris, il n'entendait pas se croiser les bras. Le jour même de son arrivée, il avait un rendez-vous. Les pistes qu'il ne pouvait plus suivre à Montréal, il les reprendrait en Europe.

... JE VOIS DES MILLIONS DE GENS QUI ÉTOUFFENT, QUI N'ARRIVENT PLUS À RESPIRER. JE VOIS LEURS POUMONS SE DESSÉCHER, LEUR CORPS SE COUVRIR DE POUSSIÈRE...

En regardant les prophéties de Gizmo Gaïa, Théberge secouait légèrement la tête. Il songeait au dernier attentat des islamistes : un gaz neurotoxique. Depuis quand le guru prédisait-il des choses qui s'étaient déjà passées ?... À moins qu'il annonce tout autre chose. Si c'était le cas, il fallait s'attendre à des événements qui, d'une façon ou d'une autre, provoqueraient des difficultés respiratoires.

Théberge continuait d'être troublé par cette « coïncidence ». Auparavant, il n'y avait pas eu de recoupements entre les attentats des deux groupes terroristes. Avaient-ils décidé d'unir leurs forces ? Est-ce que l'un des deux se servait maintenant de l'autre comme couverture ?... À moins qu'ils aient toujours été les aspects différents d'un même groupe ?...

Théberge sortit son ordinateur portable, activa le logiciel de communication sécurisée et composa le numéro de Crépeau.

Montréal, 22h11

Crépeau avait hésité à répondre. Un appel à cette heure-là, ça voulait probablement dire des complications. Puis, quand il avait reconnu la voix de Théberge, il avait senti l'inquiétude l'envahir. Que pouvait-il bien lui être arrivé ?

Il écouta avec un certain soulagement Théberge lui exposer son idée. Même si ça n'inaugurerait rien de bien rassurant. Au moins, il ne lui était rien arrivé. Ni à lui ni à son épouse.

— Prose a fait la même remarque, répondit Crépeau quand Théberge eut fini de lui exposer son hypothèse.

— Prose ?

Théberge était médusé.

— Il a appelé au bureau. Il avait une idée intéressante et il voulait que Grondin me la transmette.

— Il a dit que les attentats islamistes et ceux des écolos étaient liés ?

— Oui. Et il a ajouté que les prochaines cibles seraient probablement des bibliothèques ou des sièges sociaux de médias. TVA, Radio-Canada...

— Il a trouvé ça tout seul ?

Au téléphone, la voix de Théberge semblait incrédule.

— Il paraît qu'il a effectué des tas de recherches sur l'eau, les céréales... les gaz à effet de serre... Grondin dit que son bureau ressemble à un centre de documentation.

— Je sais. Je l'ai vu...

— Moi, ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi quelqu'un veut l'éliminer.

— Ou il y a des gens qui l'utilisent pour m'atteindre...

— Ou bien ils pensent que Brigitte Jannequin lui a confié des choses avant de mourir...

— Grondin continue de l'accompagner quand il sort de chez lui ?

— Oui.

— Il faudrait le protéger vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ou mieux encore, le mettre carrément à l'abri.

— J'ai pas le budget pour ça.

— Je pensais à autre chose.

Télé-Québec, 22h38

— MARCEL DELFOUDA, LE CÉLÈBRE PENSEUR DE LA PARACULTURE, VIENT DE PUBLIER UN LIVRE QUI FAIT DES VAGUES DANS LE MILIEU INTELLECTUEL HEXAGONAL : *Mille plitudes – Une archéologie des marges*. SANS ENTRER DANS LES DÉTAILS, ON PEUT DIRE QUE VOTRE LIVRE, MARCEL DELFOUDA, DRESSE UN INVENTAIRE DES MILLE FAÇONS DONT LA RAISON OCCIDENTALE PRODUIT UN APLATISSEMENT DE LA VIE. POUVEZ-VOUS NOUS EN DIRE PLUS ?

— L'OCCIDENT S'EST VOULU UNE INCARNATION DE LA RAISON. MAIS C'EST UNE RAISON QUI, PAR L'ÉTROITESSE DE SA DÉFINITION, SUSCITE UNE ATTITUDE À LA FOIS SECTAIRE ET PROSÉLYTE VISANT À EXCLURE TOUTE AUTRE FORME DE RAISON. PAR DÉFINITION, ELLE RELÈGUE L'ESSENTIEL DANS LES MARGES.

— D'OÙ LA NÉCESSITÉ D'UNE ARCHÉOLOGIE ?

— PRÉCISÉMENT. POUR L'EXTRAIRE... ET D'OÙ AUSSI LE COMPORTEMENT FORCÉMENT IMPÉRIALISTE DE L'HOMME OCCIDENTAL.

— MARCEL DELFOUDA, VOUS FAITES DES RÉCENTS ÉPISODES DE TERRORISME ISLAMISTE UN MOMENT MAJEUR DE L'HISTOIRE DE CETTE RAISON. POURQUOI ?

— SUR LE PLAN DE LA NOOSPHERE...

— LA NOOSPHERE ?

— C'EST L'ÉQUIVALENT DE LA BIOSPHERE, MAIS SUR LE PLAN INTELLECTUEL. L'ENSEMBLE DES IDÉES, DES SENTIMENTS, DES IMAGES, DES DÉSIRS PRODUIT PAR LES FORMES VIVANTES.

— D'ACCORD.

— SUR LE PLAN DE LA NOOSPHERE DONC, CES RÉVOLTES SONT

L'ÉQUIVALENT D'UNE RÉACTION IMMUNITAIRE SUR LE PLAN GÉOPOLITIQUE. COMME LORSQU'UN ORGANISME MOBILISE DES LYMPHOCYTES TUEURS POUR ÉLIMINER DES CELLULES CANCÉREUSES. LA RÉACTION ISLAMISTE EST SANS DOUTE EXCESSIVE, MAIS ELLE EST FORT COMPRÉHENSIBLE. C'EST UNE RÉACTION DE LA NOOSPHERE POUR LUTTER CONTRE L'APLATISSEMENT OCCIDENTAL ET MAINTENIR SA DIVERSITÉ...

Xian, 10h51

Hurt prenait un thé au restaurant du Hyatt Regency, un hôtel situé près de la Bell Tower. En attendant Wang Li, il parcourait le *China Times*. Un article portait sur les explosions dans l'Arctique et l'Antarctique : « *Snow ball or soap bubble ?* »

L'article opposait deux points de vue extrêmes. Selon le premier, ces attentats provoqueraient une cascade d'événements qui s'emballerait de manière imprévisible : le fameux effet papillon. Parmi les conséquences à craindre, l'auteur mentionnait rien de moins que l'arrêt de la circulation du Gulf Stream et l'avènement d'une nouvelle période glaciaire en Europe.

L'autre point de vue affirmait que le principal effet des explosions nucléaires se situait dans les médias et qu'il se dissiperait aussitôt que les médias s'intéresseraient à autre chose. Pour décrire ce comportement des bulles médiatiques, qu'il comparait à des bulles de savon, le journaliste avait inventé l'expression : « effet soufflé », à cause du comportement d'un soufflé, qui se dégonfle à la moindre secousse. Autrement dit, l'inverse du célèbre « effet papillon ».

Hurt releva les yeux au moment où Wang Li arrivait.

— Vous êtes en avance, fit ce dernier. J'espère que ce n'est pas parce que vous avez hâte de quitter notre pays.

— Il y a eu de nouvelles manifestations anti-occidentales à Beijing et Shanghai.

— Ici, vous ne risquez rien. Les autorités ne permettront pas les manifestations.

— Parce qu'elles les avaient autorisées à Beijing et Shanghai ?

— De façon limitée. Pour accommoder les gouvernements occidentaux, qui reprochaient à la Chine de censurer l'opinion publique ! Avouez que c'est ironique !... C'était aussi une sorte de soupape. Le ressentiment est élevé depuis la mauvaise publicité que nous ont faite les Occidentaux lors des Jeux.

— Vous pensez que ce que vous avez fait au Tibet n'a pas provoqué de ressentiment ? répliqua Steel.

— Les choses auraient pu se dérouler autrement. La position de l'Occident a fait le jeu des partisans de la ligne dure. Toute concession serait apparue comme une perte de face. Comme une façon de céder au chantage. Les Occidentaux ont permis aux conservateurs de jouer sur les pires aspects du nationalisme chinois.

— *Ça ne justifie quand même pas la répression sanguinaire qui a eu lieu.*

— Vos médias soulignent uniquement les aspects négatifs du gouvernement chinois et ils ne parlent pas de ce qu'il a apporté à la population.

— *La démolition des monastères, la destruction de la culture tibétaine, la transformation de Lhassa en centre touristique de mauvais goût peuplé de Chinois importés à qui on concède toutes sortes d'avantages pour s'y exiler...*

— La fin d'une dictature théocratique, la sortie du Moyen Âge, l'élimination des superstitions... mais je pense que nous n'arriverons pas, pour l'instant, à nous entendre sur cette question.

— *Un premier pas serait de cesser votre propagande stupide qui présente le dalaï-lama comme un criminel. Vous ne vous rendez pas compte que c'est votre dernier rempart contre la violence des jeunes générations ?*

— Beijing ne peut pas tolérer les revendications d'autonomie du Tibet. Ce serait un mauvais message à envoyer aux régions de l'ouest.

— *Je suppose que ça n'a rien à voir avec le fait que c'est la principale réserve d'eau de l'Asie et que le pays possède les plus grands gisements d'uranium de la planète. Sans parler des autres métaux.*

— Ce sont les États-Unis qui ont inventé la notion de défense de leurs intérêts nationaux partout sur la planète. Regardez leur rapport aux monarchies arabes. Leurs interventions en Irak, en Iran... Tout cela pour le pétrole... La Chine se contente de défendre son accès aux ressources qui sont sur son territoire.

— *Dans ces circonstances, je comprends mal que vous fassiez confiance à l'Institut pour régler votre problème... Pour qui travaillez-vous vraiment ?*

— Pour la Chine, bien sûr. Si le travail que nous avons laissé l'Institut effectuer était couronné de succès, c'était tant mieux. Et c'est ce qui s'est produit. Mais si ça ne fonctionnait pas, nous avions d'autres plans.

— *Comme préparer la guerre avec les États-Unis ?*

— La vague actuelle de terrorisme donne des arguments aux faucons dans nos deux pays. Si les États-Unis nous attaquent, nous devons être prêts.

— *La théorie des jeux, fit la voix plus calme de Steel.*

— Hélas, oui... Chacun se rabat sur la solution la moins avantageuse, mais la plus sécuritaire, parce qu'il ne peut pas se permettre de faire confiance à l'autre.

— *Vous jouez quand même à un drôle de jeu. La persécution du Falon Gong et le génocide culturel au Tibet, ça ressemble beaucoup aux terroristes qui s'en prennent aux églises, aux écoles et aux musées. Si jamais les médias se mettent à faire le rapprochement... Et je ne parle même pas de ce qui se passe au Xinjiang !*

— Dans l'histoire de la Chine, plusieurs soulèvements populaires ont commencé par des mouvements religieux vaguement mystiques qui ont ensuite pris un aspect plus social, plus politique. Ça explique la nervosité des autorités en matière de religion.

Hurt regarda sa montre.

— *Il va falloir mettre un terme à cette fascinante conversation.*

— Je sais que ça va vous paraître ironique, mais on m'a prié de vous transmettre les meilleurs vœux de succès pour vos prochaines entreprises.

— *On ?*

— Des gens très haut placés dans le Parti. Ils vous considèrent comme un ami de la Chine.

— *Parce que j'ai éliminé une demi-douzaine de membres du Parti ?* fit la voix ironique de Sharp.

— Parce que vous avez permis de régler un problème sans que personne ne perde la face. Ils vous prient de transmettre leurs remerciements à la directrice de votre organisation. Si jamais vous avez besoin d'une aide discrète...

Les Enfants de la Tempête

Il faut aussi que le terrorisme frappe de façon soutenue, pour détruire l'idée que c'est seulement un mauvais moment à passer. Et il faut qu'il frappe à la fois des gens haut placés, à cause de la portée symbolique du geste, et des gens ordinaires, pour que personne ne se sente à l'abri.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 1

Bruxelles, 9h59

Maxime Jacobs respirait avec difficulté. Tout son corps était emballé dans une pellicule de Saran Wrap. Seuls ses yeux étaient dégagés. Un trou d'un diamètre d'environ un centimètre soixante-quinze était percé vis-à-vis de sa bouche. Pour respirer, il devait se contenter du peu d'air qui y passait.

Le moniteur vidéo permettait à Maggie McGuinty d'observer son comportement en temps réel. Mais il y avait peu à observer. Jacobs reposait sur un lit. Son corps était emballé si serré dans les multiples couches de pellicule de polythène qu'il ne pouvait pas bouger. Il ne pouvait même pas gonfler sa poitrine quand il respirait. Il aurait été saucissonné avec un filin d'acier que ça n'aurait pas fait de différence.

La seule variation observable de son comportement était l'intensité des efforts qu'il déployait pour aspirer de l'air à travers le trou dans le polythène. Comme si le déficit d'air était cumulatif. Qu'à chaque respiration, le manque devenait un peu plus aigu.

— Si je ne craignais pas de faire un mauvais jeu de mots, fit une voix d'homme en provenance de l'ordinateur, je dirais que je suis emballé par votre projet.

Maggie McGuinty se tourna vers le visage de Windfield affiché à l'écran et sourit.

— Quand allez-vous lancer votre exposition ? reprit Windfield.

— Juste après l'Exode.

— Je ne sais pas où vous trouvez le temps.

Le regard de Maggie McGuinty se déplaça du moniteur vidéo vers l'écran de son ordinateur.

— Pour ce qui nous passionne, dit-elle, on trouve toujours du temps.

Radio France Internationale, 10h01

... UNE DEUXIÈME SYNAGOGUE A ÉTÉ VICTIME DES VANDALES AU COURS DE LA NUIT. LE MAIRE DE PARIS DIT S'INQUIÉTER DE CETTE...

Londres, 9h01

L'écran de l'ordinateur de Windfield était divisé en deux parties. Sur celle de droite, il y avait le visage de McGuinty, qui affichait un sourire retenu et rempli d'assurance. Sur celle de gauche, il y avait le corps de l'homme emballé.

Windfield remarqua une horloge digitale, dans le coin gauche de l'écran. Elle égrenait les secondes d'un compte à rebours. Quatre minutes vingt-trois. Quatre minutes vingt-deux...

— L'horloge ? C'est le temps qu'il lui reste ?

— Non. Le temps avant qu'on lui mette une autre pellicule de polythène sur la bouche. Avec un trou un peu plus petit.

— Vous n'avez pas peur qu'il meure trop rapidement ?

— Jusqu'à un centimètre, à moins de paniquer, il n'y a pas vraiment de problème. Le vrai danger, c'est de l'emballer trop serré. L'effet de constriction bloque les capillaires. Parfois même les veines. Et ça met une pression sur le cœur... C'est de cette façon que les serpents constrictors tuent leurs proies. Pas tant en les broyant qu'en coupant toute la circulation sanguine périphérique : elles meurent d'une crise cardiaque.

— Vous êtes décidément une source étonnante de connaissances !

À l'écran, le sourire de McGuinty s'élargit.

— Comme je le disais, quand un sujet nous passionne...

— J'ai beaucoup apprécié votre collaboration. Si vous manquez de sujets à emballer, j'ai encore trois ou quatre candidats...

— En ajouter une autre série nuirait à l'unicité de l'œuvre. Mais je peux sûrement trouver d'autres idées !

Windfield ramena son attention vers l'homme emballé.

— J'aimerais qu'il soit en place à l'heure du déjeuner.

— C'est un peu serré, mais je devrais pouvoir vous accommoder.

Bruxelles, 10h15

Maggie McGuinty se dirigea vers la chambre où reposait Maxime Jacobs. Il était maintenant temps d'amorcer l'étape finale de l'expérience et de procéder à la livraison promise.

Trois heures plus tôt, Maxime Jacobs s'était rendu à une résidence chic du quartier des ambassades pour discuter de l'implantation de trois raffineries en Roumanie. Maggie McGuinty l'y attendait. Se faisant passer pour l'épouse du diplomate, et sous prétexte de l'attendre parce qu'il avait été retardé, elle lui avait offert un café.

Quand il était revenu à lui, Maxime Jacobs était totalement enveloppé de polythène. Il ne pouvait respirer que par la bouche.

La femme qu'il avait prise pour l'épouse de l'ambassadeur lui avait alors expliqué qu'il avait eu comme seul tort d'être facilement accessible au moment opportun. Qu'elle n'avait rien de particulier contre lui, mais qu'il fallait faire des exemples.

— Comme quand un village se trouve sur l'emplacement d'une future exploitation minière, avait-elle dit. Il faut sacrifier le village. Et si des villageois protestent, il faut sacrifier quelques villageois. Pour l'exemple. Peu important lesquels. On prend ceux qui sont le plus facilement disponibles... Comme nous sommes entre professionnels, vous comprenez certainement tout ça. Vous-même, il n'y a pas si longtemps, vous avez autorisé un budget de normalisation. Vous vous en souvenez sûrement. Le deux cent soixante mille dollars pour disposer de « résistances locales »...

Puis, sans écouter ses protestations, elle avait posé la première feuille de polythène sur sa bouche, une feuille percée d'un trou de trois centimètres pour lui permettre de respirer.

Quelques heures plus tard, elle avait ajouté une seconde feuille. Cette fois, le diamètre du trou était un peu plus petit. Plus tard encore, elle en avait posé une troisième...

Maggie McGuinty éteignit la caméra, le temps de procéder aux nouveaux ajustements, puis elle la fit redémarrer. Il y aurait une coupure d'une ou deux minutes dans le film. D'un point de vue artistique, c'était une forme de tricherie. Mais il valait mieux que ses mains et ses avant-bras n'apparaissent pas sur la pellicule. Avec les progrès de la police scientifique, autant laisser le moins de traces possible.

CNN, 6h04

... UNE CROIX A FLAMBÉ CETTE NUIT COMME AUX BEAUX JOURS DU KU KLUX KLAN. SAUF QU'ELLE A BRÛLÉ DEVANT UNE ÉCOLE JUIVE DE NEW YORK...

Yellowstone, 6h23

L'hélicoptère survolait le parc à basse altitude. Tout s'était déroulé comme prévu. Jason Heppner avait récupéré l'argent que lui avait promis le commanditaire et il avait pris livraison des récipients remplis de petites billes de verre. Des billes poreuses qu'il avait laissées tomber au-dessus des endroits les plus susceptibles d'être fréquentés par les touristes. Le travail était terminé. Il retournait chez lui.

Heppner n'aimait pas les islamistes. Mais tant qu'ils acceptaient de financer ses opérations et qu'il pouvait choisir lui-même les cibles, il estimait que c'était lui qui les utilisait. Que c'était une forme de détournement d'attentat !

L'Arabe qu'il avait rencontré lui avait réitéré que la seule chose qui importait, à ses yeux, était de briser le système d'hyperconsommation de l'Amérique. Sur ce point, Jason Heppner était d'accord avec son commanditaire : le système économique américain était l'ennemi.

Leurs motivations respectives n'avaient pourtant rien en commun. Pour l'Arabe, le but était d'affaiblir le pouvoir d'intervention des États-Unis au

Moyen-Orient. Particulièrement son soutien à Israël. Heppner, lui, avait un objectif beaucoup plus radical : s'attaquer à la racine du mal qui détruisait la planète. Détruire le système de consommation sur lequel reposait l'exploitation outrancière des ressources de la Terre.

Bien sûr, à elle seule, sa contribution ne serait pas suffisante. Heppner le savait bien. Mais ils seraient des milliers qui feraient leur part, dans tous les pays développés. Et alors, l'objectif serait atteignable. Il y aurait moyen d'enrayer le système, de briser la dynamique de la consommation toujours accrue qui dévastait la planète.

Heppner en était à imaginer ce que serait le règne de Gaïa dans un monde post-consummation lorsque l'hélice de la queue de son appareil se mit à se comporter de façon erratique.

Quelques instants plus tard, l'hélicoptère s'écrasait.

La dernière pensée de Heppner fut qu'il ne verrait pas naître ce monde, mais qu'il aurait au moins contribué à le faire advenir.

Montréal, SPVM, 8h34

Depuis la veille, HEX-Radio se déchaînait contre le SPVM. Un des animateurs avait même suggéré que les policiers fermaient volontairement les yeux sur les agissements des criminels. Que c'était un moyen de pression syndical.

... TOUT CE QUI LES INTÉRESSE, C'EST D'AVOIR UNE CONVENTION COLLECTIVE ENCORE PLUS HYPER CHROMÉE. À QUARANTE-CINQ ANS, ILS ARRIVENT À LA RETRAITE, SE TROUVENT UNE JOB PÉPÈRE DE GARDIEN DE SÉCURITÉ ET LE CASH RENTRE DES DEUX BORDS. C'EST PAS DES FLICS QU'ON A, C'EST DES BS AVEC UN GUN. LES SEULES FOIS QU'ILS SE RÉVEILLEN, C'EST POUR TAPER SUR DES MANIFESTANTS. PARCE QUE ÇA, C'EST PAS DANGEREUX...

Crépeau fit une moue et sa bouche émit un petit bruit d'agacement. Puis il s'en voulut de perdre de l'énergie à de telles absurdités. Il ferma la radio. Ouvrit le dossier qui était sur le dessus de la pile, devant lui. Avant qu'il ait le temps de commencer à lire, l'inspecteur Bégin entra dans son bureau.

- Combien ? demanda Crépeau.
- Onze.
- Combien sont encore en isolement ?
- Trente-quatre.
- Tout le monde a été rejoint ?
- Tout le monde. Sauf un étudiant.
- Il était peut-être impliqué.
- Ou il est mort quelque part.

Le regard de Crépeau s'arrêta à l'*HEX-Presse*, repliée sur le coin du bureau. À la une, le journal annonçait :

Nouveau cafouillage au SPVM

Montréal terrain de jeu des terroristes

— L'isolement de l'édifice est maintenu ? demanda Crépeau

— Le temps de faire une nouvelle inspection complète.

Le regard de Crépeau revint brièvement au journal. « La synergie », songea-t-il avec une ironie amère : tout le monde cogne sur le même clou en même temps. Comme le journal et la radio se déchaînaient contre le SPVM, il imaginait sans peine sur quoi porterait la une du journal télévisé de HEX-TV, en début de soirée.

— En rentrant, j'ai rencontré Sasseville, dit Bégin.

— Celui du labo ?

— Oui. L'autre est en *burn out*... Il confirme que c'était le même gaz dans la bonbonne trouvée chez Cadieux. Du VX. Un dérivé du sarin. Dix fois plus puissant. Soluble dans l'air et dans l'eau. Ça tue en quelques minutes. Une belle saleté... C'est aussi le même mécanisme de déclenchement à retardement.

— Les bandes des caméras de surveillance ?

— Aux HEC ?

Crépeau se contenta de le regarder, comme s'il n'estimait pas nécessaire de répondre à une question dont la réponse était aussi évidente.

Bégin s'empessa de poursuivre.

— Pour l'instant, à part Cadieux, il n'y a aucun suspect... Vous pensez qu'il était seul ?

— Il y a au moins quelqu'un qui lui a fourni les bonbonnes.

— On va peut-être le retrouver avec deux balles dans la nuque. Comme les Arabes.

— D'après les informations d'Interpol et du FBI, c'est partout le même procédé : la personne responsable de l'attentat est retrouvée morte chez elle à cause du déclenchement d'une bonbonne. Chaque fois, il y a une seule victime. Et pas un seul des responsables n'est arabe... Le simple fait de fréquenter des musulmans va être mal vu.

— Ça veut dire...

— Ça veut dire que les choses vont se morpionner. Déjà, on a de la difficulté à empêcher les repréailles contre les musulmans. S'il faut en plus protéger ceux qui les fréquentent, ceux avec qui ils travaillent, avec qui ils vont à l'école...

Bégin regardait Crépeau fixement, comme s'il n'avait aucune idée de ce que pouvait signifier cette déclaration.

Crépeau ouvrit le journal et lui montra un article.

Les islamistes ont-ils une cinquième colonne parmi nous ?

— Ça, ils l'ont publié ce matin, dit-il. La mort d'Edmond Cadieux venait à

peine d'être annoncée... Tu sais ce qui me dérange le plus ?... C'est la vitesse avec laquelle les médias ont réagi.

— Vous pensez que les terroristes les renseignent directement ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Le ton ironique de la répartie fit comprendre à Bégin que ce n'était pas une question. Mieux valait changer de sujet.

— Tu peux mettre une équipe sur Cabana ? reprit Crépeau.

— C'est difficile. Avec ce qui se passe...

— Tu peux sûrement trouver quelqu'un.

— J'aurais Falardeau et Simard. Mais ils surveillent déjà Bastard Bob. Tu veux que je les transfère sur Cabana ?

— Non, répondit Crépeau après un moment. Lui, on est sûrs qu'il a un contact.

La Première Chaîne, 9h01

... DE PPP QUÉBÉCOISES, TOTALEMENT ASSURÉES PAR LE GOUVERNEMENT, DEMEURAIT LA MEILLEURE SOLUTION POUR CONSERVER NOS ENTREPRISES ET MAINTENIR LA QUALITÉ DES SERVICES À LA POPULATION EN MATIÈRE DE SANTÉ.

TOUJOURS DANS LE DOMAINE DE LA SANTÉ, UNE NOUVELLE ÉPIDÉMIE A FRAPPÉ PLUSIEURS VILLES DU SUD DE L'INDE ; ELLE PROVOQUE DES SÉCRÉTIONS ABONDANTES ET TRÈS DENSES QUI OBSTRUENT LES POUMONS ET PROVOQUENT UNE ASPHYXIE PROGRESSIVE. LES VICTIMES PRÉSENTENT AUSSI UNE COLORATION GRISÂTRE DE LA PEAU, COMME SI ELLE ÉTAIT COUVERTE DE CENDRES. CETTE « PESTE GRISE » AURAIT DÉJÀ FAIT PLUS D'UNE CENTAINE DE MORTS...

Montréal, café Chez Margot, 9h05

Quand Margot prit l'enveloppe jaune dans la boîte aux lettres, elle fut modérément surprise. Tout au plus vérifia-t-elle d'un coup d'œil l'absence d'affranchissement et de marque postale... Quelqu'un l'avait déposée là au cours de la nuit.

Théberge l'avait prévenue : il s'attendait à ce qu'elle reçoive une nouvelle enveloppe pour lui. Il lui avait fourni un numéro de téléphone pour le joindre quand l'enveloppe arriverait.

À la table que le policier avait l'habitude d'occuper, Little Ben montait la garde. Il arrivait vers vingt-deux heures, un peu avant la fermeture, mangeait invariablement le plat du jour, quel qu'il soit, passait la nuit sur les lieux, à siroter un interminable thé vert, et il repartait le matin, après avoir pris son petit déjeuner.

Margot se dirigea vers lui en lui montrant l'enveloppe.

— Quelqu'un l'a déposée dans la boîte aux lettres au cours de la nuit.

— Rien entendu.

Son visage affichait un air d'enfant pris en défaut.

— Tu ne pouvais pas savoir, se dépêcha de dire Margot.

— Il faudrait peut-être que je surveille de l'extérieur.

— Non. C'est très bien comme ça.

Elle appellerait Théberge un peu plus tard. Pour l'instant, elle allait se replonger dans la comptabilité du café. La hausse du prix des céréales ne se répercutait pas seulement sur celui du pain et des pâtes : tous les aliments de base étaient touchés. Dans certains cas, il y avait même des délais de livraison, si on les commandait en trop grande quantité. En fait, tous les prétextes semblaient bons pour augmenter le prix des aliments. Équilibrer le budget du restaurant sans trop monter les prix tenait de plus en plus de l'acrobatie.

Encore heureux qu'elle n'ait pas eu à subir de vandalisme, comme plusieurs des commerces d'alimentation du quartier. De cela, elle était redevable à la présence ostensible et persistante de Little Ben.

Paris, 15h22

Théberge descendit du taxi, rangea les valises sur le trottoir et régla la course. Il resta un moment à regarder la cour intérieure du musée Bourdelle, de l'autre côté de la rue, puis il se tourna vers son nouveau lieu de résidence : un petit meublé dans un édifice à logements près de la tour Montparnasse.

Prenant deux des valises à roulettes, laissant la troisième à sa femme, il descendit les marches et se dirigea vers l'entrée de l'édifice à logements. Une première porte, normalement verrouillée, s'ouvrit parce que quelqu'un sortait.

Une fois dans le hall, Théberge se dirigea vers la gauche, se tourna vers le bloc de boîtes aux lettres qui occupait une grande partie du mur, ouvrit celle de l'appartement 402, qui n'était pas verrouillée, et prit les trois clés qui s'y trouvaient. Il marcha jusqu'à la porte donnant accès à l'édifice B, l'ouvrit avec une des clés et la bloqua pour permettre à sa femme de passer.

Une fois dans l'ascenseur, il dut vérifier le code qu'on lui avait fourni avant de l'entrer sur le clavier numérique. Une fois le code entré, il appuya sur le bouton du quatrième.

Dans le corridor de l'étage, il alluma la lumière et se dirigea vers le 402. La lumière s'éteignit au moment où il parvenait à entrer la première clé dans une des serrures. Comme il prenait la seconde clé, la lumière revint : madame Théberge avait trouvé un autre interrupteur à côté de la porte.

Huit minutes plus tard, assis sur le pied du lit dans l'alcôve qui servait de chambre à coucher, Théberge discutait avec son épouse.

— Au Palace, Nancy est tout à fait capable de te remplacer.

— Je sais.

— Quand ce sera fini, on pourra rentrer à la maison.

— Je sais.

— C'est la meilleure solution.

— Je sais.

Théberge la regarda un moment, perplexe.

— C'est quoi, alors ?

— Ce n'est pas parce que je le sais que je l'accepte.

— Tu veux qu'on retourne ?

— Pas du tout.

— Mais...

— Fais ce que tu as à faire, Gonzague. Et je vais faire ce que j'ai à faire.

Au moment où Théberge allait répondre, la sonnerie de son cellulaire se manifesta. Seulement trois personnes avaient son numéro : Margot, Dominique et Crépeau. Il ne s'attendait pas à ce que l'une des trois l'appelle aussi rapidement.

— Oui ?

— J'ai reçu une autre enveloppe, fit d'emblée la voix de Margot.

— Déjà !

Quelques instants plus tard, Théberge voyait ses prévisions confirmées : l'enveloppe jaune en contenait une autre, plus petite, dans laquelle il y avait une enveloppe blanche.

— Vous voulez que je vous lise le message ? demanda Margot.

— S'il vous plaît.

Un bref silence suivit, ponctué de froissements de papier. Puis la voix de Margot reprit, plus appliquée, avec un débit plus lent. Elle détachait davantage les mots, comme si elle s'efforçait de lire le plus clairement possible.

Vous m'avez surpris. Je n'aurais pas cru que vous puissiez jouer les filles de l'air. Mais votre départ ne règle rien. Les problèmes ne disparaîtront pas. Même si vous vous cachez, vos amis, eux, seront toujours là. Ce serait injuste qu'ils subissent des représailles parce que vous refusez d'assumer vos responsabilités.

Margot fit une pause. Un bruit de feuille froissée suivit. Puis elle reprit. *Que vous l'acceptiez ou non, le terrorisme à Montréal relève de votre responsabilité. Je vous transmets deux informations. Faites-en bon usage. La première est le nom de la directrice d'un centre de recherche : Maggie McGuinty. La deuxième information touche directement mademoiselle Jannequin : Martyn Hykes travaille probablement au laboratoire que dirige madame McGuinty. Et pas nécessairement de façon volontaire. Il se peut que vous y trouviez plusieurs savants qui ont disparu au cours de la dernière année.*

Un assez long silence suivit la dernière phrase.

— C'est tout ? demanda Théberge.

— C'est tout.

— Vous ne savez pas qui a apporté l'enveloppe ?

— Non. Elle a été déposée dans la boîte aux lettres pendant la nuit. Avec une enveloppe de polythène pour la protéger de la pluie.

À la fin de la conversation, Théberge resta un long moment songeur. Il y

avait quelque chose qui ne collait pas dans le message. D'une part, on l'attaquait en menaçant ses amis ; d'autre part, on lui fournissait une information qu'il avait toutes les raisons de croire importante, même s'il était incapable pour l'instant d'en mesurer la portée.

Il n'avait pas le choix : il fallait qu'il fasse part à Dominique de ce qu'on venait de lui transmettre.

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 9h36

La télé montrait des scènes d'émeute à Haïti. Les promesses formulées par le groupe de travail de l'ONU n'avaient manifestement pas calmé la population.

Dans la suite du Ritz-Carlton, Skinner regardait l'image de façon distraite. Il avait coupé le son de la télé pour écouter la conversation que lui relayait son BlackBerry.

— *Est-ce que vous voulez que je vous fasse parvenir l'enveloppe ? fit une voix de femme.*

— *Pas nécessaire, répondit la voix de Théberge. Il a sûrement effacé toutes les traces.*

Au cours des mois précédents, Skinner aurait eu amplement le temps d'enlever Théberge et son épouse. Ça aurait été la solution la plus simple. Pour protéger madame Théberge, le policier aurait révélé tout ce qu'il savait.

Mais Fogg avait argumenté que Théberge n'avait probablement qu'un accès indirect à l'Institut. Qu'une stratégie de harcèlement était préférable. Cela l'amènerait à multiplier les contacts indirects... jusqu'à ce qu'il finisse par rencontrer quelqu'un de l'Institut.

« De la patience ! Avec l'Institut, on n'obtiendra rien par une attaque frontale ! »

Skinner était plutôt d'accord avec la stratégie de Fogg. Mais ça ne l'empêchait pas de la trouver frustrante. Surtout qu'elle était loin d'avoir produit le résultat escompté : Théberge avait été déstabilisé, certes, mais il était maintenant introuvable. Au lieu d'aller à un rendez-vous avec quelqu'un de l'Institut, il avait disparu avec armes et bagages.

Avant de penser à trouver l'Institut, il fallait maintenant le retrouver, lui. Et pour cela, il n'avait qu'un moyen : harceler ses amis. Comme il le connaissait, Théberge aurait de la difficulté à ne pas voler à leur secours !

— *J'espère que vous profitez de vos vacances, fit la voix de la femme.*

— *Ce ne sont pas exactement des vacances.*

— *Ce n'est pas une raison pour ne pas en profiter. Vous devriez essayer de mieux manger. Quand on est en voyage, c'est le temps de changer des choses.*

Skinner ne s'attendait pas vraiment à ce que Théberge révèle au téléphone l'endroit où il se trouvait. Ce dont il voulait avant tout s'assurer, c'était qu'il avait bien reçu son message. C'était maintenant chose faite. De plus, il avait eu la confirmation que le policier n'avait pas abandonné sa résidence

simplement pour se cacher : il était en voyage.

— *Au café, comment ça se passe ?* reprit la voix de Théberge.

— *Il vient encore des journalistes de temps en temps, mais ils sont tranquilles.*

— *Pas de vandalisme ?*

— *Rien pour l'instant... Bertha va bien ?*

Dans la chambre de Skinner, la télé montrait maintenant un édifice en flammes. En vignette, un Arabe témoin des événements parlait avec animation, en faisant de grands gestes dramatiques.

Skinner sourit. HEX-TV faisait bien son travail. Chaque fois qu'on y voyait un Arabe, il avait l'air soit hystérique, soit totalement démuni, soit d'une cruauté glaciale.

— *Très bien,* répondit la voix de Théberge. *Son seul problème, c'est qu'elle a peur que j'envoie promener mon régime.*

Quelques minutes plus tard, un double déclic signalait la fin de la conversation. Skinner coupa à son tour la communication, perplexe. Pourquoi madame Théberge avait-elle peur que son mari envoie promener son régime ? Était-il dans un endroit réputé pour sa gastronomie ?

Comme on n'avait signalé sa présence ni à l'aéroport, ni aux différents postes-frontières, il pouvait difficilement avoir quitté le pays... À moins qu'il soit parti en croisière.

Puis il songea à Fogg. Pour quelle raison le chef du Consortium lui avait-il demandé de fournir ces renseignements à Théberge ? Il y aurait sûrement eu moyen de le harceler, ou même de le provoquer à communiquer avec l'Institut, sans lui révéler des informations aussi stratégiques.

Fogg pensait-il que l'Institut pourrait vraiment effectuer ce travail ? Si c'était le cas, il fallait qu'il soit certain que Théberge leur transmettrait l'information.

Une chose était sûre, il avait habilement détourné les instructions qu'il avait reçues. Les ordres originaux étaient simplement de rendre publique l'existence des quadruples morts. À partir de là, Fogg avait imaginé d'y ajouter des messages qui auraient pour objectif de fournir à Théberge des renseignements intéressants, dans l'espoir que ça le pousse à communiquer avec l'Institut. Puis de poursuivre l'entreprise par l'intermédiaire des enveloppes jaunes.

Avant d'expédier ce troisième message, Skinner avait hésité. Fogg profitait de l'occasion pour nuire sérieusement à « ces messieurs ». Mine de rien, il balançait à l'Institut le nom d'une de leurs principales collaboratrices...

Skinner imaginait la réaction de Jessyca Hunter, si elle avait été avertie des manœuvres de Fogg. Elle y aurait vu l'occasion de le détruire définitivement aux yeux des commanditaires du Consortium. Mais Skinner n'avait pas encore pris sa décision. Il ne savait pas qui il trahirait. Serait-ce Fogg, qui lui avait demandé de se rapprocher de madame Hunter et de

l'amener à croire qu'il était prêt à basculer dans son camp ? Serait-ce Jessyca Hunter, qui lui avait laissé entendre qu'elle comptait sur lui pour régler le « problème Fogg » ? Que ce serait son billet d'entrée pour faire partie des véritables maîtres du Consortium...

Avant de choisir son camp une fois pour toute, Skinner voulait continuer à observer les deux groupes.

CNN, 9h45

... LES ACTES DE VIOLENCE SE MULTIPLIENT CONTRE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE. MALGRÉ LES APPELS AU CALME DES AUTORITÉS ET LES GESTES DES PAYS ARABES EN FAVEUR DES VICTIMES DES EXTRÉMISTES, PLUSIEURS MOSQUÉES ET ÉCOLES CORANIQUES ONT ÉTÉ VICTIMES DE VANDALISME AU COURS DE LA NUIT.

LES AMBASSADES OCCIDENTALES DANS LES PAYS ARABES ONT POUR LEUR PART AUGMENTÉ LEUR NIVEAU D'ALERTE PAR CRAINTE DE REPRÉSAILLES DE LA POPULATION LOCALE EN RÉPONSE AUX ÉVÉNEMENTS SURVENUS DANS LES CAPITALES EUROPÉENNES. À LONDRES, DANS LE QUARTIER ATTENANT À LA MOSQUÉE DE FINSBURY PARK...

Bruxelles, 15h47

Maxime Jacobs avait cessé de lutter. Son combat était terminé. Une dernière pellicule de polythène avait rapidement scellé son sort. Une pellicule où il n'y avait qu'un trou minuscule. Trop petit pour qu'il puisse aspirer suffisamment d'air pour survivre.

Le directeur des unités spéciales, Klaas Boogman, ouvrit la porte arrière de la fourgonnette et constata que le corps avait exactement la même apparence que sur la vidéo.

L'agonie de Jacobs avait été retransmise sur Internet pendant une heure vingt-trois minutes : trente-quatre minutes pour l'agonie proprement dite, puis quarante-neuf minutes d'image fixe montrant le défunt en plan américain. La diffusion avait ensuite été interrompue à la suite d'une intervention des policiers auprès du promoteur du site.

Des recherches avaient été lancées, mais elles avaient été brèves : les responsables de l'enlèvement avaient eux-mêmes averti les médias de l'endroit où se trouvait le corps de Jacobs.

Boogman referma la porte de la fourgonnette. Pas question qu'on vienne perturber la scène du crime avant l'arrivée de l'équipe technique. Ce serait un cas à haute visibilité. Non seulement le meurtre avait-il été diffusé en direct sur Internet, mais il avait eu lieu à deux pas d'une des principales institutions européennes.

Dès la réception du message, un cordon de protection avait été installé

autour du siège de la Commission européenne. C'était probablement inutile. La fourgonnette avait simplement été garée devant l'édifice à cause de la valeur symbolique de l'endroit ; pour bien montrer que le message s'adressait à toute l'Europe. Mais le travail du policier serait évalué à la quantité de mesures qu'il aurait prises. Et à la vitesse à laquelle il les aurait prises.

Le dispositif de sécurité était impressionnant. Booghsman avait même fait protéger chacune des ambassades de la ville. Personne ne pourrait reprocher à la Belgique de ne pas prendre la menace au sérieux.

À l'intérieur de la fourgonnette, Maxime Jacobs avait lutté jusqu'à la fin. Jusqu'à ce qu'il soit trop faible pour extraire un filet d'air à travers l'ouverture. Il avait mis du temps à mourir. Du temps pendant lequel des dizaines de personnes étaient passées à proximité de la fourgonnette. On avait même un enregistrement vidéo qui montrait le conducteur du véhicule. Il avait été pris par une des nombreuses caméras de surveillance qui protégeaient les lieux publics de la ville. Il y avait de fortes chances que ce soit lui qui ait collé la dernière pellicule de polythène sur la bouche de Jacobs.

Normalement, Booghsman aurait accueilli l'information comme une bonne nouvelle. Mais il y avait un problème : l'image captée par la caméra était celle de l'homme sur lequel les différents partis politiques de Belgique venaient finalement de s'entendre. C'était à lui qu'ils avaient décidé de confier la fonction de premier ministre : Arno de Jonghe... En un sens, c'était pire que s'il avait été la victime de l'attentat.

Ce que Booghsman ne savait pas encore, c'était que sept autres personnes, dans sept autres pays, étaient mortes de la même façon que Jacobs. À peu près à la même heure. Seule leur résistance avait fait fluctuer la durée de leur agonie et varier le moment de leur décès.

CNN, 9h50

... A ANNONCÉ LA MORT DE GUILLAUME LACERTE, UN BIOLOGISTE MOLÉCULAIRE CONNU POUR SON OPPOSITION À L'UTILISATION DES OGM. L'ATTENTAT A ÉTÉ REVENDIQUÉ PAR LE GROUPE « LES HUMAINS D'ABORD ». LE GROUPE PROMET DE COMBATTRE TOUS CEUX QUI VEULENT EMPÊCHER L'HUMANITÉ DE RÉGLER LE PROBLÈME DE LA FAIM EN S'OPPOSANT AU PROGRÈS SCIENTIFIQUE...

Fort Meade, 9h52

Tate reposa son café devant lui. Son regard s'attarda un instant sur la rangée d'*aliens* gris-bleu qui ceinturaient la tasse. Ils étaient surplombés des mots « AREA 51 » en gros caractères.

Tant que les gens croiraient que les secrets les plus importants du gouvernement concernaient les extraterrestres, ils s'intéresseraient moins aux dossiers les plus susceptibles de nourrir leur animosité envers les services de

renseignements : le fichage électronique des individus, la surveillance des déplacements, l'écoute électronique... Bref, tout ce qui constituait le pain et le beurre de la NSA.

Tate revint aux deux feuilles qui faisaient le bilan des événements de la nuit et les relut avec attention. En tout, vingt-deux actes majeurs de vandalisme avaient eu lieu : quatorze contre des mosquées, cinq contre des écoles coraniques, deux contre des leaders religieux musulmans. Le dernier avait été perpétré contre une famille qui avait pour unique tort, semblait-il, d'être la seule famille musulmane de son quartier.

L'effet cumulé des attaques terroristes commençait à miner la confiance des gens envers les forces de l'ordre. Ils seraient de plus en plus nombreux à conclure qu'il fallait prendre eux-mêmes les choses en main.

Et puis, il y avait cette série de crimes présentés en direct sur Internet. Six hommes, dans six pays, emballés dans du polythène et morts par suffocation. Les six enregistrements vidéo avaient été mis en ligne pratiquement à la même heure.

Tate referma le dossier avec exaspération et démarra l'extrait vidéo que l'on venait de lui faire parvenir sur le réseau interne de l'agence. Le message inaugural d'un nouveau groupe terroriste : les Enfants de la Tempête. C'était logique : après la terre brûlée et le déluge, la tempête...

Ensuite, ce serait quoi ? Les volcans ? Les pluies de météorites ?... Et pourquoi pas différentes formes de pollution ? Les enfants du smog ? Les enfants des décibels ?... Si ça continuait comme ça, le Président n'attendrait même pas la réunion pour livrer la NSA sur un plateau à Paige !

Superposé en semi-transparence à un spectacle de tempête, un visage d'enfant récitait un texte en s'efforçant d'utiliser les intonations les plus aptes à respecter le contenu.

À quoi bon respirer ? De toute façon, l'air est irrespirable. Le capitalisme a tout empoisonné. Jusqu'à l'air que nous respirons. C'est une idéologie invisible qui nous enserme, nous étouffe, nous asphyxie. Les multinationales sont l'ennemi le plus visible. Elles polluent l'atmosphère. Elles produisent des déchets toxiques et les rejettent dans l'environnement. Mais elles ne pourraient pas le faire sans la complicité des millions de consommateurs. Sans la complicité de ceux qui achètent leurs produits. Ce sont eux qui en demandent toujours plus. Eux qui exigent de payer toujours moins... Même si ça veut dire polluer toujours plus. Investir toujours moins dans la protection de l'environnement.

Les Enfants de la Tempête n'ont pas choisi le monde qu'on leur laisse. Ils n'ont pas choisi de vivre dans un monde pollué. Mais ils ont le choix de ce qu'ils veulent faire de ce monde... Ou bien on le subit, ou bien on essaie de le changer. Et, pour le changer, il faut changer les Occidentaux. Les rééduquer.

L'ennemi de la planète, c'est l'Occidental moyen. Monsieur Toulemonde. Par conséquent, nos prochaines cibles seront l'Américain moyen, l'Européen moyen. Autrement dit, le pollueur moyen... Nous allons faire des exemples. Il faut que les gens comprennent qu'ils sont responsables de ce qu'ils consomment. Que leur consommation en fait des amis ou des ennemis de la planète. Des amis ou des ennemis de la vie. Des amis ou des ennemis de la survie de l'humanité.

Nous sommes les Enfants de la tempête occidentale qui ravage Gaïa. Nous allons combattre la tempête par la tempête. Nous allons asphyxier ceux qui asphyxient la planète. Nous allons détruire ceux qui la détruisent.

Tate regarda un instant encore l'image de tempête qui avait servi de décor au message, puis il arrêta l'appareil.

C'était clair. Il était impossible de ne pas établir un lien entre le message et les six vidéos mises en ligne. Six victimes mortes par asphyxie. Mais ce qui inquiétait le plus Tate, c'était que les victimes n'avaient à première vue rien en commun... Si les terroristes se mettaient à cibler des gens au hasard, comme le laissait entendre leur message, ça deviendrait ingérable. Les groupes de défense se mettraient à proliférer à la grandeur du pays. Il n'y aurait pas moyen de contrôler ça. Ce n'était qu'une question de temps avant que des représailles aient lieu. Puis des contre-représailles... Inévitablement, il y aurait des victimes innocentes. Des erreurs. Des attaques pour venger les erreurs... D'autres victimes innocentes... Un beau bordel, quoi !

Au fond, ce serait presque une bonne idée d'abandonner toute la responsabilité de la gestion de la crise à Paige. C'était la façon la plus sûre d'avoir sa peau.

Puis l'esprit de Tate revint au message des Enfants de la Tempête.

Il avait de la difficulté à croire que c'était par hasard que cet attentat terroriste survenait vingt-quatre heures à peine après les attentats islamistes. Les écoterroristes essayaient-ils de profiter du choc provoqué par les islamistes ? À moins qu'il s'agisse d'un groupe d'écoterroristes manipulé en sous-main par les islamistes pour détourner l'attention tout en accentuant la pression ?

Les deux hypothèses lui semblaient invraisemblables.

D'un autre côté, Tate ne croyait pas aux coïncidences. Surtout pas aux coïncidences à répétition. La thèse de Blunt sur l'existence d'un lien entre les deux formes de terrorisme paraissait de plus en plus crédible. Par contre, Tate ne saisissait pas la nature de ce lien. Ou, plutôt, il ne voyait pas qui manipulait qui.

Il but le peu de café qu'il lui restait et regarda une fois encore les extraterrestres dessinés sur la tasse. Il regrettait presque que tout ne soit pas le résultat d'un complot extraterrestre : ce serait tellement plus simple !

Il se dit ensuite qu'il allait appeler Blunt. Mais, auparavant, il voulait jeter un coup d'œil aux recherches que ce dernier avait effectuées dans les banques de données de l'agence. Ça lui donnerait une idée de ce sur quoi il travaillait.

Londres, 15h02

Larsen Windfield entra dans l'hôtel, traversa le hall d'entrée et se rendit directement à l'ascenseur. De la main gauche, il tenait un attaché-case noir plutôt mince.

Il sortit de l'ascenseur au quatorzième étage, tourna à droite dans le corridor, déposa l'attaché-case en passant devant la chambre 1411 et se rendit jusqu'à la cage de l'escalier de secours.

Avant d'y pénétrer, il prit son BlackBerry, sélectionna un numéro, lança l'appel et attendit quelques secondes en regardant l'attaché-case devant la porte. Quand la porte s'ouvrit, il entra dans la cage d'escalier sans prendre le temps de s'assurer que l'occupant de la chambre avait effectivement récupéré la mallette.

Il remit le BlackBerry à sa ceinture et emprunta l'escalier qui descendait. Il sortit de la cage d'escalier au onzième étage, redescendit au rez-de-chaussée par l'ascenseur et quitta l'hôtel.

Reuters, 10h07

... HUIT CADRES INTERMÉDIAIRES ET SUPÉRIEURS D'ENTREPRISES EUROPÉENNES ET AMÉRICAINES RÉPUTÉES POUR LEUR MAUVAIS DOSSIER EN MATIÈRE DE POLLUTION ATMOSPHÉRIQUE. DES ENREGISTREMENTS VIDÉO DE L'AGONIE DES HUIT HOMMES ONT ÉTÉ MIS EN LIGNE ET TÉLÉCHARGÉS PLUSIEURS MILLIERS DE FOIS AVANT D'ÊTRE RETIRÉS. ILS ONT ENSUITE RÉAPPARU SUR DIFFÉRENTS SITES D'ACTIVISTES ENVIRONNEMENTAUX. À LA SUITE DE CES ATTENTATS, LA VALEUR EN BOURSE DES ENTREPRISES...

Londres, 15h08

Dans la chambre 1411, Royston Burke avait appliqué à la lettre les instructions qu'on lui avait données. Il avait d'abord ouvert l'attaché-case. Constatant qu'il était vide, il l'avait refermé : ses instructions n'étaient pas modifiées. Dans le cas contraire, il y aurait simplement eu un carton noir. Il aurait alors nettoyé son ordinateur portable, refermé l'attaché-case et il serait parti en le laissant dans la chambre : celui-ci se serait retrouvé au service des objets perdus de l'hôtel, ce qui était une façon simple de le retirer de la circulation.

Burke examina l'attaché-case sur la table pour trouver son numéro de série, qui était gravé sur une petite plaque dorée.

Satisfait, il déposa l'attaché-case sur la table de travail, à côté de son

ordinateur portable. Il ouvrit le navigateur, se rendit sur le site d'une banque et utilisa le numéro de série – une fois à l'endroit, comme identifiant, et une fois à l'envers, comme mot de passe – pour accéder à un compte bancaire. Il activa ensuite un transfert de fonds programmé à l'avance, quitta le site de la banque et appuya de façon prolongée sur le bouton de mise en marche. Cela eut pour effet de lancer un programme d'effacement de l'espace disque protégé à partir duquel il avait travaillé.

Onze minutes plus tard, il quittait la chambre, n'emportant avec lui que l'ordinateur portable dans un sac de transport.

Toutes ces mesures de sécurité lui paraissaient inutilement compliquées, mais le client payait bien. Même plus que bien.

Venise, 16h21

La décision de Chamane de faire appel à ses « collègues » rendait Blunt mal à l'aise. Même si aucun des deux experts n'aurait accès au site de l'Institut. Et même s'ils ne connaîtraient jamais son existence.

Mais bon... Si Chamane affirmait qu'il ne pouvait pas tout faire tout seul...

Après avoir consulté Dominique, Blunt avait autorisé le budget spécial pour les payer. Le montant l'avait fait sourciller, mais Chamane avait eu un argument imparable : « C'est les meilleurs, *man*. »

Parfois, Blunt se demandait si le monde informatique dans lequel se mouvait Chamane ne lui cachait pas entièrement le monde réel. Puis il songea que ce monde jouait probablement dans la vie de Chamane un rôle semblable à celui que le go jouait dans la sienne. Les deux y passaient plusieurs heures par jour : Chamane avait ses U-Bots et lui ses adversaires de go, qu'il rencontrait uniquement sur Internet. Deux univers virtuels...

Quand on considérait la prolifération de la violence dans la société, c'était peut-être la solution : rencontrer les autres uniquement dans un monde virtuel... Puis il pensa à Kathy. À Geneviève... Était-ce là la forme à venir de la société ? Une vie privée en mode réel, avec un minimum de personnes, et une vie sociale en mode virtuel ?... Si on permettait à tous les extrémistes religieux, écologistes ou autres d'expérimenter leurs lubies dans des univers virtuels, peut-être cesseraient-ils de prendre la planète réelle comme terrain de jeu ?... À moins que ce soit le contraire ? À moins que leurs expérimentations virtuelles aient pour effet de les désensibiliser, de leur faire perdre la conscience du caractère irrévocable et tragique des effets de leurs lubies, lorsqu'on les appliquait dans le monde réel ?

Il déposa sa tasse d'espresso à peu près vide sur la table et se leva. Il fallait qu'il fasse la tournée de l'actualité pour voir quelles étaient les suites des derniers attentats. Mais avant, il se permettrait une demi-heure d'évasion dans l'univers confortablement quadrillé des pierres noires et blanches du jeu de go.

Au moment où il allait s'asseoir devant le goban installé face à la fenêtre

panoramique, il entendit le signal d'avertissement en provenance de l'ordinateur portable.

Tate !

— Alors, c'est quoi le *prime mover*, aujourd'hui ? ironisa Blunt en répondant. Encore les islamistes ?

— Le *prime mover*, c'est toujours la même chose : empêcher la *fucking shit* de se précipiter dans le *fucking fan* !

À l'écran, le visage de Tate affichait une impatience qui soulignait amplement à quel point il estimait la situation critique.

— Si tu étais plus précis ? demanda Blunt.

— Les militaires continuent de déconner. Ils ont le vent dans les voiles. Même Kyle doit faire semblant d'être d'accord avec eux et les laisser imposer leur ligne.

— Ils pensent toujours que la Chine est derrière les attentats ?

— Ils sont sûrs qu'ils utilisent les terroristes comme on a utilisé les moudjahidines contre les Russes en Afghanistan. Ils le disent presque ouvertement. Ils ont publié plusieurs analyses sur des blogues ultra-conservateurs pour que ça filtre dans les médias. Levitt Media va sûrement les reprendre.

— Les Chinois n'ont pas intérêt à armer les islamistes. Pas avec ce qui se passe avec les Ouïghours !

— Ils parlent surtout des attentats écoterroristes.

— C'est encore plus ridicule. Les Chinois sont parmi les premières victimes de la famine.

— Leur théorie, c'est que la Chine veut précipiter une catastrophe planétaire : dans un monde dévasté, ils vont pouvoir compter sur la supériorité du nombre pour s'imposer. Une sorte de revanche pour des siècles d'humiliation... Selon les militaires, le déclencheur, c'est quand on leur a fait perdre la face pendant les Olympiques.

— C'est une théorie qu'ils radotent depuis des années. Je ne peux pas croire que le Président achète ça !

— Pas vraiment. Mais il peut quand même être forcé d'autoriser des représailles. Pour éviter de paraître faible. Surtout que la Chine a des pratiques commerciales assez colonialistes merci en Afrique. Ça pourrait lui donner l'image de défendre les Noirs de toute la planète !

— Le Congrès ne laissera jamais passer ça.

— Il y a beaucoup de lobbying. Et beaucoup d'argent. Les huit dernières victimes sont toutes des employés de multinationales. Il y a beaucoup de pression pour que le gouvernement fasse quelque chose. Les militaires utilisent le momentum. Ils ont mis sur pied un nouveau groupe de lobby. Leur plan, c'est d'y aller petit à petit, de forcer le pays à mettre le doigt dans l'engrenage. Ensuite, il suffit qu'il y ait une bavure de l'autre côté, puis des représailles, puis des représailles contre les représailles. On risque de se retrouver avec une réédition du conflit palestinien à la grandeur de la planète !

— De quel lobby tu parles ?

— Un nouveau groupe. Americans for Peace and Justice. Ça se présente comme un groupe de réflexion au-delà des partis. On y trouve plusieurs conseillers des anciens présidents républicains.

— Tu penses qu'ils iraient jusqu'à provoquer un conflit mondial ?

— Ils répètent sur toutes les tribunes que le conflit est déjà commencé. Qu'on est les seuls à ne pas s'en être rendu compte ! Chaque attentat terroriste renforce leur position... Leur thèse, c'est qu'il s'agit d'une attaque déguisée contre les États-Unis.

— C'est ridicule.

— Je le sais. Même l'Iran ne se lancerait jamais dans ce genre de folie-là !

— Par contre, si ce n'était pas un pays...

— Encore ton fameux Consortium ?

— Non, pas le Consortium.

Un mélange de curiosité et de méfiance s'infiltra dans la voix de Tate.

— Est-ce que c'est la raison pour laquelle tu t'intéresses autant à HomniFood ?

— Entre autres.

— En tout cas, je te conseille de profiter des ressources de la NSA pendant que tu le peux encore.

— Tu veux couper mon accès ?

— Non, mais si tous les services de surveillance passent sous la coupe du Homeland Security et de Paige...

Londres, 15h39

Sam se dirigea vers la réception de l'hôtel et demanda à parler au responsable de la sécurité.

— Il sera ici demain matin à huit heures.

— J'ai besoin de lui parler immédiatement.

Sam vit le préposé se raidir.

— Si c'est urgent, je peux vous aider.

— Non, vous ne pouvez pas m'aider. Et je sais que Walter demeure à l'hôtel. Dites-lui simplement que c'est Sam.

— Bien, monsieur. Si vous voulez m'attendre.

Même s'il était fortement contrarié, il n'osait pas envoyer carrément promener Sam.

Neuf minutes plus tard, Walter Stone s'avavançait vers Sam avec un large sourire.

— Content de te voir, dit-il, la main tendue. Toujours au service des intérêts supérieurs de la nation ?

— De l'humanité, corrigea Sam en lui serrant la main.

— C'est ce que je disais... Tout le monde sait que l'humanité s'arrête aux frontières de l'Empire. Tu veux un verre ?

— On peut le prendre dans un endroit tranquille ?

— Sûr !

Quelques instants plus tard, dans le bureau de Stone, ils examinaient les bandes vidéo des caméras de sécurité. On pouvait y voir un homme déposer un attaché-case devant la chambre 1411, poursuivre son chemin, attendre quelques secondes dans la porte de l'escalier de secours, puis descendre au onzième, emprunter l'ascenseur, sortir au rez-de-chaussée, sortir de l'hôtel et prendre un taxi.

— C'est qui ? demanda Stone.

Sam jugea inutile de préciser que l'homme qu'il suivait avait un avion enregistré au nom de Larsen Windfield. Que ce n'était peut-être pas son vrai nom. Et qu'il était préférable que ce nom ne circule pas dans le milieu.

— C'est ce que j'aimerais savoir, dit-il. Ça et le nom du type qui est dans la chambre 1411.

Stone consulta son ordinateur.

— Royston Burke. Il est parti.

— C'est lui qui a payé la chambre ?

Stone se tourna vers l'ordinateur.

— La chambre a été réservée il y a un mois, dit-il. Par une compagnie dont le siège social est aux Bahamas. Paiement à l'avance. HomniPharm.

Sam réfléchit un instant et décida de ne pas poursuivre.

— Tu peux me faire une copie de tout ça ?

— Sûr... Tu veux visiter la chambre ?

— J'allais te le demander.

Fox News Channel, 10h44

... DANS UNE DE SES RARES ENTREVUES, PAUL WOLFOWITZ A STIGMATISÉ LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU PRÉSIDENT COMME « NAÏVE ET FAISANT LE JEU DE TOUS LES EXTRÉMISMES ». DISANT COMPRENDRE LA BONNE VOLONTÉ DONT ELLE S'INSPIRE, IL MET EN GARDE LA PRÉSENTE ADMINISTRATION CONTRE LE DANGER DE SUPPOSER QUE SES ADVERSAIRES RESPECTENT LES MÊMES PRINCIPES QUE LUI. « QUAND LES EMPIRES SE METTENT AU "DIALOGUE", A DÉCLARÉ L'ANCIEN CONSEILLER PRÉSIDENTIEL, TOUT LE MONDE INTERPRÈTE CELA COMME UN SIGNE DE FAIBLESSE. LA FIN N'EST JAMAIS BIEN LOIN »...

Lévis, 10h56

Dominique relut le texte affiché sur l'écran de son portable avec un certain découragement.

Il faut faire sauter dix mosquées chaque fois qu'ils touchent à une de nos églises. Il faut raser dix de leurs écoles coraniques chaque fois qu'ils touchent à une de nos universités. Ce sont des barbares qui ne respectent que la force. Et s'ils ne comprennent pas, on a seulement à

bombarder La Mecque !

Depuis la veille, sur tous les sites néo-nazis et d'extrême droite, les appels à la vengeance s'étaient radicalisés. En Allemagne, aux Pays-Bas, mais aussi aux États-Unis, en Suède, en Australie... Et le plus troublant, c'était la similitude des textes. Comme s'il y avait une concertation entre les groupes pour véhiculer le même message.

Dominique savait qu'il était futile d'y chercher une conspiration : tous ces groupes se lisaient les uns les autres, s'empruntaient des idées et des phrases-chocs, se commentaient, se paraphrasaient, chacun cherchant à aller plus loin, à être plus radical, pour gagner la bataille du prestige... Il en résultait une sorte de discours collectif sans origine identifiable, mais qui jouait un rôle de référence idéologique remarquablement contraignant pour une grande partie des groupes et de leurs membres ou sympathisants. Comme une orthodoxie sans autorité supérieure pour la garantir, mais d'autant plus contraignante qu'elle était supportée par le regard de chacun.

Dominique leva les yeux de son ordinateur portable et fit un signe à la serveuse, derrière le comptoir.

— Un autre café au lait, dit-elle.

Pendant la matinée, le café attendant à l'épicerie de l'avenue Bégin était peu fréquenté. C'était un bon compromis.

Théoriquement, elle n'aurait pas dû sortir de la maison de sûreté. Mais, depuis la mort de Kim, elle supportait de plus en plus mal l'enfermement. Elle avait besoin de contacts avec les gens. Pour compenser, sans doute. Elle n'avait pas nécessairement besoin de leur parler ni d'avoir des rapports personnels avec eux. Mais de savoir qu'ils existaient. De sentir leur présence. C'était précisément ce que lui fournissait la clientèle du café sans l'exposer à une trop grande visibilité publique.

Il y avait les habitués, par petits groupes irréguliers, qui se succédaient tout au long de l'avant-midi. Il y avait aussi les touristes, attirés par la publicité et la réputation du magasin de glaces, de l'autre côté de la rue... Il y avait le roulement du personnel, composé en partie d'étudiantes qui se refaisaient financièrement entre un voyage et une session d'étude.

Bien sûr, ce n'était pas le Palace. Elle n'avait ici personne à sauver, personne à aider. Pas de client violent ou désespéré à raisonner. Pas de *pimp* avec qui négocier un arrangement... Mais c'étaient quand même des gens. Et ça faisait une agréable diversion à son isolement.

Quand son café fut arrivé, elle releva l'écran de son portable et poursuivit son inventaire. Après les sites néo-nazis, elle s'intéressa à ce qu'on disait sur les différents groupes terroristes.

À la table en biais avec la sienne, trois hommes discutaient des rapports entre la Chine et le Tibet. L'un d'eux fulminait contre les Chinois.

— T'as vu ? Ils ont mis l'attentat de Shanghai sur le dos du dalaï-lama ! Il aurait envoyé une cellule terroriste éliminer des membres du Parti !... Chaque fois qu'il arrive quelque chose, ils disent que c'est la faute des Tibétains et du

dalaï-lama... Ils *brainwashent* leur population !

Pour Dominique, l'attentat de Shanghai avait une signification que les trois hommes ne pouvaient pas soupçonner : cela voulait dire que Hurt avait réussi. Qu'il avait éliminé le noyau d'hommes politiques et de trafiquants qui étaient sur le point de relancer Meat Shop.

En un sens, c'était une bonne nouvelle. Mais cela signifiait également que Hurt ne tarderait pas à se manifester.

Dominique n'était pas du tout certaine d'être en mesure de contrôler ses initiatives. Elle ne savait même pas de quelle manière il réagirait quand il apprendrait que c'était elle qui coordonnait maintenant les activités de l'Institut.

À la table près de la sienne, la discussion, toujours aussi animée, avait bifurqué sur les champignons.

— Les guides anciens donnaient comme comestibles beaucoup de champignons qui sont maintenant vus comme risqués. T'as juste à prendre...

Dominique sourit. Était-ce à cela que servaient les « intérêts » des gens ? À les distraire, à accaparer leur attention pour leur éviter de faire face aux problèmes les plus inquiétants de l'humanité ? À leur permettre de tout aborder, à la limite, mais sous la forme de sujets de conversation, sans que rien ne soit exigé d'eux ?

Puis elle songea à son expérience au Palace. Est-ce que tout son travail, tous ses efforts pour sauver des vies individuelles, est-ce que le fait d'avoir réussi à plusieurs reprises à réhabiliter des filles victimes du milieu, est-ce que tout cela ne servait pas à la même chose ? Est-ce que cela ne lui servait pas, à elle aussi, à se masquer l'ampleur des problèmes qu'affrontait l'humanité ? Avec, en prime, la bonne conscience que lui apportait le fait d'avoir effectivement réussi à sauver des vies ?...

Décidément, la solitude lui pesait. Il suffisait de quelques jours pour que son esprit retombe dans les ruminations noires de son adolescence. Elle croyait pourtant les avoir laissées derrière elle pour de bon... Et Bamboo Joe qui continuait de lui assurer qu'elle pouvait très bien se débrouiller sans lui ! Que seul le jardin requérait sa présence !

— Si vous avez vraiment besoin de moi, je serai là, lui avait-il dit après le départ de F.

Puis il avait disparu.

Elle entra « Les Enfants de la Tempête » dans Google. Le moteur de recherche afficha les cinquante premiers des cent trente-sept mille huit cent quarante-six résultats trouvés... Dire qu'il y avait à peine quelques heures que le groupe s'était manifesté !

HEX-Radio, 11h37

... DÉVOILE AUJOURD'HUI LE PREMIER MEMBRE DU RÉSEAU THÉBERGE. C'EST UNE ANCIENNE PRÉSIDENTE DE LA CAISSE DE DÉPÔT. VOUS SAVIEZ ÇA, VOUS AUTRES, QUE LUCIE TELLIER

SOUPAIT RÉGULIÈREMENT CHEZ THÉBERGE ?... REMARQUEZ, TOUT LE MONDE A LE DROIT DE VOIR QUI IL VEUT, DE MANGER CHEZ QUI IL VEUT. MAIS C'EST QUAND MÊME ÉTRANGE... IL PARAÎT QUE ÇA REMONTE À UNE DIZAINE D'ANNÉES. À L'ÉPOQUE, LE NÉCROPHILE AVAIT ENQUÊTÉ SUR UNE HISTOIRE DE DÉTOURNEMENT D'ARGENT À LA CAISSE. UN GENRE DE NORBOURG AVANT LE TEMPS ! DEPUIS CE TEMPS-LÀ, LA PRÉSIDENTE VA MANGER CHEZ THÉBERGE... ON PEUT SE DEMANDER CE QUI S'EST PASSÉ POUR QU'ILS FASSENT TOUT D'UN COUP COPAIN-COPAIN. EST-CE QU'IL Y A DES CHOSES QUI ONT ÉTÉ BALAYÉES EN DESSOUS DU TAPIS ? EST-CE QU'IL Y A DES AFFAIRES QU'ON AURAIT DÛ SAVOIR ET QU'ON NOUS A PAS DITES ?... ET LÀ, GONZAGUE QUI DISPARAÎT... ON SE DEMANDE OÙ L'EX-PRÉSIDENTE VA ALLER SOUPER... MAIS JE SUIS PAS INQUIET POUR ELLE. CE MONDE-LÀ, QUAND ÇA LAISSE UNE JOB, D'HABITUDE, ÇA PART AVEC PAS MAL DE *cash* !

Londres, 16h07

Dans la chambre de Royston Burke, il n'y avait aucune trace d'occupation, à l'exception d'un verre inutilisé sur la table et d'une valise qui s'avéra être vide.

Une autre piste qui se terminait en cul-de-sac.

Sam récupéra quand même l'attaché-case. À son rapport à Dominique, il joindrait une description détaillée et un examen vidéo de la valise. Peut-être quelqu'un y trouverait-il un indice...

Puis il redescendit au bar avec Stone. Il ne pouvait pas décemment partir sans lui proposer à son tour un verre.

Stone était demeuré debout à l'une des extrémités du bar. Sam avait pris le dernier siège.

— Je m'attendais à voir une équipe technique débarquer dans la chambre, fit Stone.

— J'ai tout ce qu'il me faut avec la vidéo.

— Si je les aperçois de nouveau, un ou l'autre, je te fais signe.

— Je compte sur toi.

Sam lui tendit une carte de visite sur laquelle il y avait seulement trois lettres, SAM, et un numéro de téléphone.

Stone retourna la carte pour voir s'il y avait d'autres informations au verso.

— *Keep it simple*, murmura Sam en souriant.

Stone releva la tête et le regarda s'éloigner.

Paris, 17h24

Tout en jetant un regard distrait aux informations qui défilaient au bas de

l'écran, Poitras passait en revue le rendement des multiples compagnies que gérait Némésis Group Investors, le holding qu'il avait mis sur pied pour gérer l'argent de la Fondation.

Blunt n'avait guère apprécié le nom : il lui avait suggéré de le changer pour quelque chose de moins voyant, dont la connotation serait moins négative. Poitras avait refusé. Le nom ne signifiait pas d'abord la vengeance, comme le suggérait l'acception populaire, sauf par extension : le sens du terme grec concernait le rétablissement de la justice – ce qui était précisément le but de la Fondation. En guise de compromis, il avait accepté qu'il n'y ait que les trois initiales, NGI, sur les rares documents publics où le nom de la compagnie serait mentionné.

Ce que Poitras n'avait pas dit, parce qu'il n'en était pas vraiment conscient à l'époque, c'était que la mort de sa femme et de ses enfants n'était pas étrangère à son choix. Que la vengeance faisait effectivement partie de ses motivations.

Contrairement aux appréhensions de Blunt, Némésis n'avait jamais attiré l'attention du public. La pyramide de sociétés-écrans derrière lesquelles se cachait le holding avait tenu bon. La police financière d'aucun pays n'avait effectué les recoupements nécessaires pour l'identifier.

D'un point de vue financier, c'était également une réussite. Les milliards initiaux s'étaient multipliés. Les profits dépassaient largement ce que la Fondation pouvait utiliser sans courir le risque de révéler son existence.

Avec la crise alimentaire, l'augmentation du prix de l'énergie et la multiplication des attentats terroristes, le monde était en train de changer de façon dramatique. Les actions ponctuelles de la Fondation avaient un effet de plus en plus négligeable. Il aurait fallu des interventions plus massives. Beaucoup plus massives. Mais alors, il deviendrait plus difficile de ne pas attirer l'attention sur ses activités. Et sur les entreprises qui les finançaient.

La situation était ironique : c'était l'extrême succès de Némésis qui créait des problèmes. Des problèmes pour lui, Poitras, dans la mesure où il fallait un réseau de plus en plus développé de compagnies-écrans pour dissimuler la présence de Némésis. Et des problèmes pour les membres de la Fondation, qui ne savaient pas comment dépenser de manière discrète tout cet argent. Ni s'il était acceptable de continuer à gagner autant d'argent dans le contexte de famine et d'épidémies qui sévissait.

Et puis, il y avait cette nouvelle Alliance mondiale pour l'Émergence. Ramenée à sa plus simple expression, il s'agissait d'un cartel d'entreprises qui avaient la bénédiction des pays les plus riches pour faire ce qu'elles voulaient à l'échelle de la planète... D'après ce qu'il avait appris des pratiques d'HomniFood, le cartel ne serait pas tendre pour les organisations susceptibles de contrarier ses projets. Tôt ou tard, il faudrait que la Fondation se penche sur le problème. Et le plus tôt serait le mieux.

Une information attira subitement son regard.

... Salt Lake City. Quinze victimes retrouvées mortes au vingt-troisième étage d'un édifice à logements. Des rumeurs d'attentat. Aucune trace

de violence sur les corps. La police ne peut avancer d'hypothèse sur...

Qui était-ce, cette fois ? se demanda Poitras avec exaspération. Des islamistes ? Des écoterroristes ? Un nouveau groupe qui avait décidé de se joindre au mouvement ?

LCN, 12h05

... DES MENACES DE MORT CONTRE LES DIRIGEANTS DE CINQ ENTREPRISES CANADIENNES PARMI CELLES JUGÉES LES PLUS NUISIBLES EN MATIÈRE DE POLLUTION ATMOSPHÉRIQUE. ON Y RETROUVE TROIS SOCIÉTÉS MINIÈRES ET DEUX PÉTROLIÈRES. CURIEUSEMENT, AUCUNE DEMANDE N'A ÉTÉ FAITE EN ÉCHANGE DE LA RÉVOCATION DES CONDAMNATIONS...

Montréal, 12h18

Le directeur Crépeau regarda le corps, regarda Pamphyle, regarda de nouveau le corps.

— Pas de traces de violence ? demanda-t-il.

— Pas à première vue.

— C'est peut-être une mort naturelle, fit Crépeau sans y croire.

Pamphyle se contenta de jeter un coup d'œil au message qui était fixé avec du ruban adhésif sur la chemise de la victime, puis de regarder Crépeau.

Sur la feuille quadrillée, on pouvait lire :

L'humanité met une pression intolérable sur les écosystèmes. Voici ce qui arrive quand la pression n'est pas adéquate.

— C'est peut-être une mauvaise blague, fit Pamphyle.

— Peut-être... À ton idée, quel genre de pression peut provoquer une mort naturelle ?

— Une presse hydraulique, répondit Pamphyle, pince-sans-rire.

Puis, plus sérieusement :

— La haute pression, à la longue, c'est mortel. Il a pu faire une crise cardiaque.

— Tu t'occupes personnellement de l'autopsie ?

— Aussitôt que j'ai le temps. On n'a pas encore terminé avec les victimes des HEC.

D'un léger hochement de tête, Crépeau signifia qu'il comprenait.

— Si tu pouvais le faire en priorité, dit-il.

— D'accord.

Crépeau regarda de nouveau longuement le cadavre. Si on lui avait dit qu'il devrait un jour négocier les priorités entre les autopsies... À New York, à Los Angeles, oui. Sans doute. De temps à autre. Mais à Montréal ?...

Il était peut-être temps qu'il fasse comme Thérberge et qu'il prenne sa retraite.

Paris, 20h23

Théberge s'était rendu à pied au Chai de l'Abbaye, le bistro à vin où son ami Gonzague lui avait fixé rendez-vous. Il aurait pu prendre le métro, mais il préférerait marcher. De Montparnasse, où était leur appartement, cela lui avait pris quarante minutes. Il était en avance de plus d'une demi-heure.

Il s'accouda au comptoir, commanda une Météor blonde et se tourna pour regarder la télé. Un journaliste commentait en voix *off* des images d'incendies.

... ONT FAIT DEUX MORTS. PLUS DE QUARANTE PERSONNES ONT ÉTÉ JETÉES À LA RUE. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS, MONSIEUR VINGT-TROIS, A EXHORTÉ LES CHRÉTIENS À NE PAS FAIRE LE JEU DES TERRORISTES. IL A ÉGALEMENT OFFERT D'ACCUEILLIR LES FAMILLES MUSULMANES DANS LES LOCAUX DES ÉGLISES DE LA VILLE, LE TEMPS QU'ELLES SOIENT RELOCALISÉES. POUR SA PART, L'IMAM DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS A SUPPLIÉ LES MUSULMANS DE NE PAS RÉPONDRE À CES VIOLENCES...

Au cours de la nuit, des cocktails Molotov avaient été lancés contre des appartements où vivaient des musulmans. Plusieurs familles se retrouvaient sur le pavé. La Ville leur avait ouvert les portes d'un certain nombre de refuges, mais plusieurs étaient sans papiers et se méfiaient des organisations municipales. D'où l'offre de l'archevêque de Paris.

PAR AILLEURS, L'ATTENTAT CONTRE L'INSTITUT DU MONDE ARABE N'A FAIT AUCUNE VICTIME. SELON LE MAIRE DE PARIS...

— Moi, je dis qu'ils ont une armée secrète, déclara sans préambule l'homme qui venait de prendre place au bar, à côté de Théberge. C'est comme à l'époque de l'OAS.

— Une armée secrète ? fit Théberge. C'est un tantinet excessif, non ?

L'homme le regarda un instant, perplexe, puis son visage s'illumina.

— Vous êtes canadien, vous ! Le « tantinet » m'a bluffé un moment, mais j'ai l'oreille !... J'ai reconnu l'accent !

Il semblait maintenant tout à fait cordial.

— Il y en a plusieurs qui viennent ici, des Canadiens, enchaîna-t-il. Plusieurs... Vous, les Canadiens, vous ne connaissez pas votre chance.

Puis, avant que Théberge ait le temps de lui demander en quoi il était chanceux, l'homme reprit :

— Les grands espaces, les caribous... Pas d'Arabes, pas d'émeutes dans les cités... Pas d'émigrés qui parasitent le système... J'aurais dû émigrer chez vous quand j'étais jeune.

— Vous travaillez dans quel domaine ? demanda Théberge pour ramener la discussion sur un sujet plus neutre.

Il commençait à regretter d'être arrivé aussi à l'avance. Si Gonzague était fidèle à son habitude d'être obsessivement ponctuel, il en avait encore pour une vingtaine de minutes à entretenir cette conversation.

— Informatique. C'est l'avenir, l'informatique...

Puis, sur un ton dégoûté :

— Mais en France, c'est pourri. Sarko était censé arranger ça, mais maintenant qu'il est élu et qu'il a Carla à s'occuper... Vous avez vu ? Il nomme des Noirs et des Arabes partout !... Et on se demande pourquoi tout va mal !

Le barman s'approcha et s'adressa au voisin de Théberge.

— Encore en train de râler, Albert ?

— Je ne râle pas, je constate ! Et constater, ça donne soif.

— Sûr, sûr...

— Au lieu de dire des bêtises, apporte un autre demi à mon ami canadien.

Le barman s'adressa à Théberge.

— Vous venez du Canada ?

— Du Québec, précisa Théberge.

Un sourire éclaira le visage du barman.

— Il est comme le Caribou, dit-il au voisin de Théberge. Le Québec, c'est pas le Canada... Vive le Québec libre !

Il tendit la main à Théberge.

— Moi, c'est Bruno.

— Gonzague Théberge, fit ce dernier en lui serrant la main.

Théberge se demandait dans quel engrenage il était en train de s'enfoncer.

— De quel caribou parlez-vous ?

— J'ai un ami canadien. Tout le monde l'appelle le Caribou. C'est un chasseur. Chaque fois qu'il est à Paris, il arrête prendre un verre et il m'apporte du sirop d'érable.

Puis il ajouta sur un ton complice, avec un signe en direction du voisin de Théberge :

— Faut pas croire que vous êtes obligé de l'écouter. S'il vous ennuie, vous le dites...

— Et tu vas faire quoi ? s'indigna le voisin.

— Je vais cesser de te faire crédit, tiens donc !

— C'est le bouquet !

L'homme se tourna vers Théberge.

— Il divague !... Me faire crédit ?... À moi ?!... Jamais il n'a eu besoin de me faire crédit !

Un serveur entra dans le jeu. S'adressant de façon confidentielle à Théberge, mais assez fort pour être entendu par les autres, il dit :

— Méfiez-vous, il va vous demander de lui prêter de l'argent. Il fait le coup à tous les touristes.

— Faut pas le croire ! répliqua vivement le voisin de Théberge. C'est tous des envieux... C'est des pense-petit.

— Et toi, je suppose que tu penses vaste ! répliqua le barman, qui rigolait de plus en plus.

L'homme vida le reste de sa bière, la déposa sur le comptoir.

— Vous ne me méritez pas, dit-il. Allez, je me tire.

Après son départ, Théberge se concentra sur la télé. Différents politiciens exposaient à tour de rôle les raisons profondes des incidents. Pour certains, c'était l'échec de l'intégration européenne ; pour d'autres, le résultat du laisser-aller dans lequel baignait le pays depuis mai 1968 ; pour d'autres encore, la conséquence inévitable des pratiques coloniales du siècle précédent.

Au moment où Théberge terminait son demi, le barman en posa un autre devant lui.

— C'est la maison qui l'offre, dit-il avant de se pencher vers Théberge et d'ajouter :

— Faut pas vous faire de souci, Albert, il aboie, mais il n'est pas méchant.

— Je n'en doute pas.

— Vous êtes déjà venu ici ?

— Non. Pourquoi ?

— C'est bizarre. Vous me rappelez quelqu'un.

Il y avait peu de clients dans le café. Le barman nettoya le comptoir et vint s'appuyer près de Théberge pour regarder les rares passants de la rue de Buci.

— Les attentats, comment vous pensez que ça va tourner ? demanda Théberge.

Le barman le regarda un moment avant de répondre.

— Honnêtement, je ne sais pas. Jusqu'à maintenant, c'étaient des illuminés ; d'un côté comme de l'autre. Mais maintenant... Ce que disait Albert tout à l'heure, on l'entend de plus en plus. Et de la part de gens pour qui c'est pas seulement pour faire de l'esbroufe.

Puis il ajouta avec un sourire, pour atténuer le sérieux de ce qu'il venait de dire :

— Mais, pour ce que j'en sais, moi...

France 2, 20h37

... MANIFESTATIONS DE VIOLENCE SE POURSUIVENT À TRAVERS L'OCCIDENT. DANS PLUSIEURS PAYS, LES AUTORITÉS ISLAMIKES ONT DÉCRÉTÉ UNE SUSPENSION, POUR LES PROCHAINS JOURS, DE TOUTE ACTIVITÉ RELIGIEUSE PUBLIQUE EN ATTENDANT QUE LA SITUATION SE CALME. PENDANT CE TEMPS, LA RUE SE MOBILISE DANS LES PAYS ARABES. EN INDONÉSIE, EN ÉGYPTÉ, AU PAKISTAN ET AUX PHILIPPINES, L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS A SUBI DES TIRS DE PROJECTILES ET DE COCKTAILS MOLOTOV. LES AMBASSADES DE LA HOLLANDE, DU DANEMARK, DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'ALLEMAGNE ONT ÉGALEMENT ÉTÉ LA CIBLE DE LA COLÈRE DES MANIFESTANTS...

Fond de l'océan, 19h42

Claudia se laissa tomber sur le lit et poussa un soupir. Il était important de ne pas s'abandonner au découragement.

Elle se concentra pendant plusieurs minutes sur sa respiration, comme elle avait souvent vu Kim le faire, le temps de ralentir son rythme cardiaque. Puis elle se leva et commença à faire des exercices d'assouplissement. S'il y avait un lien entre le corps et l'esprit, elle ne pourrait que bénéficier de ces exercices.

Jamais auparavant, elle ne s'était trouvée dans cette situation. Bien qu'elle soit prisonnière, on ne lui demandait rien. Elle était simplement impuissante. Totalement impuissante à changer sa situation.

Une fois déjà, elle avait éprouvé un sentiment similaire. Le sentiment de quelque chose d'irréparable, contre lequel elle ne pouvait rien. C'était lorsque Klaus avait été abattu pendant qu'elle lui tenait la tête entre les mains pour l'embrasser. À l'époque, son impuissance était une sorte d'effet secondaire de la situation. Maintenant, c'était différent : la situation avait été élaborée pour qu'elle se sente impuissante.

Et puis, on l'observait.

Claudia avait repéré ce qu'elle croyait être les objectifs de deux des caméras. Le premier était dissimulé sur le devant du poêle électrique, dont un seul des ronds fonctionnait. Le deuxième était intégré à l'abat-jour d'une lampe fixée au mur.

Elle s'était fait un devoir de ne pas les regarder directement pour ne pas trahir le fait qu'elle les avait découverts. De la même manière, elle avait soigneusement évité de chercher ouvertement pour en découvrir d'autres.

Tout cela était sans doute une forme de mise en condition. On tentait de la briser en l'isolant, en réduisant au minimum ses stimulations. Ensuite on passerait à l'interrogatoire.

Le plus difficile n'était pas de ne rien faire, mais de ne pas savoir... Ne pas savoir l'heure qu'il était. Ne pas savoir depuis combien de temps elle était prisonnière. Ne pas savoir si Kim était réellement morte ou si c'était une mise en scène pour la faire craquer. Ne pas savoir si Kim avait eu le temps d'avertir l'Institut et de l'informer au sujet de la petite maison sur la falaise... Ne pas savoir si F avait déjà entrepris quelque chose pour la libérer...

Tôt ou tard les gens qui l'avaient enlevée se manifesteraient. S'ils se donnaient le mal de la retenir prisonnière dans cet endroit, c'était parce qu'elle avait de la valeur à leurs yeux. Ils voulaient sûrement l'interroger.

Ce qu'il fallait, c'était se préparer à cette rencontre. Paraître perdre progressivement le contrôle d'elle-même. Mais pas trop rapidement. Il fallait présenter une image crédible de détérioration. Et, surtout, il fallait préparer les étapes de ses révélations quand on l'interrogerait. Il faudrait les graduer. Comme si ses résistances cédaient une à une.

À cette condition seulement, elle aurait la chance d'approcher ceux qui l'avaient enlevée. À ce prix seulement, elle pourrait les approcher suffisamment pour tenter quelque chose et, peut-être, leur faire payer la mort

de Kim.

Paris, 21h00

Trente-sept minutes après être entré dans le café, Gonzague Théberge sentit une main se poser sur son épaule.

— Encore en train de jouer à l'espion, fit Théberge en se tournant vers l'homme debout derrière lui.

Impossible pour lui de ne pas reconnaître Gonzague Leclercq. En termes de gabarit, et même de physionomie, il était une réplique assez fidèle de Théberge. À un détail près : une moustache grise soigneusement taillée lui donnait un air un peu plus aristocratique.

— Ça fait plaisir de te voir, Gonzague, fit le Français en lui donnant l'accolade.

— Moi aussi, Gonzague, ça me fait plaisir.

À peine l'autre Gonzague était-il assis à côté de Théberge qu'un demi apparaissait devant lui.

— Mon colonel, fit le barman en déposant le demi devant lui.

Il se retourna ensuite vers Théberge.

— Il fallait le dire que vous êtes un ami du colonel !

Son regard alla de l'un à l'autre. S'arrêta à Théberge. Puis son visage s'éclaira.

— Je me disais, aussi... C'est au colonel que vous me faisiez penser.

S'adressant de nouveau à Leclercq, il demanda :

— Un cousin du Canada ?

— Au sens figuré seulement ! C'est un ami. Et un remarquable pêcheur. Il a son propre lac dans les grandes étendues du Nord québécois.

Théberge lui adressa un regard signifiant de ne pas trop en mettre.

— Albert lui a fait son numéro, dit le barman.

Leclercq se tourna vers Théberge, amusé.

— Pas trop pénible ?

— Au contraire ! Ça m'a donné suffisamment de matière pour conforter tous les préjugés des Québécois sur les Parisiens.

— Moi, je suis du Mans, reprit le barman. Alors, vous pouvez dire tout le mal que vous voulez des Parisiens !

Leclercq entraîna Théberge vers une table, dans un coin de la salle où il n'y avait personne.

— Tu es colonel, maintenant ? fit Théberge avec un sourire.

— Ça simplifie les rapports. Un colonel à la retraite, ça passe mieux qu'un ancien directeur des RG.

— À propos de ça, dit-il, comment ça se passe, la fusion ?

Les Renseignements généraux venaient de fusionner avec la Direction de la sécurité du territoire pour former la DCRI, la Direction centrale du renseignement intérieur. L'intégration des deux services était l'occasion de multiples luttes de pouvoir entre les bureaucraties des deux organisations.

Leclercq avait pour tâche d'assister le nouveau directeur pour arbitrer les conflits et faciliter la transition.

— La chienlit habituelle, résuma Leclercq. À terme, je suppose que ça devrait atterrir à peu près correctement.

— Et toi ?

— Je demeure encore un an comme conseiller au directeur. Ensuite, je tire ma révérence.

Un sourire illumina son visage.

— Je vais avoir le temps d'aller à la pêche dans les grands espaces québécois, dit-il.

Puis il ajouta, sur un ton plus sérieux :

— Toi ?... Dans ton dernier message, tu étais plutôt mystérieux.

— C'est assez compliqué.

— C'est ce que j'ai cru comprendre... Comment est l'appartement ?

— Parfait. Ça doit te coûter une fortune.

— Oublie ça. Pour une fois que les fonds publics ne serviront pas à héberger gratuitement la clique politique.

Il prit une gorgée de bière et il regarda son verre pendant un moment avant de reprendre.

— Le type dont tu m'as parlé, celui qui est mort noyé, brûlé et bouffé par les bactéries... Ça m'a rappelé quelque chose.

— Tu as trouvé qui c'est ?

— Non. Mais j'en ai trouvé un autre.

Montréal, studio de HEX-TV, 15h02

L'homme entra sur scène et s'avança immédiatement vers le public. Son sourire était rayonnant. Une vague d'applaudissements l'accueillit.

— Bienvenue à cette nouvelle émission de *Moi, je...*, l'émission où c'est payant de dire ce qu'on pense, comme on le pense.

Il se frotta les mains et parcourut le public du regard avant de fixer la caméra.

— Je vous rappelle les règles du jeu. Chaque concurrent a soixante secondes pour exprimer son point de vue sur un des trois sujets proposés. Chaque intervention doit commencer par « Moi, je... » Après l'exposé des cinq concurrents, le public vote. Le candidat jugé le plus ennuyant est éliminé. Le gagnant remporte un prix et passe directement aux séries finales de fin de saison... On se retrouve après la pause.

Paris, 21h05

— Pas exactement semblable, fit Leclercq. Il a été trouvé dans une cuve d'eau. Mais il avait subi les quatre mêmes types d'agressions : affamé, brûlé, noyé... et les bactéries.

— Vous l'avez trouvé où ?

— À Lyon... Il y a environ trois semaines.

Théberge vida le reste de son demi et prit le temps de digérer l'information.

— Est-ce qu'il y avait un message ?

— Justement... Lyon, c'est la ville où j'étais avant de monter à Paris. C'est pour ça qu'on m'en a parlé. Le message ne faisait que quelques mots : « Bien le bonjour à Gonzague. » Mes amis sur place ont pensé que ça pouvait être pour moi. Ils m'ont appelé. Mais je n'avais aucune idée de quoi il pouvait s'agir... Jusqu'à ce que tu me parles du tien.

Théberge porta son verre à ses lèvres, puis réalisa qu'il était vide. Il l'avait à peine posé sur la table qu'un serveur lui en apportait un autre et se retirait aussitôt.

— Il faut que je te parle d'autre chose, dit-il en ramenant son regard vers Leclercq. Ton ami Jannequin.

— Il ne t'a pas causé trop de soucis ?

— Non. Compte tenu de ce qui est arrivé à sa fille, j'en connais qui auraient été pires que lui... Pour finir, il m'a envoyé une caisse de Cos d'Estournel !

— Il m'a demandé si je connaissais un policier canadien, un certain Théberge.

— Tu ne lui as quand même pas raconté notre première rencontre aux États-Unis ?

Théberge avait connu l'autre Gonzague dans un congrès international à Dallas. À l'époque, Leclercq était commissaire à la Police judiciaire. Les deux jeunes policiers avaient immédiatement sympathisé à cause de leurs allergies communes : les conférences du Congrès et le golf, lequel semblait être le divertissement de rigueur. Puis, la conversation était tombée sur la pêche. Une heure plus tard, ils avaient convenu d'un voyage qu'ils feraient ensemble l'été suivant, au camp de pêche de Théberge, à quelques centaines de kilomètres au nord de Sept-Îles.

— Non, reprit Leclercq. Je lui ai parlé de nos expéditions de pêche dans les grandes étendues sauvages du Québec.

— C'est ce que je pensais... Pour la fille de Jannequin, j'ai peut-être du nouveau. Mais je vais avoir besoin de ton aide... si tu as le temps.

— Le temps, je vais le prendre. Ça va me reposer des discussions de bureaucrates et des rencontres avec les politiciens. Mais avant, est-ce que tu as dîné ?

— Pas vraiment. Pour moi, avec le décalage, c'est plutôt l'heure du premier apéro.

Leclercq se leva et se dirigea vers le barman, à qui il dit quelques mots. À son retour, il annonça à Théberge que Bruno allait réserver pour eux.

— Le Clown Bar, tu connais ?

— Non.

— C'est sympathique. On mange bien et on va pouvoir discuter sans être importunés.

Lévis, 15h11

« Du vrai monde qui disent les vraies affaires avec du vrai monde qui votent pour choisir les meilleurs. » C'est de cette manière qu'une cliente du café avait résumé cette nouvelle émission à une amie.

Curieuse de ce que pouvaient être le vrai monde et les vraies affaires, Dominique avait décidé de regarder l'émission. Au pire, elle se changerait les idées.

À l'écran, le concurrent se découpait dans un cercle de lumière. Il prit une respiration et se lança.

— MOI, JE PENSE QUE LES TERRORISTES À MONTRÉAL, C'EST À CAUSE DE LA POLICE. C'EST PAS DES FOUS, LES TERRORISTES. ILS LE SAVENT QU'ILS RISQUENT PAS GRAND-CHOSE À MONTRÉAL. LES FLICS, FAUDRAIT LEUR BOTTER LE CUL POUR LES MOTIVER. SI ON ENVOYAIT UN FLIC EN PRISON POUR CHAQUE TERRORISTE QU'ILS ÉCHAPPENT, ÇA, ÇA LES MOTIVERAIT. LÀ, C'EST LE CONTRAIRE : PLUS ILS EN ÉCHAPPENT, PLUS ILS PASSENT DE TEMPS À ENQUÊTER, PLUS ILS FONT DE TEMPS SUPPLÉMENTAIRE ET PLUS C'EST PAYANT ! Y A PAS LE CHOIX, FAUT LEUR BOTTER LE CUL !

Aussitôt qu'il eut terminé, la lumière qui l'éclairait s'éteignit. Un deuxième concurrent apparut dans un autre cercle de lumière.

La voix de l'animateur lui donna le signal.

— VOUS DEVEZ PRENDRE UN DES DEUX SUJETS QUI RESTENT. ALLEZ-Y !

— MOI, JE PENSE QUE LES BOMBES, DANS LES DEUX PÔLES, C'EST PARFAIT. PLUS ON FAIT FONDRE DE GLACE, MOINS ON VA MANQUER D'EAU ! ET SI ÇA RÉCHAUFFE LA PLANÈTE, C'EST QUOI LE PROBLÈME ? LES PALMIERS EN HIVER, AU CENTRE-VILLE, MOI, JE TROUVE ÇA COOL. EN TOUT CAS, C'EST CE QUE JE PENSE.

Quand le concurrent eut terminé, la caméra revint à l'animateur.

— NOUS PASSONS MAINTENANT AU DEUXIÈME VOTE DE LA SOIRÉE. VOUS AVEZ TROIS MINUTES POUR FAIRE VOTRE CHOIX ET ÉLIMINER UN AUTRE CANDIDAT. LE RÉSULTAT APRÈS LA PAUSE.

Dominique éteignit l'appareil.

C'était donc ça, des vraies réponses à des vraies questions : des clips simplistes et fracassants, à mi-chemin entre la pub et le coup de gueule. Pas étonnant que les sectes soient en recrudescence !

Les écoterroristes avaient peut-être raison, songea-t-elle avec dépit. Si c'était là le mode de pensée auquel aboutissait la civilisation occidentale, on s'était sûrement trompé quelque part. C'était tentant de vouloir tout reprendre à zéro.

Outremont, 15h23

Il y avait trois minutes que Lucie Tellier s'était assise devant la télé, le temps de manger le sandwich au jambon qu'elle venait de se faire. Comme à l'habitude, elle n'avait pas vu le temps passer : elle avait travaillé plus de six heures d'affilée dans son bureau sur le dossier des produits alimentaires. Il lui restait une semaine avant la présentation au client, mais elle voulait que tout soit terminé avant la fin de la journée. Ça lui laisserait le temps de relire le texte à tête reposée, dans quelques jours.

Au Canal Argent, le porte-parole du PNQ en matière d'économie et de finances, Frank Gellaut, répondait aux questions d'un journaliste.

— SÉRIEUSEMENT, QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT ATTEND POUR NATIONALISER LES ENTREPRISES ALIMENTAIRES QUI SONT AU QUÉBEC ET QUI APPARTIENNENT AUX ÉTRANGERS ? CE SERAIT POURTANT PAS COMPLIQUÉ.

— MAIS AVEC QUEL ARGENT ?

— IL AURAIT JUSTE À SE SERVIR DE L'ARGENT QUI DORT À LA CAISSE DE DÉPÔT. UN BAS DE LAINE, ON MET ÇA DE CÔTÉ POUR QUAND ON EST MAL PRIS. BEN LÀ, ON EST MAL PRIS...

À mesure qu'elle écoutait l'entrevue, Lucie Tellier avait de plus en plus de difficulté à demeurer sereine. Elle avait beau ne plus être présidente de la Caisse de dépôt, elle continuait de suivre avec intérêt son évolution. Au cours des dernières années, plusieurs problèmes structurels avaient été réglés : la gouvernance avait été en grande partie clarifiée grâce à la révision de la loi, la valeur ajoutée avait été de retour pendant cinq ans et la gestion du risque était sortie de la préhistoire. Tout n'était pas parfait, mais si la tendance se maintenait...

Puis il y avait eu les rendements désastreux de 2008. Cela avait permis aux politiciens de dire tout et n'importe quoi. Les médias avaient allégrement confondu les pertes réelles et les baisses temporaires d'évaluation. Ils avaient comparé les rendements de la Caisse avec ceux d'autres caisses de retraite qui évaluaient leurs actifs selon des méthodes différentes, plus libérales. Presque tout le monde avait confondu la part des rendements attribuable aux décisions des clients et celle attribuable au travail de la Caisse. Peu de gens avaient songé à distinguer le court terme du long terme. Et, à force de se servir des chiffres à des fins politiciennes ou de cotes d'écoute, on avait totalement perdu de vue les vrais problèmes.

Parce qu'il y en avait.

Le premier était évident. L'absence d'une gestion suffisante des risques organisationnels. Il n'était pas normal que la haute direction n'ait eu aucune idée de l'ampleur des investissements en PCAA avant qu'il soit trop tard. Il n'était pas normal qu'il n'y ait pas eu de contrôle global de l'utilisation du levier. Et il n'était pas normal qu'on ait autant fait confiance à des méthodes d'évaluation du risque purement quantitatives, reposant sur des modèles qui

sous-estiment par construction la fréquence et l'ampleur probables d'événements catastrophiques exceptionnels... Il n'était pas normal que les limites de perte n'aient pas été plus clairement définies ; et encore moins qu'elles n'aient pas été appliquées à tous les gestionnaires... Pas plus qu'il n'était normal que la gestion des actions étrangères, là où il était habituellement le plus facile d'ajouter de la valeur à cause de l'inefficience des marchés, ait été un échec depuis autant d'années.

Tout cela, elle l'avait exposé pendant des heures à Frank Gellaut quand il était venu en discuter chez elle. Elle avait également pris le temps de lui expliquer que la Caisse n'avait pas d'argent à elle, qu'elle se contentait de gérer des fonds en grande partie assimilables à des fonds privés. Que ce n'était pas de l'argent public... À la rigueur, on aurait pu prétendre que le compte de la RRQ, environ vingt pour cent de la Caisse, était de l'argent public. Mais on ne pouvait pas l'utiliser sans compromettre le paiement des rentes futures...

Elle lui avait aussi expliqué que le gouvernement pouvait difficilement influencer la gestion des fonds. Que la vingtaine de propriétaires des fonds avaient tous leur propre politique de placement. Que chacun décidait de la gestion de ses propres fonds. Comme dans n'importe quel REER. Le seul moyen d'action du gouvernement, c'était de faire pression sur les principaux dirigeants de la Caisse, en dehors des structures officielles. Et cela, la loi de la Caisse l'interdisait... Ce qui ne voulait pas dire que ça ne se faisait pas à l'occasion. Mais, à moins d'investissements massifs, ces interventions ne pouvaient pas affecter sérieusement la valeur ajoutée par les gestionnaires.

Ce qui était dangereux, par contre, c'était une concentration excessive. C'était ce qui expliquait les déboires de la Caisse à travers les années : trop grande concentration en PCAA et trop grande utilisation du levier en 2008-2009, jointes à une utilisation euphorique de certains types de produits dérivés ; trop grande concentration dans Nortel et les titres de technologie en 2000-2001 ; trop grande concentration dans les placements immobiliers, eux-mêmes trop concentrés géographiquement, au début des années quatre-vingt-dix... On pouvait même prévoir la prochaine catastrophe : elle résulterait d'une trop grande concentration dans des placements vulnérables à la qualité du crédit... C'était d'ailleurs déjà commencé.

Pas besoin de commission parlementaire ou d'enquête : il suffisait de se servir de sa tête. Et d'en tirer les conséquences : limiter la concentration. Prendre les moyens pour que les gestionnaires résistent à l'euphorie et ne cèdent pas à la tentation de se croire invulnérables quand ils ont ce qu'ils pensent être une bonne idée.

Tout cela, Gellaut l'avait écouté avec l'air de comprendre. Comme il écoutait maintenant le journaliste.

— CONCRÈTEMENT, QU'EST-CE QUE VOUS VOUDRIEZ QUE LE GOUVERNEMENT FASSE ?

— LE GOUVERNEMENT A JUSTE À CHANGER SES DIRECTIVES À

LA CAISSE. C'EST PAS COMPLIQUÉ. IL LEUR DIT : « VOUS ARRÊTEZ DE PRENDRE DES RISQUES EN INVESTISSANT À L'ÉTRANGER ET VOUS INVESTISSEZ DANS L'ALIMENTATION AU QUÉBEC. » LE GOUVERNEMENT FAIT LA LISTE DES ENTREPRISES QUÉBÉCOISES À PROTÉGER, LA CAISSE ACHÈTE LEURS ACTIONS ET LE PEUPLE SE RETROUVE PROPRIÉTAIRE DE SON ALIMENTATION... QUI PEUT ÊTRE CONTRE ÇA ?

Tellier était dégoûtée. Elle savait que Gellaut avait très bien compris ce qu'elle lui avait expliqué. Mais les impératifs du jeu politique exigeaient qu'il soit d'une complète mauvaise foi et qu'il utilise tous les faits disponibles, peu importent les distorsions, peu importent les conséquences, pour attaquer ses adversaires politiques. Pour lui, la Caisse n'était qu'un instrument dans sa lutte contre le chef de l'ALQ, Jean-Yves Mouton.

— CERTAINS DÉPOSANTS DE LA CAISSE ONT REJETÉ PUBLIQUEMENT VOTRE IDÉE. ILS ONT DIT ENTRE AUTRES QUE CE QUE VOUS PROPOSEZ NE LES RESPECTE PAS COMME CLIENTS ET QUE C'EST ILLÉGAL.

— DEUX CHOSSES... D'ABORD, SI LA LOI DE LA CAISSE N'EST PAS ASSEZ CLAIRE, S'IL Y A DES PROBLÈMES DE TECHNICALITÉS LÉGALES QUI EMPÊCHENT D'UTILISER L'ARGENT DE LA CAISSE DANS L'INTÉRÊT DE LA POPULATION, ON N'A QU'À LA CHANGER, LA LOI. LE PARLEMENT, C'EST FAIT POUR ÇA, FAIRE DES LOIS DANS L'INTÉRÊT DES CITOYENS... DEUXIÈME CHOSE : DANS LA LOI, ON PARLE DE « DÉPOSANTS », PAS DE « CLIENTS ». JE PENSE QUE LA NUANCE EST CLAIRE. C'EST UN ABUS DE LANGAGE DE FAIRE DES DÉPOSANTS DES « CLIENTS ».

— UTILISER DES FONDS DE RETRAITE QUI SONT GÉRÉS PAR LA CAISSE, C'EST QUAND MÊME UN PEU COMME UTILISER LES REER DE TOUS LES QUÉBÉCOIS POUR FINANCER DES PROJETS GOUVERNEMENTAUX...

— PAS DU TOUT. C'EST UNE COMPARAISON INTELLECTUELLEMENT MALHONNÊTE. PARCE QUE LES EMPLOYÉS QUI ONT DES REER, C'EST LEUR ARGENT À EUX QU'ILS INVESTISSENT... LES EMPLOYÉS DU SECTEUR PUBLIC, C'EST JUSTE DE L'ARGENT QUE LE GOUVERNEMENT A PROMIS DE LEUR DONNER. RIEN NE LEUR EST DÛ AVANT LEUR RETRAITE.

_ C'EST QUAND MÊME L'ARGENT DE LEURS COTISATIONS, QUI SONT PRISES SUR LEURS SALAIRES...

— ET QUI LES PAIE, LEURS SALAIRES ?

— DONC, POUR VOUS, LA CAISSE, C'EST LE GUICHET AUTOMATIQUE DU GOUVERNEMENT ?

— C'EST UN PEU GROS COMME IMAGE, MAIS IL Y A BEAUCOUP DE ÇA.

Chacune des réponses de Gellaut aux questions du journaliste augmentait la mauvaise humeur de Lucie Tellier. Et le pire, c'était qu'elle n'arrivait même pas à lui en vouloir. C'était contre le système qu'elle était furieuse. Comme tous les autres, Gellaut était prisonnier du jeu. Six ans plus tôt, c'était Jean-Yves Mouton qui tenait le rôle de Gellaut ; et c'était le prédécesseur de Gellaut, alors au pouvoir, qui tenait celui de Mouton. Dans les discours, rien n'avait changé : les partis avaient simplement échangé leurs rôles.

Elle ferma la télé et se dirigea vers son bureau, laissant au passage son assiette sur le comptoir de la cuisine.

Elle venait à peine de se mettre au travail que le téléphone se manifestait.

— J'aimerais avoir votre réaction sur les révélations faites ce matin par HEX-TV.

— Quelles révélations ?

— Que Théberge vous a aidée à camoufler un scandale, il y a quelques années.

— C'est quoi, cette histoire ?

— Le détournement de six cents millions.

— Il n'y a jamais eu de camouflage !

— Donc, vous niez qu'il y a eu un détournement ?

— Je parle de camouflage ! Il n'y a jamais eu de camouflage !

— Comment vous expliquez les relations suivies que vous entretenez avec Théberge depuis cette époque ?

— Non mais... pour qui vous vous prenez ?

— Pour un citoyen qui a le droit de savoir.

Furieuse, Lucie Tellier coupa la communication et jeta le portable sur son bureau. Puis elle se demanda de quelle manière le journaliste avait eu son numéro confidentiel.

HEX-TV, 15h34

... MOI, J'ME DIS, LES ARABES, LES JUIFS, TOUTE CETTE SORTE DE MONDE-LÀ, S'ILS VEULENT CONTINUER DE FAIRE COMME CHEZ EUX, ILS ONT JUSTE À RESTER CHEZ EUX, LÀ. C'EST QUOI, LE PROBLÈME ? ILS ÉTAIENT PAS CONTENTS, ILS VOULAIENT QUE ÇA CHANGE ? C'EST POUR ÇA QU'ILS SONT PARTIS ? PARCE QU'ILS TROUVAIENT QUE C'ÉTAIT MIEUX ICI ?... S'ILS TROUVAIENT QUE C'ÉTAIT MIEUX, POURQUOI ILS VEULENT TOUT CHANGER ET RAMENER ÇA COMME C'ÉTAIT DANS LE PAYS D'OÙ ILS SONT PARTIS ?... MOI, LÀ, JE LES AI LUS, LEURS LIVRES. C'EST ÉPEURANT PAS À PEU PRÈS. LEUR RELIGION, C'EST UNE MACHINE À FABRIQUER DES FANATIQUES. C'EST POUR ÇA QUE LES MUSULMANS, LÀ, AVANT QU'ILS AIENT LE DROIT DE RESTER DANS NOTRE PAYS, FAUDRAIT LES DÉPROGRAMMER. COMME CEUX QUI SONT PASSÉS DANS LES SECTES...

Paris, 21h38

La limousine se frayait un chemin à travers la circulation de Paris. Théberge était absorbé par le spectacle de la foule.

— Le chauffeur m'attend toujours à trois ou quatre rues du Chai, fit Leclercq. T'imagines s'il m'attendait à la porte ? !

— C'est sûr que pour l'image du colonel à la retraite...

Un agent leur fit faire un détour pour laisser la voie libre à une manifestation. Théberge eut le temps de lire le message d'une des banderoles.

Défendons la baguette française ! À bas les taxes sur le pain !

— Paris sans manifestations, ce n'est pas vraiment Paris ! dit Théberge avec un sourire.

— Tu as vu les infos sur les émeutes de la faim en Argentine ?

Théberge fit signe que oui.

— J'ai peur qu'on en vienne à quelque chose de semblable, mais pas seulement pour la faim. Pour la sécurité... Il y a des politiciens qui parlent de transformer les cités en ghettos, avec des points de passage surveillés.

Théberge se tourna vers Leclercq.

— T'es sérieux ?

— Et le pire, c'est que ça ne vient pas du Front national ! La proposition, c'est pour protéger les cités contre les raids des miliciens.

— Je ne savais pas qu'il y en avait eu.

— Deux. On a réussi à intervenir à temps. On les a arrêtés avant qu'ils arrivent à Saint-Denis. Il n'y a pas eu de dégâts... On a toujours eu des milices un peu illuminées. Tant qu'ils se contentaient de faire des discours et des cérémonies symboliques entre eux, c'était plutôt utile : on pouvait les infiltrer, savoir qui en était membre et les surveiller. Mais, depuis six mois, ils se sont mis à monter des interventions sur le terrain.

HEX-TV, 15h51

... MOI, JE ME DIS QUE LA FAMINE, FAUT PAS EXAGÉRER. C'EST SÛR, TOUT LE MONDE VA PAS AU MCDO AUSSI SOUVENT QU'IL VEUT. MAIS MOI, JE ME DIS, S'ILS VEULENT MANGER COMME NOUS AUTRES, DANS LES AUTRES PAYS, ILS ONT JUSTE À VIVRE COMME NOUS AUTRES. C'EST À EUX AUTRES DE CHOISIR : OU BIEN ILS ÉVOLUENT, ILS VIVENT COMME ON VIT ET ILS VONT AVOIR À MANGER ; OU BIEN ILS RESTENT COMME ILS SONT, ILS GARDENT LEURS IDÉES ARRIÉRÉES ET ILS CONTINUENT DE CREVER DE FAIM... C'EST LEUR CHOIX.

Paris, Le Clown Bar, 22h41

Théberge contempla pendant quelques secondes l'assiette de confit de canard que le serveur venait de poser devant lui. Rien à voir avec le canard rachitique emballé sous vide. La rondeur et la tendreté de la cuisse laissaient deviner un canard élevé sans précipitation, à l'abri des hormones de croissance, des antibiotiques et des farines animales.

Leclercq surprit le regard de Théberge.

— On peut toujours se fier aux recommandations de Bruno, dit-il.

Puis il se concentra sur son jarret d'agneau, laissant Théberge en tête à tête avec son assiette.

Quelques bouchées et quelques gorgées de vin plus tard, Théberge lui demanda à brûle-pourpoint :

— Si j'ai besoin d'un deuxième appartement pour quelqu'un que je veux mettre à l'abri... tu aurais quelque chose à me recommander ?

— Tu veux te monter une équipe à Paris ?

— Pas vraiment, mais c'est quelqu'un qui pourrait être utile.

Théberge lui expliqua qui était Victor Prose, comment il avait connu Brigitte Jannequin, comment il avait été victime d'un enlèvement et d'une tentative d'assassinat, comment ses agresseurs avaient établi un lien entre l'écrivain et lui, le mettant au défi de le protéger.

— Tu penses qu'il est lié à tout ça ? demanda Leclercq.

— Ça m'étonnerait... Mais il affirme avoir découvert la logique derrière les deux séries d'attentats terroristes.

Le regard de Leclercq se fit à peine plus appuyé.

— Il en est venu à cette conclusion de quelle manière ?

Théberge lui expliqua la double série que Prose croyait avoir découverte : celle des éléments, puis celle des institutions culturelles.

— Étonnant, se contenta de répondre Leclercq.

— Sa maison ressemble à un centre de documentation, reprit Théberge, pour répondre à l'objection non formulée qu'il devinait chez son ami. Ça fait des années qu'il s'intéresse aux différentes formes de pollution, aux magouilles des multinationales et à la déprédation de l'environnement.

— Il s'y intéresse assez pour être proche des écoterroristes ?

— J'y ai pensé...

— Il ne serait pas le premier à essayer de s'amuser à nous mener en bateau.

— Je suis porté à lui faire confiance... Mais si jamais il est impliqué, ça nous permet de l'avoir à l'œil.

Un assez long silence suivit, les deux hommes se concentrant du mieux qu'ils le pouvaient sur leur plat. Mais leurs idées les ramenèrent à la discussion sur Prose.

— Le feu, qu'est-ce que tu penses que ça va être ? demanda brusquement Leclercq.

— Tu parles du quatrième élément ?... Le plus évident, c'est la bombe

atomique... Ou les bombes sales.

Un nouveau silence suivit.

— Je peux sûrement trouver quelque chose, fit Leclercq.

Voyant le regard interrogateur de Théberge, il ajouta :

— Je parle du logement.

Théberge fit un mouvement de la tête pour signifier à la fois qu'il enregistrait l'information et qu'il le remerciait.

Après un moment de silence, Leclercq reprit :

— Tu as entendu parler de la nouvelle maladie, en Inde ?

— La peste grise ?

— J'ai parlé à un ami d'Interpol, hier. Ils vont peut-être recommander de mettre des contrôles à tous les postes-frontières de l'Europe.

— C'est sérieux à ce point-là ?

— Le problème, c'est qu'on ne sait pas ce que c'est. Sauf que ça se propage déjà en Chine et en Afrique depuis plusieurs semaines... On commence juste à faire les recoupements.

Théberge resta un moment silencieux, visiblement perturbé par la nouvelle.

— Moi qui pensais avoir des problèmes graves...

— J'ai l'impression qu'on est tous dans le même bateau...

— Un bateau qui est à la veille de ressembler à l'Arche de Noé !

Leclercq sourit.

— Demain, dit-il, on a rendez-vous avec Jannequin. Il est un peu aristo collet monté, mais c'est quelqu'un de plutôt correct et qui a beaucoup de relations. Tant à l'UMP et au PS qu'à Bruxelles.

— Et dans les services de renseignements, d'après ce que je vois !

— Il était secrétaire de la commission parlementaire qui les supervise. C'est là que je l'ai connu.

Outremont, 21h55

C'était le sixième appel de la journée. Lucie Tellier tentait de désamorcer le mieux possible les questions du journaliste.

Bien sûr, elle connaissait l'inspecteur-chef Théberge... C'était vrai qu'elle avait mangé chez lui à quelques reprises, mais cela n'avait rien à voir avec la Caisse, où elle n'exerçait d'ailleurs plus aucune fonction depuis des années. Il se trouvait simplement que le policier était le meilleur cuisinier qu'elle connaissait... Sa spécialité ? Le faisan souvaroff.

En donnant ce détail au journaliste, elle espérait acheter la paix. Il aurait quelque chose de différent des autres à publier. Et ça ne pouvait pas causer de tort à Théberge de flatter sa réputation de gastronome épicurien.

Après avoir raccroché, elle se dirigea vers le salon. À Radio-Canada, le *Téléjournal* était sur le point de commencer.

Beijing, 9h57

Hurt était à bord du vol AF129 à destination de Paris. L'avion n'avait pas encore décollé. Le retard était causé par un contrôle plus serré des bagages.

Le champagne avait été servi aux voyageurs de première classe pour les aider à patienter. On leur avait même fourni des explications sur les raisons du retard. Il y avait eu des rumeurs comme quoi des terroristes internationaux transitaient par la Chine pour brouiller les pistes. En conséquence, les autorités chinoises avaient décrété un resserrement des mesures de sécurité dans tous les aéroports et à tous les postes-frontières du pays.

Un instant, Hurt se demanda si c'était là la vraie raison. Si les autorités n'étaient pas plutôt à la recherche de l'auteur de l'attentat de Shanghai.

Pour tromper son attente, il se plongea dans le *China Times*. En page trois, il tomba sur un article qui parlait des attaques voilées du Pentagone contre la Chine. Des sources liées au Pentagone auraient laissé entendre que les Chinois étaient derrière les récentes vagues de terrorisme qui avaient frappé l'Occident. Selon les militaires américains, continuait le journal, la Chine serait la grande gagnante d'un affaiblissement des États-Unis et de l'Europe.

Leur logique était simple : voir à qui profitait le crime. Une fois l'Occident paralysé, les Chinois accentueraient leur mainmise sur l'Afrique, renforceraient leurs liens avec l'Australie et l'Iran, soumettraient le Japon et signeraient de généreux accords d'approvisionnement avec la Russie. Au total, ils émergeraient comme le principal pôle du bloc asiatique et deviendraient la principale puissance mondiale.

Hurt posa le journal sur ses genoux. L'article avait beau avoir un ton de vierge offensée devant les « accusations » des Américains, l'analyse était juste : les Chinois auraient été stupides de ne pas voir qu'une guerre contre l'Occident, sur le double front de l'écologie et de l'islam, favoriserait leur émergence comme nation dominante. Et les militaires américains auraient été stupides de ne pas faire la même analyse.

Ce qui paraissait moins évident à Hurt, c'était la responsabilité chinoise dans le déclenchement du terrorisme. Quel avantage avait la Chine à provoquer une pénurie mondiale d'aliments alors qu'elle était le pays dont les besoins alimentaires connaissaient la plus forte expansion ?

Il aurait aimé pouvoir en discuter avec les gens de l'Institut, mais cette histoire de taupe le paralysait. Comment savoir à qui faire confiance ? Et, surtout, qui était l'informateur de Fogg ?

C'était frustrant. Au moment où il aurait eu le plus besoin de discuter avec quelqu'un d'informé et d'expérimenté, il ne pouvait plus se fier à personne. Sauf Chamane. Pour lui, il n'avait pas de doute. Enfin, pas vraiment... Blunt lui semblait également assez sûr. Mais on ne pouvait pas savoir... C'était le problème avec les taupes. Leur première tâche était précisément de paraître d'une fiabilité hors de tout doute...

Hurt se replongea dans le journal. Il y avait plus de quatre pages sur les attentats contre les universités occidentales. Et il n'y avait toujours pas eu d'attentat contre les pays asiatiques.

Cela suffirait à alimenter la paranoïa américaine, songea-t-il.

Outremont, 22h08

La photo de Lucie Tellier apparut à l'écran pendant que le lecteur de nouvelles présentait l'information en voix off.

— Y AURAIT-IL UN NOUVEAU SCANDALE SUR LE POINT D'ÉCLATER À LA CAISSE DE DÉPÔT ET PLACEMENT ? C'EST LA QUESTION QUE CERTAINS SEMBLENT SE POSER AUJOURD'HUI.

— C'est quoi cette folie-là ? ne put s'empêcher de protester l'ex-présidente de la Caisse à haute voix.

UNE ANCIENNE PRÉSIDENTE DE LA CAISSE DE DÉPÔT ET PLACEMENT A FAIT AUJOURD'HUI L'OBJET D'ALLÉGATIONS DE LA PART D'UN DE NOS CONFRÈRES DE HEX-TV.

— Son « confrère de HEX-TV » ! Il se cache derrière lui pour répéter une rumeur sans avoir à l'assumer ! Plus *cheap* que ça, tu meurs !

SANS PORTER D'ACCUSATIONS FORMELLES, LE JOURNALISTE S'EST INTERROGÉ SUR LA NATURE DES LIENS ENTRE L'EX-PRÉSIDENTE DE LA CAISSE DE DÉPÔT ET L'INSPECTEUR-CHEF THÉBERGE. RAPPELONS QUE C'EST L'ÉTRANGE INSPECTEUR THÉBERGE, CELUI QUI AVOUE PARLER AUX MORTS, QUI AVAIT PILOTÉ L'ENQUÊTE SUR LE DÉTOURNEMENT DE FONDS DONT LA CAISSE AVAIT ÉTÉ VICTIME.

— C'est ça ! Il est « étrange » et il « avoue » parler aux morts ! Autrement dit, il est pas tout à fait normal !... Vive l'objectivité !

INTERROGÉ À CE SUJET, LE PORTE-PAROLE DU PNQ A RÉCLAMÉ LA TENUE D'UNE COMMISSION D'ENQUÊTE PUBLIQUE SUR LA GESTION DE LA CAISSE DE DÉPÔT AU COURS DES DOUZE DERNIÈRES ANNÉES. « CE SERAIT AUSSI UNE BONNE OCCASION DE REVOIR SA LOI POUR ÉVITER QUE DES DÉRAPAGES SEMBLABLES SE PRODUISENT DE NOUVEAU », A DÉCLARÉ...

— Non mais... de quel dérapage il parle ? À l'époque, la Caisse a été victime d'une tentative de fraude et il n'y a pas eu d'argent perdu !

Puis elle songea qu'il amalgamait, dans un terme suffisamment vague pour être accepté, à la fois l'ancienne fraude, les bourdes de la récente administration et les effets de la crise financière.

Elle se leva et alla se chercher un verre de scotch malgré la promesse qu'elle s'était faite de ne plus en prendre sur semaine. C'était ça ou elle se rendait au studio dire sa façon de penser au lecteur de nouvelles... ce qui n'aurait pas été très productif.

Lévis, 22h56

En dépit de sa résolution de se garder un peu de temps pour elle, Dominique était encore à son bureau.

Le pirate qui avait sabordé le réseau informatique de l'Institut n'avait

toujours pas été retrouvé et Chamane en avait encore pour des jours à vérifier que rien de dangereux n'avait été importé dans le réseau de secours à partir des copies de sauvegarde. Plusieurs des dossiers qui lui avaient été envoyés accusaient du retard.

Entre deux tests, il avait quand même trouvé le moyen d'identifier Hessra Pond et Larsen Windfield. Mais les informations les concernant se limitaient à une liste de conseils d'administration dont ils avaient été membres, à quelques diplômes et à des apparitions mondaines au profit d'organismes de charité. Leur biographie se ressemblait étrangement et leur carrière avait connu un aboutissement semblable : l'une dirigeait HomniFlow ; l'autre, HomniPharm.

C'était là l'essentiel du dernier message de Blunt. Elle y répondit en lui faisant part de ce que Théberge lui avait appris sur Hykes et Maggie McGuinty. Peut-être y verrait-il un indice qu'elle n'avait pas vu...

Elle se rendit ensuite dans sa chambre.

C'était le moment où la solitude lui pesait le plus. Le moment où elle aurait eu le plus besoin de parler à quelqu'un. Simplement raconter sa journée. Pas pour régler des problèmes, simplement pour en parler. Elle ne comprenait pas l'obstination de Bamboo Joe à dire qu'elle n'avait pas besoin de lui.

En entrant dans la pièce, elle aperçut un immense miroir sur le mur opposé à la fenêtre panoramique. Il mesurait environ deux mètres de largeur sur un mètre trente de hauteur.

Dominique sentit la panique monter en elle. Quelqu'un s'était introduit dans la maison.

Approchant avec précaution du miroir, elle s'aperçut qu'il y avait une inscription au bas du cadre. Seulement quelques mots.

The Big Picture

RDI, 23h01

... DES CAS AURAIENT ÉGALEMENT ÉTÉ SIGNALÉS EN CHINE ET AU VIETNAM. SELON DES RUMEURS PROPAGÉES SUR INTERNET, L'ÉPIDÉMIE AURAIT POUR ORIGINE DES EXPÉRIENCES MENÉES PAR UNE MULTINATIONALE...

Lévis, 23h01

— Comment trouvez-vous mon cadeau ? fit subitement une voix derrière elle.

Dominique se retourna brusquement et se retrouva face à face avec Bamboo Joe, dont les vêtements terreux témoignaient de son travail dans le jardin.

— C'est vous qui avez mis le miroir là ? demanda Dominique.

Elle semblait incrédule.

— Ce n'est pas un miroir. Comme son titre l'indique, c'est un tableau.

Avant qu'elle ait le temps de protester, il l'entraîna vers la fenêtre panoramique et la plaça face au miroir.

— Et vous dites que ce n'est pas un miroir ? ! fit Dominique.

— C'est un tableau dont le contenu est variable, répondit Bamboo Joe. Pour l'instant, vous y voyez l'image d'une belle femme, d'un vieux jardinier qui aurait intérêt à passer à la douche et, derrière eux, de l'autre côté de la fenêtre, d'un jardin très éclairé... Je me trompe ?

— Non... mais...

— Moi, je vois un paysage dans lequel il y a deux personnages qui pourraient disparaître sans que cela change grand-chose au paysage...

Dominique regarda le tableau, puis ramena son regard vers Bamboo Joe, qui s'écarta pour la laisser seule devant le tableau.

— *The Big Picture*, reprit Bamboo Joe. Ce n'est pas parce que notre image se reflète dans un tableau qu'il faut se concentrer sur l'image et oublier le reste du tableau... C'est un des proverbes de la sagesse populaire américaine : ne jamais perdre de vue *the big picture*.

Dominique regarda de nouveau le miroir, essayant de le voir comme un tableau, de faire abstraction de son image et de considérer l'ensemble du paysage.

— *The big picture*, murmura Dominique.

Quand elle tourna les yeux vers Bamboo Joe, il avait disparu.

Il faut que les attentats et les catastrophes se succèdent selon un principe d'escalade et d'accumulation pour créer l'impression que le monde est prisonnier d'une spirale de violence et d'anarchie à laquelle il est illusoire de penser échapper.

Le découragement généralisé de la population est l'objectif que doit poursuivre cette escalade.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 2

Paris, 7h52

Chamane avait été tiré de son lit par un appel de Dominique. Elle voulait savoir ce qu'il avait sur St. Sebastian Place.

— Tu vas être surprise de tout ce que j'ai trouvé, répondit Chamane. À l'extérieur, ça se présente comme un vieil édifice, genre patrimoine, mais à l'intérieur, tout est hyper moderne et contrôlé par ordinateur.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— Ça dépend pour qui... Normalement, ça veut dire sécurité renforcée. C'est plus difficile à percer. Mais si tu peux compter sur le meilleur des *hackers*, ça veut dire accès illimité.

— Tu parles de celui dont le réseau a été piraté ?

— Ça, c'est *cheap*...

Chamane avait l'air vraiment offusqué.

— Désolée, reprit Dominique. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Les plans des étages, l'emplacement des équipements de surveillance, les codes de désactivation, les codes numériques des ascenseurs et des portes... La seule chose qui manque, c'est le système de brouillage des trois derniers étages.

— Tu peux m'envoyer ça ?

— Le temps de les télécharger.

— Je pensais que tu les avais.

— Je me suis contenté de regarder. Il y a moins de danger de laisser des traces.

— Tu en as pour combien de temps ?

— Une heure max.

Londres, 8h24

Hadrian Killmore pointa une télécommande en direction de la bibliothèque et appuya sur un bouton : un bloc de deux rayons pivota dans la partie du milieu, dégageant un écran de télé. Killmore fit apparaître un menu sur l'écran, dont le titre était : *Dégustations d'agonies*. Un sous-menu était affiché en transparence. Killmore le parcourut, puis sélectionna le troisième élément : *la pression du vide*.

Au bout de quelques secondes, une image vidéo apparut. On y voyait une femme marcher dans une pièce d'environ quarante mètres carrés. Les angles de vue se succédaient, révélant tour à tour un coin cuisine avec ses armoires sans porte bourrées de provisions, un poêle et un réfrigérateur ; un lit ; une

petite table ronde et une chaise ; un mur percé d'une fenêtre panoramique qui révélait un fond sous-marin ; un paravent au-dessus duquel on pouvait apercevoir le réservoir d'eau d'une toilette.

Les murs étaient blancs. La femme marchait nerveusement dans la pièce. De temps à autre, elle s'arrêtait devant la fenêtre pour regarder le fond marin. Puis elle recommençait à marcher.

On ne pouvait pas nier à madame McGuinty une certaine inventivité, songea Killmore. Elle donnait le meilleur d'elle-même. Cependant, malgré ses qualités, malgré son audace, elle ne pouvait pas sortir du cadre de l'expérimentation. Elle comprenait bien le caractère pédagogique de ses œuvres, mais elle ne se rendait pas encore pleinement compte qu'elle avait déjà sous les yeux, en temps réel et aux dimensions de la planète, l'archétype de toutes les œuvres.

Sculpter le vivant était certainement la voie à suivre. Sur ce point, elle avait retenu la leçon d'Ar/tho. Mais il ne suffisait pas de sculpter la chair. Ni même la mort des individus, comme le faisaient les Dégustateurs d'agonies... C'était tout au plus une étape. Une propédeutique qui menait à l'œuvre totale et définitive.

C'était l'humanité dans son ensemble qu'il fallait sculpter.

Killmore sourit. Il pensait à Fogg.

Ce dernier aurait bien aimé mettre la main sur la jeune femme de la vidéo pour l'interroger... Comme si c'était encore important de savoir ce qu'il restait de l'Institut ! À quel endroit les survivants se cachaient !... Désormais, l'Apocalypse était en marche. Plus personne ne pourrait rien y changer.

Il fallait que le vieil ordre agonise pour que le monde nouveau puisse naître. « Si le grain ne meurt »... Seuls ceux qui adoptaient ce point de vue pouvaient apprécier pleinement ce qui se passait sous leurs yeux.

À l'écran, la jeune femme venait de s'étendre sur le lit... Une décision réaliste, songea Killmore. À part dormir, que pouvait-on faire quand on était réduit à l'impuissance et que les stimulations extérieures étaient réduites à presque rien ?

Il fut tiré de ses réflexions par un signal discret. Il appuya sur un bouton de la télécommande : l'écran de télé pivota et les rayons de la bibliothèque reprirent leur place.

Killmore se dirigea vers son bureau et consulta l'écran du portable qui s'y trouvait. Dès qu'il effleura une touche du clavier, un message apparut à l'écran.

L'antidote contre la peste grise a été livré à votre attention dans tous les sites de l'Archipel.

Il fit disparaître le message. Son regard glissa vers la bibliothèque...

L'Archipel des survivants... D'un certain point de vue, c'était une métaphore de l'Archipel temporel des grands penseurs : Platon, Hobbes, Machiavel, Hitler... Ils avaient tous eu la même intuition fondamentale : la violence est une chose trop dangereuse pour être laissée à la disposition de la foule ; la concentrer entre les mains de quelques-uns est la seule façon de

pacifier la société.

Hitler était celui qui avait le plus approché cette vérité, mais il avait commis deux erreurs. La première avait été de réduire l'ennemi aux Juifs, alors que c'était l'ensemble de l'humanité qui, à toutes les époques, résistait à l'évolution vers un type supérieur d'être humain.

Sa seconde erreur avait été de vouloir imposer cette vérité au moyen d'un programme d'extermination, alors qu'il suffisait d'utiliser les lois du marché. Il n'avait pas compris que la véritable guerre était désormais économique... S'il s'était contenté de libérer les marchés, son programme aurait été déguisé en processus naturel : la guerre de chacun contre tous. Il fallait prendre appui sur les promoteurs de l'individualisme au lieu de les emprisonner. Se fier à la concurrence entre les individus, qui amène inévitablement une montée de la violence à l'intérieur de toute société. Jusqu'à ce que l'insécurité fasse naître le besoin d'une autorité supérieure, qui peut protéger chacun de tous. Une autorité à qui chacun est trop heureux de concéder le monopole de la violence en échange de sa sécurité.

À sa manière, c'était le choix que le Cénacle avait fait. Mais la situation de la planète s'était dégradée à un point tel qu'on ne pouvait plus se contenter de laisser aller les choses. Non seulement on devait sauver l'humanité de sa propre folie, mais on devait aussi sauver l'environnement dont elle avait besoin pour vivre.

Pour cela, il fallait exercer une violence extrême. Et, pour justifier une violence aussi extrême, pour faire apparaître comme nécessaire un monopole aussi extrême de l'exercice de la violence, il fallait rendre la situation de l'humanité tout aussi extrême.

Killmore passa doucement la main sur les livres d'un rayon. L'Archipel des grands penseurs...

Il aimait cette pièce. Il se sentait chez lui en compagnie de ces auteurs. Parmi ses semblables... C'était la raison pour laquelle il avait fait aménager une réplique exacte de la pièce, avec les mêmes livres aux mêmes endroits, dans chacune de ses résidences, dans chacun des sites de l'Archipel.

Paris, 9h43

En retournant sur le VPN de l'entreprise qui gérait St. Sebastian Place, Chamane avait eu une mauvaise surprise. Depuis sa dernière visite, ils avaient revu la sécurité. Accéder à leur VPN lui avait pris plus d'une heure.

Deuxième mauvaise surprise : les codes de déverrouillage des portes des trois derniers étages avaient disparu du dossier. Même chose pour ceux des ascenseurs. Par contre, en fouillant, il avait fini par trouver les codes des portes donnant sur les escaliers de secours : y compris ceux des derniers étages ! Probablement un oubli, parce qu'ils étaient classés dans un autre dossier.

Chamane avait à peine envoyé ses résultats que Dominique lui répondait par courriel.

J'ai quelque chose d'autre pour toi, une vidéo. Sam a filmé un attaché-case.

Tu en tires ce que tu peux et tu donnes les résultats à Blunt.

— Un attaché-case... murmura Chamane sur le ton de quelqu'un à qui on vient d'annoncer un débarquement d'extraterrestres.

Il y avait sûrement une attrape. Un attaché-case, d'accord. Mais avec quelque chose de particulier. Quelque chose de tordu...

En regardant la bande vidéo, il eut la surprise de voir qu'il s'agissait exactement de ce que Dominique lui avait dit : un attaché-case filmé sous tous les angles. Les seuls traits caractéristiques étaient le nom de la marque, Hawk Ward, et le numéro de série.

Il décida de tenter immédiatement sa chance sur le site de l'entreprise. De toute façon, Geneviève dormait sûrement.

Une vingtaine de minutes plus tard, il parcourait les dossiers de l'entreprise. C'étaient des archives exemplaires. Les articles et leurs numéros de série étaient tous répertoriés selon les distributeurs à qui ils avaient été envoyés. Sauf que le numéro de série de l'attaché-case n'apparaissait nulle part.

Chamane décida d'appeler Blunt.

Venise, 11h46

La pluie tombait sur le Grand Canal, mais la météo annonçait du soleil pour le milieu de l'après-midi. Juste au moment où il partirait.

Blunt ramena son regard vers le portable. Le logiciel de communication téléphonique était activé.

— Vraiment rien d'autre ? demanda Blunt.

— Rien. Désolé.

— À ton avis, le dossier a été trafiqué ?

— Tu penses vraiment que quelqu'un est assez maniaque pour aller effacer les références à un attaché-case dans les archives de l'entreprise qui l'a produit ?

Blunt était certain que ce genre de précaution pouvait sembler normal dans plusieurs organisations. Mais ça ne servait à rien d'orienter la discussion sur ce sujet.

— C'est probablement une erreur de chiffres, reprit Chamane. Au moment de la saisie de données.

— Dominique va lancer une opération à Londres.

— Ça, je suis au courant.

— Je serai à Paris en fin de journée... Des nouvelles de tes « collègues » ?

— Rien.

— C'est normal ?

— S'ils n'appellent pas, c'est qu'ils n'ont encore rien trouvé.

... INTERROGÉ SUR SA TROUBLANTE RESSEMBLANCE AVEC LE PERSONNAGE QUI A CONDUIT LA CAMIONNETTE, LE DÉPUTÉ ARNO DE JONGHE A DÉCLARÉ FAIRE CONFIANCE À LA JUSTICE POUR ÉCLAIRCIR CETTE COÏNCIDENCE. LE DÉPUTÉ A PAR AILLEURS QUALIFIÉ DE RIDICULES LES RUMEURS LE RELIANT À UN GROUPE CLANDESTIN QUI COMMANDITERAIT LES TERRORISTES DANS LE BUT D'ALIMENTER LA PANIQUE DANS LA POPULATION ET DE FAVORISER L'OCTROI DE BUDGETS ADDITIONNELS POUR LA POLICE FÉDÉRALE...

Montréal, 8h37

— Tu fais la grasse matinée ? dit la voix amusée de Théberge dans l'appareil.

Crépeau sourit.

— La maison est le seul endroit où je peux travailler. Aussitôt que je mets les pieds au poste, tout le monde déboule dans mon bureau avec des problèmes à régler. Le téléphone ne déroutait pas. Ici, j'ai le temps de penser, de planifier...

— J'avais raison de vouloir que tu prennes le poste.

— Sauf que tu ne m'avais pas dit que tu partirais.

— Comment ça se passe ?

— On a probablement trouvé l'auteur de l'attentat aux HEC.

— Mort ?

— Tu n'as pas l'air surpris.

— C'est en train de devenir leur marque de commerce.

— On a aussi trouvé l'étudiant qui manquait. Celui qui était aux HEC... Il était dans la piscine, en arrière de chez lui.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis qu'il était tombé parce qu'il n'arrivait plus à voir où il allait.

— Gaz neurotoxique ?

— Oui.

Puis, comme s'il se rappelait subitement quelque chose, il ajouta :

— HEX-Médias a modifié sa stratégie.

— Tiens donc !

— Comme tu n'es plus là, ils ont décidé de s'en prendre au « réseau » Théberge.

— C'est quoi, cette ineptie ?

— Leur première cible est l'ex-présidente de la Caisse de dépôt.

— Madame Tellier ?

— Il paraît qu'elle est allée manger chez vous à plusieurs reprises.

— Et ça regarde qui ?

— Ils s'interrogent sur vos rapports. Ils se demandent si tu ne l'as pas couverte quand il y a eu un détournement.

— C'est du grand n'importe quoi !

- J'ai pensé que tu voudrais être informé.
 - Eux, quand je vais avoir le temps de m'en occuper !...
 - C'est vrai que les vacances, c'est accaparant.
 - Tu es jaloux !
 - C'est ce qui me permet de tenir. Je me dis qu'un jour je vais pouvoir passer mon temps en vacances comme toi.
 - Les vacances, c'est très surévalué.
- Il y eut une pause dans la conversation. C'est sur un ton plus sérieux que Crépeau reprit :
- J'ai repensé à ce que tu m'as proposé concernant Prose.
 - Et... ?
 - Tu as raison. Ça mérite d'être essayé.

Providence, 8h55

Malgré la toux qu'il avait contractée, les vacances avaient été magnifiques. Les enfants avaient adoré Yellowstone.

Ricardo Barcenos s'estimait réellement choyé par la vie : non seulement il avait un travail bien payé, mais il avait une couverture d'assurance-maladie. Contrairement à beaucoup de ses concitoyens, il pouvait se faire soigner sans risquer d'être ruiné. Bien sûr, il n'avait pas le choix : il fallait qu'il aille voir le médecin de la compagnie d'assurances. Mais entre ça et ne pas pouvoir être soigné...

Il attendait depuis une dizaine de minutes lorsque le médecin le fit entrer dans son bureau pour lui annoncer les résultats de la radiographie.

— Il y a quelque chose sur les bronches et les poumons. C'est ce qui explique votre difficulté à respirer. Vous avez probablement eu une mauvaise grippe qui a dégénéré. Avec des antibiotiques, ça devrait aller. Ils sont couverts par les assurances. Vous vous reposez une semaine et vous revenez me voir.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

Comme Barcenos se levait, le médecin ajouta :

— Je ne sais pas trop comment vous demander ça, mais... avez-vous toujours eu un teint aussi... gris ?

Paris, 15h14

Le cours des céréales montait encore, propulsé à la hausse par les nouvelles alarmantes sur la contamination des récoltes et les famines appréhendées sur l'ensemble de la planète.

Ulysse Poitras secoua légèrement la tête. S'appuyant sur une rareté réelle appréhendée, une bulle spéculative était en train de se former, ce qui accentuerait les craintes dans la population et provoquerait d'autres manifestations, d'autres émeutes, qui convaindraient les spéculateurs de continuer à investir, ce qui ferait encore monter les prix, provoquerait d'autres

manifestations, d'autres émeutes...

Et lui-même participait à ce mouvement !

Ou bien il continuait d'investir dans les matières premières, notamment dans les céréales, pour protéger les activités de la Fondation ; ou bien il liquidait ses investissements et encaissait ses profits – ce qui aurait un impact marginal sur la hausse des prix et rendrait les activités de la Fondation plus vulnérables à la hausse ininterrompue du prix des céréales.

La solution facile était de laisser les membres de la Fondation décider – ce qu'ils feraient de toute manière. Mais c'était lui, l'expert financier. Il devait leur recommander quelque chose. Sauf qu'il ne voyait pas de solution. Des deux côtés, la Fondation y perdait. Ou bien elle participait à un mouvement de masse qui menaçait ses objectifs, ou bien elle perdait progressivement une partie de ses moyens pour les réaliser.

Pour échapper à ses ruminations, il fit défiler les informations de Bloomberg sur son ordinateur : usine de désalinisation sabotée à Tokyo, émeute de la faim en Argentine, trois entreprises de traitement des eaux qui se joignent à l'Alliance mondiale pour l'Émergence, menaces terroristes contre plusieurs dirigeants d'entreprises américaines...

Quand il lut la nouvelle suivante, il fit afficher le texte complet de l'article. Elle concernait l'introduction de l'eau sur le marché des matières premières. Un groupe d'étude du Congrès américain avait récemment rendu une décision favorable. Un des derniers obstacles venait de disparaître.

Poitras recula sur sa chaise, regardant défiler les autres nouvelles sans les voir. Si l'eau était introduite sur le marché des matières premières, elle serait inévitablement prise dans la même spéculation que les céréales... ce qui ne faisait que rendre plus aigu son dilemme.

Le pire, c'était qu'il ne voyait pas quoi faire. Ce qui faisait la force du marché, c'était l'indépendance de tous les intervenants ; mais c'était en même temps sa faiblesse : personne ne pouvait intervenir lorsque la dynamique collective s'engageait dans une boucle de rétroaction positive. Parce que le marché n'était pas un groupe doté de structures décisionnelles ; c'était une simple juxtaposition, qui fonctionnait sur le mode du mécanisme.

Lévis, 9h20

Dominique ferma le logiciel de communication téléphonique et poussa un soupir : tout avait fonctionné au mieux. Finnegan, le contact de l'Institut au MI5, lui avait assuré une collaboration discrète mais entière. Une équipe serait à la disposition de Moh et Sam pour les supporter au moment de l'intervention.

Le seul moment où Dominique avait senti une légère tension chez son interlocuteur, c'était quand il avait suggéré, avec une courtoisie toute britannique, de s'assurer que ce ne soit pas une fausse alerte comme la fois précédente.

Dominique avait elle-même ses propres réserves. Elle aurait préféré avoir

plus d'informations avant de lancer l'opération contre St. Sebastian Place. Elle craignait de brûler un des rares éléments de surprise qu'elle détenait. D'un autre côté, si l'opération permettait de découvrir des informations sur Claudia... Sans parler de ce qu'ils pourraient apprendre sur le Consortium...

Il y avait aussi les problèmes opérationnels. Elle ne pouvait pas tout déléguer aux Anglais. Il lui fallait des agents sur place. Or, elle n'avait que Moh et Sam de disponibles. Les utiliser voulait dire interrompre la surveillance de Killmore et de Windfield... Combien de temps leur faudrait-il pour les retrouver, une fois l'opération terminée ? Quelles informations auraient-ils ratées ?...

Par le passé, F lui avait déjà laissé ce genre de décision. Mais ce n'était pas la même chose. Auparavant, si elle se trompait, F était là pour intervenir. Cette fois, elle était seule. Elle comprenait mieux le fardeau que F avait dû assumer tout au long des ans.

Son regard s'éleva vers la fenêtre panoramique qui donnait sur la cour et le boisé, à l'arrière de la maison... L'issue du combat entre les corneilles et les autres oiseaux semblait décidée. À l'exception de quelques merles, la plupart avaient quitté la cour. Les corneilles attaquaient les nids. Détruisaient les œufs. Tuaient les petits... Lorsqu'elles s'installaient quelque part, les autres formes de vie se retiraient. Ou, du moins, elles se cachaient, vivant dans les marges que leur laissaient les oiseaux noirs. Même les écureuils se faisaient plus rares.

Le soir, les voiliers de corneilles étaient de plus en plus nombreux à couvrir les arbres. On aurait dit une épidémie vivante... Était-ce une image de ce qui attendait la planète ? La domination de tout l'espace par une espèce de charognards reconvertis en prédateurs ?... Des prédateurs qui ne se distinguaient des autres que par une seule caractéristique : leur bonne conscience, fondée sur la certitude d'être dans leur droit.

Après avoir hésité quelques minutes de plus, Dominique envoya à Moh et Sam l'autorisation de déclencher l'opération ainsi que les procédures pour joindre les gens du MI5. Ils devaient concentrer leur action sur les trois étages dont les fenêtres bénéficiaient d'une protection contre l'écoute électronique.

CKAC, 9h53

... PAR LA DEMANDE DU CHEF DE L'UDQ. LE PREMIER MINISTRE A RÉITÉRÉ SA CONFIANCE DANS LES FORCES POLICIÈRES ET IL A EXCLU TOUTE POSSIBILITÉ DE METTRE SUR PIED UNE COMMISSION D'ENQUÊTE PUBLIQUE SUR LE SPVM.

EN EUROPE, LES RÉCENTS ATTENTATS CONTRE DES DIRIGEANTS DE MULTINATIONALES SEMBLENT AVOIR CONVAINCU LES HOMMES POLITIQUES DE LA NÉCESSITÉ D'UNE CONCERTATION À L'ÉCHELLE DU CONTINENT. UNE CHASSE À L'HOMME SANS PRÉCÉDENT VIENT EN EFFET D'ÊTRE LANCÉE POUR...

Paris, aéroport Charles-de-Gaulle, 15h54

L'avion avait finalement une heure de retard. Hurt attendait dans la file devant le guichet de vérification des passeports. Il avait encore le temps de prendre sa correspondance pour Venise.

Pendant le vol, il avait fait des cauchemars. Dans chacun, il avait rencontré le Vieux. Ce dernier était assis sur le banc du jardin, comme chaque fois qu'il l'avait rencontré. Son attitude paraissait sereine. Il se contentait de le regarder. Toutefois, à chaque pas que Hurt faisait dans sa direction, il sentait l'angoisse en lui monter d'un cran.

Au moment où l'angoisse était devenue intolérable, le Vieux lui avait dit :

— *La violence infligée ne peut pas abolir la violence subie. Elle peut seulement l'augmenter.*

Hurt s'était alors réveillé en sursaut. Ses mains tremblaient. Une hôtesse s'était penchée vers lui pour lui demander si tout allait bien.

— Un mauvais rêve, avait-il répondu.

Le deuxième cauchemar avait été une répétition du premier. La seule différence avait été dans l'intensité plus grande de l'angoisse qu'il avait ressentie et dans le message du Vieux.

— *La multiplication des individus produit seulement de la fragmentation et de la dispersion. À l'intérieur comme à l'extérieur.*

Le message paraissait transparent : le Vieux l'incitait à fusionner ses multiples personnalités. Sauf que le Vieux, au cours des années, n'avait jamais fait la moindre remarque en ce sens. Au contraire, il l'avait plutôt incité à prendre acte de leur existence et à travailler à leur harmonisation.

À quoi rimait ce message ?

Le troisième cauchemar avait été, lui aussi, une variante du précédent. Le message du Vieux avait été encore plus bref :

— *La solution, c'est l'unanimité moins un.*

Après le troisième cauchemar, Hurt s'était fait violence pour ne plus dormir.

Genève, 16h05

Larsen Windfield s'avança vers le micro. La conférence de presse avait été convoquée par l'Alliance mondiale pour l'Émergence.

Il regarda un instant les journalistes, en reconnut une vingtaine dont il avait vu la photo dans les dossiers, le matin même. C'étaient eux, les piliers qui poseraient les bonnes questions et qui feraient un compte rendu favorable de la conférence de presse. Windfield n'avait aucun doute là-dessus. Madame Hunter le lui avait assuré.

— Messieurs, mesdames, votre temps est précieux. Si vous le permettez, nous sauterons les longues présentations. Sachez simplement que je suis Larsen Windfield et que j'ai une déclaration à faire au nom de l'Alliance mondiale pour l'Émergence.

« Aujourd'hui, un nouveau danger menace l'humanité : la peste grise.

D'abord apparu en Chine, puis en Inde, le mal a gagné l'Indonésie et les Philippines. Ensuite l'Afrique. Des rumeurs affirment que l'infection aurait fait son apparition en Amérique... Il est clair que nous assistons à la naissance d'une pandémie. Nous avons encore un peu de temps, mais il faut agir vite. Le problème, c'est que nous ne savons même pas ce qui cause cette maladie.

« Heureusement, les entreprises liées à l'AME bénéficient désormais d'un statut privilégié. À cause des intérêts supérieurs de l'humanité qu'elles défendent, elles ont deux avantages. Un : tous leurs profits peuvent être réinvestis dans la recherche sans être grugés par l'impôt. Deux : les tracasseries administratives ont été éliminées.

« Cette situation avantageuse nous a permis de recruter un certain nombre de pharmaceutiques et de laboratoires de recherche en biogénétique. Ces entreprises seront regroupées sous la responsabilité d'une nouvelle entité à l'intérieur de l'Alliance : HomniPharm. Ce holding... »

Longueuil, 10h09

En transportant son café dans son bureau, Victor Prose réalisa qu'il n'avait pas vérifié sa cote de survie sur Internet. C'était le premier matin qu'il n'avait pas songé à le faire.

Il interpréta la chose comme un signe que la pression avait baissé. De fait, il n'avait pas reçu de messages au cours des derniers jours et HEX-Radio semblait avoir cessé de s'intéresser à lui.

Il alluma la télé et syntonisa RDI. L'image d'un homme debout derrière un lutrin occupait tout l'écran. Derrière lui, quelques lettres géantes projetées sur un rideau noir servaient de fond de scène : NIPHA...

... BIEN ENTENDU, CELA VA EXIGER DES INVESTISSEMENTS COLOSSAUX. LA PARTICIPATION DES GOUVERNEMENTS SERA NÉCESSAIRE. ET, SURTOUT, IL VA FALLOIR UNE COORDINATION PLANÉTAIRE DES EFFORTS.

CE QUE HOMNI-FOOD ET HOMNI-FLOW FONT POUR LES CÉRÉALES ET LE TRAITEMENT DE L'EAU, HOMNI-PHARM LE FERA POUR LA RECHERCHE PHARMACEUTIQUE. NOTRE PREMIÈRE TÂCHE VA DE SOI : VAINCRE LA PESTE GRISE. POUR CELA, NOUS ALLONS COORDONNER LES TRAVAUX DE NOMBREUX LABORATOIRES DE RECHERCHE RÉPARTIS SUR L'ENSEMBLE DE LA PLANÈTE...

Après l'eau et les céréales, les médicaments ! On annonçait une concertation mondiale des pharmaceutiques, qui profiterait en plus de l'appui des gouvernements des principaux pays de la planète ! C'était la mort annoncée des protocoles de vérification à long terme et des contrôles supplémentaires que réclamaient les groupes de pression.

Prose écoutait, fasciné. Le présentateur réussissait à enrober dans une apparence de bon sens un assouplissement généralisé des procédures de sécurité.

DES TESTS DE LONG TERME SERONT ENTREPRIS SEULEMENT LORSQUE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE AURA DÉMARRÉ, DE MANIÈRE À NE PAS RETARDER L'ACCÈS DE LA POPULATION AUX VACCINS ET AUX MÉDICAMENTS. SI D'AVENTURE DES PROBLÈMES ÉTAIENT MIS AU JOUR PAR CES TESTS, IL SERA TOUJOURS TEMPS DE PROCÉDER À DES CORRECTIFS.

POUR MA PART, J'ASSUMERAI LA PRÉSIDENTE INTÉRIMAIRE D'HOMNIPHARM JUSQU'AU CHOIX D'UN PRÉSIDENT PAR LE CA, CE QUI DEVRAIT AVOIR LIEU RAPIDEMENT. IL VA DE SOI QU'HOMNIPHARM COLLABORERA AVEC L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ. NOUS LUI AVONS D'AILLEURS DÉJÀ TRANSMIS TOUTES LES DONNÉES QUE NOUS AVONS RECUEILLIES SUR LA PROPAGATION MONDIALE DE LA PESTE GRISE. DES QUESTIONS ?

La concentration de Prose fut brisée par le carillon de la porte d'entrée. Il regarda l'heure : 10 heures 14. Il était trop tôt pour que ce soit Grondin.

Peut-être s'était-il réjoui trop vite ? Peut-être que des auditeurs de HEX-Radio venaient de nouveau le relancer chez lui ?

En arrivant à la porte, Prose regarda dans l'œil-de-bœuf. Puis il recula subitement : il avait reconnu le visage du directeur du SPVM, Magella Crépeau.

Il s'empessa d'ouvrir.

— Je peux entrer ? demanda Crépeau, voyant l'air médusé de Prose.

— Bien sûr... C'est juste que... Disons que j'attendais plutôt Grondin.

Il recula pour laisser entrer Crépeau et l'amena au petit salon attenant à son bureau. Le directeur du SPVM jeta un rapide coup d'œil, sans s'arrêter, aux caricatures dans le corridor. Par deux portes entrouvertes, il aperçut des pièces remplies de bibliothèques et de caisses de dossiers.

— Est-ce que vous êtes ici à titre officiel ? demanda Prose en arrivant au salon.

D'un geste, il fit signe au policier de s'asseoir dans un des fauteuils.

— Oui et non.

Prose le regarda un moment avant de s'asseoir à son tour.

— Officiellement, reprit Crépeau, je viens m'enquérir de votre bien-être... Comme vous avez été victime d'un attentat, le directeur vient personnellement vous rencontrer pour vous montrer que les autorités ont à cœur d'assurer votre protection.

— Et officieusement ?

— Officieusement, je suis ici pour vous transmettre un message. De la part de mon bon ami Théberge.

— L'inspecteur-chef Théberge ?... Je croyais qu'il était en vacances.

— Justement.

... EN INDONÉSIE, UNE FOULE SCANDANT DES SLOGANS ANTI- OCCIDENTAUX S'EST LANCÉE À L'ASSAUT DE L'AMBASSADE DES PAYS-BAS. LES FORCES DE L'ORDRE SONT D'ABORD INTERVENUES MOLLEMENT AVANT DE CONTRÔLER LES ÉMEUTIERS. ON NE DÉPLORE PAS DE VICTIMES, MAIS LES DÉGÂTS MATÉRIELS S'ÉLÈVENT À PLUSIEURS DIZAINES DE MILLIERS DE DOLLARS. DES ÉVÉNEMENTS SIMILAIRES ONT EU LIEU DANS PLUSIEURS PAYS À MAJORITÉ MUSULMANE. LES MANIFESTANTS ENTENDENT PROTESTER CONTRE LES ATTAQUES SUBIES PAR LES ÉCOLES CORANIQUES DANS LES PAYS OCCIDENTAUX. AU MOINS QUATRE AMBASSADES...

Outremont, 10h41

La voix au téléphone avait un ton enragé.

Tu ne pourras pas te sauver indéfiniment ! C'est à la veille d'être ton tour. Il va t'arriver la même chose qu'à Lacroix et au big boss de Nortel ! Tu vas te retrouver en tôle. Avec ta face dans le journal !... Cette fois-ci, Théberge ne pourra pas te protéger. Et si les flics font pas la job, il y en a d'autres qui vont la faire ! Y a un bout à voler le monde ! Espèce de crosseuse !

La tonalité continue de l'appareil suivit la dernière phrase. L'interlocuteur anonyme avait raccroché.

Lucie Tellier raccrocha à son tour. L'appel n'avait aucune commune mesure avec les précédents. On était loin du simple acharnement médiatique et du délire de certaines tribunes téléphoniques. Ou même des automobilistes et des passants qui insultaient les gens de la Caisse quand ils les voyaient sortir de l'édifice... On entrait dans sa vie privée. On la décréait coupable. On la menaçait.

Était-ce l'évolution inévitable que provoquait l'omniprésence des médias ? Le passage d'une justice lente, fondée sur le droit et l'évaluation des preuves, à une justice immédiate, où l'accusation, le procès et la sanction se télescopent dans une même déclaration publique accompagnée d'images fracassantes et de commentaires indignés ?

Elle consulta son iPhone, retrouva le numéro de Théberge et lança l'appel. Elle laissa sonner à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un message enregistré.

Nous sommes absents pour une période indéterminée. Vous pouvez laisser un message, mais il nous est impossible de savoir quand nous serons en mesure d'y répondre.

Elle raccrocha et se rappela avoir entendu aux informations que le policier avait pris des vacances imprévisibles et qu'il était introuvable.

Paris, 16h47

F avait établi ses quartiers dans un petit appartement à deux pas de la tour Eiffel et du musée d'Orsay. Elle avait d'abord songé à s'installer à l'hôtel Muguet, où elle était descendue à plusieurs reprises déjà, puis elle avait choisi un des appartements gérés par l'hôtel. Si jamais on la soupçonnait d'être en Europe, la première chose qui viendrait à l'esprit de ceux qui la chercheraient serait de faire le tour des chambres d'hôtel.

Pour d'autres raisons, elle avait évité les maisons de sûreté de l'Institut : il était important que personne ne puisse la retrouver. Pas même ses proches.

Elle activa son ordinateur portable, ouvrit le logiciel de communication téléphonique, sélectionna le premier numéro sur la liste des correspondants.

— J'attendais un signe de votre part, fit la voix graveleuse de Fogg.

— Un léger contretemps.

— J'espère que tout s'est réglé pour le mieux.

— Étant donné les circonstances...

— Perdre un agent n'est jamais facile.

— J'imagine que vous en savez quelque chose.

Fogg se racla la gorge pour se désenrouer.

— « Ces messieurs » s'impatientent, dit-il. Je crains qu'il nous reste moins de temps que je le pensais.

— Ils ont lancé de nouvelles opérations ?

— Ce qui m'inquiète, ce n'est pas vraiment ce qu'ils font. Ils suivent une logique assez prévisible. Leur calendrier, par contre...

— Normalement, il aurait dû y avoir plus de temps entre les deux séries d'attentats... C'est ce que vous pensez ?

— Exactement !... Il y a aussi le fait qu'ils veulent me laisser croire que je fais partie de leurs plans. Qu'une place m'attend parmi eux, une fois la rationalisation du Consortium achevée... Une promesse comme celle-là, ce n'est pas quelque chose qu'ils peuvent gérer à long terme. Et ils n'ont certainement pas l'intention de s'embarasser de quelqu'un comme moi. Conclusion : ils veulent seulement gagner un peu de temps.

— À votre avis, il nous reste quoi ?

— Pour mener notre projet à terme ? Quelques mois. Peut-être un peu plus.

F s'efforça d'adopter un ton joyeux.

— C'est une bonne nouvelle, dit-elle. D'ici quelques mois, nous serons au bout de nos peines.

— D'une façon ou d'une autre, répondit Fogg sur un ton las.

F était surprise de le voir se laisser aller à ce genre de commentaire désabusé. Était-ce l'âge ? À moins qu'il soit au courant d'informations qu'il ne lui avait pas encore communiquées...

— Êtes-vous sûr de m'avoir tout dit ? demanda-t-elle.

— Ce que je ne vous ai pas dit, vous le trouverez sur le site FTP dont vous avez le code. Prenez-en connaissance et nous planifierons les étapes finales de l'opération.

— Entendu.

— Un dernier détail. J'ai intercepté un message de « ces messieurs » au directeur de l'une des filiales : il y était question d'un projet nommé Archipel. Ça vous dit quelque chose ?

— Pas pour l'instant.

— À l'Institut, comment ça se passe ?

— Je n'ai pas eu de contacts depuis mon départ. Mais je ne vois pas pourquoi ils n'effectueraient pas les tâches que nous avons prévues pour eux.

Quelques minutes plus tard, après une remarque de Fogg destinée à la rassurer sur sa santé, F mettait un terme à la communication.

Elle passa ensuite un long moment à réfléchir. Puis elle sélectionna deux adresses et elle y expédia le même message :

Projet Archipel. Implication possible du Consortium au plus haut niveau.

Montréal, SPVM, 11h38

Crépeau regarda Pamphyle, hésitant. Puis il regarda le dossier sur son bureau.

— Tu peux me répéter ça ?

— Embolie gazeuse.

— On attrape ça comment ?

— Normalement, en faisant de la plongée sous-marine.

— Et il est mort dans son bureau, au trente-deuxième étage ?

— S'il est mort à l'endroit où on l'a trouvé.

Crépeau ouvrit le dossier, parcourut quelques pages en diagonale sans rien apprendre de nouveau.

La victime, Nell Tchumak, était vice-président à la recherche d'une entreprise spécialisée dans l'extraction minière. La compagnie était l'une des cinq entreprises canadiennes contre lesquelles les Enfants de la Tempête avaient promis des représailles.

— Embolie gazeuse, reprit Crépeau comme pour apprivoiser le terme... Ça se passe comment ?

— Plus un plongeur descend profondément, plus la pression augmente. À dix mètres, c'est deux atmosphères. À vingt mètres, trois atmosphères... Les équipements de plongée ont ce qu'il faut pour ajuster la pression de l'air respiré à la pression que le corps subit. Comme les pressions sont égales, le plongeur ne s'aperçoit de rien... Les problèmes commencent à la remontée. Il y a deux choses qui peuvent se produire.

— En plus de remonter normalement...

— En plus de remonter normalement, oui... Plus tu descends profond et plus tu restes longtemps, plus il y a de gaz qui passe dans l'organisme. Dans le sang, dans les tissus adipeux... Quand tu remontes, la pression diminue, le gaz se dilate, il occupe plus de place. Si tu fais des paliers, il se décomprime lentement, l'organisme a le temps de l'éliminer, mais si tu remontes trop vite,

il peut se former des bulles de gaz. Des bulles de gaz dans le sang, dans les tissus...

— Tu peux en mourir ?

— Ça dépend... La deuxième chose qui peut arriver, elle, ne pardonne pas. Je t'ai dit que le gaz comprimé occupait moins d'espace : en fait, quand tu passes de une à deux atmosphères de pression, le volume du gaz diminue de moitié. Ça veut dire que, dans le même espace, il y a deux fois plus d'air. Imagine ce qui se passe à six ou sept atmosphères...

— OK, j'imagine.

— Imagine maintenant que tu remontes en vitesse et que l'air est bloqué dans les poumons ! Subitement, la pression double, triple, quadruple... Les alvéoles ne peuvent pas supporter la pression : elles éclatent ; et le gaz passe directement dans le sang. Il se forme des bulles, des caillots...

— C'est de ça qu'il est mort ?

— Une version *heavy* de la chose.

— Dans son bureau, au trente-deuxième étage...

— À moins qu'on l'ait transporté là.

Une secrétaire fit irruption dans le bureau de Crépeau.

— Il y a une madame Tellier à la réception. Elle n'a pas de rendez-vous, mais elle insiste pour vous voir.

— Madame Tellier ?

— Lucie Tellier. L'ancienne présidente de la Caisse de dépôt.

— D'accord, je vais la chercher.

Il se tourna vers Pamphyle.

— Merci pour le cours. Tu peux me résumer ça dans un texte que même les journalistes de HEX-Médias vont être en mesure de comprendre ?

— Tu veux que j'ajoute des petits dessins ?

— À condition qu'ils ne soient pas trop compliqués.

RDI, 12h02

... SELON L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ. PLUSIEURS CAS DE PESTE GRISE AURAIENT ÉTÉ CONFIRMÉS EN EUROPE. L'ORIGINE DE LA CONTAMINATION SERAIT UN BATEAU EN PROVENANCE DE L'INDONÉSIE.

PLUS PRÈS DE NOUS, C'EST L'ATTENTAT DES HEC QUI CONTINUE DE RETENIR L'ATTENTION. LE PORTE-PAROLE DU SPVM N'A PAS VOULU ÉLABORER SUR LE LIEN ENTRE EDMOND CADIEUX, LA VICTIME DES GAZ NEUROTOXIQUES RETROUVÉE MORTE CHEZ ELLE, ET LES TRAGIQUES ÉVÉNEMENTS...

Seattle, 10h18

Phillip Johnson était posté à une bonne distance de l'édifice. Normalement, de cet endroit, il ne perdrait rien du spectacle.

Il jeta un regard à sa montre. Encore vingt-trois secondes.

Sur le toit de l'édifice qu'il fixait avec ses jumelles, l'enseigne en lettres vertes s'élevait à une vingtaine de mètres : Amalgam Commodities & Resources.

Au moment exact où l'aiguille des secondes atteignait le 12 sur sa montre, une onde de choc balaya l'ensemble du dernier étage. Toutes les fenêtres explosèrent et plusieurs personnes furent précipitées dans le vide. Les autres moururent de diverses façons. Le lendemain, les médias confirmeraient qu'il n'y avait pas eu de survivant.

Phillip Johnson n'était pas insensible. Il eut un pincement au cœur en pensant à ces personnes. Pendant les quatre mois où il avait travaillé sur les lieux, il avait eu le temps d'en connaître plusieurs. Surtout celles qui demeuraient au bureau pour travailler le soir. Il aurait préféré attaquer la compagnie sans que des employés subalternes soient sacrifiés. Mais ce n'était pas possible. Le compromis avait été de ne cibler que le dernier étage : celui de la direction.

Les bombes à effet directionnel permettaient ce genre d'intervention « chirurgicale », comme disaient les militaires. L'avant-dernier étage n'avait pas été touché de façon significative.

Johnson examina le sommet de l'édifice pendant quelques minutes encore puis, quand il entendit les premières sirènes d'autos-patrouilles, il rangea ses jumelles dans leur étui, sortit de l'appartement et descendit au garage.

Il avait le sentiment du devoir accompli. Sous couvert d'approvisionner l'Occident en matériaux de base, Amalgam Commodities & Resources contaminait outrageusement les sites qu'elle exploitait dans l'hémisphère Sud de la planète. Il était temps de faire un exemple.

Reuters, 14h02

... PLUS D'UNE DIZAINE DE MESSAGES DE GROUPES TERRORISTES. TOUS REVENDIQUENT L'INTRODUCTION DE LA PESTE EN EUROPE. LA MOITIÉ DE CES MESSAGES PROVIENNENT DE GROUPES ÉCOTERRORISTES. L'AUTRE MOITIÉ, DE GROUPES ISLAMISTES. LES AUTORITÉS NE PEUVENT CONFIRMER...

Paris, 20h06

Gonzague Théberge marchait avec son épouse le long de la rue Saint-Dominique. Ils étaient en avance. Le rendez-vous avec l'autre Gonzague était seulement dans une heure. Ils allaient prendre un verre dans un café avant de s'y rendre.

- Tu es sûr de ne pas vouloir y aller seul ? demanda madame Théberge.
- Pourquoi ?
- Vous avez sûrement des choses à discuter.
- C'est lui qui a insisté pour que tu viennes. Il serait déçu.

- Il disait peut-être ça pour être poli.
 - Tu sais très bien que c'est faux !
 - Je ne suis pas habillée pour aller dans un grand restaurant.
- Théberge la regarda et sourit.
- Tu es très bien comme ça.

Ils marchèrent plusieurs minutes en silence, observant les passants et les façades, puis ils tournèrent dans la rue Cler.

Quand ils arrivèrent au Diplomate, Théberge consulta sa femme du regard puis il se dirigea vers une des tables de la terrasse.

Ils commandèrent tous les deux un côtes-du-rhône.

Au comptoir, la discussion entre les habitués était enflammée. Ils interpellaient le patron, debout près de la caisse.

- Tu ne peux pas fermer ! Où je vais aller prendre l'apéro, moi ?

- Tu viendras me voir en Ardèche. Je vais ouvrir un bistro.

- Pourquoi tu t'exiles là-bas ?

- Parce que, avec ce que je gagne, je n'ai plus les moyens de vivre à Paris !... Dans mon pays, avec ce que j'ai mis de côté, je vais pouvoir m'acheter une petite maison.

Théberge était absorbé par la conversation. Il mit du temps à réaliser que son téléphone vibrait à sa ceinture. En le prenant, il regarda sa femme, concentrée sur son *Pariscope* : elle ne s'était aperçue de rien.

- Oui ?

- C'est moi.

- Tu réalises le nombre de personnes qui auraient pu dire la même chose ?

- Trois, selon ce que tu m'as dit. Dont deux femmes. Par conséquent...

- D'accord, d'accord... J'espère que c'est une bonne nouvelle.

- Ça s'est passé comme tu voulais.

- Décidément, tu sibyllinises à tout va.

- Tu m'as demandé d'être prudent.

Théberge poussa un soupir. Il imaginait le sourire amusé sur le visage de Crépeau.

- Entendu ! Tu sibyllinises ! Par voie de conséquence, je vais pythonisser... Donc, si je comprends bien, mes désirs s'avèrent ?

- Exactement.

- À quel endroit ?

- CDG.

CDG... Après un moment, Théberge comprit : Charles-de-Gaulle. L'aéroport.

- CDG... C'est parfait. À quelle heure ?

- À l'heure où arrivent les ouvriers de la dernière heure.

- Bien sûr.

À Charles-de-Gaulle, à l'heure où arrivent les ouvriers de la dernière heure... Donc, le dernier vol en provenance de Montréal.

— En bonne compagnie ? demanda Théberge.

— Quand on va à Rome, on fait comme les Romains.

Donc, quand on va en France, on fait comme les Français : on prend Air France.

— OK.

— Il y a autre chose.

— Encore une parabole ?

En termes cette fois très clairs, Crépeau lui raconta la visite que lui avait rendue Lucie Tellier.

— J'ai hâte de pouvoir leur régler leur compte, à ces remueurs de guano ! s'exclama Théberge. À ces tripatouilleurs de fétidités !

Inconsciemment, Théberge avait élevé la voix. Sa femme le regarda, mal à l'aise comme chaque fois que le comportement excessif de son époux se manifestait en public. Théberge fit un mouvement de la tête pour signifier qu'il avait compris.

— De toute évidence, reprit-il sur un ton uni, c'est moi qui suis visé à travers elle. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai conseillé de se mettre au vert. De prendre des vacances.

— Comment elle a réagi ?

— C'est ce qu'elle avait déjà décidé de faire.

— Enfin une bonne nouvelle.

— Évidemment, elle s'est payé un environnement de première classe.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce qu'elle risque de rencontrer l'ouvrier de la dernière heure.

Venise, 20h27

Hurt regarda le *vaporetto* s'éloigner, puis il s'enfonça dans une ruelle étroite.

Avant de se présenter chez Blunt, il voulait marcher un peu dans la ville. Parce qu'elle le calmait. C'était paradoxal. Les hautes façades qui transformaient les rues étroites en un labyrinthe, au lieu de susciter en lui de l'anxiété, avaient un effet relaxant : il se sentait plus léger. C'était peut-être lié à la présence de l'eau, que l'on sentait toujours tout près.

Il avait pris conscience de ce bien-être la première fois qu'il avait rendu visite à Blunt. Un bien-être qui n'était pas sans lui rappeler ce qu'il avait souvent ressenti quand il parlait au Vieux. Particulièrement dans le jardin... C'était d'ailleurs ce qui rendait si étranges les cauchemars qu'il avait faits dans l'avion.

Il s'arrêta dans un café et commanda un verre de vin. À l'intérieur de Hurt, la plupart des alters ressentaient l'effet apaisant de la ville. Seul Nitro montrait des signes d'impatience. Il continuait de s'opposer à cette visite. Même s'il avait concédé qu'il y avait peu de chances que Blunt soit la taupe, il estimait que le voir était une perte de temps : ils avaient déjà une cible qui les attendait en Angleterre. Mais l'opinion de Steel avait prévalu : si Blunt

savait quelque chose sur cet endroit, à Londres, il aurait été bête de se priver de ses connaissances.

Hurt n'avait bu que la moitié de son verre et déjà Nitro s'impatientait.

— *On n'est quand même pas en vacances !*

— *On y va dans deux minutes*, fit Steel.

— *Deux minutes !... On ne sait même pas s'il habite encore là ! Il a peut-être déménagé... Si c'est lui la taupe...*

— *Si c'était lui la taupe, il aurait eu l'occasion idéale de se débarrasser de nous : il avait seulement à avertir les Chinois.*

— *Les Chinois ont peut-être voulu nous utiliser pour leur compte... et ensuite se servir de nous pour remonter eux-mêmes à l'Institut !*

www.lemonde.fr, 14h56

... UNE NOUVELLE GUERRE DE L'EAU. LES ENFANTS DU DÉLUGE MENACENT DE DÉCLENCHER DES ACTIONS SIMULTANÉES AU SUD-LIBAN, SUR LES HAUTEURS DU GOLAN ET EN CISJORDANIE, OÙ SE TROUVENT LES PRINCIPALES SOURCES DU JOURDAIN. À MOINS QU'ISRAËL NE CONSENTE À UN PARTAGE ÉQUITABLE DE L'EAU AVEC LA PALESTINE ET NE RÉDUISE SA CONSOMMATION OUTRANCIÈRE, LES EAUX DU FLEUVE SERONT RENDUES IMPROPRES À LA CONSOMMATION.

LE MINISTRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES D'ISRAËL A RÉPLIQUÉ QUE SON PAYS...

Venise, 22h15

Hurt était de retour au comptoir du petit café. Il avait de nouveau commandé un verre de vin. À l'intérieur de lui, Nitro ne décollerait pas.

— *Je l'avais dit !*

— *Il est peut-être simplement sorti*, répliqua Steel.

— *Et peut-être qu'il a déménagé pour qu'on ne puisse pas le retrouver ! Peut-être qu'il se cache !*

— *D'accord, c'est une possibilité. Mais il y en a d'autres.*

— *Lesquelles ?*

Ignorants de la discussion mouvementée qui se déroulait à l'intérieur de Hurt, deux hommes, à côté de lui, commentaient la hausse du prix des pâtes... Un scandale ! C'était sûr que les politiciens étaient de mèche. Ils s'en mettaient plein les poches et ils laissaient les compagnies augmenter les prix à leur guise... La pénurie ? C'était juste de la propagande pour apeurer les gens et les faire taire !

— *Il est peut-être au restaurant*, fit Steel.

— *Et pourquoi pas à l'opéra ?!*

— *Il peut aussi être sorti se promener.*

À côté de Hurt, les deux hommes continuaient de discuter.

— Tu vas à la manifestation demain ?
— Qu'est-ce que ça va changer ? C'est tous des pourris !
— C'est sûr, l'Allianza, c'est des pourris ! Mais, au moins, c'est des pourris qui travaillent pour nous !

Au serveur qui lui demandait s'il voulait autre chose, Hurt répondit distraitemment que non.

— *Si tu veux qu'on en ait le cœur net, on peut appeler Chamane*, fit Steel.
— *Et pourquoi on n'irait pas simplement à Londres ?*
— *Je te l'ai dit ! Parce qu'il peut s'être passé beaucoup de choses depuis qu'on est partis !*

Nitro devenait de plus en plus difficile à contrôler, songea Steel. Sa paranoïa s'intensifiait. Lui qui avait déjà tendance à exploser à tout propos !... Ça n'augurait rien de bon.

Hurt se leva, vida le reste de son verre et mit plus d'argent qu'il n'en fallait sur le comptoir.

— *D'accord*, fit Steel. *On retourne à Londres. Mais avant, on parle à Chamane.*

Paris, 23h55

Ils étaient maintenant les seuls clients dans le Florimond. Pascal, le chef, était passé s'enquérir de leurs commentaires et il les avait remerciés de lui avoir fait confiance en le laissant composer leur menu.

— Vous avez toujours des portions aussi généreuses ? demanda madame Théberge.

— Nos cousins canadiens sont censés avoir des appétits de coureurs des bois ! C'est du moins ce que m'a dit le colonel.

Ce dernier se contenta de sourire.

— Il m'a demandé de vous préparer un repas comme si c'était pour ma famille, reprit le chef.

— Votre famille bouffe tous les jours des portions industrielles de ce foie gras au torchon absolument délirant ? demanda Théberge. Et elle enchaîne avec un chou farci qui pourrait nourrir un quartier ? Puis elle expédie un amoncellement gargantuesque de desserts ?... Elle doit avoir de sérieux problèmes de cholestérol, votre famille !

— Pas trop, répondit le cuisinier en souriant.

Le colonel l'avait prévenu : son ami canadien avait parfois le verbe fleuri.

— C'est parce qu'ils boivent beaucoup de vin rouge, fit Laurent, le maître de salle. Les médecins le recommandent.

— Tu vois, fit Théberge en se tournant vers sa femme.

Il était rayonnant.

— Tu vois ! Il faut toujours écouter les médecins !

— Tu l'as payé combien pour qu'il dise ça ? répliqua madame Théberge en regardant son mari.

— Je vous jure que je n'ai rien à voir dans tout ceci, protesta le maître de

salle.

L'espace d'un instant, il afficha un air à la fois sérieux et offusqué. Puis il ajouta avec un sourire, sur un ton définitif :

— Allez, je vous fais goûter quelque chose.

Il descendit à la cave. Deux minutes plus tard, après être passé derrière le bar avec la bouteille qu'il rapportait du cellier, il revenait avec trois verres de vin rouge.

— Ça vient du Languedoc, dit-il en posant les verres devant eux. Vous me dites ce que vous en pensez... Je vous laisse déguster et je reviens quand vous avez fini pour le digestif.

Quand il fut parti, Leclercq se tourna vers madame Théberge.

— Vous permettez qu'on vous ennuie quelques minutes ? J'ai deux ou trois informations pour votre mari.

— Vous ne m'ennuyez pas du tout. Pour une fois que je sais ce qu'il fait !

Leclercq se pencha légèrement vers elle.

— Si le comportement de votre mari vous inquiète et que vous cherchez un enquêteur discret, dit-il à voix basse, je peux vous recommander quelqu'un. J'ai d'excellents contacts à Montréal.

— Est-ce que c'est très cher ? demanda madame Théberge, entrant dans le jeu.

— Alors, c'est quoi, les informations ? s'impatienta Théberge.

Leclercq redevint sérieux.

— D'abord, la bonne nouvelle : on a découvert trois laboratoires avec lesquels votre madame McGuinty a des liens... Genève, Bruxelles et Lyon.

— Je suppose qu'on va commencer par Lyon.

— C'était ma première idée. Mais si ce n'est pas le bon endroit, on les alerte et ils évacuent les autres.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Trois opérations. Simultanées.

— Dans les trois pays ?

— Je sais. C'est délicat. Il va falloir des contacts politiques.

— La DCRI en a sûrement.

— Oui, mais il faudrait passer par le sommet de la pyramide et que ça redescende. Dans les deux pays. À tous les niveaux, on risque des fuites, des dérapages... On ne sait jamais à quel endroit les choses peuvent bloquer.

— Autrement dit, il y a des chances qu'on en parle encore dans deux ans ! fit Théberge avec dépit.

— Mais il y a une autre solution... Jannequin.

— Quoi ?

— Il préside l'amicale européenne des élus. Il a des contacts dans tous les pays. Et là où il n'en a pas, il a des contacts qui en ont.

— Il accepterait de... ?

— Pour retrouver le meurtrier de sa fille, il accepterait n'importe quoi. Mais je voulais t'en parler avant de l'appeler.

Théberge le regarda sans répondre, prit distraitement une gorgée de vin. Puis il ramena son attention sur le vin.

— C'est bon, ça !

Il y regoûta, cette fois avec plus d'application.

— Château de la Negly, fit la voix du maître de salle derrière lui. Une cuvée spéciale qu'ils réservent aux amis et aux gens de la région.

Théberge se tourna vers lui.

— Ça peut s'acheter quelque part ?

— Non... Mais je peux vous laisser deux ou trois bouteilles de ma cave.

TVA, 18h06

... ET QUE LA PESTE GRISE POURRAIT AVOIR UN EFFET DÉSASTREUX SUR L'ÉCONOMIE MONDIALE, QUI PEINE DÉJÀ À SE REMETTRE. PAR COMPARAISON, LE SRAS ET LA GRIPPE PORCINE...

Fort Meade, 18h48

John Tate était en train de terminer son huitième mauvais café de la journée. Paige continuait de comploter, des rumeurs se répandaient sur les cas de peste grise et il n'y avait toujours rien sur les quinze morts de Salt Lake City. Selon le rapport préliminaire du médecin légiste, ils seraient décédés du mal des profondeurs ! Au vingt-troisième étage !... Ça s'était produit à six autres endroits sur la planète. Toujours des entreprises réputées, dénoncées pour leurs pratiques polluantes. Et, chaque fois, l'attaque avait visé les locaux de la direction.

Brusquement, le signal du logiciel de communication se manifesta. La photo de Blunt apparut à l'écran.

Il n'appelait quand même pas pour le tenir au courant des progrès de son enquête ! songea Tate. Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir à lui demander ?

Il activa la communication.

— Je suis surpris d'avoir des nouvelles ! dit-il avec humeur.

— Tu as mal dormi ?

— Je rêve du jour où je vais pouvoir dormir. Même mal.

— Paige fait des siennes ?

— C'est la foutue peste grise. On a trois cas.

— Je n'ai rien vu.

— Pour l'instant, on a réussi à empêcher que ça sorte dans les médias... Les victimes habitent trois villes différentes. Le seul point commun, c'est qu'elles ont visité Yellowstone pendant la fin de semaine.

— Vous avez fait fermer le parc ?

— Pas le choix... Évidemment, tous les hommes politiques du coin veulent savoir pourquoi. On ne pourra pas garder ça secret très longtemps.

— Tu as le temps de parler de nos autres problèmes ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?
— Le projet Archipel, ça te dit quelque chose ?
— Non. Ça devrait ?
— Ça pourrait être lié aux attentats terroristes. Je n'en sais pas plus.
— Et tu ne peux pas me dire d'où vient l'information ?
— Je te dis ce que je peux sans compromettre mes sources.
— Le projet Archipel...
— Oui... Pour les représailles contre les musulmans, comment ça se passe ?
— Plusieurs incidents un peu partout au pays. Rien de trop grave encore. La nouveauté, c'est qu'il commence à y avoir du vandalisme contre des locaux d'associations écologistes... Tu penses passer bientôt ?
— Dès que je peux.
— Autrement dit, quand tout sera terminé et qu'on sera tous les deux à la retraite.
— Ça, je me demande si ça va arriver un jour.
— Tu as probablement raison.
— Si tu trouves quelque chose sur le projet Archipel, rappelle-moi.
— Sûr... Et toi, si tu te rappelles un jour qui paie ton salaire, passe par ici.
Une fois la conversation terminée, Tate rédigea un mémo pour que soient ajoutés d'urgence les termes « Archipel » et « réseau Archipel », avec une cote prioritaire, dans le programme de surveillance Échelon.

Paris, 1h07

Les cafés avaient été servis. Décaféinés, à la suggestion de madame Théberge. Ils avaient été bus. Les digestifs aussi.

Théberge en était à refuser poliment un deuxième digestif offert par la maison.

— Je vous assure, je ne peux rien prendre de plus.

— Allez, rien qu'un petit verre de plus pour la route, objecta le maître de salle, bon enfant.

— Vraiment.

— Je vous jure que vous aurez rarement l'occasion de goûter à ça.

Théberge jeta un regard à son épouse, qui prit soin de n'avoir aucune réaction.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Théberge au maître de salle.

— Je voulais vous faire la surprise, mais bon, s'il faut que je vous le dise... C'est un banyuls grand cru... 1929.

— 1929.

Théberge se tourna de nouveau vers sa femme, en quête d'une approbation.

— C'est un 29, dit-il.

Madame Théberge continua de s'abstenir de tout commentaire. Théberge reporta son regard sur le maître de salle.

— C'est bien pour vous faire plaisir... Et aussi parce que si ce petit banyuls a attendu quatre-vingts ans pour être bu, ce serait un péché de ne pas lui faire honneur.

Dix minutes plus tard, les verres étaient presque vides.

— Donc, fit Théberge dans un effort pour paraître avoir conservé l'entière de ses facultés, on rencontre Jannequin demain après-midi, vous faites des approches auprès de vos collègues à Lyon...

— Et je m'occupe d'avoir l'information disponible sur le deuxième carbonisé, compléta Leclercq.

— De mon côté, je fais venir de Montréal le rapport d'autopsie du premier.

— À la réflexion, je vais fixer la réunion avec Jannequin en fin d'après-midi, fit Leclercq. Ça te donnera le temps d'aller accueillir ton contact sans être bousculé.

Comme Théberge allait se lever, le cuisinier arriva avec la bouteille de banyuls et il remplit le verre de Théberge.

— Celui-là, c'est de ma part, dit-il. Pour vous remercier de la pertinence de vos commentaires sur les plats. C'est rare de rencontrer un vrai gastronome. Et je retiens votre suggestion pour...

— Je ne peux vraiment pas, l'interrompit Théberge.

— Vous ne pouvez pas refuser. Ce serait une insulte.

Théberge lança un regard en direction de sa femme, qui souriait ouvertement de son embarras. Puis il prit le verre que venait de lui servir le cuisinier et le goûta.

— Vous avez raison, dit-il. Je ne peux pas insulter quelqu'un qui nous a reçus de façon aussi somptueuse. Ça risquerait de déclencher sur ma tête le courroux de tous les dieux de la gastronomie.

Il se tourna vers son épouse.

— Tu imagines que je devienne incapable de préparer un faisan souvaroff, ou même un risotto !... De faire monter une mayonnaise, de cuire un œuf...

Par jeu, madame Théberge lui prit la main comme pour le rassurer.

— Tu as déjà sacrifié beaucoup aux dieux de la cuisine, dit-elle. Je suis certaine qu'ils seront indulgents. Mais si tu préfères ne pas courir de risque...

Londres, St. Sebastian Place, 2h27

Faisant le tour des différentes caméras de surveillance placées à l'extérieur de l'édifice, Hadrian Killmore observait les policiers prendre place plus ou moins discrètement dans les quatre rues du quadrilatère entourant le St. Sebastian Place.

Après avoir réfléchi un instant, il entra une série d'instructions sur le clavier de son ordinateur. Puis il se dirigea vers une toile de Magritte représentant une porte. Il appuya sur la porte, qui s'ouvrit.

Il entra dans une voûte, referma la porte, se rendit au fond de la petite pièce et appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur qui s'y trouvait.

C'était probablement une fausse alerte. L'opération devait viser un occupant des étages inférieurs. Peut-être... Mais il n'était pas question de courir le moindre risque. Il fallait se mettre à l'abri. Et si c'étaient les locaux du Cénacle qui étaient visés, tant pis pour les policiers. À l'instant où ils essaieraient d'y pénétrer sans utiliser les codes nécessaires, les dispositifs de sécurité se déclencheraient.

Londres, St. Sebastian Place, 2h28

Moh et Sam entrèrent dans l'édifice et se dirigèrent vers l'ascenseur. Quand la porte se fut refermée, Moh appuya sur le numéro 14 puis glissa la carte magnétique dans le lecteur.

En sortant de l'ascenseur, ils tournèrent à gauche et se dirigèrent vers la porte de l'escalier de secours.

Y pénétrer ne posait aucun problème : il suffisait d'appuyer sur la barre horizontale qui tenait lieu de poignée.

Ils montèrent trois étages et se trouvèrent devant une porte sans poignée. Sam introduisit une carte magnétique dans le lecteur situé à la droite de la porte.

Elle s'ouvrit.

Ils étaient dans un hall, face à une immense murale constituée de signes géométriques enserrés dans des cartouches, comme les hiéroglyphes égyptiens. Sauf qu'il n'y avait aucune figure reconnaissable. À certains endroits, on aurait dit des œuvres modernes, à la limite du pointillisme. À d'autres, c'étaient des séries de points et de bâtonnets. Aux quatre coins du mur, il y avait un planisphère.

Sam porta machinalement la main à la caméra fixée au revers de son veston et il tourna sur lui-même pour s'assurer de filmer l'ensemble de la pièce.

Moh se dirigea sans attendre vers une des deux portes et il tourna la poignée.

Londres, un couloir souterrain, 2h29

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un couloir. Killmore l'emprunta sans hésiter et se mit à marcher d'un pas rapide.

Par chance, il était sur les lieux au moment où les policiers avaient déclenché leur opération. Cela lui permettrait d'évaluer en direct l'efficacité du système de sécurité et de représailles.

Paris, hôtel du Louvre, 3h29

Blunt regardait le déroulement de la perquisition sur son ordinateur portable. Dominique avait pris soin de lui relayer le signal de la transmission aussitôt qu'il arrivait à l'Institut. C'était presque du direct. À peine quelques secondes de décalage.

À travers les caméras fixées sur Moh et Sam, il les avait suivis dans l'ascenseur, puis dans l'escalier de secours menant au dix-septième étage. Quand ils entrèrent dans le hall, Blunt aperçut l'étrange murale qui leur faisait face. Puis, au moment où Moh fermait la porte, l'image disparut.

Londres, St. Sebastian Place, 2h30

Après deux cents mètres, le couloir avait bifurqué de quarante-cinq degrés et commencé à remonter. Killmore continuait de marcher d'un pas rapide. Il avait hâte de savoir s'il faisait tout ça pour rien. Si c'était une fausse alerte.

Au bout du corridor, il arriva devant une porte à côté de laquelle il y avait un clavier numérique. Il entra un code de neuf chiffres en prenant soin de tenir le neuvième bouton enfoncé.

La porte s'ouvrit sur une petite salle puis se referma automatiquement derrière lui.

Killmore prit le BlackBerry à sa ceinture et accéda au système de surveillance interne du Cénacle. Un homme se tenait dans le hall d'entrée. Killmore fit le tour des salles et il aperçut un autre homme dans la salle du Grand conseil... Comment avaient-ils pu se rendre jusque-là sans déclencher le dispositif de défense ? À tous les étages, les portes d'ascenseur étaient pourtant piégées.

Les hommes étaient en civil. Il pouvait s'agir d'agents des services secrets britanniques. Ou d'agents étrangers. Il pouvait même s'agir d'agents de l'Institut... Bien sûr, cette hypothèse était moins probable. Mais comment savoir ? Si ce que Fogg avait raconté à leur sujet était vrai...

Ce que Killmore aurait le plus aimé savoir, c'était ce qui les avait mis sur la piste du St. Sebastian Place. Qui avait parlé ? Qui était derrière cette opération ?... Pour la première fois, un des locaux du Cénacle était directement visé. Était-ce une manœuvre de Fogg ? Si oui, comment avait-il pu découvrir l'endroit ?

Il pensa à madame Cavanaugh... Si on l'avait suivie jusque chez elle, on pouvait aussi l'avoir suivie jusqu'à St. Sebastian Place. Mais alors, on s'intéresserait seulement à son bureau, au cinquième étage... Si c'était le cas, tout cet incident n'était qu'un problème mineur.

Et puis, de toute façon, l'opération policière n'avait aucune chance d'avoir le moindre effet sur les plans du Cénacle. Les choses étaient trop avancées. Mais c'était contrariant. Il y aurait des vérifications à effectuer. Des mesures de protection supplémentaires à prendre.

En tout cas, c'était la preuve qu'on avait toujours raison de planifier comme si le pire était possible...

Inutile de perdre plus de temps à chercher des explications.

Il appuya sur plusieurs touches de son BlackBerry. Quand le programme du dispositif d'autodestruction apparut, il activa la séquence de déclenchement la plus rapide : deux minutes. Tout ne serait probablement pas détruit, mais on ne pourrait pas le suivre.

Ce court délai n'était pas une mauvaise chose. D'autres personnes arriveraient peut-être sur les lieux avant le déclenchement des explosions.

Londres, St. Sebastian Place, 2h32

Moh était dans la petite bibliothèque. Comme il s'approchait d'un rayon pour examiner les livres, il sentit le plancher bouger sous ses pieds et il fut plaqué violemment contre la bibliothèque par le souffle d'une explosion.

BBC, 2h33

... RÉAGISSANT À LA DÉNONCIATION DE L'IRAN DANS LES MÉDIAS AMÉRICAINS, LA CHINE ET LA RUSSIE ONT UNI LEURS VOIX POUR APPELER LES PAYS OCCIDENTAUX À FAIRE PREUVE DE RETENUE À L'ENDROIT DES PAYS ISLAMISTES. DISANT CRAINDRE UNE DÉSTABILISATION ACCRUE DE LA SITUATION MONDIALE...

Londres, St. Sebastian Place, 2h33

Encore confus, couvert de poussière et de débris de plâtre, Moh se releva en se tenant après les rayons. Puis il se retourna.

Devant lui, une grande partie du mur extérieur avait été arrachée, révélant ce qui restait d'une cage d'ascenseur. Par le trou, il pouvait voir les lumières de la ville.

Du regard, il fit le tour de la pièce. Plusieurs rayons de la bibliothèque avaient basculé, répandant leurs livres sur le plancher. Ce dernier, même s'il était en pente, semblait tenir bon.

De chaque côté de lui, Moh pouvait apercevoir des compartiments de rangement que les rayons de la bibliothèque, en basculant, avaient cessé de dissimuler.

Longeant le mur avec précaution, il se dirigea vers un des compartiments ouverts : il était rempli de disques DVD. Sur le boîtier de celui qu'il avait pris dans ses mains, on avait tracé quelques mots au crayon-feutre :

Le mystère de la Trinité

Londres, 2h35

Une limousine sortit du garage souterrain d'un édifice situé à quelques centaines de mètres de St. Sebastian Place. Sur le siège arrière, Killmore tentait d'entrer sur le réseau du Cénacle en utilisant son BlackBerry.

Il ne parvint pas à établir la communication. C'était plutôt bon signe. L'explosion avait dû détruire l'ensemble du réseau informatique.

La limousine passa devant la façade de St. Sebastian Place. À l'abri des verres teintés du véhicule, Killmore vit des policiers se précipiter à l'intérieur. Il demanda au chauffeur de faire lentement le tour de l'édifice puis de

continuer vers l'aéroport.

À l'arrière de l'immeuble, le mur extérieur était arraché, du toit jusqu'au sol. Une immense lézarde suivait grossièrement l'emplacement de son ascenseur personnel.

Killmore avait cru que les dégâts seraient plus considérables. Notamment à la hauteur des trois étages supérieurs. Il prit mentalement note de prévoir un dispositif plus efficace pour les autres sites du Cénacle.

Il songea ensuite à ce que pourraient trouver les policiers. Les livres ne tiraient pas à conséquence. Le portable avait certainement été détruit dans l'explosion : il était sur son bureau, juste à côté de l'ascenseur. De toute façon, pour les affaires du Cénacle, il n'utilisait jamais qu'un espace mémoire encodé par PGP. Le reste du disque dur était alloué à toutes sortes de programmes, de dossiers remplis de photos, de musique et de textes sans importance. Et si quelqu'un s'avisait d'accéder à l'espace PGP sans la clé de déchiffrement, il provoquerait un effacement irréversible de toutes les données.

Il n'y avait finalement que deux choses susceptibles d'intéresser les policiers : les quipus et les DVD. Comme ils se trouvaient dans des casiers dissimulés à même la bibliothèque, sur le mur opposé au mur extérieur, il y avait toutes les chances qu'ils aient conservé leur secret.

Et même si on les trouvait, ça ne changerait pas grand-chose. Sur les DVD, on ne voyait que l'agonie des victimes ; aucun indice ne permettait d'identifier ceux qui avaient provoqué leur mort ou qui y avaient assisté. Quant aux cordes tressées des quipus, c'était comme pour les murales : avant que quelqu'un réussisse à les déchiffrer, il y aurait longtemps que le projet Émergence aurait été mené à terme.

De toute façon, il ne prendrait pas de risque : il enverrait rapidement quelqu'un terminer le travail de destruction.

Lévis, 22h42

Dominique sentit la tension tomber. Sa première véritable opération solo s'était bien déroulée. Avec un peu plus de bruit que prévu, sans doute, mais sans perte de vie. Et ils avaient mis la main sur plusieurs informations.

Par les caméras de Moh et de Sam, elle avait pu suivre en direct une grande partie des événements. La transmission n'avait été bloquée que pendant quelques minutes, entre le moment où Moh avait fermé la porte derrière lui et celui de l'explosion. Celle-ci semblait avoir neutralisé le système de brouillage. Probablement à cause de la brèche qu'elle avait créée dans le mur extérieur.

La liste du matériel saisi venait de lui parvenir. Les éléments les plus importants étaient : un portable qui semblait avoir rendu l'âme, une caisse de cordes nouées semblables au quipu dont Théberge lui avait envoyé une photo, une collection de DVD contenus dans une boîte sur laquelle était inscrit : « Les Dégustateurs d'agonies »...

Par prudence, elle demanda à Sam de lui envoyer immédiatement une copie de tous les DVD. Et d'en envoyer une à Chamane, accompagnée des quipus et du portable endommagé. Directement chez lui. Blunt y serait pour en prendre livraison.

HEX-Radio, 23h14

... PENDANT LA PROCHAINE HEURE, ON DÉBLATÈRE SUR TOUT CE QUI VA MAL. TOUT CE QUE LES MÉDIAS TRAD CONSTIPÉS N'OSENT PAS DIRE, ON EN PARLE. À COMMENCER PAR LE FAIT QUE MONTRÉAL EST EN TRAIN DE DEVENIR LA CAPITALE MONDIALE DU CRIME ORGANISÉ. LES MOTARDS, LES AUTOCHTONES, LA MAFIA, LES SYNDIQUÉS, LES GANGS DE RUE... TOUT LE MONDE A SON RACKET POUR EXPLOITER LE PAYEUR DE TAXES ! FAUDRAIT ÉLEVER UNE STATUE AU PAYEUR DE TAXES ANONYME !... ET QUAND LE PAYEUR DE TAXES ESSAIE DE DIRE QU'IL EN A ASSEZ DE PAYER, LES MÉDIAS NE VEULENT RIEN SAVOIR. PAS DE PLACE POUR LUI ! POURQUOI, VOUS PENSEZ ?... PARCE QUE LES MOTARDS, LES AUTOCHTONES, LES MAFIAS, LES SYNDIQUÉS, LES GANGS DE RUE ET LES BOOMERS PÉQUISTES MONOPOLISENT LES MÉDIAS. ON EST À LA VEILLE D'AVOIR DES QUOTAS SUR LES NOUVELLES... QU'EST-CE QUE JE DIS LÀ ? ON A DÉJÀ DES QUOTAS !... TANT DE MINUTES SUR LES HANDICAPÉS, TANT DE MINUTES SUR LES FEMMES, TANT DE MINUTES SUR LES VIEUX... TANT DE MINUTES SUR LES ARABES, TANT DE MINUTES SUR LES JUIFS... TANT DE MINUTES SUR L'EUROPE, TANT DE MINUTES SUR LES CHINOIS... TOUT CE BEAU MONDE SQUATTE LES MÉDIAS. ILS OCCUPENT TOUT L'ESPACE ! ET ILS NE SONT PAS LES SEULS... TANT DE MINUTES SUR LES TERRORISTES ÉCOLOS, TANT DE MINUTES SUR LES TERRORISTES ISLAMISTES... TANT DE MINUTES SUR LES MINORITÉS VISIBLES, TANT DE MINUTES SUR LES MINORITÉS À MOITIÉ VISIBLES, TANT DE MINUTES SUR LES MINORITÉS PAS VISIBLES... PIS NOUS AUTRES, CALVAIRE ? ! ON PEUT-TU PARLER DE NOUS AUTRES, DES FOIS, SANS SE FAIRE ACCUSER D'ÊTRE RACISTES ?... ON EST LE SEUL PAYS À PENSER QU'UNE MAJORITÉ, C'EST UN RAMASSIS DE MINORITÉS ! ON EST MÊME PAS UN *melting pot*. ON EST UNE *dump* !

Seattle, 20h21

Phillip Johnson n'arrivait plus à respirer. Et ce n'était pas parce qu'il manquait d'air. Le jet de la soufflerie le heurtait de plein fouet.

La peau de son visage était étirée vers l'arrière. La pression sur son ventre

était intolérable. Dans son dos, il sentait le grillage lui entrer dans la peau. Si le grillage métallique n'avait pas eu des mailles aussi serrées, il lui aurait sans doute pénétré la peau jusqu'aux os.

C'était intolérable. Il n'y avait qu'une minute que la soufflerie avait été activée et il avait l'impression que cela durait depuis des heures.

Pour quelle raison lui faisait-on subir cette torture ? Il avait fidèlement exécuté sa mission. Il avait pris toutes les précautions qu'on lui avait suggéré de prendre pour ne pas être découvert. Et, en plus, il était volontaire pour d'autres missions ! Que s'était-il donc passé ?

Dans la cabine de la soufflerie où l'on testait les pièces d'avion, une voix murmura doucement de mettre la puissance maximale.

Sans avoir entendu cet ordre, Phillip Johnson en sentit immédiatement les effets. La pression devint plus écrasante. Dans ses yeux, la douleur s'intensifia, comme si des pouces invisibles essayaient de les enfoncer dans son crâne.

Puis il cessa de percevoir. La suite du processus de destruction de son corps échappa totalement à sa conscience. Pour y assister, le seul moyen à sa disposition aurait été d'en regarder l'enregistrement sur Internet. Mais, pour cela, il aurait fallu qu'il soit encore en état de le faire.

Lévis, 23h49

De l'opération comme telle, Dominique n'était pas mécontente. Par contre, ce qu'ils avaient découvert à St. Sebastian Place l'avait perturbée.

D'une part, cela confirmait qu'il y avait, liés au Consortium, des groupes dont on commençait à peine à percevoir les ramifications. S'il fallait en croire Fogg, il s'agissait de ceux qui manipulaient le Consortium. Mais elle n'avait aucune preuve que ce n'était pas le contraire : que ce n'était pas un groupe que le Consortium manipulait et dont il voulait se débarrasser.

Et puis, il y avait les Dégustateurs d'agonies. Les copies électroniques des vidéos avaient commencé à lui parvenir...

Le peu qu'elle avait regardé l'avait convaincue que le nom n'était pas une simple figure de style. Selon toute apparence, il s'agissait d'un groupe analogue aux réseaux de pédophiles : ils échangeaient des vidéos de gens qui agonisent, avec des mises en scène particulièrement élaborées.

Par ailleurs, le fait qu'il y ait eu un mécanisme d'autodestruction confirmait l'importance des lieux. C'était par pure chance qu'il n'y avait pas eu de victimes. Mais l'événement avait provoqué une commotion dans le voisinage. Il y avait déjà une photo de l'explosion sur Internet. Filmée par un cellulaire... Il était préférable de prendre les devants et de téléphoner à Finnegan, son contact au MI5.

Bloomberg, 23h53

... LE PORTE-PAROLE DE LA POLICE FÉDÉRALE A NIÉ TOUTE IMPLICATION DU DÉPUTÉ ARNO DE JONGHE DANS CE

MEURTRE. AU MOMENT DES ÉVÉNEMENTS, LE DÉPUTÉ SE TROUVAIT À CINQUANTE KILOMÈTRES DE LA CAPITALE, OÙ IL RENCONTRAIT...

Lévis, 23h55

— Si c'est ce que vous appelez une opération discrète, fit d'emblée Finnegan.

— Il n'y a pas eu de victimes, répondit Dominique.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— Et il n'y a pas eu de feu d'artifice.

— Je suppose que vous avez une explication. Quelque chose que je pourrai dire à mes chefs sans me faire exiler sur une île perdue où flotte encore le drapeau de l'Empire.

— Il aurait été difficile de prévoir que tout l'édifice était muni d'un dispositif d'autodestruction. Je ne savais pas que cela faisait partie des normes de construction londoniennes.

— Avez-vous une idée de ce que ça va être, demain, dans les médias ?

— Je vais vous envoyer une copie du matériel que nous avons trouvé sur place. Ça devrait vous permettre de vous justifier. Et même de vous gagner une couverture de presse favorable.

Pour détruire la confiance des gens dans le pouvoir politique, il faut rendre visible son impuissance. D'où l'utilité du contrôle d'un nombre significatif de médias de premier plan. Dans la mesure où la ligne éditoriale est infléchie pour s'attaquer davantage à tous les pouvoirs et donner le spectacle incessant de leur impuissance, cela ne passera pas pour de la manipulation, mais pour un engagement en faveur de la liberté de la presse.
Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 3

Paris, 8h19

Figé, au bord de la panique, Chamane regardait les deux visiteurs sur l'écran du système de sécurité de l'édifice. Ils portaient des uniformes ! Ils venaient chez lui ! Et Geneviève qui dormait. Qui ne se doutait de rien... Il aurait voulu la prévenir. Lui dire de se sauver par la sortie de secours. Mais il n'arrivait pas à bouger.

Puis il réalisa que le plus jeune tenait dans ses mains deux grandes boîtes de carton posées l'une sur l'autre. Qu'est-ce qu'il faisait avec des boîtes de carton ?

Le plus vieux n'avait qu'une mallette à la main gauche. Dans la droite, il tenait un support cartonné avec un feuillet de livraison retenu par une pince de métal. Aucun des deux n'avait d'armes.

Une troisième boîte de carton était posée par terre. Ça ne collait pas.

Subitement, il comprit.

Le carillon de la porte l'avait tiré du sommeil en sursaut. Encore endormi quand il avait regardé l'écran de surveillance de l'entrée, il avait confondu les deux livreurs avec un commando d'exécution. À cause de leur uniforme. Ils ressemblaient aux exécuteurs qui parcouraient la ville dans le jeu vidéo qu'il avait essayé avant de se coucher. Il y avait rêvé une partie de la nuit.

L'appel de Blunt lui revint alors à l'esprit. Une livraison par courrier privé. Directement de Londres.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Une livraison pour monsieur Chamane, fit le plus vieux des deux hommes.

— De la part de qui ?

Le livreur consulta le feuillet de livraison, puis releva les yeux vers la caméra.

— Un certain monsieur Fingers. Magic Fingers.

Chamane sourit. Blunt l'avait traité de cabotin quand il lui avait proposé ce pseudonyme pour la livraison, mais il avait accepté.

— D'accord. Montez.

Les deux livreurs déposèrent la mallette et les trois boîtes dans l'entrée de l'appartement. Chamane signa le feuillet de livraison sur le support rigide, regarda les livreurs redescendre l'escalier sur l'écran de surveillance, puis il reverrouilla la porte.

Il commença par ouvrir la mallette : il y trouva un ordinateur portable

endommagé et une dizaine de DVD. Il fit ensuite le tour des boîtes de carton : elles contenaient d'autres DVD ainsi que des quipus. Des dizaines de quipus.

Chamane regarda l'heure. Inutile de se recoucher.

Il retourna quand même à la chambre, vérifia que Geneviève dormait encore et se rendit à la cuisine se faire un café. En attendant Blunt, il examinerait le portable.

TF1, 10h02

... OÙ LA PÉNURIE DE CÉRÉALES CONTINUE D'ALIMENTER LES DISSENSIONS. LES PAYS AFRICAINS DÉNONCENT LE BLOCAGE DES EXPORTATIONS DÉCIDÉ PAR L'INDE ET LA CHINE, DEUX DES PRINCIPAUX EXPORTATEURS MONDIAUX DE CÉRÉALES. DANS L'OUEST DES ÉTATS-UNIS, DES MANIFESTANTS EN COLÈRE ONT MIS LE FEU À DES CHAMPS DE MAÏS DESTINÉS À LA PRODUCTION D'ÉTHANOL...

Paris, 10h23

Blunt posa son café à côté du clavier. Une fois de plus, Chamane lui avait décrit tout ce que sa nouvelle cafetière pouvait faire. Il semblait un peu déçu que Blunt se contente toujours d'un simple espresso.

En face d'eux, en retrait du mur de quelques pouces, il y avait un panneau de verre surdimensionné qui tenait lieu d'écran plat.

— J'aimais mieux la table, dit Chamane, mais je ne suis pas encore sûr qu'elle est complètement sécuritaire.

Sur l'écran, il fit apparaître une fenêtre de la taille d'un écran d'ordinateur. On pouvait y apercevoir le hall d'entrée du dix-septième étage de St. Sebastian Place. La caméra effectuait un lent balayage de la murale.

On aurait dit un bas-relief emprunté à un temple d'une civilisation inconnue. On pouvait y voir quatre cercles contenant un planisphère. Chacun d'une couleur différente. Le reste de l'espace était couvert de signes regroupés à l'intérieur de cartouches, comme les hiéroglyphes égyptiens. Sauf qu'il n'y avait aucun signe représentatif : uniquement des points, des traits et des réseaux de taches.

— Tu penses que c'est seulement décoratif ? demanda Blunt.

— C'est un code. Au moins les cartouches qui contiennent des points et des barres.

Chamane se pencha vers le clavier, isola une partie de l'écran principal et le transporta dans une autre fenêtre en l'agrandissant. Il isola ensuite les symboles qui étaient enfermés à l'intérieur d'un rectangle.

— Tu vois ce cartouche-là ? dit-il.

— « Ce » cartouche ?

— C'est masculin, *man* ! répliqua Chamane, qui rayonnait.

Intrigué, Blunt se contenta de soutenir son regard.

— Va falloir que tu révises ton français ! reprit Chamane. Cartouche, quand c'est pour les hiéroglyphes, c'est masculin. Demande-moi pas pourquoi, mais je te jure que ça l'est. Tous les logiciels de correction sont d'accord ! C'est même dans les dictionnaires de papier !

— Si c'est même dans les dictionnaires de papier, concéda Blunt sur un ton ironique.

Chamane revint aux symboles qu'il avait isolés.

— On dirait la représentation graphique d'un quipu, dit-il. Avec la corde au centre, les deux rangées de cordes perpendiculaires, les nœuds représentés par des points le long des cordes.

— Tu as réussi à les décoder ?

— Ça dépend ce que tu entends par décoder.

Blunt lui jeta un regard interrogateur.

Chamane fit apparaître une autre fenêtre qui contenait la photo d'un quipu. Puis la photographie se transforma en un schéma de lignes avec des points. Des chiffres apparurent au sommet des lignes verticales supérieures et au bas des lignes verticales inférieures.

— Ça, c'est le principe, dit-il.

Il fit un zoom sur une des cordes verticales du bas.

— Les points qui sont les plus proches de la corde du milieu, c'est les milliers. Il y en a trois.

Le chiffre 3 apparut à la droite des trois nœuds.

— La série suivante, c'est les centaines, il y en a quatre.

Le chiffre 4 apparut à la droite des quatre nœuds.

— Le suivant, il n'y a rien. Seulement un espace libre.

Le chiffre 0 apparut à côté de l'espace laissé vide sur la corde.

— À la fin, il y a un nœud à six tours.

Le chiffre 6 apparut à côté du nœud.

— Regarde, dit Chamane en montrant à Blunt l'écran où était la photo. La corde est enroulée six fois avant que le nœud soit fermé. Pour 7, il y aurait eu sept enroulements... La seule exception, c'est pour le chiffre un. Pour indiquer l'unité, on utilise un nœud en huit. Ça évite la confusion. Par exemple, entre 11 et 110...

— D'accord... Et ça veut dire quoi ?

— Aucune idée. Mais on a du matériel pour constituer une base de données. Avec la murale et la caisse...

Il lui montra la caisse de quipus qu'il avait reçue une heure plus tôt.

— Ça peut prendre combien de temps, déchiffrer toutes les cordes ? demanda Blunt.

— Difficile à dire... Ce que je viens de te montrer, c'est les quipus classiques. Ceux-là, ils ont des nœuds différents. Mon idée, c'est qu'ils ont mêlé deux systèmes de codage.

Chamane tourna la tête vers Blunt.

— Tu devrais t'en occuper, dit-il avec un sourire moqueur. Ça te

changerait des problèmes de go.

— Je ne ferai pas le travail de ton ordinateur... Sur les autres types de motifs, tu as des idées ?

Chamane ferma la plupart des fenêtres et se concentra sur l'image panoramique de la murale. Il zooma sur un cartouche qui contenait un réseau serré de taches noires, le sélectionna et l'ouvrit dans une nouvelle fenêtre en l'agrandissant.

— Je l'ai montré à Geneviève, tout à l'heure. Elle trouve que ça ressemble à un mélange de Borduas et de Lichtenstein. Elle veut en faire une copie pour un décor de la pièce qu'ils sont en train de monter !

Blunt regarda l'écran pendant quelques secondes, comme s'il cherchait à évaluer l'hypothèse de Geneviève, puis il se tourna vers Chamane.

— Et toi ? Tu penses quoi ?

— J'ai l'impression d'avoir déjà vu quelque chose du genre quelque part... Mais je ne me souviens pas où.

— Tu as eu le temps d'examiner le portable ?

— On ne trouvera pas grand-chose. Il fonctionnait comme s'il y avait deux ordinateurs. La plus grande partie du disque contenait du *junk* : des clips d'Oasis, des photos de Disneyland, des MP3, Windows Vista... Par contre, une partie de l'espace du disque était stérilisée. Il devait y avoir un logiciel comme PGP, mais en plus perfectionné : ça isole un espace sur le disque, qui fonctionne comme si c'était un disque différent. Tout ce qui est dans cet espace est encrypté. Il suffit d'une commande pour tout effacer. Vraiment tout.

— Tu ne peux rien récupérer ?

— Je vais quand même regarder ça quand je vais avoir un peu temps.

— Tu ne l'as pas encore fait ?

— Écoute, *man*, je peux pas tout faire en même temps ! J'ai pas seulement ce que tu me donnes, il y a aussi Geneviève. Je veux passer du temps avec elle et avec le bébé.

— Elle a accouché ? !

Pour une rare fois, Chamane avait l'occasion de voir Blunt surpris.

— À quatre mois ? Tu déconnes !

Puis son visage s'éclaira comme s'il venait de comprendre la raison de la méprise de Blunt.

— Il paraît que le bébé le sent, quand son père est proche de lui. Qu'il reconnaît sa voix... Tous les jours, je parle à son ventre... Le ventre de Geneviève, je veux dire.

— Il reconnaît la voix ? fit Blunt, sceptique. À quatre mois ?

— Il faut bien commencer à un moment donné.

En partie désarmé par la logique de Chamane, Blunt décida de l'aider à avoir un peu plus de temps.

— D'accord, je vais voir si je peux trouver le code des quipus. Et je vais regarder les DVD.

— C'est malade pas à peu près. J'en ai regardé un, avant que tu arrives.

En accéléré... Le gars est assis sur une chaise, dans le sable, et il sue à grosses gouttes. La caméra recule et tu en vois un autre, qui a l'air mort, comme s'il avait séché sur place. La caméra recule encore un peu et tu en vois un troisième, encore plus déshydraté, il commence à ressembler à une momie. Puis la caméra pivote et le quatrième, lui, ressemble vraiment à une momie... Sur Internet, ça ferait fureur.

— Je ne suis pas sûr que leur famille dirait la même chose, répliqua assez sèchement Blunt.

— Je dis pas que je suis d'accord avec ça ! protesta Chamane. Mais c'est vrai que ça ferait fureur...

Blunt l'interrompt d'un geste et prit son iPhone à sa ceinture. Il avait un court message :

Jt twtté. Pkoi tu répon pa ?

Blunt poussa un soupir, réfléchit un moment puis rédigea une courte réponse, qu'il prit soin d'écrire sans abréviation :

Parce que je ne suis pas sur Twitter.

BBC, 10h11

... LA MYSTÉRIEUSE EXPLOSION QUI A LOURDEMENT ENDOMMAGÉ UN ÉDIFICE, CETTE NUIT, AU CŒUR DE LONDRES. L'ENDROIT, QUI ÉTAIT SURVEILLÉ DEPUIS PLUSIEURS SEMAINES, ÉTAIT OCCUPÉ PAR UN GROUPE D'AMATEURS DE *snuff*, CES FILMS QUI METTENT EN SCÈNE DES MISES À MORT. LES DÉGUSTATEURS D'AGONIES – C'EST LE NOM DU GROUPE – OCCUPAIENT LES ÉTAGES SUPÉRIEURS DE ST. SEBASTIAN PLACE. LES AUTORITÉS POLICIÈRES Y ONT TROUVÉ DES DIZAINES D'ENREGISTREMENTS DE MISES À MORT, LA PLUPART EXTRÊMEMENT ÉLABORÉES. EN CONFÉRENCE DE PRESSE, LE PORTE-PAROLE DE SCOTLAND YARD...

Dubaï, une île au large, 13h16

Hadrian Killmore eut un rare geste d'exaspération. Il brisa la pointe de la plume qu'il tenait dans la main droite en appuyant trop fortement sur le bloc de papier posé devant lui.

Au téléphone, son interlocuteur ne s'aperçut de rien. Killmore continuait de maintenir un ton calme, presque badin. Il enchaînait les réponses lénifiantes, prenant le temps de faire de longues pauses entre chacune pour permettre à son interlocuteur de s'exprimer.

— Je vous assure que vous n'avez pas à vous inquiéter. Même si vous avez été filmé, ce qui est peu probable, vous êtes entièrement couvert. À chaque réunion du Cénacle, il y a eu une réunion de la Fondation pour l'éducation de l'humanité, au quatrième étage de l'édifice, à la même heure... Bien sûr que cette fondation existe. Elle a un budget, elle subventionne des

projets, et des procès-verbaux attestent des réunions... Cela va de soi... Votre nom est inscrit au procès-verbal de ces réunions. Comme celui de tous les membres qui ont assisté aux réunions du Cénacle, d'ailleurs... Croyez-moi, le pire qui puisse arriver, c'est que vous soyez associé à un groupe de bienfaiteurs particulièrement généreux qui désiraient demeurer anonymes... Bien entendu... Vous pouvez compter sur moi... Vous serez informé de tout nouveau développement. Un rapport complet sur cet incident sera rédigé dans les plus brefs délais.

Après avoir raccroché, Killmore regarda sa plume brisée, résista à la tentation de la lancer contre le mur et se leva. Il se dirigea vers le balcon qui surplombait la mer. Il fallait qu'il se calme.

C'était le troisième appel. À l'idée qu'ils puissent faire l'objet de l'attention des médias, les membres du Cénacle s'agitaient comme des poissons hors de leur élément. Leur milieu à eux, c'était les coulisses, le travail dans l'ombre. Ils n'en revenaient pas qu'on ose s'intéresser à eux. Ils avaient tellement l'habitude d'être au-dessus de la mêlée et des lois qu'ils ne se rendaient même plus compte que c'était une position privilégiée. Une position qui ne pouvait être acquise que par la force. Et qui devait être défendue par la force.

Décidément, à l'intérieur du Cénacle aussi, il y aurait une épuration à effectuer. Trop d'héritiers. Pas assez de gens qui s'étaient faits eux-mêmes. Mais il était encore trop tôt. Pour l'instant, il fallait accélérer la mise en route de l'Apocalypse. Et, pour cela, il avait besoin sinon de leur aide, du moins de leur non-ingérence.

Il jeta un dernier regard sur la mer et songea que les gens n'avaient aucune idée de ce que serait l'œuvre ultime des Dégustateurs. L'idée lui arracha un sourire.

Puis il rentra au salon.

Il ouvrit son portable et convoqua une réunion du Cénacle. L'endroit choisi était à proximité de l'Angleterre. Sur l'îlot de Brecqhou. Pour les membres, ce ne serait pas trop dépayasant. Et ils seraient à l'abri de la curiosité importune des policiers.

Il aurait pu convoquer la réunion à Dubaï. À l'intérieur du complexe résidentiel, il y avait une réplique exacte des appartements de St. Sebastian Place. Il était cependant hors de question d'y tenir une réunion. Cette île au large de Dubaï était son domaine privé.

Le sous-sol abritait des réserves de carburant, des jardins hydroponiques et un système de désalinisation. On y trouvait également un cellier, des chambres froides remplies de viande congelée et un approvisionnement de conserves. De quoi tenir plusieurs années... Au deuxième sous-sol, un court tunnel menait à des turbines installées au fond de l'océan pour profiter des courants marins. Un système d'appoint fonctionnant à l'énergie solaire était installé sur le toit des édifices de l'îlot.

À l'étage, pour demeurer branché sur la planète, Killmore avait accès à un

équipement électronique qui n'aurait pas déparé la plus sophistiquée des agences de renseignements. Quant aux domestiques, ils avaient leurs appartements dans une section en retrait de la résidence principale.

La tentation était grande de se retirer immédiatement sur cette île et d'envoyer promener le reste de l'humanité. Mais son œuvre n'était pas terminée. Et, comme tout artiste véritable, Killmore vivait pour son œuvre.

Paris, 11h42

Chamane avait installé Blunt dans la future chambre du bébé, où il restait un bureau qu'il n'avait pas encore eu le temps de descendre dans l'espace de rangement au sous-sol.

Blunt avait d'abord regardé les paysages de contes de fées que Geneviève et ses amis avaient peints sur les murs. Il avait ensuite posé son ordinateur portable sur le bureau, se demandant si l'endroit était bien indiqué pour le travail qu'il avait à faire.

Le premier DVD qu'il avait regardé présentait des corps à différentes étapes de déshydratation et de momification... Le titre de l'enregistrement était : *Le mystère de la Trinité*... Pourquoi parler de trinité alors qu'il y avait quatre corps ?

Il choisit ensuite de regarder *La mort en stéréo*.

La première partie présentait en accéléré un homme bien portant, un peu grassouillet même, que l'on voyait littéralement fondre jusqu'à devenir squelettique. Il était ensuite enfermé dans une cuve de verre qui était remplie progressivement d'eau. Juste avant qu'il se noie, on l'en retirait. La série de plans suivante montrait les différentes piqûres qu'on lui faisait partout sur le corps. Puis l'homme était de nouveau enfermé dans la cage de verre, qui, une fois encore, se remplissait d'eau... La séquence finale le montrait, étendu sur un tapis roulant qui l'amenait à l'intérieur d'un four de crémation.

Avant même d'arriver au terme du film, Blunt avait compris qu'il venait de voir le mystérieux cadavre de Montréal. Quant à son titre, cette fois, la signification était évidente.

Blunt décida d'appeler Dominique. Puis il regarda l'heure... Réflexion faite, il lui laisserait encore un peu de temps pour dormir.

Paris, Charles-de-Gaulle, 12h20

Lucie Tellier sortit de la zone de débarquement du terminal 2-F et regarda autour d'elle comme pour rafraîchir son souvenir des lieux. Elle n'avait qu'un bagage à main.

De l'endroit où il était assis, Théberge l'aperçut immédiatement. Il hésita cependant à se lever pour aller à sa rencontre. Prendre contact avec elle, c'était peut-être l'exposer davantage. Elle avait déjà eu assez de problèmes à cause de lui. Peut-être valait-il mieux être prudent ?... Par contre, il ne voyait pas qui pouvait le surveiller à Paris. Il y avait tout de même des limites à être paranoïaque...

Il se dirigea vers elle. Elle semblait ravie de le voir.

— Vous ? Ici ?... Ne me dites pas que vous m’attendiez ?

— Non. Je suis aussi surpris que vous. Je suis venu chercher quelqu’un.

— Toujours vos mystérieuses enquêtes ?

— Des vacances...

Puis, voyant l’air sceptique de la femme, il ajouta :

— Surtout des vacances... Pour échapper aux imbéciles.

— Ça, je peux comprendre !

Lucie Tellier lui raconta brièvement le harcèlement qu’elle avait subi.

— Alors, conclut-elle, je me suis dit que c’était l’occasion d’en profiter !

Elle lui montra son bagage à main.

— Je n’ai apporté rien d’autre, dit-elle. Et il est à moitié vide... Dites à votre épouse de m’appeler. On ira faire du *shopping*.

— Du *shopping*...

— À Paris, il faut parler comme les Parisiens ! Je suis à l’hôtel Opéra Madeleine.

— D’accord, je lui ferai le message.

Lucie Tellier s’éloigna, puis elle se retourna pour une dernière remarque :

— Il faut absolument qu’on mange ensemble. Je connais un endroit près de la Bourse. J’y allais souvent quand je travaillais à Paris. Un restaurant italien. Vous allez adorer ! Ils ont une cave magnifique. Et, vous savez quoi ? Vous pouvez acheter leur vin sur place !

Lévis, 6h32

Dominique avait dormi un peu plus de deux heures, dont la moitié assoupie à son bureau, la tête appuyée sur un avant-bras. L’appel de Blunt la tira d’un cauchemar.

Elle était dans un couloir sombre et humide où il y avait une légère odeur de moisissure, comme dans une cave mal aérée. Arc-boutée, elle poussait sur un mur de pierre qui lui bloquait le passage. Le mur reculait, mais à une vitesse d’escargot. Quelques millimètres à la fois... Derrière elle, une rumeur grondait de plus en plus fortement, amplifiant la panique qu’elle sentait l’envahir.

La rumeur s’était ensuite transformée en un bourdonnement qui ressemblait au signal d’avertissement du logiciel téléphonique.

Blunt commença par l’informer de ce qu’il venait de découvrir. Dominique suggéra d’en envoyer une copie à Crépeau en lui demandant de ne pas mentionner l’existence du film. De simplement se servir des premières images pour identifier la victime.

— C’est ce que j’allais te proposer, répondit Blunt.

— Qu’est-ce que tu as d’autre ?

— Rien encore. Chamane est débordé. Il veut revoir une dernière fois le système régulier avant de le remettre en fonction. Mais avec toutes les commandes qu’on lui donne...

— Et sur celui qui a infiltré notre réseau ?

— Toujours pas de nouvelles des collègues de Chamane. Il paraît que c'est normal. S'ils avaient des résultats, ils se manifesteraient.

— Et Tate ?

— Il continue de surveiller les compagnies d'assurances visées et leurs plus gros clients. Ils ont empêché deux autres attentats. Les deux cibles travaillaient dans une compagnie d'assurances qui a refusé une OPA d'une multinationale : Safe World...

— Qu'est-ce qu'on sait d'elle ?

— Seulement que c'est une multinationale qui a pris de l'expansion en avalant des compagnies d'assurances établies dans vingt-deux pays. Comme Chamane n'a pas le temps de s'en occuper pour le moment, j'ai demandé à Tate de regarder ça.

— Tu penses qu'il va nous renvoyer l'ascenseur s'il apprend quelque chose ?

— Tant qu'il a besoin de nous... Toi, quoi de neuf ?

— Toujours rien sur Claudia. Rien à Drummondville non plus : personne ne s'est approché de l'ancien local de l'Institut.

— On peut donc penser qu'elle n'a pas parlé.

— Ça veut dire qu'ils continuent d'essayer de la faire parler.

Dominique n'avait pas pu empêcher complètement sa voix de trembler.

— Des nouvelles de F ? s'empessa de demander Blunt.

— Rien. Par contre, j'ai eu un courriel de Théberge. Avec un nom : Maggie McGuinty. Elle serait liée aux commanditaires du Consortium.

— Je vais refiler le nom à Chamane. On ne sait jamais.

— J'étais trop fatiguée, je n'ai même pas regardé sur le Web.

— Des nouvelles de Hurt ?

— J'ai eu la confirmation que l'opération avait été un succès. Mais de lui directement, rien.

— Il va retourner à Londres pour achever ce qu'il a commencé.

— J'ai un peu peur de sa réaction quand il va apprendre que je remplace F...

— Tu as eu des nouvelles du contact à Londres ?

— Pas depuis que je lui ai donné les DVD.

— Comme opération discrète...

Dominique perçut une trace d'amusement dans la voix de Blunt.

— Si tu trouves quoi que ce soit, appelle ou envoie un message.

— Entendu.

Après avoir raccroché, Dominique décida de sortir dans la cour arrière et d'essayer de dormir encore un peu sur la chaise longue. C'était frais, mais avec une couverture... Le grand air ne pouvait que lui faire du bien.

Montréal, Ritz-Carlton, 7h27

— Vous êtes sûr ?... Les deux ?

Skinner n'avait pu s'empêcher de laisser paraître son étonnement.

— Lucie Tellier et Victor Prose, répondit la voix dans le combiné. Sur le vol AF349.

— Ils sont ensemble ?

— Non. Prose est en classe économique et elle est en première.

— Est-ce qu'ils reviennent à la même date ?

— Aucun retour prévu. Ni l'un ni l'autre.

— Très bien ! Excellent !... Vos honoraires vous parviendront de la façon habituelle. Avertissez-moi immédiatement si un autre des noms que je vous ai fournis apparaît sur une liste de vol.

— Vous pouvez compter sur moi.

Après avoir raccroché, Skinner retourna à son petit déjeuner. Mais il n'avait plus faim. Il repoussa son plateau devant lui.

Lucie Tellier et Victor Prose avaient tous les deux pris l'avion pour Paris. Allaient-ils rejoindre Théberge ? Pour Tellier, il aurait pu comprendre. Mais Prose ?...

Et si Théberge était à Paris, était-ce simplement pour échapper aux médias et se payer des vacances, comme il le prétendait ?... Peut-être était-il allé rejoindre quelqu'un de l'Institut ? Peut-être l'Institut avait-il relocalisé son centre de coordination à Paris ? Si c'était le cas, l'opération de harcèlement n'aurait pas été inutile... Mais il allait quand même continuer. Théberge n'était pas le genre d'homme à abandonner ses amis. Surtout s'il estimait être responsable de leurs problèmes. Plus on mettrait de pression sur eux, plus il y aurait de chances que Théberge réagisse.

Il décida d'appeler Cabana. Mais avant, il fallait qu'il envoie un message à madame Hunter. Ce n'était pas parce qu'il se méfiait d'elle – et qu'il envisageait de plus en plus sérieusement de l'éliminer – qu'il ne pouvait pas l'utiliser. Elle serait enchantée de ce qu'il allait lui apprendre. Elle y verrait peut-être même la confirmation qu'il s'était vraiment rangé de son côté... ce qui était une hypothèse que Skinner n'avait pas encore entièrement exclue, même s'il envisageait maintenant de s'aligner avec Fogg.

Paris, Charles-de-Gaulle, 13h34

Victor Prose avait deux valises en plus d'un petit sac à dos. En arrivant dans le hall, il le balaya des yeux jusqu'à ce qu'il aperçoive Théberge, près de la porte des taxis, qui venait dans sa direction.

— Il y a eu des problèmes ? demanda Théberge.

— Les manutentionnaires sont en ralentissement de travail. Il a fallu attendre les bagages... Heureusement, j'avais un livre.

Théberge prit une des valises.

— J'ai été étonné de l'invitation, reprit Prose. Je suis curieux d'entendre ce que vous avez à me dire.

— On va prendre un taxi. Je vous expliquerai en route.

— À votre suggestion, je n'ai dit à personne que je partais. Sauf à ma voisine.

— Votre voisine ?

— Elle s'occupe de mes plantes.

Dix minutes plus tard, après avoir fait la file, ils refermaient les portières du taxi chacun de leur côté.

— Tout près du pont de Tolbiac, fit Théberge. Rue Pommard.

Il se tourna vers Prose.

— J'ai pensé que vous aimeriez l'endroit. C'est à côté de la Grande Bibliothèque... Un quartier en plein développement, il paraît.

— Vous m'avez demandé de venir à Paris pour faire des recherches ?

Prose semblait à la fois incrédule et agréablement surpris.

— Pas exactement. Mais ce n'est pas exclu... Vous voulez qu'on aille manger ?

Il regarda sa montre.

— Le temps qu'on traverse Paris, que vous déposiez vos valises...

Montréal, 7h45

Cabana lutta pour se désempêtrer des draps et se rendre au téléphone. Du bout des doigts, il finit par saisir le combiné.

— Vous avez vu l'heure qu'il est ? hurla-t-il dans l'appareil.

— L'heure de vous secouer et de mériter tout l'argent que je vous donne, répliqua la voix ironique de Skinner.

Cabana s'assit dans son lit, subitement réveillé.

— C'est vous ? !... C'est quoi l'urgence ?

— Il faut qu'on se voie.

— Je me suis couché à quatre heures.

— Je suis bon prince. Je vous laisse jusqu'à quatorze heures. Je vous attends au café Cherrier.

Un déclic mit fin à la conversation.

Cabana regarda le combiné, puis se leva pour le replacer sur sa base. Il se laissa ensuite retomber dans le lit. Au bout de quelques secondes, il réalisa qu'il ne réussirait pas à se rendormir.

— *Fuck !*

Paris, hôtel du Louvre, 13h52

Blunt était retourné à son hôtel, histoire de travailler plus à l'aise.

Il avait commencé par aller sur Internet pour lire ce qu'on disait sur les

quipus, repérant au passage les contradictions entre les articles.

Il s'était ensuite plongé pendant plus d'une heure dans l'examen des quelques quipus que Chamane avait scannés pour lui. Ce qui l'étonnait le plus, c'étaient les écarts par rapport aux règles traditionnelles de construction. La structure globale était la même : une corde horizontale qui départageait deux rangées de cordes verticales, puis des groupes de nœuds sur chacune des cordes verticales. Mais, comme Chamane l'avait remarqué, l'utilisation des nœuds était différente.

Il y avait bien des nœuds isolés, des nœuds en huit et des nœuds longs. Mais les nœuds longs avaient tous une longueur inférieure à cinq nœuds enchaînés. Normalement, ils auraient dû représenter les nombres supérieurs à l'unité, de 2 à 9... Il faudrait qu'il en parle à Chamane.

Il ferma le dossier des quipus et visionna de nouveau le premier DVD, celui que Chamane avait commencé à regarder.

À part le fait que la réalisation du film lui semblait de qualité assez professionnelle, il ne put découvrir rien de plus que lors du premier visionnement. Il n'y avait pas de reflet de personnage dans un miroir ou un verre de lentille, pas de main avec une bague qui traversait un coin d'écran... La seule chose utilisable dans l'immédiat était l'image des quatre hommes présents dans la vidéo.

Il passa à une autre vidéo. *La pression du vide...*

Les premières séquences présentaient un caisson au fond de la mer. Puis, en approchant d'un grand hublot carré, on découvrait une pièce entièrement blanche. Blunt pensa à la pièce blanche de la fin de *2001, l'Odyssée de l'espace*.

Suivait un balayage de trois cent soixante degrés de l'intérieur de la pièce. Quatre murs blancs. Ameublement réduit au minimum. Confort minimal... Une boîte à habiter.

Le quatrième mur était le plus étonnant : une grande fenêtre panoramique s'y découpait, révélant un paysage de fond marin.

La caméra présenta ensuite une forme humaine étendue sur le lit. Sous plusieurs angles. Avec différents zooms.

Sur le dernier plan, la caméra révéla le visage de la personne. C'était Claudia.

Bruxelles, 14h03

Jessyca Hunter faisait la tournée des blogues mobilisés par White Noise. Ils avaient été soigneusement choisis en fonction de leurs publics. Des équipes d'opérateurs y intervenaient systématiquement de manière à imposer un point de vue sur les sujets qu'ils privilégiaient.

C'était un projet pilote. S'il se déroulait comme prévu, les autres campagnes seraient lancées. Pour le moment, l'opération semblait bien enclenchée. Plutôt que de marteler partout le même message, les intervenants tissaient un réseau d'hypothèses, de questions et de pseudo-*scoops* qui avaient

comme seul point commun de discréditer de Jonghe : il aurait été victime d'un sosie qui le persécutait... il aurait un jumeau maléfique dont il devait continuellement enterrer les gaffes... un sosie lui aurait donné un alibi en apparaissant à cinquante kilomètres de Bruxelles, ce serait vraiment de Jonghe qui aurait effectué le meurtre... son alibi serait une fabrication des services policiers parce qu'il soutenait leur demande de budgets supplémentaires...

Il était cuit, songea Hunter. Le lendemain, les équipes d'intervention répandraient la rumeur qu'il avait renoncé à se présenter au poste de premier ministre. Au moins deux médias reprendraient le *scoop*...

Hunter fut tirée de ses réflexions par la vibration de son BlackBerry contre sa hanche. Un mot s'afficha sur l'écran : Skinner.

— Skinner ! Vous avez finalement décidé de donner suite à mon offre ?

— J'y pense. J'y pense très sérieusement.

— À ce point-là ?

— Au point de vous donner certaines informations sans que vous les demandiez.

— Là, vous en faites trop !

— Saviez-vous que Théberge était probablement à Paris ?

— Dans quel but ?

— Aucune idée.

— Autrement dit, c'est une demi-information.

— Vous auriez voulu que j'attende d'en savoir plus avant de vous prévenir ?

— Bien sûr que non. Où avez-vous appris ça ?

Skinner lui expliqua de quelle manière il était parvenu à cette conclusion, après avoir appris le départ pour Paris de Prose et de Lucie Tellier.

Ils parlèrent ensuite de Fogg. Hunter voulait savoir comment évoluait sa santé, sur quels dossiers il travaillait. Elle s'intéressait également à ce que Daggerman pensait de la situation. Est-ce qu'il croyait à ses chances de remplacer Fogg à la direction du Consortium ?...

Skinner répondit de la manière qu'il jugeait la plus apte à rassurer Hunter : il brossa un tableau réaliste de Fogg, sans exagérer ses forces ni ses faiblesses, et il présenta les ambitions de Daggerman comme réelles mais contrôlées.

— Et Gelt ? demanda Hunter. Vous en pensez quoi ?

— C'est un banquier. Par définition, il va attendre que la situation s'éclaircisse pour se ranger du côté des gagnants.

— D'où l'intérêt d'attendre que les jeux soient faits avant de le contacter ?

— C'est ce que je ferais.

La conversation se prolongea pendant ensuite trois ou quatre minutes. Skinner ne chercha pas à dissimuler que la direction du Consortium faisait partie de l'avenir qu'il envisageait pour lui-même. Il ajouta qu'il était néanmoins ouvert à toute proposition susceptible d'améliorer son sort. Ce que Hunter lui avait laissé entrevoir l'intéressait. C'était même en tête de liste de ses projets d'avenir.

Une fois l'appel terminé, Jessyca Hunter resta un long moment songeuse. Skinner lui posait un problème. Comme informateur, il lui était encore utile, c'était indéniable. Mais le Consortium, dans sa forme actuelle, serait bientôt de l'histoire ancienne. Il faudrait alors qu'elle choisisse : ou bien elle intégrait Skinner à ses projets, ou bien elle l'éliminait. Sa décision était pratiquement prise. Et si elle l'éliminait, comme elle allait probablement le faire, pendant combien de temps pouvait-elle encore se permettre d'attendre ?

Inconsciemment, elle passa la main droite sur son sac à main, posé sur la table à côté du clavier de l'ordinateur. Comme pour s'assurer de sa proximité. Et de la proximité de l'arme qu'elle y gardait en permanence.

HEX-Radio, 8h06

— ON PASSE AUX *news flashes*, AVEC NEWS PIMP. COMMENT ÇA VA, MON PIMP ?

— MOI, ÇA VA. MAIS LE RÉSEAU THÉBERGE PREND L'EAU, ON DIRAIT.

— RACONTE.

— LES RATS QUITTENT LE NAVIRE. HIER SOIR, LUCIE TELLIER ET VICTOR PROSE ONT PRIS L'AVION.

— POUR OÙ ?

— TU ME CONNAIS ! TOUJOURS L'INFORMATION EXACTE... ILS ÉTAIENT SUR LE VOL AF349.

— ET OÙ VA LE VOL AF349 ?

— PARIS !

— TU PENSES QU'ILS SONT ALLÉS REJOINDRE THÉBERGE ?

— EN TOUT CAS, ON PEUT SE POSER LA QUESTION.

— LES QUESTIONS, PERSONNE PEUT ÊTRE CONTRE ÇA. MÊME LE CRTC EST D'ACCORD AVEC ÇA, POSER DES QUESTIONS !... DU MOINS, JE PENSE...

— JE VIENS JUSTE DE PARLER AVEC CABANA. IL VA SORTIR TOUS LES DÉTAILS DANS SA CHRONIQUE À HEX-TV, TOUT À L'HEURE.

— IL T'A DONNÉ SON *scoop* ?

— ON FAIT DE LA CONVERGENCE ! IL ME DONNE UNE PARTIE DE *scoop* ET JE PRÉVIENS LE PUBLIC DU SUJET DONT IL VA PARLER DANS SA CHRONIQUE !

— AUTREMENT DIT, TU LUI FAIS DE LA PUB !

— C'EST PAS DE LA PUB, C'EST DE L'INFORMATION : J'INFORME LE PUBLIC DE CE QUI S'EN VIENT COMME INFORMATION.

— OK, OK...

— J'AI PENSÉ À QUELQUE CHOSE.

— Wow !

— ARRÊTE DE ME NIAISER !

— JE TE NIAISE PAS, JE SUIS IMPRESSIONNÉ !

- SÛR...
- C'EST QUOI, L'IDÉE ?
- L'AUTRE JOUR, ON A NOMMÉ DEUX MEMBRES DU RÉSEAU THÉBERGE EN ONDES. LES DEUX ONT PRIS LE MAQUIS. SI ON EN NOMME UN AUTRE, PENSES-TU QU'IL VA DISPARAÎTRE LUI AUSSI ?
- TU VEUX EN NOMMER UN AUTRE ? TOUT DE SUITE ? COMME ÇA ?... T'ES PAS *game* !
- TU PENSES ÇA, TOI, QUE JE SUIS PAS *game* ?
- JE METS UN CINQ SUR ÇA. T'ES PAS *game*.
- ET SI JE T'EN NOMME DEUX ?
- JE TE METS UN DIX !
- OK, JE VAIS TE DONNER DEUX NOMS. LE PREMIER, C'EST MARGOT. LA PROPRIÉTAIRE DU CAFÉ OÙ THÉBERGE SE CACHAIT AVANT DE PARTIR.
- ET LE DEUXIÈME ?
- IL SE FAIT APPELER LITTLE BEN. JE N'AI PAS PU TROUVER SON VRAI NOM.
- IL FAIT QUOI, DANS LA VIE ?
- C'EST UNE SORTE DE *bouncer*. IL COUCHE AU CAFÉ CHEZ MARGOT POUR SURVEILLER LA PLACE PENDANT LA NUIT.
- UNE PRÉSIDENTE DE LA CDP, UN *bouncer*, UN ÉCRIVAIN, UNE PROPRIÉTAIRE DE RESTAURANT... IL A UNE DRÔLE D'ÉQUIPE, TON THÉBERGE !
- SI TU VEUX MON AVIS, C'EST PAS UNE ÉQUIPE DE JOUEURS DE CARTES !

Paris, hôtel du Louvre, 14h12

Blunt avait d'abord appelé Chamane pour lui dire qu'il avait trouvé un film où apparaissait Claudia.

Où ? Parmi les DVD des Dégustateurs d'agonies... Non, il n'y avait pas de mise à mort. Mais elle était retenue prisonnière dans une pièce qui avait l'air d'être au fond de l'océan... Au fond de l'océan, oui. Il voulait qu'il analyse l'enregistrement vidéo... Analyser comment ? Pour dénicher des indices. Tout ce qui pouvait aider à découvrir l'endroit où Claudia était retenue prisonnière... Évidemment que les recherches sur Maggie McGuinty passaient en second lieu !

Après avoir raccroché, il avait ensuite appelé Dominique pour lui expliquer à son tour ce qu'il avait découvert.

Dominique regarda le film en s'efforçant de conserver une attitude froidement objective, attentive à repérer le moindre indice qui permettrait de découvrir où Claudia était retenue.

— Je ne vois rien, déclara finalement la voix de Dominique par l'intermédiaire de l'ordinateur.

— Moi non plus, répondit Blunt. Mais le fait que ce film fasse partie du groupe de vidéos...

Il n'eut pas besoin d'expliquer davantage. Ça voulait probablement dire que la décision de la laisser mourir était déjà prise. Heureusement, le scénario semblait devoir s'étendre sur plusieurs jours. Peut-être même plusieurs semaines. Sinon, pour quelle raison aurait-on pris le soin de subvenir à ses besoins en lui fournissant une réserve d'eau et de nourriture, un lit... une installation sanitaire ?

— Tu penses que la première séquence n'est pas un leurre ? demanda Dominique.

— Un leurre ?

— Ce qu'on voit au début, le caisson au fond de la mer. Ça pourrait ne pas avoir de rapport avec l'intérieur.

— Et le fond de l'océan qu'on voit à travers la fenêtre ?

— Une projection vidéo sur la vitre. Tous les films impliquent des mises en scène élaborées.

— Dans ce cas-ci, je pense que c'est vrai.

— Si elle est vraiment dans un caisson au fond de l'océan, ça ne va pas être évident de la trouver.

— Selon Chamane, Tate a ce qu'il faut pour ça. Un logiciel qui interprète des données satellite.

— Tu as une idée du temps que ça va prendre ?

— On peut partir de la base, sur la côte de Normandie, et agrandir par cercles concentriques... Ils ne doivent pas l'avoir amenée bien loin.

— Si tu penses que c'est faisable...

— Le problème, c'est d'obtenir du temps satellite de Tate. Il va falloir que je lui donne quelque chose en retour.

— On n'a pas le choix. Je suis certaine que tu peux trouver ce qu'il faut... Avec tout ce qu'on a sur le Consortium et sur ceux qui sont derrière lui !

— D'accord.

Quand ils raccrochèrent, ils avaient tous les deux évité de soulever la possibilité que Claudia soit déjà morte. Il y avait des idées que l'esprit humain refusait tout simplement d'envisager à moins de ne plus avoir le choix.

Fort Meade, 8h25

Quand Tate vit apparaître la vignette de Blunt sur l'écran de son ordinateur portable, il s'empessa d'activer le logiciel de communication.

— Je n'ai rien de nouveau, dit-il d'emblée lorsque le visage de Blunt s'afficha dans la fenêtre de communication vidéo.

— Moi, si. Il me faut du temps satellite.

— Et quoi encore ? Les codes d'accès de la Maison-Blanche ?

— J'en ai vraiment besoin.

— Je ne peux pas me mettre à distribuer des heures satellite comme si c'étaient des amuse-gueule à un party !

— J'ai aussi besoin d'un accès à Deep Under.

— Qui t'a parlé de ça ?

Blunt ne pouvait pas lui dire que c'était Chamane. Et que lui-même tenait l'information de l'un des meilleurs pirates informatiques de la planète, qui travaillait avec les U-Bots.

— C'est assez connu. Il y a dix ans, tout le monde connaissait le logiciel de la CIA qui traquait les sous-marins russes en calculant la hauteur des vagues de l'océan à partir de satellites.

— Deep Under n'est pas un logiciel pour repérer les sous-marins.

— C'est une simple généralisation du principe.

— Une simple généralisation du principe, répéta Tate sur un ton sarcastique. Je voudrais que tu répètes ça aux ingénieurs qui l'ont mis au point !

— Quatre heures... Seulement quatre heures.

— Et tu ne peux pas me dire pourquoi tu en as besoin ?

— Une information à vérifier.

— As-tu une idée de ce que ça coûte de l'heure ?

— J'ai une bonne idée du prix que ça va coûter de ne pas vérifier.

— Tous les satellites disponibles traquent les deux pôles !

— C'est dangereux de mettre tous ses œufs dans le même panier.

— *Jesus !...* D'accord, je vais voir ce que je peux faire. Si ça fonctionne, je t'envoie les codes d'accès.

Puis il ajouta, de nouveau sarcastique :

— Je suppose que ça devrait te suffire. Que tu as déjà quelqu'un qui connaît tous les protocoles informatiques du logiciel...

— J'essaie de t'épargner le plus de travail possible, répondit Blunt sur un ton légèrement moqueur.

Il ne pouvait pas se permettre d'insister davantage ou de paraître pressé.

— En échange, tu me donnes quoi ? demanda Tate

— Tout ce que j'ai trouvé sur le Consortium, sur HomniFood et sur ses liens probables avec les terroristes.

— J'avais l'impression que tu travaillais pour moi. Que j'avais déjà droit à tout ce que tu trouvais...

— Prends l'avion. Je t'attends à Paris.

— Avec ce qui se passe, je ne peux pas quitter le bureau.

— Es-tu intéressé à savoir ce qui est vraiment arrivé à Londres ?... à St. Sebastian Place ?

— Tu es impliqué dans ça ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que les magouilles de Paige, à côté de ce qui se prépare, ce n'est vraiment rien.

— Et moi, tout ce que je peux te dire, c'est que je risque de me faire piquer mon agence !

— Sur « Archipel », tu as trouvé quelque chose ?

— Rien d'intéressant... à part la liste de tous les archipels de la planète,

de tous les films, tous les romans et tous les CD qui ont « archipel » dans leur titre... des galeries d'art, des cafés, des restaurants et des hôtels qui utilisent le mot archipel dans leur nom...

— Je vois...

— Tu te rends compte de ce que tu demandes ?

— Ce que je sais, c'est que toi, tu ne peux pas te rendre compte de ce que je t'offre... En prime, tu pourras peut-être rencontrer un membre ou deux de l'Institut.

— Le truc qui est censé ne pas exister ?

— Ça dépend de ce qu'on entend par exister.

Tate regarda sa tasse avec les *aliens*.

— Tu ne veux quand même pas m'annoncer que les extraterrestres sont parmi nous ?

— Pour la connerie dans les grandes largeurs, les êtres humains n'ont besoin de l'aide de personne.

Ce fut le mot qui décida Tate à courir le risque de faire confiance à Blunt... « Connerie. »

Si Blunt, toujours calme et rationnel, en était rendu à utiliser le mot « connerie », et s'il le prononçait avec une conviction dégoûtée, la situation était certainement sérieuse. Probablement même catastrophique.

— D'accord. Je m'occupe de tes quatre heures, je m'occupe du logiciel et je prends l'avion pour Paris.

— Si tu pouvais prendre l'avion sans délai et t'occuper des quatre heures à bord de l'avion, ce serait encore mieux.

Cette précision acheva de lever les derniers doutes dans l'esprit de Tate. Blunt était anxieux de lui parler... Blunt anxieux ! C'était presque une contradiction dans les termes... Tate n'avait pas le choix d'aller écouter ce que Blunt avait à lui dire. La vraie question ne se poserait qu'ensuite : savoir ce qu'il pourrait faire de ce que Blunt allait lui apprendre.

Paris, Café des philosophes, 14h41

Hurt étirait un deuxième café au lait à la terrasse du café tout en surveillant l'entrée de l'appartement de Chamane. Plus tôt, il avait vu Blunt en sortir, tourner dans la rue Vieille-du-Temple et prendre la direction de la Seine.

Depuis, personne. Ni entrée, ni sortie.

Ainsi, Blunt était à Paris. Ça voulait dire qu'il ne se cachait probablement pas. Un instant, il pensa à le joindre. Chamane avait certainement ses coordonnées. Pas besoin de s'y rendre : il suffisait d'appeler.

— Si c'est pour une autre commande, je suis enterré, fit immédiatement la voix de Chamane.

— *Je suis à Paris*, répondit calmement Steel. *J'ai besoin de te parler.*

— Écoute, tu peux venir si tu veux. Mais je vais te parler en travaillant. Ça fait deux jours que je n'ai à peu près pas dormi.

— *Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de plus important que le fait qu'il y ait une taupe à l'intérieur de l'Institut.*

— Kim est morte. Et Claudia risque de mourir. Alors, tes histoires de taupe...

— *Kim est morte ?*

— Si tu étais moins parano, tu saurais ce qui se passe... Je te le dis, Kim est morte. Claudia a disparu. F a laissé la coordination de l'Institut à Dominique pour essayer de retrouver Claudia.

— *F a quitté l'Institut ?*

— Elle a pas quitté l'Institut ! répondit Chamane avec impatience. Elle est partie à la recherche de Claudia. C'est sur ça que je travaille... Si tu veux continuer à parler, viens à l'appartement. J'ai pas le temps de te raconter ça au téléphone.

— *D'accord.*

— C'est quoi, ton histoire de taupe ?

Hurt raccrocha.

À l'intérieur, Nitro était survolté. Si F était la taupe, tout s'expliquait. Elle l'envoyait en Chine pour l'éloigner de Londres. Elle faisait éliminer Kim et Claudia. Puis elle se mettait à l'abri... Chamane, lui, n'était probablement pas complice. Mais il pouvait être manipulé. Tout comme Blunt.

À l'intérieur, Sweet tenta en vain de faire valoir un autre point de vue.

— *Ce n'est pas logique. Elle n'aurait jamais fait ça. Pas après avoir travaillé pendant autant d'années à lutter contre le Consortium. Elle n'enverrait pas promener tout ce qu'elle a fait.*

— *Nitro est peut-être parano, coupa Steel, mais on a quand même entendu ce qu'on a entendu. Le propre des taupes, c'est justement d'être insoupçonnables.*

— *Mais être insoupçonnable, ça ne veut pas dire qu'on est une taupe.*

— *C'est vrai... La meilleure façon d'en avoir le cœur net, c'est de retourner à Londres. On était sur une piste qui nous rapprochait du Consortium. On va peut-être découvrir quelque chose qui va nous permettre d'y voir plus clair.*

Finalement, le compromis proposé par Steel fut retenu. La meilleure solution était de retourner à Londres. Là-bas, on aviserait.

RDI, 9h04

... ANDRÉ NANTEL, LE CÉLÈBRE ÉCOLOGISTE. LE CORPS A ÉTÉ RETROUVÉ SANS VIE CET APRÈS-MIDI DANS SA TOYOTA HYBRIDE, EN BANLIEUE DE CHARTRES. DES GRAFFITIS HAINEUX DÉNONÇANT LES ÉCOTERRORISTES COUVRaient SON VÉHICULE. SELON LES PREMIERS RAPPORTS, IL SERAIT MORT ASPHYXIÉ PAR LES GAZ DU TUYAU D'ÉCHAPPEMENT DE SA VOITURE, QU'UN DISPOSITIF DISSIMULÉ DANS LA VALISE RAMENAIT À L'INTÉRIEUR DU VÉHICULE...

Montréal, SPVM, 9h37

Le directeur Crépeau avait un DVD dans les mains. Deux minutes plus tôt, il venait de le regarder, après avoir fermé la porte de son bureau.

Un courrier spécial le lui avait remis. En mains propres. Il avait dit être un des amis de Théberge. Jones 23.

L'homme était entré dans le bureau sans être annoncé et il avait déposé le boîtier du DVD devant Crépeau.

— De la part d'un autre ami de l'ex-inspecteur Théberge, avait-il dit en déposant l'objet sur son bureau.

— Comment êtes-vous entré ?

— En marchant.

— Personne ne vous a demandé ce que vous faisiez dans une zone normalement interdite au public ?

— Non.

Puis il avait enchaîné, comme si sa réponse disposait de la question :

— On m'a dit que vous trouveriez le contenu de ce DVD intéressant. Et que vous choisiriez de le regarder seul. Que vous montreriez seulement les premières images à vos collaborateurs... Elles ont été reproduites sur un extrait vidéo séparé.

— Autrement dit, je dois garder la vidéo secrète.

— C'est ce qu'on m'a dit que vous choisiriez de faire.

Le mystérieux visiteur avait ensuite tourné les talons et il était parti sans que Crépeau ne songe à le retenir.

Le directeur du SPVM avait alors inséré le DVD dans son ordinateur.

Le titre, au début de la vidéo, l'avait tout de suite mis mal à l'aise : *La mort en stéréo*. Puis, à mesure que la vidéo progressait, il avait compris qu'il regardait le quadruple meurtre de Gontran, le mystérieux cadavre du crématorium.

Le messenger avait raison : ça ne servirait à rien de rendre l'ensemble de l'enregistrement public. Les images du début, par contre, permettraient peut-être d'identifier la victime.

Il ouvrit le second document, celui dans lequel il n'y avait que ces images, puis il le referma. C'était bien ce que Jones 23 avait annoncé.

Il envoya un message à Bégin, sur le réseau interne du SPVM, en y joignant le court extrait qui reprenait les images du début.

Tu me trouves en priorité de qui il s'agit. Le plus vite possible. Tu peux utiliser les banques de photos des médias. Si t'as des problèmes de budget, tu dis que j'ai autorisé personnellement la dépense.

Le regard de Crépeau glissa ensuite sur la première page de l'*HEX-Presse* sur le coin de son bureau. Le journal titrait :

**Les grands chocs qui menacent l'humanité
Les céréales, l'eau, l'air pollué et l'énergie**

Un peu plus bas dans la page, inséré sur deux colonnes au milieu du texte :

Le point de vue de l'AME

Crépeau poussa un soupir, l'air découragé.

— L'âme...

L'inspecteur Simard entra dans le bureau.

— Quoi de neuf ? demanda Crépeau.

— Deux épiceries attaquées au cours de la nuit. Les voleurs n'ont pas pris grand-chose, mais ils ont fracassé la vitrine pour entrer. On les a sur les caméras de surveillance. Ils ne devraient pas être très difficiles à retrouver.

— Pour Cabana, qu'est-ce que ça donne ?

— Si on pouvait seulement le mettre sur écoute...

— Une écoute illégale sur un journaliste ! T'as une idée de ce qui se passerait si c'était découvert ?... En plus, ça donnerait de la crédibilité à tout ce qu'il invente.

— Il y a une manif de prévue en fin d'après-midi. En face du consulat des États-Unis.

— Pour quelle raison, aujourd'hui ?

— L'exportation de l'eau du Québec par les multinationales.

— Toi, qu'est-ce que t'en penses, de ça ?

Simard hésita un instant, se demandant pourquoi le directeur voulait son avis.

— Personnellement ?

— Oui, personnellement.

— Je peux parler franchement ?

— Non. J'ai posé la question pour que tu me racontes n'importe quoi, répondit doucement Crépeau.

Simard hésita encore quelques secondes, puis il se lança.

— Je n'ai jamais compris pourquoi on veut en vendre autant. Ni pourquoi on ne demande pas le gros prix aux multinationales qui vident nos réserves.

— C'est ce que je pense, moi aussi. Et c'est probablement aussi ce que pensent la majorité des gens... Mais ce n'est pas ce que pensent les politiciens au pouvoir.

Simard semblait perplexe.

— Vous me dites ça pourquoi ?

— C'est quand les gens savent qu'ils ont raison, quand ils ont le sentiment qu'ils vont empêcher une injustice, qu'ils peuvent être les plus dangereux... Arrange-toi pour qu'il y ait assez de monde pour contrôler la foule sans que ça fasse de vagues. Parce que si ça dérape, c'est eux qui vont payer le prix des décisions de nos brillants politiciens.

Pendant que l'avion virait sur l'aile pour prendre la direction de New York, Larsen Windfield regardait la ville en souriant.

Il était encore trop tôt. L'information ne serait pas diffusée avant au moins une demi-heure. Il avait envoyé le message au journaliste de Fox News une minute à peine avant de décoller. Le temps que le journaliste se rende aux locaux déserts de l'entreprise, qu'il découvre Johnson, qu'il prenne possession de la cassette, qu'il prépare la mise en ondes...

Windfield reporta son attention sur l'ordinateur intégré à la table de travail devant son siège, ouvrit le dossier des *podcasts* en attente et entreprit de les parcourir.

Le premier était un montage de mouvements de foule et de répression policière en Chine. En voix *off*, le présentateur commentait la situation.

... NOUVELLES ÉMEUTES DE LA FAIM EN CHINE. TOUT EN AUTORISANT L'ARMÉE À INTERVENIR DE FAÇON PLUS MUSCLÉE POUR RÉPRIMER LES MANIFESTATIONS, LES AUTORITÉS CHINOISES ONT DÉNONCÉ LA MAFIA INTERNATIONALE DES BIO-CARBURANTS ET LE PROTECTIONNISME DES PRINCIPAUX PAYS PRODUCTEURS DE CÉRÉALES, QUI CONTRIBUENT À AFFAMER LES PEUPLES DE LA PLANÈTE. SANS NOMMER DIRECTEMENT LES ÉTATS-UNIS...

Windfield passa au suivant. On y voyait un homme d'affaires (les yeux fixés sur la caméra, l'air sûr de lui et triomphant). Il parlait dans un micro qu'un reporter tenait devant son visage.

IL N'EST PAS QUESTION QUE JE VENDE MA TECHNOLOGIE AUX CHINOIS ! QU'ILS CONTINUENT DE BRÛLER LEUR MAUVAIS CHARBON ET QU'ILS CRÈVENT DANS LEUR POLLUTION !...

Ce que l'homme ne disait pas, c'était qu'il avait reçu une généreuse compensation pour refuser de vendre à Beijing une technologie qui aurait permis aux Chinois d'éliminer une grande partie de la pollution engendrée par la combustion de leur charbon. En fait, il avait vendu son procédé : sauf qu'on le laissait continuer à administrer l'entreprise comme si c'était la sienne et à encaisser les profits. Mais ce n'était plus lui qui choisissait les clients avec qui il acceptait de faire affaire.

Le *podcast* suivant montrait une déclaration du président italien.

L'ITALIE, QUI A ABRITÉ LE PREMIER GRAND GÉNIE DE LA TECHNOLOGIE MODERNE, JE VEUX PARLER DE LEONARDO, L'ITALIE DONC SE DEVAIT D'ÊTRE LE PREMIER ÉTAT À SIGNER L'ACCORD DE COOPÉRATION AVEC HOMNI^{PHARM}. DEVANT LE PÉRIL QUE REPRÉSENTE LA PESTE GRISE...

Windfield interrompit le *podcast*. Il avait tout lieu d'être satisfait : les choses avançaient comme prévu sur tous les fronts.

Le prochain grand coup aurait lieu en Europe.

Jessyca Hunter repensa soudain à sa conversation avec Skinner et sourit. Ainsi, Théberge était probablement à Paris. Dommage qu'elle n'ait pas le temps de s'occuper de lui elle-même.

Elle envoya un courriel à Vacuum pour commander une recherche : trouver puis suivre Gonzague Théberge, un policier québécois à la retraite ; découvrir son lieu de résidence ; identifier les gens avec qui il était en contact.

Puis elle revint au mémo qu'elle était en train d'écrire. Elle devait formuler la ligne éditoriale des prochaines interventions de White Noise. Elle serait articulée autour de trois axes.

1.

La peste grise est un fléau qui menace l'humanité. C'est un équivalent de la peste noire qui a dévasté l'Europe aux alentours de l'an mille. Pour prévenir un désastre planétaire, il faut un effort concerté de toute l'humanité. Seule HomniPharm est en position de coordonner un tel chantier.

2.

Multiplier les articles faisant référence aux prophéties qui prévoient la fin du monde pour le 12 décembre 2012... ou pour toute autre date suffisamment rapprochée.

Rien de tel pour provoquer un climat d'angoisse et d'insécurité, songea Hunter : faire en sorte que les gens se sentent impuissants. De cette façon, ils deviennent plus conservateurs, diminuent leurs revendications et consentent plus facilement à des sacrifices pour protéger leur sécurité.

Elle retourna à la ligne éditoriale.

3.

Multiplier les références aux terroristes. Utiliser l'expression dans tous les domaines : les terroristes de l'environnement, les terroristes islamistes... mais aussi les terroristes de l'éducation, de la santé... les terroristes des droits de l'homme et de la démocratie...

Il fallait que l'expression devienne le mot passe-partout qui déclencherait de façon réflexe une réaction négative... Avec le temps, toute la réflexion deviendrait polarisée par un réflexe de type « nous contre eux », les bons citoyens contre les méchants terroristes... Il y aurait sûrement des intellectuels pour protester, mais ces protestations seraient balayées par le martèlement répétitif de l'expression et par l'insécurité des gens.

Après avoir relu la formulation des trois axes, elle afficha le document sur le babillard interne de White Noise. À l'intérieur de chacun des médias d'importance regroupés dans la filiale, le responsable de la ligne éditoriale aurait un signal sur son ordinateur de poche... Dans moins de vingt-quatre heures, les médias commenceraient à refléter cette nouvelle orientation.

... ONT ANNONCÉ UNE HAUSSE DES PRIMES DE L'ORDRE DE TRENTE À QUARANTE POUR CENT POUR TENIR COMPTE DE LA MULTIPLICATION DES SINISTRES LIÉS AU TERRORISME. CETTE DÉCLARATION CONJOINTE DES PRINCIPAUX GROUPES DE RÉASSURANCE A EU POUR EFFET...

Montréal, 11h14

Crépeau se rendit dans un café, sortit son téléphone portable, changea la carte SIM et composa le numéro que lui avait donné Théberge pour les situations d'urgence.

— Oui ?

— Crépeau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai une piste pour ton Gontran.

— Quoi !

— J'ai même une photo de lui. Une photo avant sa... transformation. Ça vient de tes mystérieux contacts. On dirait qu'ils m'ont adopté comme substitut.

— Je leur ai dit qu'ils peuvent te faire confiance.

— Sa photo était dans la banque d'Europol. C'est un Français. Henri Matton.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il travaillait dans un laboratoire.

— Comme Hykes...

— Pas exactement le même genre de laboratoire. Il était en microbiologie. Les maladies à champignons...

Un silence suivit.

— Mets sa photo sur le site du SPVM, reprit Théberge. Dans la section des personnes disparues. Avec son nom comme seule indication. Aussitôt que je l'ai téléchargée, je t'envoie un courriel et tu l'enlèves du site.

— D'accord... Une dernière question : les Dégustateurs d'agonies, ça te dit quelque chose ?

— C'est quoi, ça ?... Des gastronomes qui font dans la dégustation d'outre-tombe ?

— Selon tes contacts, ce seraient eux qui auraient filmé Matton en train de mourir.

— Jamais entendu parler...

— Si je trouve quelque chose d'autre, je t'avertis.

— Pour le reste, comment ça se passe ?

— Un deuxième dirigeant d'entreprise polluante a été exécuté. Il est mort, lui aussi, du mal des profondeurs... au dernier étage d'une tour d'habitation !

Seattle, 8h25

L'équipe de reportage était réduite. Presque tout le monde était mobilisé par l'explosion de la veille, qui avait ravagé le dernier étage de l'édifice de l'Amalgam Commodities & Resources. Sur les ondes, la plupart des commentateurs parlaient de terrorisme, même si l'attentat n'avait pas encore été revendiqué.

Les membres de l'équipe restreinte avaient été étonnés de devoir se rendre en banlieue de Seattle, sur le terrain d'une usine fermée. Mais comme il s'agissait d'un reportage de Mel Wilson, personne n'avait protesté.

HDBC Power Propulsion avait fermé l'usine cinq mois plus tôt à cause de l'attrition de son carnet de commandes. La hausse du prix du carburant puis la crise financière s'étaient répercutées sur le tarif des billets d'avion. Les usagers avaient pris note de l'augmentation en utilisant moins l'avion pour se déplacer. Devant la baisse de l'achalandage, les compagnies aériennes avaient réagi en coupant leurs commandes d'appareils, ce qui s'était répercuté chez leurs sous-traitants.

Pour HDBC Power Propulsion, la décision de Boeing de suspendre ses commandes avait eu un effet dévastateur : c'était son seul client.

Les propriétaires de l'entreprise comptaient néanmoins sur un éventuel rétablissement de l'économie ou sur un régime de subvention à l'industrie aéronautique pour reprendre la production. C'était pour cette raison qu'ils avaient décidé de maintenir les équipements dans l'usine.

Quand l'équipe de reportage entra sur le terrain de l'entreprise, Mel Wilson leur fit ses dernières recommandations.

— Moi-même, je ne sais pas ce que nous allons trouver, dit-il. Mais c'est la même source qui m'a donné Fogarty.

Fogarty était ce propriétaire d'entreprise qui avait fait assassiner deux dirigeants d'entreprises rivales, quelques années plus tôt. Le reportage avait fait de Wilson une célébrité locale. D'autres révélations sur des financiers corrompus avaient achevé d'établir sa réputation de journaliste d'enquête. On avait même parlé de lui pour le Pulitzer. L'équipe était prête à le suivre sans poser de questions.

La porte de l'entrée du personnel n'était pas verrouillée. Il y avait pourtant des millions en équipement dans l'usine. Étonnant, songea Wilson. Même si c'était conforme à ce que son informateur lui avait annoncé.

Il se dirigea vers les salles de test.

La première chose qui le frappa fut le bruit. Une des souffleries était en marche. L'usine était pourtant censée être déserte.

Quelques minutes plus tard, ils découvraient le corps de Phillip Johnson, plaqué contre un grillage par le souffle d'un ventilateur gigantesque. Pendant que le caméraman s'empressait de tout filmer, Wilson et ses deux assistantes inspectaient les environs en prenant soin de ne pas perturber la scène de crime.

Le seul objet que Wilson toucha, après avoir enfilé des gants de latex, ce fut l'appareil d'enregistrement vidéo. Il appuya sur le bouton de mise en

marche et il regarda le début de l'enregistrement qui s'y trouvait en compagnie des deux assistantes.

Il arrêta ensuite l'appareil, éjecta la carte mémoire et la donna à une des assistantes en lui disant d'en faire immédiatement une copie sur son ordinateur portable.

Quand elle eut terminé, il remit la carte mémoire dans l'appareil et renvoya toute l'équipe au studio, à l'exception du caméraman. Puis il appela les policiers.

Il tenait à ce que la caméra le montre, accueillant les policiers, pour qu'il soit clair aux yeux du public que c'était lui qui avait fait la découverte.

Paris, Chai de l'Abbaye, 17h40

Théberge ferma son téléphone portable et s'excusa de l'interruption auprès de Prose.

— Je pensais que vous étiez en vacances ! fit ce dernier.

— Des vacances éducatives... Si vous me racontiez ce que vous avez dit à mes amis de Montréal ?

Prose lui expliqua de quelle façon il en était venu à ses conclusions sur les deux séries d'attentats. Quand il eut terminé, Théberge, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se passa la main sur la nuque.

— Si on s'acharne autant sur vous, conclut-il, ça ne peut pas être par hasard. D'une façon ou d'une autre, vous êtes lié à tout ça.

— Au terrorisme ! Vous pensez encore que j'ai des liens avec les terroristes !

Prose tombait des nues. Puis il comprit quel lien Théberge avait fait.

— C'est à cause de mon intérêt pour les problèmes environnementaux...

— Au début, c'est ce que j'ai cru, admit Théberge. Mais ce n'est pas logique que vous ayez voulu attirer autant l'attention sur vous... Et puis, vous n'avez rien à voir avec les islamistes.

Théberge aurait aimé être tout à fait certain de ce qu'il affirmait. Mais s'il voulait la collaboration de Prose, il devait paraître convaincu.

— Alors, qu'est-ce que je viens faire dans votre enquête ? Parce que, si je vous ai bien compris...

— L'appel que je viens de recevoir concernait le cadavre qui a été trouvé au crématorium. Il a été identifié.

Il n'y avait rien comme de fournir de l'information de façon volontaire à quelqu'un pour désamorcer sa méfiance.

— Qui est-ce ?

— Henri Matton. Un chercheur français. Il travaillait en microbiologie.

— Un autre scientifique...

Théberge le regarda avec plus d'insistance.

— Ce n'est pas une grande déduction, poursuivit Prose. Je suis mêlé à une histoire de savant disparu. Vous me payez un billet d'avion pour Paris. On retrouve un autre savant mort...

— Vous avez raison... Je pense que les choses commencent à se mettre en place.

Théberge fit un signe au serveur.

— Et alors ? demanda ce dernier en passant une serviette sur la table. Qu'est-ce qui peut faire plaisir aux Canadiens ?

— Quelque chose de léger pour préparer l'apéro que nous allons prendre vers dix-neuf heures, répondit Théberge.

— Vous avez tout votre temps, alors ! On a reçu hier un petit bourgeois qui est pas mal. On était censés le sortir seulement pour le week-end, mais je vous en mets deux, allez !

— Vous connaissez le serveur ? demanda Prose, étonné.

— Depuis hier. Nous avons un ami commun.

Théberge regarda sa montre.

— Il devrait d'ailleurs arriver bientôt.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'il aperçut Gonzague Leclercq entrant dans le bistro. Ce dernier les repéra et se dirigea vers leur table.

Prose les regarda tour à tour, Théberge et Leclercq, puis, avant qu'il ait le temps de formuler sa question, Leclercq y répondit.

— Nous ne sommes pas parents, déclara-t-il.

— Parfois, les grands esprits se rencontrent aussi dans le choix de leur enveloppe corporelle, compléta Théberge.

Il fit les présentations.

— Victor Prose, Gonzague. Gonzague, Victor Prose.

Avant de pouvoir poursuivre, il fut interrompu par l'arrivée du serveur, qui déposa trois verres de rouge sur la table.

— Et trois bourgeois !

Il serra la main de Leclercq.

— C'est toujours un plaisir, mon colonel ! J'ai pensé que vous prendriez la même chose. Mais si ça ne va pas, y a pas de souci. Je le rapporte... Les mouettes, à la cuisine, elles vont se faire un plaisir de s'en occuper.

— Vous êtes colonel ? demanda Prose quand le serveur fut parti.

— On peut dire ça comme ça, répondit le Français.

— Colonel dans quelle arme ?

— Ce serait trop long à expliquer, coupa Théberge. Ce que vous devez savoir, c'est que nous sommes tous les trois, pour des raisons différentes, intéressés à retrouver ceux qui ont sacrifié Brigitte Jannequin.

Prose acquiesça d'un signe de tête.

— Pour l'instant, reprit Théberge en s'adressant à Prose, j'aimerais que vous présentiez à Gonzague vos réflexions sur les récentes vagues de terrorisme. Parlez-lui des liens que vous avez faits et de vos idées sur ce que pourraient être les prochaines cibles.

À la mention de l'expression « prochaines cibles », les yeux de Gonzague Leclercq se rétrécirent légèrement.

Prose expliqua qu'il s'était toujours intéressé aux problèmes

environnementaux et il raconta comment il avait été amené à compiler des informations sur le sujet. Il donnait de mémoire une foule de faits et de statistiques qui brossaient un tableau apocalyptique de l'état de la planète.

— Avec le tableau que vous brossez de la situation, on pourrait justifier l'action des écoterroristes, dit Leclercq, l'air tout à fait sérieux.

— Seulement si on accepte la politique du pire... Et la politique du pire repose sur une conception simpliste de l'histoire. Simpliste mais séduisante.

Puis, après une pause de quelques secondes, il ajouta, comme s'il voulait nuancer ce qu'il venait d'affirmer :

— Séduisante parce que simpliste, probablement.

— Heureux de vous l'entendre dire.

— Donc, leur idée est simple : provoquer une crise. Parce que c'est seulement au pire du chaos, au sommet de la crise, que le groupe va se reconstruire sur de nouvelles bases... en général en faisant l'unanimité pour éliminer un ennemi. Ça peut être les capitalistes, les Juifs, les Arabes, les Occidentaux... les communistes, les pollueurs... les Infidèles... La base de leur raisonnement est toujours semblable. Ils font tous la même chose sans le savoir.

Théberge et Leclercq regardaient Prose avec un mélange d'étonnement et d'intérêt.

— Ça ressemble beaucoup à ce qui est en train de se développer, remarqua Théberge.

— Et ça risque de s'aggraver. Même si ça n'a aucun sens. C'est le problème fondamental de l'humanité : comment arrêter la violence ?... Est-il possible d'arrêter la violence autrement que par la violence ? Est-il possible que la violence pour arrêter la violence n'appelle pas en retour une nouvelle violence... et que ça ne s'enchaîne pas à l'infini ?... Ce qui mène à la destruction du groupe par l'intérieur. Pour l'instant, la seule solution qu'on semble avoir trouvée, c'est le bouc émissaire. L'étranger qui est responsable de tout le mal et qu'on extermine. Le groupe se ressoudé contre lui... De façon très sommaire, c'est la thèse de Girard.

— Et qu'est-ce qu'il raconte, au juste, ce brave monsieur Girard ? demanda Théberge.

— Justement ça. Selon lui, toutes les religions sont fondées sur un sacrifice originel. Quand une communauté est menacée d'éclatement à cause de la violence à l'intérieur du groupe, elle refait son unité en se regroupant contre un ennemi commun. Un ennemi qui représente le mal et que le groupe sacrifie. C'est à ça que servent les boucs émissaires. Selon lui, tous les rituels religieux commémorent le sacrifice d'une victime initiale, coupable de tous les maux... La victime sacrifiée est toujours présentée comme coupable. Comme incarnant le mal. Sauf dans les Évangiles... C'est le premier texte religieux à présenter la victime sacrifiée comme innocente. Il y voit...

— Intéressant, coupa Leclercq.

Puis, comme s'il se rappelait soudain quelque chose d'important :

— Mais mon ami Gonzague disait que vous aviez une idée sur ce que seraient les prochaines cibles.

— Après les églises, les musées et les écoles, qu'est-ce qu'il reste comme véhicules culturels ? Les bibliothèques. Les médias... Les cinémas, peut-être. Les opéras, s'ils veulent attaquer les plus riches... Personnellement, je choisirais d'abord les bibliothèques. Ensuite les cinémas et les opéras. Puis les médias. Dans cet ordre.

— Et pourquoi dans cet ordre ?

— Parce qu'ils ont besoin des médias pour publiciser leurs faits d'armes.

— Et pourquoi commencer par les bibliothèques ?

— À cause de leur valeur symbolique. À leurs yeux, les livres ont un plus grand prestige. Il ne faut pas oublier que leur culture est une culture du livre.

— Je dois admettre que c'est logique, fit Leclercq... Évidemment, la réalité a la fâcheuse tendance à se foutre de la logique.

— Ici, on n'a pas affaire à la réalité : on a affaire à une obsession. Et il n'y a rien de plus terriblement logique qu'une obsession.

— Vous marquez un point... En vous mettant à leur place, quelles seraient les premières cibles que vous choisiriez ?

— Quelles sont les principales bibliothèques de l'Occident ?... La bibliothèque du Vatican. Celle du Congrès, aux États-Unis. Celle de Harvard. La British Library de Londres... J'élimine la bibliothèque d'État de Russie, avec ses quarante millions de volumes. Celle de Pékin. Celle de Saint-Pétersbourg.

— Pour quelle raison ?

— Aucun attentat islamiste n'a encore eu lieu dans ces pays... Ici, en France, vous avez la Grande Bibliothèque.

Le dernier nom fit sourciller le Français.

— Vous pensez qu'ils vont attaquer bientôt ?

— La seule chose que j'ai remarquée, c'est l'alternance. Les attaques des islamistes s'insèrent entre deux séries d'attentats écoterroristes.

Après une pause, il ajouta :

— Vous ne trouvez pas ça curieux, le côté très scénarisé des attentats ? On dirait le développement d'une trame narrative.

Un silence suivit, marqué par l'arrivée de nouveaux verres de vin.

— Si ça continue, protesta Théberge, c'est le digestif qu'on va prendre chez Jannequin.

En entendant le nom, Prose dévisagea Théberge, puis Leclercq, puis Théberge.

— On est invités à prendre l'apéro chez le père de Brigitte Jannequin, expliqua Théberge.

— On a peut-être une idée de l'endroit où se trouve Hykes, ajouta Leclercq. Mais, pour y avoir accès, il faut faire jouer des relations politiques. Sur ce terrain-là, Laurent Jannequin peut s'avérer utile.

Voyant l'air sidéré de Prose, Théberge tenta de se montrer solidaire.

— Je ne trouve pas ça plus réjouissant que vous, dit-il. Mais comme il peut être utile... et comme il a une grande estime pour mon ami Gonzague...

Quelques minutes plus tard, Prose s'éclipsait momentanément pour aller aux toilettes. Théberge en profita pour apprendre à Leclercq qu'on avait identifié le premier carbonisé : Henri Matton. Un Français.

Leclercq promit de faire effectuer rapidement des recherches. Mais ce qui le fit réagir le plus fortement, ce fut la mention des Dégustateurs d'agonies.

— Si vous avez raison, dit-il, il y a des liens que je ne comprends pas.

Il resta un moment songeur. Puis il reprit, comme s'il changeait brusquement de sujet :

— Vous savez qu'ils en ont trouvé un troisième ?

— Un troisième quoi ?

— Carbonisé.

Avant que Leclercq puisse expliquer davantage, Prose était de retour.

— J'ai pensé à quelque chose, dit ce dernier. Si les gens qui commettent les attentats veulent vraiment provoquer une crise et que la crise est planétaire, où vont-ils pouvoir se mettre à l'abri ?

— S'ils ont assez d'argent...

— L'argent ne change rien. S'il y a des millions de personnes autour d'eux qui crèvent de faim, leurs propriétés vont être razzées.

— Ils vont s'engager des armées privées.

— Il faut qu'ils aient les moyens de les nourrir... de les soigner s'il y a des épidémies... ça prend toute une organisation sociale.

Leclercq et Théberge se regardèrent puis regardèrent Prose.

— Où est-ce que vous voulez en venir ? demanda Théberge.

— Aucune idée. Mais je pense que la question mérite d'être posée. À moins d'y être forcés par les circonstances, les chefs de secte n'ont pas l'habitude de se sacrifier en même temps que leurs membres.

Euronews, 18h37

... L'EAU N'EST PAS INÉPUISABLE ; ELLE N'APPARTIENT PAS À CEUX CHEZ QUI ELLE SE TROUVE ; IL EST SOUHAITABLE QU'ELLE PUISSE ÊTRE NÉGOCIÉE SUR LES MARCHÉS FINANCIERS COMME N'IMPORTE QUEL AUTRE PRODUIT. CE SONT LES TROIS THÈSES QUE LES DÉLÉGATIONS AMÉRICAINE ET CHINOISE ENTENDENT DÉFENDRE, LA SEMAINE PROCHAINE, AU COLLOQUE MONDIAL SUR...

Paris, XVI^e, 19h03

Le regard de Jannequin embrassa d'abord les trois visiteurs, puis il s'attarda en alternance sur les deux Gonzague.

— J'avais bien cru remarquer une certaine ressemblance, dit-il. Mais là...

Puis, comme s'il se rappelait subitement la raison de cette rencontre, il

s'avança et leur tendit la main.

— Laurent Jannequin, dit-il quand il fut rendu à Prose.

Une fois les présentations faites, il les invita à passer au salon.

— J'ai pris la liberté de vanter ta cave à vin, fit Leclercq sur un ton bon enfant. Mon ami Gonzague est un connaisseur. Et, dans le taxi, monsieur Prose me parlait d'un excellent château Sociando Mallet 1989 qu'il avait dégusté.

— Bien sûr ! fit Jannequin, dont le visage s'éclaira d'un sourire. Si nous sommes entre connaisseurs...

Prose, qui n'avait jamais parlé de ce vin, regardait Leclercq en s'efforçant de cacher son étonnement.

— Gonzague, je te laisse t'occuper des invités, fit Jannequin en s'éloignant.

— Puisque c'est pour la bonne cause...

Après le départ de Jannequin, Théberge et Prose regardèrent Leclercq, perplexes, ne comprenant visiblement pas à quoi rimait cette entrée en matière.

— Tu es sûr que le marivaudage œnologique est approprié à la situation ? demanda Théberge. On est ici, entre autres, pour lui parler de la mort de sa fille.

— Croyez-moi, je ne l'oublie pas, répondit Leclercq. Mais le fait est que Jannequin possède une cave somptueuse. Et sa femme ne peut rien boire. Le foie... Alors, toutes les occasions de partager son plaisir lui sont précieuses... Il me semble que c'est une chose que tu devrais comprendre ? ajouta-t-il en s'adressant à Théberge.

Ce dernier hocha la tête, ce qui pouvait signifier qu'il était d'accord avec l'argument ou simplement qu'il acceptait la décision de Leclercq.

— Vous faites ça pour le mettre dans des dispositions favorables ? demanda Prose.

— Je fais ça parce que c'est un ami.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Mais je sais également que ce ne sera pas sans effet sur ses dispositions envers notre projet.

Jannequin revint avec un Puligny-Montrachet du domaine Leflaive 2004 et un Chambolle-Musigny du comte de Vogüé 1999.

— Blanc et rouge, dit-il. Il ne manque que le bleu.

— On le prendra au dessert, répliqua Théberge.

Jannequin hésita un moment. Il ne savait pas trop comment interpréter la remarque. L'ami de Gonzague croyait-il qu'il s'agissait d'une invitation à dîner ?

— Bien sûr, se contenta-t-il de répondre en souriant.

Une fois le Puligny-Montrachet servi, chacun consacra un moment à le déguster et à exprimer son avis. Théberge souligna que l'introduction de la biodynamie avait nettement amélioré les vins de ce domaine, qui, par ailleurs,

étaient déjà fort bons.

Jannequin lui jeta un regard surpris, puis regarda Leclercq, l'air ravi.

Ce dernier, pressentant que le « marivaudage œnologique » risquait de se prolonger indûment, choisit d'attaquer sans attendre le vif du sujet.

— Mon cher Laurent, je suis désolé, mais je dois aborder une question particulièrement pénible. Il apparaît de plus en plus probable que la mort de Brigitte est liée à une opération terroriste ayant des ramifications internationales. Avec toi, nous sommes maintenant quatre en France à connaître cette information.

Jannequin prit le temps de digérer ce qu'il venait d'entendre.

— Et monsieur Prose ? Il est ici en qualité de... ?

— Monsieur Prose a été enlevé et il a échappé à un attentat. Il y a même un site Internet où on peut parier sur ses chances de survie au-delà d'un certain nombre de jours.

Jannequin dévisageait maintenant ouvertement Prose.

— Les terroristes croient sans doute que Brigitte lui a communiqué certains secrets, poursuivit Leclercq.

— Ma fille n'était quand même pas impliquée dans des activités terroristes !

— Bien sûr que non. Elle et son patron avaient mis au point un procédé de traitement des céréales qui aurait pu contrecarrer les activités des terroristes. On pense que c'est pour faire disparaître toute trace de ce procédé que le laboratoire a été détruit.

— Est-ce que monsieur Prose détient ce secret ?

— Non. Mais il a été un des premiers à comprendre la logique qu'il y a derrière les vagues d'attentats. Et il a été assez aimable pour traverser l'océan afin de venir en discuter avec nous.

Il importait de bien établir le statut de Prose. Cela constituerait un argument de plus pour convaincre Jannequin.

— Il va te faire part lui-même de ses déductions, reprit Leclercq. Je te préviens, tu seras tenté d'y voir un nouvel avatar de la théorie du grand complot. Mais ses hypothèses sont les seules qui rendent compte de la prolifération actuelle des attentats. Et du choix de leurs cibles... Quand il aura terminé, je te dirai en quoi tu peux nous aider.

LCN, 13h36

... LA DÉCOUVERTE, AUX ÉTATS-UNIS, DE TROIS CAS DE PESTE GRISE A RELANCÉ LES RUMEURS VOULANT QU'UNE GUERRE BACTÉRIOLOGIQUE SOIT PRÉSENTEMENT EN COURS ENTRE LES GRANDES PUISSANCES. LA MAISON-BLANCHE S'EST EMPRESSÉE D'ÉCARTER CETTE HYPOTHÈSE COMME FANTASISTE. ELLE A PLUTÔT INVITÉ LA POPULATION À RESSERRER LES RANGS CONTRE UN ENNEMI QUI, LUI, A OUVERTEMENT DÉCLARÉ LA GUERRE À L'OCCIDENT. COMMENTANT L'ATTENTAT DE

Paris, 19h41

Quand Victor Prose eut terminé d'exposer la cohérence qu'il percevait dans l'ensemble des attentats terroristes, les verres de Puligny-Montrachet étaient vides. Jannequin se leva pour servir un verre de Musigny à chacun, ce qui lui accorda une pause pour réfléchir à ce qu'il venait d'entendre.

— Personne en France n'est au courant de ça ? fit-il en se rassoyant.

— Pas à ma connaissance, répondit Leclercq.

— Et vous préférez ne pas en parler avant d'avoir des preuves formelles ?

— Exactement.

— Et moi, dans tout ça ?

— À notre connaissance, Hykes peut se trouver à trois endroits : un en France, à Lyon en fait, et deux dans des pays de l'Union européenne. On peut intervenir à Lyon. Pour les autres pays, il faudrait des contacts qui permettent de court-circuiter le haut de la hiérarchie politique.

— Tu penses que...

— Je ne sais pas qui peut être impliqué, mais c'est toujours possible. Et même si ce n'est pas le cas, toutes sortes de motivations politiques peuvent intervenir.

— Ça !... fit Jannequin, comme si on lui parlait d'une calamité trop bien connue.

— Je peux établir des contacts avec des groupes d'intervention, reprit Leclercq, mais il leur faut un minimum de couverture politique.

Jannequin resta silencieux un moment, comme s'il prenait le temps d'apprivoiser la demande.

— Et tu penses que Hykes est dans un de ces laboratoires ? dit-il.

— Les trois sont dirigés par une personne qui, nous avons de fortes raisons de le croire, est impliquée dans son enlèvement.

Jannequin se leva et marcha dans la pièce.

— Si ce que tu dis est vrai, le fait de retrouver ce Hykes serait loin de mettre un terme à nos ennuis.

— Vous avez raison, dit Théberge. Mais il faut que vous sachiez que plusieurs autres savants ont été enlevés. Certains ont été tués. Ce qu'on va découvrir dans ces laboratoires risque d'ouvrir plusieurs pistes.

— Votre fille était une personne remarquable, fit Prose. Elle s'est toujours battue pour ce qu'elle croyait juste. Vous pouvez être fier d'elle. En nous aidant à retrouver Hykes, c'est le travail de votre fille que vous nous aidez à poursuivre.

Jannequin ne répondit pas immédiatement. Il était visiblement troublé.

— D'accord, dit-il en tournant son regard vers Leclercq. Laisse-moi l'adresse des deux laboratoires étrangers. Je vais m'en occuper. Je t'appelle aussitôt que j'ai réussi à arranger quelque chose.

— Il est crucial que les trois opérations aient lieu simultanément.

— C'est ce que j'avais compris.

Ils se concentrèrent ensuite brièvement sur le Chambolle-Musigny. Une fois de plus, Théberge étonna Jannequin avec un commentaire détaillé sur les raisons pour lesquelles il appréciait ce producteur. Il se souvenait à quel point Jannequin l'avait pris de haut lors de leur première rencontre. C'était une douce revanche de rivaliser avec lui sur son propre terrain.

Dix minutes plus tard, Leclercq regardait sa montre.

— C'est beau l'exégèse œnologique, dit-il en s'adressant à Théberge, mais il nous reste du travail.

Comme ils se dirigeaient vers la sortie, Jannequin mit la main sur l'épaule de Prose.

— Quand les circonstances s'y prêteront, j'aimerais que vous passiez me voir... Pour me parler plus longuement de ma fille. À moi et à mon épouse...

Fort Meade, 14h07

Tate était dans la voiture le menant à l'aéroport. Sur le moniteur télé, il écoutait en direct la nouvelle déclaration des Enfants de la Tempête.

... TOUTES LES ENTREPRISES QUI POLLUENT SERONT VISÉES. IL EST TEMPS QUE LES RESPONSABLES, DEPUIS LES PRÉSIDENTS DE COMPAGNIE JUSQU'AUX EMPLOYÉS QUI SONT AU BAS DE L'ÉCHELLE, PAIENT POUR LES CRIMES DONT ILS SONT SOLIDAIRES...

L'image de l'enfant qui récitait le texte fit place à celle de Mel Wilson. Sur un ton sobre, il expliqua l'origine du message.

CE MESSAGE, NOUS L'AVONS TROUVÉ DANS UN MONITEUR TÉLÉ, À L'INTÉRIEUR D'UNE USINE TEMPORAIREMENT DÉSFFECTÉE DE LA BANLIEUE DE SEATTLE. À CÔTÉ DU MONITEUR, IL Y AVAIT UN HOMME QUI AVAIT ÉTÉ SOUFFLÉ À MORT – IL N'Y A PAS D'AUTRE TERME – PAR UNE DES SOUFFLERIES DE L'ENTREPRISE. D'APRÈS CE QUE NOUS AVONS COMPRIS, CET HOMME SERAIT RESPONSABLE DE L'ATTENTAT CONTRE L'ALMAGAM COMMODITIES & RESOURCES. IL AURAIT LUI-MÊME ORGANISÉ SON SUICIDE POUR TÉMOIGNER EN PERSONNE DE SON ENGAGEMENT. LA MISE EN SCÈNE TRÈS PARTICULIÈRE DE CE SUICIDE SERAIT, SELON LE MESSAGE QU'IL A LAISSÉ, UNE « ILLUSTRATION DU VENT DE MORT QUI VA SOUFFLER SUR L'ARROGANCE DU CAPITALISME OCCIDENTAL ».

Tate ferma la télé. La voiture arrivait à l'avion.

Une fois à bord, il s'occuperait du temps satellite qu'il avait promis à Blunt. Ensuite, il se plongerait dans le dossier de Seattle avant que Paige et le Président l'appellent.

Pourvu qu'ils ne convoquent pas une réunion d'urgence pendant qu'il serait au-dessus de l'Atlantique...

... LE CAPITALISME DE CONSOMMATION EST LE FOSSOYEUR DE LA VIE. LES MINES, LES INDUSTRIES, LES PÉTROLIÈRES POLLUENT TOUJOURS PLUS. ELLES REJETTENT TOUJOURS PLUS DE GAZ À EFFET DE SERRE. ELLES EMPOISONNENT L'AIR, L'EAU ET LA TERRE. FONT DISPARAÎTRE LES ESPÈCES. PROVOQUENT DES MUTATIONS QUI FAVORISENT L'APPARITION DE MONSTRUOSITÉS. ELLES TUENT LA VIE.

POUR LIBÉRER LA PLANÈTE DES RAVAGES DE L'HUMANITÉ, IL FAUT ACCÉLÉRER LE PROCESSUS. C'EST SEULEMENT QUAND LA SITUATION DEVIENDRA INTOLÉRABLE QUE L'HUMANITÉ CESSERA DE LA TOLÉRER. QU'ELLE REJETTERA LA VIOLENCE QUI EST INFLIGÉE À NOTRE MÈRE LA TERRE...

Paris, 21h17

F avait décidé de souper à l'appartement. Elle avait acheté une bouteille de vin et des plats préparés chez un traiteur de l'avenue Lamotte-Picquet.

En début d'après-midi, elle avait téléchargé les informations que Fogg lui avait laissées sur le site FTP. Le premier dossier était une compilation de toutes les opérations de nature criminelle contre des entreprises commandées à Vacuum par ceux que Fogg appelait « ces messieurs » : sabotage de produits, incendies d'usines et d'entrepôts, élimination de personnel clé, chantage contre les dirigeants et enlèvement de membres de leur famille, piratage de leur système informatique pour détruire leurs données, paiement d'employés pour qu'ils falsifient leur comptabilité, vol d'informations stratégiques, pression sur des banquiers pour qu'ils resserrent leurs conditions de crédit... Il y avait là un répertoire complet des méfaits susceptibles d'être perpétrés contre une entreprise.

Les opérations couvraient une période de huit ans. Au début, les commandes avaient été adressées directement à Vacuum par John Messenger et Ute Breytenbach. Quelques années plus tard, le nom de Jessyca Hunter s'était mis à apparaître sur ces demandes d'interventions. Puis, à mesure qu'elles s'étaient multipliées, elles avaient été acheminées par l'intermédiaire des filiales, où elles étaient noyées dans le flot de commandes qui venait de l'ensemble du Consortium. Il avait fallu toute la patience et le flair de Fogg pour les repérer et les regrouper.

Elle ouvrit le second dossier.

Celui-ci documentait une longue série d'attaques contre des parlementaires, principalement européens : intimidation, enlèvements, menaces contre leur famille, compromission avec des prostituées ou dans des orgies impliquant de la drogue... Fogg avait ajouté une note au dossier pour préciser que, dans tous les cas, il s'agissait de parlementaires qui étaient favorables au renforcement de l'Europe.

Était-ce la raison pour laquelle ils avaient été pris pour cibles ? « Ces messieurs » étaient donc hostiles à la construction de l'Europe ?...

Quant aux Américains qui apparaissaient sur la liste, on pouvait facilement les ranger dans le camp des colombes reconverties. Des politiciens connus auparavant pour leur point de vue libéral et qui se mettaient à voter avec les ultra-conservateurs, comme s'ils étaient devenus subitement des supporteurs à tous crins de l'intransigeance à l'endroit de la Chine et de la suspension des libertés civiles au nom de la guerre au terrorisme.

Il était clair que « ces messieurs » entendaient favoriser une politique américaine agressive et réactionnaire.

Le troisième dossier regroupait principalement des commandes d'enlèvement un peu partout sur la planète. S'y ajoutaient quelques contrats d'élimination et d'intimidation pour obtenir des résultats de recherche. Dans plusieurs dossiers d'enlèvement, il y avait la mention : « neutralisation du collatéral immobilier ».

F comprit le sens exact de cette expression quand elle découvrit le nom de Martin Hykes dans un des contrats : l'enlèvement avait été accompagné de la destruction du laboratoire.

Le quatrième dossier tranchait par rapport aux autres. Il s'agissait de commandes pour des installations de sécurité sophistiquées, dans différentes régions de la planète : Dubaï, Amazonie, Nouvelle-Zélande, Caraïbes, Guernesey, Indonésie... Chaque commande comprenait une description précise des équipements installés. Certaines dépassaient les cent millions de dollars et incluaient des systèmes de défense anti-aériens ainsi que des rampes de lancement de missiles.

L'information recueillie par Fogg n'avait pas de prix ; il y avait là ce qu'il fallait pour perturber sérieusement les plans de « ces messieurs ». Mais elle posait à F deux problèmes majeurs.

Le premier, c'était que rien dans ces dossiers ne permettait d'identifier les hauts dirigeants qui tiraient les ficelles, derrière le Consortium. Le second, c'était qu'elle n'avait pas les moyens d'utiliser elle-même toute cette masse de renseignements.

Elle décida d'appeler Fogg. Il était temps de finaliser leur plan d'attaque.

Hampstead, 21h06

À l'écran, le présentateur de la BBC commentait les événements survenus à St. Sebastian Place.

... CETTE DEUXIÈME EXPLOSION, QUI A ÉTÉ SUIVIE D'UN INCENDIE, A ACHEVÉ DE DÉTRUIRE CE QU'IL RESTAIT DE L'ÉDIFICE. ON NE S'EXPLIQUE TOUJOURS PAS COMMENT UN ÉDIFICE DU CŒUR DE LONDRES A PU ÊTRE DÉTRUIT DE CETTE FAÇON SANS QUE LES AUTORITÉS AIENT JAMAIS DÉCOUVERT LES CHARGES EXPLOSIVES DISSIMULÉES DANS SA STRUCTURE. QUESTION PLUS TROUBLANTE ENCORE : EXISTE-T-IL D'AUTRES

ÉDIFICES QUI SONT PIÉGÉS DE CETTE MANIÈRE ET QU'ON POURRAIT FAIRE EXPLOSER SIMPLEMENT EN APPUYANT SUR UN BOUTON ?... AU PARLEMENT, LE MINISTRE DE LA SÉCURITÉ PUBLIQUE A TENTÉ DE SE FAIRE RASSURANT MALGRÉ LE FEU NOURRI DE QUESTIONS AUQUEL IL A DÛ...

À n'en pas douter, « ces messieurs » prendraient la chose au sérieux. Ils voudraient à tout prix savoir d'où venait la menace. Ce qui surprenait Fogg, c'était qu'ils ne l'aient pas encore contacté. Et qu'ils n'aient pas contacté Vacuum par l'intermédiaire d'une des filiales... Se méfiaient-ils de lui au point de le soupçonner ?

Quand le signal du logiciel de communication se fit entendre, Fogg coupa le son de la télé et laissa l'image.

— Vos protégés m'ont l'air d'avoir fait du bon travail, dit-il lorsque la communication fut établie.

— Vous parlez du St. Sebastian Place ? demanda la voix de F, dont le visage apparaissait sur l'écran de l'ordinateur de Fogg.

— Oui... Bizarrement, « ces messieurs » n'ont pas encore réagi.

— Ils attendent peut-être de voir s'il y aura d'autres perquisitions.

— Possible.

— J'ai parcouru tous les dossiers. C'est trop gros. Je ne peux pas gérer ça toute seule.

— Il va falloir déléguer, dit Fogg avec un sourire.

— Juste pour le premier dossier, ça va exiger une armée d'enquêteurs et de policiers répartis dans une trentaine de pays, et qui travaillent en collaboration. Avec un accès à des comptes protégés par le secret bancaire... Vous imaginez l'enfer logistique ? !

— Je ne pensais pas à une utilisation de type policier et judiciaire. Enfin, pas dans un premier temps.

— Vous pensiez à quoi ?

— À quelqu'un qui pourrait analyser l'ensemble de ces incidents en apparence isolés pour dégager le plan dans lequel ils s'insèrent... D'après ce que je connais de votre organisation, vous comptez dans vos rangs un gestionnaire tout à fait exceptionnel. Je suis sûr qu'il apprécierait ce genre de défi. Ça le changerait du train-train quotidien que doit représenter pour lui la gestion de vos milliards.

— Personnellement, je pensais plutôt à utiliser ces informations à la pièce pour acheter la coopération de corps policiers ou d'agences de renseignements.

— Les deux ne s'excluent pas forcément.

— C'est vrai.

— Pour ce qui est des parlementaires, par contre, votre solution est de loin la meilleure. Éclaircir le meurtre d'un homme politique ou mettre au jour sa corruption, c'est toujours une monnaie d'échange intéressante pour un corps policier.

— Je ne comprends pas leur but, dit F. Pour quelle raison seraient-ils contre l'achèvement de l'Europe ?

— Probablement pour la même raison qu'ils semblent vouloir déclencher une guerre entre la Chine, les États-Unis et la Russie... Pour avoir les coudées franches.

Fogg était étonné que F n'ait pas saisi la limpidité de cette stratégie : empêcher les plus petits États de se regrouper ; neutraliser les plus forts en les amenant à s'opposer les uns aux autres.

— En temps de guerre, reprit-il, les États sont beaucoup moins tatillons sur les activités des groupes criminels. Surtout s'ils peuvent conclure avec eux des alliances.

— Et c'est la même chose pour le terrorisme : plus il y a d'attentats, plus « ces messieurs » vont avoir de marge de manœuvre.

Fogg hocha la tête. S'il y avait une chose qu'on ne pouvait pas reprocher à F, c'était de ne pas comprendre rapidement les rares détails qui lui avaient échappé lorsqu'on les mentionnait. Et d'en tirer les conséquences.

— Quant aux enlèvements, dit-il, il faudrait que quelqu'un fasse le même type de recoupements. Avec tous vos contacts...

— Je peux certainement trouver quelque chose.

— Compte tenu de ce qui s'est passé à St. Sebastian Place, il faut agir sans attendre. Je devine ce qu'ils vont faire. Dans une situation comme celle-là, on coupe tous les liens avec ce qui n'est pas essentiel. Tout le cercle extérieur est habituellement sacrifié... Il ne faut pas leur donner le temps de se redéployer.

— Et le quatrième dossier ?

— Celui-là, je le garderais en réserve. C'est l'as dans notre manche.

— Ça va quand même exiger du travail de préparation.

— Je laisse ça à votre discrétion.

Puis il ajouta, avec un sourire :

— C'est vous l'experte quand il s'agit de faire travailler les autres au bénéfice de notre projet !

Lévis, 16h18

Au cours de la journée, Dominique avait suivi les commentaires des médias sur les événements de St. Sebastian Place. La plupart en faisaient leur principale nouvelle. Mais elle avait de la difficulté à demeurer concentrée. Elle attendait avec impatience les résultats de la rencontre de Blunt avec Tate.

Au moins, avec le temps d'accès aux satellites qu'il leur avait accordé, les recherches avaient pu débuter. Blunt avait mis Chamane en priorité sur le dossier. Ce dernier avait requis la collaboration d'un autre de ses collègues. Il aurait pu réussir à se tirer d'affaire seul, mais cela aurait pris plus de temps ; son « collègue » avait l'avantage d'avoir déjà utilisé le logiciel de données de la NSA !

Dominique n'était pas particulièrement enchantée de cette décision. Mais comme il y allait de la vie de Claudia... C'était cependant une solution de

court terme. Elle commençait à se demander si l'Institut ne devrait pas développer son propre département de *hackers*, comme l'avaient fait la plupart des services de renseignements. Trop de choses dépendaient de Chamane. Qu'il lui arrive quoi que ce soit et l'Institut serait en sérieuse difficulté...

Le logiciel de communication téléphonique se manifesta au moment où elle regardait distraitemment le directeur du Trésor américain expliquer que l'inflation demeurerait maîtrisée malgré la nouvelle envolée du prix des céréales et de l'énergie.

Un regard à l'écran de l'ordinateur lui apprit que c'était Finnegan.

— Alors ? fit Dominique. Cette promotion, vous allez l'avoir ?

— Pour l'instant, j'aimerais surtout savoir dans quoi je suis en train de mettre les pieds.

— Moi-même, j'ignorais qu'il y avait là un réseau d'amateurs de *snuff*.

— Vous avez vu qui est soupçonné de faire partie de ce réseau ?

— Vous avez trouvé la liste des membres ? demanda Dominique.

— Non. Mais on a une photo de tous les gens qui sont entrés dans l'édifice au cours des six dernières semaines. Une caméra de surveillance placée de l'autre côté de la rue.

— Et... ?

— Des ministres, des anciens premiers ministres, des dirigeants de multinationales, des hauts fonctionnaires, des diplomates étrangers, des banquiers, des hommes politiques... quelques vedettes pour faire bonne mesure, juste les plus riches... C'était quoi, cet endroit ? Une succursale de Davos ?

— Je suis aussi étonnée que vous.

— Je vous envoie la liste. Si vous en tirez quelque chose, vous me prévenez.

— Sûr... Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?

— Le problème, c'est que c'est une société anonyme qui est locataire des trois étages. Enregistrée au Panama. Et que c'est une autre société anonyme, enregistrée aux Caïmans, qui est propriétaire de l'édifice.

— Et les gens qui ont été filmés ?

— On en a interrogé quelques-uns parmi les moins importants. Ils ont tous le même alibi. Une fondation qui se réunissait au quatrième étage de l'édifice.

— Leur alibi est solide ?

— Assez pour que Scotland Yard décide de ne pas interroger les autres. En tout cas, pas pour le moment.

— Malgré le fait qu'il y a eu une deuxième explosion ?

— Le mot d'ordre, c'est de ne pas faire de vagues avant d'avoir des preuves en béton.

— Pour empêcher que l'affaire soit enterrée, il faudrait un mouvement d'opinion publique.

— Vous avez une idée ?

— Pourquoi ne pas mettre certains enregistrements des mises à mort sur Internet ?

— C'est exclu par le directeur.

— Pour éviter de faire des vagues ?

— Exactement.

— Vous n'êtes pas obligé de procéder de façon officielle. Et vous n'êtes pas obligé de rendre disponibles tous les enregistrements. En fait, il y en a quelques-uns que j'exclurais d'office.

— C'est vrai qu'on pourrait voir qui ça fait bouger.

Une icône représentant un vieux parchemin s'afficha à l'écran. Un bruit de cloche se fit entendre.

— Je viens de recevoir votre liste, dit Dominique.

Elle régla ensuite les derniers détails avec Finnegan, en s'assurant notamment que l'enregistrement vidéo dans lequel apparaissait Claudia ne serait pas rendu public. Et pour ne pas attirer l'attention sur cet enregistrement, elle l'inclut dans une liste en compagnie de six autres enregistrements qu'elle préférerait voir demeurer confidentiels. Sans expliquer pourquoi. Et pour être sûre que rien n'attirerait l'attention sur l'enregistrement qui montrait Claudia, elle inséra dans la liste des sept deux autres vidéos qui, tout comme celle de Claudia, ne se rendaient pas jusqu'à la mort des victimes. Des sortes de *work in progress* dont les Dégustateurs étaient invités à suivre le déroulement.

Si Finnegan voulait ensuite se casser la tête pour savoir ce que tous ces films avaient en commun, il pourrait toujours chercher !

Huit minutes plus tard, alors que Dominique parcourait pour la deuxième fois la liste que Finnegan lui avait envoyée, un nom la frappa. Comment avait-elle pu ne pas le remarquer la première fois ?

Maggie McGuinty... Le nom que Thérberge lui avait transmis.

Comme elle s'apprêtait à téléphoner à Blunt pour lui faire part de ce qu'elle venait de trouver, une nouvelle demande de communication entrainait dans l'ordinateur.

F !

www.toxx.tv, 16h29

— YELLOW FUZZ... ?

— C'EST UN PLAN ÉLABORÉ PAR LES MILITAIRES AMÉRICAINS.

— POUR DÉCLENCHER UNE GUERRE CONTRE LA CHINE ?

— POUR MENER UNE GUERRE PRÉVENTIVE AVANT QUE LA CHINE DEVIENNE MILITAIREMENT TROP FORTE.

— ET CE SERAIENT EUX QUI AURAIENT PROVOQUÉ L'ÉPIDÉMIE DE PESTE GRISE ?

— L'ÉPIDÉMIE EST D'ABORD APPARUE EN CHINE AVANT DE SE PROPAGER EN INDE PUIS AU RESTE DE LA PLANÈTE. EXACTEMENT COMME LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES.

C'EST QUAND MÊME UNE DRÔLE DE COÏNCIDENCE...

— ILS AURAIENT LANCÉ UNE ÉPIDÉMIE EN SACHANT QU'ILS FINIRAIENT PAR ÊTRE EUX-MÊMES CONTAMINÉS ? !

— ILS PENSAIENT PROBABLEMENT QUE ÇA RESTERAIT CONTENU À L'INTÉRIEUR DE LA CHINE...

Paris, 22h34

Pendant que Chamane téléchargeait une série de documents que Dominique venait de lui expédier, Blunt discutait avec elle de l'utilisation qu'ils pouvaient en faire.

— La priorité, fit la voix de Dominique dans le haut-parleur branché sur l'ordinateur, c'est de découvrir qui ils sont. Pour ça, il faut trouver ce qu'ils font et découvrir le plan qu'ils suivent.

— Leur plan, c'est pas compliqué, lança Chamane. C'est de mettre la main sur la planète !

— C'est sûr, répondit Dominique.

Il y avait de l'amusement dans sa voix, ce que confirmait son visage dans une des fenêtres de l'écran mural.

— J'ai pensé qu'on pourrait demander à Poitras de travailler à plein temps sur le premier dossier, reprit-elle. D'élaborer une sorte d'organigramme de tous ces attentats pour voir à qui ils profitent.

— De mon côté, fit Blunt, je peux utiliser des choses comme monnaie d'échange avec Tate. Si je regroupe tous les incidents qui impliquent des citoyens américains...

— Tu peux aussi te servir des parlementaires sur qui il y a eu des pressions.

— Avec tout ça, je suis sûr d'avoir son attention. Et ça va me permettre de moins lui en donner sur le reste.

— F suggère qu'on commence à examiner le quatrième dossier mais qu'on n'en parle à personne.

— L'examiner comment ?

— Une photo satellite de chacun des endroits, pour voir s'il y a un *pattern* qui se dégage...

— Je m'occupe de voir ça avec Chamane. Mais le temps satellite sera consacré en priorité à la recherche de Claudia.

— Pour le dossier des enlèvements de savants, F a quelqu'un qui s'occupe de la partie européenne. Elle dit qu'on devrait quand même y jeter un coup d'œil pour voir comment ça s'intègre aux opérations du premier dossier.

— Autrement dit, c'est une bonne nouvelle, intervint Chamane. Elle a quand même le temps de s'occuper des problèmes.

— Je suis curieuse de savoir où elle a trouvé tout ça, reprit la voix de Dominique. Elle était censée se concentrer sur Claudia.

— Fogg ? suggéra Blunt.

— C'est ce que je pense. Mais pour quelle raison il nous donne autant de

choses ?... La seule explication que je vois, c'est qu'il veut qu'on fasse le travail à sa place.

— Tu as posé la question à F ?

— Elle a répondu que tout deviendrait bientôt très clair. Que les informations qu'elle me transmettrait devraient me rassurer... Au téléphone, sa voix était confiante, sûre d'elle.

— Tu lui as parlé de ce qui s'est passé à Londres ?

— C'est elle qui a abordé le sujet. Elle voulait savoir si nous avions trouvé quelque chose d'intéressant.

— Tu as eu des nouvelles de Finnegan ?

— J'allais y venir. Il va falloir s'intéresser sérieusement à madame McGuinty. Il semble qu'elle était une visiteuse régulière de St. Sebastian Place.

LVT News, 17h04

... DISANT VOULOIR AGIR DE FAÇON RESPONSABLE, LE GROUPE ÉCOTERRORISTE LES ENFANTS DE LA TEMPÊTE A ÉMIS AUJOURD'HUI UN NOUVEAU COMMUNIQUÉ. EN VOICI UN EXTRAIT.

Pour minimiser ce que les militaires appellent des dommages collatéraux, nous annonçons que les prochaines victimes seront les riches qui fréquentent les hôtels cinq étoiles. Ce sont eux, les profiteurs objectifs du saccage de la planète. Il est donc juste qu'ils soient la cible privilégiée des représailles. Leurs sous-ordres seront également visés, mais en moins grand nombre. Il est cependant indispensable qu'il y en ait. Il faut rappeler à la population que les collaborateurs des exploiters, quel que soit leur statut social, sont aussi des exploiters. Qu'ils sont les complices de la destruction de la planète.

À LA SUITE DE CET AVERTISSEMENT RENDU PUBLIC SUR INTERNET, UN PEU AVANT 15 HEURES, LA PLUPART DES GRANDS HÔTELS ONT ENREGISTRÉ UN AFFLUX SANS PRÉCÉDENT DE DÉPARTS ET D'ANNULATIONS. LES LIEUX DE VILLÉGIATURE LES PLUS HUPPÉS ONT ÉGALEMENT...

Paris, 23h12

F avait invité monsieur Claude à se joindre à elle dans un petit bar, à deux pas de la rue Cler. C'était assez près de chez elle pour que ce soit commode et assez éloigné pour qu'on ne puisse pas facilement découvrir où elle demeurerait.

— Alors, quoi de neuf ? demanda monsieur Claude.

F lui parla d'abord de ce qui s'était passé à St. Sebastian Place.

— Ils ont retrouvé une dizaine d'enregistrements vidéo. Tous mettent en

scène des mises à mort très... scénarisées.

— Un groupe criminel qui produit du *snuff* ?

— Ils auraient comme nom les Dégustateurs d'agonies.

Monsieur Claude la regarda un moment sans répondre.

— Un genre de club privé ?

— Vous n'avez pas idée à quel point c'est privé. Je vous ai préparé une copie de la liste des gens officieusement soupçonnés d'y appartenir.

Elle ouvrit son sac à main et elle en retira une petite boîte ultra-mince.

— Il y a une carte informatique d'une capacité de 16 gigs à l'intérieur. Le premier document est la liste des personnes possiblement impliquées.

Monsieur Claude sortit son téléphone portable et y introduisit la carte. Puis il ouvrit le document dont le titre était « Personnes impliquées ». Il le parcourut rapidement.

Il releva ensuite les yeux vers F.

— Vous comprenez pourquoi les gens ne peuvent pas être soupçonnés officiellement, reprit F.

— On ne pourra jamais rien contre eux.

— Officiellement ? Probablement pas... Mais je suis certaine que ces informations vont être utiles dans vos négociations avec votre ex-employeur.

F prit une gorgée de vin.

— Dans le document intitulé « Pressions politiques », vous allez trouver cinq hommes politiques français.

Monsieur Claude consulta son portable.

— Deux UMP, dit-il. Deux PS. Un de l'extrême droite...

— Je ne peux pas vous donner plus de détails, mais je sais que ces cinq hommes politiques sont tous d'anciens pro-européens et qu'ils ont tous brusquement adopté la position inverse. Certains ont été victimes de chantage, d'intimidation. D'autres ont été achetés... D'une façon ou d'une autre, leur vote est contrôlé.

— J'ai un ami, un ancien des Renseignements généraux. Il peut s'occuper de ça.

— De votre côté, vous avez trouvé quelque chose sur la vidéo que je vous ai transmise ?

— Je l'ai montrée à un ami qui a longtemps travaillé dans les questions de sécurité maritime. Il me dit que c'est le type de caisson utilisé pour les travaux de recherche au fond de l'océan.

— Il ne doit pas y avoir des milliers de clients qui achètent ça.

— La compagnie qui les produit a été rachetée il y a deux ans. Par une entreprise dont le siège social est situé au Japon. Comme il s'agit d'une compagnie dont le capital est entièrement privé...

— À quelle profondeur peuvent-ils descendre ?

— Avec le modèle standard, c'est totalement sécuritaire jusqu'à trois cents mètres. La compagnie a déjà produit une version qui peut descendre jusqu'à deux mille mètres. Mais avec une fenêtre aussi grande...

— Il faudrait montrer le paysage sous-marin qu'on aperçoit par la fenêtre à un océanographe. Il pourrait probablement nous dire à quelle profondeur chercher.

— Je m'occupe de ça tout de suite.

Monsieur Claude puisa un numéro dans le répertoire de son portable et le composa.

— Je veux parler à monsieur Raoul... Bien sûr que je sais l'heure qu'il est. Pensez-vous que je n'aurais pas moi-même autre chose à faire ?

Il jeta un regard exaspéré à F.

Quelques secondes plus tard, il reprenait la conversation sur un ton plus serein.

— C'est moi... Un point de vue de l'intérieur sur ce qui s'est passé à Londres, ça vous intéresse ?... Oui, St. Sebastian Place. Si vous préférez, je vous envoie ça par courriel... C'était une blague... D'accord... Demain ? En début de matinée ? C'est parfait... J'aurais aussi besoin d'un service... Non, rien d'extravagant. Est-ce que vous pouvez me trouver un océanographe discret ?... Discret, oui. J'en ai besoin le plus tôt possible. Demain matin, s'il venait en même temps que le courrier... Parfait ! À demain, donc.

Il remit son téléphone portable dans son étui.

— Quelqu'un va venir étudier la vidéo chez moi demain matin.

www.france-info.com, 17h31

... SUR L'EXPLOSION DES SOUS-MARINS Russe et Américain, AUX DEUX PÔLES. AU CONSEIL DE SÉCURITÉ DE L'ONU, LES DEUX PAYS SE SONT OPPOSÉS À LA PROPOSITION DE LA CHINE DE TENIR UNE ENQUÊTE INTERNATIONALE SUR...

Paris, 23h37

Quand il arriva à l'appartement, Théberge eut la surprise de constater que sa femme n'était pas là. Il y avait un mot sur la table.

Je suis à L'Enclos du temps. Tu peux venir me rejoindre.

L'Enclos du temps était un café bistro qu'ils avaient repéré la première journée, en marchant dans les rues autour de l'appartement.

Dix minutes plus tard, Théberge entra dans le café. Son épouse était à une table retirée, en discussion avec une femme qu'il ne connaissait pas.

Le temps qu'il se rende à la table, la femme s'était levée, avait ramassé son sac à main et s'apprêtait à partir.

— Gonzague, je te présente Lilianne.

Théberge serra la main que lui tendit la femme.

— Votre épouse m'a beaucoup parlé de vous, dit-elle.

Elle se tourna vers madame Théberge avant d'ajouter :

— Je vous laisse. On discutera de tout ça la prochaine fois.

Théberge s'assit en face de son épouse, à la place que la femme venait de

quitter.

— Comme ça, tu lui as beaucoup parlé de moi ?

— Depuis le temps qu'on se connaît...

— Évidemment. On est quand même ici depuis presque trois jours...

— Ne sois pas bête, Gonzague. Je *chatte* avec elle depuis plus de cinq ans... Tu prends un verre ? Ils sont sur le point de faire le dernier service.

Théberge commanda le côtes-du-rhône de l'établissement en pensant à ce qu'il avait bu chez Jannequin.

— Demain, il va falloir aller à Lyon, dit-il. Avec l'autre Gonzague... C'est une ville que tu n'as pas vue.

— Je vais rester ici.

— Tu es sûre ?

— J'ai des amies à rencontrer.

— Tu parles de Lucie Tellier ?

— Non. Pour elle, je vais attendre que tu sois là.

Le serveur apporta le verre de Théberge, qui le goûta avec le sentiment de profaner ce qu'il avait bu plus tôt dans la soirée.

— Pendant que tu vas être parti, je vais aller dormir chez Lilianne. Elle veut me présenter des femmes qui travaillent dans d'autres réseaux... On a un projet.

Théberge regardait sa femme sans rien dire, attendant qu'elle poursuive.

— Le problème, avec les filles qu'on veut mettre à l'abri pour les protéger, c'est que ce n'est pas facile de les faire disparaître. L'année dernière, on a eu trois cas de filles qui ont été retrouvées par leur *pimp*.

— Je sais.

— On veut mettre sur pied un système d'échanges. Nos filles les plus menacées viendraient en France et les leurs viendraient au Québec.

— Vous allez avoir des problèmes avec l'immigration.

— Pas si elles ont une autre identité, un emploi à l'arrivée... Elles ont monté un système semblable au nôtre. Avec des policiers et des avocats qui les aident... des fonctionnaires...

Théberge prit une gorgée de vin.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de me mettre au courant de tous les détails, dit-il.

— Tu as raison. C'est pour ça que je ne t'en avais pas parlé. Mais je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi. Pour ce que tu as à faire, c'est mieux que tu n'aies pas d'autres soucis... Tu vas avoir assez à penser.

Paris, 23h51

— Tu as peur qu'il fasse une bêtise ? demanda Chamane sans quitter l'écran mural des yeux.

— Aucune idée. De quoi est-ce que vous avez parlé ?

— Je lui ai annoncé la nouvelle, pour Kim... et que F était partie à la recherche de Claudia...

— Il t'a dit ce qu'il allait faire ?

— Non. Mais c'est certain qu'il va retourner à Londres. Il m'avait demandé un tas d'informations sur une propriété, là-bas.

— Espérons qu'il contacte l'Institut.

— Ça, ça m'étonnerait.

Chamane se tourna vers Blunt, subitement sérieux.

— Il y a quelque chose qui vient de me revenir... Il était en pleine paranoïa. Il est sûr qu'il y a une taupe à l'intérieur de l'Institut.

— Je sais. J'ai eu droit au même discours.

— Je suis inquiet pour lui.

— Tu aurais dû m'en parler tout de suite.

Il y avait un peu d'exaspération dans la voix de Blunt.

— J'étais hyper enterré, fit Chamane. Je lui ai dit de venir, que j'étais dans le super jus mais que je pourrais lui parler en continuant de travailler... Ensuite, j'ai oublié.

Ils furent interrompus par les premières mesures de l'*Hymne à la joie*. Le mot « YES !!! » apparut dans une fenêtre sur l'écran mural.

— Enfin une bonne nouvelle ! fit Chamane.

Blunt se contenta de le regarder, attendant une explication.

— « Mes collègues », comme tu les appelles. Tu veux voir ce qu'ils ont trouvé ?

Il ouvrit le portable qu'il utilisait uniquement pour aller sur Pretty Good Palace.

Quelques minutes plus tard, il expliquait à Blunt qu'ils avaient réussi à piéger le programme d'infiltration. Il provenait effectivement du site d'HomniFood.

— Ça veut dire qu'ils l'ont neutralisé ? demanda Blunt.

— Ça veut dire qu'ils l'ont laissé envahir une réplique simplifiée d'une VM de *hacking* et qu'ils ont piégé une copie du programme d'infiltration dans une copie de la VM piratée pour voir comment il travaille.

Blunt le regarda un instant, perplexe, avant de lui demander :

— Si le programme détruit la VM, il va démolir aussi la copie, non ?

— Tu vois que tu n'es pas un cas désespéré !... T'as compris le problème.

Puis il poursuivit sur un ton plus technique :

— La VM infiltrée est scannée en continu dans d'autres espaces isolés pour recréer indéfiniment l'infiltration originale. En parallèle, elle est recopiée, mais de façon partielle, dans d'autres espaces. Pour isoler des parties du programme d'infiltration... Comme ça, ils peuvent l'étudier en pièces détachées.

— Ça peut prendre combien de temps, toutes ces copies ?

— Les copies, c'est une question de fractions de seconde. Mais pour l'analyse, j'ai aucune idée.

... RAPPORTE DEUX NOUVEAUX CAS DE PESTE GRISE AUX ÉTATS-UNIS. INTERROGÉ À CE SUJET, LE PRÉSIDENT A DÉCLARÉ QUE CETTE CONTAMINATION ÉQUIVALAIT À UN ACTE DE GUERRE ET QUE TOUT PAYS QUI SERAIT COMPLICE DES TERRORISTES S'EXPOSAIT À DES REPRÉSAILLES IMMÉDIATES. AILLEURS DANS LE MONDE, LES CAS DE PESTE GRISE CONTINUENT DE SE MULTIPLIER. BIEN QUE L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ SE REFUSE À PARLER OFFICIELLEMENT DE PANDÉMIE, ELLE A HAUSSÉ SA COTE D'ALERTE À 5...

Paris, 2h51

Blunt arriva à la chambre de Tate dix minutes à peine après qu'il se fut installé.

— Je commençais à me demander si j'avais uniquement affaire à un agent virtuel enfermé dans un PC, fit Tate avec humeur.

— Je t'ai préparé des documents, répondit Blunt en lui donnant une pochette cartonnée de format A4.

À l'intérieur de la pochette, il n'y avait qu'un minidisque dur.

— J'y ai mis ce qui peut t'être utile, reprit Blunt : une liste de savants américains enlevés ou forcés de travailler à l'étranger, une liste d'entreprises américaines qui ont fait l'objet de sabotage ou de prise de contrôle forcée, une liste de politiciens américains sur qui on a fait pression au moyen de chantage, d'intimidation, de pots-de-vin pour qu'ils modifient leurs votes... Chaque élément de chacune des listes est accompagné d'un dossier.

Tate regarda le minidisque dur, puis regarda Blunt.

— Je suis impressionné... Mais je pensais que tu devais me parler de l'Institut, d'une sorte de conspiration mondiale...

— Sur le disque, tu as les éléments qu'il te faut pour travailler. Maintenant, je vais te présenter verbalement le contexte global.

Blunt se cala dans son fauteuil.

— Je t'ai aussi mis deux autres éléments sur le disque dur : un organigramme détaillé de la structure du Consortium, avec une description détaillée de plusieurs opérations effectuées par ses filiales.

— Et ça devrait me convaincre de son existence ?

— Tout ce qui est mentionné est vérifiable. Par contre, il y a peu de choses sur ses dirigeants.

— Tu étais censé me parler de l'Institut, non ? insista Tate.

— Il ne reste plus que trois personnes. Moi et deux agents qui sont présentement en Angleterre.

— Et qu'est-ce qu'ils fabriquent en Angleterre ?

— Ils sont à l'origine des événements de St. Sebastian Place. Ça t'intéresse de savoir ce qu'ils ont trouvé ?

Dix minutes plus tard, Blunt avait livré à Tate une version expurgée de ce qui s'était passé et il lui avait parlé des Dégustateurs d'agonies.

— Sur le disque, conclut Blunt, tu as la liste complète des personnes qui ont été vues entrant dans l'édifice et qui ne travaillaient pas dans les bureaux situés aux autres étages. On peut raisonnablement penser qu'elles font partie du club de dégustation. Mais elles ont toutes un alibi. Toutes le même.

— Du moment qu'ils en font parler un, ça va se mettre à débouler.

— Ils ne vont pas les interroger.

— Quoi ? !

— Sur la liste, il y a des ministres, des juges, des présidents de compagnies... un ou deux anciens chefs d'État, des diplomates...

— Et ce seraient ces gens qui seraient derrière les attentats terroristes ?... Je ne pourrai jamais faire avaler ça à personne.

— Il y en a trois qui sont sur le conseil d'administration d'HomniFood.

— HomniFood, c'est pas touché. Ils ont le salut de l'humanité entre leurs mains.

— Tu savais que deux des membres du CA d'HomniFood siègent au Senate Select Committee on Intelligence ?

— Pourquoi penses-tu que je ne veux pas toucher à ça ?

— Il y en a aussi qui sont proches des militaires.

— On est en plein délire de conspiration.

— Délire, je ne sais pas. Sans doute qu'ils sont assez délirants. Mais pour ce qui est de la conspiration, ça...

— Qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Exposer une partie de la conspiration, mais en attribuant la divulgation à quelqu'un d'autre. Ça va peut-être les forcer à bouger...

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Mais je risque d'être en chômage dans peu de temps.

— Même avec ce que je t'ai donné ?

— C'est sûr que ça ne nuira pas.

— Et si tu réussissais à empêcher le prochain attentat islamiste ? Est-ce que ça te permettrait de conserver ton mandat ?

— Parce que tu sais ce que ça va être !

— Probabilité à quatre-vingt-trois virgule six pour cent : la bibliothèque du Congrès.

— Et les autres seize ou dix-sept pour cent ?

— D'autres bibliothèques parmi les plus importantes.

— C'est complètement dément ! Ou est-ce que tout ça nous mène ?

— Je commence à percevoir leur stratégie d'ensemble, mais ce n'est pas encore clair. C'est comme au go : à mesure que l'adversaire pose des pierres, tu vois progressivement l'image des territoires se former. Puis tu finis par comprendre l'ensemble des objectifs.

— Et les territoires que tu vois ?

— Pour l'instant, c'est l'eau, les céréales, la recherche sur la santé... Ils veulent établir un contrôle mondial. Les noms sont clairs : HomniFood, HomniFlow, HomniPharm... Avec HomniCorp comme investisseur privé

dans les trois cas.

— Et le terrorisme ?

— Une diversion pour accaparer l'attention du public et des médias. Et pour permettre aux gouvernements d'être plus autoritaires... C'est l'explication la plus plausible. Mais il y a beaucoup de détails qui ne cadrent pas vraiment. Il y a encore des choses qui nous échappent.

— Tu me dis tranquillement que c'est un complot mondial, que ça implique des membres des élites politiques, économiques et militaires... que tout ce beau monde manie allégrement le terrorisme à la grandeur de la planète... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Qu'on mette du sable dans l'engrenage.

— On fait ça comment ?

— Ce sont des gens qui détestent la publicité. Ils détestent que leurs plans soient exposés au grand jour...

Pour guider les réactions de la population, le concours des médias est capital. Ce guidage doit s'opérer selon trois axes : le premier est de détruire l'image du personnel politique ; le deuxième est de présenter la situation mondiale comme inexplicable et tellement complexe que seuls des experts ou des entreprises disposant de vastes ressources de recherche ont les moyens de la maîtriser – surtout pas des élus pris au hasard dans la population, qui ont comme seul talent, dans le meilleur des cas, leur charisme ; le troisième axe est d'alimenter la méfiance entre les gens, particulièrement à l'endroit des étrangers, des immigrants.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 4

Paris, 9h18

Les deux hommes étaient arrivés chez monsieur Claude à neuf heures précises. Le plus grand des deux avait un physique d'athlète avec un soupçon de raideur militaire. La mallette de cuir qu'il avait à la main était probablement vide malgré la chaîne qui la reliait à son poignet. C'était le courrier. Il rapporterait au directeur de la DGSE les informations que lui remettrait monsieur Claude.

L'autre homme était rondouillet et son visage affichait une expression de contentement qui avait toutes les apparences de la sincérité.

— Jules Beaucaire, dit-il en tendant la main à monsieur Claude. Océanographe.

Monsieur Claude l'amena dans un petit salon. Il lui fit voir un montage de tous les passages du film des Dégustateurs où la caméra montrait la fenêtre panoramique donnant sur l'océan.

Beucaire regarda tout l'enregistrement en silence, l'air absorbé. Puis il se tourna vers monsieur Claude.

— Au minimum une cinquantaine de mètres, je dirais. Comme vous pouvez le voir, il y a surtout des anémones, des étoiles de mer... des algues. Il n'y a pas beaucoup de poissons... À cette profondeur-là, vous allez trouver du cabillaud, du flétan... Ce que je remarque, c'est qu'ils ont un bon système d'éclairage à l'extérieur du caisson.

— Vraiment ?

— Normalement, vous ne verriez à peu près rien.

— Ça pourrait être une installation à l'intérieur d'un aquarium géant, suggéra monsieur Claude.

Beucaire le regarda curieusement.

— Ils auraient reproduit une faune qui vit à cinquante mètres de profondeur ?... Dans quel but ?

Monsieur Claude ignore la question.

— Donc, d'après vous, c'est une représentation réaliste du fond marin à une profondeur de cinquante mètres ?

— Disons de cinquante à cent.

— D'accord... Vous avez une idée de l'endroit où ça peut être ?

— Je dirais l'Atlantique Nord. La côte européenne.

Pendant que l'océanographe regardait de nouveau l'enregistrement,

monsieur Claude remettait au messenger un minidisque dur contenant les informations pour le directeur de la DGSE.

Le messenger lui donna en retour un téléphone portable.

— Si vous avez besoin de le joindre, le numéro est programmé dans la mémoire sous le nom de Raoul. C'est le seul numéro opérationnel. Tous les autres ont pour effet d'amorcer la destruction de la carte SIM et de la carte mémoire.

— Bien.

— Avant la première utilisation, vous le mettez sous tension et vous maintenez votre pouce appuyé sur l'écran. L'appareil va lire votre empreinte, l'enregistrer comme code d'accès et lancer le programme de décryptement.

Après le départ des deux hommes, monsieur Claude appela F pour l'informer de ce qu'il avait appris.

— Les bords du plateau continental, le long de la côte atlantique, résuma F.

— Ça confirme ce que vous pensiez. Ils ne l'ont pas emmenée très loin.

— Je transmets immédiatement l'information à ceux qui s'occupent des recherches.

— Elle aura probablement des choses intéressantes à raconter...

— Avant de penser à ce qu'elle peut avoir appris, on va commencer par la retrouver.

— Bien sûr... Et si jamais, après l'avoir trouvée, vous avez besoin d'aide...

— Je ne vous oublie pas.

CNN, 8h07

... UNE FLAMBÉE DE PESTE GRISE DANS UN DES QUARTIERS LES PLUS PAUVRES DE LOS ANGELES. LE MAIRE A DÉCRÉTÉ DES MESURES D'URGENCE POUR ENRAYER LA CONTAMINATION. UN QUADRILATÈRE DE TROIS RUES PAR CINQ A ÉTÉ MIS EN ISOLEMENT. LES HABITANTS DU QUARTIER SONT PRIÉS DE DEMEURER CHEZ EUX POUR LEUR PROPRE PROTECTION. DES AGENTS DE LA VILLE ÉQUIPÉS DE COMBINAISONS ISOLANTES ONT COMMENCÉ LES VISITES POUR S'ASSURER DU BIEN-ÊTRE DES RÉSIDENTS ET VOIR À LEURS BESOINS IMMÉDIATS...

Dubaï, hôtel chic, 14h15

Les gens reliés à St. Sebastian Place avaient tous été prévenus de sa destruction. Killmore ne pouvait rien faire de plus.

Le premier moment de contrariété passé, il avait considéré les aspects positifs de l'événement. C'était une incitation à aller de l'avant. À quitter les anciens lieux, trop associés au monde qui allait disparaître. Après tout, une nouvelle ère était sur le point de commencer. Pour l'humanité, bien sûr. Mais

surtout pour lui.

Il jeta un œil distrait aux informations de la BBC.

... LES PREMIERS CAS DE PESTE GRISE SUR LE TERRITOIRE DU ROYAUME-UNI. UN PAQUEBOT EN PROVENANCE DE L'INDE SERAIT RESPONSABLE DE L'ARRIVÉE DE LA MALADIE SUR NOTRE TERRITOIRE. LE PREMIER MINISTRE...

La peste grise...

Killmore sourit. L'équipe de marketing avait accompli du bon travail. Le nom était en train de s'imposer.

La première chose qu'il avait vérifiée en arrivant à ses nouveaux appartements, c'était le petit coffret de sécurité, dans la salle de bains : les doses d'antidote y étaient. Si jamais il était contaminé, malgré toutes les précautions qui avaient été prises pour protéger les lieux, il n'aurait rien à craindre.

... LE LONDON PAPER PUBLIE AUJOURD'HUI UNE LISTE DE CENT CINQUANTE-DEUX PERSONNES QUI POURRAIENT FAIRE PARTIE DES DÉGUSTATEURS D'AGONIES. SCOTLAND YARD A TOUTEFOIS DÉMENTI L'AUTHENTICITÉ DE CETTE LISTE, QUI POURRAIT ÊTRE UN EXTRAIT DU WHO'S WHO BRITANNIQUE ET INTERNATIONAL.

Killmore mit quelques secondes à réagir... C'était quoi, cette bouffonnerie ? Comment un journal pouvait-il avoir cette liste en sa possession ?

... PLUSIEURS FILMS DE CE CLUB TRÈS PRIVÉ SE SONT RETROUVÉS AUJOURD'HUI SUR INTERNET. LE FAIT QU'ILS AIENT TOUS ÉTÉ MIS EN LIGNE À PEU PRÈS À LA MÊME HEURE, SUR DES SITES RÉPARTIS SUR L'ENSEMBLE DE LA PLANÈTE, LAISSE CROIRE QUE...

Des sites répartis sur l'ensemble de la planète... Ça voulait dire une action coordonnée. Ce n'était donc pas un agent du MI5 qui avait décidé de s'amuser. Ou de se faire un peu d'argent en les vendant.

Mais pourquoi avoir mis ces films en ligne ?... La réponse était évidente : pour embarrasser les membres dont la liste était également publiée sur Internet. Pour provoquer des réactions de panique. C'était une attaque délibérée. Probablement le MI5. On reconnaissait là leur style.

Il fallait contrer ça au plus tôt.

Mais il y avait une chose que cette hypothèse n'expliquait pas : c'était la curiosité de plusieurs agences de renseignements françaises et américaines. Depuis la veille, s'il fallait en croire ses informateurs, trois agences autres que Scotland Yard avaient effectué des recherches sur les Dégustateurs d'agonies : la NSA, la DCRI et la DGSE. Sans compter le MI5.

Bien sûr, personne n'avait découvert quoi que ce soit. Mais Killmore se serait bien passé de cette curiosité. Comment ces agences avaient-elles réussi à être informées aussi rapidement ? Avaient-elles toutes une taupe à l'intérieur

de Scotland Yard ?...

L'important était de ne pas se laisser distraire. De se concentrer sur la tâche qui restait. Puis Killmore se corrigea lui-même mentalement : pas la tâche, l'œuvre. Car il était un artiste. Mais lui, à la différence des autres, ne se contentait pas de faire son numéro et de réinventer ce qu'il était, comme le disait la chanson. C'était l'humanité au complet qu'il allait réinventer.

Il reprendrait le geste gratuit de Breton. Mais en plus achevé. Le petit Napoléon tyrannique de la littérature française avait eu des ambitions trop modestes. À ses yeux, l'acte gratuit consistait à descendre dans la rue avec un revolver et à tirer sur quelqu'un au hasard. C'était affreusement petit-bourgeois. Affreusement englué dans une pose œdipienne. Nombriliste.

Killmore, lui, se situait d'emblée sur le plan de l'humanité. C'était l'humanité qu'il assassinerait pour qu'elle renaisse. Il ajoutait à l'entreprise de Breton la dimension eschatologique que le Christ avait donnée à la sienne.

Un signal sonore en provenance de l'ordinateur portable attira son attention. Un courriel de Windfield.

Qui a décidé de rendre publique l'existence des Dégustateurs d'agonies ?

Killmore décida de répondre sans attendre pour ne pas lui donner l'impression qu'il cherchait à esquiver la question.

J'ai apporté quelques ajustements au plan. Vous aurez tous une explication complète à la réunion du Cénacle, demain. Pour le moment, concentre-toi sur l'opération en cours.

Il lui restait vingt-quatre heures pour préparer son explication. Elle serait simple : il fallait un leurre pour arrêter l'enquête sur ce qui se passait au St. Sebastian Place. Si les policiers n'avaient rien trouvé, ils auraient continué à chercher dans toutes les directions. Maintenant qu'ils croyaient avoir découvert un réseau d'amateurs de *snuff*, il ne leur viendrait pas à l'idée que ça puisse être une couverture pour autre chose.

De toute façon, il n'y avait aucune chance qu'ils découvrent quoi que ce soit sur le réseau. Surtout pas avec le peu de temps qu'il leur restait avant le déclenchement de l'Exode.

Montréal, 7h24

En sortant de Chez Margot, Little Ben se retrouva devant trois micros. Un peu en arrière des journalistes, deux caméras le filmaient.

— Pouvez-vous nous confirmer que vous travaillez comme gardien de nuit dans le café ?

Little Ben se contenta de regarder le journaliste qui lui avait posé la question. Ce dernier lui avait collé le micro à quelques centimètres de la bouche.

Voyant qu'il ne répondait pas, un autre journaliste le relança :

— Qu'est-ce qui se passe dans le café ?

Little Ben ne répondait toujours pas. Les questions se mirent à se succéder de plus en plus rapidement.

— Êtes-vous muet ?
— Qu'est-ce que vous protégez comme ça, la nuit ?
— Pourquoi vous ne dites rien ?
— C'est l'inspecteur-chef Théberge qui vous a demandé de protéger le café ?

— Maintenant que votre nom est dans les médias, allez-vous partir le rejoindre en France ?

Little Ben continuait de regarder les journalistes sans réagir. Son impassibilité semblait exacerber leur agressivité. Ils se relayaient de plus en plus rapidement pour poser des questions.

— Vous ne pensez pas que le public a le droit de savoir ?

— Vous ne trouvez pas ça étrange qu'un petit restaurant de quartier ait besoin d'un *bouncer* ? D'habitude, les *bouncers*, c'est dans les bars. Surtout les bars où il risque d'y avoir de la casse...

— Qu'est-ce que vous pouvez dire à nos auditeurs qui veulent savoir ce que vous faites là pendant la nuit ?

— Est-ce qu'il se passe des choses qui pourraient être dangereuses pour les voisins ?

Subitement, Little Ben se laissa choir et se retrouva assis par terre. Les journalistes, surpris par le geste, reculèrent précipitamment.

— Il nous attaque ! lança une voix.

Mais ce que les deux caméras montraient, c'était un homme assis par terre, la tête entre les mains, et qui pleurait. Qui pleurait de plus en plus fort.

Les journalistes se regardèrent un moment. Puis l'un d'eux, mal à l'aise, demanda à son caméraman, qui continuait de filmer :

— S'il nous poursuit pour harcèlement, on est couverts ?

— Sûr...

L'attente dura deux minutes vingt-trois secondes. Puis Little Ben cessa brusquement de pleurer. Il se leva, regarda les journalistes et il leur dit d'une voix tout à fait calme, presque chaleureuse :

— J'ai pleuré sur vous parce que je trouve atroce ce que vous avez dû vous infliger à vous-mêmes pour être devenus ce que vous êtes aujourd'hui... Vous avez ma plus profonde sympathie.

Puis il s'éloigna d'un pas décidé et disparut au coin de la rue.

TQS, 8h09

... LES DEUX JEUNES CHERCHEURS SE SONT PENCHÉS SUR LE CALENDRIER MAYA, DONT LA PRÉDICTION LA PLUS CÉLÈBRE EST CELLE DE LA FIN DU MONDE POUR LE DOUZE DU DOUZIÈME MOIS 2012. RÉVISANT LES INTERPRÉTATIONS ANTÉRIEURES, ILS ANNONCENT COMME NOUVELLE DATE LE QUATRE DU QUATRIÈME MOIS 2044. SELON EUX, LE DOUZE DÉCEMBRE 2012 MARQUERAIT SEULEMENT LE DÉBUT D'UNE TRANSITION PLUS VIOLENTE VERS CETTE NOUVELLE ÈRE...

Paris, 14h17

Monsieur Claude avait fixé le rendez-vous au Harry's New York Bar parce qu'il était curieux de revoir l'endroit, après toutes ces années. Il était arrivé à l'avance.

Le décor n'avait pas changé pour la peine. Toujours les mêmes boiseries, la même allure de pub anglais à peine acclimaté à la France. Mais, comme clients, il n'y avait plus que des touristes. Pour eux, le bar était une sorte de lieu de pèlerinage et ils étaient prêts à payer leur consommation le gros prix pour la simple raison que des écrivains célèbres avaient déjà fréquenté l'endroit.

Dans la poche de son veston, son téléphone vibra. Monsieur Claude y jeta un regard et vit qu'un nom s'y affichait.

Raoul.

Il n'était pas question de ne pas répondre.

— Je tenais à vous remercier personnellement, fit monsieur Raoul.

— C'est un plaisir.

— La défense des intérêts économiques de notre pays est une tâche de plus en plus complexe. Comme vous le savez, le président actuel y prête la plus grande attention. Particulièrement à tout ce qui touche aux secteurs aéronautique et bancaire.

Un petit rire punctua la dernière phrase. Monsieur Claude se sentit obligé de manifester un peu de complicité.

— On ne peut pas lui reprocher de négliger ses amis, dit-il sur un ton à peine ironique.

— Alors, si vous apprenez quoi que ce soit...

— Bien entendu.

— La personne que vous avez rencontrée ce matin est mon assistant personnel. Si jamais je ne suis pas disponible, vous pouvez lui parler comme si c'était moi... Vous pouvez le joindre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Les deux savaient que monsieur Claude n'en ferait rien. Que ce ne serait que réduit à la dernière extrémité qu'il aurait recours à l'assistant pour autre chose que régler un détail technique... Mais l'offre avait été faite précisément dans ce but : en cas d'urgence, monsieur Claude savait qu'il y aurait quelqu'un prêt à répondre à l'appel.

— J'ai demandé qu'on vous octroie un accès à la base de données, poursuivit monsieur Raoul. Niveau quatre. Pour le cas où vous auriez besoin d'informations.

— J'apprécie le geste.

— Ce n'est pas un geste, c'est un investissement.

Un petit rire punctua de nouveau la déclaration. Visiblement, il essayait de mettre monsieur Claude à l'aise en lui épargnant toute forme de mensonge pieux. Ils parlaient de professionnel à professionnel. Monsieur Claude avait occupé le même poste que lui : il savait donc que la décision ne pouvait être

que calculée et fondée sur le poids relatif des intérêts en jeu. Prétendre le contraire aurait été le prendre ouvertement pour un imbécile.

Un bref échange de politesses suivit. Puis monsieur Claude remit son téléphone dans sa poche.

Au même moment, le serveur arrivait avec le martini qu'il avait commandé. Il le déposa un peu brusquement sur la table et il en renversa une partie. Il se contenta alors de lever le verre et de passer le chiffon sur la table. Pas un mot d'excuse, pas la moindre allusion à la possibilité de remplacer le verre.

Monsieur Claude eut de la difficulté à ne pas éclater de rire : on aurait voulu caricaturer l'arrogance suffisante de ces endroits pour touristes, qui vivent uniquement de leur gloire passée, on n'aurait pas pu trouver mieux.

— C'est d'être sorti de ta retraite qui te rend aussi joyeux ? fit une voix qui lui était familière.

Il tourna la tête vers l'homme qu'il attendait. Il découvrit alors que son ami Gonzague Leclercq n'était pas seul.

En soi, il s'agissait déjà d'un fait incongru. Mais ce qui sortait vraiment de l'ordinaire, c'était à quel point le type qui l'accompagnait lui ressemblait : on aurait dit une copie moins aristocratique, à la limite prolo, de l'ex-directeur des Renseignements généraux.

Monsieur Claude choisit néanmoins de répondre à la question comme si de rien n'était.

— C'est la nouvelle politique, dit-il : on continue de travailler sans être payé ! Ils appellent ça liberté 65 !

— Je me suis permis d'amener un ami, fit Leclercq. C'est mon effort pour promouvoir la coopération France-Québec.

Il procéda ensuite aux présentations, précisant qu'il n'y avait aucune parenté entre eux. Il avait à peine terminé que le serveur les interrompait :

— Pour ces messieurs, ce sera ?

Théberge et Leclercq commandèrent chacun un verre de côtes-du-rhône.

— Tu peux parler librement devant mon ami, reprit Leclercq, une fois que le serveur fut reparti. Il est ici à ma demande pour t'exposer un cas très particulier sur lequel nous travaillons ensemble.

Le regard de monsieur Claude glissa vers Théberge.

— Si Gonzague se porte garant de vous, dit-il, ça me suffit. Mais, pour la ressemblance, il va falloir que vous m'expliquiez.

— Il n'y a rien à expliquer, fit Théberge.

— Dans notre métier, les coïncidences...

— La seule explication que je peux voir, répliqua Théberge, c'est qu'un ancêtre de mon ami Gonzague a dû venir batifoler dans les grands espaces canadiens, il y a deux ou trois siècles.

Monsieur Claude se contenta de continuer à sourire. Leclercq s'adressa à lui.

— Si tu commençais par nous présenter ton problème...

Monsieur Claude mit ses mains devant son visage et les joignit du bout des doigts comme pour se concentrer.

— En fait, c'est une solution qui se cherche un problème. J'ai la preuve que cinq hommes politiques pro-européens ont récemment changé leur opinion de manière radicale à la suite de différentes pressions dont ils ont fait l'objet : intimidation, enlèvement de leurs enfants, compromission dans des orgies sexuelles avec menaces de les publier sur Internet...

— Et tu as des preuves de tout ça ? fit Leclercq.

— Toutes les étapes sont documentées, de la planification jusqu'à l'exécution de l'opération : la seule chose qui manque, c'est le nom du commanditaire et des exécutants.

— Autrement dit, on a ce qu'il faut pour compromettre les hommes politiques, mais rien pour toucher à ceux qui les manipulent.

— Exactement.

— Et tu as pensé à moi...

— Je veux quelqu'un qui est capable de se servir des informations pour remonter la filière au lieu de s'en prendre aux victimes.

— Tu as eu ça comment ?

— La mystérieuse amie dont je t'ai déjà parlé, se contenta de répondre monsieur Claude.

— Tu veux que je remonte à ceux qui font le chantage ?

— Et que tu voies s'il y a d'autres victimes.

— Je suis certain que ton successeur apprécierait ce genre d'information. Il a un faible pour les intrigues politiques.

— Justement. J'aimerais pouvoir lui en dire un peu plus.

— D'accord, je vais voir ce que je peux faire... Moi aussi, j'ai une histoire pour toi. C'est mon ami Gonzague qui va te la raconter.

— Gonzague ?

— Une autre coïncidence, fit Leclercq en souriant.

Théberge lui raconta succinctement l'histoire de Henri Matton, qu'on avait pour ainsi dire assassiné quatre fois.

— Il n'avait pas beaucoup de chances de s'en tirer, si je comprends bien ? fit monsieur Claude.

— Pas beaucoup, non.

Monsieur Claude se tourna vers Leclercq.

— Comme je te connais, ce n'est pas seulement pour mon amusement personnel que tu voulais que j'entende cette histoire.

— Tu as raison. Tout d'abord, on a trouvé deux autres cas similaires. Un ici, en France. L'autre en Suisse, il y a moins d'une semaine.

— Ça, tu ne vas pas encore me dire que c'est une coïncidence !

— Ça m'étonnerait. Mais, ce qui me tracasse le plus, c'est ce que faisait Henri Matton. Il était microbiologiste. Il effectuait des recherches sur la contamination de l'être humain par des champignons.

— Tu penses à la peste grise ?

— C'est toi, tout à l'heure, qui parlais de coïncidences.

Monsieur Claude resta silencieux un moment.

— Ses recherches étaient subventionnées par une entreprise privée, reprit Leclercq. Je n'ai pas de preuve, mais c'est le genre de montage dont se servent les militaires quand ils ont besoin de prête-noms.

— C'est peut-être pour ça qu'ils l'ont rendu méconnaissable. Pour qu'on ne puisse pas retrouver sa trace.

— À moins qu'ils l'aient fait seulement disparaître... Une expérience qui tourne mal, une contamination accidentelle... On efface les traces.

— C'est trop voyant. De toute évidence, c'est une mise en scène pour attirer l'attention.

— Tu as raison. Et ça n'explique pas les deux autres.

— Des savants, eux aussi ?

— On ne les a pas encore identifiés. J'ai demandé une reconstruction des visages à partir des crânes... On va pouvoir comparer les reconstitutions avec les photos des savants qui travaillent dans ce champ de recherche. Mais tout ça va prendre du temps.

— Tu es sûrement au fait des rumeurs qu'il y a eues sur la disparition de plusieurs savants.

— Ce ne sont pas seulement des rumeurs. Gonzague et moi, on travaille sur le cas d'un de ces savants qui ont disparu.

— Tu as entendu parler des films trouvés à St. Sebastian Place ?

La question surprit Leclercq. Théberge, quant à lui, continuait d'assumer son rôle de spectateur attentif : il n'avait aucune idée de la relation entre les deux hommes et il préférerait laisser l'initiative à l'autre Gonzague.

— Le truc de Londres ? demanda Leclercq. Les Dégustateurs d'agonies ?

— Un des films met en scène la mort de quatre savants.

— Comment tu as eu accès à ça ?

— Comme je te disais l'autre jour, la retraite est un concept relatif.

Montréal, 8h31

Skinner regardait la page trois du journal ouvert devant lui. On y apercevait un portrait, dessiné par informatique, qui lui ressemblait étrangement. Sous la photo, le titre précisait :

Recherché pour les attentats terroristes

Comment pouvaient-ils avoir obtenu un portrait de lui aussi ressemblant ?

Certainement pas parce qu'ils l'avaient repéré. Sinon ce serait sa photo qu'il y aurait eue dans le journal... Un témoin ? Mais témoin de quoi ? Et puis, toutes les personnes qu'il avait approchées l'avaient vu sous un de ses déguisements...

À moins que ce soit une ruse. Que le dessin ait été réalisé à partir d'une photo, comme si on voulait lui laisser croire qu'il n'était pas repéré.

Ce portrait changeait totalement la situation. Il ne pouvait plus se permettre de rester très longtemps à Montréal. Et quand il sortirait, ce serait déguisé. Avec des déguisements autres que les précédents.

De toute façon, il y avait de bonnes chances que l'Institut ait déménagé à Paris. Il n'allait quand même pas laisser à madame Hunter le loisir de débusquer Théberge et de s'occuper seule des restes de l'Institut !

Et puis, pour maintenir la pression sur les proches de Théberge, il n'avait pas besoin d'être à Montréal.

HEX-TV, studio 4, 9h18

Vincent Lacroix n'était pas son véritable nom. Il l'avait choisi comme nom d'artiste par provocation. Il disait que c'était leur maître à tous. S'il avait réussi à faire avaler autant de couleuvres à autant de monde, c'était un modèle à suivre pour tous les animateurs de radio et de télé, dont le souci premier était de plaire aux gens, de gagner leur confiance, de les convaincre de leur donner chaque jour une partie de leur temps. Et comme le temps, c'est de l'argent...

Lacroix était assis dans le fauteuil rouge au centre du studio. Ça aussi, ça faisait partie du concept : il était normal que l'animateur baigne dans le rouge, symbole à la fois du sang qu'il faisait couler sur le plateau – symboliquement, s'entend – et des dépassements de budget.

L'émission occupait la case horaire de 9 heures à 11 heures. Il avait proposé comme titre : *N'importe quoi*. De cette façon, avait-il argumenté, on pourra parler de ce qu'on veut, s'adapter à l'actualité et aux invités disponibles.

À sa surprise, sa proposition avait été acceptée. « C'est toi qui l'animas, c'est toi qui vis avec », avait répondu le directeur des émissions. « Et c'est toi qui meurs avec si ça ne fonctionne pas. »

Lacroix dirigea son regard vers la caméra.

— Aujourd'hui, comme d'habitude, on parle d'un tas de choses. Pour commencer, on s'intéresse à une autre émission de télé. Une émission de HEX-TV : *La Voix du peuple*. Là, je vois les vierges offensées qui se préparent à grimper dans les rideaux. Elles vont dénoncer la convergence, le capitalisme... Et pourquoi pas la mondialisation et le cancer du sein ou de la prostate, tant qu'à faire ? Mais moi, je trouve important qu'on parle de cette émission-là. Même si elle est à HEX-TV... *La voix du peuple*. Une émission animée par Frédéric Lavoie.

Il se tourna vers le fauteuil à sa gauche.

— Frédéric est avec moi. Salut, Frédéric.

— Salut.

— Ton émission, c'est quoi ?

— De l'information, mais différente. De l'information sur ce que pense le vrai monde. La plupart des radios nous assomment à force de répéter tout ce qui est arrivé partout. On s'en fout, de ce qui est arrivé ! Ce qu'on veut savoir, c'est ce que le monde en pense ! Ce que ça leur fait !

— Tu peux me donner un exemple ?

— Prends les épiceries dévalisées. On s'en fout de savoir exactement combien il y en a eu pendant la semaine. Combien il y a eu de livres de steak de volées... Est-ce que c'est plus que la semaine dernière ? Est-ce que c'est moins ?... Combien il y a eu de vitrines fracassées ? Combien ça va coûter par vitrine ?... De toute façon, les chiffres, on peut leur faire dire ce qu'on veut. Ce qui m'intéresse, moi, c'est de savoir ce que le monde en pense. Pas les experts, le monde... De quoi ils pensent que ça dépend, les épiceries saccagées ? Qu'est-ce qu'ils feraient, eux, pour régler le problème ?

— Ça prend quand même des faits comme point de départ.

— C'est sûr. Mais sans se perdre dans les détails. Prends l'exemple des terroristes... As-tu besoin de savoir s'ils ont tué douze ou quatorze personnes ? As-tu besoin d'avoir des experts qui t'expliquent en détail leur religion ? C'est-tu nécessaire de savoir qu'il y a eu dix-sept ou dix-neuf ou vingt-trois autres attentats sur la planète ?

— Ça...

— Vingt-quatre heures en deux minutes. C'est comme ça que l'émission commence. Un topo rapide. On fait le tour de ce qui est arrivé depuis la veille. Des textes clairs, pas compliqués, une ou deux phrases, trois max. Comme ceux qui défilent en bas des écrans sur les chaînes de *news*... Après, c'est le monde qui parlent, qui disent ce qu'ils en pensent.

— Tes premiers sujets, c'est quoi ?

— On parle des musulmans qui réclament la protection de la police contre le public... le danger que représentent les groupes écolos... Il y a aussi le réseau Théberge...

Fond de l'océan, 15h41

Claudia s'astreignait à une série d'exercices dont elle respectait scrupuleusement l'ordre. Ainsi, au réveil, elle s'assoit en tailleur pour méditer. Puis elle faisait des étirements. Ensuite de la musculation en se servant des quelques objets qu'il y avait dans la pièce.

Quand elle mangeait, elle reproduisait les mêmes séquences de gestes pour préparer les aliments, les mettre sur la table, les manger, nettoyer le peu de vaisselle qu'elle utilisait... Habituellement une assiette, un couteau et une fourchette de plastique.

À défaut d'un cadre temporel de référence dans lequel insérer ses journées, elle structurait chacune des séquences de sa vie. C'était bien sûr mécanique ; dans la vie normale, elle aurait trouvé ce comportement intolérable. Mais c'était son seul recours contre la désorientation qu'elle avait rapidement ressentie. Faute de repères extérieurs, elle donnait à son existence un minimum de cohérence en structurant ses actions.

Le plus difficile, c'était de s'imposer cette discipline sans savoir si elle servirait à quelque chose. Sans savoir si elle réussirait un jour à s'échapper de cet endroit.

Mais, même si elle ne le savait pas, elle devait y croire. C'était la seule façon de protéger sa santé mentale. Et de ne pas compromettre le peu de chances qu'elle avait de trouver les assassins de Kim.

RTL, 16h03

... LES AUTORITÉS DES SIX PAYS ONT CONVENU D'ÉCHANGER LEURS INFORMATIONS SUR LES MEURTRES PAR « EMBALLEMENT ». EN RELATION AVEC CETTE AFFAIRE, ON APPREND À L'INSTANT QU'ARNO DE JONGHE SERAIT SUR LE POINT D'ANNONCER QU'IL SE RETIRE COMPLÈTEMENT DE LA VIE POLITIQUE...

Lyon, 16h14

Maggie McGuinty observait le comportement de Claudia depuis quelques minutes. L'expérience promettait d'être plus intéressante que prévu. La jeune femme avait instinctivement trouvé une façon de lutter contre la désorientation que provoquait une absence de repères temporels et de contacts humains, conjuguée à une absence d'informations et d'activités signifiantes.

Évidemment, à terme, le résultat serait le même. Tout ce qu'elle pourrait entreprendre ne pourrait rien y changer. Sauf que le film serait plus intéressant.

McGuinty ferma le moniteur télé et regarda la pile de rapports qu'elle devait examiner.

Au début, l'entreprise avait paru simple : les équipes de recherche soumettaient des rapports périodiques et elle préparait une synthèse pour Killmore. Sauf que les choses s'étaient compliquées. Elle avait dû prendre en main personnellement la gestion courante de l'un des centres. Les échéances étaient de plus en plus bouleversées. Et maintenant, avec ce qui venait de se passer à St. Sebastian Place...

Qu'un endroit soit compromis, cela faisait partie des choses qui pouvaient arriver. Même si, dans l'histoire du Cénacle, ça ne s'était encore jamais produit. Mais, quand elle avait vu les reportages sur les Dégustateurs d'agonies dans les médias, elle avait remis en question son acquiescement automatique aux décisions de Killmore : ou bien il avait été pris par surprise, auquel cas ce n'était guère rassurant sur ses qualités de stratège ; ou bien il leur avait volontairement abandonné les films des Dégustateurs. Et là, elle se sentait trahie.

Était-ce la raison pour laquelle il lui avait demandé d'être son adjointe pour la réalisation de cette exposition ? Parce qu'un jour ce serait à son tour d'être sacrifiée ? qu'il la balancerait aux médias comme il l'avait fait avec les films de l'exposition ?

Paris, 15h52

— Repentez-vous ! Le Seigneur va bientôt envoyer le quatrième fléau détruire notre arrogance. Épargner la Terre est la seule façon d’être épargné.

F passa devant l’homme qui débitait son discours aux passants et entra dans la brasserie. Monsieur Claude l’attendait à une table.

— Le quatrième fléau, ça vous dit quelque chose ? demanda-t-elle en arrivant.

— Il faudrait regarder sur Internet.

F s’assit devant lui.

— Je ne comprends pas.

— Vous parlez du type à côté de la porte ?

— Oui.

— L’Église de l’Émergence. Ils sont apparus à Paris il y a plusieurs mois. Ils consultent Internet chaque jour pour avoir la prédication de la journée... La plupart se contentent d’écrire des slogans sur leurs pancartes.

— Les hommes-sandwiches. Ceux-là, j’en ai déjà rencontrés.

— Il y en a d’autres, moins nombreux, qui se lancent dans la prédication. Personnellement, c’est le deuxième que je vois.

— Ça fait longtemps qu’ils existent ?

— Je ne sais pas. Au début, il y en avait seulement quelques-uns. Ces derniers temps, par contre...

— Est-ce qu’il y a des gens qui surveillent ce qu’ils font ?

— Probablement la DCRI...

Le serveur arriva pour prendre leur commande. F opta pour une omelette et un côtes-du-rhône. Monsieur Claude se contenta d’un verre de beaujolais.

— J’ai eu droit à un appel de monsieur Raoul, dit-il.

— C’est de bon augure ?

— Il était particulièrement satisfait de ce que je lui ai fait parvenir. J’ai maintenant un moyen de le joindre directement. J’ai aussi accès à la base de données de l’Agence.

— Ils vont suivre à la loupe toutes les recherches que vous effectuerez.

— Bien sûr... Mais c’est une excellente façon de les orienter sur certaines pistes.

— C’est vrai.

— J’ai découvert l’identité des quatre hommes sur la vidéo. Ceux qui sont momifiés... Ce sont quatre des savants qui ont disparu.

— Les quatre ?

— Mon ami des Renseignements généraux a également été surpris.

— Vous lui en avez parlé ?

— Il travaillait déjà sur l’enlèvement d’un savant. Avec un collègue québécois.

La précision fit hausser les sourcils de F.

— Un certain Théberge, poursuivit monsieur Claude.

— Gonzague Théberge ?

Cette fois, ce fut monsieur Claude qui ne put dissimuler son étonnement.

— L'étendue de vos connaissances me surprendra toujours.

F choisit de traiter l'événement comme s'il s'agissait d'une incongruité.

— Le Québec n'est pas si grand, dit-elle. Est-ce qu'il vous a dit quel savant il cherchait ?

Monsieur Claude lui raconta ce qu'il avait appris sur Henri Matton. Et sur les deux autres personnes dont son ami recherchait l'identité. Des savants, eux aussi, croyait-il.

La discussion bifurqua ensuite sur les différents types d'attaques effectuées par les écoterroristes.

— La peste grise serait provoquée par un champignon, dit F. Et les céréales de la planète sont victimes d'une épidémie de champignons... Il y a sûrement un lien.

— Si mon souvenir est exact, il y a également eu des gens empoisonnés par des champignons.

— Au Québec, oui.

— En Belgique aussi. Des employés d'une entreprise. Les champignons avaient été répandus dans les canalisations d'eau de leur usine...

— Nous n'avons quand même pas affaire à un groupe écolo qui veut mettre les champignons au pouvoir !

ARTV, 10h04

— ... ASSISTONS-NOUS AU RETOUR DES GRANDES PESTES ? C'EST LA QUESTION DONT JE DISCUTE AVEC MON INVITÉ, LE DOCTEUR SEAN RUXTON, UN SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DES ÉPIDÉMIES. DOCTEUR RUXTON, BONJOUR.

— BONJOUR.

— DOCTEUR RUXTON, A-T-ON RAISON DE CRAINDRE UN RETOUR DE LA PESTE ?

— LA PESTE, JE NE SAIS PAS. MAIS CE N'EST QU'UNE QUESTION DE TEMPS AVANT QUE LA PLANÈTE CONNAISSE LA PREMIÈRE VÉRITABLE PANDÉMIE DE L'ÈRE MODERNE. PAR COMPARAISON, LA GRIPPE ESPAGNOLE APPARAÎTRA COMME UNE SIMPLE RÉPÉTITION UN PEU BROUILLONNE.

— VRAIMENT ?

— AVEC LA MONDIALISATION, LA MULTIPLICATION DES VOIES DE COMMUNICATION, LA DENSIFICATION DE LA POPULATION LIÉE À L'URBANISATION... AVEC LES GENS QUI VIVENT DE PLUS EN PLUS ENTASSÉS LES UNS SUR LES AUTRES...

— POURTANT, COMPTE TENU DES MOYENS MODERNES...

— NOS HÔPITAUX SONT TOUJOURS PLUS MODERNES. ET REGARDEZ CE QUI SE PASSE : PLUS ON ENTASSE DE PATIENTS DANS LES CHAMBRES OU DANS DES CORRIDORS, PLUS L'ESPACE PAR PATIENT DIMINUE, PLUS LES MALADIES NOSOCOMIALES PROLIFÈRENT. C'EST INÉVITABLE. L'ENTASSEMENT PRODUIT LA

CONTAGION. NÉCESSAIREMENT. PEU IMPORTE LA MODERNITÉ DE L'ENDROIT. METTEZ UN PATIENT PAR CHAMBRE ET LE TAUX DE C. DIFFICILE ET DES AUTRES INFECTIONS DU GENRE VA TOMBER.

— AUTREMENT DIT, TANT QUE L'HUMANITÉ CONTINUE DE S'ENTASSER, IL N'Y A RIEN À FAIRE.

— LA SURVENUE D'UNE PANDÉMIE PLANÉTAIRE EST UNE FATALITÉ. MAIS ÇA NE VEUT PAS DIRE QU'ON NE PEUT RIEN FAIRE. LA MEILLEURE NOUVELLE QUE J'AI ENTENDUE À CE SUJET, C'EST L'APPUI QU'HOMNIPHARM A REÇU DE LA PLUPART DES GRANDS PAYS. NOUS N'AVONS PAS LE CHOIX : POUR AFFRONTER UN PROBLÈME PLANÉTAIRE, IL FAUT UNE CONCERTATION PLANÉTAIRE.

— CERTAINS VONT CRIER À LA DICTATURE DES ENTREPRISES.

— D'ICI PEU, S'ILS ONT ENCORE LE LOISIR DE CRIER POUR DÉNONCER LES INTÉRÊTS PRIVÉS, CE SERA PARCE QUE CES INTÉRÊTS PRIVÉS AURONT TROUVÉ LE MOYEN D'ASSURER LEUR SURVIE.

Washington, 10h35

La réunion avait lieu dans un petit salon de la Maison-Blanche attenante au bureau présidentiel. C'était connu, le Président détestait marcher inutilement. Son objectif était de maximiser l'utilisation de son temps de travail afin d'en conserver pour sa famille.

Tate était exténué. Dans l'avion de retour, il n'avait presque pas réussi à dormir.

À part lui, seuls Paige et le Président assistaient à la réunion. Même pas de secrétaire pour prendre des notes. Tate ne savait pas si c'était à la demande de Paige ou si le Président avait décidé lui-même du caractère privé de la réunion. Ce qu'il savait, par contre, c'était que le Président était de mauvais poil.

— Ils compromettent nos réservoirs d'eau, attaquent nos casinos, nos musées...

Tate nota que le Président avait mentionné les casinos avant les musées. Sans doute parce qu'il y avait là davantage de contributeurs à sa campagne électorale. Il avait beau vouloir incarner le renouveau, les exigences de la survie politique étaient incontournables.

— ... ils s'en prennent à nos églises, commettent des attentats dans nos universités... ils empoisonnent nos parcs... Qu'est-ce que vous attendez ? Qu'ils fassent sauter la Maison-Blanche ?

Même si le Président le regardait, Paige jugea pertinent de ne pas répondre à la question. Il préférait laisser passer l'orage avant de réagir.

— On s'est entendus sur le fait que vous êtes le principal responsable de la lutte contre le terrorisme, il me semble ! reprit le Président. Je ne peux pas

dire que vos résultats m'impressionnent !

Cette fois, l'attaque était trop directe. Paige estima qu'il devait se défendre.

— C'est un problème de coordination, dit-il. Remarquez, je ne veux pas critiquer le travail des autres agences. Surtout pas celui de la NSA, ajouta-t-il en regardant Tate. Mais c'est un fait : on tire dans toutes les directions.

— On a quand même des réunions de concertation chaque semaine, protesta Tate. Souvent même plusieurs fois par semaine.

— C'est ça, le problème ! Les réunions dont tu parles, ce sont des guerres de territoire. Chacun surveille ce qu'il donne aux autres, ce qu'il reçoit en échange, pour être sûr de marquer des points et pour empêcher les autres d'en marquer.

Visiblement contrarié, le Président interrompit Paige.

— Je pensais que c'était clair. Que vous aviez le mandat de tout superviser.

— Ce n'est pas une question d'individus, répondit Paige, c'est une question de structures. Il faut une intégration structurelle. Pour que tout le monde travaille dans la même direction, cherche les mêmes choses... Dans notre lutte contre le terrorisme, on ne peut pas se permettre de manquer de focus.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Il faut une attaque concertée contre toutes les formes de terrorisme et tous leurs commanditaires.

— La dernière fois qu'on a essayé ça, répliqua Tate, on a eu une facture de six cents milliards et on attend toujours les résultats.

— Parce qu'on s'est trompés de cible.

— C'est sûr que d'aller en Irak...

— Je veux dire qu'avant d'aller à l'extérieur, il fallait faire le ménage chez nous.

— Je pensais que le Department of Homeland Security s'en occupait déjà, fit le Président.

— Ce qu'il faut, c'est fermer les frontières et les garder fermées le temps nécessaire pour nettoyer tous les milieux où les terroristes sont susceptibles de se cacher... Une fois le ménage fait, on pourra commencer à rouvrir les frontières.

— Et vous allez nettoyer quoi ?

— Tous les nids à terroristes. Les musulmans, les groupes écolos... les Chinois...

— Les Chinois ? répéta le Président, comme s'il croyait avoir mal entendu.

— Ce sont eux qui profitent le plus des attaques contre l'Occident.

Puis il reprit, comme si le sujet était réglé :

— Pour contrôler les gens, on fait un couvre-feu ciblé.

— Un couvre-feu uniquement pour certains groupes de gens ? demanda

Tate, incrédule.

— C'est mieux qu'un couvre-feu total.

— Ça va les stigmatiser aux yeux de la population !

— Je n'ai rien contre les musulmans ou les Chinois qui ne sont pas des terroristes. S'ils sont en danger, on va les protéger.

— Comment ?

— On peut leur arranger des quartiers protégés : avec des gardes à l'entrée, des clôtures...

— Vous voulez créer des ghettos ? ! fit le Président.

— C'est exactement le contraire d'un ghetto ! objecta Paige. C'est comme les quartiers protégés dans les banlieues riches. Ils ont des murs, des gardiens aux entrées, une police privée et personne ne s'en plaint. Au contraire.

Tate regarda Paige un moment, puis il s'adressa au Président.

— Voulez-vous vraiment vous lancer dans ce genre d'opération ?

— Ce que je veux, c'est que les Américains arrêtent de se demander quelle va être la prochaine cible qui va sauter... Ou pire, s'ils vont être la prochaine cible !

— Peut-être que le vrai problème, c'est qu'on a trop de focus, fit Tate. Qu'on ne voit pas assez large...

— C'est quoi cette histoire ? répliqua Paige.

Tate se retourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu penses des entreprises américaines qui ont été acquises par des intérêts étrangers à la suite de manœuvres criminelles ?

La question prit Paige de court.

— De quelles manœuvres criminelles tu parles ? demanda-t-il, méfiant.

— Je parle d'intimidation de dirigeants, de pressions sur les actionnaires, de contrôle, de chantage, d'enlèvements, de sabotage de produits, de vol de données, de dynamitage de laboratoires...

— Qu'est-ce que vous racontez là ? demanda le Président.

— Je parle d'une attaque probablement concertée pour mettre la main sur plusieurs entreprises stratégiques du pays... Je suis certain que Paige est au courant. Ça ne peut pas lui avoir échappé.

— C'est un dossier que tu m'as envoyé quand ? demanda Paige.

— Je ne te l'ai pas encore envoyé.

— Vous voyez ? fit Paige en se tournant vers le Président. Vous voyez ? !

— Je ne te l'ai pas encore envoyé parce que je viens de l'avoir... et que j'imaginai que tu étais au courant.

— Et pourquoi j'aurais été au courant ?

— Parce que certaines des personnes impliquées font partie de tes amis personnels. J'imaginai que tu avais décidé de les infiltrer. Je ne voulais pas interférer avec une opération en cours... Remarque, je ne veux pas laisser entendre que les personnes que tu connais sont nécessairement coupables. Mais tu conviendras que, dans une situation comme celle-là...

Le Président se tourna vers Paige.

— Vous étiez au courant de ça ?

Paige s'empressa d'aligner des généralités.

— Il y a eu des rumeurs. J'ai ordonné de procéder à des vérifications... Mais tant que je n'aurai pas de preuves...

Tate lui coupa la parole.

— Je suppose que tu n'es pas au courant non plus des dix-neuf chercheurs de pointe qui ont été enlevés ou forcés de quitter notre pays depuis cinq ans.

— Des savants américains enlevés ? fit le Président.

Il regardait maintenant Tate.

— Ils travaillaient dans les mêmes domaines que les entreprises qui ont été acquises par l'étranger ou mises en faillite, répondit le directeur de la NSA.

— C'est quoi, encore, cette histoire ?

— C'est ce que j'aimerais savoir. À mon avis, ça dépasse la concurrence créative que pratiquent normalement les entreprises entre elles.

— Je veux que vous travailliez sur ça en priorité.

— Sauf votre respect, monsieur le Président, coupa Paige, l'urgence, c'est plutôt d'empêcher le prochain attentat.

— Je croyais que vous vous en occupiez déjà, répliqua sèchement le Président.

Puis il se tourna vers Tate.

— Avez-vous une piste précise ? demanda-t-il. Est-ce que vous savez quelle sera la prochaine cible ? Avez-vous une opération de prévue ?

— On n'en est pas encore là.

Tate ne voulait pas courir le risque de révéler ce qu'il savait. À la limite, il pouvait probablement faire confiance au Président. Mais Paige... Juste pour gagner des points, il était capable de neutraliser ses efforts sans se soucier des victimes éventuelles.

— Alors, fit le Président, je pense que vous allez trouver le temps de vous occuper de ces entreprises.

Le reste de la réunion se déroula rapidement sans qu'une décision soit prise sur l'intégration d'une partie de la NSA par le Homeland Security. Le Président voulait sans doute comparer les résultats que les deux agences obtiendraient avant de prendre une décision.

Lévis, 10h41

Dominique ouvrit son navigateur et accéda au site anglais de la chaîne de télé Al Jazeera. La station diffusait en exclusivité l'enregistrement du dernier attentat.

À l'écran, on voyait un environnement typique de bureaux modernes. Puis différents bureaux fermés et espaces ouverts se succédaient. On voyait des gens s'affaler sur leur chaise, tituber, tenter de se retenir aux meubles, tomber par terre... L'enregistrement était relativement court. La dernière séquence était un plan fixe sur une dizaine de cadavres dans un corridor.

Dominique quitta Al Jazeera et se mit à parcourir les principaux sites d'information. Ils répétaient à peu près tous la même chose : un édifice ultra-moderne, ultra-sécuritaire, dont les espaces de location étaient ultra-dispendieux, avait été le théâtre d'un attentat. C'était l'hypothèse la plus probable. Tous les occupants du dernier étage étaient morts à la suite du remplacement de l'air par un gaz toxique. Personne n'avait pu fuir parce que toutes les issues avaient été automatiquement verrouillées par le système de sécurité pour prévenir la contamination des autres étages.

Un des sites mentionnait la composition du gaz : soixante pour cent de gaz carbonique, le reste étant composé de méthane et de dioxyde d'azote.

Paris, 17h23

— Regarde ça, fit Geneviève en montrant son iPhone à Chamane.

Il prit l'appareil et regarda le texte.

... forêts reculent et les céréales disparaissent. Les chercheurs trafiquent notre nourriture. Les multinationales ont les doigts...

Chamane releva la tête.

— T'as pris ça où ?

— C'est ce que j'aimerais que tu m'expliques.

Chamane regarda le iPhone, puis regarda Geneviève.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai photographié un détail de la murale que tu m'as montrée. Je voulais m'en servir comme motif pour les décors.

— Et au lieu d'avoir une photo, tu as eu du texte ?

— Euh... oui.

La réponse de Geneviève était hésitante. L'expression subitement allumée de Chamane l'inquiétait un peu. Elle avait peur de s'être fait prendre une fois de plus en flagrant délit de stupidité technologique. Contrairement à ce qu'elle appréhendait, Chamane se mit à s'accabler lui-même.

— Je suis stupide ! dit-il. Stupide, stupide, stupide !

Il se tourna vers son clavier et tapa une brève séquence d'instructions. Le film de la perquisition à St. Sebastian Place s'afficha à l'écran.

— Stupide au cube ! insista Chamane. Une chance que tu y as pensé !

Geneviève, qui n'avait pas l'impression d'avoir pensé à quoi que ce soit, regardait Chamane s'activer sur le clavier. Après un moment, il fit apparaître une section de la murale semblable à celle qu'elle avait photographiée avec son iPhone.

— C'est ça ? demanda Chamane sans même se retourner vers elle.

— Je ne sais pas si c'est exactement ça, mais... c'est le même genre de motif.

— J'aurais dû y penser.

— Penser à quoi ?

— À ça...

Il fit apparaître à l'écran une page qui avait pour titre QRCode.

— C'est quoi ? demanda Geneviève.

— C'est comme les codes-barres. Mais à deux dimensions. Tu peux coder jusqu'à quatre mille deux cent quatre-vingt-seize caractères alphanumériques dans un espace où un code-barres à une seule dimension permet d'en coder treize.

Il effectua quelques opérations au clavier. Une partie de la section fut mise en relief à l'écran. Puis une autre fenêtre s'ouvrit à côté de la première.

Je vois venir des tempêtes. Des raz de marée. Des inondations... L'eau va purifier la planète du cancer qui la ronge.

Je vois des pluies torrentielles. Des ouragans qui ravagent les villes. Des digues emportées par la mer... Je vois des territoires inondés. Des maisons emportées par les flots... Je vois des populations déplacées, condamnées à l'errance et à la famine, obligées de boire de l'eau contaminée... Je vois des cadavres qui flottent dans les eaux. Des millions de cadavres...

— Tu as trouvé le code ! fit Chamane en se tournant vers Geneviève.

— J'ai trouvé quoi ?

— Le code pour traduire une partie de la murale.

— Je n'ai rien fait.

— Ton iPhone était programmé pour le reconnaître. Ça fait partie des trucs standards que je t'ai installés.

— Il y en a encore beaucoup, des trucs standards que je ne connais pas, sur mon téléphone ?

Agence France Presse, 18h06

... A DÉMENTI QUE L'ARMÉE AMÉRICAINE AURAIT DANS SES CARTONS DES SCÉNARIOS D'INVASION DE LA CHINE. QUALIFIANT DE RIDICULES LES ALLÉGATIONS RELATIVES AU PLAN YELLOW FUZZ, LE PORTE-PAROLE DU PENTAGONE A DÉCLARÉ QUE PERSONNE NE POUVAIT SONGER SÉRIEUSEMENT À ENVAHIR UN PAYS DE LA TAILLE DE LA CHINE. IL A AJOUTÉ QUE LE SEUL SCÉNARIO D'ATTAQUE VIABLE SERAIT DE S'EN PRENDRE À SES INTÉRÊTS VITAUX. D'ÉLABORER UNE OFFENSIVE PRÉVOYANT LA DESTRUCTION SIMULTANÉE DE SES PRINCIPALES INSTALLATIONS STRATÉGIQUES, DE MANIÈRE À DÉTRUIRE SA VIE ÉCONOMIQUE ET À LIMITER SON ÉVENTUELLE RIPOSTE.

L'AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE A QUALIFIÉ CE DÉMENTI D'ENCORE PLUS INQUIÉTANT QUE LES RUMEURS INITIALES ET IL A DEMANDÉ AU PENTAGONE DE RÉVÉLER QUELS ÉTAIENT LES INTÉRÊTS VITAUX DE LA CHINE AUXQUELS LES ÉTATS-UNIS ENVISAGEAIENT DE S'ATTAQUER...

Limousine, Paris-Lyon, 19h07

Théberge et Leclercq avaient quitté Paris une heure plus tôt. À leur arrivée à Lyon, ils rencontreraient le responsable du GIGN, le capitaine Daurelle. Ils

dormiraient ensuite quelques heures à l'hôtel. Puis, à l'aube, ils accompagneraient le groupe qui prendrait d'assaut le laboratoire.

À la même heure, en Suisse et en Belgique, deux autres groupes investiraient chacun un autre centre de recherche.

— Je ne pensais pas que Jannequin pourrait agir aussi rapidement, fit Théberge.

Leclercq sourit.

— Il a un côté snob pompeux et prétentieux, mais il a un des meilleurs réseaux de relations. Et il est efficace.

— De là à trouver une couverture politique pour les deux opérations en moins de trois heures...

— Il m'a parlé à quelques reprises de sa fille. Il s'en voulait de l'avoir poussée à s'éloigner... C'est probablement une façon de compenser.

Les deux hommes demeurèrent silencieux un long moment. Leclercq parce qu'il se demandait comment il aurait réagi si c'était sa fille à lui qui avait été tuée. Heureusement, elle avait réussi l'ENA et elle était en voie de se tailler une belle carrière dans la haute fonction publique.

Pour Théberge, la situation était différente. Il se demandait ce que ça aurait changé à sa vie, d'avoir une fille. Avec son habitude de souvent anticiper le pire – et d'imaginer le pire en question dans tous ses détails –, il aurait probablement été un père étouffant à force de vouloir la protéger. Heureusement, sa femme aurait limité ses élans protecteurs. Il n'y avait qu'à voir la façon dont elle travaillait avec les jeunes danseuses dont elle s'occupait, leur laissant faire gaffe par-dessus gaffe jusqu'à temps qu'elles soient réellement convaincues qu'il y avait un problème à régler. Le malheur, c'était que, dans plusieurs cas, le problème se posait souvent en termes de vie ou de mort. Et qu'il se posait souvent avant qu'elles aient eu le temps d'en prendre conscience... Théberge ne savait pas comment son épouse faisait.

— J'ai mis discrètement les gens de Lyon et de Bruxelles en contact avec ton ami Crépeau, fit Leclercq.

La remarque tira Théberge de ses réflexions.

— Ils vont pouvoir comparer leurs informations sur les trois personnes carbonisées, poursuivit Leclercq.

— Tu penses que ce sont des savants, eux aussi ?

— Il y a plusieurs années que des savants disparaissent. Souvent des leaders dans leur secteur...

Théberge le regarda.

— Et vous avez réussi à tenir ça loin des médias ?

— Imagine la panique que ça aurait déclenchée dans les laboratoires de la planète.

Après un moment de silence, ils discutèrent de l'opération du lendemain. Ils auraient tous les deux la même tenue que le groupe d'intervention, avec le sigle du GIGN, mais ils se contenteraient de suivre Daurelle. De cette façon, ils minimisaient les risques d'être reconnus.

— Et si c'est un flop ? demanda Théberge. S'il n'y a pas de savants enlevés ?

— Ça va causer des remous, répondit Daurelle, mais rien de sérieux. Avec tous les actes de terrorisme qui ont eu lieu ces derniers temps, on pourra toujours dire qu'on a préféré agir sans attendre, sur la base d'une information qui paraissait fiable, plutôt que de prendre le temps de tout vérifier et de courir le risque d'un attentat.

LVT News, 20h03

... LES POLLUEURS VONT PAYER POUR LA POLLUTION QU'ILS NOUS INFLIGENT, À NOUS ET AUX GÉNÉRATIONS FUTURES. CEUX QUI INTOXIQUENT LA PLANÈTE SERONT INTOXIQUÉS. CEUX QUI RENDENT L'ATMOSPHÈRE IRRESPIRABLE NE POURRONT PLUS RESPIRER. UN VENT DE POLLUTION VA BALAYER LES BUREAUX ET LES ÉDIFICES CLIMATISÉS OÙ ILS SE CACHENT. CEUX QUI CONSPIRENT POUR EMPOISONNER GAÏA SERONT EMPOISONNÉS PAR LE SOUFFLE MORTEL DE LEURS USINES ET DE LEURS AUTOMOBILES...

Lévis, 14h05

Dominique était allée marcher le long de la piste cyclable. La proximité de l'eau avait sur elle un effet apaisant. Elle était ensuite revenue à la maison juste à temps pour entendre la fin du message des Enfants de la Tempête.

... GAÏA ELLE-MÊME NOUS INDIQUE LA VOIE : LA FONTE DU PERGÉLISOL RELÂCHE DES MILLIERS DE TONNES DE GAZ À EFFET DE SERRE. ELLE RENVOIE AUX HUMAINS LE GAZ DONT ILS L'ONT ABREUVÉE. IL FAUT SUIVRE L'EXEMPLE DE GAÏA. IL FAUT RENVOYER AUX POLLUEURS QUI LES ÉMETTENT LES GAZ QUI DÉTRUISENT L'ATMOSPHÈRE. POLLUER UN POLLUEUR, EMPOISONNER UN EMPOISONNEUR, C'EST PERMETTRE À LA PLANÈTE DE RESPIRER. VOUS AUSSI, VOUS POUVEZ AIDER À SAUVER GAÏA. VOUS POUVEZ DONNER UN PEU DE SOUFFLE À TOUT CE QUI VIT SUR LA PLANÈTE...

Dominique ferma la télé. Il serait toujours temps de réécouter le message et d'entendre les innombrables commentaires qu'il susciterait.

Elle vérifia le courrier électronique : rien du côté de Blunt et de Chamane ; cela signifiait que les recherches pour retrouver Claudia n'avaient pas encore donné de résultats.

Un court message de Sam lui apprit qu'ils n'avaient toujours pas relevé la moindre trace de Killmore et de Windfield.

Le seul autre message provenait de F. Une simple question, en fait. À deux volets :

Est-ce que l'inspecteur-chef Théberge est réellement à Paris ? Si oui, pourquoi ?

Comment F avait-elle pu apprendre que Thérberge était à Paris ?... Dominique songea ensuite que F avait encore accès à tous les contacts de l'Institut. À commencer par monsieur Claude. Pour lui, rien de plus facile que d'obtenir la liste de tous les voyageurs canadiens ayant débarqué en France... La question devenait alors : pourquoi s'était-elle intéressée aux voyageurs canadiens ? Craignait-elle d'avoir été suivie ?

Elle envoya une brève réponse.

Thérberge est parti à Paris pour échapper au harcèlement des médias.

Sa

destination devait être secrète, mais on dirait que l'information a coulé.

Washington, 14h09

HomniPharm avait délégué trois des membres de son conseil d'administration pour accompagner Larsen Windfield. Toutefois, ce n'était pas lui qui mènerait les négociations. Il n'interviendrait que s'il le jugeait nécessaire. Idéalement, il se contenterait d'observer.

Les trois hommes avaient des costumes de coupe semblable, mais là s'arrêtait la ressemblance. Le premier était un Caucasien au corps allongé qui avait de petites lunettes rondes. Le second était un Asiatique dont les ancêtres se distribuaient à peu près également entre la Corée, la Chine, le Japon et le Cambodge. Le troisième était un Noir dont le gabarit était celui d'un joueur de ligne de football. C'était lui, le président du conseil d'administration.

En face d'eux, il y avait le secrétaire au Commerce des États-Unis, Howard Collins, un militaire, le commissaire de la Food and Drugs Administration accompagné d'un adjoint, ainsi que le responsable du Department of Homeland Security, Tyler Paige.

— Messieurs, fit en souriant le secrétaire au Commerce, je veux d'abord vous féliciter pour votre courage. D'après ce que j'ai vu tout à l'heure dans les médias, le simple fait de se présenter dans un édifice ultra-moderne est maintenant un défi aux terroristes.

Des sourires retenus lui répondirent.

— Si j'ai bien compris, reprit Collins, vous avez une entente à nous proposer.

— En effet, répondit le Noir.

— Je ne me souviens pas de votre nom, fit Paige.

Ce qui était une façon diplomatique de lui rappeler qu'aucun d'eux ne s'était présenté. Tout ce que les trois Américains savaient de leurs vis-à-vis, c'était qu'ils représentaient les intérêts d'HomniPharm.

— Mon nom est Tom Uncle, répondit le Noir en souriant.

Des haussements de sourcils et des regards étonnés accueillirent sa déclaration.

Le sourire d'Uncle s'élargit.

— Mes parents avaient un certain sens de l'humour et de la dérision, dit-il.

Mais la proposition que j'ai à vous soumettre est tout à fait sérieuse. Comme vous le savez, HomniPharm a constitué une *task force* mondiale pour vaincre la peste grise. Les entreprises que regroupe notre conglomerat disposent des laboratoires et du personnel nécessaires pour mener cette tâche à bien dans les meilleurs délais.

— Si vous disposez déjà de tout ce dont vous avez besoin, fit Collins, je ne vois pas bien le but de cette réunion.

— Votre appui nous faciliterait les choses et nous permettrait d'accélérer le processus.

— Quel genre d'appui ?

— Une *fast track* pour l'approbation de la FDA à toutes les étapes de la recherche et du développement des médicaments, incluant les essais cliniques et la commercialisation.

— On ne peut pas mettre la sécurité du public encore plus en danger sous prétexte qu'elle l'est déjà, protesta le commissaire de la FDA.

— Soyez rassurés, répondit en souriant Uncle, nous ne vous demandons rien du genre. La solution à laquelle nous avons pensé, c'est que vos vérificateurs soient intégrés à nos équipes. *Embedded*... Comme les journalistes dans l'armée en Irak. De la sorte, ils pourraient valider notre travail à mesure qu'il se fait... Ça élimine des délais inutiles.

— C'est une suggestion... ingénieuse. Mais vous avez imaginé le coût que ça représente pour nous ?

— Bien sûr. Mais puisque nous sommes prêts à assumer tous les coûts liés à la présence de vos inspecteurs dans nos équipes, je ne vois pas où est le problème.

— Tous les coûts, reprit Collins, comme s'il avait de la difficulté à assimiler l'information.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Votre générosité mérite d'être soulignée. Mais quel avantage y a-t-il pour nous dans votre proposition ?

— Vous contribuez à sauver des millions de vies en permettant que les médicaments soient prêts plus rapidement.

Le commissaire continua de le regarder.

— Évidemment, reprit Uncle, je mentionne d'abord les avantages pour l'humanité. Pour ce qui est de votre intérêt particulier, je parle de celui de votre pays, on pourrait s'entendre sur un accès prioritaire aux médicaments.

— Pour l'ensemble de la population ?

— Allons, il faut être réaliste, répondit Uncle sur un ton bon enfant. Je ne peux pas vous octroyer ce type de couverture généralisée.

— Pourquoi ?

— D'abord à cause de la quantité de produits disponible. Et puis, cela créerait des problèmes avec les autres pays.

— Vous proposez quoi ?

— Je pensais aux militaires...

Uncle regarda le militaire, au bout de la table. Ce dernier répondit à son sourire par une légère inclinaison de la tête et une amorce de sourire.

— À la tranche supérieure de l'appareil politique et gouvernemental, poursuit Uncle. Aux agences de renseignements... On pourrait y ajouter les strates supérieures de l'élite économique et financière...

Il se tourna vers Paige, de l'autre côté de la table.

— Vous faites le compte des gens qu'il est essentiel de protéger, conclut-il, et HomniPharm vous fournit les médicaments.

Fort Meade, 14h28

Tate avait convoqué son adjoint, Jim Spaulding. Au menu : une séance de télé. Ils regardaient, grâce à deux caméras cachées, une réunion qui se tenait dans une suite de l'hôtel Monaco. Réunion à laquelle ni l'un ni l'autre n'avait été invité. En guise d'explication, Tate lui avait seulement donné la liste des participants.

La réunion était maintenant terminée. Tout le monde était parti à l'exception de Paige et d'un des représentants d'HomniPharm.

— *Quand pensez-vous obtenir les premiers vaccins ? demanda Paige.*

— *Au plus tard dans six mois. Les derniers essais cliniques sont encourageants.*

— *Les essais se déroulent à quel endroit ?*

— *C'est comme le reste, un peu partout.*

— C'est bizarre, fit Spaulding. C'est le seul qui n'a pas dit un mot au cours de la réunion et il reste pour discuter avec Paige.

— Peut-être qu'il n'avait pas besoin de parler.

Spaulding regarda Tate, attendant qu'il explicite sa pensée, mais ce dernier se concentra sur l'écran.

— *Il y a un certain nombre d'emplacements stratégiques pour lesquels nous aimerions disposer d'une meilleure sécurité.*

— *Sur le territoire américain ?*

— *Entre autres.*

— *De quoi avez-vous besoin ?*

— *Même chose que pour les endroits que vous protégez déjà : des équipes spécialisées qui se mettent à la disposition du responsable local de la sécurité. Du matériel.*

— *Envoyez-moi la liste de ce qu'il vous faut. Ce sera prêt dans moins de vingt-quatre heures.*

Une fois les deux hommes sortis de la suite, Tate désactiva le système de transmission et se tourna vers son adjoint.

— Je veux la liste des endroits qu'il protège déjà et qu'il va protéger.

— Entendu. Mais...

— Tu te demandes comment j'ai su, pour la réunion ? fit Tate en souriant.

— Un coup de chance ?

— Non. Un de nos *nerds* a réussi à pirater le BlackBerry de Paige. Il avait

seulement une protection standard, celle sur laquelle on a fait incorporer une *backdoor*.

— En plus de son agenda, qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Deux ou trois numéros de téléphone ; on les avait tous.

— Pas de courriels ?

— Non. Ni courriels, ni textos...

— Effacés ?

— Possible... Je compte sur toi.

— Ça devrait pouvoir se faire assez vite.

— Tu comprends qu'on joue notre peau ?

Même si ce n'était pas vraiment une question, Jim Spaulding répondit que oui. Car il n'y avait pas que la peau de l'agence qui était en jeu. Il y avait aussi la sienne. Tate lui avait annoncé qu'il démissionnerait au plus tard dans deux ans. Et que, quand il se retirerait, il expliquerait au Président à quel point Spaulding était un rouage essentiel de l'agence. À quel point il était important qu'il assume sa succession. Pour assurer la continuité.

— J'ai accordé un accès triple A à un de mes « sous-marins », ajouta Tate.

L'expression désignait un agent qui ne faisait pas officiellement partie de l'organisation et dont seul le directeur connaissait l'identité.

— Je veux que tu relèves ses traces dans les banques de données, que tu visites les mêmes sites que lui et que tu notes tout ce qu'il a trouvé sur HomniFood, HomniFlow et HomniPharm. Tu fais ça à partir d'un ordinateur qui est complètement coupé du réseau.

— Entendu.

Une fois seul, Tate réfléchit à ce qu'il venait d'entendre. Que des équipes du Homeland Security protègent les laboratoires d'HomniPharm, déjà, ce n'était pas banal. Mais que Paige soit chargé de décider qui allait être protégé de la peste grise et qui ne le serait pas...

Paris, 20h40

Victor Prose regardait son ordinateur avec perplexité. Jusqu'à maintenant, il avait toujours considéré Internet comme une technologie remarquable qui permettait d'aborder autrement la masse des informations existantes. Bien qu'il fut né à l'époque des bibliothèques, il s'était adapté à l'arrivée des nouvelles technologies. Ce qu'il réalisait maintenant, c'était que les nouvelles technologies ne faisaient pas que compléter ou remplacer les anciennes : elles pouvaient aussi les rendre obsolètes.

Par exemple, pour trouver les informations qu'il venait de réunir, il aurait fallu qu'il visite des bibliothèques et des archives aux quatre coins de la planète. Et encore... Certaines informations ne seraient probablement pas recensées dans des livres, ni même des revues, avant plusieurs années. Sans parler des informations qui ne dépasseraient jamais les pages du journal local où elles étaient parues.

Bien sûr, dans un endroit comme la bibliothèque François Mitterand, il y

avait des manuscrits et des livres rares qu'il était impossible de trouver sur le Net. Pour le moment. Car, dans dix ans, tout serait probablement digitalisé, accessible avec un simple clic ou au moyen de commandes vocales... La seule fonction qui resterait alors aux bibliothèques serait celle de musées.

Il regarda les dernières données qu'il avait recueillies :

Le corps d'un Américain moyen contient du plomb, du mercure, du PCB et plus d'une centaine d'autres polluants.

Selon l'OMS, il y a chaque année 1,6 million de décès dus à la pollution de l'air à l'intérieur des maisons – ce qui représente 1 décès aux 20 secondes ; 56 % de ces décès sont des enfants de moins de 5 ans (étude de 2005).

En France seulement, chaque année, 11 millions de tonnes de polluants sont émises dans l'atmosphère.

La pollution de l'air coûte annuellement des dizaines de milliards de dollars aux États-Unis, entre autres à cause des dommages aux récoltes.

En Hollande, on évalue à 2100 le nombre de décès annuels causés par la pollution de l'air ; c'est le double du nombre de décès sur la route.

Seulement 1 % des 560 millions de Chinois résidant dans des villes ont accès à un air considéré comme sécuritaire.

Les constructeurs japonais d'automobiles acceptent de dédommager des victimes de la pollution de l'air ; facture : 7,4 millions d'euros.

Le taux de pollution dans le métro de Paris et le RER dépasse de six fois les normes.

Plus Prose compilait de données sur les différents types de pollution, mieux il comprenait que des gens puissent, par exaspération, se tourner vers le terrorisme. Cela permettait de contrer leur sentiment d'impuissance. Et, surtout, c'était conforme au mécanisme le plus profondément enraciné dans l'âme humaine : la recherche d'un bouc émissaire à sacrifier.

Il enleva ses lunettes, se frotta les yeux, puis il syntonisa France Info, où il découvrit le nouveau message des Enfants de la Tempête.

Après l'avoir écouté, il composa le numéro de cellulaire de Théberge.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit la voix à la fois contrariée et inquiète de Théberge.

— C'est à propos de l'attentat qui vient d'avoir lieu à Berlin. L'empoisonnement au gaz carbonique...

BBC, 19h48

... L'INCENDIE S'EST ENSUITE COMMUNIQUÉ À TOUT LE RESTE DU QUARTIER. ON RAPPORTE PLUS D'UNE CENTAINE DE MORTS ET DES MILLIERS DE PERSONNES SE RETROUVENT À LA RUE. CETTE ATTAQUE CONTRE UN ENTREPÔT CENSÉ CONTENIR DES

CÉRÉALES CONTAMINÉES DESTINÉES À RÉPANDRE LA PESTE
GRISE EST LA CINQUIÈME DU GENRE AU COURS DES DERNIERS
JOURS. LE PREMIER MINISTRE DE L'INDE A APPELÉ LA
POPULATION À NE PAS PRÊTER FOI AUX RUMEURS VOULANT
QUE LA MALADIE SOIT L'EFFET D'UN COMLOT OCCIDENTAL
POUR ÉLIMINER...

Washington, 14h51

Paige inséra une nouvelle carte SIM dans son cellulaire et il composa un numéro qui appartenait à un autre cellulaire.

— On a un problème, dit-il quand son interlocuteur eut répondu.

— Un problème dont il faut que je m'occupe ?

La voix de basse qui lui avait répondu appartenait au général Lee Washington. Avec Paige, il appartenait à un des cercles de compétence de l'Alliance, celui qui réunissait des militaires et des responsables d'agences de renseignements.

— Tate commence à faire des recoupements dangereux : des savants américains enlevés ou éliminés, des entreprises américaines passées sous le contrôle d'intérêts étrangers... Il a même réussi à vendre au Président l'idée d'une conspiration pour attaquer l'économie américaine !

— Tu envisages de l'inclure dans notre groupe ?

— C'est ce qui ferait le moins de vagues. Mais compte tenu de ce qu'il est, ce n'est pas réaliste... L'idéal serait qu'il ne cause plus jamais de problèmes. Mais s'il lui arrive quoi que ce soit, je suis le premier à qui lui ou son remplaçant vont penser. Il faut que ça paraisse venir d'ailleurs.

Paris, 21h03

Sur l'écran mural en face de Chamane, pas moins de six fenêtres étaient ouvertes : quatre pour des recherches qu'il avait lancées, une qui présentait une image de fond marin et une autre où s'inscrivait sa discussion avec les deux U-Bots qui s'occupaient de l'infiltration. C'était sur cette dernière fenêtre qu'il concentrait son attention.

» RR : Ce gars-là, il a un système de sécurité comme j'ai rarement vu.

» TR : Je suis sûr qu'on ne pourra pas utiliser les failles habituelles.

» RR : On dirait un site militaire...

Chamane inscrivit une réplique.

» CH : Avez-vous été repérés ?

» RR : Presque tout de suite. J'ai quand même réussi à couper la connexion avant qu'il ait le temps de remonter la chaîne des zombies.

Un zombie, c'était un ordinateur qui était sous le contrôle d'un *hacker* à l'insu de son propriétaire. Il pouvait être n'importe où sur la planète. La plupart du temps, il se comportait comme un ordinateur normal, exécutant les tâches que son propriétaire légitime lui demandait. Mais, quand il en avait besoin, le *hacker* qui le contrôlait le faisait travailler pour lui.

La plupart du temps, le propriétaire légitime du zombie ne s'apercevait de rien, le *hacker* se contentant de mobiliser la puissance inutilisée de l'appareil – ce qui équivalait souvent à plus de quatre-vingt-dix pour cent de sa capacité. Parfois, l'utilisateur remarquait un léger ralentissement. Mais les bons *hackers* prévoyaient dans leur programme de piratage un dispositif permettant de limiter l'utilisation à un seuil qui évitait tout ralentissement : à quoi bon éveiller la suspicion des propriétaires d'appareils infectés ?... C'était d'autant plus facile qu'un *hacker* avait habituellement des centaines ou des milliers de zombies à son service, parfois même des centaines de milliers.

Les zombies avaient trois emplois. Le premier était alimentaire. Un réseau de zombies servait souvent à gérer l'utilisation d'un service gratuit, par exemple un site d'échange de musique ou de vidéos. À l'insu des utilisateurs, il asservissait leur ordinateur. De cette manière, il assurait le recrutement d'autres zombies et la croissance du réseau que contrôlait le *hacker*.

La plupart des utilisateurs d'Internet vivaient dans l'illusion de sa gratuité. En réalité, sur le Net, il y avait toujours un prix à payer. Soit l'utilisateur devenait la cible de toutes sortes de publicités soigneusement ajustées à son profil de consommation de sites Internet, soit son ordinateur était transformé en zombie. L'un n'excluait pas l'autre.

Dans leur deuxième utilisation, les zombies étaient employés comme force brute. Quand un *hacker* devait réaliser une tâche particulièrement exigeante en termes de temps d'ordinateur, il répartissait le travail sur l'ensemble de ses esclaves – autre nom des zombies –, ce qui lui permettait de réduire le temps de travail de façon phénoménale. Cette procédure était fréquemment employée pour briser un code.

La troisième utilité des zombies, c'était de servir de coupe-feu. Pas au sens technique de *firewall*, mais au sens ordinaire du terme. Le *hacker* en utilisait toute une série comme intermédiaires pour éviter qu'on puisse remonter jusqu'à lui quand il s'aventurait sur le Net – particulièrement si c'était pour faire du piratage.

C'était ce que RoadRunner et TerMiNaTor avaient fait. Mais la cible avait remonté la série des zombies à une vitesse fulgurante.

» RR. Il y a un détail, par contre, qu'il n'a pas caché. Il a signé le code du programme qui prend le contrôle des sites avec son pseudo.

» CH : C'est quoi ?

» RR : Norm/A.

Chamane recula sur sa chaise. Plusieurs rumeurs avaient circulé au sujet de ce *hacker* mythique. On racontait qu'il avait fait ses débuts peu après l'arrivée d'Internet. Qu'il avait grandi avec lui. Qu'il le considérait comme son univers. Qu'il ne sortait jamais de chez lui. Absolument jamais. Que c'était pour cette raison qu'il n'avait jamais assisté en personne à Defcon.

On racontait aussi qu'il détruisait systématiquement les ordinateurs de ceux qui ne respectaient pas un minimum de règles. Qu'il était une sorte de justicier... Un peu à la façon des U-Bots, mais en plus brutal. On disait également que son existence était un mythe entretenu par la NSA ou une

agence du genre pour justifier ses interventions contre des *hackers* et couvrir ses propres piratages.

» TR : Tu penses qu'on peut s'attaquer à Norm/A ?

» CH : Si ce que vous dites est vrai, on a affaire à un des meilleurs. Et il a à sa disposition le meilleur équipement. Je ne sais pas ce qu'on va faire, mais on va le faire avec des tonnes de prudence.

» RR : Moi, je ferais un test avec une station suicide.

» TR : Je suis d'accord. Il faut savoir à quoi s'en tenir.

» CH : C'est votre décision. Vous avez carte blanche.

Après avoir fermé son accès à Pretty Good Palace, Chamane contacta LoKé, à qui il avait délégué la recherche du caisson où était retenue Claudia. Pendant qu'il lui parlait, il regardait le fond marin de la côte de France, tel que le reconstituait Deep Under.

Le logiciel travaillait à l'aide des données fournies par plusieurs satellites. Ceux-ci balayaient la surface de la mer, enregistrant toute une gamme de résultats sur différentes longueurs d'ondes. Grâce à l'analyse de ces données, Deep Under reconstituait le fond marin.

» CH : Quoi de neuf ?

» LK : Rien que des bateaux qui ont coulé et des équipements qu'on a jetés à la mer pour s'en débarrasser.

» CH : Tu en as pour combien de temps encore ?

» LK : Pour la côte européenne, quelques heures. Ensuite, je fais quoi ? Je vais plus profond ?

» CH : Non. Tu élargis jusqu'aux îles Anglo-Normandes et tu fais l'entrée de la Méditerranée... Ils ne l'ont quand même pas descendue à plus de cent cinquante mètres !

RDI, 15h22

... LE DÉVOILEMENT HIER DE L'EXPOSITION *People Speak*, AU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN, A PROVOQUÉ DE FORTES RÉACTIONS. CERTAINS VOIENT DANS LES PROPOS AFFICHÉS SUR LES MURS DU MUSÉE DES INCITATIONS AU RACISME, À L'INTOLÉRANCE ET À LA VIOLENCE. L'AUTEUR DE L'ŒUVRE S'EST DÉFENDU EN AFFIRMANT QUE LES TEXTES SONT UN SIMPLE TÉMOIGNAGE. UN CONSTAT. IL S'AGIT DE PROPOS TENUS PAR LE PUBLIC OU PAR DES INVITÉS DANS DES ÉMISSIONS DE RADIO ET DE TÉLÉ. SELON L'ARTISTE, L'ŒUVRE N'EST QU'UNE MISE EN FORME PLASTIQUE DU DIRE POPULAIRE. À CE TITRE, IL EST NORMAL QU'ELLE SUSCITE DES QUESTIONNEMENTS, MAIS IL SERAIT ABUSIF D'Y VOIR DE LA PROPAGANDE HAINEUSE À L'ENDROIT DES MUSULMANS, DES HOMMES POLITIQUES OU DES FORCES DE POLICE...

Paris, 21h26

En arrivant devant le I Golosi, Lucie Tellier sentit les souvenirs remonter dans sa mémoire. C'était le restaurant où elle était venue le plus souvent

pendant les trois années où elle avait travaillé à la Bourse, au début de sa carrière. Elle y avait rencontré Jean-Louis, son mari... À part les grilles de métal devant les vitrines, rien ne semblait avoir changé.

Quand elle entra dans le restaurant, elle se retrouva face à face avec Émilio. Ce dernier hésita un moment, puis son visage s'éclaira.

— Madame Tellier ! Je pensais que vous nous aviez définitivement abandonnés.

Il la prit par les épaules et lui fit la bise.

— Je ne viens presque plus à Paris, dit-elle.

— Cette idée, aussi, d'aller se perdre dans les forêts couvertes de neige de l'Amérique. Vous avez du vin, là-bas, au moins ?

— On importe du vin italien, répondit-elle en riant.

— C'est la moindre des choses... Au fait, comment il va, monsieur Jean-Louis ?

Le sourire disparut du visage de Lucie Tellier. Le maître d'hôtel tenta de se rattraper.

— Excusez-moi. Je ne voulais pas...

— Non, non... ça va.

Puis, après un moment, elle reprit :

— Ça fait maintenant trois ans qu'il est décédé. Et comme c'est ici que je l'ai rencontré...

Sans transition, le sourire réapparut sur son visage.

— Est-ce que vous avez une table pour moi ?

— Comme d'habitude, vous n'avez pas réservé !

— Je me suis dit que vous pourriez me trouver quelque chose.

Il consulta le livre de salle.

— À la limite, vous pouvez me mettre une petite table dans la cuisine, reprit-elle.

— Il me reste une table du côté de l'épicerie. Ça vous va ?

— Absolument.

— Vous ne serez pas importunée. Le client à la table la plus proche de la vôtre est toujours seul. C'est un nouveau. Il vient depuis à peu près un mois. Chaque fois, il lit les journaux pendant tout le repas.

La femme sentit la nuance de désapprobation dans le ton d'Émilio.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les repas, c'est fait pour être partagés, pour parler... Mais je comprends. Quand on est seul, les journaux, ça remplace la conversation.

Lucie Tellier reconnut d'emblée les étagères surchargées de la petite épicerie. Puis, en s'asseyant, elle aperçut l'homme à la table près de la sienne.

— Ulysse !

L'homme leva les yeux vers elle. Son visage trahissait une certaine inquiétude. Jusqu'à ce qu'il la reconnaisse.

— Lucie Tellier !... Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Désolée d'envahir ton restaurant, répondit-elle en souriant.

- Non... Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Je sais, dit-elle en s'asseyant devant lui. Je peux ?
- Bien sûr... Bien sûr !
- C'est donc ici que tu te caches.

Elle regarda les étagères autour d'elle.

- Tu aurais pu choisir pire.

- Je ne sors pas beaucoup. Un ami m'a amené ici il y a quelque temps.

Depuis, je viens une fois ou deux par semaine.

Il fit une pause, comme s'il se ressaisissait :

- Mais toi ?

- Je m'ennuyais de nos dîners...

Poitras se souvint de leur habitude de se voir aux deux mois, parfois plus souvent, pour dîner ou prendre un verre et échanger sur leur métier. Son visage s'assombrit.

- Je ne pouvais pas te donner de nouvelles.

- Je sais.

- Je suis désolé.

- Tu n'as pas à être désolé.

Puis elle ajouta, d'une voix où il y avait à la fois du dépit et de l'autodérision :

— Le plus drôle, c'est que je suis ici pour des raisons un peu semblables aux tiennes.

Elle s'empressa ensuite de préciser, comme si elle venait de commettre une bévue :

- Mais ce n'est pas aussi tragique.

Montréal, 15h47

Skinner regardait en rediffusion l'émission de fin de soirée de la veille. Il était curieux d'évaluer la performance du politicien qu'il avait payé pour ce débat.

— NOUS AMORÇONS MAINTENANT NOTRE DEUXIÈME DÉBAT. POUR OU CONTRE LA PRIVATISATION COMPLÈTE DE TREMBLANT ? J'AI AVEC MOI MARTIN DUGAS, REPRÉSENTANT DU PARTI AUTHENTIQUE UNIFIÉ DU VRAI QUÉBEC, ET LUDVIG MONETTE, REPRÉSENTANT DE LA POPULATION ORDINAIRE. MONSIEUR DUGAS, ON VOUS ÉCOUTE.

Skinner souriait légèrement. Il ne doutait pas que Dugas serait à la hauteur de ce qu'il attendait de lui. Au prix qu'il le payait !... Il se rappelait la tête de l'homme quand il lui avait annoncé une contribution discrète de vingt mille dollars pour son parti. Une contribution qui était liée à une seule condition : aller défendre le point de vue de son parti à une émission de télé.

— LA PRIVATISATION DE TREMBLANT, C'EST LE RETOUR AUX CLUBS PRIVÉS, AUX PRIVILÈGES DES RICHES...

Monette l'interrompt.

— S’ILS CRÉENT UN ESPACE LIBRE DE POLLUTION, IL ME SEMBLE QUE C’EST TOUJOURS ÇA DE GAGNÉ POUR LA PLANÈTE. PLUS IL VA Y EN AVOIR, MIEUX LA TERRE VA SE PORTER ET MOINS LES ÉCOTERRORISTES VONT AVOIR DE RAISONS DE TOUT FAIRE SAUTER, NON ?

L’argument n’était pas mauvais, songea Skinner. Lui-même aurait difficilement trouvé mieux. Restait à voir comment Dugas réagirait.

— C’EST UNE QUESTION DE PRINCIPE. ON NE PEUT QUAND MÊME PAS AVOIR DES PARADIS TERRESTRES POUR LES RICHES ET UN MONDE ABANDONNÉ AUX RAVAGES DE LA POLLUTION POUR LES AUTRES. D’AILLEURS, CE GENRE DE PARADIS PRIVÉ NE PEUT PAS EXISTER SANS LE RECOURS À UNE POPULATION DE TRAVAILLEURS ESCLAVES.

— DES TRAVAILLEURS ESCLAVES À TROIS OU QUATRE FOIS LE SALAIRE MINIMUM, JE TROUVE ÇA PAS MAL. MOI, JE PENSE QUE CE PROJET-LÀ, AVEC TOUS LES EMPLOIS QU’IL VA CRÉER, ON PEUT PAS SE PERMETTRE DE LE REFUSER.

— IL N’Y A PAS SEULEMENT L’ARGENT DANS LA VIE. IL Y A AUSSI LES PRINCIPES. UNE VIE AUTHENTIQUE VAUT MIEUX QU’UNE VIE D’ESCLAVE.

— PERSONNELLEMENT, ENTRE ÊTRE ESCLAVE À CINQUANTE MILLE PAR ANNÉE ET MOURIR DE FAIM DE FAÇON AUTHENTIQUE, MON CHOIX EST CLAIR ! EST-CE QUE VOUS AVEZ REGARDÉ LE PRIX DE LA NOURRITURE RÉCEMMENT ?

— C’EST PARCE QUE VOUS ÊTES VICTIME DE L’IDÉOLOGIE AMBIANTE. VOUS NE VOUS EN RENDEZ PAS COMPTE, MAIS ON VOUS A LAVÉ LE CERVEAU.

Skinner était ravi. La performance de Dugas était impeccable.

— VOUS VOULEZ ME FAIRE RÉÉDUCER ?

— ON LE FAIT BIEN POUR CEUX QUI ONT ÉTÉ KIDNAPPÉS PAR UNE SECTE.

— JE NE SUIS PAS DANS UNE SECTE !

— JE SAIS, VOUS ÊTES DANS LA SOCIÉTÉ. MAIS, À SA MANIÈRE, LA SOCIÉTÉ EST UNE SORTE DE SUPERSECTE. ELLE CONTRÔLE LA PENSÉE DE SES MEMBRES...

— SAUF LA VÔTRE, JE SUPPOSE ?

— JE ME SUIS DÉCONDITIONNÉ. J’AI APPRIS À NE PAS CROIRE QUE CE QUE TOUT LE MONDE PENSE EST NÉCESSAIREMENT VRAI.

— VOUS ÊTES CONTRE LA DÉMOCRATIE ?

Magnifique ! songea Skinner. L’émission avait tout de suite pris l’orientation qu’il désirait. C’était comme la télé-réalité : il suffisait de faire un bon casting, de bien choisir le décor, de déterminer correctement les paramètres et tout se déroulait comme prévu.

— PAS CONTRE LA DÉMOCRATIE. POUR LA VÉRITÉ.
 — IL Y A DES VÉRITÉS QUI NE SONT PAS DÉMOCRATIQUES ?
 — LA VÉRITÉ N'EST PAS UNE AFFAIRE D'OPINION. CE QUE PENSE LA MAJORITÉ N'EST PAS UN CRITÈRE. L'AUTHENTICITÉ EST LE SEUL CRITÈRE. ET, DE CE POINT DE VUE, LA PRIVATISATION DE TREMBLANT N'AIDE PAS LA POPULATION À AVOIR UNE RELATION AUTHENTIQUE À SON ENVIRONNEMENT. AVEC CE GENRE DE PROJET, ON N'EST MÊME PLUS UN PEUPLE DE LOCATAIRES : ON DEVIENT UN PEUPLE DE SOUS-TRAITANTS !
 — JE PRÉFÈRE ÊTRE UN SOUS-TRAITANT QUI VIT BIEN PLUTÔT QU'UN CHÔMEUR QUI CRÈVE DE FAIM DE MANIÈRE AUTHENTIQUE. ET JE SUIS SÛR QUE JE NE SUIS PAS LE SEUL !

Skinner était de plus en plus satisfait. La meilleure façon de détruire un point de vue n'était pas de le contredire, mais de le faire défendre par un imbécile – fût-il, comme Dugas, un imbécile éduqué.

Sur le fond, il avait bien sûr raison. Théoriquement raison. Mais c'était une folie de croire que les gens étaient capables de penser en oubliant leurs intérêts. Dugas lui-même, dans sa défense du point de vue du PAUV-Québec, n'agissait pas autrement. À sa manière, il était comme son opposant : il avait des idées, mais de façon subsidiaire. Ce qu'il avait d'abord, c'étaient des intérêts. Par son zèle, il consolidait son capital de reconnaissance à l'intérieur de son groupe. Et, ce faisant, il garantissait les avantages financiers qu'il en tirait.

Son opposant, lui, soutenait d'autres idées, qui lui assuraient, à lui aussi, de pouvoir travailler et gagner un salaire.

Paris, 22h29

Chamane était assis devant l'écran mural de son ordinateur. Il buvait un mélange de boissons énergisantes et de café froid. Il aperçut le regard étonné de Blunt.

— Faut ce qu'il faut, *man* ! dit-il pour se justifier. De toute façon, ce n'est pas moi, c'est Geneviève qui est enceinte.

— Ça, j'avais remarqué, fit Blunt, pince-sans-rire.

Chamane ignore le commentaire et s'activa sur le clavier. Un des enregistrements de la perquisition à St. Sebastian Place apparut dans une fenêtre.

— Je t'ai demandé de venir parce que j'ai pensé à quelque chose, dit-il.

— S'il fallait que je vienne te voir chaque fois que tu penses à quelque chose...

Chamane sélectionna quatre mappemondes et il en transféra une copie dans quatre fenêtres différentes. Chacune avait la propriété d'avoir une ligne pointillée à certains endroits le long de la ligne côtière.

— Tu vois les lignes pointillées ? demanda Chamane. Regarde le Bangladesh...

— J’ai déjà vu des cartes comme ça. Ça sert à illustrer le recul de la ligne côtière.

Chamane ouvrit alors une fenêtre au centre des quatre autres et il y superposa les quatre mappemondes.

— Maintenant, qu’est-ce que tu remarques ?

— Les lignes pointillées ne sont pas identiques.

— Exact.

Chamane appuya sur un certain nombre de touches du clavier. Des chiffres en petits caractères furent isolés à l’intérieur d’un carré, aux quatre coins du planisphère. Puis les quatre carrés s’agrandirent, révélant les chiffres.

2025... 2050... 2075... 2100.

— C’est ce qu’on appelle planifier à long terme, fit Chamane.

— D’accord. Ils escomptent une montée importante des océans.

— Mais les lignes pointillées ne sont pas aux bons endroits. La montée de l’océan pour 2050 correspond aux cartes normales de 2100.

Blunt regarda plus attentivement les cartes.

— Ils prévoiraient donc une accélération du processus ?

La question de Blunt resta sans réponse. Chamane avait déjà ouvert une autre fenêtre sur l’écran.

— J’ai autre chose à te montrer.

Dans la nouvelle fenêtre, il fit apparaître un cartouche de la murale.

— Tu ne devineras jamais ce qui est écrit.

— Tu l’as décodé ?

— Une partie seulement. Mais ce n’est pas moi, c’est Geneviève qui l’a trouvé.

Cette fois, Blunt ne réussit pas à dissimuler son étonnement.

Reuters, 17h02

... ET QU’UN CHAMPIGNON MUTANT SERAIT LA CAUSE DE LA PESTE GRISE. DANS SON COMMUNIQUÉ, HOMNIPHARM AFFIRME AVOIR LANCÉ UN VASTE PROGRAMME DE RECHERCHE DANS LE BUT DE VAINCRE CETTE MALADIE. LA COMPAGNIE A CEPENDANT PRÉCISÉ QU’IL NE FALLAIT PAS S’ATTENDRE À DES RÉSULTATS RAPIDES, QUE LES MESURES PRÉVENTIVES DEMEURAIENT POUR L’INSTANT LA MEILLEURE DES PROTECTIONS.

Paris, 23h09

Lucie Tellier avait raconté à Poitras le harcèlement que Théberge puis ses amis avaient subi au cours des derniers mois. Et comment elle avait décidé, sur un coup de tête, de prendre congé de tout ça.

Ils avaient ensuite échangé des souvenirs sur l’époque où elle était présidente de la Caisse de dépôt et où il travaillait à se bâtir une réputation

dans les milieux financiers de Montréal.

— Est-ce que ça te manque ? demanda Lucie Tellier. Je veux dire, suivre les marchés, le *trading*...

Poitras hésita un moment. Théoriquement, il ne devait parler à personne de ce qu'il faisait.

— D'une certaine façon, je suis encore dans le milieu, finit-il par dire.

— Je n'ai jamais vu ton nom nulle part.

— Je sais... Je suis une sorte de consultant.

— Pour qui ?

— Des gens qui travaillent à...

Poitras hésita de nouveau. Il avait l'air mal à l'aise.

— Des gens qui travaillent à éliminer ceux qui ont tué...

Il s'interrompt. Il n'arrivait pas à prononcer le nom de sa femme et de ses enfants.

Lucie Tellier mit sa main sur la sienne.

— Je comprends, dit-elle.

Un long moment de silence suivit. Émilio, qui arrivait de la cuisine avec les desserts, aperçut la main de la femme sur celle de Poitras. Il bifurqua vers le comptoir.

Tellier surprit son geste.

— On est prêts pour le dessert, dit-elle au serveur en laissant la main de Poitras.

Émilio déposa la mousse au chocolat avec écorces d'orange devant elle.

— Tu es sûr que je peux manger tout ça ? dit-elle en regardant son assiette.

— Ça se mange tout seul, répondit Émilio en mettant le *panna cotta* devant Poitras.

Puis il ajouta, sur un ton mi-sérieux mais convaincu :

— Il faut en profiter pendant qu'on peut. Avec cette peste grise et toutes les horreurs qu'ils sont en train de nous concocter... Vous avez vu les nouvelles grilles devant les vitrines ? Ce n'est même pas pour la nuit !... Il y a eu plusieurs attaques dans le quartier.

Poitras et Tellier le regardaient, légèrement étonnés de cette sortie.

— C'est à ce point ? demanda Poitras.

— J'ai fait renforcer les rideaux de fer qui descendent devant les grilles pour la nuit. Si ça continue, on est à la veille de garder les portes verrouillées pendant les heures d'ouverture et d'admettre les clients à travers un sas. Un par un... Une misère, je vous dis ! La moitié de ceux qui avaient des terrasses les ont fermées... Le pire, c'est qu'on ne voit pas où ça va s'arrêter.

Puis il se ressaisit.

— Allez, vous n'êtes pas ici pour que je vous démoralise avec mes radotages. Je vais vous chercher une autre bouteille.

— Pour ma part, j'ai pris assez de vin, fit Poitras.

— Je ne parle pas de vin, je parle d'Amarone Gran Riserva 88 !... Et, de

toute façon, c'est moi qui l'offre !

Avant que Poitras et Lucie Tellier aient le temps de protester davantage, Émilio avait disparu derrière la porte menant à la cave.

— Il est toujours comme ça ? demanda Poitras.

— Je ne l'ai pas vu depuis dix ans.

— Tu as dû lui faire de l'effet !

— Je venais au moins une fois par semaine. Souvent avec des clients que je devais sortir.

Ils goûtèrent chacun leur dessert et firent les bruits d'appréciation appropriés.

— Ça t'intéresserait de voir sur quoi je travaille ? fit brusquement Poitras.

— C'est confidentiel, non ?

— Tu me donneras ton avis comme consultante. De cette façon, tu seras tenue à la confidentialité... Je suis certain que ça va t'intéresser.

— Si tu penses que je peux...

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, Émilio déposait une bouteille d'Amarone devant eux.

— Ça se boit tout seul. S'il en reste, vous l'apportez et vous le buvez à ma santé.

Hampstead, 22h24

Sur un des écrans vidéo, Leonidas Fogg suivait depuis plusieurs minutes les allées et venues de Paul Hurt. La situation n'était pas dramatique. Certes, il était dans le parc des condos, mais de là à ce qu'il découvre le passage pour se rendre à sa résidence...

— Votre protégé est de retour, dit-il en se tournant vers un autre écran où il y avait le visage de F.

— Hurt ?

— C'était prévisible, non ?

— Cette fois, je ne suis pas en mesure de vous aider.

Fogg avait de la sympathie pour Hurt. Qui n'en aurait pas eu, compte tenu de ce à travers quoi il était passé ? Mais, entre la sympathie et le sacrifice de plans élaborés depuis plus de vingt ans, il y avait une marge.

— Des nouvelles de Claudia ? demanda-t-il.

— Toujours rien...

— Ils continuent de la chercher ?

— Si elle est vraiment au fond de l'océan, ils vont la trouver.

Fogg demeura un moment songeur.

— La descente à St. Sebastian Place a confirmé plusieurs de nos hypothèses, dit-il. Mais, en même temps, nous avons perdu notre principale piste pour remonter jusqu'à « ces messieurs ».

— On peut toujours se concentrer sur les membres des Dégustateurs.

— Je doute qu'on découvre les vrais dirigeants sur cette liste. On n'aura pas le choix d'adopter une approche plus risquée.

Fogg sourit avant de reprendre :

— À notre dernière rencontre, le représentant de « ces messieurs » m'a dit que je n'avais aucune idée de ce qu'était une véritable apocalypse. On va lui montrer qu'il se trompe.

— S'il a le moindre doute que ça vient de vous...

— C'est extrêmement gentil de vous inquiéter pour moi, mais ils n'agiront pas de façon précipitée.

— Puisque vous le dites...

— Si le Consortium ne leur était pas nécessaire, il n'existerait plus. Ce n'est pas par hasard qu'ils essaient de le subvertir plutôt que de l'éliminer.

— Ils vous ont quand même poussé à éliminer plusieurs composantes.

Puis elle ajouta avec un sourire :

— Je suis bien placée pour le savoir.

— Je m'occupe des préparatifs. De votre côté, voyez ce qu'ont trouvé vos agents.

Monky entra dans la pièce et aperçut le visage de F sur l'écran. Il ne manifesta aucune réaction.

Fogg se tourna vers lui.

— Il y a quelqu'un qui surveille dans le parc, dit Monky.

— Je sais.

— Vous voulez que je m'en occupe ?

Paris, 23h43

Sur le mur, il y avait tout un réseau de notes autocollantes de différentes couleurs avec des noms d'entreprises. On aurait dit un immense organigramme qui couvrait le mur.

Dans le haut, il y avait une seule feuille sur laquelle il était écrit :

HomniCorp

Un peu en dessous, à la même hauteur mais réparties pour diviser le mur en trois sections, il y avait trois notes, également jaunes :

HomniFood HomniFlow HomniPharm

Sous chacune de ces trois notes, il y avait une pyramide de noms sur des feuilles de différentes couleurs.

— C'est sur ça que tu travailles ? demanda Lucie Tellier en prenant une gorgée de vin.

Ils en étaient au dernier verre de la bouteille d'Amarone.

— Je suis loin d'avoir une image complète, répondit Poitras. Les notes en jaune sont des compagnies privées. En bleu, ce sont des compagnies publiques qu'ils contrôlent... Il y a une particularité : quand ils contrôlent une compagnie, ce n'est jamais seulement un *working control* : c'est toujours une

vraie majorité de votes.

— Pourquoi ils font ça ?

— Je me suis posé la même question.

En termes financiers, ce n'était pas une allocation intelligente de capital. Plus une compagnie avait un capital-actions élevé, plus le pourcentage d'actions nécessaire pour exercer un contrôle effectif de l'entreprise était bas. Dans les très grandes entreprises, la propriété de quinze à vingt pour cent des droits de vote suffisait très souvent à contrôler la compagnie. Dans un tel contexte, pourquoi investir les trente pour cent supplémentaires pour avoir une majorité qualifiée ? Cet argent aurait été beaucoup mieux employé s'il avait été investi pour contrôler une autre entreprise.

— En tout cas, tu as mis au jour l'existence d'une multinationale qui était très *low profile*.

— Pas *low profile* : secrète.

— OK, secrète. Et alors ?

— Ces compagnies s'intéressent aux céréales, à l'eau et aux médicaments, répondit Poitras en pointant, à chaque élément de son énumération, une des trois filiales d'HomniCorp.

— D'accord.

— À quoi se sont attaqués les terroristes ?

— Aux cathédrales, aux musées...

— Je parle des écoterroristes.

— Tu penses que...

— Aux céréales, à l'eau...

— Et à l'air.

— Je sais que ça ne cadre pas exactement. Mais aujourd'hui, aux infos, ils parlaient de champignons pour la peste grise. Les spores, ça se diffuse dans l'air.

Lucie Tellier resta silencieuse un moment.

— Pourquoi ils feraient ça ?

— Aucune idée. Mais il y a de bonnes chances que ceux qui contrôlent les entreprises soient aussi responsables de l'attaque... contre l'appartement...

Poitras n'acheva pas son explication. Lucie Tellier était au courant des événements au cours desquels la femme et les enfants de Poitras avaient été tués.

Elle mit de nouveau la main sur la sienne.

— Est-ce que je peux t'aider ?

Elle était elle-même surprise de ce qu'elle venait de dire. Mais elle voulait faire quelque chose pour lui. Et la finance était un domaine qu'elle connaissait bien. Débusquer les magouilles des multinationales était même sa spécialité. Avant d'être présidente, elle avait travaillé pendant plusieurs années à la gestion du risque. Et il n'y avait pas pire risque que les pommes pourries. Particulièrement les entreprises qui avaient une direction suffisamment habile pour échapper aux vérifications des agences de notation... Ce qui, en fin de

compte, n'était pas si difficile, comme l'avait démontré la crise financière.

— Ce n'est pas une magouille ordinaire, fit Poitras comme s'il avait deviné sa pensée. Imagine un hybride de crime organisé et de multinationale qui aurait conservé le pire de chacune des parties.

— Raison de plus pour faire quelque chose.

Intérieurement, elle ne savait pas jusqu'à quel point son désir de s'engager aux côtés de Poitras tenait à tout le vin qu'ils avaient bu. Mais démasquer une entreprise qui se foutait des investisseurs et qui sabotait le système, ça lui semblait une bonne idée.

Poitras, pour sa part, se demandait ce que Blunt dirait de cette collaboration.

www.liberation.fr, 0h14

... ONZE PERSONNES RETROUVÉES MORTES DANS LEUR VÉHICULE. L'EMPOISONNEMENT AU MONOXYDE DE CARBONE SERAIT LA CAUSE DE...

Paris, 0h49

Blunt marchait depuis quelques minutes quand il vit un attroupement devant la vitrine fracassée d'un Franprix. Des curieux examinaient les dégâts. D'autres étaient agglutinés autour d'un policier qu'ils inondaient de commentaires. Ils parlaient tous en même temps et le policier avait peine à tout noter.

Blunt marcha dans la rue pour éviter l'attroupement. En passant près d'eux, il entendit une partie de leurs remarques. On aurait dit plusieurs postes de radio qui se chevauchaient.

« ... ils étaient deux... je leur avais dit qu'il fallait une grille... moi, j'en ai vu trois... j'ai entendu le bruit et je me suis retourné... ils sont sortis avec des caisses de nourriture... une camionnette noire... le temps que je descende... une carrosserie foncée, en tout cas... »

Deux autres policiers éclairaient l'intérieur du commerce avec des lampes de poche. Blunt leur jeta un rapide regard et poursuivit son chemin. S'il était dehors à cette heure, ce n'était pas pour satisfaire son appétit pour les faits divers. Ni pour soigner une insomnie avec une marche de santé.

Poitras l'avait appelé. Il avait quelque chose à lui montrer.

Au moment où il avait reçu l'appel, Blunt réfléchissait devant un jeu de go portatif. Malgré le joseki qu'il y avait reproduit pour l'étudier, son esprit revenait sans cesse à ce que Chamane avait trouvé : la reproduction des discours de Guru Gizmo Gaïa. Sur les murs de St. Sebastian Place !

Ça permettait d'établir un lien entre les Dégustateurs d'agonies et les écoterroristes. Les extraits vidéo, pour leur part, permettaient de relier les Dégustateurs d'agonies à ceux qui avaient assassiné Kim et qui avaient enlevé Claudia... Or, elles avaient été attaquées pendant qu'elles suivaient une

femme qui venait de rencontrer Hadrian Killmore... lequel était relié à un nommé Gravah, qui était relié à HomniFood...

C'était quoi, ce bazar ?

Il y avait aussi les extraits vidéo, qui étaient également reliés au mystérieux cadavre que Théberge avait découvert dans un crématorium. Quant aux attentats écolos, leur alternance avec les attentats islamistes était trop marquée pour relever du hasard...

En termes de go, il y avait là suffisamment de pierres pour définir un territoire. Par contre, ce que Blunt ne percevait toujours pas, c'était le plan qu'il y avait derrière cette esquisse de territoire. Comment pouvait-on intégrer dans une même hypothèse explicative deux formes de terrorisme, des magouilles de multinationales, une lutte interne à l'intérieur du Consortium, un club d'amateurs de *snuff* et une attaque concertée contre Théberge et ses proches ?

La solution logique aurait été qu'il s'agisse de plusieurs affaires distinctes, dont certains éléments s'entrecoupaient accidentellement. Mais Blunt avait l'intuition que tout était lié.

C'est pourquoi il avait hâte de voir ce que Poitras avait à lui montrer. Allait-il ajouter de nouvelles pièces au puzzle ? Allait-il lui apporter l'élément qui permettrait d'éclaircir les liens entre tous les autres ?

Ses pensées furent interrompues par la vibration de son iPhone à sa ceinture. Il y jeta un coup d'œil en continuant de marcher.

Un SMS de Stéphanie.

Même le Vatican é su twtr.

Blunt s'arrêta pour lui envoyer une réponse.

Je ne pratique aucune de ces deux religions.

CBVT, 19h02

... TOUS LES ÉDIFICES DONT LE FONCTIONNEMENT GÉNÉRAL EST CONTRÔLÉ PAR ORDINATEUR. DES INSPECTIONS IMPROMPTUES DEVRONT DÉSORMAIS ÊTRE EFFECTUÉES AU MOINS DEUX FOIS PAR ANNÉE, AUX FRAIS DES PROPRIÉTAIRES, POUR S'ASSURER QUE LE SYSTÈME DE CONTRÔLE DE L'ÉDIFICE N'EST PAS VULNÉRABLE AU PIRATAGE. MALGRÉ LES COÛTS POUR LES PROPRIÉTAIRES, PLUSIEURS PAYS EUROPÉENS ONT ANNONCÉ QU'ILS ENVISAGEAIENT D'IMPLANTER DES MESURES SEMBLABLES...

Paris, 1h12

En arrivant chez Poitras, Blunt s'aperçut que le financier avait un air plus alerte que d'habitude. Il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas vu aussi... vivant.

— Viens, dit-il. J'ai quelque chose à te montrer.

Il l'entraîna dans sa pièce de travail, où tout un mur était couvert de petits papiers de différentes couleurs. Mais ce qui attira l'attention de Blunt, ce fut la présence de Lucie Tellier.

Elle s'avança vers lui et lui tendit la main.

— Lucie Tellier, dit-elle.

Blunt hésita une seconde, puis il la reconnut.

— Tout le monde connaît l'ex-présidente de la Caisse de dépôt et placement, dit-il en acceptant la main tendue.

Poitras s'empressa d'intervenir.

— Lucie sait que tout ce qu'elle peut voir ou discuter ici est strictement confidentiel.

— C'est la surprise, fit Blunt en s'adressant à la femme. Si Ulysse vous fait confiance...

— Je vous comprends. Moi-même, depuis que je suis arrivée, je n'arrête pas de rencontrer des gens que je connais... À Charles-de-Gaulle, je suis tombée par hasard sur mon ami, l'inspecteur Théberge. Ce soir, au restaurant, le serveur me donne une table à côté de celle d'Ulysse.

— Vous parlez bien de l'inspecteur-chef Gonzague Théberge ?

— Oui. Il attendait quelqu'un qui était sur le même vol que moi. Un autre de ses amis qui était victime du harcèlement des médias.

« Victor Prose », songea Blunt. Avant qu'il ait le temps de lui demander s'il s'agissait bien de lui, Poitras le prit de vitesse.

— En parlant avec madame Tellier, au restaurant, je me suis souvenu qu'elle était une experte pour démêler les structures financières des holdings. J'ai pensé lui demander son avis sur ça.

D'un geste, il montra le mur. Puis il se tourna vers la femme.

— Raconte-lui ce qui vous est arrivé avec HomniFlow.

— Ça s'est passé il y a plusieurs années, commença Tellier. Neuf ou dix ans, je dirais. Ils ont approché la Caisse pour nous proposer d'investir avec eux. Des projets d'infrastructures. C'était avant que ce soit à la mode.

— Des infrastructures ? reprit Blunt.

— Dans le secteur de l'eau : réseaux de distribution, traitement des eaux usées, embouteillage d'eau naturelle, usines de désalinisation... Leur modèle d'affaires était intéressant, mais on a laissé tomber. Il y avait deux problèmes. Pour le premier, à la limite, on aurait pu trouver des accommodements : ils tenaient à avoir un contrôle complet des opérations. On se retrouvait sans aucun pouvoir de décision... On se serait probablement contentés d'un droit de regard et de garanties sur notre capital en cas de difficultés. Mais il y avait autre chose...

Elle hésita comme si elle cherchait les mots pour expliquer correctement ce deuxième problème.

— On ne savait pas exactement d'où venait l'argent. Les représentants avec qui on négociait avaient eux-mêmes des actions dans le fonds d'investissement, mais l'investisseur principal était une entreprise privée

incorporée au Liechtenstein. La seule chose qu'on a pu savoir, c'est qu'elle s'appelait HomniCorp. Et encore, c'est parce que le nom apparaissait sur une page qui s'était glissée par erreur dans le projet de contrat.

— C'est tout ce que vous avez appris sur HomniCorp ?

— C'est la seule fois où ce nom est apparu quelque part... Mais, un jour, ils nous ont montré un projet de montage financier. Une partie importante des fonds provenait d'une banque de Jersey. Quand on leur a demandé pourquoi, ils ont eu l'air embarrassés. Puis ils ont dit que ça devait être une erreur... À mon avis, c'était HomniCorp qui faisait transiter une partie de l'argent par là.

— Vous n'avez rien d'autre sur eux ?

— Rien. Ils ont bloqué quand celui qui supervisait la négociation pour la Caisse a insisté pour connaître l'origine des fonds.

— Ça confirme qu'il y a une forte probabilité qu'HomniCorp soit derrière les trois compagnies, reprit Poitras en lui montrant de nouveau le tableau. Et que les trois aient la même structure... Tu imagines ce qu'ils sont en train de contrôler ? Les céréales, l'eau et les médicaments les plus importants de la planète !

Blunt se rendait très bien compte du pouvoir économique qu'était en train de se constituer HomniCorp. Mais ce qui le dérangeait davantage encore, c'était le lien de plus en plus probable entre cet immense empire financier, les deux formes de terrorisme, les Dégustateurs d'agonies et la liste des personnes possiblement reliées au St. Sebastian Place... Depuis qu'il avait reçu l'appel de Poitras, il n'avait pas cessé d'y penser.

Et puis, il y avait toutes ces coïncidences : Poitras et Prose qui arrivaient à Paris, Lucie Tellier qui rencontrait Poitras par hasard... Il n'avait jamais remis en cause la loyauté de Poitras. Il ne l'imaginait pas dans le rôle de la taupe que Hurt croyait avoir débusquée. Mais il pouvait avoir été manipulé à son insu. Ou simplement espionné. Si des pirates avaient réussi à pénétrer le réseau interne de l'Institut, ils pouvaient très bien avoir espionné Poitras avec succès...

— Je pense que tu devrais demander à Chamane de s'intéresser aux banques de Jersey, dit Poitras.

— D'accord, répondit Blunt.

Et il lui demanderait de vérifier le réseau informatique de Poitras.

HEX-Radio, 20h01

... INTERROGÉ PAR NOTRE JOURNALISTE, LE COLOSSE CONNU SOUS LE NOM DE LITTLE BEN S'EST MONTRÉ PEU COOPÉRATIF. REFUSANT DE NIER QUE DES ACTIVITÉS SUSPECTES AVAIENT LIEU AU MYSTÉRIEUX CAFÉ CHEZ MARGOT, IL A OPPOSÉ AUX QUESTIONS DE NOTRE JOURNALISTE UN SILENCE OBSTINÉ. RAPPELONS QUE CE CAFÉ SERVAIT DE REFUGE AU RÉSEAU THÉBERGE ET QUE CERTAINS DE SES MEMBRES LE FRÉQUENTENT ENCORE...

Londres, 0h21

Hurt s'arrêta pour prendre le temps de respirer. Il était maintenant hors de danger.

Pendant plus de trente minutes, il avait rusé avec les policiers qui patrouillaient le parc. Ils étaient arrivés dans trois voitures, toutes sirènes ouvertes, et ils avaient procédé à un ratissage méthodique de l'immense terrain boisé qui entourait l'édifice à logements. Par chance, ils n'avaient pas de chiens avec eux.

Comment avait-il été découvert ?

— *C'est pas compliqué, fit Nitro. Il y a une taupe à l'Institut ! Il y a même des chances que ce soit F ! C'est elle qui les a avertis !*

La voix tranquille et assurée de Steel se fit entendre.

— *Ça expliquerait qu'ils aient pris des précautions supplémentaires pour leur sécurité. Pas qu'ils aient fait venir les policiers après qu'on soit entrés dans le parc.*

— *Ils nous attendaient !*

— *Je suppose qu'ils savaient l'heure exacte à laquelle on viendrait et qu'ils ont fait venir les policiers juste au bon moment !*

Nitro ne répondit pas.

— *La vraie question, reprit Steel, c'est de savoir comment ils ont su qu'on était là. Ils ont probablement un système de surveillance. Ça veut dire des micros, des caméras à infrarouge, des détecteurs de mouvements...*

— *Si l'endroit est aussi surveillé, c'est la preuve qu'ils cachent quelque chose d'important, intervint Sharp.*

Nitro ne put se retenir d'ajouter :

— *C'est pour ça qu'il faut arrêter de poireauter dans le bois et entrer dans l'édifice.*

— *Leur surveillance peut aussi être une faiblesse, répliqua Steel. Il va nous falloir de l'équipement.*

Washington, 20h04

Le Président baissa un moment les yeux vers ses feuilles, sur le lutrin, puis son regard revint à la caméra.

— Pour faire face à ces problèmes, je vais proposer au Congrès un certain nombre de mesures applicables dans un très bref délai. Chaque journée de retard peut se traduire par des milliers de vies sacrifiées. C'est pourquoi, compte tenu de la gravité et de l'urgence de la situation, je ne doute pas que les sénateurs et les représentants mettront de côté toute rivalité partisane. Qu'ils adopteront ces mesures avec diligence.

Il jeta de nouveau un regard à ses feuilles. Il n'en avait pas besoin puisqu'il connaissait son discours par cœur, mais cela lui permettait de faire des pauses qui paraissaient naturelles.

— Les zones productrices de céréales, le système d'alimentation en eau potable et ses équipements, de même que les infrastructures électriques et pétrolières seront placées sous le contrôle de l'armée au même titre que les installations militaires. Nous avons des raisons de croire que ces installations pourraient être visées par les terroristes. Nous allons donc les protéger. Nous ne pouvons pas laisser détruire ce qui est indispensable à notre survie.

Nouveau coup d'œil à ses feuilles. Nouvelle pause.

— Des contrôles sanitaires seront installés à tous les points d'entrée au pays. Autant les ports et les aéroports que les postes-frontières. Les visiteurs suspects seront placés en quarantaine. Il en ira de même des individus déjà atteints qui sont sur notre territoire. Nous ne commettrons pas l'erreur de laisser se répandre cette infection sans faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la contenir.

Dans la salle, les journalistes prenaient furieusement des notes. Ils s'attendaient à des mesures vigoureuses, mais pas à une telle militarisation du pays.

— Sur le plan industriel, une alliance sera proposée aux entreprises les plus performantes et les plus susceptibles de nous aider, pour assurer à tous l'eau et les céréales nécessaires à notre alimentation. Un partenariat en ce sens sera proposé à l'Alliance mondiale pour l'Émergence, de manière à profiter des structures de concertation qu'elle a déjà mises en place. Ce partenariat nous permettra de gagner du temps. Chaque journée gagnée signifie des vies sauvées... Une alliance du même type sera proposée aux entreprises les plus à même de nous aider dans notre guerre contre la peste grise. La sécurité alimentaire et énergétique de notre pays, la santé de notre population ne sont pas négociables.

Le Président fit une nouvelle pause et il jeta un regard à Shane Browning, le secrétaire à la Défense, dans le fond de la salle. Il allait aborder le point susceptible de provoquer les plus fortes résistances. Mais c'était la concession qu'il avait dû faire aux militaires. Et à ses conseillers en image préoccupés par les attaques des républicains.

— Des investissements majeurs seront également effectués dans la recherche sur les armes biologiques, chimiques et nucléaires. Nous allons développer des armes écologiques, capables de dissuader les forces hostiles tout en générant un minimum de retombées nocives pour l'environnement... Car il ne faut pas se tromper. On nous a déclaré la guerre. Les mois qui viennent exigeront de nous tous des sacrifices. Mais ces sacrifices sont nécessaires. La phrase historique de mon prédécesseur, John Kennedy, n'a jamais été d'une aussi brûlante activité : chacun devra se demander ce qu'il peut faire pour son pays. Parce que son pays, lui, a décidé de faire tout ce qu'il était possible pour protéger ses citoyens. Pour leur assurer la meilleure qualité de vie.

Le Président s'arrêta de nouveau avant d'aborder la conclusion. Cette fois, il parcourut l'assistance du regard avant de ramener les yeux vers la caméra.

— Ce qui est en jeu, c'est notre conception démocratique du monde. Ce sont les valeurs de liberté individuelle et la liberté d'entreprendre que nous défendons. C'est tout le mode de vie américain qui est en jeu. Il n'est pas question que nous laissions des terroristes le détruire... Ensemble, nous réussirons. Dieu vous bénisse. Dieu bénisse l'Amérique.

Pour résumer, il faut s'assurer de la cohérence entre la mise en scène des événements et les scénarios que présentent les médias. Ces objectifs exigent une coordination, ou plutôt une coïncidence dans le temps, entre les menaces réelles (attentats, pénuries...) et le travail de sape des médias.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 5

Londres, 4h21

L'homme que Killmore surnommait Whisper s'était réveillé en sursaut au milieu de la nuit. C'était en voie de devenir une habitude. On aurait dit que son corps, à mesure qu'il voyait se rapprocher l'échéance, le ramenait à la vie consciente dès qu'il le pouvait. Ses nuits ne duraient plus que quelques heures. Et elles étaient à peine compensées par les deux brèves siestes qu'il s'accordait pendant la journée.

Whisper se fit une tisane et s'installa au salon, d'où il pouvait contempler les lumières de la ville... Le Rabbín avait vécu dans un refuge semblable, s'il fallait en croire les rumeurs. Sauf qu'il était sous terre. Que les lumières de la ville étaient captées par des caméras en direct et transmises sur un écran mural.

Le Rabbín... C'était l'époque du Grand Conseil des Cullinans. Le Rabbín leur avait imposé une cinglante défaite. Les plans de l'organisation avaient accusé des années et des années de retard. Mais il allait maintenant savourer sa revanche. Une revanche totale et définitive... Des agents de l'Institut réussiraient sans doute à passer à travers le filet. Mais cela n'avait pas d'importance. La mainmise du Cénacle s'étendrait à l'ensemble de la planète. Sa vision du monde sculpterait l'avenir de l'humanité.

Il prit une première gorgée de Yin Zhen. Ce thé blanc était une délicatesse qu'il pouvait s'offrir grâce à l'attention de Killmore. Ce dernier lui en apportait à chaque visite. Entre les visites, il lui en faisait parvenir par livraison spéciale.

Le Yin Zhen était fabriqué exclusivement à partir de bourgeons argentés. La délicatesse de ses nuances était exquise. Sauf que le vieil homme crut déceler dans la première gorgée quelque chose d'inhabituel. On aurait dit une pointe d'amertume. Il prit une autre gorgée. L'amertume était bien là, mais fuyante, presque insaisissable... Sans doute une impureté qui avait passé outre les contrôles de qualité.

Quand il sentit son cœur commencer à battre plus vite, il eut les premiers doutes. Des doutes rapidement renforcés par l'agitation qu'il sentait monter en lui. Il avait la bouche sèche. Il devait y avoir quelque chose dans le thé...

Dans sa poitrine, la douleur était apparue... Il n'allait quand même pas mourir... Pas aussi bêtement... Pas aussi près du but... Killmore ne lui aurait pas... fait ça.

Il n'avait plus de salive... Un mince sourire s'esquissa sur ses lèvres... Killmore... La douleur... Bien sûr... Il avait osé...

La douleur s'accroissait... C'était logique... La douleur... L'agitation dans son esprit... Killmore... Il était plus qu'un disciple...

Ses mains étaient contre sa poitrine. Comme pour la retenir. Empêcher qu'elle explose... Un maître... Killmore... Il pouvait être fier... fier de lui... Killmore...

Au moment de mourir, le vieil homme comprit confusément, malgré l'agitation de son esprit, que Killmore avait consciencieusement appris les leçons qu'il lui avait enseignées. Avant d'aborder la nouvelle phase de son existence, il coupait tous les ponts susceptibles de l'attacher à sa vie antérieure.

Il aborderait sa nouvelle vie libre de toute attache. Entièrement disponible. Libre.

Lyon, 6h09

Les vingt gendarmes du GIGN se répartirent en petites équipes et prirent position autour de l'édifice de manière à couvrir toutes les issues.

Au signal du capitaine Daurelle, un premier groupe entra par la porte centrale et s'empara du poste de sécurité. Quelques secondes plus tard, toutes les portes étaient déverrouillées et l'ensemble des équipes pénétraient dans l'édifice.

Daurelle, accompagné des deux Gonzague, avait suivi le premier groupe. Grâce aux caméras du poste de sécurité, ils pouvaient suivre le déroulement de l'opération.

Les trois étages de l'édifice furent rapidement contrôlés. Il n'y avait que quelques gardes et une équipe d'entretien.

Le chef de l'opération et les deux Gonzague se rendirent dans le bureau de la directrice du centre de recherche : à part un immense mur aquarium, ils n'y découvrirent rien de particulier.

Daurelle se tourna vers Leclercq.

— Je vais dire qu'on a agi sur la foi d'une information qui s'est révélée fausse, dit-il.

Visiblement, cette perspective ne l'enchantait pas.

— Tu vas saisir les ordinateurs ? demanda Leclercq.

Pendant qu'ils parlaient, debout devant l'immense aquarium, Théberge se dirigea vers le bureau. Il saisit la télécommande qui s'y trouvait, la pointa vers la télé et appuya sur le bouton de mise en fonction.

L'aquarium disparut, faisant place à ce qui semblait être un fond d'écran noir.

Théberge appuya de nouveau sur le bouton : l'image reparut.

Par curiosité, il appuya sur ce qu'il croyait être le bouton pour changer les chaînes. L'aquarium redisparut, mais pour être remplacé cette fois par l'image d'un homme assis par terre, dans une chambre froide. L'homme grelottait. Il avait du frimas sur les cheveux et sur le visage. Mais le plus troublant, c'étaient les trois autres cadavres derrière lui. Deux hommes et une femme.

Congelés, eux aussi. Tellement congelés que les traits de leur visage étaient flous à cause de la glace qui les recouvrait.

Théberge appuya de nouveau sur le deuxième bouton. La chambre froide fut remplacée à son tour par l'image d'un homme maintenu contre un filet par la pression du courant d'air engendré par un gigantesque ventilateur.

Le responsable du GIGN regarda Leclercq puis Théberge. Ce dernier appuya une autre fois sur le bouton de la télécommande.

À l'intérieur de la fenêtre, on voyait maintenant un décor de sable dans lequel quatre individus étaient à différents stades de momification.

— Ce sont les films qui ont été mis sur Internet, fit Daurelle.

— Les Dégustateurs d'agonies, compléta Théberge.

Il éteignit l'écran avec la télécommande. Leclercq se tourna vers Daurelle.

— Les équipes qui ont exploré le sous-sol ont trouvé quelque chose ?

— C'est presque totalement vide. Seulement quelques caisses de produits chimiques, un peu de vieux mobilier...

— Pas de trappe ? Pas d'escalier ?

— Rien.

— Il y a peut-être un ascenseur dissimulé, fit Théberge.

Puis, voyant le regard interrogateur des deux autres, il ajouta :

— Comme à St. Sebastian Place, à Londres.

UPI, 0h42

... DE NOMBREUX CAS DE PESTE PRÈS DE LA FRONTIÈRE DU MEXIQUE. DES MANIFESTATIONS ONT EU LIEU DANS PLUSIEURS VILLES AMÉRICAINES POUR EXIGER UNE FERMETURE COMPLÈTE DE LA FRONTIÈRE. AU TEXAS, DES COCKTAILS MOLOTOV ONT ÉTÉ LANCÉS CONTRE LA MAISON DE PLUSIEURS RÉSIDENTS HISPANOPHONES. LE GOUVERNEUR DE L'ÉTAT A APPELÉ LA POPULATION AU CALME TOUT EN PROMETTANT DE PRENDRE RAPIDEMENT DES MESURES POUR PROTÉGER LA POPULATION CONTRE TOUTE ÉPIDÉMIE POUVANT VENIR DU SUD DE LA FRONTIÈRE...

Lyon, 7h28

Le premier ascenseur, situé au fond de l'entrepôt, était dissimulé par un pan de mur pivotant. Assez large pour accueillir des camions, il permettait d'accéder aux différents étages du sous-sol.

Le deuxième, plus petit, était caché derrière un immense tableau en pied, dans le bureau de la directrice du centre. À l'intérieur, il y avait seulement deux boutons, dont un pour l'étage où ils étaient. Leclercq appuya sur l'autre. La porte se referma sur Daurelle et les deux Gonzague.

À la sortie de l'ascenseur, ils découvrirent une série de laboratoires dont les portes étaient verrouillées. Par les fenêtres, on pouvait voir qu'ils étaient

déserts.

Au bout du couloir le long duquel étaient répartis les laboratoires, ils tombèrent sur une porte de métal. En guise de serrure, il y avait un clavier numérique dont les touches étaient rétro-éclairées.

— Je vais faire venir quelqu'un, dit Daurelle.

Quinze minutes plus tard, le spécialiste de Daurelle appuyait du bout des doigts sur la porte, qui s'ouvrit.

Il débrancha les fils reliant le pavé numérique à son ordinateur.

— Verrouillage magnétique, dit-il en s'adressant à Daurelle. Totalement silencieux.

Ils entrèrent dans l'autre partie du sous-sol. On aurait dit un édifice à logements souterrain. De chaque côté du couloir, des portes numérotées permettaient d'accéder à des appartements où demeurait le personnel scientifique.

Une fois encore, l'expert en serrures électroniques dut intervenir.

Les appartements étaient relativement spacieux et tous étaient dotés de fenêtres panoramiques qui reproduisaient en direct un décor extérieur au choix de l'occupant : paysage arctique, vue de New York comme si on était dans un penthouse au sommet d'un gratte-ciel, vent qui balaie les dunes dans le désert, coucher de soleil dans les îles du Pacifique, désert, images de la vie au sommet des arbres de la forêt amazonienne, vue sur le Taj Mahal...

Tous les savants et techniciens qu'ils y trouvèrent étaient retenus là contre leur gré. Certains depuis quelques mois, d'autres depuis des années. Plusieurs s'inquiétaient d'être libérés à cause des menaces qui pesaient sur leur famille.

Martyn Hykes était dans le huitième appartement que visitèrent les hommes du GIGN. Quand il apprit qu'un policier québécois était sur place, il demanda à le voir.

Sa première question concernait Brigitte Jannequin. Théberge lui annonça, avec le plus de ménagement possible, ce qui lui était arrivé.

Hykes resta d'abord sans voix. Puis il se mit à répéter que ce n'était pas possible.

Un des policiers entra brusquement dans la pièce.

— Il faut que vous veniez voir quelque chose, dit-il à Daurelle.

— Je vous accompagne, fit Hykes en s'efforçant de reprendre contenance. Je connais bien les lieux. Je peux vous être utile.

Le responsable du GIGN regarda Théberge, qui examina Hykes un moment puis acquiesça d'un hochement de tête.

Le policier les amena devant une immense fenêtre par laquelle on pouvait voir la pièce de sable et les quatre corps momifiés.

Cette fois, ce n'était pas une image vidéo : une porte, à côté de la fenêtre, permettait d'y entrer.

— Le séchoir, fit Hykes.

Théberge et Leclercq le regardèrent.

— Ce sont des collègues, poursuivit Hykes. Ils ont refusé de collaborer.

C'est pour ça qu'ils sont là.

Guernesey, 7h42

Norm/A détestait les surprises. Compte tenu de son état, elle avait besoin de vivre dans un univers contrôlé. Plus précisément : un univers qu'elle pouvait contrôler elle-même.

C'était une des raisons pour laquelle elle avait toujours détesté les multiples surnoms dont les autres l'avaient affublée pendant son enfance et son adolescence. Elle détestait particulièrement celui de Norm, qui avait fini par s'imposer et qui soulignait de façon caricaturale son nom de famille : Straight.

Norm Straight !...

Quand était venu le temps de se trouver un pseudo de *hacker*, elle avait voulu s'affranchir de son surnom. Mais, en même temps, elle avait fini par s'y habituer. C'est pourquoi elle avait choisi Norm/A. C'était une façon de récupérer son nom – et même son surnom – tout en se présentant comme la norme la plus élevée. Et puis, Norma, c'était le véritable nom de Marilyn Monroe, la femme qui pouvait faire tomber tous les hommes. Et c'était exactement ce qu'elle entendait faire dans l'univers des *hackers*.

Norm/A dressait le bilan de santé de Rosaire...

Sa grand-mère, une catholique ultra-croyante, lui avait rabâché pendant toute sa jeunesse qu'un rosaire était préférable à un chapelet. Que c'était plus sûr.

La jeune Norma adorait sa grand-mère ; elle considérait sa religiosité envahissante comme une simple infirmité d'époque qu'il suffisait d'ignorer. Aussi, elle n'avait rien retenu des sermons religieux de la vieille femme. Rien, sauf le principe du rosaire : trois fois est plus sûr qu'une fois. C'était le principe du rosaire restreint. Elle en avait ensuite déduit le principe du rosaire généralisé : plus est mieux que moins. Surtout en matière de sécurité.

C'était le principe qu'elle avait utilisé pour construire son réseau de zombies, qui comptait plus de trois cent mille ordinateurs asservis. Ils étaient tous regroupés par cellules de trois et chacun surveillait les deux autres. C'était la raison pour laquelle elle l'avait appelé Rosaire.

Norm/A regarda la fenêtre qui affichait le bilan de santé de son réseau. Le premier chiffre, 81,6, indiquait, en pourcentage, la proportion d'ordinateurs asservis qui étaient en fonction. Chaque fois qu'elle faisait la lecture de l'état du réseau, elle remerciait Windows, le dieu qui répandait ses bénédictions sur l'univers des *hackers*.

Le deuxième chiffre, 12,7, représentait en pourcentage la capacité moyenne des ordinateurs effectivement utilisée par les zombies activés. Par prudence, Norm/A laissait toujours une marge inutilisée de quinze pour cent, de manière à éviter de provoquer des ralentissements susceptibles d'alerter les propriétaires des ordinateurs. Au total, donc, près de soixante-quinze pour cent de la puissance de traitement des zombies actifs était disponible.

Le troisième chiffre, 58,4, représentait le pourcentage des utilisateurs qui étaient branchés sur un des sites de recrutement. Pour l'essentiel, il s'agissait de sites de jeu en ligne et de porno *soft* qu'elle avait infiltrés. Le jeu et la porno assuraient à Norm/A un public suffisamment obsédé pour ne pas être trop regardant sur la sécurité. Surtout la porno... Par ailleurs, le côté *soft* de la porno la mettait à l'abri des enquêtes policières.

Pour piéger les visiteurs et transformer leur PC en zombie, Norm/A glissait de courts programmes à l'intérieur des animations flash téléchargées. Le programme contactait ensuite clandestinement le serveur d'asservissement, qui envoyait sur le PC un véritable programme de mise en tutelle.

Le quatrième chiffre, 430, représentait le nombre de zombies recrutés dans la journée.

Un signal d'avertissement se mit à clignoter : quelqu'un tentait d'infiltrer le site d'HomniFlow.

Comme prévu, le programme de riposte entra en action. Mais, dix secondes plus tard, le signal d'avertissement continuait de clignoter. Comme si la tentative d'infiltration se poursuivait. Ça, c'était vraiment inhabituel.

Elle se brancha sur le site d'HomniFlow. Un autre signal d'avertissement se manifesta. Cette fois, c'était son propre ordinateur qui était attaqué.

Sans attendre, elle coupa le lien avec HomniFlow. Puis elle lança un programme d'inspection de son ordinateur... Elle se rendit rapidement compte que son agresseur n'avait pas réussi à mener à terme son attaque. Mais ce qu'elle découvrit quelques instants plus tard était tout aussi inquiétant : l'agresseur avait utilisé une faille de sécurité qu'elle croyait être la seule à connaître.

Sa première réaction fut de penser que les services secrets chinois avaient été pénétrés. Puis elle isola le programme qui avait infiltré son ordinateur pour l'examiner... Non seulement une partie du code était le sien, mais quelqu'un l'avait modifié pour le rendre plus performant. Et, en plus de laisser sa signature inscrite à la fin du programme, il y avait ajouté la sienne : TermiNaTor. C'était suivi de quelques mots : « *You're fighting the wrong fight !* »

TermiNaTor ! La rumeur voulait qu'il fasse partie des U-Bots. Norm/A avait soigneusement évité d'entrer en contact avec ce groupe... Était-ce un avertissement ?

Elle n'était pas vraiment inquiète des représailles éventuelles. Son réseau était assez solide pour résister à leurs attaques. Sa seule erreur avait été de pécher par excès de confiance. De ne pas se protéger suffisamment contre une *faille* qu'elle avait découverte et dont personne d'autre n'avait jamais parlé.

La chose qui l'intriguait le plus, c'était la raison pour laquelle TermiNaTor avait écrit son pseudo après le sien. Et la raison pour laquelle il y avait ajouté cette phrase qui ressemblait à un avertissement. Était-ce une provocation ? une déclaration de guerre ?... Était-ce une mise en garde ? une invitation à répondre ?... À quel combat faisait-il allusion ?

Lévis, 4h16

Dominique avait été surprise par l'appel à quatre heures du matin. De la part de Blunt ou de Chamane, ça l'aurait moins étonnée. Mais de Théberge... La fois précédente, il lui avait envoyé un message par l'intermédiaire de Crépeau.

— J'ai retrouvé Hykes, dit Théberge.

Dominique hésita une seconde, le temps de se rappeler qui était Hykes, avant de lui demander :

— Il est dans quel état ?

— Sain et sauf. Il était prisonnier dans un laboratoire souterrain. Lui et une vingtaine de savants. Ils étaient tous contraints de travailler sur le champignon tueur de céréales.

— Pour trouver un traitement ?

— Pour trouver des façons de contaminer plus efficacement les céréales... Hykes dit qu'il a essayé d'en apprendre le plus possible sur ce qu'ils faisaient pendant qu'il était prisonnier.

— Vous le croyez ?

— Il y a au moins quatre savants qui ont été tués parce qu'ils ont refusé de collaborer. Ils ont été momifiés vivants dans une sorte de séchoir... C'est la vidéo qui est sur Internet.

— Qu'est-ce que les Français vont faire ?

— Ils vont présenter le centre de recherche comme une couverture pour le club des dégustateurs de *snuff*.

— Et les savants ?

— Ce qu'ils ont en tête, c'est de les regrouper avec ceux de deux autres laboratoires, en Suisse et en Belgique. Ils veulent leur demander de travailler tous ensemble à la mise au point d'un antidote pour le champignon. HomniFood pourrait être impliquée.

— De quels autres laboratoires parlez-vous ?

— Il y a eu des perquisitions semblables à Bruxelles et à Genève. Aux deux endroits, ils ont découvert la même chose : des savants séquestrés, des films de *snuff* et des recherches sur le champignon tueur de récoltes. Tout ce qui leur manque, c'est la responsable de l'ensemble du programme. Une certaine madame McGuinty.

— Vous connaissez madame McGuinty !

Dominique n'avait pas pu s'empêcher de réagir.

— Pas personnellement. C'est Gonzague qui a eu une information comme quoi c'était elle qui dirigeait tout ça.

— Vous avez un ami qui s'appelle Gonzague ?

Cela ne figurait nulle part dans le dossier sur Théberge.

— Une vieille connaissance. Il était directeur des Renseignements généraux avant que ça soit intégré à la DCRI.

— Et c'est lui qui vous a parlé de madame McGuinty ?

— En fait, c'est un de ses amis qu'on a rencontré. Je ne sais pas exactement ce qu'il fait. D'après ce que j'ai compris, il a déjà été dans les services de renseignements. Je connais seulement son prénom. Gonzague me l'a présenté comme « monsieur Claude ».

« Monsieur Claude », songea Dominique. Est-ce que c'était le même ?

— Lui et Gonzague sont de vieux amis, poursuivit Théberge. Ils s'attendaient à ce que madame McGuinty soit dans un des trois laboratoires. C'est pour ça que les trois perquisitions ont eu lieu simultanément.

— Vous êtes donc à Lyon...

— Pour le moment. Je retourne à Paris demain.

— J'apprécie le fait que vous ayez pris le temps de m'informer.

— C'est la moindre des choses. Crépeau vous a dit que j'avais découvert l'identité de la personne qu'on a trouvée au crématorium ?

— Oui.

— Gonzague m'a appris qu'il y en avait eu deux autres.

— Deux autres qui ont subi le même traitement ?

— Exactement : affamés, noyés, infectés, brûlés...

— Je pensais que vous étiez en vacances !

— Je serai en vacances quand toute cette folie-là sera derrière nous.

Après avoir raccroché, Dominique renonça à se coucher. Elle sortit dans la cour arrière, un café à la main, et se dirigea vers la petite table, au centre du rond de pierre.

En écoutant Théberge l'informer de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait trouvé, elle avait eu l'impression que l'Institut était en train de perdre son utilité. Que depuis que F lui avait confié l'organisation, tout fuyait de partout.

Puis elle se dit que cela avait toujours été le cas.

Une des règles que F lui avait rappelées avant de partir, c'était que l'Institut ne s'occupait que des dossiers dont les autres ne s'occupaient pas. Et que, si une agence se mettait à s'occuper d'un de ses dossiers, elle devait tout faire pour lui laisser la voie libre, pour l'encourager à continuer. Les guerres de territoire étaient futiles. Le but ultime de l'Institut était de ne plus rien avoir à faire. De simplement s'assurer que tous les dossiers majeurs soient pris en charge par les autres.

Elle regarda l'eau, dans la cascade, qui dévalait de bassin en bassin, se perdant dans celui du bas, pour être aspirée par la pompe et remonter dans le bassin du haut... où elle recommençait son périple.

Était-ce cela, le rôle de l'Institut ? Et de toutes les autres agences, si on était honnête... Assurer le maintien du système en remontant sans cesse vers les hauteurs ce que l'inertie et la gravité amenaient inlassablement à retomber ? Était-ce le mieux qu'on pouvait espérer ? Remettre les choses à peu près en état ?

HEX-Radio, 8h03

... LES NOUVELLES EN VRAC ! PARCE QUE LE VRAC, C'EST

MOINS CHER ET QUE ÇA PERMET DE CHOISIR CE QU'ON VEUT !... UN NOUVEAU NOM DANS LE RÉSEAU THÉBERGE : PASCALE DEVEREAUX. UNE JOURNALISTE DONT LE FRÈRE EST DÉCÉDÉ DANS DES CIRCONSTANCES MYSTÉRIEUSES. À L'ÉPOQUE, ELLE AVAIT ÉTÉ SOUPÇONNÉE... UNE USINE DE DÉSALINISATION DÉTRUITE AU JAPON... LE SPVM TOUJOURS AUSSI INEFFICACE : DEUX ÉPICERIES DÉVALISÉES AU COURS DE LA NUIT ET UNE VOITURE DE POLICE INCENDIÉE DANS SAINT-MICHEL... HUIT NOUVEAUX CAS DE PESTE GRISE AUX ÉTATS-UNIS, PRÈS DE LA FRONTIÈRE DU MEXIQUE... ALORS, VOILÀ ! ET MAINTENANT, POUR CEUX QUI VEULENT ABSOLUMENT DES DÉTAILS...

Montréal, 8h35

Magella Crépeau avait peu dormi. Quand il était rentré chez lui, la veille, il avait découvert que son appartement avait été cambriolé. Mais le plus dérangeant, c'était la nature du vol. Les cambrioleurs avaient mis la main sur ses boules et ses souliers de quilles, ses gants, ses trophées et toutes ses photos... Rien d'autre n'avait disparu.

C'était manifestement un message qu'on voulait lui envoyer. Il était visé personnellement. Mais il n'avait aucune idée de ce que pouvait être ce message. Sauf qu'il était probablement relié d'une façon ou d'une autre à Théberge.

Il avait réussi à s'endormir vers quatre heures. À huit heures, l'*HEX-Presse* l'attendait sur le coin de son bureau. Le titre principal de la une portait encore une fois sur Théberge.

Le réseau Théberge à Paris Notre reporter enquête

L'article ne contenait que le compte rendu des premières heures du reporter à Paris, agrémenté d'insinuations déguisées en questions.

Est-ce une fuite ? Est-ce que le réseau déménage ses activités en Europe ? A-t-il fait une alliance ?

Crépeau repoussa le journal et alla se préparer un thé.

Il avait à peine pris la première gorgée que la secrétaire lui annonçait un appel d'Europe. De Bruxelles. Théberge était pourtant en France...

Quelques minutes plus tard, il recevait un autre appel d'outre-Atlantique. De Lyon, cette fois.

Les deux appels provenaient de policiers. Les deux avaient trouvé un cadavre semblable à celui de Henri Matton. Ni l'un ni l'autre n'avait encore découvert l'identité de la victime. Mais une chose était certaine : chacune

avait été soumise aux quatre mêmes traitements que Matton.

Crépeau et ses deux collègues étrangers promirent de se tenir mutuellement informés de tout nouveau développement.

Crépeau n'eut pas le temps de réfléchir très longtemps à ce que lui avaient appris ses deux collègues. Le téléphone sonnait de nouveau. Cette fois, c'était Théberge.

— J'ai retrouvé Hykes, dit-il d'emblée.

— Vivant ?

— Parfaitement vivant.

— Je te pensais en vacances !

— J'élimine les causes de stress pour mieux en profiter.

— Et tu vas en éliminer pendant combien d'années, des causes de stress, avant de les prendre pour de vrai, tes vacances ?

Théberge ignora la remarque.

— Pas besoin d'avertir Dominique, dit-il. Je l'ai déjà fait.

— Est-ce que tu ramènes personnellement Hykes ?

— Il va rester ici un certain temps. Ils sont tout un groupe de savants qui travaillent sur le champignon trucidateur de graminées.

Théberge lui raconta ensuite la découverte du laboratoire clandestin. Il lui parla des savants qui étaient retenus prisonniers ainsi que de la pièce que Hykes avait appelée le séchoir.

Crépeau l'informa en retour des dernières « allégations » sur le réseau Théberge.

Après avoir raccroché, Crépeau songea qu'il avait oublié de lui parler de l'informateur de Cabana. Puis il se dit qu'il le ferait lors de leur prochaine conversation.

Brecqhou, 14h00

Le statut politique de l'îlot de Brecqhou était particulier. Il était une des quarante tenures de l'île de Sercq, laquelle avait été, jusqu'en avril 2008, le dernier domaine féodal d'Europe. À cette date, quelques accommodements avaient été faits pour satisfaire aux exigences de la modernité : ainsi, les quarante tenants chargés de conseiller le seigneur étaient maintenant élus. Mais Sercq continuait de relever directement de la couronne britannique et de faire partie du bailliage de Guernesey.

À l'intérieur de Sercq, les voitures automobiles continuaient d'être interdites, de même que l'utilisation de radios dans les endroits publics et sur les plages. Les résidents ne payaient toujours aucune taxe ou impôt. Le seigneur était toujours le seul à détenir le privilège d'élever des pigeons, tout comme celui de posséder une chienne non stérilisée.

C'était un endroit calme, à l'abri de la curiosité des médias et des tracasseries juridiques et réglementaires. Même les touristes étaient en nombre limité. Quant à Brecqhou, son statut de propriété privée en faisait un endroit encore plus isolé, idéal pour protéger les rencontres du Cénacle du regard

public.

Les propriétaires de Brecqhou avaient entretenu une longue bataille légale avec le seigneur de Sercq, alléguant que les lois de l'île nuisaient à la bonne marche de leurs affaires. Ils en avaient particulièrement contre l'interdiction des véhicules automobiles et des hélicoptères.

Lassés des querelles juridiques, les propriétaires avaient loué l'îlot pour dix ans. Ils avaient eu la chance de rencontrer un lord anglais qui avait non seulement de l'argent, mais beaucoup de relations : Lord Hadrian Killmore. Le prix officiel de la location était ridiculement bas pour ce genre d'endroit. Le prix officieux, par contre, comportait toutes sortes de dispositions qui faciliteraient le développement de l'empire financier des propriétaires.

Killmore, qui n'avait pas envie de se laisser embourber dans d'interminables querelles, avait rapidement négocié une entente avec le seigneur de Sercq : les quelques véhicules qu'il y aurait sur l'îlot seraient mus à l'électricité, de sorte qu'il n'y aurait pas de pollution sonore. Et les déplacements en hélicoptère seraient limités... Par contre, ce qu'il n'avait pas dit au seigneur, c'était qu'avant le renouvellement de son bail, il escomptait être en mesure de s'appropriier la totalité de Sercq ainsi qu'une bonne partie des îles Anglo-Normandes.

Quand les membres du Cénacle entrèrent dans l'édifice principal de Brecqhou, ils eurent la surprise de se retrouver devant la même peinture représentant saint Sébastien criblé de flèches. Les murs du grand hall contenaient les mêmes fresques que St. Sebastian Place. En fait, l'endroit semblait être une reproduction exacte du local précédent.

Killmore regarda les membres : il estimait avoir dix minutes pour calmer leurs appréhensions. Le reste de la rencontre ne ferait qu'aménager les conclusions auxquelles les gens seraient parvenus après ces dix premières minutes.

— Comme vous le voyez, dit-il, ce n'est pas parce qu'un édifice est abîmé que l'existence du Cénacle est menacée. Il existe plusieurs autres endroits comme celui-ci. La permanence de ce décor illustre la pérennité de notre organisation.

Killmore vit que l'annonce qu'il existait d'autres répliques du Cénacle avait produit une impression favorable chez plusieurs membres.

— La perte de notre local de Londres est évidemment une contrariété. Je n'en disconviens pas. Mais cela n'altère en rien nos plans. Tous les locaux de notre organisation, qu'il s'agisse de nos lieux de rencontre ou des autres, existent en plusieurs exemplaires. La relève peut être effectuée en moins d'une minute.

Les visages étaient maintenant moins tendus. Mais le public n'était pas encore gagné. Ce qui avait le plus fortement indisposé les membres, c'était de voir leur nom associé dans les journaux aux Dégustateurs d'agonies. C'était la question que Killmore voulait maintenant aborder.

— Je conçois que plusieurs d'entre vous ont été désagréablement surpris

de voir le nom des Dégustateurs d'agonies galvaudé dans les médias. De voir notre groupe traité comme un vulgaire ramassis d'amateurs de *snuff*... Remarquez, en un sens, cela nous conforte dans nos convictions : la masse n'a pas la capacité de comprendre l'art que nous aimons. Alors qu'elle y voit simplement le résultat, la mort, nous nous attachons au processus, à l'agonie. C'est cela qui nous intéresse. Car ce que nous lisons dans ces vidéos, ce sont des métaphores de l'agonie de l'humanité... Mais tout cela, vous le savez déjà. Ce que vous ne savez pas, cependant, et qui vous surprendra encore plus, c'est que cette divulgation n'est pas le fruit d'un accident : elle résulte d'une décision délibérée de ma part.

Cette fois, il les avait eus. Personne ne s'attendait à ça. Il avait maintenant toute leur attention.

— Je vais donc vous expliquer mes raisons... St. Sebastian Place a été compromis à la suite de l'imprudence de madame Joyce Cavanaugh, qui ne fait plus partie de notre groupe – pour des raisons évidentes... Comme elle avait attiré l'attention des policiers et de certaines agences de renseignements sur notre local, il fallait satisfaire cette curiosité, ainsi que celle des médias, de manière convaincante.

Il fit une pause pour laisser le temps à ses auditeurs d'assimiler ce qu'il venait de dire et de tenter de deviner la suite.

— En leur abandonnant ces quelques films ainsi que le nom « Dégustateurs d'agonies », on leur donnait un os à ronger. À eux et aux médias. C'était la meilleure façon d'orienter leur enquête sur une fausse piste... En temps et lieu, on leur fournira deux ou trois coupables et ce sera terminé. Qui irait imaginer qu'on leur balance un réseau de ce que les esprits grossiers appellent du *snuff* pour couvrir autre chose ?

— Et la liste publiée dans les médias ? demanda l'un des membres les plus âgés de l'assemblée.

— Tout le monde sait maintenant qu'il s'agit d'un groupe de généreux bienfaiteurs que seul le hasard d'une location de local a associé à cet endroit.

— Et ce qui s'est passé au laboratoire de Lyon ? lança un autre. Est-ce que ça faisait également partie de la diversion ?

— Évidemment pas, répondit Killmore avec assurance.

Il jeta un regard à Maggie McGuinty avant de poursuivre.

— Je me suis entretenu avec madame McGuinty, dit-il. C'est elle qui a la responsabilité des trois laboratoires où nous avons eu des problèmes... Tout ce que je peux vous dire, c'est que la cause du problème a été déterminée et que deux de nos spécialistes s'en sont occupés. Tout est rentré dans l'ordre. Je n'irai pas plus avant dans les détails, de manière à ne pas vous imposer des informations qui pourraient ultérieurement vous placer dans une situation embarrassante.

Les membres du Cénacle tenaient à tout contrôler, mais ils tenaient encore plus à ne pas se salir les mains. Ils voulaient qu'on leur dise que les problèmes avaient été réglés, mais sans plus. Ils ne tenaient pas à connaître la façon dont

ils l'avaient été. De cette manière, si jamais ils étaient interrogés sur quoi que ce soit, ils pourraient dénier en toute sincérité avoir eu la moindre connaissance des événements.

— Les perquisitions dans les trois laboratoires d'HomniFood vont-elles compromettre nos recherches sur les céréales ?

— Oui. Il y aura des retards qui affecteront l'approvisionnement de la planète. Pour vous, cependant, il n'y aura aucune conséquence. Tous les refuges de l'Archipel ont des provisions suffisantes de céréales pour plusieurs années... ce qui nous laisse tout le temps de prendre des mesures pour assurer notre sécurité alimentaire à plus long terme.

— Pouvez-vous nous assurer qu'il n'y aura plus de harcèlement policier à notre égard ?

La question venait d'un des banquiers les plus prospères de la planète. Un des rares dont l'institution avait profité de la crise financière.

Bien que le fait d'être interrogé sur les raisons de sa présence sur le lieu d'un attentat puisse difficilement être considéré comme du harcèlement, Killmore jugea préférable de paraître prendre la question très au sérieux. Dans l'univers très feutré où vivait le banquier, il était probable que le simple fait de devoir répondre à une question, quelle qu'elle soit, était assimilable à une atteinte intolérable à la vie privée.

— Des responsables au plus haut niveau m'ont assuré que plus aucun membre de notre fondation charitable ne serait importuné.

— Comment pouvez-vous être certain que vous avez éliminé toute possibilité que les enquêteurs remontent jusqu'à nous ?

Cette fois, la question venait d'un ancien haut responsable d'un service de renseignements.

— Parce que tous les gens qui auraient pu parler ne sont plus en état de le faire. Et puis, de toute façon, même s'ils trouvaient quoi que ce soit, il serait trop tard. J'ai pris des mesures pour devancer l'Exode.

Des regards étonnés accueillirent la nouvelle.

— Je vous recommande de prendre sans délai vos dispositions transitoires.

France Info, 15h44

... PAR LE SERVICE D'INFORMATION DU GIGN, QUI A TRAVAILLÉ EN LIAISON AVEC LA DIRECTION CENTRALE DU RENSEIGNEMENT INTÉRIEUR POUR CETTE OPÉRATION. UN POLICIER QUÉBÉCOIS, L'INSPECTEUR-CHEF GONZAGUE THÉBERGE, A ÉGALEMENT ÉTÉ SAISI PAR NOTRE CAMÉRA SUR LES LIEUX DE L'OPÉRATION. NOUS N'EN SAVONS CEPENDANT PAS PLUS SUR L'IMPLICATION DES SERVICES CANADIENS...

Paris, 15h16

Blunt était à peine entré dans l'appartement de Chamane que celui-ci le

prenait par le bras et l'amenait à son bureau.

Sur l'écran mural, quatre fenêtres étaient ouvertes dans les quatre coins de l'écran. Chacune affichait un des planisphères de la grande murale du St. Sebastian Place.

— Il y a une chose qui m'avait échappé, déclara d'emblée Chamane.

Il appuya sur quelques touches du clavier. Les quatre planisphères se superposèrent dans une cinquième fenêtre au centre de l'écran. Il appuya de nouveau sur quelques touches : les quatre planisphères superposés se séparèrent et regagnèrent leur position, aux quatre coins de l'écran.

Chamane se tourna vers Blunt, comme un professeur qui attend la bonne réponse.

— Qu'est-ce que tu as remarqué ?

— C'est quoi ? demanda posément Blunt. Un test d'intelligence ?

— Je veux voir si tu vas remarquer la même chose que moi. C'est peut-être une coïncidence.

Blunt s'approcha pour examiner chacune des cartes. Puis il demanda à Chamane de rétablir la superposition.

— Ça n'a aucun rapport avec la ligne côtière, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas.

— Sépare-les.

Chamane s'exécuta. Cette fois, Blunt regarda les quatre planisphères plus rapidement.

— Il y a des points qui ne sont pas sur toutes les cartes, dit-il.

— *Yes !!!*

— Comment t'as fait pour remarquer ça ?

— Je n'ai rien remarqué, répondit Chamane. J'ai utilisé un logiciel de comparaison d'images.

Il appuya sur quelques touches. Une série de points se mirent à clignoter sur chacun des quatre planisphères.

Blunt les examina à tour de rôle.

— T'as une idée de ce que c'est ? demanda-t-il.

— Plusieurs des points correspondent à des îles, répondit Chamane. Quand on les met ensemble, on a un réseau qui couvre la planète.

Blunt regarda de nouveau la carte.

— Peux-tu les superposer encore une fois ?

Chamane tapa sur quelques touches. La fenêtre centrale se reconstitua.

Blunt se concentra sur les points qui étaient des îles.

— Sur la carte, as-tu vu le mot « archipel » ?

— Non... pourquoi ?

— Une idée...

— Par contre, j'ai vu l'inspecteur-chef Théberge à la télé.

— Théberge ?

— Il est à Lyon. Il a participé à une opération contre un laboratoire qui appartient à HomniFood. C'était sur France Info.

Agence France Presse, 15h04

... A INVESTI TÔT CE MATIN LE CENTRE DE RECHERCHE EN GÉNÉTIQUE CÉRÉALIÈRE SITUÉ DANS LA ZONE INDUSTRIELLE DE LYON SUD-EST. PLUSIEURS CHERCHEURS ORIGINAIRES DE DIFFÉRENTS PAYS AURAIENT ÉTÉ CONTRAINTS, AU MOYEN DE MENACES CONTRE EUX ET LES MEMBRES DE LEURS FAMILLES, DE TRAVAILLER DANS UN LABORATOIRE SECRET DISSIMULÉ AU SOUS-SOL DU CENTRE. C'EST ÉGALEMENT DANS CES SOUTERRAINS QUE LES DÉGUSTATEURS D'AGONIES AURAIENT...

Montréal, 9h52

Crépeau se tourna vers le policier qui venait d'entrer dans son bureau.

Ce n'était pas difficile de savoir ce qui amenait Léo-Paul Beaulac. Chaque fois qu'il venait, c'était pour se plaindre que les dépenses excédaient les montants alloués et que le budget du SPVM était en train de se noyer dans l'encre rouge.

Beaulac était responsable de l'administration financière du SPVM. C'était lui qui avait la charge de contenir les dépenses à l'intérieur des paramètres prévus.

— Je n'ai pas le choix, dit Crépeau.

— Il faut trouver le moyen de couper quelque part, fit Beaulac. On n'a même pas terminé la moitié de l'année et on est déjà dans le rouge !

— Comment veux-tu que je protège les épiceries, que je protège les élevateurs à grains, que je protège les mosquées et les synagogues, que je protège les églises et les musées, que je protège les universités... j'oubliais, il faut aussi que je m'occupe des criminels et des gangs de rue, que j'augmente les patrouilles dans les quartiers où il y a eu des émeutes... comment veux-tu que je fasse tout ça à l'intérieur de mon budget, qui est prévu pour une situation normale ?

— Il faut demander un budget supplémentaire.

— Le temps de faire la demande, de faire le lobbying au conseil municipal, de rencontrer les députés au pouvoir et ceux de l'opposition... l'année va être finie. Qu'est-ce que je fais entre-temps ?

— On pourrait demander l'aide de la GRC. Ou de l'armée.

Crépeau le regarda comme s'il était une forme d'extraterrestre.

— Tu as vraiment envie de voir l'armée dans les rues ? T'as une idée de ce que ça provoquerait ?

— Comme tu veux. Mais il faut couper quelque part.

— D'accord, répondit Crépeau sur un ton subitement posé. Je vais annuler les effectifs supplémentaires que je viens d'envoyer dans Centre-Sud à cause des émeutes de la nuit dernière. Je vais annuler les effectifs prévus pour encadrer la manifestation de ce soir dans Montréal-Nord. Et je vais expliquer

aux Juifs hassidiques qu'il n'y aura pas de patrouilles supplémentaires dans leur quartier malgré la vague de graffitis. Ça te va ?

Beaulac regardait Crépeau avec un mélange d'étonnement et de méfiance.

— Évidemment, poursuit Crépeau, on va donner une conférence de presse pour expliquer à la population que c'est à la suite de ton intervention que ces mesures ont été annulées.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Je croyais que tout le monde était pour la transparence.

— C'est vous qui prenez ces décisions ! Pas moi !

— Si tu estimes préférable de couper ailleurs...

— Vous !... vous !...

Léo-Paul Beaulac tourna brusquement les talons et, en voulant sortir du bureau, il se heurta à Little Ben, qui observait la scène depuis un moment, debout dans l'embrasure de la porte.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, lui dit Crépeau en souriant.

Little Ben le regarda, sourit à son tour et s'installa dans un fauteuil en face de Crépeau.

— Qu'est-ce qu'il va faire ?

— Un rapport, répondit Crépeau. Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse d'autre ?

Puis, après un soupir :

— Je m'ennuie de son prédécesseur. Avec Laurent, il y avait moyen de planifier, de voir venir les crises... Lui, on le remplacerait par un logiciel pour gérer les entrées et les sorties et on ne verrait pas la différence.

Il prit *Le Devoir* sur le bureau et le poussa vers Little Ben.

— Vous avez vu ?

Sur la première page, un des titres annonçait :

L'art de manipuler les déclarations d'un témoin

Suivait un article qui expliquait de quelle façon un journaliste de HEX-TV avait interprété de manière abusive le refus de répondre de Little Ben pour lui prêter des opinions qu'il n'avait jamais exprimées.

— C'est encourageant, dit Crépeau. Il y a des médias qui dénoncent le traitement que vous avez subi.

— Personnellement, ce qui m'inquiète, c'est ce qui va arriver à Margot.

— Vous continuez de passer la nuit au restaurant ?

— Oui. Mais je ne peux pas être là vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Officiellement, je ne peux pas lui accorder plus de protection que les autres épiceries. Des patrouilles vont passer quatre fois par jour.

— Et non officiellement ?

— Il y a plusieurs membres de l'escouade fantôme qui ont offert de donner du temps.

— Il y a aussi Pascale...

— Madame Devereaux ?
— Logiquement, ce sera une des prochaines cibles.
— Dites-lui de prendre des vacances, de partir en voyage...
— C'est ce que je lui ai recommandé. Elle n'a rien voulu savoir.
— Évidemment...
— Pensez-vous qu'il pourrait lui arriver quelque chose de grave ?
— De grave, ça m'étonnerait... Mais je vais en parler à l'escouade fantôme.

Fort Meade, 11h47

S'il fallait en croire son apparence, Spaulding avait passé une nuit blanche. En fait, il avait réussi à dormir deux heures, allongé sur le divan de la salle d'attente du bureau de Tate.

Sa barbe était longue et il avait enlevé sa cravate.

— Tu t'entraînes pour devenir directeur ? ironisa Tate en le voyant entrer.

— Quand je vais être directeur, je vais faire travailler les autres et je vais me taper des nuits complètes.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Votre « sous-marin » s'est concentré sur trois compagnies : HomniFood, HomniFlow et HomniPharm. Il s'est aussi intéressé de façon particulière à Hadrian Killmore, Joyce Cavanaugh, Jean-Pierre Gravah, Hessra Pond et Maggie McGuinty... Je vous ai préparé un dossier. Mais le plus intéressant, sur HomniFood, c'est ce qui vient juste de sortir dans les médias.

Spaulding résuma à Tate ce qu'il avait appris sur la perquisition du GIGN au centre de recherche de Lyon : les films des Dégustateurs, les laboratoires secrets, les savants retenus prisonniers...

— Est-ce qu'il y a des Américains ?

— Six. Les Français vont m'envoyer une confirmation de leur identité.

— Je veux que tu t'occupes de leur rapatriement en priorité.

— Tous les savants ont accepté de rester sur place. Ils vont travailler ensemble pour trouver une arme contre le champignon tueur de céréales.

— Alors, je veux que quelqu'un de l'agence les interviewe. Que ce soit clair que c'est nous qui les avons retrouvés... Essaie de bricoler quelque chose avec les Français... Quelque chose comme quoi on a collaboré avec eux, qu'on leur a fourni des informations. Tu peux leur promettre ce que tu veux, mais il me faut la priorité... Il n'est pas question qu'une autre agence américaine s'accapare le mérite de les avoir trouvés.

— C'est déjà fait. Je m'en suis occupé au cours de la nuit.

— Bien.

Tate était visiblement satisfait. Spaulding avait les réflexes nécessaires pour survivre dans la jungle politique de Washington. Il ferait un bon directeur.

— Il y a eu des perquisitions semblables à Bruxelles et à Genève, dit

Spaulding. Deux autres centres de recherche. Avec les mêmes résultats...

— Tu les as contactés eux aussi ?

— Oui.

— Tu tiens à jour le dossier de ce qui se dit dans les médias et sur Internet ?

— Il y a quelqu'un qui s'en occupe... Autre chose : votre « sous-marin », il a aussi fait des recherches sur HomniCorp, une compagnie qui détient une majorité des actions des trois autres.

— Et ?

— Il n'a rien trouvé.

— Tu mets HomniCorp sur la liste des cibles prioritaires d'Échelon. Mais sans que les autres pays le sachent.

— Entendu.

Officiellement, le réseau Échelon était géré conjointement par les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada. Dans les faits, les États-Unis exerçaient un contrôle effectif du réseau, ce qui lui avait permis d'y introduire des fonctions secrètes auxquelles les Américains étaient les seuls à avoir accès.

— Pour les savants des trois laboratoires, je devrais avoir une confirmation au cours de la journée.

— OK. Prépare une conférence de presse pour demain matin. On va couper l'herbe sous le pied aux autres agences.

— Pendant que j'y pense, j'ai mis les deux listes de Paige sur votre bureau.

— Comment tu les as eues ?

— Comme vous... Cet imbécile-là a des systèmes de sécurité mur à mur dans la plupart de ses locaux et il n'a pas pensé à protéger correctement son BlackBerry !... En passant par son Black, on peut entrer dans son ordinateur... Vraiment !

Après le départ de Spaulding, Tate se concentra d'abord sur le dossier que son assistant avait monté sur les centres de recherche européens. Plusieurs médias soulignaient la présence d'un policier québécois au cours de l'opération de Lyon : l'inspecteur-chef Gonzague Théberge. Cependant, personne n'avait d'explication sur son rôle ni sur les raisons de sa présence là-bas.

Tate décida d'en parler à Blunt. Par la même occasion, il lui donnerait les deux listes de Paige. Peut-être aurait-il une idée là-dessus.

RDI, 12h02

... D'AUTRES PROTESTATIONS ONT EU LIEU DANS PLUSIEURS VILLES. LE PORTE-PAROLE DE LA COALITION FREEDOM FOR AMERICA A DÉCLARÉ QUE LES CITOYENS AMÉRICAINS N'ACCEPTERAIENT JAMAIS CETTE MILITARISATION DU PAYS. IL A ANNONCÉ LA TENUE LA SEMAINE PROCHAINE D'UN IMMENSE

RASSEMBLEMENT À WASHINGTON, DEVANT LES PELOUSES DE LA MAISON-BLANCHE.

LE PORTE-PAROLE DE LA MAISON-BLANCHE A AFFIRMÉ QUE LE PRÉSIDENT COMPRENAIT LA POSITION DES OPPOSANTS. IL A ASSURÉ QUE LA MANIFESTATION SERA AUTORISÉE, QUE L'INTERDIRE IRAIT À L'ENCONTRE DU DROIT FONDAMENTAL D'EXPRIMER SON OPINION. IL A AJOUTÉ DU MÊME SOUFFLE QUE LE RENFORCEMENT DES MESURES DE SÉCURITÉ SERAIT MAINTENU PARCE QUE LA SÉCURITÉ DE L'ENSEMBLE DU PAYS ÉTAIT EN JEU ET QUE...

Paris, 18h09

Blunt releva les yeux de son ordinateur portable. Il acheva de lire la communication qu'il avait reçue de Tate, puis il se tourna vers Chamane.

— Remets le planisphère qui résume les quatre autres.

Chamane pianota quelques secondes sur son clavier. L'instant d'après, le planisphère s'afficha dans une fenêtre, sur l'immense écran de verre.

— Peux-tu mettre en surbrillance les points qui étaient différents sur les quatre planisphères ?

Chamane retourna à son clavier. Quelques secondes plus tard, le réseau de points se mit à clignoter.

— Maintenant, je vais te dicter des coordonnées GPS, reprit Blunt en ramenant les yeux vers son ordinateur portable. Je veux que tu me dises s'ils correspondent à certains des points.

Six minutes plus tard, ils avaient identifié onze points sur le planisphère. Le plus au nord était une île au large de l'Alaska. Le plus au sud était une autre île, au large de la Floride cette fois. Les autres points se répartissaient dans l'ensemble du pays : Montana, Wyoming, Virginie, Nouveau-Mexique, Vermont... Tous ces endroits avaient la particularité d'apparaître sur une des deux listes de coordonnées que Tate avait envoyées à Blunt.

— Ça ne peut pas être un hasard, dit Chamane.

— Non. Mais ça n'explique pas ce qu'ils ont en commun.

Après avoir regardé la carte un moment, Blunt ajouta :

— Tu sais ce qu'il y a à chacun de ces endroits ?

— Ça ne devrait pas être difficile à trouver.

Blunt regarda Chamane travailler pendant un moment sans le voir. Son attention était concentrée sur le jeu de go, qu'il visualisait dans son esprit, et où il tentait de représenter l'ensemble des événements.

— Il fallait qu'ils aient pénétré le système informatique qui contrôle l'édifice, dit-il brusquement, comme si le fait venait subitement de lui sauter aux yeux.

Puis il ajouta, à l'intention de Chamane :

— À Berlin. L'édifice où ils ont commis l'attentat.

— Ils ne peuvent pas avoir fait ça seulement par informatique, répliqua Chamane, les yeux fixés sur la liste de coordonnées GPS, sans cesser de pianoter sur son clavier. Il fallait quelqu'un à l'intérieur pour brancher les contenants de gaz sur le système de ventilation.

— Oui, mais il fallait aussi qu'ils contrôlent le système pour choisir le moment de le déclencher et il fallait qu'ils isolent le dernier étage du reste de l'édifice. Est-ce que leur système était difficile à pirater ?

— Ils avaient une protection correcte. Mais il suffit d'un débile à l'intérieur qui écrit son mot de passe partout...

Blunt sourit. Pour Chamane, c'était une sorte de mantra : « Les débiles qui écrivent leurs mots de passe partout ! »

Dans la fenêtre où étaient affichées les coordonnées GPS, une liste de noms apparut. Chacun était accompagné d'une image représentant une prise de vue aérienne. Sur chaque image, on pouvait apercevoir de vastes bâtiments, dont certains étaient encore en cours de construction.

— Dans des montagnes, dit Chamane... Près d'un lac, sur le bord de la mer...

— Des endroits retirés...

— Le reste, c'est surtout des îles.

— Un archipel... fit Blunt après un moment.

Puis, comme si une nouvelle idée lui était subitement venue à l'esprit, il demanda :

— As-tu travaillé sur les parties de murale qu'on n'a pas réussi à décoder ?

— Pas beaucoup...

Chamane s'interrompit brusquement.

— Il y a une chose que je n'ai pas essayée, dit-il en se tournant vers Blunt. Tu te rappelles que le nombre maximal de points qui se suivent est quatre. Peut-être que les traits longs représentent le nombre cinq.

— Et ?

— Je vais regarder quelle série de chiffres ça donne en base cinq.

— Comment est-ce que tu vas les traduire en lettres ?

— On verra...

— Profites-en pour vérifier s'il y a une série de chiffres qui pourrait donner le mot « archipel ».

Londres, 17h31

Ce que Larsen Windfield avait le plus apprécié de la rencontre à Brecqhou, c'était de ne pas avoir eu à parler. Ni même à parader sur la scène. Il avait assisté à toute la rencontre dans une petite salle où les débats avaient été retransmis en simultané.

Dans l'avion qui l'avait ramené à Londres, il s'était entretenu avec Killmore. Ce dernier lui avait demandé d'accélérer les choses. Windfield avait négocié un court délai, le temps de rencontrer son contact et de lui permettre

de prendre les dispositions nécessaires...

C'était pour cette raison qu'il était au bar de l'hôtel Dukes, près de Green Park. Comme des millions d'hommes d'affaires le faisaient quotidiennement, il consultait son BlackBerry. Après avoir lu un message entrant, il tapa une courte réponse.

— La priorité, c'est de devancer la prochaine opération.

— De combien ?

Assis à une table au fond du bar, un homme aux traits arabes consultait également son BlackBerry. Chacun des deux pouvait lire ce que l'autre tapait sur le clavier de son appareil.

— Tout doit être prêt au plus tard dans trois jours. Au plus tard...

— Difficile.

— Je vais payer ce qu'il faut.

— Même compte que d'habitude ?

— Même compte.

Il s'agissait uniquement d'un compte de départ. L'argent passait ensuite par six banques différentes, situées dans quatre pays, avant de se retrouver dans un compte des Frères musulmans. Tout cela en quelques minutes à peine. De là, l'argent était pris en charge par un intermédiaire *hawala*, ce qui permettait de faire disparaître les dernières traces de transfert, si jamais il en restait.

— Il risque d'y avoir des ratés.

— L'important est l'impact global. Et qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à nous.

Après le départ de Windfield, Hussam al-Din demeura longtemps à sa table. On aurait dit un homme d'affaires qui tue le temps avant un rendez-vous : tout en sirotant un café, il pianotait sur son BlackBerry.

Quand il le rangea dans sa poche, une vingtaine de minutes plus tard, les directives pour la prochaine série d'attentats avaient été envoyées à chacun des responsables d'équipe.

Montréal, studio de TOXX-TV, 14h22

Francis Rivard animait l'émission depuis trois mois. Une variante télé tribune téléphonique. Les cotes d'écoute continuaient de progresser et les lignes étaient toujours pleines. Il avait décidé de limiter à trente secondes le temps qu'il accordait à chacun des téléspectateurs qui appelait.

Un des secrets de l'émission, c'étaient ses « spectateurs professionnels ». Ils étaient trois qui partageaient le studio avec lui. Leur rôle était de mettre la table et de combler les vides. C'était à eux qu'il s'adressait en premier. Cela permettait de planter le débat. Et quand il y avait des trous, ou que les interventions manquaient de punch, il se tournait vers eux. Ce qu'il venait de faire.

— C'est normal ! fit un des trois spectateurs professionnels.

— Comment ça, normal ? répliqua Rivard.

— À tous les millénaires, il y a une peste qui élimine une partie de l'humanité. En l'an 1000, c'était la peste noire. Nous, c'est la peste grise. Et

c'est normal que ça soit gris : on a un monde ennuyant. C'est ça que j'avais à dire.

— OK, mon Philippe, on prend un autre appel.

Il se tourna vers le deuxième spectateur professionnel.

— Moi, c'est Jean-Marc, fit son nouvel interlocuteur. Je pense que la vraie peste, c'est le terrorisme. C'est ça qui va nous faire disparaître.

— Tu peux nous expliquer ça ?

— C'est rendu qu'on a des terroristes de n'importe quoi ! Des terroristes de l'environnement ! Des terroristes musulmans ! Des terroristes de l'éducation ! de la santé !... Des terroristes des droits de l'homme ! Des terroristes des droits des femmes !.. C'est clair que c'est la fin du monde. Les Mayas l'avaient dit, ça va être en 2012 !

— Je te remercie, Jean-Marc. On passe à un autre appel.

Il se tourna vers son troisième assistant.

— Salut, moi, c'est Freddy, fit ce dernier.

— Comme dans le film ?

— Heille, niaise-moi pas !

— On t'écoute, Freddy.

— Moi, je pense pas qu'on va disparaître. J pense que les compagnies vont nous sauver. Ils en ont parlé à la télé. Ça s'appelle HomniFoule...

— Tu veux dire HomniFood ?

— C'est ça, oui... J pense que les compagnies, il y a seulement ça de vrai. On devrait se débarrasser du gouvernement et mettre les compagnies au pouvoir !

— Tu penses ça, toi ?

— Sûr. C'est les seules qui sont capables de trouver des remèdes contre le champignon tueur et contre la peste grise.

— OK... On arrête deux minutes pour laisser parler nos commanditaires et on revient. Vous écoutez TOXX-TV, la télé qui vous offre une vraie cure de désintox !

Après avoir fermé le micro, Rivard jeta un œil à l'écran de l'ordinateur, où clignotaient déjà une dizaine de noms en rouge. Chacun correspondait à un téléspectateur qui patientait en attendant de donner son point de vue.

Il sourit. La pompe était amorcée... Puis il regarda la feuille sur laquelle il avait son plan d'émission. Il lui restait trois mentions d'HomniFood à placer avant la fin de l'heure.

Londres, 20h27

Officiellement, Whisper était mort dans son sommeil. C'était une fin appropriée pour ce stratège obscur qui avait passé sa vie dans l'ombre.

Killmore avait pris les dispositions nécessaires pour que sa mort demeure secrète. La dépouille serait incinérée discrètement et les cendres seraient déposées dans une urne funéraire sans signe distinctif. Cette urne passerait quelques mois dans l'espace commun du funérarium, réservé aux défunts qui

n'avaient pas les moyens de se payer une niche privée dans la crypte, de manière à personnaliser leur éternité posthume.

Pour le moment, il n'y avait aucun intérêt à ce que le décès de Whisper soit connu du Cénacle. Tout le monde savait que Killmore était son homme de confiance. Et que, même s'il avait pris la relève, il ne décidait rien d'important sans en parler à son mentor. Il aurait été stupide de se priver de cette caution implicite à un moment aussi décisif.

Après l'Exode, quand la transition serait bien amorcée, il serait toujours temps de rendre publique la mort de celui que plusieurs considéraient comme l'architecte du Cénacle. Et de lui octroyer des funérailles officielles dignes de lui.

Après avoir déterminé les différents arrangements à prendre avec le directeur de la maison de retraite, Killmore coupa la communication, rangea le BlackBerry dans son étui et poussa un soupir. Puis il se plongea dans le dossier ouvert sur son bureau : la rencontre avec les représentants des groupes criminels.

Pour l'Asie et l'Europe, son choix était fait : ce serait un consortium de deux triades chinoises et la Ndranghetta. Pour l'Amérique, par contre, il hésitait. L'idéal aurait été une union des grandes familles de la mafia américaine et du cartel mexicain de Juarez. Mais les Mexicains étaient trop instables, trop irrationnels pour que les Américains puissent leur faire confiance. Par contre, pour cette même raison, il était difficile de les ignorer : aucun autre groupe ne parviendrait facilement à les soumettre.

Le plus simple était probablement de diviser la zone américaine en deux : la mafia pour l'Amérique du Nord, le cartel de Juarez pour l'Amérique du Sud.

Paris, Chai de l'Abbaye, 22h44

Comme d'habitude, le bistro abritait un mélange improbable d'habituels et de touristes. Dès leur arrivée, un serveur les avait accueillis la main tendue pour les saluer.

— Vous avez raté Bruno, avait-il dit à Leclercq. Il est en congé. Les patrons, vous savez ce que c'est !

Quelques instants plus tard, un autre serveur déposait deux Météor devant eux.

— C'est beau, quand même, la retraite, dit-il à Leclercq. On va au café pour le p'tit dèj, puis à l'apéro du midi... au milieu de l'après-midi, au dîner... en fin de soirée...

— Le problème avec la retraite, répliqua Leclercq, c'est qu'on n'a plus de vacances, plus de dîners d'affaires payés.

— Arrêtez, vous allez me faire pleurer.

Le serveur se tourna vers Théberge.

— Je vous ai vu à la télé ! Le super flic québécois qui vient nettoyer la France !

Il se pencha ensuite vers lui comme s'il voulait partager un secret.

— Entre nous, dit-il, ça ne leur fera pas de tort d'être initiés aux méthodes américaines. Pour une fois qu'ils arrêtent de casser de l'Arabe et qu'ils s'en prennent aux vrais criminels... Chapeau !

Il repartit ensuite derrière le comptoir, où il se mit à laver des verres.

— Tu es devenu une vedette ! se moqua Leclercq.

Théberge n'en revenait toujours pas d'avoir son nom et sa photo au bulletin d'informations.

— Comment est-ce qu'ils ont pu avoir mon nom ?

— Une fois qu'ils ont ta photo...

— Je suis parti du Québec pour avoir une vie tranquille, à l'abri des médias.

— Ça doit quand même te faire un velours ! « Il quitte les grands espaces enneigés du Canada pour voler au secours de la gendarmerie française. »

— Je n'ai rien fait ! protesta Théberge. Je t'ai simplement suivi !

— Un policier qui vient du Québec, c'est un Québécois avant d'être un policier. On peut en dire du bien sans faire preuve de complaisance envers les flics... Pour un journaliste français, c'est une aubaine.

— Je ne suis pas certain de comprendre.

— Tu leur permets de râler contre nous, même quand on réussit un bon coup ! Dans le genre : « On n'aurait rien fait si tu n'avais pas été là ! » Internet est déjà rempli de spéculations sur ton véritable rôle.

Théberge poussa un soupir, prit une gorgée de bière et changea de sujet.

— Qu'est-ce qu'il a de nouveau, ton ami qu'on ne peut pas savoir où il travaillait ?

— Il est comme toi, il est à la retraite !

— Si c'est le même genre de retraite...

— Il veut nous présenter une personne qui a des informations sur le groupe de Lyon.

Reuters, 17h04

... ARNO DE JONGHE DÉMENT AVOIR RENONCÉ AU POSTE DE PREMIER MINISTRE... GREENSPAM, L'AGENCE DE SURVEILLANCE ENVIRONNEMENTALE, ACCORDE À HOMNIFLOW ET HOMNIPHARM SA DEUXIÈME MEILLEURE COTE... LES SCIENTIFIQUES SONT EN DÉSACCORD SUR LES CONSÉQUENCES DES EXPLOSIONS AUX DEUX PÔLES... NOUVELLE ÉMEUTE DE LA FAIM DANS LE NORD DE...

Paris, Chai de l'Abbaye, 23h25

Quand F arriva à leur table en compagnie de monsieur Claude, Théberge demeura plusieurs secondes bouche bée.

Un sourire à peine moqueur apparut sur le visage de F.

— C'est la première fois que je vous vois à court de commentaires, dit-elle.

— Vous me surprenez en flagrant délit d'ébaubissement, dit Théberge en se levant pour lui faire un baise-main. Que nous vaut l'honneur de votre inestimable présence ?

F éluda la question.

— Vous avez finalement suivi mon conseil de prendre des vacances.

— Les vacances, vous savez ce que c'est...

— Surtout quand on les prend en compagnie du GIGN.

Les deux Français se regardaient, légèrement médusés par ce marivaudage.

— Je vois que je n'aurai pas besoin de faire les présentations, dit monsieur Claude.

— Cette gentille dame et moi sommes des accointances de longue date, répondit Théberge.

— L'inspecteur Théberge a eu l'amabilité de collaborer à certaines opérations de l'Institut, clarifia F.

— Eh bien, fit Leclercq avec un sourire. Puisque nous avons établi que nous sommes entre espions, chacun pourra parler plus librement !

Quelques minutes plus tard, l'ex-directeur des Renseignements généraux avait établi un bilan des opérations à Lyon, Bruxelles et Genève.

— Ce qui est étonnant, fit monsieur Claude, c'est que les installations aux trois endroits étaient rigoureusement similaires.

— Même les vidéos sont identiques, ajouta Leclercq.

— Est-ce qu'ils travaillaient sur les mêmes programmes de recherche ?

— Oui et non. Un laboratoire se concentrait sur les vecteurs de diffusion du champignon, un autre évaluait l'effet des mutations sur sa toxicité... Le troisième étudiait les produits susceptibles de l'éliminer.

— Est-ce que vous avez trouvé des indices qui permettent de remonter la filière ?

— Rien pour l'instant. Les trois laboratoires formaient un groupe isolé à l'intérieur d'HomniFood. C'est d'ailleurs sur ça que joue la compagnie pour se défendre. Elle dit que c'est une filiale qui a échappé à son contrôle. Qu'elle recevait des rapports de recherche et des rapports financiers faussés... Les dirigeants prétendent qu'ils ignoraient tout de la séquestration des savants et des activités des Dégustateurs d'agonies.

— Ça va quand même contrarier leurs plans, fit remarquer Théberge. S'ils perdent une cinquantaine de chercheurs...

F paraissait soucieuse.

— Vous avez trouvé quelque chose sur madame McGuinty ?

— Rien. Elle n'était à aucun des trois centres et on n'a rien découvert sur elle. Toute l'information, tous les dossiers étaient au nom du directeur-adjoint du centre. À chaque endroit.

— Vous allez quand même perquisitionner dans les locaux

d'HomniFood ? demanda monsieur Claude.

— Ce serait difficile de ne pas le faire, répondit Leclercq. Ce sont eux qui l'ont demandé !... Mais comme toute leur administration et leur comptabilité sont en silos, tout ce qu'on peut trouver, ce sont des choses qui incriminent les trois centres. Des rapports qu'HomniFood va se dépêcher de déclarer faussés.

— J'ai entendu leur déclaration à la télé : ils sont déjà en mode gestion d'image.

— Il ne faut pas perdre de vue le portrait global, dit F. Tout cela est grave en soi, mais c'est seulement un élément dans un portrait beaucoup plus large. Une pierre dans une mosaïque.

Ils discutèrent ensuite du lien entre les attentats écoterroristes et les trois entreprises sœurs : HomniFood, HomniFlow et HomniPharm.

— Ça veut dire qu'HomniPharm a probablement des laboratoires du même type sur la peste grise, conclut Leclercq.

— C'est probable, admit F.

— Mais où ?

La question resta en suspens pendant plusieurs secondes.

— Ce serait donc un plan à trois volets, reprit monsieur Claude. Ils veulent contrôler les céréales, l'eau et la santé... Autrement dit, la planète.

— Et si c'était un plan à quatre volets ? fit brusquement Théberge.

Les regards se concentrèrent sur lui.

Il leur expliqua les hypothèses que Prose avait développées sur la logique des attentats, fondée sur les quatre éléments. Sur l'alternance entre les attentats écologistes et islamistes.

— Et vous pensez qu'il faut s'attendre à une quatrième vague d'attentats ? demanda monsieur Claude. Des attentats qui auraient pour thème le feu ?

— Dans l'hypothèse de Prose, ce serait logique. Comme il serait logique qu'on découvre un quatrième corps carbonisé qui a d'abord été affamé, noyé et infecté de bactéries... Avec quelques attentats islamistes comme hors-d'œuvre... Les bibliothèques... les cinémas... les sièges sociaux des médias...

Un silence soucieux accueillit sa déclaration.

À la télé accrochée au plafond, devant la vitrine de la rue de Buci, un commentateur expliquait que la France n'entendait pas « accompagner » les États-Unis dans leur « questionnement » sur la militarisation de la Chine.

L'image de Sarkozy debout derrière un lutrin apparut à l'écran. Il y avait toutes sortes de gags sur cette pratique du lutrin imposée par les faiseurs d'images du président. Le lutrin en question était doté d'une base de quelques dizaines de centimètres, sur laquelle montait le président pour s'adresser aux journalistes. Cela lui permettait de dominer la situation du regard et favorisait la prise de vue des caméras, la contre-plongée étant par essence valorisante.

... VOUS SAVEZ TOUS COMBIEN J'AIME LES AMÉRICAINS. ON L'A ASSEZ DIT. ON ME L'A MÊME REPROCHÉ...

France 2, 23h50

... AUSSI, C'EST COMME AMI QUE JE M'ADRESSE À EUX. D'UN AMI, ON ATTEND LA VÉRITÉ. UNE OPINION FRANCHE. ET C'EST FRANCHEMENT QUE, PAR MA VOIX, LA FRANCE LES MET EN GARDE. ELLE LEUR DIT QU'IL FAUT RÉSISTER À LA TENTATION DE MONTRER DU DOIGT DES BOUCS ÉMISSAIRES. QUE CELA POURRAIT METTRE EN PÉRIL LA BONNE ENTENTE MONDIALE. LES AMÉRICAINS SONT UN GRAND PEUPLE. UN PEUPLE QUE J'ESTIME. QUE J'AIME. ET JE LES SAIS BEAUCOUP TROP ÉPRIS DE PAIX. DE LIBERTÉ. POUR CÉDER À DE TELLES FOUCADES...

Paris, Chai de l'Abbaye, 23h54

F et les trois hommes avaient suspendu leur conversation pour écouter Sarkozy.

C'EST ENSEMBLE QUE NOUS AVONS HÉRITÉ DE CETTE SITUATION DIFFICILE. DIFFICILE POUR NOUS. DIFFICILE POUR L'HUMANITÉ. C'EST ENSEMBLE QUE NOUS TRAVAILLERONS À RENVERSER CETTE TENDANCE. ENSEMBLE QUE NOUS ALLONS CRÉER UN AVENIR MEILLEUR. VIVE LES FRANÇAISES ! VIVE LES FRANÇAIS ! VIVE LA FRANCE !

— Je n'aurais jamais cru être un jour d'accord avec lui, maugréa Leclercq.

— Je pensais que l'adhésion à l'UMP faisait partie de ta définition de tâche, se moqua monsieur Claude.

Le serveur vint s'enquérir de leurs besoins.

— On ne peut pas supporter ça à jeun, dit-il sur un ton péremptoire en désignant la télé. Ordre du médecin. Je vous remets la même chose ?

Monsieur Claude accepta au nom du groupe.

Après le départ du serveur, ce fut Leclercq qui relança la discussion en s'adressant à Théberge.

— Si ce que vous dites est vrai, il faut s'attendre à ce qu'une quatrième entreprise se manifeste.

— Une autre Homni quelque chose, ajouta monsieur Claude.

— Selon Prose, reprit Théberge, ce serait lié au feu. Le feu nucléaire, peut-être...

— S'ils respectent leur logique, reprit Leclercq, ce sera Homni et quelque chose qui commence par un F.

Il se tourna vers F.

— C'est vous la spécialiste, dit-il en souriant. Ce sera HomniF quoi ?

— S'ils ont le sens de l'humour, ce sera HomniFreeze, répondit-elle sur le même ton. Un monde sans feu... Comme un monde sans eau, sans céréales... sans air respirable.

Un silence suivit.

— Nos seuls points d'attaque sont les trois entreprises, reprit finalement

Leclercq.

— Elles ont été déclarées d'intérêt prioritaire pour l'avenir de l'humanité, objecta monsieur Claude. Il va falloir tout un dossier pour avoir ne serait-ce qu'un permis de perquisition.

— Il y a aussi les cibles probables des prochains attentats islamistes, dit F. Les bibliothèques...

Elle se tourna vers Théberge.

— Si votre Prose a raison sur la logique générale des attentats, il a probablement raison sur ça aussi.

— C'est très possible, approuva Leclercq.

— Très possible, renchérit monsieur Claude.

— Pour protéger les bibliothèques, vous n'avez pas à faire rapport à qui que ce soit, reprit F.

— Pour la Grande Bibliothèque, les mesures sont déjà prises, fit Leclercq. J'ai également prévenu des collègues des pays qui abritent les plus grandes bibliothèques...

— C'est une information que je peux transmettre à mon successeur ? demanda monsieur Claude.

— S'il désire des renseignements sur les prochains attentats, il peut me contacter.

Monsieur Claude haussa les sourcils.

— La DCRI envisage une collaboration ? demanda-t-il

— Disons une concertation. Pour éviter de se marcher sur les pieds... De mon côté, je vais poursuivre les enquêtes sur les trois polytrucidés...

F et monsieur Claude le regardèrent curieusement.

— Une expression de mon bon ami Théberge, se défendit Leclercq.

Ils se quittèrent une dizaine de minutes plus tard en se promettant de se tenir mutuellement informés de tout nouveau développement. Monsieur Claude et Leclercq serviraient de points de contact.

Quand ils sortirent du Chai de l'Abbaye, un homme dissimulé dans une voiture aux vitres teintées les photographia à plusieurs reprises.

CBS, 18h37

... LE PRÉSIDENT D'HOMNI FOOD, STEVE RICE, A DÉCLARÉ QUE L'ENTREPRISE SUPPORTAIT ENTIÈREMENT L'ENQUÊTE DES FORCES POLICIÈRES ET QU'ELLE ENTENDAIT Y COLLABORER SANS RÉSERVE. RECONNAISSANT QUE LES ÉVÉNEMENTS SURVENUS DANS LES TROIS CENTRES DE RECHERCHE ALLAIENT PROVOQUER UN RETARD DANS LA LUTTE CONTRE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES, IL A ESTIMÉ QU'HOMNI FOOD DEMEURAIT TOUJOURS L'ENTREPRISE LA MIEUX PLACÉE POUR...

Montréal, hôtel Ritz-Carlton, 19h09

Skinner était perplexe. Ce que venait de lui apprendre Fogg lui posait un dilemme.

— « Ces messieurs » sont furieux, avait-il dit. Ils exigent que Vacuum fasse de l'attaque contre les trois centres de recherche sa priorité. Ils veulent savoir qui est responsable des fuites et ils veulent que les responsables soient éliminés.

Pendant la discussion, avait ajouté Fogg, la nouvelle représentante, Jill Messenger, avait eu de la difficulté à garder son calme. C'était tout dire !...

À HEX-TV, l'animateur commentait l'actualité en se servant des informations des autres chaînes. Le présentateur commença par lire sur un ton neutre l'extrait d'information qui défilait derrière lui sur un écran géant.

... LES PAYS ARABES ONT PROTESTÉ PARCE QUE LEURS RESSORTISSANTS FONT L'OBJET DE VÉRIFICATIONS PLUS POUSSÉES AUX FRONTIÈRES DE PLUSIEURS PAYS. ILS Y VOIENT UNE FORME DE PROFILAGE RACIAL ET ILS REJETTENT COMME NON PERTINENT LE FAIT QUE LES ATTENTATS AIENT ÉTÉ LE FAIT DE MUSULMANS.

Le présentateur fit une pause, regarda directement la caméra et changea brutalement de ton.

HEILLE ! ÇA VA FAIRE, LE TÉTAGE ! S'ILS SONT PAS CAPABLES DE CONTRÔLER LEURS TERRORISTES, ILS POURRAIENT AU MOINS NOUS DIRE MERCI DE LE FAIRE À LEUR PLACE !

Skinner secoua légèrement la tête, découragé par le niveau intellectuel du commentaire mais très satisfait de la performance du commentateur. Sur ce point, madame Hunter et ses mystérieux amis avaient raison : l'apocalypse n'entraînerait pas une grande perte. Une grande partie de l'humanité était au-delà de toute tentative de sauvetage.

Il se replongea dans le dossier que Fogg lui avait expédié. La simultanéité des attaques contre les trois centres de recherche montrait que l'opération avait été planifiée depuis un certain temps et que les autorités policières avaient établi un lien entre les trois centres.

De quel lien s'agissait-il ? Le plus évident était qu'ils avaient le même propriétaire. Mais alors, pourquoi seulement ces trois-là ? Pourquoi pas les dizaines d'autres qui appartenaient à HomniFood ? Qu'est-ce que ces trois-là avaient en commun ?

LA MAISON DU DIRECTEUR DU SPVM, MAGELLA CRÉPEAU, A ÉTÉ CAMBRIOLÉE.

La phrase, qui avait été lue sur un ton neutre, attira quand même l'attention de Skinner. Il tourna la tête vers la télé.

L'animateur fit sa pause habituelle, qui marquait son changement de ton.

ILS NE SONT MÊME PAS FOUTUS DE SE PROTÉGER EUX-MÊMES ET IL FAUDRAIT COMPTER SUR EUX POUR NOUS PROTÉGER ! C'EST DÉLIRANT !... EN TOUT CAS, ON NE PEUT PAS DIRE

QU'ON A UNE POLICE QUI FAIT PEUR AUX CRIMINELS. LA MAISON DU DIRECTEUR DU SPVM ! ÇA VA ÊTRE QUOI, LA PROCHAINE FOIS ? CELLE DU MINISTRE DE LA JUSTICE ?... J'ATTENDS VOS APPELS POUR AVOIR VOTRE IDÉE LÀ-DESSUS. C'EST QUOI, VOS PRÉVISIONS ?

Skinner sourit et revint à son ordinateur portable. Il parcourut rapidement les comptes rendus des agences de presse. Sur Google News, il découvrit la vidéo d'une entrevue avec le responsable du GIGN qui avait dirigé l'équipe de Lyon. Un peu en arrière de lui, deux hommes discutaient. Un des hommes était... Théberge ! Et l'autre était Hykes !

Est-ce que c'était Théberge qui était derrière tout ça ? Avait-il remonté la piste uniquement à partir du nom de McGuinty et du fait que Hykes travaillait dans un laboratoire ?... Il ne voyait pas comment il aurait pu faire ça tout seul. Et surtout, il ne voyait pas comment il aurait pu établir un lien entre le centre de Lyon et les deux autres centres. Il avait sans doute eu l'aide de ses amis de l'Institut.

Raison de plus pour s'occuper de lui. Faute de mieux, ça ferait un excellent coupable à balancer à « ces messieurs ». Ne serait-ce que pour les faire patienter.

Il y avait aussi la possibilité que la fuite vienne de l'un de « ces messieurs ». Cette hypothèse soulevait une autre série de questions. Des questions sur l'avenir du Consortium. Et sur le sien.

Il envoya un court message à Fogg par courrier électronique.

Il faut qu'on ait une rencontre avec Daggerman.

Avant cette rencontre, il essaierait de voir madame Hunter. Ce serait intéressant d'avoir son avis sur la question.

Paris, 2h11

Théberge était retourné à son appartement en faisant un long détour dans l'espoir de mettre de l'ordre dans ses idées. Il avait marché le long de la Seine jusqu'à la hauteur des Invalides avant de bifurquer vers Montparnasse.

En chemin, il rencontra un homme-sandwich de l'Église de l'Émergence. Sur la pancarte devant lui, le message était le même :

RESPIREZ...
Pendant
que vous
le pouvez

Un moment, Théberge fut tenté de l'aborder pour discuter avec lui. Ça l'intriguait qu'une personne puisse se concevoir elle-même comme le portemanteau d'une idée. Il était curieux de voir comment l'individu vivait en dehors de ses périodes de dévouement à la Cause. Comment il expliquait ses choix de vie...

Mais il était fatigué.

Il avait poursuivi son chemin.

En arrivant chez lui, il avait débouché la bouteille de Régal du loup qu'il avait achetée au Franprix le jour de son départ pour Lyon.

Madame Théberge était toujours chez son amie.

Théberge se servit un verre, mit son ordinateur portable sous tension, activa le logiciel de communication téléphonique et contacta Dominique pour lui rendre compte de ce qu'il avait appris.

L'information qui surprit le plus la coordonnatrice de l'Institut fut d'apprendre qu'il avait rencontré F.

Leur conversation dura une dizaine de minutes.

Après avoir fermé le portable, Théberge s'allongea sur le lit sans se déshabiller. Il n'en revenait toujours pas de ce qu'il avait vu dans les souterrains du centre de recherche. Il y avait les vidéos, bien sûr, mais il y avait aussi cette forme moderne d'esclavage, impitoyable dans son raffinement...

Théberge entretenait peu d'illusions sur les capacités humaines en matière d'atrocités. Il n'y avait qu'à penser aux millions d'êtres humains qui travaillaient encore comme esclaves sur la planète, que ce soit dans les ateliers de misère de l'Asie, dans les riches émirats du Moyen-Orient, dans des villages africains ou dans des ateliers clandestins aux États-Unis, pour ne nommer que ces exemples. Mais ces horreurs, on pouvait toujours y voir une survivance de comportements archaïques. Quelque chose que les progrès de la raison viendraient balayer...

Tandis que cette forme rationalisée, technologique d'esclavage, appliquée aux domaines de pointe de la recherche scientifique, cet amalgame de science sophistiquée et de comportements mafieux... Était-ce cela, le progrès ? Était-ce le seul progrès dont était capable l'humanité ? Un progrès dans l'esclavage et l'asservissement ?

Puis il se dit que les causes de l'esclavage qui persistaient dans les pays les plus pauvres avaient sans doute peu à voir avec des comportements archaïques. Qu'elles étaient probablement le produit du même système qui était à l'œuvre dans les sous-sols des laboratoires de Lyon ou de Genève...

Théberge était tenté de vider la bouteille. Ce serait la façon la plus simple de cesser de penser. Mais il avait promis à sa femme de faire attention à son foie.

Il ouvrit la télé et s'arrêta sur une série policière qu'il avait déjà regardée, plusieurs années auparavant, à Montréal. Il n'y avait rien comme une bonne série américaine, avec des policiers juste assez tourmentés pour être humains, des preuves qu'on finissait presque toujours par découvrir, une technologie qui dépannait les enquêteurs au bon moment et des enquêtes qu'on parvenait toujours à conclure... L'espace d'une heure, on pouvait croire que le travail des policiers était assez simple et qu'il suffisait de persévérer pour que le bien finisse par triompher.

Heureusement, des séries américaines, ce n'était pas ce qui manquait à la télé française.

Parallèlement à leur travail de sape, il faut que les médias montent en épingle le travail héroïque des entreprises de l'Alliance qui luttent pour sauver la planète.

Il faut valoriser l'image des dirigeants de ces entreprises, souligner à quel point ils se démarquent des financiers cupides de Wall Street qui ont détruit l'économie ; il faut mettre en valeur leurs activités caritatives, faire témoigner les victimes qu'ils ont sauvées, montrer le cadre de vie sobre mais raffiné dans lequel ils vivent...

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 6

Paris, 7h17

Chamane avait quitté la boulangerie avec quatre croissants, quatre pains au chocolat, quatre brioches, quatre amandines et quatre éclairs au chocolat. Il avait également une baguette et trois pots de confiture.

Quand il était sorti de l'appartement, Geneviève dormait encore. Il n'avait pas voulu la réveiller pour lui demander ce qu'elle voulait. À son retour, il eut la surprise de la voir assise à la table de la cuisine en train de prendre son premier café.

En apercevant les sacs, elle comprit.

— Tu as invité combien de personnes ? demanda-t-elle en souriant.

— J'ai pris un peu de tout. C'était plus simple.

Il posa les sacs sur le comptoir.

— Qu'est-ce que tu fais debout aussi tôt ? reprit Chamane.

— J'ai entendu ton ordinateur t'appeler.

— Merde ! J'ai laissé la porte de la chambre ouverte.

— Fallait que je me lève. Aujourd'hui, on a une matinée.

— Tu es sûre que... ?

Il ne compléta pas sa phrase, arrêté dans son élan par le regard que lui lança Geneviève.

Elle avait beau protester qu'être enceinte n'était pas une maladie, qu'elle ne se mettrait pas subitement à manger des glaces à la moutarde ou des pizzas aux tomates séchées et au chocolat, rien n'y faisait. Chamane en faisait continuellement trop.

— Tu as entendu quoi ? demanda-t-il.

— Un yodle avec ton nom.

Chamane se précipita à son bureau. C'était le signal que LoKé avait découvert quelque chose. Geneviève l'entendit dire :

— Il l'a trouvée !

Quelques minutes plus tard, Chamane annonçait les résultats à Blunt.

— On a trouvé le caisson.

— Où ?

— Une petite île dans le bout de Jersey.

— Les îles Anglo-Normandes... Logique. C'est ce qu'il y a de plus proche.

— J'ai les coordonnées.

- Elle est à quelle profondeur ?
- Environ cinquante mètres.
- Tu es sûr que c'est elle ?
- Sur l'écran, ça ressemble à ce qu'il y avait sur le bord de la côte, en Normandie. Le plus simple, ce serait que tu viennes voir.
- Je prends un café et j'arrive.
- Arrive tout de suite. J'ai tout ce qu'il faut.

LCN, 2h03

... A ANNONCÉ LA SIGNATURE D'UNE ENTENTE AVEC PROMISED LAND DEVELOPMENT, LA COMPAGNIE QUI A FAIT L'ACQUISITION DES INSTALLATIONS DE TREMBLANT. QUÉBEC VA LUI CÉDER UN TERRITOIRE SUPPLÉMENTAIRE DE QUATRE-VINGT-DIX KILOMÈTRES CARRÉS. DE CETTE SUPERFICIE, DIX KILOMÈTRES CARRÉS SERONT CONSACRÉS À DES INSTALLATIONS RÉCRÉOTOURISTIQUES DE HAUT NIVEAU ET QUINZE SERONT RENDUS DISPONIBLES POUR UNE OCCUPATION RÉSIDENTIELLE AU MOYEN DE BAUX EMPHYTÉOTIQUES. LE RESTE DU TERRITOIRE DEVIENDRA UNE RÉSERVE ÉCOLOGIQUE DONT L'ENTRETIEN SERA AUX FRAIS DE PROMISED LAND DEVELOPMENT. SELON LE PREMIER MINISTRE JEAN-YVES MOUTON, CETTE ENTENTE EST LA PREUVE QU'ON PEUT CONCILIER LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET LES INTÉRÊTS DES GÉNÉRATIONS FUTURES...

Paris, 8h08

Tout en terminant un croissant, Blunt lisait les notes que Chamane lui avait préparées sur l'île de Burhou.

Île inhabitée

Quelques kilomètres au nord d'Aurigny

(Alderney)

Appartient au bailliage de Guernesey.

Abrite une colonie de macareux moines, une espèce protégée.

Interdiction d'aborder dans l'île entre le 15 mars et le 27 juillet.

Courants violents dans le chenal entre les deux îles. Des rochers qui affluent.

Le caisson est dans le chenal. C'est l'endroit du chenal le plus dangereux.

Ils n'avaient probablement pas prévu de récupération, songea Blunt.

Il pensait aux autres films qu'ils avaient trouvés : uniquement des mises à mort. Il ne voyait pas de raison pour que celui sur lequel on voyait Claudia soit différent. Par contre, il ne savait toujours pas de quelle façon on avait prévu la faire mourir. Si on avait voulu qu'elle meure de faim, pourquoi avoir équipé le caisson d'un poêle, d'un réfrigérateur ainsi que de réserves d'eau et de nourriture ?

— Le plus simple, dit-il, ce serait que F utilise le même contact qu'en Normandie.

— Je lui ai déjà envoyé un courriel, répondit la voix de Dominique en provenance de l'ordinateur. Elle ne devrait pas tarder à répondre.

— Les recherches de Chamane dans les banques de Jersey n'ont rien donné. Aucune trace des activités d'HomniCorp.

— Moh et Sam ont retrouvé la piste de Killmore à Guernesey. Aucune idée de ce qu'il y a fait. Il a passé quelques heures sur place, ensuite il s'est embarqué sur un yacht.

— Il est probablement sur une autre île.

— Aucune trace du yacht sur les îles voisines. Et la France est à quelques kilomètres seulement.

Blunt réfléchit un moment.

— Ça fait beaucoup de choses qui tournent autour des îles Anglo-Normandes, finit-il par dire. HomniCorp qui utilise probablement une banque à Jersey. Killmore qui se rend à Guernesey. Claudia qui est peut-être au large de Burhou... Si je me souviens bien, le Consortium a déjà utilisé des banques dans les îles Anglo-Normandes. Il me semble que c'était Jersey...

— Tu penses que je devrais demander à Moh et Sam de rester là-bas ?

— À toi de voir.

— Et Théberge ? Tu l'as rencontré ?

— Je m'en occupe ce matin.

Levitt Radio France, 8h21

... LA RADIO QUI VOUS FAIT PLANER AU-DESSUS DE LA GRISAILLE ! À L'ANTENNE, DIDIER EUSTACHE. AUJOURD'HUI, ON S'INTÉRESSE AUX RICAINS. ÇA BARDE AUX USA. LE GRAND PLAN DE SAUVETAGE DU SYSTÈME DE SANTÉ EST EN TRAIN DE SOMBRER. LES RÉPUBLICAINS TIRENT À BOULETS ROUGES SUR LE PRÉSIDENT. MOTIF DE LA GROGNE : UN AUTRE QUARTIER D'UNE GRANDE VILLE EST PLACÉ EN ISOLEMENT À CAUSE DE LA PESTE GRISE... CHRIS WALLACE, DE FOX NEWS, MÈNE LA CHARGE. IL REPROCHE AUX DÉMOCRATES DE CONFONDRE LEURS MANDATS EN FAISANT SOIGNER LES TERRORISTES ET ENFERMER LES AMÉRICAINS. SUR CNN, LOU DOBBS...

Paris, 8h24

Chamane revenait de la cuisine avec une autre assiette de pâtisseries. Quelques instants plus tôt, il avait décrété une pause. Il avait alors programmé deux cafés sur sa cafetière « *full* automatisée », puis il était parti aux provisions.

Blunt le regardait avaler des brioches et des chocolatinnes en se demandant comment il faisait pour demeurer aussi mince.

— L'activité intellectuelle, dit Chamane entre deux bouchées, c'est ce qui brûle le plus d'énergie.

— As-tu eu le temps de vérifier l'ordinateur de Poitras ?

— Tout est *clean*.

— Tu lui as parlé de Claudia ?

— Je n'ai pas été le voir. J'ai tout fait à partir d'ici.

— Je veux que tu ailles sur place, insista Blunt, que tu coupes son ordinateur du réseau et que tu l'examines.

Chamane soupira.

— Je sais que tu penses que c'est préhistorique, dit Blunt. Que c'est une perte de temps de se déplacer quelque part quand on peut y aller par ordinateur. Mais...

— Tant qu'à y être, veux-tu que je vérifie aussi son ordinateur perso ?

Blunt le regarda, incrédule.

— Ce n'est pas ce que tu as fait ?

— L'ordinateur qu'il utilise pour suivre les marchés est complètement coupé du réseau. Avec toutes les *newsletters* auxquelles il est abonné, tous les sites remplis de pubs qu'il visite...

— Il est protégé, au moins ?

— Je lui ai mis ce qu'il y a de mieux pour ce genre de compagnie. Avec deux ou trois gadgets de plus. Mais rien de trop. Autrement, ça lui aurait posé des problèmes sur les sites où il va... Et ça pourrait attirer l'attention sur lui.

Guernesey, 8h12

Norm/A venait de terminer l'inspection des différents réseaux de son client. Elle avait commencé par ceux d'HomniFood, d'HomniFlow et d'HomniPharm. C'étaient les plus susceptibles d'être attaqués, compte tenu de leur existence publique.

Rien. Pas la moindre trace d'infiltration. Enfin, rien qui ne sorte de l'ordinaire. Seulement des tentatives maladroites d'apprentis *hackers*. La routine, quoi.

Elle visita ensuite HomniCorp. Rien non plus.

Restait l'Archipel.

C'était le site le plus sécuritaire de ceux qu'elle avait conçus pour son client. Elle-même ne savait pas où était situé le serveur de ce réseau. Tout le travail de conception et de réalisation avait été réalisé à distance. Le seul maillon faible du site, c'était elle. D'où les mesures que son employeur avait prises pour garantir sa fidélité. Malgré leurs relations et malgré le temps depuis lequel ils se connaissaient.

Elle s'était engagée à demeurer dans cette grande résidence de Guernesey. Pour trois ans encore. Quand elle se sentait claustrophobe ou qu'elle voulait bouger, un avion et son équipage étaient à sa disposition. À quelques heures d'avis. Elle avait alors le choix entre une dizaine de destinations : une île près de Tahiti, une autre en Grèce, une autre encore au large du Japon, une

immense suite dans un hôtel de Dubaï... Le décor changeait, mais tous les endroits avaient la particularité d'être isolés. Il n'était pas question qu'elle se promène librement quelque part.

Trois ans...

Heureusement, le salaire en valait la peine. Dix millions par année. Libres d'impôt. Elle serait à l'abri du besoin pour le reste de sa vie. Et, surtout, elle avait accès au meilleur matériel informatique existant. Meilleur équipement, meilleurs logiciels. Plusieurs venaient des plus grandes agences de renseignements. Elle avait même du matériel militaire secret.

Elle avait également eu accès au plus récent ordinateur quantique. Le prototype de 2048 K... Pour un *hacker*, c'était le Graal.

Depuis la veille, elle s'était efforcée de ne pas trop penser à la tentative d'infiltration presque réussie contre son réseau. Mais cela la tracassait.

Bien sûr, sans son propre code, qu'il avait modifié, le *hacker* n'aurait pas réussi. Mais c'était une mince consolation. Car il avait quand même fallu qu'il y ait accès, à ce code. Comment avait-il fait ?

Et puis, il y avait cette idée d'écrire son nom après le sien. Avec une sorte d'avertissement... Était-ce une façon de la narguer ? une invitation à prendre contact tout en lui montrant qu'ils pouvaient discuter d'égal à égal ?

Le plus simple était de laisser un message dans le logiciel de protection du réseau d'HomniFood. De l'inviter à reprendre contact... Mais elle voulait d'abord savoir à qui elle avait affaire. Pour cela, le meilleur moyen était probablement de voir qui s'était intéressé à HomniFood.

Mais avant, elle allait prendre le temps de manger.

Elle se demanda alors en souriant si c'était à force de lire et d'écrire HomniFood qu'elle avait réalisé qu'elle avait faim.

Paris, 9h54

Théberge avait mal dormi. Il s'était ensuite mal réveillé, s'extrayant avec difficulté d'un cauchemar.

Il tentait d'échapper à une balle de revolver qui avançait vers lui au ralenti. Mais ses mouvements étaient plus lents que la balle. Et ils devenaient de plus en plus lents. Comme si son corps s'appesantissait. Jusqu'à le clouer sur place.

La balle, elle, continuait de se rapprocher. Elle se dirigeait directement entre ses deux yeux.

Ses efforts pour bouger ne réussissaient qu'à faire vibrer son corps, comme s'il était tiré entre deux forces contraires. Il vibrait de plus en plus. L'impulsion partait de sa hanche droite et se propageait dans toutes les directions.

Juste au moment où la balle touchait le point situé entre ses deux yeux, Théberge s'était éveillé en sursaut.

Il avait alors mis quelques secondes à réaliser que le bruit venait de son téléphone portable. Que c'était l'appareil qui vibrait, à l'intérieur de l'étui

attaché à sa ceinture.

— Je vous réveille ?

Le temps de reprendre ses esprits, Théberge mit un nom sur la voix : Blunt.

— Physiologiquement, répondit-il. Intellectuellement, cela devrait se produire dans les prochaines minutes.

— Horace Blunt.

— C'est exactement ce que me susurrait ma mémoire.

— Il faut que je vous voie.

— D'accord. Un instant que je consulte mon agenda...

— Vous avez vraiment un agenda ?

La voix de Blunt hésitait entre l'humour et l'incrédulité. Théberge poursuivit :

— Voyons voir... J'ai quelque chose de dix heures à vingt-trois heures. Attendez que je lise... C'est inscrit : « Vacances ».

— Parfait. Ce que j'ai à vous demander n'exige aucun travail. Je veux rencontrer votre ami. L'écrivain.

— Prose ?

— J'aimerais le rencontrer aujourd'hui.

— Je veux bien lui en parler.

— Contactez-moi aussitôt que vous l'aurez joint.

Après avoir raccroché et remis le téléphone dans son étui, Théberge resta un long moment à se remémorer la fin de la soirée précédente. Son dernier souvenir était celui d'avoir pesté contre une invraisemblance dans une série policière.

Après cela, il avait dû s'endormir sur son lit. Ça expliquait qu'il ait encore ses vêtements de la veille.

Brecqhou, 8h56

Autant Maggie McGuinty était heureuse d'avoir échappé à la perquisition dans les trois laboratoires, autant elle s'inquiétait de son avenir à l'intérieur du Cénacle.

La veille, Killmore l'avait épargnée, rejetant la plus grande partie du blâme sur Joyce Cavanaugh. Mais il était demeuré vague sur son avenir à elle.

Comme il fallait s'y attendre, il n'avait pas particulièrement aimé qu'elle n'ait aucun indice sur l'origine de la fuite qui avait mené aux trois perquisitions. Mais il s'était contenté de lui fixer rendez-vous pour préciser ses prochaines tâches.

La perte qui avait le plus affecté Maggie McGuinty était celle du séchoir. Bien sûr, elle avait encore l'enregistrement vidéo. Mais l'expérience était définitivement interrompue. Adieu, son projet de montrer en accéléré, après une période de cinq ans, la momification des corps.

Pour l'instant, on lui avait attribué une suite de trois pièces dans l'immense résidence aux allures de château fort, près de la falaise. C'était

plutôt bon signe. Si on avait voulu se débarrasser d'elle, le procédé aurait été plus expéditif.

Alors qu'elle se demandait si la réunion aurait lieu à neuf heures, comme prévu, le maître d'hôtel vint la prévenir que Lord Killmore l'attendait dans sa bibliothèque.

Voulait-il lui annoncer qu'il se passerait désormais de ses services ? qu'il la rétrogradait à une fonction de simple exécutante ? Quelque chose comme une secrétaire exécutive ?... Ce ne serait pas étonnant. Déjà, elle s'estimait chanceuse de ne pas avoir été carrément éliminée.

Dans la bibliothèque, une surprise l'attendait : Jessyca Hunter était assise dans un des deux fauteuils réservés aux initiés, en face du bureau de Killmore.

— Vous voilà, fit Killmore comme s'il était heureux de la voir. Nous pouvons commencer.

Madame McGuinty s'assit dans le fauteuil libre, échangea de brèves salutations avec l'autre femme, puis se concentra sur Killmore.

Allait-il l'informer que madame Hunter la remplaçait ? qu'elle travaillerait désormais sous ses ordres ?

— Finalement, les choses prennent une tournure favorable, fit Killmore. HomniFood va pouvoir récupérer les laboratoires. Les savants vont continuer librement de travailler à la mise au point de moyens permettant de contrôler le champignon tueur.

Il ajouta avec un sourire :

— C'est toujours une erreur de sous-estimer l'idéalisme des travailleurs du cerveau.

Il ouvrit le mince dossier qui était devant lui.

— Ce qui m'amène à vos prochaines affectations.

Il releva les yeux.

— De toute évidence, madame McGuinty ne peut plus s'occuper de nos trois laboratoires.

Il fit une pause, s'amusant visiblement à étirer le suspense.

— Ce qui n'est pas une mauvaise nouvelle, reprit-il. Puisque nous allons avoir besoin de vos compétences ailleurs.

Puis, comme s'il voulait récupérer une gaffe :

— J'oubliais. Je viens de confirmer à madame Hunter qu'elle fait désormais partie du Cénacle. L'excellence de son travail à White Noise méritait d'être reconnue.

Après un rapide coup d'œil à madame Hunter, son regard revint à Maggie McGuinty.

— Vous allez travailler ensemble.

« Ça y est », songea Maggie McGuinty. C'est désormais elle qui va me superviser. C'était humiliant, mais entre ça et une élimination pure et simple...

— Monsieur Gravah va personnellement prendre en main la nouvelle filiale d'HomniFood qui va regrouper les trois centres de recherche, enchaîna

Killmore. Vous et madame Hunter allez vous occuper de l'opérationnalisation de l'Exode.

L'Exode... Un mot que Killmore avait déjà utilisé à plusieurs occasions, mais sans jamais expliquer exactement de quoi il s'agissait.

— Comme madame Hunter doit encore s'occuper de White Noise, son rôle sera plus restreint que le vôtre, dit-il en s'adressant à McGuinty.

— Mais...

— Dans une première étape, vous allez organiser le transfert de l'ensemble du Cénacle vers l'Archipel. Puis, progressivement, nous élargirons le processus pour inclure les différents cercles des Essentiels. C'est à ce moment que madame Hunter se joindra à vous.

L'Archipel... Un autre des termes mystérieux dont Killmore émaillait sa conversation sans jamais les expliquer totalement. Maggie McGuinty se dit qu'elle allait enfin savoir de quoi il s'agissait.

Killmore poussa le dossier vers elle.

— Ne vous fiez pas à son épaisseur, dit-il. Il contient uniquement des noms de dossiers, des mots de passe et des protocoles d'accès. Cela vous permettra de vous familiariser avec les réalités de l'Archipel... Évidemment, vous conservez la haute main sur les destinées de notre club de dégustation. Je suis certain que vous trouverez le temps de continuer à concilier travail et plaisir.

Il se tourna vers Hunter.

— Quant à vous, votre tâche est de mener à terme, dans les plus brefs délais, les derniers ajustements au Consortium. Ce serait une bonne idée de commencer par vous occuper de Fogg. Il faut que ce dossier soit réglé avant le début de l'Exode.

Paris, 10h29

Le regard de monsieur Claude fut attiré par l'immense affiche publicitaire qui couvrait le mur, à sa gauche. À côté d'une version modernisée des anciennes cabines téléphoniques, un slogan affirmait, sans autre explication :

Nous vendons du vent

Monsieur Claude poursuivit son chemin jusqu'au café, repéra la table où l'attendait F et prit place devant elle.

— Je suis un peu pressé, dit-il d'emblée.

— Des problèmes ?

— Monsieur Raoul a manifesté le désir de me rencontrer.

— C'est une chose qui vous inquiète ?

— À mon avis, il veut seulement préciser certains détails de notre relation.

— Est-ce que ça risque de réduire votre marge de manœuvre ?

— Tant que je lui apporte des informations qu'il ne peut pas se procurer ailleurs, ça devrait aller.

— Assez pour récupérer Claudia ?
— Vous l’avez trouvée ?
— Elle est dans les îles Anglo-Normandes. À une cinquantaine de mètres de profondeur.
— Dans l’océan ?
— Au large de Burhou. Regardez.
Elle prit son iPhone et fit apparaître une carte des îles Anglo-Normandes. Puis, par une série de zooms, elle isola le chenal entre Burhou et Aurigny.
— C’est à l’intérieur des eaux britanniques, dit monsieur Claude.
— Par contre, ça ne doit pas être très surveillé. L’île appartient au bailliage de Guernesey. Je ne pense pas qu’ils aient de sous-marins.
— Ça reste tout de même une intervention en territoire étranger. Mais bon...
Il la regarda avec un sourire.
— Je vais donner quelques coups de fil, puis je vais aller voir monsieur Raoul. Après le déjeuner, je vous appelle pour vous informer de la manière dont les choses vont se dérouler.
Il fit un signe au serveur pour indiquer qu’il ne désirait rien.
— Il va me falloir les coordonnées exactes de l’endroit, dit-il à F.
Puis il se leva.
— Connaissant monsieur Raoul, dit-il, il serait utile que je lui fournisse quelques informations pour le persuader de poursuivre sa collaboration.
— Du moment que vous protégez notre opération.

Guernesey, 10h42

Norm/A ouvrit Jeeves, un logiciel qu’elle avait créé et dont l’essentiel de la tâche consistait à coordonner les résultats de trois autres logiciels. Ces trois autres logiciels appartenaient à trois agences de renseignements de trois pays différents. La tâche de ces trois logiciels était d’examiner le travail des principaux moteurs de recherche publics pour savoir qui cherchait quoi.

Elle inscrivit HomniFood dans le champ de recherche. Il y avait tout à parier que celui qui avait infiltré HomniFood avait essayé de connaître tout ce qui était accessible sur Internet.

Puis elle lança trois autres recherches avec HomniPharm, HomniFlow et HomniCorp. Le recoupement entre les quatre recherches permettrait de réduire le nombre de résultats.

Elle se rendit ensuite à la salle de gymnastique. Pendant qu’elle suerait pour conserver à son corps un tonus acceptable, Jeeves s’occuperait de la recherche. Ce qui n’était pas une mince tâche. À lui seul, Google traitait plusieurs centaines de millions de requêtes par jour.

Paris, 12h24

Monsieur Claude monta au onzième étage de l’édifice et se dirigea vers une porte dont la plaque indiquait : Installations électriques.

— Pas trop de difficulté à trouver l'endroit ? demanda le directeur de la DGSE en lui ouvrant la porte.

Sans attendre la réponse, il amena son invité dans une petite salle où il avait fait préparer un déjeuner frugal : sandwiches, salades, viandes froides, bière...

— C'est un bureau que je n'avais jamais vu, fit monsieur Claude.

— Il a été activé le mois dernier.

Les deux hommes s'assirent à la table, l'un en face de l'autre. Une ordonnance vint servir les bières.

— Ayant constaté à quel point vous étiez occupé, fit le directeur de la DGSE, j'imagine que votre temps est précieux. Aussi je serai direct : qu'est-ce que vous mijotez avec la DCRI ?

— Presque rien, répondit monsieur Claude en souriant. Gonzague est un ami de longue date. Je lui ai refilé quelques tuyaux pour l'opération qu'il préparait à Lyon. En échange, j'ai eu accès aux éléments confidentiels de son enquête.

Le visage de monsieur Raoul prit un air sceptique.

— Il doit bien se douter que vous allez nous donner ces informations, dit-il.

— Comme je connais Gonzague, il y voit un échange de bons procédés... Pour tout dire, il partage votre avis sur la stupidité des guerres de territoire entre les agences et la perte d'efficacité qui en résulte. Mais, compte tenu de sa position et de la restructuration en cours, il ne peut pas le dire trop ouvertement.

Monsieur Raoul se contenta de faire une moue... Ce que disait monsieur Claude était sans doute vrai. Mais il était également vrai que fournir des informations à un groupe était une des meilleures façons d'orienter subtilement son action dans la direction que l'on désirait.

— Il serait intéressé d'ailleurs à ce que vous le contactiez, reprit monsieur Claude.

— Il veut changer d'employeur ?

— Grand Dieu non !... Il aimerait simplement échanger avec vous sur les prochaines cibles des attentats terroristes et sur les mesures qu'il a prises pour les protéger.

Dans le regard de monsieur Raoul, il vit un mélange de surprise, d'incrédulité et de méfiance.

— Je sais bien qu'il est écrit dans nos statuts respectifs que nous sommes censés collaborer, dit-il, mais...

— Gonzague possède vraiment des informations dont il veut vous faire part.

— Et il veut quelque chose en échange.

— Probablement l'assurance que personne ne va marcher sur les pieds de personne.

... CONTRE LE DANGER DE LA PESTE GRISE. LE CHEF DU PARTI, MAXIM L'HÉGO, A DÉCLARÉ QUE LES POLITIQUES IRRESPONSABLES DU GOUVERNEMENT ÉTAIENT LA VÉRITABLE CAUSE DE LA VULNÉRABILITÉ DES QUÉBÉCOIS À CETTE MALADIE. IL A ACCUSÉ LE PREMIER MINISTRE DE SE CACHER DERRIÈRE L'ÉPIDÉMIE MONDIALE ET LE TERRORISME POUR ÉVITER DE RÉPONDRE À LA POPULATION DES EFFETS DÉSASTREUX DE...

Paris, 12h32

Monsieur Claude n'avait pas encore pris de bière. À peine avait-il touché sa salade.

— C'est quoi, cette histoire de collaboration avec le Canada ? demanda monsieur Raoul, après avoir avalé une bouchée de sandwich.

— Un ami canadien de Gonzague. Il s'appelle d'ailleurs Gonzague, lui aussi. C'est lui qui les a mis sur la piste du laboratoire. Il cherchait un savant qui avait disparu.

— Et pourquoi les trois laboratoires ?

Monsieur Claude hésita un instant, se demandant jusqu'où il devait aller dans ses révélations.

— Le point commun, dit-il, c'est Maggie McGuinty. Elle dirigeait les trois laboratoires.

— Qu'est-ce qu'ils ont sur elle ?

— Aucune idée. Rien d'officiel, en tout cas. Mais, pour ce que ça vaut, elle siège au conseil d'administration d'HomniFood et elle est sur la liste des Dégustateurs.

— Le groupe relié aux vidéos ?

— Oui. Nos vis-à-vis britanniques...

— Lesquels ?

— Le Yard et le MI5. Ils ont reçu l'ordre de cesser d'importuner les gens dont le nom apparaît sur la liste des Dégustateurs. De plutôt enquêter sur ceux qui sont à l'origine de ces diffamations.

— Vous pensez que ça devrait nous préoccuper ?

— Si quelqu'un a les moyens d'exercer ce genre de pressions... et si c'est lié à ce qui s'est passé à Lyon...

— Vous pensez que votre ami Gonzague va se faire taper sur les doigts ?

— Je ne sais pas... Mais ce sera intéressant à suivre. Quatre représentants des plus grosses fortunes françaises sont sur cette liste. Les quatre ont leurs entrées à l'Élysée.

— Pour Lyon, vous vous attendez à un *cover up* ?

— Ils vont probablement essayer... Je pense que ça vaut la peine de s'intéresser à cette affaire. Discrètement, cela va de soi. Mais de près.

Monsieur Raoul opina légèrement de la tête.

— Et la femme que vous avez rencontrée avant de venir ici ? demanda-t-il brusquement.

Cette fois, il fallait penser vite. Monsieur Claude savait que son successeur avait dissimulé un mouchard dans son ordinateur de poche, histoire de suivre ses mouvements. Cela faisait en quelque sorte partie des procédures standards. Mais il n'aurait pas cru qu'il le faisait suivre.

— Une Américaine, dit-il. C'est elle qui m'a mis sur la piste des bases en Normandie.

— CIA ?

— C'est ce qu'elle m'a laissé entendre. Mais ils ont autant d'agences que de vedettes de cinéma, là-bas. Et ils n'arrêtent pas de les chambarder.

— Je devrais la faire suivre ?

— À vous de juger... Elle m'a donné une nouvelle information. Une nouvelle installation sous-marine.

— À quel endroit ?

— Les îles Anglo-Normandes.

— Ce n'est pas notre territoire. Pourquoi est-ce qu'elle nous donne l'information à nous plutôt qu'aux Britanniques ?

— La première base était chez nous. La seconde est à quelques encablures de notre côte... Je me suis aussi laissé dire que ses relations avec les Britanniques n'étaient pas au beau fixe.

— Il n'est pas question d'autoriser une opération sur le territoire britannique.

— Je ne pensais pas à une opération officielle.

Monsieur Raoul rumina la réponse.

— Vous avez une idée de ce qui s'y trouve ?

— Non. Mais si on veut découvrir des indices qui permettent de remonter à ceux qui ont construit la base de Normandie... il me semble que c'est l'occasion.

— Il faut que ce soit totalement étanche.

— J'ai songé à agir sans vous en parler. Mais je préfère être totalement ouvert : ça simplifie nos rapports... Cela dit, je comprends parfaitement que vous n'avez jamais entendu parler de cette opération.

— Vous allez utiliser quelle équipe ?

— Deux ou trois anciens de l'agence... en plus de quelques connaissances parfaitement sûres qui viennent d'ailleurs...

— Je veux savoir chaque jour où vous en êtes.

— De toute façon, je ne me sépare jamais de l'ordinateur de poche que vous m'avez donné.

Monsieur Raoul sourit.

— Mesure standard, dit-il.

— Le contraire aurait été inquiétant.

— J'avais parié avec l'équipe technique que vous vous en apercevriez.

— Je n’y vois aucun inconvénient. Ça pourrait même s’avérer utile pour moi, s’il survenait des complications.

— Ne vous faites pas d’idée. Personne ne volera pas ouvertement à votre secours.

— Je comprends... Et si vous trouvez quoi que ce soit sur cette madame McGuinty, vous me le faites savoir. Mais il ne faut surtout pas attirer son attention.

— De quelle façon voulez-vous vous en servir ?

— Elle est probablement liée à ceux qui ont enlevé les savants... et à la multinationale pour laquelle ils étaient forcés de travailler.

Monsieur Raoul sourit.

— Celle qui doit sauver l’humanité ?

Il était difficile de parvenir à la direction de la DGSE sans développer un certain cynisme par rapport aux grandes déclarations humanistes des multinationales et des gens les plus fortunés de la planète.

— Je devrais pouvoir vous dresser un tableau plus complet de la situation d’ici quelques jours.

Le principe de Shéhérazade, songea monsieur Claude. Terminer une rencontre avec la promesse d’une révélation à venir. Ça entretient chez l’interlocuteur la conviction de son utilité.

Guernesey, 13h31

Norm/A examinait les résultats que lui avait présentés Jeeves. Trois sources s’étaient intéressées de façon plus particulière à HomniFood et, plus généralement, aux entreprises reliées à HomniCorp. Ces trois sources étaient par ailleurs les seules à avoir effectué des recherches spécifiques sur HomniCorp.

La première était une adresse IP appartenant à la NSA. Inutile de s’y attarder : c’était normal que la NSA s’intéresse à HomniFood, compte tenu de l’importance stratégique de l’entreprise.

Le deuxième utilisateur était plus mystérieux. Il n’y avait aucun moyen de remonter jusqu’à lui. Toutes les traces de ses requêtes disparaissaient dans un nœud du *back-bone* d’Internet, comme si elles étaient surgies de nulle part. Sans doute une autre agence de renseignements qui avait trouvé le moyen de faire croire au réseau que son serveur n’existait pas... Quand elle en aurait le temps, il faudrait qu’elle se penche sur cette affaire.

Le troisième utilisateur était le plus intéressant. Celui-là, elle avait réussi à l’infiltrer. Sa sécurité était de bon niveau, il avait visiblement eu recours à un expert, mais ce n’était pas suffisant pour l’arrêter.

Les informations recueillies par cet utilisateur étaient essentiellement de nature financière. Il suivait depuis des mois l’activité boursière du titre d’HomniFood ainsi que de plusieurs autres entreprises. C’était probablement un investisseur.

Norm/A prit le temps d’examiner plus en détail le contenu de l’ordinateur.

Dans le dossier « HomniFood », le document intitulé « États financiers officiels (trafiqués) » attira son attention. Elle parcourut rapidement le reste du dossier et trouva un document intitulé « États financiers réels ».

Une vérification sur le site d'HomniFood lui confirma que les deux documents constituaient les deux volets de la double comptabilité de l'entreprise : les états financiers officiels, pour fins d'impôt et de divulgation au public, et les états financiers réels, dont les dirigeants de la compagnie avaient besoin pour gérer l'entreprise. Ce n'était décidément pas le genre de détail qu'on pouvait trouver avec Google.

Pouvait-il être le pirate qu'elle recherchait ? Peu probable : son ordinateur aurait été mieux sécurisé.

Elle examina rapidement le reste de son ordinateur : il n'y avait pas un seul logiciel de piratage. Sa seule préoccupation semblait être l'analyse financière des entreprises. Il était abonné à toutes sortes de lettres électroniques et de banques de données ainsi qu'à Bloomberg et à Reuters. La moitié du disque dur était allouée à une gigantesque base de données contenant des statistiques financières.

Sauf que ça n'expliquait pas comment il avait eu accès à la comptabilité secrète d'HomniFood. L'hypothèse la plus probable était qu'il avait fait appel à un *hacker*. Et, si c'était le cas, il avait certainement communiqué avec lui.

Elle consulta le dossier des courriels...

Les seuls qu'il semblait avoir reçus étaient de nature économique et financière. Aucune trace d'un éventuel *hacker*. Il n'y avait même aucun courriel personnel. Et l'ordinateur n'était branché sur aucun réseau. Comme s'il était dédié exclusivement à son travail financier et qu'il avait été soigneusement isolé du reste.

Se pouvait-il que le financier soit lui-même le *hacker* ? qu'il compartimente ses activités en utilisant des ordinateurs différents pour chacune d'elles ?... C'était possible. Mais alors, pourquoi ne pas avoir mieux protégé son ordinateur ?

Et pourquoi avoir transféré sur son portable un dossier qui avait été manifestement piraté ? C'était un sérieux accroc aux règles élémentaires de sécurité.

Elle retourna au dossier « HomniFood ». Plusieurs documents portaient sur les malversations alléguées de l'entreprise, notamment sur les savants enlevés et forcés de travailler dans trois de leurs laboratoires. Et puis, il y avait cette histoire de Dégustateurs d'agonies...

Se pouvait-il que ce soit la raison pour laquelle TermiNaTor avait écrit : « *You're fighting the wrong fight* » après son nom ? Se pouvait-il qu'il fasse réellement partie des U-Bots et que ce soit une invitation à discuter ?

La chose risquait d'être intéressante. Mais d'abord, elle voulait en savoir le plus possible sur ce financier. Et, si possible, sur le *hacker* qu'il avait employé.

Paris, 14h49

Pour monter l'opération de sauvetage, monsieur Claude avait décidé de demander l'aide d'Ovidiu Matesco, un armateur d'origine roumaine, qui avait amplement profité des largesses de la DGSE à l'occasion de différentes opérations clandestines en Afrique.

La nationalité de Matesco variait au gré des années et des clients. La seule chose qui ne fluctuait pas, c'était la qualité des papiers attestant de cette nationalité.

La rencontre avait lieu au restaurant Doïna, rue Saint-Dominique. Un restaurant roumain. Matesco se faisait un devoir d'encourager ses compatriotes. Même si ce n'étaient que ceux du moment.

— Je vous croyais à la retraite, fit Matesco en riant.

Sous-entendu : si vous n'êtes plus en position de m'octroyer des contrats, pourquoi est-ce que je vous accorderais une faveur ?

— C'est ce que j'expliquais à monsieur Raoul avant d'accepter cette mission, répondit monsieur Claude. Que j'étais censé être à la retraite. Mais vous savez ce que c'est. Il y a les missions officielles, il y a les opérations clandestines... et il y a les autres. Celles dont personne ne doit jamais avoir entendu parler.

— Cette opération qui n'existe pas... elle aurait lieu à quel endroit, si jamais elle avait lieu ?

— Les îles Anglo-Normandes. Le chenal entre l'île de Burhou et Aurigny.

— Aurigny ?

— Alderney, fit monsieur Claude, lui donnant le nom anglais de l'île.

Le serveur vint récupérer les plats. Monsieur Claude avait à peine touché au sien.

— Ça va ? lui demanda le serveur, visiblement inquiet.

— Bien sûr que ça va, répondit Matesco sur un ton jovial. C'est l'estomac de mon ami qui lui fait des misères.

Une fois le serveur reparti, Matesco reprit, totalement sérieux :

— Une opération dans les eaux britanniques...

— Il n'y aura aucun matériel compromettant à bord.

— Et qu'est-ce qu'on va repêcher ?

— Si nous sommes chanceux, quelqu'un.

— Au fond de l'océan ?... Tout ça pour repêcher un corps ?

— C'est une femme. Elle est enfermée dans un caisson.

— Vous êtes sûr qu'elle est encore en vie ?

— Oui. Mais ça risque de ne pas durer. C'est pour ça que j'ai besoin du bateau aujourd'hui.

— Je ne peux pas... Le temps de trouver le personnel, l'équipement...

— Le personnel, je m'en occupe. J'ai seulement besoin du bateau. Et d'un minimum d'équipement.

Matesco réfléchit pendant un moment en regardant monsieur Claude. Puis il consulta son ordinateur de poche.

— Vous me prenez toujours par les sentiments, dit-il sans lever les yeux de son appareil. Une femme... Si j'avais uniquement des clients comme vous, je serais ruiné.

Il se leva et se dirigea vers la sortie.

Monsieur Claude attendit patiemment qu'il revienne en sirotant le café que venait de lui apporter le serveur. Un café poudreux à force d'être concentré et qui l'empêcherait de dormir pendant les deux prochaines semaines. Mais ça faisait partie du plaisir de se retrouver de nouveau sur le terrain.

— Quelques vérifications à effectuer, dit Matesco en revenant.

— Et alors ?

— Je n'ai pas de bateau assez près pour être là ce soir. J'ai dû en emprunter un... Il est à Cherbourg. J'ai pensé que ce serait un bon endroit pour vous.

— Je ne manquerai pas d'informer monsieur Raoul de votre précieuse collaboration.

— J'y compte bien ! Avec ce que ça va me coûter...

— Je suis certain que vous êtes en mesure de survivre à ces menus frais de représentation.

— Est-ce que vous pouvez au moins me garantir que je vais pouvoir récupérer le bateau ?

— C'est une opération sans risque.

— J'ai déjà perdu deux bateaux dans vos opérations sans risque !

Il fit un signe en direction du comptoir, montrant deux doigts.

Quelques instants plus tard, le serveur posait deux verres de tzuica devant eux.

— À nos affaires ! fit Matesco en levant le sien.

HEX-Radio, 9h14

... LE RÉSEAU THÉBERGE S'EST INFILTRÉ EN FRANCE ! IL FAIT LA UNE DES MÉDIAS. IL A SUPPOSÉMENT AIDÉ À DÉMANTELER UN RÉSEAU DE TRAFIC DE SAVANTS. RIEN QUE ÇA ! ET IL A RETROUVÉ HYKES, LE GARS QUI AVAIT DISPARU DANS L'EXPLOSION DE SON LABORATOIRE !... IL L'A RETROUVÉ, MAIS IL PARAÎT QU'ON NE PEUT PAS LE VOIR. MONSIEUR EST TROP OCCUPÉ. UN PROJET EUROPÉEN TOP SECRET. LA JUSTICE CANADIENNE A JUSTE À PRENDRE SON MAL EN PATIENCE ! ON S'OCCUPERA DE LA JUSTICE QUAND MONSIEUR AURA LE TEMPS !... JE NE SAIS PAS SI C'EST MOI QUI EST BORNÉ, MAIS IL Y A DES CHOSES QUE JE NE COMPRENDS PAS. COMMENT UN FLIC À LA RETRAITE DU SPVM PEUT AIDER À DÉMANTELER UN RÉSEAU INTERNATIONAL D'ENLÈVEMENT DE SAVANTS ? QUAND IL ÉTAIT ICI, IL N'ARRIVAIT MÊME PAS À ARRÊTER LES VOLEURS DANS LES ÉPICERIES !... APRÈS LES INFOS, J'EN PARLE AVEC

Ottawa, 9h27

L'ambassadeur Petrucci ne décolerait pas. Il arpentait le bureau du premier ministre Jack Hammer en l'engueulant.

— C'est quoi, cette idée d'envoyer un policier en France pour harceler un centre de recherche appartenant à HomniFood ? Une des entreprises les plus importantes pour le salut de l'humanité ! À quoi est-ce que vous avez pensé ?

— D'après les renseignements auxquels j'ai eu accès, ce sont des Français qui ont effectué l'opération.

— Sur la base d'informations provenant de votre inspecteur Théberge !

— S'il y avait vraiment un réseau d'enlèvement de savants... sans parler de ces Dégustateurs...

— Bien sûr qu'il y a des problèmes ! Toutes les grandes compagnies ont des squelettes dans leurs placards. On ne fait pas d'affaires sans casser d'œufs !... Mais depuis quand est-ce qu'on règle ce genre de problèmes sur la place publique ?... Discréditer une entreprise dont dépend le salut de millions de vies humaines ! Pouvez-vous m'expliquer à quoi ça peut bien servir ?

Il arrêta brusquement de marcher, fouilla dans sa poche, en sortit une boîte de cigares, en choisit un et l'alluma.

— On n'est pas censé... fit Hammer.

— Vous allez faire quoi ? M'arrêter ?

Une fois son cigare allumé, il recommença à marcher de long en large.

— Vous allez me mettre ce policier à l'ombre dans les plus brefs délais, reprit-il.

— Le problème, c'est qu'il n'est plus policier. C'est maintenant un civil.

— Je me fous qu'il soit civil, musulman, sourd-muet ou amateur de mots croisés ! Il a causé assez de problèmes comme ça. Vous allez trouver un moyen de le neutraliser.

Il aspira une longue bouffée de fumée, qu'il rejeta en direction de Hammer.

— Et vous allez prendre les moyens pour que les entreprises de l'Alliance et leurs succursales ne soient plus inquiétées !

Quelques instants après le départ de Petrucci, Hammer téléphonait à son homologue québécois.

— C'est quoi, l'idée d'envoyer des policiers en France par-dessus la tête du gouvernement ? Depuis quand la politique extérieure dépend des provinces ?

HEX-Radio, 9h42

— CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS QU'IL NOUS FAIT DES SURPRISES, LE THÉBERGE ! IL A DÉJÀ RÉSOLU LA FRAUDE DE SIX CENTS MILLIONS À LA CAISSE DE DÉPÔT. EN TOUT CAS,

SUPPOSÉMENT RÉSOLU... ENSUITE, IL A ARRÊTÉ LES TERRORISTES QUI FAISAIENT DU TRAFIC D'ARMES PAR LES RÉSERVES AMÉRINDIENNES. IL A DÉMANTELÉ UN CLUB DE VAMPIRES. IL A MIS EN ÉCHEC UNE SECTE QUI FAISAIT CHANTER DES MINISTRES... TU TROUVES PAS QUE ÇA FAIT PAS MAL BEAUCOUP POUR UNE SEULE PERSONNE ? SURTOUT UNE PERSONNE QUI A L'AIR DE SE POGNER LE CUL ENTRE DEUX *stunts* ?

— MOI, CE QUE J'AIMERAIS SAVOIR, C'EST OÙ IL PREND SES TUYAUX.

— IL TRAVAILLE PEUT-ÊTRE POUR UNE AGENCE DE RENSEIGNEMENTS ÉTRANGÈRE... IL A PEUT-ÊTRE INFILTRÉ LE SPVM...

— SI C'EST ÇA, IL DOIT FAIRE DES MÉCHANTES PAYES.

Paris, 15h53

La rencontre avait lieu au musée d'Orsay. En terrain neutre.

Jessyca Hunter avait attendu vingt-trois minutes avant de voir Skinner arriver au café du musée.

— Je commençais à croire que vous alliez me faire faux bond, dit-elle en souriant.

— Le taxi est resté pris dans une manif.

Il s'assit en face d'elle.

— De votre côté, quoi de neuf ?

— White Noise me demande de plus en plus de temps.

Au serveur qui arrivait, Skinner indiqua qu'il prendrait uniquement une Badoit.

— Est-ce que vous avez eu le temps de vous occuper de Théberge ?

— Il a été aperçu à deux reprises dans Montparnasse. Une fois dans Saint-Germain.

— Et les autres dont je vous ai parlé ?

— Lucie Tellier est à l'hôtel Opéra Madeleine. Rien sur Prose.

— Vous la surveillez ?

— Il y a plus de vingt-quatre heures qu'elle n'a pas mis les pieds à l'hôtel. Aussitôt qu'elle revient, quelqu'un va la prendre en filature.

Skinner remercia d'un léger signe de tête le serveur qui posait l'eau minérale devant lui.

Il prit une première gorgée.

— Avez-vous pensé à ma proposition ? demanda Jessyca Hunter.

— Avant de vous répondre, j'aimerais vous entendre sur ce qui s'est produit à Londres et à Lyon... Madame Cavanaugh qui se laisse piéger comme une débutante et qui mène les policiers – espérons que ce sont seulement les policiers – jusqu'à St. Sebastian Place...

Jessyca Hunter savait que Skinner prenait plaisir à insister sur la bourde de

madame Cavanaugh. Mais elle avait besoin de lui pour un dernier travail avant de l'éliminer. Il fallait quelqu'un qui puisse approcher Fogg. Aussi, elle s'efforça de demeurer impassible.

— J'admets que ce n'était pas très fort, dit-elle.

— Le plasticage raté de l'édifice, poursuivit Skinner, les films des Dégustateurs qui se retrouvent sur Internet, la police qui trouve le moyen d'identifier plus d'une centaine de membres...

— Ils ont reconnu publiquement qu'il s'agissait des membres d'une fondation caritative. Qu'ils n'avaient rien à voir avec...

— Et puis, il y a cette histoire à Lyon, Bruxelles et Genève. Vous ne trouvez pas que ça commence à faire beaucoup ?

— Ce sont des détails, tout ça, répondit Hunter en affichant une certaine désinvolture. Des détails contrariants, certes, mais des détails... Compte tenu de ce qui se prépare, croyez-moi, ces sujets vont disparaître des médias dans le temps de le dire.

— Perdre les trois principaux laboratoires qui travaillaient sur le champignon tueur, j'ai de la difficulté à percevoir ça comme un détail.

Madame Hunter sourit et prit une gorgée de café sans cesser de regarder Skinner.

— La seule chose que nous avons vraiment perdue, dit-elle, c'est la salle d'exposition au sous-sol. Pour les laboratoires, on est déjà en voie de les récupérer.

— Si vous le dites...

Skinner trempa ses lèvres dans son verre.

— Mais j'aimerais quand même avoir un certain nombre de précisions sur le plan de vos acolytes avant de vous livrer ce que vous attendez de moi.

— Je devrais être en mesure de vous satisfaire, répondit Hunter en souriant. Mais d'abord...

CNN, 10h04

... L'ENTREPRISE ENTEND SE SPÉCIALISER DANS L'AMÉLIORATION DE LA QUALITÉ DE L'AIR. R-PUUR METTRA EN MARCHÉ UN SYSTÈME DE PURIFICATION D'AIR AMÉLIORÉ, AUTANT POUR LE SECTEUR INDUSTRIEL QUE COMMERCIAL. LES CLIENTS AURONT LE CHOIX ENTRE QUATRE QUALITÉS D'AIR : SIMPLEMENT FILTRÉ, SUR-OXYGÉNÉ, SUR-OXYGÉNÉ PLUS ET SUR-OXYGÉNÉ SUPER. SELON LE PORTE-PAROLE DE L'ENTREPRISE, L'AIR EST LE PREMIER CARBURANT DE LA VIE. IL SERAIT INJUSTE QUE SEULS LES CASINOS – ET QUELQUES VEDETTES DE CINÉMA – AIENT ACCÈS À LA TECHNOLOGIE DE L'AIR SUR-OXYGÉNÉ. DES MODÈLES À UTILISATION DOMESTIQUE SERONT ULTÉRIEUREMENT...

Paris, 16h07

— Parmi les détails contrariants que j'ai évoqués tout à l'heure, fit Hunter, il y a le fait que le calendrier devra être devancé. La grande transition sera amorcée plus rapidement que prévu.

— Et quel est l'avenir du Consortium dans ce grand plan ?

— Il deviendra l'interface entre le Cénacle et les territoires extérieurs. Les seules filiales qui demeureront seront White Noise, Brain Trust et Safe Heaven... Et Vacuum, bien sûr... Le Consortium deviendra ce qu'il serait déjà depuis longtemps, si ce n'avait été de l'obstination de Fogg : le bras opérationnel du Cénacle.

— Votre problème, c'est donc Fogg.

— Fogg et son réseau d'appuis.

— D'où mon utilité...

— D'où votre utilité... Et celle de l'Institut.

Cette fois, Skinner ne chercha aucunement à dissimuler sa surprise.

— J'imagine que vous avez quelques explications supplémentaires, dit-il.

Hunter rit franchement.

— J'ai eu la même réaction que vous, dit-elle. Ce qu'on m'a expliqué récemment, c'est qu'on avait encouragé Fogg à faire de l'Institut son obsession personnelle. Parce que, tant que l'Institut était là, c'était une épine à son pied. Il y consacrait du temps. Et ce temps, il ne le consacrait pas à achever la reprise en main complète du Consortium.

— L'Institut reste quand même un adversaire dangereux, non ? Probablement beaucoup moins maintenant, mais quand même...

— Pour l'ancien Consortium, sans doute. Mais pas pour le nouveau. Désormais, tous les objectifs vont changer.

— Et si l'Institut fait tomber d'autres filiales ? Ou même Fogg ?

— Il nous aura simplement évité du travail. Mais ça m'étonnerait qu'il en ait le temps... C'est pourquoi il faut que nous en arrivions à une entente.

— Vous êtes certaine d'être en position de négocier ?

— J'ai tous les pouvoirs pour le faire.

— Je croyais que vos compétences se limitaient à White Noise.

— Disons que mon statut a évolué... Comme le vôtre pourrait le faire. Vous pourriez être appelé à diriger le Consortium.

— Je pensais que c'était votre principale ambition de le diriger.

— J'aurai bientôt des fonctions, au Cénacle, qui m'accapareront totalement.

Skinner eut de la difficulté à dissimuler le mélange de satisfaction et de frustration qu'il ressentait. Hunter lui annonçait qu'il avait gagné la lutte pour la direction du Consortium, mais en même temps, elle lui expliquait que c'était un prix de consolation, qu'elle lui abandonnait le Consortium pour occuper de plus hautes fonctions.

— Bien, dit-il. Je vous écoute.

— Il faut d'abord que je vous explique ce qu'est le projet Émergence. Et

ce qu'est l'Archipel.

Washington, 10h19

Le point de presse se déroulait sur la pelouse de la Maison-Blanche. Le porte-parole, Alexander Perez, désignait les journalistes autorisés à poser des questions comme s'il distribuait des récompenses aux élèves les plus méritants.

— Tom ?

Le reporter de Fox News s'empressa de poser sa question.

— Qu'est-ce que le Président pense des protestations contre les pouvoirs accordés aux entreprises de l'Alliance ?

— Le Président pense que la liberté d'entreprendre va de pair avec la liberté des individus, Tom. Il pense que l'État n'a pas plus de raisons de s'ingérer dans les usines que dans les chambres à coucher.

— S'il n'a pas de raisons de s'ingérer dans les usines, pourquoi est-ce qu'il les subventionne ?

La question avait l'air agressive, mais elle avait été plantée. Cela permettait au journaliste de paraître intransigeant tout en permettant au porte-parole de placer la réponse qu'il avait préparée.

— Je suis content de votre question, Tom. Ce que vous appelez des subventions, c'est simplement une opportunité d'affaires. Il ne s'agit pas d'investir de l'argent public dans une usine moribonde pour simplement prolonger son agonie et priver les travailleurs de l'occasion de se prendre en main. HomniPharm et HomniFood sont des entreprises prospères. La crème de la crème. Ce que nous achetons, avec ce que vous appelez des subventions, c'est du temps. L'argent épargné en impôts par ces entreprises va leur permettre d'atteindre leur but plus rapidement. Cela veut dire que le vaccin contre la peste grise sera disponible plus rapidement pour notre population. Cela veut dire que nous pourrions vaincre plus rapidement le champignon tueur de céréales et sauver les affamés de cette planète... Et tout ça va permettre aussi de sauver des fortunes en frais médicaux ! En plus de réduire le taux d'inflation !... Est-ce que cela répond à votre question, Tom ?

— Il y a quand même des gens que cela ne convainc pas.

— Je sais... Mais ce qui fait la richesse de notre pays, c'est précisément que les gens ont le droit de ne pas être d'accord et de critiquer le travail des élus.

Montréal, 10h48

Crépeau s'était arrêté sur le trottoir pour regarder une équipe de travailleurs installer une affiche publicitaire sur la façade d'un immeuble. Il ne pouvait lire qu'une question qui se détachait sur un fond de fumée grise.

**Quelle est la dernière fois
où vous avez respiré vraiment ?**

La question l'intriguait.

Les ouvriers, attachés par des cordes au sommet de l'édifice, étaient en train de dérouler une lisière de bleu.

À la ceinture de Crépeau, le téléphone portable se mit à vibrer.

— Oui ?

— J'ai tenté en vain de vous joindre à votre bureau.

Morne !...

Crépeau se mit en mode ping-pong. L'important était de retourner la balle sans se compromettre.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Le PM est furieux.

— Grosse nouvelle ! C'est ce que vous m'avez dit la dernière fois qu'on s'est parlé. Et aussi la fois d'avant.

— Il s'est fait engueuler par Hammer.

— Est-ce qu'il veut déposer une plainte ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— Une plainte... pourquoi une plainte ?

— Parfois, quand les gens sont furieux... il peut y avoir des voies de fait.

— Qu'est-ce que vous allez chercher là ? Ils se sont parlé au téléphone !

Le ton de Morne était devenu carrément impatient.

— Dans ce cas, je comprends mal ce que je peux faire pour lui. À moins qu'il y ait eu des menaces...

— C'est à cause de Théberge ! explosa Morne.

— Mais... il n'est pas ici !

— Justement ! Même quand il n'est pas là, il réussit à créer des problèmes !

— Je ne vois pas quels problèmes il peut avoir causés. Il n'est même plus à l'emploi du SPVM et il a réussi à faire débloquer deux enquêtes.

— Quelles enquêtes ?

— Il a identifié le cadavre qu'on a découvert dans le crématorium et il a retrouvé un savant qui avait disparu.

— Vous savez où il est ?

— En France, s'il faut en croire les médias.

— Est-ce que c'est vous qui l'avez autorisé à contacter le GIGN, ou je ne sais quel paquet de lettres, et à participer à une opération à Lyon ?

— Que je sache, les civils ordinaires n'ont pas d'autorisation à demander pour contacter qui ils veulent à l'étranger. À moins que la loi ait été changée récemment. Avec le gouvernement Hammer, on peut s'attendre à tout...

Tout au long de l'échange, Crépeau avait conservé un ton très calme, qui avait le don d'irriter encore plus Morne.

— Vous savez très bien que Théberge n'est pas un civil ordinaire !

— Je suis d'accord avec vous. Le comportement de mon ami Gonzague n'entre pas toujours dans la moyenne statistique. Il se situe souvent aux

extrêmes de la courbe de distribution...

— Vous n’allez pas vous mettre à parler comme lui !

— Théberge est maintenant un civil. Et il est en France. Je ne comprends pas comment ses agissements peuvent être du ressort du gouvernement. Y a-t-il eu une plainte des Français ?

— Je ne suis pas autorisé à vous donner de détails. Sachez seulement que votre ineffable prédécesseur a mis les pieds dans un truc international dont je ne peux pas vous parler... La seule chose que je peux vous dire, sous le sceau de la confidentialité, c’est que l’ambassadeur américain a débarqué chez Hammer pour l’engueuler.

— Lequel a engueulé le PM, lequel vous a engueulé... d’où votre appel pour maintenir vivante la chaîne des engueulades.

— Arrangez-vous pour qu’il soit de retour au pays dans les quarante-huit heures.

— Je ne vois pas de quel droit...

— S’il n’est pas revenu, l’interrompt Morne, c’est Ottawa qui va s’en occuper.

Le visage de Crépeau perdit ses dernières traces de jovialité.

— C’est pour son bien que je vous dis ça, reprit Morne. Il n’a aucune idée dans quoi il a mis les pieds. Est-ce que vous avez un numéro où le joindre ?

— Il n’a pas laissé d’adresse ni de numéro de téléphone.

— Quand est-ce que vous l’attendez ?

— Aucune idée. Mais ça risque d’être assez long : il avait vraiment besoin de vacances.

— S’il peut créer autant de problèmes en vacances, je n’ose pas penser à ce qu’il pourrait faire en travaillant.

Après avoir raccroché, Crépeau jeta un œil à l’affiche. La bande bleue était maintenant complètement déroulée. On pouvait y lire, à la verticale sur un fond bleu parsemé de quelques nuages blancs effilochés :

R-PUUR

Malgré le jeu de mots évident, Crépeau se demandait quel produit pouvait bien vendre cette entreprise. Sans doute des purificateurs d’air. Quelque chose du genre... Après tout, ils ne vendaient quand même pas seulement de l’air.

RDI, 11h04

... S’EST DIT TRÈS HEUREUX QUE LA PLUPART DES GOUVERNEMENTS AIENT RÉAFFIRMÉ LEUR SOUTIEN À HOMNI FOOD COMME LEADER MONDIAL POUR DIRIGER LA GUERRE CONTRE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES. AFFIRMANT SE SATISFAIRE DES EXPLICATIONS DU PORTE-PAROLE DE L’ENTREPRISE SUR LE CARACTÈRE MARGINAL ET ISOLÉ DES INCIDENTS QUI SE SONT PRODUITS AU LABORATOIRE

Paris, 17h11

Théberge descendit l'escalier menant de son appartement, situé au quatrième étage, jusqu'au rez-de-chaussée. Tout au long de la descente, il songea qu'il lui faudrait remonter toutes ces marches en fin de journée. Il était probable que la grève des ascensoristes ne serait pas réglée. Et, si jamais elle l'était, ce serait trop tard pour que l'ascenseur puisse être réparé.

Au moment où il sortait de l'édifice, son téléphone portable vibra : Crépeau voulait savoir quels orteils il était en train de piétiner. Puis il lui raconta la discussion qu'il avait eue avec Morne.

Théberge protesta qu'il n'avait rien fait, qu'il avait seulement accompagné un ami lors d'une opération et qu'il s'était contenté d'un rôle de témoin.

— Et ce qu'on peut voir dans les médias ? demanda Crépeau sur un ton amusé. *Le policier qui venait du froid... Le justicier des grands espaces canadiens... Un cousin canadien perce le mystère des Dégustateurs...* C'est partout sur Internet.

— Tu sais ce que c'est...

— J'ai l'impression qu'il va te falloir des explications un peu plus détaillées.

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent ?

— Selon Morne, tu as quarante-huit heures pour revenir. Sinon, c'est Ottawa qui s'en occupe.

— Ils ne vont quand même pas envoyer la GRC !

— Probablement pas, non. Mais ils peuvent faire jouer des contacts à Paris. Tu seras interdit de séjour sur le territoire français et réexpédié au Québec dans le premier avion.

— Donc, j'ai quarante-huit heures.

— C'est la version optimiste.

Washington, 11h29

Officiellement, le Federal City Bar n'ouvrait que l'après-midi. Mais Tate avait une entente avec le barman pour y rencontrer des invités en fin d'avant-midi, pendant que le personnel préparait la journée. Ça lui assurait un lieu discret, à l'abri des intrusions inopinées et des oreilles indiscretes.

Il sortit du bar et se rendit dans un petit restaurant italien. C'était l'étape suivante de sa conférence de presse.

Théoriquement, le directeur de la NSA ne donnait pas de conférence de presse. Toutes les communications avec l'extérieur de l'agence étaient pilotées par un département spécialisé, dont la principale tâche était de ne dire que des banalités et d'en apprendre le plus possible en interprétant les questions des journalistes : que fallait-il savoir pour poser cette question ? Où

avaient-ils appris ce qu'ils savaient ? Qui étaient leurs informateurs ? Où se situait ce sujet dans leur ordre de priorités ? Qui valait-il la peine de mettre sur écoute ?

Accessoirement, le service d'information de l'agence coulait des informations de nature à induire des services de renseignements étrangers en erreur, à faire dérailler des enquêtes ou à orienter les recherches des journalistes dans un sens désiré.

Cependant, il y avait des cas où un contact direct avec des journalistes était utile, que ce soit pour planter une information de façon confidentielle, pour négocier un compromis sur ce qui serait publié le lendemain ou simplement pour obtenir un délai de publication.

C'est pourquoi Tate avait imaginé ce nouveau style de conférence de presse : il parlait à quelques journalistes minutieusement choisis, il les rencontrait un par un, et c'est lui qui se déplaçait pour les rencontrer.

Ces conférences de presse itinérantes étaient exigeantes en termes de temps, mais elles étaient rentables. Les journalistes élus étaient heureux d'avoir un contact aussi privilégié, quasi exclusif, avec le directeur de la NSA. Cela se traduisait par une plus grande disposition aux accommodements ainsi que par une plus grande propension à partager les résultats de leurs propres enquêtes, notamment sur les autres agences de renseignements et sur la bureaucratie gouvernementale.

Au Federal City Bar, Tate avait rencontré un présentateur de CNN. Avec lui, il avait insisté sur le fait que les renseignements recueillis par la NSA avaient permis d'éviter plusieurs attentats contre des dirigeants d'entreprises. Il avait même fourni quelques noms. Mais il ne pouvait pas en dire plus. Même sous le sceau de la confidentialité. Il lui avait également parlé à mots couverts de savants américains dont on annoncerait sous peu la libération, en Europe. Sans rien préciser. En laissant au journaliste le soin de combler les blancs et de tirer ses propres conclusions... Il en déduirait probablement que la NSA, d'une façon ou d'une autre, avait été impliquée dans leur libération.

La personne avec qui il avait rendez-vous au restaurant italien se nommait Neil Crosby. C'était un des principaux reporters du *Washington Post*. Crosby l'attendait en révisant des notes dans un calepin de moleskine.

Ils commandèrent une bouteille d'eau minérale en guise d'apéro et Tate lui raconta, à peu de chose près, la même histoire que celle qu'il avait racontée à l'animateur de CNN. Puis il enchaîna sur un nouveau sujet : la difficulté d'agir parce que tout était contrôlé par la bureaucratie du Department of Homeland Security. À titre d'exemple, il lui mentionna la fameuse liste des gens qui fréquentaient le St. Sebastian Place.

— Officiellement, je ne peux pas te parler de ça, dit-il.

— Des ordres qui viennent d'en haut ?

— Il faudrait poser la question à Paige. C'est lui qui a la haute main sur la sécurité du pays... Peut-être qu'il en sait beaucoup plus que ce qu'il dit sur la relation qu'il y a entre eux et les Dégustateurs d'agonies.

— Quel est le rapport avec la sécurité du pays ? Je pensais que c'était un club de philanthropes qui se réunissaient dans ce bâtiment...

— Moi aussi, quand j'étais jeune, je croyais au père Noël.

— Et maintenant ?

— Disons que je sais que la philanthropie est un *business*.

— Et qu'est-ce que Paige vient faire dans tout ça ?

— C'est à lui qu'il faut poser la question. Peut-être qu'il a des liens avec ces gens.

Paris, 18h37

Théberge et Prose étaient dans l'ascenseur de l'hôtel du Louvre. Prose avait accepté de suivre Théberge même si ce dernier ne pouvait pas lui fournir l'identité de la personne qu'il allait rencontrer.

- Un autre espion ? avait demandé Prose.
- Quelque chose du genre.
- Il travaille avec votre ami ?
- Pas exactement. Mais son organisation a des buts similaires.
- Et vous ?

Il était inévitable que la question vienne, à un moment ou l'autre. Théberge hésita cependant avant de répondre.

— Dans l'exercice de mes fonctions avec le SPVM, je suis entré en contact avec certaines personnes... qui m'ont fourni épisodiquement des informations... lesquelles m'ont permis de faire débloquer certains dossiers.

— Qu'en termes laborieux la chose est dite !

Il n'y avait aucune agressivité dans le ton. Seulement une bonne dose d'humour. Théberge ne put s'empêcher de sourire. D'habitude, c'était lui qui faisait ce genre de remarques.

— Je sais, dit-il. Mais c'est difficile à expliquer... Avec le temps, une certaine confiance s'est développée.

— Vous connaissez cette organisation ?

— Seulement certains de ses buts. Ou, pour être plus précis, certains des ennemis qu'elle a combattus.

— Est-ce que c'est ça qui explique une partie de vos étonnants succès au cours des années ?

L'ouverture de la porte de l'ascenseur dispensa Théberge de répondre.

— Suivez-moi, dit-il.

La première chose que Prose remarqua en entrant dans la suite, ce fut l'omniprésence du bleu : rideaux, tapis, lampes, tapisserie, dossiers de chaise... même la vaisselle du petit déjeuner, sur la table, avait des dominantes de bleu.

Puis, il aperçut les jeux de go.

— Victor Prose, dit Théberge en guise de présentation.

— Et vous êtes un joueur de go, enchaîna Prose en serrant la main que Blunt lui tendait.

- Si c'est comme ça que Gonzague m'a présenté à vous...
- Votre ami l'inspecteur-chef Théberge a été très discret. Mais comme il y a deux jeux de go sur le bureau... Un, ç'aurait pu être décoratif. Ou pour passer le temps...
- Tandis que deux...
- Trois avec le jeu portable qui est sur la table du petit déjeuner. Le joueur de go sourit.
- Si vos observations de la situation internationale ont la même acuité, j'ai hâte de vous entendre.

www.liberation.fr, 18h45

... S'IL FAUT EN CROIRE LES RECHERCHES DU PROFESSEUR RANCIEUX. CERTAINES SOUCHES DU CHAMPIGNON DE LA PESTE GRISE RÉAGIRAIENT DE FAÇON QUASI EXCLUSIVE AUX CELLULES PRÉSENTANT DES PARTICULARITÉS GÉNÉTIQUES QUE L'ON TROUVE DE FAÇON PRÉFÉRENTIELLE DANS CERTAINES RACES. DES VOIX SE SONT AUSSITÔT ÉLEVÉES POUR DÉNONCER CES ALLÉGATIONS IRRESPONSABLES, QUI OUVRENT LA VOIE AUX INTERPRÉTATIONS LES PLUS DÉLIRANTES, QU'IL S'AGISSE DE PROFILAGE RACIAL, DE GUERRE GÉNÉTIQUE OU DE...

Paris, 19h26

Prose avait pris une vingtaine de minutes à présenter ses hypothèses au « joueur de go ». Cela se résumait à trois blocs de faits qui avaient des similarités structurelles.

Le premier était constitué des attentats des écoterroristes, tous articulés autour des céréales, de l'eau et de l'air, ce dont témoignaient les déclarations des terroristes eux-mêmes ainsi que celles de Guru Gizmo Gaïa.

Il y avait ensuite les attentats islamistes, qui précédaient chacune des vagues d'attentats écolos et qui visaient les piliers de la transmission culturelle de l'Occident.

Et puis, il y avait les entreprises, dont les activités étaient également liées aux céréales, à l'eau et à l'air. Ou, pour le dire autrement, aux trois éléments : la terre, l'eau et l'air.

— Et les prochains attentats écoterroristes ? demanda Blunt. Vous avez une idée ?

— Normalement, ça devrait être articulé autour du thème du feu. Le feu nucléaire, des feux de forêt... une vague d'incendies criminels...

— Plausible, se contenta de dire Blunt.

Il se leva et marcha dans la pièce, prit une pierre sur un jeu de go, la regarda, la redéposa au même endroit. Il semblait préoccupé.

— Mais il y a une chose qui m'intrigue, dit-il. Comment êtes-vous parvenu à ces conclusions ?

— La logique de leur récit, répondit Prose sans hésiter.

Sa réponse lui valut un haussement de sourcils de la part du joueur de go.

— Je suppose que c'est comme le go pour vous, reprit Prose. En posant ses pierres, votre adversaire vous raconte une histoire. Il vous révèle peu à peu comment il entend planifier la suite de la partie. Comment il entrevoit le reste de son déroulement. Comment les choses devraient se terminer s'il n'en tenait qu'à lui...

Prose vit un sourire apparaître sur le visage du joueur de go. Il acquiesçait d'un léger hochement de tête.

— Tout ce qui a un début, un milieu et une fin est une histoire, poursuivit Prose.

— Il y a quand même quelques incongruités, objecta le joueur de go. Les céréales, ce n'est pas exactement la terre. Les virus, ce n'est pas exactement l'air... Mais disons que c'est très près. Par contre, l'utilisation d'un thème écolo dans les attentats islamistes...

— Vous voulez parler des gaz neurotoxiques ?

— Par exemple...

— Je sais. Il reste des incohérences. Mais il n'y a pas de meilleure hypothèse.

— Et, selon vous, elle nous conduit où, cette hypothèse ?

— Tout ce que les terroristes ont fait, ils l'ont annoncé. Comme si c'était une sorte de déclaration d'intention. Et leur première annonce, ç'a été le cadavre carbonisé du crématorium. Henri Matton... L'inspecteur-chef Théberge m'a dit qu'il y en avait eu deux autres. Alors, il va fatalement y en avoir un quatrième.

— Fatalement... ?

— Pour prendre une analogie dans le domaine de votre ami l'inspecteur-chef Théberge, je dirais que l'individu ou le groupe auquel nous avons affaire ressemble à un *serial killer*. Il a un besoin maladif de jouer au plus fin, d'expliquer ce qu'il va faire en termes symboliques... Il rêve probablement de pouvoir dire : « Je vous l'avais dit ! Je vous avais prévenus ! Mais vous avez été trop bêtes pour comprendre ! »... Sauf que c'est un *serial killer* qui a choisi comme victime l'ensemble de l'humanité.

— Si on accepte votre hypothèse, le comble de l'arrogance... est-ce que ce ne serait pas... de présenter en personne cette hypothèse à ses adversaires ?... en se disant qu'ils ne le croiront pas ?

Prose resta un instant stupéfait. Puis il se mit à sourire.

— Celle-là, dit-il, je ne l'attendais pas... Vous croyez vraiment... que je pourrais... ?

— Disons que je préfère garder l'esprit ouvert.

Reuters, 14h02

... A DÉNONCÉ COMME UN COMLOT OCCIDENTAL LA
DEMANDE DE CERTAINS GROUPES ACTIVISTES D'UNE ENQUÊTE

APPROFONDIE SUR HOMNIFOOD. SELON L'AMBASSADEUR DE LA SIERRA LEONE, LA DEMANDE D'UNE ENQUÊTE INTERNATIONALE SUR LES TROIS LABORATOIRES DE L'ENTREPRISE EST UN SIMPLE PRÉTEXTE POUR RALENTIR LA LUTTE CONTRE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES. QUALIFIANT L'ENTREPRISE DE GÉNOCIDE PLANÉTAIRE, L'AMBASSADEUR A AJOUTÉ QUE CETTE OPÉRATION AVAIT POUR BUT L'ÉLIMINATION D'UN PLUS GRAND NOMBRE DE PAUVRES DANS LES PAYS EN DÉVELOPPEMENT...

Paris, 20h05

— Je vérifierais la date à laquelle sont apparus les cadavres carbonisés deux et trois, dit Prose.

— Vous pensez que les dates vont coïncider avec les dates des deuxième et troisième vagues d'attentats ? demanda Blunt.

Prose se contenta de hocher la tête avec une amorce de sourire.

— Et c'est la raison pour laquelle vous êtes convaincu que la dernière attaque va être concentrée sur le thème du feu ? reprit Blunt.

— Comme pour les cadavres, acquiesça Prose. C'est l'étape ultime.

Prose jeta un coup d'œil aux jeux de go, sur la table. Il se demanda si cela aidait son interlocuteur à se concentrer. Comme quand lui prenait un crayon pour réfléchir.

— Supposons que vous avez raison, dit finalement Blunt. Supposons qu'il nous raconte une histoire. Où est-ce qu'elle nous mène, cette histoire ?

— Si c'est comme le reste, il l'a sûrement déjà annoncé.

— Donc, il faudrait voir tout ce que ce mystérieux « il » a déjà dit ou publié. Analyser la valeur symbolique des gestes publics qu'il a posés...

— Exactement.

— Ce que vous dites suppose qu'il y a un seul esprit derrière toute cette entreprise.

— J'estime que c'est probable.

Blunt se leva de nouveau pour marcher dans la pièce. Prose remarqua qu'il se dirigeait instinctivement vers les jeux de go, prenait une pièce, la tournait entre ses doigts.

— Vous, qu'est-ce qui vous a mis sur la piste ? demanda le joueur de go. Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à ça ?

— Un mélange de hasard et de déformation professionnelle. Je me suis toujours intéressé aux questions environnementales. Et quand les terroristes se sont mis à frapper, j'ai appliqué aux événements une grille d'analyse narrative... Repérer les personnages et leurs actions, leurs relations d'opposition et de soutien mutuel...

— C'est quand même assez particulier...

— Pas du tout. Le *story telling* est en train d'envahir la planète. Les discours politiques, la publicité... Même les *pitchs* de vente des entrepreneurs aux investisseurs... les analyses économiques... Tout est construit, tout est

évalué en termes de *story telling*. Quelle est l'histoire que vous racontez ? L'exemple le plus frappant est le discours d'acceptation d'Obama. Il a réussi à tisser son histoire personnelle dans celle de la nation, dans celle des luttes de libération, dans celle du parti démocrate et dans celle du siècle...

— Et vous croyez que cette théorie peut s'appliquer ici ? fit Blunt, manifestement sceptique.

— On peut même analyser les théories scientifiques et les corpus législatifs en termes de *story telling*.

— Les théories scientifiques ?

— Il suffit de prendre n'importe quel corpus de faits, qu'il s'agisse d'événements, de faits de parole ou d'un mélange des deux, et de se demander ce qu'ils racontent... Quelle est la situation de départ ? Quels sont les intervenants ? Quelles sont leurs actions ? À qui s'adressent les discours ? Pour amener quoi à faire quoi ? Quel est l'ordre temporel des interventions ?... Quels sont les événements qui ont déclenché des actions ? Où cela mène-t-il ?... Personnellement, j'ai simplement essayé de dégager la cohérence du texte d'un certain nombre d'actions et de déclarations. C'est ce qui m'a amené à croire qu'il y avait un acteur unique ou, du moins, une intention unique derrière tout ça.

Fort Meade, 14h46

John Tate n'avait pas pris le temps de savourer son triomphe sur Paige. Il était certain que c'était temporaire. Il importait de profiter de l'occasion. Aussi avait-il appelé des contacts en Belgique, en Suisse et en France pour savoir exactement ce qui s'était passé dans les trois centres de recherche, histoire de compléter les renseignements recueillis par Spaulding.

Compter sur Blunt était une chose. Cesser d'utiliser les vastes moyens de l'agence en était une autre. Et l'élément le plus sous-estimé de ces moyens, en cette époque d'ordinateurs et de simulations virtuelles, c'étaient les bons vieux contacts.

Les contacts étaient un aspect de son travail que Tate n'avait jamais négligé. Il y consacrait régulièrement une portion significative de son budget discrétionnaire. Sa méthode préférée était les voyages de consultation : il invitait la personne avec qui il voulait entretenir un contact à une réunion dans un endroit soigneusement choisi – près d'un lieu de villégiature, dans une ville touristique, ou simplement à un club de golf sélect –, le tout sous couvert d'une consultation professionnelle.

L'idée, c'était de donner à la consultation un caractère plausible, qui faisait appel aux compétences de la cible, de sorte que celle-ci n'avait pas l'impression de se faire acheter. Si nécessaire, Tate poussait la rouerie jusqu'à laisser croire que c'était pour son propre bénéfice personnel qu'il avait choisi l'endroit. Pour profiter des menus avantages que le système lui offrait.

Au fil des années, ces contacts s'étaient multipliés. Dans certains cas, ils s'étaient transformés en relations privilégiées, lesquelles s'avéraient souvent

fort utiles.

Le premier retour d'appel provenait d'un haut dirigeant d'Europol. Il avait pour Tate une information qui n'était pas encore dans les médias. Et quand on l'annoncerait, ce serait la catastrophe... Selon les rumeurs, il n'y aurait pas une mais trois souches de peste grise. Ceux qui avaient développé le virus en avaient sélectionné trois variétés, qui avaient des affinités particulières avec les Caucasiens, les Asiatiques et les Noirs. Dans les rapports de laboratoire, ils parlaient de peste brune, de peste jaune et de peste blanche.

Le dirigeant d'Europol lui dit qu'il lui confiait cette information malgré de fortes réticences, qu'il ne devait sous aucun prétexte mentionner son informateur, mais que ça lui paraissait trop grave pour être dissimulé, même si ce n'était pas encore confirmé.

Dans les secondes qui suivirent, Tate décida de ne pas diffuser l'information. Elle sortirait bien assez tôt. Ce qu'il craignait, c'était qu'une faction à l'intérieur des militaires s'en empare, soutenue par Paige et consorts, pour planifier une guerre raciale. Le tout, sous prétexte qu'il fallait se préparer au pire et tirer la première salve.

La seule personne à qui il imaginait pouvoir en parler était Blunt. C'était pour le moins ironique... Mais il hésitait à le faire.

Au large de Burhou, 20h55

Le bateau arrivait en vue de Burhou.

On avait pris soin de faire un détour pour éviter la zone protégée. C'était la période de nidification des macareux et il aurait été stupide de risquer une intervention de la vedette chargée de faire respecter les limites de la zone d'interdiction.

Les plongeurs étaient déjà habillés. Il s'agissait de la même équipe qui avait exécuté la mission le long de la côte normande. Trois nouveaux spécialistes s'étaient joints à eux : deux en sauvetage sous-marin, l'autre en démolition.

Le plus difficile était de ne pas savoir. Le film montrant le caisson était flou. Il semblait n'y avoir aucune ouverture. Si c'était le cas, on en forcerait une. Ce qui posait d'autres problèmes. Entre autres, celui de retirer la personne du caisson sans la tuer au cours de l'opération.

On ne savait d'ailleurs pas dans quel état elle serait. Et encore moins si elle serait en mesure de collaborer. Si elle ne l'était pas, la situation serait encore plus compliquée.

Avant de plonger, le responsable de l'opération demanda à chacun des membres de vérifier la caméra fixée à son masque. Tout ce qu'ils verraient serait transmis sur le bateau. De la sorte, il pourrait mieux coordonner leur travail.

Tout serait également retransmis à Paris, ce qui permettrait à monsieur Claude de suivre l'opération en direct et de faire au besoin des commentaires.

Lévis, 16h41

L'image était saccadée. Un problème de transmission, avait expliqué Chamane. Mais il n'y avait pas à s'inquiéter. Les enregistrements originaux, eux, seraient impeccables.

Dominique vit le caisson apparaître puis disparaître dans l'angle de visée d'un plongeur. Celui-ci entra ensuite dans le périmètre éclairé. Puis il se dirigea vers la fenêtre.

Quand elle aperçut Claudia, assise à la table, Dominique poussa un soupir de soulagement. Elle était en vie. Mais elle paraissait plus affectée que ce que montrait l'enregistrement des Dégustateurs.

Le plongeur s'approcha et colla un tableau contre la fenêtre. Un seul mot y était écrit : « BLUNT ». Le plongeur n'avait aucune idée de ce qu'il signifiait. Mais on lui avait dit que cela devrait suffire à lui assurer la collaboration de l'occupante du caisson... si elle était en état de collaborer.

Sur l'écran, Dominique vit Claudia relever les yeux lorsque le plongeur cogna contre la vitre. Puis son visage s'anima : elle s'approcha de la fenêtre et se mit à pleurer.

« Elle a compris le message », dit le plongeur.

Presque au même moment, un autre plongeur lançait :

« Aucune ouverture côté A. »

Le premier plongeur effaça « Blunt » sur le tableau. Au même instant, une autre voix lançait :

« Rien côté B et C. »

Le premier plongeur écrivit sur le tableau :

Ouverture par l'intérieur ?

Claudia secoua la tête.

C'était la pire hypothèse. Le caisson avait été scellé. Il n'était pas destiné à être ouvert.

Brecqhou, 21h56

Comme chaque soir, Maggie McGuinty avait activé le réseau des Dégustateurs pour vérifier comment les choses se déroulaient à l'intérieur du caisson.

Malgré sa détermination, la prisonnière manifestait des signes de relâchement. L'inquiétude devait commencer à la ronger... Jusqu'où dureraient les réserves d'énergie ? À quelle vitesse le caisson se refroidirait-il, sans chauffage ?... Et puis, il y avait les réserves d'eau potable et de nourriture qui baissaient. Elle avait beau avoir une force de caractère hors du commun...

Quand elle aperçut Claudia, de dos, collée contre la fenêtre, qui faisait de grands gestes, Maggie McGuinty fut intriguée. La prisonnière semblait complètement affolée. Avait-elle déjà des hallucinations ?

McGuinty activa les caméras extérieures. C'est alors qu'elle aperçut les plongeurs.

Que faisaient-ils là ? L'avaient-ils découverte par accident ?... Et si ce n'était pas le cas, comment l'avaient-ils localisée ? Une fuite ?... Était-ce un des membres de l'équipage qui avait installé le caisson ?... Il aurait trop parlé au cours d'une virée dans les bars ? L'information se serait rendue à une organisation qui avait les moyens techniques de récupérer le caisson ?

C'était peu plausible. S'il y avait une fuite quelque part, c'était à un plus haut niveau. Et le plus haut niveau, c'était elle. Il fallait donc que ce soit un de ses subalternes... Quelqu'un voulait-il prendre sa place ? Était-ce une manœuvre pour la faire mal paraître ?

Heureusement, le caisson avait été fabriqué de manière à n'avoir aucune issue. La seule ouverture avait été fermée puis scellée après que Claudia eut été déposée, inconsciente, sur son lit.

S'ils essayaient de la sauver en perçant une brèche dans la vitre ou dans le caisson lui-même, ils se préparaient une méchante surprise. Ça risquait de faire une finale intéressante pour le film. Même si ce n'était pas celle prévue.

Cette tentative de sauvetage, même si elle était vouée à l'échec, constituait néanmoins une autre brèche dans la sécurité. Rien pour améliorer l'opinion que Killmore avait d'elle.

France Inter, 23h03

— BIENVENUE À *Une heure, un livre*, UNE ÉMISSION CONÇUE, PROPOSÉE, RÉALISÉE, MONTÉE ET ANIMÉE PAR VOTRE HUMBLE SERVITEUR, FABRICE DELAGNEAU. AUJOURD'HUI, J'AI L'IMMENSE PLAISIR DE RECEVOIR RENAUD DAUDELIN, AUTEUR PROLIIFIQUE S'IL EN EST, MAIS TOUJOURS PERTINENT, DONT LES LIVRES, EN PLUS DE TÉMOIGNER D'UNE GRANDE QUALITÉ LITTÉRAIRE, PRENNENT À BRAS-LE-CORPS LES PROBLÈMES DE NOTRE TEMPS... RENAUD DAUDELIN, MERCI D'AVOIR ACCEPTÉ DE PASSER CETTE HEURE AVEC MOI.

— MERCI À VOUS, FABRICE DELAGNEAU.

— RENAUD DAUDELIN, SI J'AI BIEN SAISI LE PROPOS DE VOTRE NOUVEAU LIVRE, *L'Âge salutaire des pandémies*, VOUS AFFIRMEZ QUE LES PANDÉMIES EN COURS, AINSI QUE CELLES À VENIR, SERONT L'OCCASION POUR L'HUMANITÉ D'ADVENIR À ELLE-MÊME. IL S'AGIT LÀ D'UN PROPOS QUI, AU-DELÀ DE SA PROVOCATION, NE MANQUE PAS DE SAVEUR. POUVEZ-VOUS ÉLABORER ?

Paris, 23h06

F regardait les plongeurs ajuster la cabine de plongée en face de la fenêtre du caisson où était retenue Claudia.

L'appareil avait été conçu spécifiquement dans le but de réaliser de tels sauvetages. Une partie de la cabine se collait hermétiquement contre la paroi du lieu où il fallait aller. Un panneau se dégageait ensuite, permettant de découper une ouverture.

Une fois le sauvetage effectué, l'ouverture à l'intérieur de la cabine se refermait de façon étanche. Puis la cabine se décollait de sa cible et remontait.

Théoriquement, il ne restait donc qu'à découper une ouverture dans la paroi vitrée, à récupérer Claudia et à repartir.

France Inter, 23h08

- ... CES NOUVELLES MALADIES VONT FORCER LES HUMAINS À SURMONTER LEURS DIFFÉRENCES. À S'UNIR POUR SURVIVRE. FACE À LA PERSPECTIVE DE LA DISPARITION DE L'ESPÈCE, LES GENS N'AURONT PAS D'AUTRE CHOIX QUE D'ALLER À L'ESSENTIEL, QUI EST DE SURVIVRE. ET CETTE SURVIE PASSE PAR LA COLLABORATION DE TOUS. EN CE SENS, LES PANDÉMIES SONT LE CIMENT DE L'HUMANITÉ. ELLES LUI PERMETTENT DE REPRENDRE CONTACT AVEC ELLE-MÊME, DE SE REFORMULER ELLE-MÊME, DANS SON ENTIÈRETÉ, COMME PROJET.
- AUTREMENT DIT, LES PANDÉMIES PLANÉTAIRES SONT CE QU'IL PEUT NOUS ARRIVER DE MIEUX ?
- C'EST SINCÈREMENT CE QUE JE CROIS.

Brecqhou, 22h13

Quand Maggie McGuinty avait vu les plongeurs arrimer la cabine de plongée au caisson, elle avait eu la confirmation que la fin du film ne serait pas ce qu'elle croyait. Ils allaient attaquer le seul point faible de la prison.

Leur plan était simple. Descendre la cabine de récupération. L'arrimer au caisson. Récupérer la femme. Détacher la cabine. Puis remonter. Mais les plans les plus simples butent parfois sur des détails imprévus.

Madame McGuinty sourit.

Par chance, elle avait pris des mesures pour contrer la possibilité, infime mais réelle, que le caisson soit retrouvé avant la fin de l'expérience.

Finalement, la fin du film serait intéressante.

France Inter, 23h15

- MÊME L'ÉPIDÉMIE DE TERRORISME EST UN ÉLÉMENT POSITIF. SANS LE VOULOIR, LES TERRORISTES RAPPELLENT À TOUT UN CHACUN QUE PERSONNE N'EST À L'ABRI. QUE LA MORT GUETTE. LES ATTENTATS RENFORCENT LE CLIMAT DE MORT DANS LEQUEL BAIGNE DE PLUS EN PLUS L'HUMANITÉ. ET CE CLIMAT EST L'ÉLÉMENT QUI VA PERMETTRE D'ENTREPRENDRE LA GRANDE MÉTAMORPHOSE QUI VIENT.

— POUVEZ-VOUS NOUS DONNER UN EXEMPLE, UN SIGNE DE CETTE ÉDIFICATION DE LA NOUVELLE HUMANITÉ DONT VOUS ANNONCEZ L'ÉMERGENCE ?

— PARADOXALEMENT, LES HOMMES D'AFFAIRES ONT ÉTÉ LES PREMIERS À COMPRENDRE. REGARDEZ LA CRÉATION DE L'ALLIANCE MONDIALE POUR L'ÉMERGENCE. REGARDEZ DES INITIATIVES COMME CELLES D'HOMNIFOOD ET D'HOMNIPHARM. ELLES SONT EN VOIE DE DEVENIR DE VÉRITABLES PROJETS PLANÉTAIRES AU SERVICE DE L'HUMANITÉ.

Fond de l'océan, près de Burhou, 22h19

Le diamant avait entamé le verre de la fenêtre depuis quelques secondes à peine lorsque la surface de la vitre se mit à se fendiller. Les lézardes se propageaient à partir du point d'impact du diamant, s'élargissant sans cesse. L'homme releva son appareil. Le verre continuait de se fissurer. De plus en plus rapidement.

L'homme se jeta par terre en criant à son coéquipier d'en faire autant. Ce dernier n'eut pas le temps de bouger. Sous la pression de l'air contenu dans le caisson, qui était comprimé à une dizaine d'atmosphères, le verre de la fenêtre explosa. Une pluie d'éclats cribla le spécialiste en sauvetage qui était demeuré debout.

France Inter, 23h21

— ... OBJECTERONT QU'IL S'AGIT LÀ D'UNE SIMPLE ÉVOLUTION DU CAPITALISME.

— C'EST BEAUCOUP PLUS QU'UNE ÉVOLUTION. L'ÉMERGENCE DE CES NOUVELLES STRUCTURES ÉCONOMIQUES VA EXIGER LA DISPARITION DES ANCIENNES. C'EST UN ORDRE NOUVEAU QUI SE MET EN PLACE.

— COMMENT CARACTÉRISERIEZ-VOUS CET ORDRE ?

— D'ABORD PAR UN MOT : CORPOCRATIE. ÉVIDEMMENT, C'EST RÉDUCTEUR. L'ORDRE À NAÎTRE, PAR RAPPORT AUX CORPORATIONS QUE NOUS CONNAISSONS, EST COMME L'HUMAIN PAR RAPPORT AUX PREMIERS MAMMIFÈRES.

— VOUS POUVEZ QUAND MÊME NOUS DONNER QUELQUES INDICATIONS.

— C'EST TOUTE LA VIE QUI SERA MOTIVÉE PAR LA LIBERTÉ D'ENTREPRENDRE. VIVRE SA VIE COMME UNE ENTREPRISE EST CE QUI PERMETTRA DE RÉUNIR TOUTE L'HUMANITÉ AUTOUR DE VALEURS IDENTIQUES. ET LA PREMIÈRE DE CES ENTREPRISES AU PROFIT DE LAQUELLE SERONT BAZARDÉES NOS VIEILLES STRUCTURES INEFFICACES, NOS CROYANCES DÉSUÈTES, CE SERA

Dubaï, 1h31

Ils occupaient quatre suites différentes de l'hôtel sous-marin, sur l'îlot artificiel en forme de palmier. Ils ne s'étaient jamais rencontrés en personne et il était peu probable qu'ils le fassent. Chacun était inscrit à l'hôtel sous un nom d'emprunt.

Dans un intervalle de cinq minutes, ils avaient reçu une mallette identique, qu'ils avaient reliée à l'un des multiples écrans plats qui couvraient les murs de leur suite.

Ils avaient tous apprécié les modalités de cette rencontre, qui leur permettaient de négocier sans avoir à s'exposer personnellement. Et sans avoir à renoncer aux dispositifs de sécurité dont ils avaient cru bon de s'entourer. Chacun pouvait conserver avec lui les gardes du corps et les armes qu'il jugeait utiles à sa protection. Les seuls contacts qu'ils auraient passeraient par le système de télécommunication.

Chacun leur tour, ils avaient demandé à Killmore pour quelle raison il n'était pas possible d'utiliser le même système en restant chez soi. Killmore leur avait tous fait la même réponse : il pouvait garantir la sécurité des transmissions sur de courtes distances. Pas d'un continent à l'autre. Et surtout pas en utilisant Internet !

Sur chaque écran, l'image était divisée en cinq : quatre carrés où apparaissaient les visages des quatre représentants des mafias et, au centre, dans un carré qui empiétait sur les quatre autres, le visage de Killmore.

— Messieurs, fit ce dernier, comme vous avez pu le constater, chacune de mes prédictions s'est réalisée. Les attentats ont eu lieu comme prévu, dans l'ordre prévu. Par voie de conséquence, l'appareil de sécurité de vos pays respectifs a détourné vers le terrorisme une grande partie de ses ressources. Sauf peut-être en Chine, où c'est l'agitation populaire et les pénuries qui ont accaparé l'armée du peuple.

Killmore fit une pause assez longue. Aucun des quatre représentants n'en profita pour prendre la parole. L'air impassible, ils se contentaient d'attendre la suite.

— Cela, je vous l'avais promis, reprit Killmore. Je m'étais engagé à accroître votre liberté de manœuvre de façon significative. Sans aucun engagement de votre part. De façon marginale, je vous ai également livré certains champs d'activité du Consortium. Madame Hunter s'est acquittée de cette tâche particulière.

Dans les quatre suites, il n'y avait toujours pas de réaction.

— Je sais que vous avez cherché à identifier les groupes terroristes responsables des attentats. Et je sais que vous n'avez pas réussi. Ce que je peux vous dire à leur sujet, c'est que l'ère du terrorisme achève. Pour la planète, la situation va se détériorer de façon encore plus radicale. Pour vous,

par contre...

Killmore prit le temps de boire une gorgée d'eau avant de poursuivre.

— Pour vous, donc, c'est une occasion d'affaires comme vous n'en retrouverez jamais. Le terrorisme va disparaître parce que les structures d'ordre de la planète vont se dissoudre. Les guerres, les émeutes populaires, le banditisme et les catastrophes écologiques vont rapidement les liquider. Il n'y aura plus d'ordre contre lequel le terrorisme pourra s'exercer... Dans ce monde livré au chaos, les seuls qui auront les moyens de maintenir un minimum d'ordre dans les territoires qu'ils contrôleront, ce seront vos groupes. C'est à cela que je vous demande maintenant de vous préparer. Vous seuls aurez les moyens financiers, les hommes, les armes et la discipline nécessaires pour contrôler la population sur les territoires que vous déciderez d'occuper.

Killmore arrêta une nouvelle fois. Dans le regard des quatre hommes, il y avait maintenant un intérêt certain.

— Ce que vous nous décrivez, fit le représentant de la mafia américaine, c'est l'Apocalypse. La fin de l'humanité.

— Le terme est juste, répondit Killmore en souriant. Parfaitement juste. L'Apocalypse... Une apocalypse qui va se traduire par un retour à la barbarie. Un retour à la loi de la jungle, dans un monde où il n'y aura plus assez de nourriture, d'eau et de médicaments pour tous.

— Autrement dit, on va tous disparaître, répliqua brutalement le Mexicain. C'est ça que vous nous annoncez en rigolant : qu'on va tous être éliminés !

Killmore éclata ouvertement de rire. Puis, voyant la colère monter sur le visage des quatre représentants des groupes criminels, il se dépêcha d'ajouter :

— Tout le monde ne va pas disparaître. Vous, vous allez survivre. Dans un monde de barbarie, seuls les prédateurs auront leur chance. Et vous, vous êtes des super prédateurs. Parce que vous êtes des prédateurs intelligents. Organisés. Et surtout... impitoyables. C'est autour de vous que va s'organiser ce qui restera de vie sociale. Vous serez la dernière chance de l'humanité... Les gens, ceux qui resteront, vont non seulement s'incliner devant votre force, mais ils vont la bénir. Entre votre loi et le chaos, ils auront tôt fait de choisir.

— Est-ce que vous ne réglez pas un peu vite le sort des gouvernements ? demanda doucement le Chinois.

— La force des gouvernements vient de leur utilité. Plus les gens vont mourir de faim, plus les émeutes vont se multiplier, plus l'impuissance des États va éclater au grand jour... Croyez-moi, ils vont disparaître d'eux-mêmes. La Somalie est le modèle de ce qui nous attend.

— Et les militaires ? objecta le Mexicain. Qu'est-ce qui va les empêcher de prendre le pouvoir à la place des gouvernements ?... Ils sont beaucoup plus armés que nous !

— Jusqu'à maintenant, ça ne vous a pas empêchés de leur tenir tête ! répliqua Killmore, incapable de résister au plaisir de jouer avec leurs

réactions... La plupart des armées ne sont pas équipées pour faire face à la corruption, au sabotage et à l'assassinat ciblé de la famille des soldats. Les soldats vont désertier par milliers... Mais vous avez raison. Les armées sont un problème...

L'Italien lui coupa la parole.

— Qu'est-ce qui va nous empêcher de disparaître, nous aussi, s'il n'y a plus de nourriture et qu'il y a de nouvelles épidémies ?

Sur les écrans, tous les regards étaient maintenant attentifs. Il était visible qu'ils partageaient tous la préoccupation de l'Italien.

— Je vois que j'ai eu raison de vous choisir, répondit Killmore sur un ton joyeux. C'est la vraie question. Pourquoi allez-vous durer alors que tout le reste va s'écrouler ? Pour une raison très simple : parce que vous en aurez les moyens... Maintenant, vous allez comprendre pour quelle raison je ne pouvais pas vous donner plus de détails avant que tout soit convenablement enclenché.

Cette fois, aucun des quatre ne tentait de masquer son intérêt.

— Vous allez conserver votre structure, reprit Killmore, parce que vous allez contrôler les moyens de la survie. Vous allez être les seuls à disposer des médicaments contre la peste grise. Vous allez également être les seuls à avoir un accès satisfaisant aux céréales et à l'antidote contre le champignon tueur. Et puis, avec un minimum de travail de votre part, vous devriez finir par contrôler une partie suffisante du pétrole de la planète pour subvenir à vos besoins... Je sais, le pétrole ne vous sera pas servi sur un plateau d'argent. Mais il faut bien que vous fassiez quelque chose pour mériter tout ce que je vous offre !... Des dossiers vous seront acheminés dans les prochaines heures, dossiers qui préciseront pour chacun les gisements et les raffineries dont vous pourriez le plus facilement prendre le contrôle... Sachant ce qui s'en vient, vous pourrez vous préparer en conséquence : délimiter les premiers territoires à occuper, réquisitionner des entrepôts pour recevoir les provisions, établir des structures de commandement, monter des opérations pour affaiblir les détenteurs du pouvoir et accélérer leur chute, recruter des agents à l'intérieur des forces armées...

— Mais vous ? demanda l'Italien. Vous allez faire quoi ?

— Jouir des fruits de mon travail et me retirer sur mes terres... Au sens métaphorique, bien entendu.

Puis il ajouta, avec une emphase caricaturale :

— Vous serez des dieux !

— Et vous, je suppose que vous projetez de régner sur les dieux, ironisa le Chinois.

— Il faut être réaliste. Même sur l'Olympe, il y a une structure hiérarchique !

Montréal, autoroute 40, 18h09

— Les remorqueuses en ont encore pour une heure.

Janvier Chateauvent était normalisateur de circulation. Officiellement, cette définition de tâche n'existait pas. Aucun poste officiel de cette nature n'était reconnu dans la convention collective de travail, pourtant inventive en matière de reconnaissance de particularités. Mais, lors des négociations précédentes, les parties s'étaient entendues pour que le texte du contrat de travail demeure muet sur cette forme d'expertise.

Officieusement, Janvier demeurerait le spécialiste informel de la normalisation. En cas d'accidents majeurs, on continuerait d'avoir recours à ses services pour coordonner le rétablissement de la circulation. Mais il n'était pas question de se lancer dans l'exercice périlleux de la description de cette compétence, avec toutes les répercussions que cela pouvait avoir sur la définition et l'échelle salariale des autres tâches.

- Des morts ? demanda Crépeau.
- Quatre.
- Des blessés ?
- Une vingtaine. Trois sérieusement.

Deux accidents sur l'autoroute métropolitaine. À quelques minutes d'intervalle. Un en direction est, l'autre en direction ouest. Au pire moment. Juste au début de l'heure de pointe, quand la circulation se densifie mais demeure encore relativement rapide.

Deux véhicules utilitaires sport s'étaient mis à zigzaguer et à frapper les véhicules à côté d'eux, provoquant des freinages d'urgence, des coups de volant pour les éviter. Puis ils s'étaient renversés... De nombreuses collisions secondaires avaient suivi. Entre d'autres voitures. Sous le choc, plusieurs s'étaient renversées. D'autres avaient été embouties avec violence par celles qui n'avaient pas eu le temps de freiner. Quelques-unes avaient pris feu... Tout s'était terminé par un carambolage qui avait complètement bloqué la circulation. Dans les deux sens de l'autoroute.

Les morts et les blessés avaient maintenant été évacués. On achevait de dégager la voie. Tout le trafic de l'heure de pointe s'était déversé sur les voies secondaires, ce qui avait créé un énorme ralentissement dans une grande partie de l'île. Il faudrait plusieurs heures encore avant que la circulation redevienne normale.

- Je ne m'attendais pas à vous voir ici, reprit Chateauvent.
- Dans les véhicules qui ont causé les carambolages, faudrait regarder sous le siège du conducteur. Il y a probablement une canette vide.
- Chateauvent fixa Crépeau comme s'il était un extraterrestre.
- C'est sur Internet, expliqua Crépeau.
- Quoi ? !... Comment ça, sur Internet ?
- Ce n'est pas un accident. C'est un attentat. Il faut considérer tout le site comme une scène de crime. L'équipe technique est en route.

LONDRES ET LOS ANGELES. DANS TOUS LES CAS, DES CONTENANTS DE MONOXYDE DE CARBONE DOTÉS D'UNE MINUTERIE ONT ÉTÉ PLACÉS SOUS LE SIÈGE DE CONDUCTEURS DE VÉHICULES UTILITAIRES SPORT. LORSQUE LES CONTENANTS ONT LIBÉRÉ LEUR CONTENU, LES CONDUCTEURS ONT PERDU CONSCIENCE, CE QUI A AMORCÉ LA CHAÎNE DES COLLISIONS...

Lévis, 19h38

Dominique avait de la difficulté à se concentrer. Son esprit revenait sans cesse à Claudia.

Lorsque le hublot avait éclaté, la violence de la décompression avait projeté Claudia à travers l'ouverture. Son crâne avait été fracassé contre le métal et elle s'était écrasée contre le corps d'un des plongeurs, qui avait été charcuté par les éclats de verre...

Dominique laissa son regard glisser vers une des trois fenêtres panoramiques qui donnaient sur la cour arrière. Ses yeux demeurèrent fixés pendant quelques instants sur le buisson de fougères, à côté de la cascade, jusqu'à ce qu'elle prenne conscience d'une silhouette à la périphérie de son champ de vision.

Agenouillé à côté de la bruyère, un homme avec un large chapeau était en train de défendre les pas japonais contre l'envahissement de la pervenche.

Dominique se précipita dans la cour.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Votre jardin a besoin d'entretien, répondit tranquillement l'homme sans lever les yeux de sa tâche. Je vous avais dit que je serais là quand il aurait besoin de moi.

Puis il releva la tête pour la regarder. Le mystérieux jardinier était Bamboo Joe.

— Claudia est morte, dit Dominique après quelques secondes d'hésitation... Kim aussi.

— Je sais.

— Et ça ne vous fait rien ?!

— Je ne peux rien y changer, répondit doucement le jardinier.

— Ce n'est pas une raison pour être insensible !

Dominique résista encore pendant quelques secondes, puis sa rage se transforma en sanglots. Le jardinier se contenta de la regarder en silence.

— Vous pourriez dire quelque chose ! fit brusquement Dominique sans cesser de pleurer.

— C'est inutile. Vous avez besoin de pleurer.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Vous vous reprochez leur mort. Vous vous sentez coupable. Impuissante. C'est une voie sans issue.

— Parce que vous pensez que c'est à cause de moi !

— Non, répondit le jardinier sur le même ton paisible. Je ne le pense

pas... Mais vous, vous le pensez.

Dominique, qui avait presque réussi à contrôler ses larmes, éclata de nouveau.

— Je viens à peine de prendre la coordination de l'Institut et je perds deux agents... Et ce ne serait pas à cause de moi ?! C'était ma tâche de les protéger !

— De faire ce qu'il était en votre pouvoir pour les protéger, corrigea le jardinier.

— Vous pouvez bien parler !... Vous disparaissiez pendant des semaines et quand vous rappliquez, c'est pour me débiter des banalités en guise de consolation.

— Les banalités sont les seules choses qui consolent... parce qu'elles ont passé avec succès l'épreuve du temps.

— J'aurais dû pouvoir faire quelque chose.

— Ce n'est pas parce qu'on aime les gens qu'on peut faire quelque chose pour eux.

Livre 4 – *Les Bibliothèques crématoires*

L'idée est de faire paraître cette nouvelle génération d'entrepreneurs comme les seuls sauveurs possibles d'une planète à la dérive, comme les seuls capables de guider l'humanité vers un monde qu'ils habitent déjà.

À l'image d'un monde enfoncé dans la lutte des classes, il faut substituer celle du paradis que représente un monde qui a de la classe... et vers lequel les grands décideurs nous précèdent pour nous indiquer la route.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, 2h04

Le bras gauche appuyé sur le bord de la portière, Jim Doiron somnolait derrière le volant en attendant un improbable client. Son taxi était garé le long de la rue Berri, juste un peu plus loin que la porte du terminus Orléans.

Encore cinq heures avant de pouvoir abandonner la voiture au chauffeur de jour. Après, il irait à son studio, le temps de terminer un contrat, puis il passerait chez lui manger un morceau. Il dormirait peut-être une heure ou deux. Ensuite il se rendrait chez un client qui voulait une photo de sa fille pour souligner la fin de son secondaire. Une photo spéciale. Pas comme les photos commerciales dans les écoles. Mais il ne fallait pas que ça coûte cher...

Doiron attendait dans le taxi. C'était le prix à payer, trois nuits par semaine, pour continuer sa difficile carrière de photographe. Dans une demi-heure, il partirait traquer les clients à la sortie des bars.

Le bruit de l'explosion le tira d'un rêve éveillé où il se faisait bronzer sur une plage, en compagnie d'une femme qui n'avait aucune ressemblance avec la sienne. Il pensa d'abord qu'une voiture venait de sauter. Puis il vit plusieurs plaques de verre tomber de la Grande Bibliothèque. À l'intérieur de l'édifice, une énorme tache de feu était en train de grossir.

Totalement réveillé, Doiron se dépêcha de sortir la petite Lumix qu'il traînait toujours dans sa poche, sélectionna la fonction vidéo et entreprit de filmer l'incendie qui se propageait.

Une seconde explosion se fit entendre, suivie d'une pluie d'éclats de verre. Presque au même instant, une autre boule de feu apparut à l'intérieur de l'édifice.

Des morceaux de verre firent brusquement irruption dans son champ visuel. Ils se dirigeaient vers lui à plusieurs centaines de mètres seconde. Doiron baissa par réflexe son appareil photo. Une fraction de seconde plus tard, son cerveau émettait l'ordre de reculer la tête. Mais les impulsions ne réussirent pas à mobiliser à temps les muscles concernés : un morceau de verre lui traversa le visage. La pointe ressortit à la base de la nuque.

Jim Doiron n'était plus en état de voir que la seconde explosion avait fait

deux autres victimes, sur le trottoir, de l'autre côté de la rue. Ni que le feu se propageait rageusement à l'intérieur de la bibliothèque.

Il utilisa ses dernières énergies à essayer de prendre conscience qu'il était en train de mourir.

France Info, 8h03

... REVENDIQUANT L'ATTENTAT DU PÉRIPHÉRIQUE DE PARIS. LES TERRORISTES AFFIRMENT AVOIR CIBLÉ « LES PIRES POLLUEURS PARMI LA POPULATION ORDINAIRE », À SAVOIR CEUX QUI « PERSISTENT À UTILISER DES VÉHICULES PRIVÉS PLUTÔT QUE LES TRANSPORTS EN COMMUN » ET QUI LE FONT À BORD « DES VÉHICULES LES PLUS POLLUANTS »...

Paris, 8h12

Chakib vit les deux hommes au moment où ils arrivaient sur lui.

Tout était pourtant prévu : le complice qui avait laissé la porte de service déverrouillée, la carte magnétique pour se déplacer dans la partie non publique de la bibliothèque, le plan détaillé des lieux pour le cas où sa mémoire lui aurait fait défaut... L'endroit où il devait faire exploser la bombe était même marqué sur le plancher avec une encre visible uniquement à l'aide de lunettes spéciales. Des lunettes qui étaient dans la poche gauche de son veston... Tout était prévu.

Sauf ça. Des policiers !

Ils l'avaient intercepté au moment où il mettait la main sur la poignée de la porte. Chakib ne s'était pas méfié parce qu'ils n'étaient pas en uniforme.

— On peut voir vos papiers ? demanda le plus jeune, sur un ton poli mais nerveux.

— Il y a un problème ?

Dans toute son attitude, Chakib s'efforçait de manifester un mélange de bonne volonté et de confusion. C'était connu : les savants étaient souvent distraits. Avec sa serviette de cuir noir à la main, son manteau usé, ses cheveux en broussaille et ses grosses lunettes de corne noire, il n'avait aucune difficulté à passer pour un chercheur.

— Contrôle de routine, fit l'autre policier. Tous ceux qui entrent ailleurs que par la porte principale sont contrôlés.

Il y avait une amorce de sourire sur le visage du deuxième policier, mais ses yeux demeuraient froids.

— Je comprends, répondit Chakib en mettant la main dans sa poche. On n'est jamais trop prudent.

Il fouilla un moment dans sa poche de pantalon, la ressortit vide.

— On dirait que j'ai encore oublié mon portefeuille, dit-il en regardant le plus jeune.

— Dans ce cas, il va falloir nous accompagner.

- Vous êtes sûr que c'est bien nécessaire ?
- C'est vous qui l'avez dit, on n'est jamais trop prudent.
- Bien sûr, bien sûr...

Il mit la main dans la poche de son manteau comme s'il continuait à chercher.

Puisqu'il était pris, il n'avait plus le choix. Il remplirait au moins une partie de sa mission. Et il mourrait en martyr.

À l'intérieur de sa poche, il trouva le boîtier, entra son doigt dans l'ouverture et l'enfonça jusqu'au fond.

En explosant, la bombe contenue dans sa serviette entama le mur extérieur de la bibliothèque. Elle causa toutefois des dommages relativement légers à l'intérieur.

Par contre, pour retrouver les morceaux des trois hommes qui avaient été déchiquetés par l'explosion, il faudrait plusieurs jours.

www.toxx.tv, 2h38

... CONFIRME L'EXISTENCE DE PLUSIEURS VARIÉTÉS DU CHAMPIGNON RESPONSABLE DE LA PESTE GRISE, CHACUNE AYANT UNE AFFINITÉ AVEC UNE RACE HUMAINE PARTICULIÈRE...

Georgetown, 2h43

John Tate dormait depuis moins de deux heures quand l'appel de son adjoint l'avait réveillé.

— L'attentat contre la bibliothèque du Congrès a échoué.

C'était la première phrase de Spaulding.

Il lui avait ensuite expliqué que deux terroristes avaient été interceptés alors qu'ils tentaient de s'introduire par une porte de service.

— Vous avez leur nom ? demanda Tate après avoir écouté pendant plusieurs minutes le compte rendu détaillé de Spaulding.

— Mieux que leur nom : on les a arrêtés. Ils n'ont pas eu le temps de se suicider.

— Tu les mets au secret.

— La version officielle, c'est qu'ils sont morts.

— Bien... Très bien.

Décidément, il avait de bons réflexes, songea Tate. Puis il sourit, réalisant qu'il s'était fait la même réflexion à plusieurs reprises au cours des derniers mois. Finalement, avec Spaulding, il avait fait un bon choix. Tout n'était peut-être pas en train de sombrer.

— Et si des journalistes veulent voir les corps ? demanda Spaulding.

— Arrange-toi pour qu'ils en voient.

— Et qu'est-ce que je dis aux autres agences ?

— *Black out* total. Pas un mot à personne avant qu'on les ait interrogés.

— Même pas à la DHS ?

— Surtout pas à eux.

— Un instant. Il y a quelque chose qui entre...

Après un moment, la voix de Spaulding reprit :

— Un autre attentat déjoué. La Public Library de New York.

— Les terroristes ?

— Deux morts. Un blessé... Mal en point.

— Mets-le au secret lui aussi. Et arrange-toi pour qu'il ne nous claque pas entre les doigts !

Après avoir raccroché, Tate réalisa qu'il ne servait à rien de retourner se coucher. Il ouvrit son ordinateur pour passer en revue l'actualité de la planète.

Quelques minutes plus tard, ce qu'il anticipait était confirmé : d'autres attentats avaient eu lieu. Montréal. Francfort. Lisbonne. Lausanne...

Par contre, des attentats avaient été déjoués à Londres et à Paris. Il y avait eu des victimes, mais la British Library et la bibliothèque François-Mitterand n'avaient pas subi de dommages significatifs : les terroristes avaient été contraints de se faire exploser à l'extérieur des édifices.

Les événements ne confirmaient que trop bien l'analyse de Blunt. Moins de vingt-quatre heures après la dernière vague d'attentats écolos contre les automobilistes, les Djihadistes du Califat universel se manifestaient.

Si l'objectif était de créer un mouvement de panique en accumulant les attaques, c'était probablement réussi, malgré le fait que plusieurs attentats avaient échoué. Car, même ratés, ils rappelaient à la population qu'un autre attentat était toujours possible. Plus que possible, en fait : probable.

Il fallait qu'il discute rapidement de tout ça avec Blunt. Mais avant, il devait prendre des mesures pour contrer Paige. Ce dernier tenterait sûrement de s'accaparer le succès de l'opération.

Le premier coup de fil de Tate fut à un reporter de CNN. Le second pour The Mad Warden. C'était le surnom de celui qui contrôlait l'agenda du Président.

www.cyberpresse.ca, 4h18

... ACCUSE LE CANADA D'ABRITER LES ENTREPRISES MINIÈRES LES PLUS NOCIVES SUR LES PLANS ENVIRONNEMENTAL ET SOCIAL. LES MENACES DE MORT VISENT LES DIRIGEANTS DES ENTREPRISES. LA LÉGISLATION CANADIENNE, DÉCRIÉE COMME UNE DES PLUS PERMISSIVES DE LA PLANÈTE...

Lévis, 4h27

Dominique s'était réveillée brusquement après quelques heures de sommeil. Elle n'arrivait pas à chasser le visage de Claudia de sa mémoire. Avoir été si près de la sauver !... Et avoir tout bousillé ! Tout ça parce que personne n'avait pensé à la différence de pression.

Bien sûr, elle avait des excuses. C'était logique de croire que la pression, à l'intérieur du caisson où elle était retenue prisonnière, était à atmosphère normale. Parce qu'il était logique de croire qu'il avait été scellé avant d'être immergé... Mais quelqu'un aurait quand même dû penser qu'il pouvait s'agir d'un piège. Quelqu'un aurait dû penser que l'air, à l'intérieur du caisson, pouvait avoir été élevé à une pression de plusieurs atmosphères. Comme dans une chambre hyperbare. Quelqu'un aurait dû penser aux effets d'une décompression brutale sur un organisme humain... Et ce quelqu'un, c'était elle.

Vers 3 heures 20, elle s'était résignée à se lever pour échapper à ses ruminations. Elle avait ouvert Pantagruel et parcouru les informations que le logiciel avait sélectionnées. La première était l'attentat à la Grande Bibliothèque de Montréal. Suivaient les attentats contre d'autres bibliothèques dans d'autres pays... Même pas vingt-quatre heures après les carambolages sur les autoroutes.

Les terroristes avaient une fois de plus démontré que leur cible était l'Occident. Exclusivement l'Occident. Ça ne simplifierait pas la gestion des rapports entre les diverses confessions religieuses à l'intérieur des pays. Ni entre les groupes ethniques.

La bonne nouvelle, c'était que plusieurs attentats avaient échoué. À Paris, New York, Londres et Washington, les terroristes avaient été tenus en échec. La collaboration avec Tate, le MI5 et les Français avait fonctionné.

Comme Prose l'avait prédit, les terroristes avaient frappé des bibliothèques. Et s'il avait raison pour les bibliothèques, il avait probablement raison pour le reste. Il y aurait une quatrième vague d'attentats écoterroristes. Elle serait placée sous le signe du feu. Et le feu le plus dangereux, c'était indubitablement le feu nucléaire.

L'Institut n'avait pas les moyens de prévenir ça. Aucune organisation n'avait les moyens de protéger à elle seule l'ensemble des centrales nucléaires de l'Occident. La solution était de généraliser l'expérience qui avait mené au succès des Français, des Américains et des Britanniques.

Elle commença à rédiger un message pour Blunt.

Je pense qu'il faut prévenir les pays occidentaux que les centrales nucléaires seront les prochaines cibles des écoterroristes. Avec une brève explication de la logique des attentats telle que Prose la voit.

Puis elle ajouta une série de questions :

Quoi de neuf sur les carambolages ?

Quel lien vois-tu entre les différentes pistes : les Dégustateurs d'agonies, Homnicorp et ses filiales, les terroristes islamistes, les écoterroristes... ?

Comment est-ce que les hypothèses de Prose cadrent dans tout ça ?

Est-ce que le décodage des murales avance ?

Hampstead, 9h48

F était arrivée au début de la matinée. Monky était allé la chercher à

l'aéroport. Elle prenait le petit déjeuner avec Fogg devant une fenêtre panoramique qui donnait sur le jardin, du côté droit de la maison.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé à mademoiselle Maher et à son amie, dit Fogg. Je sais à quel point vous étiez proche d'elles.

F accueillit la déclaration avec un léger mouvement de la tête.

— Je sais que ce ne sont pas des sacrifices qui sont faciles à faire, reprit Fogg.

— Le plus difficile, c'est de ne même pas savoir si c'en vaut la peine.

Un silence de plusieurs minutes suivit. Les deux mangeaient lentement, absorbés par leurs pensées.

— L'alternance entre les deux séries d'attentats est de plus en plus rapide, reprit tout à coup Fogg. Les attentats écologiques et islamistes se chevauchent pratiquement...

— Et... ?

— Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

— Avec le Consortium, vous en êtes où ? demanda F après un nouveau moment de silence.

— Je peux compter sur Daggerman. Hunter est manifestement du côté de « ces messieurs ». Pour ce qui est de Gelt, le directeur de Safe Heaven, il attend de voir de quel côté les choses vont pencher.

— Et Skinner ?

— Skinner...

Fogg répéta le nom comme si on lui demandait d'éclaircir un mystère.

— Théoriquement, dit-il, c'est notre allié le plus efficace... À la condition qu'il ne se retourne pas contre nous.

— Vous croyez que c'est encore un danger ?

— Moins qu'avant. Il n'a pas digéré la façon dont les commanditaires du Consortium ont parachuté à Vacuum des clients auxquels il doit obéir aveuglément et qui ont le droit de passer par-dessus sa tête pour s'adresser directement aux répartiteurs... Mais notre principal atout, ça reste sa rivalité avec madame Hunter. Juste pour le plaisir de l'éliminer, il se rangerait de notre côté !

— Qu'est-ce que vous pensez de la théorie de Blunt ?

— Les trois fins du monde ?... Les piliers de la culture occidentale ?... Jusqu'ici, on dirait bien que les événements lui donnent raison. Avec la nouvelle vague d'attentats islamistes...

— Ça veut dire que les attentats écolos vont bientôt recommencer.

— Probable.

— Et si on se fie à cette théorie de Blunt, c'est la dernière étape avant la fin.

— Avant l'apocalypse...

— Toujours pas d'idée de ce que c'est ?

— Non. Mais si on écoute ce que disent Guru Gizmo Gaïa et l'Église de l'Émergence...

AFP, 5h03

... LA PESTE GRISE A PRIS DES PROPORTIONS ÉPIDÉMIQUES DANS LES PROVINCES DU GUANDONG ET DU FUJIAN. LA SITUATION EST ÉGALEMENT CRITIQUE DANS LA RÉGION AUTONOME ZHUANG DU GUANGXI. LES RUMEURS SUR LE CARACTÈRE RACIAL DE L'ÉPIDÉMIE ONT ENTRAÎNÉ DES ÉMEUTES DANS PLUSIEURS VILLES DE LA CÔTE SUD, OÙ DES OCCIDENTAUX ONT ÉTÉ PRIS À PARTIE. ON COMPTE POUR L'INSTANT QUATRE VICTIMES OCCIDENTALES...

Hampstead, 10h07

Fogg sirotait lentement son thé en regardant F. Il avait l'air particulièrement satisfait de ce qu'il venait de lui dire.

— Et à la British Library ? demanda F.

— L'attentat a été évité. Quand les terroristes ont vu qu'ils allaient être interceptés, devant l'entrée centrale, ils se sont fait exploser.

— Au site de St. Pancras ?

— Oui... Pour l'instant, il n'y a rien eu à Collindale.

— En tout, combien d'attentats ont réussi ?

— Cinq.

Ils demeurèrent de nouveau plusieurs minutes silencieux, regardant le jardin. De temps à autre, l'un des deux prenait une gorgée de thé ou un sablé.

— Cette histoire de fin du monde, reprit Fogg, ça me rappelle une rencontre que j'ai eue avec Jill Messenger.

Puis il ajouta, en se tournant vers F :

— C'est la dernière représentante en date de « ces messieurs ».

— Celle que vous soupçonnez d'être plus qu'une représentante ?

— Oui... L'autre jour, elle a fait une allusion au livre que j'avais écrit...

Vous vous rappelez, *Pour une gestion rationnelle de la manipulation* ?

F acquiesça d'un signe de tête.

— Elle a dit que c'était en dessous de la réalité, reprit Fogg après une légère quinte de toux. Que la plupart des gens n'avaient pas assez d'imagination pour concevoir ce qu'était vraiment l'apocalypse.

— Vous pensez que c'est ce qu'ils veulent faire ? qu'ils veulent sérieusement tout détruire ?

— Tout détruire, je ne suis pas sûr. Elle m'a fait une drôle de remarque... Elle m'a dit que c'était parce que les humains de l'île de Pâques n'avaient pas de prédateurs qu'ils s'étaient assoupis, qu'ils s'étaient laissés aller à consommer toutes les ressources de l'île, jusqu'à disparaître dans une forme monstrueuse de cannibalisme.

— Ils auraient pu décider d'être les prédateurs de l'humanité ? Pour la stimuler ?...

— Quelque chose du genre.

Une nouvelle pause dans la conversation leur permit d'achever leur petit déjeuner tardif.

— Vous avez revu Hurt ? demanda F.

— Non.

— Ce n'est pas son genre d'abandonner.

— Si seulement on pouvait savoir tout ce qu'il a appris.

— Il ne sait peut-être rien de plus.

Fogg soupira.

— Possible, dit-il.

Il se leva, traversa la grande pièce de séjour et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le parc, à l'arrière de la maison.

— Aujourd'hui, dit-il sans cesser d'observer le parc, je m'occupe de Safe Heaven. De votre côté, comment va l'opération de nettoyage ?

— Les préparatifs seront terminés dans deux ou trois jours.

— Et si nous n'avons pas deux ou trois jours ?

— Je vais me débrouiller avec ce que j'aurai.

BBC, 10h36

... LES BIBLIOTHÈQUES SONT DES ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE. COMME LES MUSÉES. COMME LES ÉCOLES. ET COMME LES ÉGLISES. ELLES ABRITENT DES IDÉES QUI CORROMPENT L'ÂME DE NOS JEUNES. DES IDÉES QUI CRITIQUENT ET RIDICULISENT LA PAROLE DU PROPHÈTE. QUI INJECTENT LE POISON DU DOUTE DANS L'ESPRIT DES CROYANTS... IL FAUT DÉTRUIRE LES ARMES DÉMONIAQUES DES INFIDÈLES. TOUS LES MUSULMANS DOIVENT MAINTENANT SOUTENIR...

Montréal, 5h41

Crépeau regardait les pompiers circonscrire les derniers restes de l'incendie. Il n'y avait encore aucune conclusion officielle sur ses causes. Bien sûr, c'était criminel. Mais la nature précise des moyens utilisés restait à éclaircir.

Un témoin avait vu un tireur sortir par le toit d'une fourgonnette et pointer une arme vers la bibliothèque. Selon sa description de l'arme, les experts penchaient pour un M72 LAW. Mais comme il y avait eu deux tirs et que le M72 était à usage unique, ça créait un certain flottement... Y avait-il eu deux tireurs ? Le même tireur avait-il eu deux armes ?...

Ce qui était certain, par contre, c'était que les munitions employées contenaient du phosphore. À cause de la violence et de la rapidité avec lesquelles l'incendie s'était déclaré. Comme si les gicleurs avaient alimenté les flammes.

Autre certitude : il y avait au moins trois victimes. Et elles étaient toutes à

l'extérieur de la bibliothèque. Deux jeunes qui passaient sur le trottoir. Des graffiteurs, s'il fallait en croire les bombes aérosol trouvées sur eux. Et un chauffeur de taxi.

Les trois avaient été tués par des éclats de verre. Sur la caméra du chauffeur de taxi, on avait même trouvé la vidéo de la deuxième explosion : le film de quelques secondes seulement se terminait par un gros plan de l'éclat de verre qui arrivait à toute vitesse vers la caméra.

En retournant à sa voiture, Crépeau fut abordé par Cabana, micro à la main, qui marchait à côté de lui en le mitraillant de questions.

— C'est quoi, cette fois-ci ? Des musulmans fanatisés ? Des écologistes hystériques ? Est-ce que vous avez une piste ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

— L'enquête est en cours.

— Est-ce qu'il faut s'attendre à d'autres attentats ? Allez-vous fermer toutes les bibliothèques de la province par précaution ?...

— Je ne peux pas vous répondre.

— Allez-vous faire protéger les librairies ?

— Cabana, dégagez !

— C'est vrai que les terroristes ont mis Montréal sur leur liste à cause de l'inspecteur-chef Théberge ?

Crépeau arrivait à sa voiture. Il s'arrêta pour regarder Cabana dans les yeux.

— C'est quoi, cette idiotie ?

— Il y a des rumeurs. Ce serait à cause de ses liens avec des services de renseignements étrangers...

— Des rumeurs !

— C'est notre rôle de vérifier ce qui se dit. Pour départager les vraies informations des fausses. Vous ne pouvez quand même pas être contre ça !

Il regardait Crépeau avec un sourire narquois.

— C'est notre job, reprit Cabana. Éclairer le débat public ! Faire triompher la vérité !

— À votre place, je prendrais garde aux distributeurs de rumeurs que je fréquente.

— Est-ce que vous me menacez ?

— Pas du tout.

— C'est quoi, alors, cette remarque ?

— De la sollicitude. Je m'inquiète pour vous. J'ai peur qu'on vous utilise et qu'on vous laisse ensuite seul pour ramasser les morceaux. J'en aurais presque du chagrin.

Paris, 12h17

Théberge s'était promené tout l'avant-midi dans les rues de Paris, ponctuant ses déambulations de haltes dans les cafés, écoutant ce que les clients disaient des attentats, buvant des décoctions qui allaient de pitoyables à carrément mauvaises. Pas étonnant que les Français boivent autant de cafés

crème avec sucre ! C'était un réflexe de défense !

Un instant, il avait songé à rentrer chez lui, mais les ascensoristes étaient encore en grève. Il n'avait pas envie de se taper les quatre étages de l'escalier pour une heure de repos, puis de les redescendre... pour ensuite avoir à les remonter en soirée.

Plusieurs terrasses étaient fermées pour rénovations. À quelques endroits, on installait même des vitres anti-balles au-dessus des comptoirs pour séparer les barmans et les bouteilles des clients. Comme dans les banques pour protéger l'argent et les caissiers.

Sans qu'il sache pourquoi, cela lui rappela les anciennes Commissions des liqueurs, les ancêtres de la SAQ. À l'époque, les bouteilles de boisson étaient dissimulées derrière les comptoirs et les commis allaient les chercher. Pas question que les clients aient un rapport direct, même visuel, avec la marchandise.

— *Au moins, ils l'ont arrêté avant qu'il entre dans la bibliothèque.*

— *Manquerait plus qu'ils l'aient laissé passer. Avec la quantité de flics qu'il y a partout !*

— *Paraît qu'il avait seize ans...*

— *C'est une honte ! Ils utilisent des femmes et des enfants.*

— *C'est comme nous : on achète des trucs que les multinationales fabriquent en exploitant des femmes et des enfants.*

— *Tu délirés, Marcel ! Ça n'a rien à voir !*

Le bruit des conversations enveloppait Théberge. Il y prêtait une attention soutenue mais distraite. L'image de sa femme revenait continuellement dans ses pensées. Pour une fois qu'ils étaient à Paris, ils étaient séparés !

— *Moi, je ferais les banlieues, le temps de faire le ménage.*

— *Ça ne donnerait rien, ils sont partout.*

Théberge regarda sa montre : 12 heures 24. Il se leva, laissa l'argent sur la table et se dirigea vers la sortie.

En passant à côté d'une table, il entendit un homme dire à son voisin :

— *T'as vu ? C'est le type du Canada.*

Théberge s'efforça de ne pas réagir, de manière à ne pas confirmer la déclaration du client.

— *Tu te goudaillies ! Qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire ici ?*

À plusieurs reprises au cours de l'avant-midi, Théberge avait cru surprendre des regards insistants. Il avait maintenant la preuve que ce n'était pas simplement le fruit de sa paranoïa.

Il sortit du café, tourna vers la droite et remonta la rue du Faubourg Saint-Antoine. Chemin faisant, il croisa un adepte de l'Église de l'Émergence. Sur sa pancarte, le message était à la fois énigmatique et lapidaire :

**Le feu de la terre s'épuise
Le feu de la vie va disparaître**

Théberge poursuivait son chemin. Le restaurant où Gonzague lui avait donné rendez-vous était tout près.

AFP, 12h30

... LE PRÉSIDENT SARKOZY A PROMIS – ET JE CITE – « DES MESURES MUSCLÉES POUR ENRAYER CETTE VIOLENCE ABSURDE ET INHUMAINE ». EN RÉPONSE À UNE QUESTION, IL A PRÉCISÉ QU’AUCUNE DE CES MESURES NE VISAIT DE MANIÈRE SPÉCIFIQUE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE. IL A TOUTEFOIS AJOUTÉ QUE LA PAIX SOCIALE ET LA SÉCURITÉ DES CITOYENS ÉTAIENT LES FONDEMENTS INTANGIBLES, PÉRENNES ET IRRÉFRAGABLES DE SA POLITIQUE. ET QUE, POUR GARANTIR L’ORDRE PUBLIC, IL NE S’INTERDIRAIT AUCUN DES MOYENS QUE LA LOI MET À SA DISPOSITION...

Paris, restaurant L’Ami Pierre, 13h03

Théberge était arrivé en même temps que son ami Gonzague. Le maître de salle leur avait attribué une table dans une petite salle au fond du restaurant. Pour la discrétion. Mais ça faisait peu de différence. Toutes les tables étaient proches les unes des autres et la majorité étaient déjà occupées par des habitués.

Au moment de desservir le potage, le maître de salle, qui faisait également office de serveur pour les clients privilégiés, se pencha vers Théberge.

— Excusez-moi si je suis indiscret, mais c’est vous, n’est-ce pas ?

— Je vous confirme que je suis bien moi, répondit Théberge, pince-sans-rire.

— Je vous présente Hervé, fit Leclercq en souriant. Hervé, mon ami Gonzague.

Théberge serra la main que lui tendait le maître d’hôtel. Ce dernier se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

— Je veux parler du journal. Ils n’y sont pas allés avec le dos de la cuiller, dites !... « Le super flic du Canada »... « Le policier qui venait du froid »... « Super flic ou super espion ? »...

— Il ne faut pas croire tout ce qui est écrit dans les journaux, répondit benoîtement Théberge.

— Je sais. Mais comme vous êtes avec le colonel...

Leclercq décida d’intervenir pour clore la discussion.

— Mon ami Gonzague est ici à mon invitation, dit-il. Une consultation discrète... Officiellement, il est en vacances.

— D’accord. J’ai compris.

Le maître d’hôtel se dirigea vers la porte pour accueillir de nouveaux clients. Leclercq se tourna vers Théberge.

— Ton ami avait raison, dit-il. Leur cible était bien les bibliothèques.

— Il dit qu'il a trouvé ça avec des méthodes d'analyse littéraire ! C'est à se demander pourquoi on fait des enquêtes !

— Tu penses qu'il a aussi raison pour les prochains attentats des écolos ?

— Même s'il a raison, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— L'armée a discrètement pris position pour protéger les centrales nucléaires. Plusieurs pays ont fait la même chose.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du plat principal.

Quand il vit l'assiette de cassoulet, Théberge se dit qu'il y avait là assez de nourriture pour détruire le travail de plusieurs mois de régime.

— Vous n'êtes pas obligé de tout manger, fit le maître de salle. Vous pouvez vous garder un peu de place pour le dessert.

Leclercq lui assura que tout était parfait. Théberge se contenta de grommeler un acquiescement et prit une gorgée de vin.

— HomniFood a émis un communiqué de presse, reprit Leclercq après un moment. La compagnie s'engage à prendre en charge tous les frais de reconversion des trois laboratoires. La recherche va être réorientée vers la mise au point d'un produit capable de contrôler le champignon tueur. Une entente est déjà signée avec les trois pays concernés.

— Vous ne pouvez rien faire ?

— Officiellement, HomniFood est la victime. Elle s'est fait détourner trois laboratoires. Des années de recherche perdues... Et, malgré ça, elle est prête à investir des dizaines de millions pour tout redresser. Tu connais un élu qui refuserait ça ?

Puis il ajouta sur un ton dégoûté :

— C'est même présenté comme un effort humanitaire pour réparer les torts qu'ont pu causer les laboratoires ! Le porte-parole affirme que la compagnie se sent responsable. Qu'elle veut apporter sa contribution ! Malgré le fait qu'elle a été la principale victime !... Même les savants qui étaient séquestrés sont d'accord pour continuer à travailler pour eux ! À cause de l'importance humanitaire du projet.

Un assez long silence suivit. Théberge se concentrait sur son plat pour mieux profiter de l'expérience. Mais son esprit revenait sans cesse à l'affaire.

Quel était le but de tout ça ? Fallait-il prendre au sérieux les affirmations des terroristes ? Visaient-ils vraiment, pour l'un, la destruction de l'Occident et, pour l'autre, la fin de la civilisation technologique ?

C'était possible. Après tout, si Hitler avait disposé des moyens technologiques actuels, il n'aurait pas hésité à faire sauter la planète... Sans doute était-il inévitable qu'un jour, avec le progrès de la technologie, quelqu'un finisse par le faire... Il faudrait qu'il en parle à Prose. Ce qui l'amena à se dire qu'il devrait peut-être le faire protéger. Déjà, à Montréal, des éléments proches des terroristes s'étaient intéressés à lui. Était-ce pour l'empêcher de parler de ses théories qu'on l'avait intimidé et qu'il y avait eu la tentative d'assassinat ?

Théberge secoua légèrement la tête. La séquence des événements ne

collait pas. On l'avait enlevé... après la tentative d'assassinat. Ce qui ramenait Théberge à sa première question : quel rôle Prose jouait-il dans cette histoire ?

HEX-Radio, 8h02

— PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST PAREIL ! TROIS AUTRES VICTIMES. LA MOITIÉ DE LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DÉTRUITE. LES POLICIERS ABANDONNENT LA VILLE AUX TERRORISTES... J'AI AVEC MOI MON COLLÈGUE CABANA. QU'EST-CE QUE T'EN PENSES, TOI, DU DERNIER ATTENTAT TERRORISTE ?

— CEUX QUI PENSENT ENCORE QU'ILS RESTENT À MONTRÉAL, ILS SONT MIEUX DE REVOIR LEUR GÉOGRAPHIE. TU SAIS OÙ ON VIT ?

— EUH...

— ON VIT À KANDAHAR. KANDAHAR, PQ !

— TU AS INTERVIEWÉ LE DIRECTEUR CRÉPEAU. QU'EST-CE QU'IL EN PENSE, LUI, DE TOUT ÇA ?

— QU'IL NE PEUT PAS RÉPONDRE.

— QU'IL NE PEUT PAS RÉPONDRE...

— À TOUTES LES QUESTIONS QUE JE LUI AI POSÉES, IL M'A DIT QU'IL NE POUVAIT PAS RÉPONDRE.

— IL NE POURRA PAS DIRE QU'ON L'A MAL CITÉ !

— IL PARAÎT QU'IL FAUT ATTENDRE. QU'ILS SONT EN TRAIN D'ENQUÊTER...

— SI TU VEUX MON AVIS, C'EST PAS D'UNE ENQUÊTE DE PLUS QU'ON A BESOIN. C'EST D'UNE PURGE. FAUDRAIT NETTOYER LE SPVM DE TOUT CE QUI EST ASSOCIÉ AU RÉSEAU THÉBERGE.

Montréal, 9h17

Little Ben mangeait lentement, seul à sa table. La nuit avait été sans incident. Deux des journalistes étaient arrivés. C'était maintenant un rituel. Ils étaient cinq ou six à venir prendre le petit déjeuner tous les matins. Ils avaient adopté l'endroit.

Chaque jour, en mangeant, ils discutaient de l'actualité avec le mari de Margot, toujours fidèle au poste derrière le comptoir. L'atmosphère était détendue. Les questions agressives liées à Théberge avaient cessé – ce qui n'était pas étranger au fait que les journalistes du réseau HEX-Médias avaient déserté la place.

La conversation roulait sur l'attentat à la Grande Bibliothèque.

— Vous pensez qu'il va y en avoir d'autres ? demanda un des journalistes.

— C'est pas à moi qu'il faut demander ça, répondit le mari de Margot. C'est aux terroristes.

— Ils n'ont encore arrêté personne.

— Jusqu'à présent, quand ils les retrouvent, c'est parce qu'ils sont morts.

— Ça...

Il y eut une pause dans la conversation. Puis un des journalistes, qui venait de finir sa tasse de café, se tourna vers le comptoir.

— Le champignon tueur de céréales, vous pensez qu'ils vont réussir à trouver quelque chose contre ça ?

— Le problème, c'est pas de savoir s'ils vont trouver quelque chose ! répliqua un autre des journalistes. C'est de savoir s'ils vont le trouver avant que l'humanité ait disparu !

— Et le prix qu'ils vont le vendre aux survivants, ajouta le mari de Margot. Il ne faut pas oublier le prix !

Pendant que la discussion se poursuivait, Margot s'approcha de Little Ben et lui demanda de la suivre dans la pièce à l'arrière du restaurant.

Puis elle lui montra une enveloppe jaune.

— Je viens de la recevoir, dit-elle.

Le visage de Little Ben prit un air soucieux.

— Je n'ai vu personne s'approcher de la porte, dit-il.

— Elle était sur la banquette de la voiture, dans la cour arrière.

Hampstead, 14h35

Leonidas Fogg venait d'entrer dans les archives de Safe Heaven. L'accès clandestin qu'il avait fait installer lors de la révision du système informatique lui permettait de parcourir l'ensemble du réseau de la filiale à l'insu de son directeur.

L'informaticien lui avait parlé de *backdoor*, mais Fogg se représentait plutôt l'accès comme une immense porte principale : il avait accès à absolument tout ce qu'il y avait dans le réseau interne de la filiale.

Il lança une recherche pour repérer tous les transferts d'argent de plus d'un million au cours des douze derniers mois. Il effectua ensuite un tri par code de référence. Ces codes correspondaient aux utilisateurs autorisés à accéder au système de transferts automatisés de Safe Heaven.

Deux noms se démarquèrent : l'Arche et l'Archipel. Des milliards avaient été transférés par ces deux entités. À une quarantaine de destinataires. L'argent s'était accumulé dans ces comptes situés aux quatre coins de la planète. Fogg ne connaissait aucun de ces destinataires, qui étaient simplement identifiés sous le pseudonyme de Archipel 21, Archipel 09, Archipel 32...

Fait significatif, les transferts s'étaient accélérés au cours des dernières semaines. Son intuition ne l'avait pas trompé : quelque chose se préparait. « Ces messieurs » étaient probablement sur le point de mettre un terme aux activités du Consortium... Il fallait qu'il en parle à F.

Il lui envoya électroniquement les résultats de sa recherche ; il se rendrait un peu plus tard au bureau qu'il avait mis à sa disposition.

... ONT SACCAGÉ LES BUREAUX DE DEUX IMPORTANTES COMPAGNIES PÉTROLIÈRES. DANS LE NORD DU PAYS, DES GAZODUCS ONT ÉTÉ PRIS D'ASSAUT. LA FOULE DÉNONCE L'ENVOI DU PÉTROLE À L'ÉTRANGER ALORS QUE LA POPULATION N'A PLUS RIEN POUR SE DÉPLACER ET SE CHAUFFER. DANS UN GESTE D'APAISEMENT, LE GOUVERNEMENT A SUSPENDU LES EXPORTATIONS JUSQU'À CE QU'UNE ENTENTE...

Hampstead, 15h06

La porte n'était pas fermée.

Fogg entra discrètement et regarda F, qui semblait absorbée par la contemplation du parc sur lequel donnaient les deux fenêtres de la pièce.

— Toujours aussi satisfaite de votre bureau ? demanda Fogg.

F se retourna. Il y avait un sourire un peu triste sur son visage.

— Vous savez bien que c'est la pièce que je préfère, dit-elle.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre. Au-delà de la galerie, on pouvait apercevoir la pelouse entourée de haies de cèdres. Au milieu du parc, un peu sur la droite, il y avait un vieux banc en bois que la mousse avait commencé à prendre d'assaut... comme à Massawippi.

— Ça ramène tellement de souvenirs, reprit-elle.

Fogg toussota, comme pour marquer un changement de ton dans la conversation.

— Vous avez examiné ce que je vous ai envoyé ? demanda-t-il.

F ramena son regard vers lui.

— Oui... Vous aussi, vous pensez que la fin approche ?

Sa voix était devenue anxieuse. Fogg répondit sur un ton plus léger, presque amusé.

— Vous allez finir par me convaincre de l'existence de la transmission de pensée.

Ignorant la remarque, F enchaîna :

— Ça veut dire qu'on n'a pas vraiment le temps de suivre cette piste.

— Par contre, vos amis de l'Institut...

F mit plusieurs secondes à répondre, comme si elle avait besoin de temps pour évaluer la suggestion.

— Vous avez raison, dit-elle. Je m'en occupe.

— Finalement, la création de l'Institut aura été, de bout en bout, une excellente chose...

Le visage de Fogg trahissait un certain amusement.

— Je suis d'accord, dit-elle.

— Pourtant, à l'époque... Vous n'avez pas été facile à convaincre.

— Disons que je manquais encore un peu d'expérience.

Fogg continuait de sourire, comme s'il se rappelait des événements heureux d'un siècle passé.

Lévis, restaurant L'Intimiste, 12h51

Dominique avait ouvert son iPhone. Un écouteur dans l'oreille, elle vérifiait les informations sélectionnées par Pantagruel. Partout, les attentats islamistes faisaient la une.

À Rome, une bibliothèque avait été réduite en cendres. Par contre, celle du Vatican avait été épargnée : sans doute à cause des importantes mesures de sécurité qui avaient été prises. À New York, Washington, Londres et Paris, il n'y avait que des dégâts périphériques mineurs. À Lisbonne, par contre, et à Francfort...

Le serveur posa devant Dominique les crevettes sautées qu'elle avait demandées, puis il la dévisagea avec une certaine insistance.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Dominique.

— Non non, pas du tout, s'empressa de répondre le serveur, comme s'il se rendait brusquement compte de son comportement... C'est seulement... vos yeux...

Dominique réalisa alors qu'elle avait oublié de mettre des lentilles cornéennes pour masquer leur apparence naturelle, comme elle le faisait toujours quand elle sortait de la maison de sûreté.

Cela expliquait les regards que lui avait lancés le client à la table en biais avec la sienne. Elle l'avait surpris à deux ou trois reprises à l'observer avec une certaine insistance. Chaque fois que leurs regards s'étaient croisés, il avait rapidement détourné les yeux.

— C'est la première fois que je vois des lentilles cornéennes comme ça, reprit le serveur.

— C'est un essai, répondit Dominique, heureuse qu'il lui ait trouvé sans le savoir une porte de sortie.

— C'est... saisissant.

— Trop saisissant ?

Malgré le sourire de Dominique, le serveur s'empressa de se défendre :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Il n'y a pas de mal. Je pense que c'est un essai que je ne poursuivrai pas.

Dominique ramena son attention vers le iPhone. Un instant plus tard, elle tombait sur une information qui la fit sourciller.

Un scientifique hollandais affirme qu'il existe plusieurs types de peste grise. Chacun des types viserait une race différente.

Elle cliqua sur le lien pour lire tout l'article, qu'elle parcourut sans apprendre grand-chose de plus.

Des scientifiques avaient observé des différences dans l'ADN du champignon de la peste grise. Les différences provenaient de champignons prélevés sur des malades infectés au Vietnam et au Nigeria. C'était la seule

donnée sur laquelle le journaliste s'était basé pour conclure à l'existence de variantes raciales.

Mais ça n'empêcherait pas l'information de se répandre sur Internet comme une traînée de poudre. Dans tous les pays, les groupes extrémistes y verraient un complot de génocide racial. Sans même réfléchir au fait que viser toutes les races, c'était viser l'ensemble de l'humanité... ce qui n'était pas particulièrement discriminatoire.

Il faudrait que des démentis soient publiés le plus rapidement possible. De la part de savants venant de tous les horizons. Et même là... Ça ne ferait qu'atténuer le problème. Car beaucoup y verraient une manipulation de plus. Ou même une preuve supplémentaire que les allégations initiales étaient vraies.

Une icône se mit brusquement à pulser dans le coin supérieur gauche de l'écran du iPhone. Dominique récupéra le message que l'ordinateur de son bureau venait de lui envoyer.

Il n'y avait qu'un seul mot :

Gonzague

Elle mit son iPhone en contact avec l'ordinateur du bureau, puis elle activa le logiciel de messagerie électronique, récupéra le message intégral envoyé par Théberge et lança le décryptement.

Une quatrième enveloppe est arrivée chez Margot. Elle contenait un court

message d'avertissement : « À force de vous entêter à rester dans le feu de

l'action, vous allez finir par vous brûler. Pour l'humanité, il est trop tard. Mais vous pouvez encore penser à vous et à madame Théberge. »

Je suppose que c'est lié à ma présence à Lyon. Dans la mesure où ça fait référence au feu, ça s'inscrit dans la théorie de Prose. Mais la menace reste très vague.

Et c'était sans doute ça, l'intention, songea Dominique. Cela lui rappelait les lettres d'intimidation que recevaient les danseuses poursuivies par leur ex-pimp. « Je sais où tu es... Je sais tout ce que tu fais... J'ai tout mon temps... À ta place, je ferais attention quand je sors... »

Des formules volontairement vagues, dont le seul but était de rappeler constamment la présence du harceleur. De prêter à toutes les interprétations et d'alimenter la paranoïa de la victime... Dans ce genre de message, c'était le fait de le recevoir qui était le message.

Il y avait aussi, dans la suite des envois, un côté mécanique qui laissait plutôt deviner le déroulement aveugle d'un plan qu'aucune contingence extérieure ne pouvait altérer...

Comme les précédents, le dernier message était arrivé en même temps qu'une nouvelle vague de terrorisme... On aurait dit une forme de déclaration de principes. De *statement*. Comme pour marquer les grandes étapes du déroulement du plan... Si tel était le cas, et si la théorie de Prose continuait de s'avérer, il fallait s'attendre à une quatrième vague d'attentats écoterroristes. Ce qui pouvait expliquer l'allusion au feu.

Cependant, ce que la théorie de Prose n'expliquait pas, c'était le choix de Théberge comme destinataire. Pourquoi lui envoyer ça ?

La seule explication plausible, c'était qu'on voulait se servir de lui pour remonter jusqu'à l'Institut. Était-ce suffisant pour qu'on tente de le relancer jusqu'en Europe par l'intermédiaire de Margot ? L'expéditeur espérait-il que Margot le lui ferait parvenir ? Comptait-il sur ça pour le retrouver ?...

Quand Dominique sortit du restaurant, le client qui l'avait dévisagée laissa plus d'argent qu'il n'en fallait sur la table, récupéra rapidement son paletot et sortit à son tour. Il avait un téléphone portable à la main.

RDI, 14h05

... CEUX QUI ONT MIS GAÏA À FEU ET À SANG SERONT FOUDROYÉS. JE VOIS LE FEU DU CIEL SE CONJUGUER À CELUI DE LA TERRE POUR RAVAGER LA PLANÈTE. JE VOIS DES VILLES DÉVASTÉES PAR DES INCENDIES. DES RÉCOLTES DÉTRUITES. JE VOIS DES NUAGES DE FUMÉE COUVRIR LES VILLES ET ASPHYXIER LES ENNEMIS DE GAÏA... JE VOIS LE FEU DE LA GUERRE SE RÉPANDRE PARMI LES NATIONS. JE VOIS LES ENNEMIS DE GAÏA RETOURNER LEURS ARMES CONTRE EUX-MÊMES. SE MASSACRER LES UNS LES AUTRES POUR ACCAPARER LES DERNIÈRES GOUTTES D'EAU... LES DERNIERS BOISSEAUX DE CÉRÉALES... LE JOUR EST PROCHE OÙ LES DERNIERS VESTIGES DE L'ARROGANCE HUMAINE DISPARAÎTRONT DANS LES FLAMMES...

Paris, 20h21

Postras s'arrêta devant la librairie, le temps de lire le message qui avait été peint à grands coups de pinceau dans la vitrine. Tracé à la peinture rouge, il couvrait toute la largeur de la vitrine.

Brûlez vos livres ! Sinon, vous allez brûler avec !

Difficile de savoir si la menace était réelle, songea Postras. Il pouvait s'agir de jeunes qui profitaient des événements pour faire des coups. Mais il était également possible que ce soit une véritable menace. Les écoterroristes n'arrêtaient pas de recruter de nouveaux adeptes.

Être libraire devenait subitement un métier à risque !

En se tournant pour reprendre son chemin, Postras trébucha sur une pierre qui traînait au milieu du trottoir et se tordit une cheville.

Le mouvement des bras qu'il fit pour préserver son équilibre lui fit presque échapper ses deux sacs. Celui qu'il tenait de la main gauche heurta la vitrine de la librairie avec un bruit assourdi.

L'espace d'un instant, il crut l'avoir brisée. Il s'imagina en train d'expliquer aux policiers français qu'il n'avait rien à voir avec le message.

Que c'était par accident qu'il avait fracassé la vitrine avec sa bouteille de vin !

Heureusement, il n'y avait pas de mal : ni pour la vitrine ni pour la bouteille.

Poitras reprit la direction de l'appartement.

À son arrivée, il posa les sacs sur la table de la salle à manger et sortit la bouteille de vin pour l'examiner.

— Qu'est-ce qu'on boit ? demanda la voix de Lucie Tellier derrière lui.

— Un peu plus et on buvait de l'eau.

Tout en lui racontant ses mésaventures devant la vitrine de la librairie, il aligna les plats qu'il avait achetés les uns à côté des autres : sushis, couscous à l'agneau, riz au porc et au poulet, lasagne, bœuf bourguignon...

— Choisis ce que tu veux pour suivre l'entrée de sushis, dit-il.

Lucie Tellier déballa le couscous. Après les sushis, ça ferait un peu étrange, mais bon...

Poitras mit le couscous au four pour le réchauffer puis il rangea le reste des plats au frigo.

— Je pense que j'ai trouvé quelque chose qui va t'intéresser, dit Lucie Tellier. Comme il y avait pas mal de mauvaises nouvelles dans l'immobilier direct, j'ai regardé ce qui se passait dans les REITS.

— Et... ?

— Partout, c'est en train de tomber. Mais quand on regarde ça de plus près, c'est toujours lié à des régions assez concentrées.

— Ils vendent quoi ?

— Hôtels, édifices à bureaux, multirésidentiel... de tout.

Poitras rumina un instant la réponse.

— Partout sur la planète ? demanda-t-il.

— Les marchés développés. Mais surtout l'Europe et l'Amérique du Nord.

LCN, 10h02

... LA NOUVELLE INITIATIVE DU GROUPE AMERICANS FOR PEACE AND JUSTICE. L'OBJECTIF DE LA PÉTITION, LANCÉE AUJOURD'HUI SUR INTERNET, EST DE RECUEILLIR DIX MILLIONS DE SIGNATURES. LE GROUPE ENTEND FAIRE PRESSION SUR LE SÉNAT POUR LE FORCER À AMORCER UN PROCESSUS D'*empeachment*. ALLÉGUANT QUE LE PRÉSIDENT EST INCAPABLE DE PROTÉGER LE PAYS CONTRE LE TERRORISME ET DE REMETTRE L'ÉCONOMIE SUR SES RAILS...

Brecqhou, 14h05

Le regard de Maggie McGuinty se perdait au large de l'île. Sans que la chose soit officielle, elle était cantonnée dans ses appartements de Brecqhou.

Rien ne l'y obligeait. Mais Killmore avait exprimé l'avis qu'il était préférable qu'elle se fasse discrète. Les médias étaient sur sa trace. Ils

voulaient qu'elle commente les incidents survenus dans les trois laboratoires. Et même si aucune accusation n'avait encore été portée contre elle, plusieurs corps de police désiraient lui parler.

Killmore avait ajouté qu'elle pouvait disposer des appartements qu'il lui avait octroyés aussi longtemps qu'elle le voulait.

Au fond, c'était la solution la plus simple. Elle demeurerait à l'écart du monde le temps qu'on fournisse aux médias et à la justice des coupables dont ils puissent se satisfaire. Au besoin, on trouverait même le moyen de mentionner que sa collaboration avait été cruciale pour arrêter les coupables. Son seul tort aurait été un excès de confiance envers de proches collaborateurs.

Pour le moment, toutefois, il valait mieux qu'elle évite toute apparition publique. Car ça risquait de compliquer les choses. Et quelle meilleure façon de se faire discrète que de demeurer à Brecqhou, une île privée où aucun média, aucun corps policier ne pouvait la relancer ?

Et puis, ce retrait de la vie publique était en soi une bonne chose, avait conclu Killmore en souriant : elle pourrait se consacrer pleinement à l'exposition qui marquerait le début officiel de l'Apocalypse. Il était essentiel que l'œuvre complète puisse être rendue publique selon l'horaire prévu, au moment où il diffuserait le manifeste intégral de Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*. L'événement marquerait le début officiel de l'Exode.

Maggie McGuinty ramena son regard vers l'ordinateur. La liste des expériences de dégustation couvrait l'écran.

La mort en stéréo Le mystère de la Trinité

Le séchoir Les sables émouvants

Le gel du cri Les emballements

Trouver le vent La pression du vide

Le feu intérieur Le baptême de l'eau

Entre nous, le courant passe Le visage de la vérité

Parmi la liste des cent quarante-trois vidéos, elle devait en retenir neuf pour la grande exposition. Les autres seraient disponibles sur Internet dans les semaines suivantes. Elles apparaîtraient sur différents sites, en ordre soigneusement dispersé, de manière à ce qu'on ne puisse pas empêcher leur diffusion.

Sur les neuf vidéos retenues, cinq étaient entièrement réalisées, deux étaient en cours de montage et deux autres en cours de réalisation.

Elle cliqua sur *La pression du vide*. Un dossier s'ouvrit, qui contenait une longue liste d'enregistrements. Il y en avait pour plus de six jours. Il fallait faire un montage qui ramènerait le tout à deux heures... Elle ouvrit le premier document.

On y voyait Claudia, couchée sur un lit, se réveiller, regarder partout le temps de reprendre ses esprits, puis réaliser qu'elle était retenue sur le lit par

des bandes de cuir. On la voyait ensuite hésiter lorsqu'elle s'apercevait que ses mains n'étaient pas complètement attachées. Puis, après avoir compris qu'elle était seule dans la pièce, elle défaisait l'attache d'une des premières bandes de cuir.

Maggie McGuinty appuya sur « Arrêt », recula au début de l'enregistrement et coupa presque toute la période où Claudia reposait sur le lit, inconsciente. La vidéo commencerait cinq secondes avant qu'elle ouvre les yeux.

Pendant qu'elle travaillait, McGuinty pensait à Killmore. À ce qu'il lui avait révélé de ses intentions. Elle comprenait maintenant pourquoi il tenait autant à cette exposition. Ce serait la signature de l'œuvre qu'il accomplissait à l'échelle de la planète. Une sorte de pédagogie par l'art... C'était la tâche qu'il lui confiait. Une tâche de prestige. Et c'était probablement une position de prestige qui l'attendait dans la gestion de l'Archipel.

À la blague, il lui avait dit qu'elle serait l'équivalent de son ministre de la Culture. Son travail serait de rappeler à chacun que chaque mort était une petite apocalypse. Que l'apocalypse était la loi de la nature. Tout mourait. Seuls les êtres humains agonisaient. Parce qu'ils étaient conscients de leur mortalité. Malheureusement, l'espèce humaine, comme espèce, se croyait immortelle. Même quand elle était au bord de l'agonie. Ce qui l'empêchait de faire des choix rationnels.

Il avait ensuite conclu sur un ton beaucoup plus sérieux, presque passionné. Elle se rappelait clairement ses mots.

— La mort est la condition de la vie. La naissance est la mise en route d'un programme d'anéantissement dont l'échéance est variable mais l'aboutissement certain. Le processus même de la vie est l'apocalypse. La survie de la Terre exige la victoire de l'apocalypse sur l'obstination humaine à faire survivre l'intégralité de sa proliférante reproduction. Il faut rétablir la loi de l'apocalypse comme processus fondamental de la vie.

Paris, 21h17

Blunt avait examiné les transferts massifs d'argent aussitôt qu'il en avait reçu la liste. Il avait alors découvert que les lieux de transfert correspondaient à environ la moitié des emplacements marqués par des points sur les quatre planisphères.

Dans presque tous les cas, il s'agissait de transferts identifiés par le code « Archipel ». La seule exception était une série de transferts dans une banque de Guernesey, qui avaient comme code de référence : « Arche ».

Il y avait manifestement là un réseau mondial. Et si les mots voulaient dire quelque chose, l'Archipel désignait probablement l'ensemble du réseau alors que l'Arche en était, tout aussi probablement, le centre de coordination.

Peu à peu, les éléments du casse-tête tombaient en place. Mais repérer les endroits était une chose, savoir ce qui s'y passait en était une autre. Et trouver un moyen d'intervenir en était une tout autre encore.

Normalement, sur un goban, une structure de pierres servait à délimiter un territoire que l'on voulait contrôler. Dans ce cas-ci, le territoire s'étendait à l'ensemble de la planète. Se pouvait-il que ce soit vraiment une tentative de contrôle de l'ensemble de la planète ?

S'il n'y avait eu que les multinationales du groupe HomniCorp, la chose aurait pu avoir un sens. Mais à quoi servait de prendre le contrôle d'un territoire, si c'était pour ensuite le saccager ?

Car il y avait aussi le terrorisme islamiste, qui était en train de mettre le feu aux poudres à l'intérieur des pays et entre les pays... Le terrorisme écolo, qui s'acharnait à provoquer une pandémie et une famine généralisée... À terme, on risquait l'effondrement des structures sociales...

Pour Blunt, le point d'attaque le plus sûr était Guernesey. Il était urgent de savoir ce qui s'y tramait. Il y avait même des chances que ce soit là que l'Arche soit cachée. Le problème, c'était les effectifs...

Pour régler ce problème, il avait bien une idée, mais avant, il décida d'envoyer un court message à Chamane :

Texte codé des murales : vérifie si tu peux y trouver les mots « Arche », « Archipel » et « Apocalypse ».

www.fric.tv, 14h31

... A ANNONCÉ AUJOURD'HUI QU'ELLE FERMAIT DEUX RAFFINERIES POUR UNE INSPECTION COMPLÈTE À CAUSE D'UN BRIS DANS LES PROCÉDURES DE SÉCURITÉ. LES DEUX RAFFINERIES NE DEVRAIENT PAS REPRENDRE LA PRODUCTION AVANT PLUSIEURS MOIS...

Fort Meade, 14h43

Quand John Tate vit apparaître, sur l'écran de son ordinateur portable, l'icône signalant une communication en provenance de Blunt, il demanda à Spaulding de le laisser seul. Le contact avec Blunt ferait partie des informations qu'il lui communiquerait au moment de la passation des pouvoirs. Et si, à cause de jeux politiques, ce n'était pas lui qui obtenait le poste, cette information ne serait jamais transmise.

— J'allais t'appeler en fin de journée, fit Tate lorsque le visage de Blunt apparut à l'écran.

— D'après les médias, vous avez évité le pire.

— Ce qui commence à circuler dans Internet, c'est qu'on a été chanceux. Parce qu'on n'a pas réussi à les arrêter avant qu'ils agissent... J'ai l'impression que c'est une campagne pilotée par Paige pour neutraliser l'impact de ce qu'on a fait.

— Comment réagit le Président ?

— Je le vois tout à l'heure. Je veux prendre Paige de court : il est capable de lui présenter les choses comme si c'était un échec de la NSA et qu'on avait

tout juste sauvé les meubles !

— Dans la population, comment ça se passe ?

— Les attentats sur les autoroutes ont mis le feu aux poudres. On a eu une autre dizaine d'attaques contre des mosquées. Heureusement, il n'y a toujours pas de victimes. Le Président est censé s'adresser à la population ce soir. La Maison-Blanche est en pourparlers avec la NFL pour retarder la diffusion de la partie de football pour que le Président puisse parler à huit heures.

— J'ai une autre information.

— Pour une fois que ce n'est pas une commande, ironisa Tate.

— C'est une information qui demande qu'on vérifie un certain nombre de choses.

— Je me disais, aussi...

— Je vais t'envoyer une liste d'endroits où il y a des banques. Je veux savoir quels sont les chefs d'État, les dirigeants de multinationales, les hauts fonctionnaires, les vedettes, les gens riches et célèbres qui se sont rendus à proximité de ces banques au cours des six derniers mois.

— Tu veux ça dans combien de minutes ?

— Ce sont presque tous des endroits où il faut accéder par avion ou par la mer. La plupart ont des aéroports à proximité. Les autres ont peut-être des héliports...

— Il y en a combien, de ces endroits ?

— Quarante-huit.

— Comment veux-tu que je fasse ça ?

— En y mettant du personnel. Quand on dispose de la plus grosse agence de renseignements...

— Cette liste de personnes, elle va me donner quoi ?

— Probablement le *who's who* de ceux qui sont derrière les attentats.

— Les attentats islamistes ? C'est du délire...

— Pas seulement islamistes. Tous les attentats.

Il y eut un silence.

— C'est vraiment du délire, reprit finalement Tate.

— Tu ne sais pas à quel point tu as raison...

— Je vais demander à Spaulding de s'en occuper.

— C'est vraiment urgent.

— Tu veux que je dise au Président que ses commandes personnelles sont sur *hold* ? s'impacienta Tate. Que celles d'un agent clandestin recherché par toutes les agences de la planète sont plus importantes que les siennes ?

— C'est probablement vrai.

— *Fuck* ! Pour remonter le moral, toi !... Tu as d'autres bonnes nouvelles ?

— En plus de la possibilité d'attaques contre les centrales nucléaires ?

— Tu es sûr de ton coup ?

Cette fois, il y avait plus d'inquiétude que d'ironie dans le ton de Tate.

— Pas absolument, répondit Blunt. Mais il y a une chose dont je suis

certain : c'est que ça va tourner autour du thème du feu.

— Tu ne veux quand même pas que je fasse surveiller toutes les centrales au charbon ?!... tout le réseau électrique ?!...

— Tu fais ce que tu veux. En Europe, tes petits amis ont donné la priorité au nucléaire.

France Inter, 21h08

... LA FOULE EN COLÈRE A DÉTRUIT UN IMPORTANT STOCK DE SEMENCES, ALLÉGUANT QU'ELLES ÉTAIENT EMPOISONNÉES, QUE ÇA FAISAIT PARTIE D'UN COMLOT POUR ÉLIMINER L'ENSEMBLE DES AFRICAINS. COMME LA PESTE GRISE. COMME L'EMPOISONNEMENT DES PUIITS...

Baltimore, 16h19

La famille Ryan était l'exemple même du patriotisme. Elle avait perdu un membre au cours de chacune des trois dernières guerres auxquelles les États-Unis avaient officiellement participé.

Joe, le plus vieux, était mort au Vietnam, dans un des souterrains truffés de pièges dont les Vietcongs avaient parsemé le pays. Il n'avait pourtant pas été victime d'un piège mais d'un manque de communication : son groupe avait été averti en retard que les avions américains s'apprêtaient à bombarder l'endroit. Il était mort enseveli, au troisième niveau de profondeur, alors qu'il se dépêchait de remonter à la surface, lorsque le réseau de souterrains s'était écroulé sous les bombes.

John, le deuxième fils de la famille, était mort des suites d'une maladie mystérieuse contractée lors de la guerre du Golfe. Malgré de multiples demandes adressées à l'armée, la famille n'avait jamais pu obtenir autre chose qu'un rapport sommaire des causes du décès : infection de nature inconnue. Rien sur l'éventuelle exposition du deuxième fils Ryan aux radiations des obus renforcés à l'uranium allégé. Rien sur sa possible exposition à des contaminants chimiques ou biologiques... Juste un rapport banal de quelques paragraphes.

Amy, elle, était infirmière. Elle avait fait partie des premières victimes de la guerre d'Irak. Le poste où elle travaillait avait été pris d'assaut et les renforts avaient tardé à arriver : il y avait trop d'urgences en même temps, il avait fallu effectuer des choix.

Dans la lettre que la famille avait reçue, on mentionnait son dévouement, son courage, son professionnalisme... mais on ne parlait pas des politiciens qui avaient refusé d'envoyer des troupes suffisantes pour une telle opération et qui étaient les responsables ultimes, par leurs décisions, de la mort de plusieurs milliers d'Américains.

C'est pourquoi Paul, le dernier enfant de la famille, avait décidé d'être un héros, lui aussi. Mais il choisirait sa guerre avec plus de discernement. Pas

question qu'il aille sacrifier sa vie pour les intérêts pétroliers qui étaient derrière Bush et la guerre en Irak. Ni pour les intérêts de l'industrie militaire, qui avait fait bloc derrière Cheney.

Le véritable ennemi n'était pas à l'extérieur du pays. Il était à l'intérieur. C'était donc là qu'il entendait frapper... C'était pourquoi il s'était joint aux US-Bashers. Même s'il n'aimait pas le nom. Il se voyait plutôt comme un US-Savior...

Paul Ryan avait hésité plusieurs mois avant de prendre sa décision. C'était un jugement de la Cour suprême qui avait achevé de le convaincre. Après vingt ans d'appels et de délais, Exxon avait finalement eu gain de cause : elle ne paierait que vingt pour cent des dommages initialement imposés pour les dégâts causés par l'Exxon Valdez. C'était la preuve que la justice était au service des multinationales et de leurs lobbies. Même avec l'arrivée du nouveau président.

— D'accord, se contenta-t-il de répondre au téléphone.

On venait de lui donner le signal de procéder.

Pour sa première mission, ce qu'on lui demandait n'était pas compliqué. Il devait prendre possession d'une fourgonnette à un endroit qu'on lui indiquerait et aller faire le plein dans une station-service dont on lui fournirait les coordonnées.

Afin de réduire les possibilités d'être arrêté, il agirait pendant la nuit.

Hawaï, 16h10

Ils avaient voyagé incognito. Pour éviter les rumeurs, ils étaient arrivés séparément, dans des avions privés. La majorité d'entre eux occupaient des postes clés dans de grandes pétrolières. Pourtant, il ne s'agissait pas d'une réunion secrète des *Sisters*, nom sous lequel, depuis près d'un siècle, on désignait les grandes compagnies qui contrôlaient la production d'or noir de la planète.

Pour cette réunion dans une île volcanique de l'archipel d'Hawaï, seuls les représentants de certaines pétrolières avaient été invités. Ils comptaient pour près de la moitié des participants. Les autres étaient surtout des spécialistes en énergie nucléaire. S'y ajoutait un petit nombre d'experts en énergies alternatives : usines marémotrices, éoliennes...

Des rafraîchissements avaient été offerts : vin, bière, café, jus, champagne... La plupart avaient opté pour l'eau minérale. Quelques-uns pour le café.

Il ne manquait plus que Leona Heath.

Le bâtiment était construit sur un piton rocheux. Par la fenêtre panoramique de la salle, en surplomb, on apercevait un champ de lave qui descendait doucement vers la mer, agrandissant peu à peu le territoire de l'île.

Malgré la distance, on pouvait voir de courts jets de matière en fusion crever de façon sporadique la surface refroidie de la lave, bouillonner quelques instants, puis se figer.

La proximité du volcan rendait plusieurs des invités mal à l'aise. Mais personne n'avait osé le mentionner. L'arrivée de Heath apporta un soulagement visible. Plus vite on en aurait terminé avec la réunion, plus vite on pourrait repartir.

Leona Heath était une femme d'une quarantaine d'années, aux traits assez durs. Le feu de ses cheveux roux était mis en évidence par une coupe géométrique qui rappelait celle de son tailleur.

Dès son entrée, elle se dirigea vers la fenêtre panoramique. Pendant plusieurs secondes, elle parut absorbée dans la contemplation du paysage.

— Vous voyez ici comment a débuté la vie, dit-elle brusquement sans se retourner. Comment elle s'entretient. Les éléments sont purifiés et rejetés à la mer pour redémarrer la chaîne des associations...

Elle se tourna vers eux.

— C'est l'équivalent du processus dans lequel s'est engagée l'espèce humaine. Un processus que nous allons accélérer pour épargner à notre espèce des millénaires de stagnation.

Elle revint au centre de la pièce.

— Les opérations débutent demain. Normalement, vous savez déjà tous ce que vous avez à faire.

Des murmures d'approbation meublèrent le silence de quelques secondes qu'elle laissa volontairement se poursuivre à la suite de sa déclaration.

— Aussi, reprit-elle, je ne reviendrai pas sur les détails. J'aimerais simplement savoir si vous avez rencontré des problèmes imprévus.

Elle parcourut la salle du regard. Personne ne se manifesta : il valait toujours mieux paraître contrôler la situation et ne pas avoir été surpris en flagrant délit d'incapacité à prévoir une difficulté.

— Bien, reprit Heath. Je suppose que l'absence de nouvelles est une bonne nouvelle... Nous allons donc aborder les dispositions transitoires. La date de l'Exode a été devancée. Vous allez amorcer dès ce soir votre transfert dans l'Archipel.

— Et nos familles ? demanda un des invités.

— Vous les amenez avec vous, cela va de soi. Tout le personnel de service n'est pas encore en place, mais ce sera très viable. Convivial, même. Surtout par comparaison avec ce qui va se passer sur le reste de la planète !

— Demain, c'est un peu serré, commenta une autre voix dans l'assistance.

— Des avions ont été nolisés pour tout le monde. Des voitures avec chauffeurs sont prêtes à récupérer vos familles. Vous n'avez qu'à les appeler pour confirmer votre départ et leur indiquer le lieu où se trouvent vos proches... Par mesure de sécurité, vous serez dispersés sur plusieurs sites de l'Archipel. Une question de gestion de risque. Vous représentez l'essentiel de notre expertise en matière de carburants et d'énergie. Si jamais, cas improbable, il survenait une catastrophe quelque part...

— Il y a quand même une question à laquelle vous n'avez pas encore répondu, fit une autre voix. Comment allons-nous pouvoir contrôler les

opérations sur le reste de la planète si nous sommes confinés dans l'Archipel ?

La femme sourit.

— Je pensais que la réponse était évidente : il n'y aura plus rien à contrôler sur le reste de la planète... Hormis les activités de notre filiale.

Elle fit une pause comme pour jouir de leur surprise. Puis son visage redevint sérieux.

— Il y aura bien sûr une période de transition. Pour le moment, nous avons des alliances avec plusieurs producteurs. Mais leur nombre ira en diminuant. Seuls survivront ceux qui auront prévu les meilleurs services de sécurité pour protéger leurs installations.

Elle s'arrêta de nouveau.

— Je peux déjà vous donner la liste de ceux qui survivront.

— Et les autres ? Comment pouvez-vous être certaine qu'ils vont disparaître ?

— La population va s'en charger, dit-elle en souriant. Pour ces choses, il faut toujours faire confiance au peuple... Leurs pétroliers vont être attaqués par des pirates. Des gens vont prendre d'assaut les pipelines. Des groupes écologistes vont saboter les raffineries, ce qui va provoquer des catastrophes... Au besoin, nous les aiderons discrètement.

Son sourire s'accrut.

— Plusieurs ouvriers vont cesser de se présenter au travail par crainte du danger. Il suffira de quelques rumeurs. Et de quelques accidents pour alimenter les rumeurs... À cause du manque de personnel qualifié, les responsables n'auront pas le choix d'employer des gens moins compétents. Les accidents vont se multiplier... Au fond, c'est comme pour le pompage. Le plus difficile, c'est d'amorcer le processus. Ensuite, il s'alimente tout seul... Ce n'est pas à vous que je vais apprendre cela.

Montréal, 17h44

Little Ben ne bougeait pas. Il attendait que Crépeau ait fini de ranger les papiers étalés sur son bureau.

Au bout de quelques instants, la plupart se retrouvèrent dans le panier OUT, sur un des coins du bureau. Le lendemain matin, la secrétaire les classerait.

Sur la plaque de verre qui protégeait le dessus du meuble, il ne restait plus qu'un seul dossier. Crépeau y jeta un bref coup d'œil, puis il le déposa dans le panier IN, à l'autre extrémité de la surface de travail.

Le directeur du SPVM prit ensuite un moment pour examiner la surface complètement dégagée du bureau. Un léger sourire apparut sur son visage.

Little Ben se demanda si cela traduisait la satisfaction d'avoir introduit un peu plus d'ordre dans le monde.

— Je vous écoute, dit Crépeau en ramenant les yeux vers Little Ben.

— J'ai parlé à Pascale de ce dont nous avons discuté.

— Laissez-moi deviner : elle n'était pas très heureuse de ma suggestion.

— Je ne l'ai pas présentée comme une suggestion. Plutôt comme une préoccupation.

— Et ?... L'idée des vacances ?

— Elle aurait l'impression de fuir... Mais comme elle a des recherches à faire pour son prochain livre, je lui ai suggéré de simplement modifier son horaire. D'aller immédiatement faire ses recherches de terrain au Brésil.

— Elle a accepté ?

— Elle part ce soir.

— Pour combien de temps ?

— Un mois. Peut-être un peu plus. Dans un premier temps, elle va à Manaus. Un de ses amis est guide là-bas. Il amène des touristes dans la jungle, voir des animaux sauvages. Parfois, ils rencontrent des tribus qui n'ont presque jamais eu de contacts avec notre civilisation.

— Des gens qui ne connaissent pas leur chance ! maugréa Crépeau.

Puis il demanda :

— Elle prépare un livre sur quoi ?

— Les effets de la proximité des villes sur ce qui reste de jungle, un peu partout sur la planète. Elle m'a dit qu'aux alentours de Manaus, il faut entrer plusieurs dizaines de kilomètres dans la jungle pour voir la véritable faune de l'Amazonie.

Crépeau poussa un soupir.

— Là-bas, elle devrait être à l'abri des médias.

Puis, après un autre soupir :

— Entre les bêtes de la jungle et celles de HEX-Radio, elle a probablement fait le bon choix.

Little Ben se leva.

— Vous ? demanda Crépeau. Vous allez aussi vous mettre au vert ?

— Pourquoi ?

— Maintenant que les autres sont partis, ils vont se tourner contre vous.

— Que voulez-vous qu'ils fassent ?

— Je ne parlais pas d'attaques physiques.

— Ce qu'ils peuvent raconter ne me touche pas. En fait, c'est un excellent prétexte à des exercices de sérénité créative.

Crépeau le regarda sortir sans lui demander ce qu'il entendait par « sérénité créative ». À sa manière, il était aussi insaisissable que Jones 23.

CBS, 21h02

... SI DIFFICILE QUE CE SOIT, IL FAUT FAIRE LE CONSTAT QUE NOUS SOMMES EN GUERRE. UNE GUERRE QUI N'A PAS ÉTÉ DÉCLARÉE UNIQUEMENT CONTRE NOUS, MAIS CONTRE L'ENSEMBLE DE L'OCCIDENT. J'AI DÉJÀ AVERTI NOS ALLIÉS DES DÉCISIONS QUE J'AVAIS PRISES ET QUE JE VAIS MAINTENANT VOUS COMMUNIQUER. À PARTIR DE CE SOIR, LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS SE RETIRE À L'INTÉRIEUR DE

PÉRIMÈTRES DE SÉCURITÉ, SOUS PROTECTION MILITAIRE. TOUTEFOIS, PAR SOUCI DE DÉMOCRATIE, DES REPRÉSENTANTS DES MÉDIAS ACCOMPAGNERONT CHACUNE DES INSTANCES GOUVERNEMENTALES À L'INTÉRIEUR DES LIEUX PROTÉGÉS. LES MÉDIAS SERONT LES YEUX ET LES OREILLES DU PEUPLE. C'EST DE CETTE MANIÈRE QUE J'ENTENDS PROTÉGER À LA FOIS LES INSTANCES GOUVERNEMENTALES ET L'EXERCICE DÉMOCRATIQUE DU POUVOIR DES ÉLUS...

Georgetown, 21h06

« Des médias *embedded* », songea Tate. Après l'armée, le gouvernement ! Ce serait quoi, la prochaine étape ? Des médias à l'intérieur des agences de renseignements ? Une télé réalité d'espionnage ?... Même si c'était lui qui avait suggéré cet expédient, et même s'il savait que c'était un mal nécessaire, il ne pouvait s'empêcher d'être mal à l'aise. Sans doute parce que cela entraînait dans la logique ultra-sécuritaire des Paige et compagnie.

Tout en écoutant le discours du Président, Tate examinait le rapport qu'il avait apporté à la maison dans l'espoir de trouver le courage de l'étudier. Un rapport d'évaluation de la liste qui servait à filtrer les voyageurs aux frontières et dans les aéroports.

La formulation des conclusions était savamment alambiquée, de manière à protéger les rédacteurs de toute accusation de manque de patriotisme, mais le message était clair : la liste était bonne à jeter aux poubelles. Son utilité était en train de disparaître, son développement échappait à tout contrôle... Et pire, personne n'était en position de prendre en main sa gestion.

Tate releva les yeux du rapport et regarda le Président, à la télé. Il avait maintenant adopté un ton plus ferme. Presque guerrier.

... DES MESURES SIMILAIRES SERONT PRISES POUR TOUS LES MINISTÈRES ET L'ENSEMBLE DES AGENCES GOUVERNEMENTALES. NOUS NE LAISSERONS PAS DES TERRORISTES COMPROMETTRE LE FONCTIONNEMENT DÉMOCRATIQUE DE NOS INSTITUTIONS. POUR L'INSTANT, LA PREMIÈRE TÂCHE QUE J'ASSIGNE À L'ENSEMBLE DE NOS SERVICES DE RENSEIGNEMENTS, C'EST DE DÉBUSQUER CEUX QUI, À L'EXTÉRIEUR DE NOTRE PAYS, RECRUTENT, ENDOCTRINENT, ARMENT ET SOUTIENNENT LES TERRORISTES DE L'INTÉRIEUR...

Même s'il regardait la télé, Tate continuait de penser au rapport. Dans un premier temps, le groupe d'évaluation soulignait l'inefficacité croissante de la liste des gens interdits de vol. À cause du nombre grandissant d'erreurs qu'elle contenait, elle causait une immense perte de temps pour ceux qui étaient chargés de l'appliquer. En plus, la multiplication des faux suspects était en voie de lui enlever toute crédibilité.

... TOUT ATTENTAT SUR NOTRE SOL OU CONTRE DES INTÉRÊTS

AMÉRICAINS, QUEL QUE SOIT L'ENDROIT OÙ IL AURA LIEU, SERA SUIVI DE REPRÉSAILLES. ET TOUTE RIPOSTE CONTRE CES REPRÉSAILLES SERA SUIVIE DE REPRÉSAILLES DIX FOIS PLUS IMPORTANTES...

Tate étouffa un juron.

Le Président n'avait pas le choix. Il devait prendre la posture de l'homme fort. Déjà affaibli par les hausses d'impôt décrétées pour juguler la crise, contesté pour avoir donné une grande partie de cet argent à des institutions qui étaient à l'origine de la ruine du pays, critiqué en raison de la lenteur de la sortie de crise, il devait calmer le jeu. Il devait faire des concessions. D'abord aux républicains, qui martelaient leur opposition à tous ses projets. Mais aussi aux groupes de pression inspirés de la droite religieuse ultra-libérale, dont le mécontentement était alimenté par les médias. Même le Ku Klux Klan avait connu un regain de vigueur. Certains de leurs membres s'affichaient publiquement depuis quelques semaines. Leur rengaine, c'était que le pays s'enfonçait dans le chaos depuis qu'on avait élu un président noir. Dans le Sud, des croix avaient recommencé à flamber. Et, à chaque sortie publique du Président, des manifestants affichaient ostensiblement leurs carabines semi-automatiques, à la fois par mesure d'intimidation et dans l'espoir d'être arrêtés et de provoquer un incident.

... DES ZONES COMME LA RÉGION FRONTIÈRE ENTRE L'AFGHANISTAN ET LE PAKISTAN SERONT PARMI LES PREMIÈRES CIBLES DE CES REPRÉSAILLES...

Le Président savait très bien que ses déclarations seraient perçues comme une provocation par la majorité des musulmans. Il savait aussi que le pays n'avait pas les moyens de provoquer de nouveaux affrontements. Surtout pas avec les problèmes internes qui se multipliaient : manque de nourriture, milices, tensions interraciales, vandalisme... Mais il n'avait pas le choix. Il devait se rallier en partie au point de vue de Paige. La théorie de la main de fer dans un gant de fer... « Ils ne respectent que la force. Tout accommodement est interprété comme de la faiblesse. La menace et la vengeance sont le seul langage qu'ils comprennent »...

Au moins, le Président n'avait pas inclus La Mecque, Téhéran ou Médine dans la liste des cibles potentielles, comme le réclamaient Paige et l'aile radicale des militaires. Sans parler des médias qui les supportaient.

... POUR EMPLOYER UNE EXPRESSION POPULAIRE : « NO MORE MISTER NICE GUY ». ET NOTRE RÉPLIQUE NE SERA PAS QUE MILITAIRE. TOUT PAYS COLLABORANT AVEC LES TERRORISTES, OU FAISANT L'OBJET DE SOUPÇONS RELATIVEMENT SÉRIEUX DE COLLABORER AVEC EUX, SE VERRA EXCLU DES PROGRAMMES INTERNATIONAUX DE LUTTE CONTRE LA PESTE GRISE ET CONTRE LE VIRUS TUEUR DE CÉRÉALES. IL N'EST PAS QUESTION QU'ON S'ÉVERTUE À SAUVER CEUX QUI COMPLOTENT POUR NOUS ASSASSINER...

Cela équivalait à affirmer que les États-Unis contrôlaient HomniFood et HomniPharm – ce qui était loin d'être acquis, compte tenu du pouvoir qu'étaient en train de monopoliser ces entreprises. Et puis, même si cela avait été, tous les pays allaient se sentir visés par cette menace : amis comme ennemis. Il était facile d'imaginer ce qu'il adviendrait des offres américaines d'action concertée !

... CES DÉCLARATIONS NE SONT PAS DES PROMESSES. CE SONT DES CONSÉQUENCES QUI DÉCOULERONT INEXORABLEMENT DE TOUTE ATTAQUE CONTRE LES ÉTATS-UNIS ET LES INTÉRÊTS AMÉRICAINS. CELA DEVRAIT DONNER À RÉFLÉCHIR AUX ÉTATS QUI ABRITENT, SUPPORTENT OU SIMPLEMENT TOLÈRENT LES TERRORISTES SUR LEUR SOL...

Tate ramena les yeux vers le rapport.

La deuxième grande conclusion du groupe d'évaluation, c'était qu'une telle liste des interdits de vol était structurellement vouée à l'échec : dans l'atmosphère de suspicion où le travail de chacun était scruté de près, personne ne voudrait prendre le risque de ne pas inscrire sur la liste un individu présentant la moindre possibilité de danger... Il y avait aussi la compétition entre les agences : chacune se donnait des objectifs mensuels de terroristes potentiels à identifier pour ne pas paraître travailler moins que les autres.

... QUAND ON ACCEPTE LA DIRECTION D'UN ÉTAT, ON ACCEPTE LES RESPONSABILITÉS QUI VIENNENT AVEC ELLE. LES ÉTATS-UNIS SERONT UN AMI LOYAL DE LEURS AMIS ET UN ENNEMI IMPITOYABLE DE LEURS ENNEMIS...

Mais le pire, c'était que personne n'était en mesure d'assurer la gestion de la liste. Tout le monde savait qu'elle était de plus en plus inutile. Qu'elle comportait des centaines de milliers de noms qui n'avaient rien à voir avec le terrorisme. Mais qui risquerait d'enlever un seul nom ? Si jamais cette personne devait plus tard être impliquée dans un attentat...

Mieux valait être trop prudent que pas assez.

CBS, 21h14

... CHERS COMPATRIOTES, CE NE SONT PAS LÀ DES PAROLES QUE JE PRONONCE AVEC JOIE. MAIS JE LES DIS AVEC LA CONVICTION PROFONDE QU'IL S'AGIT D'UN GESTE NÉCESSAIRE. IL N'EST PAS QUESTION QUE L'AMÉRIQUE TOLÈRE LES AGISSEMENTS DE CEUX QUI MENACENT LA VIE DE SES CITOYENS, DE CEUX QUI VEULENT COMPROMETTRE LA SANTÉ DE NOTRE ÉCONOMIE, QUE CE SOIT SOUS DES PRÉTEXTES RELIGIEUX OU ÉCOLOGISTES. JE SUIS PERSUADÉ QUE L'AMÉRIQUE SORTIRA GRANDIE DE CETTE ÉPREUVE. QUE DIEU VOUS BÉNISSE TOUS ! QUE DIEU BÉNISSE L'AMÉRIQUE !...

Hampstead, 2h43

Hurt venait d'entrer dans le bois entourant l'édifice à logements. Après s'être adossé à un arbre, il sortit le détecteur de son sac à dos et balaya lentement l'espace autour de lui.

Plusieurs signaux apparurent sur l'écran du détecteur. Il enregistra leur position et se déplaça vers l'un d'eux en tentant de se dissimuler le plus possible. Avec ses lunettes infrarouges, il voyait les faisceaux de lumière qui quadrillaient le parc, à environ vingt-quatre pouces du sol.

Il ne comptait pas inventorier d'un seul coup toute la superficie de la forêt autour de l'immeuble, mais ce qu'il apprendrait lui permettrait de dresser un début de carte : les jours suivants, il poursuivrait l'exploration. Jusqu'à ce qu'il ait une image complète du dispositif de sécurité.

Une dizaine de minutes plus tard, il avait trouvé deux détecteurs de mouvement, quatre émetteurs de rayons infrarouges et une caméra. Il décida de poursuivre en suivant une ligne imaginaire qui reliait trois des appareils de surveillance qu'il avait repérés.

Après quelques minutes, il déboucha dans une clairière qui se transformait progressivement en une sorte de parc. Au fond du parc, il y avait une maison. Le premier moment de surprise passé, il se mit à examiner de plus près l'aménagement du parc. Les haies, le banc au milieu de la pelouse, la galerie derrière la maison... Tout cela lui semblait familier.

Puis il reconnut l'endroit. C'était le jardin où le Vieux lui apparaissait dans ses rêves !

C'était impossible ! Ce jardin était à Massawippi. Et il avait été détruit ! Il n'existait plus que dans sa tête !

Immobile, Hurt examina attentivement les lieux. À la réflexion, il y avait peut-être de petites différences. Mais il ne pouvait pas en être sûr.

Profondément perturbé, il rebroussa chemin.

À l'intérieur, la voix de Nitro hurlait. Elle accusait F, le Vieux et l'Institut, tous confondus, de l'avoir manipulé.

Les Enfants de la Foudre

L'inféodation des grands groupes criminels doit s'effectuer en suivant un certain nombre de principes simples :

- favoriser l'émergence de groupes suffisamment forts pour contrôler des régions significatives ;
- alimenter la méfiance entre les groupes ;
- intégrer partiellement les hauts dirigeants de ces groupes aux activités du Cénacle, notamment en les faisant profiter de certains avantages (médecine, consommation de luxe...) ;
- contrer la lutte que les policiers et les agences de renseignements ne manqueront pas de leur livrer, de manière à rendre sensible l'utilité du Cénacle. Sur ce point, l'infiltration des milieux policiers et du renseignement par le milieu criminel doit être favorisée.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 3- Le Projet Apocalypse.

Jour - 1

Montréal, 2h41

Hugo-Xavier Métivier-Roberge s'efforçait de respirer profondément. Ce n'était pas le temps de s'énervé.

Il gara son Hummer entre les pompes à essence, enleva les clés et recula dans son siège.

C'était le moment qu'il attendait depuis plusieurs mois. Ses parents parlaient souvent d'écologie et de capitalisme. Parfois, ils allaient jusqu'à participer à des manifestations. Des manifestations pacifiques, joyeuses, confortables... et qui n'apportaient rien, sauf une large dose de bonne conscience aux participants.

Lui, il allait agir. Il allait attaquer ceux qui brisaient des vies sur fond de saccage environnemental. Les exploiters n'avaient qu'à bien se tenir.

C'était durant un stage dans un collège américain que Hugo-Xavier avait découvert l'ampleur des problèmes environnementaux. Le père de l'étudiant chez qui il demeurait était un militant écologiste. Il lui avait prêté des livres. Pour la première fois, Hugo-Xavier avait pu mesurer l'étendue des dévastations causées par les pétrolières. On y relatait leurs magouilles pour mettre des dictateurs au pouvoir. Des dictateurs dont ils finançaient ensuite la sécurité en échange d'un monopole sur l'exploitation des réserves pétrolières du pays.

Une fois revenu chez lui, Hugo-Xavier avait pris conscience du saccage en cours dans la région des sables bitumineux. Puis des projets de forage dans le golfe du Saint-Laurent. Son indignation s'était accrue.

Une semaine plus tard, dans un café de l'aéroport de Montréal, il rencontrait le militant écologiste américain chez qui il était demeuré. Hugo-Xavier avait alors appris l'existence des US-Bashers : un groupe décidé à changer le monde en s'attaquant aux vrais responsables des problèmes environnementaux. Il avait accepté de participer à une action symbolique.

Mais pas une sempiternelle manifestation. Une véritable action. Qui aurait, en plus, valeur de symbole.

Maintenant, il avait hâte que tout soit terminé. Il irait trouver ses parents et il leur dirait ce qu'il avait fait... Ses parents ! Ils lui avaient donné deux noms de famille, deux prénoms, deux appartements où il vivait en alternance, deux répertoires d'indignation – son père, le capitalisme ; sa mère, l'environnement –, mais pas un sou depuis qu'il avait dix-huit ans. Pour éviter qu'il soit gâté, disaient-ils. Ils ne voulaient pas le priver de la possibilité de se faire lui-même ! Touchante attention... Eh bien, il leur montrerait qu'il pouvait non seulement se tirer d'affaire seul, mais qu'il pouvait même les dépasser dans leur propre domaine !

Il mit l'embout du tuyau de la pompe à essence dans l'accès au réservoir du Hummer, puis il appuya sur le bouton « 40 \$ » du mécanisme automatique d'alimentation.

Dès que l'essence arriverait dans le caisson spécial aménagé à l'arrière du véhicule, le mécanisme qui y était intégré s'enclencherait et neutraliserait le dispositif anti-refoulement de la pompe à essence : c'est dans l'autre sens que le liquide se déverserait. Le liquide contenu dans le caisson du Hummer serait alors poussé à l'intérieur de l'immense réservoir souterrain situé sous les pompes, où il amorcerait une réaction chimique. En moins de quelques minutes, le pétrole serait transformé en une sorte de mélasse totalement inutilisable, puis en un bloc solide. Il faudrait excaver, enlever le réservoir devenu irrécupérable et en installer un autre.

L'attentat serait pour le moins ironique, songea Hugo-Xavier. Ce serait par sa propre essence que la pétrolière serait neutralisée. Et tout ça, sans violence !

L'instant d'après, une gigantesque explosion creusait un cratère d'une dizaine de mètres de profondeur dans le sol. Des morceaux de l'auto, de l'asphalte ainsi que de la façade de la station-service furent éparpillés dans un rayon de plusieurs centaines de mètres. Manifestement, le militant qui avait servi de mentor à Xavier-Hugo ne lui avait pas tout dit...

Ironiquement, le corps de Hugo-Xavier fut coupé en deux par l'explosion et projeté dans deux directions différentes. Même après sa mort, il semblait être voué à la division.

Reuters, 3h11

... DE MÉDECINS SANS FRONTIÈRES. DIX-HUIT VILLAGES SERAIENT EN QUARANTAINE DANS LE SUD DE LA CHINE. L'ARMÉE AURAIT REÇU L'ORDRE DE TIRER SUR LES VILLAGEOIS QUI TENTERAIENT DE S'ENFUIR. DES CONTAMINATIONS SIMILAIRES DE PESTE GRISE EXISTERAIENT DANS LE NORD DE L'INDE ET DU PAKISTAN. SELON L'OMS, QUI A MAINTENU SON NIVEAU D'ALERTE À 5, IL SERAIT EXAGÉRÉ DE PARLER DE PANDÉMIE, PUISQUE LES CAS RECENSÉS JUSQU'À MAINTENANT

Brecqhou, 8h29

Leona Heath examina le livre que Killmore avait laissé sur son bureau. Un roman de science-fiction. Pourquoi diable lisait-il ça ?... Elle jeta un coup d'œil sur la quatrième de couverture.

Le texte décrivait une planète couverte de déserts. Sa seule richesse était une épice qui permettait aux peuples des autres planètes de voyager. Ses richesses étaient pillées et ses rares habitants traqués par ceux qui les exploitaient. Suivait une révolte des habitants de la planète pour récupérer le contrôle de l'épice.

Un genre de transposition de la situation du Moyen-Orient à l'échelle galactique, songea Heath.

L'arrivée de Killmore la surprit, le livre à la main.

— Vous vous instruisez ? demanda Killmore sur un ton amusé.

— Ce n'est pas si bête : une bataille pour le contrôle de la substance qui assure les transports.

— Écrit avant le premier choc pétrolier ! On ne lit jamais trop de fiction : ça aide à mieux comprendre la réalité !

Visiblement très satisfait de sa boutade, il afficha un large sourire.

Heath déposa le livre sur le bureau.

— Je vous ai apporté une chronologie détaillée des événements à venir, dit-elle. Pour chacun des pays où il y aura une intervention.

Elle enleva son collier, en détacha le pendentif en forme de disque et le tendit à Killmore.

Ce dernier le mit dans la poche gauche de son veston.

— Vous gardez toujours les raffineries pour la fin ? demanda-t-il.

— C'est déjà le goulot d'étranglement du système. En plus, c'est ce qu'il y a de plus vulnérable et c'est long à reconstruire... Une fois les raffineries démolies, c'est tout le marché qui va implorer. Surtout si on a d'abord fait monter la tension en ralentissant la production de brut.

— Je sais, je sais...

Killmore tolérait mal la tendance de Heath à lui expliquer en détail des choses dont elle lui avait déjà parlé à plusieurs reprises.

— Ce que je veux savoir, dit-il, c'est si le système d'approvisionnement de l'archipel est fonctionnel.

— À quatre-vingt-cinq pour cent.

— Et l'état des réserves ?

— En moyenne, trois ans d'autonomie. Cinq pour les lieux les plus importants.

— Bien.

Killmore s'assit derrière son bureau.

— Les opérations financières ? demanda-t-il.

— Les ventes à découvert sur les pétrolières visées sont terminées depuis une semaine. Les options d'achat sur celles qui seront épargnées aussi... D'ici trois semaines, l'essentiel de la prise de contrôle sera terminé.

— Bien. Puisque tout semble en place, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Heath prit le livre sur le bureau.

— Vous permettez ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Vous savez que je ne peux rien vous refuser.

Malgré le ton badin de la réponse, Heath ne se faisait pas d'illusions : Killmore était celui qui pouvait tout lui refuser. À commencer par l'existence. Tout au long des années au cours desquelles elle avait travaillé pour lui, elle avait fréquenté le Cénacle. Elle y avait vu des dizaines de personnes occuper momentanément le devant de la scène, être de toutes les réceptions, puis disparaître du jour au lendemain. Dans certains cas, ces personnes s'étaient avérées une menace ; dans d'autres, elles étaient devenues un maillon faible ; dans d'autres encore, elles avaient perdu leur utilité. Et puis, il y avait celles qui avaient simplement eu l'heur de déplaire à Killmore à cause d'une remarque maladroite ou d'un manque d'égards.

Comme elle sortait du bureau, Killmore la relança.

— Pour les prochaines semaines, ce serait bien que vous vous en teniez aux différents territoires de l'Archipel. Dans la mesure du possible, bien sûr.

— Vous craignez que la situation devienne rapidement explosive ?

— Exactement.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Au sens littéral.

En fait, c'était seulement une partie de la réponse. Ce qui le tracassait le plus, c'étaient les trois perquisitions dans les laboratoires. En apparence, HomniFood avait admirablement récupéré la situation. Mais, quelque part, quelqu'un en savait déjà trop. Pas assez pour compromettre le projet, mais suffisamment pour créer des problèmes. Autant minimiser les apparitions publiques des personnes clés de l'organisation.

Paris, 9h47

Lucie Tellier avait choisi de se rendre à pied chez Poitras. C'était toujours un plaisir de marcher dans les rues de la capitale française. Surtout le matin, avant que la chaleur et la pollution aient eu le temps de descendre sur la ville.

Même si plusieurs cafés et petites épiceries de quartier avaient fermé par crainte du vandalisme et des émeutes, les rues n'étaient pas plus désertes qu'en juillet et août, quand la moitié des commerces de la ville fermaient pour un mois.

Toute à ses pensées, elle ne prêta aucune attention aux deux hommes qui la suivaient, l'un derrière elle, le second à sa hauteur sur le trottoir de l'autre côté.

Rue Rambuteau, elle rencontra un homme-sandwich de l'Église de

l'Émergence. Son message était simple et direct, semblable à ceux qu'elle avait vus la veille :

Le feu de la terre va illuminer le ciel

« Le feu de la terre », songea-t-elle. Ça correspondait parfaitement aux attentats qui avaient eu lieu un peu partout en Occident au cours de la nuit : le pétrole, extrait de la terre et conservé sous terre dans d'immenses réservoirs, avait explosé. Les stations-service construites au-dessus des réservoirs avaient été détruites par de gigantesques explosions. Plusieurs édifices avoisinants avaient été touchés par les incendies. On comptait des dizaines de morts et des centaines de blessés.

Lucie Tellier se demanda si Poitras avait fait le lien. Puis elle sourit de s'être posé la question. Comme elle le connaissait, il devait déjà être en train de scruter les marchés pour voir de quelle manière les contrats à terme sur le pétrole et les titres boursiers d'énergie se comportaient.

www.toxx.tv, 4h03

... ÇA SE BOUSCULE À L'ENTRÉE. LES MUSULMANS ONT PAS LE TEMPS DE SORTIR QUE LES ÉCOLOS ARRIVENT. UN ATTENTAT N'ATTEND PAS L'AUTRE. APRÈS LES BIBLIOTHÈQUES, LES STATIONS-SERVICE. AUJOURD'HUI, ON DIRAIT QUE TOUT LE MONDE A ENVIE DE FAIRE SAUTER QUELQUE CHOSE. C'EST QUOI, LA PROCHAINE ÉTAPE ? ILS VONT PASSER DES STATIONS-SERVICE AUX RAFFINERIES DE L'EST DE LA VILLE ? ILS VONT REMONTER À LA SOURCE ?... SI C'EST ÇA QU'ILS VEULENT, REMONTER À LA SOURCE, ON PEUT LES AIDER. ON A JUSTE À ENVOYER DES AVIONS FAIRE SAUTER LEURS Puits DE PÉTROLE, AU MOYEN-ORIENT. ET LES FAIRE SAUTER AVEC, TANT QU'À Y ÊTRE...

PARLANT DE REMONTER À LA SOURCE, EST-CE QU'ILS VONT ASSASSINER LES AUTEURS AVANT QU'ILS AIENT LE TEMPS D'ÉCRIRE LEURS LIVRES ? COMME ÇA, PLUS BESOIN DE FAIRE SAUTER LES LIBRAIRIES !... MOI, À MON AVIS, C'EST LES TERRORISTES QU'IL FAUDRAIT ÉLIMINER À LA SOURCE. ON SAIT QUI ILS SONT. ON SAIT DANS QUELS MILIEUX ILS SE REPRODUISENT... QUAND T'ES PRIS AVEC DES FOURMIS OU DES GUÊPES, T'ESSAIES PAS DE LES ÉLIMINER UNE PAR UNE, EN FAISANT ATTENTION DE CHOISIR SEULEMENT CELLES QUI T'ONT DÉJÀ PIQUÉ : TU DÉTRUIS LE NID. C'EST LA MÊME AFFAIRE. C'EST JUSTE UNE QUESTION DE GROS BON SENS... C'ÉTAIT *Question de bon sens*, AVEC PHILO FREAK...

Paris, 10h06

Sur l'écran, les courbes des tableaux étaient différentes, mais la conclusion qu'elles supportaient était la même : le pétrole était en hausse.

Les investisseurs avaient sûrement déduit des attaques contre les stations-service que c'était le début d'une nouvelle vague d'attentats. Tout le monde voulait s'assurer des stocks de pétrole au prix actuel pour les mois à venir : soit pour couvrir leurs besoins, soit dans l'espoir de pouvoir les vendre plus cher. Cette demande alimentait la rareté, qui alimentait la hausse des prix, qui alimentait la crainte de la rareté...

Au cours de sa carrière, Poitras avait connu plusieurs de ces emballements du marché. Le prix des matières premières y était particulièrement sujet, autant à la hausse qu'à la baisse. Mais, cette fois, il craignait que ce ne soit pas un épisode comme les autres.

Des rumeurs inquiétantes avaient commencé à circuler. Des rumeurs de soulèvement possible en Arabie Saoudite, d'agitation populaire et d'émeutes au Nigeria, de baisse de production au Venezuela... Dans le détroit d'Ormuz, la marine américaine avait été placée en état d'alerte... Tout cela pouvait déboucher sur une modification structurelle du marché de l'énergie. Et alors, plus aucun des anciens paramètres d'analyse ne tiendrait.

Un signal d'avertissement l'arracha à ses écrans.

« Chamane », songea Poitras.

Normalement, il aurait dû arriver plus tard, mais ses horaires étaient approximatifs par définition : souvent en retard lorsqu'il travaillait sur un sujet qui le passionnait et duquel il n'arrivait pas à s'extraire, il lui arrivait d'être largement en avance lorsqu'il était impatient de partager une de ses découvertes ou de travailler sur un nouveau problème.

Par la force de l'habitude, Poitras consulta l'écran vidéo relié à la caméra qui filmait en permanence les gens devant l'entrée de l'édifice. Ce fut le visage de Lucie Tellier qui lui apparut.

Il se dépêcha d'ouvrir.

Dix minutes plus tard, il lui avait montré tous les graphiques qu'il avait sélectionnés et elle lui avait exposé ses déductions sur la nature des attentats : à son avis, ce n'était pas tant le feu nucléaire que celui du pétrole auquel les terroristes faisaient référence.

— Ce sont les enfants de quoi, cette fois-ci ? demanda Poitras.

— Quelque chose en rapport avec le feu. Les bûchers, peut-être... Ou les enfants de l'Inquisition... les enfants de l'Holocauste... C'est quand même fou. On est habitués à la logique des terroristes au point de spéculer sur le nom du prochain groupe.

— C'est normal, répondit Poitras. Quand on est devant un danger qu'on ne peut pas éliminer, la seule façon de ne pas laisser la panique nous submerger, c'est de l'intégrer, de lui accorder une place raisonnable dans nos préoccupations.

Il n'ajouta pas que c'était ce qu'il faisait depuis des années, depuis le

meurtre de sa femme et de ses enfants : prévoir le pire, l'assimiler au moyen d'une représentation la plus exacte possible. De cette manière, il empêchait le danger de le paralyser, d'avoir prise sur lui. En prime, il avait l'occasion d'être agréablement surpris lorsque le danger ne s'avérait pas.

C'était d'ailleurs la première chose qu'il avait faite lorsqu'il avait rencontré Lucie Tellier au I Golosi. À plusieurs reprises au long de la soirée, il l'avait imaginée sur le point de mourir. Il s'était demandé ce qu'il ressentirait s'il devait la retrouver morte le lendemain.

— À ton avis, la pénurie de pétrole pourrait être vraiment sérieuse ? demanda-t-elle.

— Le problème, c'est qu'on ne connaît même pas l'état réel des réserves mondiales. Tous les États producteurs mentent. Soit ils gonflent les chiffres de leurs stocks pour avoir des quotas de production supérieurs, soit ils atténuent leurs difficultés de pompage, soit ils passent sous silence les actes de sabotage... Et quand ils annoncent une augmentation de production pour les six prochains mois, tu regardes les chiffres, six mois plus tard, et il n'y a presque pas eu d'augmentation... Est-ce que c'est parce qu'ils ont menti ?... Ou parce qu'ils n'étaient pas capables d'augmenter leur production ?...

— Cette fois-ci, tu penses que c'est parti pour de bon ?

— En tout cas, ça paraît plus sérieux qu'après les *subprimes*, dit-il... Si jamais ils se mettent à faire sauter des pipelines ou s'ils bloquent le détroit d'Ormuz... Ce qui serait la chose logique à faire dans leur perspective...

De toute façon, songea Poitras, temporaire ou non, la crise risquait d'affecter de façon dramatique l'état de la planète, même si ce n'était qu'à court terme. Il fallait qu'il appelle Blunt.

Montréal, studio de HEX-TV, 6h23

L'animateur était debout derrière un comptoir. Tous les jours de la semaine, avec sa coanimatrice, il servait une ration de nouvelles concentrées et facilement digestibles à la partie de la population qui se réveillait au son de HEX-TV.

L'exercice dépassait rarement la revue des grands titres de la journée et il était entrecoupé de blagues, de fous rires, de *bloopers* et d'allusions humoristiques à leurs vies personnelles.

Contrairement à leur habitude, cette fois, les deux avaient l'air sérieux.

— On a des images de l'attentat, Julie ?

— Notre collègue, Steve Toutant, est sur place, répondit la jeune femme en regardant l'animateur.

Puis elle se tourna vers la caméra.

— Steve, vous êtes là ?

— Oui, Julie.

Sur le mur derrière elle, on voyait les images transmises par une caméra qui balayait du haut des airs la zone sinistrée. À la place où il y avait déjà eu des pompes à essence, il ne restait qu'un immense cratère. Toute la façade de

la station-service avait disparu et le reste de l'édifice était carbonisé. Un peu plus loin, des débris difficilement reconnaissables jonchaient le sol, au milieu de carcasses de voitures renversées.

Pendant que la caméra balayait les lieux du sinistre, s'attardant aux débris et aux restes de voitures, la discussion entre les deux animateurs se poursuivait.

— C'est un véritable carnage, Julie. Tout a littéralement été soufflé par l'explosion.

— Est-ce qu'il y a eu des victimes ?

— Au moins une, Julie. On a retrouvé les restes calcinés du préposé à la caisse de la station-service. Son corps était recouvert par les débris.

— Il y en aurait d'autres ?

— Pour l'instant, il n'y a aucune trace du conducteur de la voiture qui utilisait la pompe lorsque l'explosion est survenue.

— Comment sait-on qu'il y avait une voiture à la pompe ?

— Par la caméra du dépanneur, Julie. De l'autre côté de la rue. À travers la vitrine, on peut apercevoir la station-service.

Sur l'écran mural derrière les animateurs, la caméra montrait la vitrine fracassée du dépanneur.

— Que se passe-t-il, maintenant, Steve ?

— Les policiers ont établi un périmètre de sécurité. Ils sont en train de recueillir tous les restes qui ont été éparpillés par l'explosion. Il y en a encore pour plusieurs heures.

— Vous demeurez sur place ?

— Bien sûr, Julie. Je vous informe de tout nouveau développement.

L'image de la coanimatrice revint à l'écran mural. Elle regardait directement la caméra.

— C'était notre collègue, Steve Toutant, sur les lieux de l'attentat survenu cette nuit contre une station-service de Lachine.

Paris, 12h31

Depuis qu'il était arrivé chez Poitras, trois heures plus tôt, Chamane n'avait pas cessé de travailler. Jusqu'à présent, il avait réussi à entrer dans la comptabilité d'une seule banque. Mais dix-huit protocoles de craquage étaient en cours, pour dix-huit autres institutions. Le but était d'évaluer combien d'argent s'était accumulé dans les comptes où Safe Heaven avait effectué des virements, quelle partie de ces sommes avait été réacheminée ailleurs, de savoir où cet argent était allé et, surtout, de mettre des noms sur les propriétaires de ces comptes.

Il avait utilisé comme porte d'entrée les comptes dans lesquels Safe Heaven avait viré de l'argent. Des logiciels travaillaient maintenant à évaluer les mécanismes de protection et à découvrir des failles. C'était une question de temps et de calcul. C'était aussi une question de chance. Le meilleur ami du *hacker* était toujours l'incurie des utilisateurs : des mises à jour de sécurité

non effectuées, des mots de passe inscrits par défaut (identiques pour toutes les copies du logiciel produites) que les utilisateurs oublièrent de modifier, des pare-feu désactivés parce que ça simplifiait les opérations...

— Il faudrait que quelqu'un pense un jour à aller chercher de la bouffe.

— Je m'en occupe, fit Lucie Tellier en se levant. On ne va pas laisser notre génie en résidence mourir de faim !

Chamane se tourna vers Poitras. Il rayonnait.

— Enfin ! Quelqu'un qui reconnaît ma valeur !

— Les vrais génies sont censés mourir de faim parce qu'ils sont incompris, répliqua Poitras.

— L'activité cérébrale est ce qui consomme le plus d'énergie !

— À l'adolescence, je pensais que c'étaient les boutons et les hormones !

— Tu dis ça parce que tu es jaloux que j'aie l'air jeune... Apporte-moi ton portable pour la finance, que je vérifie la sécurité.

— Il n'est pas relié au réseau.

— Ordre de sa majesté Blunt premier !

— Il y a un problème ?

— On va le savoir.

— Tu es sûr que tu as le temps ?

Chamane jeta un coup d'œil à son ordinateur.

— Tout ce que j'ai à faire, pour l'instant, c'est attendre. Ça peut prendre deux minutes, ça peut prendre deux heures.

Onze minutes plus tard, Chamane fermait l'ordinateur portable de Poitras et rabattait l'écran. Il resta songeur un long moment. Puis il tourna son regard vers Poitras, l'air préoccupé.

— Ton ordinateur, tu le mets où, d'habitude ?

— Dans le bureau où j'ai Reuters et Bloomberg.

— Tu t'en es déjà servi pour les activités de l'Institut ?

— Jamais. Uniquement pour les transactions sur les marchés.

— Est-ce que ça t'arrive de l'emporter dans d'autres pièces ?

— Non... Le seul moment où je l'utilise ailleurs, c'est quand je vais au café et que je l'apporte pour faire la revue des informations sur Internet. Il y a un problème ?

— Deux problèmes.

Poitras avait rarement vu Chamane aussi sérieux.

— Problème numéro un, poursuivit Chamane : tout ce que tu fais sur l'ordinateur est automatiquement envoyé sur un serveur. Tout ce que tu écris, tous les mots de passe que tu utilises, tous les sites que tu visites, tout ce qui s'affiche à l'écran... tout est reproduit – et probablement archivé – sur un serveur qui est le miroir du tien. Ça, c'est le problème le moins grave.

Le regard de Poitras avait maintenant perdu toute trace d'amusement.

— Et l'autre problème ? demanda-t-il.

— Tout ce qui se dit dans la pièce où est l'ordinateur, tout ce qui entre dans le champ de la caméra peut être enregistré et transmis.

Poitras tourna les yeux vers l'ordinateur.

— C'est pour ça que je l'ai fermé, dit Chamane.

— Tu sais de qui il s'agit ?

— Le style de programmation est le même que celui du pirate qui a attaqué le réseau de l'Institut. Mais il manque sa signature.

— Est-ce que tu peux savoir ce qu'il a entendu ?

— Non. Mais j'ai eu une idée...

HEX-TV, 7h15

... JE VOUS RAPPELLE NOTRE QUESTION DU JOUR : « PENSEZ-VOUS QUE LES MÉDIAS EXAGÈRENT LE DANGER DU TERRORISME ? » COMME D'HABITUDE, VOUS ACHEMINEZ VOS MESSAGES À NOTRE ADRESSE COURRIEL : TRIPLE DOUBLE V, MON-OPINION-À-MOI EN UN MOT ET SANS ACCENT, POINT HEXTV POINT COM... COMME CHAQUE JOUR, LES AUTEURS DES TROIS OPINIONS RETENUES SE VERRONT OFFRIR...

Paris, 13h22

Lucie Tellier avait rapporté des plats tunisiens dont il ne restait presque rien. Ils étaient encore à table. Blunt s'était joint à eux quelques minutes plus tôt.

— Alors, c'est quoi, ton texte ? demanda Blunt.

Chamane consulta son iPhone et se mit à lire le texte qui y apparaissait.

Ça n'a pas de sens de travailler pour des pourris comme tu le fais. Où est ton honneur de hacker ? Des compagnies qui provoquent des épidémies mondiales ! Des pénuries de céréales partout sur la planète ! Des attentats !... Et toi, tu travailles pour ça !

Je ne peux pas croire qu'un vrai hacker fasse ça en connaissance de cause. Si tu ne me crois pas, vérifie trois choses : qui subventionne les attentats islamistes ; qui subventionne les attentats écolos ; sur quoi travaillent vraiment HomniFood, HomniFlow et HomniPharm... D'où vient leur argent. À quoi il sert...

On est rendus aux stations-service. Après, je te prédis que ce seront les raffineries. Ensuite les centrales nucléaires !... Il faut que tu te décides pendant qu'il est encore temps.

J'oubliais. Il y a probablement une quatrième entreprise qui va se manifester bientôt. Homni quelque chose... Ça devrait être liée au feu. Ensemble, ces entreprises ont décidé de détruire les conditions de la vie humaine sur la

planète. C'est à ça que tu collabores.

Chamane, TermiNaTor, RoadRunner

Chamane releva les yeux de son iPhone.

— Tu lui as envoyé ça ? fit Blunt.

— C'est la vérité, non ?

— Et s'il travaille vraiment pour eux ? Ils vont savoir qu'on est sur leur trace. Ils vont savoir ce qu'on sait... Ils vont prendre des mesures défensives

et on va avoir encore plus de difficulté à les contrer.

— C'est un risque qu'il faut courir. Lui seul a les moyens de les arrêter rapidement.

— Et s'il travaille pour eux en connaissance de cause ?

— Je suis prêt à parier qu'il ne sait pas ce que préparent ceux pour qui il travaille.

— Il ne travaille peut-être pas volontairement pour eux. Ils le font peut-être chanter...

— Tu as autre chose à proposer ?

Poitras secoua la tête, à moitié découragé.

— Tu te rends compte que tu es prêt à jouer toutes nos chances d'arrêter cette catastrophe sur un coup de dé ? Si tu te trompes sur ton petit copain...

— C'est toi qui m'as donné l'idée. Quand tu m'as dit que la clé, c'était de contrôler les trois compagnies. HomniFood, Homni...

— Je ne vois pas le rapport, l'interrompit Blunt.

— Qui est le mieux placé pour les contrôler que la personne qui s'occupe de leur système de sécurité ?

— C'est bien beau, l'interrompit Lucie Tellier, mais comment vas-tu communiquer avec lui ?

— En laissant un message dans le programme de contrôle d'HomniFood.

— Et tu penses qu'il va vraiment se rendre compte de ce qui se passe et qu'il va décider de nous aider ?

— Cinq chances sur six.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est une bonne évaluation ? demanda doucement Blunt.

— Parce qu'en matière de psychologie de *hacker*, c'est moi le plus compétent. D'après son style, on voit que c'est un artiste. En général, les artistes ne travaillent pas pour la mafia... Sauf les chanteurs *has been*, des fois. Mais ça, c'est autre chose...

Les trois le regardèrent un moment en silence, déconcertés par sa logique. C'était une version de Chamane à laquelle ils n'étaient pas habitués. Un Chamane qui semblait à la fois résolu, posé et sûr de lui – malgré le sourire amusé qui flottait sur ses lèvres. Comme s'il était fier de leur avoir joué un tour.

— D'accord, fit Blunt. Supposons qu'on est d'accord avec toi... Qu'est-ce qui te fait croire qu'il va le trouver, ton message ? Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il va te répondre ?

— Parce qu'elle l'a déjà fait.

Un silence de stupéfaction suivit.

— Elle ? fit Lucie Tellier.

— C'est une fille. Par l'ordinateur portable d'Ulysse, elle vient d'entendre toute notre conversation.

Poitras regarda un instant son ordinateur portable.

— Il n'est pas fermé ?

— Il aurait fallu enlever la batterie. Il continue d'enregistrer même quand on le ferme. C'est un truc classique. Comme pour les téléphones qui ont l'air fermés.

— Tu veux dire que tu as...

Blunt ne termina pas sa phrase.

— C'était la meilleure stratégie, reprit Chamane. Elle me connaît de réputation. Elle sait que je ne ferais jamais un *stunt* pareil si ce n'était pas hyper crucial.

— Hyper crucial, répéta doucement Blunt. C'est sûr que si c'est hyper crucial...

— L'avenir de la planète, me semble que c'est assez pour être hyper crucial.

— Et t'as décidé que tu prenais l'avenir de la planète dans tes mains ? ironisa Poitras.

— Geneviève et moi, on va avoir un enfant. Me semble que c'est normal que je me préoccupe du monde dans lequel il va vivre.

Poitras le regarda sans répondre. Puis Chamane se rendit compte de ce que cela touchait chez lui.

— Désolé, *man*...

Il lui mit la main sur l'épaule.

— Désolé...

Fort Meade, 8h07

Tate prit le café de la main gauche et remercia la secrétaire d'un simple signe de tête. Il était vanné.

Un peu avant minuit, la veille, Spaulding était débarqué dans son bureau avec la liste des voyageurs qu'il lui avait demandée.

La première chose qui l'avait frappé en l'examinant, c'était le nombre inattendu de hauts responsables gouvernementaux qui, au cours des six derniers mois, avaient fréquenté les aéroports que lui avait désignés Blunt. C'était d'autant plus remarquable que plusieurs des aéroports étaient relativement secondaires.

Parmi les Américains, les deux noms les plus surprenants étaient ceux de Paige et de l'ancien vice-président des États-Unis. Sur la liste, ils tenaient compagnie à un quatuor de généraux quatre et cinq étoiles ainsi qu'à une brochette de directeurs de services de renseignements, dont celui de Paige. Les noms de Snow et de Bartuzzi n'y apparaissaient cependant pas.

Spaulding n'avait pas osé demander à Tate ce qu'il entendait faire de la liste et ce dernier s'était contenté de lui dire qu'il lui expliquerait tout ça sous peu.

— Pour l'instant, avait-il conclu, tu te contentes de la maintenir à jour.

Au moment où Tate croyait enfin sa journée terminée, la nouvelle de la première explosion avait déferlé dans les médias. Une heure plus tard, le bilan était de dix-sept stations-service, réparties sur l'ensemble du territoire

américain. Au moins autant en Europe. Aucune revendication n'avait été rendue publique. Du moins jusqu'à maintenant. Mais cela ne changeait rien aux conclusions de Tate : s'il fallait une preuve supplémentaire pour corroborer les théories de Blunt, il l'avait. Le pétrole était la principale source de feu de la planète. Autant pour le chauffage que pour alimenter le parc automobile.

Tate avait suivi les informations à la télé durant une grande partie de la nuit, tout en répondant à de multiples appels téléphoniques. Puis, vers six heures trente, au moment où il allait partir chez lui pour tenter de récupérer un peu, il avait reçu un coup de fil. L'ancien vice-président des États-Unis. Ce dernier voulait le rencontrer... Il était prêt à venir à son bureau, à la NSA. Quand ?... Le plus tôt serait le mieux. Il pouvait être là dans une heure. Deux maximum.

Tate s'était alors étendu sur le divan de son bureau avec l'idée de réfléchir à la meilleure façon de faire face à la situation. Il s'était endormi en quelques secondes.

Il avait l'impression de venir à peine de fermer les yeux quand la secrétaire l'avait réveillé. Elle lui apportait son premier café de la journée.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau à l'agenda depuis hier soir ? demanda-t-elle en ouvrant les rideaux de la fenêtre panoramique.

Tate prit une première gorgée de café comme s'il s'agissait d'un carburant susceptible de ranimer sa mémoire.

— Reportez toutes mes activités de l'avant-midi.

— Une nouvelle crise ?

— Pire. L'ex-VP nous paie une visite.

Montréal, 8h16

Crépeau examinait ce qui restait de la station-service. Les enquêteurs et l'équipe technique étaient déjà à pied d'œuvre. Sa présence sur les lieux était carrément inutile.

C'était du temps perdu. Du temps qu'il soustrayait à son vrai travail, qui était de diriger le SPVM. Quand un événement de la sorte survenait, c'était un véritable casse-tête de s'en occuper sans sacrifier les enquêtes en cours. Il y avait des limites à l'utilisation des heures supplémentaires. Des limites financières, mais aussi des limites humaines.

Malheureusement, les médias et le public n'auraient pas compris qu'il ne sacrifie pas au rituel. Aussi, il s'était fait un devoir d'aller sur les lieux et de paraître examiner minutieusement la situation, tout en essayant de ne pas nuire au travail de ses subordonnés. Quelle bêtise !... Pour se dédouaner auprès de sa conscience professionnelle, il se disait qu'il saisissait mieux le contexte en le voyant par lui-même. Que cela pouvait l'aider à avoir une meilleure évaluation des événements...

Et puis, il devait bien l'admettre, tous les prétextes étaient bons pour sortir du bureau.

Il vit Méthot s'approcher de lui. C'était un des enquêteurs qui avait le plus d'expérience. Il lui restait moins d'une année avant la retraite.

— Des chances que ce soit un accident ? demanda Crépeau.

— Du genre « le type qui s'allume une cigarette en faisant le plein » ?

— C'est vrai qu'avec tout ce qui s'est passé ailleurs...

— C'est rendu à combien ?

— Quand je suis parti de la maison, CNN annonçait dix-sept attentats juste aux États-Unis.

— On va sûrement voir débarquer l'équipe anti-terrorisme de la GRC.

Crépeau acquiesça d'un hochement de tête résigné. Cela signifiait que la GRC les laisserait faire le travail, qu'elle s'approprierait tout le crédit de l'opération en cas de succès et qu'elle rejetterait tout le blâme sur leur dos en cas d'échec.

— On a un témoin, reprit Méthot. Il n'a rien vu, mais il a entendu deux explosions presque simultanées.

— Le véhicule aurait explosé et aurait fait exploser le réservoir ?

— C'est ce qu'il y a de plus logique. On est en train de récupérer les morceaux du véhicule. Un Hummer.

— Et la victime ?

— On n'a encore rien trouvé.

Crépeau examina un instant la zone sinistrée.

— J'ai l'impression que les gens qui demeurent à proximité des stations-service vont mal dormir au cours des prochains jours, dit-il.

— Au moins, ils n'ont pas attaqué de raffinerie.

Crépeau regarda Méthot un moment.

— Tu penses ce que je pense ?

— Ce serait logique.

Crépeau jeta un dernier regard sur les lieux de l'incident.

— Il faut que j'y aille.

En arrivant au bureau, il trouverait une façon de faire protéger les raffineries de l'est de la ville. Parce qu'après les stations-service, logiquement, l'étape suivante dans l'escalade, c'étaient les raffineries. Il enverrait aussi un message à Lefebvre, l'ami de Théberge qui travaillait à Québec. Là-bas, ils avaient une raffinerie sur le bord du fleuve. C'était sur la Rive-Sud, mais Lefebvre saurait qui contacter. Et comment les persuader de prendre la menace au sérieux.

Azusa, 7h21

L'homme ouvrit la porte arrière de la fourgonnette, y prit deux boîtes de carton, les mit l'une sur l'autre et les transporta jusqu'à une Jeep Cherokee qui accusait plusieurs années de traitements rigoureux. Il revint ensuite à la fourgonnette, y déposa une enveloppe brune et referma la porte du véhicule.

Hussam al-Din baissa les jumelles et attendit que la Jeep ait quitté le stationnement du Americas Best Value Inn. Puis il activa à distance le

verrouillage des portes de la fourgonnette.

C'était le dernier client de la région. Après un petit déjeuner au restaurant de l'hôtel, il prendrait l'autoroute 210 et se rendrait à l'aéroport. Quelqu'un d'autre s'occuperait de récupérer la fourgonnette et l'argent que contenait l'enveloppe brune.

Hussam al-Din aurait préféré livrer gratuitement les bombes au phosphore. La logistique aurait été plus simple. Mais cela aurait été suspect. Il aurait eu à répondre à des questions... Pourquoi faisait-il cela ? Pour le compte de qui travaillait-il ?... Tandis que s'il les vendait, la situation était claire : il les vendait pour faire de l'argent. C'était un motif que n'importe qui pouvait comprendre.

Heureusement, tout cela achevait. Dans quelques semaines, le monde aurait changé irrémédiablement. C'en serait terminé de la domination arrogante des Occidentaux. Et lui, il aurait contribué à cette libération. Il pourrait alors retourner chez lui et mener une vie normale.

Mais, pour l'instant, il devait se rendre à Houston. Le travail n'était pas terminé.

Hampstead, 13h49

Skinner et Daggerman regardaient Fogg, anxieux de savoir pour quelle raison il avait tenu à les rencontrer en personne. Ils étaient dans son bureau. À côté de chacun des fauteuils, sur une petite table, il y avait une tasse de fine porcelaine contenant du thé. Deux des tasses étaient presque vides. Celle de Fogg était encore pleine.

— Comme vous le savez, dit Fogg, la mise sur pied du Consortium a été financée par un groupe d'investisseurs désireux de demeurer anonymes. Au fil des ans, ils se sont très peu ingérés dans notre fonctionnement. Tout au plus m'ont-ils envoyé un émissaire à qui j'expliquais périodiquement le déroulement de nos opérations... Depuis quelques années, cependant, les choses ont changé. Au début, c'était insidieux. Puis c'est devenu de plus en plus clair. À mon avis, nous approchons du moment où le Consortium n'aura plus d'utilité à leurs yeux.

Il fit une pause. Les deux autres continuèrent de le regarder, attendant qu'il continue.

— Le choix est simple, reprit Fogg. Ou bien ils nous éliminent, ou bien on les élimine. Et si on choisit de les éliminer, il nous reste peu de temps.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il faut agir aussi rapidement ? demanda Skinner.

— Je pense avoir réussi à comprendre toute la portée de leur plan. Et, si j'étais à leur place, je supprimerais le Consortium et je traiterais directement avec les grandes mafias. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont commencé à faire... Et quand ils ont réalisé que le Consortium devenait trop puissant, ils ont entrepris de sacrifier des filiales.

— Leur fameux projet de rationalisation, fit Daggerman.

— Exactement. Mais comme je n'avais pas le choix et que je n'avais pas de preuves de leurs intentions... Et puis, il y avait leur insistance pour que je m'occupe de l'Institut.

— Je croyais que c'était uniquement votre idée, fit Skinner.

— Ils m'ont demandé de régler définitivement le problème de l'Institut juste au moment où le sabotage a commencé dans les filiales. La coïncidence m'a frappé. Je me suis demandé si « ces messieurs » n'avaient pas eux-mêmes orchestré les fuites qui ont mené à la destruction de certaines filiales...

La surprise s'inscrivit sur les visages de Skinner et de Daggerman, mais aucun n'émit de commentaire.

— C'est à partir de ce moment, poursuivit Fogg après une légère pause, que j'ai résolu de m'intéresser en priorité à ce que le premier John Messenger avait un jour appelé « leur projet pour les prochains siècles ».

Pendant les huit minutes qui suivirent, Fogg leur exposa ce qu'il avait fini par comprendre de ce projet. De quelle manière le terrorisme s'y intégrait, qu'il soit islamiste ou écologiste. Quel rôle y jouaient les mégaentreprises qui étaient en train de se constituer sous la supervision de l'Alliance mondiale pour l'Émergence.

— Si ces organisations ont l'ampleur que vous dites, fit Daggerman, je ne vois pas très bien comment on peut les arrêter.

— Plus le temps passe, plus cela devient difficile. Mais il y a encore un moyen.

— Un instant, fit Skinner.

Il prit l'ordinateur de poche qui vibrait à sa ceinture et lut le message qui venait de lui parvenir.

— Deux bonnes nouvelles, dit-il en remettant l'appareil à sa ceinture.

Les deux autres se contentèrent de l'interroger du regard.

— Un message de madame Hunter. Ses agents ont réussi à suivre Lucie Tellier jusqu'à une adresse dans le Marais. Un édifice à logements.

— Vous pensez que c'est là que se cache Théberge ? demanda Fogg.

— On verra bien. Ils ont mis en place une surveillance et ils vont se procurer la liste des locataires.

— Et l'autre nouvelle ? demanda Daggerman.

— Ils ont également repéré la femme de Théberge... Elle fréquente un groupe qui vient en aide aux femmes en difficulté. Le seul ennui, c'est qu'elle ne semble pas habiter avec son mari. Ils vont la suivre, elle aussi.

— Madame Hunter est décidément pleine de surprises.

— Puisque vous parlez de surprise, dit Fogg, moi aussi, j'en ai une pour vous.

Il appuya discrètement sur un bouton fixé sous la tablette de son bureau. L'instant d'après, F entra dans la pièce.

— Je vous présente la directrice de l'International Information Institute, dit Fogg comme il aurait annoncé le point suivant de l'ordre du jour.

Seuls ses yeux trahissaient son amusement.

— Vous la connaissez probablement sous le nom de F, ajouta-t-il, toujours imperturbable.

TV5, 9h04

— J'AI LE PLAISIR DE M'ENTREtenir AVEC MONSIEUR GEORGES-OCTAVE DALPHOND, VICE-PRÉSIDENT POUR L'AMÉRIQUE DE R-PUUR. MONSIEUR DALPHOND, AVOUEZ QUE VOTRE PUBLICITÉ, « NOUS VENDONS DU VENT », EST POUR LE MOINS PROVOCANTE.

— C'EST POURTANT LA VÉRITÉ. NOUS ALLONS INSTALLER DES CABINES D'AÉRATION. NOS CLIENTS POURRONT Y PROFITER D'UN VENT D'AIR FRAIS QUI LEUR PERMETTRA DE RESPIRER PLUS LIBREMENT.

— VOUS ENTENDEZ LES INSTALLER À QUEL ENDROIT ?

— DANS UN PREMIER TEMPS, NOUS VISIONS LES GRANDES VILLES DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE.

— J'IMAGINE QUE CE NE SERA PAS GRATUIT.

— NOUS PRÉVOYONS UN TARIF À LA MINUTE. MAIS LES CABINES SONT NOTRE PRODUIT HAUT DE GAMME. POUR CEUX DONT LES MOYENS SONT PLUS LIMITÉS, IL Y AURA DES BORNES PUBLIQUES D'AÉRATION. CHACUN POURRA Y BRANCHER SON MASQUE POUR QUELQUES MINUTES... LE TEMPS DE RECHARGER SES BATTERIES, COMME ON DIT.

— UN MASQUE QU'IL DEVRA PAYER, JE SUPPOSE...

— LE COÛT EST MINIME, MAIS IL EST INÉVITABLE.

— JE NE SUIS PAS CERTAIN QUE CE SOIT ÉVIDENT POUR NOS TÉLÉSPECTATEURS.

— IL Y AURA DES FORFAITS : PAR EXEMPLE, ON PEUT IMAGINER QUE LE PRIX DU MASQUE SERA REMBOURSÉ PAR UN RABAIS SUR LES VINGT OU TRENTE PREMIÈRES UTILISATIONS.

— ON LES TROUVERA OÙ, CES MASQUES ?

— DES DISTRIBUTEURS SERONT INSTALLÉS À PROXIMITÉ DES BORNES. POUR LES COLLECTIONNEURS, IL Y AURA DES MASQUES GRIFFÉS, QUI SERONT UN PEU PLUS CHERS. ON OFFRIRA ÉGALEMENT DES MASQUES AUX COULEURS DE DIFFÉRENTES ÉQUIPES SPORTIVES.

— CRAIGNEZ-VOUS L'OPPOSITION DES GROUPES ENVIRONNEMENTALISTES ?

— POUR QUELLE RAISON ?

— LA NATURE DE VOTRE PROJET POSE QUAND MÊME UNE QUESTION FONDAMENTALE : EST-CE QU'ON PEUT CONSIDÉRER L'AIR COMME UN PRODUIT DE CONSOMMATION COMME LES AUTRES, SUSCEPTIBLE D'APPROPRIATION PRIVÉE ET DE COMMERCE ?

— À PROPREMENT PARLER, R-PUUR NE VEND PAS DE L'AIR. NOTRE SLOGAN LE DIT TRÈS BIEN. CE QUE NOUS VENDONS, C'EST DU VENT. AUTREMENT DIT, C'EST LE MOUVEMENT DE L'AIR QUI EST NOTRE FONDS DE COMMERCE. PAS L'AIR LUI-MÊME... NOUS VENDONS SON MOUVEMENT. SA PROPRIÉTÉ. SA FILTRATION.

— VOUS JOUEZ SUR LES MOTS !

— PAS DU TOUT. NOUS EMPRUNTONS L'AIR À L'ENVIRONNEMENT, DANS SA FORME VICIÉE, ET NOUS LE RETOURNONS À L'ENVIRONNEMENT SOUS UNE FORME PURIFIÉE... AU TOTAL, L'ENSEMBLE DE NOS INSTALLATIONS VA FONCTIONNER COMME UNE IMMENSE USINE DE FILTRATION DÉLOCALISÉE, ÉPARPILLÉE À LA GRANDEUR DU CONTINENT... LE PRIX QUE PAIERONT LES USAGERS PEUT DONC ÊTRE VU COMME UNE TAXE, UNE TAXE BÉNIGNE SOIT, UNE TAXE VOLONTAIRE, MAIS UNE TAXE QUAND MÊME, DONT ON PEUT ÊTRE SÛR QU'ELLE SERVIRA AU NETTOYAGE DE L'ENVIRONNEMENT.

— À VOUS ENTENDRE, R-PUUR SERAIT À RANGER PARMI LES SERVICES PUBLICS !

— VOUS AVEZ RAISON... JE VAIS VOUS RÉVÉLER UN *scoop*, COMME VOUS DITES. NOUS SOMMES SUR LE POINT D'INTÉGRER À NOS APPAREILS UN FILTRE CAPABLE D'ÉLIMINER LES MIASMES DE LA PESTE GRISE... PLUS SANTÉ PUBLIQUE QUE ÇA, TU MEURS !

Hampstead, 14h19

Les trois hommes écoutaient F depuis plusieurs minutes sans l'interrompre. Elle avait dressé le bilan de ce que l'Institut avait réussi à apprendre sur les intentions des gens qui se tenaient dans l'ombre derrière le Consortium.

— Ils sont pires que des malades ou des pervers : ce sont des idéalistes. Une variante planétaire de gardes rouges. La seule explication que je peux imaginer derrière l'ensemble de leurs actions, c'est qu'ils ont décidé de prendre le contrôle de la planète.

— C'est aussi ce que nous voulons, non ? ironisa Skinner.

— Non. Pas vraiment.

Le regard de Skinner se durcit. Mais il fit un effort pour ne pas répliquer.

— Ce qui a toujours intéressé le Consortium, reprit F, c'est de régir l'ensemble des activités criminelles ou simplement illégales de manière rentable. De gérer cette activité en offrant aux différents groupes des services uniformisés et de qualité. D'intervenir dans l'environnement criminel le moins possible et uniquement pour assurer un meilleur fonctionnement de l'ensemble.

— Et ce n'est pas ce qu'ils désirent ?

— Non. Ce qu'ils désirent, si on se fie à leurs actions, c'est une destruction complète des structures sociales. Leurs actions n'ont pas pour but d'instaurer des outils de contrôle, mais de briser les outils qui existent, tant ceux qui assurent le fonctionnement de la société légale que ceux qui permettent de coordonner les activités illégales. C'est l'humanité complète qu'ils risquent de faire régresser à l'âge de pierre en instaurant différents générateurs de chaos : une famine généralisée, une nouvelle forme de peste, une accélération du réchauffement climatique, une aggravation du manque d'eau potable... Avec, en prime, le déclenchement de plusieurs conflits... On a déjà des champignons qui détruisent les céréales, des champignons qui s'attaquent aux êtres humains... Ce sera quoi, la prochaine étape ? Des champignons nucléaires ?

Fogg avait un mince sourire. Les deux autres hommes la regardaient, légèrement déconcertés, mais en même temps impressionnés malgré eux par l'intensité de son argumentation.

— La question est simple, reprit-elle. Dans un tel contexte, quel pouvoir serez-vous encore capables d'exercer ? Serez-vous encore en mesure de faire de l'argent ?

— Ce sera la même chose pour eux, objecta Daggerman.

— Ils n'ont pas l'air de le croire. Ils pensent peut-être qu'en disposant d'un réseau de places fortes disséminées sur l'ensemble de la planète et qu'en s'alliant à ce qui restera des grandes mafias, ils vont pouvoir exercer leur domination sans avoir à passer par le Consortium.

Un long silence suivit.

— Vous avez des preuves de ça ? demanda Daggerman.

— Partielles. Mais suffisantes pour m'inciter à me joindre au Consortium.

— C'est un accès de *realpolitik* ? ironisa Skinner.

— Stratégie de survie. Le Consortium est l'organisation la mieux placée pour agir de façon rapide et décisive.

Fogg jugea bon d'intervenir.

— C'est un projet dont nous avons beaucoup discuté au cours des dernières années, dit-il.

— Alors, ça rimait à quoi, les actions pour amener l'Institut à se démasquer ? fit Daggerman.

— Il ne fallait surtout pas que « ces messieurs » soient au courant de cette alliance. Tant qu'ils nous croyaient en butte au harcèlement de l'Institut, nous paraissions moins menaçants.

— Sur le plan théorique, je dois admettre que c'est brillant, fit Daggerman.

— Et vos amis de l'Institut ? demanda Skinner en s'adressant à F.

— Ils peuvent s'avérer très utiles.

— Vous pensez vraiment qu'ils vont accepter de travailler pour le Consortium ?

— Rien n'oblige à ce qu'ils le sachent.

Puis elle ajouta avec un sourire :

— Je me charge d'eux.

— Et quand ils ne seront plus utiles ?

— Je viens de vous dire que je m'occupais de ce problème.

Skinner jugea prudent de ne pas révéler devant F l'information qu'il avait reçue la veille. On avait repéré Dominique Weber à Lévis. Et si jamais Fogg tardait trop à s'occuper de l'Institut, le moment venu, il le ferait lui-même.

Fort Meade, 9h44

L'ex-vice-président des États-Unis entra dans le bureau de Tate quatorze minutes après l'heure du rendez-vous. C'était sa façon de souligner sa propre importance. Après tout, quand on avait été président, ou même vice-président, on gardait le titre à vie. Comme si le fait d'avoir été adoubé par le vote populaire, si manipulé qu'il ait été, haussait le récipiendaire au-dessus du reste de l'humanité de façon permanente. À ses yeux, l'élection l'avait fait accéder à un autre ordre d'existence, de plain-pied avec les stars de cinéma, les dieux de l'Olympe et les plus grands tueurs en série.

Tate lui offrit un simple café provenant d'un distributeur situé à trois locaux du sien. Ces joutes de statut, ça pouvait se jouer à deux.

— Alors, je vous écoute, dit-il quand ils furent assis de part et d'autre de la petite table qu'il y avait dans un coin du bureau.

— C'est une question un peu délicate.

— J'imagine. Pour que vous vous déplaciez en personne.

— En effet... Il semblerait que mon nom soit apparu sur certaines listes que vous avez compilées.

— Le vôtre et celui de centaines de personnalités importantes, l'interrompt Tate. C'est un peu normal quand on s'intéresse aux voyageurs qui ont pris l'avion et qui ont une stature internationale.

— Je peux savoir dans quel cadre cette liste a été constituée ?

— En suivant une piste sur les commanditaires des attentats.

— Je ne vois pas le rapport.

L'ex-vice-président réussissait plutôt mal à cacher sa contrariété. Tate dut faire un effort pour ne pas sourire.

— Selon une information que nous avons reçue, dit-il, ce serait un groupe de gens très riches et très influents qui seraient derrière les attentats.

— Vraiment ?

Cette fois, il avait l'air à la fois choqué et incrédule.

— Comme je vous dis, reprit Tate, c'est une piste. Je suis certain que vous serez d'accord avec moi : on ne peut pas se permettre de négliger la moindre piste.

— Évidemment...

L'ex-vice-président hésita un moment. Il paraissait avoir de la difficulté à trouver les mots pour formuler correctement ce qu'il voulait dire.

— Quelque chose vous tracasse ? demanda Tate.

— C'est la surprise. Je croyais que les responsables étaient connus. Comme ils n'arrêtent pas d'inonder les médias de déclarations de revendication...

— Les choses sont parfois plus compliquées qu'il n'y paraît.

— Ça, je veux bien le croire.

Il avait mis dans le ton de sa réponse une assurance légèrement désabusée qu'il voulait faire passer pour une forme de complicité. C'est d'une voix qu'il voulait amusée qu'il ajouta :

— J'essaie seulement d'imaginer la réaction du public ! S'il apprenait que la NSA pourchasse un mystérieux groupe de financiers et d'hommes d'État plutôt que de mettre toutes ses énergies sur les terroristes qui ont été identifiés...

Malgré le ton presque badin de la déclaration, il y avait clairement une menace implicite.

— Puisque nous sommes entre professionnels, répondit Tate, selon vous, qu'est-ce que la NSA devrait faire ?

— Je ne voudrais surtout pas vous dire comment exercer votre métier.

— Bien sûr.

— Néanmoins, puisque vous me le demandez... Je ne consacrerai pas trop de ressources à cette mystérieuse association qui me semble tout droit sortie d'une théorie du grand complot... Cela dit sans vouloir vous offenser.

— Je vous assure qu'il n'y a aucune offense, répondit Tate avec un sourire bienveillant.

— Remarquez, sur le fond, je suis d'accord avec vous : aucune piste ne doit être négligée. Mais, comme partout ailleurs, il est souvent nécessaire d'établir des priorités.

— Vous avez hélas raison. De nos jours, la négociation des priorités est le pain et le beurre de tout dirigeant, dans quelque domaine que ce soit.

L'ex-vice-président se leva.

— Je ne vous importunerai pas plus longuement. Je sais que vous avez beaucoup de travail.

— C'est normal d'expliquer ce qu'on fait à ceux que le public a élus et qui ont la responsabilité politique de l'appareil gouvernemental.

— Si tous les directeurs d'agence pensaient comme vous !

— Si vous avez d'autres questions, sur quoi que ce soit... Il ne faut surtout pas hésiter.

L'ex-vice-président fit un pas vers la sortie. Puis il se retourna.

— Puisque vous en parlez, il y a un détail qui a été porté à mon attention, l'autre jour. Est-il vrai que vos services ont ouvert une enquête sur HomniFood ? C'est une entreprise qui opère dans le domaine des...

— Une enquête est un bien grand mot, l'interrompt Tate. Chaque fois qu'une entreprise acquiert un intérêt stratégique pour les États-Unis, on vérifie discrètement qui la dirige, qui la contrôle... À quels intérêts les dirigeants

sont reliés.

— Je comprends... Et les résultats sont satisfaisants ?

— Plus que satisfaisants, fit Tate.

Puis il ajouta avec un large sourire :

— Je dois admettre que j'avais également un intérêt personnel dans cette enquête. Possédant plusieurs actions de la compagnie...

Le visage de son interlocuteur s'éclaira à son tour.

— Vous aussi... Ce serait une bonne idée de se voir plus longuement avant la prochaine assemblée des actionnaires. On pourrait comparer nos notes.

— Ce sera avec plaisir. Si vous avez quoi que ce soit qui me permette d'améliorer les rendements de mes placements !

— Disons que je connais personnellement plusieurs des dirigeants de l'entreprise. C'est utile pour savoir quand acheter les titres, quand les déléster... Quel type d'options utiliser...

Tate n'en revenait pas : l'ex-vice-président était quasiment en train d'admettre un délit d'initié.

— Ce qui m'a amené à limiter mes investissements, fit Tate, c'est que la majorité des actions sont détenues par un investisseur privé dont il n'y a pas moyen de connaître les intentions.

— Je ne peux pas croire qu'il y a des limites aux moyens d'enquête de la NSA !

— Malheureusement, dans bien des cas, rien ne vaut les réseaux que les gens des différents milieux tissent entre eux. Personnellement, j'ai un accès limité aux réseaux financiers.

— Écoutez, je ne peux pas être trop précis... Mais, à votre place, je n'hésiterais pas à investir dans cette entreprise. Tout comme dans HomniFlow et HomniPharm, d'ailleurs...

Puis il ajouta, après un moment de réflexion :

— Il faut qu'on reparle de tout ça. Si vous pouvez dégager un peu de temps dans votre agenda, je vous invite à dîner dans ma résidence de campagne.

— Ce serait un plaisir...

— C'est une petite île dans les Antilles. En avion, c'est une promenade de quelques heures. Juste le temps d'expédier un peu de travail pendant le vol pour calmer votre mauvaise conscience de prendre un peu de temps pour vous !

Après d'amples remerciements, Tate referma la porte derrière l'ex-vice-président. Puis il alla arrêter l'enregistreuse.

— Amateur, dit-il pour lui-même.

Il relut ensuite le courriel que Paige lui avait envoyé, juste avant l'arrivée de son visiteur.

Le directeur du Department of Homeland Security exigeait le transfert sous sa responsabilité des terroristes arrêtés par la NSA. Tate n'avait pas le

choix d'obtempérer : c'était Paige qui avait la responsabilité de coordonner l'ensemble des activités antiterroristes.

Heureusement, il avait prévu le coup. Une équipe de l'agence aurait eu le temps de procéder aux premiers interrogatoires.

RDI, 10h32

... LES ENNEMIS DE GAÏA NE SE LIMITENT PAS AUX GRANDES CORPORATIONS. DES MILLIONS DE CONSOMMATEURS SONT COMPLICES. IL EST TEMPS DE FAIRE DES EXEMPLES. IL EST TEMPS QUE CHACUN RÉALISE QU'IL EST RESPONSABLE DE SA CONSOMMATION. L'ÉNERGIE APPARTIENT À TOUT LE MONDE. CEUX QUI L'ACCAPARENT LE FERONT DÉSORMAIS À LEURS PROPRES RISQUES ET PÉRILS. NOS INTERVENTIONS SERONT FOUDROYANTES. QUE LES CONDUCTEURS DE VÉHICULES UTILITAIRES SPORT, QUE LES PROPRIÉTAIRES DE PISCINES CHAUFFÉES, QUE LES GASPILLEURS D'ÉNERGIE EN TOUS GENRES SE LE TIENNENT POUR DIT ! LES ENFANTS DE LA FOUDRE LES POURSUIVRONT SANS RELÂCHE...

Paris, 17h25

Blunt regardait avec attention les deux gobans affichés sur l'écran de son ordinateur portable. Une petite icône, qui représentait un ancien téléphone Marly 1941, pulsait doucement dans le coin supérieur gauche. C'était la seule indication que le logiciel de communication verbale était activé.

— J'ai revu les enregistrements de la perquisition à St. Sebastian Place, dit-il. Puis j'ai consulté la liste des livres qui ont été saisis.

— Tu en penses quoi ? répondit la voix de Dominique.

— Que c'est étonnant de trouver des livres de science-fiction rangés parmi un groupe d'essais politiques et philosophiques.

— Ils étaient peut-être simplement mal rangés.

— D'après la liste qui a été faite, il y avait seulement deux livres de science-fiction dans l'ensemble de la bibliothèque.

— Qu'est-ce que tu en conclus ?

— Ils n'étaient pas là par hasard.

— Tu parles de *Dune* et de la trilogie *Fondation*, d'Asimov ?

— Oui. *Fondation* raconte l'histoire d'une sorte de société secrète qui se donne les moyens de survivre à une période d'anarchie et de décadence, sans que personne ne le sache, de manière à pouvoir assurer la reconstruction de la civilisation une fois la période de chaos terminée.

— Et *Dune* ?

— C'est une allégorie sur la situation du Moyen-Orient. Un peuple opprimé et exploité, qui vit sur une planète désertique, a comme seule richesse l'épice, une substance qui alimente les vaisseaux spatiaux des autres planètes

et leur permet de voyager. Les opprimés se révoltent, se libèrent et reprennent le contrôle de l'épice.

Pendant plusieurs secondes, aucun son ne se fit entendre dans la pièce. Extérieurement, Blunt paraissait toujours concentré sur sa partie de go.

— Autrement dit, reprit la voix de Dominique, ils se prépareraient à survivre à l'apocalypse...

— Une apocalypse qu'ils travaillent à accélérer.

— Ce qui implique le renversement de l'exploitation planétaire occidentale...

— Ça expliquerait le volet islamiste et le volet écolo.

— Et l'Arche... ce serait comme l'Arche de Noé ?

— Possible.

— Si c'est vrai, l'Archipel pourrait être un réseau d'arches qui couvre la planète.

— Ils ne peuvent pas espérer garder ça caché longtemps. Leur but ne peut pas être de survivre dissimulés pendant des siècles.

Une nouvelle période de silence suivit. Blunt posa une pierre blanche sur un des jeux de go. Puis, presque tout de suite après, une pierre noire.

— On n'a pas les moyens de surveiller tous ces endroits, reprit la voix de Dominique. Et encore moins d'intervenir partout.

— Une intervention sur l'ensemble des sites impliquerait la coordination de dizaines de gouvernements...

— Je vais en parler à F.

— S'il n'y a aucune autre possibilité, on pourra toujours se rabattre sur le plan de Chamane.

— Tu penses que ça peut marcher ?

— Tout dépend de son évaluation de l'éthique des *hackers*.

— L'éthique des *hackers*... Si tu veux mon avis, on est mieux d'avoir un plan B.

Guernesey, 16h42

Norm/A était perplexe. Le petit spectacle que Chamane avait monté à son intention ne manquait pas de cran. Ouvrir son jeu de la sorte ! Et forcer son client à le faire à son insu !... C'était plus que de la créativité. On était dans une nouvelle catégorie mentale qu'il restait à nommer !

Bien sûr, tout pouvait avoir été mis en scène à son intention. Mais les voix ne semblaient pas jouées. Et son appel aux valeurs des *hackers* était tout à fait dans la ligne de celles des U-Bots. Ça valait la peine de le contacter. Mais avant, elle avait tenu à jeter elle-même un œil aux activités du client pour qui elle travaillait.

C'était à cela qu'elle avait passé l'après-midi.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais cherché à comprendre la nature exacte des activités de l'entreprise qui l'engageait. Elle s'était contentée de rendre inviolables les réseaux, les VPN et les sites qui lui appartenaient. À

l'occasion, elle avait infiltré ou saboté les sites de certains compétiteurs. Ou même leurs VPN. Mais rien de vraiment sérieux. Juste le genre de choses que les multinationales se font normalement entre elles...

Pour Norm/A, l'accès aux documents secrets d'HomniFood n'était pas un problème. Aux yeux du système informatique de l'entreprise, elle était Dieu. Au sens littéral. Elle pouvait être partout, avoir accès à tout, décider de ce qui existait et de ce qui n'existait pas... Elle l'avait même créé ! Un seul pouvoir lui manquait pour être vraiment divine : savoir tout. Le savoir total était là, virtuel, mais il fallait qu'elle le trouve. Et la clé, pour le trouver, c'était de poser les bonnes questions. De regarder aux bons endroits.

Tout au long de l'après-midi, alors qu'elle naviguait à travers les centaines de milliers de documents archivés sur le réseau, elle s'était demandé à plusieurs reprises si c'était cela, le problème de Dieu, si c'était là l'explication de son impuissance : il n'arrivait plus à contrôler son savoir virtuel. Il ne savait plus où étaient toutes les choses.

Une heure après le début de ses recherches, elle était tombée sur le premier document vraiment éclairant. C'était un courriel de Gravah. Il était archivé dans un dossier enfoui au vingt-huitième niveau hiérarchique.

Une fois que les trois laboratoires seront récupérés par HomniFood, leur

reconversion ne posera aucune difficulté : ils vont travailler exclusivement à la recherche de moyens pour neutraliser le champignon tueur de céréales. La recherche de nouveaux champignons tueurs est déjà transférée à trois autres laboratoires. Le retard sera tout au plus de deux mois.

Dix minutes plus tard, elle découvrait un autre courriel qui fixait le calendrier de fabrication d'un second champignon. Et d'un troisième. Le texte se terminait par une déclaration d'optimisme quant au respect de l'échéancier, compte tenu du fort potentiel mutagène des champignons.

Chamane avait donc raison. HomniFood n'était pas une multinationale comme les autres. Elle planifiait en toute connaissance de cause la mise au point de produits susceptibles de détruire une grande partie du stock alimentaire de la planète. Par comparaison, la rapacité et le cynisme habituel des multinationales faisaient figure d'incartades réglementaires bénignes.

Norm/A avait alors décidé d'examiner les archives d'HomniPharm.

Cette fois, la recherche avait été plus rapide, le système de classement de Windfield étant identique à celui de Gravah.

En parcourant les courriels archivés, elle avait découvert les mêmes allusions à des programmes de recherche visant à mettre au point des champignons susceptibles de provoquer des épidémies. Sauf que, cette fois, ce n'étaient plus les céréales qui étaient visées : c'était l'espèce humaine.

Elle avait ensuite ouvert la section des archives consacrée à la gestion du personnel.

Des dossiers y documentaient le rendement de chacun des chercheurs. D'autres établissaient des listes de besoins... Il y avait toutefois un dossier qui

la laissa stupéfaite : celui du recrutement. Dans la liste des arguments susceptibles de convaincre les chercheurs de se joindre à la compagnie, certains étaient pour le moins surprenants :

- persuasion sexuelle
- persuasion financière
- persuasion au moyen de menaces contre la réputation
- persuasion incluant des préjugés
- persuasion incluant des préjugés sur des proches
- impossible à persuader : référer au responsable des contre-mesures.

Dans chacun des dossiers individuels, un certain nombre d'arguments étaient suivis d'un ou de plusieurs crochets.

Les trois laboratoires d'HomniFood qui avaient été perquisitionnés n'étaient pas une exception. Ces pratiques étaient répandues à la grandeur de l'organisation.

Quand Norm/A quitta son bureau de travail, sa décision était prise : elle parlerait à Chamane. Puis elle agirait. Elle avait une idée assez précise de ce qu'elle voulait faire. Mais avant, elle procéderait à une dernière vérification.

Après le thé, elle visiterait le site d'HomniFlow et celui d'HomniCorp.

www.toxx.tv, 12h06

... UNE AUTRE MAGOUILLE DE L'*establishment*. SELON NOS INFORMATEURS À L'INTÉRIEUR DES SERVICES DE RENSEIGNEMENTS DES ÉTATS-UNIS, LES RESPONSABLES DES ATTENTATS TERRORISTES SONT CONNUS. CE SONT TOUS DES AMÉRICAINS. ILS S'APPELLENT LES US-BASHERS. ILS SONT COMPOSÉS DE NON-MUSULMANS ET DE MUSULMANS NÉS AUX ÉTATS-UNIS. LEUR BUT EST DE DÉTRUIRE LES ÉTATS-UNIS. ILS SONT SUBVENTIONNÉS PAR DES PAYS ISLAMISTES. UN DES TERRORISTES A TENU UN JOURNAL DANS LEQUEL IL RACONTE TOUTE L'HISTOIRE DU GROUPE, DEPUIS SA FONDATION JUSQU'AUX DERNIERS ATTENTATS.

POURQUOI ILS NE LES ARRÊTENT PAS S'ILS LES CONNAISSENT ? POURQUOI ILS N'EN PARLENT MÊME PAS ?... C'EST SIMPLE : PARCE QU'ILS SERAIENT OBLIGÉS DE DÉMASQUER LEURS COMMANDITAIRES. ET PARCE QUE LEURS COMMANDITAIRES SONT DES AMIS DE NOS DIRIGEANTS. À CAUSE DU PÉTROLE... VOUS VOUS RAPPELEZ LE 11 SEPTEMBRE ? TOUS LES AVIONS CLOUÉS AU SOL ? MÊME CEUX QUI TRANSPORTAIENT DES ORGANES POUR LES GREFFES ?... TOUS LES AVIONS. SAUF UN. CELUI QUI A RÉCUPÉRÉ LES MEMBRES DE LA FAMILLE BEN LADEN AUX QUATRE COINS DES ÉTATS-UNIS ET QUI LES A EXPÉDIÉS DARE-DARE EN ARABIE... JE VOUS LE DIS, L'ÉLECTION N'A RIEN CHANGÉ. NOS SUPPOSÉS NOUVEAUX DIRIGEANTS CONTINUENT D'ÊTRE AUX ORDRES DES ARABES. ILS

Salt Lake City, 10h21

Michael Serano était un croyant humble et convaincu. Toute sa vie, il avait obéi scrupuleusement à sa conscience. En toutes circonstances, faire son devoir de croyant était le principe qui avait guidé sa vie. Aussi avait-il été étonné en entendant les messages des terroristes islamistes.

Sur le fond, bien sûr, ils avaient tort. L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours était la seule véritable Église. Mais il y avait quelque chose de respectable chez ces musulmans. Ils avaient la lucidité de voir où était l'ennemi. Et ils avaient le courage d'agir selon leurs convictions.

Les librairies de la ville diffusaient réellement la culture du démon. Non seulement au moyen de livres empoisonnés par la sexualité, la négation de Dieu et la raillerie à l'endroit des croyants, mais aussi, maintenant, avec de la musique qui incitait à la débauche et avec des films pornographiques.

Et personne ne faisait rien !

Toute la communauté était tiède. On parlait de tolérance. De respect de la liberté de pensée et d'expression. De démocratie... Mais plus personne ne parlait de vérité. De vertu.

Le Seigneur avait pourtant dit : « Je vomirai les tièdes ! »

La liberté à laquelle ils accordaient tant d'importance, c'était celle de corrompre les enfants. De ruiner à la base la vie morale du pays. Il était temps que quelqu'un intervienne. Que quelqu'un donne l'exemple. Bref, que quelqu'un fasse son devoir. Son devoir de citoyen. Et de croyant.

Bien sûr, ce serait mal vu. Plusieurs s'empresseraient de le condamner. Mais on ne faisait pas son devoir pour gagner des concours de popularité. On le faisait parce que c'était ce qu'il y avait à faire. Parce que c'était juste.

Aussi, c'est rempli de fierté et pénétré de l'importance de son geste que Michael Serano entra dans la librairie. Il se dirigea vers le fond du local et déposa discrètement par terre le sac qu'il tenait de la main gauche.

Pour la portée symbolique du geste, il le laissa juste à côté du rayon qui était surmonté de la pancarte « Érotisme », coincé entre le mur et le rayon.

Puis il sortit.

En retournant chez lui, il se dit qu'on mettrait sûrement l'attentat sur le dos des islamistes. La chose le rendait un peu mal à l'aise. Il aurait préféré ne pas mentir, revendiquer publiquement son acte. Mais cela aurait été de l'orgueil. L'important, c'était qu'il reste libre. Qu'il puisse faire d'autres gestes. Qu'il continue à faire son devoir.

À la longue, son exemple serait peut-être suivi.

TF1, 13h07

... CES AGENTS DU GIGN ONT DONNÉ LEUR VIE POUR SAUVER
LA FRANCE – QUE DIS-JE ? – POUR SAUVER L'HUMANITÉ. CAR

C'EST L'HUMANITÉ ENTIÈRE QUI EST VISÉE PAR CES
TERRORISTES. LEUR SACRIFIÈRE NE SERA PAS OUBLIÉ. JE M'Y
ENGAGE...

Paris, 19h22

Après avoir procrastiné en prenant un café au coin de la rue, Théberge s'était résigné à affronter les quatre étages de l'escalier. Non seulement la grève des ascensoristes ne donnait aucun signe de vouloir se régler, mais celle du métro devenait de plus en plus inévitable. On l'annonçait maintenant pour le surlendemain.

Mais il n'avait pas le choix : il fallait qu'il contacte Dominique pour l'informer de ce que son ami Gonzague lui avait appris.

En ouvrant la porte de son appartement, il se trouva face à une vieille femme très mince, aux traits orientaux, qui le regardait en souriant.

Un instant, Théberge pensa qu'il s'était trompé d'appartement. Mais c'était impossible. Ses deux clés n'auraient pas ouvert la porte s'il n'avait pas été au bon endroit.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Vous êtes en avance, répondit la vieille femme. Je n'ai même pas eu le temps de refaire mon maquillage.

Pendant qu'il l'écoutait, Théberge remarqua les deux jeunes filles qui jouaient à un jeu vidéo dans la partie salon. Elles avaient branché une console à la télé et elles s'amusaient à un jeu où deux guerrières abattaient des monstres, un après l'autre, avec de gigantesques épées. Chaque mise à mort était accompagnée de gargouillements, de râles et de cris monstrueux. Par chance, le son de la télé n'était pas trop élevé.

— Quel maquillage ? demanda Théberge comme s'il réalisait à retardement ce qu'elle avait dit.

La vieille femme ignore totalement la question.

— Ne restez pas planté devant la porte, dit-elle en le prenant par le bras pour qu'il entre. Faites comme chez vous.

Théberge avança de deux pas.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en désignant les deux jeunes filles, qui continuaient de jouer en les ignorant complètement.

La vieille femme leur jeta un bref regard, puis son attention revint à Théberge. Son sourire semblait s'être épanoui.

— Mes deux professeurs, dit-elle.

Son sourire prit une nuance d'amusement quand elle vit la perplexité de Théberge.

— Je leur enseigne quelques trucs de combat, poursuivit la vieille femme, et elles m'en apprennent énormément sur moi-même. Au net, je leur suis redevable.

— Et vous êtes ?

— Une vieille femme.

— Vous n'avez pas de nom ?

— Certains persistent à m'appeler Brise sagace. Mais c'est mauvais pour ma vanité.

— C'est elle qui va assurer ma protection, enchaîna brusquement une voix dans le dos de Théberge.

Il se retourna. Sa femme était sur le seuil de la porte. Elle le regardait en souriant.

— Tu vas être content, reprit-elle, je vais pouvoir demeurer avec toi à l'appartement et tu ne seras pas inquiet quand tu vas partir vaquer à tes occupations.

— Elle ? fit Théberge en regardant la vieille femme. C'est elle qui va te protéger ?

— En fait, répondit Brise sagace, ce seront surtout mes assistantes qui se chargeront du travail.

Elle se tourna vers les deux jeunes femmes.

— Comme vous le voyez, poursuivit-elle, elles ont commencé à s'entraîner.

— En jouant à des jeux vidéo ?

Théberge avait passé le stade de l'incrédulité. Il se demandait carrément si sa femme n'avait pas perdu l'esprit.

— L'armée américaine utilise des jeux vidéo depuis des années pour entraîner ses soldats, répliqua son épouse. C'est toi-même qui me l'as dit.

— De toute façon, c'est uniquement pour ranimer leur esprit guerrier, fit Brise sagace. Ce sont déjà des combattantes.

— Mais... ce sont des ados ! protesta Théberge.

— Comme les jeunes qu'on envoie en Afghanistan ! répliqua sa femme.

Puis elle ajouta, comme s'il s'agissait de rassurer un enfant inquiet sans raison :

— Tu peux leur faire confiance, Gonzague. Elles sont parfaitement capables d'assurer ma protection.

Théberge regarda longuement son épouse. Il comprit que son idée était faite. Sans qu'il sache comment, cette vieille femme et les deux ados l'avaient convaincue qu'elles pouvaient la protéger.

— Elles ne peuvent quand même pas rester ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dit-il en désespoir de cause. Tu as vu la grandeur de l'appartement ?

— L'appartement d'à côté s'est providentiellement libéré, répondit Brise sagace. Nous y habiterons, ce qui permettra de surveiller votre appartement pour le cas où des visiteurs indésirables se manifesteraient.

Théberge la regarda. Puis il regarda les deux adolescentes, toujours occupées à leur jeu vidéo. Il les voyait de côté. L'une avait les cheveux violets et un piercing au sourcil gauche. L'autre avait les cheveux verts. Les deux portaient des combinaisons moulantes recouvertes d'un blouson : l'un aux couleurs des Packers de Greenbay, l'autre à celles des Cowboys de Dallas.

Les deux se tournèrent brusquement vers lui, comme si elles avaient senti en même temps qu'il les observait.

— C'est vous, tonton Théberge ? demanda celle aux cheveux violets.

Ce n'était pas une question.

— Il n'est pas convaincu, répondit celle aux cheveux verts.

— Normal.

— Mais il n'est pas de mauvaise foi.

— Évident.

— Il va finir par comprendre.

— Probablement.

Puis, comme si elles estimaient avoir réglé la question, elles se retournèrent simultanément vers l'écran et continuèrent à massacrer les squelettes qui sortaient de terre aussi vite qu'elles les abattaient.

Washington, 13h29

L'attention de Paige était partagée entre l'écran numérique, qui couvrait une grande partie du mur, et la manette de la console de jeu qu'il tenait entre ses mains.

C'était un des derniers gadgets des services techniques : l'hybridation entre les interfaces commerciales et la technologie de l'agence. Les responsables pouvaient suivre le déroulement des opérations comme s'ils étaient sur place. Et, grâce aux manettes, ils pouvaient agir sans passer par toute une chaîne d'intermédiaires.

Tate avait accepté de lui transférer la responsabilité des terroristes sans faire d'histoires. À peine avait-il protesté pour la forme. Il avait seulement insisté pour choisir l'endroit où aurait lieu l'échange... Sans doute avait-il compris qu'il ne servait plus à rien de s'opposer à lui.

Grâce à la caméra de l'hélicoptère, qui suivait le convoi à une altitude suffisante pour ne pas être repérée, Paige regardait sur l'écran la progression des quatre véhicules. Il vit le convoi sortir de l'autoroute et emprunter une route secondaire.

Le lieu de l'échange était huit kilomètres plus loin, sur cette route.

À côté de l'image visuelle, un diagramme permettait de suivre la progression du convoi : quatre rectangles se déplaçaient sur la ligne représentant la voie secondaire.

S'il fallait en croire les chiffres affichés sous le diagramme, la voiture contenant les prisonniers avançait à une vitesse de 116,8 kilomètres à l'heure. Deux voitures la précédaient. Une la suivait. Les quatre voitures étaient identiques, mais, à l'intérieur de chacune, les taches de chaleur variaient. Dans trois des limousines, il y en avait quatre : deux à l'avant, deux à l'arrière. Dans l'autre, il y en avait six : deux à l'avant, deux à l'arrière et deux sur la banquette du centre.

Sur le diagramme, les quatre rectangles représentant les véhicules arrivaient à proximité de deux flèches jaunes qui pulsaient, à la gauche de la

route. Un peu en retrait, derrière les deux premières flèches, une troisième, de couleur orange, pulsait également.

Quand la voiture contenant les terroristes arriva à leur hauteur, les mains de Paige se crispèrent sur la console de jeu. Il passa en mode visuel.

Maintenant, il voyait la route comme s'il était en embuscade à une trentaine de mètres de la chaussée. Il prit une respiration et, juste au moment où le troisième véhicule entra dans l'écran, il appuya sur un bouton de la manette.

Avec moins d'une seconde de décalage, les deux lance-roquettes furent activés. Une des roquettes atteignit le moteur, l'autre s'enfonça dans la porte de la banquette arrière. Sous l'impact, la voiture fut projetée de l'autre côté de la route. Elle était maintenant enveloppée d'une boule de feu.

Toutes les voitures s'étaient immobilisées. Déjà, des agents se précipitaient avec des extincteurs.

Paige appuya sur un autre bouton de la manette. Un missile guidé par la chaleur fut mis à feu et se dirigea vers la limousine qui brûlait.

L'opération avait été un succès. Personne ne douterait que ce soient les terroristes qui avaient éliminé leurs complices pour les empêcher de parler. L'emploi d'armes utilisant le feu, à cause de sa valeur symbolique, serait amplement souligné dans le message revendiquant l'attentat.

Le Department of Homeland Security, pour sa part, expliquerait qu'un camion lance-missiles, qui avait disparu d'une base militaire un mois plus tôt, venait d'être retrouvé à proximité des lieux de l'attentat.

Quant à l'équipe qui avait réalisé la mission, il n'y avait aucun danger de fuite. Personne ne parlerait. Car ils n'étaient pas seulement des militaires : ils appartenaient aussi à une organisation patriotique paramilitaire que Paige protégeait depuis des années : Freedom for America. Elle comptait plus d'une centaine de membres. Ce qui les réunissait, c'était la conviction que le pays était devenu trop mou, que la seule solution, avec les terroristes, c'était de les éliminer. Et tant pis s'il y avait des victimes collatérales : cela faisait partie du coût à payer pour garantir la sécurité du grand nombre et le mode de vie américain.

Paige pouvait maintenant se concentrer sur le rapport qu'il ferait au Président. Rapport dans lequel il ne manquerait pas de souligner que les terroristes étaient encore sous la responsabilité de Tate au moment où l'attaque avait eu lieu.

Ottawa, 13h48

Jack Hammer était furieux.

Comme à l'habitude, quand il était dans cet état, il débarqua dans le bureau de son principal conseiller, Gilmour Cheese, pour passer sa mauvaise humeur sur lui.

— Thérberge est un ami de la France ! tempêtait Hammer en parodiant une voix haut perchée. Il n'est pas question qu'on lui crée des ennuis ! Et encore

moins qu'on le mette dans un avion !

Cheese ne paraissait pas impressionné. Il se contentait de sourire de façon retenue. Il y avait longtemps que les colères de son ami ne l'inquiétaient plus. Les deux hommes avaient conclu un accord : Hammer se contrôlait en public, surtout en présence des médias. En échange, il pouvait se défouler sur lui et l'engueuler autant qu'il le voulait. À condition que ce soit en privé.

— Un mandat international ! poursuivit Hammer. Ils exigent un mandat international !

Cheese savait très bien de quoi Hammer parlait. Toute la discussion censément privée que le premier ministre venait d'avoir avec l'ambassadeur de la France avait été retransmise à son bureau.

Une requête qui aurait normalement été une formalité, compte tenu de l'échange de bons procédés que pratiquaient les deux pays, avait pris une tournure inattendue. L'ambassadeur avait expliqué à Hammer que la France ne pouvait pas accéder à sa demande de déclarer Théberge *persona non grata*. Il n'était pas question de le mettre dans le premier avion en direction du Canada.

Manifestement, Théberge avait là-bas de très hautes protections.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir dire à Petrucci ?

— L'important, c'est de pouvoir lui montrer que tu prends l'affaire au sérieux.

— Je ne vais quand même pas déclarer la guerre à la France !

— Ce ne sera probablement pas nécessaire, répliqua Cheese, pince-sans-rire.

— On pourrait le faire enlever par les services secrets...

— C'est risqué. Visiblement, ce policier a là-bas des amis haut placés. Ils lui ont sûrement accordé une protection. Nos agents ne seront pas de taille.

— Les Américains pourraient s'en charger. Si je leur donne mon accord...

— Il faut que ce soient les Canadiens qui fassent un geste.

— Suggères-tu que je rappelle notre ambassadeur ? demanda Hammer sur un ton de dérision. Que je ferme leurs consulats ? Que je coupe nos relations diplomatiques ?

— Ça n'a pas besoin d'être aussi dramatique. Il y a toujours des programmes bilatéraux qui sont moins essentiels.

— Je ne vais quand même pas compromettre l'activité de nos entreprises en abolissant un programme de collaboration !

— Non, mais il y a la culture.

— Ça !...

— Tu coupes deux ou trois programmes qui subventionnent la venue de leurs artistes et tu leur laisses savoir que tu n'as pas le choix de donner des gages aux Américains. Ils vont en couper trois ou quatre en représailles. Tout le monde va être content...

— Et comment est-ce que je peux justifier ça dans les médias ?

— À côté de la peste grise et du champignon tueur de céréales, ça va

passer inaperçu. Les médias ne vont pas s'y intéresser... Et s'ils en parlent quand même, tu nommes deux ou trois sénateurs-vedettes, ou controversés... tout le reste va disparaître de l'actualité.

Hammer s'arrêta de marcher de long en large dans la pièce, comme s'il voulait réfléchir. Son visage était moins rouge.

— Tu as probablement raison, dit-il.

Cheese s'abstint de répondre : « Comme toujours. »

Calgary, 11h55

La réunion s'était achevée dans une atmosphère d'euphorie contenue. Ils s'étaient donné rendez-vous au Il Sogno, un des meilleurs restaurants italiens de la ville. Malgré le nom du restaurant, ce n'était pas seulement un rêve : ils avaient vraiment de quoi fêter.

Les dirigeants de Calgoil avaient entendu ce qu'ils désiraient entendre. Frederik Hallman, le consultant qu'ils avaient engagé, avait confirmé la faisabilité de leur projet d'expansion. Il avait même trouvé une banque prête à leur accorder le prêt et la ligne de crédit nécessaires. Leur seule exigence était que Calgoil devance le lancement du projet et qu'elle procède simultanément aux travaux sur les cinq sites.

C'était inattendu. La pratique courante des institutions financières était plutôt de ratatiner les projets qu'elles acceptaient à force de précautions : allongement du calendrier d'implantation, réduction des investissements initiaux, report des phases de développement...

Mais Hallman leur avait expliqué la situation particulière dans laquelle se trouvait la banque : elle n'avait aucun doute sur la rentabilité de l'ensemble du projet et elle disposait des capitaux nécessaires pour le financer dans sa totalité. Immédiatement... Dans quelques années, ce serait plus difficile : elle avait des engagements importants à moyen terme et elle aurait alors moins de capital disponible. Il serait dommage de sacrifier une partie du projet pour des raisons d'échéancier.

Les administrateurs avaient consenti de bon cœur à cette exigence.

Dans son véhicule, en se rendant au restaurant, Hallman prit le temps d'appeler son supérieur.

— C'est fait, dit-il.

— Ils ont tout avalé ?

— Dans un an, ils n'existent plus. BF va pouvoir les racheter pour une bouchée de pain.

Hallman ne connaissait pas l'identité de « BF ». À l'intérieur de la firme, cette société était connue uniquement sous cet acronyme. Le patron de Hallman était le seul à communiquer avec eux. Mais cela ne le gênait pas. Depuis que leur entreprise de consultation faisait affaire avec BF, son salaire et ses différents bonus avaient augmenté au-delà de ses espérances. Car la firme recevait désormais une double rémunération : d'une part, elle se faisait grassement payer par les entreprises qui avaient recours à ses services pour se

développer ; d'autre part, elle recevait un montant équivalent de BF, une société qui paraissait spécialisée dans les acquisitions hostiles et le rachat d'entreprises en détresse.

En plus, le travail était facile. La seule chose qui lui était demandée, c'était d'amener ses clients à utiliser les services d'une institution financière faisant partie de la liste que BF leur avait fournie – ce qui avait l'avantage supplémentaire de disposer de la partie la plus difficile de leur travail : le financement des projets.

LCN, 14h02

... ON S'ATTEND À CE QUE D'IMPORTANTES DISPOSITIFS DE SÉCURITÉ SOIENT DÉPLOYÉS CE SOIR, POUR LA MANIFESTATION DEVANT LES BUREAUX DE PROMISED LANDS DEVELOPMENT, L'ENTREPRISE QUI GÈRE LE TERRITOIRE DE TREMBLANT. COMPTE TENU DES MENACES PROFÉRÉES À L'ENCONTRE DES PROPRIÉTAIRES...

Paris, 20h04

Dans son appartement de la rue Pommard, Victor Prose compilait des informations sur la qualité de l'air.

2007 : augmentation de 3,5 % des rejets de gaz à effet de serre, 0,8 % de plus que prévu. La proportion moyenne de gaz produit par la fabrication d'un objet diminue, mais la diminution est éclipsée par l'augmentation du nombre d'objets fabriqués.

Le réchauffement déstabilise le méthane confiné dans le sous-sol de l'Arctique. Des milliards de tonnes de méthane risquent d'être libérées. Le méthane est un gaz à effet de serre vingt fois plus nocif que le gaz carbonique.

De temps à autre, il jetait un regard distrait à la télé, qui était syntonisée à une chaîne d'information en continu. Quand le visage de Sarkozy apparut à l'écran, Prose se détourna de l'ordinateur pour regarder la télé.

... FRANÇAIS, FRANÇAISES, DES TERRORISTES SE SONT ATTAQUÉS AUJOURD'HUI À LA MÉMOIRE COLLECTIVE DE LA FRANCE. À SON IDENTITÉ. FACE À CETTE MENACE, L'ÉTAT FRANÇAIS RÉAGIRA AVEC TOUTE LA DÉTERMINATION ET TOUTE L'ÉNERGIE QUE L'ON ATTEND DE LUI...

Prose coupa le son. La suite était prévisible : de nouvelles mesures répressives seraient promulguées, mais on les appliquerait avec modération et discernement !

Il ferma le dossier sur la qualité de l'air et amorça la tournée des sites d'information.

La Russie avait dénoncé le nouveau train de mesures décrétées par Washington. Cela équivalait, selon Moscou, à utiliser l'arme alimentaire et l'arme pharmaceutique contre tous les pays qui leur déplairaient... Aux États-Unis, les attaques contre les musulmans se poursuivaient... À Genève, un groupe d'experts avait démenti l'existence de pestes visant des groupes raciaux particuliers ; des manifestants avaient toutefois interrompu la conférence de presse en accusant les experts d'être à la solde des Blancs et des capitalistes...

Victor Prose rabattit l'écran de son portable, découragé.

Paris, 21h42

— Ça me prend des preuves ! fit la voix de Tate.

Blunt examina un instant le visage contrarié de l'Américain sur l'écran, puis il laissa son regard glisser vers la fenêtre, où il voyait déambuler les promeneurs, de l'autre côté de la rue Rivoli.

— Je ne peux pas aller voir le Président avec ce qu'on a, poursuivait Tate.

— La coïncidence est quand même étonnante. Statistiquement...

— Les statistiques ne sont pas des preuves. Tu me vois expliquer au Président, en présence de tous ceux qui veulent ma peau, que j'ai fait des recoupements entre deux listes : une de voyageurs américains qui ont été un peu partout sur la planète, l'autre de gens qui sont membres d'une sorte de club de bienfaisance, et que c'est sur ça que je me fonde pour conclure que l'ancien vice-président des États-Unis et divers dirigeants d'agences de renseignements font partie d'un complot terroriste planétaire ?

— D'accord, tu ne vas pas aller voir le Président.

Tate poursuivit sans l'écouter.

— Déjà que Paige a réussi à me mettre sur le dos la disparition des terroristes que j'avais arrêtés !

— Mais tu as vu comme moi que le trafic aérien s'est intensifié au cours des dernières vingt-quatre heures, non ?

— Oui.

— Je ne sais pas ce qui se passe dans l'Archipel, mais je suis prêt à parier que c'est quelque chose de majeur. La probabilité est de soixante-treize virgule trente-sept pour cent.

— Ce qui se prépare, c'est que Paige va prendre comme prétexte l'existence des US-Bashers pour renforcer les mesures de sécurité et augmenter son emprise sur le pays !

— C'est quand même toi qui as empêché les attentats contre les bibliothèques !

— Oui, mais les terroristes ont été éliminés pendant qu'ils étaient sous ma responsabilité.

— Tu penses que Paige est impliqué ?

— Il était le seul qui connaissait le lieu de la rencontre.

— Il connaissait le trajet ?

— Non. Mais il y avait seulement deux voies d'accès.

— L'essentiel, c'est que tu preserves ton pouvoir d'intervention. On va avoir l'occasion d'agir bientôt.

— Quelle probabilité ? ironisa Tate.

— Quatre-vingt-trois virgule quarante-six, répondit très sérieusement Blunt.

— Si ce n'est pas très bientôt, il n'y aura plus rien à faire. Du moins pour moi. Paige va tout contrôler... Ce midi, il a réclamé que je lui donne en priorité tout le temps satellite dont je dispose.

— Tu vas réellement lui céder le contrôle ?

— De tous les satellites qui existent officiellement.

— Les autres, il t'en reste combien ?

— Trois... C'est suffisant pour trianguler. Mais comme ils font le tour de la planète, je suis toujours à la merci de l'endroit où ils sont dans leur orbite.

Blunt demeura un moment sans répondre. Son regard se tourna de nouveau vers la fenêtre.

— Je suggère qu'on prépare une attaque sur trois plans, dit-il en ramenant les yeux vers l'écran. Je vais avoir besoin de toi pour les trois.

— Parce que maintenant, c'est toi qui diriges la NSA ! répliqua Tate avec une certaine brusquerie.

Blunt ne se laissa pas démonter.

— Il va falloir une action simultanée sur l'ensemble de la planète, poursuivit-il. Je suis le seul qui peut s'occuper de cette coordination.

— Je vois que j'avais tort de penser que tu croyais que la NSA était à ton service ! Ton domaine, c'est l'ensemble des services de renseignements de la planète !

Tout en continuant de regarder la caméra intégrée à l'ordinateur, juste au-dessus de l'écran, Blunt laissa un sourire apparaître sur son visage.

— J'ai quelques contacts avec des personnes haut placées dans un certain nombre de pays. Si on travaille de façon coordonnée...

— On peut savoir pour quand est le grand soir ?

— Il faut attendre que tout soit prêt.

— Je peux au moins savoir ce que tu proposes que je fasse ?

Blunt hésita un instant. Il n'était pas question qu'il révèle à Tate l'ensemble de son plan. Ni même, pour l'immédiat, l'ensemble de ce qu'il lui demanderait.

D'un autre côté, il y avait des préparatifs dont il fallait s'occuper.

— D'accord, dit-il. Mais il va falloir que tu me fasses confiance.

— Qu'est-ce que tu peux me garantir ?

— Que tu vas pouvoir neutraliser Paige. Et plusieurs de ceux qui sont derrière lui.

Tate hésitait encore.

— Peux-tu au moins me garantir qu'on a plus de chances de réussir que si on prend un billet de loto ? demanda-t-il par dérision.

— J'hésite à avancer un pourcentage de probabilité. Mais ça pourrait se situer entre...

— *Fuck !* Toi, pour la pensée positive !

HEX-Radio, 16h06

... AVEC VOUS POUR UN AUTRE RETOUR À LA MAISON. JE PARLE DE CEUX QUI ONT LES MOYENS D'Y RETOURNER. PARCE QU'AVEC LE PRIX DE L'ESSENCE, IL Y EN A QUI COMMENCENT À SE LOUER DES CHAMBRES EN VILLE. À COUCHER CHEZ DES AMIS. IL Y EN A QUI COUCHENT AU BUREAU ET RETOURNENT CHEZ EUX UN SOIR SUR DEUX... PARLANT DE ÇA, VOUS AVEZ APPRIS LA NOUVELLE ? SUR INTERNET, IL Y A LE NOM, LA PHOTO ET L'ADRESSE DES PRINCIPAUX DIRIGEANTS DES PÉTROLIÈRES. C'EST SUR DES AFFICHES *Wanted*, COMME POUR LES BANDITS DONT LA TÊTE EST MISE À PRIX, DANS LES WESTERNS... *Wanted. Dead or Alive...* C'EST SÛR QU'ON N'EST PAS D'ACCORD AVEC ÇA. MÊME SI C'EST UNE JOKE. PARCE QU'IL Y EN A QUI RISQUENT DE PRENDRE ÇA AU SÉRIEUX. MAIS AU PRIX OÙ EST RENDUE L'ESSENCE, LA VRAIE SURPRISE, C'EST QU'IL N'Y AIT PAS EU D'AFFICHES AVANT ! S'ILS CONTINUENT À FAIRE FLAMBER LES PRIX, C'EST EUX QUI RISQUENT DE FLAMBER...

Paris, 23h37

Chamane examinait la carte que lui relayait le satellite. Il avait l'impression de manquer à son rôle de futur père en travaillant aussi tard, mais il se disait que c'était pour contribuer à ce que son enfant vive dans un monde meilleur. Et puis, le satellite ne passait au-dessus de Guernesey qu'entre 23 heures 15 et 0 heure 43.

Sur l'écran, la région délimitée par Blunt commençait à apparaître. Au centre de la zone ciblée, il y avait une vieille maison entourée de jardins. La résidence, d'allure raisonnablement cossue, tranchait sur les autres de la région uniquement par la grandeur du terrain qui l'entourait : il n'y avait aucun voisin à moins d'un kilomètre et le périmètre de la propriété était constitué de boisés qui l'isolaient complètement de l'extérieur.

La partie ouest du terrain donnait sur l'océan. Une petite marina y avait été aménagée. Pour le moment, aucun yacht n'y mouillait. Il était cependant possible qu'il y en ait quelques-uns dans l'immense hangar adjacent au quai.

Malgré l'intérêt de ces informations, Chamane aurait pu les obtenir avec Google ou n'importe quel outil équivalent. Ce qui rendait le satellite particulièrement précieux, c'était son équipement. Grâce à ses multiples appareils, il pouvait lire le sous-sol de l'endroit visé. On s'en était déjà servi pour repérer des ruines ensevelies dans le désert.

L'écran de l'ordinateur était divisé en deux. La première moitié montrait une représentation visuelle de la propriété. La seconde affichait un diagramme où la maison se découpait comme une forme noire sur fond blanc. Tout autour, différentes formes grises apparaissaient à mesure que les données enregistrées par le satellite étaient traitées.

Lorsque les dernières données du satellite furent intégrées au schéma, Chamane examina le résultat puis activa le logiciel de communication qui lui permettait de joindre Blunt.

Lévis, 21h38

Dominique avait reçu l'appel alors que le bulletin d'informations de RDI tirait à sa fin.

Blunt et elle avaient discuté un moment de l'actualité, particulièrement de la progression des attaques contre les musulmans et des attentats contre les stations-service. Blunt lui avait ensuite présenté un rapport détaillé de ce qu'il avait appris.

Il y avait la rumeur propagée sur Internet, comme quoi les responsables du détournement des laboratoires d'HomniFood seraient bientôt connus.

— L'ami de Théberge, qui est maintenant à la Direction centrale du renseignement intérieur, dit qu'ils prennent l'information au sérieux, fit Dominique. Même chose au MI5. Selon leurs analystes, ce serait HomniFood elle-même qui aurait coulé les noms aux médias.

— Veux-tu une prédiction ? La plupart des responsables vont être morts.

— Ou disparus.

— Il y a aussi du nouveau sur Guernesey. Chamane a découvert tout un réseau de constructions souterraines et de tunnels qui les relie à la résidence principale.

— On peut difficilement justifier une intervention sur cette base. Imagine que ce soient de vieux abris antinucléaires qui datent de la Guerre froide... ou des bunkers construits par les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale.

— De toute façon, je verrais mal une intervention avant qu'on en sache davantage sur les autres sites de l'Archipel.

— Sur ça, tu as du nouveau ?

— Tate m'a envoyé une première liste. Une sorte de *Who's Who* du monde politique, artistique et financier. Avec une bonne dose de militaires haut gradés.

— Ça ressemble de plus en plus à ce que tu craignais.

— Raison supplémentaire pour agir et mettre tous les atouts de notre côté. Il n'y aura pas de deuxième chance.

— Ce que j'aimerais, c'est être sûre d'en avoir une première.

— J'ai commencé à élaborer un plan.

— Est-ce que tu l'as modélisé sur un jeu de go ? répliqua Dominique avec une note moqueuse dans la voix.

— Bien sûr... Les territoires ne sont pas encore définis de façon aussi claire que je l'aimerais, mais je pense qu'on ne peut plus attendre très longtemps.

Blunt expliqua à Dominique le plan en trois points sur lequel il avait travaillé. Puis il revint sur la partie du plan dont elle aurait à prendre charge.

— La première chose, c'est Guernesey. Avec Moh et Sam pour coordonner et l'aide de votre ami au MI5.

— Il se rappelle sûrement l'épisode de St. Sebastian Place. Il ne voudra pas se compromettre dans une autre opération où il risque d'avoir à recoller des pots cassés.

— Ça dépend de l'enjeu.

— Qu'est-ce que tu proposes pour le convaincre ?

— L'arrestation du noyau des Dégustateurs d'agonies.

— On n'a pas de preuves qu'ils sont là.

— Des preuves circonstanciées.

— Ce ne sera pas assez.

— Dans ce cas, il faudra probablement prendre le risque de lui révéler une partie du plan d'ensemble.

— Y compris ce qu'on sait sur les deux formes de terrorisme et les compagnies de l'AME ?

— Tu jugeras ce qu'il faut que tu lui donnes. On ne peut pas se passer de son aide.

Puis il ajouta :

— Je vais faire la même chose avec Tate et les amis de Théberge.

Huit minutes plus tard, ils avaient fait le tour des préparatifs.

— Je te reviens dès que j'ai quelque chose de nouveau, dit Blunt.

— Si seulement on en savait plus sur HomniFood et les autres compagnies.

— Tu as raison, il y a de bonnes chances que ce soit la clé de toute l'opération.

— Quel pourcentage ?

— Soixante dix-neuf virgule vingt-trois, répondit Blunt sans hésiter.

Dominique ne put s'empêcher de sourire. Blunt : l'homme qui pensait par chiffres.

— Avec un écart type de combien ?

— Sept virgule soixante-six, répondit automatiquement Blunt, comme si la question allait de soi.

Puis il se reprit.

— J'oubliais un détail. L'ami de Théberge a réussi à découvrir l'identité des deux autres corps carbonisés. Il y en a un qui est un expert en désalinisation ; l'autre est une sommité mondiale dans les maladies causées par les champignons.

— Un autre élément de preuve qui tombe en place.

— Mais on reste dans les preuves circonstanciées.

Après avoir raccroché, Dominique songea que Blunt n'avait pas prononcé une seule fois le nom de F. Était-ce parce qu'il s'en méfiait ? parce qu'il tenait pour acquis qu'elle interviendrait à son propre niveau et qu'il était irréaliste de lui demander quoi que ce soit d'autre ?... À moins qu'il ait un moyen de la joindre directement, sans passer par l'Institut ?

Une chose était certaine, toute action serait doublement risquée. Non seulement le succès était douteux, mais leur principal avantage tenait à l'effet de surprise. Pour l'instant, l'ennemi ignorait l'ampleur de ce qu'ils savaient. Une fois cet avantage disparu, il y avait peu de chances que l'Institut, avec ses moyens limités, puisse faire grand-chose pour contrer les plans des terroristes et de ceux qui tiraient les ficelles derrière eux. Même en mobilisant l'aide d'alliés conjoncturels.

Jour - 2

Paris, 9h33

Dans la fenêtre qui se découpait au centre de l'immense écran de verre, les cartouches se succédaient, avec leurs séries de points et de traits verticaux superposés. On aurait dit un hybride de dominos et d'hiéroglyphes égyptiens. Chamane les faisait défiler un à un, dans l'espoir qu'il lui vienne une idée.

Debout à côté de lui, la main droite posée sur son épaule, Geneviève regardait l'écran. De la main gauche, elle se caressait lentement le ventre.

— Tu as digitalisé tout ce qu'il y avait sur les murales ? demanda-t-elle.

— Tout ce qui représente des quipus.

— Les points représentent des unités ?

— Probablement.

— Et les traits ?

— Logiquement, ça devrait être des multiples de l'unité. J'ai essayé en binaire... en base dix, en base douze... en hexadécimal...

— Il n'y a jamais plus de quatre points.

— Je sais. Ça voudrait dire que c'est en base cinq. Mais ça donne des chiffres qui n'ont pas de sens. Regarde...

Il entra quelques instructions au clavier. À l'intérieur du cartouche affiché à l'écran, les points et les traits furent remplacés par des groupes de chiffres.

— C'est sur ça que je bloque, dit-il. Le résultat est incohérent.

— Pourquoi ?

— Normalement, dans les quipus, le nombre dans la partie du haut est la somme de ceux du bas.

— Dans le haut, il y a peut-être des chiffres qu'il faut laisser en chiffres.

— C'est possible. Le problème, c'est de savoir lesquels.

Geneviève demeura songeuse un moment avant de déclarer :

— Si c'est comme dans les quipus, ça veut dire qu'en haut, c'est la même chose qu'en bas, mais autrement.

— Si on veut...

Chamane la regardait, intrigué. Il ne voyait pas où elle voulait en venir.

— Dans le bas, ça pourrait être une description de ce qu'il y a dans le haut.

— Ça se pourrait...

Un nouveau silence suivit. Chamane était étonné de voir Geneviève aussi absorbée par le décodage, elle qui fuyait habituellement tout ce qui ressemblait, même de loin, à un problème de mathématiques. De sa main droite, elle continuait de se flatter doucement le ventre. Elle paraissait totalement concentrée.

Un instant, Chamane se demanda si ça pouvait être un effet de la grossesse. Comme les goûts alimentaires étranges. Il se promit de vérifier sur Internet si les goûts intellectuels étranges faisaient également partie des symptômes répertoriés.

— S'il y a un message, reprit Geneviève, il est probablement en anglais.

— J'ai essayé avec des distributions de fréquences.

— Explique.

— En anglais, la lettre qui revient le plus souvent, c'est le « e » : dans douze virgule cinquante-six pour cent des cas... J'ai créé un tableau de fréquences d'apparition, dans les quipus, pour les chiffres de 1 à 26... J'ai même ajouté en complément les groupes de deux lettres et de trois lettres les plus fréquents...

Chamane, comme souvent quand il expliquait quelque chose, se laissait emporter. On aurait dit qu'il venait de faire une découverte majeure.

— Tu savais ça qu'en anglais les groupes de trois lettres qu'on rencontre le plus souvent sont « the », « and » et « ing » ?

— Palpitant, fit Geneviève avec un sourire amusé. Ça fonctionne ?

— Non. Ça donne du texte complètement illisible. Même en ajoutant d'autres grilles de décodage par-dessus le premier résultat.

L'enthousiasme de Chamane était retombé.

— Ça ne fonctionne ni en haut ni en bas ? demanda Geneviève.

— Non. J'ai essayé et...

Chamane s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase.

— Donne-moi une minute, dit-il en se précipitant sur son clavier.

Quelques instants plus tard, il se tournait vers Geneviève.

— Tu avais raison ! dit-il.

Il l'embrassa sur le ventre.

— Ta mère est un génie ! ajouta-t-il en s'adressant au ventre légèrement rebondi de Geneviève.

— Je peux savoir en quoi je suis géniale ?

— J'avais essayé uniquement avec l'ensemble total des signes, sans distinguer le haut et le bas. Si je les distingue, ça change les distributions... Regarde !

Il sélectionna deux cartouches à l'écran, les déplaça dans une autre fenêtre et les agrandit. Dans la partie inférieure de chacun, à la place des trois groupes de chiffres, on pouvait maintenant lire des lettres : AL-AS-KA et DUER-NE-SEW. Dans la partie supérieure, par contre, le texte demeurait illisible.

— Alaska, fit Geneviève à voix haute. Mais l'autre mot...

— C'est juste un problème d'échantillon, fit Chamane sur un ton redevenu enthousiaste.

Il ouvrit une nouvelle fenêtre et il y entra plusieurs lignes d'instructions codées. Puis il appuya sur ENTER. L'instant d'après, DUER-NE-SEW devenait GUER-NE-SEY.

— Les fautes, dit Chamane, c'est parce que l'échantillon n'est pas assez

grand. Mais on a probablement assez d'éléments pour corriger l'ensemble du code.

Quelques minutes plus tard, il avait terminé : il n'avait eu besoin de corriger que cinq lettres et il disposait d'une série de noms qui correspondait à tous les endroits identifiés par des points sur les quatre planisphères.

— Ça veut dire qu'il y a un code différent pour le haut, dit-il.

— Peut-être que ce sont des chiffres...

Avant que Chamane ait eu le temps de répondre, son écran devint noir. Puis un court texte s'afficha.

Pas de panique. C'est seulement moi. La communication est sécurisée.

Le message s'effaça et fut remplacé par une icône représentant un téléphone.

— Elle est baveuse rare ! fit Chamane en souriant.

Il cliqua sur l'icône.

Agence France Presse, 9h51

... S'ÉLÈVENT À DIX-HUIT. TOUS LES CONDUCTEURS AVAIENT UNE GRANDE QUANTITÉ DE CO2 DANS LE SANG. LE GAZ CARBONIQUE QUI S'EST ACCUMULÉ DANS LEUR VOITURE LEUR AURAIT FAIT PERDRE CONSCIENCE. DANS UN MESSAGE DIFFUSÉ SUR INTERNET, LES ENFANTS DE LA TEMPÊTE METTENT EN GARDE LES PROPRIÉTAIRES DE GROSSES CYLINDRÉES...

Guernesey, 8h55

Norm/A était installée dans son fauteuil de travail. Elle était une des rares personnes à pouvoir dire que, quand elle travaillait, elle s'enfermait dans sa bulle – au sens littéral.

Le fauteuil avait l'allure d'une sphère évidée dans laquelle une ouverture avait été pratiquée pour qu'on puisse s'y asseoir. Comme elle était pivotante, la jeune femme pouvait balayer, sans avoir à en sortir, la table en demi-cercle placée devant elle. Différents claviers étaient incrustés dans la table. Au-dessus de chaque clavier, un écran se découpait sur le mur circulaire de la pièce.

Subitement, la figure de Chamane apparut sur un des écrans. Norm/A se sentait un peu honteuse d'avoir recours à un déguisement informatique. À l'autre bout, ce que Chamane voyait maintenant, c'était une des affiches de Marilyn Monroe réalisée par Andy Warhol.

— J'ai procédé aux vérifications, dit-elle. Tu as raison. C'est encore pire que ce que tu dis. Je propose qu'on les élimine de la surface de la Terre.

Sur l'écran devant elle, elle vit le visage de Chamane accuser le choc de la surprise. Il ne devait pas s'attendre à un accord aussi rapide ni à une proposition aussi radicale.

— Tu veux faire ça comment ? demanda-t-il, visiblement peu

enthousiaste.

C'était le problème avec les *hackers*, songea Norm/A. Du moment qu'on les sortait de leur univers de jeux et de violence virtuelle, ils étaient paralysés, incapables d'assumer les conséquences de leur pouvoir dans le monde réel.

La fille qui se tenait debout à côté de lui, par contre, n'avait pas du tout l'air prise de court. Malgré son air mignon et sa main sur son ventre qui soulignait un début de grossesse, il y avait sur son visage un sourire qui ne mentait pas.

— On envoie une copie de toutes les preuves qu'on peut trouver aux polices concernées, dit-elle. Puis on *crashe* tous leurs réseaux en même temps pour les empêcher d'effacer des dossiers avant l'arrivée de la police.

— *Crasher* tous leurs réseaux ? Avec la sécurité qu'ils ont ?

— Leur sécurité, c'est moi.

À l'écran, Chamane paraissait de plus en plus perplexe.

— *Chicken* ? demanda Norm/A sur un ton de défi amusé.

Elle vit le sourire de la fille qui se tenait à côté de Chamane s'élargir. Chamane, pour sa part, rougit.

— C'est pas seulement un problème de *hacker*, dit-il. Les gens dangereux, c'est ceux qui sont derrière tout ça.

— Si on élimine leurs entreprises, ils ne pourront pas faire grand-chose... Ensemble, on peut régler ça en deux jours max.

— Tu n'as aucune idée de ce à quoi tu t'attaques !

— Crois-moi, tout ce qu'il y a à savoir sur ces entreprises, je le sais ou j'ai les moyens de le savoir.

— Je veux dire... les entreprises, c'est énorme... mais c'est rien.

Chamane semblait de plus en plus mal à l'aise. Norm/A commençait à se demander si elle ne l'avait pas surestimé.

— Si tu as peur à tes fesses, dit-elle sur un ton moqueur, je peux m'en occuper toute seule. Ça va juste prendre un peu plus de temps.

— On n'est pas dans un *war game* ! explosa Chamane. On est dans le monde réel.

— C'est exactement ce que je dis.

— Dans le monde réel, qui, penses-tu, contrôle les entreprises ?

— Les dirigeants, les actionnaires...

— Et tu crois que ces gens-là contrôlent seulement des entreprises ?

— Qu'est-ce qu'ils contrôlent d'autre ?

— Des ministères, des médias, des services de renseignements...

— Tu ne veux quand même pas qu'on règle le sort de la planète ? ironisa la jeune femme.

— C'est à peu près ça.

Il avait répondu sur un ton posé. Comme s'il envisageait réellement de faire ce qu'il avait dit. En fin de compte, elle ne l'avait peut-être pas surestimé.

— Les entreprises, poursuivit Chamane, c'est la partie la plus visible, la

plus facile à attaquer. Mais c'est seulement la pointe de l'iceberg.

— OK. C'est quoi le mystérieux pouvoir obscur derrière les entreprises ? Darth Vader ? La CIA ? La grande alliance des mafias ?... Le FMI ?

— Un peu tout ça.

À l'écran, Chamane avait l'air tout à fait sérieux.

— Je pense que ça mérite deux ou trois explications, répondit Norm/A après une pause.

Dans sa voix, il n'y avait presque plus d'ironie.

Ce fut au tour de Chamane d'hésiter avant de répondre.

— Je ne devrais pas te parler de ça, dit-il. Mais c'est trop important : il ne faut pas tout foutre en l'air par une attaque précipitée.

— De quoi est-ce que tu ne peux pas me parler ?

Cette fois, l'ironie avait complètement disparu de la voix de la jeune femme.

— Pour commencer, il faut que tu penses à te protéger.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi.

— Désolé, tu ne sais pas de quoi tu parles.

C'était la première fois que quelqu'un la traitait aussi clairement d'idiote. Même en termes polis. Pourtant, il n'y avait chez lui aucune agressivité. Ni le désir de jouer au preux chevalier, semblait-il. Simplement l'expression d'un énoncé qui lui paraissait incontestable.

Était-ce pour cette raison qu'il n'avait pas désactivé la caméra placée devant son ordinateur ? Pour lui donner l'occasion de mieux évaluer ses réactions ? de lire son non-verbal ?... Parce qu'il savait que ce qu'il avait à lui dire était difficile à croire ? qu'il voulait qu'elle ait tous les moyens à sa disposition pour évaluer sa sincérité ?

— Je vais t'envoyer des documents, reprit Chamane. Deux listes. Une de gens et une autre d'endroits situés un peu partout sur la planète. Vois si ça te dit quelque chose. Il faut chercher les liens qui existent entre les lieux, les compagnies comme HomniFood et HomniPharm, le terrorisme islamiste, le terrorisme écologiste, la peste grise, le champignon tueur de céréales et la liste des personnes... Je ne peux pas t'en dire plus. Sauf que tout ça est relié et qu'il faut un plan d'attaque global. Penses-y et contacte-moi demain. Mais je suis d'accord avec toi sur un point : on n'a plus beaucoup de temps.

Le visage de Chamane disparut de l'écran. Il venait de couper la communication.

Norm/A sourit et désactiva le logiciel qui lui avait permis de prendre le contrôle de l'ordinateur de Chamane.

Elle avait essayé de l'avoir à l'esbroufe et il n'avait pas réagi comme un *hacker* typique. De toute évidence, son but n'était pas de montrer qu'il était le meilleur, mais de la convaincre de travailler avec lui. Elle était impressionnée. Et elle avait hâte de voir les deux listes qu'il avait promis de lui envoyer. Sans doute les mettrait-il sur le site d'HomniFood pour qu'elle les récupère.

Subitement, une liste de noms apparut sur son écran. Dans le haut, il y

avait quelques mots en caractères gras :

Voici la première liste.

Le sourire de Norm/A s'élargit. Finalement, il réagissait comme un *hacker*. Il avait besoin de prouver qu'il était le meilleur. Elle aurait dû se méfier quand il avait subitement coupé l'accès qu'elle avait à son ordinateur.

Heureusement qu'elle l'avait contacté à partir de son poste *high risk*, qui était complètement isolé du reste de son réseau.

Paris, 10h14

Sur le goban, les pierres poursuivaient leur occupation progressive des intersections. Blunt ne voyait toujours pas où son adversaire voulait en venir. Son propre style s'en ressentait. À plusieurs reprises, il avait joué des coups trop défensifs pour prévenir des menaces qui ne s'étaient pas concrétisées. Résultat : il se retrouvait avec un développement qui manquait de cohérence. On aurait dit une simple accumulation de batailles locales.

Après avoir longuement réfléchi, Blunt opta finalement pour un coup de consolidation. Il posa une pierre sur le goban, puis il se brancha sur le site de jeu pour inscrire son coup.

L'évolution de la partie le tracassait. Était-ce le signe qu'il n'arrivait plus à penser aussi clairement ? Pourtant, s'il y avait un moment où il avait besoin de toute sa lucidité...

Il fut tiré de sa réflexion par la vibration de son iPhone. Il y jeta un regard. Un message de Stéphanie :

a tu 1 tox ?

Le point d'interrogation rendait manifeste qu'il s'agissait d'une question. Mais c'était quoi, un tox ?... Il décida de remettre la réponse à plus tard.

Il avait à peine rangé son iPhone qu'une musique se faisait entendre en provenance de l'ordinateur : on aurait dit un chant primitif. L'image d'un chamane sibérien se matérialisa à l'écran. En équilibre sur une seule jambe sur un piquet de clôture, l'autre jambe remontée comme s'il était assis en position de méditation, les bras croisés, le personnage virtuel regardait fixement la caméra.

Blunt sourit et activa le logiciel de communication. Chamane avait encore profité d'un contrôle de sécurité pour tripatouiller son ordinateur !

— Tu manques de travail ? C'est pour ça que tu t'amuses à te faire de la publicité sur mon ordinateur ?

— C'est pas juste une image. J'ai caché un script de sécurité à l'intérieur. Si le chamane tombe en bas de son poteau, c'est que tu as une infiltration. Mais je t'appelle pour autre chose.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai enrichi la liste que Tate t'a donnée.

Chamane expliqua de quelle manière il avait déchiffré la partie du bas des quipus de la murale. Les noms correspondaient aux quarante-huit endroits identifiés par des points sur les quatre planisphères.

— Et la partie du haut ? demanda Blunt.

— C'est probablement un autre code. Geneviève pense que c'est une forme résumée de ce qu'il y a dans la partie du bas... Comme pour les quipus traditionnels, le nombre du haut qui donne la somme de ceux du bas...

— Et... ?

— Ça ne donne rien de lisible. En plus, c'est presque aussi long que le texte du bas. Pour un résumé, ça fait curieux... De toute façon, résumer un nom, comment tu fais ça ?

— Tu continues de creuser ?

— Pour l'instant, j'ai autre chose de plus important. Norm/A vient d'appeler.

— Norma ?

— La pirate informatique. Elle veut que je travaille avec elle.

— Elle veut te recruter ?

Pour une rare fois, Chamane perçut de la surprise dans la voix de Blunt.

— Non. Elle veut que je l'aide à détruire HomniFood et les autres entreprises du groupe.

Un silence suivit la réponse de Chamane.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ? demanda finalement Blunt, sur un ton où il y avait une certaine appréhension.

— Je lui ai demandé un délai. Je voulais t'en parler avant.

— Un *hacker* qui veut prendre conseil avant de *crasher* un réseau... Qu'est-ce qui se passe ? T'as pris un coup de vieux ?

— Ça se peut... avec le bébé... C'est des responsabilités, *man*.

— Chamane qui parle de responsabilités !

— C'est mon nouveau *nick* : Kid Responsabilité.

— Ta pirate, comment elle veut faire ça, éliminer HomniFood ?

— Elle fait une copie de leur comptabilité, de leurs recherches secrètes, de leur banque de courriels, puis elle envoie ça aux polices concernées dans chaque pays.

— Elle a vraiment les moyens de faire ça ?

Blunt était sceptique.

— C'est elle qui a construit et qui supervise leur système de sécurité.

— Il faut que tu lui donnes une réponse quand ?

— Demain matin. Avec ce que je lui ai donné, le plus que je pouvais acheter, c'était vingt-quatre heures.

— Et qu'est-ce que tu lui as donné, exactement ?

La voix de Blunt était plus froide. Il avait posé la question en ralentissant son débit.

Chamane lui expliqua de quelle manière il l'avait lancée sur des pistes sans lui révéler les détails de ce qu'ils savaient.

— Autrement dit, tu lui en as assez dit pour qu'elle sache que tout est lié ? conclut Blunt.

— Oui. Mais elle va sûrement creuser de son côté. Et comme elle a des

moyens qu'on n'a pas... elle va peut-être découvrir de nouvelles choses.

— Et si elle va raconter à ceux qui la paient tout ce qu'on sait ?

— T'as pas à t'inquiéter, elle n'est pas du côté sombre.

— C'est sûr, ironisa Blunt. Si tu affirmes qu'elle n'est pas du côté sombre, pourquoi est-ce que je m'inquiéteraï ?

Blunt resta un moment silencieux.

— J'ai fait pour le mieux, reprit la voix de Chamane au bout de quelques secondes. Si on réussit à la mettre de notre côté, on peut avoir accès à tout ce qu'ils savent. À tout ce qu'ils font.

— Détruire les compagnies ne changera rien à ce qu'ils ont déclenché.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Et ça ne changera pas beaucoup de choses à la situation de ceux qui sont derrière l'Alliance. Ils vont encore avoir les moyens de s'en tirer.

— Qu'est-ce que tu veux que je lui propose ?

Blunt resta de nouveau silencieux pendant un assez long moment. Il essayait d'évaluer les probabilités que la confiance de Chamane soit justifiée.

N'ayant pas eu de contact avec la pirate, il lui était difficile de se faire une opinion sur elle. Mais il connaissait Chamane. Et puis, comme ce dernier le lui avait déjà dit : en matière de *hacker*, c'était lui l'expert.

Sur ce point, il était difficile de ne pas lui donner raison. Il avait réussi à mettre sur pied et à maintenir en activité les U-Bots depuis plusieurs années. Et il se vantait à l'occasion qu'il avait non seulement recruté les meilleurs, mais qu'aucun n'avait fait défection : aucun n'avait choisi « le côté obscur de la toile ».

— D'accord, dit-il finalement. Puisqu'il faut lui faire confiance... Et que, de toute façon, elle en sait déjà assez pour contrer à peu près tout ce qu'on peut faire.

— Tu vas être surpris de ce qu'elle, elle peut faire.

Blunt ignora la remarque.

— Je suis en train de revoir un plan global pour les attaquer sur tous les terrains en même temps. Et dans ce plan, elle pourrait jouer un rôle. Son attaque contre les entreprises pourrait être cruciale. Mais pas comme elle le pense.

— Si tu veux qu'elle accepte de jouer un rôle dans un plan qui ne dépend pas d'elle, il va vraiment falloir que tu lui expliques le plan en détail... À moi aussi d'ailleurs, non ?

Blunt poussa un soupir. Il imaginait ce qui serait arrivé à un informaticien employé dans une autre agence s'il avait eu ce genre d'exigence.

— Je suis parti de l'idée de Poitras...

Brecqhou, 9h44

Maggie McGuinty avait été prévenue une heure avant l'arrivée de Kristof Belcher. La veille, elle avait discuté de son cas avec Killmore. Ils étaient rapidement tombés d'accord : c'était un excellent candidat.

Elle l'accueillit à la porte centrale de la résidence principale de l'île.

— C'est très impressionnant comme endroit, dit Belcher.

Son regard prit la mesure de l'immense hall intérieur, qui montait jusqu'au quatrième étage et se terminait par un dôme de verre peint où était reproduite la coupole de la chapelle Sixtine.

— C'est un cadre approprié au rang de ceux qui sont appelés à le fréquenter... Vous êtes toujours d'accord avec la proposition qui vous a été faite ?

— J'en suis honoré. Prendre en main la gestion des approvisionnements de l'Archipel est un défi professionnel extrêmement stimulant.

— Je n'ai aucun doute sur vos capacités. Je suis certaine que vous remplirez de façon très satisfaisante le rôle qui vous est confié.

— Vous allez peut-être me trouver ridicule, mais je n'étais même pas sûr d'être invité comme simple résident dans l'Archipel.

— Parce que vous n'apparteniez pas au premier niveau de direction ?

— Il y a de ça...

— Vous vous sous-estimez.

Puis elle ajouta sur un ton plus froid :

— Et vous sous-estimez le Cénacle, non ?

Belcher accusa le coup. Son visage afficha un léger désarroi.

— La force du Cénacle, poursuivit McGuinty d'une voix redevenue amicale, c'est de voir au-delà des grades officiels et d'évaluer la véritable valeur des individus.

— Bien sûr, bien sûr...

Belcher était manifestement anxieux de manifester son accord pour effacer la mauvaise impression qu'avait pu laisser sa réponse précédente.

— Il ne reste qu'un détail à régler, reprit McGuinty. Je pense qu'on vous a avisé qu'on vous demanderait un service en échange de cette promotion. Je me trompe ?

— Non, non, pas du tout. J'ai effectivement été avisé...

— Je sais qu'on ne vous a rien dit de plus. Seules quelques personnes sont au courant des détails. Vous comprendrez pourquoi dans quelques instants...

McGuinty le prit par le bras et l'entraîna vers l'escalier central qui menait aux étages.

— Venez dans mon bureau, on sera plus à l'aise pour discuter.

Puis, après un instant, elle ajouta en se tournant vers lui :

— Vous n'avez aucune idée de ce qui va vous arriver. Nous allons faire de grandes choses ensemble... Nous allons étonner le monde !

TF1, 10h52

... A CONFIRMÉ QU'IL INTERROMPRAIT TOUTE LIVRAISON DE PÉTROLE AUX PAYS QUI COLLABORAIENT AVEC LES ÉTATS-UNIS. DÉNONÇANT LE COMLOT QUE L'ÉTAT AMÉRICAIN MET EN ŒUVRE, PAR L'INTERMÉDIAIRE DES MULTINATIONALES, POUR

AFFAMER LA PLANÈTE, IL A APPELÉ AU RENFORCEMENT DU PÔLE SUD-AMÉRICAIN. DU MÊME SOUFFLE, IL A ANNONCÉ QU'IL ABAISSAIT DE DIX POUR CENT LE PRIX DU PÉTROLE POUR TOUS LES PAYS DE L'AMÉRIQUE LATINE QUI ACCEPTENT DE PARTICIPER À LA NOUVELLE ALLIANCE ANTI-PAUVRETÉ...

Brecqhou, 9h55

Maggie McGuinty avait une tasse de thé dans les mains. Debout devant une des immenses fenêtres, elle contemplait la mer. Kristof Belcher était à côté d'elle.

— En échange de cette nomination, dit-elle, la seule chose que le Cénacle vous demande, c'est de mourir.

Elle se tourna légèrement vers Belcher pour observer sa réaction. Pas de doute, elle l'avait surpris.

— Quoi ?!

— Une mort officielle, précisa-t-elle avec un sourire. Pour les médias... En réalité, vous serez dans l'Archipel.

— Et ma femme ? Mes enfants ?

Belcher était sincèrement inquiet.

— Tout cela est déjà prévu. Votre famille vous rejoindra.

Elle ajouta ensuite, avec un mélange de compassion réelle et d'humour :

— Nous n'allons quand même pas séparer les familles.

— Et je vais mourir comment ?

— En dénonçant vos complices.

— Quels complices ?

Cette fois, Belcher avait l'air dépassé. McGuinty s'empressa de le rassurer. Il y avait des limites à jouer avec lui. Elle avait besoin de sa coopération. Il ne fallait pas l'effrayer inutilement.

— C'est une mise en scène, dit-elle. Comme vous le savez, trois de nos laboratoires ont été détournés par certains éléments peu scrupuleux de notre organisation. Cela a nui considérablement à notre image corporative... J'imagine que vous êtes au courant ?...

— Bien sûr.

— Nous connaissons ces éléments. Nous avons des preuves de ce qu'ils ont fait. Mais un procès aggraverait le tort qu'ils ont causé à notre réputation. La population pourrait perdre confiance dans notre compagnie. Elle pourrait se dire qu'il reste peut-être des éléments corrompus parmi nous. Or, cela, nous ne pouvons pas le permettre. Car notre compagnie, nos compagnies, en fait, sont l'ultime rempart contre les dangers qui menacent l'humanité... Vous me suivez ?

— Je vous suis très bien. Mais je ne vois pas en quoi je...

— J'y viens.

Elle fit une pause, comme pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire.

— Nous allons orchestrer votre suicide. Vous allez laisser une note expliquant que vous regrettez ce que vous avez fait, que vous ne pouvez plus vivre avec cette culpabilité... Dans cette note, vous dénoncerez vos complices et vous indiquerez à quel endroit vous avez laissé les preuves de leur culpabilité.

— Je pensais que je ne mourrais pas...

— Dans le message que vous allez laisser, poursuit McGuinty en ignorant la remarque, vous allez expliquer que la honte vous ronge. Que vous ne pouvez plus supporter de voir votre visage dans le miroir. Que vous aimeriez faire disparaître toute trace de votre existence. Que c'est pour cette raison que vous avez choisi un mode de suicide aussi particulier.

— Et... ce mode de suicide... c'est... ?

— Vous plonger la tête dans un bac d'acide.

Belcher eut un haut-le-corps. Une expression de révoluslon passa sur son visage.

— Je ne vais jamais faire ça !

C'était plus fort qu'elle, McGuinty ne pouvait s'empêcher de jouer avec lui. Elle attendit quelques secondes avant de répondre.

— Bien sûr que non, dit-elle en riant. Mais, pour le corps que nous allons nous procurer, cela ne fera aucune différence.

— Tout ça pour qu'on ne me reconnaisse pas ?

— Pas seulement...

C'était plaisant à gérer, cette cascade de révélations. Belcher était d'une naïveté étonnante, ce qui faisait de lui à la fois un interlocuteur parfait et un bon public.

— Il y a une autre raison. Si les responsables sont identifiés à l'entreprise, c'est mauvais pour notre image. Mais si ce sont des terroristes...

— Ce sont des terroristes ?

— Non. Ce sont effectivement de nos dirigeants. Mais s'ils sont retrouvés morts et qu'ils ont des tas de documents terroristes chez eux...

— Vous allez les tuer ?

— Ils sont déjà morts.

Belcher était sidéré.

— Votre décision ne changera rien à leur sort, poursuit McGuinty.

— Vous voulez dire qu'ils ont été tués ? Sans procès ?

— Leur culpabilité était évidente. Il y avait plus de preuves qu'en aurait demandé n'importe quel jury.

McGuinty lui laissa digérer la réponse avant de préciser :

— En échange de notre promesse de prendre soin de leurs familles, ils se sont suicidés. Personnellement, j'ai été surprise qu'ils aient ce sursaut de dignité.

Belcher faisait des efforts pour tout assimiler.

— Donc, ils sont déjà morts.

— Complètement morts.

— Et ils vont passer pour des terroristes...

— Exactement.

L'esprit de Belcher semblait buter contre un mur.

— Mais moi... qu'est-ce que je viens faire dans tout ça ?

— Il faut le *clinch*er... Le détail qui tue.

— Je ne comprends pas.

— Le détail qui frappe tellement l'imagination que ça enlève tous les doutes dans l'esprit du public.

— Et c'est ce que je dois faire ?

— Exactement.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait avec les coupables ?

— Parce qu'il faut « un » coupable. Dans l'esprit du public, il ne peut pas y avoir trois chefs. Il faut qu'il y en ait seulement un.

— Vous auriez pu prendre un des trois.

— Probablement. Mais c'est mieux avec un quatrième. Celui qui fait l'unité des trois autres. Un dieu en trois personnes, je suppose...

Elle fit un geste de la main, comme si toute cette explication lui pesait.

— Ne me demandez pas pourquoi, reprit-elle. Nos experts en communication ont produit un rapport de quatre-vingt-trois pages sur la question. Si ça vous intéresse, je vous le ferai parvenir quand vous aurez emménagé dans l'Archipel...

— Et ma famille ? Quand elle va voir ce que les médias disent de moi...

— À ce moment, vous serez déjà avec elle dans l'Archipel. Vous aurez eu tout le temps de leur expliquer le rôle qu'on vous demande de jouer pour protéger l'avenir de l'humanité.

Belcher avait l'air secoué.

— Si je comprends bien, je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix.

— Je partirais pour l'Archipel quand ?

— Aujourd'hui. Un hydravion vous attend.

— Il suffit que je dise oui ?

— Que vous disiez oui... et que vous écriviez votre note de suicide.

— Je... je n'ai jamais fait ça.

— J'imagine, répondit McGuinty en riant. Mais ne vous inquiétez pas : le texte est déjà prêt. Il vous suffira de le recopier à la main.

— J'ai l'impression d'être condamné à l'exil.

— Effectivement... Vous allez être exilé dans la seule partie de la planète qui va demeurer habitable.

McGuinty lui adressa un sourire réconfortant.

— Il y a pire, non ?... Pensez à ce que vous allez apporter à votre famille.

Californie, 2h17

Omer Gibson ne croyait pas à la révolution. Il ne croyait pas au grand soir où les patriotes, les armes à la main, reprendraient le contrôle du pays. Il ne

croyait pas au grand ménage qui éliminerait les politiciens et tous les autres parasites.

Contrairement à plusieurs de ses amis libertaires, il ne croyait pas qu'on puisse quoi que ce soit contre eux. À toutes les époques, dans tous les pays, sous une forme ou sous une autre, il y avait toujours eu une élite qui trouvait le moyen d'accaparer le pouvoir et la plus grande partie de la richesse.

Cette idée, Gibson l'avait découverte quand il était au collège. Un article qu'il avait été obligé de lire. L'auteur y établissait à environ cinq pour cent le pourcentage de la population qui exerçait ce contrôle. Sans grande variation d'une époque à l'autre. Les révolutions ne servaient qu'à précipiter les changements dans la composition et le mode de sélection des cinq pour cent.

C'était probablement la chose la plus utile qu'il avait apprise durant ses brèves années d'étude. Et c'était pourquoi il jugeait dérisoires les complots de ses amis. Pire, c'était un gaspillage de temps et d'énergie. Les politiciens étaient une calamité à ranger parmi la grêle, les tornades, les tremblements de terre, les accidents de la route et les épidémies de grippe... *Shit happens !*

Par contre, ça ne voulait pas dire que les gens étaient condamnés à ne rien faire. Certes, on ne pouvait pas compter sur l'État, on ne pouvait pas compter sur les riches et on pouvait encore moins compter sur les politiciens, qui étaient leurs chiens de garde... mais on pouvait compter sur soi, on pouvait compter sur les siens.

Omer Gibson dissimula la onzième bombe au phosphore dans un buisson. C'était la dernière. Le moment était idéal. On annonçait des vents chauds et violents pour les prochains jours. Cela alimenterait les incendies. Avec un peu de chance, ils deviendraient rapidement hors de contrôle et ils fusionneraient dans un incendie majeur.

Tous les pompiers disponibles, tous les travailleurs qui avaient de l'expérience dans la lutte contre les feux de forêt seraient appelés sur les lieux en catastrophe. Il n'y aurait pas de limite pour les heures supplémentaires. Ce serait un travail inhumain. Gibson irait à la limite de ses forces. Mais, avec les heures supplémentaires payées en double et en triple, avec les primes de risque, il gagnerait en quelques mois le salaire d'une année de travail. Un salaire qu'il n'aurait même pas réussi à faire en un an avec un emploi régulier. Surtout avec l'économie qui n'en finissait plus de sortir de la crise.

Gibson était un travailleur manuel. Il n'avait pas beaucoup d'éducation. Pour chaque emploi qui lui était accessible, il y avait cinq Mexicains et des tas de Latinos ou d'Asiatiques prêts à l'occuper pour un salaire moindre. Ce n'était pas avec ça qu'il aurait pu faire vivre sa famille. Tandis que comme pompier...

Bien sûr, les incendies de forêts et de broussailles qui ravageaient annuellement la Californie finissaient par toucher des zones habitées. Des personnes étaient obligées de quitter leurs maisons en catastrophe. Mais c'étaient des gens qui avaient les moyens de se payer des résidences de plusieurs millions dans des zones boisées. Des zones dont ils étaient les seuls

à pouvoir profiter. C'est pourquoi Gibson n'avait pas trop d'états d'âme à ce sujet. C'étaient des riches. Ils avaient choisi de vivre dans des zones exposées aux incendies. Et ils avaient probablement des assurances qui leur rembourseraient tout. Alors, entre protéger des riches qui avaient décidé eux-mêmes de s'exposer au danger et nourrir sa famille, le choix était facile. Ce n'était d'ailleurs pas une question de choix, c'était une évidence...

Une fois rendu à son camion, il s'éloigna à une vitesse raisonnable sur la route secondaire qui menait à l'autoroute. Il eut le temps de s'y rendre et d'écouter la moitié du CD des *greatest hits* de Tammy Wynette avant que les bombes explosent.

À voir les feux se multiplier, chaque année, il était clair qu'il n'était pas le seul à avoir eu cette idée. Le mystérieux fournisseur qui lui vendait les bombes avait de toute évidence de nombreux clients. Mais Gibson n'avait jamais essayé de les identifier. Prendre contact avec eux, à supposer qu'il ait réussi à les trouver, aurait eu pour résultat de les rendre tous plus vulnérables. Ce qui faisait la force de cette résistance à l'intérieur du système, c'était qu'elle reposait sur l'initiative privée. À ce titre, elle échappait au radar des médias. Les autorités policières y consacraient des effectifs réduits... *Small is beautiful* !... Il avait déjà lu la phrase sur la couverture d'un livre. C'était ça, le secret de la force de l'Amérique. Tout le monde était libre d'améliorer son propre sort. À sa propre échelle.

Gibson se passa la main dans les cheveux. Dans une dizaine d'heures tout au plus, l'appel arriverait sur son portable. Pendant plusieurs semaines, sa famille ne le verrait plus. C'était le prix à payer pour pouvoir assumer le loyer et les factures d'épicerie. Pour procurer une vie décente aux siens.

Omer Gibson était un homme responsable. Sa famille pouvait compter sur lui. C'était même un patriote. Après tout, est-ce que ce n'était pas le *credo* du capitalisme : chacun est responsable de créer son propre emploi ?

Paris, 11h23

Brise sagace faisait de la broderie. De temps à autre, elle jetait un œil à ses protégées. Les deux jeunes filles avaient repris l'abattage de monstres là où elles l'avaient laissé la veille. Elles étaient arrivées deux heures plus tôt – après leurs quatre heures de méditation – pour prendre le petit déjeuner avec madame Théberge tout en élaborant le programme de la journée. Ensuite, elles s'étaient remises aux jeux vidéo.

— Encore à l'entraînement ? ironisa Théberge en prenant son paletot.

Il avait passé l'avant-midi dans la chambre, à regarder les informations à la télé, pour manifester sa relative désapprobation devant l'envahissement.

Brise sagace le regarda en souriant.

— Vous n'avez pas de raisons de vous inquiéter, dit-elle. Votre épouse est en sécurité.

« Protégées par deux ados qui passent leurs journées à jouer et à faire du patin à roues alignées », songea Théberge. Il enfila son paletot en retenant la

réplique qui lui brûlait les lèvres. Protester n'aurait servi qu'à indisposer son épouse.

Cette dernière émergea du coin cuisine, un café à la main, et s'assit à la table, devant un journal ouvert à la page du sudoku.

— Tu devrais prendre exemple sur moi, Gonzague, dit-elle sans le regarder. J'ai beaucoup plus de raisons de m'inquiéter pour toi... Est-ce que je t'en parle sans arrêt ?

— Ce n'est pas la même chose. Moi, c'est mon métier.

— Ce que j'ai choisi de faire comporte aussi des risques. Pas énormes, je suis d'accord, mais...

Elle se tourna vers lui.

— ... tu ne veux quand même pas que j'abandonne mes activités ? que je m'enferme parce que le monde extérieur est devenu trop dangereux ?

— Bien sûr que non !

Il avait donné la seule réponse qu'il pouvait. Mais une partie de lui aurait voulu répliquer que c'était effectivement l'unique attitude sensée : s'enfermer quelque part en attendant que la folie du monde se soit calmée.

En allant à la porte, il trébucha sur une paire de patins à roues alignées et faillit tomber.

— Je suppose que ça fait aussi partie de leur entraînement, grogna-t-il sans se retourner.

— Tu rencontres Gonzague à quel endroit ? demanda son épouse.

Anodine, la question était en fait une offre de rétablir le contact à un niveau de complicité tranquille.

— Au Chai... Après, je vais voir Prose.

— Tu reviens souper ?

— Normalement, oui.

Théberge appuya sur le bouton de l'ascenseur, se rappela qu'il était toujours hors d'usage et se tourna vers la porte de l'escalier.

À chaque marche qu'il descendait, il songeait que c'en ferait une de plus à monter, au retour.

Finalement, il déboucha sur le trottoir et prit la direction de la rue Falguières.

Aux abords de la bouche de métro, des dizaines de tracts jonchaient le sol. Théberge se pencha pour en ramasser quelques-uns. Après les avoir brièvement parcourus, il les mit dans sa poche.

Reuters, 6h11

... EN MER DE CHINE. LE PÉTROLIER ARRAISONNÉ N'A PAS OPPOSÉ DE RÉSISTANCE SIGNIFICATIVE. FACE À UNE DEMI-DOUZAINES D'EMBARCATIONS MUNIES D'ARMES LOURDES, LE CAPITAINE CRAIGNAIT QUE LES PIRATES FASSENT SAUTER SON NAVIRE S'IL RÉSISTAIT. L'ÉQUIPAGE DU PÉTROLIER A ÉTÉ JETÉ À LA MER. SELON LE TÉMOIGNAGE DES SURVIVANTS, LES

Paris, 12h48

Juste avant d'arriver au Chai de l'Abbaye, Théberge croisa un homme-sandwich de l'Église de l'Émergence. L'individu était plus petit que tous les autres qu'il avait rencontrés. Les panneaux d'affichage avaient été raccourcis pour éviter qu'ils touchent par terre. Son visage, par contre, était aussi déterminé et son message tout aussi radical.

Le feu du ciel va illuminer la terre

Cet hurluberlu ne pensait quand même pas avoir le pouvoir de déclencher la foudre !

Théberge prit le temps de l'examiner. Avec son complet élimé, ses petites lunettes rondes cerclées de métal, ses joues creuses et ses yeux intenses, il ressemblait à l'archétype de l'intellectuel communiste fraîchement échappé de l'Allemagne de l'Est des années cinquante.

En entrant au café, Théberge parcourut la salle des yeux, repéra Gonzague et se dirigea vers lui. Comme il arrivait à sa table, une voix éclata dans son dos.

— Si c'est pas le Canadien !

Théberge se retourna en souriant et serra la main d'Olivier, le gérant de jour.

— Alors, toujours heureux de votre visite au pays des râleurs ? reprit ce dernier.

— J'ai l'impression de me retrouver au milieu des miens !

— Je vous apporte un rouge ?

Avant que Théberge ait le temps de répondre, le gérant ajouta :

— Allez, on vient de recevoir un petit Loire. Je vous l'apporte. C'est la maison qui l'offre !

Théberge s'assit devant Gonzague, secoua la tête puis il serra la main que son ami lui tendait.

— Tu es en train de devenir une célébrité locale, se moqua le Français.

— Mon épouse dirait plutôt que je suis en train de devenir un pilier de bar.

— À propos de ton épouse... Si tu veux que je lui procure une protection... quelque chose de discret...

— Elle a déjà pris des dispositions pour assurer sa propre sécurité.

Gonzague haussa les sourcils.

— C'est une longue histoire, se contenta d'ajouter Théberge en poussant un soupir.

Puis il mit la main dans la poche de son paletot et en sortit quatre tracts.

— J'ai trouvé ça par terre, à côté d'une bouche de métro.

Il les déplia et les aligna sur la table devant Gonzague. Chacun affichait un message différent.

**Un livre,
c'est un arbre qu'on a tué**

**Brûlez les librairies aux heures d'affluence,
ça fera des lecteurs de moins**

**Une librairie,
c'est un cimetière d'arbres morts**

**Un lecteur de moins,
c'est des centaines d'arbres en plus**

Gonzague semblait particulièrement intéressé par les tracts.

— C'est relié à un groupe particulier ? demanda Théberge.

— Il y a eu plusieurs attaques contre des librairies. Trop pour que ce soient uniquement des attentats des islamistes. Ça confirme ce que l'on craignait : les écolos ont repris la balle au bond.

Théberge resta silencieux un moment. Comme il venait pour parler, le verre de petit Loire se matérialisa devant lui.

— À votre santé ! fit le gérant.

Théberge leva le verre dans sa direction, salua d'un signe de tête.

— Santé !

Il prit le temps de déguster, d'exprimer son approbation en termes fleuris, d'assurer le gérant de sa reconnaissance plus qu'éternelle et d'ironiser avec lui sur le caractère conservateur des goûts du colonel.

Quand le gérant fut parti, Théberge prit une autre gorgée de vin, puis il demanda à Gonzague :

— C'est quoi, la nouvelle dont tu ne pouvais pas me parler au téléphone ?

— On en a trouvé un quatrième.

— Un quatrième quoi ?

— Carbonisé.

Théberge prit quelques secondes à décoder l'information.

— Tu veux dire carbonisé, noyé, mangé par les bactéries...

— Le service au grand complet, confirma Gonzague, reprenant avec un léger sourire l'expression de Théberge.

Houston, 7h06

Debout au coin de la rue, Hussam al-Din était absorbé par les manipulations qu'il effectuait sur son ordinateur de poche. Son complet noir Armani, ses cheveux méticuleusement coiffés, la Rolex à son poignet et ses lunettes Cartier laissaient deviner un homme d'affaires vraisemblablement prospère, immergé dans son monde d'informations en temps réel, d'analyses financières et de transactions électroniques. On aurait dit un habitué de Wall Street égaré à Houston.

L'image n'était pas totalement fausse. Hussam était effectivement en train de vérifier toute une série de virements bancaires. Dans la plupart des cas, il s'agissait uniquement de s'assurer que les bons montants avaient été transférés dans les bons comptes.

Sa vérification terminée, il se dirigea vers le McDonald's, commanda le premier trio qu'il aperçut sur le menu, paya, attendit qu'on ait fini de remplir son plateau et s'installa à une table.

Après avoir déposé son plateau devant lui, il prit le *USA Today* qu'il avait sous le bras et le déposa sur la table, à la gauche du plateau.

Quelques instants plus tard, il vit un client venir vers lui, un plateau chargé dans les mains, cherchant visiblement à quelle table s'installer. Hussam, qui n'avait pratiquement pas touché à son déjeuner, se leva et s'éloigna avec son plateau, abandonnant le journal sur la table.

L'homme déposa son plateau à la place qu'avait libérée Hussam, s'assit, prit le journal d'un geste naturel, l'ouvrit, vérifia que la grille de mots croisés était partiellement remplie, referma le journal, le plia et le glissa dans sa poche de manteau.

Hussam al-Din sortit du McDonald's sans un seul regard pour l'homme qui avait pris le journal. C'était une brillante idée de faire effectuer son travail par d'autres. Après tout, l'important, c'était de mettre les États-Unis à genoux. De poursuivre la destruction que la crise financière avait amorcée.

Trop longtemps, les Américains avaient pillé les ressources de son pays, maintenu au pouvoir une famille de débauchés et détruit l'âme de leur civilisation. Ce serait un juste retour des choses.

Et le plus ironique, c'était que le travail serait fait par les enfants gâtés de ce pays exploiteur. Des enfants élevés dans la ouate, qui s'émouvaient du sort des baleines, des singes et des grenouilles, alors que des millions d'êtres humains étaient acculés à mourir de faim après avoir passé leur existence dans des conditions infectes.

Une fois sur le trottoir, Hussam consulta de nouveau son ordinateur de poche pour mémoriser la photo du prochain client.

Il lui en restait six à rencontrer. Ensuite, il prendrait l'avion. Dans un peu plus de vingt-quatre heures, il serait de retour à Dubaï, où il reprendrait sa véritable identité.

Il avait beau se dire que ce n'était qu'un rôle, que cette précaution était nécessaire, il n'arrivait pas à s'habituer à utiliser des pseudonymes. Seul son vrai nom, Karim al-Rashid, lui procurait le sentiment d'être lui-même. Quand une mission l'obligeait à emprunter une fausse identité, il avait l'impression de moins exister.

Heureusement, tout cela serait bientôt terminé.

LVT-News Channel, 8h25

... LES DEUX INDUSTRIELS AMÉRICAINS. ILS ÉTAIENT DISPARUS DEPUIS DEUX JOURS, ALORS QU'ILS EFFECTUAIENT UNE VISITE

D'AFFAIRES EN FRANCE. LEURS CORPS ONT ÉTÉ RETROUVÉS TÔT CE MATIN. ILS REPOSAIENT DANS DEUX CABINES D'UN SALON DE BRONZAGE FERMÉ DEPUIS UNE SEMAINE POUR RÉNOVATIONS. LE RÉGLAGE DES CABINES AVAIT ÉTÉ BLOQUÉ À LA POSITION MAXIMALE, CE QUI A EU POUR EFFET DE FAIRE LITTÉRALEMENT CUIRE LES DEUX HOMMES...

Paris, 14h25

Jessyca Hunter regarda du début à la fin la vidéo qu'on venait de lui transmettre par courrier électronique. Une vidéo banale comme on en trouvait des milliers sur MySpace ou YouTube. Plus banale que la majorité d'entre elles, probablement. On y voyait une femme marcher dans les rues de Paris et entrer dans un édifice.

Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien Lucie Tellier. Elle avait été suivie de son hôtel jusqu'à un édifice à logements en périphérie du Marais. Le locataire auquel elle avait rendu visite n'avait pas encore été identifié. Avec un peu de chance, ce serait Théberge.

Hunter avait la mémoire longue. Elle n'avait pas oublié le rôle que le policier avait joué dans l'échec qu'elle avait connu à Montréal. Si le Consortium, et particulièrement Fogg, avaient toujours vu Théberge comme un simple moyen de remonter à l'Institut, pour sa part, elle avait des comptes à régler. Et elle mettait un point d'honneur à toujours honorer ses dettes.

Ce serait une vengeance agréable. Surtout si elle réussissait à mettre également la main sur l'épouse de Théberge. Elle les confierait tous les deux à madame McGuinty. Aucun doute que celle-ci pourrait imaginer une manière créative de les intégrer à son exposition.

Hunter archiva l'enregistrement vidéo et syntonisa une chaîne d'informations financières. Dans quelques minutes, le PDG d'HomniFood amorcerait sa conférence de presse.

Comme elle avait encore un peu de temps, elle ouvrit le logiciel de courrier électronique : toujours pas de nouvelles de l'équipe qui pistait la femme de Théberge. Après l'avoir suivie jusqu'à un centre d'aide pour prostituées, ils avaient perdu sa trace. L'édifice communiquait avec plusieurs autres par la cour intérieure et elle avait manifestement quitté l'endroit en empruntant un autre chemin.

Mais ce n'était que partie remise. Tout le pâté de maisons était maintenant surveillé. À sa prochaine visite, madame Théberge ne leur échapperait pas. Et il y aurait une prochaine visite. Une des prostituées qui résidait dans la maison d'accueil le leur avait assuré.

Au moment où Hunter allait refermer le logiciel, un nouveau message arriva. L'enquête sur les locataires de l'édifice où s'était rendue Lucie Tellier progressait. Ils avaient déjà éliminé la plupart des résidents de leur liste. Il ne restait que sept appartements où Théberge était susceptible de se trouver. L'enquête se poursuivait.

Lorsque la tête de Steve Rice apparut à l'écran de la télé, elle se détourna de l'ordinateur et monta le volume.

CHERS AMIS, HOMNI FOOD A TOUJOURS EU À CŒUR DE MAINTENIR LES STANDARDS DE GOUVERNANCE LES PLUS ÉLEVÉS. À L'INTÉRIEUR DE NOTRE ENTREPRISE, LE DÉVOIEMENT DE NOS TROIS LABORATOIRES A ÉTÉ VÉCU COMME UN VÉRITABLE CATACLYSME. LE JOUR MÊME OÙ NOUS AVONS ÉTÉ FRAPPÉS PAR LA NOUVELLE, NOUS AVONS DÉPLOYÉ UNE ÉQUIPE DONT LA TÂCHE ÉTAIT DE METTRE TOUTES NOS INFORMATIONS ET TOUTES NOS RESSOURCES À LA DISPOSITION DES CORPS POLICIERS. AUJOURD'HUI, JE PEUX DIRE QUE...

Hunter sourit. La performance était remarquable. La sincérité suintait littéralement de Rice. Malgré sa propension naturelle au scepticisme, elle aurait été portée à lui faire confiance. C'était vraiment un grand comédien.

Son téléphone portable fit entendre trois notes brèves. L'équipe de surveillance qui s'occupait de madame Théberge !

Hunter sourit. C'était bien le diable si elle ne réussissait pas à mettre la main sur Théberge lui-même dans les vingt-quatre heures.

Houston, 7h39

Mark Gardner reposa dans son plateau la frite qu'il venait de prendre. Il avait mangé la totalité de son *cheeseburger* et plus de la moitié de ses frites. Son Coke Diet avait baissé des deux tiers. C'était suffisant comme effort pour entrer dans la peau de son personnage. Compte tenu de ce qu'il venait d'avaler, il en aurait pour le reste de la semaine à surveiller d'encore plus près son alimentation. Mais l'important, c'était la cause.

Il ouvrit le journal et regarda de nouveau la grille géante de mots croisés, dont une vingtaine de cases étaient remplies. Il lui suffisait de lire les lettres les unes à la suite des autres et d'y ajouter les chiffres encerclés pour obtenir un numéro de compte et son code d'accès. Avec l'argent qu'il y trouverait, il pourrait financer les deux prochaines opérations de son groupe.

Le jour où il était tombé sur Hussam al-Din, toutes les choses dont il rêvait étaient devenues possibles. Un Arabe avec une conscience écologique ! Qui voulait participer au combat pour sauver la planète !

Bien sûr, Hussam ne saisissait pas toutes les ramifications de la pensée écologiste. Par exemple, il ne comprenait rien à la complexe interdépendance des écosystèmes. Il fallait toujours tout lui expliquer. Mais il était de bonne volonté. À la limite de la bonne poire... Et il avait énormément d'argent. Il valait la peine de lui passer ses caprices. Comme cette paranoïa qui l'amenait à refuser toute apparition en public.

Gardner prit une dernière gorgée de Coke Diet, se leva, mit le journal sous son bras et sortit.

En se dirigeant vers sa voiture hybride, il avait un peu honte d'exploiter la naïveté de Hussam, son mystérieux mécène arabe, mais la défense de

l'environnement était plus importante que ses états d'âme. Et puis, ces foutus Arabes étaient les principaux bénéficiaires de la pollution causée sur l'ensemble de la planète par le pétrole. Il était normal que ce soient eux qui paient.

Lévis, 8h44

Hugo Bouchard raccrocha le téléphone et resta un long moment immobile. Ce que venait de lui dire l'inspecteur-chef Lefebvre, du SPVQ, n'allait pas faciliter son travail à la raffinerie. Déjà, il était quasiment en guerre ouverte avec Gagné, le responsable de la production.

Normand Gagné avait l'appui tacite de la direction. Bouchard, lui, était responsable de la sécurité. Il dirigeait un département qui était vu comme un mal nécessaire. Un mal qu'il convenait de réduire à un niveau tolérable.

Quotidiennement, Bouchard affrontait Gagné et ses adjoints, qui voulaient toujours pousser la machine plus à fond, raffiner quelques centaines de barils de plus. Pas plus tard que la semaine précédente, il avait fallu qu'il insiste pour leur faire admettre qu'il n'était pas normal que des tuyaux courbent sous l'effet de la chaleur ! Qu'il pouvait y avoir un problème !

Le public ne soupçonnait pas le danger avec lequel flirtaient quotidiennement ces installations, ni, pour être juste, l'ampleur des mesures prises pour assurer la sécurité des travailleurs en cas « d'événements ». Il y avait même, un peu partout sur le site, des abris capables de résister à des explosions nucléaires. Enfin, peut-être pas à une frappe directe, mais si la bombe tombait un peu à l'écart, les réfugiés auraient leur chance.

Évidemment, ces mesures de sécurité impliquaient des coûts. Des coûts dont s'autorisait le responsable de la production pour pousser le système à la limite. « Si on dépense autant pour la sécurité, on peut prendre plus de risques. Pas grave si ça dérape, les travailleurs vont pouvoir se mettre à l'abri. »

Dans un tel contexte, Bouchard n'envisageait pas avec plaisir d'avoir à relayer à la direction le message de l'inspecteur-chef Lefebvre.

Compte tenu du sérieux et de l'urgence de la menace, le policier avait choisi de l'appeler directement. Même s'il n'avait aucune juridiction sur la Rive-Sud. Il y avait de bonnes chances que la raffinerie fasse partie des prochaines cibles des terroristes, avait-il dit. En conséquence, il lui recommandait de hausser d'un cran toutes les mesures de sécurité. Et aussi de contacter le Service de police de la ville de Lévis pour demander son aide. Lui-même allait téléphoner aux policiers pour leur donner ces informations.

Le directeur de la raffinerie n'aurait pas le choix : il faudrait qu'il en réfère au Texas, où résidaient les nouveaux propriétaires de l'entreprise. Ce qui voudrait dire une corvée supplémentaire pour Bouchard. Car le directeur n'aurait rien de plus pressé que de lui refiler le dossier : ce serait à lui d'expliquer aux Américains que les mesures de sécurité feraient augmenter les coûts et baisser la production.

Et le pire, c'était que, si les mesures proposées étaient efficaces et qu'il n'y avait pas d'attentat, on lui reprocherait son alarmisme. Et s'il y en avait quand même un, on lui reprocherait son incompétence.

Décidément, gérer le risque n'était pas un métier pour se faire des amis ! Il aurait dû prendre sa retraite l'année précédente, quand il en avait eu l'occasion.

CNN, 9h02

... PLUS TÔT CET APRÈS-MIDI. LE REPRÉSENTANT DE LA CIA A DÉMENTI LA RUMEUR APPARUE SUR INTERNET COMME QUOI SON ORGANISATION CONNAISSAIT DEPUIS LONGTEMPS L'EXISTENCE DES US-BASHERS ET QU'ELLE LES A LAISSÉS SE DÉVELOPPER PARCE QUE CELA FAISAIT SON AFFAIRE...

Paris, 15h22

Atablée dans un café, Jessyca Hunter surveillait les gens qui passaient sur le trottoir, de l'autre côté de la rue.

Elle vit d'abord apparaître le membre avancé de l'équipe de filature, celui qui marchait devant la cible. Puis ce fut le tour de madame Théberge. Elle était accompagnée de deux jeunes Asiatiques en patins à roues alignées qui évoluaient autour d'elle, tantôt la suivant, tantôt la précédant. Elles n'avaient pourtant pas l'air de prostituées ou d'« escortes ». Mais ça ne voulait rien dire. Si elles travaillaient dans un réseau de luxe, elles n'auraient justement pas eu l'air de prostituées.

Un autobus s'immobilisa le long du trottoir, juste devant madame Théberge. Un instant plus tard, elle avait disparu derrière le véhicule, dont le côté était couvert d'une réclame géante pour R-PuuR :

Améliorez la productivité de vos employés

Diminuez vos coûts de santé

R-PuuR... La respiration naturelle repensée par la science

Au soulagement de Jessyca Hunter, madame Théberge reparut devant l'autobus. À part les deux jeunes Asiatiques, personne ne semblait la suivre. Cela voulait dire qu'elle n'avait pas de protection.

Il fallait cesser de tergiverser. Dans moins de cent mètres, elle arriverait au refuge. L'opération n'était pas compliquée. Il suffisait de l'enlever et de lui faire dire où se trouvait son mari.

Elle se pencha vers le micro dissimulé dans le sac à main posé sur la table.

— Allez-y !

Quelques instants plus tard, elle vit le trio de surveillance converger et se rapprocher de l'épouse de Théberge. Elle commença à filmer discrètement.

Les prochaines heures promettaient d'être intéressantes.

Paris, 15h25

L'homme qui mit la main sur l'épaule de madame Théberge était déjà au sol lorsqu'il aperçut brièvement la jeune Asiatique aux cheveux violets. Mais il ne s'intéressait pas vraiment à elle. Il se préoccupait surtout de la douleur, de chaque côté de son cou, et du fait qu'il était incapable d'utiliser ses bras pour se relever.

Fidèle aux conseils que lui avait donnés Brise sagace, madame Théberge réprima tout désir d'intervenir. Elle se contenta de tourner la tête vers l'homme qui lui avait mis la main sur l'épaule et de le voir tomber après que l'une des deux gardes du corps de madame Théberge lui eut rabattu ses deux poings sur les clavicules.

Elle se retourna ensuite pour regarder derrière elle. Une femme était étendue par terre. Un autre homme cherchait maladroitement à se défendre contre les attaques de la patineuse aux cheveux verts. Puis sa résistance cessa brusquement. Il s'écroula au sol.

Juste à ce moment, une limousine s'immobilisa à leur hauteur et se gara le long du trottoir.

En quelques instants, les deux jeunes femmes récupérèrent leurs trois victimes et les transportèrent sur la banquette arrière. Ensuite, celle aux cheveux verts monta sur le siège du passager. L'autre accompagna madame Théberge, qui avait calmement repris sa route.

— On va faire une surprise à votre Gonzague, lui dit-elle en riant.

Puis elle recommença à se promener, tantôt en avant de madame Théberge, tantôt derrière elle, mais en maintenant entre elles une distance plus courte.

LCN, 15h25

... A DÉMENTI L'EXISTENCE DE VARIÉTÉS RACIALES DU
CHAMPIGNON RESPONSABLE DE LA PESTE GRISE...

Paris, 15h28

Hunter regarda la voiture conduite par une vieille femme s'éloigner.

C'était quoi, cette folie ? Heureusement que la procédure prévoyait qu'il y ait toujours un témoin qui ne se mêlait pas de l'action. Cela lui avait permis d'assister à l'opération sans être repérée.

L'échec de l'enlèvement était contrariant, mais c'était une contrariété temporaire. Les visages des intervenants seraient intégrés aux banques de données. Puis identifiés. Les prochaines équipes sauraient à quoi s'attendre.

Pour l'instant, ce qui importait, c'était d'assurer sa propre protection. Pas question qu'elle retourne à l'appartement qui lui servait de centre d'opération : c'était là qu'elle avait rencontré l'équipe d'intervention. Inévitablement, ils se mettraient à table. C'était une question de temps avant

que des gens de l'Institut ou leurs acolytes y débarquent.

Elle disposait probablement d'un délai d'une heure ou deux. Mais pourquoi courir ce risque ? La seule chose qu'elle aurait pu vouloir y récupérer, c'était l'ordinateur portable et il était protégé. Trois mauvais mots de passe et toute l'information serait détruite. En même temps qu'une partie de celui qui s'y risquerait. Toute tentative pour déconnecter le disque dur aurait le même résultat.

Montréal, SPVM, 10h19

Les quatre suspects avaient été placés dans quatre salles différentes. Ils avaient été surpris à incendier les locaux d'un concessionnaire de voitures au cours de la nuit. Leur visage avait été capté par les caméras de surveillance. Deux hommes et deux femmes. Les retrouver avait été facile.

Ils n'appartenaient à aucun groupe écoterroriste. Aucun lien ne les rattachait aux Enfants de la Foudre ni à aucun autre groupe du genre. Les perquisitions aux domiciles des suspects n'avaient rien donné. Aucun document compromettant, aucune fréquentation de sites extrémistes... Ils avaient seulement entendu les prophéties de Guru Gizmo Gaïa et ils avaient conclu qu'il était temps pour eux de faire leur part en faveur de l'environnement. C'était une initiative privée. Un acte posé au nom des générations futures.

Crépeau avait parlé à trois d'entre eux. Loin de nier les faits, ils revendiquaient avec fierté leur action. Ils avaient même hâte au procès à cause de l'exposition médiatique qu'ils auraient. Ce serait une occasion unique d'expliquer leur message à la population. Ils ne voyaient d'ailleurs pas ce que, en toute justice, on pourrait leur reprocher. Il n'y avait rien de criminel dans ce qu'ils avaient fait. Comme un des hommes l'avait déclaré : « Ce n'est pas du terrorisme, c'est de la légitime défense. À travers nous, c'est la planète qui se défend contre l'agression de l'humanité. »

Ce qui sidérait Crépeau, c'était l'absolue certitude de ces jeunes d'être dans leur droit. D'avoir fait ce qui était juste. Chez aucun d'eux, il n'avait perçu le moindre doute. La raison et le bon droit étaient de leur côté. Et si lui ne le comprenait pas, c'était parce qu'il était trop vieux. Que son cerveau avait été lessivé durant des années.

— C'est normal, avait précisé une des jeunes femmes sur un ton presque compatissant. En plus de votre âge, il y a votre travail. Vous êtes forcément du côté de l'ordre établi. Vous ne pouvez pas faire autrement. Votre cerveau est cadencé. Vous êtes figé dans de vieilles idées... Le problème, c'est qu'on ne peut pas attendre que votre génération ait disparu avant d'agir.

Crépeau s'était alors souvenu d'un reportage sur les khmers. Des jeunes de seize ans y affirmaient tranquillement que toutes les personnes de plus de quarante ans étaient irrécupérables. Que leur élimination était le seul moyen, pour leur peuple, de faire un grand bond en avant. Qu'ils n'avaient aucune haine contre ceux qu'ils allaient éliminer. C'était simplement nécessaire. Et ils

feraient tout en leur pouvoir pour être à la hauteur de leur tâche historique.

Les trois jeunes qu'il avait interrogés affichaient la même confiance arrogante et tranquille. Le même genre d'assurance imperturbable qui avait animé les gardes rouges et les jeunesses hitlériennes...

Crépeau décida de ne pas interroger le quatrième suspect. De toute façon, ce n'était pas son rôle. C'était davantage par intérêt personnel qu'il les avait rencontrés. Pour essayer de comprendre. De prendre la mesure de ce qui se passait... Peut-être avaient-ils raison, songea-t-il. Peut-être était-il trop vieux pour comprendre.

Il emprunta un couloir qui menait dans une autre section de l'édifice. Là-bas, il y avait un suspect qui avait incendié une librairie. Un cocktail Molotov à travers une vitrine préalablement fracassée par une pierre... D'après le rapport, c'était également un environnementaliste. Lui, c'étaient les arbres qu'il avait décidé de défendre.

Crépeau secoua la tête. Si seulement Théberge pouvait revenir, qu'il puisse lui redonner son poste !

Paris, 16h37

Dans son appartement de la rue Pommard, Victor Prose passait en revue ses sites privilégiés. Il surveillait particulièrement les informations concernant le pétrole. Il avait déjà téléchargé le texte complet de quatre articles. Sur une feuille quadrillée, il avait noté :

annonce (par les Enfants de la Foudre) d'une série d'attaques qui viseront personnellement les dirigeants de pétrolières ;

compilation des attentats contre des stations-service dans l'ensemble des pays occidentaux ;

annonce d'une entente entre plusieurs pétrolières pour former HomniFuel, une entreprise qui sera sous le contrôle de l'Alliance mondiale pour l'Émergence ;

article qui recense les attaques contre les grandes infrastructures pétrolières : équipements portuaires, stations de pompage, raffineries...

Dans le dernier article, il avait appris que les attentats n'épargnaient pas le Canada : dans la région de Dawson Creek, des bombes avaient endommagé le pipeline d'Encana. Par le passé, il y avait déjà eu quelques incidents, mais rien de trop grave. Et depuis, les choses s'étaient calmées. Cette fois, les saboteurs semblaient mieux outillés : le tuyau avait été complètement sectionné.

Le carillon de la porte le tira brusquement de sa lecture. Sans doute Théberge...

Avant d'ouvrir, il vérifia quand même à travers l'œil-de-bœuf.

— Pour le pétrole, on dirait bien que vous aviez raison, fit d'emblée Théberge, aussitôt entré.

— J’ai commencé à suivre ça de plus près. Vous voulez un café ?

Une fois qu’ils furent installés à la table du coin dîner et que Prose eut préparé deux cafés crème, Théberge lui demanda tout à trac :

— Ça vous intéresserait de travailler avec nous sur une opération ?

— De l’espionnage ?

— Du traitement d’information... J’ai pris l’apéro ce midi avec mon ami Gonzague. Il aimerait disposer d’un groupe personnel d’analyse. Quelque chose en dehors des structures officielles. Vous, moi, quelques analystes pour nous aider...

Prose paraissait peu enthousiaste.

— Je suppose qu’il faut signer une entente de confidentialité. Ce qui veut dire que je ne pourrai rien publier de ce que je vais découvrir.

— Je suis sûr qu’il y a moyen de s’arranger. Du moment que vous n’écrivez rien sur l’organisation elle-même.

Prose se réfugia un moment derrière sa tasse de café pour réfléchir.

— Vous auriez accès aux meilleures sources d’information, relança Théberge.

— Pour faire quoi ?

— Comprendre la logique des interventions terroristes, voir comment elles s’inscrivent dans une analyse de la situation environnementale... découvrir ce qui se cache dans leurs messages, ce qu’elles annoncent... Le but, c’est de prévoir les futures attaques pour les prévenir.

— Je travaillerais pour qui ?

— On travaillerait tous les deux directement pour Gonzague. Ce serait la seule personne avec qui on aurait un contact.

— Vous parliez d’analystes...

— Contact par Internet seulement. On leur envoie nos demandes par courriel et ils répondent le plus rapidement possible.

Dix minutes plus tard, Théberge et Prose sortaient ensemble de l’appartement. Comme ils se dirigeaient vers le métro, une équipe de trois hommes les prit en filature.

France Info, 11h05

... JE RÉALISE MAINTENANT CE QUE NOUS AVONS FAIT. JE NE PEUX PLUS SUPPORTER MON VISAGE DANS LE MIROIR. IL FAUT QUE JE DISPARAISSE. MES COMPLICES SONT LIBRES DE LEURS CHOIX. MAIS, MORALEMENT, JE NE PEUX PAS NE PAS LES DÉNONCER. NOUS NOUS SOMMES LAISSÉ AVEUGLER PAR NOTRE POUVOIR. NOUS AVONS VU LOUER À DIEU...

Hawaï, 6h21

Ils étaient allongés sur le plancher de l’hélicoptère. Deux hommes et une femme. Leurs jambes étaient ligotées. Leurs mains attachées derrière le dos.

De temps à autre, ils roulaient sur le plancher à cause des mouvements de l'appareil. Ils supportaient toutefois avec docilité l'inconfort de leur position. Le GHB qu'ils avaient absorbé les faisait flotter dans un monde ouaté, où les choses ne leur parvenaient que brouillées et amorties.

Heath les avait accueillis en personne à leur arrivée de Francfort. Ils avaient voyagé en jet privé disposant de tout le confort nécessaire pour compenser les inconvénients d'un aussi long voyage.

La première étape avait été le toast d'honneur dans la résidence de Heath. Ils avaient eu droit à une cuvée Cristal de Roederer. L'événement méritait d'être fêté : ils venaient prendre possession de leur appartement dans l'Archipel. Heath leur avait ensuite annoncé qu'elle avait une surprise pour eux. Une forme de rituel initiatique. Le plongeon argentin.

Intrigués, les invités l'avaient questionnée : est-ce qu'il fallait qu'ils plongent dans la mer ? Ce n'était pas dangereux, au moins ? Pourquoi argentin ?

— Vous verrez ! s'était contentée de répondre Heath.

Puis elle avait ajouté, juste avant de prendre une autre gorgée de champagne :

— Je ne veux pas gâcher votre surprise. Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est l'expérience d'une vie !

Ils avaient ensuite porté plusieurs toasts : à leur hôtesse, aux trois nouveaux résidents, à l'Exode qui commençait avec eux... Car ils avaient l'honneur d'être les trois premiers membres à être appelés à entrer dans l'ère nouvelle.

Heath fit signe au pilote de modifier le cap pour passer directement au-dessus du volcan. À condition d'être à une altitude suffisante, il n'y avait pas de réel danger. Surtout que le cratère central se contentait depuis plusieurs semaines de bouillonner doucement.

Heath ouvrit la porte latérale de l'appareil et poussa elle-même les trois corps pour qu'ils roulent jusqu'à l'extérieur. Somme toute, ils étaient chanceux : compte tenu de la hauteur, de la chaleur et des gaz qui s'échappaient du cratère, ils seraient probablement morts avant de toucher la lave en fusion. Leur mort serait rapide et la drogue atténuerait en partie leur angoisse. Tous n'auraient pas cette chance.

Paris, 17h38

Théberge avait ramené Prose au Chai. Ils s'installèrent au bout du comptoir. Bruno, le gérant de soir, lui apporta une Météor sans qu'il la demande. Pour faire bonne mesure, il en déposa une autre devant Prose.

— Pour une fois qu'on a une célébrité dans la maison, dit-il sur un ton amusé.

— Faut quand même pas exagérer, se défendit Théberge.

— C'est aux frais de vos admirateurs. Il y a deux journalistes qui ont passé une partie de l'après-midi à vous attendre.

D'un signe de la tête, il lui montra deux hommes, à l'autre bout du comptoir. L'un des deux avait posé une caméra devant lui.

Une expression de contrariété passa sur le visage de Théberge. Le souvenir de sa dernière rencontre avec Cabana lui revint à la mémoire. Il n'allait quand même pas être poursuivi par des gratte-papiers jusque dans les cafés de Paris !

Les deux hommes s'approchèrent. Le premier avait un visage épanoui et le regardait avec un contentement sans retenue. On aurait dit un enfant qui venait de découvrir le bonbon perpétuel.

Il se tourna vers son acolyte à la caméra, un homme de grande stature au visage débonnaire, qui dévisageait Théberge avec une bienveillance évidente.

— Je te l'avais dit que c'était lui !

— Vous êtes vraiment le célèbre inspecteur Théberge ? demanda le deuxième. Le policier des grands espaces montréalais ?

— Mais puisque je te dis que c'est lui ! Le survivant des hivers polaires venu prêter main-forte à nos flics bleu blanc rouge et les sortir de l'impasse.

Il se dirigea vers Théberge.

— Monsieur, c'est un honneur de vous serrer la main.

Par réflexe, Théberge serra la main qu'on lui tendait. Puis celle du géant débonnaire. Si c'était ça, les journalistes français...

— Trois jours pour détruire un réseau terroriste installé à Lyon, c'est du jamais-vu ! Je reconnais là l'efficacité du nouveau continent... Mais excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Amédée Pantin.

Théberge, submergé par l'enthousiasme de son interlocuteur, n'eut d'autre choix que de lui serrer encore une fois la main.

— Je vous présente mon collègue photographe, fit ce dernier en se tournant vers l'homme à la caméra. Antonin Arnaud.

Théberge serra la nouvelle main qui s'étirait vers lui.

— Alors, ces terroristes ? fit Pantin. Vous avez d'autres opérations en cours ?

Un micro avait fait son apparition dans sa main gauche. Il le maintenait devant le visage de Théberge.

— Je suis en vacances, répondit ce dernier. C'est tout à fait par hasard si...

— Écoutez-le faire le modeste !... Mais je comprends qu'il y a des choses que vous ne pouvez pas dire.

— Je vous assure...

— Entre nous, il en reste beaucoup, des terroristes ?

— C'est une question que vous devrez poser aux autorités concernées.

— D'accord. Comme vous êtes ici à titre officieux, vous ne pouvez rien dire sans provoquer un incident diplomatique... Cette discrétion est toute à votre honneur.

Avant que Théberge ait le temps de répliquer, une cascade de bruits de déclencheur se fit entendre. Il se tourna vers le photographe, qui continuait de

le mitrailler.

— Très bien, c'est ça... Continuez de me regarder dans les yeux ! fit le photographe.

— Monsieur est un de vos adjoints du Canada ? relança Pantin avant que Théberge ait eu le temps de réagir.

Son regard visait Prose, à sa gauche, qui regardait la scène sans rien dire, légèrement abasourdi.

— Non ! protesta Théberge. Je vous dis que c'est une erreur. Je suis vraiment en vacances. J'en profite pour rencontrer des amis.

— Le super flic du Canada qui prend ses vacances à Paris juste au moment où le terrorisme explose ! Et il est sur les lieux de la plus importante opération antiterroriste... C'est à se demander ce que vous faites quand vous n'êtes pas en vacances !

La rafale de clichés s'intensifia, empêchant Théberge de répondre. Pantin reprit avec le même enthousiasme.

— Qu'est-ce que vous pensez des menaces d'attentats contre les dirigeants des pétrolières ?... Plus des trois quarts des auditeurs à qui nous avons posé la question pensent que c'est bien fait pour eux.

Pendant les dix minutes qui suivirent, Théberge fut bombardé de questions sur une foule de sujets : croyait-il que les marchés financiers allaient finalement se rétablir ? Sarkozy posait-il les bons actes ? Devrait-on déclarer un couvre-feu pour protéger les épiceries durant la nuit ? Fallait-il interdire l'Église de l'Émergence ? Est-ce que des repréailles contre les États islamistes étaient inévitables ? Quelles étaient les chances que les chercheurs découvrent un remède contre la peste grise ? Combien de millions de victimes y aurait-il avant qu'ils le trouvent ? Pensait-il que Laurent Ruquier allait trop loin dans ses émissions ? Pouvait-on se fier à HomniFood et à toutes ces grandes compagnies qui promettaient de sauver l'humanité ? Est-ce que le terrorisme était un coup des pétrolières pour faire augmenter le coût du gazole à la pompe ? Allait-on assister à une guerre entre les États-Unis et la Chine ? Quelle était sa ville préférée en France ? Était-ce vraiment risqué d'aller dans une librairie ? Son accent était-il un handicap dans son travail international ?... Que pensait-il des chances du PS de redevenir un parti crédible ?

Parce qu'il ne voulait pas faire d'éclat, Théberge s'efforçait de répondre à chaque question. Ou, plutôt, il amorçait une réponse. Car il avait à peine formulé une ou deux phrases qu'il était interrompu par une nouvelle question sur un autre sujet.

Heureusement, après une dizaine de minutes, Bruno vint à son secours.

— Messieurs, faudrait le laisser respirer... Je pense que notre ami canadien a bien mérité de prendre un demi, tranquille.

— Vous avez raison, concéda Pantin après une hésitation. Le repos du guerrier avant la prochaine bataille !

Tout au long de l'entrevue, il avait conservé le même enthousiasme

euphorique. Comme s'il était à la fois ravi, amusé et honoré de parler à Théberge.

Le photographe en profita pour faire une dernière rafale de clichés. Puis il serra la main de Théberge. Pantin fit de même.

— L'heure de tombée, expliqua Pantin avant de partir. Je vous remercie de votre générosité. Vous ne serez pas déçu de l'article.

Théberge ne savait plus ce qui était le pire : être traité comme le repoussoir en chef par les journalistes de Montréal ou être assimilé à une espèce de Chingachgook de l'espionnage par ceux de Paris.

Il avait à peine repris ses esprits qu'une main se posait sur son épaule.

— Je n'ai pas voulu t'enlever à tes admirateurs, fit Gonzague Leclercq en souriant.

Il tendit la main à Théberge, puis à Prose.

— Qu'est-ce que ça donne ? demanda anxieusement Théberge.

— Les trois Pieds Nickelés qui ont agressé ton épouse ? On est en train de les cuisiner... Tu veux qu'on passe les voir tout à l'heure ?

Lévis, 13h43

Dominique avait marché pendant près de deux heures sur la piste cyclable qui longeait le fleuve. À son retour, elle avait ouvert Pantagruel. Chamane avait trouvé le moyen de faire bricoler par un ami une nouvelle version du logiciel d'extraction d'informations. Dans sa nouvelle version, le logiciel permettait d'appliquer une grille d'analyse multicritère à l'information que diffusaient des milliers de sources. L'avantage de cette nouvelle version tenait au fait que le logiciel était maintenant paramétrable : d'une part, l'utilisateur pouvait donner un poids, de un à dix, aux sources elles-mêmes ; d'autre part, il pouvait aussi en donner un, toujours de un à dix, aux mots qu'il inscrivait dans les champs de recherche. Et la beauté de la chose, c'était que les poids pouvaient être nuancés jusqu'à trois décimales... Une demande spéciale de Blunt, avait expliqué Chamane avec un large sourire.

L'information qui apparaissait en tête de liste concernait HomniFood. Il s'agissait d'une déclaration du président de l'entreprise sur les laboratoires associés aux Dégustateurs d'agonies.

Elle cliqua sur le lien.

Une vidéo apparut à l'écran. On y voyait Steve Rice, en gros plan, faire une déclaration.

NOUS EN AVONS MAINTENANT LA PREUVE IRRÉFUTABLE : TROIS DE NOS LABORATOIRES ONT ÉTÉ DÉTOURNÉS DE LEUR MISSION PAR DES ÉLÉMENTS ASSOCIÉS AUX TERRORISMES. À L'INSU DE TOUS, ILS ONT CHERCHÉ À METTRE AU POINT DES CHAMPIGNONS CAPABLES DE DÉTRUIRE L'ENSEMBLE DU STOCK CÉRÉALIER DE LA PLANÈTE. ILS NE SONT PAS LES CRÉATEURS DU CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES. MAIS ILS CHERCHAIENT À CRÉER UN CHAMPIGNON PLUS DESTRUCTEUR ENCORE,

SUSCEPTIBLE DE RÉSISTER À TOUS LES TRAITEMENTS.

La dernière précision était habile, songea Dominique. Après avoir affirmé que l'entreprise ne savait rien, il la mettait à l'abri des poursuites éventuelles : le champignon tueur de céréales n'avait pas été créé dans ses locaux.

NOS SERVICES DE SÉCURITÉ ONT IDENTIFIÉ QUATRE RESPONSABLES. ILS AVAIENT MIS SUR PIED UN SYSTÈME DE CHANTAGE, D'INTIMIDATION ET DE CORRUPTION POUR CONTRAINDRE UN GRAND NOMBRE DE CHERCHEURS À TRAVAILLER À LEUR PROJET. UN TEL SYSTÈME SUPPOSE L'AIDE DE RÉSEAUX CRIMINELS ET MAFIEUX DISPOSANT DE VASTES MOYENS. POUR LE DIRE CRÛMENT, LES TROIS LABORATOIRES ONT FAIT L'OBJET D'UNE PRISE DE CONTRÔLE PAR DES ÉLÉMENTS DU CRIME ORGANISÉ LIÉS À DES GROUPES TERRORISTES.

Quatre responsables, c'était quand même peu pour expliquer le détournement de trois laboratoires. Mais avec l'aide d'organisations criminelles et de groupes terroristes, ça devenait beaucoup plus plausible. Ça expliquait que l'entreprise ait pu être bernée aussi longtemps. Et puis, avec ce qui se passait, tout le monde était prêt à voir la main des terroristes partout.

LES NOMS DES QUATRE RESPONSABLES ONT ÉTÉ COMMUNIQUÉS AUX AUTORITÉS POLICIÈRES. ELLES PROCÉDERONT SOUS PEU À LA DIVULGATION DE LEUR IDENTITÉ. POUR L'INSTANT, JE ME CONTENTERAI D'AJOUTER QUE LA RECONVERSION DES LABORATOIRES EST ACHEVÉE. LEUR SEULE MISSION SERA DÉSORMAIS DE LUTTER CONTRE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES...

Légèrement déprimée, Dominique ferma l'extrait vidéo et ignora la suggestion de cliquer sur le lien qui lui aurait permis d'avoir l'intégralité de la conférence de presse. Elle y reviendrait plus tard.

La deuxième vidéo qu'elle fit jouer concernait une enquête réalisée pour une agence de presse internationale dans les principaux pays développés. Le résumé de l'article faisait quelques lignes : dans l'ensemble des pays, la fréquentation des bibliothèques publiques avait chuté de soixante-huit virgule deux pour cent et celle des librairies de cinquante-neuf virgule quatre.

Inutile d'aller dans les détails, songea Dominique. Il était clair que les terroristes avaient atteint leur objectif. L'intimidation fonctionnait. Ce qui était moins clair, c'était de savoir s'il s'agissait de l'objectif des terroristes islamistes ou de celui des écoterroristes.

New York, 14h18

Siaka Momoh consulta son BlackBerry, vérifia que le versement avait été effectué comme convenu, puis il se leva de son siège de l'Assemblée générale des Nations-Unies.

Son intervention fut brève. Elle tenait en deux points : réitérer la confiance

de son pays en HomniFood et dénoncer le projet de résolution européen de mise en tutelle des entreprises de l'AME.

— Si des Occidentaux ont commis des crimes dans certains laboratoires, conclut-il, ce n'est pas à nous d'en payer le prix. Nous ne pouvons pas nous permettre le luxe de mettre des bâtons dans les roues d'HomniFood. Si on retarde la mise au point de remèdes contre le champignon tueur de céréales, si on multiplie les délais, c'est mon peuple qui va en payer le prix. C'est mon peuple qui va mourir. Et pas seulement le mien ! Tous les peuples des pays pauvres de l'Afrique, exploités pendant des siècles par les Occidentaux. Voter cette proposition, c'est déclarer la guerre à tous les pauvres de la planète. C'est accepter une forme à peine déguisée de racisme... Monsieur le Président, s'il faut choisir entre la vie des Africains et les exigences bureaucratiques de la morale occidentale, le choix est simple. Je choisis que les Africains puissent vivre !

Plusieurs des représentants africains applaudirent. Même s'ils regrettaient la véhémence de Momoh, ils partageaient ses préoccupations. Et puis, il aurait été politiquement suicidaire de ne pas applaudir quelqu'un qui défendait les Africains avec autant de fougue.

En se rassoyant, Siaka Momoh était satisfait. De sa performance, bien sûr. Mais surtout de l'argent qu'il avait reçu comme « encouragement à soutenir de façon musclée l'autonomie d'HomniFood ». Subitement, ses projets de coup d'État lui apparaissaient beaucoup plus réalisables à court terme.

CNN, 14h35

... SEULEMENT QUATRE NOUVEAUX CAS DE PESTE GRISE. IL SEMBLERAIT QUE LA MALADIE SOIT MOINS CONTAGIEUSE QU'ANTICIPÉ, MÊME LORSQU'IL Y A EU CONTACT DIRECT AVEC UNE PERSONNE INFECTÉE. PAR AILLEURS, LES SPORES AURAIENT UNE DURÉE DE VIE MOINS LONGUE QUE CE À QUOI LES SCIENTIFIQUES S'ATTENDAIENT. UN GROUPE DE CHERCHEURS INDÉPENDANTS A TOUTEFOIS CONTREDIT CETTE AFFIRMATION, DISANT QUE CETTE PSEUDO-DÉCOUVERTE AVAIT SIMPLEMENT POUR BUT DE MINIMISER LA PANIQUE ET QUE LA POPULATION DEVAIT CONTINUER DE SE PROTÉGER, SURTOUT DANS LES ZONES...

Paris, locaux de la DCRI, 20h42

Les deux hommes et la femme qui avaient attaqué madame Théberge étaient assis sur des chaises droites dans de petites cellules contiguës. À part les chaises, le seul autre élément de mobilier était un miroir fixé au mur.

De l'autre côté du miroir, Théberge et Leclercq les observaient. Ils avaient laissé Prose chez lui, sous la protection discrète d'une équipe de la DCRI.

— Je ne pense pas qu'ils en sachent plus, fit Théberge.

— Tu as probablement raison. Ils ont été engagés pour faire le travail et on ne leur a rien dit d'autre. Mais tant qu'à les avoir sous la main... Ils savent probablement des choses sur d'autres affaires.

— On va à l'appartement ?

— J'ai une équipe en route pour préparer le terrain.

Leclercq fut interrompu par la sonnerie de son portable. Il écouta quelques secondes, puis il se tourna vers Théberge.

— L'appartement du XVI^e est sécurisé, dit-il.

— Tu as prévenu l'équipe, pour l'ordinateur ?

— Oui. Personne ne va y toucher. Mais si jamais tu as besoin d'un spécialiste en décryptage...

— Je connais quelqu'un.

— Ici, à Paris ?

— Oui.

Leclercq regardait maintenant Théberge avec un sourire un peu moqueur.

— Après tout, si ton épouse dispose de gardes du corps entraînées au karaté et qui se promènent en patins à roues alignées... je suppose que c'est normal que tu aies, de ton côté, un expert en informatique !... Je vais finir par croire que tu as déménagé toute une équipe du Québec. Et que ton épouse travaille pour toi.

— Mon épouse a ses propres combats, répondit Théberge sur un ton mi-figue, mi-raisin.

Leclercq prit son paletot.

— Ils nous attendent là-bas, dit-il. Tu m'expliqueras en route ce que tu veux faire.

Fort Meade, 14h56

John Tate releva les yeux du dossier. Paige réclamait son aide pour orchestrer un coup d'État au Venezuela.

— Le Honduras, ça ne t'a pas suffi ?

— Il est urgent de donner un signal clair à la communauté internationale, répliqua Paige. Il faut que tout le monde comprenne : on ne menace pas impunément les intérêts stratégiques des États-Unis. S'il fallait que d'autres pays se mettent à croire qu'ils peuvent se livrer au même type de chantage sans s'exposer à des représailles majeures...

— Les fanfaronnades de Chavez ne sont pas la pire menace, fit Tate. Juste aujourd'hui, il y a eu trois attentats contre des hauts dirigeants de sociétés pétrolières. C'est toute l'industrie qui est menacée.

— Qu'ils éliminent deux ou trois millionnaires du pétrole, on s'en fout. Ça va permettre aux écolos d'évacuer un peu de vapeur... De toute façon, aucun des trois n'était américain.

— Pour Chavez, il y aurait une solution plus simple, et beaucoup moins dispendieuse : cesser de l'écœurer et faire ami-ami avec lui.

— Tu oublies le portrait global.

— Ah oui... ?

— Le but, ce n'est pas seulement d'assurer notre approvisionnement en pétrole. C'est de contrôler l'approvisionnement mondial. Ça nous donne une arme majeure contre la Chine...

— Tu trouves vraiment qu'on a le temps de faire ça ?

— Si on cède à Chavez, ça va être l'enfer : tout le monde va se présenter avec ses exigences...

— De toute façon, je ne vois pas pourquoi tu as besoin de mon aide : tu as déjà récupéré tous les satellites.

— Exact ! Mais c'est toi qui as l'expertise... Disons que c'est plus simple de demander ta coopération que de rapatrier au DHS tout ton département de décryptage et d'interprétation.

Tate se leva et regarda Paige dans les yeux.

— Le Président est d'accord avec ça ?

— Le Président veut des résultats. Si ça prend quelques compromis...

— D'accord. Mais tu me signes un papier comme quoi l'opération est sous ta direction et que tu en assumes l'entière responsabilité.

— Si ça prend seulement un papier pour te faire plaisir !

Québec, hôtel du Parlement, 15h08

Maxim L'Hégo, le chef du PAUV-Québec, avait convoqué une conférence de presse pour dénoncer la politique du gouvernement en matière d'énergie.

— C'est tout le Québec qui est exposé à l'insuffisance énergétique. Les politiques irresponsables du gouvernement sont la véritable cause de la vulnérabilité des Québécois. Le premier ministre se cache derrière la pénurie mondiale et le terrorisme pour éviter de répondre à la population des effets désastreux de sa politique énergétique. Ce gouvernement nous ment !

Les journalistes se regardèrent. Entre eux, ils l'appelaient « Cases blanches ». Il avait perfectionné l'art de la cassette. Quel que soit le sujet dont il parlait, le texte était pratiquement le même. On aurait dit qu'il avait dans la tête un formulaire de discours avec des blancs. Il lui suffisait de remplir ces blancs avec quelques termes reliés au nouveau sujet pour obtenir sa déclaration.

— Si vous étiez au pouvoir, qu'est-ce que vous feriez ? demanda le journaliste de l'*HEX-Press*.

— Si nous étions au pouvoir, la situation ne se serait pas produite. C'est l'incurie de ce gouvernement qui est responsable de cette situation.

— Pourtant, tous les pays font face à la hausse du prix du carburant. Est-ce que la situation mondiale n'aurait pas affecté le Québec, peu importe le parti au pouvoir ?

— Je refuse de répondre à une question hypothétique.

Les journalistes se regardèrent. C'était une autre de ses réponses favorites.

— Que pensez-vous de l'action gouvernementale pour contrer l'épidémie

de peste grise ?

— Les politiques irresponsables du gouvernement sont la véritable cause de l'état déplorable de la santé des Québécois. Le premier ministre se cache derrière l'épidémie mondiale et le terrorisme pour éviter de répondre à la population des effets désastreux de sa politique en matière de santé...

La cassette était repartie.

Paris, 21h17

Embusquée dans une Volvo dont les vitres arrière étaient teintées, Jessyca Hunter vit les visiteurs sortir du hall de l'immeuble où elle avait son appartement de travail. L'un d'eux avait un attaché-case à la main. Sans doute y avait-il mis l'ordinateur portable, car il n'y avait pas eu d'explosion et il était inconcevable qu'ils l'aient laissé sur place.

Il y avait déjà plusieurs heures qu'elle surveillait l'endroit quand elle les avait vus arriver. D'abord l'équipe de quatre dans une Citroën banalisée. Le signal d'intrusion relayé à son BlackBerry lui avait confirmé que c'était bien son appartement qui était la cible des mystérieux visiteurs. Puis, une heure plus tard, dans une autre Citroën, Théberge était arrivé, accompagné de quelqu'un de plus vieux que les membres de la première équipe. Sans doute un haut gradé.

Théberge et le nouveau venu n'étaient demeurés que quelques minutes à l'intérieur de l'appartement. Et maintenant, ils repartaient tous.

Les six hommes s'engouffrèrent dans les deux Citroën. Hunter les suivit, à bonne distance, jusqu'à la rue Vieille-du-Temple. Quand les deux voitures s'immobilisèrent, Hunter les dépassa, trouva un endroit pour se garer un peu plus loin et revint à pied vers eux.

Comme elle arrivait au Café des philosophes, elle vit les deux Citroën redémarrer. Elle hésita un moment. Qu'est-ce qui était préférable : retourner sur ses pas, récupérer la Volvo et tenter de reprendre la filature ou s'installer au café et surveiller les environs ?

Elle choisit la seconde solution. Si les voitures s'étaient arrêtées à cet endroit, c'était probablement pour y déposer ce qu'ils avaient saisi... ou parce que Théberge y était descendu.

Elle prit place à la terrasse et se commanda un chocolat chaud. C'était l'emplacement idéal pour surveiller les alentours et voir si quelque chose de particulier se développait. Peut-être même y apercevrait-elle le mystérieux contact de Théberge à l'Institut...

New York, 15h31

Confortablement installé dans un des bureaux de la délégation américaine à l'ONU, Paige suivait sur le moniteur télé le discours de l'ambassadeur des États-Unis.

L'essentiel du texte avait été rédigé par une équipe du Department of Homeland Security, mais l'ambassadeur avait la fâcheuse tendance à dévier

de son texte pour exprimer des points de vue plus conformes à l'idéologie libérale répandue parmi ses électeurs.

LES ÉTATS-UNIS ONT TRAVERSÉ AVEC SUCCÈS LA CRISE IMMOBILIÈRE, LA CRISE FINANCIÈRE ET ILS SONT EN VOIE DE VAINCRE LA CRISE ÉCONOMIQUE. ILS METTRONT EN ŒUVRE LES MOYENS NÉCESSAIRES POUR AFFRONTER VICTORIEUSEMENT CETTE NOUVELLE CRISE QUI NOUS FRAPPE, LA CRISE TERRORISTE...

Paige était fier de cette trouvaille. Exprimer les problèmes internationaux en termes de crise avait un double avantage : dramatiser la situation et l'exprimer dans un langage qui rejoignait la population.

Les gens étaient habitués au vocabulaire de la crise. Ils savaient que les crises avaient un énorme potentiel de destruction, mais qu'on pouvait en venir à bout à la condition de consentir des sacrifices et d'accepter la nécessité d'une autorité forte. La logique de la crise était une transposition sur les plans économique et social de celle de la guerre.

... LES CRISES SONT L'ÉQUIVALENT, SUR LE PLAN PLANÉTAIRE, DE POUSSÉES DE FIÈVRE. POUR GÉRER CES FIÈVRES, IL FAUT DES ESPRITS CALMES, COMPÉTENTS ET DÉTERMINÉS...

Le ton de l'ambassadeur traduisait ce calme et cette détermination. Quant à la compétence, elle allait de soi. Puisqu'il était ambassadeur et puisque les médias lui octroyaient ce temps d'antenne, il était nécessairement compétent.

Paige sourit.

C'était un des *a priori* de la logique des médias. Si on choisit d'accorder du temps d'antenne ou d'écran à quelqu'un, c'est qu'il le mérite. À moins qu'il soit déjà coupable et que sa simple apparition suffise à achever de le démoniser.

... AUJOURD'HUI, LA PRINCIPALE SOURCE DE COMPÉTENCE SE TROUVE DANS LES ENTREPRISES DE L'ALLIANCE. CE SONT ELLES QUI DISPOSENT DU SAVOIR-FAIRE QUI NOUS PERMETTRA DE VAINCRE LES FLÉAUX QUE SONT LA PESTE GRISE, LE CHAMPIGNON TUEUR ET LE MANQUE D'EAU. CE SONT ELLES QUI PERMETTRONT À L'HUMANITÉ DE S'AFFRANCHIR DU MANQUE D'ÉNERGIE...

De cela, Paige était moins certain. Les entreprises de l'Alliance disposaient effectivement de la plus grande réserve de compétence, dans la mesure où elles avaient asservi le plus grand nombre de cerveaux. Mais il était loin d'être sûr que cette compétence suffirait à la tâche. Et même si elle était suffisante, il n'entraînait pas dans les plans d'HomniFood et consorts de régler les problèmes rapidement. Leur intérêt était d'appliquer aux maux de l'humanité les solutions que les entreprises pharmaceutiques avaient déjà appliquées aux maladies des individus : pourquoi concentrer les recherches sur un remède qui guérit, et que le patient prend pendant une période limitée, alors qu'on peut les centrer sur des remèdes qui soulagent les symptômes et

que le patient doit prendre durant le reste de sa vie ?

... CERTAINS UTILISENT COMME PRÉTEXTE LES TERRIBLES ÉVÉNEMENTS QUI SONT SURVENUS DANS LES TROIS LABORATOIRES D'HOMNI FOOD POUR DÉNIGRER LE TRAVAIL DE CETTE ENTREPRISE ET DE SES ENTREPRISES SŒURS. ILS FONT CIRCULER DES RUMEURS SUR INTERNET COMME QUOI HOMNI FOOD ET LES AUTRES ENTREPRISES DE L'ALLIANCE NE VISERAIENT PAS L'ÉLIMINATION DU MALHEUR ET DE LA PAUVRETÉ, MAIS CELLE DES MALHEUREUX ET DES PAUVRES...

D'un point de vue rationnel, c'était pourtant la seule attitude logique et cohérente, songea Paige. Il y avait trop de monde sur la planète. Mais il aurait été politiquement suicidaire de le dire. Cela équivalait à dire qu'on était trop nombreux dans un canot de sauvetage... Il y avait fort à parier que le porteur de cette mauvaise nouvelle serait le premier à être jeté par-dessus bord. S'il avait raison, ce serait un pas vers le salut collectif. Et s'il avait tort, il cesserait de perturber la tranquillité d'esprit des autres.

... LES NATIONS UNIES RECONNAISSENT DÉJÀ QUE LES ENTREPRISES DE L'ÂME SONT D'UN INTÉRÊT STRATÉGIQUE POUR LA SURVIE DE L'HUMANITÉ. POUR CETTE RAISON, ELLES BÉNÉFICIENT D'UNE EXEMPTION TOTALE ET GÉNÉRALISÉE D'IMPÔT À LA CONDITION QUE LEURS PROFITS SOIENT RÉINJECTÉS DANS LA RECHERCHE. LA PROPOSITION QUE JE PRÉSENTE A ÉGALEMENT POUR EFFET QUE LES POURSUITES JUDICIAIRES VISANT CES ENTREPRISES SERONT FILTRÉES PAR UN ORGANISME DE CONTRÔLE AVANT D'ÊTRE AUTORISÉES. IL NE SAURAIT ÊTRE QUESTION QUE DE TELLES ENTREPRISES QUI ŒUVRENT AU SALUT DE L'HUMANITÉ GASPILLENT UNE PARTIE DE LEURS RESSOURCES À SE DÉFENDRE CONTRE DES RÉCRIMINATIONS TATILLONNES ET INSUFFISAMMENT FONDÉES. C'EST POURQUOI JE PROPOSE DE METTRE SUR PIED UN ORGANISME DE CONTRÔLE QUI AURAIT LE POUVOIR D'ANALYSER, D'AUTORISER OU DE REFUSER LES POURSUITES JUDICIAIRES VISANT CES ENTREPRISES...

C'était l'élément clé de la proposition. Une fois qu'elle serait adoptée, les entreprises de l'Alliance seraient virtuellement à l'abri de toute poursuite. Il se passerait des années avant que la moindre action en justice soit autorisée. Et alors, il serait trop tard. L'Alliance aurait acquis une telle position dominante qu'elle serait au-dessus des lois.

L'humanité aurait enfin une forme de gouvernement efficace, à l'abri des récriminations des imbéciles, des revendications à courte vue et du harcèlement des frustrés du pouvoir, qui n'aspiraient qu'à prendre la place de ceux qu'ils critiquaient.

... CETTE POSITION, VOUS LE COMPRENDEZ FACILEMENT, VA À L'ENCONTRE DE CELLE AVANCÉE PAR CERTAINS PAYS

EUROPÉENS. EUX PROPOSENT UNE MISE EN TUTELLE DE CES ENTREPRISES. NOUS RECONNAISSONS LA JUSTESSE DE LEUR DIAGNOSTIC. MAIS NOUS NE POUVONS PAS ÊTRE D'ACCORD AVEC LA SOLUTION QU'ILS PROPOSENT. NOUS NE POUVONS ÊTRE D'ACCORD AVEC UNE PROPOSITION QUI SOUMET L'EFFICACITÉ DE CES ENTREPRISES – CRUCIALE POUR L'AVENIR DE L'HUMANITÉ, JE LE RAPPELLE – AUX EXIGENCES MULTIPLES, SOUVENT ÉLECTORALISTES, D'UNE CENTAINE DE PAYS. CE SERAIT LA FAILLITE ASSURÉE. NOUS NE POUVONS PAS NOUS OFFRIR LE LUXE D'INTERMINABLES ARGUMENTATIONS. IL EN VA DE L'AVENIR DE NOS ENFANTS. DE NOS PETITS-ENFANTS. NOUS NE POUVONS PAS FAILLIR... AU FOND, NOUS VOULONS LA MÊME CHOSE. C'EST UNIQUEMENT SUR LES MOYENS QUE NOUS DIVERGEONS...

« Parfait », songea Paige. L'ambassadeur enfonçait le premier clou dans le cercueil de la proposition européenne sans pour autant attaquer ses auteurs ni ridiculiser leur position. Il respectait leurs principes et leurs intentions... D'autres États interviendraient pour enfoncer d'autres clous. À la fin, les Européens pourraient se rallier sans perdre la face.

Bruxelles, 22h04

Le fond de l'air était frais, mais le chauffage rendait la terrasse du Café Métropole tout à fait confortable. Renaud Daudelin était assis face à la rue, adossé à la vitrine du café. À sa droite, à la même table que lui, Sharbeck observait les rares passants. Les deux hommes se parlaient à voix relativement basse sans se regarder.

Il y avait peu de danger que leur conversation soit surprise par des oreilles indiscrètes. La plupart des clients avaient choisi d'aller à l'intérieur. Seulement trois avaient préféré l'extérieur et ils étaient de l'autre côté de la terrasse.

— Votre éditeur va recevoir le programme de la tournée de promotion d'ici demain. Vous n'aurez pas beaucoup de temps libre...

— Ça ne pourrait pas attendre quelques jours ? Je suis vanné.

— Si vous aviez écrit ce livre, je pourrais comprendre, ironisa Sharbeck.

— Et qu'est-ce que vous pensez que j'ai fait !

D'accord, on lui avait fourni de longs textes bourrés de statistiques. On avait procédé pour lui à l'élaboration globale du livre. Mais c'était lui qui avait découpé les extraits à retenir parmi tout le matériel qu'on lui avait fourni, lui qui avait effectué le montage, lui qui avait réécrit plusieurs passages pour les rendre plus fluides... Ce n'était quand même pas rien.

— D'accord, vous avez apporté votre contribution. Mais de là à vous prendre pour un auteur !

Sharbeck tourna la tête vers Daudelin.

— Je n'ai aucune objection à ce que vous jouiez à l'auteur dans les

médias. C'est même pour ça que vous êtes payé... Mais n'oubliez jamais qui vous a fait.

Il sortit un livre de la poche de son paletot et le tendit à Daudelin.

— Voici votre dernier-né.

Daudelin prit le livre, l'examina, constata que le titre avait été modifié. *Les énergies douces tuent* avait remplacé celui qu'il avait choisi : *Le Piège des énergies douces*. Un sous-titre avait également été ajouté : *Le salut par le pétrole*.

C'était le quatrième livre que son mystérieux commanditaire lui permettait de publier. Chacun avait été tiré à des centaines de milliers d'exemplaires. Leur sortie s'effectuait simultanément en plusieurs langues, dans une quinzaine de pays. Jusqu'à maintenant, le succès de librairie ne s'était pas démenti. Mais avec les derniers accidents... les librairies qui se vidaient de leurs clients...

— Inutile de vous inquiéter, répondit Sharbeck après que Daudelin lui eut fait part de ses préoccupations. Même si les ventes en librairie sont à la baisse, vos livres vont rejoindre leurs lecteurs. Plusieurs groupes et associations en achètent d'importantes quantités pour leurs membres. Sans compter que les ventes par Internet sont à la hausse...

Daudelin examina la quatrième de couverture et lut le court texte en exergue.

*Les ravages environnementaux
des énergies supposées douces :
pourquoi nous les cache-t-on ?*

*À qui profite la mauvaise image du pétrole ?
Quelle partie de l'humanité veut-on sacrifier ?*

Une photo de Daudelin et une brève présentation de la carrière littéraire de l'auteur complétaient la couverture. On le décrivait comme un penseur courageux qui osait aller à l'encontre des modes et des lieux communs. Qui méprisait la langue de bois et la rectitude politique. Qui ne se laissait pas intimider par les pontifes de la pensée unique.

Sharbeck se leva.

— C'est votre dernière tournée avant un bon moment. Après, vous allez avoir tout le temps de vous reposer... Vous pourrez même en profiter pour écrire les œuvres plus « personnelles » dont vous rêvez !

Brecqhou, 21h16

Maggie McGuinty sourit. Il s'était passé moins de six minutes entre le moment où elle avait envoyé la vidéo et celui où la figure d'un présentateur s'était affichée sur l'écran de l'ordinateur pour annoncer un bulletin spécial.

... EN PRIMEUR À TOXX NEWS. LE NOUVEAU CLIP DES
DÉGUSTATEURS D'AGONIES ! EN TÉLÉCHARGEMENT GRATUIT

SUR NOTRE SITE ! PROFITEZ-EN AVANT QUE LES CENSEURS
SORTENT LEURS COUTEAUX ET NOUS FORCENT À LE RETIRER...
ON S'EN REPARLE DANS DEUX MINUTES...

Elle cliqua sur le lien au bas de l'écran. Une vidéo se téléchargea. Elle cliqua de nouveau pour le faire démarrer.

On y voyait, en écran divisé, l'intérieur de deux cabines de bronzage où reposaient deux corps parfaitement immobiles. Un bandeau recouvrait les yeux des deux hommes. On voyait ensuite, en accéléré, les corps rougir et se mettre à dorer à mesure que la cuisson avançait. Le plus étrange était qu'ils ne bougeaient pas.

Une voix d'enfant accompagnait la vidéo.

LES DIRIGEANTS DES PÉTROLIÈRES VOLENT L'ÉNERGIE DE LA
PLANÈTE. ILS ACCÉLÈRENT LE RÉCHAUFFEMENT DU CLIMAT. PAR
LEUR FAUTE, TOUTES LES FORMES DE VIE SONT EN DANGER.
C'EST MAINTENANT LEUR TOUR DE GOÛTER AUX
CONSÉQUENCES DU RÉCHAUFFEMENT. LES DÉGUSTATEURS
D'AGONIES PARTAGENT LE CONSTAT QUE FONT LES ENFANTS
DE LA FOUDRE : SI ON NE FAIT RIEN, LA PLANÈTE EST FOUTUE.
L'HUMANITÉ EST ENTRÉE DANS UNE PHASE IRRÉVERSIBLE
D'AUTODESTRUCTION. LE RÔLE DE L'ART EST DE TÉMOIGNER.
DE RÉVÉLER LA RÉALITÉ TELLE QU'ELLE EST VRAIMENT. NOUS
CONVIONS TOUS LES ESPRITS LUCIDES ET SOUCIEUX
D'ESTHÉTIQUE À DÉGUSTER LA MORT DE L'HUMANITÉ, UNE
MORT À LA FOIS.

McGuinty arrêta la vidéo. Le lien entre les Dégustateurs et les écoterroristes achèverait de brouiller les pistes. Et cela préparerait les esprits pour la grande exposition Internet qu'elle allait mettre en ligne après l'Exode.

Killmore serait satisfait de son travail.

Paris, 22h25

Chamane parcourait la liste des dossiers contenus dans l'ordinateur portable. Sur l'écran mural en face de lui, un peu à sa droite, une fenêtre était ouverte. Une photo composite intitulée Bill Jobs y faisait office de sauve-écran. Elle prenait dix secondes pour transformer le visage de Steve Jobs en celui de Bill Gates. Puis, après quelques secondes, elle amorçait la transformation contraire. La communication était uniquement en mode audio.

— Je sais que tu vas me dire que les utilisateurs sont tous stupides et négligents, fit la voix de Blunt. Qu'ils ne sont pas conscients du danger. Mais laisser son ordinateur allumé, c'est un peu gros.

— Il était en mode veille. Trois mauvais mots de passe de suite et une explosion détruisait le disque dur.

La voix de Blunt marqua une pause avant de demander :

— Seulement le disque dur ?

— Disons que j'aurais été un bout de temps sans faire d'informatique...

Mais ça, pas un mot à Geneviève !

Il y avait un sentiment d'urgence dans la voix de Chamane.

— D'accord, pas un mot... Mais comment t'as fait ?

— Son propriétaire ne savait pas qu'il y avait moyen de récupérer sa clé d'identification. En fait, il n'y a pas grand monde qui est au courant de cette faille-là.

Chamane avait retrouvé le ton intense qu'il adoptait inconsciemment quand il se mettait à expliquer un problème technique qu'il jugeait particulièrement intéressant.

— Quand on allume un ordinateur et qu'on entre le mot de passe, une des premières choses que l'ordinateur fait, c'est d'en mettre une copie dans la RAM. Il faut qu'elle soit disponible en tout temps pour accéder aux documents qui seront consultés. Et tant que l'ordinateur n'est pas éteint, il reste en mémoire dans la RAM.

— Donc, il faut éteindre l'ordinateur...

— Oui. Mais même si l'ordinateur est éteint, l'information contenue dans la RAM n'est pas détruite instantanément. Elle reste intacte au moins une seconde. Ensuite, elle se détériore progressivement... J'ai utilisé un logiciel qui permet de récupérer la clé de décryptement sur la RAM.

— Ça veut dire que tous nos ordinateurs portables...

— Oui.

— Et si on ferme l'ordinateur, ça règle le problème ?

— Ça dépend. Si la RAM est extraite de l'ordinateur et refroidie à -250 degrés, la détérioration des informations est ralentie et la clé demeure récupérable pendant deux heures... Et même si elle est en partie dégradée, il y a moyen de reconstruire les parties manquantes à partir des nombreuses clés dérivées qui sont aussi stockées dans la RAM.

— Est-ce que ça veut dire que tous nos ordinateurs sont vulnérables à ce genre de piratage ?

— En partie. Ceux qui ont des bombes électromagnétiques sont protégés si on essaie d'extraire physiquement la RAM ou d'accéder au disque dur. Mais la vulnérabilité demeure... La meilleure protection, c'est toujours de fermer complètement l'ordinateur et d'attendre une dizaine de secondes. Comme ça, on est sûr que tout est effacé.

— Il faudrait avertir Dominique et les autres.

— J'ai déjà envoyé des courriels à plusieurs reprises là-dessus.

— Tu es sûr ?

— J'ai recommandé à tout le monde de fermer les portables au lieu de les mettre en mode « veille » quand ils partent ou quand ils les transportent.

— Peut-être... Mais tu n'as jamais parlé du danger de récupérer les mots de passe.

— J'ai dit que la RAM était vulnérable !

Un silence suivit.

— Je ne voulais pas vous embêter avec des détails techniques, reprit

Chamane.

— Tu as raison. Mais on va quand même faire un rappel.

— Je m'en occupe.

— Les dossiers que tu as récupérés, tu peux me les envoyer quand ?

— Tout de suite. Mais tu les prends sur le secteur protégé de ton portable.

Au cas où il y aurait un virus qui m'aurait échappé.

— Il y a du danger ?

— Normalement, non. Mais pourquoi courir le risque ?

Après avoir expédié à Blunt une copie des dossiers récupérés sur le portable, Chamane afficha à l'écran la liste des hiéroglyphes représentant des quipus. Il n'y avait rien qu'il détestait comme de rester sur un échec. Et la partie supérieure des cartouches continuait de le narguer.

www.buyble.tv, 16h39

... LA CHINE EST EN TRAIN DE DEVENIR UN IMMENSE CAMP DE CONCENTRATION. TOUS LES GROUPES RELIGIEUX, TOUS LES DÉFENSEURS DES DROITS DE L'HOMME SONT PERSÉCUTÉS. LEUR RELIGION D'ÉTAT, C'EST LA POLLUTION. LA POLLUTION DE L'ENVIRONNEMENT, QU'ILS SACCAGENT AU POINT D'EMPOISONNER UNE GRANDE PARTIE DE LEUR PROPRE POPULATION. MAIS AUSSI LA POLLUTION DES ESPRITS, AVEC LEUR CENSURE D'INTERNET, LEUR RÉPRESSION, LEUR COMMUNISME QUI SE CACHE DERRIÈRE UNE APPARENCE DE CAPITALISME. IL FAUT QUE NOTRE GOUVERNEMENT AGISSE DE FAÇON ÉNERGIQUE. IL FAUT LEUR IMPOSER DES SANCTIONS COMMERCIALES. CESSER DE LEUR VENDRE NOTRE TECHNOLOGIE. RAPATRIER NOS ENTREPRISES. IL FAUT SOUTENIR LES GROUPES DISSIDENTS. DÉBUSQUER LEURS ESPIONS. ET, SURTOUT, IL FAUT LEUR EXPÉDIER DES BIBLES... VOUS ÉCOUTEZ BUYBLE-TV, LA TÉLÉ QUI VOUS PERMET DE SAUVER LE MONDE UNE BIBLE À LA FOIS. LE PRIX DE CHAQUE BIBLE QUE VOUS ACHETEZ OU COMMANDITEZ SERT À FINANCER LA DIFFUSION D'UN POINT DE VUE CHRÉTIEN SUR L'ACTUALITÉ POLITIQUE...

Lévis, 16h43

Plus elle y réfléchissait, plus Dominique était étonnée que les terroristes persistent à s'en prendre aux livres alors que l'information circulait de plus en plus par les médias électroniques, en particulier par la télé et par Internet. Était-ce parce que les terroristes avaient besoin de ces médias qu'ils les épargnaient ? Les attaqueraient-ils à la fin de leur campagne d'intimidation, quand ils estimerait avoir atteint leurs autres objectifs ? Est-ce que ce serait, en quelque sorte, leur chant du cygne ?...

Dominique fut tirée de ses réflexions par une icône qui se mit à sautiller dans le coin inférieur droit de l'écran. Au même moment, un thème musical se fit entendre : les premières notes d'une pièce de koto.

Elle activa le logiciel de communication vidéo. Après avoir entré les codes d'accès habituels, elle vit la tête de Blunt apparaître à l'écran.

— J'ai des nouvelles, dit-il d'emblée. L'adresse de plusieurs personnes qui tirent les ficelles derrière le Consortium.

Après quelques secondes, le temps de digérer l'information, Dominique lui demanda :

— Tu as eu ça comment ?

— Directement de l'ordinateur de Jessyca Hunter.

— Hunter !

— Elle-même.

— Tu as eu son ordinateur de quelle façon ?

Blunt lui raconta brièvement l'attaque contre madame Théberge et la capture de ceux qui l'avaient attaquée.

— Ils nous ont fourni l'adresse de l'endroit où ils se sont rencontrés, dit-il. Là-bas, on a trouvé un ordinateur. Il était en mode veille. On l'a apporté à Chamane et il s'est débrouillé.

— Les informations n'étaient pas encryptées ?

— Avec une clé de deux megs. Normalement, c'est inviolable. Mais Chamane a trouvé un truc.

— Un truc... ?

— Il va falloir prendre des mesures pour la sécurité de nos portables.

— Tu veux dire que nos ordinateurs sont vulnérables ?

— Pourraient l'être. Dans certaines conditions.

Blunt lui raconta comment Chamane avait procédé. Pendant qu'il parlait, Dominique songeait à toutes les fois où elle était sortie avec son portable pour travailler à l'extérieur de la maison de sûreté. La plupart du temps, elle se contentait de le mettre en état de veille.

Quand il eut terminé, elle revint au premier sujet qu'il avait abordé.

— Tu parlais d'adresses ?

— Une liste de plusieurs lieux qui font partie des quarante-huit décodés par Chamane sur la murale. C'était dans un courriel de madame McGuinty à Jessyca Hunter. Elle lui dit qu'en cas de difficultés, si la situation mondiale commence à devenir trop instable, elle peut se réfugier dans un de ces endroits... Dans un autre message, elle parle aussi du Cénacle. Elle promet à Jessyca Hunter de la faire accepter comme membre. Ça ressemble à une sorte de club très sélect.

— Donc, on a la liste de leurs refuges.

— D'une dizaine, en tout cas. Mais on n'a aucune preuve qui relie ces endroits aux terroristes.

— Ni à ceux qui les fréquentent ?

— Non. Chamane continue d'examiner le disque dur. Pour l'instant,

l'autre élément intéressant qu'il a découvert, c'est qu'il est censé se passer quelque chose de majeur dans trois jours.

— Quelque chose comme quoi ?

— Ce n'est pas clair. Dans son message, McGuinty parle simplement de l'Exode, qui va marquer le début de l'Apocalypse.

Dominique rumina un instant cette information.

— On ne peut plus se permettre d'attendre et de travailler en ordre dispersé, dit-elle. Occupe-toi des amis de Théberge. De mon côté, je m'occupe de F.

— Tu penses pouvoir la joindre ?

— La joindre ne devrait pas être un problème. La convaincre de reprendre la direction active de l'Institut, par contre...

— Il faut que tu sois prête à assumer la coordination.

— Je sais.

— Qu'est-ce que tu penses de la version finale du plan ?

— Pour moi, ça va. De toute façon, nos choix sont limités. Ce que je me demande, c'est comment vont réagir les membres de la Fondation.

— Pas de doute, ils vont être surpris. Au moins autant que lorsqu'on les a recrutés... Tu as des nouvelles de Hurt ?

— Toujours rien.

Paradoxalement, c'était Hurt qui l'inquiétait le plus. Il était capable, en lançant une attaque précipitée, de forcer l'adversaire à devancer son calendrier. Et quelques jours de préparation de moins pouvaient faire la différence entre le succès et l'échec pour l'opération que préparait l'Institut.

Hampstead, 22h18

F et Fogg avaient procédé ensemble à la revue de la situation des filiales. Grâce à l'accès clandestin que Fogg avait conservé à leurs systèmes informatiques, ils avaient un portrait précis et à jour de leurs activités – même de celles dont les dirigeants étaient acquis à madame Hunter.

Ils en étaient maintenant à faire le tour des informations que F avait récoltées.

— HomniFood a transmis à la DCRI le nom des dirigeants responsables du détournement des laboratoires, dit F.

— Laissez-moi deviner : ils ont disparu.

— Aucune trace d'eux à leur résidence.

— Vous savez ce que les perquisitions ont donné ?

— Des documents qui accréditent les accusations contre eux. Le calendrier de recherche, des rapports d'avancement des travaux pour de nouveaux champignons tueurs... Mais rien d'utilisable scientifiquement.

— Rien qui incrimine HomniFood, je présume ?

Le sourire de Fogg disait clairement qu'il s'attendait à ce qu'elle confirme sa présomption.

— D'après les courriels qu'ils ont trouvés, répondit F, ce seraient de

vulgaires criminels. Le truc qu'ils avaient imaginé, c'était de mettre au point un produit qui leur permettrait de rançonner l'ensemble de l'humanité. La seule chose qui les intéressait, c'était de faire de l'argent.

— Est-ce que ce n'est pas le rêve de toute multinationale ? ironisa Fogg.

— Le problème, c'est qu'ils ont créé le besoin, mais qu'on n'a toujours pas le produit.

— Les Français ont une piste ?

— Pas grand-chose à part ce que leur a donné HomniFood. Les quatre seraient membres des Dégustateurs d'agonies.

— J'ai l'impression que nos amis d'HomniFood se sont un peu mélangés dans leurs histoires. Des criminels ordinaires qui font partie des Dégustateurs d'agonies...

— Ils ont trouvé plusieurs vidéos dans les ordinateurs des quatre dirigeants.

— Je n'en doute même pas !

Lévis, 17h39

Quand l'icône du logiciel de communication vidéo vira au vert, Dominique fut surprise : elle ne s'attendait pas à pouvoir joindre F aussi rapidement.

Après les salutations d'usage, réduites au minimum, Dominique lui expliqua par le détail les différents aspects du plan de Blunt. F l'écouta sans l'interrompre.

— À mon avis, conclut Dominique, il ne nous reste que deux ou trois jours.

— Je suis de ton avis.

— Pour avoir un minimum de chances de réussir, il faut que toutes les actions soient menées de façon coordonnée.

— D'accord avec ça aussi.

— Il faut que vous repreniez la coordination des opérations.

— Pourquoi ? Tu t'en tires très bien.

— Mais...

— Je me charge du nettoyage du Consortium, tu t'occupes du reste.

— Vous êtes certaine que c'est une bonne idée ?

— Penses-tu que je serais partie si je n'avais pas eu une entière confiance en tes capacités ?

— Je n'ai jamais rien coordonné de cette ampleur.

— Fie-toi à ton instinct. Et à ceux qui t'entourent.

— Comment pouvez-vous être aussi sûre ?

Tout au long de la conversation, F avait conservé un visage grave d'où était absente l'amorce de sourire moqueur qui flottait habituellement sur ses lèvres. Malgré le maquillage, des traces de fatigue étiraient ses traits.

— Si j'avais des doutes, répondit-elle avec un certain agacement, ça voudrait dire que je t'ai mal préparée. Et je sais que je t'ai bien préparée.

Dominique était loin de partager les certitudes de F. Mais elle se voyait mal continuer à étaler ses états d'âme. Manifestement, elles avaient toutes les deux plus important à faire.

— Pour Guernesey, demanda-t-elle, est-ce que vous pouvez contacter votre ami au MI5 ?

— D'accord, je lui donne un coup de fil pour le prévenir. Mais tu l'appelles pour arrêter avec lui les détails de l'opération.

Après avoir raccroché, Dominique ressentit un curieux mélange d'indignation et de rancœur. C'était quoi, cette idée de se limiter aux opérations contre le Consortium et de lui laisser tout le reste ?

Pourtant, il était difficile d'imaginer une plus grande preuve de confiance. F lui confiait la coordination générale de l'ensemble des opérations contre ceux qui étaient derrière le Consortium, contre le terrorisme et contre les entreprises de l'Alliance ?

N'empêche qu'elle se sentait trahie ! F était-elle en train d'abandonner l'Institut ?... Lorsqu'elle était partie, elle avait dit à Dominique que c'était sa mission la plus importante. Puis elle avait ajouté en riant que c'était probablement la dernière. Qu'à son âge, il était temps qu'elle prenne sa retraite !

Dominique avait cru à une boutade. Maintenant, elle en doutait. Elle se demandait si ce n'avaient pas été des adieux déguisés.

Hampstead, 22h57

Après avoir fermé le logiciel, F se tourna vers Fogg, dont le visage affichait un sourire bienveillant.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda F.

— On peut lui faire confiance. Vous l'avez bien préparée.

— J'aurais aimé avoir un peu plus de temps.

— Soyez sans crainte, elle va faire ce qu'on attend d'elle.

F se leva et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le parc, à l'arrière de la maison.

— Il nous reste deux jours pour reprendre en main le Consortium, dit-elle sans regarder Fogg.

— J'ai reconvoqué Skinner et Daggerman. Ils seront ici demain.

Fogg poussa un long soupir.

— Fatigué ? demanda F.

— Je suis au-delà de la fatigue. Tout ce travail, tous les jours. Ce contrôle total de soi... Il est temps que ça finisse. Je n'arrive plus à être ce que je devrais être.

— Il y a combien de temps que vous jouez ce rôle ? Trente-cinq ans ? Quarante ans ?... C'est une performance digne d'un oscar.

— Vous savez comme moi que ça ne pouvait pas être seulement un rôle. Ce type de personnage finit par dévorer l'acteur. Je me rappelle avoir vu, un soir, sir Lawrence Olivier se promener en plein milieu de la nuit, dans

Londres, l'air hagard... J'ai appris par la suite qu'il jouait King Lear. Et qu'après la représentation, il lui arrivait souvent d'errer comme ça, parce qu'il n'arrivait pas à sortir de la folie qu'il avait jouée...

Fogg fit une pause.

— Moi, reprit-il, j'ai joué le même rôle pendant quarante ans. Concepteur puis directeur du Consortium !... C'est sûrement un miracle que je sois encore relativement sain d'esprit.

Il fit un sourire de dérision avant d'ajouter :

— Pour ce que ça peut vouloir dire.

RDI, 18h03

... ANNONCE AUJOURD'HUI QUE LES PÉTROLIERS CIRCULERONT DÉSORMAIS EN CONVOIS ET QU'ILS SERONT SOUS LA PROTECTION DE NAVIRES DE GUERRE, DE MANIÈRE À NEUTRALISER TOUTE TENTATIVE DE PIRATAGE. CE DISPOSITIF, QUI N'EST PAS SANS RAPPELER LES CHARIOTS QUI SE REGROUPEAIENT POUR S'AVENTURER DANS LE FAR WEST, A REÇU L'APPUI DE TOUTES LES GRANDES PÉTROLIÈRES...

Denver, 17h41

Camron Banks regardait flamber la maison qui avait été la sienne pendant dix-huit ans. Sa construction avait fait la manchette des médias régionaux.

Même à l'échelle locale, le projet avait une certaine démesure. On aurait dit un croisement entre un ranch et une résidence chic de Malibu : quatorze kilomètres carrés de terrain et un édifice de cinquante-trois pièces avec quatre dépendances : la résidence des domestiques ; une écurie ; un casino privé avec salle de conditionnement physique, salon de massage et salle de réception ; et une salle d'ingénierie pour contrôler l'ensemble du ranch.

Officiellement, son décès serait annoncé le lendemain. Son corps, méconnaissable, serait trouvé dans les décombres. Ce serait un attentat. Comme il était président d'une pétrolière, personne ne s'interrogerait un seul instant sur les raisons de l'attentat. Et sur son authenticité.

Par ce geste, la pétrolière qu'il dirigeait serait lavée de tout soupçon de collusion avec les terroristes. Elle quitterait le rang des pétrolières épargnées par les attentats, qu'on soupçonnait de les commanditer pour gonfler leurs profits avec la hausse du pétrole. Elle passerait dans le camp des victimes.

Quant à lui, sa vie publique était terminée. Du moins sous son apparence actuelle. Après un séjour de quelques années dans les refuges de l'Archipel, il reparaitrait sous une nouvelle identité. Avec une nouvelle femme. De nouveaux enfants. Et il assumerait des fonctions importantes à l'intérieur du groupe HomniFuel.

C'était ce qu'il avait trouvé le plus difficile : le sacrifice de sa famille. Pour sa femme, qui approchait de la quarantaine, il lui avait été assez facile de

se faire à l'idée. Malgré les souvenirs émus qu'il gardait de leurs premières années, il était personnellement rendu ailleurs, comme on dit. La perte serait aisément gérable.

Pour ses enfants, par contre, la décision avait été plus difficile à prendre. Rien ne pourrait jamais les remplacer. Même s'il en avait d'autres, ceux-là demeureraient comme un vide en lui... Mais il aurait été stupide de céder à la sentimentalité. D'une part, il y avait toujours le risque que les enfants apprennent plus tard ce qu'il avait fait et qu'ils ne comprennent pas les raisons pour lesquelles il n'avait pas eu le choix de sacrifier leur mère. Et puis, le sacrifice des enfants rendait l'événement encore plus convaincant.

La force de persuasion médiatique de l'attentat serait multipliée par l'horreur de voir une famille entière éliminée. L'indignation serait à son comble. Personne n'irait soupçonner un coup monté.

Pour l'avenir de son entreprise, pour la contribution qu'elle allait apporter à l'avenir de l'humanité, c'était le seul choix possible.

Il ouvrit son BlackBerry et envoya un court message :

Chère Kaitlyn, prépare le champagne. Notre nouvelle vie commence ce soir.

Paris, 5h32

Blunt avait passé la nuit à dresser l'inventaire des dossiers contenus dans l'ordinateur portable saisi au local de l'équipe de kidnappeurs. La première surprise avait été de réaliser à qui il appartenait. Certains des courriels entrants étaient adressés à Jessyca, d'autres à madame Hunter.

Il y avait là beaucoup d'éléments qui pourraient éventuellement servir de preuves de la culpabilité de madame Hunter, autant dans des opérations de Meat Shop que de Brain Trust. Mais les informations utilisables à court terme étaient plus rares. L'une d'elles demandait toutefois une action urgente. Elle concernait l'édifice où demeurait Poitras.

Lucie Tellier avait été suivie jusqu'à l'immeuble. Hunter faisait surveiller l'endroit. Elle soupçonnait que Théberge s'y cachait. Elle avait entrepris une enquête sur l'ensemble des résidents et elle se préparait à rendre visite à tous ceux que l'enquête n'aurait pas éliminés de la liste des suspects.

Blunt activa son logiciel téléphonique, sélectionna le numéro de Théberge et lança la communication. La voix endormie et bourrue du policier lui répondit.

— Non, je n'ai pas commandé de pizza !

— C'est moi qui ai une commande, répliqua Blunt. Il faut que vous demandiez à votre ami de protéger un appartement.

— Quel ami ? Quel appartement ?

— Votre ami de la DCRI. L'appartement de Poitras. Il y a une équipe de Jessyca Hunter qui surveille l'édifice. Elle pense que vous y êtes caché. Ils sont sur le point d'agir.

Quelques instants et quelques précisions plus tard, Blunt raccrochait et

retournait aux dossiers de l'ordinateur de Hunter.

La source d'informations la plus intéressante était la base de données de courriels : madame McGuinty était de loin la correspondante la plus assidue de Jessyca Hunter. Et, d'après le contenu de ses messages, il était clair que c'était elle qui dirigeait les Dégustateurs d'agonies. Malheureusement, il n'y avait aucune indication de l'endroit où elle se trouvait.

Une autre série de courriels était particulièrement digne d'attention : ceux que madame Hunter avait échangés avec un nommé Skinner. Il semblait maintenant être le plus haut dirigeant de Vacuum, la section « Action » de GDS.

Plus intéressant encore, il était clair que le harcèlement de Théberge avait d'abord eu pour objectif de se servir de lui pour remonter jusqu'à l'Institut. Cependant, le dernier courriel que Jessyca Hunter avait envoyé à Skinner disait clairement que l'Institut était désormais un facteur négligeable. Il serait neutralisé par d'autres moyens. Si elle continuait de poursuivre Théberge, c'était d'abord pour venger son échec de Montréal. Et si elle ne parvenait pas à des résultats rapides, elle abandonnerait la chasse jusqu'après l'Exode : compte tenu de ce qui se préparait, il aurait été irresponsable de s'éparpiller. Ils devaient d'abord remplir leurs dernières tâches en préparation de l'Exode. Puis assurer leur sécurité.

Il restait deux jours à Skinner pour exécuter la partie du plan qu'elle lui avait confiée, écrivait Hunter. Elle voulait savoir de quelle façon il entendait s'y prendre. Un rendez-vous pour le lendemain était fixé, pour qu'ils puissent en discuter de vive voix. Au lieu habituel. Dès qu'il serait de retour de Londres.

La discrétion avec laquelle Hunter parlait de ce plan intriguait Blunt. Dans leurs courriels, elle et Skinner se contentaient de brèves allusions. Et puis, il y avait ce qu'ils appelaient l'Exode. Sans savoir exactement ce que le terme recouvrait, Blunt soupçonnait que ce moment marquerait un seuil, une transition assez importante pour que les membres du Cénacle jugent essentiel de se mettre à l'abri.

Blunt avait déjà expédié à Dominique une copie des dossiers récupérés sur l'ordinateur de Hunter. Il lui envoya un mot lui demandant de lire en priorité cette série de courriels. Cela semblait confirmer leurs appréhensions quant à l'urgence d'agir.

Puis il se leva et se dirigea vers la salle de bains. Il avait encore le temps de prendre une douche avant de se rendre à l'aéroport.

L'Arche est le vaisseau amiral de l'Archipel. C'est le lieu destiné à abriter le premier cercle des Essentiels : avant, pendant et après la période de transition. Y auront également accès les administrateurs principaux de l'Alliance.

L'emplacement de l'Arche sera gardé secret. Idéalement, il devrait être situé sur la Lune ou au fond des océans, le véritable pouvoir ne pouvant s'exercer qu'à distance, dans la sérénité, à l'abri des turbulences et de l'agitation des foules.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Jour - 3

Paris, 10h35

Jessyca Hunter referma son téléphone portable d'un geste rageur. L'équipe qui suivait madame Tellier venait de se faire cueillir. Même chose pour celle qui surveillait l'édifice où Théberge était probablement caché.

Il n'y avait pas moyen de savoir qui était intervenu, mais ce n'étaient pas les deux filles en patins à roues alignées. Des hommes dans la trentaine, avait dit le témoin. Peut-être le début de la quarantaine. Il avait ajouté qu'ils avaient le style des barbouzes des services de renseignements.

Il était temps de se mettre à l'abri. Sa vengeance attendrait. Dans quarante-huit heures, ce serait le début de l'Exode. D'ici là, il lui restait du travail. À commencer par s'assurer que Skinner s'acquitte correctement de la tâche qu'elle lui avait confiée.

Elle composa son numéro sur son portable. Comme toujours, Skinner répondit à la quatrième sonnerie.

— J'écoute, se contenta-t-il de dire.

— Il faut que ce soit fait demain.

— Je les rencontre cet après-midi.

— Ils seront tous là ?

— Tous ceux qui comptent.

— Si vous pouvez récupérer les codes de Fogg, c'est bien. Mais ce n'est pas indispensable.

— Dites à vos patrons qu'ils n'ont pas de souci à se faire.

— Comment allez-vous procéder ?

— Officiellement, la maison appartient à un dirigeant d'une pétrolière. C'est logique que les terroristes s'en prennent à lui et qu'ils incendient sa propriété.

— Aussitôt que vous avez terminé, vous venez me rejoindre à Paris.

— Est-ce que je vais enfin avoir le privilège de voir le paradis protégé que vous m'avez promis ?

Le ton de Skinner se voulait ironique et détaché, mais une certaine curiosité perçait dans sa voix.

— En temps et lieu, répondit Hunter. Commencez par remplir votre part de notre entente.

— Je dois dire que j'aime bien votre concept : un paradis fiscal qui est aussi un paradis.

BBC, 5h09

... KRISTOF BELCHER, LE CERVEAU PRÉSUMÉ DU DÉTOURNEMENT DES LABORATOIRES DE LA MULTINATIONALE HOMNIFOOD, EST TOUJOURS PORTÉ DISPARU. LES CORPS CALCINÉS DE SON ÉPOUSE ET DE SES DEUX ENFANTS ONT ÉTÉ RETROUVÉS DANS LES DÉCOMBRES DE LA RÉSIDENCE FAMILIALE, À CHELTENHAM. DES INDICES LAISSENT CROIRE QU'UN GROUPE TERRORISTE SERAIT RESPONSABLE DE L'ATTENTAT. LES RECHERCHES SE POURSUIVENT POUR SAVOIR SI BELCHER A LUI-MÊME PÉRI DANS L'INCENDIE OU SI...

Paris, 13h58

Chamane examinait le mélange de lettres et de chiffres qui s'affichait au-dessus de chacun des groupes de points et de traits.

— *Yes !*

Il se leva pour aller chercher Geneviève, qui entamait un chocolat chaud à la table de la cuisine.

— J'avais raison, dit-il. Tu es un génie !

Geneviève le regarda, incertaine.

— Viens voir, dit Chamane en la prenant par la main.

Il l'emmena dans son bureau et lui montra l'écran central au milieu de la plaque de verre.

Geneviève parcourut des yeux les cartouches affichés à l'écran puis regarda Chamane.

— C'est quoi ?

— La même chose, mais autrement.

— La même chose que quoi ?

— Les coordonnées géodésiques de chacun des quarante-huit endroits qui constituent l'Archipel. Avant, avec les points sur les cartes, on avait une bonne idée d'où ils étaient. Maintenant, on le sait de façon précise.

Geneviève jeta un bref coup d'œil à l'écran, secoua légèrement la tête et sourit.

— D'accord, dit-elle. Je suis un génie. Tu es un génie. Tout le monde est génial... Je peux aller terminer mon chocolat chaud dans la cuisine ?

Sans attendre la réponse, elle retourna sur ses pas en tenant la tasse de chocolat chaud entre ses mains, comme pour les réchauffer.

Chamane passa les minutes suivantes à construire une liste sur deux colonnes : à gauche, les quarante-huit noms des sites de l'Archipel ; à droite, sur la même ligne que chaque nom, les coordonnées géodésiques. Sans surprise, il y trouva celles de la mystérieuse résidence de Guernesey, dont le sous-sol abritait plusieurs constructions souterraines.

Il ouvrit ensuite le logiciel de communication. Comme il allait

sélectionner le numéro pour joindre Dominique, son écran s'éteignit. Puis il se ralluma.

À l'intérieur d'une boîte de dialogue, à la droite, il y avait un message de Norm/A.

— OK. Je travaille avec toi. Mais uniquement avec toi. Aucun contact avec personne d'autre.

Chamane inscrit sa réponse dans la boîte de dialogue.

— OK.

— Communication écrite pour l'instant. Je suis en transition. Je sécurise mon environnement.

— Tu seras opérationnelle quand ?

— Une heure ou deux.

— Les systèmes de sécurité ?

— Tout ce qui est relié au système central va être désactivé à partir de cinq heures.

Un symbole de boîte aux lettres apparut à la gauche de la boîte de dialogue. Puis une nouvelle phrase s'inscrivit.

— Un cadeau en gage de bonne volonté : la liste des prochains attentats. Si tu peux faire quelque chose...

— Où tu as pris ça ?

Chamane cliqua sur l'icône pour ouvrir le document pendant que la réponse de Norm/A s'affichait dans la boîte de dialogue.

— Sur le réseau interne. Il n'est pas accessible de l'extérieur.

— J'ai un texte qui explique ce qu'il serait utile que tu fasses.

— Dépose-le dans la boîte aux lettres.

Chamane s'exécuta. Puis il formula une nouvelle question.

— C'est faisable en 24 heures ?

— Je peux écrire un programme qui va sceller le contenu de leurs ordinateurs. C'est tout ce que je peux te garantir. Pour le reste, ça dépend. Je vais voir.

— Le plus urgent, c'est la prise de contrôle.

— Je regarde ça.

Chamane hésita avant d'écrire la question suivante.

— Qu'est-ce qui t'a décidée ?

— La liste d'attentats. Et le projet Zéro-bit.

Au-dessus de l'Atlantique, 8h03

Blunt avait pris le vol AF022.

L'appareil était un Boeing 777. L'heure d'arrivée prévue était 10 heures 40. Pour l'instant, il n'y avait pas d'avis de retard.

Aucun des films présentés dans l'avion ne parvenait à l'intéresser. Il pensait à Kathy. À ses deux nièces. Et au genre de monde dans lequel elles vivraient si le plan qu'il avait conçu échouait...

La rencontre aurait lieu dans un hôtel de New York. C'était l'endroit où il était le plus facile pour tout le monde de se rendre. Il ne manquerait que Nahawa Sangaré, qui était en mission dans la République populaire du Congo. Elle ne pouvait pas se rendre à New York dans d'aussi brefs délais. Elle avait dit à Blunt qu'elle se ralliait par avance à la décision des autres.

Blunt se demandait comment ils réagiraient. Combien de temps il leur faudrait pour digérer ce qu'il allait leur apprendre.

Leur première réaction en serait une de déni. Les choses ne pouvaient pas être telles qu'il les leur décrivait. Puis, à mesure qu'ils se feraient à l'idée, ils penseraient probablement qu'il n'y avait rien à faire... Il faudrait qu'il leur révèle l'ensemble du plan. Un plan qui était en cours d'élaboration et dont plusieurs parties dépendaient de la bonne volonté de multiples intervenants.

Pour une des rares fois de sa vie, Blunt n'osait pas évaluer la probabilité que tous les éléments tombent en place en même temps, ce qui incluait que F et Dominique réussissent à mener à bien leurs propres opérations. Mais il n'avait pas d'autre solution que d'aller de l'avant... et d'obtenir la collaboration des dirigeants de la Fondation.

Puis son esprit revint à Kathy. À ses deux nièces... Même s'il réussissait, le monde dans lequel elles seraient appelées à vivre n'aurait rien de réjouissant. Tout au plus serait-il moins intolérable.

« Toute une motivation ! » songea-t-il avec une certaine dérision. En être réduit à rêver d'un monde simplement moins intolérable...

Lévis, 8h35

L'appel de Chamane l'avait tirée du sommeil dans lequel elle avait sombré quelques heures plus tôt.

À moitié réveillée, Dominique avait d'abord associé le signal du logiciel de communication à une alarme indiquant le début de l'Exode. Une courte période de confusion avait suivi : dans son esprit, l'Exode n'évoquait rien. Elle savait qu'elle devait agir, mais elle ne savait pas quoi faire. Elle essayait en vain de bouger. Son corps semblait aussi paralysé que son esprit.

Puis elle s'était réveillée pour de bon. Son rythme cardiaque devait avoisiner les 130. L'Exode... Le mot était resté dans son esprit.

Elle aperçut le signal lumineux dont les pulsations accompagnaient l'avertissement sonore.

Elle acheva de prendre pied dans l'univers réel, se rendit à la table de travail où elle avait déposé son ordinateur portable et elle activa le logiciel. Dans son esprit, l'Exode avait maintenant un sens précis : c'était la date à partir de laquelle les attentats s'arrêteraient – ce qui, paradoxalement, n'aurait rien de réjouissant. Parce que cela voudrait dire que l'objectif des terroristes aurait été atteint.

Il restait deux jours avant l'Exode.

— Elle accepte de nous aider, dit Chamane.

Puis, constatant l'absence de réponse de Dominique, il ajouta :

— Norm/A accepte de nous aider.

— Elle va faire quoi ?

— Pour commencer, elle m'a donné la liste des attentats qui sont prévus au cours des deux prochains jours. Je te l'envoie.

— Il y en a beaucoup ?

— Cinquante et un. Un peu partout sur la planète. Elle a eu ça sur le serveur du réseau interne de ses clients. Un réseau auquel je n'ai pas accès.

Une icône en forme d'enveloppe s'afficha dans le coin inférieur gauche de l'écran. Dominique ouvrit le document.

— C'est arrivé, dit-elle pendant qu'elle commençait à parcourir la liste.

— J'ai pensé que tu voudrais l'avoir le plus vite possible, fit Chamane. J'en ai aussi envoyé une copie à Blunt.

— D'accord, je m'en occupe. Qu'est-ce qu'elle accepte de faire, ta pirate ?

— Paralyser tous leurs systèmes informatiques. Empêcher qu'ils y aient accès. Ça peut se faire quand on veut à partir de demain.

— Autre chose ?

— J'ai déchiffré la partie supérieure des hiéroglyphes. Tu ne devineras jamais...

— Non. Je n'ai pas le temps.

— C'est vrai... Les coordonnées géodésiques des quarante-huit endroits. On sait exactement où sont les refuges de l'Archipel.

— Des indications sur ce qu'ils appellent l'Arche ?

— Rien.

Aussitôt l'appel terminé, Dominique revint au document sur les attentats. Dans la première section, il y avait une liste de noms de personnes ; chacun était suivi d'un nom de lieu. Dans la deuxième section, il y avait une série de noms de villes, suivis de mots qui revenaient à intervalles réguliers, comme s'il s'agissait d'un code : gouttes, pétrole, eau gazeuse...

Elle redécoupa le document en quatre parties. La première ne contenait que quatre éléments : deux noms de personnes et deux fois le même nom de ville : Montréal.

La deuxième contenait onze éléments. Dominique l'envoya à l'informateur du MI5. Ce fut Théberge qui hérita de la troisième. Elle contenait dix-sept éléments.

Chacun des documents envoyés était accompagné d'un court message suggérant ce qu'il convenait d'en faire.

Restait la quatrième partie. Il s'agissait des dix-neuf attentats prévus sur le territoire des États-Unis. Dominique se demandait comment éviter que la liste disparaisse dans les méandres de la bureaucratie ou soit rangée parmi les messages provenant d'illuminés.

Le plus simple aurait été de demander à Blunt de la transmettre directement à Tate. Mais Blunt était hors d'atteinte pour plusieurs heures encore. Et, ensuite, il en aurait plein les bras avec la Fondation.

Elle décida de rappeler Chamane.

Washington, 8h49

Helena Higgins entra dans la pharmacie et se dirigea vers l'étalage des produits destinés à ceux qui portaient des verres de contact.

Depuis un mois, elle avait de plus en plus de difficulté à porter les siens. Mais il n'était pas question qu'elle y renonce. Du moins, pas pendant qu'elle était au travail. Cela aurait été mal perçu. Helena travaillait comme réceptionniste. Et la réceptionniste, c'était la première image de l'entreprise que voyait le client. C'est pourquoi il était impensable qu'elle porte des lunettes. Elle aurait travaillé ailleurs que les choses auraient été différentes. Mais dans une clinique de correction de la vue par laser...

Helena avait réalisé juste avant d'arriver au bureau qu'elle avait oublié son flacon de liquide pour s'hydrater les yeux. Sans liquide, elle passerait la journée avec une sensation de brûlure qui irait en s'intensifiant. À la fin, elle aurait les yeux complètement rouges. Et ça, c'était encore pire que porter des lunettes. Alors, tant pis si elle avait quelques minutes de retard. Le détour par la pharmacie s'imposait.

Après avoir choisi un contenant grand format du produit qu'elle avait l'habitude d'utiliser – l'idée, c'était de le laisser au bureau –, elle se dirigea vers la caisse. Ces dernières semaines, sa consommation de liquide hydratant s'était accrue. Ses yeux toléraient moins bien les verres de contact. Même les verres souples.

Encore un mois à attendre. Elle aurait alors fini de payer ses dernières vacances de bronzage et terminé son sixième mois de travail. Elle serait alors admissible aux tarifs réduits que la clinique offrait aux employés. Elle pourrait s'offrir une chirurgie laser.

Après avoir payé, elle déposa son portefeuille sur le comptoir et, sans attendre, elle fit sauter le scellé du contenant. Elle l'ouvrit, rejeta la tête en arrière et se laissa tomber rapidement plusieurs gouttes dans l'œil.

Au lieu du soulagement attendu, elle sentit une brûlure comme si on lui avait versé du feu liquide dans l'œil.

Montréal, SPVM, 9h08

Crépeau entra dans son bureau et déposa le journal sur le bureau. Il l'avait parcouru pendant son trajet habituel en métro. Sept stations. Le temps de jeter un œil aux grands titres et de repérer quelques articles susceptibles de mériter une attention plus poussée.

À la une de l'*HEX-Press*, il y avait une bannière sur cinq colonnes.

Le pétrole aux mains des terroristes

C'était malheureusement assez juste, songea Crépeau. Moins les autorités réussissaient à contrer le terrorisme, plus le prix de l'essence s'envolait. On dépassait le sommet atteint lors de la crise financière.

Le journal en profitait pour tirer toute une série de conclusions sur l'inefficacité du SPVM, l'ineptie de ses dirigeants et la mollesse du pouvoir politique qui hésitait à les remplacer. Comme si la vague mondiale de terrorisme dépendait du SPVM.

Crépeau sortit son ordinateur portable de sa mallette, le déposa sur le bureau et brancha le cordon d'alimentation. À peine avait-il soulevé le couvercle qu'une icône se mettait à pulser dans le coin gauche de son écran. Une icône qui avait la forme des anciennes boîtes aux lettres fixées sur des poteaux, celles que les gens plaçaient au bord de la route, dans les campagnes.

Il cliqua sur l'icône. Un message apparut.

Voici des informations sur quatre attentats qui vont se produire dans les prochains jours au Canada. Je n'en sais pas plus. Je suggère de refilez les noms des deux personnes visées aux autorités fédérales. Pour les deux autres, décidez au mieux. J'aimerais vous en dire plus, mais c'est tout ce que j'ai.

Les renseignements sur les deux personnes étaient minimaux.

Tim Raleigh Ottawa

John Applegate Calgary

Les informations sur les deux autres attentats étaient encore plus vagues. Le nom de la ville, « Montréal », était suivi de deux indices : « pétrole » et « boissons gazeuses ».

Pour les deux premiers cas, la solution la plus simple, et probablement la plus efficace, était d'acheminer les renseignements à Trammel, au SCRS. Par contre, les deux autres posaient un problème : il ne pouvait quand même pas fermer tous les commerces où l'on vendait des boissons gazeuses ou du pétrole à la grandeur de l'île de Montréal. En même temps, il ne pouvait pas rester les bras croisés.

CNN, 9h31

... EN DÉPIT DES APPELS AU CALME, LES MANIFESTATIONS SE SONT MULTIPLIÉES SUR LE CONTINENT AFRICAÏN. À DES DIZAINES D'ENDROITS, DES FOULES SE SONT MASSÉES DEVANT DES AMBASSADES OCCIDENTALES POUR DÉNONCER LA PROPAGATION D'UNE MALADIE RACISTE VISANT À EXTERMINER LES NOIRS. LA FAUSSE CONFIRMATION, ATTRIBUÉE À HOMNIPHARM, DE L'EXISTENCE DE PLUSIEURS SOUCHES RACIALES DU CHAMPIGNON N'A RIEN FAIT POUR RÉDUIRE LA TENSION. PROPAGÉE SUR INTERNET, CETTE RUMEUR A OBLIGÉ L'ENTREPRISE À TENIR UNE CONFÉRENCE DE PRESSE POUR...

Hampstead, 14h31

La réunion avait lieu dans une pièce aux allures spartiates aménagée au sous-sol. La sécurité y était maximale. Personne d'autre que Fogg n'y avait jamais pénétré.

Ils étaient quatre. Les quatre mêmes qu'à la rencontre précédente. Fogg, F, Skinner et Daggerman. En fait, ils étaient cinq. Mais la cinquième personne ne comptait pas. Fogg l'avait présentée comme son dispositif de sécurité personnel. Un bouddhiste de combat !

Monky...

Ce dernier était debout à côté de la porte, immobile. Son regard, qui semblait embrasser les quatre participants autour de la table, se déplaçait légèrement de temps à autre, comme s'il ajustait la mise au point de sa vision sur un participant particulier.

— Je sais qu'une deuxième réunion aussi rapprochée a de quoi étonner, commença Fogg. Mais il y a urgence.

Il fit une pause puis il ajouta en se tournant vers F :

— Madame Dubreuil va vous expliquer les raisons de cette urgence.

F prit la télécommande qui était devant elle, sur la table, et fit apparaître une mappemonde sur l'écran mural.

— D'après nos meilleures estimations, les points rouges en surbrillance sont les endroits où comptent se retirer les personnes qui sont derrière le Consortium. Et elles comptent le faire d'ici deux jours.

Elle regarda sa montre.

— Depuis environ une heure, les services de renseignements de différents pays ont commencé à recevoir des informations précises sur ces lieux ainsi que sur les activités criminelles de certains de leurs futurs occupants. Pour le cas où certains entretiendraient encore des doutes, l'Institut a recueilli les preuves que ces gens ont commandité, sous une forme ou une autre, la très grande partie des attentats terroristes qui ont récemment secoué la planète. Autant le terrorisme à prétexte écologiste qu'islamiste. Ces preuves vont se retrouver entre les mains d'agences et de corps policiers qui ont les moyens d'agir.

Skinner et Daggerman la regardaient maintenant avec un mélange d'incrédulité et de méfiance. Comment l'Institut avait-il pu réunir de telles preuves ? Et pour quelle raison leur en parlait-elle si tout cela allait se retrouver entre les mains des forces de l'ordre ?

— Comme vous l'avez sûrement déjà compris, reprit-elle après une pause, il s'agit là d'une occasion extraordinaire pour le Consortium. Dans deux jours, grâce à l'Institut, nous allons être débarrassés de « ces messieurs », comme les appelle notre ami Fogg.

— Deux jours ? répéta Daggerman.

— C'est le moment où les différents intervenants vont déclencher les opérations.

— Partout à la fois ?

— Partout où ça compte. Le reste suivra en temps opportun.

— Est-ce que les gens qui sont derrière le Consortium ne sont pas également ceux qui manipulent les entreprises de l'AME ? demanda doucement Skinner. Ce n'est pas parce qu'on va supprimer un certain nombre de leurs pied-à-terre que...

— Je vois que madame Hunter vous a fait d'amples confidences, répliqua F avec une légère ironie.

Puis, avant que Skinner puisse répondre, elle ajouta sur un ton redevenu

professionnel :

— Vous avez raison, ces entreprises sont une source de pouvoir considérable. Par contre, ce que madame Hunter ne pouvait pas savoir, c'est que ces entreprises vont leur échapper en même temps que leurs refuges.

Elle regarda Skinner directement dans les yeux avant de préciser :

— Leurs refuges, c'est ce qu'ils appellent l'Archipel.

— Autrement dit, vous nous annoncez que l'Institut va triompher sur toute la ligne.

La remarque venait de Daggerman, qui n'avait pas l'air enchanté par cette perspective.

— C'est à peu près ça, répondit F.

— Je ne vois pas en quoi une victoire totale de l'Institut est une bonne chose pour nous.

— J'allais faire la même remarque, dit Skinner... Et j'ajouterais que votre élimination, après ce que vous venez de nous apprendre, m'apparaîtrait comme le premier geste susceptible de rétablir la situation.

— C'est parce que vous ne saisissez pas le portrait global.

Le sourire de F ne désarmait pas. Fogg jugea quand même bon d'intervenir.

— Je pense que la moindre des choses est d'entendre toute l'argumentation de notre invitée avant de décider si nous en faisons notre collègue... ou si nous l'éliminons. Vous ne croyez pas ?

Daggerman et Skinner échangèrent un regard. C'était quoi, cette idée ? L'avoir comme alliée ponctuelle, à la limite, ça pouvait s'envisager. Mais en faire un membre de la direction du Consortium...

— On vous écoute, dit Daggerman d'une voix unie.

F jeta un regard à Fogg, puis elle reprit :

— Dans les prochains jours, il y aura un grand nombre d'attentats ratés. Quelques-uns réussiront sans doute, mais la plupart seront déjoués.

— Je suppose que c'est une autre initiative de l'Institut, ironisa Skinner.

— Exactement. C'est le troisième volet du plan global.

— Il y en a beaucoup d'autres ?

— Un quatrième, qui est en fait le prolongement du deuxième... Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, « ces messieurs » téléguident les actes terroristes. Ça inclut la propagation de la peste grise et du champignon tueur de céréales. Ils entendaient rançonner la planète en vendant en exclusivité les produits permettant de les contenir.

— C'est quand même un plan brillant, lança Skinner.

— À mes yeux, un plan brillant est un plan qui réussit, répliqua F. Et ce plan-là va échouer. Ne serait-ce que parce qu'ils ne disposent pas, ou du moins pas encore, de ces produits.

— Toujours à cause de l'Institut ? fit Daggerman, dont l'ironie se dissimulait sous un ton faussement amusé.

— En partie. Mais surtout à cause de leur propre incompétence. Ils ont

bêtement laissé leurs lubies personnelles interférer avec leur travail... Je parle de ce club, les Dégustateurs d'agonies.

— Une autre chose que l'Institut va éliminer, peut-être ? suggéra Skinner.

— L'Institut n'aura plus tellement à intervenir dans ce dossier. Une liste de noms, qui couvre une bonne partie de ses membres, est déjà entre les mains de divers corps policiers... Ils n'attendent que l'occasion.

— Vous ne croyez pas que leur choix de se réfugier dans un endroit sûr est la solution la plus raisonnable ? demanda Daggerman. En période de fin de civilisation, disposer d'un observatoire à l'abri du chaos peut être intéressant... Il suffirait de se garder un endroit ou deux.

— Pour ça, nous n'avons pas besoin de l'Archipel, répliqua assez abruptement F. Nous avons le Consortium.

Elle les regarda à tour de rôle avant d'ajouter :

— Puisqu'il faut mettre les points sur les i...

Le visage de Skinner s'assombrit. Daggerman, lui, demeura impassible. Seul Fogg avait l'air de trouver la situation amusante.

— L'Institut est pour nous une bénédiction, poursuivit F. Il nous libère de tout ce qui entrave le développement du Consortium. La force de l'Institut a toujours été de faire effectuer l'essentiel de son travail par d'autres agences ou corps policiers. C'est un mode de fonctionnement viral. Le virus entre dans une cellule et trouve le moyen de détourner son fonctionnement pour le mettre à son service... Alors, ce que nous allons faire – ce que nous faisons déjà, en fait –, c'est appliquer à l'Institut sa propre médecine.

— Je ne vois pas en quoi le fait de laisser l'Institut démolir nos filiales nous a aidés.

— Pas n'importe quelles filiales. Uniquement celles dont l'élimination allait dans le sens de la rationalisation de nos activités. C'est sur cette rationalisation qu'il faut maintenant nous concentrer.

— Concrètement, ça veut dire quoi ? demanda Daggerman.

Ce fut Fogg qui répondit.

— Achever la liquidation des activités trop voyantes. Se concentrer sur les plus rentables à long terme et les moins sujettes à des représailles. Nouer des alliances avec les groupes criminels les plus stables dans chacune des régions de la planète.

— Il reste quand même une question à éclaircir, répliqua Skinner.

Il fixa F un moment avant d'ajouter :

— Je ne comprends toujours pas ce qui vous amène à choisir le Consortium. L'Institut est votre création.

— Il vient un temps où les enfants doivent marcher seuls.

— C'est une boutade, ce n'est pas une réponse.

Sentant l'agressivité monter, Fogg jugea utile d'intervenir de nouveau.

— Madame Dubreuil et moi, nous nous connaissons depuis fort longtemps. Nous sommes ce que j'appellerais de vieux amis.

— Même après toutes les opérations qu'elle a menées contre vous, et donc

contre nous ? l'interrompit Skinner.

Il était clair que Daggerman, malgré son silence, partageait son point de vue.

— L'Institut a contribué à nous rendre plus forts, répondit Fogg. Les éléments les plus faibles ont été éliminés. Les plus forts ont eu plus d'espace pour se déployer.

— Fogg touche ici à l'essentiel, enchaîna F. L'erreur de « ces messieurs » est la même que celle de l'Institut. Leurs idéologies respectives sont l'envers et l'endroit de la même erreur. L'un veut éliminer tout ce qu'il juge être source de désordre ; l'autre veut écarter toute forme d'ordre qui fait obstacle à son développement anarchique. Ce sont des purs. Ils sont le miroir inversé l'un de l'autre. Ils voient tout en termes de bien et de mal, de lutte à mort pour faire disparaître leur miroir inversé.

— Tout ça, ce sont des théories, objecta Skinner. Dans la réalité...

F lui coupa la parole.

— Au contraire, c'est la réalité. La réalité, c'est que le monde est gris. Il faut des structures d'ordre pour contenir certains excès. Et il faut des structures d'accueil pour en permettre l'expression canalisée. L'Institut et le Consortium ont besoin l'un de l'autre. Et, surtout, le monde a besoin des deux. Les structures de l'ordre légitime ne peuvent pas tout contrôler. Il reste toujours des marges. C'est à contrôler ce reste que peut servir le Consortium. Et il y a là une exceptionnelle occasion d'affaires pour nous, comme l'a déjà écrit Fogg. Surtout dans une période d'apocalypse comme celle que nous nous apprêtons à vivre.

— Pratiquement, ajouta Fogg, ça veut dire que Gelt conserve la direction de Safe Heaven, que Skinner va prendre la coordination du Consortium et que madame Dubreuil va s'occuper de Brain Trust.

— Et les autres filiales ? demanda Daggerman.

— Vous conservez GDS et sa sous-filiale Vacuum. Le reste est liquidé. Sauf peut-être White Noise : ça reste à voir. Mais avant, il y a un immense ménage à faire.

— Si tout se passe comme vous le dites, objecta Skinner, l'Institut va avoir le vent dans les voiles. Sa prochaine cible sera le Consortium. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi ce n'est pas déjà inclus dans son fameux plan global.

— Pour une raison très simple, répondit F. Parce que les opérations contre le Consortium, c'est moi qui m'en occupe. Rien ne se fait sans que je le sache et que je l'autorise. Toutes les données concernant le Consortium sont dans mes dossiers personnels, auxquels personne d'autre n'a accès.

— Autrement dit, il faut vous faire confiance...

— Un minimum de confiance.

— Madame Dubreuil nous a quand même donné quelques gages de sa bonne foi, dit Fogg. Rien ne l'obligeait à nous révéler tout ce qu'elle a appris... Et puis, comme je le précisais tantôt, c'est une vieille amie. Je la

connais depuis longtemps.

— Du point de vue des intérêts du Consortium, reprit F, et quoi qu'il arrive, l'Institut est moins pire que ce que mijotent « ces messieurs ». De tout temps, il y a eu une sorte d'*overworld*, qui dirigeait officiellement le monde, et un *underworld*, qui représentait tout ce qui échappe aux règles de l'*overworld*. Plus l'*overworld* est gouverné d'une façon impitoyable, avec la volonté que rien n'échappe à son pouvoir, plus l'*underworld* rétrécit et moins ceux qui le contrôlent ont de pouvoir. Par contre, avec un *overworld soft*, ce que défend l'Institut, l'*underworld* peut mieux se développer, ce qui favorise d'autant le pouvoir de ceux qui le contrôlent.

— Un *overworld soft* ? reprit Skinner avec dérision. C'est ça que vous nous proposez ?

— C'est ce qui permet le plus de stabilité. Et c'est ce qui favorise le mieux nos profits, quelles que soient les affaires qu'on fasse.

Elle s'arrêta un instant avant d'ajouter :

— Que vous le vouliez ou non, il est maintenant trop tard pour jouer la carte de Jessyca Hunter.

Skinner fit un effort pour se contrôler.

— Si je m'occupe de madame Hunter, dit-il, c'est parce que je suis le mieux placé pour le faire. Et si je ne lui laissais pas croire que je collabore avec elle, je ne serais pas aussi bien placé... Il faut croire que j'ai été efficace puisque, vous aussi, vous vous y êtes laissée prendre.

— Ce n'est pas une question de s'y laisser prendre, c'est une question de prudence. J'aimerais simplement vous entendre confirmer que vous allez effectivement vous occuper d'elle.

— Je la rencontre demain.

La suite de la discussion porta sur des questions plus techniques. Il s'agissait de déterminer les moyens par lesquels chacun prendrait le contrôle de la partie du Consortium qui lui était échue.

Intérieurement, F était loin de ressentir l'assurance qu'elle avait démontrée tout au long des échanges. Il suffisait qu'une seule des opérations de l'Institut échoue pour que son plan s'écroule. Et il ne restait que deux jours pour tout mettre en place.

Fort Meade, 9h53

Spaulding entra dans le bureau de Tate avec un air de triomphe.

— On a une piste, dit-il.

Tate le regarda, hésitant entre le sourire et le découragement.

— On a plusieurs centaines d'enquêtes en cours, dit-il finalement. Tu parles de quoi ?

— Les terroristes.

— Lesquels ?

— Les islamistes... J'ai pris sur moi d'autoriser l'opération sans en parler au DHS.

Malgré son âge et son expérience, Spaulding avait parfois l'enthousiasme juvénile d'une recrue.

— On sait quoi, exactement ?

— Son nom : Hussam al-Din. L'endroit où il sera ce soir à vingt-deux heures : un hôtel de New York. Et sa mission : subventionner une vague d'attentats aux États-Unis.

— Vous avez une photo ?

— Non. Seulement le numéro de la suite, à l'hôtel.

Une ombre passa sur le visage de Tate.

— On ne peut pas laisser passer un tuyau comme ça, reprit Spaulding.

— OK... Je suis d'accord.

— On va perquisitionner avec de faux insignes du NYPD. S'il n'y a rien, on les laissera se débrouiller avec la plainte.

C'était déjà mieux, songea Tate. Il avait prévu protéger ses arrières. Sauf que s'il se faisait prendre, ça créerait un beau bordel !

— Tu me donnes des nouvelles aussitôt que tu en as, dit-il. Quelle que soit l'heure.

Tate se replongea dans la lecture des informations à l'écran, ce que Spaulding interpréta comme une invitation à retourner à son bureau.

Sur le site de CNN, on annonçait en primeur la publication du journal secret tenu par un membre des US-Bashers. Un musulman né aux États-Unis, éduqué dans les grandes écoles et converti à l'islam à l'âge adulte. La première partie de son journal serait publiée le lendemain. D'autres extraits seraient publiés les jours suivants. Le cinquième jour, il y aurait des entrevues avec des proches et des amis. Les négociations pour la publication intégrale du journal étaient en cours. Le titre envisagé était :

Je suis un patriote musulman

Le journal d'un Américain comme les autres

Par-delà la publication du document, ce qui était en jeu, c'était l'attestation de la présence de terroristes musulmans nés et vivant aux États-Unis. Plusieurs se dépêcheraient d'y voir une justification de leurs préjugés : ces terroristes *made in America*, avant d'être des Américains, étaient d'abord des musulmans – autrement dit, des Arabes. Les attaques sporadiques contre les musulmans risquaient de dégénérer en une chasse aux sorcières à côté de laquelle le délire de McCarthy ferait figure d'amusement pour cour de récréation.

Il fallait préparer un contre-feu : tout d'abord, marginaliser les terroristes, affirmer qu'il s'agissait d'esprits dérangés, facilement manipulables ; puis laisser courir la rumeur que la plupart des terroristes étaient connus et qu'ils avaient quitté les États-Unis ; ensuite, laisser entendre que la CIA et d'autres agences de renseignements étaient sur leur piste.

On pouvait aussi affirmer que plusieurs de ces « terroristes »,

particulièrement les simples exécutants, avaient été manipulés, qu'ils avaient été recrutés « sous faux pavillon » : on leur avait laissé croire qu'ils travaillaient pour une organisation américaine alors qu'ils travaillaient en réalité pour une organisation ennemie... Ce qui n'était d'ailleurs pas impossible : au cours des ans, des dizaines d'Américains avaient ainsi été compromis dans des opérations contre leur propre pays alors qu'ils pensaient faire leur devoir patriotique en rendant un service à la CIA.

Brusquement, l'écran de son ordinateur devint noir. Puis une phrase apparut :

Je n'ai pas le temps d'établir une communication conventionnelle. Voici une liste qui répertorie dix-neuf attentats qui auront lieu dans les deux prochains jours sur le sol américain. Faites protéger au plus vite les treize personnes apparaissant sur la liste ; ça ne devrait pas vous poser trop de difficultés. Par contre, pour chacun des six endroits, il n'y a qu'un seul mot comme indice. À vous de voir.

Blunt

Une icône représentant une enveloppe apparut dans le coin supérieur gauche de l'écran. Tate cliqua dessus. Un document pdf se téléchargea.

Aussitôt le téléchargement terminé, son écran retrouva l'apparence qu'il avait juste avant la réception du message. Rien ne semblait avoir été altéré.

Tate ouvrit le document. Il faisait dix-neuf lignes. Les treize premières commençaient par un nom de personne suivi d'une indication d'endroit relativement précise : une adresse, un nom de salle de spectacle, un hôtel...

Les six autres lignes étaient telles que Blunt les avait annoncées : un nom de ville suivi d'un ou deux mots : pétrole, boissons gazeuses.

On aurait dit un aide-mémoire composé par la personne responsable de coordonner ces événements.

Tate en était encore à apprivoiser l'idée qu'il lui faudrait prévenir dix-neuf attentats en quarante-huit heures quand son poste téléphonique se manifesta. Il tourna d'abord les yeux vers sa secrétaire, de l'autre côté de la baie vitrée : il lui avait explicitement demandé de retenir les appels. Elle lui fit signe de répondre.

Tate ramena son regard vers le téléphone. L'afficheur lui indiqua qu'il s'agissait de l'ancien vice-président des États-Unis.

Il décrocha.

— J'ai repensé à cette idée qu'on se rencontre dans un cadre plus relaxant, fit d'emblée l'ex-vice-président. Plus propice aux réflexions créatives.

— Si vous pensez à des vacances, ça tombe plutôt mal : on dirait que tous les esprits tordus de la planète ont décidé de prendre du service en même temps.

— Vous avez de nouvelles informations sur les terroristes ? Il y a de nouvelles attaques qui se préparent ?

Tate choisit d'éluder la question.

— La routine habituelle, dit-il. Mais en plus concentré.

— En ce cas, vous pouvez certainement vous libérer vingt-quatre heures.

Comme je vous le disais, c'est à quelques heures d'avion. Il suffit que vous soyez libre à partir de dix-neuf heures, dans deux jours.

— Une pause de vingt-quatre heures serait sûrement la bienvenue. Je vais essayer de me libérer.

— Je vous envoie les détails par courriel.

Cinq minutes plus tard, Tate lisait le courriel de l'ancien vice-président. Leur destination était une île des Caraïbes. Un des quarante-huit endroits dont Blunt lui avait envoyé la liste. L'ex-vice-président passerait le prendre à bord de son avion personnel.

Tate décida de joindre immédiatement Blunt. N'obtenant pas de réponse, il lui laissa un message lui demandant de le rappeler.

C'était quand même curieux, ce simple message. Est-ce que Blunt voulait éviter de lui parler ?

Paris, 16h43

Théberge avait marché de son appartement, dans Montparnasse, jusqu'à un bar à vin de la rue des Petits Champs : Aux bons crus.

Leclercq l'y attendait.

— Même pas foutus de faire fonctionner les métros, dit Théberge en s'assoyant.

— Tu exagères, il y en a près de la moitié qui roulent, protesta Leclercq en souriant.

Son ami canadien n'avait pas l'air sérieusement contrarié. Il soupçonnait même que ça lui plaisait d'avoir une raison de ronchonner. Qu'il s'agissait d'une sorte d'hygiène ou de rituel : dix minutes de ronchonnage par jour pour se nettoyer le cerveau des frustrations accumulées.

— J'ai fait protéger l'édifice dont tu m'as parlé, reprit Leclercq après que Théberge eut consulté la liste des vins sur l'ardoise. Il y avait cinq personnes en surveillance... On va les garder quarante-huit heures, mais on n'a pas grand-chose contre elles.

— Et madame Tellier ?

— On s'est occupé des personnes qui la suivaient. Il y a maintenant deux agents de la boîte qui la protègent.

Leclercq fit un signe au serveur, puis il enchaîna à l'intention de Théberge :

— Désolé de ne pas avoir pu venir plus tôt. J'étais pris dans une réunion sur la fusion des services.

— Je pensais que c'était fait.

— Sur papier. Mais il y a toutes sortes de pressions de l'Élysée et du ministère de l'Intérieur pour avantager certains groupes ou certaines sections, pour en éliminer d'autres, pour remplacer des responsables...

Théberge sortit une feuille de papier pliée de sa poche et la déposa devant Leclercq.

— Dix-sept attentats. Un peu partout en Europe. Ils devraient survenir

dans les deux prochains jours. Douze contre des personnes. Cinq autres dans cinq villes différentes.

— Encore tes mystérieux amis ?

Théberge marmonna un acquiescement.

Leclercq déplia la feuille, parcourut la liste puis, tout en repliant la feuille de papier, se tourna vers le serveur qui arrivait.

— Je vais goûter à votre Chateauneuf, dit-il.

— Même chose, enchaîna Théberge.

— C'est parti ! fit le serveur en se dirigeant derrière le comptoir. Deux Chateaux pour le colonel et son ami canadien !

Théberge regarda Leclercq, l'air à la fois exaspéré et interrogateur.

— Tu es encore à la une du journal, expliqua ce dernier.

Il sortit le *Figaro* de sa serviette. On y voyait la tête de Théberge en gros plan ainsi que celle de Prose. Pendant que Théberge jetait un œil à l'article, Leclercq relisait la liste des attentats annoncés.

— Quarante-huit heures, dit-il. On peut probablement mettre les personnes à l'abri. Mais les villes...

— Pour ceux qui sont à l'extérieur de la France, tu sais probablement à qui envoyer l'information.

Leclercq dit que oui et il se leva.

— Tu m'attends un instant ?

Il appuya sur un bouton de son téléphone portable et se dirigea vers la sortie. Vingt secondes plus tard, il entra dans la limousine qui se garait devant la porte du bar à vin.

Théberge en profita pour achever de lire l'article du *Figaro*. On parlait de lui comme du « flic de choc aux nerfs de glace ». Quant à Prose, il avait été bombardé « chercheur en environnements urbains globaux ». On faisait également allusion à son essai : *Les Taupes frénétiques*.

— C'est fait, dit Leclercq en se rassoyant. J'ai tout envoyé à un de mes adjoints. Il va s'occuper de ce qui est en France et envoyer les informations à des collègues dans les autres pays.

Théberge replia le journal et prit une gorgée de vin.

— Maintenant, dit-il, il faut que je te parle du plus important.

Leclercq haussa les sourcils. Qu'est-ce qui pouvait bien être plus important que de prévenir dix-sept attentats ? Il se contenta néanmoins d'attendre que Théberge poursuive.

— Je t'ai déjà touché un mot d'une organisation qui tentait de coordonner le crime organisé à l'échelle de la planète.

— Le Consortium...

— L'autre jour, avec ton ami de la DGSE, on a discuté des terroristes islamistes, des écoterroristes... d'HomniFood... des Dégustateurs d'agonies...

Leclercq acquiesça d'un signe de tête.

— Eh bien, mes mystérieux amis, comme tu les appelles, ont maintenant

la preuve que tout est lié.

— Tu es sûr qu'ils ne veulent pas sous-contracter toute la sécurité de la France ? ironisa Leclercq.

— Je sais que ça paraît un peu surréaliste. Mais ils ont l'avantage de travailler sur un seul dossier. Et de travailler dessus depuis des années.

— Disons... Qu'est-ce qu'ils proposent ?

— Ils ont identifié une partie des gens qui sont derrière tout ça et ils savent où ils vont se réfugier quand la situation sur la planète va devenir hors de contrôle. Ils ont élaboré un plan d'intervention global. Le problème, c'est qu'il reste seulement quarante-huit heures pour neutraliser tous ces joyeux adeptes de la malfaisance... Et ils n'ont pas les moyens de tout faire eux-mêmes.

— Pourtant, j'aurais cru... continua d'ironiser Leclercq.

Puis il ajouta sur un ton plus neutre :

— Donc, il reste quarante-huit heures.

Il avait répété l'information comme s'il s'agissait d'une incongruité supplémentaire qu'il s'agissait d'apprivoiser.

— Leur plan implique aussi les États-Unis et l'Angleterre. Ils ont un contact au MI5 et un à la NSA... Si tu es d'accord, je vais te fournir une adresse Internet où tout est expliqué en détail. Ça ne t'oblige à rien. La seule chose que je te demande, c'est de tout regarder avant de décider.

Ottawa, 11h36

Ce n'était pas une bonne journée. Tim Raleigh devait se présenter à une commission parlementaire sur le réchauffement climatique.

Le président de CalGar Oil détestait ces pertes de temps. Il faudrait qu'il explique durant des heures, à des députés qui ne connaissaient rien mais qui tenaient à profiter de leur temps de caméra, les raisons pour lesquelles l'exploitation des sables bitumineux n'était plus une question de choix mais de survie.

Raleigh sortit de sa chambre et se rendit à l'ascenseur. Une fois dans la cabine, il appuya sur le bouton SS3.

Il avait probablement été choisi comme premier témoin parce que son entreprise n'était pas parmi les plus importantes. On avait dû estimer qu'il ne ferait pas le poids : il saurait moins bien se défendre et il serait moins dangereux de l'attaquer. Les députés voulaient sans doute se faire les muscles sur lui avant d'aborder des invités qu'ils pressentaient plus coriaces.

Raleigh sourit.

Ils auraient une désagréable surprise. CalGar Oil venait d'intégrer les rangs de l'Alliance. Elle ferait désormais partie du groupe HomniFuel. Autrement dit, il était sur le point de devenir intouchable. Tout était signé. Il ne restait que quelques jours de délai à écouler, le temps de conclure le règlement financier des multiples transactions impliquées par la prise de contrôle.

Quand il sortit de l'ascenseur, Raleigh se dirigea d'un pas alerte vers le fond du stationnement, où était garée sa voiture.

De toute façon, c'était seulement un mauvais moment à passer. Et, tant qu'à faire, il s'amuserait : il les enterrerait de détails techniques pour les obliger à continuellement demander des éclaircissements. Et le reste de la journée, il le passerait avec Sandee, sa nouvelle maîtresse. Tout cela aux frais de la compagnie. En fin de compte, la vie n'était pas si désagréable.

Au moment où il mettait la main sur la portière, un bruit le fit se retourner. Il eut à peine le temps de voir la boule de feu l'envelopper.

New York, 12h10

La réunion avait lieu dans une suite du Warwick Hotel. À l'exception de Nahawa Sangaré, qui avait prévenu de son absence, tous les membres de la Fondation étaient arrivés. Chacun leur tour, ils avaient été étonnés du luxe de l'endroit. Plus qu'étonnés, mal à l'aise. Alors qu'ils travaillaient quotidiennement à aider les gens les plus démunis, ils se retrouvaient subitement dans un hôtel de luxe au cœur de New York. Le prix de la location pour une seule journée devait représenter plusieurs fois le revenu annuel des gens dont ils s'occupaient.

— Une question de sécurité, avait expliqué Blunt.

Il avait jugé que les douaniers seraient moins pointilleux lorsqu'ils verraient où ils séjournait. Avec la panique que suscitaient les attentats terroristes, tous les étrangers, et particulièrement ceux qui étaient noirs ou arabes, faisaient l'objet d'une attention obsessive. Un rien servait à justifier une cascade de mesures de contrôle, d'interrogatoires, de demandes d'explications sur leurs activités et sur leurs sources de revenu... Or, ils ne pouvaient pas se permettre que des membres soient retenus pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Le temps était le vrai luxe qu'ils n'avaient pas les moyens de se payer. C'était pourquoi ils avaient tous voyagé en première classe et c'était pourquoi ils résidaient dans cet hôtel.

— Tous les terroristes voyagent en première classe et demeurent dans les Hilton, avait objecté Mendoza.

— C'est vrai, avait répondu Blunt. Mais les réflexes et les préjugés des douaniers américains ne sont pas en phase avec la réalité. Et puis, au moins, c'est clair que vous n'êtes pas des réfugiés économiques.

Ils étaient sept assis autour de la table ronde en bois laqué. Blunt avait récupéré la chaise qui était adossée au mur, à côté du buffet. Il avait ensuite posé devant lui une petite feuille où il avait écrit le nom des sept membres du conseil de la Fondation. Chaque nom était suivi de celui du dossier dont la personne était responsable.

Alain Lacoste -- maladie

Masaru Watanabe -- pauvreté

Sheldon Bronkowski -- guerre

Ludmilla Matzneff -- atteinte aux droits humains

Elena Cassoulides -- dégradations de l'environnement

Genaro Mendoza -- exploitation économique

Nahawa Sangaré -- ignorance

Depuis le début de la réunion, Blunt n'avait pas eu besoin de la consulter. Comme si le fait d'écrire la liste avait rafraîchi sa mémoire.

Dans un premier temps, il leur avait résumé la situation, expliquant de quelle manière étaient liés, selon les informations que détenait l'Institut, l'ensemble des attentats terroristes, les manœuvres d'HomniFood, les Dégustateurs d'agonies, la peste grise ainsi que le champignon tueur de céréales. Il leur parla également de l'Archipel, qui semblait être un groupe de refuges disséminés sur la planète.

Il leur expliqua ensuite de quelle manière l'Institut entendait contrer ceux qui étaient derrière cette vaste offensive et qui se trouvaient aussi à être les véritables décideurs derrière le Consortium.

Un long silence suivit. Blunt en profita pour décréter une pause et servir un thé ou un café à ceux qui le désiraient.

À la reprise des discussions, ce fut Mendoza qui brisa la glace.

— Je ne vois toujours pas quel rôle nous pouvons jouer dans ce plan, dit-il.

— J'y arrive, répondit Blunt. Personnellement, vous n'aurez rien à faire. Du moins pour le moment. Pour ce qui est de l'argent de la Fondation, par contre...

Il leur expliqua en quoi il avait besoin de leur accord et ce que cela impliquait pour leurs activités futures.

— Jusqu'ici, dit-il en résumé, votre tâche a été de réduire les effets de certains maux en subventionnant des projets locaux, adaptés aux populations qui en étaient victimes. Il faut maintenant que la Fondation se concentre sur les problèmes globaux. Et qu'elle y consacre l'essentiel de ses ressources financières.

À mesure qu'il parlait, la mine de plusieurs des membres devenait soucieuse.

— Finalement, dit Watanabe, ça veut dire qu'on cesse toutes nos activités.

— Une grande partie, répondit Blunt. Mais on peut quand même...

Ludmilla Matzneff l'interrompit.

— Ce n'est pas seulement une question d'argent, dit-elle. Il y a aussi les moyens employés. Si on se met à magouiller comme eux...

— C'est vrai qu'il y a une question de principes, admit Blunt. Mais il y a aussi la question de la survie de l'humanité. La peste grise et le champignon tueur de céréales sont seulement les conséquences les plus visibles et les plus immédiates des interventions des terroristes... Imaginez ce que va être le climat politique de la planète si on les laisse aller au bout de leurs projets. Le protectionnisme des pays les plus riches, les limites sur les déplacements, sur

le commerce de nourriture et de médicaments... les guerres pour l'eau... Je doute que ça facilite la réalisation de vos projets actuels.

— Sur ce point-là, il a raison, fit Bronkowski en s'adressant aux autres. On voit déjà une montée de l'agressivité entre les pays. Et encore plus entre les groupes ethniques à l'intérieur des pays.

— Qui dit guerre dit populations déplacées, enchaîna Blunt.

En parlant, il regardait Watanabe. Contenir et réparer les méfaits de la guerre était l'essentiel de son mandat.

— En plus de la guerre proprement dite, de la guerre entre les pays, poursuivit Blunt, ce sera la guerre de chacun contre chacun. Dans les situations de rareté, c'est inévitable, surtout s'il y a destruction des structures de maintien de l'ordre... Les groupes criminels vont proliférer... Ça signifie des populations déplacées, des droits humains bafoués, des conditions de vie insalubres, une augmentation de la mortalité infantile, des gens prêts à se laisser exploiter, à se vendre à n'importe quel prix pour survivre... et peu importe ce qui arrive à l'environnement !

À mesure qu'il énumérait les catastrophes appréhendées, Blunt parcourait du regard les membres de la Fondation.

— Ce n'est pas un peu alarmiste ? demanda Lacoste. À vous entendre, on n'a pas le choix.

— On a toujours le choix. Mais il y a habituellement des conséquences, quel que soit le choix qu'on fasse.

— Et si on n'accepte pas votre proposition, on aura la disparition de l'humanité sur la conscience ? C'est ce que vous dites ?

Avant que Blunt ait le temps de répondre, Bronkowski enchaîna :

— Comment pouvez-vous penser que la Fondation dispose de sommes suffisantes pour réaliser le plan que vous nous avez exposé ? Ça prendrait des dizaines de milliards ! Après la crise financière que nous avons subie...

— Nous avons des dizaines de milliards. Nous en avons des centaines... Et si je me fie à ce que me dit notre gestionnaire, nous en aurons probablement bientôt quelques milliers.

En les voyant sidérés, Blunt se rappela son propre ahurissement quand Poitras lui avait expliqué que la crise financière avait été une période faste pour la Fondation. Et que les profits allaient encore se multiplier avec la reprise... quand l'économie finirait par redémarrer pour de vrai.

Le financier lui avait ensuite servi une longue explication où il était question de produits dérivés, de stratégies défensives, de positions sur les matières premières et de prendre les spéculateurs à leur propre jeu... Blunt en avait retenu que la situation financière de la Fondation n'avait jamais été aussi bonne.

À moins qu'il survienne une catastrophe planétaire qui détruise l'ensemble de l'économie mondiale, avait précisé Poitras, il n'y avait pas à s'inquiéter. Or, une catastrophe planétaire, c'était précisément ce que les terroristes semblaient vouloir provoquer. C'était la raison pour laquelle

Postras avait imaginé cette opération financière qu'il avait présentée à Blunt et que ce dernier avait intégrée au plan de l'Institut. Il s'agissait de priver les terroristes de leur principal levier économique.

— Vous avez raison, reprit Blunt en s'adressant à Lacoste. Vous n'avez pas tellement le choix. Je suis désolé. Mais si on ne fait rien, tout le système financier mondial risque de s'écrouler avec le reste. Et vous perdrez alors l'essentiel de vos moyens.

— En somme, notre vrai choix, c'est de vous faire confiance ou non. À vous et à l'Institut.

— On peut le dire de cette façon, répondit Blunt.

Décidément, la discussion promettait d'être longue.

Il avait à peine terminé sa phrase que son iPhone vibrait. Ça signifiait un message d'une de ses nièces ou de Kathy : c'étaient les seules communications qu'il n'avait pas bloquées.

Il jeta un œil à l'appareil. Un message de Stéphanie ! Il avait oublié de lui répondre.

tan a 1 tox ?

C'était quoi, cette histoire de tox ? À moins qu'il s'agisse d'intox ?

Montréal, studio de HEX-TV, 13h11

Steve Lapierre et son invité étaient tous les deux derrière la table, réunis comme pour une discussion entre amis.

— ... une troisième victime à Montréal, fit Lapierre. Les trois se sont fait brûler un œil à l'acide. À l'acide !... Ils pensaient se mettre des gouttes pour les verres de contact ! Pour en parler, j'ai invité Guillaume Cadieux, un docteur en ophtalmo. Monsieur Cadieux, est-ce que ça fait aussi mal qu'on le dit, avoir de l'acide dans les yeux ?

Voyant l'air consterné du spécialiste devant la question, l'animateur s'empressa d'ajouter :

— Je veux dire, est-ce que c'est pire que ce qu'on pourrait penser ?

Le spécialiste s'efforça de conserver un ton professionnel.

— C'est difficile pour moi de savoir ce que les gens pensent. Chose certaine, ça me semble être une expérience difficile à décrire. Surtout de l'extérieur.

— Ça, c'est sûr...

Lapierre mit brusquement le doigt contre son oreille et redressa la tête pour bien montrer qu'il était désormais en communication avec un intervenant extérieur. Il écouta pendant plusieurs secondes en regardant droit devant lui, pour rendre manifeste qu'il s'était coupé de ce qui se passait en studio.

— On me dit à l'instant que nous avons un message des terroristes.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Nous allons maintenant céder l'antenne à Claude Cliche.

L'instant d'après, une nouvelle figure envahissait l'écran mural derrière l'animateur et son invité.

— VOUS ÉCOUTEZ *Les nouvelles qui clenchent*, AVEC CLAUDE CLICHE ! JE VOUS PASSE EN PRIMEUR UN NOUVEAU MESSAGE DES ÉCOTERRORISTES.

La tête du présentateur fut remplacée par la reproduction d'un tableau d'Hieronymus van Aken représentant l'enfer. Pendant qu'une voix lisait un texte, la caméra effectuait un zoom sur le tableau et le parcourait à la manière d'un économiseur d'écran.

CHACQUE JOUR, LA SOCIÉTÉ D'HYPERCONSOMMATION BRÛLE UNE PARTIE PLUS IMPORTANTE DES RÉSERVES DE LA PLANÈTE. ON A DÉPASSÉ LE SEUIL DE CE QUE LA PLANÈTE PEUT REPRODUIRE. IL NE SUFFIT PLUS DE PUNIR LES RESPONSABLES DES GRANDES COMPAGNIES. C'EST TOUTE LA POPULATION OCCIDENTALE QUI EST COMPLICE. C'EST ELLE QUI DOIT APPRENDRE QU'EN JOUANT AVEC LE FEU, ON FINIT PAR SE BRÛLER. DÉSORMAIS, TOUS LES PRODUITS DE CONSOMMATION SERONT ATTAQUÉS. MOINS LES GENS CONSOMMERONT, MOINS ILS SERONT SUSCEPTIBLES D'ÊTRE VICTIMES. NOUS, LES ENFANTS DE LA FOUDRE, NOUS ALLONS METTRE LE FEU À L'OCCIDENT.

La tête de Cliche revint à l'écran.

— ALORS VOILÀ, C'EST LA VIDÉO QUE HEX-TV A REÇUE PAR INTERNET. JE RETOURNE MAINTENANT L'ANTENNE À STEVE LAPIERRE ET À SON INVITÉ.

La tête de Cliche fut reléguée à l'écran mural, derrière un gros plan de Lapierre, puis elle disparut.

Lapierre se tourna vers son invité.

— Monsieur Cadieux, est-ce que je me trompe si je dis que les écolos sont passés à une nouvelle étape de leur plan ? qu'ils visent désormais monsieur et madame Toulemonde ?

— Comme vous le savez, je suis un spécialiste en ophtalmologie. Je ne suis pas un expert en terrorisme ou en politique internationale.

— C'est justement pour ça que votre avis nous intéresse.

Brecqhou, 19h07

L'image finale de la vidéo se figea sur le visage grugé par l'acide de Kristof Belcher. L'impression était plus que saisissante : monstrueuse. Pas de doute que le clip aurait un succès fulgurant sur Internet.

Maggie McGuinty fit rejouer la vidéo pour vérifier une dernière fois qu'il n'y avait aucune trace trop visible de montage. On voyait Belcher s'adresser à la caméra et expliquer les raisons de son suicide. La caméra, qui le cadrerait en plan américain, s'approchait progressivement de lui à mesure qu'il parlait, jusqu'à le cadrer en gros plan.

JE RÉALISE AUJOURD'HUI TOUTE L'HORREUR DE CE QUE J'AI PROVOQUÉ. MÊME SI C'EST PAR IDÉAL QUE J'AI ENTREPRIS CETTE CROISADE. JE CROYAIS SINCÈREMENT QUE LA

RÉDUCTION DE LA POPULATION HUMAINE ÉTAIT LA SEULE FAÇON D'ASSURER LA SURVIE DE L'HUMANITÉ. C'EST POUR CETTE RAISON QUE J'AI UTILISÉ LES TROIS LABORATOIRES D'HOMNI-FOOD À DES FINS CRIMINELLES. C'EST POUR CETTE RAISON QUE LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES ET CELUI DE LA PESTE GRISE ONT ÉTÉ MIS AU POINT. JE CROYAIS SERVIR L'HUMANITÉ.

DANS MA FOLIE, J'AI MÊME TUÉ MA FEMME ET MES ENFANTS. D'ABORD PARCE QU'ILS MENAÇAIENT DE ME DÉNONCER, MAIS AUSSI POUR POUVOIR ME CONSACRER DE FAÇON EXCLUSIVE À MA MISSION. IRONIQUEMENT, C'EST CE GESTE QUI M'A FAIT RÉALISER LA FOLIE QUI M'HABITAIT. APRÈS LES AVOIR TUÉS, C'EST COMME SI J'ÉTAIS SORTI D'UNE SORTE DE RÊVE ÉVEILLÉ. COMME SI UN VOILE S'ÉTAIT DÉCHIRÉ DEVANT MES YEUX. J'AI DÉCOUVERT LA VÉRITÉ. JE SAIS MAINTENANT QU'AUCUNE IDÉE NE MÉRITE QU'ON TUE CEUX QU'ON AIME. JE RÉALISE QUE LA LUTTE ENTREPRISE PAR DES COMPAGNIES COMME HOMNI-FOOD ET HOMNI-PHARM EST LA SEULE QUI A UN SENS. QU'ELLE EST NOTRE SEUL ESPOIR. ET JE RÉALISE L'AMPLEUR DES HORREURS QUE J'AI COMMISES. POUR L'HUMANITÉ, IL Y A ENCORE UNE CHANCE. MAIS PAS POUR MOI.

La caméra, qui le montrait maintenant en gros plan, prit du recul.

Kristof Belcher se mit la tête dans un globe constitué de bandes de métal largement ajourées. Le globe était intégré à un dispositif incluant deux longs bras métalliques de chaque côté. Les bras métalliques faisaient un angle d'environ cent trente-cinq degrés par rapport à la table. Sous le globe, il y avait un récipient de liquide.

Belcher saisit dans ses mains la poignée par laquelle se terminait chacun des bras. En voix *off*, on pouvait maintenant l'entendre conclure sa déclaration.

JE NE PEUX PLUS ME REGARDER DANS UN MIROIR SANS VOIR AU FOND DE MES YEUX TOUS LES MORTS DONT JE SUIS RESPONSABLE. JE N'AI PLUS QU'UN DÉSIR : FAIRE DISPARAÎTRE MON VISAGE DE LA SURFACE DE LA TERRE.

Belcher rabattit brusquement les deux leviers de métal sur la table. Cela eut pour effet de plonger le globe où était enfermée sa tête dans le bac de liquide qui reposait sous le globe.

Un mélange de cris et de gargouillements se fit brièvement entendre. Le corps se contorsionna frénétiquement. La caméra fit un gros plan sur les crans d'arrêt qui retenaient les bras du mécanisme et empêchaient la victime de les relever.

Il y eut ensuite un fondu au noir qui accompagnait l'affaiblissement des bruits. Puis la tête de Belcher, rongée par l'acide, apparut durant cinq secondes sur l'écran.

Après un nouveau fondu au noir, un court texte en caractères blancs s'afficha.

LES DÉGUSTATEURS D'AGONIES ONT PERMIS À KRISTOF BELCHER DE RÉALISER LA MORT QU'IL DÉSIRAIT. DANS CE FILM, NOUS N'AVONS ÉTÉ QUE LES FACILITATEURS : LA CONCEPTION ET LA RÉALISATION DE CETTE ŒUVRE LUI APPARTIENNENT. IL NE SAURAIT ÊTRE QUESTION DE S'APPROPRIER SON MÉRITE ARTISTIQUE.

McGuinty était particulièrement satisfaite de cette nouvelle production. Ce serait la dernière pièce de l'exposition. Comme plusieurs autres, elle serait distribuée en primeur sur Internet en prévision de l'Exode. Dans quelques minutes, en fait. Le temps que Killmore visionne le résultat final et donne son approbation.

Il ne restait qu'à insérer le titre au début de la vidéo.

Le visage de la vérité

LVT-TV, 13h02

... L'ÉTAT D'URGENCE A ÉTÉ DÉCLARÉ DANS PLUSIEURS PROVINCES DE L'INDE À LA SUITE DES ÉMEUTES DE LA NUIT DERNIÈRE. LE PREMIER MINISTRE A AFFIRMÉ QUE CES INCIDENTS AVAIENT COMME UNIQUE EFFET DE NUIRE AUX EFFORTS DU GOUVERNEMENT POUR ACHEMINER L'AIDE ALIMENTAIRE DANS LES RÉGIONS LES PLUS AFFECTÉES PAR LA FAMINE.

TOUJOURS EN LIEN AVEC LA CRISE ALIMENTAIRE, LA COMPAGNIE HOMNIFOOD A TENU UNE CONFÉRENCE DE PRESSE À LAQUELLE PARTICIPAIENT SES TROIS COMPAGNIES SŒURS : HOMNIFLOW, HOMNIPHARM ET HOMNIFUEL. LE PRÉSIDENT D'HOMNIFOOD, STEVE RICE, A DÉCLARÉ QUE SON ENTREPRISE AVAIT POUR SEUL BUT DE SAUVER LA PLANÈTE DE LA FAMINE ET D'AIDER SES COMPAGNIES SŒURS À LUTTER POUR LA SURVIE DE L'HUMANITÉ. « LOIN DE VOULOIR NOUS SUBSTITUER AUX DIRIGEANTS POLITIQUES DES PAYS, A DÉCLARÉ LE PORTE-PAROLE D'HOMNIFOOD, NOUS AVONS CHOISI DE FAIRE ALLIANCE AVEC EUX À L'INTÉRIEUR DE PARTENARIATS OÙ LES OBJECTIFS DE CHACUN... »

Paris, 19h34

Poïtras avait travaillé quatre heures d'affilée pour préparer les transactions qu'il devrait effectuer au moment d'amorcer la mise en œuvre du plan.

Depuis une dizaine de minutes, pour se détendre, il parcourait les nouvelles économiques et financières. La nouvelle marquante était celle du

pétrolier incendié et coulé par des pirates dans le détroit d'Ormuz. Un autre pétrolier était retenu en otage.

La fermeture du détroit signifiait le blocage de quarante pour cent du trafic mondial de pétrole. Le prix du brut venait de monter à cent soixante-trois dollars le baril.

Pas de doute, les actions des pétrolières continueraient de monter, songea Poitras. Quant au Canada et au Venezuela, ils seraient en position idéale pour accélérer le développement des sables bitumineux.

Il décida d'abandonner les informations et de retourner à la préparation de l'abondante paperasse qu'exigeait la réalisation de son plan.

Ottawa, 14h36

Jack Hammer avait choisi de se présenter lui-même à la conférence de presse quotidienne du gouvernement. C'est avec surprise que les journalistes le virent approcher du micro.

— Désolé de vous décevoir, dit-il avec un sourire presque narquois. Mon porte-parole a eu un problème de garderie.

Des sourires retenus lui répondirent.

— Tant qu'à être ici, dit-il, j'aimerais en profiter pour faire une annonce. Ça vous va ?

En guise de réponse, les doigts se crispèrent sur les enregistreuses miniatures. Personne ne voulait manquer sa déclaration.

Le premier ministre regarda un instant ses notes, puis il replia les deux feuilles et les glissa dans la poche intérieure de son veston.

— Vous n'êtes pas ici pour entendre de savantes élucubrations préparées par des fonctionnaires, dit-il. Ni des déclarations soigneusement formatées par mes conseillers en image.

Il sourit.

Dans l'assistance, personne ne savait qu'il souriait parce qu'il venait précisément de leur servir une déclaration minutieusement formulée et chorégraphiée par ses conseillers en image.

— La hausse du prix du pétrole peut sembler une tragédie, reprit Hammer. En fait, c'en est une pour la plus grande partie de la population mondiale. Mais, pour le Canada, c'est une opportunité. Nous sommes désormais à plus de quatre-vingts dollars au-dessus du seuil de rentabilité pour l'exploitation des sables bitumineux. Aussi, j'annonce que le gouvernement investira onze milliards de dollars dans le développement de nouvelles installations pétrolières. Cet investissement se fera en collaboration avec le secteur privé, qui investira le double de nous. Pour chaque dollar que le gouvernement fédéral investira, CanadaFuel investira deux dollars et trente-cinq sous.

Les journalistes se regardèrent les uns les autres.

— C'est quoi, CanadaFuel ? demanda le journaliste d'*HEX-Press*.

— Une nouvelle entreprise affiliée au groupe HomniFuel.

— Vous voulez dire que le Canada va abandonner ses réserves de pétrole

à l'entreprise privée ? demanda le journaliste du *Devoir*.

— On n'abandonne pas nos réserves, répondit Hammer, magnanime. On les développe avec eux.

— Le chef de l'opposition vous accuse déjà de brader les intérêts du pays. Quand il va apprendre ça...

Hammer sourit.

— Écoutez... Il faut bien qu'il dise quelque chose.

— Vous abandonnez quand même les deux tiers des profits à l'entreprise privée.

— En échange, elle va assurer la sécurité des installations et développer le savoir-faire nécessaire pour protéger l'environnement. Ce n'est pas rien... J'aurais cru que vous seriez heureux du tournant vert de mon gouvernement.

— Pourquoi ne pas avoir choisi Pétro-Canada ?

— Parce que CanadaFuel a des relations privilégiées avec d'autres entreprises qui appartiennent déjà à HomniFuel. Notamment celles qui exploitent des gisements en Alaska. Cela va permettre de créer des synergies.

— Le Canada est le seul pays qui n'a pas nationalisé ses réserves pétrolières.

— Il me semble que vous oubliez les États-Unis, objecta ironiquement Hammer.

— Je ne les oublie pas. Mais comme ils n'ont plus aucune réserve...

— Et l'Alaska ?

— La seule raison pour laquelle il leur en reste un peu là-bas, c'est parce que ces réserves étaient protégées par des lois environnementales... et que Palin n'a pas réussi à les faire abolir.

— Si vous le permettez, je n'entrerais pas dans ce jeu de procès d'intention.

Un journaliste du *Ottawa Post* leva la main.

— Toujours dans le domaine pétrolier, dit-il, est-ce vrai que la GRC était au courant de menaces contre la vie de Tim Raleigh ? Et, si oui, pour quelle raison n'a-t-elle rien fait pour le protéger ?

Le premier ministre parut surpris de la question. Il répondit sur un ton rempli de bonne volonté et de quasi-indignation.

— John, si vous êtes en possession d'informations démontrant que la GRC n'a pas pris au sérieux des menaces contre un citoyen, c'est une chose grave. Je vous demande de transmettre le plus rapidement cette information au ministre de la Justice.

Le journaliste en question, John Ray, expliqua qu'il n'avait pas de preuves formelles. Mais plusieurs indications laissaient croire que la GRC avait été informée de la menace pesant sur Raleigh. Et comme les Enfants de la Foudre avaient annoncé officiellement qu'il était une de leurs cibles...

Toujours souriant, Hammer réitéra sa suggestion que Ray se mette en contact avec le ministre de la Justice pour lui communiquer ses informations. Puis il mit fin à la rencontre, ajoutant qu'il aurait sous peu d'autres initiatives

gouvernementales à leur annoncer.

Aussitôt de retour dans son bureau, son sourire disparut.

— C'est quoi, cette fuite sur Raleigh ? se mit-il à hurler à son chef de cabinet. Trouve-moi le ministre de la Sécurité publique et le commissaire de la GRC ! Je les veux dans mon bureau dans moins d'une heure !

New York, 18h16

Hussam al-Din préparait sa valise. Dans moins de vingt-quatre heures, il serait à Dubaï. Sa nouvelle résidence avait été redécorée selon ses instructions. Rien d'occidental. Il avait vu les photos. On aurait l'impression de se retrouver à l'intérieur de la version miniature d'un palais. Presque tous les éléments de décoration de l'architecture musulmane y avaient été intégrés : arcs et coupoles, colonnes, chapiteaux, voûtes à muqarnas, mosaïques de céramique, incrustations de pierres de couleurs différentes dans les murs, contraste entre briques glaçurées et non glaçurées... L'idéal, bien sûr, aurait été d'avoir un véritable palais, avec des pavillons dispersés à l'intérieur d'un réseau de jardins. Mais, pour l'instant, il n'en avait pas encore les moyens. Ce qui ne l'empêchait pas de commencer à faire des plans...

Des hommes armés surgirent dans l'appartement au moment où il allait prendre sa valise. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, un pistolet et un fusil mitrailleur le tenaient en joue. Tous les membres de l'équipe d'intervention avaient les quatre mêmes lettres sur la poitrine et dans le dos : NYPD.

Hussam se dit qu'il devait s'agir d'une méprise. Ils ne pouvaient pas savoir quoi que ce soit à son sujet. Peut-être s'agissait-il simplement d'une perquisition aléatoire ? Il y en avait de plus en plus contre les étrangers dont le nom était à consonance arabe. Peut-être le responsable de la sécurité de l'hôtel voulait-il être bien vu de ses patrons ? Avec le sentiment anti-Arabs qui était en train de se développer dans la population, les autorités n'avaient pas le choix de montrer qu'elles prenaient tous les moyens à leur disposition pour prévenir une nouvelle catastrophe... Le pire qui pouvait arriver, c'était qu'on l'amène pour l'interroger. Dans vingt-quatre heures tout au plus, probablement avant, il serait libéré. Sans doute avec des excuses !

Hussam réalisa que la situation était plus grave qu'il le pensait quand les assaillants refusèrent de s'identifier et le menottèrent sans lui lire ses droits. Ils se mirent ensuite à fouiller ses valises et sa chambre sans se préoccuper des dégâts qu'ils pouvaient causer.

Quand ils découvrirent le DVD, dissimulé à l'intérieur d'une enveloppe qui le rendait indétectable aux dispositifs de sécurité à l'intérieur des aéroports, Hussam comprit qu'il était perdu. Ils savaient ce qu'ils cherchaient !

Il se mit alors à les engueuler en arabe.

— Vous êtes des porcs d'Infidèles. Votre règne est terminé. Vous ne pouvez plus rien faire. Il est trop tard. L'Occident va disparaître. La vengeance d'Allah est en marche. Seuls les vrais croyants...

Un coup de crosse dans la figure interrompit sa tirade.

RDI, 19h02

... CES ATTAQUES, QUI SE SONT PRODUITES DANS PLUSIEURS PAYS, TOUCHENT MAINTENANT LES GOUTTES POUR LES YEUX ET LES OREILLES, LES DÉCONGESTIONNANTS À VAPORISER, LES BOISSONS GAZEUSES ET L'EAU EMBOUTEILLÉE. TOUTES LES MARQUES SEMBLANT VISÉES...

New York, 19h24

Tyler Paige avait choisi le Liberty Bar de l'hôtel Melrose comme lieu de rendez-vous. Le long mur de rayonnage rempli de livres donnait à l'endroit un cachet de sérieux qui gommerait le caractère mondain de la rencontre.

Percy Randall serait sensible à cette atmosphère, songea Paige. Cela situerait d'emblée leur échange sur un plan intellectuel. Ce seraient deux personnes informées qui partageaient des idées – et non pas un espion qui utilisait sans vergogne un journaliste complaisant pour couler des informations.

Paige avait bu la moitié de son verre de Black Label lorsque Randall apparut devant lui. Tout en lui souhaitant le bonjour, il fit un signe de la main au serveur.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a de si important ? demanda Randall en s'assoyant.

— Ce coup-ci, tu vas avoir une promotion.

Paige se tourna vers le serveur qui arrivait.

— La même chose, dit-il en pointant le verre sur la table, devant Randall.

Le serveur répondit par un bref « Bien, monsieur » et retourna derrière le comptoir.

— J'aurais dû commander du champagne, reprit Paige, mais j'ai pensé qu'un scotch serait plus discret.

Randall le regardait sans comprendre.

— Je t'apporte un *scoop*, reprit Paige. Le *scoop* de ta carrière !

Il prit une gorgée de Black Label et continua de regarder Randall, s'amusant à le laisser languir.

— C'est quoi ? s'impatienta Randall. Ben Laden est une invention de la CIA ? Obama est un agent des communistes ?... La famille Bush au complet déménage en Arabie Saoudite ?

— L'hypothèse de la filière musulmane est confirmée, répondit simplement Paige.

Puis, après une pause :

— Les incendies sont d'origine criminelle.

Il trempa ses lèvres dans son verre et prit une petite gorgée. Il continuait d'observer Randall avec un sourire. Puis, comme il allait révéler une autre

pièce du casse-tête, le serveur apparut à la table et déposa un verre de scotch devant Randall.

Paige le remercia et le regarda s'éloigner.

— De quels incendies tu parles ? demanda Randall.

— La Californie.

Paige huma longuement le liquide dans son verre avant d'ajouter :

— Ils ont retrouvé des restes de bombes au phosphore.

— Tu veux parler des incendies de forêt en Californie ?

Toute trace d'agacement avait disparu de la voix de Randall.

— Quelque chose me disait que tu serais intéressé, fit Paige.

— Vous avez des preuves de ça ?

— Il est hors de question de confirmer cette information, répondit sèchement Paige.

Puis son visage afficha un sourire roublard :

— Par contre, reprit-il, si tu nous demandes de la nier, nous refuserons. Comme nous refuserons de nier que les terroristes écolos servent de façade aux islamistes.

— Tu veux que j'écrive ça ?

— Tu écris ce que tu veux... Mais nous refuserons de confirmer ou de nier que les attentats sont pilotés en sous-main par des fondamentalistes islamistes. Et si tu affirmes qu'il s'agit d'une stratégie pour détruire les États-Unis, là, nous refuserons carrément de commenter.

— Tu es sérieux ?

— Ça te suffit, comme *scoop* ?

— Tu te rends compte ? Si je publie ça...

— C'est seulement la première étape.

— Quoi ?

— La prochaine, c'est les Chinois.

— Qu'est-ce qu'ils font, les Chinois ?

— Ce sont eux qui sont derrière les musulmans. Eux qui les manipulent.

— Dans quel but ?

— Pendant que les musulmans détruisent l'Occident, les Chinois mettent sur pied la grande coalition anti-occidentale – les Jaunes, les Noirs, les Sud-Américains... Mais ça, pas un mot pour le moment. C'est pour notre prochain rendez-vous... Santé !

Paige leva son verre et le vida.

— Je te laisse l'addition, dit-il. On se revoit demain pour la suite.

Fort Meade, 20h43

Tate s'était promis d'avoir un horaire plus raisonnable. Au rythme des derniers mois, il ne pourrait pas tenir bien longtemps. Le surmenage risquait de l'amener à prendre de mauvaises décisions. Ou simplement à réagir trop lentement. À ne pas percevoir à temps un lien entre deux informations.

À dix-neuf heures, moment qu'il s'était fixé pour partir, il avait reçu les

résultats de la perquisition menée à l'initiative de Spaulding dans un hôtel de New York : l'origine criminelle des incendies qui ravageaient la Californie était confirmée. Le suspect, identifié sous le nom de guerre de Hussam al-Din, était un terroriste islamiste dont leurs dossiers n'avaient aucune trace. C'était lui qui avait fourni les bombes au phosphore pour allumer les incendies.

Spaulding exultait : il avait eu raison ; l'opération avait été un succès complet. Ça améliorerait la crédibilité de la NSA.

Tate, lui, était moins sûr qu'il y ait là matière à réjouissances. Il craignait les répercussions qu'aurait cette nouvelle quand les médias s'en empareraient.

Il était encore en train de ruminer la question quand il avait reçu un message de Petrucci, l'ambassadeur américain à Ottawa. L'identité de la victime de l'attentat était confirmée : c'était bien Tim Raleigh, le propriétaire d'une petite société d'exploitation de sables bitumineux, dans le nord de l'Alberta.

Au bout du fil, Petrucci avait pesté contre les autorités canadiennes pendant toute la durée de l'appel.

— Ils ne voulaient rien nous dire ! Ils ont été forcés de parler quand les médias ont sorti la déclaration des terroristes pour revendiquer l'attentat !

Un peu plus tard, il y avait eu un bilan des nouveaux attentats avec des produits contenant de l'acide. Une dizaine d'entreprises avaient déjà annoncé le rappel de leurs produits, ce qui provoquerait des pénuries jusque dans les hôpitaux.

Comme Tate allait quitter son bureau, son ordinateur portable se manifesta. Un message de Blunt.

— Tu te décides finalement à rappeler ! dit-il après avoir activé le logiciel de communication.

— J'ai besoin d'un avion.

— Avec deux sous-marins et une dizaine d'hélicoptères, peut-être ?

— Il faut que je me rende immédiatement à Paris. J'ai raté mon vol.

— Je ne peux pas croire que l'Institut ne vous paie pas l'hôtel.

— L'opération dont je t'ai parlé va débiter dans moins de quarante-huit heures. Il faut que j'aille tout de suite à Paris pour coordonner deux ou trois choses.

— Deux ou trois choses... Une chance que l'information que je reçois de mes autres agents est un peu plus précise.

— Tu as eu le message d'une de mes collègues ?

— Je suppose que tu parles du courriel que j'ai reçu et qui était signé de ton nom.

— Oui. Tu t'es occupé de faire protéger les gens ?

— Ceux que j'ai pu localiser...

— Et les villes ?

— L'information a été distribuée. Les autorités locales ont déterminé les cibles les plus probables...

— Tu peux me faire prendre au Warwick Hotel ?

- À vos ordres ! répondit ironiquement Tate.
- C'est vraiment une question d'heures.
- D'accord. Et si jamais tu as le temps de me dire ce qui se passe...
- Tu me connais...
- Justement.

Reuters, 21h04

... ANNONCÉE PAR HOMNIFUEL. CES SUPERPÉTROLIERS, QUI VOYAGERONT EN CONVOIS, BÉNÉFICIERONT DE LA PROTECTION D'UN PORTE-AVIONS ET DE DEUX CROISEURS. DES NAVIRES DE CROISIÈRE, DISPOSANT DE LEURS PROPRES MOYENS DE DÉFENSE, FERONT ÉGALEMENT LEUR APPARITION AU COURS DES PROCHAINS JOURS. ILS POURRONT SE JOINDRE AUX CONVOIS POUR PROFITER DE LEUR PROTECTION. CES NAVIRES, DONT LA CONSTRUCTION AVAIT ÉTÉ TENUE SECRÈTE, CONSTITUENT LA RÉPONSE DE L'INDUSTRIE AU PIRATAGE QUI PROLIFÈRE AU LARGE DES CÔTES DE LA SOMALIE ET DANS LA MER DE CHINE. CETTE PREMIÈRE EXPÉRIENCE DEVRAIT BIENTÔT ÊTRE SUIVIE PAR...

Hampstead, 2h17

Hurt était dans le bois entourant l'édifice à logements depuis plus de deux heures. Trouver l'équipement nécessaire n'avait pas été facile. Il avait dû utiliser plusieurs anciens contacts.

Avec les nouveaux contrôles qu'avait entraînés la montée du terrorisme, c'était de moins en moins évident de se procurer de l'équipement de pointe. Il avait quand même réussi à trouver ce qu'il voulait : un brouilleur de détecteurs de mouvement, un détecteur de rayons lasers, des lunettes à infrarouge, un neutralisateur de brouilleur d'ondes, un micro pour écouter ce qui se dit dans une résidence au moyen d'un laser dirigé sur une fenêtre...

Ce qui continuait de l'intriguer, c'était que l'édifice à logements n'était pas au centre du réseau de protection. C'était pourtant dans cet édifice que la voiture qu'il avait suivie était entrée.

L'autre maison, qui était incluse dans le périmètre de protection, était peut-être une dépendance de l'édifice à logements. Il y avait peut-être un passage souterrain entre les deux... Pour l'instant, c'était impossible à vérifier. Mais rien ne l'empêchait de commencer sa visite par la résidence.

Montréal, studio de HEX-Radio, 21h45

Assis devant le micro, News Pimp attendait que les pubs aient fini de rouler. Sur la feuille devant lui, il n'avait noté que quelques mots.

Il se faisait confiance. Avec ça, il pouvait remplir le dernier bloc de l'émission. En impro, il était à son meilleur.

Contrairement à son habitude, il avait conservé le plus gros punch pour la fin. Juste avant d'entrer en ondes, il avait reçu un coup de fil de son mystérieux informateur. Il y avait un nouvel élément dans le dossier Théberge.

Le signal d'avertissement passa du vert au rouge.

— De retour à *Sur quoi on tape aujourd'hui ?*, avec News Pimp, en remplacement de Bastard Bob. Comme promis, le temps qui reste, on va le prendre pour un sujet qui n'en finit pas de nous écœurer. Je veux parler de Théberge. Le flic qui n'est plus flic, mais qui a l'air de continuer à contrôler les flics... J'ai un autre *scoop* pour vous. Un nouveau membre du réseau Théberge joue les filles de l'air !... Pascale Devereaux. Vous devinerez jamais pour où elle a pris l'avion. L'Amazonie !... D'après vous, pour quelle raison elle va là-bas ? Tous les autres ont débarqué à Paris... Est-ce que c'est pour mêler les cartes ? En tout cas, les rats ont l'air de quitter la chaloupe. Au rythme où ils disparaissent, on dirait un épisode de *Lost* !... Dans vos courriels, il y en a qui disent qu'il faudrait une commission d'enquête sur le réseau Théberge. Je veux vous entendre là-dessus. Mais avant, on écoute *Brainwash*, des Pistols Five...

Une fois le micro éteint, News Pimp poussa un soupir. Une fois de plus, il avait fait confiance à son informateur. Jusqu'à maintenant, il ne l'avait pas regretté. À vrai dire, ce qui l'inquiétait le plus, ce n'était pas qu'une information puisse se révéler fausse. C'était qu'il cesse d'en recevoir. D'une fois à l'autre, rien ne lui assurait que ce n'était pas la dernière.

New York, 21h57

La limousine était maintenant sur une autoroute. Elle se dirigeait vers un petit aéroport en banlieue de New York.

Blunt était seul sur le siège arrière. À l'avant, à côté du conducteur, il y avait un agent. C'était lui qui aurait pour tâche d'expédier les formalités aux douanes et d'aplanir toute difficulté susceptible de retarder son départ.

Indifférent au paysage qui défilait avec une rapidité largement au-dessus de la vitesse permise, Blunt était concentré sur son iPhone. Il venait d'activer le logiciel de communication.

La voix endormie de Chamane lui répondit.

— Ça ne pouvait pas attendre une heure ou deux ?

— Je prends l'avion pour Paris dans moins d'une heure, répondit Blunt. De ton côté, t'en es où ?

— Elle accepte de travailler avec nous.
— Et Poitras ?
— Tout devrait être prêt demain midi. L’ancienne présidente de la Caisse est chez lui pour l’aider.
— Bien. On va se réunir demain pour régler les derniers détails. Rendez-vous chez Poitras vers la fin de l’avant-midi.

Après avoir raccroché, Blunt poussa un soupir et regarda un moment par la fenêtre. Il fallait qu’il appelle Stéphanie. Les messages où il était question de tox ou d’intox le tracassaient. Pourvu que ce ne soit pas lié à une histoire de drogue. Bien sûr, ses nièces étaient majeures. Elles avaient le droit de faire les expériences qu’elles voulaient. Mais il y avait tellement de *trash* sur le marché...

Il avait encore un coup de fil à donner pour le travail. Tout de suite après, il tenterait de la joindre.

Lévis, 22h02

Après avoir installé sur le mur de son bureau les deux écrans plats géants qu’elle avait commandés, Dominique avait décidé de manger à L’Intimiste. Ce serait la dernière occasion avant un bon moment de manger à l’extérieur. À partir de demain, elle serait clouée chez elle jusqu’à la fin de l’opération.

Elle venait de terminer son canard confit lorsque l’écouteur dans son oreille gauche se manifesta. Un appel. D’après la tonalité, il provenait de Blunt.

Par réflexe, elle fit le tour de la salle des yeux pour s’assurer qu’aucun regard ne la fixait de façon trop insistante. Puis elle sortit son iPhone de son sac à main.

Elle accepta la communication et murmura à voix basse :

— J’écoute.

Blunt l’informa des derniers développements. Pendant qu’il parlait, elle prit deux petites gorgées d’Amarone.

Puis elle murmura :

— J’aviserai F dans les prochaines minutes.

Elle écouta ensuite pendant une trentaine de secondes avant d’ajouter :

— Aucun problème. À sept heures, je serai déjà levée depuis un certain temps.

Après avoir raccroché, elle entreprit de terminer tranquillement son verre. Pour les gens qui dînaient seuls, c’était une bénédiction, cette politique du restaurant de garder une sélection de bonnes demi-bouteilles.

Elle en était à repasser mentalement l’ensemble du plan lorsque la sommelière s’approcha.

— Quelque chose d’autre ?

— Non. Ce sera tout.

— Vous avez entendu la nouvelle ? Il paraît qu’ils ont découvert deux cas de peste grise à Montréal.

TVA, 22h09

... LES FEUX DE FORÊT QUI RAVAGENT LA CALIFORNIE SE SONT INTENSIFIÉS AU POINT QUE PLUSIEURS SONT MAINTENANT HORS DE CONTRÔLE. L'AUGMENTATION PRÉVUE DE LA FORCE DES VENTS, AU COURS DES PROCHAINS JOURS, A INCITÉ LE GOUVERNEUR DE L'ÉTAT À DEMANDER L'AIDE DE WASHINGTON. DES ÉVACUATIONS SONT PRÉSENTEMENT EN COURS DANS PLUSIEURS MUNICIPALITÉS DES ENVIRONS DE LOS ANGELES...

Montréal, 22h18

Crépeau fut averti vingt-sept minutes après l'explosion. Le temps de se rendre sur les lieux, dans l'est de la ville, il recevait un appel de l'homme du PM.

— C'est quoi, cette histoire ? demanda Morne. Je pensais que vous aviez fait surveiller les raffineries.

— Contre un missile, il n'y a pas grand-chose à faire.

— Un missile ?

— Un missile. On a retrouvé le camion à partir duquel il a été tiré.

— Vous avez une piste ?

— Pour l'instant, on a seulement le camion.

Une demi-heure après son arrivée, Crépeau avait appris que l'attaque avait eu pour cible un réservoir un peu isolé, qui était plus facile d'accès à partir de la route. Les dégâts seraient limités. L'impact sur le public, par contre, serait dévastateur. C'était la preuve que les terroristes pouvaient frapper où et quand ils le voulaient.

Les politiciens seraient déchaînés. Chacun se chercherait un « angle » pour occuper de l'espace dans les médias. Ce serait la chasse à la visibilité.

Les partis d'opposition seraient unanimes à imputer la responsabilité des événements au premier ministre, si ténu ou fantaisiste que puisse être le lien entre les événements et ses décisions. Si on pouvait attribuer au gouvernement la responsabilité des crises économiques et des tremblements de terre, pourquoi pas celle d'un attentat ?

Le premier ministre, pour sa part, protesterait qu'il avait toujours respecté l'autonomie des forces policières. Qu'il avait entièrement confiance en leur compétence. Ce qui lui permettrait, sous le couvert d'un vote de confiance, de se distancer du problème et de se dissocier par avance de tout échec.

— Vous pensez faire appel au fédéral ? demanda la voix de Morne.

— Ils seront avertis, répondit Crépeau. Comme chaque fois qu'un incident est relié au terrorisme.

— Le PM va vouloir faire une déclaration demain matin. Il me faut un canevas.

— On n’a rien.

— Soyez sérieux. Il ne peut pas dire qu’il ne sait rien.

— Même si c’est la vérité ?

— La population ne comprendrait pas. Les partis d’opposition lui tomberaient dessus. Il faut qu’il dise quelque chose.

— C’est ce que je craignais...

Morne insista pour que Crépeau lui soumette un projet de déclaration. Crépeau promit de faire ce qu’il pourrait. Morne lui assura que le premier ministre lui saurait gré de sa collaboration.

Crépeau interrompit la communication après s’être engagé à rappeler aussitôt qu’il aurait quelque chose de neuf. Mais il ne se faisait pas d’illusions : ou bien on retrouverait les auteurs de l’attentat dûment occis, comme aurait dit Théberge, ou bien il n’y aurait aucune piste.

Il se demandait laquelle des deux éventualités était la pire. Probablement la deuxième, conclut-il après un moment. Parce que la première fournirait à la population des coupables à détester. Et s’ils étaient morts, elle aurait l’impression que, d’une certaine manière, justice avait été faite. Tandis que dans le deuxième cas...

Un policier en uniforme tira Crépeau de ses réflexions.

— Il y a eu une autre attaque, dit le policier.

— Une autre raffinerie ?

— Une épicerie.

— Ils ont fait sauter une épicerie ?

Crépeau ne voyait pas quel intérêt pouvaient avoir des terroristes à faire sauter une épicerie.

— Ils ont défoncé un mur avec un bélier mécanique, expliqua le policier. Puis ils ont rempli trois camions.

— Ce ne sont pas des terroristes.

— Marché noir.

— Quand ça va se savoir, tout le monde va se précipiter dans les épiceries.

— Ce qui va accélérer la pénurie. Faire monter les prix au marché noir...

BBC, 23h11

... LES RESTES DE KRISTOF BELCHER. SELON LE YARD, L’ÉTAT DU CORPS CONFIRME LA MISE EN SCÈNE DE SA MORT PRÉSENTÉE DANS UNE VIDÉO SUR INTERNET. DES DOCUMENTS LAISSÉS DANS L’ENTREPÔT OÙ LE CORPS A ÉTÉ DÉCOUVERT ATTESTENT QU’IL ÉTAIT LIÉ À UN GROUPE TERRORISTE ; CE SERAIT POUR LE COMPTE DE CE GROUPE QU’IL AURAIT MANIPULÉ LES RECHERCHES EFFECTUÉES DANS LES LABORATOIRES D’HOMNI-FOOD...

Hampstead, 4h39

Fogg relisait pour la troisième fois le calendrier des opérations. Il n'avait dormi que quelques heures. Il dormait de moins en moins. Peut-être à cause de l'âge. Peut-être parce qu'approchait le moment de déclencher l'opération la plus importante de sa carrière. Sans doute un peu des deux.

Dans quelques jours, il recueillerait les résultats de plus de quarante ans de travail. Ce serait l'œuvre de sa vie. Il se rappelait les premières luttes entre le Grand conseil des Cullinans et le Rabbin, les premières escarmouches entre le Consortium et l'Institut, l'opération désastreuse menée par Hurt en Thaïlande, les intrigues de Xaviera Heldreth et Ute Breytenbach, les manœuvres de « ces messieurs » pour miner son pouvoir à l'intérieur du Consortium... Sans compter sa propre lutte contre la maladie pour demeurer opérationnel malgré ses problèmes de santé... Il avait vu tant de morts, tant de vies gâchées... Tant de gens victimes de leur irrationalité, de leurs intérêts à courte vue, de leurs croyances absurdes...

Heureusement, à travers toutes ces années, il avait su qu'il pouvait compter sur F. Sur son travail incessant pour faire de l'extérieur ce que lui ne pouvait pas faire de l'intérieur. Il trouvait rassurant de la savoir près de lui pour les derniers jours précédant le déclenchement de l'opération finale... Ça aussi, c'était sans doute un effet de l'âge. Il ramollissait.

Une voix le tira brusquement de ses réflexions. Une voix précise et tranchante.

— *Les mains en l'air. Cette fois, c'est terminé.*

Fogg releva les yeux du document qu'il lisait avant que ses pensées se mettent à dévier sur tout ce qu'il avait traversé.

Hurt se tenait devant lui, un pistolet à la main.

C'était ironique, songea Fogg. Sans le savoir, il venait de voir l'essentiel de sa vie défiler devant lui alors qu'il ne savait même pas qu'il risquait de mourir.

— Je vois que vous n'avez pas perdu vos habitudes, dit-il doucement.

— *Je veux le nom de la taupe que vous avez à l'Institut !*

— Il n'y a pas de taupe. Du moins, pas à l'Institut.

— *Inutile de mentir. J'ai entendu madame Cavanaugh le dire.*

— Depuis quand croyez-vous tout ce que vous entendez ?

— *Vous pouvez arrêter vos raisonnements tordus. Ça ne prend plus.*

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. Qui, croyez-vous, a fourni à l'Institut les renseignements pour Shanghai ?

— *C'était une manœuvre pour m'éloigner. Parce que j'approchais trop du but.*

— Bien sûr... C'était beaucoup plus simple de vous envoyer à Shanghai que de vous éliminer quand vous étiez dans le parc sans savoir que vous aviez été repéré.

La voix de Fogg était maintenant un peu plus froide et ironique.

— Croyez-moi, reprit-il. Vous éliminer aurait été beaucoup plus facile.

— *Pourquoi vous ne l'avez pas fait ?*

La voix froide de Steel avait laissé la place à la voix plus agressive de Sharp.

— Parce que nous avons besoin de vous, répondit Fogg. Il fallait bien quelqu'un pour contrecarrer les plans de madame Hunter... Sans votre intervention, Meat Shop aurait ressuscité de ses cendres. Vous avez accompli un excellent travail. Votre ami Wang Li n'a eu que des éloges pour votre efficacité.

— *Je le savais ! Lui aussi travaillait pour le Consortium !*

— Le Consortium n'est pas ce que vous croyez.

— *Le Consortium a fait tuer mes enfants !*

La voix de Nitro venait de prendre la relève.

— Pas le Consortium, répondit Fogg sur un ton qu'il voulait apaisant. Ceux qui sont derrière le Consortium. Nous avons un ennemi commun. Laissez-moi vous expliquer...

— *Il n'y a rien à expliquer.*

— Vous vous trompez...

— *Ça fait des années que je rêve de cet instant !*

— Si cela peut vous soulager de me tuer, faites-le. Mais attendez quelques jours... Je vous promets de me rendre volontairement à l'endroit que vous me désignerez pour que vous puissiez satisfaire votre besoin de vengeance.

— *Vous me prenez pour un imbécile ?*

— Si vous me tuez tout de suite, vous jouez le jeu de vos véritables ennemis. Ce sont eux qui sont responsables de la mort de vos...

— *Taisez-vous !!!*

Depuis que Nitro avait pris la parole, Hurt était de plus en plus agité. Des larmes coulaient maintenant sur ses joues.

— *Vous les avez... fait vider. Vous les avez fait...*

Une voix de femme résonna brusquement dans la pièce.

— Hurt ! Ressaisissez-vous !

Il pivota et il aperçut F, à sa gauche, qui tenait une arme braquée vers lui.

— *Je le savais ! C'était vous, la taupe !*

— Cessez de dire des absurdités et déposez ce pistolet, qu'on puisse avoir une discussion intelligente.

Hurt continuait de tenir Fogg en joue.

— *Vous avez fini de vous moquer de moi !*

— Si j'avais voulu me moquer de vous, je vous aurais descendu au lieu de vous avertir.

— *C'est une erreur que vous n'aurez pas l'occasion de refaire !* dit-il en tournant son arme vers F.

Comme il amorçait son geste, Fogg se leva et se précipita vers lui. Hurt ramena son pistolet vers Fogg et tira.

Touché à la poitrine, Fogg s'écroula par terre.

— S'il vous plaît, dit-il avec difficulté... Écoutez-la...

Puis un filet de sang s'écoula de sa bouche. Hurt tourna les yeux vers F,

qui le regardait sans ciller.

— Vous êtes un imbécile, dit-elle. Vous risquez de détruire plus de trente ans de travail.

— *Tant mieux !*

Elle secoua la tête, dégoûtée.

— Vous êtes vraiment irrécupérable.

Il écarta brusquement son pistolet vers un des ordinateurs et tira deux coups. Puis il le ramena vers F. Sur le mur, plusieurs écrans de surveillance montrant différentes pièces de la maison s'éteignirent.

— *Au contraire. Je n'ai jamais été aussi lucide ! Aussi sûr de ce que j'ai à faire !*

— Vous êtes vraiment un imbécile, répondit F sur un ton glacial... Allez-y !

Avant de réaliser que les mots de F ne s'adressaient pas à lui, il tomba par terre.

F le regarda.

— Un imbécile, répéta-t-elle avec une rage contenue. Un stupide imbécile.

Elle s'adressa ensuite à Monky, qui était derrière Hurt, de l'autre côté de la pièce :

— Occupez-vous de lui.

— Bien sûr, fit Monky d'une voix aussi calme que si elle lui avait demandé de lui trouver un dossier dans les archives ou de lui apporter un café.

Elle regarda de nouveau Hurt, étendu par terre, et secoua lentement la tête.

— Comme si tout n'allait pas déjà assez mal...

LVT News Channel, 23h58

... DÉMENTISSANT LES RUMEURS QUI COURENT SUR INTERNET, LES ENTREPRISES DE L'ALLIANCE ONT ÉMIS UN COMMUNIQUÉ NIANIANT TOUTE VOLONTÉ OU INTENTION DE CONTRÔLE DES RESSOURCES DE LA PLANÈTE. « HOMNIFOOD, HOMNIFLOW, HOMNIPHARM ET HOMNIFUEL NE SONT QUE DES COMPAGNIES SŒURS QUI S'ENTRAIDENT », PRÉCISE LE COMMUNIQUÉ. « ELLES N'APPARTIENNENT À AUCUNE SUPER ENTITÉ ET NE CONSTITUENT PAS UN EMPIRE SECRET, COMME LE PRÉTENDENT CERTAINES LÉGENDES URBAINES. ELLES RESPECTENT L'AUTORITÉ LÉGITIME DES ÉTATS ET ELLES METTENT LEURS COMPÉTENCES À LA DISPOSITION DE CEUX QUI VEULENT TRAITER AVEC ELLES SUR UNE BASE D'AFFAIRES. LEUR SEUL OBJECTIF EST DE CONTRIBUER, PAR LES RECHERCHES QU'ELLES SUBVENTIONNENT, AU SALUT DE L'HUMANITÉ »...

Jour - 4

Guernesey, 5h03

Malgré le mur de pierres qui ceinturait l'immense propriété, Moh et Sam n'eurent aucune difficulté à entrer dans le parc : il suffisait de prendre garde aux morceaux de métal aiguisés et aux tessons de bouteille cimentés sur le dessus du mur.

Les neuf hommes qui les accompagnaient étaient déployés en demi-cercle de chaque côté d'eux. Le petit groupe avançait vers la résidence principale. Selon les informations obtenues par Chamane, c'était là qu'était l'unique accès aux bâtiments souterrains.

Ils traversèrent le parc sans déclencher d'alarme. La porte en acier de la résidence, par contre, ne comportait ni poignée, ni serrure, ni mécanisme apparent de verrouillage. Le lecteur d'empreintes digitales qui permettait de l'ouvrir était abrité à l'intérieur de la porte et il n'était pas relié au reste du système de sécurité. C'était le seul obstacle que Chamane n'avait pas pu neutraliser. Ça et les fenêtres à l'épreuve des balles.

Sur un signe de Moh, deux des hommes fixèrent des cordeaux détonants à découpe directive sur tout le tour de la porte. Puis ils se dépêchèrent de rejoindre les autres, qui s'étaient déjà plaqués contre le mur de la façade.

Quelques secondes plus tard, une détonation se faisait entendre, suivie du bruit sourd de la masse d'acier qui tombait à l'intérieur. On aurait dit qu'une nouvelle porte avait été découpée au scalpel à l'intérieur de la plaque de métal.

Sam vérifia la caméra miniature fixée à sa chemise.

— On y va, dit-il.

Au pied de l'escalier central qui donnait accès aux étages, ils se séparèrent. Sam monta avec quatre des hommes. Les autres se dispersèrent au rez-de-chaussée par groupes de deux. Comme l'avait promis Chamane, aucune des portes n'était verrouillée. Il suffisait de les pousser pour les ouvrir.

Dix minutes plus tard, ils devaient cependant se rendre à l'évidence : à l'exception du personnel d'entretien, qui ne comprenait pas ce qui se passait et qui était visiblement perturbé par l'intervention, la résidence était déserte.

Restaient les souterrains.

Reuters, 0h26

... ONT ÉTÉ FORTEMENT DÉNONCÉES PAR LE MINISTRE CHINOIS DE L'ÉNERGIE. « CES RUMEURS ONT ÉTÉ MISES EN CIRCULATION POUR DISCRÉDITER NOTRE PAYS, A DÉCLARÉ LE MINISTRE. ON VEUT S'EN SERVIR POUR JUSTIFIER UNE

MAINMISE SUPPOSÉMENT INTERNATIONALE SUR DES RÉSERVES PÉTROLIÈRES DÉJÀ PROMISES PAR CONTRAT À LA CHINE. » LE MINISTRE A AJOUTÉ QUE TOUTE INITIATIVE POUR COUPER SON PAYS DE SES SOURCES D'APPROVISIONNEMENT EN ÉNERGIE SERAIT CONSIDÉRÉE COMME UN ACTE DE GUERRE ET TRAITÉE COMME TEL. CETTE MISE AU POINT, QUI VISAIT SANS LES NOMMER LES ÉTATS-UNIS...

Hampstead, 5h29

Monky entra dans la pièce et vérifia les liens qui retenaient Hurt. L'effet du tranquillisant s'était dissipé. La rage que ressentait Hurt, elle, s'était intensifiée.

— Je vais la tuer ! hurla-t-il en apercevant Monky. Je jure que je vais la tuer !

— Vous ne comprenez pas, fit paisiblement l'homme au col mao et au crâne rasé.

— Il n'y a rien à comprendre ! Elle a trahi tout le monde !

— Vous dites des sottises.

Hurt luttait pour libérer ses poignets retenus par des bandes de cuir contre les montants métalliques du lit. Sous l'effort, son corps se tordait par violentes saccades.

— Elle travaille pour le Consortium !

— Vous vous laissez emporter par les illusions de la maya.

— Je vous jure que je vais avoir sa peau !

— C'est une chose que je ne peux pas vous laisser faire.

Voyant que Hurt ne cessait de se débattre, il prit la seringue qui était sur le bureau, fit jaillir une goutte pour s'assurer qu'elle ne contenait pas d'air et il injecta le liquide dans le bras de Hurt.

— Ce n'est pas assez d'avoir tué mes enfants ? Vous allez me tuer, moi aussi ?... C'est ça que vous voulez ?

— Vous n'avez aucune idée de ce que je veux, répondit calmement Monky. Ni de la situation dans laquelle vous êtes.

— Parce que vous pensez que c'est difficile à comprendre ?

Monky se redressa, posa la seringue vide sur le bureau.

— Je veux simplement vous aider à ne pas aggraver votre karma. Même si, en dernière instance, c'est toujours à vous que le choix appartient.

— Vous ne m'aurez pas avec votre baratin... bouddhiste. Vous êtes... du côté des tueurs !

— Si votre karma le permet, nous reprendrons cette conversation quand vous serez plus calme. Plus ouvert à la compassion.

La voix de Hurt faiblissait. Il luttait pour ne pas sombrer.

— Je vous jure... je l'aurai...

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Et je vous aurai... vous aussi.

Monky le regardait sans répondre, toujours aussi calme.

Détaché.

Il attendit que la drogue eut fini de faire effet, puis il sortit de la pièce.

Guernesey, 5h42

Ils découvrirent l'accès du souterrain dans une bibliothèque, au deuxième étage. Un ascenseur dissimulé derrière les rayons remplis de livres d'une étagère coulissante qui glissait dans le mur.

— Comme à St. Sebastian Place, fit Moh.

— Il fait peut-être une fixation sur les bibliothèques, reprit Sam.

Au sous-sol, ils trouvèrent ce qui ressemblait à un baraquement militaire prêt à accueillir des gardes ou des soldats. Il y avait là une vingtaine de chambres à l'allure spartiate. Toutes étaient inoccupées.

Un couloir les amena à un autre bâtiment qui servait d'entrepôt : plusieurs pièces étaient remplies d'armes et de munitions ; les autres abritaient des réserves de nourriture.

— Il y a sûrement une autre entrée, fit Moh.

— Tu as raison. Ils ne peuvent pas avoir apporté tout ça par la bibliothèque.

En revenant sous l'édifice principal, ils découvrirent un bloc résidentiel qui semblait une réplique réduite des appartements du rez-de-chaussée, avec une cuisine, un salon et des chambres nettement plus accueillantes qui paraissaient habitées.

— Les quartiers des employés, fit Moh.

Sam était préoccupé.

— On n'a toujours pas trouvé l'entrée, dit-il.

Ils finirent par la découvrir au troisième sous-sol, sous les quartiers des employés. Il s'agissait d'une caverne naturelle aménagée, qui abritait un canal menant à la mer.

— Commode pour partir et arriver de façon discrète, fit Sam.

Moh et Sam remontèrent à la résidence principale avec un des hommes, laissant les autres poursuivre l'exploration des bâtiments souterrains. Leur idée était faite : à l'exception des employés, l'endroit était maintenant désert.

Comme ils sortaient de la résidence pour examiner les alentours, ils entendirent les battements d'hélices caractéristiques d'un hélicoptère. À l'autre bout du domaine, un appareil s'élevait à partir du toit d'un édifice secondaire. Il s'éloigna rapidement en direction de l'intérieur de l'île.

Sam se tourna vers un membre du groupe d'intervention qui l'accompagnait.

— Essayez de voir où il va.

Ce dernier acquiesça d'un bref signe de tête. Il sortit un téléphone d'une de ses poches.

... UN PROJET DE LOI QUI IMPOSERAIT UN GEL DU PRIX DE L'ESSENCE ET DES CÉRÉALES. DÉNONÇANT LES MESURES PROTECTIONNISTES DE SES VOISINS, QUI ONT INTERROMPU LEURS EXPORTATIONS DE BLÉ ET DE RIZ...

Guernesey, 6h11

Le groupe d'intervention n'avait eu aucune difficulté à investir les différents bâtiments souterrains. Au total, trois personnes avaient été interpellées, brièvement questionnées puis relâchées moyennant la promesse de ne pas quitter Guernesey : une cuisinière, une femme de ménage et un homme à tout faire. De ce côté-là, la récolte était maigre.

Même chose du côté de l'hélicoptère : l'appareil s'était posé à l'aéroport de Forest. Le pilote prenait un verre au bar de l'Aéroclub. Tout ce qu'on lui avait dit, c'était de décoller, de se rendre à l'aéroport et d'attendre à l'Aéroclub : un client arriverait, qu'il devrait amener à la résidence. Il ne connaissait pas le nom de l'homme qui lui avait donné cet ordre. Quand il s'adressait à lui, il l'appelait simplement « my Lord », comme tous les autres employés. La description qu'il en donna ressemblait à celle de Hadrian Killmore.

À part le dépôt de munitions, ils n'avaient rien trouvé pour justifier l'opération. Et encore... Peut-être le propriétaire de l'endroit avait-il tous les permis l'autorisant à posséder ce stock ?

— Il faut retourner à la bibliothèque, fit Sam.

Moh le regarda et acquiesça.

— Tu as raison, dit-il pendant qu'ils montaient l'escalier. S'il fait une fixation sur les bibliothèques...

Dix-sept minutes plus tard, ils avaient découvert une nouvelle entrée dérobée. Non pas dans la bibliothèque elle-même, mais dans une petite salle de lecture attenante. Un mur complet s'escamotait, révélant une pièce plus grande, qui était une sorte de bureau dont le mur principal était doté d'un écran de projection géant.

Le seul équipement visible était un ordinateur portable qui ne semblait lié à aucun autre appareil.

— On téléphone à Blunt, dit Sam.

UPI, 6h16

... LES FOULES DE L'ASIE, DU MOYEN-ORIENT ET DE L'AMÉRIQUE LATINE SE SONT JOINTES AU MOUVEMENT DE PROTESTATION CONTRE LA PESTE RACIALE. SUR INTERNET, LES SITES ALIMENTANT LA CONTROVERSE CONTINUENT DE...

Guernesey, 6h17

Norm/A avait suivi une grande partie des opérations sur le réseau de

caméras et de micros qui couvrait le parc et l'intérieur de la résidence. Au lieu de les désactiver, elle avait simplement coupé leur lien avec les dispositifs d'alarme.

Elle n'avait pas été trop surprise de voir Sam découvrir un ascenseur dissimulé dans la bibliothèque. C'était logique que Killmore veuille disposer d'un moyen de fuite à partir de ses appartements privés. Par contre, elle fut intriguée quand elle vit coulisser le mur de la salle de lecture. Malheureusement, il n'y avait aucune caméra dans les pièces dissimulées. Ni dans les souterrains. Ou, s'il y en avait, elles étaient sur un autre réseau.

Elle se demandait s'il y avait beaucoup de dispositifs que Killmore avait fait installer sans qu'elle en soit informée. Était-ce parce qu'il ne lui faisait pas entièrement confiance ?... Puis elle se souvint de sa marotte : ne jamais concentrer ses investissements dans un seul endroit, ne jamais utiliser un seul fournisseur.

Elle avait cru qu'il avait fait une exception pour elle. Après tout, il lui avait confié la gestion de l'ensemble du réseau... Elle découvrait maintenant que certains dispositifs échappaient à ce réseau. C'était sans doute pour cette raison qu'elle n'avait jamais rien trouvé sur l'Arche.

Quelques minutes plus tard, elle recevait un appel de Chamane.

Au-dessus de l'Atlantique, 6h20

Blunt avait été surpris par la proposition de Chamane, mais il avait raison : c'était la façon la plus rapide et la plus efficace de procéder.

Il rappela Sam.

— Prenez le portable et allez le porter à l'adresse que je vais vous donner... Non, ce ne sera pas nécessaire de prendre l'avion. C'est sur l'île... Oui. À Forest. Sur Les Nouettes Lane.

AFP, 2h05

... FONT ÉTAT D'UNE VAGUE D'ATTENTATS, AU PAKISTAN, CONTRE DES INTÉRÊTS INDIENS ET OCCIDENTAUX. L'IMPLICATION DES TOUT-PUISSANTS SERVICES DE RENSEIGNEMENTS PAKISTANAIS EST DÉNONCÉE PAR...

Guernesey, 7h08

Sam descendit de la voiture et se dirigea vers la maison. Il tenait un ordinateur portable dans la main gauche.

Il repéra la petite porte à bascule, dans le mur extérieur droit, l'ouvrit et déposa l'ordinateur sur le tapis roulant, qui se mit aussitôt en marche.

Puis il referma la porte et retourna à sa voiture.

Moins d'une minute plus tard, il recevait un message texte de Chamane sur son iPhone.

Colis bien reçu.

Rien de plus. Aucune indication de qui demeurerait à cet endroit. Aucune indication de ce qu'il adviendrait de l'ordinateur et de ce qu'il contenait.

Comme au temps du Rabbin, songea Sam en souriant. Mais c'était quand même mieux. À l'époque, ne pas savoir pourquoi ils devaient faire telle ou telle chose était leur lot quotidien ; le brouillard, leur élément naturel. Les explications venaient uniquement lorsque l'opération était terminée. Quand elles venaient !... F et Blunt, eux, les laissaient beaucoup plus rarement dans le noir... ce qui, d'une certaine manière, rendait la chose d'autant plus déconcertante lorsque cela se produisait.

Lévis, 3h02

Le fauteuil dans lequel était Dominique se creusait de plus en plus sous son poids. Comme s'il se transformait en sables mouvants. Elle avait beau appuyer ses bras sur ceux du fauteuil pour s'arracher au siège, elle continuait de s'enfoncer. Lentement. Inexorablement.

Devant elle, une version androgyne de Fogg la regardait en souriant.

Il faut se résigner. L'Institut n'a plus d'utilité. Même F l'a compris.

C'était stupide de croire que vous pouviez prendre sa relève.

Dominique continuait d'être aspirée. Les mains agrippées aux bras du fauteuil, elle était maintenant enfoncée jusqu'à la poitrine.

Subitement, la figure de Fogg se mit à prendre progressivement les traits de F. Une F plus vieille, qui continuait de ressembler à Fogg. Et qui souriait du même sourire.

If you can't beat them, join them... join them... join them...

À chaque répétition, la voix était plus criarde, plus stridente. Et le mouvement s'accélérait. Dominique était maintenant enfoncée jusqu'au cou. Elle ne s'accrochait plus aux bras du fauteuil que du bout des doigts. La pression sur sa gorge augmentait.

La dernière image qu'elle vit était le visage de F qui continuait de vieillir et qui ressemblait de plus en plus à un crâne. Un crâne qui continuait de lui sourire.

Assise dans son lit, Dominique respirait de façon rapide et saccadée pour reprendre son souffle. Le bruit qu'elle avait entendu à la fin de son cauchemar continuait de résonner dans la pièce.

Après un moment, elle comprit que c'était le signal d'avertissement du logiciel de communication téléphonique. Elle vérifia l'heure : 3 heures 04. Il y avait moins d'une heure qu'elle était allongée.

Pendant qu'elle se rendait à son bureau, les souvenirs de la veille lui revinrent à la mémoire. Elle se rappelait l'attaque contre la base de Guernesey, la découverte des installations souterraines, l'autorisation qu'elle avait donnée à Blunt d'envoyer l'ordinateur portable à la pirate informatique pour en accélérer le décodage...

Elle avait assisté à toute l'opération grâce aux caméras-micros que portaient Moh et Sam. Puis elle s'était couchée. Pour au moins trois heures,

avait-elle espéré. Normalement, elle devait contacter Blunt à sept heures. Elle se demandait ce qui pouvait bien être aussi urgent.

Radio France Internationale, 9h05

... NÉGOCIATIONS DIFFICILES À LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE SUR LA SÉCURITÉ DES CENTRALES NUCLÉAIRES. LES DISCUSSIONS ACHOPPENT SUR LE PARTAGE DES COÛTS ENTRE LES ENTREPRISES QUI ONT CONSTRUIT LES CENTRALES ET LES PAYS QUI LES UTILISENT...

Lévis, 3h06

— J'ai activé uniquement la communication verbale, fit la voix en provenance de son ordinateur. Pour protéger votre identité.

— Je vous écoute, répondit simplement Dominique.

La voix de son interlocuteur lui était inconnue, mais son propriétaire semblait posséder toutes les autorisations requises. Autrement, le système aurait rejeté la demande de communication.

— Madame F m'a prié de vous informer des événements qui viennent d'arriver. Il y a quelques heures, Leonidas Fogg a été assassiné par Paul Hurt.

— Quoi !... Et Hurt ?

— Il n'a rien. Pour le moment, il est au repos forcé dans une chambre de la résidence de monsieur Fogg.

— Vous l'avez vu ?

— Madame F m'a demandé de voir à ce qu'il ne s'échappe pas, pour l'empêcher de créer de nouvelles interférences. La mort de Fogg va déjà compliquer sérieusement sa tâche.

— Quelle tâche ?

— S'occuper du Consortium, bien sûr. Comme elle l'avait prévu.

— Quand est-ce que je peux espérer faire le point avec elle ?

— Aussitôt qu'elle le pourra. Mais, comme je vous le disais, l'intervention de monsieur Hurt a créé toutes sortes de complications. Pour ce qui est de l'opération en cours, elle vous demande de la tenir informée de tout développement que vous jugerez pertinent. Je lui transmettrai vos messages sans délai et elle en prendra connaissance dès qu'elle le pourra. Elle fera de même de son côté.

L'homme parlait d'une voix calme qui, sans être froide, semblait exclure à peu près toute réaction émotive. N'y subsistait qu'une sorte de bienveillance discrète susceptible d'encourager la poursuite de la conversation.

— Vous êtes sûr qu'elle n'a pas le temps de me dire deux mots ?

— Elle a dû partir précipitamment. Une urgence. Plusieurs, en fait. Je lui ferai part de votre requête aussitôt qu'elle me contactera.

— Et c'est tout ? Il n'y a pas d'autre message ?

— Une dernière chose : avant de partir, madame F m'a demandé de vous

redire que vous n'avez aucune raison de douter de votre compétence. Que vous vous tirerez très bien d'affaire toute seule.

Après avoir raccroché, Dominique resta un long moment immobile, à regarder son ordinateur portable sans le voir... Était-ce à cause de son rêve, à cause de l'état de malaise dans lequel il l'avait laissée, qu'elle était aussi troublée par ce qu'elle venait d'entendre ?

Ce que lui avait révélé la voix inconnue était plausible : c'était tout à fait dans la nature de Hurt d'avoir assassiné Fogg : il avait toujours vu en lui le responsable ultime de la mort de ses enfants. Et si F avait entrepris de manipuler ou même d'infiltrer le Consortium en utilisant Fogg, il était clair que la mort de ce dernier la plaçait dans une situation délicate : elle serait tout de suite soupçonnée d'avoir facilité le travail de Hurt... L'allusion finale à son manque de confiance avait par ailleurs toutes les apparences d'une remarque destinée à lui faire comprendre qu'elle n'était pas prisonnière du Consortium, qu'elle pouvait se fier au messenger.

Mais pourquoi ne pas avoir pris deux minutes pour lui parler avant de partir ? Une urgence, avait dit la voix inconnue. Était-ce une urgence liée à sa propre sécurité ? Avait-elle été obligée de se mettre à l'abri de façon précipitée ?

Malgré tous ses raisonnements, Dominique continuait de ressentir le même malaise. Et l'image qui lui revenait sans cesse à l'esprit, c'était la dernière séquence de son cauchemar, quand le visage de Fogg se transformait en celui de F. Puis en crâne.

Paris, 9h23

Chamane avait apporté un grand sac de croissants, d'amandines et d'autres viennoiseries. Il était arrivé le premier, si on faisait exception de Lucie Tellier, qui avait dormi sur place. Avec Poitras, il mangeait dans la petite salle à manger attenante au coin cuisine.

— De ton côté, comment ça avance ? demanda Chamane entre deux bouchées.

— Tous les documents devraient être prêts dans une heure, répondit Poitras. Lucie m'a beaucoup aidé... Toi ?

— J'ai reçu un courriel de Norm/A avant de partir. Tout est prêt.

— Tu lui fais confiance ?

Chamane, qui venait de prendre une bouchée, s'arrêta de mastiquer et fixa Poitras. Puis il avala sa bouchée.

— On parle de *hacker*, *man*. De super *hacker*. Le *top du top*... Pas de financiers qui sabotent leur compagnie, ruinent leurs clients, encaissent un bonus d'un milliard ou deux et partent avec une montagne de *stock options* !... Non mais !

Il engouffra le reste de son croissant et prit une amandine, l'air offusqué. Poitras le regardait en s'efforçant de ne pas afficher un sourire trop amusé. Sur le visage de Chamane, l'indignation avait cédé la place à un vague sentiment

de malaise.

— S’cuse, *man*. Mais tout le monde arrête pas de me demander si elle est OK... Pourtant, quand tu regardes les journaux, il y a pas mal plus d’hommes d’affaires véreux ou incompetents qui font des dégâts que de *hackers*... Et des dégâts pas mal plus graves. C’est quoi, le problème que le monde a avec les *hackers* ?

— D’accord, fit Poitras. Tu dis qu’elle est OK, elle est OK. C’est juste que, vu l’ampleur de ce qu’on lui demande...

— C’est probablement une des raisons qui l’a fait accepter. Un contrat comme ça, pour un *hacker*, c’est le pied.

Au moment où Lucie Tellier entra dans la pièce, ils se turent.

— Il y a un os ? demanda-t-elle en voyant l’air contrarié de Chamane.

— Non, répondit Chamane. Il n’y a pas d’os... À part le fait que je n’arrive plus à dormir plus de trois heures par nuit, tout baigne.

— C’est à cause du bébé ? Geneviève a des problèmes ?

— Non. C’est pas à cause du bébé. C’est à cause de l’espèce de monde de fou dans lequel il va atterrir.

Voyant l’état d’esprit dans lequel était Chamane, elle jugea préférable d’amener la conversation sur un autre sujet.

— Finalement, l’opération à Guernesey ? demanda-t-elle en s’adressant à Poitras.

— Succès opérationnel, répondit ce dernier.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu’ils ont pris possession des lieux, mais qu’ils ne savent pas encore ce que ça va donner... Jusqu’à maintenant, ils n’ont pas grand-chose. Ils attendent de voir ce que la pirate de Chamane va trouver dans l’ordinateur qu’ils ont saisi.

Guernesey, 9h58

Norm/A avait terminé l’inventaire du disque dur du portable. Elle savait maintenant qu’elle avait eu raison de faire confiance à Chamane. Non seulement la livraison de l’ordinateur s’était-elle déroulée comme convenu, sans que personne ne cherche à forcer l’entrée de sa demeure, mais ce qu’elle avait trouvé dans le portable justifiait entièrement l’opération contre les dirigeants de l’Alliance.

Elle était prête à contacter Chamane. Après une hésitation, elle décida de brouiller l’image visuelle. Il était encore trop tôt pour lui faire confiance à ce point.

— J’ai ce qu’il te faut, dit-elle en guise d’introduction, quand le visage de Chamane apparut à l’écran.

— Ta caméra est brisée ? demanda ironiquement Chamane.

— Pas brisée, prudente, répondit-elle en ponctuant sa réponse d’un petit rire.

Puis elle enchaîna sur un ton complètement sérieux :

— Sur l'ordinateur, il y a l'intégrale des vidéos des Dégustateurs d'agonies.

— Combien ?

— Cent vingt-trois...

— C'est complètement cinglé. On en avait déjà trouvé cinquante et un à Brecqhou.

— J'en ai regardé trois. En partie... Il a fallu que je me force pour ne pas tout effacer.

— Tu sais à qui appartient l'ordinateur ?

— Killmore. Je te mets tout ça sur un site FTP. J'espère que ça permettra à tes amis de le rayer de la carte, lui et les autres débiles de l'Alliance.

— C'est curieux qu'il ait laissé ça derrière lui.

— Il pensait l'avoir effacé. J'avais installé une double protection. Tout ce qui était effacé était conservé dans une partition invisible du disque dur puis transféré sur un site miroir. Le transfert n'a pas eu lieu parce que l'ordinateur n'était pas relié au réseau, mais la partition invisible, elle, était intacte.

— Tu te méfiais ?

— Dans ma situation, on ne prend jamais trop de précautions.

Puis, comme si elle voulait changer de sujet, elle ajouta brusquement :

— Il va falloir que tes amis modifient leurs plans, je pense.

— Tu as trouvé quelque chose d'autre ?

— La liste des actionnaires d'HomniCorp et de ses quatre principales entreprises. Il y en a plus de cinq mille. La plupart ont des actions subordonnées, si jamais ça te dit quelque chose.

— Tu as vraiment cinq mille noms ?

— Oui, mais ce n'est pas le plus important. Dans les quarante-huit endroits que tu as découverts, il y en a dont il faut s'occuper en priorité.

— Pourquoi ?

— La plupart des endroits ont des dispositifs de sécurité assez standard... Standard selon leurs critères, je veux dire. Pour n'importe quelle compagnie normale, ce serait proche de la paranoïa... Mais il y en a cinq où ça sort carrément de l'ordinaire.

— Lesquels ?

— J'ai les coordonnées pour quatre.

Elle hésita un instant, puis elle décida de ne pas lui révéler qu'elle avait déjà visité ces quatre endroits. Des voyages moitié-moitié : moitié-travail, moitié-plaisir. Ce n'était pas le moment de lui en parler. De toute façon, il aurait toute l'information dont il pouvait avoir besoin dans les documents qu'elle lui donnait.

— Pour le cinquième endroit, reprit-elle, j'ai seulement la liste du matériel de sécurité. Il y en a pour plusieurs centaines de millions. C'est de loin le plus important. Ils ont des missiles, des systèmes radars, des liens satellite, des avions... Mais je n'ai aucune idée où c'est.

Elle prit ensuite une dizaine de minutes pour lui parler des autres

documents qu'elle avait trouvés et de ce que ça révélait des activités de ses ex-employeurs. Elle termina en lui fournissant les coordonnées du site FTP sur lequel elle avait transféré tout le contenu de l'ordinateur portable.

— Je m'en occupe, fit Chamane. Et je t'envoie un courriel aussitôt qu'on est prêts pour la suite.

Paris, 11h12

Chamane était sur le point de couper la communication lorsque la voix féminine qui sortait de l'ordinateur lui demanda :

— Ta copine n'est pas avec toi, aujourd'hui ?

— Elle se repose.

— C'est bien, fit la voix de Norm/A sur un ton convaincu. Quand on est enceinte, on ne prend jamais trop de précautions.

— C'est ce que je lui dis.

Une fois la communication terminée, Chamane pensa aux dernières remarques de Norm/A. Ce n'était pas dans le style d'un *hacker* de faire ce genre de commentaire personnel. D'entrer dans la vie privée des autres. Surtout quand ils ne se connaissaient pas vraiment.

Puis il se dit que c'était peut-être parce que c'était une fille... En tout cas, ça montrait qu'elle lui faisait confiance – dans la mesure où un *hacker* compétent peut se permettre de faire confiance à quelqu'un.

Il se tourna vers Poitras.

— C'est quoi, des actions subordonnées ?

— Des actions sans droit de vote, répondit Lucie Tellier. Ou qui ont un droit de vote limité.

Chamane réfléchit un instant.

— Ça voudrait dire que ceux qui ont des vraies actions contrôlent tout et que les cinq mille autres sont là par décoration ?

— Pas nécessairement par décoration. Ils se répartissent probablement une partie des profits. Ils peuvent même avoir un pouvoir de décision dans certaines circonstances particulières.

Chamane lança l'impression des documents qu'il venait de télécharger.

— Je vais essayer de lire ça avant l'arrivée de Blunt, fit Poitras.

BBC, 10h35

... DE NOUVELLES ATTAQUES CONTRE DES INTÉRÊTS CHINOIS.
LE PREMIER MINISTRE BRITANNIQUE S'EST DIT PROFONDÉMENT
CHOQUÉ PAR...

Paris, 11h12

Théberge arriva en pestant contre le métro, enleva son paletot, le donna à Poitras et s'assit dans un fauteuil. Sans en avoir l'air, son regard parcourut la pièce. Il enregistra machinalement qu'il y avait de la place pour un maximum

de six personnes : trois fauteuils en comptant celui dans lequel Lucie Tellier était assise et un divan à trois places au centre duquel Chamane s'était installé pour travailler. Devant lui, sur une petite table basse, il avait placé un ordinateur portable.

— Vous avez été conscrite, vous aussi ? dit-il en s'adressant à Lucie Tellier.

— Je n'aurais surtout pas voulu rater la finale, répondit-elle avec un sourire. Votre ami n'est pas avec vous ?

— Prose va arriver plus tard.

Le regard de Théberge fut attiré par les trois cadres sur le mur, en face de Chamane. Ils faisaient chacun un peu moins d'un mètre de hauteur et ils avaient un mètre de long. Des œuvres de peintres connus s'y affichaient, à intervalles irréguliers.

— Vous avez des caméras qui surveillent le Louvre et le Prado ? demanda-t-il à Poitras, qui revenait de ranger son paletot.

— Un cadeau de Chamane, expliqua Poitras.

Théberge promena de nouveau son regard sur la pièce.

— Je pensais qu'il y aurait plus de monde, dit-il.

— Plusieurs vont être présents par Internet, répondit Chamane sans lever les yeux de son ordinateur.

— C'est vrai, fit Théberge comme s'il se rappelait subitement une chose importante.

Il fouilla dans une de ses poches et sortit un papier qu'il donna à Chamane.

— Les coordonnées pour Gonzague, dit-il.

Chamane archiva l'adresse Internet dans son portable.

— Si Blunt vient en voiture, reprit Théberge, il risque d'être en retard. La ville est remplie de bouchons.

LCN, 6h02

... LA FRÉQUENTATION DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET DES LIBRAIRIES CONTINUE, ELLE AUSSI, DE DIMINUER. INTERROGÉE À CE SUJET, LA MINISTRE DE LA CULTURE A DÉCLARÉ QU'ELLE AVAIT CRÉÉ UN COMITÉ POUR FAIRE LE POINT SUR LA SITUATION ET PROPOSER AU GOUVERNEMENT DES PISTES DE SOLUTION SUSCEPTIBLES DE...

Paris, 12h04

Blunt était assis à la place centrale sur le divan. Théberge, Lucie Tellier et Prose occupaient les trois fauteuils. Chamane était assis par terre, le dos appuyé au mur. Il avait laissé son ordinateur portable sur la petite table, en face de Blunt, et il avait un ordinateur de poche semblable à un iPhone dans les mains.

Les reproductions d'œuvres d'art avaient déserté les cadres. Sur le premier écran, elles avaient été remplacées par la figure de Tate. Gonzague Leclercq et monsieur Claude partageaient le deuxième. Moh et Sam, le troisième. Ils étaient accompagnés de Finnegan, leur contact au MI5, qui les avait rejoints à Guernesey pour participer à la réunion.

Blunt commença par une précision sur les modalités de la rencontre.

— Pour des raisons de sécurité, dit-il, votre liaison télé ne vous permettra de voir personne d'autre que moi. Par contre, tout le monde pourra entendre ce que chacun dit.

La remarque visait principalement Tate, à qui l'idée d'une communication aveugle, même partielle, ne plaisait pas.

Blunt cessa de fixer la caméra intégrée à l'écran de l'ordinateur portable ouvert devant lui. Son regard glissa vers la feuille qu'il avait posée sur la table, à la droite de l'ordinateur.

Guernesey

Entreprises de l'Alliance

Consortium

4 centres

Personnes à neutraliser : 25

Suspects : 5000

Seconde vague

— En préambule, fit Blunt, je tiens à vous dire que les preuves continuent de s'accumuler sur les liens entre les différentes formes de terrorisme, les entreprises de l'Alliance, le Consortium et ceux qui l'ont créé. Le plan que je vais vous exposer tient ce lien pour acquis.

Il fit une pause comme s'il attendait une question. Aucune ne vint. Il jeta un bref regard à l'écran du portable où apparaissait le visage de Dominique, puis il enchaîna.

— Je vais d'abord vous rendre disponible une série de documents vidéo. Nous les avons trouvés dans un bunker souterrain à Guernesey. Vous allez recevoir par courriel, d'ici quelques instants, l'adresse du site FTP où vous pourrez les télécharger ainsi que les mots de passe pertinents.

Il fit un signe à Chamane, qui s'activa sur son ordinateur de poche.

— Deux agents de l'Institut ont dirigé l'opération, assistés par un groupe d'intervention du MI5. Il s'agit de l'un des quarante-huit endroits apparaissant sur la liste qui vous a été transmise. Selon toute apparence, l'endroit appartenait à un des membres haut placés des Dégustateurs d'agonies. On y a découvert un nombre encore plus grand de vidéos. Les personnes qui étaient sur place ont malheureusement pu s'enfuir. Le MI5 est sur leur piste.

Blunt regarda Chamane, qui lui fit un signe affirmatif de la tête.

— Les courriels sont partis, annonça Blunt.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Ce qui nous amène à notre deuxième sujet : les entreprises de l'Alliance.

Lévis, 6h11

Dominique écoutait Blunt expliquer de quelle manière il entendait déjouer le pouvoir des gens derrière le Consortium. Dans un premier temps, il allait neutraliser leur pouvoir financier. Pour cela, il fallait s'emparer des quatre entreprises de l'Alliance.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « vous en emparer » ? demanda la voix de Tate. Vous n'allez quand même pas faire débarquer des équipes de commandos dans toutes leurs succursales !

— Bien sûr que non, répondit la voix amusée de Blunt. On va les acheter.

Dans une des fenêtres ouvertes sur l'écran mural, Dominique vit le visage de Tate demeurer figé pendant plusieurs secondes.

— Vous voulez faire une OPA ? demanda finalement Tate, incrédule.

— Tout est prêt. C'est une affaire de quelques minutes.

— Avez-vous une idée de la quantité de procédures et de la tonne de paperasses que ça va exiger ?... Et je ne parle même pas de l'argent que cela va prendre !

— En fait, on n'achète pas les quatre entreprises directement... On achète son actionnaire majoritaire : HomniCorp.

— C'est une compagnie privée !

— Ce qui simplifie les choses. HomniCorp a une structure de propriété très particulière. Cinq personnes détiennent quarante-cinq pour cent des parts, mais elles ont la majorité des votes. Vingt personnes se partagent le reste des actions votantes. Et cinq mille ont ce que mon bon ami Poitras appelle des « grenailles »... Ça ne fait donc que vingt-cinq personnes à convaincre.

— Et vous les avez convaincues ?

— Oui... même si elles ne le savent pas encore.

— Qu'est-ce que vous avez manigancé ?

— Ces personnes vont apprendre la nouvelle de la vente en même temps que tout le monde, quand on rendra publique la composition du nouveau conseil d'administration d'HomniCorp et de ses quatre entreprises.

Dominique aussi avait d'abord été incrédule quand Blunt lui avait expliqué le plan concocté par Poitras et Chamane. Puis, après avoir admis que le plan était théoriquement faisable, elle s'était interrogée sur son réalisme : tout dépendait de la collaboration de la Fondation et de la bonne volonté d'une super *hacker* dont l'Institut ne savait presque rien, hormis le fait qu'elle avait réussi à pénétrer leurs défenses, mais qu'elle avait toute la confiance de Chamane.

Tout cela n'avait rien de très rassurant pour une nouvelle coordonnatrice qui avait cru occuper la fonction par intérim et qui se voyait propulsée à la tête d'une opération complexe, aux dimensions planétaires...

Une fois admise la faisabilité du plan, la question la plus inquiétante lui

était apparue : comment empêcher que quelqu'un leur fasse le même coup et que les quatre entreprises leur échappent ?

— En rendant tout public, avait répondu Blunt. Leur talon d'Achille, c'est le secret dont ils ont entouré les entreprises. Nous, on fait le contraire. En plus, on endosse exactement la fausse image publique qu'ils essaient d'imposer. On fait ce qu'ils ont promis de faire. Personne ne verra le moindre changement d'orientation. Personne n'aura la moindre raison de soupçonner un changement de propriétaires. Pour le public, ce sera comme si rien n'avait changé dans les entreprises de l'Alliance.

Dominique était demeurée sceptique. Des opérations financières de cette envergure, ça impliquait des contrats d'actionnaires, des actes de fiducie, des comptes bancaires et des signatures autorisées, toutes sortes de déclarations et de documents officiels... Il y avait certainement des institutions publiques impliquées. Plusieurs personnes au courant de certains aspects de ces secrets.

— C'est justement la beauté de la chose, avait répondu Blunt. Au début, j'ai eu la même réaction que toi. Poitras m'a expliqué que tous les documents corporatifs des entreprises ont été enregistrés par Internet, dans des paradis fiscaux garantissant le secret bancaire... Si tu possèdes les codes et que tu as accès aux dossiers informatiques, c'est toi le propriétaire.

— Je pensais que ça n'existait plus, le secret bancaire.

— Ce qui a été négocié, c'est un engagement à le lever lorsqu'un autre pays en fait la demande pour des raisons judiciaires ou fiscales.

Commode, songea Dominique. Les pays peuvent choisir qui ils poursuivent et qui ils laissent profiter des paradis fiscaux...

Elle s'arracha à ses réflexions et se concentra sur la rencontre. Manifestement, plusieurs des participants étaient en train de faire un cheminement similaire au sien, posant à peu près les mêmes questions, à peu près dans le même ordre.

— Et les propriétaires de cette mystérieuse compagnie, demanda la voix de monsieur Claude, vous les connaissez tous ?

— Tous, répondit Blunt. Vous trouverez la liste sur le site dont vous avez reçu l'adresse il y a quelques instants.

Georgetown, 6h17

Tate avait préféré prendre la communication chez lui, à l'abri des regards potentiellement indiscrets des employés de l'agence. Tout en continuant de suivre la réunion, il ouvrit le document que Blunt venait d'envoyer aux participants de la rencontre. Il lut sans surprise les cinq premiers noms : il s'agissait de Lord Killmore et des quatre dirigeants des entreprises de l'Alliance : Jean-Pierre Gravah, Hessra Pond, Larsen Windfield et Leona Heath.

Par contre, quand il commença à lire les vingt suivants, il ne put retenir un commentaire.

— Vous vous rendez compte des gens qu'il y a sur cette liste ?

— C'est ce qui m'amène au prochain point, répondit Blunt à l'écran. En plus des cinq actionnaires de contrôle, il y a un certain nombre de personnes dont il faut s'occuper dès les premières heures de l'opération : ce sont les vingt qui se partagent le reste des actions votantes. Parmi elles, cinq sont pour vous, Tate.

— Vous voulez qu'on les élimine ?

Tate semblait sincèrement étonné de la demande. Non pas que la NSA n'ait jamais éliminé d'ennemis des États-Unis, mais de se le faire demander de la sorte, en public pour ainsi dire. Et par Blunt !

— Seulement les empêcher de nuire pendant quelques jours, répondit Blunt avec un sourire. Par la suite, ils seront trop heureux de collaborer pour s'épargner une mise en accusation publique... ou simplement pour obtenir une réduction des charges portées contre eux.

— Et les quinze autres ?

— Vos homologues français et britanniques, aidés de quelques collègues européens, s'en chargeront. Plus précisément...

Pendant que Blunt répartissait le travail, Tate continuait de regarder la liste. C'était trop important pour qu'il s'occupe de ça seul. Même en se limitant aux cinq noms. Il lui fallait de l'aide.

— Pour ce qui est des cinq mille autres actionnaires, poursuivait Blunt, ils ne sont pas en mesure de créer de problèmes. Et ils seront probablement trop heureux de se faire discrets aussitôt qu'ils sentiront le vent tourner.

— On dirait le Forbes 500 multiplié par 10, fit Tate.

— Les grosses fortunes ont à peine la majorité, reprit Blunt. Il y a vingt et un pour cent d'hommes politiques et de hauts fonctionnaires, quatorze pour cent de militaires et de membres des services de renseignements, trois pour cent de vedettes et d'artistes de premier plan et onze pour cent d'hommes de science et d'intellectuels.

— Vous avez des preuves de leur implication ?

— Rien qui va au-delà d'une participation aux dividendes et à des assemblées d'actionnaires... Pour ceux-là, l'essentiel, c'est qu'ils ne soient pas informés des opérations que nous allons réaliser. À mesure que le plan va se dérouler, ils devraient étre amenés à se compromettre... ce qui facilitera notre travail au cours de la dernière phase.

Paris, 12h25

— Et ton fameux Consortium ? demanda Tate à l'écran.

— Nous avons quelqu'un qui s'en occupe, se contenta de répondre Blunt.

Sur l'écran de l'ordinateur, il vit Dominique esquisser une moue. Un court message apparut en surimpression à l'écran.

Parler de ça le moins possible.

Blunt esquissa un infime signe de tête. Ça ne lui plaisait pas, l'idée de laisser dans le brouillard cette partie du plan. Et si ça ne lui plaisait pas, ça plairait encore moins aux autres. Mais il n'avait pas le choix de faire

confiance à F. Elle leur avait simplement dit qu'elle s'en occupait, sans plus de précisions.

La bonne nouvelle, c'était que le nettoyage semblait avoir débuté. Fogg était mort, s'il fallait croire le message que Dominique avait reçu. Mais F paraissait contrariée par le fait. Que pouvait-elle bien avoir en tête ?

— Vous ne pouvez pas être plus précis ? demanda Tate.

— L'élimination du Consortium est complémentaire à notre prise de contrôle de l'Alliance. En plus de le priver de son pouvoir financier, on coupe son principal accès à des moyens d'action « musclés ». C'est tout ce qu'il vous importe de savoir pour le moment...

Le *need to know*. C'était un argument qu'ils pouvaient admettre. À contrecœur, bien sûr. De façon temporaire. Mais ça donnait un sursis à Blunt.

— Comme nous n'avons pas beaucoup de temps, reprit-il, j'aimerais que nous nous concentrions maintenant sur le reste du plan, qui va requérir l'essentiel de votre collaboration. Des objections ?

Personne ne répondit. Blunt enchaîna :

— Sur le site FTP, il y a une liste de quarante-huit endroits répartis sur l'ensemble de la planète. Les coordonnées géodésiques de chacun des endroits ont été validées.

— Je ne vois pas comment on peut attaquer tous ces endroits en même temps, fit le représentant du MI5. C'est une opération monstre.

— Nous n'attaquerons pas partout. Seulement les quatre sites qui sont en tête de la liste. Le premier est situé dans les Alpes, le deuxième sur le bord de la côte d'Irlande et le troisième à Hawaï. Quant au quatrième, en plus des coordonnées, il y a un numéro d'immatriculation. Il s'agit d'un avion. Les coordonnées sont celles de l'aéroport où sa présence est signalée le plus souvent. Je pense que la répartition des trois premières cibles va de soi. Pour ce qui est de la quatrième...

Dix minutes plus tard, tout était réglé. Tate s'occuperait également de l'avion. Pour la deuxième vague, qui concernerait les quarante-quatre lieux secondaires de l'Archipel, Blunt rédigerait une proposition de répartition des cibles.

Malgré leurs doutes sur leur capacité à « traiter » autant d'objectifs simultanément, ils étaient intéressés à prendre connaissance de la proposition.

Pour gagner leur adhésion, Blunt leur avait promis qu'ils pourraient se rendre maîtres de tous les sites où ils interviendraient sans rencontrer de résistance significative. Mais il avait refusé de leur révéler par quel moyen il comptait réussir ce tour de force. Tout comme il avait négligé de leur parler de l'Arche, qui semblait être le refuge le plus lourdement armé de l'Archipel. Un refuge dont il n'avait aucune idée de la localisation.

CNN, 6h45

... ATTENTATS ONT EU LIEU AU COURS DE LA NUIT : DEUX AUX ÉTATS-UNIS, UN AU CANADA ET UN EN ANGLETERRE. UN

NOMBRE PLUS IMPORTANT D'ATTENTATS ONT CEPENDANT ÉTÉ DÉJOUÉS. UN PORTRAIT DÉTAILLÉ DE LA SITUATION, PAYS PAR PAYS, SERA PRÉSENTÉ À NOTRE BULLETIN D'INFORMATIONS DE SEPT HEURES. DANS UN COMMUNIQUÉ QU'ILS VIENNENT DE RENDRE PUBLIC EN EUROPE, LES ENFANTS DE LA FOUDRE REVENDIQUENT L'ENSEMBLE DES ATTENTATS. POUR JUSTIFIER L'URGENCE D'AGIR DE MANIÈRE AUSSI RADICALE CONTRE LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE, ILS INVOQUENT DES ÉTUDES SECRÈTES COMMANDÉES PAR LES MILITAIRES, QUI TIENNENT POUR ACQUIS QUE LE RÉCHAUFFEMENT SERA ENCORE PLUS RAPIDE QUE CE QUI EST OFFICIELLEMENT ADMIS PAR LES SCIENTIFIQUES...

Brecqhou, 11h47

Hadrian Killmore fulminait. Lui, Hadrian Killmore, obligé de s'enfuir comme un vulgaire criminel traqué par la police !... Enfin, pas exactement la police. Plutôt des agents des services spéciaux, d'après ce qu'il avait pu apercevoir d'eux. Sans doute le MI5 ou le MI6... Il finissait par s'y perdre, dans tous ces numéros.

Killmore s'était aperçu de leur présence par chance : après être sortis de la partie boisée du parc, ils venaient vers la résidence. Il avait à peine eu le temps d'activer à distance la commande d'effacement du disque dur de son ordinateur portable, puis de donner l'ordre au pilote de l'hélicoptère de décoller et de se rendre à l'aéroport de Forest. Avec un peu de chance, cela créerait une diversion.

Il avait ensuite pris l'ascenseur pour le sous-sol. De là, il avait gagné l'accès dérobé à la mer et utilisé le yacht de plaisance pour se rendre à Brecqhou.

Pour le moment, le danger était écarté. Mais Killmore ne se sentait pas en sécurité. Il avait ressenti l'intrusion comme une sorte de viol. Pire : comme une faille dans l'ordre des choses. Déjà, la perte de St. Sebastian Place l'avait affecté plus qu'il n'aurait cru. Les gens dans sa situation n'avaient pas à subir ce genre de choses.

Que s'était-il passé ? Pourquoi les systèmes d'alarme n'avaient-ils pas fonctionné ? Les espions avaient-ils trouvé le moyen de tout désactiver ?... À moins qu'ils aient eu un complice à l'intérieur ? Et s'ils en avaient un à Guernesey, ils pouvaient aussi en avoir un à Brecqhou.

Comment avaient-ils fait ?

Il n'en avait aucune idée. Mais son instinct lui disait qu'il devait s'éloigner de Brecqhou. De toute façon, sa tâche était à peu près terminée. Il n'avait qu'à devancer de vingt-quatre heures son départ pour l'Arche.

Il fit venir madame McGuinty à son bureau.

— Où en êtes-vous ? demanda-t-il quand elle entra.

— Officiellement, tout est prêt. Mais il y a deux dégustations dont

j'aimerais revoir le montage.

— J'aimerais que vous me fassiez une copie à jour de tout ce que vous avez.

— Si vous voulez. Mais il n'y a pratiquement aucun changement par rapport à la dernière version que je vous ai donnée.

— Je ne vous demande pas s'il y a des changements, je vous demande une copie à jour. Je passerai la prendre à votre bureau aussitôt qu'elle sera prête.

McGuinty ravala la protestation qui lui était immédiatement venue à l'esprit. Ce n'était pas le temps de se mettre Killmore à dos.

— Bien, se contenta-t-elle de dire.

— J'ai aussi du travail pour vous, reprit Killmore sur un ton plus amène. Vous allez demeurer ici pendant mon absence. J'ai besoin d'une personne de confiance sur place.

— Mais... je pensais que l'Exode...

— C'est un travail de deux ou trois jours. Une fois votre travail terminé, vous venez me rejoindre dans l'Arche.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Killmore ne voulait pas lui dire qu'elle n'aurait rien à faire. Qu'il voulait seulement se servir d'elle comme appât pour voir qui viendrait le relancer sur l'île.

— Rien n'est encore décidé, dit-il. Tout dépend de la façon dont les choses vont évoluer. Je vous contacterai.

Après avoir signifié son congé à madame McGuinty, il alla devant la fenêtre et contempla la mer.

Les gens avaient tendance à oublier que la plus grande partie du globe était recouverte d'eau. Ils avaient pris des siècles à s'affranchir de leur petit bout de terre, à découvrir la planète. Et quand ils l'avaient fait, ç'avait été le début d'une nouvelle ère. Ils avaient alors mis cinq siècles à réaliser que la Terre était un endroit clos. Qu'elle était un globe. Ils avaient construit des réseaux pour l'enserrer. Réseaux de transports, réseaux de communication... réseaux d'échanges de marchandises et de matières premières... d'énergie...

La phase d'expansion était terminée. Il fallait maintenant apprendre à exister de façon globale. À dominer l'ensemble des réseaux. Ce qui, paradoxalement, exigeait d'abord un recul. Il fallait que l'humanité subisse une cure d'amaigrissement. Et qu'elle apprenne à redevenir nomade. Les dirigeants parcourraient l'Archipel et le reste des survivants seraient disséminés sur les continents.

De penser à ce qu'il allait accomplir, sa colère d'avoir dû s'enfuir de Guernesey tomba. Plus rien ne pouvait arrêter le projet. L'Apocalypse était en marche. Et lui, il serait aux premières loges pour assister à la plus grande mutation de l'histoire de l'humanité. Ou bien elle deviendrait un organisme, avec un véritable système nerveux central pour contrôler son comportement, ou bien elle disparaîtrait. Dans ce cas, elle passerait le flambeau à ce qui adviendrait après elle. Peu importe ce qui adviendrait. Il fallait faire confiance

Boston, 7h42

Leona Heath avait commandé des crêpes fraises-framboises. Elle avait presque terminé son assiette lorsqu'elle vit entrer Curtis Fergessen. Ce dernier la connaissait sous le nom de Paulie Oyster, une écrivaine mineure mais raisonnablement cocktailisée qui compensait la maigreur de ses redevances littéraires en écrivant des textes de circonstance pour une société de relations publiques spécialisée dans les événements culturels chics.

— C'est la première fois que je viens ici, dit Fergessen en s'asseyant devant Heath.

Il semblait mal à l'aise.

— Thornton's est un de mes endroits préférés, répondit Heath sur un ton avenant.

Ce n'était pas faux. Mais elle évita de préciser que c'était probablement la dernière fois qu'il y venait.

Un serveur apparut à côté de la table.

— Juste un Coke, fit Fergessen.

Le serveur repartit après lui avoir jeté un bref regard désapprobateur.

— Vous avez regardé la dernière partie des Bruins ? demanda Heath.

Fergessen parut déconcerté par la question.

— Euh... non.

— J'ai développé une théorie sur le sujet. Nous, les gens de Boston, nous sommes trop bon public. Regardez les Red Sox, les Celtics, les Patriots !... Pas des mauvaises équipes. Mais nous les soutenons quoi qu'il arrive. Résultat ? Elles n'arrivent presque jamais à gagner de championnat. Et quand elles en gagnent un, elles se plantent l'année d'après. Elles ne sont pas capables de construire de dynastie. Elles ne fournissent pas l'effort qui les mettrait dans une classe à part. Et pourquoi ? Parce qu'elles savent que le public va continuer d'assister aux matchs.

Fergessen la regardait, sans saisir la raison de cette tirade qui ne semblait liée à rien. Surtout que les Patriots, les Red Sox et les Celtics, au cours des dernières années... On était quand même loin du fond du baril.

— Je vous sens perplexe, fit Heath en souriant.

— Je ne comprends pas vraiment... pourquoi vous parlez de ça.

— Parce que c'est une question de feu intérieur. Sans ce feu, on ne réalise rien de grand. On se contente d'exceller dans l'ordinaire.

Fergessen regardait Heath, attendant la suite de l'explication.

— Vous avez ce feu, reprit Heath. Pour sauver votre fille, vous êtes prêt à sortir des ornières et à tout risquer... Sur un plan différent, les gens que je représente agissent de même. Pour assurer à leurs investisseurs une rentabilité de premier niveau, ils n'hésitent pas à utiliser des moyens créatifs... qui sortent du ronron réglementé dans lequel est en train de s'enliser l'industrie du placement. On a eu l'époque des fraudes imbéciles, on nage maintenant en

pleine réglementation imbécile. Le retour du balancier...

— Vous avez le contrat d'assurance ? demanda brusquement Fergessen.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un bagel ? répondit Heath. Ils les servent avec des œufs brouillés et du bacon. Vous pouvez aussi ajouter du fromage.

Fergessen la regarda, interdit.

— Bien sûr que j'ai le contrat, reprit Heath. Il est dans le journal.

Les yeux de Fergessen se portèrent immédiatement sur le *Boston Globe*, que Heath avait posé sur la table, à la droite de son assiette.

— Vous pouvez aussi prendre le journal, ajouta Heath. Il est à la veille de devenir une pièce de collection.

Insensible à l'ironie sur les déboires du *Globe* et sa possible fermeture, Fergessen revint au sujet qui le préoccupait.

— Il est bien au nom que je vous ai indiqué ? demanda-t-il.

— Je ne vois pas très bien à quoi aurait servi de le mettre à un autre nom, répliqua Heath, pince-sans-rire.

Puis, après quelques secondes, elle sourit.

— Il n'y a pas de souci à vous faire, dit-elle. Tout est en ordre.

— D'accord, fit Fergessen après avoir feuilleté rapidement le journal pour repérer les papiers.

— Je peux compter sur vous ? demanda Heath.

— Vous pouvez compter sur moi.

Fergessen prit une gorgée de Coke, se leva et partit, laissant Heath en tête à tête avec ses crêpes fraises-framboises.

Quand Fergessen avait appelé la compagnie d'assurances, une semaine plus tôt, on lui avait dit que son ancienneté ne lui donnait pas accès à la couverture familiale. Il travaillait pour l'entreprise depuis seulement dix mois. Il aurait fallu qu'il travaille depuis un an et un jour pour que sa fille soit admissible.

Le lendemain, Curtis Fergessen avait rencontré Paulie Oyster. Elle semblait tout connaître de sa situation. La chose l'avait inquiété, mais Oyster lui avait rapidement proposé un arrangement qu'il n'avait pas pu refuser. Il y avait moyen de faire soigner sa fille. Elle allait lui trouver un contrat d'assurance qui couvrirait tous les frais médicaux. En échange, Fergessen lui rendrait un service. Presque rien. Juste lui fournir les codes de sécurité pour accéder par Internet au système de contrôle du port méthanier.

Heath entendait les publier le lendemain dans différents médias. Ce serait la panique dans la ville. On annoncerait la fermeture préventive du port. La Bourse réagirait avec son exagération habituelle. Le cours du pétrole monterait. Celui de certaines entreprises liées au pétrole également. D'autres, dépendantes du pétrole, verraient leur cours tomber. Et les commanditaires de Heath, à cause des positions de marché qu'ils avaient prises, engrangeraient des profits.

Techniquement, cela revenait à participer à une fraude. Mais Curtis

Fergessen n'avait pas d'état d'âme quant à la moralité de son geste. Que quelques millions passent d'un millionnaire à un autre de façon plus ou moins légale, c'était un faible prix à payer pour sauver la vie de son enfant.

Fort Meade, 7h46

Tate avait parcouru à plusieurs reprises les documents que Blunt lui avait envoyés. Il en ressortait deux urgences. La première, c'était les cinq individus qu'il devait neutraliser. Il avait bien une idée sur la façon de le faire, même s'il hésitait à procéder sans d'abord se couvrir. Mais le temps pressait. Il décida finalement d'appeler l'ex-vice-président. Il le fit à partir d'une ligne confidentielle qui échappait à la politique d'enregistrement automatique des appels de l'agence.

— John ! fit l'ancien vice-président. J'espère que vous n'appellez pas pour vous décommander !

— Non, au contraire. J'ai encore plus hâte de vous voir. Mais j'aimerais proposer une modification à notre rencontre. J'aimerais que quatre autres personnes assistent à la réunion.

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne avant que la voix reprenne, sur un ton jovial un peu forcé.

— Vous n'avez quand même pas quatre maîtresses, John ?

— Non, pas du tout, répondit Tate en s'efforçant d'adopter le même ton... J'aimerais que vous, vous ameniez ces gens.

— Je ne comprends pas.

— Le secrétaire à la Défense Shane Browning, le général Leslie Grove, le révérend Boswell et Clyde Levitt.

— Vous voulez dire « le » Clyde Levitt ?... Comme dans Levitt Media ?

— Lui-même. Je suis tombé sur certaines informations qui, je crois, vont vous intéresser tous les cinq au plus haut point.

— Si vous me disiez de quoi il s'agit...

— Je préfère que nous abordions le sujet quand nous serons ensemble. Si cela peut vous rassurer, j'ai fait en sorte que personne d'autre n'ait accès à ces informations. Je suis persuadé que nous n'aurons aucune difficulté à nous entendre.

Après avoir raccroché, il fit venir Spaulding dans son bureau et il lui expliqua qu'il fallait monter une opération clandestine. Il avait vingt-quatre heures pour tout préparer et être sur place pour diriger personnellement l'opération. À Hawaï.

À la question de savoir quelle serait la cible, Tate se contenta de répondre par un énigmatique : « ceux qui soutiennent Paige... et qui sont impliqués dans le terrorisme ».

Spaulding semblait se demander s'il avait bien compris. Tate poursuivit sur un ton égal, comme s'il s'agissait d'une opération ordinaire :

— Tout est enterré sous plusieurs couches de prête-noms et de compagnies enregistrées dans des paradis fiscaux, mais l'info est solide. On

saisit tous les documents et les ordinateurs qu'on trouve et on prend les prisonniers qu'on peut.

— On en fait quoi ?

— Tu leur trouves une planque, le temps qu'on avise.

Puis il ajouta avec un sourire d'encouragement :

— Dis-toi que ça va te simplifier sérieusement la vie de ne plus avoir Paige dans les pattes.

— Parce que vous êtes sûr que Paige...

— Fais-moi confiance. À partir de demain, Paige ne sera plus en mesure de créer des problèmes à qui que ce soit.

Une fois Spaulding parti, Tate songea qu'une des choses les plus intéressantes qu'il avait apprises, c'était la confirmation par Blunt que l'Institut était encore opérationnel. Ce qui plaçait Blunt lui-même dans une drôle de position. Il avait hâte d'entendre ses explications.

Mais inutile de précipiter les choses. Pour l'instant, il y avait les urgences. Il décrocha de nouveau le téléphone et appela The Mad Warden. Ensuite il contacterait Kyle.

Paris, 14h04

Skinner marchait sur les Champs-Élysées en direction du Hilton Arc de Triomphe. Sa décision était arrêtée.

Au début, il avait feint d'accepter la mission que lui avait confiée Fogg. Pour cela, il avait laissé croire à madame Hunter qu'il envisageait de se ranger de son côté. À certaines conditions. Le but était de se servir d'elle pour infiltrer les dirigeants du Cénacle.

Madame Hunter n'avait pas tardé à répondre à l'ouverture qu'il lui avait faite. Elle lui avait laissé entendre que Fogg serait bientôt dépassé par les événements. Et remplacé. Que l'avenir du Consortium passait par elle. Elle et les gens qui la soutenaient. Les véritables maîtres du Consortium. Il serait sage de se ranger de leur côté.

Skinner s'était montré intéressé. Et il l'était réellement. Ce que lui offrait Hunter était mieux que ce que lui proposait Fogg. Mais il avait dit qu'il voulait réfléchir avant de décider. En réalité, il voulait prendre le temps de voir comment tourneraient les choses.

Comme gage de sa bonne foi, Hunter exigeait une seule chose de Skinner : éliminer Fogg. Ce qu'il aurait dû faire la veille. Toutefois, ce que Skinner avait appris au cours des dernières semaines l'avait fait revenir à sa première position. L'organisation qui contrôlait le Consortium prenait l'eau de partout. Fogg avait manœuvré brillamment pour lui opposer l'Institut. Même si le groupe auquel appartenait madame Hunter survivait, il serait considérablement affaibli... Skinner estimait maintenant avoir de meilleures chances avec Fogg, même s'il ne l'avait jamais beaucoup aimé. Il avait eu raison de ne pas précipiter sa décision.

Skinner fut tiré de ses pensées quand il faillit heurter un homme-sandwich

de l'Église de l'Émergence. Le message sur sa pancarte disait :

**Ceux qui vivent
du feu de la terre
périront par
le feu de la terre**

Skinner sourit. Il suffisait de changer quelques mots pour que la formule s'applique à Hunter. Celle qui avait vécu par la trahison allait périr par la trahison. Car il ne pouvait plus atermoyer. Il fallait qu'il l'élimine avant qu'elle réalise qu'il la menait en bateau.

Il commencerait bien sûr par profiter de la rencontre pour en apprendre le plus possible. Puis il la tuerait.

Un peu avant d'arriver à l'hôtel, il la joignit sur son téléphone portable.

— Je serai en retard de quelques minutes, dit-il. J'ai dû traverser une manif.

— J'ai tout mon temps, répondit Hunter.

Skinner sourit.

« J'ai tout mon temps ! »... Les illusions que les gens se faisaient !

www.lemonde.fr, 8h33

... LA PUBLICATION DU JOURNAL PERSONNEL D'UN MEMBRE DES US-BASHERS SUSCITE DE NOMBREUSES RÉACTIONS. DANS UN ARTICLE INTITULÉ TERROR MADE IN USA, LE JOURNALISTE MET EN DOUTE L'EFFICACITÉ DES INSTITUTIONS AMÉRICAINES POUR INTÉGRER LES IMMIGRANTS. S'INQUIÉTANT DU NOMBRE DE MUSULMANS QUI PERSISTENT À PRATIQUER LEUR RELIGION ET À SE TOURNER QUOTIDIENNEMENT VERS LA MECQUE POUR SAVOIR QUOI PENSER...

Asnières, 15h36

Gonzague Leclercq avait été appelé sur les lieux à cause du statut de la victime – c'était un des écologistes les plus réputés du pays – et à cause du message que les auteurs du crime, un groupe antiécologiste, avaient rendu public sur Internet.

*La race humaine a le droit de prendre tous les moyens pour survivre.
On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs. Laissez faire de
l'argent et gérer la production à ceux qui savent le faire. Contentez-
vous d'être entretenus par les autres et de dire merci. Encore beau
qu'on vous tolère !*

Les Humains d'Abord

À l'intérieur de la DCRI, son rôle dans la lutte contre le terrorisme était suffisamment connu pour que l'information remonte jusqu'à lui, ce qui expliquait sa présence sur les lieux – ça et les images diffusées sur Internet en accompagnement du message.

En direct, le spectacle était encore plus dérangeant. L'homme était mort englué dans du pétrole brut. Son corps avait été disposé sur une chaise dans une position grotesque. Au mur, derrière lui, il y avait une immense reproduction d'oiseaux morts englués dans du pétrole brut. C'était un cliché qui remontait à l'époque de l'*Exxon Valdez*. La victime l'avait utilisé sur la couverture de son dernier livre. La position du corps de l'écologiste reproduisait celle de l'oiseau.

Malgré la revendication explicite par le groupe antiécologiste, Leclercq ne pouvait pas se défaire de l'idée que l'attentat était relié aux autres. Cette façon de mettre en scène le cadavre, de médiatiser l'attentat, de lui donner une valeur symbolique en le reliant à l'engagement de l'auteur...

Il se tourna vers les deux membres de la DCRI qui l'accompagnaient.

— Faites-moi suivre tous les rapports sur les progrès de l'enquête.

Un grognement affirmatif lui répondit.

Leclercq retourna à la limousine.

À la rigueur, il pouvait comprendre que des gens développent avec certains animaux un rapport affectif assez similaire aux sentiments que l'on peut éprouver pour un être humain. Que ce soit parce qu'ils jouaient un rôle de prothèse physique (les chiens guides) ou affective (les animaux de compagnie pour les personnes seules), ou simplement en vertu d'une bienveillance généralisée envers tout ce qui était vivant...

Mais que cette bienveillance envers les vivants se transforme en une haine des êtres humains... ça dépassait ses capacités de compréhension.

Ottawa, 10h18

Les débats exaspéraient Jack Hammer. Il détestait cette manie qu'avait l'opposition de passer en revue tous les aspects des projets de loi, de questionner tous les détails. Mais il n'avait pas le choix d'en passer par là : la modification de l'encadrement légal des agences de sécurité faisait partie d'une entente secrète avec Washington. La loi devait être adoptée. Et, pour l'être, elle devait passer l'étape des trois lectures.

— La parole est au chef de l'opposition, fit le président.

— Monsieur le Président, le gouvernement n'a pas le pouvoir d'abdiquer sa responsabilité de maintenir l'ordre et de la déléguer à des sous-traitants. C'est anticonstitutionnel, monsieur le Président. Je demande le retrait pur et simple du projet de loi.

Des protestations éclatèrent dans les rangs des députés du parti au pouvoir, rapidement contrées par des éclats de voix en provenance des banquettes de l'opposition.

— La parole est au premier ministre, fit le président.

Hammer se leva.

— Monsieur le Président, dit-il avec une naïveté exagérée, je ne sais pas si le chef de l'opposition l'a remarqué, mais nous sommes au milieu d'une crise. Les actes de terrorisme se multiplient. Les forces de l'ordre ne suffisent plus à la tâche. Elles ne peuvent pas être partout. Elles ne peuvent pas protéger tous les endroits menacés par les terroristes. Il faudrait tripler, quadrupler les effectifs...

— Qu'est-ce que vous attendez pour le faire ? lança le chef de l'opposition.

Il s'interrompit avant que le président intervienne.

— Il faut être réaliste, reprit le premier ministre sur un ton caricaturalement raisonnable, à la limite de la moquerie sirupeuse. Il y a une limite au fardeau fiscal que l'on peut imposer aux citoyennes et aux citoyens du Canada... Si des entreprises sont prêtes à assumer les coûts de sécurité pour protéger leurs installations et leur personnel, ce serait irresponsable de refuser. Imaginez les économies pour les contribuables !

— Vous encouragez la prolifération des milices, protesta le chef du NPD. Qui va superviser la formation de ces polices privées ? Qui va pouvoir garantir qu'il n'y aura pas d'abus ?... Ça va être l'anarchie !

— Monsieur le Président, le chef du quatrième parti dit n'importe quoi et son contraire. Notre projet de loi vise précisément à éviter l'anarchie. Nous allons fixer un cadre à l'intérieur duquel vont pouvoir opérer les polices d'entreprises.

— Et si des citoyens s'estiment lésés par ces milices, qui va les protéger ?

— Monsieur le Président, répliqua Hammer avec un sourire, je ne comprends pas le chef du quatrième parti. Il semble oublier que nous n'abolissons pas le système judiciaire. Les polices privées ne remplacent pas les forces de police traditionnelles : elles s'y ajoutent. Quiconque se sent lésé pourra déposer une plainte.

— Vous rêvez en couleurs !

Le président se leva.

— Décorum, messieurs...

— Et ses rêves vont se transformer en cauchemar pour les autres !

— Décorum !... La parole est maintenant au chef du Bloc québécois.

— Monsieur le Président, je voudrais savoir comment un citoyen peut penser avoir des chances de gagner un procès contre une milice de multinationale. Elles ont des agences de renseignements à elles, monsieur le Président. Elles ont des budgets qui dépassent celui de plusieurs pays, monsieur le Président. Si on leur donne en plus le droit d'avoir leur police... Ce sera quoi, la prochaine étape, monsieur le Président ? Est-ce qu'elles vont pouvoir lever des impôts ? imposer des droits de douane sur leur territoire ?... Les Canadiennes et les Canadiens ont le droit de le savoir, monsieur le Président. Est-ce que le gouvernement va leur sous-contracter toute l'administration du pays ?

Des remarques et des huées fusèrent des deux côtés de la Chambre.

— Décorum ! fit le président après s'être levé. Décorum !

Une fois un calme précaire rétabli, il reprit son siège.

— Monsieur le premier ministre, dit-il.

— Monsieur le Président, le locataire perpétuel des banquettes de l'opposition me décourage un peu. Il semble tenir pour acquis que les chefs d'entreprises sont des bandits. Qu'ils sont les ennemis de la société. Je voudrais lui rappeler que nous faisons face à une menace terroriste sans précédent. Les dirigeants d'entreprises comme HomniFood et HomniFuel sont nos véritables héros.

— Des héros comme Bernard Madoff, peut-être. Ou Kenneth Lay, Hank Gruberg... Lee Kun-hee...

— Vous n'avez pas le droit d'insulter l'ensemble de la communauté d'affaires à cause de quelques malheureuses exceptions.

— Et la crise financière dont on ne finit pas de sortir, monsieur le Président ? C'est qui, qui l'a provoquée, monsieur le Président ?

Le chahut recommença. Le président se leva.

— Décorum, messieurs !

— Vous rêvez d'un monde à la Monsanto ! lança le chef du NPD.

— Et vous, vous rêvez d'un monde de fonctionnaires sans imagination qui vivent sur le BS ! lança le ministre de la Sécurité intérieure. On a vu ce que ça a donné en Ontario !

— Vous, le fondamentaliste chrétien, retournez avec vos amis créationnistes et foutez-nous la paix !

— Décorum !... Décorum !...

Paris, 16h43

Jessyca Hunter regardait le corps de Skinner sur le plancher. Il en était à ses dernières convulsions. Si elle avait oublié une question importante, il était maintenant trop tard pour la poser : il n'était plus en état de répondre. En fait, il n'était plus en état de faire quoi que ce soit. Pas même de respirer ni de maintenir les battements de son cœur.

Un autre qui avait cru pouvoir la manipuler ! C'était fou, cette manie qu'avaient les hommes de se croire supérieurs à cause de deux ou trois différences anatomiques marginales... C'était fou, mais c'était drôlement pratique. Ils finissaient tous par commettre une faute, par négliger leur protection.

Deux heures plus tôt, Skinner l'avait rencontrée dans le hall d'entrée du Hilton Arc de Triomphe. Il voulait lui proposer un marché, disait-il. Ils pourraient déjeuner sur place. Le repas était déjà commandé dans sa suite.

Il était possible que ce soit un piège, avait songé Hunter. Elle avait alors réalisé qu'elle ne pourrait jamais lui faire vraiment confiance. Tôt ou tard, il faudrait qu'elle l'élimine. Préféablement plus tôt que plus tard.

Après avoir hésité, elle avait quand même décidé d'accepter son

invitation. Ils avaient parlé pendant près d'une heure.

Ensuite, entre le dessert et le café, Skinner s'était absenté pour aller aux toilettes. Tout ce qu'elle avait eu à faire, c'était de verser un dérivé du GHB dans son verre de vin.

Hunter n'avait pas planifié d'utiliser le GHB, ça faisait simplement partie de la trousse qu'elle gardait constamment avec elle : du GHB, un pulvérisateur de poivre de Cayenne déguisé en bâton de rouge à lèvres, un minuscule pistolet qui tenait dans un étui à lunettes, du vitriol dans un atomiseur de parfum... Quand elle avait vu l'occasion, elle l'avait saisie.

Jessyca Hunter était étonnée que le directeur de Vacuum ait commis ce genre d'imprudences. La sécurité, c'était pourtant son domaine d'expertise.

Par contre, elle n'avait pas été vraiment surprise d'apprendre que Skinner avait prévu l'éliminer au terme du repas. Pour cela, il comptait utiliser un poison neurotoxique. C'était dans la logique du personnage. Elle avait eu la chance de le battre de vitesse.

Une fois drogué, Skinner n'avait fait aucune difficulté pour répondre à ses questions. Hunter avait alors appris avec étonnement qu'il avait non seulement réussi à retrouver l'endroit où se cachait l'Institut, à Lévis, mais que F elle-même était chez Fogg depuis plusieurs jours. Et quand il lui avait expliqué le plan de Fogg pour jouer le Cénacle et l'Institut l'un contre l'autre, elle avait été impressionnée.

Même si elle ne connaissait pas tous les détails du plan, elle était certaine que ce vieux roublard de Fogg ne s'était pas contenté de prendre ses désirs pour des réalités. S'il avait un plan, c'était forcément un plan qui avait des chances de succès.

Que faire ? Ou bien elle s'empressait d'avertir madame McGuinty de ce qu'elle venait d'apprendre, ou bien...

Ou bien elle se taisait et elle attendait de voir comment les choses allaient tourner. Si le plan du Cénacle réussissait, sa relation avec madame McGuinty lui assurerait une place de choix dans l'organisation. Et si Fogg parvenait à ses fins, elle serait une des rares survivantes parmi les dirigeants du Consortium. Elle serait en position de force pour lui succéder.

Car Fogg n'était pas immortel. D'ailleurs, il ne serait peut-être même pas nécessaire de le pousser vers la tombe : la nature semblait être sur le point de s'en charger.

Une fois Skinner éliminé, ses seuls adversaires seraient Gelt, le directeur de Safe Heaven, et Daggerman. Autrement dit, rien de très sérieux : un financier et une sorte de courtier... Ils se rangeraient probablement tous les deux derrière elle pour éviter un affrontement. À moins que Daggerman ne mette un contrat sur sa tête. Lui, à la réflexion, il serait sans doute prudent de l'éliminer rapidement.

Il y avait aussi F. Celle-là, c'était probablement la plus dangereuse. Plus vite elle disparaîtrait, mieux ce serait. S'il y avait une priorité, c'était bien elle. Par chance, elle savait où elle se trouvait.

Mais avant, il y avait un détail à régler. Elle prit le cellulaire de Skinner, entra le code de déverrouillage qu'il lui avait donné et composa un message texte qu'elle envoya à la troisième adresse affichée dans la liste des contacts.

Si vous n'avez pas de nouvelles de moi d'ici deux jours, faites-la disparaître et rasez la maison.

Hunter jeta ensuite un dernier regard à Skinner, par terre. Puis elle mit le téléphone portable dans sa poche et se dirigea vers la porte. Elle le jetterait dans la Seine en retournant à son hôtel.

Désormais, quoi qu'il arrive, les choses ne pouvaient pas mal tourner. Pour la planète, peut-être. Sûrement, même. Mais pas pour elle.

RDI, 11h22

— LA CONFÉRENCE DE PRESSE VIENT DE SE TERMINER, PIERRE-LUC. LES POLICIERS DE LÉVIS ONT EXPLIQUÉ QUE C'EST À LA SUITE D'UN APPEL DU DIRECTEUR CRÉPEAU, DU SPVM, RELAYÉ PAR L'INSPECTEUR-CHEF LEFEBVRE, DE LA VILLE DE QUÉBEC, QU'ILS ONT ÉTÉ PRÉVENUS DE LA POSSIBILITÉ D'UN ATTENTAT. ILS ONT RAPIDEMENT DÉPLOYÉ DU PERSONNEL AUTOUR DE LA RAFFINERIE, CE QUI LEUR A PERMIS D'ARRÊTER LES TROIS ÉCOTERRORISTES.

— L'ATTENTAT CONTRE LA RAFFINERIE DE LÉVIS AURAIT DONC ÉTÉ ÉVITÉ GRÂCE À UNE INFORMATION DU DIRECTEUR CRÉPEAU, DU SPVM ?

— C'EST CE QUE M'A CONFIRMÉ L'INSPECTEUR-CHEF LEFEBVRE, QUI A REÇU L'APPEL DU DIRECTEUR CRÉPEAU IL Y A DEUX JOURS.

— EH BIEN ! IL FAUT CROIRE QUE LES RELATIONS MONTRÉAL-QUÉBEC NE SONT PAS TOUTES COMME LE RACONTENT LES MÉDIAS !

Washington, 11h41

Tate avait donné rendez-vous à Kyle dans une des maisons de sûreté de l'agence. Avant que le président du Joint Chiefs of Staff arrive, il avait mis hors fonction tous les systèmes d'enregistrement et il avait activé un brouilleur qui assurerait la discrétion de leur conversation.

Lorsque Kyle arriva, Tate lui expliqua les précautions qu'il avait prises. Kyle hocha la tête en signe d'assentiment, ouvrit la mallette qu'il avait apportée et mit en fonction son propre brouilleur.

Tate se contenta de sourire.

— Deux précautions valent mieux qu'une ! fit Kyle. Je suis certain que tu es d'accord.

— Plus que tu le penses !

Pendant l'heure qui suivit, Tate brossa à grands traits un portrait de la situation. Il termina par les cinq personnes dont il devait s'occuper.

— Tu comprends pourquoi j’ai absolument besoin de toi ? dit-il en guise de conclusion.

— Même si on décapite leur mouvement, ça n’arrêtera pas ce qui est en marche.

— Ça va au moins empêcher de nouvelles initiatives qui pourraient empirer la situation.

Kyle réfléchit un moment avant de répondre.

— On ne peut pas prendre ça tout seuls sur nos épaules, dit-il.

— Je sais. Voici ce que je propose.

Montréal, SPVM, 12h04

Sur les conseils du porte-parole du SPVM, le directeur Crépeau avait accepté de rencontrer deux journalistes. Ils avaient été choisis à cause de leur sérieux. Leurs questions seraient tout sauf complaisantes, mais ils ne seraient pas de mauvaise foi. Un article paraîtrait le lendemain matin dans *Le Devoir* et l’entretien serait présenté le soir à la télé nationale.

Crépeau s’était octroyé une once de gros gin pour s’aider à avoir une attitude plus détendue.

La première question vint du journaliste du *Devoir*.

— Monsieur Crépeau, pouvez-vous confirmer que c’est vous ou votre service qui avez transmis à l’inspecteur-chef Lefebvre les informations qui ont mené à l’arrestation des terroristes qui voulaient faire sauter la raffinerie de Lévis ?

— C’est moi.

— Personnellement ?

— Oui.

— D’où teniez-vous ces informations ?

— De mon ex-collègue, l’ex-inspecteur-chef Thériège.

Il y eut quelques secondes de flottement avant la question suivante.

— L’inspecteur-chef Thériège est-il encore à l’emploi du SPVM ?

La question venait du journaliste de Radio-Canada.

— Non.

— Mais alors...

— Mon ex-collègue possédait, et possède encore, un réseau de contacts éminemment précieux. Quand il a eu connaissance de cette information, il me l’a aussitôt transmise.

— Est-ce que vous avez également accès à ce... réseau ?

— Non. Je veux dire... ce n’est pas un réseau formel, structuré... C’est une façon imagée de dire qu’il a beaucoup de contacts, dans beaucoup de milieux.

— Vous parlez d’informateurs dans des groupes criminels ?... dans des réseaux terroristes ?

— Je n’ai aucune idée de ce que sont ces contacts... Si j’avais à émettre une hypothèse, je penserais plutôt à des amis dans des services de police

étrangers... peut-être dans une ou deux agences de renseignements...

— Comme la CIA ?

— Je vous ai dit déjà que je n'avais aucune idée de ce que pouvaient être ces contacts.

Un silence suivit cette déclaration. Le journaliste du *Devoir* en profita.

— Ça ne vous gênait pas de transmettre une information dont vous ne connaissiez pas l'origine ?

— Je fais confiance à Gonzague. Et je suis certain que les dirigeants de la raffinerie sont très heureux, aujourd'hui, que je lui aie fait confiance... Malgré la façon dont il a été traité dans les médias.

— Vous croyez qu'il n'a pas été traité correctement ?

— Je vous laisse en juger.

Le journaliste de Radio-Canada reprit l'initiative de l'entrevue.

— Ce qui m'intrigue, c'est que vous ayez pu prévenir l'attentat de la raffinerie de Lévis, mais pas celui dans l'est de Montréal.

— C'est simple, on n'a pas eu d'information spécifique comme quoi elle était visée. On a quand même déployé des effectifs pour la protéger, comme pour toutes les autres, mais il n'y a pas grand-chose à faire contre un missile.

— Sauf l'empêcher d'entrer sur notre territoire.

— Cette question relève de la GRC et des autorités fédérales. Je suis certain que leur porte-parole se fera un plaisir de répondre à vos questions sur ce sujet.

Le journaliste du *Devoir* profita de l'hésitation de son collègue pour reprendre la parole.

— J'aimerais revenir à l'inspecteur Théberge.

— L'ex-inspecteur-chef Théberge, vous voulez dire ?

— Bien sûr... Plusieurs personnes de son entourage semblent avoir disparu. Victor Prose, Lucie Tellier... Vous savez ce qui leur est arrivé ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elles ne sont pas placées sous la protection de la police, qu'elles ne font l'objet d'aucun mandat d'amener et que, par conséquent, le SPVM n'a aucune raison d'être informé de leurs déplacements.

— Et personnellement ?

— Je n'ai pas la moindre information quant à l'endroit où se trouvent ces personnes.

— Qui pourrait le savoir ?

— Aucune idée.

— Cela ne vous intrigue pas ?

— Par les temps qui courent, j'estime que la planète nous fournit une ample provision de sujets d'étonnement. Des sujets autrement plus graves que les déplacements imprévisibles de personnes parfaitement libres de leurs mouvements.

La rencontre devait durer dix minutes : le Président avait un horaire particulièrement chargé. Aussi, Tate décida d'utiliser une approche-choc.

— Monsieur le Président, on a dans les mains une crise à côté de laquelle la dernière crise financière fera figure de note de bas de page dans les manuels d'histoire. En résumé, il y a sept choses que vous devez savoir. Un : le terrorisme islamiste et le terrorisme écolo sont tous les deux manipulés par les mêmes gens. Deux : ces gens contrôlent également HomniFood, HomniFlow et les autres entreprises de l'Alliance. Trois : ce sont ces compagnies qui ont lancé l'épidémie de peste grise et de champignons tueurs de céréales. Quatre : ces gens sont environ cinq mille et ils occupent des postes de pouvoir dans des gouvernements, des médias, des agences de renseignements et des multinationales un peu partout sur la planète. Plusieurs sont également membres des fameux Dégustateurs d'agonies. Cinq : ils ont un réseau de refuges qui couvre la planète en prévision de l'apocalypse qu'ils préparent. Six : plusieurs Américains éminents font partie de ce groupe, qui se définit lui-même comme l'élite de l'humanité ; certains font même partie de votre administration ; il y a aussi un général cinq étoiles, le propriétaire d'une chaîne de médias qui a contribué largement à votre caisse électorale... et un des leaders religieux les plus charismatiques du pays.

Tate fit une pause.

— Vous avez annoncé sept éléments, fit calmement le Président. Vous en avez mentionné six.

— Le septième, c'est le plan pour faire face à la situation. Un plan dont nous pourrions être partie.

— Dirigé par qui ?

— Pas par les États-Unis.

— Par quel pays ?

— Il n'est pas... dirigé par un pays.

Devant le regard insistant du Président, il ajouta :

— Je sais que ça paraît difficile à croire. Et je vous jure que je ne suis pas sous l'effet de substances illicites.

Le Président se tourna vers Kyle.

— Je corrobore tout ce qu'il a dit, fit Kyle. Et je ne suis pas non plus sous l'effet de... substances.

— Et ce n'est pas parce que vous avez tous les deux servi sous l'ancienne administration ? fit le Président.

— Je vous jure que ce que Tate...

Le Président l'interrompit d'un geste et sourit légèrement.

— Laissez.

Puis, sur un ton redevenu froid et efficace :

— J' imagine que vous avez la liste des gens impliqués dans cette... conspiration ?

Tate déposa une feuille devant lui.

— Ce sont les vingt personnes les plus importantes, dit-il. Les cinq

premières ont la citoyenneté américaine.

Le Président parcourut la feuille des yeux.

— Je vois que mon nom n’y apparaît pas, dit-il. C’est déjà ça !

— Je pense que nous allons avoir besoin de plus de dix minutes, fit Tate.

C’est pour ça que je vous ai présenté les choses de façon un peu abrupte.

— J’apprécie la concision... À part vous deux, qui est au courant ?

— Ici, aux États-Unis, personne. À part Bartuzzi et Snow. Ils ont eu droit à une version expurgée.

— Et ailleurs ? demanda le Président.

— Je ne suis pas sûr. Quelques-uns en Grande-Bretagne, en France...

— Nous disposons de combien de temps ?

— La première phase du plan sera déclenchée dans moins de vingt-quatre heures. Des opérations préparatoires auront lieu un peu plus tôt.

— D’accord. Vous avez trente minutes pour m’expliquer tout ça.

CNN, 14h02

... LA MOITIÉ DE LA VILLE DE BOSTON EST PRÉSENTEMENT EN VOIE D’ÊTRE ÉVACUÉE À CAUSE D’UNE MENACE D’ATTENTAT CONTRE LE PORT MÉTHANIER. DES TERRORISTES SE SONT EMPARÉS DES CODES DE SÉCURITÉ DE L’USINE DE TRAITEMENT DU GAZ. ILS MENACENT DE LA FAIRE SAUTER SI LE GOUVERNEMENT NE DÉCRÈTE PAS UN ARRÊT DE TOUTES LES ACTIVITÉS DE RAFFINAGE SUR LE TERRITOIRE AMÉRICAIN D’ICI QUARANTE-HUIT HEURES...

Washington, 14h27

Le Président avait écouté la présentation de Tate sans émettre le moindre commentaire. L’exposé avait duré vingt-sept minutes. Tate avait couvert à la fois la nature du complot mis au jour, le plan qu’avait préparé Blunt ainsi que le rôle et l’origine de l’Institut.

Lorsqu’il eut terminé, le Président se leva et marcha dans son bureau pendant près d’une minute.

— Puisque vous aimez les choses précises, dit-il finalement, j’ai cinq questions pour vous. Voici la première : si j’ai bien compris, vous ne connaissez pas tous les détails de ce plan ?

— Non.

— Deuxième question : à court terme, il y aurait deux urgences : neutraliser les deux bases d’Hawaï et du Nevada... et disposer des cinq personnes qui sont sur la liste ?

— C’est ça.

— Troisième question : vous proposez que je vous donne carte blanche, en échange de quoi vous me tenez informé et vous vous engagez à prendre tout le blâme en cas de complications ?

— Oui.

— Vous vous rendez compte que c'est précisément le genre de magouilles que j'ai toujours dénoncées ?

— Rien ne vous empêche, une fois l'opération terminée, de rendre publiques les mesures que vous avez cru nécessaire de prendre.

— Quatrième question : vous faites confiance à ce point aux gens qui ont élaboré ce plan ? Au point de l'accepter même si vous ne connaissez pas tous les détails ?

— Ils m'ont donné à plusieurs reprises des preuves de leur efficacité. Ce sont eux qui m'ont fourni l'identité des personnes qui allaient être la cible d'attentats... Il y a présentement quatre tentatives qui ont été déjouées. Par ailleurs, je sais que des gens qui occupent des positions similaires à la mienne, en France, en Allemagne et en Angleterre – et sans doute ailleurs –, leur font également confiance pour d'autres opérations incluses dans le plan.

Le Président rumina la réponse pendant quelques instants.

— Cinquième question, fit-il. Qu'est-ce que vous envisagez de faire pour ces cinq personnes ?

— Je suggère que nous n'entrons pas dans ce type de détails.

— En fait, intervint Kyle, cette partie de l'opération est déjà en cours... Mais je peux donner un coup de fil pour l'interrompre. Si vous préférez adopter une autre approche...

— Vous pouvez également choisir de vous concentrer sur les problèmes plus macros et nous laisser régler les détails, intervint Tate.

— Quel type de problèmes macros ?

— Comment interrompre l'escalade, dans les médias et dans l'opinion publique. Parce que ça nous mène directement à une guerre avec la Chine... Il faudrait aussi effectuer le nettoyage qui s'impose dans l'armée et contacter votre homologue chinois pour lui expliquer la situation. Lui fournir le nom du général chinois qui est impliqué dans le même complot que le général Leslie Grove... Une autre tâche urgente, c'est de réduire la tension avec les musulmans pour limiter les incidents dans nos villes.

— Ce qui m'inquiète le plus, dit le Président, c'est cette épidémie de peste grise. Êtes-vous sûr qu'ils vont pouvoir fournir un antidote ? Quand je pense à mes enfants...

— Si la prise de contrôle des entreprises de l'Alliance se déroule comme prévu... et s'ils trouvent le laboratoire où sont effectuées les recherches sur le champignon...

Le Président resta silencieux un bon moment.

— D'accord. Je vous donne carte blanche pour quarante-huit heures. Et vous me tenez informé le plus souvent possible des développements en cours.

Brecqhou, 19h53

Moh et Sam étaient impressionnés par l'efficacité des hommes du MI5. À l'aide de données satellite, ils avaient pu découvrir qu'un yacht avait quitté la

résidence de Killmore au moment de l'attaque. Mieux encore : en fouillant dans les enregistrements des heures suivant son départ de l'île, ils avaient pu suivre son trajet jusqu'à la petite île de Brecqhou.

Officiellement, l'île était encore la propriété de riches milliardaires britanniques, même s'ils n'y habitaient plus, lassés de leurs querelles avec le Seigneur de Sercq. Brecqhou était maintenant louée à une entreprise anglaise qui appartenait à une autre entreprise, elle-même enregistrée dans un paradis fiscal.

En Angleterre, les milliardaires de Brecqhou n'étaient pas exactement du menu fretin. Avant d'autoriser le groupe d'intervention à investir les lieux, Finnegan avait senti le besoin de se couvrir en téléphonant à son supérieur, lequel avait jugé préférable d'appeler le directeur du MI5.

L'autorisation avait ensuite redescendu les échelons hiérarchiques. Au total, cela avait pris plus de deux heures. Deux heures de perdues. Heureusement, sur les dernières images satellite, le *Rapa Nui* était toujours amarré au pied de la falaise où trônait la résidence principale de l'île.

Les deux hélicoptères réquisitionnés à l'aéroport de Forest s'étaient posés sans encombre dans la cour de la résidence principale de Brecqhou, sur le haut de la falaise. Le groupe d'intervention ne rencontra aucune résistance quand il investit la place. En moins de trente minutes, les agents du MI5 avaient fait le tour des pièces et trouvé six personnes : cinq employés affectés à l'entretien et Maggie McGuinty.

Une fois de plus, Killmore semblait leur avoir échappé. Ni les employés ni madame McGuinty ne savaient où il était.

— Il y a sûrement une bibliothèque quelque part, fit Moh.

Ils en découvrirent trois : une qui couvrait le mur entier d'un salon, une autre dans un bureau et une troisième dans la chambre de Killmore. Ce fut la troisième qui leur permit de comprendre de quelle manière Killmore avait une fois de plus disparu. Un ascenseur les amena dans un sous-sol situé au niveau de la mer.

Pourtant, ils n'avaient vu aucune embarcation quitter l'île. La seule explication était qu'il avait dû utiliser un sous-marin de poche.

— Tu n'as pas l'impression qu'il a trop regardé de films de James Bond ? demanda Moh.

— Au moins, il n'y a pas de requins.

Bloomberg TV, 20h06

... EN UKRAINE. À LA SUITE DE CETTE DÉCOUVERTE, LE PRIX DU BLÉ A CONNU UNE HAUSSE BRUTALE. LE CHAMPIGNON TUEUR DE CÉRÉALES, DONT ON CROYAIT L'ÉPIDÉMIE CONTENUE, SEMBLE CONNAÎTRE UNE NOUVELLE PHASE D'EXPANSION. EN DEUX JOURS, C'EST LE QUATRIÈME NOUVEAU FOYER D'INFESTATION QUI EST SIGNALÉ...

Brecqhou, 20h35

Des six personnes appréhendées, cinq avaient été relâchées. On leur avait simplement demandé de ne pas quitter l'île au cours des prochaines vingt-quatre heures. La sixième personne était madame McGuinty. Moh et Sam l'avaient amenée dans le grand salon du premier étage.

— Où pensez-vous que Killmore soit parti ? demanda Sam.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit la femme, je n'en ai aucune idée. Lord Killmore est une pure relation d'affaires qui a eu l'amabilité de me recevoir dans cette résidence secondaire pour quelques jours.

— Quel genre d'affaires traitez-vous avec Lord Killmore ?

— Je n'ai toujours pas aperçu le moindre mandat. Je ne vois donc pas pour quelle raison je répondrais à vos questions.

— Et si je vous montrais des courriels, plutôt ? Ceux que vous échangeiez avec Lord Killmore quand vous vous occupiez du laboratoire de Lyon ? Ça vous suffirait ?

Maggie McGuinty ne réussit pas à dissimuler complètement sa surprise.

— Il y a aussi ceux que vous lui avez expédiés pour le tenir au courant des progrès de votre exposition.

La femme fit une pause avant de répondre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'une voix froide, avec une pointe d'ironie.

— Savoir où est Killmore.

— Je vous l'ai dit, je n'en ai aucune idée. Il m'avait prévenue qu'il devait partir, mais comme son yacht est encore amarré au quai... Je croyais qu'il était dans ses appartements.

— Est-ce que vous pouvez le contacter ?

— C'est lui qui doit me contacter dans quelques jours pour me dire où le rejoindre.

— S'il est sur un des refuges de l'Archipel, je doute qu'il vous appelle. Dans vingt-quatre heures au plus tard, toutes les personnes présentes dans ces refuges seront arrêtées.

Sam observait avec intérêt les réactions de madame McGuinty. Malgré les révélations qu'il lui avait assénées, elle continuait de garder une certaine contenance.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit-elle.

— Je parle des quarante-huit endroits répartis sur la planète que vous appelez probablement l'Archipel.

— Si vous parlez des clubs Med...

— Je parle de clubs Med pour milliardaires, multi-millionnaires à la rigueur, et certains de leurs petits amis... Les endroits où ils entendent se réfugier dans les prochains jours.

La contenance de madame McGuinty commençait à se fissurer. Elle changeait progressivement de tactique, passant du déni au défi et à la dérision.

— Si jamais une telle chose existait, vous ne pourriez pas intervenir

partout.

— Nous sommes au courant des vraies activités d’HomniFood et des autres entreprises de l’Alliance. Nous savons que ce sont leurs laboratoires qui ont mis en circulation la peste grise et le champignon tueur de céréales.

— Et alors ?... Il y a trop de gens importants impliqués. Trop de gens riches et haut placés... Vous ne pourrez pas les arrêter.

— Possible. Mais les foules vont exiger des coupables. J’imagine que la responsable des Dégustateurs d’agonies serait à leurs yeux une excellente candidate... Tenez-vous vraiment à faire partie des personnes sacrifiées ?

Paris, 21h48

Théberge était seul dans le salon avec Chamane. Poitras et Lucie Tellier étaient retournés dans le bureau pour revoir une dernière fois les transactions qu’ils avaient préparées. Quant à Blunt, il s’était isolé dans la salle à manger avec son jeu de go : il avait besoin de réfléchir.

Même Prose s’était absenté pour acheter des journaux. Chamane avait eu beau lui dire qu’il pouvait trouver tout ce qu’il voulait sur Internet, Prose avait tenu à sortir. Vingt-quatre heures enfermé, c’était le plus qu’il pouvait supporter. Et puis, un journal sur un écran, ce n’était pas vraiment un journal.

Théberge consultait des sites d’information sur l’actualité québécoise à partir de l’ordinateur portable de Chamane.

— Vous pouvez le prendre, avait dit ce dernier. Ce qui reste à faire, je peux le faire sur mon iPhone.

En découvrant qu’il y avait eu des cas de peste grise à Montréal, Théberge pensa tout de suite aux gens dont il était proche : Pascale, Graph, Margot et son mari... Faisaient-ils partie des victimes ? Se pouvait-il qu’on continue d’attaquer ses amis pour l’atteindre ?

Il décida de téléphoner à Crépeau.

— Tu n’as jamais appelé aussi souvent que depuis que tu es à la retraite, fit Crépeau.

— Je sais. La retraite, t’as pas idée comme c’est épuisant.

— Tu devrais revenir travailler. Tu pourrais te reposer.

— J’y pense.

— Quand on choisit de devenir un héros, il faut accepter ce qui vient avec.

— C’est quoi, ces balivernes ?

— Avec ta photo dans les revues françaises, sur les sites Internet des journaux, à la télé...

Théberge grogna quelques protestations, puis il lui demanda de lui parler des trois cas de peste grise.

Crépeau le rassura : aucune des personnes qu’il connaissait n’avait été visée. Les trois victimes faisaient partie d’un groupe de touristes qui avaient effectué un voyage aux États-Unis. Curieusement, aucun autre membre du groupe n’était atteint pour le moment – ce qui, d’une certaine façon, était rassurant : cela signifiait que la maladie n’était pas aussi contagieuse que les

médecins le craignaient.

Théberge apprit également que l'attentat contre la raffinerie de Lévis avait été évité. Celui dans l'est de Montréal, par contre, avait réussi en partie : un seul réservoir avait été atteint, mais toute la raffinerie avait été fermée et les environs évacués.

— Les noms que je t'ai communiqués ? demanda Théberge.

— Un des deux a été victime d'un attentat. La GRC a réussi à mettre l'autre à l'abri.

BBC, 15h57

... ANNONCE QUE DEUX ATTENTATS TERRORISTES CONTRE DES PERSONNALITÉS ÉMINENTES DU PAYS ONT ÉTÉ DÉJOUÉS. LE YARD REFUSE DE DONNER PLUS DE PRÉCISIONS POUR LE MOMENT, MAIS IL PROMET QUE D'ICI QUELQUES JOURS...

Paris, 21h59

Théberge avait à peine raccroché que Prose revenait avec une brassée de journaux sous un bras, un sac dans l'autre. Il mit délicatement le sac sur la table, à côté du portable.

— J'ai pensé à vous, dit-il à Théberge.

Après avoir déposé les journaux, il sortit deux bouteilles de vin du sac.

— Côte Rôtie Guigal 1998, fit Théberge en examinant une des bouteilles. On devrait y survivre.

— Je me suis dit que la nuit risquait d'être longue, reprit Prose. Que ça méritait une forme d'encouragement.

Blunt arriva dans le salon une dizaine de minutes plus tard et jeta un œil aux deux bouteilles de vin.

— Je vois que vous n'avez rien oublié, dit-il.

Comme il s'asseyait dans un fauteuil, Lucie Tellier et Poitras arrivaient à leur tour.

— La fermeture du détroit d'Ormuz continue de faire monter le prix du pétrole, dit Poitras.

— Il est à combien ? demanda Blunt.

— Un peu en haut de deux cents... Il y a des gens qui font des tonnes d'argent.

— Les pétrolières font toujours de l'argent, répliqua Chamane sur un ton désabusé.

— Je ne parle pas des pétrolières. Je parle de ceux qui ont acheté des *call* à soixante, soixante-cinq ou soixante-dix dollars... Ceux qui leur ont vendu les options sont maintenant obligés de leur vendre le pétrole à ce prix-là, quitte à l'acheter à plus de deux cents... Mais le plus étrange, c'est qu'ils ne l'aient pas vendu quand le prix est monté à cent vingt... ou cent cinquante.

— Ils savaient que le prix allait continuer de monter, conclut Chamane.

— Et qu'il allait y avoir d'autres attentats, ajouta Blunt... Est-ce qu'on peut suivre la piste de l'argent ?

La question s'adressait à Poitras.

— Je vais avoir besoin d'aide.

En disant cela, il regardait Chamane.

— Chaque fois qu'il y a un problème, fit ce dernier, on appelle le département des miracles.

— On verra ça plus tard, reprit Blunt. Pour le moment, j'ai besoin de savoir où vous en êtes.

— On a revérifié tous les documents qui ont été transmis par F, répondit Poitras. Si Chamane et son amie pirate sont capables de faire les miracles qu'il dit, ce sera la plus grande opération financière jamais réalisée.

— Pourquoi est-ce que tout le monde doute toujours de ce qu'on peut faire ? protesta Chamane. Est-ce que je pose des questions sur la valeur des documents que vous voulez transférer un peu partout sur la planète ?

Chamane avait essayé de donner un ton ironique à sa question, mais on sentait une réelle frustration.

— Personne ne remet en doute vos compétences, à toi et à ta collègue, crut bon d'expliquer Blunt sur un ton apaisant. C'est seulement que ça paraît surprenant qu'on puisse faire tout ça en aussi peu de temps.

— *Man*, il va falloir que le monde se réveille ! On vit à l'ère des ordinateurs et des satellites...

— Si tout est prêt, l'interrompit Blunt, on va procéder à minuit. Minuit heure de Greenwich. On peut faire ça ?

— Sûr qu'on peut faire ça ! On peut aussi le faire à minuit trois minutes et huit secondes...

— Et quand tu vas lancer l'opération, ça va prendre combien de temps ?

— Le temps d'envoyer un message à Norm/A et qu'elle appuie sur « Enter ».

— Ce n'est quand même pas instantané, fit Poitras.

— Non, ça devrait prendre au moins six ou sept secondes.

— D'accord, fit Blunt, désireux de mettre un terme à la discussion. Tu peux envoyer le message à Norm/A. Dis-lui de faire « Enter » à minuit.

Sans répondre, Chamane prit son iPhone, fit défiler deux pages d'icônes et appuya sur l'une d'elles qui avait la forme d'une tête de pirate.

— Ça y est, dit-il.

Puis il ajouta, voyant dans les regards la question que plusieurs n'osaient poser :

— Ça s'appelle programmer. Mon iPhone a envoyé un message à mon ordinateur, qui va envoyer un message à Norm/A pour lui confirmer que les dossiers qu'on a préparés sont OK. Elle sait déjà sur quel site installer chacun. À minuit, elle va appuyer sur Enter et son programme à elle va s'exécuter.

Chamane regarda Blunt.

— Maintenant, je peux aller dormir ?

— Je pense que c'est une bonne idée, fit Blunt.

Chamane se dirigea vers la porte.

— Si vous avez besoin d'un autre miracle au cours de la nuit, dit-il sans se retourner, vous savez où me rejoindre.

Quand il fut sorti, Blunt se tourna vers Théberge et Prose.

— Je vous ai demandé de rester parce que je trouve utile d'avoir un regard extérieur. Quelqu'un qui est assez informé pour comprendre ce qui se passe, mais sans être absorbé par le travail quotidien...

Un léger bourdonnement se fit entendre. Blunt consulta son iPhone. Un message de Mélanie :

ta u mon msg ?

Blunt tapa une brève réponse.

Quel message ?

Il mit ensuite son iPhone à sa ceinture.

— Alors, je vous écoute, reprit-il. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Les deux hommes se regardèrent.

— Qu'est-ce que vous ne contrôlez pas ? demanda Prose.

— On ne contrôle pas les actions des hommes politiques et des militaires, répondit Blunt. On ne contrôle pas les réactions des foules et le jour sous lequel les médias vont présenter l'information.

— Ni la façon dont les marchés financiers et l'économie vont réagir, ajouta Poitras.

— Ni ce qui sera rendu public, ajouta Blunt. Ni les incidents qui peuvent se produire pendant les opérations...

Il fut interrompu par un nouveau bourdonnement du iPhone.

Jt twitté. T la kan ?

Que pouvait-il lui répondre ? Après avoir hésité quelques secondes, il écrivit simplement :

Suis toujours pas sur Twitter. Je te rappelle.

Puis il remit le iPhone à sa ceinture.

— Vous ne contrôlez pas non plus la façon dont les gens de l'Archipel vont réagir, fit alors Théberge.

— C'est vrai, répondit Blunt. On va couper une grande partie de leurs moyens financiers et criminels, mais on ne sait pas tout ce qu'il peut leur rester.

— Et vous ne savez rien de l'Arche, reprit Prose. Ni ce qu'elle est, ni où elle est, ni ce qui s'y trouve.

Théberge regarda Blunt avant d'ajouter :

— J'espère que vous ne comptiez pas sur nous pour vous remonter le moral...

Ce dernier fut dispensé de répondre par l'arrivée d'un nouveau message :

Ten fo 1

Toulmnd na 1

... QUE TOUS LES INCENDIES DE FORÊT QUI ONT RAVAGÉ LA CALIFORNIE SONT D'ORIGINE TERRORISTE. ÇA FERAIT PARTIE D'UNE STRATÉGIE GLOBALE POUR DÉTRUIRE LES ÉTATS-UNIS. D'APRÈS UN RESPONSABLE HAUT PLACÉ DANS LES SERVICES DE RENSEIGNEMENTS AMÉRICAINS, ILS AURAIENT ARRÊTÉ L'HOMME QUI A VENDU LES BOMBES AU PHOSPHORE AUX TERRORISTES...

Washington, 16h35

Percy Randall savourait le plaisir toujours ambigu de se regarder à la télé. Autant il était flatteur d'appartenir à la classe des gens qui existent vraiment, la classe de ceux qui passent à la télé, autant il craignait chaque fois qu'un geste ridicule, qu'un mauvais angle de caméra, qu'un tic, qu'un bredouillement vienne affecter de façon négative son image.

— MONSIEUR RANDALL, AVEZ-VOUS LA CONFIRMATION OFFICIELLE DE CETTE INFORMATION ?

— NON. ILS ONT FAIT LEUR TRUC HABITUEL. QUAND ILS VEULENT QU'UNE INFORMATION SORTE SANS EN PRENDRE LA RESPONSABILITÉ, ILS REFUSENT DE CONFIRMER, MAIS ILS REFUSENT DE DÉMENTIR.

L'image revint au chef d'antenne, qui se tourna vers la caméra à sa droite.

— NOUS TOURNONS MAINTENANT NOTRE ATTENTION VERS LES SOUBRESAUTS DU MARCHÉ PÉTROLIER...

Randall sourit. Le chef d'antenne continuait d'utiliser le vieux truc qu'il avait adopté au début de sa carrière : se tourner vers une autre caméra en disant « Nous nous tournons maintenant vers... »

Randall prit une gorgée de scotch et regarda vers l'entrée du bar. Toujours pas de nouvelles de Paige. Il consulta son BlackBerry : pas de message... Pourvu qu'il ne lui fasse pas faux bond !

Les informations que Paige lui avait promises sur l'implication des Chinois avaient emballé toute l'équipe à la réunion de production. Le chef d'antenne lui avait accordé le premier segment du bulletin de nouvelles, avec le tiers du segment en gros plan sur lui. Suivrait, douze minutes plus tard, une table ronde de quatre minutes pour approfondir le sujet avec un spécialiste de la Chine et un militaire expert en stratégie...

Paige avait maintenant plus d'une demi-heure de retard. Peut-être n'avait-il pas aimé sa prestation ? Il avait eu largement le temps de la voir puisqu'elle repassait à tous les bulletins d'informations depuis celui de midi.

Randall prit la dernière gorgée de scotch qui restait dans son verre. Comme il reportait son regard sur la télé, le chef d'antenne s'interrompit brusquement ; un technicien entra dans le champ de la caméra pour lui remettre un papier.

Encore un truc pour dramatiser, songea Randall. Le message aurait pu apparaître sur un des deux écrans de télé incrustés dans son bureau. Il aurait

également pu lui être soufflé à l'oreille.

Le chef d'antenne prit quelques secondes pour lire. Puis il regarda la caméra.

J'APPRENDS À L'INSTANT QU'UN ACCIDENT MAJEUR EST SURVENU. UN AVION PILOTÉ PAR LE PROPRIÉTAIRE DE LEVITT MEDIA, CLYDE LEVITT, AURAIT EXPLOSE EN VOL. LE RÉVÉREND BOSWELL, LE GÉNÉRAL LESLIE GROVE, LE CHEF DU DEPARTMENT OF HOMELAND SECURITY, TYLER PAIGE, AINSI QUE L'EX-VICE-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, COMPTERAIENT PARMI LES VICTIMES. LE GROUPE SE RENDAIT À L'UNE DES RÉSIDENCES DE LEVITT, DANS LES ANTILLES, POUR PARTICIPER À UNE SÉANCE DE TRAVAIL DE TROIS JOURS SUR LES MOYENS SUSCEPTIBLES D'AMÉLIORER LA LUTTE CONTRE LE TERRORISME...

Un serveur vint demander à Randall s'il désirait un autre verre. Ce dernier répondit que oui sans quitter la télé des yeux. Si Paige était mort, ça voulait dire qu'il n'aurait plus d'autres informations. Son entrevue en premier segment était à l'eau.

Il fallait qu'il réfléchisse. Il y avait sûrement un moyen de tout sauver.

... BIEN QU'IL SOIT TROP TÔT POUR FORMULER UNE HYPOTHÈSE, IL EST CLAIR QUE CELLE D'UN ATTENTAT TERRORISTE EST LA PREMIÈRE QUI VIENT À L'ESPRIT...

— C'est ça ! ne put s'empêcher de dire Randall à voix haute.

Il allait raconter ses derniers moments avec Paige, exposer ce qu'il avait commencé à lui dire sur l'implication des Chinois dans le terrorisme !

C'étaient peut-être eux qui l'avaient éliminé pour l'empêcher de parler. Et s'ils étaient prêts à sacrifier tous les gens qui voyageaient avec lui pour le faire taire, c'était que les révélations qu'il aurait pu faire étaient vraiment dévastatrices.

Pour se protéger, il prétendrait se contenter de relater ce que Paige lui avait dit. De toute façon, qui pourrait le contredire ? Et, au besoin, il embellirait. Il pourrait même étirer les révélations sur deux ou trois jours. Il faudrait qu'il voie avec la production...

Finalement, c'était encore mieux que si Paige lui avait fait ces fameuses révélations : il demeurerait entièrement libre de ce qu'il allait dire et de la manière dont il allait traiter son sujet.

Fort Meade, 17h11

Spaulding déposa sur le bureau de Tate un projet de communiqué sur l'accident d'avion. Il importait de contrer le plus rapidement possible les rumeurs sur l'origine terroriste de l'explosion. Sans exclure tout à fait l'hypothèse de l'attentat, pour ne pas avoir l'air de vouloir l'enterrer à tout prix, le communiqué expliquait que la piste privilégiée par les enquêteurs était celle d'un bris mécanique, possiblement lié à une erreur humaine commise par

l'équipe d'entretien.

Après avoir lu le communiqué, Tate le redonna à Spaulding.

— OK... Des nouvelles de Boston ?

— Les terroristes ont accordé un délai supplémentaire de vingt-quatre heures pour donner le temps au gouvernement de répondre à leur demande.

— C'est dans leur intérêt que ça se prolonge. Avec la moitié de la ville évacuée, ils font la une de tous les médias... Qu'est-ce que disent nos *hackers* à nous ?

— Ils pensent pouvoir court-circuiter le contrôle des terroristes sur le fonctionnement de l'usine. Mais ça va prendre un certain temps.

— Est-ce qu'il y a danger que ça fasse tout sauter ?

— Paraît que non... Mais il y a un autre problème.

— Quoi encore ?

— Comme ils sont obligés de tout fermer, ça va prendre une ou deux semaines pour redémarrer l'usine.

— Je me fous qu'elle reste fermée jusqu'à la fin du prochain siècle ! La seule chose qui importe, c'est qu'elle n'explose pas... Cette idée, aussi, de construire un port méthanier dans une zone habitée !

— Le département de l'Énergie dit que ça va mettre une pression supplémentaire sur nos réserves.

— Le département de l'Énergie est contrôlé par des multinationales qui veulent extraire jusqu'au dernier cent de n'importe quel investissement, peu importe ce qui arrive ensuite... Dis à nos *hackers* d'agir aussitôt qu'ils sont prêts.

Tate fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Il écouta quelques secondes, se contenta de répondre « Entendu », puis il raccrocha.

— The Mad Warden, dit-il. On est convoqués à dix-neuf heures. Réunion restreinte du NSC.

— On ?

— Tu viens avec moi. C'est déjà réglé avec le Président.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Il faut bien que tu fasses ton entrée dans le grand monde un jour ou l'autre !

Sur l'Atlantique, 17h36

Killmore était resté moins d'une heure dans le sous-marin de poche. Au large de Saint-Malo, il était monté à bord du yacht qui allait l'emmener jusqu'à l'Arche.

Quand il apprit que l'avion de Levitt avait explosé, il sut tout de suite que ce n'était pas un accident. L'élimination de cinq des vingt personnes de la direction du Cénacle était un contretemps significatif. Mais il ne servait à rien de gaspiller temps et énergie à regretter ce qui ne pouvait être changé. Il fallait plutôt voir de quelle manière il pouvait tirer parti des événements.

Il prit le téléphone et appela Heath pour lui communiquer ses instructions.

- Le plus rapidement possible, dit-il avant de raccrocher.
- Puis il murmura pour lui-même :
- J'ai hâte de voir comment ils vont se débrouiller avec ça.

Fox News Channel, 17h43

... LE PRÉSIDENT SERAIT SUR LE POINT D'AUTORISER UN CERTAIN NOMBRE D'OPÉRATIONS AÉRIENNES. UNE RUMEUR PERSISTANTE VEUT QUE LA MECQUE SOIT PARMI LES PREMIERS OBJECTIFS VISÉS PAR LES REPRÉSAILLES, DE MÊME QUE CERTAINES INSTALLATIONS PÉTROLIÈRES CHINOISES. LES ZONES TRIBALES, À LA FRONTIÈRE DU PAKISTAN ET DE L'AFGHANISTAN, FERAIENT ÉGALEMENT...

Guernesey, 23h11

Le lieu ressemblait à un aréna miniature. Il y avait des petits espaces avec fauteuils, en gradins, tout le tour de la scène. On aurait dit une piste de cirque. Un simple cordon attaché à des poteaux, comme dans les files d'attente, séparait le public du spectacle.

Au-dessus des fauteuils, tout le tour de la pièce, des loges surélevées dotées de vitres opaques permettaient à certains membres privilégiés de voir le spectacle sans être vus.

Sam inspectait les lieux avec Finnegan, le responsable du MI5. L'adresse de ce local était la première information que leur avait donnée Maggie McGuinty. Elle était demeurée à Brecqhou, sous la surveillance de Moh.

À l'étage, ils n'avaient rien trouvé de particulier : une cuisine, quelques chambres et un immense salon pour justifier les réceptions qu'on y donnait. Au sous-sol, c'était autre chose. Il y avait d'abord cette pièce, qui permettait aux membres d'assister en direct aux « dégustations ». Elle était maintenant vide.

Plusieurs des loges étaient également vides. La dernière qu'ils visitèrent était la loge VIP. En plus de la fenêtre permettant de voir les « dégustations », elle était dotée d'un écran mural géant et d'une discothèque contenant plus d'une centaine de « dégustations » enregistrées sur DVD.

Sam en mit un dans l'appareil. Un titre apparut sur l'écran :

Entre nous, le courant passe.

L'écran vira au noir pendant plusieurs secondes, puis l'image d'un couple enlacé, complètement enveloppé de bandelettes, apparut à l'écran. Ils reposaient sur un lit. Des mouvements à la surface des bandelettes témoignaient qu'ils étaient encore vivants. Ou, du moins, qu'ils bougeaient encore.

Suivit un gros plan sur des fils qui émergeaient des bandelettes à la tête et aux pieds.

La réalité est souvent électrisante. Mais nous oublions parfois d'inverser la polarité, tellement nous sommes ligotés dans nos habitudes.

La voix était celle de Maggie McGuinty.

Sam et Finnegan regardaient la scène, anxieux de voir la suite, pressentant que ce qui suivrait n'était pas une simple mise en scène esthétique.

Le sexe est ce qu'il y a de plus électrisant, ce qui nous pousse au-delà de nous-même. Mais ce n'est pas tout le monde qui a la force de supporter son intensité.

Subitement, les deux corps se mirent à vibrer. De plus en plus fortement. Sam arrêta l'appareil et se tourna vers Finnegan.

— Je pense qu'on en a assez vu.

Paris, 0h47

Inutile de perdre du temps à courir à l'autre bout de Paris, avait dit Blunt. C'est pourquoi Prose se retrouvait dans une chambre de l'hôtel du Louvre. Si jamais il y avait une urgence, il ne serait pas à la merci des métros – ou de la grève des métros – et des bouchons de circulation. L'hôtel était à une quinzaine de minutes à pied de chez Poitras.

Aussitôt qu'il était arrivé, Prose avait essayé de dormir. Mais il n'y avait rien à faire : tout l'univers qu'il découvrait se bousculait dans sa tête. Une question lui revenait sans cesse à l'esprit : comment était-il possible de rendre compte d'une situation aussi complexe dans une œuvre littéraire ? Si le roman avait entre autres comme pouvoir de rendre compte d'une époque, comment pouvait-il le faire à une époque où la moindre situation locale se trouvait enchevêtrée à mille autres, elles-mêmes déterminées, souvent à l'insu de leurs acteurs, par un réseau mondial d'autres situations locales ?

Après avoir tourné pendant une demi-heure dans son lit, il s'était levé pour regarder la télé. C'est onze minutes plus tard, en zappant d'un poste à l'autre, qu'il tomba sur la fin de la déclaration des Djihadistes du Califat universel.

... DE MANIÈRE À DÉMONSTRER QUE NUL N'EST À L'ABRI DE LA VENGEANCE D'ALLAH. OÙ QU'ILS SE CACHENT, LES CROISÉS OCCIDENTAUX ET LEURS ALLIÉS SIONISTES SERONT FRAPPÉS. ILS SERONT FRAPPÉS AUSSI SÛREMENT QUE LES PALESTINIENS IMPUISSANTS QUI REGARDENT TOMBER LES BOMBES ISRAËLIENNES. LEUR CIVILISATION IMPIE SERA DÉTRUITE. SEUL L'ISLAM EST CAPABLE DE CONSTRUIRE UNE CIVILISATION QUI RESPECTE LA PLANÈTE, LES ÊTRES HUMAINS ET LA VOLONTÉ D'ALLAH.

Prose écouta le reste de la déclaration des terroristes avec une perplexité

croissante. C'était quoi, cette fusion des écologistes et du fondamentalisme islamiste ? Une façon supplémentaire de brouiller les pistes ?

... CES CINQ PERSONNES SONT LES PREMIÈRES VICTIMES. D'AUTRES SUIVRONT. AUCUN AVION N'EST À L'ABRI DU BRAS VENGEUR DU DJIHAD. AUCUN NAVIRE. AUCUN VÉHICULE...

Les victimes étaient les cinq Américains qui apparaissaient sur la liste des vingt administrateurs secondaires les plus importants d'HomniCorp. Il y avait peu de chances que ce soient des terroristes qui les aient fait disparaître.

L'hypothèse la plus probable était qu'il s'agissait d'une opération américaine. Ce qui voulait dire que les gens de l'Alliance avaient réagi au quart de tour pour imposer leur interprétation de l'événement. Pour l'utiliser à leurs propres fins... C'était une brillante opération de spin.

Prose décida d'appeler à la chambre de Blunt.

Hampstead, 23h38

F avait passé la journée à assimiler tout ce qu'elle pouvait des archives de Fogg. Alternant les phases de travail avec de brèves interruptions pour manger un morceau et prendre des informations de Monky, elle avait réussi à se tracer un portrait assez précis de la stratégie que Fogg avait élaborée.

La priorité, c'était de disposer, dès les premières heures, des principaux opposants parmi les dirigeants du Consortium. Daggerman et Gelt ne posaient pas vraiment de problème : le premier vivait pratiquement cloîtré chez lui et le second avait un horaire dont la précision relevait de l'horlogerie suisse. Skinner et Hunter, par contre, semblaient insaisissables. Il fallait qu'elle trouve un moyen de les amener à un endroit précis, à un moment précis. Si possible en même temps.

Le plus simple était de les convoquer à une réunion en se faisant passer pour Fogg... même s'il y avait déjà eu beaucoup de réunions en très peu de temps.

En arrivant dans la cuisine, elle vit Monky qui prenait un thé.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

— Les opérations de Guernesey et de Brecqhou ont réussi. À un détail près : Killmore s'est échappé.

Monky l'informa ensuite rapidement de la manière dont Tate avait choisi de disposer du problème des cinq dirigeants dont il avait la responsabilité.

— Une solution typiquement américaine, se contenta de dire F.

— Jusqu'à maintenant, les personnes ciblées par les terroristes ont réussi à échapper aux attentats. En tout, il y en a eu onze de déjoués. Les autres ne se sont simplement pas produits.

— À Boston ?

— *Statu quo*.

— Notre opération commence toujours à minuit ?

— Pour les préparatifs. L'opération elle-même débute à cinq heures. Dominique a envoyé une confirmation il y a quelques minutes.

F ouvrit le réfrigérateur, se versa un verre de jus et revint s'asseoir à la table.

— C'est quand même étrange de se retrouver après si longtemps, dit-elle.

— Nous ne sommes plus les mêmes personnes, dit Monky.

Puis il ajouta avec un léger sourire :

— En tout cas, moi, je suis quelqu'un d'autre.

— Il me semble qu'il y a un poète qui a déjà dit ça.

— Peut-être qu'il se pressentait déjà dans la peau d'un trafiquant d'armes...

Guernesey, 23h59

Norm/A travaillait depuis plusieurs heures dans son fauteuil bulle. Normalement, la dernière vérification n'aurait pas été nécessaire. Mais c'était le genre d'opération qu'on ne pouvait pas réussir à moitié. Si Killmore découvrait trop rapidement la cause de la faille dans la sécurité de ses systèmes informatiques, ce serait sa sécurité à elle qui serait compromise.

Elle relut une fois encore le message de Chamane, comme si elle voulait s'assurer hors de tout doute qu'elle avait correctement lu.

Il lui donnait bien le feu vert pour lancer l'opération.

Elle fit afficher une fenêtre d'accès sur l'écran principal, entra le code de sécurité et appuya sur « Enter ». Les substitutions d'adresses s'effectuèrent dans les différents systèmes.

Au début, personne ne s'apercevrait de quoi que ce soit. Il se passerait des heures, peut-être même un ou deux jours, avant qu'ils réalisent que quelque chose clochait. Le déclencheur, ce serait le moment où ils tenteraient d'utiliser l'argent déposé dans leurs comptes.

Norm/A rédigea ensuite un message pour Chamane.

Tout est en place pour les deux premières étapes. Les codes ont tous été changés à minuit. Comme convenu, j'ai utilisé le même code aux quatre endroits visés dans la première phase.

A +

Après avoir envoyé le message, elle fut submergée par la réalisation que son existence allait changer de façon radicale. En tapant quelques instructions sur son clavier, elle avait abandonné son passé derrière elle. Ce n'était pas la première fois qu'elle y songeait, mais c'était désormais inéluctable.

D'une certaine manière, c'était une trahison. Killmore lui avait toujours procuré ce dont elle avait besoin. Au cours des années, il avait veillé sur elle. Il avait vu à ce qu'elle ne manque de rien. Il s'était assuré qu'elle ait accès aux équipements informatiques les plus sophistiqués, parfois même à du matériel militaire classé secret.

C'est pourquoi, sans remettre le moindre en question sa décision, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver le sentiment de le trahir. Elle allait précipiter la ruine de l'homme qui lui avait permis d'être ce qu'elle était.

Sans compter que, pour la première fois de sa vie, elle serait laissée complètement à elle-même pour s'occuper de sa vie.

... A DÉJOUÉ UN NOUVEL ATTENTAT. COMME LES FOIS PRÉCÉDENTES, LA PERSONNE VISÉE ÉTAIT MEMBRE DE LA HAUTE DIRECTION D'UNE ENTREPRISE PÉTROLIÈRE. UNIQUEMENT AUX ÉTATS-UNIS, ON EN EST MAINTENANT À SEPT ATTENTATS DÉJOUÉS...

Hampstead, 0h07

Ils étaient toujours assis à la table de la cuisine. La discussion avait bifurqué sur Hurt. Monkey avait toujours la même attitude de sérénité bienveillante, mais il refusait d'admettre le bien-fondé des arguments de F.

— C'est une question de confiance, dit-il.

— C'est exactement mon avis : il va me faire confiance.

— Je pense que vous commettez une erreur.

C'était la première fois que Monkey s'opposait de la sorte à ce qu'elle voulait entreprendre. Jusqu'à maintenant, il s'était cantonné dans un rôle d'assistant hyper efficace et quasi invisible, se matérialisant presque uniquement lorsque sa présence était requise.

— Vous exagérez, dit F.

— Hurt est dangereux. Vous risquez de compromettre l'opération à cause de lui. Il est préférable de neutraliser le danger qu'il représente.

F le regardait sans répondre.

— Vous avez une mission à mener à terme, reprit Monkey. Vous ne pouvez pas vous permettre d'être distraite. Et vous ne pouvez pas courir le risque qu'il provoque un nouvel incident.

— D'accord, je vais y penser.

F regarda sa montre, se leva et se dirigea vers le bureau de Fogg. La discussion avec Monkey lui avait fait oublier l'heure. Elle était en retard de sept minutes. Ça ne tirait pas à conséquence, mais elle préférait respecter à la lettre le plan établi.

Dans un premier temps, elle envoya un courriel à Daggerman en utilisant l'ordinateur de Fogg. La signature électronique s'appliquerait automatiquement et authentifierait le message.

Le plan débute ce soir à minuit. La première étape consiste à couper l'accès

de « ces messieurs » à Vacuum : bloquer toute nouvelle commande ; interrompre les contrats en cours ; donner ordre aux opérateurs de cesser

séance tenant leurs opérations et de se retirer. Pour les détails, contactez F :

je lui ai demandé de superviser tous les aspects techniques de cette partie des opérations.

D'avoir utilisé le nom de Fogg ramena F à la tristesse qu'elle avait refoulée pour effectuer les tâches que l'opération exigeait. Les gens n'en

finaient plus de mourir autour d'elle. Gunther, Kim, Claudia... et maintenant Fogg.

Ce qu'elle et Fogg avaient pensé réaliser ensemble, elle devrait l'achever seule. Ironiquement, il avait connu le même sort que le Rabbín : il était mort juste avant de voir le projet de sa vie se réaliser...

Curieusement, ce qui lui vint à l'esprit, c'est un souvenir de son enfance, à l'époque où elle étudiait chez les religieuses. Elle avait lu une histoire romancée de la Bible. Une illustration montrait Moïse, sur le point de mourir, qui apercevait la terre promise du haut d'une montagne et qui savait qu'il ne pourrait jamais y entrer.

Était-ce le sort de tous ceux qui rêvaient de refaire le monde ? Ou simplement de l'améliorer un peu ? Était-ce ce qui allait lui arriver, à elle aussi ?

Le signal en provenance du téléphone, dans l'autre bureau, la tira de ses réflexions. Probablement Daggerman qui appelait.

Il fallait se remettre au travail.

Washington, 19h14

Le Président, accompagné de Tate et de la secrétaire d'État, arriva avec une dizaine de minutes de retard. Il amorça la réunion en faisant le bilan de l'accident d'avion qui avait tué l'ancien vice-président des États-Unis. Pendant qu'il exposait les faits, il évita soigneusement de regarder Tate et Kyle.

Le sous-secrétaire à la Défense, qui remplaçait son patron décédé dans l'accident, enchaîna aussitôt en disant qu'il s'agissait d'un acte de guerre et qu'il fallait une riposte immédiate.

— Contre qui ?

La question venait de Kyle.

— On ne va pas se raconter d'histoires, répondit le sous-secrétaire. On sait très bien qui est derrière les terroristes écolos et les islamistes.

— J'ai l'impression que vous prenez trop souvent vos informations à la télé, ironisa Tate.

— Quand nos agences de renseignements ne nous renseignent pas, on prend notre information où on peut.

— À tout hasard, répondit calmement Tate, j'ai demandé qu'on prépare la liste des attentats que nos renseignements nous ont permis de déjouer au cours des dernières vingt-quatre heures. Grâce à la collaboration du FBI et de la CIA, cela va de soi. Il y en a maintenant sept.

Avant que le sous-secrétaire à la Défense ait le temps de répondre, Tate ajouta :

— Je vais demander à monsieur Spaulding de vous envoyer la liste après la réunion. Il va ajouter le nom des autres personnes que nous protégeons parce qu'elles apparaissaient sur la même liste des cibles prioritaires des terroristes.

— Mais... comment se fait-il que ce ne soit pas connu ?

— Parce qu'on espère piéger d'autres terroristes... et que ça ne servirait à rien d'alarmer la population.

— Vous voulez dire que vous utilisez ces personnes comme appâts ?

— Il veut dire que ces personnes sont protégées, intervint Bartuzzi, de la CIA. Et que ceux qui les approchent sont interceptés.

— C'est dommage que vous n'ayez pas réussi à protéger aussi bien la ville de Boston.

— Il y a de bonnes chances que le problème de Boston soit derrière nous avant la fin de notre réunion, répliqua Bartuzzi.

— Je ne savais pas que la CIA avait l'autorité pour mener des opérations à l'intérieur du pays !

— Nous travaillons en collaboration sur ce projet, fit Snow. Et je peux confirmer que l'opération de récupération de l'usine est en cours.

— Et pourquoi l'adjoint de Paige n'est pas ici ? Il me semble que c'est du DHS que relèvent toutes les opérations relatives à la sécurité du pays.

Tate se tourna vers le Président, qui fit un léger hochement de tête avant de prendre la parole.

— Monsieur Tate a accepté d'assumer l'intérim, dit-il. Jusqu'à nouvel ordre, c'est lui qui dirige le Department of Homeland Security.

Le sous-secrétaire à la Défense regardait le Président, bouche bée.

— Nous sommes en temps de crise, reprit ce dernier. Plus encore que certains d'entre vous le pensent. J'ai choisi la personne qui me semblait la plus appropriée pour remplir ce poste au pied levé.

Tous les regards se concentrèrent sur Tate. Kyle était celui qui souriait le plus. L'appui qu'il avait donné à Tate, plus tôt dans la journée, pourrait bien s'avérer une des meilleures décisions de sa carrière.

— Et maintenant, messieurs, fit le Président, je pense que nous avons des problèmes plus importants que des querelles bureaucratiques de territoire.

Un silence embarrassé suivit.

— Je dois admettre que Tate a obtenu des résultats probants, reprit le Président. Mais nous sommes loin d'être tirés d'affaire. Juste aujourd'hui, il y a eu cinq nouvelles victimes de produits piégés à l'acide. La liste des entreprises qui sont contraintes de retirer leurs produits des tablettes continue de s'allonger. Le prix du pétrole bat tous ses records antérieurs. Les agressions contre la communauté musulmane se multiplient. Les médias réclament des interventions musclées et les terroristes ajoutent de l'huile sur le feu en revendiquant l'attentat contre l'ancien vice-président. Le seul point positif, c'est qu'on parle moins des cas de peste grise, qui continuent de s'ajouter mais en nombre trop restreint pour intéresser les médias. Quant au problème de l'eau et des céréales, c'est passé au rayon des chiens écrasés parce que, heureusement pour nous, ça touche surtout les pays en voie de développement... Pour le moment.

Cette fois, le silence qui suivit n'était pas embarrassé : il résultait plutôt de

l'impact qu'avait eu la présentation en raccourci du Président.

Ce dernier en profita pour faire apparaître une liste sur l'écran du mur en face de lui, à l'autre bout de la salle.

Vingt-cinq noms y apparaissaient.

— Voici les vingt-cinq principaux responsables de nos problèmes, fit le Président.

Il y avait d'abord un bloc de cinq noms, dont le premier était celui de Lord Killmore. Suivaient les dirigeants des quatre grandes entreprises de l'AME.

— Je dois vous signaler que ces individus n'assument pas tous officiellement la direction de leur entreprise, précisa Tate. Deux ont choisi une solution à la Poutine et se sont retranchés dans des fonctions périphériques de conseillers, de manière à continuer de diriger l'entreprise dans l'ombre.

La seconde partie de la liste contenait vingt noms ; elle commençait par celui des cinq victimes de l'accident d'avion.

— Je pense que cette information située dans une perspective différente l'accident d'avion dont nous avons parlé au début de la réunion, conclut le Président.

Il fit une pause.

— Il existe également une liste de cinq mille noms de personnes occupant des postes haut placés, un peu partout sur la planète... Comme il ne s'agit pas de responsables majeurs, des ententes seront prises avec ces personnes, ententes qui varieront en fonction de la collaboration qu'elles apporteront au règlement de ce problème.

Son regard s'attarda quelques secondes sur le sous-secrétaire à la Défense.

— Je pense qu'il ne serait pas constructif de détruire ce qui reste de confiance, dans la population, envers la classe dirigeante du pays... Je laisse maintenant le soin à monsieur Tate de vous brosser un portrait plus détaillé de la situation. Et de ce qu'il est possible de faire. Monsieur Tate, vous avez vingt minutes.

www.buyble.tv, 19h31

... QU'EST-CE QU'ON ATTEND ? LES TERRORISTES FONT SAUTER DES RAFFINERIES COMME ILS VEULENT. À MONTRÉAL, DANS LE GOLFE DU MEXIQUE... PARTOUT... MÊME UNE PLATE-FORME DANS LA MER DU NORD ! C'EST CLAIR QUE C'EST UNE ATTAQUE CONTRE L'OCCIDENT ! UNE ATTAQUE QUI VIENT D'UN GROUPE D'ÉCOLOS ILLUMINÉS, QU'ILS DISENT. MAIS AVEZ-VOUS DÉJÀ VU DES ILLUMINÉS ÊTRE AUSSI ORGANISÉS ?... DES SOURCES DANS LES SERVICES DE RENSEIGNEMENTS AFFIRMENT QUE LES ÉCOLOS SONT FINANCÉS ET MANIPULÉS PAR DES ISLAMISTES. ÇA SERAIT LOGIQUE QUAND ON REGARDE CE QU'ILS ATTAQUENT. ILS VEULENT NOUS DÉTRUIRE EN DÉTRUISANT NOTRE ÉCONOMIE. EN NOUS FAISANT MOURIR DE FAIM. EN NOUS RENDANT MALADES. EN NOUS PRIVANT DE PÉTROLE

POUR NOUS CHAUFFER... ILS EMPOISONNENT NOS PRODUITS ET METTENT DE L'ACIDE DANS NOS MÉDICAMENTS... ILS SONT MÊME PRÊTS À DÉTRUIRE LA PLANÈTE POUR NOUS DÉTRUIRE ! QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT ATTEND ?!... À CHAQUE ATTENTAT, ON RASE UNE VILLE ARABE ! ET, POUR COMMENCER, ON RASE LA MECQUE ! ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT ! C'EST ÉCRIT DANS LA BIBLE... ILS NOUS REPROCHENT D'ÊTRE CORROMPUS, DE NE MÊME PLUS ÊTRE CAPABLES DE DÉFENDRE NOTRE RELIGION... BEN, *fuck*, ON VA LA DÉFENDRE, NOTRE RELIGION ! ET ON VA APPLIQUER À LA LETTRE CE QUE DIT LA BIBLE !...

Washington, 19h52

Lorsque Tate s'interrompt, les autres participants à la réunion se regardèrent un moment, personne n'osant prendre la parole le premier.

Kyle décida de briser la glace.

— Personnellement, j'endosse entièrement l'analyse présentée par le directeur de la NSA... et du DHS.

Une discussion d'une dizaine de minutes suivit. La principale difficulté de tous les participants portait sur le même point : pouvait-on s'inscrire dans un plan que les États-Unis ne contrôlaient pas complètement ?

Voyant que le débat menaçait de s'enliser, le Président trancha en faveur de Tate :

— À mes yeux, le plan exposé par Tate a plusieurs défauts. Mais il a une qualité importante : il n'y a pas, à courte échéance, d'autre plan disponible. La question sur laquelle j'aimerais vous entendre, c'est comment on peut désamorcer les mouvements de panique et d'hystérie dans l'opinion.

— Pourquoi on ne présenterait pas les attaques contre les quatre cibles comme des représailles contre les vrais auteurs du terrorisme ? suggéra Bartuzzi. Ça soulagerait le besoin de vengeance des gens. Ça redirigerait leur agressivité à l'extérieur du pays, mais ailleurs que sur les Arabes et la Chine.

— Ce n'est pas à ça que s'attendent les gens, objecta le sous-secrétaire. Ils ont déjà des coupables en tête. Dans les médias, on leur a vendu la théorie de la conspiration : ils veulent des conspirateurs.

— Et si on utilisait, nous aussi, la théorie de la conspiration ? fit Bartuzzi.

Tous le regardèrent.

— Si on leur offrait une théorie de la conspiration au deuxième degré ?... On leur présente un groupe de conspirateurs qui ont utilisé la fascination naturelle des gens pour la conspiration pour leur proposer de faux coupables.

— Pouvez-vous monter une histoire cohérente, le plus près possible de la réalité, qu'on pourrait commencer à diffuser demain ? demanda le Président.

— Il faut d'abord décider du coupable.

— Prenez les vrais coupables, fit Tate : des industriels et des financiers véreux. Après la dernière crise financière et économique, tout le monde est

prêt à les condamner pour tous les maux de la planète. Il faut seulement qu'on évite de les identifier à HomniFood et aux autres entreprises.

— Et pourquoi ? demanda Snow.

— Parce que nous allons les récupérer à notre profit.

Tate regarda sa montre avant d'ajouter :

— Ça va d'ailleurs commencer dans moins de cinq heures... Je disais donc qu'on va les récupérer et qu'on va les réorienter en fonction de l'image publique qu'elles se sont fabriquée : leurs immenses ressources seront « vraiment » mises au service de la reconstruction.

— Ça, c'est quelque chose que j'aimerais qu'on m'explique en détail, dit la secrétaire d'État.

Tate résista à la tentation de répondre : « Moi aussi ». Il se contenta de sourire et de dire :

— Ces informations sont de nature opérationnelle et il est préférable qu'elles demeurent secrètes quelques jours encore, le temps que l'opération soit terminée.

En lui-même, il aurait aimé être aussi convaincu qu'il s'efforçait de le paraître. Pourvu que les machinations complexes de Blunt réussissent.

— Par contre, se dépêcha-t-il d'ajouter pour amener la discussion sur un autre sujet, j'ai une information qui risque de vous intéresser grandement. Vous avez évidemment tous entendu parler des Dégustateurs d'agonies. Eh bien...

Hawaï, 16h47

Leona Heath ferma la télé et prit une gorgée de rhum. Le feu du liquide dans sa gorge ne réussit pas à dissiper sa mauvaise humeur.

Que les autorités américaines aient décidé de protéger certains dirigeants d'entreprises, ça pouvait s'expliquer. Mais, pour empêcher un aussi grand nombre d'attentats, il aurait fallu qu'ils protègent tout le monde. Et ça, ils n'avaient pas les moyens de le faire. Il fallait donc qu'ils sachent qui protéger. Ce qui voulait dire qu'il y avait une fuite.

Tous ces ratés allaient compliquer la tâche d'HomniFuel. Plusieurs des entreprises qui devaient être intégrées avaient prévu des conseils d'administration au cours des semaines à venir. Ils devaient se prononcer sur la vente de leur compagnie. Les gens qui auraient dû être éliminés avaient tous une chose en commun : ils s'opposaient à la vente. Dans plusieurs cas, ça remettrait en cause le résultat du vote.

Le problème ne serait pas insoluble. Aucun problème ne l'était. Mais Heath aurait préféré que tout soit bouclé avant l'Exode. Elle aurait aimé ne plus avoir à sortir de l'Archipel pour terminer ces dossiers.

Et Skinner qui n'avait toujours pas retourné son appel...

Heath finit son verre d'une gorgée, se concentra un instant sur la sensation de brûlure iodée qui se propageait jusque dans sa gorge, puis elle regarda sa montre.

La réception commençait dans une dizaine de minutes. Il était temps d'y aller. Elle avait lieu sur la terrasse qui surplombait le volcan. Une trentaine de personnes avaient été invitées. Elles occupaient – ou occuperaient bientôt – les postes les plus importants dans HomniFuel. C'était pour cette raison qu'elle avait organisé cette fête somptueuse : il était important qu'elles se sentent reconnues.

À la fin du dîner, elle leur annoncerait que leur attente était terminée : l'Exode débutait dans vingt-quatre heures. Si leurs préparatifs pour intégrer l'Archipel n'étaient pas achevés, il était urgent de s'en occuper. Après l'Exode, la situation se dégraderait rapidement dans les territoires extérieurs.

Ce serait le début d'une nouvelle ère, songea Heath. Désormais, sa vie se passerait à voyager d'un îlot de l'Archipel à l'autre. À diriger HomniFuel par communication satellite. Et à regarder se dérouler l'Apocalypse... Tout cela en sachant qu'elle avait été l'une des principales responsables de cette nouvelle phase de l'évolution humaine.

Sur la côte d'Irlande, 5h02

Pendant que l'équipe de terre approchait de la modeste résidence sur le bord de la côte, les SAS plongeaient vers la base sous-marine, dont les photos satellite avaient à la fois confirmé l'existence et la localisation.

Des hélicoptères patrouillaient un kilomètre derrière eux. Ils formaient un demi-cercle dont le point central était la base sous-marine, au pied de la falaise. Chaque appareil était en contact radio avec le navire qui avait amené les SAS. Le navire était équipé d'instruments qui lui permettaient de détecter tout sous-marin, quelle que soit sa taille, dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Les Alpes françaises, 6h07

Gonzague Leclercq avait rencontré le nouveau directeur de la DGSE, monsieur Raoul, en compagnie de monsieur Claude. La rencontre avait eu lieu à la résidence de ce dernier.

Les échanges avaient été brefs et n'avaient porté que sur un seul point : qui aurait le crédit de l'opération ? Une opération conjointe était la seule solution, mais il fallait décider de la manière dont elle serait présentée aux autorités – et accessoirement au grand public – une fois qu'elle serait terminée.

Monsieur Raoul avait proposé une gestion conjointe jusqu'à l'étape finale des caméras. Pour le nouveau directeur de la DGSE, c'était une façon de démontrer qu'il était un homme de collaboration, qu'il faisait passer le bien de la nation avant les guerres de territoire. Pour Gonzague Leclercq, c'était une manière de montrer qu'il pouvait être à la fois un homme de terrain, puisqu'il avait codirigé une opération cruciale pour les intérêts de l'État, et un homme de compromis, puisqu'il avait pu s'entendre avec un service rival et avec diverses agences extérieures : MI5, NSA... Dans les négociations en cours à l'intérieur de la DCRI sur les suites de la fusion, cela lui donnerait un avantage.

Pour l'opération, la DCRI avait fourni l'essentiel des équipes terrestres. La DGSE s'était occupée d'assurer une couverture aérienne : au total, quatre hélicoptères attendaient l'ordre de décoller pour couvrir une zone formant un cercle de cinq kilomètres autour de la montagne.

Gonzague Leclercq et monsieur Claude assistaient tous les deux de loin à l'opération. À travers leurs jumelles, ils pouvaient suivre la progression des équipes qui montaient vers la caverne où était abrité l'objectif.

Pour l'instant, tout se déroulait sans accroc. Déjà, deux équipes avaient confirmé la présence de dispositifs de sécurité qui n'avaient pas réagi à leur présence. Le code diffusé par leurs émetteurs semblait fonctionner.

Hawaï, 18h11

Le bateau passa à côté de la mine flottante sans qu'elle se déclenche. Chacune des embarcations était équipée d'un émetteur qui diffusait le même code en continu. Cela avait pour effet de désamorcer temporairement les bombes dans un rayon de vingt-cinq mètres.

Six hommes-grenouilles plongèrent au moment où les embarcations longeaient la falaise. Leur mission était de repérer tout accès sous-marin à l'île et, le cas échéant, de s'en rendre maître.

Les quatre embarcations continuèrent jusqu'à une petite plage. Les onze hommes qui restaient descendirent. Ils appartenaient tous aux SEALs. Chacun était muni d'un émetteur miniature qui diffusait en permanence le même signal que les embarcations.

Tout au long de leur progression sur le flanc accidenté de la montagne, ils découvrirent plusieurs dispositifs de défense plus ou moins dissimulés : mitrailleuses, bombes... Aucun ne se déclencha à leur approche.

Tout au sommet, ils pouvaient apercevoir l'immense construction.

Carson City, 22h14

Les trois voitures s'étaient approchées de l'aéroport en prenant des voies différentes. Pendant que deux des équipes se dirigeaient vers l'appareil pour prévenir tout départ précipité, la troisième se rendit au bureau de la sécurité.

À cette heure du soir, il n'y avait qu'un gardien. Après une réaction initiale prévisible, « Vous viendrez demain quand le bureau sera ouvert », il se laissa rapidement convaincre de collaborer : appeler le responsable de la sécurité chez lui, en fin de soirée, c'était nettement moins dangereux que de faire face à une accusation d'obstruction à une enquête liée à la sécurité nationale.

Sur la côte d'Irlande, 5h28

L'équipe de terre, composée d'agents du MI5, ne rencontra aucune résistance. Les codes de sécurité que diffusaient leurs émetteurs personnels avaient manifestement désactivé les défenses qui auraient dû leur interdire l'accès aux bâtiments.

Leur découverte la plus troublante fut une bombe, dans le sous-sol, qui avait la puissance nécessaire pour détruire l'ensemble du complexe d'habitation ainsi qu'une bonne partie du terrain où il était situé. C'est toute une partie de la falaise qui aurait été précipitée dans la mer.

De leur côté, les SAS réussirent à entrer dans la base sous-marine sans rencontrer davantage de résistance. L'endroit était désert.

Hawaï, 18h32

En arrivant près de la résidence, les membres du groupe d'intervention commencèrent à entendre plus distinctement les bruits de la fête. Par chance, elle se tenait de l'autre côté, sur la terrasse qui surplombait le volcan, et non pas sur celle qui faisait face à la mer. Les images satellite l'avaient confirmé.

Le responsable du groupe jeta un dernier coup d'œil sur son ordinateur de poche pour vérifier que la terrasse du côté de la mer était toujours déserte, puis il donna l'ordre de commencer l'assaut.

Sur la côte d'Irlande, 5h39

Les hommes de l'équipe d'intervention durent se rendre à l'évidence : l'endroit était désert. Absolument désert. Il n'y avait pas de personnel de sécurité. Ni de personnel d'entretien. Personne.

Tous les dispositifs de sécurité, toutes ces armes omniprésentes que les codes de sécurité diffusés par leurs émetteurs avaient neutralisés, tout ça ne servait à protéger personne.

Hawaï, 18h42

Les SEALs n'avaient pas rencontré d'opposition digne d'être mentionnée. Quatre gardiens de sécurité avaient été désarmés avant de réaliser ce qu'il leur arrivait. Manifestement, ils se fiaient aux défenses automatisées qui protégeaient l'endroit et ils prenaient leur tournée de surveillance pour une formalité. Une sorte de parade destinée à procurer un sentiment de sécurité aux occupants et à impressionner les hôtes.

Après avoir fait méticuleusement le tour de la résidence et avoir disposé du reste du personnel, autant le personnel d'entretien que ceux qui s'occupaient de la réception, les SEALs prirent position près des accès qui menaient à la terrasse.

Ils entrèrent en action au moment où la musique s'interrompait pour permettre à Heath d'adresser la parole aux invités.

Les cris et l'agitation cessèrent en quelques minutes. Une opération à risque presque nul, avait expliqué le chef de la mission. Une fois parvenus à l'intérieur, personne ne serait véritablement en état de leur résister.

Il s'avérait qu'il avait raison. Jusqu'à maintenant, l'opération était un succès.

Leona Heath, leur cible principale, était adossée à la rampe de pierres qui ceinturait la terrasse. Elle avait levé les mains et regardait la scène avec un regard furieux. Lorsqu'elle vit un des membres du groupe d'intervention venir dans sa direction, elle se retourna brusquement et sauta dans le vide.

Le SEAL qui s'approchait d'elle se précipita vers l'endroit où elle avait disparu. Il s'attendait à ce que Heath ait plongé dans les flots de lave à moitié solidifiés. Mais, là où elle avait basculé, il y avait une corniche d'une dizaine

de mètres qui surplombait le volcan. La chute était d'à peine deux mètres.

La corniche semblait déserte. Le SEAL regarda un instant la corniche, se tourna vers le chef de groupe et lui fit signe qu'il allait sauter. Le chef de groupe se figea un instant, puis il se dit qu'il y avait une bonne raison : aucun des membres de son équipe n'était suicidaire.

Le SEAL se laissa tomber sur la corniche en position accroupie, son arme à la main, prêt à intervenir. La corniche était déserte. Dans le mur de la résidence, il y avait une porte.

Les Alpes françaises, 6h46

La première équipe venait de franchir la rampe de la terrasse. Gonzague Leclercq donna l'ordre de plastiquer l'immense baie vitrée qui bloquait l'accès à l'intérieur de la caverne.

Hawaï, 18h51

Les gens avaient été regroupés dans une des salles de réception afin d'être interrogés. Personne n'avait la moindre idée de l'endroit où se trouvait Heath et les recherches entreprises dans la maison n'avaient rien donné.

Quelques instants plus tard, le chef du groupe fut contacté par un homme-grenouille. Il eut à peine le temps de se rendre à une fenêtre, du côté opposé à la terrasse. Il vit un yacht, qui s'éloignait à toute vitesse de l'île, être pulvérisé par une puissante explosion.

Heath ne pouvait pas savoir que le code de sécurité avait été modifié. La première mine qui avait détecté sa présence à l'intérieur de son rayon d'action avait explosé.

Les hélicoptères, qui s'étaient rapprochés maintenant qu'il n'y avait plus aucun danger de donner l'alarme, ne repérèrent aucun corps flottant à la surface. Ce qui ne prouvait rien. Simplement qu'il n'y avait pas de preuve de quoi que ce soit.

Les Alpes françaises, 6h53

Jean-Pierre Gravahe sortit de l'ascenseur, regarda à l'extérieur par la caméra de surveillance et résista à la tentation de fuir. Tous les environs étaient certainement quadrillés par des patrouilles. Ses chances de s'en tirer étaient au mieux de cinquante pour cent. Il n'était pas question qu'il joue sa vie à la roulette.

Les attaquants n'avaient déclenché aucun des dispositifs de sécurité. Cela pouvait s'expliquer de deux façons. Ou bien le système avait mal fonctionné, ou bien ils disposaient des codes d'accès. Dans le deuxième cas, cela voulait dire qu'il y avait une fuite dans l'organisation. Quelqu'un qui avait accès au contrôle du système de sécurité... Ce n'était quand même pas Killmore ! Puis il se rappela que Killmore n'avait pas accès au système de sécurité de chacune des bases. Les systèmes étaient autonomes. Leur seul point commun, c'était...

celle qui les avait conçus.

Mais il ne servait à rien, pour le moment, de chercher à découvrir des coupables. D'abord survivre. Pour cela, il n'avait pas le choix : il fallait qu'il coupe la piste. Il s'en voulait même de ne pas avoir réagi plus tôt.

Il ouvrit le boîtier enfoncé dans le roc où se trouvait le bouton d'appel de l'ascenseur. À l'intérieur, il y avait un autre bouton. Il l'enfonça et il le tint enfoncé pendant dix secondes.

Au moment où il le relâcha, un bruit assourdissant se fit entendre. Des tonnes de roc écrasèrent la cabine de l'ascenseur. C'était ce qui était prévu.

Par contre, les rochers qui dévalèrent la pente et qui s'entassèrent devant la porte qui menait à l'extérieur, ça, ce n'était pas prévu. Ni la faille qui lézarda le plafond de la pièce où Gravah se trouvait. Ni le roc qui se mit brusquement à tomber dans la pièce lorsque le plafond céda.

Gravah avait réussi au-delà de ses espérances. Ce n'était pas de sitôt qu'on retrouverait sa trace.

Carson City, 22h55

Le responsable du groupe d'intervention téléphona à son supérieur, qui l'avait mis en communication avec Kyle. Il se demandait de quelle façon le général accueillerait ce qu'il avait à lui dire.

— L'appareil a été saisi, dit-il.

— Et Windfield ?

— Aucune trace de lui nulle part. Il a enregistré un plan de vol pour 7 heures 30 demain matin.

— Vous avez une adresse ?

— Celle qu'il a déclarée à l'aéroport. J'ai envoyé une équipe. Il n'y a personne. D'ailleurs, il n'y a pratiquement rien dans l'appartement. Même pas de télé. Rien dans le frigo. Ça donne l'impression qu'il s'en sert seulement pour dormir.

— Il est peut-être dans un hôtel.

— J'ai une équipe qui est en train de faire le tour. Pour l'instant, ça n'a rien donné. J'ai aussi une équipe à l'intérieur de l'avion, qui l'attend.

— Je veux être informé sans délai si vous avez quoi que ce soit de nouveau.

Les Alpes françaises, 7h02

Monsieur Claude et Gonzague Leclercq venaient de recevoir l'information. Il y avait eu deux morts. La partie arrière de la caverne s'était écroulée sous l'effet d'une explosion. Il n'y avait pas moyen de savoir si c'était à cause d'un dispositif de sécurité indépendant du système central ou si quelqu'un avait déclenché manuellement l'explosion. On ne pouvait pas savoir non plus si cette éventuelle personne était morte dans l'explosion ou si elle s'en était servie pour masquer sa fuite.

— Ce qui reste de la caverne risque de s'écrouler, dit Gonzague. Il faut

évacuer.

— S'ils pouvaient mettre la main sur des documents, des ordinateurs, fit monsieur Claude...

Gonzague Leclercq jeta un bref regard à monsieur Claude, acquiesça d'un hochement de tête et ramena son téléphone portable à son oreille.

— Évacuation dans une minute, dit-il. Récupérez ce que vous pouvez comme documents papier ou matériel informatique et regroupez-vous au plus vite sur la terrasse extérieure de la caverne. Les hélicos partent.

À peine avait-il terminé que monsieur Claude sortait son propre téléphone.

— Équipe deux, quatre et sept. Code rouge.

Les trois appareils se dirigèrent aussitôt vers la falaise pour procéder à l'évacuation.

Londres, 6h18

Daggerman avait travaillé une partie de la nuit avec F pour exécuter le plan de Fogg. Il s'agissait de priver les gens du Cénacle de leurs moyens d'intervention en coupant tous leurs contacts avec Vacuum.

Il avait d'abord cru s'en tirer en déléguant l'ensemble du travail à Skinner, mais ce dernier ne répondait ni à son téléphone ni aux courriels. Comme il n'était pas question de mettre ce travail dans les mains d'un subalterne, il avait dû s'en occuper lui-même.

Daggerman avait été impressionné par la quantité de contrats en cours qui étaient commandités par « ces messieurs » dans l'ensemble des filiales. Et plus impressionné encore par le fait que Fogg avait réussi à les repérer à travers les multiples faux commanditaires sous lesquels ils étaient dissimulés. C'était à croire qu'il savait exactement ce qui se passait dans chacune des filiales et qu'il avait accès aux mêmes informations que leurs dirigeants. Avec le même degré de détail.

Cette pensée l'avait laissé mal à l'aise : si c'était vrai pour les autres filiales, c'était aussi vrai pour la sienne. Automatiquement, il se mit à passer en revue ses principaux collaborateurs, se demandant lequel servait d'informateur à Fogg.

Une fois le travail avec F terminé, Daggerman avait renoncé à se coucher. Son cerveau refusait de se mettre sans transition à *off*. Comme par réflexe, il s'était dirigé vers sa bibliothèque et il avait ouvert *The Decline and Fall of the Roman Empire*. Le marque-page était à la fin du chapitre XVII. Le rythme des phrases de Gibbon avait l'étrange propriété de le calmer, quelles que soient les circonstances.

A people elated by pride, or soured by discontent, is seldom qualified to form a just estimate of their actual situation.

On aurait dit la phrase écrite pour les Américains, et non pas pour les sujets de Constantin !... Il continua à lire.

The subjects of Constantine were incapable of discerning the decline of genius and manly virtue, which so far degraded them below the

dignity of their ancestors ; but they could feel and lament the rage of tyranny, the relaxation of discipline and the increase of taxes...

Daggerman dormait dans son fauteuil lorsque le maître d'hôtel du soir vint le prévenir qu'il avait des visiteurs.

— Des messieurs de Scotland Yard, dit-il. Il semble qu'ils aient besoin de votre aide.

Genève, 7h13

Jean-Pierre Gelt buvait son premier chocolat chaud de la journée. Il était en robe de chambre et il prenait connaissance des nouvelles financières sur l'ordinateur portable qu'il gardait dans la cuisine.

Le bruit discret du carillon de la porte le tira de sa lecture et lui arracha une moue de contrariété. Normalement, Hugo s'en serait occupé. Mais il avait pris congé la veille pour rendre visite à ses vieux parents, à Lausanne. Il devait revenir par le train qui entrait en gare à 10 heures 04.

Gelt vérifia que sa robe de chambre n'avait pas de faux pli et que le cordon était bouclé de façon convenable à sa ceinture, puis il se rendit à la porte avec un sentiment confus de malaise. Il se donnait à lui-même l'impression d'un domestique. Mais il y avait certainement urgence. Personne de civilisé ne viendrait le relancer chez lui à cette heure sans une raison sérieuse. Et, dans le quartier où il habitait, les gens non civilisés étaient filtrés, avec discrétion bien sûr, mais avec efficacité, à la fois par la police et par quelques agences privées. Il n'avait donc pas le choix de répondre. Surtout que, s'ils insistaient et sonnaient une deuxième fois, ils risquaient de réveiller son épouse.

Sur le perron se tenait un individu qu'il connaissait bien, le sous-directeur Droz, de la police fédérale ; il dirigeait la section des crimes économiques. Ou plutôt de leur répression. Il avait eu affaire à lui à trois reprises. Chaque fois à propos de clients susceptibles de poser un problème à sa banque. Un homme qu'il ne connaissait pas accompagnait le sous-directeur : un homme dans la quarantaine, qui ressemblait beaucoup plus à un policier que Droz, même s'il était lui aussi habillé en civil.

— Nous avons besoin de votre aide, Herr Gelt, fit Droz. De façon urgente. Vous comprenez bien que, sans cela, nous ne nous serions jamais permis de vous déranger à cette heure.

— Je vous en prie, entrez.

Gelt referma la porte et se tourna vers Droz.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Nous aimerions que vous nous accompagniez à votre banque.

— À ma banque ?

— Nous avons des raisons de croire que l'un de vos clients est lié à un groupe terroriste. Nous avons besoin d'examiner ses comptes.

— Mais...

— Nous avons choisi de procéder avant l'heure d'ouverture, sans que le

personnel de la banque soit au courant. Nous avons pensé que vous apprécieriez... Il n'y a pas de raison que la réputation de votre banque soit entachée par le comportement douteux de l'un de ses clients.

— Non seulement j'apprécie, répondit Gelt, mais je vous remercie. Vous n'avez pas idée à quel point les rumeurs...

Puis, comme s'il réalisait tout à coup les implications de la demande des policiers :

— Je vous prie de m'attendre un instant. Je m'habille et je reviens.

Pendant qu'il montait à l'étage, Gelt se demandait lequel de ses clients pouvait bien s'être compromis avec des terroristes. Ils étaient pourtant triés sur le volet. Il était essentiel qu'ils soient au-dessus de tout soupçon. Parce que sa banque ne pouvait pas être victime du moindre scandale. Ni même du plus petit soupçon de scandale. C'était sa couverture. Toute sa façade de respectabilité était reliée à cette banque. C'était elle qui lui assurait sa position dans la bonne société genevoise. Elle qui faisait qu'on ne pouvait pas le soupçonner d'être le grand argentier du Consortium.

Londres, 6h19

Voyant Daggerman sortir de chez lui escorté par un groupe de sept hommes, Jessyca Hunter pensa d'abord qu'il s'agissait d'une forme extrême de protection rapprochée. Puis elle remarqua la façon dont l'un d'eux lui tenait le bras droit.

Fogg avait-il envoyé une équipe l'enlever ? Mais pourquoi l'enlever ? Fogg n'avait pas l'habitude des demi-mesures. S'il avait des doutes à son sujet, il l'aurait plutôt fait éliminer sans avertissement.

Par ailleurs, Daggerman était l'appui le plus sûr de Fogg... Quelque chose clochait. À commencer par la présence d'un groupe aussi imposant. Si Fogg avait voulu l'éliminer, il aurait envoyé un spécialiste, pas une équipe de foot ! Et il ne l'aurait pas fait enlever pour qu'on le liquide ailleurs. À moins de vouloir le faire disparaître sans laisser de traces... Mais, même dans cette hypothèse, il y avait trop de monde.

Et puis, ils n'avaient pas l'air d'une équipe d'éliminateurs. Ils étaient trop... parfaits. On aurait dit des athlètes professionnels s'efforçant de passer inaperçus en tenue de ville. Ils avaient cet air scandaleusement en forme des gens qui sont payés pour s'entraîner tous les jours. Comme s'ils étaient tous passés par le même moule.

La réponse jaillit brusquement dans son esprit. Elle était décidément stupide de ne pas y avoir pensé tout de suite. Un commando d'élite. Probablement des agents du MI5... ce qui voulait dire que le Consortium avait été infiltré. Ou encore que c'était la façon dont Fogg entendait se débarrasser de Daggerman... Mais ça n'avait pas de sens. Il connaissait beaucoup trop de choses pour être remis aux policiers. Fogg avait-il entrepris de liquider le Consortium pour se tirer avec tous les milliards de l'organisation ?

Elle n'avait pas le choix, il fallait qu'elle en ait le cœur net. Et il y avait un seul endroit où elle pouvait trouver une réponse.

Washington, 5h41

Tous les membres de la réunion restreinte du National Security Council avaient passé la nuit à la Maison-Blanche, à suivre le développement des différentes opérations. Seul le Président s'était absenté durant trois heures trente pour dormir. Deux cycles, avait-il dit. C'est ce qu'il me faut pour demeurer fonctionnel.

Il revenait à l'instant.

— Où en est-on ?

— Sur les vingt dirigeants de premier niveau, dix-sept ont été neutralisés.

— Vous voulez dire liquidés ?

— Ça dépend. Les Britanniques ont adopté une approche semblable à la nôtre. Toutes leurs cibles ont été éliminées. Les Allemands, par contre, se sont fait un point d'honneur de les capturer vivants. Quant aux Français, c'est moitié-moitié : si ce n'est pas trop compliqué, ils les prennent vivants, sinon...

— Au total ?

— Treize éliminés, quatre capturés, trois manquants.

— Et les attentats ? demanda le secrétaire d'État.

— Deux autres ont été déjoués. Et si je compte ceux qui ont été évités ailleurs...

Tate regarda son ordinateur de poche, fit apparaître une page. Puis une deuxième.

— On en est maintenant à trente-quatre... Il reste encore dix-sept cibles en suspens.

Il consulta de nouveau son appareil.

— Désolé, reprit-il. Il n'y a rien de neuf.

Dans la salle, il y avait un certain malaise. Personne n'aimait particulièrement dépendre des informations que Tate recevait d'une troisième partie pour se faire une image globale de ce qui se passait à l'échelle de la planète.

— Des nouvelles d'Hawaï ? demanda Kyle.

— Rien de neuf depuis le dernier message de Spaulding. Ils ont arrêté plus d'une trentaine de personnes. Je parle seulement des invités. Mais Heath semble avoir disparu dans l'explosion de son embarcation.

— Et Carson City ? demanda le président.

Cette fois, ce fut Kyle qui répondit.

— Toujours rien. L'avion a été saisi, mais Windfield est introuvable.

Le Président se tourna vers Tate.

— On en a pour combien de temps à attendre ?

— Sûrement plusieurs heures... Le temps que les Britanniques analysent ce qu'ils ont trouvé, que les Français examinent les lieux de l'explosion... De

notre côté, il faut faire le tour de ce qu'on a découvert à Hawaï.

— Alors, la solution est simple : on se revoit à midi. On travaillera quand on aura quelque chose à partir de quoi travailler... Entre-temps, essayez de dormir un peu.

— Et s'il se produit quelque chose ?

— Je vous ai dit d'essayer de dormir, pas de débrancher votre cellulaire.

CNN, 6h02

... A TENU À PRÉCISER QUE LA RUMEUR SUR L'ORIGINE AMÉRICAINE DES TERRORISTES EST UNE STRATÉGIE DE DÉSINFORMATION EMPLOYÉE POUR AUGMENTER LA TERREUR ET SEMER LA DIVISION ENTRE LES AMÉRICAINS. DE LA MÊME MANIÈRE, LEUR REVENDICATION D'UN ATTENTAT CONTRE L'AVION DE L'ANCIEN VICE-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS EST UNE FABRICATION DESTINÉE À RENFORCER L'ILLUSION DE LEUR PUISSANCE. EN RÉALITÉ, IL S'AGIT D'UN ACCIDENT. UN ACCIDENT QUI POURRAIT AVOIR ÉTÉ CAUSÉ PAR...

Paris, 12h48

Le crime avait été signalé par une femme de chambre. Après avoir frappé à la porte, elle était entrée avec sa carte magnétique. Il était midi cinq. Normalement, le client aurait dû être parti.

Par précaution, elle avait d'abord communiqué avec la réception. Ils avaient téléphoné à la chambre sans obtenir de réponse. Encore un Américain qui avait quitté sa chambre sans prévenir, tenant pour acquis que l'empreinte de sa carte de crédit le dispensait de signaler son départ. Pour le savoir-vivre, il faudrait repasser !

Mais voilà, Skinner n'avait plus aucun savoir-vivre. Au sens littéral. Il était allongé sur le plancher dans la position où l'avaient surpris ses derniers spasmes. Les cris de la femme de chambre n'eurent aucun effet sur lui. Pas plus que les exclamations de la superviseuse des femmes de chambre, venue constater qu'il y avait effectivement un cadavre dans la pièce.

Par la suite, l'information avait remonté la chaîne hiérarchique jusqu'au gérant de l'hôtel, chacun venant constater l'existence du cadavre *de visu* avant d'aviser son supérieur.

Trente-quatre minutes plus tard, Gonzague Leclercq arrivait sur les lieux, suivi de Théberge et de Prose. L'équipe technique était déjà à pied d'œuvre.

— C'est quand même surprenant qu'il ait loué la chambre sous son propre nom ! fit Leclercq.

— Il devait croire qu'il n'y avait aucun risque.

— Un règlement de comptes interne ?

— Aucune idée. Il va falloir en parler à mes amis.

Un des membres de l'équipe technique montra à Leclercq un BlackBerry

dans un sac de plastique.

— C'était dans la poche d'un des paletots, dans l'armoire.

— Vous avez relevé les empreintes ?

— Oui.

Leclercq prit le sac et le tendit à Théberge.

— Tu donneras ça à tes amis, dit-il.

— Tu es sûr ? répondit Théberge, étonné.

— Ils connaissent déjà leurs codes. Ça leur donne une longueur d'avance... Assure-toi seulement qu'ils m'envoient une copie des résultats.

L'Arche, 14h59

Killmore avait fait aménager ses appartements sur le modèle de ceux de St. Sebastian Place. Cela incluait la fresque racontant de façon illustrée le projet auquel il avait consacré sa vie. Mais, pour le moment, il n'avait aucune pensée pour cet environnement qu'il avait mis des années à concevoir. Il venait de prendre un appel de l'un des principaux membres du Cénacle, le général Li. Le Chinois semblait à la fois inquiet et contrarié.

— Des rumeurs circulent. Des hauts gradés seraient sur le point d'être arrêtés.

— Je ne vois pas ce qui vous inquiète, répondit Killmore sur un ton léger. Votre service anticorruption a l'habitude de faire un exemple ou deux par mois, question de s'assurer que les autres n'exagèrent pas.

— Cette fois, il ne s'agit pas de corruption mais de trahison. De conspiration avec l'ennemi pour provoquer une guerre.

— Je vois...

— Il y a une fuite quelque part.

— Ça m'étonnerait. Mais je suis d'accord avec vous : inutile de prendre des risques. Réfugiez-vous immédiatement dans l'Archipel, vous et votre famille.

— C'est ce que je voulais faire. Mais, pour cela, il me faut de l'argent.

— Il me semble que le Cénacle a été particulièrement généreux à votre égard... Je ne vois pas où est le problème.

— Le problème, c'est que je n'ai plus accès à mon compte ! Les transferts interbancaires ne fonctionnent pas. Et comme j'y avais concentré l'essentiel de ma fortune...

Killmore mit quelques secondes à réagir. Dans toute l'histoire du Cénacle, aucun incident n'avait jamais affecté les comptes de premier niveau gérés par Safe Heaven. Gérés de manière ségréguée à l'extérieur du système général, c'étaient même les seuls qui avaient été épargnés par la débâcle qu'avaient provoquée les attaques de l'Institut.

— Vous me donnez un instant, que je vérifie un détail, fit Killmore.

Il entra sur le site de Safe Heaven et vérifia rapidement la situation du compte. L'argent y était toujours et les autorisations semblaient fonctionner.

— Vous me dites que vous ne pouvez pas accéder au compte ?

— Je peux y accéder, je peux même faire des transactions, mais l'argent ne se rend jamais dans les comptes où je veux le virer.

Il ne servait à rien de faire perdre la face au général en l'interrogeant sur les erreurs de manipulation qu'il avait dû faire. Ces détails seraient réglés plus tard par des techniciens.

— Si votre compte est bloqué pour une raison que j'ignore, dit Killmore, utilisez le nouveau compte dont je vous envoie à l'instant les coordonnées par courriel. C'est un de mes comptes personnels. Prenez l'argent dont vous avez besoin. Nous procéderons plus tard aux ajustements appropriés.

C'était quand même étrange, cette histoire, songea Killmore après avoir raccroché. Le général était-il en train d'essayer de l'escroquer ?... Il devait pourtant savoir qu'il ne pouvait pas rester en Chine. Ce serait beaucoup trop risqué. En fait, très bientôt, ce serait l'ensemble de la planète, à l'exception de l'Archipel, qui deviendrait un territoire trop risqué.

Le bon général ne s'imaginait quand même pas pouvoir se réfugier dans l'Archipel après avoir floué le responsable du Cénacle !

www.liberation.fr, 20h04

... DES RUMEURS DE COUP D'ÉTAT EN ARABIE SAOUDITE. UN GROUPE DE MILITAIRES AURAIT PRIS LE CONTRÔLE DU PALAIS ROYAL. LE ROI AURAIT CEPENDANT RÉUSSI À ÉCHAPPER AUX INSURGÉS. CES DERNIERS ONT ÉMIS UN COMMUNIQUÉ DISANT QU'ILS ENTENDAIENT TRAQUER LE SOUVERAIN EN FUITE ET LE JUGER POUR TRAHISON. ILS LUI REPROCHENT D'AVOIR VENDU À VIL PRIX LES RICHESSES DU PAYS AUX AMÉRICAINS. UN EMBARGO SUR LES LIVRAISONS DE PÉTROLE À DESTINATION DES ÉTATS-UNIS AURAIT ÉTÉ DÉCRÉTÉ...

Londres, 13h15

Moh et Sam ne pensaient pas se retrouver un jour dans un des locaux les plus secrets du MI5. Du moins, pas à titre de collègues.

Le sous-directeur Finnegan, qui était le principal contact de l'Institut à l'intérieur du MI5, les avait invités à se joindre à lui. Ce serait plus simple que de se téléphoner sans arrêt pour se tenir mutuellement informés.

Sam avait été surpris de se voir offrir un thé d'excellente qualité.

— Je m'attendais à une atmosphère plus spartiate, dit-il.

— Nos conditions salariales le sont, répondit Finnegan en souriant. Sur le reste, par contre, il y a moyen d'en arriver à des accommodements... Surtout quand on désire recruter quelqu'un.

— J' imagine.

C'était la deuxième fois que Finnegan abordait par la bande le thème du recrutement. Cette fois-ci, l'allusion était encore plus claire.

— Où c'en est, sur la côte d'Irlande ? demanda Moh.

Finnegan se tourna vers un ordinateur massif qui occupait le centre de son bureau. Après quelques secondes, il revint à Moh.

— Sur place, ils n’ont rien trouvé de plus. Par contre, le ministre a décidé de quelle manière il présenterait la chose : ce seront des dissidents de l’IRA, rejetés par leur propre organisation à cause de leur extrémisme. Ils ont pris la cause écologiste comme couverture... Ça vous laisse toute la latitude que vous avez demandée.

Sam acquiesça d’un hochement de tête. La seule chose importante était de pouvoir présenter plus tard l’ensemble des terroristes comme manipulés par un même groupe. Pour le reste, l’idéal était d’utiliser le folklore local : l’IRA en Irlande, l’ETA en Espagne...

— Qu’est-ce que vous pensez de l’accord avec McGuinty ? demanda Sam.

— Je ne vois pas comment vous auriez pu en tirer davantage.

— Vous allez gérer ça de quelle façon ?

— Au début, les politiques voulaient qu’on garde la totalité de l’information pour nous.

Cela n’avait rien de surprenant. La liste confirmée des deux cent cinquante-huit membres des Dégustateurs d’agonies, assortie de vidéos prouvant leur implication, donnerait à son propriétaire une prise sur des gens haut placés dans une vingtaine de pays. La tentation serait grande d’utiliser l’information comme moyen de chantage plutôt que pour traduire ces personnes en justice.

— Comment avez-vous fait ?

— Pour les amener à partager l’information ? J’ai mentionné que vous aviez participé à la perquisition du laboratoire secret de McGuinty, que vous aviez déjà transmis la liste à vos supérieurs et qu’un moyen de chantage détenu par plusieurs organisations, ça ne pouvait pas être très fiable. Mieux valait s’entendre pour partager entre tous les intervenants.

— Ils vous ont cru ?

— Ils avaient déjà de la difficulté à croire que j’aie pu obtenir la liste. Surtout après l’avoir parcourue... Personnellement, ce qui m’a étonné, c’est que madame McGuinty ait accepté aussi rapidement de nous révéler le lieu de son atelier personnel.

— Elle avait peur qu’on finisse par tout découvrir. Ça l’aurait laissée sans aucune monnaie d’échange.

Les trois hommes restèrent silencieux un moment. Puis Finnegan se leva de son bureau.

— C’est quand même difficile à imaginer, dit-il. Des gens aussi brillants. Aussi habitués aux joutes de pouvoir... Et pas un seul ne s’est douté qu’ils étaient filmés durant leurs... dégustations.

Il fit un geste de la main pour souligner son impuissance à comprendre.

— L’illusion de la toute-puissance est souvent un effet du pouvoir, fit Sam.

— Sans doute, répondit Finnegan.

Il enchaîna ensuite rapidement, comme s'il était anxieux de changer de sujet.

— Vous savez ce qui se passe du côté des Américains ?

— Rien de plus que tout à l'heure. Ils n'ont toujours pas retrouvé le corps de Heath et ils n'ont aucune idée de l'endroit où se trouve Windfield. Ils pensent qu'il a été averti d'une façon ou d'une autre et qu'il s'est dépêché de jouer les filles de l'air.

L'Arche, 15h37

Le général Li avait rappelé. Il ne parvenait pas davantage à utiliser le compte auquel Killmore lui avait donné accès. Il avait dû se débrouiller autrement. Il était furieux et il entendait régler ça à la prochaine rencontre de la direction du Cénacle.

Par la suite, Killmore avait reçu des appels paniqués de deux autres membres. Tous leurs fonds paraissaient gelés. Quand ils accédaient à leur compte pour transférer des fonds, tout semblait fonctionner. Puis, quand ils essayaient de récupérer l'argent dans leur nouveau compte, ils recevaient comme message : « Fonds insuffisants ». C'était comme si le transfert n'avait jamais été effectué.

Killmore avait alors accédé au site de Safe Heaven pour vérifier les transactions. Elles avaient été autorisées et les transferts étaient tous enregistrés comme effectués. C'était comme si les fonds avaient disparu au cours du transfert.

Tant qu'il n'y avait eu que le général chinois, il avait pu soupçonner une tentative d'arnaque. Ou une maladresse. Mais il y avait maintenant trois membres qui éprouvaient le même problème.

Il tenta de joindre l'informaticienne. Aucune réponse. Mais ça, c'était presque dans l'ordre : elle détestait parler au téléphone. Presque autant que d'être regardée. Elle préférait de loin les courriels, ce qui lui permettait de répondre à son rythme.

Killmore décida de confier le dossier à McGuinty. Elle était à proximité de l'informaticienne. Ça lui prendrait quelques heures tout au plus pour la contacter... Mais elle non plus ne répondait pas. Et ça, ce n'était pas du tout dans l'ordre des choses.

Par ailleurs, il n'avait toujours pas de nouvelles de trois autres des cavaliers. Seule madame Pond avait prévenu qu'elle arriverait sous peu.

Est-ce que c'était tout le système de communication qui avait flanché ?... Heureusement, les communications avec les autres sites de l'Archipel n'avaient pas été affectées.

Hampstead, 14h53

Hunter avait observé les allées et venues autour de l'édifice à logements pendant plusieurs heures. Elle en avait profité pour écouter les informations.

Dans les médias, on commençait à faire mention des succès obtenus par

les autorités contre les terroristes. Il y avait d'abord tous ces attentats ratés. Il y avait aussi les rumeurs sur Internet que rapportaient la radio et la télé. Des rumeurs sur des opérations d'envergure. On parlait de l'Irlande, de Hawaï...

Elle-même avait assisté à l'arrestation – à ce qu'elle croyait être l'arrestation – de Daggerman. Et elle savait que Gelt n'était plus joignable, ce qui signifiait soit qu'il s'était mis à l'abri pour la durée des opérations en cours, soit que Fogg avait décidé de l'éliminer lui aussi... Autant de raisons qui justifiaient les précautions qu'elle avait prises ainsi que la visite surprise qu'elle avait décidé de rendre à Fogg.

Il était temps d'y aller.

Quand elle arriva dans le garage, elle ouvrit la fenêtre de sa voiture et composa un code sur le clavier numérique. Au lieu que ce soit la barrière à sa gauche qui se lève, ce fut la section du mur devant elle qui s'escamota.

Elle entra dans le tunnel et conduisit à vitesse réduite jusqu'au garage de Fogg. Après être descendue de voiture, contrairement à ce à quoi elle s'attendait, aucune voix ne lui demanda de s'identifier lorsqu'elle arriva à la porte. Les caméras n'entrèrent pas en action.

Deuxième surprise : la porte n'était pas verrouillée.

L'endroit était-il abandonné ?

BBC, 15h03

... CONFIRME LA DÉCOUVERTE DU LABORATOIRE PRINCIPAL DES DÉGUSTATEURS D'AGONIES. SIX NOUVELLES VICTIMES AURAIENT ÉTÉ TROUVÉES SUR PLACE. LES AUTORITÉS REFUSENT POUR LE MOMENT D'EN DIRE PLUS. ELLES ENTENDENT PAR AILLEURS PROCÉDER AVEC UNE GRANDE PRUDENCE DANS CETTE ENQUÊTE À CAUSE DES CONSÉQUENCES QUE POURRAIT AVOIR UNE FAUSSE ACCUSATION POUR LA OU LES PERSONNES CONCERNÉES...

Hampstead, 15h17

— Si ce n'est pas monsieur Hurt !

Hunter regardait l'homme allongé sur le lit. Tous ses membres étaient retenus par des courroies de cuir.

— *C'est vous qu'ils ont chargée de me tuer ?* lança la voix sarcastique de Sharp. *Ils n'ont pas le courage de le faire eux-mêmes ?*

— Je ne suis pas ici pour vous tuer... Du moins, pas encore ! Je ne savais même pas que Fogg avait réussi à vous capturer.

— *Fogg est mort !*

— Vraiment ?

Cette fois, il y avait un réel étonnement dans la voix de la femme.

— *C'est moi qui l'ai tué*, répliqua une voix plus brutale.

Une autre personnalité venait de prendre le contrôle, songea Hunter.

— Si c'est le cas, vous méritez une médaille, dit-elle.

— *Et je vais faire la même chose avec vous !*

— Vous n'êtes guère en mesure de faire des menaces, il me semble.

Dix minutes plus tard, à force de l'aiguillonner, elle avait réussi à apprendre qu'il avait vraiment tué Fogg, que F avait pris sa place, qu'elle était aidée par un homme au crâne rasé revêtu d'un habit noir à col mao et qu'il n'y avait probablement personne d'autre dans la place. Elle avait également appris que Hurt – ou qui que ce soit qui ait pris le contrôle à l'intérieur de lui – brûlait de régler son compte à F.

— Vous êtes une véritable mine d'informations, dit-elle en sortant un pistolet de la poche de son veston. Vous ne croyez pas qu'il est temps de passer à l'action ?

— *Je le savais !*

— Vous ne savez rien.

Pas de doute, son état s'était détérioré. C'était la partie la plus irrationnelle de lui qui avait pris le contrôle. Il ne voyait plus que son besoin de vengeance. La situation pouvait avoir des avantages, mais il serait dangereux à manipuler.

— J'ai un marché à vous proposer.

— *Vous ne tirerez rien de moi.*

— Nous avons un ennemi commun. Si je vous libérais, on pourrait s'en occuper ensemble.

Hurt hésita quelques secondes avant de répondre.

— *Pourquoi je vous ferais confiance ?*

— Parce que Fogg et F m'ont trahie, moi aussi. Ils m'ont obligée à diriger Meat Shop alors que je voulais travailler dans les finances. Ils ont modifié l'orientation de la filiale et ils ont choisi de privilégier le vol d'organes, alors que c'était supposé se faire sur une base volontaire.

— *Fogg et F vous ont obligée...*

— Qui d'autre aurait pu le faire ? Ce sont eux qui dirigent l'Institut et le Consortium, non ?

Voyant l'air incrédule de Hurt, elle ajouta :

— Je pensais que vous l'aviez compris. Ils ont créé l'Institut pour éliminer les concurrents du Consortium.

Hurt la regardait fixement. Son regard était troublé. Hunter jugea qu'il était temps de ramener la discussion sur le sujet où il était le plus vulnérable.

— C'était censé être un simple bureau de courtage, dit-elle. Un individu désire vendre un organe, un autre désire en acheter un : on les met en contact. Au passage, on collecte une prime. Tout le monde est heureux... Mais ils ont bousillé la filiale en imposant la collecte sauvage... les vols d'organes, les enlèvements... puis les organes de condamnés à mort vendus par des trafiquants chinois...

— *Et vous, vous n'avez rien à faire dans tout ça ?* lança brutalement Hurt.

— Bien sûr que si. Je n'ai pas eu le choix de me ranger à l'avis de la direction... Mais nous avons maintenant l'occasion de corriger la situation et

de venger les torts qui nous ont été causés. Moi, la destruction de ma filiale... Vous, les torts que vous avez subis il y a longtemps, bien avant que je fasse partie de l'organisation... Comme je vous disais, nous avons un ennemi commun.

— *Donc... vous me libéreriez pour que je vous aide ?*

— En gros, c'est ça.

— *Et quand le travail sera terminé, vous allez m'éliminer, je suppose ?*

— Je suis certaine que vous êtes en mesure de prendre soin de vous...

Comme je prendrai soin de moi.

Paris, 16h36

Ils étaient retournés au salon. Chamane occupait le grand divan. Poitras, Prose et Blunt occupaient les fauteuils. Théberge était rentré chez lui. Dans le bureau, Lucie Tellier suivait les soubresauts des cours du pétrole.

Blunt ouvrit son iPhone qui venait de vibrer.

— Oui ?

Après avoir écouté pendant une trentaine de secondes, il ajouta :

— D'accord. Je te tiens au courant.

Il désactiva la communication.

— C'était Sam, dit-il en remettant l'appareil dans sa poche. Ils n'ont pas réussi à découvrir d'où venait l'appel chez McGuinty. Ils savent seulement qu'il a été relayé par satellite depuis la région de la pointe de l'Afrique.

Il se tourna vers Chamane.

— Ça avance ?

Au mur, sur l'écran du milieu, un tableau était en voie de se constituer. Ligne par ligne.

Chaque ligne comprenait une indication d'heure, une indication de lieu, un numéro de compte, un mot de passe, un montant en dollars américains. Au bout de chaque ligne, il y avait l'adresse Internet à partir de laquelle la tentative de transaction avait été effectuée.

— C'est la vingt-deuxième, fit Chamane.

— À l'heure qu'il est, ils ont sûrement compris qu'ils avaient un problème.

— Sûr, mais ils ne peuvent rien faire... C'est le même principe qu'avec les systèmes de sécurité. Ils travaillent sur un site fantôme.

— En langage clair, ça veut dire quoi ? demanda Prose.

— Le site auquel ils ont accès est un site miroir du vrai site. Une sorte de double virtuel. Il se comporte exactement comme le vrai site tant qu'on reste à l'intérieur. Mais tous les messages destinés à l'extérieur passent par un serveur qui se contente de les archiver et qui fait croire au site qu'ils ont été transmis.

— Pour quelle raison vous dites que c'est comme les systèmes de sécurité ?

— Parce que ça s'est passé de la même manière. Norm/A a construit un

logiciel identique au logiciel de contrôle, qui réagit de la même manière, donne les mêmes confirmations aux utilisateurs... mais il ne contrôle plus rien. Au moment de l'attaque, elle a juste eu à changer une adresse dans les ordinateurs. Ensuite, elle a éteint tous les systèmes et personne ne pouvait s'en apercevoir... Tous ceux qui voulaient entrer dans le système pour vérifier se retrouvaient sur le site fantôme, où tout avait l'air normal.

— Je suppose que c'est la même chose que vous avez faite pour la prise de contrôle des entreprises.

— Pas exactement, mais c'était le même principe.

Chamane était tout enthousiaste de pouvoir expliquer les détails techniques de l'opération.

— On a préparé tous les documents avec les mêmes formats, dit-il, regroupés dans les mêmes dossiers. Et quand tout a été prêt, on n'a eu qu'à substituer les dossiers dans les archives électroniques des banques où ils étaient conservés.

— Ils vont sûrement s'apercevoir que les documents ont été modifiés.

— Mais ils ne pourront rien faire, dit Poitras. Pour une fois, les paradis fiscaux et le secret bancaire vont jouer contre eux.

Voyant que Prose n'avait pas l'air de saisir, il ajouta :

— Tous ces comptes, ces documents, les compagnies elles-mêmes et leurs conseils d'administration, tout ça a été créé par Internet. Tout s'est fait à distance. Aucun employé réel de ces banques ne les a jamais rencontrés. Pour eux, les propriétaires légitimes, ce sont ceux qui ont les codes d'accès.

— Et on a changé tous les codes d'accès, compléta Chamane.

Prose se tourna vers Blunt.

— Il y a une autre chose que je ne comprends pas. Pour quelle raison avoir attaqué uniquement quatre de leurs bases ?

— Pour la même raison qu'on a bloqué l'accès à leurs fonds.

Prose réfléchit un instant.

— Pour voir vers qui ils vont se tourner ?

— Et surtout : où ils vont aller.

Radio France Internationale, 11h01

... SELON CE QU'À APPRIS NOTRE REPORTER, JEAN-MICHEL STROUSSE, LA VAGUE D'ATTENTATS DÉCLENCHÉE PAR LES TERRORISTES AURAIT JUSQU'À MAINTENANT FAIT TROIS VICTIMES SUR LE TERRITOIRE DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE. PAR CONTRE, PLUS DE VINGT-DEUX AUTRES ATTENTATS AURAIENT ÉTÉ DÉJOUÉS. TOUTES LES PERSONNES VISÉES...

Hampstead, 16h05

Quand Monkey arriva dans le bureau de Fogg, il y avait eu trois

détonations. Son esprit analysa rapidement la situation.

Jessyca Hunter était étendue sur le sol, près de la porte. Le trou qu'elle avait dans le front laissait peu de doutes sur son état.

F était affalée dans son fauteuil. Elle respirait avec difficulté. Son regard était fixé sur lui. Sa main droite était plaquée contre sa poitrine. Du sang coulait entre ses doigts.

À genoux à côté du bureau, prostré, Hurt se tenait le bras droit. Il marmonnait à voix basse, sur un ton monocorde, des propos incompréhensibles.

Monky ramassa rapidement les armes par terre et se dirigea vers F. C'était celle qui avait le plus besoin d'aide.

— Dominique... murmura-t-elle.

Son regard se troubla. Chaque mot lui coûtait un effort.

— Protégez... Dominique.

Un peu de sang s'échappa de la commissure de ses lèvres.

Washington, 13h04

Le comité restreint du National Security Council était réuni dans la même salle. À la demande du Président, une personne de plus s'était jointe à la réunion : la responsable de l'information de la Maison-Blanche.

— On vous écoute, fit le Président en regardant Tate.

Le directeur de la NSA fixa un instant la feuille qu'il avait placée devant lui. Puis il leur dressa de mémoire un tableau des opérations en cours.

Quand il eut terminé, le sous-secrétaire à la Défense lui demanda ce qu'il comptait faire des personnes qui avaient été arrêtées à Hawaï.

— J'imagine que vous ne referez pas le coup de Guantanamo, fit le Président avant que Tate ait eu le temps de répondre.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Tate avec un sourire ironique à l'endroit du sous-secrétaire.

Il pointa une télécommande vers le fond de la salle.

— Cœurs sensibles s'abstenir, dit-il.

L'instant d'après, une image troublante apparaissait à l'écran. On y voyait cinq personnes couvertes de glace dont le corps semblait s'être figé au milieu d'un mouvement. Leurs visages avaient une expression horrifiée et les cinq semblaient être en train de crier.

— Ça s'appelle *Le gel du cri*, fit Tate.

La caméra recula ensuite jusqu'à montrer l'ensemble de la salle où elles étaient exposées. À l'extérieur du cordon qui délimitait l'espace d'exposition, des spectateurs circulaient lentement pour mieux les examiner sous tous les angles.

La caméra exécuta un zoom sur plusieurs d'entre eux pour les prendre en gros plan ou les montrer en petits groupes en train de discuter.

Le sous-secrétaire regardait Tate sans comprendre.

— Je ne vois pas le rapport, dit-il.

— Ces personnes ont été gelées vivantes, répondit Tate. Elles ont été persuadées de garder la pose le temps que la drogue les paralyse complètement. Puis elles ont été gelées.

Le visage du sous-secrétaire alternait maintenant entre Tate et l'écran.

— Personne ne peut accepter de faire ça, dit-il.

— Tout dépend de la menace. Il y en a un qui a accepté de subir ça pour éviter que son épouse ait à subir la même chose. Un autre a voulu protéger ses enfants... À la fin de l'enregistrement, la responsable du projet répond aux questions du public et elle explique en détail chacun des cas.

Personne n'osait plus parler.

— J'ai reçu ça il y a deux heures, reprit Tate. Toute la séquence a été filmée par l'équipe de madame McGuinty. C'est elle qui était la cheville ouvrière des Dégustateurs d'agonies.

— Et je suppose que les spectateurs... ?

C'était Bartuzzi qui avait parlé.

— Exactement, répondit Tate.

— Il y en a combien ?

— Sur l'ensemble des vidéos qu'on a reçues, on a pu reconnaître vingt-sept des trente-deux personnes détenues à Hawaï. Nous avons aussi le témoignage de madame McGuinty ainsi que des preuves de leur présence à plusieurs des expositions privées des Dégustateurs... Je pense qu'ils ne protesteront pas trop si on les garde à l'abri des médias et de la fureur du public.

Il fit disparaître le film de l'écran.

— Je ne comprends pas que des gens civilisés... puissent agir de la sorte, fit le sous-secrétaire.

— La haute direction des nazis était constituée de gens très civilisés, ironisa Tate.

— Nous avons dans notre pays des gens qui s'affichent comme civilisés et qui ont recommencé à faire brûler des croix, renchérit le Président... Ou à se présenter avec des armes semi-automatiques aux assemblées publiques auxquelles je participe, sous prétexte que c'est leur droit constitutionnel.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Bien. Je présume que ça clôt ce point pour le moment.

— Toujours rien à Carson City ? demanda Snow.

— On a l'avion et on a son appartement près de l'aéroport, répondit Kyle. Mais il n'y a pas de traces de Windfield.

Le Président se tourna vers Tate.

— Si on passait à la prochaine étape de votre plan ?

Tate expliqua de quelle manière les États-Unis et plusieurs pays européens s'étaient réparti les interventions. Il négligea de préciser que les opérations auraient lieu à l'initiative de certaines agences de renseignements sans que toutes les autorités politiques en soient informées. Et il ne précisa pas davantage qu'on ignorait toujours où était le mystérieux refuge, surnommé

l'Arche, qui semblait être le centre de direction de l'Archipel.

— Le coup de pied dans la fourmilière, dit-il pour conclure. L'opération que nous venons d'effectuer, c'était le coup de pied. Maintenant, nous attendons que les fourmis sortent et qu'elles courent se mettre à l'abri.

— Ça n'aurait pas été plus simple de les cueillir ? demanda le sous-secrétaire. Toutes ces opérations aux quatre coins de la planète. Imaginez la publicité !

— Si tout se passe comme prévu, nous n'aurons probablement pas besoin de tirer un seul coup de feu. Et nous aurons une preuve supplémentaire de leur culpabilité du fait qu'ils se seront rendus dans ces lieux.

L'Arche, 1h37

Killmore avait vérifié le système informatique de l'Arche. Il n'y avait rien trouvé de défectueux. Mais le fait demeurait qu'il avait perdu contact avec les entreprises de l'Alliance, avec les filiales du Consortium et avec leurs dirigeants. Par contre, les sites de l'Archipel continuaient de répondre. Il avait parlé à plusieurs responsables et les gens commençaient à arriver.

Ce fut l'appel de Windfield qui lui donna le premier indice sur les raisons de ses problèmes. Des agents fédéraux avaient arraisonné son avion. Ils avaient également perquisitionné son appartement près de l'aéroport. Lui-même s'en était tiré. Dans moins d'une heure, il prendrait un vol en direction du Cap. De là, il trouverait un moyen de rejoindre l'Arche.

Deux des quatre cavaliers seraient donc au rendez-vous. Gravah et Heath, pour leur part, n'avaient toujours pas donné de nouvelles. Il était raisonnable de croire que leurs bases respectives avaient subi le même genre d'attaque.

Une dizaine de minutes plus tard, Killmore avait la confirmation de ses soupçons : les médias commençaient à diffuser des informations sur une attaque concertée, dans différents pays, contre plusieurs bases terroristes. On mentionnait les îles Anglo-Normandes, Hawaï, la côte d'Irlande et les Alpes françaises sans donner plus de précisions.

Ça ne faisait plus de doute : il y avait eu une fuite. Une fuite majeure. Mais rien n'était encore joué. D'une part, aucun média ne faisait référence à l'Arche ni aux autres lieux de l'Archipel : il semblait bien que seules les bases des quatre cavaliers avaient été visées, en plus de son refuge personnel à Guernesey. On avait voulu frapper la tête.

La première personne à qui il avait songé était Fogg : ça expliquerait pourquoi il ne pouvait plus joindre le Consortium, pourquoi les opérations commandées à Vacuum paraissaient interrompues et pourquoi les comptes avaient été bloqués. Mais Fogg ne pouvait pas avoir manigancé ça tout seul. Il lui avait fallu l'aide de quelqu'un qui connaissait bien le Cénacle. Qui connaissait ses réseaux...

Est-ce que ça pouvait être un des quatre cavaliers ?... Peu probable. Si l'un d'eux avait tenté de faire un putsch pour s'emparer du Cénacle, il n'aurait pas commencé par tenter de le détruire... Quelqu'un du comité de direction ?

Ils étaient tous en route pour un des refuges de l'Archipel...

Qui d'autre connaissait suffisamment l'organisation pour donner à Fogg les informations dont il avait eu besoin ? McGuinty ?... Elle ne répondait pas, elle non plus. Mais c'était probablement parce qu'elle avait été appréhendée à Brecqhou. Et puis, de toute façon, elle ne connaissait pas les bases des quatre cavaliers... Qui d'autre pouvait bien avoir trahi ?

C'est alors qu'il comprit. C'était trop simple. Une seule personne avait accès à tous les réseaux : celle qui les avait créés.

Pour elle, c'était sans doute un jeu d'enfant de les neutraliser. Mais il ne voyait pas pour quelle raison elle aurait agi de la sorte. Sauf qu'elle n'avait pas répondu à son dernier message...

Autant ne pas courir de risque.

Killmore ouvrit l'étui de son BlackBerry et mit l'appareil en fonction : après avoir pris des dispositions pour régler le problème de l'informaticienne, il passa les vingt minutes suivantes à effectuer des appels aux quatre coins de la planète.

— Ils n'ont encore rien vu, dit-il pour lui-même en replaçant l'appareil dans l'étui à sa ceinture.

Les autorités auraient beau arrêter qui elles voudraient, ça ne pourrait rien changer à l'évolution de la planète. L'Apocalypse était en marche. Il venait même de donner un nouveau tour d'écrou.

Il avait rarement été aussi satisfait d'avoir pris comme règle de prévoir des réseaux de relève indépendants pour tous les systèmes importants de l'organisation.

Montréal, SPVM, 14h15

Crépeau avait hésité avant de prendre l'appel. Les politiciens semblaient croire que plus ils lui donnaient de coups de fil, et plus ils donnaient d'entrevues aux médias, plus ça faisait avancer les choses.

Quand il entendit la voix de Thériault, il sentit un soulagement mêlé de plaisir.

— Tu m'annonces que tu reviens ? dit-il en blaguant.

— Je prends l'avion ce soir.

— Sérieux ? Je disais ça...

— Il faut que je te voie en arrivant. Demain, on va avoir une grosse journée. Peux-tu convoquer les journalistes quelque part en après-midi ?

— Tu veux donner une conférence de presse ?

— Rassure-toi, je vais te laisser la vedette.

Crépeau jeta un œil à la copie du jour de l'*HEX-Presse* sur son bureau. On pouvait y lire, sous sa propre photo et celle de Thériault :

Et la démocratie ?... Thériault chef d'une police parallèle qui contrôle le SPVM ?

Plus bas dans la page, un encadré posait une question qui allait dans le même sens :

Le SPVM contrôlé par des services de renseignements étrangers ?

Théberge, un agent qui travaille pour qui ?

— Il va falloir que tu aies des informations drôlement convaincantes, dit Crépeau, si tu veux renverser le climat de paranoïa qui s'est développé.

— Fais-moi confiance. Les vitupérateurs débridés et autres adeptes de la calomnie malfaisante n'ont qu'à bien se tenir.

Après avoir raccroché, Crépeau était perplexe. D'une part, ça faisait plaisir de voir que Théberge avait recouvré sa verve. Cela voulait dire qu'il était en meilleure forme. Par contre, il voyait mal quelles révélations Théberge pourrait faire, qui seraient susceptibles d'empêcher la conférence de presse de déraiper en un procès public contre lui.

Paris, 22h48

Blunt avait passé près d'une heure à discuter avec Dominique. Cette dernière lui avait appris le décès de F et de Jessyca Hunter. Une rencontre entre Hurt et les deux femmes qui avait mal tourné, semblait-il. Pour le moment, il était difficile d'en savoir plus.

Sur place, un agent de l'Institut que Dominique ne connaissait pas, et qui ne s'était pas nommé, disait avoir pris la situation en main. Il s'était d'abord assuré que Hurt ne serait plus en mesure de nuire, ni à lui-même ni aux autres. Il avait ensuite appelé Dominique à Lévis pour la mettre en garde. Avant de mourir, F lui avait demandé de la protéger. Sans doute parce qu'elle pensait qu'elle courait un danger particulier. Mais elle n'avait pas eu le temps de préciser de quoi il s'agissait.

Dominique était plus ébranlée qu'elle ne voulait l'admettre, songea Blunt. C'était perceptible dans sa voix. La principale chose qui l'empêchait de craquer, c'était probablement l'urgence de la tâche à accomplir. Mais, en même temps, cela lui mettait un poids supplémentaire sur les épaules.

Dominique lui apprit ensuite que le mystérieux agent de l'Institut lui avait envoyé les dossiers sur lesquels F travaillait au moment de sa mort. Il y avait là un bilan détaillé des activités du Consortium, particulièrement de la section « action » de General Disposal Service : Vacuum. Elle entendait s'en occuper personnellement.

Avant de raccrocher, Blunt s'était entendu avec Dominique pour lui envoyer quelqu'un qui assurerait sa protection. Il appela immédiatement Théberge. Ce dernier lui dit que des membres de l'escouade fantôme se rendraient chez elle. Elle en connaissait déjà plusieurs, cela faciliterait les choses. Entre-temps, son ami Lefebvre, de Québec, lui enverrait une équipe. À titre non officiel. Les policiers resteraient avec elle jusqu'à ce que l'escouade fantôme soit prête à prendre la relève.

À peine Blunt avait-il eu le temps de raccrocher et de s'asseoir devant son jeu de go pour réfléchir qu'il recevait un appel de Tate. Ce dernier voulait l'informer de ce qui s'était passé à Carson City ainsi que des décisions qui avaient été prises.

— Ce soir, le Président va s'adresser à la nation, dit-il.

— Qu'est-ce qui l'a décidé à se prononcer publiquement ?

— Les vidéos que tu m'as envoyées ont justifié à ses yeux l'opération à Hawaï. Pour lui, c'était le plus gros risque. Les informations qui ont permis d'éviter plusieurs attentats ont également beaucoup aidé. Mais le déclencheur, c'est quand on a commencé à voir les gens qui apparaissent sur la liste des cinq mille prendre l'avion vers différents points de l'Archipel.

— Son intervention va aider à accélérer le mouvement.

— C'est ce qu'il espère. Il a ajouté que si mes mystérieux amis ont besoin de quoi que ce soit, y compris d'un emploi...

— Ça fait plaisir de se savoir apprécié. Mais, pour l'instant, c'est plutôt de repos que j'aurais besoin.

— Aucun problème pour te donner une semaine ou deux de vacances !

— On verra... répondit Blunt en riant.

— Tu as découvert où est l'Arche ?

— Non.

— C'est peut-être sur un bateau... comme Noé.

— Sûr. Avec un couple de chaque espèce pour repeupler la Terre après l'Apocalypse.

RDI, 19h00

... AU SOMMAIRE CE SOIR : UNE SÉRIE D'INTERVENTIONS SPECTACULAIRES CONTRE DES BASES TERRORISTES ; DES RUMEURS DE PURGE DANS L'ARMÉE CHINOISE ; LE RÉSEAU DES DÉGUSTATEURS D'AGONIES NEUTRALISÉ ; ET, EN FIN D'ÉMISSION, UNE ENTREVUE EXCLUSIVE AVEC MAGELLA CRÉPEAU, LE DIRECTEUR DU SPVM.

SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE, LA JOURNÉE A ÉTÉ MARQUÉE PAR...

Washington, 20h01

Le Président avait choisi d'apparaître dans un complet sombre avec une chemise bleue sans cravate. Ses conseillers en image n'aimaient pas tellement l'idée, mais il avait balayé leurs objections en disant qu'il ne voyait pas pour quelle raison il maintiendrait une image à la Wall Street, alors qu'il avait passé la dernière semaine à travailler dix-huit heures par jour, le plus souvent en bras de chemise, pour réparer les dégâts des hommes en complet-veston. Ce n'était pas une mauvaise idée que les Américains réalisent que leur Président bossait comme eux et qu'il ne passait pas sa vie avec un uniforme de banquier sur le dos. Surtout avec la réputation que Wall Street et les banquiers avaient acquise au cours des dernières années.

— Chers concitoyens américains, comme vous le savez, nous vivons des temps de crise. Personnellement, je viens de quitter une réunion qui est quasi

permanente parce que j'ai jugé essentiel de vous informer des principaux développements en cours... Tout d'abord, je veux vous annoncer une bonne nouvelle : la menace qui planait sur la ville de Boston a été neutralisée. Les autorités ont repris le contrôle de l'usine de transformation du méthane, les lieux ont été sécurisés et les failles du système informatique colmatées.

Le Président fit une pause pour consulter le texte devant lui. Il ramena ensuite son regard vers la caméra. Il avait éliminé le recours à un télésouffleur, cette fois en accord avec ses conseillers en image, parce qu'il lui semblait plus naturel d'improviser à l'aide de quelques notes sur chacun des sujets qu'il allait aborder.

— Pour l'instant, nous avons rétabli la situation. Mais je comprends les habitants de Boston de ne plus vouloir prêter flanc à ce type de menace. Je m'engage à ce que, d'ici la fin de mon mandat, des mesures soient prises pour permettre la fermeture définitive du terminal méthanier, dont la simple existence fait peser une menace continue sur la ville, monopolise un énorme budget de sécurité et impose des contraintes à la circulation.

Fort Meade, 20h04

Tate écoutait le discours à la télé en compagnie de Spaulding. Pour l'instant, il jugeait la performance du Président remarquable. Mais il en était encore aux bonnes nouvelles.

Dans le coin inférieur gauche de l'écran, un chiffre noir sur fond blanc indiquait « 87 ». C'était le niveau d'approbation de l'enquête d'opinion en continu que réalisait, pendant toute la durée du discours, une importante firme de sondage.

La firme travaillait en exclusivité pour la NSA, laquelle partageait ensuite les résultats avec l'équipe présidentielle.

... VU LES CIRCONSTANCES, JE N'AURAIS JAMAIS CRU QUE NOUS POURRIONS RÉALISER AUTANT EN SI PEU DE TEMPS. GRÂCE AU TRAVAIL DE NOS AGENCES DE RENSEIGNEMENTS, PAS MOINS DE DIX-HUIT ATTENTATS ONT ÉTÉ ÉVITÉS. DES ATTENTATS CONTRE DES CITOYENS AMÉRICAINS. IL S'AGIT DE CITOYENS EXEMPLAIRES QUE LES TERRORISTES AVAIENT CHOISI D'ÉLIMINER À CAUSE MÊME DE LEURS QUALITÉS... MALHEUREUSEMENT, TOUS LES ATTENTATS N'ONT PAS PU ÊTRE ÉVITÉS. DEUX DE NOS COMPATRIOTES...

Dans le coin de l'écran, le chiffre tomba brusquement à 83.

Paris, 2h07

Blunt avait retardé le moment de se mettre au lit pour entendre en direct le discours du Président, même si cela équivalait à limiter sa nuit de sommeil à cinq ou six heures. Le lendemain matin, il devait se rendre en Angleterre pour rencontrer Moh et Sam à la résidence de Fogg.

... LES ATTENTATS N'AURAIENT PAS PU ÊTRE ÉVITÉS SANS

L'AIDE DE NOS AMIS EUROPÉENS. SANS EUX, SANS LES RENSEIGNEMENTS QU'ILS NOUS ONT PROCURÉS, BEAUCOUP PLUS DE VIES AMÉRICAINES AURAIENT ÉTÉ SACRIFIÉES PAR LES TERRORISTES. AU NOM DU PEUPLE DES ÉTATS-UNIS, JE TIENS À LES REMERCIER. ET JE TIENS À LEUR ASSURER QUE L'AMITIÉ QU'ILS ONT MANIFESTÉE À NOTRE ÉGARD SERA PAYÉE DE RETOUR. LES ÉTATS-UNIS NE SONT PAS UN PEUPLE INGRAT. JE VOUS LE DIS : SI VOUS AVEZ UN JOUR BESOIN DE NOUS, NOUS SERONS LÀ. COMME VOUS AVEZ ÉTÉ LÀ POUR NOUS...

Blunt appréciait la manœuvre : il préparait son auditoire à un plan qui exigerait une collaboration internationale. Il le préparait également à l'idée que les pays étrangers présentés comme boucs émissaires par les médias n'étaient pas forcément les vrais terroristes.

Lévis, 20h13

Dominique écoutait le discours du président des États-Unis en compagnie de l'inspecteur-chef Lefebvre, l'ami de Théberge. Il avait tenu à venir en personne, en compagnie de deux policiers à la retraite, le temps que l'équipe de Montréal arrive.

... LA CONTRIBUTION DE NOS AMIS EUROPÉENS NE S'EST PAS LIMITÉE À NOUS PRÉVENIR QUE DES ATTENTATS SE PRÉPARAIENT CONTRE PLUSIEURS DE NOS CITOYENS. ILS NOUS ONT AVERTIS DE L'EXISTENCE DE DEUX BASES TERRORISTES SUR NOTRE TERRITOIRE. L'UNE À HAWAÏ, L'AUTRE AU NEVADA... JE VOUS DIRAI UN MOT TOUT À L'HEURE DE CES TERRORISTES, QUI NE SONT PAS CE QU'ON IMAGINE TROP FACILEMENT. POUR L'INSTANT, JE VEUX QUE VOUS SACHIEZ QUE DES ATTAQUES CONTRE CES BASES ONT ÉTÉ LANCÉES À MINUIT HIER SOIR, HEURE DE WASHINGTON...

L'Arche, 3h16

Hadrian Killmore écoutait le discours avec un sourire ironique.

— Cause toujours, murmura-t-il pour lui-même. Dans moins de vingt-quatre heures, tu vas voir que tu es loin de contrôler la situation.

CES ATTAQUES ONT ÉTÉ COURONNÉES DE SUCCÈS. TOUTES LES BASES TERRORISTES SONT TOMBÉES SOUS LE CONTRÔLE DES FORCES DE L'ORDRE DES DIFFÉRENTS PAYS ET PLUSIEURS ALLIÉS DES TERRORISTES ONT ÉTÉ FAITS PRISONNIERS... CE QUI M'AMÈNE À VOUS PARLER DE CES TERRORISTES.

QUI SONT-ILS ? CONTRAIREMENT À CE QUE PLUSIEURS D'ENTRE NOUS ONT CRU, ET CE QUE PLUSIEURS CONTINUENT DE PENSER, CONTRAIREMENT À CE QUE LES MÉDIAS ONT PU LAISSER CROIRE ET CONTRAIREMENT À CE QUE LES

TERRORISTES EUX-MÊMES ONT VOULU NOUS FAIRE CROIRE, IL NE S'AGIT PAS D'ISLAMISTES RADICAUX... QUI SONT DONC CES TERRORISTES ?... D'ABORD ET AVANT TOUT, DES HOMMES D'AFFAIRES. DES HOMMES D'AFFAIRES CORROMPUS ASSISTÉS PAR QUELQUES HAUTS FONCTIONNAIRES, PAR QUELQUES MILITAIRES AVEUGLÉS D'IDÉOLOGIE ET PAR QUELQUES COLLABORATEURS DANS LES MÉDIAS.

QUE VOULAIENT-ILS ? PROVOQUER UNE CRISE. POUR GAGNER DE L'ARGENT. ILS VOULAIENT PLONGER LA PLANÈTE DANS LE CHAOS. DANS UNE SITUATION PIRE QUE CELLE PROVOQUÉE PAR LA CRISE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE. POURQUOI ? PARCE QUE C'ÉTAIT UNE OCCASION D'AFFAIRES.

HEUREUSEMENT, CES HOMMES D'AFFAIRES CORROMPUS SONT L'EXCEPTION. C'EST L'ASSISTANCE D'AUTRES HOMMES D'AFFAIRES QUI NOUS A AIDÉS À VOIR CLAIR DANS LEURS MAGOUILLES. ET À LES CONTRER.

— Tu peux toujours rêver ! fit Killmore pour lui-même. J'ai hâte de voir ce que tu vas leur dire demain.

Pas une fois, le Président n'avait parlé de l'Arche. Pas une fois, il n'avait mentionné l'Archipel. D'ailleurs, selon ses informations les plus récentes, tous les sites de l'Archipel continuaient à accueillir leurs futurs résidents.

Demain serait une date mémorable dans l'histoire de l'humanité. La naissance de la communauté élue qui survivrait à l'Apocalypse et qui guiderait par la suite l'humanité nouvelle hors du chaos.

Les vieilles religions n'étaient pas si folles. Elles avaient bien vu que les hommes ne pouvaient pas se guider seuls. Qu'ils avaient besoin de dieux... Sauf qu'elles avaient refusé de se rendre à l'évidence : il n'en existait pas. Du moins, pas encore. Car c'était ça, l'histoire de l'humanité : la longue fabrication de tout ce qui manquait à l'homme. Et qu'est-ce qui lui manquait le plus ? Des dieux.

Laissés à eux-mêmes, les humains s'enfermaient dans un cercle de violence et de contre-violence, chacune appelant la suivante. Seuls des dieux pouvaient se poser au-dessus des humains et interrompre cette chaîne. Seuls des dieux pouvaient pacifier les hommes. Sans eux, la violence était vouée à dégénérer à l'intérieur de tous les milieux, entre tous les groupes.

L'Archipel serait le royaume des dieux qui sauverait les humains. Il leur imposerait un rapport pacifié à la nature. Des rapports pacifiés entre eux. Ce serait une tâche de longue haleine. Et lui, Hadrian Killmore, régnerait sur cet Olympe. Il serait le premier des dieux.

Washington, 20h21

Le Président regarda ses feuilles pour bien marquer la transition. Il allait aborder le dernier point de son exposé.

— Nous savons de source sûre que les terroristes ont comme double

objectif de pousser notre pays à une guerre interne et à une guerre externe. Une guerre civile contre les musulmans et une guerre externe contre la Chine. À cette fin, ils ont répandu des rumeurs sur Internet. Ces terroristes ont entrepris une guerre non seulement pour détruire notre pays, mais pour coloniser nos esprits. Ils ont exercé des pressions sur certains membres des médias pour qu'ils reprennent ces rumeurs. Pour qu'ils les renforcent. Ils ont même développé des liens privilégiés avec certains journalistes. Certains animateurs... C'est pourquoi je vous mets en garde. Méfiez-vous des discours et des supposées informations qui alimentent la haine contre les musulmans et contre les Chinois, pour ne nommer qu'eux.

C'était maintenant le point le plus délicat. Il ne voulait pas fournir de noms, pour ne pas déclencher de chasse aux sorcières ; mais il ne voulait pas non plus passer le point sous silence. Il importait de désamorcer à l'avance la contre-attaque qui ne manquerait pas de survenir, et qui serait d'autant plus forte s'il ne disait rien.

— Comme les enquêtes sur ce sujet ne sont pas encore terminées, je ne vous en dirai pas plus pour le moment. Mais j'ai jugé important que vous soyez informés de la situation. Je sais que je peux faire confiance au peuple américain pour lire et écouter avec discernement ce que lui présentent les médias.

C'était ce qu'il avait trouvé de mieux. D'un côté, il évitait les accusations de paternalisme en affichant sa confiance dans le discernement de la population ; d'un autre côté, il mettait les médias dans la position de se signaler eux-mêmes comme des cibles potentielles aux yeux de la population s'ils s'opposaient trop crûment à ce qu'il disait.

— Chers concitoyens américains...

Il n'est pas indispensable que les îles de l'Archipel soient géographiquement des îles, mais elles doivent avoir une nature insulaire : être difficiles d'accès par voie terrestre à cause d'obstacles naturels, être accessibles surtout par voie maritime ou aérienne...

À cause de leur nature de refuge, elles doivent également pouvoir être isolées facilement de l'extérieur et disposer de ressources qui les rendent indépendantes de leur environnement.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Jour - 6

L'Ancienne-Lorette, 0h34

L'avion que Gonzague Leclercq avait nolisé se posa à L'Ancienne-Lorette trois minutes plus tôt que prévu. Théberge avait choisi l'endroit pour minimiser le risque d'être reconnu. Il préférait que personne ne sache qu'il était de retour avant la conférence de presse.

Le passage aux douanes se déroula sans incident jusqu'au moment où le douanier voulut confisquer le foie gras que Théberge avait rapporté de Paris. C'était de la nourriture, disait-il ; il fallait protéger le public des maladies importées d'Europe.

— C'est une question de sécurité nationale, expliqua le douanier. Nous sommes le rempart des Canadiens contre les épidémies et les infections qui arrivent de l'étranger.

Il avait adopté le ton légèrement condescendant des spécialistes qui tâchent de se mettre au niveau du public ignorant tout en étant persuadés qu'une distance infranchissable continue de les séparer.

— Vous comprenez, conclut-il, ils n'ont pas les mêmes règles d'hygiène que nous, là-bas.

— Heureusement ! répliqua Théberge. Eux, ils n'essaient pas d'assassiner tous leurs producteurs de fromage ! Je parle de ceux qui font autre chose que du plastique supposément comestible !

Un sourire amusé apparut sur le visage du douanier.

— Je vois que vous aimez l'humour, dit-il.

Puis il ajouta sur un ton exagérément sérieux :

— Il est clair que vous ne comprenez pas bien la menace que représente l'importation de contaminants et de pathogènes sur le territoire canadien. Par conséquent, il va falloir que j'examine en détail tous vos bagages.

— Espèce de dolichocéphale atavique ! Comment faut-il vous le dire pour que vous le compreniez ? Vous n'avez aucune raison de saisir ce foie gras.

— C'est de la viande. L'importation de la viande est formellement interdite.

— Elle est cuite, elle est en conserve et la date d'expiration est dans un an et demi.

— Et alors ? Ça reste de la viande !

Le douanier avait maintenant l'air de s'amuser. Il ne faisait plus aucun effort pour dissimuler son plaisir.

Théberge le regarda avec un mélange de découragement et de frustration.

— Vous devriez demander votre transfert au MAPAQ ! dit-il.
L'hystérie, c'est leur spécialité.

Des traces d'agacement apparurent sur le visage du douanier.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que pour le délire idéologique au service des grands producteurs industriels qui veulent assassiner les terroirs, ce sont des champions ! Vous savez ce que ça veut dire, MAPAQ ?

— Je sens que vous allez m'éclairer.

— Milice des Amateurs de Plastique Alimentaire Québécoise !

— Est-ce que vous mettez en doute ma conscience professionnelle ?

— Je mets en doute votre connaissance des règlements que vous avez à appliquer.

— Parce qu'en plus, vous voulez me montrer comment faire mon métier !

— Rassurez-vous, je n'ai pas la prétention d'allumer le feu de la connaissance dans le trou noir qui vous sert de cerveau !

Sans dire un mot, le douanier s'éclipsa en emportant les boîtes de foie gras. Il revint quinze minutes plus tard.

— Vous avez fini par comprendre ? lui lança Thérèse dès qu'il l'aperçut.

— Pour les boîtes, il est possible que vous ayez raison. Mais ce n'est pas clair. Il faut que j'attende le retour de mon supérieur pour en référer à lui.

— Il revient quand ?

— Demain matin.

— Vous n'allez quand même pas me garder ici à ne rien faire en attendant son retour !

— Rassurez-vous, nous n'allons pas rien faire.

Son sourire s'élargit.

— Étant donné votre attitude, il est très possible que vous ayez, à votre insu, d'autres objets qui représentent un danger pour la santé publique. Je n'ai donc pas le choix : je suis obligé de fouiller tous vos bagages. Et de vous fouiller.

— C'est de l'abus de pouvoir.

— Et vous, vous n'avez pas abusé du vôtre, peut-être ? Un policier que tout le monde cherche, qui se cache en Europe au moment où les médias commencent à soulever des questions embarrassantes à son sujet, et qui rentre en douce, au milieu de la nuit, par un aéroport secondaire ?

— Je n'ai rien fait d'illégal.

— Je ne demande qu'à en avoir la preuve.

Il avait de plus en plus l'air de s'amuser.

— C'est un don naturel ou un talent que vous avez cultivé ? répliqua Thérèse.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Du niveau de bêtise que vous avez atteint !

— Je sens que vous allez regretter ça...

— Si j'avais voulu passer inaperçu, croyez-vous que j'aurais voyagé à

bord d'un avion nolisé par le gouvernement français ?

Le douanier jeta un œil à son dossier et s'aperçut que Théberge avait raison. Le détail lui avait échappé. Mais ce n'était pas une raison pour se laisser bousculer.

— En vertu des pouvoirs que m'accorde la loi sur la répression du terrorisme, je peux saisir tous vos bagages, dit-il sèchement. Et je peux vous faire arrêter.

Madame Théberge, qui avait assisté à l'échange sans dire un mot, toussota légèrement :

— Il a raison, Gonzague.

Son mari la regarda, abasourdi.

— Vous devriez écouter votre femme, se dépêcha d'ajouter le douanier. Elle me semble une personne plus rationnelle que vous.

Théberge l'ignore et répondit à sa femme :

— Tu sais comme moi que c'est tout à fait légal !

— Je ne parle pas de ça. Il faudrait prévenir les policiers. Ton ami, l'inspecteur-chef Lefebvre, il doit en avoir assez de faire le pied de grue. Lui qui a eu la gentillesse de venir nous chercher avec une limousine.

— Vous parlez de l'inspecteur-chef Lefebvre ? demanda le douanier avec un flottement dans le regard.

Puis, après une hésitation :

— Celui du SPVQ ?

— Évidemment, répondit madame Théberge comme si elle ne concevait même pas qu'on puisse se poser la question.

— Et pourquoi vous attendrait-il avec une limousine ?

— Parce qu'on a une réunion à Montréal tôt demain matin, coupa Théberge. Avec le directeur du SPVM, un représentant de la SQ et un agent du SCRS. Ils se réunissent expressément pour me rencontrer. Je sens que je vais avoir du plaisir à leur parler de vous.

LCN, 1h02

... DÉNONCE LES BONUS FARAMINEUX QUE SE SONT DONNÉS LES DIRIGEANTS DE WALL STREET ALORS QUE L'ÉCONOMIE DE LA PLANÈTE REPLONGE DANS LA CRISE À CAUSE DU TERRORISME. PAR AILLEURS, LES CONTRÔLES DOUANIERS SÉVÈRES MIS EN PLACE PAR LES GOUVERNEMENTS POURRAIENT FAIRE BAISSER LE PIB MONDIAL DE TROIS À QUATRE POUR CENT DE PLUS QUE...

Autoroute 20, 1h08

Le véhicule avait immédiatement pris la direction de Montréal. Il était conduit par un ami de Lefebvre, un retraité de la Sûreté du Québec qui opérait un service de limousines.

Crépeau était assis face à Théberge et à son épouse. Comme prévu, il avait fait le voyage à Québec pour revenir avec eux à Montréal. Cela permettrait aux deux hommes de planifier leur journée du lendemain.

— Je ne comprends toujours pas que tu sois revenu aussi vite, fit Crépeau.

— Je n'allais quand même pas manquer le plus divertissant !

Puis son visage redevint sérieux.

— Dominique ?

— Trois membres de l'escouade fantôme sont sur place. Lefebvre leur a offert d'envoyer une équipe pour les relever de temps en temps. Ils ont répondu que ça leur ferait plaisir d'avoir de la visite, mais qu'ils ne bougeraient pas de la maison.

Théberge hocha la tête. C'était prévisible. Ils avaient tous eu l'occasion de voir le travail que Dominique avait effectué au Palace. Pendant des années. Si elle avait besoin d'eux, pas question qu'ils laissent à d'autres le soin de l'aider.

Par la suite, Crépeau eut droit à un compte rendu, légèrement épuré, des événements que Théberge avait vécus et de ce qu'il avait appris. Il lui expliqua également ce qu'il entendait faire le lendemain.

— Tu es sûr de tes informations ? lui demanda Crépeau lorsqu'il eut terminé.

— Rassure-toi. J'ai tout ce qu'il faut.

Pendant la dernière demi-heure du voyage, les deux hommes dressèrent des plans pour leur prochaine saison de pêche. Ils se promirent d'augmenter la fréquence de leurs expéditions, histoire d'en profiter pendant qu'il restait du poisson, et de retourner au moins une fois à la Romaine, pendant que la rivière existait encore.

Los Angeles, 4h22

Dick Warren n'avait plus qu'une heure trente pour terminer le topo qu'il allait présenter sur Fox News. Son billet devait être en ligne à six heures. Neuf heures, heure de New York.

Il relut le début de son texte.

Les informations sortent au compte-gouttes. Les autorités prétendent que les opérations contre les bases terroristes ont été couronnées de succès. Selon ce qu'elles affirment, plusieurs des terroristes seraient morts et plusieurs auraient été arrêtés.

C'était une bonne entrée en matière. Cela faisait le tour de l'information donnée par les autorités, mais avec assez de nuances pour suggérer qu'on ne pouvait pas vraiment s'y fier : « au compte-gouttes », « prétendent », « selon ce qu'elles affirment »... Tout ça et l'emploi du conditionnel (« seraient morts », « auraient été arrêtés ») rendraient l'ensemble des informations suspect sans que le journaliste puisse être soupçonné de mauvaise foi : c'était seulement de la prudence, de la conscience professionnelle.

Mais elles refusent de dire qui sont les terroristes. Les bases qu'elles

ont prises d'assaut sont toujours interdites aux médias. Et il n'y a pas moyen de savoir quelles suites les autorités entendent donner à ces événements. Pourquoi tout ce mystère ?

Non seulement ce que disaient les autorités n'était pas certain, mais il y avait des choses qu'elles ne voulaient pas révéler. Le texte suggérait qu'elles voulaient les garder secrètes. C'était encore mieux. Il n'y a rien comme le sentiment que les autorités cachent des choses pour alimenter la méfiance et la paranoïa du public. Par ailleurs, la charge négative de termes comme « prises d'assaut » et « interdites » se refléterait sur les autorités, auxquelles les termes étaient associés.

Le public a le droit de savoir.

Ça, c'est toujours *winner*, songea Warren. Se faire le porte-parole des droits du public.

Pourquoi est-ce qu'on ne dit rien des terroristes qui sont encore en liberté ? Combien ont réussi à s'enfuir ? Il faut des réponses à ces questions que se posent les gens ! On ne pourra pas nous demander indéfiniment des actes de foi. Est-ce que la situation est pire que ce qu'on imagine ? Est-ce pour ça qu'on nous cache une partie de la vérité ?

Le glissement était un peu gros. Le passage du « ne pas tout dire » à « cacher une partie de la vérité » était pour le moins rapide. Mais il n'avait que quelques minutes pour passer son message. Il fallait aller au but le plus rapidement possible. Et puis, c'était formulé sous forme de questions. Et c'était précédé de questions vraiment inquiétantes sur les terroristes en liberté... Pour la plupart des gens, ça passerait comme dans du beurre.

Il fallait maintenant écrire la suite. Warren se pencha de nouveau sur son clavier.

Contrairement à ce que les politiciens veulent nous laisser croire, ce n'est pas faire le jeu des terroristes que de dire la vérité au public... Il est facile de remplacer un bouc émissaire par un autre. On nous dit que les musulmans et les Chinois sont gentils. Que les hommes d'affaires sont les méchants... Où sont les preuves ?

Warren relut ce qu'il venait d'écrire. Il était particulièrement satisfait du choix des termes « gentils » et « méchants ». Ces adjectifs rendaient naïve, presque infantile, la position qu'il mettait dans la bouche des politiciens.

La question finale, « Où sont les preuves ? », laissait supposer qu'il n'y en avait pas. Autrement, pourquoi les demander ?... Ça aussi, c'était bien. Mais il y avait encore quelque chose qui le tracassait.

Il relut de nouveau le paragraphe et changea « les politiciens » pour « certains politiciens ». Ça faisait plus mesuré. On ne pourrait pas lui reprocher de généraliser de manière abusive. Et ça aurait le même effet : jouer sur le préjugé selon lequel tous les politiciens mentent. Même si le préjugé était présenté de façon atténuée : il avait remplacé « mentent » par « veulent nous laisser croire ».

Il se remit à son clavier.

Aux dernières nouvelles, il n'y a pas eu de communiqué de Wall Street pour revendiquer les attentats. Et Wall Street n'a pas envoyé de tanks pour disperser des manifestants comme à Tienanmen...

Excellent. Sous couvert de défendre Wall Street, il renforçait les préjugés contre les musulmans et les Chinois. Restait maintenant à conclure avec une formule forte.

Les pires terroristes sont ceux qui font régner la terreur sur les esprits.

Non, pas ça. Trop pontifiant. Il biffa la phrase.

Et si le vrai terrorisme, c'était celui qui s'attaque à la vérité ?

C'était déjà mieux. La « vérité », c'était une valeur qui rejoignait tout le monde, alors que « les esprits »... Mais il manquait une transition.

Warren regarda sa montre. Il lui restait un peu plus d'une heure. Ce serait plus que suffisant pour terminer le texte.

RDI, 7h39

... LA CHINE ACCUEILLE FAVORABLEMENT LES PROPOS DU PRÉSIDENT AMÉRICAIN. UN ÉMISSAIRE SPÉCIAL DE BEIJING SE RENDRA DANS LES PROCHAINES HEURES À WASHINGTON POUR DISCUTER « D'INTÉRÊTS COMMUNS AUX DEUX PAYS ». INTERROGÉ SUR LA NATURE DE CES INTÉRÊTS, ET PLUS PRÉCISÉMENT À SAVOIR SI ÇA INCLUAIT LE PROBLÈME DU TERRORISME, LE PORTE-PAROLE DU PARTI COMMUNISTE CHINOIS S'EST CONTENTÉ DE DÉCLARER QU'AUCUN SUJET N'ÉTAIT *a priori* EXCLU...

L'Arche, 11h53

Quand la lumière du témoin lumineux s'éteignit, marquant la fin de l'enregistrement, Guru Gizmo Gaïa arracha le masque de latex qui lui couvrait le visage. Il détacha ensuite le cordon doré qui retenait une bure rouge sang contre son corps et il se débarrassa de ses sandales.

Puis il se regarda dans le miroir, comme s'il voulait se rassurer sur l'image qu'il verrait. C'était bien la sienne : celle de Hadrian Killmore, autrefois Lord de l'ex-empire britannique et désormais maître de l'Archipel.

Ça lui faisait un peu de peine de se séparer de son personnage : il l'avait bien servi. Comme lui-même avait bien servi le personnage. À chaque étape, Guru Gizmo Gaïa avait annoncé avec exactitude ce qui arriverait. En cela, il était fidèle à la règle que Killmore avait toujours suivie d'annoncer clairement et publiquement tout ce qu'il ferait.

Mais c'était le dernier tour de piste du personnage. *Exit* Guru Gizmo Gaïa.

L'esprit de Killmore revint aux informations qu'il avait entendues un peu avant d'enregistrer le message... Les imbéciles ! Ils triomphaient dans les

médias, annonçant que les bases terroristes avaient été liquidées ! Ils croyaient pouvoir contrecarrer ses plans !...

Maintenant qu'il avait annoncé publiquement ses intentions, il allait y donner suite. Il allait leur balancer tout le bouquet final d'un seul coup. Cela créerait un sentiment de confusion. Les gens auraient l'impression que les événements échappaient à tout contrôle. Un *remake* planétaire du syndrome de Bagdad !... Ce serait alors amusant de voir les justifications et les tentatives médiatiques de rattrapage des politiciens.

Killmore remit son complet-veston, s'examina de nouveau dans le miroir pour s'assurer qu'il était complètement redevenu lui-même et il se rendit à son bureau.

Il avait plusieurs coups de fil à donner.

Hampstead, 11h27

Moh et Sam arrivèrent à la résidence de Fogg accompagnés de Finnegan. Ils furent accueillis par Monkey.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Hurt ? demanda Sam.

— Un sédatif.

— Où est-il ?

— Dans sa chambre. Vous pouvez le voir quand vous voulez.

— Et vous, vous êtes qui ? demanda Moh avec une certaine brusquerie. Vous faites quoi ?

— Je suis un consultant. Je travaille pour Jones, Jones & Jones.

— Et vous vous appelez ? reprit Sam.

— Dans mon existence actuelle, certaines personnes m'appellent Monkey. Mais vous pouvez m'appeler Jones 61.

Moh et Sam se regardèrent. Ils étaient au courant de la manière dont maître Guidon avait recyclé les Heavenly Bikes. Mais c'était la première fois qu'ils rencontraient un membre qui n'avait pas simplement un numéro au bout du nom de Jones.

— Mon cas est particulier, fit Monkey comme s'il avait suivi leur raisonnement.

Finnegan, lui, ne suivait pas du tout.

— C'est quoi, cette histoire ?

— On vous expliquera plus tard, répondit Sam.

Puis il demanda à Monkey de leur montrer l'endroit où le drame s'était produit. Ce dernier les conduisit au bureau de Fogg.

Les deux corps étaient maintenant étendus sur des divans.

— Vous savez ce qui s'est passé ? demanda Sam.

Monkey raconta succinctement sa course vers le bureau de Fogg après avoir entendu les trois coups de feu ; l'état dans lequel il avait trouvé Hurt et F ; la demande que F lui avait faite de protéger Dominique ; la décision qu'il avait prise de déplacer les corps...

— Je ne pouvais quand même pas les laisser par terre, dit-il en conclusion.

— En analysant la scène, on aurait pu avoir une idée de ce qui s'est passé, répliqua Finnegan avec humeur.

— Avant de déplacer les corps, j'ai filmé la pièce sous tous les angles, répondit Monky, comme si la chose allait de soi.

Il tendit une barrette de mémoire à Finnegan.

— Tout est là-dessus, dit-il. La seule autre chose à laquelle j'ai touché, c'est l'ordinateur. J'ai envoyé à la coordinatrice de l'Institut tous les documents sur lesquels F travaillait.

Sam se tourna vers Finnegan.

— Vous pouvez trouver une équipe discrète pour s'occuper des corps ?... analyser la pièce pour des indices ?

En guise de réponse, Finnegan sortit son téléphone portable et se retira dans un coin de la pièce.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle est morte, dit Moh à voix basse.

— Moi non plus, répondit Sam.

— Logiquement, on aurait dû mourir avant elle.

Sam secoua lentement la tête.

— Je suis trop vieux pour ça, dit-il.

Ils regardaient le corps de F en silence depuis plusieurs secondes lorsque Monky se rappela à leur attention.

— Je pense que vous devriez jeter un coup d'œil aux dossiers sur lesquels elle travaillait.

— D'accord, répondit Sam. Mais je voudrais d'abord que vous nous parliez de F. De ce qu'elle faisait ici.

Lévis, 7h11

Dominique était déjà devant son ordinateur lorsque l'appel de Sam arriva. Elle terminait le café que lui avait préparé un des membres de l'escouade fantôme, un policier maintenant retraité qu'elle avait rencontré à plusieurs reprises quand elle travaillait au Palace.

— C'est assez incroyable, tout ce qu'il y a dans les dossiers que Monky m'a envoyés, dit-elle.

— Je les ai parcourus brièvement, répondit Sam.

— On a un tableau détaillé de toutes les activités du Consortium. On peut les rayer de la carte.

— Vous voulez que j'envoie une copie à Blunt ?

— Je m'en occupe. Parlez-moi plutôt de Hurt.

— Il est toujours sous sédation.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de lui ?

— J'allais vous demander votre avis.

— Ça aussi, je préfère en parler à Blunt... Pour en revenir au dossier, avez-vous une idée de la façon dont elle a pu avoir accès à tout ça ?

— Elle avait pris la place de Fogg. C'est du moins ce que dit Monky.

— Comment elle a pu faire ça ?

- Toujours selon Monky, elle aurait commencé à travailler avec lui. Puis, quand il est mort, elle aurait pris sa place.
- Elle aurait infiltré le Consortium ?
- Ça, c'est moins clair. Monky affirme qu'elle et Fogg travaillaient ensemble sur un projet commun. Et quand Fogg est mort, elle aurait décidé de poursuivre le projet seule.
- Vous vous rendez compte de ce que ça peut vouloir dire ?
- Ou bien elle avait infiltré le Consortium, ou bien elle avait retourné Fogg...
- Ou bien c'est Fogg qui l'avait retournée.
- Ce sont les trois possibilités.
- Vous, qu'est-ce que vous en pensez ?
- Je ne l'imagine pas trahir l'Institut. Moh est d'accord avec moi là-dessus... Mais je suis incapable d'expliquer comment elle a fait pour occuper cette position.
- Si elle était le chef du Consortium, je comprends pourquoi elle a pu avoir accès à l'ensemble des dossiers de l'organisation.
- La question, c'est : qu'est-ce qu'elle voulait en faire ?

Paris, 16h22

Victor Prose trouvait déroutante la facilité avec laquelle les amis de Théberge l'accueillaient parmi eux. Bien sûr, il était conscient d'en connaître plus qu'eux sur la plupart des aspects du saccage de la planète par l'humanité. Et puis, ils appréciaient ses remarques sur les répercussions concrètes des attentats terroristes sur l'environnement. Il était pour eux une source intéressante d'informations. Mais il n'en revenait quand même pas de pouvoir participer aussi librement à leurs réunions. Après tout, c'étaient des espions, genre, comme auraient dit ses étudiants !

— Vous n'êtes pas seulement un expert en saccage planétaire, lui avait dit Blunt, réutilisant l'expression que Prose lui-même avait utilisée en boutade pour décrire son champ de compétence, vous êtes aussi un regard extérieur.

C'était d'ailleurs la raison pour laquelle Blunt lui avait demandé de s'installer au même hôtel que lui : pour qu'il puisse participer plus facilement aux réunions impromptues. Et c'était la raison pour laquelle ils revoyaient maintenant ensemble la nouvelle déclaration de Guru Gizmo Gaïa.

Revêtu d'une bure rouge ceinturée d'un cordon doré, le prophète était debout devant un paysage volcanique.

— Une approximation de ce qui se passe sur Mercure, avait dit Chamane.

Et il avait ajouté que c'était une projection sur une toile de fond, derrière le guru, d'un paysage tiré d'un jeu vidéo. Il se rappelait l'avoir vu, mais il ne savait pas où.

Les savants jouent avec la vie. Ils veulent forcer Gaïa à produire jusqu'à l'épuisement de toutes ses ressources. Et ils pensent pouvoir

l'empêcher de se protéger... Ces savants qui tuent la vie, je les vois mourir par centaines. Gaïa va trancher net le fil de leur existence. Ma vision est de plus en plus claire. À partir de minuit temps universel, Gaïa va arrêter leur cœur de battre. Partout sur la planète. Ils vont mourir, ceux qui mettent la science au service de la mort ! Ils vont mourir, ceux qui veulent contrer la volonté de Gaïa...

Blunt mit la vidéo sur « Pause ».

— Et alors ? demanda-t-il.

— Ceux qui jouent avec la vie... et qui menacent leurs projets... Je dirais les équipes qui travaillent à trouver un remède contre la peste grise.

— Il faut faire protéger le personnel d'HomniPharm...

— ... ceux qui essaient de venir à bout du champignon tueur de céréales.

— ... et d'HomniFood.

Après avoir consulté Prose du regard, Blunt redémarra l'enregistrement.

... Je vois les céréales se dessécher sur pied. Les foules affamées se jeter sur les dernières céréales et les dévorer, anéantissant la semence des récoltes à venir... Je vois d'immenses glaciers être précipités dans la mer. Je vois l'océan monter. Des pays être submergés. D'autres se couvrir de glace... Je vois la peste grise se répandre sur les cinq continents. Je vois les machines de la civilisation s'arrêter faute de carburant... Je vois les derniers hommes ne plus savoir où aller et se disputer le peu de terre qui reste...

Prose fit signe à Blunt d'arrêter l'enregistrement.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda Blunt.

— Il reprend les principales cibles des terroristes. Logiquement, ça voudrait dire qu'il va y avoir d'autres attentats contre les mêmes cibles.

— C'est ce que nous pensons.

— Pourquoi un nouveau message, si c'est la même chose qui continue ? Son *pattern*, jusqu'à maintenant, c'était de faire des annonces pour inaugurer les nouvelles vagues d'attentats.

— Peut-être parce qu'il veut contrer l'impression que les terroristes sont en train de perdre la partie : tous les médias parlent de leurs attentats ratés et des attaques réussies contre leurs bases.

— Vous pensez qu'ils vont provoquer une nouvelle explosion dans l'Antarctique ?

— Les Américains disent qu'il n'y a pas de danger. Tous les pays ont accepté d'éloigner leurs bateaux et leurs sous-marins.

Prose avait l'impression qu'un élément important lui échappait. Mais il ne parvenait pas à savoir quoi.

— Il a toujours prédit ce qui allait arriver, dit-il.

— Ils ont également vérifié pour l'Arctique.

- Et le Groenland ?
- Aussi.
- Et « sur » le Groenland ?

Blunt le regarda fixement.

— C'est de la glace qui est complètement hors de la mer, reprit Prose.
Pour faire monter le niveau des océans...

Lévis, 11h38

Dominique avait informé Blunt de sa discussion avec Sam et des documents qu'elle avait reçus.

— Il y a des milliers de dossiers. Tous regroupés par pays où les opérations se sont déroulées. On a un panorama complet des activités du Consortium au cours des dernières années. Avec les dates, le nom des cibles et des opérateurs, le nom des superviseurs locaux des filiales... C'est gigantesque. Avec ça, on devrait pouvoir liquider ce qui reste du Consortium.

— C'est probablement ce qu'elle avait en tête.

— Monky affirme qu'elle et Fogg travaillaient ensemble sur un projet commun. Qu'après la mort de Fogg, elle a décidé de continuer seule.

— Elle et Fogg ? Ensemble ?

— Je me suis demandé si leur but n'était pas de prendre le contrôle du Consortium... Pour eux-mêmes, je veux dire.

— Et de se débarrasser de leurs commanditaires en utilisant l'Institut ?

— Ça expliquerait tout le travail qu'elle a fait avec Fogg pour les paralyser... Ils ont annulé des centaines d'opérations que le Cénacle avait commandées à Vacuum par toutes sortes d'intermédiaires.

— Pour l'instant, l'important n'est pas de savoir ce qu'elle voulait faire. Ce qui compte, c'est ce qu'on peut faire de tout ça.

— Il reste une dizaine d'opérations qui n'ont pas été annulées.

— Le plus simple, c'est d'envoyer les dossiers aux autorités locales dans les pays concernés.

— Ça, je peux m'en occuper. Mais le reste ?

— On n'a pas le choix d'en parler à Tate et aux autres.

— Tu as raison.

Après un moment, elle ajouta :

— Pour F, tu penses qu'on va savoir un jour la vérité ?

— Si jamais Hurt redevient fonctionnel... On saura peut-être ce qui s'est passé.

Reuters, 12h03

... CES DEUX NOUVELLES EXPLOSIONS DE PESTE GRISE EN AMÉRIQUE DU SUD. CELA FAIT SUITE À LA DÉCOUVERTE DE NOUVEAUX FOYERS D'INFECTION EN AFRIQUE, EN ASIE DU SUD-EST ET AU MOYEN-ORIENT. POUR LE MOMENT, L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE DU NORD SONT ÉPARGNÉES. IL N'EN FALLAIT PAS

PLUS POUR ACCRÉDITER LES RUMEURS SELON LESQUELLES
TOUTE L'HISTOIRE DES TERRORISTES SERAIT UN COUP MONTÉ
POUR DISSIMULER LA VÉRITABLE GUERRE, LA GUERRE RACIALE
QUE MÈNE L'OCCIDENT CONTRE LE RESTE DE L'HUMANITÉ. LES
EXPLOSIONS DE VIOLENCE SE SONT MULTIPLIÉES DANS LES
PAYS OÙ...

Paris, 19h14

Blunt s'était chargé de l'organisation de la conférence téléphonique. Y assistaient : Tate, Leclercq, monsieur Claude, Finnegan et Dominique.

Dans un premier temps, Blunt exposa les conclusions auxquelles il était parvenu en discutant avec Prose. Tout le monde tomba rapidement d'accord pour que le personnel scientifique travaillant pour les entreprises de l'Alliance soit protégé.

Après l'explication du possible danger qui pesait sur le Groenland, le MI5 accepta de se charger du dossier et de contacter ses homologues du Danemark.

Pour le danger d'une explosion de peste grise sur les cinq continents, par contre, personne ne voyait comment on pouvait endiguer un tel fléau. Tout au plus pouvait-on maintenir en alerte des équipes d'intervention qui se précipiteraient vers les nouveaux foyers d'épidémie aussitôt qu'ils seraient découverts. Heureusement que les procédures d'intervention avaient été rodées avec le SRAS et la grippe porcine.

— J'ai maintenant quelque chose qui va vous surprendre, fit Blunt. Un tableau détaillé de toutes les opérations du Consortium, à la grandeur de la planète.

— Finalement, ce n'est pas un mythe, ironisa Tate.

— Non seulement ce n'est pas un mythe, mais c'est un des principaux instruments des terroristes.

— On en a déjà plein les bras, dit Finnegan. S'il faut s'occuper de ça en plus...

— Il y a une solution, répondit Blunt. Distribuez les dossiers à différentes agences autour de vous, à différents corps policiers. Ça leur permettra de se mettre en valeur et ça vous méritera pas mal de reconnaissance.

Voyant leur réticence, il ajouta :

— De toute façon, chacun est libre d'agir comme il veut. Pour ma part, il me reste à vous faire part d'un dernier détail.

Il leur montra un petit livre. Sur la couverture blanche, il n'y avait que le titre, *L'Humanité émergente*, et le nom de l'auteur, Guru Gizmo Gaïa.

— On l'a trouvé dans les appartements personnels de Killmore, à Brecqhou. Si on avait besoin d'une autre preuve qui relie le guru à Killmore et au terrorisme...

Une fois la réunion terminée, Blunt jeta un regard à son jeu de go. Il avait besoin de réfléchir de façon parallèle. Sans se concentrer directement sur les

questions qui le préoccupaient.

Dans la partie qu'il jouait sur Internet, c'était à son tour de poser une nouvelle pierre. Mais plus la situation se développait, moins il comprenait le plan de son adversaire. Cela l'amenait à jouer des coups de simple réaction, en réponse à des menaces qui ne se concrétisaient pas, et qui semaient l'anarchie dans le développement de sa propre position.

Comment pouvait-il jouer aussi mal ?

S'il fallait que sa planification des opérations s'avère aussi incohérente...

Montréal, 14h06

Crépeau entra dans la salle de conférence de presse le dernier. Il avait été précédé de Rondeau et de Grondin. Dans le fond de la salle, des agents de la SQ et du SCRS, habillés en civil, attendaient discrètement, debout, les bras croisés.

Quand Rondeau s'approcha du micro, les murmures diminuèrent.

— Chers petits nécrophages, je vous avertis tout de suite : si vous êtes indisciplinés, vous serez privés de *scoop*. La conférence de presse sera interrompue et les informations seront diffusées en primeur sur Internet.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! lança Cabana.

— Depuis quand êtes-vous contre la démocratie directe ? répliqua Rondeau avec une fausse candeur caricaturale. Il me semble que c'est votre cheval de bataille. Au lieu d'avoir un accès privilégié à l'information, vous y aurez accès en même temps que tout le monde. Ce n'est pas merveilleux ?

Rondeau parcourut ensuite la salle du regard. Les journalistes hésitaient entre l'étonnement et l'incrédulité. Ils étaient plus habitués à ses frasques de langage et à ses grossièretés déguisées en maladroresses qu'à ce type de provocation ironique, qui ne tentait même pas de se dissimuler derrière les conséquences de sa maladie.

— Si vous demeurez syphillisés, reprit Rondeau, vous en apprendrez encore plus que vous espérez. Les points à l'ordre du jour sont : les dessous de l'affaire de l'homme carbonisé au crématorium ; l'identité de celui qui a téléguidé tous les attentats de Montréal ; les raisons cachées de la campagne de presse contre l'ex-inspecteur-chef Thériault et ses proches... Et, en prime : tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la manipulation des journalistes et que vous n'avez jamais osé demander... Nous allons évidemment garder ce dernier point pour le dessert.

Il fit une nouvelle pause pour prendre la mesure des réactions.

— Je passe maintenant la parole à notre bien-aimé dictateur Crapaud.

De rares sourires accueillirent la déclaration. Pour l'instant, la seule chose qui les intéressait, c'était ce que le directeur du SVPM était censé leur apprendre.

Crépeau changea de place avec Rondeau.

— Je serai bref, dit-il. Le mystérieux cadavre qui a été retrouvé au crématorium était le premier d'une série de quatre.

— Pourquoi on n’a pas entendu parler des autres ? l’interrompit News Pimp.

Après avoir posé sa question, il regarda brièvement autour de lui avec un air satisfait.

— C’était ma phrase suivante, répondit Crépeau sur un ton égal... Les autres cadavres ont été retrouvés à Genève, à Lyon et à Bruxelles. Il a fallu un certain temps pour que les autorités fassent le lien.

— Autrement dit, vous n’êtes pas vite vite, renchérit News Pimp.

— Par contre, poursuivit Crépeau en ignorant la nouvelle interruption, nous avons pu établir que les attentats ont été mis en scène par les responsables des différentes vagues d’attentats terroristes. Chaque cadavre marquait le début d’une nouvelle vague. Et chacun témoignait lui-même des quatre vagues : la terre, l’eau, l’air et le feu. Autrement dit la famine, la noyade, la contamination par les virus dans l’air et la crémation. Ce sont dans l’ordre les fléaux qui ont frappé la planète : le champignon tueur de céréales, l’empoisonnement de l’eau et la fonte des glaces, la peste grise et les attaques pour détruire les sources d’énergie.

Les journalistes se regardèrent un moment avant que vienne la première question.

— Si j’ai bien compris, fit le représentant de *The Gazette*, vous prétendez qu’il y a une logique globale derrière l’ensemble des attentats ?

— Vous avez bien compris.

— Et vous prétendez que ceux qui les ont organisés ont fait des victimes qui symbolisaient ce qu’ils allaient faire ?

— Oui.

— Vous ne trouvez pas ça un peu délirant ? demanda Cabana.

Crépeau le regarda et son sourire s’élargit.

— Pas un peu délirant, dit-il en mettant l’accent sur « un peu ». Très délirant. C’est le terme le plus précis pour décrire ces attentats : un délire. Avec toute la logique à la fois admirablement rigoureuse et parfaitement folle qui caractérise un délire.

— Ça veut dire que vous connaissez les terroristes ? fit un autre journaliste.

— Ça veut dire que j’en connais quelques-uns. Mon ami Théberge en connaît un plus grand nombre et d’autres personnes en connaissent plus encore. Pour l’instant, je vais m’en tenir aux faits qui sont pertinents pour les enquêtes qui relèvent du SPVM. D’autres feront des révélations plus globales en temps et lieu.

— Autrement dit, il faut vous croire sur parole ? ironisa Cabana.

— Les preuves seront déposées au moment des procès. Ce qui m’amène à notre deuxième point : les attentats qui sont survenus à Montréal.

— Si vous les passez tous en revue, on n’est pas sortis d’ici avant demain matin, lança News Pimp.

— Vous parlez des attentats islamistes ou de ceux des écolos ? demanda

un autre.

— À proprement parler, répondit Crépeau, ce n'étaient ni des musulmans ni des écologistes. Tous les attentats ont été planifiés et commandités par le même groupe. Ici et à l'échelle de la planète.

— Vous vous êtes converti à la théorie du complot ? fit News Pimp.

— Je me contente de répéter en d'autres termes ce qu'a déclaré le président des États-Unis. À Montréal, le représentant de ce groupe s'appelait Skinner. C'est lui qui a orchestré les attentats. Et c'est lui qui s'est occupé personnellement du harcèlement contre Victor Prose.

— Vous l'avez arrêté ? demanda une voix.

— Il est décédé. L'ex-inspecteur-chef Théberge a vu son cadavre.

— C'est commode, reprit News Pimp sur un ton moqueur. On trouve un mort et on lui fait tout endosser.

Malgré le ton amusé, on devinait qu'il y avait plus qu'une blague dans cette boutade.

— Qui nous dit qu'on peut faire confiance à Théberge ? lança un autre. Avec tout ce qui circule à son sujet...

— Très bonne question, fit Crépeau. Je vais vous laisser en débattre avec le principal intéressé.

Sous le regard médusé des journalistes, Théberge sortit de derrière le rideau, au fond de la salle, et se dirigea vers le micro, que Crépeau lui céda sans aucun commentaire.

— Laissez-moi d'abord partager avec vous l'indicible joie que j'ai à me retrouver en votre présence, dit Théberge. Je pense en particulier à News Pimp, à mon ami Cabana, à tous mes amis de HEX-Médias... Pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'ils ratent cette conférence de presse. J'ai pour eux, et aussi pour vous tous, le *scoop* de votre carrière... Ou du moins de l'année, soyons modeste. Vous n'allez pas seulement rapporter les événements, vous allez y participer. Vous allez être aux premières loges de l'histoire qui se fait.

Les journalistes se regardaient, de plus en plus intrigués. Comment Théberge pouvait-il avoir l'air aussi en forme ? C'était à croire que les événements passés avaient cessé de l'affecter... On aurait presque dit qu'il croyait contrôler la situation !

La Première Chaîne, 14h11

... UN NOUVEAU MORCEAU S'EST DÉTACHÉ DU FRONT NORD DE LA PLAQUE DE GLACE WILKINS. PLUS DE SIX MILLE KILOMÈTRES CARRÉS ONT ÉTÉ LIBÉRÉS DANS LA MER, OÙ ILS VONT PROGRESSIVEMENT SE FRAGMENTER. MÊME S'ILS SONT INCAPABLES DE RELIER CET ÉVÉNEMENT AVEC CERTITUDE AUX ATTENTATS RÉCENTS, LES SCIENTIFIQUES ESTIMENT QUE...

Montréal, 14h13

Impassible, Thériège attendit que le silence s'installe avant de reprendre.

— Ce que je peux maintenant vous dire, c'est que le réseau terroriste qui opérait à Montréal était sous la direction de Skinner et de quelques autres personnes. Ce réseau a été en grande partie neutralisé. Cependant, certains collaborateurs des terroristes sont encore en liberté. Pour le moment...

— Vous les connaissez ? lança une voix.

— Bien sûr !

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ?

— Rassurez-vous, ce sera fait d'ici quelques instants. Mais d'abord, une précision : je traiterai des deux derniers points simultanément. Ma démission du SPVM et mon voyage en Europe avaient le même motif : participer à une enquête secrète sur le réseau terroriste avec des collègues français, britanniques et suisses. Accessoirement, cela a permis à mon épouse et à mes amis d'être moins harcelés par les médias.

— On fait notre travail, répliqua Cabana.

— On ne peut pas poser seulement des questions qui font votre affaire, ajouta un journaliste de l'*HEX-Presse*. La presse doit demeurer indépendante.

— C'est bien mon avis. Ce qui m'amène à notre quatrième point. Les terroristes, dans le but de remonter jusqu'à certains de mes amis qui travaillent dans les services de renseignements, ont lancé une campagne médiatique contre moi. Ça leur permettait également de nuire à l'efficacité du SPVM, ce qui leur laissait davantage de liberté pour leurs petites manigances.

— C'est ridicule ! fit Cabana. Personne ne peut contrôler l'ensemble des médias !

Il avait été le seul à protester, mais il était manifestement le porte-parole de tous les journalistes.

— Bien sûr que non, fit Thériège en souriant. Ce n'est pas nécessaire de les manipuler tous. Seulement quelques-uns qui font les bonnes révélations initiales au bon moment. Qui lancent le mouvement... Ensuite, ça s'alimente tout seul : personne ne veut être en reste et rater sa part de grands titres.

— C'est du pur délire ! s'exclama News Pimp. Moi, j'en ai assez entendu. Je m'en vais.

Il se leva. Pendant qu'il se dirigeait vers la sortie, Thériège s'empressa de lui dire :

— À tout hasard, je vous signale que les sorties sont gardées par les agents de la SQ et du SCRS. Le *scoop* que je vous ai promis, c'est l'arrestation en direct de trois collaborateurs des terroristes.

— C'est honteux ! s'écria News Pimp. Vous ne pouvez pas me retenir ici ! Je vais vous poursuivre !

— Sans doute, sans doute... concéda Thériège comme s'il prenait acte d'une calamité mineure mais inéluctable. Mais nous avons les montants qui ont été versés, les lieux, les dates, les numéros de chèques et les numéros de compte. Nous avons aussi les textes qui ont été fournis aux journalistes et qui

ont été reproduits presque textuellement dans les médias en échange de sommes appréciables... Nous avons des copies des directives qui ont été fournies à ces trois journalistes pour guider leurs interventions. Nous avons même des photos d'eux avec ceux qui les manipulaient et des enregistrements de leurs conversations.

Il regarda l'assemblée maintenant silencieuse.

— À ce moment-ci, reprit Thériège, j'aimerais vous faire une courte confession. Madame Devereaux a eu droit, au cours de l'avant-midi, à une sorte d'avant-*scoop*. J'ai pensé que c'était une juste compensation pour le harcèlement qu'elle a subi au cours des ans.

Un silence suivit.

— Comme vous l'avez peut-être deviné, reprit Thériège, trois de ces collaborateurs des terroristes sont présents dans cette salle. J'imagine que vous voulez connaître leurs noms avant que le SCRS procède à leur arrestation ?

Lyon, 1h08

Bertrand de la Halle se promenait dans la ville depuis plus d'une heure. Jusqu'à maintenant, il avait fait trois arrêts d'environ quatre minutes dans deux des quartiers les plus huppés.

Il immobilisa son véhicule le long du trottoir, en biais avec une résidence cossue, laissa tourner le moteur et prit la boîte qui était sur le siège du passager. À l'intérieur, il y avait un mécanisme que Bertrand de la Halle ne connaissait pas. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il devait l'activer en tournant le bouton vers la droite, attendre trois minutes, puis désactiver l'appareil, refermer la boîte et repartir.

C'était son cinquième et dernier arrêt. Il rapporterait ensuite la boîte chez lui et il la dissimulerait au sous-sol pendant quelques jours. Un homme passerait alors la récupérer.

Bertrand de la Halle ne savait pas pourquoi on lui demandait de faire ce pèlerinage nocturne à travers la ville. Il ne savait pas qui habitait ces résidences. Il ne savait pas à quoi pouvait bien servir cette boîte.

Tout ce qu'il savait, c'était que ses dettes de jeu seraient effacées.

Il ne savait pas par qui. Il ne savait pas comment on avait su qu'il avait besoin d'argent. Il ne savait pas pourquoi on l'avait choisi, lui plutôt qu'un autre.

Et il ne savait pas qu'il allait mourir, dans moins de quinze minutes, dans l'explosion de son véhicule.

Bertrand de la Halle était un homme qui savait peu de chose, à l'exception du fait qu'il n'aurait plus à se soucier de ses dettes.

Ce en quoi il avait tout à fait raison.

Genève, 1h11

Le policier se releva et fit un signe négatif de la tête à son confrère. Bruno

Chappuis n'aurait plus jamais de problèmes cardiaques.

— Il est mort.

Autour du défunt, il n'y avait aucune trace de violence. Rien pour indiquer que la mort était suspecte. Sauf que c'était le troisième habitant de la ville à mourir chez lui en moins de deux heures. Sans raison apparente.

Pour l'instant, il n'y avait aucun lien entre les trois victimes. Mais les coïncidences rendaient les policiers méfiants.

Même si le corps ne semblait avoir subi aucune blessure autre que celle due à sa chute, il était trop tôt pour se prononcer. Il faudrait attendre le rapport du médecin légiste. On pouvait toutefois deviner que la mort n'avait pas été instantanée. L'homme était sorti de sa chambre, s'était effondré dans le corridor en renversant une petite table, s'était traîné jusqu'à l'escalier qu'il avait déboulé, avait tenté de se redresser en s'accrochant à une lampe avant de s'écrouler pour de bon.

Sa main gauche était encore crispée sur le pied de la lampe quand les policiers étaient arrivés. Ils avaient été alertés par l'épouse de la victime, qui avait entendu la lampe se fracasser malgré les bouchons qu'elle mettait pour dormir.

Il y avait eu comme un bruit d'explosion étouffée. Sans doute l'éclatement des ampoules de la lampe.

Bruxelles, 1h27

Le médecin au chevet de Hans Wauters le considérait comme une sorte de miraculé. Il était incroyable qu'il ait pu survivre à un tel dérèglement de son stimulateur cardiaque. Pendant trois minutes, son cœur avait été soumis à des impulsions qui auraient détruit la très grande majorité des cœurs humains.

Selon son épouse, la crise avait débuté à 12 heures 16 minutes et 23 secondes. Quand il s'était redressé brusquement dans le lit en se tenant la poitrine, elle avait machinalement regardé l'horloge digitale sur la table de chevet. Elle avait tout de suite appelé un médecin avec le téléphone de la chambre.

Après un temps qui lui avait paru une éternité, le corps de son mari s'était brusquement relâché. Ses traits s'étaient détendus et il avait cessé de se tenir la poitrine. Il s'était mis à respirer profondément, comme pour reprendre son souffle.

Il était alors 12 heures, 19 minutes et 31 secondes.

Les deux policiers qui étaient auprès de Hans Wauters le considéraient également comme une sorte de miraculé, mais pour une autre raison : des six individus qui avaient eu ce type d'attaque cardiaque au cours de la nuit, il était le seul à avoir survécu.

Autre coïncidence : les cinq autres travaillaient, eux aussi, dans un laboratoire d'HomniFood.

Paris, 1h49

Gonzague Leclercq s'était rendu chez monsieur Claude, lequel avait averti le directeur de la DGSE de cette visite.

Monsieur Raoul n'avait émis aucune réserve : si cette collaboration permettait à l'organisation de participer à une opération aussi payante politiquement que le raid contre la base des terroristes, tant mieux. Surtout qu'il avait déjà dans ses cartons, toujours à cause des contacts de monsieur Claude, les attaques contre les bases secondaires des terroristes, prévues pour dans moins de quarante-huit heures, ainsi que le démantèlement de multiples réseaux criminels, dont il avait accepté de se charger avec la Gendarmerie nationale.

Sa seule réserve, en fait, tenait aux effectifs de plus en plus nombreux qu'exigeaient toutes ces opérations.

Aussitôt Gonzague Leclercq arrivé, les deux hommes s'étaient mis en communication avec Blunt. Ce dernier leur confirma que le bilan des attaques contre les scientifiques s'élevait jusqu'à maintenant à vingt-trois, incluant celles qui avaient eu lieu aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Australie. Dans tous les cas, il s'agissait d'individus travaillant directement, ou en sous-traitance, pour des entreprises de l'Alliance.

Chaque fois, la mort avait été causée par un mauvais fonctionnement du stimulateur cardiaque de la victime. Un mauvais fonctionnement déclenché par l'utilisation d'une fréquence radio.

— Ce n'est pas la première fois que le procédé est utilisé, dit Blunt. Le Consortium y a déjà eu recours. Mais c'est la première fois qu'il est employé à une aussi grande échelle.

— Ça veut dire qu'ils ne sont pas aussi paralysés que vous sembliez le croire, fit monsieur Claude.

— Non, admit Blunt. Ils avaient probablement prévu des équipes dormantes, en dehors du contrôle du système central.

— Dans l'opinion, l'impact sera catastrophique, dit Leclercq. Tout l'effet positif de l'annonce de la destruction de leurs bases risque de disparaître.

— C'était probablement l'objectif visé, ajouta monsieur Claude.

— Probable, dit Blunt. On ne peut plus se permettre d'attendre trop longtemps pour lancer l'opération.

— Vous savez où est l'Arche ?

— Pas encore.

— Et les communications qui ont été repérées dans le sud de l'Afrique ?

— Les Américains n'arrivent pas à trouver l'endroit précis : les signaux viennent de différents endroits le long de la côte.

— Ils opèrent probablement à partir d'un bateau.

— Possible. Mais comme c'est la route des pétroliers, c'est facile pour eux de se dissimuler en empruntant cette route le temps d'envoyer leurs messages puis de rentrer au port.

Un silence suivit.

— Plus on attend pour lancer l'opération, dit monsieur Claude, plus on va

cueillir de monde.

— C'est exactement la réponse que Tate m'a donnée. Il m'a demandé de reporter l'opération à minuit demain soir, heure de Washington.

— Ça veut dire six heures du matin pour nous.

— Êtes-vous capables de vivre avec ça ? demanda Blunt.

Leclercq et monsieur Claude se regardèrent.

— Plus on attend, répondit finalement Leclercq, plus il y a de chances que les politiques s'en mêlent et qu'ils ordonnent des actions symboliques pour avoir l'air de contrôler la situation.

Monsieur Claude approuva en hochant légèrement la tête.

— Ils peuvent démettre de leurs fonctions les principaux dirigeants des agences de renseignements, ajouta Leclercq. Les mettre en tutelle... Ou encore exiger qu'on abandonne tout pour monter une opération à grand spectacle qui ne servira à rien.

— Sauf à bien faire paraître les dirigeants, compléta monsieur Claude. Vous connaissez les réflexes des hommes politiques, dans ces circonstances-là.

— Je devine...

— Ils se dépêchent de trouver quelqu'un à sacrifier pour éviter de couler eux-mêmes, reprit Leclercq. Et comme le directeur de la Police nationale a l'oreille du ministre, c'est facile de comprendre qui va écoper.

— La DCRI et la DGSE, conclut Blunt.

Puis, après quelques secondes, il ajouta d'un ton résolu :

— Je vais faire un peu de tordage de bras pour qu'on ramène ça de vingt-quatre heures. Ça veut dire minuit ce soir pour eux et six heures, heure de Paris, demain matin.

RDI, 20h11

... DE CE BULLETIN SPÉCIAL. IL SEMBLE QU'UNE DES PROPHÉTIES DE GURU GIZMO GAÏA SOIT EN TRAIN DE SE RÉALISER. AU COURS DES DERNIÈRES HEURES, C'EST PLUS D'UNE VINGTAINE DE SCIENTIFIQUES, DANS HUIT PAYS DIFFÉRENTS, QUI SONT DÉCÉDÉS À LA SUITE DE MYSTÉRIEUSES ATTAQUES CARDIAQUES. LA PLUPART DE CES SAVANTS TRAVAILLAIENT POUR LES ENTREPRISES HOMNIFOOD ET HOMNIPHARM. C'EST PAR COURRIEL QUE GURU GIZMO GAÏA A CONTACTÉ PLUSIEURS MÉDIAS POUR LES INFORMER DU LIEN QUI EXISTAIT ENTRE TOUS CES ÉVÉNEMENTS. PAR LA MÊME OCCASION, IL A AJOUTÉ CRAINdre QUE SES AUTRES VISIONS SE RÉALISENT ET IL A INVITÉ LES PAYS OCCIDENTAUX À MODIFIER LEURS PRATIQUES AVANT QUE LA PLANÈTE N'AIT D'AUTRE CHOIX QUE D'ÉLIMINER L'ESPÈCE HUMAINE POUR EMPÊCHER LA VIE DE DISPARAÎTRE TOTALEMENT DE LA TERRE.

Guernesey, 1h26

Fidèle à son habitude, Norm/A n'avait dormi que quelques heures avant de se relever pour se mettre au travail. La nuit était le moment où elle travaillait le mieux.

Son premier geste fut de faire le relevé des arrivées dans l'Archipel. Le total s'élevait maintenant à 3269. Au cours des douze dernières heures seulement, il y en avait eu près de 1900. Le mouvement s'accélérait.

Elle regarda ensuite les grands titres sur les sites d'information et tomba sur les accidents qui avaient frappé plusieurs scientifiques. Curieusement, aucune directive en ce sens n'avait été émise à partir des systèmes qu'elle supervisait. Et Chamane lui avait assuré que l'accès de Killmore au Consortium avait été coupé... Ou bien il s'était trompé, ou bien il y avait un autre réseau qu'elle ne connaissait pas...

Cela pouvait expliquer pourquoi elle n'arrivait pas à entrer en communication avec le système de contrôle de l'Arche... Killmore avait-il eu recours à un autre informaticien ?

Le plus simple aurait été d'en discuter avec Chamane. Mais elle avait à son endroit des sentiments ambigus.

D'une part, elle était de plus en plus portée à lui faire confiance : il avait un mélange d'intelligence et de naïveté qui désamorçait ses mécanismes de défense. Elle avait spontanément envie de lui parler, de savoir ce qu'il pensait... Et puis, il avait une copine qui attendait un enfant. Ce n'était pas un de ces *nerds* des anciennes générations de *hackers* pour qui l'univers se limitait au Coke, aux pizzas, aux groupes de jeux en ligne, aux sites pornos et à comparer la grosseur de leurs processeurs.

Par contre, le simple fait qu'il désamorce ses mécanismes de défense la rendait mal à l'aise. Il était peut-être temps de reconsidérer sa décision de renoncer à avoir des amis, mais elle ne se sentait pas prête.

Un signal lumineux et sonore la tira brusquement de ses pensées. Quelqu'un essayait d'entrer dans la maison par effraction.

Automatiquement, la fenêtre de commande d'un jeu vidéo apparut sur l'écran central devant le fauteuil bulle. Le décor du jeu reproduisait minutieusement la maison.

Dès le moment où la présence d'un intrus avait été détectée, toutes les lumières de l'appartement s'étaient éteintes, à l'exception de celles de la pièce où elle était, et les caméras à infrarouge avaient été activées.

Norm/A entreprit de manipuler les commandes du jeu et découvrit rapidement les intrus. Ils étaient deux. Ils étaient entrés par la porte arrière, qu'ils avaient forcée au moyen d'un laser. Ils avaient découpé un rectangle autour de la serrure magnétique.

Il faudrait qu'elle revoie ce détail, songea Norm/A. Une solution simple serait de prévoir une porte en acier dont tout le pourtour serait pourvu de pennes qui entreraient dans le cadrage, lui aussi en acier...

De qui pouvait-il s'agir ? Étaient-ce des associés de Chamane ?... C'était

peu plausible. Mais elle ne pouvait pas en exclure totalement la possibilité... Est-ce que ça pouvait être quelqu'un envoyé par Killmore ? Comme pour les scientifiques ? Était-il en train d'effacer ses traces ?... Si jamais il soupçonnait le rôle qu'elle avait joué dans la destruction de ses bases...

Elle reporta son attention sur les deux hommes. Ils étaient munis de lunettes d'amplification lumineuse et se déplaçaient avec précaution, mais sans difficulté.

Elle appuya sur une touche du clavier.

Une lumière aveuglante envahit la pièce où les deux hommes se trouvaient. Puis, une fraction de seconde plus tard, l'obscurité revint. Les deux hommes continuaient d'avancer, mais plus lentement. Cela voulait dire que leurs lunettes avaient la possibilité de s'ajuster aux variations brusques de luminosité. Mais il y avait une limite à cette capacité.

Elle appuya sur de nouvelles touches du clavier.

Cette fois, ce fut une lumière stroboscopique qui illumina la pièce. Au bout de trente secondes, les deux hommes enlevèrent simultanément leurs lunettes et se protégèrent les yeux avec les mains.

Elle éteignit toutes les lumières. Après une hésitation, au lieu de retourner sur leurs pas, les deux hommes reprirent leur progression. Ils ne lui laissaient pas le choix.

Norm/A choisit une arme dans le répertoire du jeu. Inutile de les tuer : ils auraient peut-être des choses intéressantes à raconter.

Elle fixa le viseur sur chacun d'eux à tour de rôle et appuya sur une touche du clavier. Les deux hommes s'écroulèrent.

Elle mit le jeu en mode « veille ». Elle aurait pu tuer les intrus, ce qui lui aurait sans doute donné un jour ou deux de délai pour trouver un nouveau domicile, mais ça impliquait de quitter un endroit auquel elle tenait. Et puis, ce ne serait pas simple de se construire un autre refuge de cette qualité.

Après avoir longuement pesé le pour et le contre, elle contacta Chamane. Pour la première fois depuis très longtemps, elle devrait dire à quelqu'un qu'elle avait besoin d'aide.

Fort Meade, 20h48

Sur l'écran mural, qui affichait une mappemonde, un nouveau point rouge venait d'apparaître.

Tate suivait la progression des points sur la carte. Trente-six crises cardiaques. Une seule victime avait survécu. À Bruxelles. Un miracle, disaient les médecins. C'était grâce à cette victime qu'on avait découvert la façon dont les autres avaient été tuées.

Des stimulateurs cardiaques piégés. Trente-six scientifiques avec des stimulateurs cardiaques piégés.

Jusqu'à maintenant, les États-Unis avaient été relativement épargnés. Seulement quatre décès. La plupart avaient eu lieu en Europe... Mais, dans les médias, l'impact serait aussi grand qu'ailleurs. Ce serait la preuve que les

terroristes pouvaient frapper où ils le voulaient. En toute impunité.

Les messages du guru dans les médias le proclamaient déjà.

Malgré l'heure qu'il était à Paris, il décida d'appeler Blunt.

Paris, 2h57

Blunt venait de s'endormir lorsque l'appel de Tate le tira du lit. Il rêvait qu'il était empêtré dans une partie de go, que sa position croulait de partout, que les règles du jeu avaient changé, qu'elles continuaient de changer, qu'il ne connaissait pas les nouvelles règles et que sa vie dépendait du résultat de la partie.

Malgré la fatigue, il était heureux de se retrouver dans le monde réel. La situation n'y était guère plus reluisante, mais les règles du jeu étaient relativement connues et il y avait moyen d'agir.

— Où tu en es avec les attentats ? demanda Tate.

— Quand je me suis couché, c'était à 32.

Blunt ouvrit une autre fenêtre sur son portable, examina le tableau qui y apparaissait.

— Moi, j'en suis à 36, répondit Tate.

— Moi aussi, fit Blunt après quelques secondes.

— Tu as du nouveau sur la raison des attentats ? À part le fait que c'était annoncé par le guru...

— Ce sont tous des employés d'HomniFood et d'HomniPharm.

— Ça, je le sais déjà.

— En interviewant le survivant, on a appris qu'il avait eu un malaise cardiaque peu de temps après avoir commencé à travailler pour l'entreprise. Ils lui ont alors implanté un stimulateur cardiaque à titre de précaution. Aux frais de l'entreprise. Ils ne voulaient pas courir le risque de perdre du personnel clé.

— Ils ne peuvent quand même pas avoir prévu ça...

— En fouillant dans les dossiers médicaux des victimes, on a découvert le même *pattern* partout : problèmes cardiaques peu après la date d'engagement, implantation d'un stimulateur aux frais de l'entreprise...

— Ils auraient provoqué des accidents cardiaques chez tous ces employés pour leur implanter un stimulateur ?

— Ce n'est pas la première fois que je vois quelque chose du genre, fit Blunt. La dernière fois...

Il ne termina pas sa phrase.

— Il faut prévenir tout le monde ! dit-il subitement. La dernière fois, les stimulateurs étaient piégés.

— On le sait qu'ils sont piégés.

— Je veux dire piégés pour exploser si on tente de les enlever.

CNN, 21h01

... DES AVIONS AURAIENT SURVOLÉ LA RÉGION ET RÉPANDU

UNE POUDRE BRUNE AU-DESSUS DES RIZIÈRES. DES INCIDENTS SIMILAIRES ONT ÉTÉ SIGNALÉS DANS TOUTES LES RÉGIONS DE LA PLANÈTE. TANTÔT, IL S'AGISSAIT DE CHAMPS DE BLÉ, TANTÔT DE CANOLA, TANTÔT DE RIZIÈRES... À LA SUITE DE CES RUMEURS, LE PRIX DES CÉRÉALES A FAIT UN BOND SPECTACULAIRE SUR LE MARCHÉ À TERME, ATTEIGNANT...

Paris, 3h15

Après avoir terminé ses appels à Leclercq et à Finnegan, Blunt rappela Tate.

— Il y en a eu trois d'enlevés, dit-il. Et ils n'ont pas explosé. Par mesure de sécurité, ils vont faire retarder les autres autopsies.

— Aucune explosion ici non plus, répondit Tate. Deux autopsies ont déjà été pratiquées. Les autres sont suspendues jusqu'à nouvel ordre.

— Les Allemands achèvent de démonter un des stimulateurs. Si on tient pour acquis qu'ils sont tous sur le même modèle...

— Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?

— Un minuscule relais sensible aux ondes radio couplé à un régulateur de courant. Quand il y a une émission soutenue à une certaine fréquence, ça débloque le mécanisme. Ensuite, une émission sur une autre longueur d'onde provoque un emballement du régulateur.

— Ça veut dire qu'ils ont pu les exécuter à distance.

— D'après les techniciens, il n'y a aucune difficulté à ce qu'un émetteur soit efficace à quatre ou cinq cents mètres.

— Sais-tu combien il reste de gens qui ont cette cochonnerie dans le corps ?

— Non, mais on sait où chercher : toutes les victimes travaillaient sur la peste grise ou sur le champignon qui détruit les céréales.

— Tu veux dire...

— Exactement.

— Ils veulent paralyser la recherche sur les deux fléaux.

— D'après les premières estimations, les travaux pourraient être retardés d'un an ou deux.

— C'est... malade !

— Efficace, en tout cas. Il faut devancer l'attaque contre l'Archipel.

— Plus on attend, plus on va en cueillir.

— Plus on attend, plus les nouvelles de la mort des scientifiques vont faire la une des médias. Plus la panique va augmenter...

— Il faut que je consulte une ou deux personnes.

— Ce soir. À minuit. J'ai l'accord de tous les autres.

Guernesey, 2h32

Moh et Sam descendirent du petit avion et entrèrent dans la limousine qui

les attendait. Cette fois, Finnegan ne les avait pas accompagnés : il ne restait plus beaucoup de temps avant l'attaque finale et il voulait être sur place pour surveiller le déroulement des opérations. Le MI5 avait accepté de superviser la prise de contrôle de quatorze bases de l'Archipel.

Finnegan avait délégué son principal adjoint pour accompagner Moh et Sam. Ses consignes étaient simples :

— Tu fais absolument tout ce qu'ils te demandent, sans poser de questions, sans regarder les coûts et tu oublies tout ce que tu verras.

À son retour, il lui expliquerait les raisons de cette opération en apparence peu importante et comment elle s'inscrivait dans l'opération antiterroriste qui était sur le point d'être lancée à la grandeur de la planète.

*

Sur l'écran, Norm/A vit la limousine s'immobiliser devant la maison. Trois hommes en descendirent. L'un d'eux était celui qui lui avait livré l'ordinateur portable.

Ils se dirigèrent vers la porte principale et attendirent qu'elle s'ouvre. C'était parfait, ils respectaient les consignes.

Elle leur ouvrit la porte et alluma la lumière dans le corridor de l'entrée. Les trois hommes s'avancèrent jusqu'à la deuxième porte à droite, où ils s'arrêtèrent.

Cette nouvelle porte s'ouvrit devant eux. Une autre lumière s'alluma. Ils traversèrent un salon, puis une bibliothèque remplie de livres d'informatique à gauche et d'albums de géographie à droite.

Ils ne touchèrent à rien et se rendirent au fond de la pièce. Une autre porte s'ouvrit sur un corridor.

Jusqu'à présent, ils continuaient de respecter scrupuleusement les consignes, suivant l'itinéraire prescrit, sans toucher à rien. Finalement, elle avait probablement eu raison de faire confiance à Chamane. Par prudence, elle conserva quand même le jeu vidéo activé. Mieux valait être prête à toute éventualité.

*

Quand la lumière s'alluma, ils découvrirent le premier corps. Moh se pencha, vérifia son pouls et releva les yeux vers Sam.

— Inconscient.

Trois minutes plus tard, ils transportaient le deuxième corps dans la limousine. Les portes s'étaient ouvertes devant eux. Les lumières s'étaient allumées à leur arrivée puis éteintes à leur départ. Tout s'était déroulé exactement comme prévu.

Avant de partir, Moh et Sam échangèrent un regard. Leur réaction était la même. Cette perfection mécanique dans l'exécution rendait encore plus

intrigant le mystère dont s'entourait l'occupant de cette maison.

— Vous avez souvent des missions de ce genre ? demanda l'agent du MI5 qui les accompagnait.

— J'admets que c'est un peu frustrant, répondit Sam.

Aucun agent n'aimait ce genre de travail à l'aveuglette, où il ne savait rien et où tous ses gestes étaient téléguidés.

Paris, 3h53

L'appel de Tate surprit Blunt devant son jeu de go. Pour se changer les idées, il s'était replongé dans la partie qu'il jouait sur Internet.

Pas besoin de chercher très loin d'où lui était venue l'image d'une partie de go totalement incohérente dans son rêve. Il n'y avait qu'à voir son jeu. Pour ce qui était du sens dont son rêve avait chargé cette image, par contre...

— C'est d'accord, fit Tate. Demain. Six heures, heure de Paris.

— Ça va faciliter la tâche de beaucoup de monde.

— Tu es sûr de pouvoir tout bloquer ?

— Tout à fait sûr. Enfin, disons quatre-vingt-dix-neuf virgule huit cent soixante-treize pour cent.

En lui-même, Blunt était loin d'avoir cette assurance. Il n'y avait qu'à imaginer ce qui se serait passé si l'attaque contre l'amie de Chamane avait réussi.

— As-tu une idée du nombre de personnes qui sont déjà dans l'archipel ? demanda Tate.

— La dernière fois que j'ai parlé à l'agent qui s'occupe de tenir le compte, il y avait un peu plus de quatre mille arrivées confirmées.

— Tu ne sais toujours pas où est l'Arche ?

— Les recherches sur la côte sud de l'Afrique n'ont rien donné.

— C'est peut-être un bateau !

— J' imagine mal un yacht avoir la dimension des autres sites de l'Archipel. Et comme nous savons qu'il y a eu des dépenses de sécurité qui ont coûté plusieurs centaines de millions...

— J'ai récupéré le contrôle des satellites. La région d'où sont venus les signaux est surveillée en permanence. On devrait...

Tate s'arrêta au milieu de sa phrase, puis s'exclama :

— C'est quoi, cette folie ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une série d'explosions au Groenland... Tu m'avais dit qu'ils le surveillaient.

— Le MI5 les a prévenus et leur a offert de les aider. Mais les politiques danois en faisaient une question de souveraineté nationale. Ils étaient censés discuter la question aujourd'hui au cabinet.

— Ils vont pouvoir en faire une question de bordel national.

— À mon avis, ça va devenir une question de bordel international. En ne protégeant pas les glaciers, c'est toute l'humanité qu'ils exposent aux

conséquences de la montée des océans.

— Je me branche sur les satellites pour voir de quoi ça a l'air.

Chacune des îles de l'Archipel fonctionnera comme un îlot de résistance à la barbarie dans laquelle sombreront inévitablement de grandes parties de la planète.

On peut les voir comme une armada d'arches de Noé qui assurera la survie de l'humanité sur la mer tumultueuse que deviendra la planète pendant la rationalisation de l'espèce humaine.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Jour - 7

Lévis, 1h32

Il y avait quarante-trois minuscules taches au plafond. Couchée dans son lit, Dominique les avait comptées méthodiquement. À plusieurs reprises. Il n'y avait rien à faire, elle ne parvenait pas à dormir. Son esprit revenait sans cesse à F.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu trahir l'Institut. Pas après tant d'années... À moins qu'elle ait été une taupe. Que sa mission ait été d'utiliser l'Institut pour exécuter le travail du Consortium, comme le croyait Hurt.

Par contre, ça pouvait expliquer qu'elle l'ait choisie comme successeuse plutôt que de confier la tâche à quelqu'un de plus expérimenté. Blunt, par exemple... Avait-elle préféré quelqu'un de plus manipulable ? de moins susceptible de découvrir son double jeu ?

Ça ne tenait pas debout. Après tout, c'était elle qui avait fondé l'Institut ! Elle ne l'avait quand même pas fondé avec l'intention, dès le départ, d'en faire un instrument du Consortium !... Et si elle n'avait pas trahi l'Institut, la situation était tout aussi incompréhensible. Comment pouvait-elle travailler à un projet commun avec Fogg ? Comment pouvait-elle poursuivre seule un projet élaboré avec lui ?... Une fois Fogg mort et les liens du Consortium avec ses commanditaires tranchés, que pouvait-il bien lui rester à faire ? Et, surtout, comment pouvait-elle espérer se maintenir à la tête du Consortium sans provoquer une fronde des filiales ? Ce n'était sûrement pas en faisant arrêter deux ou trois directeurs qu'elle allait régler le problème...

Un cognement discret à sa porte la tira de ses réflexions. Jutras, un des membres de l'escouade fantôme, venait la prévenir. Les détecteurs de mouvement avaient perçu la présence de deux intrus sur le terrain de la résidence. Il lui demandait de se retirer dans les pièces de sécurité, au sous-sol.

— Ce sera plus facile de travailler si on vous sait en sécurité, fit Jutras.

Dominique accepta de mauvaise grâce. Elle détestait le rôle de spectatrice auquel on la confinait.

BBC, 7h03

... À L'INITIATIVE DE L'ÉGLISE DE L'ÉMERGENCE. UNE RÉUNION DE PLUS DE MILLE PERSONNES A EU LIEU À HYDE PARK, HIER SOIR. CETTE CÉLÉBRATION DE LA PLANÈTE, QUI A COMMENCÉ PAR L'ÉCOUTE D'UN DISCOURS DE GURU GIZMO GAÏA...

Lévis, 3h17

Une équipe du SPVQ était venue chercher les deux agresseurs. Les policiers s'assureraient qu'on prodigue les premiers soins à celui qui était blessé et ils garderaient les deux hommes en cellule jusqu'à ce que des agents du SCRS aillent les récupérer. Ce serait tout au plus une question d'heures, avait dit Trammel.

Dans la cuisine, les trois membres de l'escouade fantôme prenaient un café. Tous les systèmes de surveillance étaient demeurés activés. Rien ne garantissait qu'il n'y aurait pas une deuxième attaque. Même si c'était improbable. Du moins dans les prochaines heures.

— Ce n'était même pas du sport, dit Jutras en s'adressant à Dominique. Ils n'avaient aucune chance.

— C'est le but de l'existence des systèmes de sécurité, non ?

— C'est quand même dingue, tout le matériel de sécurité que vous avez, reprit Jutras. Et les corridors protégés à l'intérieur des murs ! Je pensais que ça existait seulement dans les films !

Dominique sourit. Elle se rappelait leur incrédulité quand ils avaient ouvert la porte de la remise, au sous-sol, et qu'ils avaient réalisé la quantité d'armes et de matériel de sécurité qui y était entreposée.

— Au SPVM, pour avoir la moitié de ce matériel-là, poursuivit Jutras, il faudrait remplir des papiers pendant six mois. Et encore, on n'aurait même pas le dixième de ce qu'on demande.

Dominique devait faire des efforts pour maintenir son attention sur la conversation. Jusqu'à maintenant, elle avait réussi à garder sa contenance. Mais elle commençait à encaisser le choc.

Quand elle avait accepté de travailler pour F, elle savait que ce n'était pas sans danger. Mais elle avait préféré croire qu'il s'agissait d'un danger théorique. Elle serait cantonnée à du travail d'analyse et de planification, dans un lieu secret et retiré. Rien de vraiment inquiétant... Bien sûr, il y avait eu Massawippi. Mais l'attaque avait d'abord eu des motifs personnels. Xaviera Heldreth voulait venger la mort de Ute Breytenbach. Aujourd'hui, la plupart des protagonistes de l'époque n'existaient plus. Alors, un peu naïvement sans doute, elle avait cru que la situation avait peu de chances de se reproduire.

— Ça va ? demanda Jutras.

— Ça va, répondit Dominique en lui adressant un sourire presque convaincant.

Jutras hésita quelques secondes. Impossible que les événements ne l'aient pas affectée. C'était elle qu'on était venu assassiner. Mais il était inutile de précipiter les choses : si elle n'était pas prête à en parler, mieux valait ne pas insister.

— Vous croyez vraiment qu'ils peuvent remettre ça ?

— Je ne pense pas. Mais pourquoi courir le risque ? Si vous restez dans la chambre de sécurité, au sous-sol, ça m'étonnerait qu'ils puissent vous

atteindre.

— Vous pensez sérieusement que je vais m’encabaner au sous-sol ?
répliqua Dominique avec plus de vigueur qu’elle l’aurait voulu. Si vous êtes là, c’est précisément pour que je n’aie pas à vivre enfermée et que je puisse poursuivre mes activités !

Les trois hommes la regardaient sans répondre, surpris par l’éclat de cette réaction à retardement.

— Désolée, fit Dominique après un moment.

Puis elle ajouta, sur un ton calme mais déterminé :

— Pas question que je me laisse enfermer.

Fort Meade, 4h23

Tate analysait les rapports en compagnie de Spaulding. Partout, les opérations se déroulaient comme prévu. Les mécanismes de surveillance et de sécurité obéissaient aux nouveaux codes implantés à minuit. Les groupes d’assaut avaient pu en prendre le contrôle en quelques secondes et les désamorcer.

Au même moment, toutes les portes des sites de l’Archipel s’étaient verrouillées. Seules les équipes d’assaut avaient les codes permettant de les ouvrir. Les sites étaient brusquement devenus des prisons. Plus de quatre mille personnes étaient piégées à l’endroit même qu’elles avaient cru le plus sûr.

Tate se tourna vers Spaulding.

— Qu’est-ce que disent les avocats ?

— Que c’est compliqué, que le travail va être long et que leurs honoraires n’en finiront pas de grimper !

L’allergie de Spaulding aux avocats était connue.

— D’accord. Et plus précisément ?

— Ça va dépendre de ce qu’on va trouver sur place.

— Et le fait qu’ils aient tous décidé de se retirer en même temps dans des lieux protégés ? que ça coïncide avec l’intensification des attaques ?...

— Ça reste des preuves circonstancielles. Il faudrait pouvoir prouver que c’est un réseau. Vous avez une idée où on pourrait trouver ce genre de preuves ?

— Logiquement, ce serait dans l’Arche...

— Si cet endroit existe.

Tate poussa un soupir.

— Au moins, dit-il, on a deux cent cinquante-huit personnes dont on peut démontrer l’appartenance aux Dégustateurs d’agonies.

Paris, 11h35

Le fauteuil bulle occupait la plus grande partie de l’écran. Au centre du fauteuil, un visage dont les yeux transperçaient l’écran. Ses mains étaient posées sur le clavier. Une n’avait que trois doigts. L’autre en avait quatre en

incluant le pouce.

— Tout s'est passé comme je l'avais demandé, fit la voix de Norm/A. Ils ont récupéré les deux hommes et ils sont partis sans rien examiner.

— Je te l'ai dit, répondit Chamane : on peut faire confiance à mes amis.

— Tu as de drôles d'amis pour un *hacker* !

— Leur spécialité à eux, c'est tout ce qui est à l'extérieur des ordinateurs.

On se complète.

— Tu sais ce qui va leur arriver ?

— Les deux hommes qui étaient chez toi ? Ils vont sûrement être interrogés. Après...

— Il n'est pas question que j'aie à témoigner en Cour.

— Je suis certain que ce ne sera pas nécessaire, dit Chamane.

Puis il se dépêcha d'amener la conversation sur un autre sujet.

— L'opération est un succès complet ! À six heures précises, tous les mécanismes de défense ont été éteints et toutes les portes des quarante-huit complexes se sont verrouillées.

— C'est normal, c'est ce qui était prévu.

La jeune femme semblait ne pas comprendre qu'il puisse s'étonner qu'un programme informatique ait fait exactement ce pour quoi il était construit.

— Je sais. Tu as découvert quelque chose sur l'Arche ?

— Non.

— Tu penses toujours que c'est à partir de l'Arche qu'il va déclencher Zéro-bit ?

— Ça serait logique.

Guernesey, 10h38

Norm/A sentait le malaise de Chamane. Comme la plupart des gens, il ne savait probablement pas comment réagir à son infirmité. C'était à elle d'aborder le sujet.

— Comment va Geneviève ? demanda-t-elle.

La question sembla prendre Chamane de court.

— Bien... bien... Pourquoi ?

— Elle n'a pas de problèmes avec sa grossesse ?

— Non. Pourquoi elle aurait des problèmes ?

— Il n'y a pas de raison. Je voulais seulement savoir.

Puis elle ajouta sur un ton convaincu :

— Dis-lui de faire attention à elle et au bébé... Tu promets de lui dire ?

— Oui, bien sûr. Mais...

— Je suis un exemple de ce qui peut arriver quand on ne fait pas attention.

— Ce n'est pas parce qu'il te manque deux ou trois doigts...

— Je n'ai pas de jambes non plus. Il y a des parties de mon corps où je ne sens rien. Il faut que je surveille tout le temps ce que je mange... Dis-lui de faire attention.

Tout cela avait été énuméré sur un ton neutre. Sans récriminations, sans

aucune trace de tristesse ou de rancœur. Un simple constat.

Puis elle ajouta avec une gaieté un peu forcée :

— Heureusement, mon cerveau n’a subi aucun dommage.

— Promis, je vais lui dire, répondit la voix de Chamane.

Norm/A se demandait jusqu’où elle devait aller. Elle craignait par-dessus tout de paraître s’apitoyer sur elle-même. En même temps, c’était rare que ça lui arrivait de pouvoir être ouverte et honnête avec quelqu’un. De pouvoir tout dire... Autant aller jusqu’au bout.

— Les enfants avariés ne sont pas très populaires, dit-elle. À ma naissance, j’ai été confiée à une entreprise. Pour mon bien. Des gens qui faisaient des recherches pour améliorer les conditions de vie des infirmes. Par chance, ils se sont aperçus que j’avais des possibilités. Je veux dire que mon cerveau avait des possibilités. À cinq ans, j’ai été prise en charge par Killmore. Il m’a adoptée. Il a tout payé pour moi. Il m’a procuré les meilleurs médecins, les meilleurs traitements... Les meilleurs professeurs... Plus tard, les meilleurs équipements...

— Tu t’es sentie utilisée ?

— Être utilisée n’est pas un problème. Les gens n’adoptent jamais des enfants par grandeur d’âme. Ils le font toujours pour satisfaire un besoin. Ce qui est logique. Parfois, ce sont des besoins qui les honorent. Parfois, c’est pour des besoins morbides.

— Est-ce que tu veux dire que tu te sens moche parce que tu es en train de le remercier en démolissant tout ce qu’il a construit ?

Norm/A sourit. Il n’était pas si bête, finalement. Seulement un peu constipé malgré ses extravagances de surface. Avec le temps, ça finirait par s’arranger. Geneviève avait de la chance.

— Je sais ce qu’il a fait pour moi. Et même si je sais que ses projets sont pires que criminels, j’éprouve un sentiment de dette.

— Pour lui, tu étais seulement un investissement !

— Toutes les relations sont des investissements. Mais mon sentiment de dette ne change rien à la décision que j’ai prise de vous aider, toi et tes amis. Je sais que c’est la seule chose à faire.

Puis, après une pause, elle ajouta sur un ton plus doux, à peine ironique :

— Au fond, toute cette conversation, c’est pour t’offrir d’investir en moi... Un investissement réciproque, évidemment.

Agence France Presse, 12h03

... REFUSE DE COMMENTER L’INFORMATION SELON LAQUELLE LE GOUVERNEMENT DU DANEMARK AURAIT ÉTÉ PRÉVENU DE LA MENACE TERRORISTE VISANT LE GROENLAND ET QU’IL AURAIT NÉGLIGÉ D’AGIR POUR DES RAISONS D’ÉCONOMIES BUDGÉTAIRES. DANS SA DÉNONCIATION, LE DÉPUTÉ DE L’OPPOSITION DEMANDE UNE ÉVALUATION INTERNATIONALE DES CONSÉQUENCES DE LA CATASTROPHE. DISANT CRAINDRE

Paris, 15h47

Blunt avait pris place à bord du train en direction de Londres. Pour passer le temps pendant le voyage, en plus de son jeu de go, il avait apporté de la lecture. Le curieux livre que Moh et Sam avaient trouvé dans la résidence de Brecqhou.

C'était un petit livre au titre énigmatique : *L'Humanité émergente*. L'auteur était Guru Gizmo Gaïa.

Blunt en était à sa deuxième lecture.

Dans un monde sans repères, l'Arche sera une île de stabilité au milieu du chaos. Le point nodal du cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. La nouvelle île de Pâques. Une île de Pâques ultra-moderne. Autosuffisante. Le centre qui arpente le monde pour lui donner sens et structure. Qui éclaire de sa présence le chaos environnant. Une île qui montre à la planète la voie de l'autosuffisance.

« Une île », songea Blunt en relevant les yeux du livre. Une île qui régit et structure le monde autour d'elle...

Il se souvint alors du nom du yacht qui avait été aperçu quittant l'île de Brecqhou : le *Rapa Nui*... L'Arche était-elle vraiment un bateau ? Si c'était le cas, c'était nécessairement un bateau immense ! Une nouvelle île de Pâques flottante.

Rien de tel n'avait été décelé par les satellites.

Hampstead, 13h24

Monky les avait accueillis à tour de rôle en les remerciant d'être venus. D'abord Moh et Sam. Puis Blunt.

Ce dernier le reconnut immédiatement. Le fameux adjoint de Horcoff.

Monky sourit.

— Quand nous aurons un moment, j'aurai des choses intéressantes à vous raconter, dit-il.

Puis il s'adressa à l'ensemble du groupe.

— Dominique sera en communication télé avec nous. Ce que j'ai à vous montrer est ma dernière tâche. F m'avait demandé de m'en occuper le plus rapidement possible si elle venait à mourir, mais au moment où cela perturberait le moins les opérations en cours. Je pense que le moment est opportun.

Sans paraître remarquer leurs regards étonnés, il les emmena dans une salle où il y avait un écran au mur. Devant l'écran, Hurt était attaché sur une chaise fixée au sol.

Quand il aperçut Blunt et les deux autres, il se mit à hurler.

— Je le savais ! Vous êtes tous complices !... Je vais vous tuer ! Tous !...
Je vais vous écraser !

Il se tordait sur la chaise pour tenter d'échapper à ses liens.

Monky s'accroupit devant lui.

— Je m'adresse à Steel, dit-il sur un ton très calme. Est-ce que Steel m'entend ?

Les autres surveillaient la scène avec un certain étonnement. Après une dizaine de secondes, Hurt se calma.

— *Je vous écoute*, fit la voix froide de Steel. *Mais je ne pourrai pas garder le contrôle très longtemps.*

— Si vous écoutez calmement le film que je veux vous montrer, ensuite je vous laisserai aller. Sans condition. C'est une promesse.

— *Et eux ?*

Hurt avait tourné la tête en direction de Moh et de Sam. Et de Blunt.

— Personne ne m'a jamais empêché de tenir une promesse, répondit Monky sans même regarder les autres.

Le visage de Moh se durcit. Sam souleva légèrement les sourcils. Seul Blunt ne manifesta aucune réaction.

— C'est un message qui vous est d'abord destiné, reprit Monky. F l'a enregistré à votre intention pour le cas où elle mourrait. Elle voulait que vous sachiez la vérité.

— *Elle veut manipuler les autres même après sa mort*, ironisa Sharp.

Monky sourit.

— F avait raison, dit-il sur un ton très doux. Vous êtes vraiment un imbécile... Mais ça ne fait rien. Vous avez toutes les excuses.

Hurt semblait avoir été touché par la voix, par le calme de Monky. Celui-ci se releva, prit une télécommande et démarra l'enregistrement.

Le visage de F apparut à l'écran. Elle regardait fixement la caméra et semblait un peu nerveuse.

Hurt, cet enregistrement est d'abord pour vous. Si vous l'écoutez, c'est que je suis morte...

Un sourire affleura sur le visage de la femme.

... ou que vous avez cambriolé mes appartements !... Il ne faut pas me regretter. C'est déjà beau que j'aie vécu aussi longtemps.

Elle parlait de sa vie et de sa mort sur un ton serein. Comme s'il s'agissait simplement d'un détail technique à expliquer.

Mon histoire a commencé il y a plus de trente ans. À l'époque, j'étais comme vous : je n'avais aucune idée dans quoi je mettais les pieds.

J'étais l'assistante d'un vieux rabbin formé à l'école du Mossad. Il avait pris ses distances avec son pays parce qu'il avait découvert un ennemi qui, loin de menacer seulement Israël, représentait un danger pour l'ensemble de l'humanité. Une organisation qui traversait les frontières... Il a mené avec succès une attaque contre la partie la plus visible de cette organisation : un groupe de gens qui voulait contrôler le commerce mondial du diamant.

Hurt semblait moins sur la défensive, comme s'il se laissait prendre par l'histoire. Le haut de son corps s'avavançait maintenant vers l'écran.

Même à l'intérieur de ce groupe, plusieurs ignoraient qu'il y avait derrière eux un groupe plus puissant encore. Qui exerçait le véritable pouvoir dans l'ombre. Un groupe dont il aurait été illusoire de prétendre venir à bout par des méthodes traditionnelles... Et puis, à l'époque, le Rabbin était mourant. C'est pourquoi il a mis sur pied deux projets. Deux projets qui allaient poursuivre son œuvre après sa mort. Deux projets qui devaient se développer indépendamment l'un de l'autre, puis concerter leurs efforts dans la phase finale : l'Institut et le Consortium.

Dans la salle, le silence était maintenant absolu. Tout le monde avait les yeux rivés à l'écran.

J'ai été choisie pour créer et diriger l'Institut ; Fogg, le Consortium. Je devais m'occuper de monter une organisation chargée de mener la lutte extérieure ; il avait pour tâche de monter une structure d'infiltration... L'Institut avait également comme fonction secondaire de valoriser l'existence du Consortium en l'attaquant sans relâche, de sorte que ça faisait un pare-feu commode pour les gens qui détenaient le vrai pouvoir... Évidemment, j'ignorais tout de ce plan et je n'en ai été informée que bien des années plus tard. Par Fogg... Lui, il avait été choisi avant moi. Parce qu'il avait une tâche de plus longue haleine.

Moh regarda Sam. C'était quoi, cette histoire ? Sam sourit et murmura :
— C'est le Rabbin.

Moh hésita puis sourit. Sûr ! Il n'y avait que le Rabbin pour inventer une histoire aussi tordue. Une histoire qui s'étendait sur des décennies et où tout le monde était manipulé tout en ayant l'impression d'être libre.

Vous savez maintenant que ces gens que le Rabbin avait identifiés sont le Cénacle. Le Cénacle est le nouveau nom de ceux qui s'appelaient autrefois le Grand Conseil des Cullinans... Le nom a changé, les

personnes ont changé, mais l'objectif est demeuré le même : contrôler la planète. Et, avec l'arrivée de Killmore, ce délire a pris une nouvelle forme : recréer l'humanité sur des bases qu'il juge plus écologiques... Au sens strict, ces gens se prennent pour des dieux. Ils veulent recréer l'humanité selon leurs désirs. Et ils veulent régner sur cette nouvelle humanité.

Hurt était maintenant tendu. Il avait des tics nerveux. Le contrôle de Steel semblait tout de même se maintenir.

S'il s'agissait d'un film, on pourrait écarter ce scénario comme une fabulation grotesque, comme un simple délire paranoïaque. Malheureusement, la paranoïa existe également dans la réalité. Et elle peut frapper les groupes autant que les individus. En l'occurrence, elle a frappé un groupe qui dispose probablement du plus important capital financier de la planète. D'où la difficulté de le contrer.

Ma tâche, malgré toutes ses difficultés, a été la plus facile. Je devais monter une organisation conçue selon une structure en réseau, qui établirait des contacts privilégiés, au niveau intermédiaire, avec les principaux services de renseignements et qui interviendrait de façon décisive dans un certain nombre de secteurs de l'activité criminelle. C'est ce que nous appelions, par commodité, « les excès ».

Fogg, lui, devait mettre sur pied une organisation criminelle qui en vienne à servir de bras armé aux dirigeants du Cénacle. Cela impliquait d'abord qu'il réussisse à se faire remarquer d'eux. Qu'il se fasse accepter. Puis qu'il se rende indispensable. D'où son travail dans les organisations internationales ; puis, une fois leur confiance acquise, son projet de Consortium. Il l'a établi pour les séduire en exploitant leur principale vulnérabilité : leur besoin de tout contrôler. Sur papier, l'idée d'une organisation qui contrôlerait les marges de la société – autrement dit, tout ce qui échappe à l'emprise des lois et des institutions – ne pouvait que leur plaire.

Nos deux projets ont réussi. Mais, dans les deux cas, le succès a été partiel. L'Institut a connu des hauts et des bas. Quant à Fogg, il est toujours resté une partie du Cénacle qui se méfiait de lui. Par ailleurs, notre contrôle sur nos organisations respectives était loin d'être parfait. Fogg n'a pas réussi à contrer certaines initiatives de ses collègues qui visaient l'Institut. C'est ce qui explique le drame de Bangkok, où vous avez perdu vos enfants... l'attaque de Massawippi, où Gunther a été tué...

LCN, 8h44

... DE LA FOULE EN COLÈRE. LE PREMIER MINISTRE A PROMIS DES MESURES RAPIDES POUR RÉGLER LE PROBLÈME QUE

Hampstead, 13h46

Maintenant, Hurt pleurait. Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'il paraisse s'en apercevoir.

Je sais qu'aucune perte ne peut se comparer à aucune autre. Et qu'aucune explication ne peut les compenser. Mais je veux que vous sachiez maintenant qu'ils ne sont pas morts pour rien. Ni eux, ni les autres membres de l'Institut qui ont payé de leur vie le travail que nous faisons.

Quant à moi, je n'ai pas toujours réussi à vous contrôler autant que je l'aurais voulu. Si vous vous souvenez bien, même au début, je n'étais pas très favorable à l'idée de vous confier la mission de Bangkok. J'aurais préféré utiliser des intervenants locaux. Mais je me suis laissée convaincre. Vous vouliez achever ce que vous aviez commencé. Avoir su ce qui allait se produire... De toute façon, c'était une faiblesse de ma part de modifier des plans pour accommoder un agent. La personne qui est responsable de la mort de vos enfants, ce n'est pas vous, c'est moi. De la même manière que je suis responsable de ne pas avoir trouvé un moyen de vous éloigner de Londres, ce qui vous a donné l'occasion de tuer Fogg... Heureusement, je devrais réussir à mener l'opération à terme sans son aide.

Hurt pleurait maintenant à chaudes larmes. Son corps tremblait comme s'il était en proie à une tension intérieure trop forte. Monkey s'approcha et lui mit doucement la main sur une épaule.

— C'est presque fini, dit-il.

Ce manque de contrôle sur nos organisations respectives inquiétait Fogg, surtout quand il est devenu évident que l'étape finale approchait. C'est pourquoi il m'a contactée plus tôt que prévu. Collaborer plus étroitement était le seul moyen d'accélérer le processus et d'être prêts à intervenir à temps. C'est aussi pourquoi, il y a quelque temps, je suis partie de Lévis pour aller travailler directement avec lui. Sa santé était vacillante et plusieurs directeurs de filiales commençaient à manœuvrer pour prendre sa place... Je n'avais pas le choix de l'aider.

J'en reviens à vous... Après Bangkok, il était devenu clair que vous aviez à l'intérieur de vous des secrets qui sortaient au compte-gouttes. Probablement parce qu'ils étaient liés à des souvenirs extrêmement pénibles...

Votre ami Chamane vous a beaucoup aidé. Nul doute qu'il puisse

continuer à le faire. Ce que je crois, c'est qu'il y a encore, enfermées dans votre inconscient, des informations susceptibles d'être utiles dans notre lutte contre le Cénacle. C'est la raison pour laquelle ils vous ont poursuivi de façon aussi impitoyable. Votre existence leur posait un dilemme : d'un côté, ils n'osaient pas vous éliminer, parce qu'ils ne savaient pas ce que vous aviez appris et qu'ils espéraient découvrir d'où venaient les fuites ; mais, en même temps, ils avaient peur de ce qui était emprisonné à l'intérieur de votre esprit et que vous pouviez révéler...

www.lemonde.fr, 13h51

... A FAIT TROIS MORTS ET PLUSIEURS DIZAINES DE BLESSÉS QUAND DES MANIFESTANTS ONT ENVAHI LES LOCAUX OÙ SONT CONSERVÉES LES RÉSERVES ALIMENTAIRES D'URGENCE. LA POLICE A PROCÉDÉ À PLUSIEURS ARRESTATIONS ET UN COUVRE-FEU A ÉTÉ DÉCRÉTÉ POUR LE RESTE DE LA SEMAINE.

Hampstead, 13h52

Hurt sentit qu'un phénomène étrange se passait en lui. Ses personnalités devenaient transparentes les unes aux autres. Comme si chacune avait une vue panoramique du groupe. On aurait dit un ballet de miroirs dans lesquels flottaient des personnages.

Hurt lui-même se percevait comme l'ensemble de cette mosaïque de points de vue. Il n'était qu'un regard. Un point de vue qui se déplaçait parmi les plaques de verre. Elles s'illuminaient légèrement lorsqu'il y attardait son regard : il pouvait alors savoir de quelle personnalité il s'agissait ; il pouvait voir les autres comme elle les voyait. Puis, aussitôt qu'il en détachait son attention, elle redevenait transparente.

Au centre, il y avait un espace sombre qui faisait office de cimetière. Des plaques de verre opaques étaient alignées comme des pierres tombales... Ses personnalités endormies. Il savait qu'elles n'étaient pas vraiment mortes. Qu'elles ne disparaîtraient jamais. Elles étaient seulement endormies. Profondément endormies. Il faudrait un cataclysme pour les réveiller. Et, avec le temps, elles deviendraient plus lourdes. De plus en plus lourdes.

Les autres personnalités gravitaient autour d'elles. Avec les années, sans doute, d'autres iraient les rejoindre. Le centre s'alourdirait de ces nouvelles plaques de verre devenues opaques. Les personnalités restantes ressentiraient plus fortement l'attraction du centre. Leurs évolutions se limiteraient à un espace plus restreint.

Hurt avait l'impression de voir à la fois ce qu'il avait été, ce qu'il était et ce qu'il allait devenir. Le tout réuni dans un seul processus.

Seul le Vieux manquait à l'appel. Justement celui qu'il avait toujours ressenti comme une présence extérieure. Même s'il savait que c'était

impossible.

— Cessez de vous apitoyer sur vous-même, fit brusquement la voix du Vieux. Vous n'avez absolument plus besoin de moi.

— Mais vous êtes venu ?

— Il faut se dire au revoir convenablement.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas le rêve d'un de mes avatars ? d'une de mes personnalités ?... Est-ce pour ça que j'entends seulement votre voix ?

Subitement, Hurt se retrouva sur le banc du jardin, derrière la maison de Massawippi. Cet endroit, qu'il avait d'abord vu en rêve et qu'il avait par la suite découvert dans la réalité, était le lieu où il avait rencontré le plus souvent le Vieux.

— C'est impossible, dit Hurt. Cet endroit n'existe plus.

Le Vieux le regardait en souriant.

— Il va exister aussi longtemps que vous pourrez le recréer dans votre esprit.

Hurt regardait le jardin et la maison. Les deux avaient été détruits dans l'attaque qui avait coûté la vie à Gunther, le mari de F.

— Comme cadeau de départ, reprit le Vieux en souriant, je vais vous révéler une dernière chose.

Hurt était de retour dans l'espace sombre, au milieu de ses personnalités. Au centre, il y avait maintenant une plaque de verre de plus.

— C'est votre douleur, dit le Vieux.

La voix semblait maintenant venir de l'intérieur de lui.

— La douleur d'avoir perdu vos enfants, d'avoir vu mourir Gabrielle, d'avoir tué F par aveuglement... Cette douleur ne vous quittera pas. Elle ne peut pas vous quitter. Mais elle demeurera désormais au cœur de vous-même sous cette forme. Engourdie dans le souvenir. Vous pourrez la visiter à votre gré. Pour l'apprivoiser sans qu'elle vous blesse.

— C'est ça, votre cadeau ?

Le Vieux éclata de rire.

— Non. Ça, c'était un extra pour cultiver mon personnage de vieux sage.

Puis sa voix redevint sérieuse.

— Approchez-vous du centre et regardez les plaques de verre sans vous laisser arrêter par la surface.

— Je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi pas ? En rêve, on peut faire tout ce qu'on veut.

Hurt s'approcha et fixa les plaques de verre opaques.

— Concentrez-vous sur la quatrième, insista la voix.

C'était la plus sombre. La plus ancienne, aussi. Hurt en était sûr. Sans savoir pourquoi.

— Ce n'est pas un concours, fit le Vieux. Vous pouvez vous détendre.

Hurt continua de fixer la plaque de verre. Puis, subitement, des signes se mirent à apparaître à sa surface. On aurait dit une ancienne tablette couverte

d'hiéroglyphes. Sauf que le texte était parfaitement lisible.

CNN, 9h40

... UNE ÉMEUTE S'EST PRODUITE CETTE NUIT À WASHINGTON, DANS UN QUARTIER POPULAIRE. UN ÉDIFICE À LOGEMENTS A ÉTÉ INCENDIÉ PAR LA FOULE QUAND LA RUMEUR A CIRCULÉ QUE CERTAINS DES RÉSIDENTS ÉTAIENT ATTEINTS DE LA PESTE GRISE. PLUSIEURS PERSONNES, SOUPÇONNÉES À TORT D'ÊTRE CONTAMINÉES PAR LE CHAMPIGNON PORTEUR DE LA MALADIE, ONT ÉTÉ GRIÈVEMENT BLESSÉES...

Hampstead, 14h43

Quand Hurt reprit conscience, il était étendu sur un lit. Au-dessus de lui, les visages perplexes de Blunt et de Monky le regardaient.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Hurt sur un ton très calme.

— C'est ce que nous aimerions savoir, répondit Blunt.

— Vous avez perdu connaissance, ajouta Monky. Vous êtes inconscient depuis près d'une heure.

— Elle a raison, dit brusquement Hurt. F a raison. Il y a en moi des choses que j'ignorais.

Il se redressa dans le lit.

— Je peux avoir de quoi écrire ?

Radio France Internationale, 9h46

... MANIFESTATION MONSTRE PRÉVUE CE SOIR À PARIS DEVANT L'ÉLYSÉE. LA RÉCENTE AUGMENTATION DU PRIX DES CARBURANTS PÉTROLIERS...

Hampstead, 14h48

Sous le regard intrigué de Blunt et des autres, Hurt alternait entre des périodes pendant lesquelles il gardait les yeux fermés pour retrouver l'espace intérieur où reposaient les plaques de verre, et des périodes où, réveillé, il écrivait les phrases qu'il avait lues.

Après un peu plus d'une demi-heure, il tendit à Blunt ce qu'il avait écrit.

Paris, 16h34

Chamane relisait le texte affiché à l'écran mural.

L'Arche sera à la fois le signe de la Nouvelle Alliance avec la vie et le protecteur des nouvelles sources de la vie. L'Arche sera le lieu où se décide ce qui vit et ce qui meurt. L'Arche sera l'ADN de la nouvelle cellule qui régulera la vie de la planète.

Autour de l'Arche évoluera la constellation des instruments de la cellule : les lieux qui entreposent de l'énergie, les lieux qui contrôlent les interactions avec l'Extérieur, les lieux où sont élaborés et réparés les dispositifs de l'Arche... les lieux responsables des communications...

L'Arche flottera sur l'Océan de la vie, centre mobile, informant l'Archipel, contrôlant son évolution, guidant ses interventions dans le monde extérieur comme le cerveau guide l'organisme.

Le texte s'achevait par un paragraphe totalement incompréhensible. Une sorte de dessin suivait le texte : un carré blanc couvert de traits horizontaux de différentes longueurs et de différentes épaisseurs. Les traits étaient un peu plus épais au centre et ils étaient disposés pour former un ensemble plus ou moins équilibré géométriquement.

Il décida d'appeler Blunt.

— Si tu veux mon avis, dit-il d'emblée, il en a fumé du bon.

— À l'exception du dessin, ça reproduit des pages d'un livre qu'on a trouvé chez Killmore, à Brecqhou, répondit Blunt.

— Alors, ils sont deux à en avoir fumé du bon.

— D'autres commentaires constructifs ?

— À mon avis, il faut chercher un bateau.

— Tu as une idée du nombre de bateaux qu'il y a sur la planète ?

— Tu peux éliminer les bateaux isolés, c'est un groupe de bateaux : l'Arche et sa constellation d'instruments.

— À part les navires militaires, il y a seulement les pétroliers qui voyagent en convois.

— Disposer de deux ou trois pétroliers peut avoir des avantages.

— Tu resterais, toi, sur un pétrolier ?

— Ça peut être un pétrolier aménagé...

— On y a pensé. Mais il faudrait des semaines pour tout vérifier. On n'a pas des semaines. Chaque jour qui passe, ils provoquent de nouveaux désastres. Les manifestations se multiplient et les politiciens sont de plus en plus nerveux.

— Donne-moi une heure.

— Tu penses à quelque chose ?

— Je vais regarder le dernier paragraphe.

— Celui qui est incompréhensible ?

— Oui... Ça me dit quelque chose.

Le texte que Hurt avait découvert en lui était en langage clair, à l'exception du dernier paragraphe, qui semblait codé.

Hurt lui-même ne savait pas ce que c'était. Il se rappelait seulement être tombé sur le livre, au cours de la mission à Bangkok. Il avait rapidement tourné les pages, à la recherche d'un indice. Il ne savait pas comment il avait pu retenir le texte. Et encore moins ce que pouvait vouloir dire le dernier

paragraphe.

RDI, 11h03

... L'ARRESTATION DE TROIS JOURNALISTES, EN PLEIN MILIEU D'UNE CONFÉRENCE DE PRESSE, CONTINUE DE FAIRE DES VAGUES. ALORS QUE CERTAINS Y VOIENT DU HARCÈLEMENT À L'ENDROIT DES JOURNALISTES QUI SONT CRITIQUES DU TRAVAIL DES POLICIERS, D'AUTRES SOULEVENT DES QUESTIONS SUR LA GRANDE VULNÉRABILITÉ DES JOURNALISTES À LA CORRUPTION, DANS UN CONTEXTE OÙ LEURS CONDITIONS DE TRAVAIL SE DÉGRADENT AVEC RÉGULARITÉ.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE A PAR AILLEURS CONFIRMÉ QUE DES ACCUSATIONS SERAIENT PORTÉES CONTRE LES TROIS JOURNALISTES ARRÊTÉS ET QUE D'AUTRES CAS ÉTAIENT PRÉSENTEMENT À L'ÉTUDE...

Hampstead, 16h11

Blunt était assis dans le petit salon du sous-sol avec Hurt. Monky, Moh et Sam montaient la garde à l'étage supérieur. Compte tenu des attaques contre Dominique et l'amie *hacker* de Chamane, il y avait toutes les raisons d'être prudent. Jessyca Hunter n'était manifestement pas la seule à vouloir liquider les gens du Consortium.

Hurt était assis dans un fauteuil et il commençait à avoir les yeux cernés. Pourtant, Blunt ne l'avait jamais vu aussi paisible. L'expérience qu'il venait de vivre semblait lui avoir redonné le plein contrôle de lui-même.

Depuis une dizaine de minutes, ils échangeaient, sur un rythme lent, de brèves phrases sur le mode « question-réponse ».

— Les autres personnalités sont encore là ? demanda Blunt.

— Oui. La plupart sont désactivées, mais elles sont encore là.

— Désactivées ?

— Endormies.

— Elles pourraient se réveiller ?

— Oui. Mais ça prendrait quelque chose d'extrêmement dramatique pour qu'elles le fassent.

— Et celles qui ne dorment pas ?

— Elles veillent.

— Elles pourraient intervenir ?

— Elles le pourraient.

— Est-ce qu'elles pourraient prendre le contrôle ?

— Si les circonstances l'exigeaient.

— C'est censé me rassurer ?

— Si elles prennent le contrôle, ce sera avec mon accord. Du moins, ce ne sera pas malgré moi.

Blunt méditait encore la dernière réponse lorsque le logiciel téléphonique de son ordinateur de poche se manifesta.

— J'ai trouvé ! fit la voix de Chamane.

— Tu as trouvé où est l'Arche ?

Blunt mit l'appareil en mode haut-parleur pour que Hurt puisse entendre.

— Je suis le Champollion des temps modernes, reprit Chamane. J'ai trouvé la pierre de Rosette.

— Tu connais Champollion ?

— *Man*, Champollion est le précurseur des *hackers* !... Ce que j'ai trouvé, c'est vraiment comme la pierre de Rosette. Le dernier paragraphe reprend le texte du début. En comparant les deux, on obtient une clé de décodage.

— C'est logique, intervint Hurt. J'avais arrêté de feuilleter quand je suis tombé sur du texte que je ne comprenais pas.

— Devine ce que j'ai réussi à traduire en utilisant le code ? demanda Chamane.

— Je te l'ai déjà dit, c'est inefficace de jouer aux devinettes.

— Moi, je fais ça pour t'aider à entretenir ton cerveau. À ton âge...

— D'accord, d'accord... qu'est-ce que tu as traduit ?

— La partie de la murale que je n'arrivais pas à traduire.

— Et... ?

— Il y a quelques phrases et une série de noms de bateaux... Enfin, je pense que ce sont des noms de bateaux. Mais ce n'est pas tout. L'espèce de dessin, à la fin, c'est le plan d'une escadre de bateaux !... L'Arche est une escadre de bateaux !

Fort Meade, 13h46

Tate avait convoqué Kyle et Spaulding pour une réunion d'urgence. Il leur tendit une feuille dès leur arrivée.

— Lisez d'abord ça.

Rapa Nui est l'Arche, au centre de l'Archipel. Il est lui-même un archipel.

Le cœur de l'Arche est le Maké-Maké. Il peut s'autosuffire pendant sept cents nuits et sept cents jours. Il permet aux Tangala Manu de prendre leur envol.

De chaque côté du cœur sont les porteurs du feu qui alimente le cœur. Ils sont au nombre de quatre : Moaï 1, Moaï 2, Moaï 3 et Moaï 4. En cercle autour des Moaïs sont les rongorongo, qui transportent au loin les messages et les foudres de Maké-Maké.

Le Hango Roa se tient juste derrière le Maké-Maké. S'y regroupent les Halu Matu'a de l'Archipel pour rencontrer le Maké-Maké.

Kyle releva le premier les yeux du texte.

— C'est censé nous dire quelque chose ?

— Ce sont des termes de la langue rapanui. La langue des habitants de l'île de Pâques.

Spaulding savait que son patron prenait plaisir à les faire languir.

— D'accord, dit-il. C'est en rapanui... Ça veut dire quoi ?

— Ça décrit ce qu'est l'Arche. Regardez la traduction des termes au bas du texte.

Paris, 22h31

Prose, Blunt, Moh et Sam étaient réunis dans la pièce pour la présentation. Monky était resté en Angleterre avec Hurt. Dominique assistait à la réunion par téléconférence. Chamane avait fait apparaître une liste sur l'écran mural.

— Voici ce que ça donne, dit-il.

Rapanui nom du peuple et de la langue des habitants de l'île de Pâques. Pourrait vouloir dire : « la grande lointaine ».

Maké-Maké principal dieu de la mythologie rapanui.

Moaï nom des géants sculptés dans la pierre.

Rongorongo écriture que l'on a retrouvée sur des tablettes dans l'île de Pâques. Vingt-six tablettes ont été retrouvées.

Hango Roa chef-lieu de l'île de Pâques.

Rano Ranaku carrière d'où est tirée la pierre servant à sculpter les Moaïs.

Halu Matu'a premier roi de l'île de Pâques.

— Si vous remplacez les noms par leurs significations, fit Chamane, et que vous interprétez dans un sens imagé, vous avez là une description d'une escadre de bateaux. Au centre, un porte-avions, d'où s'envolent des hommes-oiseaux. Juste derrière lui, le navire de luxe où les dirigeants de l'Archipel rencontrent le maître de l'Arche. Autour du porte-avions, quatre superpétroliers. À la périphérie, vingt-six bâtiments équipés d'armements et de moyens de communication variés.

— Ça existe, ce genre de flotte ? demanda Prose.

— Il y en a une qui vient de dépasser la pointe de l'Afrique, répondit Blunt. Tate l'a repérée par satellite.

— Il y a combien de navires ? demanda Prose.

— Exactement ce que dit le texte dont parle Chamane. Un porte-avions, quatre superpétroliers, vingt-six petits navires de guerre et de transport...

— J'aurais dû y penser...

Tous les regards se tournèrent vers Prose.

— Son lancement a été annoncé par HomniFuel, dit-il. Une flotte de pétroliers accompagnée de navires armés. Pour se protéger contre les pirates... C'est le déguisement parfait.

— Parfait, acquiesça Blunt.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sam.

— On attend, répondit Blunt. Pour l'instant, tout est dans les mains de Tate, de Finnegan et des Français.

— Et s'ils résistent ? fit Sam. Avec les moyens qu'ils ont...

— Je sais...

Blunt pensait au projet Zéro-bit, dont Chamane lui avait parlé. Il n'y avait toujours aucune preuve que le projet avait été implanté. Mais, s'il l'avait été, et si c'était ce que l'amie de Chamane croyait...

— Pourquoi on ne communique pas avec eux ? demanda brusquement Chamane. Peut-être qu'il y a moyen de discuter.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Tu connais un moyen de communiquer avec eux ? demanda Blunt.

— Peut-être.

Il fit apparaître une ligne de symboles à l'écran.

27°09s109°26w

— C'était à la fin du texte, dit-il. Comme si c'était une sorte de signature.

— On dirait des coordonnées de longitude et de latitude, fit Blunt.

— Ce sont celles de l'île de Pâques.

Il fit ensuite apparaître une adresse Internet à l'écran.

www.27d09s109d26w.org

Le site consistait en une page blanche au milieu de laquelle il y avait une icône de téléphone. Chamane cliqua sur l'icône. Une boîte de dialogue apparut. Il y inscrivit les coordonnées de longitude et de latitude.

— Comme il n'y a pas d'autre indication pour le mot de passe, dit-il, ça devrait fonctionner.

UPI, 16h49

... SE SONT REGROUPÉS DE FAÇON APPAREMMENT SPONTANÉE DEVANT LA PORTE DE BRANDEBOURG POUR MANIFESTER LEUR SOUTIEN AUX THÈSES DE GURU GIZMO GAÏA. ILS DEMANDENT AU GOUVERNEMENT DE DÉCRÉTER UNE RÉDUCTION IMMÉDIATE DE SOIXANTE-QUINZE POUR CENT DE L'ÉMISSION DES GAZ À EFFET DE SERRE. LE GROUPE S'EST ENSUITE ÉBRANLÉ EN DIRECTION DE...

L'Arche, 23h54

Hadrian Killmore se préparait à regagner sa chambre pour la nuit quand la demande de communication s'afficha à l'écran. Après avoir vérifié le mot de passe, il activa le logiciel de communication téléphonique.

Il était anxieux de savoir lequel des deux cavaliers manquants avait survécu. Eux seuls avaient le mot de passe pour le contacter par ce moyen.

— J'aimerais parler à Hadrian Killmore, fit une voix qu'il ne connaissait pas.

Killmore resta quelques secondes bouche bée. C'était quoi, cette mauvaise blague ?

Puis il se ressaisit.

— Je peux savoir qui demande monsieur Killmore ? dit-il.

— Horace Blunt. Est-ce que vous êtes Hadrian Killmore ? Lord Hadrian Killmore ?

Killmore songea à interrompre la communication, mais il brûlait de savoir comment Blunt avait pu découvrir le site Internet qui servait de relais avec l'Arche.

— Monsieur Blunt, fit-il sur un ton cordial. On m'a dit que vous étiez une personne remarquable. Que me vaut cette surprise ?

— J'ai un marché à vous proposer : vous annulez les actes de terrorisme que vous avez ordonnés et votre arrestation se fera sans violence.

— Je suppose qu'il y a un bâton derrière cette carotte... qui est pourtant bien rachitique, soit dit entre nous.

— Si vous refusez, l'Arche sera détruite.

Ainsi, Blunt savait qu'il se trouvait sur l'Arche. Ou, du moins, il le présumait. Il décida de le faire parler pour gagner du temps pendant qu'il affichait une série de documents sur l'écran de quarante-deux pouces auquel était relié son portable.

— Il faut d'abord s'entendre sur qui sont les terroristes, dit-il. Ceux qui détruisent la planète et terrorisent par anticipation les générations futures ? Ou ceux qui veulent empêcher le massacre ?

Il ouvrit un premier document pour vérifier. Il contenait des milliers de lignes d'instructions.

— Empêcher un massacre par un massacre plus grand, répondit Blunt. J'ai de la difficulté à voir la logique.

— Les structures sociales actuelles sont des dinosaures : lourdes, brutales et incapables de s'adapter. Nous avons besoin d'un événement qui soit l'équivalent de la comète qui a fait disparaître leurs prédécesseurs. Il faut libérer de l'espace. Permettre à l'équivalent social des mammifères de prospérer... L'humanité doit réduire sa taille. Les espèces atteintes de gigantisme sont vouées à la disparition. Il faut qu'elle se dote d'un système de coordination global qui soit l'équivalent du cerveau pour l'individu.

À l'écran, l'ensemble des documents avaient été décryptés. Killmore lança le programme de reconstruction. Chacune des parties de chacun des documents serait intégrée à l'intérieur d'un immense programme.

— Je suppose que l'Arche et l'Archipel sont ce cerveau, fit la voix de Blunt sur un ton ironique.

— Seulement son amorce. Ses premiers neurones, si on peut dire... Vous pourriez vous joindre à moi. Il m'est avis que nous aurions des conversations stimulantes.

Paris, 23h09

— Discuter en regardant l'humanité être décimée, répondit Blunt, ce n'est pas l'image que je me fais d'une occupation stimulante.

Il interrogea Chamane du regard. Celui-ci fit non de la tête. Il n'avait pas encore réussi à remonter à l'origine du signal.

Sur l'écran, Chamane tapa quelques mots pour Blunt.

Il change continuellement de relais.

— Pas décimée, reprit la voix de Killmore. Régénérée. Autrement, on s'en va à la catastrophe.

— Je connais votre théorie sur l'île de Pâques, répondit Blunt.

— Vraiment ?

— *L'Humanité émergente...* Un petit livre écrit par ce qui doit être un de vos auteurs préférés.

— Très beau livre. Un peu bref, mais il va à l'essentiel. Je l'aurais écrit moi-même que je n'en serais pas plus fier !... Ce n'est pas comme ces best-sellers qui déciment nos forêts !

— Il a un seul défaut : les faits sur lesquels il repose sont faux.

— Là, vous m'étonnez.

— Le dépeuplement de l'île n'a pas résulté uniquement de la nature prédatrice de ses habitants. Ils ont eu l'aide de deux des pires excès du capitalisme : la déportation de la moitié de la population vers le Pérou pour effectuer des travaux forcés, et l'élevage industriel du mouton par le Chili, ce qui exigeait le confinement des habitants dans une petite partie de l'île... Évidemment, c'est moins romantique. Et ça supporte moins bien votre thèse !

— L'absence de prédateurs, pour une espèce, se traduit toujours par une prolifération incontrôlée qui est néfaste à l'ensemble du biotope.

— C'est parce qu'ils ont affronté des prédateurs contre lesquels ils ne pouvaient pas se défendre que les Pascuans ont presque disparu. Pas parce qu'ils manquaient de prédateurs ! Et vous, vous voulez reproduire l'expérience à l'échelle de l'humanité !

— Vous soulevez là une question académique intéressante. Mais il est malheureusement trop tard pour en discuter.

Blunt jeta un regard à Chamane, qui secoua de nouveau la tête. Il avait l'air furieux.

— Il me reste quelques instructions à donner, fit Killmore, et la victoire de Gaïa sera irréversible.

— Nous savons où vous êtes, lança abruptement Blunt.

— Vraiment ? Et vous vous contentez de discuter ?... À mon avis, vous voulez surtout gagner du temps.

Blunt jeta un regard à la carte qui se modifiait en continu à l'écran. On y voyait trois triangles approcher d'un regroupement de bâtonnets légèrement renflés dans leur milieu. Au bas de l'écran, un chronomètre énumérait les secondes : -145, -144, -143...

— Nous avons décodé la murale, reprit Blunt. C'est de cette façon que nous avons découvert le site Internet et le code d'accès.

— Astucieux. Mais je ne vois pas ce que cela va vous donner.

— Tous les sites de l'Archipel sont maintenant sous notre contrôle.

- Vous bluffez.
- Vérifiez par vous-même.

Reuters, 18h15

... UN PROJET DE LOI QUI A IMPOSÉ UN GEL DU PRIX DE L'ESSENCE ET DES CÉRÉALES. DÉNONÇANT LES MESURES PROTECTIONNISTES DE SES VOISINS, QUI ONT INTERROMPU LEURS EXPORTATIONS DE BLÉ ET DE RIZ...

L'Arche, 0h16

Killmore dut se rendre à l'évidence : il avait perdu le contact avec l'Archipel. Il regarda ensuite sur l'écran, où le programme achevait de se reconstituer.

Puis il éclata de rire.

— Finalement, dit-il, vous allez être un plus grand terroriste que moi ! En neutralisant l'Archipel, vous privez l'humanité de la seule transition plus ou moins ordonnée qu'il lui restait. Grâce à vous, on va avoir la comète, mais sans les abris pour les petits mammifères... Ironique, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez encore tout arrêter.

— Au contraire, vous me montrez la voie. J'étais trop timide. Il faut être radical... Si j'arrête, ce sont les autres qui vont continuer. Tous ces petits inconscients qui brûlent le bois de leur maison pour se chauffer en se disant que, quand il n'y aura plus de bois, eux ne seront plus là. *So, what's the problem ?*

— Nous savons que vous êtes sur le Maké-Maké. Que vous êtes entouré des quatre Moais.

— Vous êtes décidément rempli de surprises ! Mais je vais quand même devoir interrompre notre conversation.

À l'écran, un cercle rouge apparut. À l'intérieur, il était écrit : *Program completed.*

Paris, 23h18

Blunt avait les yeux rivés à l'écran. Les trois triangles venaient d'entrer dans le cercle où évoluait le regroupement de bâtonnets.

— Vous refusez la discussion ? demanda-t-il sur un ton qui paraissait à la fois surpris et offusqué.

— Il ne faut pas le prendre personnel. Ce n'est pas la discussion avec vous que je refuse : c'est l'existence même de la planète sur laquelle elle se tient. Dans sa forme actuelle, évidemment. Pas en soi.

Puis il ajouta en riant :

— Il faut vous faire à l'idée. Dans quelques instants, nous n'aurons plus aucun moyen de communiquer.

Pendant qu'il écoutait Killmore, Blunt appuya sur un carré bleu dans

l'écran tactile.

— Une dernière question, je vous prie, dit-il.

— D'accord, une dernière question... Et c'est parce que je vous aime bien ! J'apprécie les gens qui me désennuient.

L'Arche, 0h19

— Pourquoi le Grand Conseil des Cullinans a-t-il évolué de cette façon ? demanda Blunt.

Killmore éclata de rire.

— Là, vous m'impressionnez vraiment !

Il jeta un regard à l'écran. Au centre du cercle rouge, le mot Zéro-bit avait remplacé « *Program completed* ».

— Vous allez devoir vous contenter d'une explication sommaire, fit Killmore... Disons que le Grand Conseil était un regroupement de gens riches, imbus de leur supériorité et désireux d'exercer le plus grand pouvoir. Des sortes de Bush ou de Cheney, mais avec une dimension planétaire.

Tout en l'écoutant, Blunt avait les yeux rivés sur le diagramme vidéo. Les trois triangles étaient maintenant presque au cœur du cercle.

— Puis Whisper est venu. Lui, il avait une vraie vision : utiliser le pouvoir à une fin plus noble que son simple exercice. Une fin plus noble que le simple plaisir d'amasser de l'argent et de contrôler les autres : faire émerger le cerveau collectif de l'humanité ! J'ai traduit cette vision dans un projet opérationnel.

Killmore appuya sur l'écran, au centre du cercle rouge, où le mot « Zéro-bit » avait commencé à clignoter.

— Maintenant, il faut vraiment que je vous quitte.

À l'écran, le mot « Confirmation » avait remplacé « Zéro-bit ». Il cliqua sur le mot.

Paris, 17h20

Chamane était en communication simultanée avec Norma/A et plusieurs des U-Bots. Ils surveillaient le trafic sur les autoroutes du Net. L'ensemble des données recueillies par le groupe était compilé par Chamane et représenté sur une mappemonde couverte de lignes représentant les principales artères du Net. L'épaisseur des lignes indiquait la densité du trafic.

Leur tâche était également de repérer les cibles qui seraient attaquées. Ce seraient des sites cruciaux pour les échanges internationaux. En tête de liste venaient la Bourse de New York et de Londres, celle de Chicago pour les denrées, les principales agences d'information, les banques de données de certains ministères des pays du G8, plusieurs grands médias... La liste n'était pas exhaustive, mais Norm/A n'avait pas pu faire mieux. Sa discussion avec Killmore remontait à plus de quatre ans et elle n'avait jeté qu'un œil rapide sur le tableau des points d'attaque qu'il lui avait montré. Par ailleurs, Killmore pouvait très bien avoir modifié la liste depuis. Ou même avoir abandonné le

projet. Même si ça cadrait parfaitement avec sa volonté de désorganiser la planète pour la plonger dans le chaos.

Au début, Blunt ne croyait pas que cette partie du plan, l'attaque contre des sites particuliers, constituait un danger important. Il avait fallu que Chamane lui rappelle la quantité de *hackers* qui travaillaient maintenant pour le crime organisé ou pour des États qui s'adonnaient à la guerre informatique. Avec un tel réservoir de main-d'œuvre, il n'était pas impensable que Killmore ait pu se recruter une armée personnelle. Et il n'était pas non plus impensable que cette armée dispose d'une force de frappe suffisante pour réaliser un tel plan. Au moins en partie.

Sur la mappemonde, différents points se mirent à gonfler, dont celui qui était situé sur la pointe de l'Afrique. Puis les lignes qui en partaient se mirent à épaissir.

— Ça y est, dit Chamane en regardant Blunt.

Fort Meade, 17h20

Tate regardait la progression des trois appareils sur l'écran. Il écoutait depuis le début la conversation de Blunt avec Killmore.

Quand il entendit Chamane dire « Ça y est », il ouvrit un micro et dit simplement : « Go ». Même si les trois avions n'étaient pas encore tout à fait à la distance idéale. Il n'y avait plus un instant à perdre.

— Premier colis livré, fit brusquement une voix.

— Deuxième colis livré, fit presque simultanément une autre voix.

Tate tourna les yeux vers un autre écran qui montrait une image satellite de la flotte de Killmore.

— Troisième colis livré, fit une autre voix.

L'instant d'après, la lumière d'une série d'explosions masquait l'image de la flotte.

Lorsque les explosions cessèrent et que la flotte redevint visible, elle semblait intacte.

L'Arche, 0h21

Tous les écrans et tout le matériel informatique de la pièce s'éteignirent.

Les génératrices d'urgence prirent la relève. Les lumières se rallumèrent, mais les écrans restèrent noirs. La plupart des programmes avaient été effacés par la forte décharge magnétique à laquelle les ordinateurs avaient été soumis.

Dans son fauteuil, Killmore n'avait pas perdu son sourire. Zéro-bit n'avait pas seulement une composante informatique. Il avait eu le temps d'envoyer les messages pour activer la deuxième composante.

Paris, 23h21

Chamane se tourna vers Blunt. Il souriait.

— Ça fonctionne, dit-il.

Sur l'écran devant lui, les points et les lignes qui avaient gonflé étaient en voie de retrouver une épaisseur normale.

— À quelle sorte de dégâts faut-il s'attendre ?

— Probablement pas grand-chose. L'attaque n'a duré que quelques secondes. Les explosions ont probablement bousillé l'ordinateur qui la commandait.

Fort Meade, 17h21

Tate avait suivi la discussion entre Blunt et Chamane. Ça voulait dire que les bombes à fort rayonnement magnétique avaient fait le travail. Les navires de l'Arche étaient maintenant sans moyens de communication. Tout au plus pouvaient-ils disposer de transmetteurs traditionnels. Ça voulait également dire que toutes leurs armes reposant sur un contrôle par ordinateur étaient devenues inopérantes.

Restait à les arraisonner. Et à voir ce qu'il leur restait d'armes pour se défendre.

La voix de Blunt l'arracha à l'écran.

— Tate ?

— Oui ?

— On en est où, sur le deuxième front ?

— Tous les endroits les plus névralgiques sont protégés.

C'était le deuxième volet du plan Zéro-bit : la destruction des infrastructures physiques du Net. Une attaque contre les principaux nœuds et les principales lignes à très haut débit du réseau.

Personne ne savait si Killmore avait donné suite ou non à cette partie du plan. Et, si c'était le cas, s'il avait eu le temps d'envoyer le signal de le mettre en action. D'ici quelques heures, on devrait savoir à quoi s'en tenir.

www.cyberpresse.ca, 19h15

LE MANITOBA NE RÉPOND PLUS !... À 19 HEURES 04, CE SOIR, PRESQUE TOUTES LES COMMUNICATIONS INTERNET AVEC LE MANITOBA ONT ÉTÉ COUPÉES. UNE EXPLOSION A DÉTRUIT UN NŒUD CENTRAL DE L'AUTOROUTE INFORMATIQUE SITUÉ À WINNIPEG ET...

Épilogue – *Gérer l'apocalypse*

Dans un monde sans repères, l'Arche sera une île de stabilité au milieu du chaos. Le point nodal du cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. La nouvelle île de Pâques. Une île de Pâques ultra-moderne. Autosuffisante. Le centre qui arpente le monde pour lui donner sens et structure. Qui éclaire de sa présence le chaos environnant. Une île qui montre à la planète la voie de l'autosuffisance.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Plus tard

Étretat, 12h35

Les rares fois où Monky prenait le temps de se regarder dans le miroir, il avait de la difficulté à réconcilier l'image qu'il voyait avec le souvenir de ce qu'il avait été. Étrangement, il se sentait plus jeune. Comme si l'individu qu'il se rappelait avait été un de ses ancêtres.

C'était l'effet normal de la vie disciplinée qu'il menait, lui avait dit Jones Senior. La vieillesse était le poids du moi qu'il fallait traîner. Un moi qui gonflait avec l'âge. Et que le corps s'épuisait à remorquer d'une journée à l'autre, d'une heure à l'autre...

Limiter l'enflure du moi, en changer souvent avant qu'il ait le temps de gonfler, soulageait le corps. Cela lui permettait d'être en meilleure santé. De s'user moins vite. Il pouvait même se régénérer en partie. Au point de paraître plus jeune.

Plus tard au cours de la journée, Monky ferait une expérience que lui avait conseillée Jones Senior. Il se replongerait pendant quelques heures dans un ancien moi. Pour sentir la différence.

Ensuite, il retournerait au bureau central de Jones, Jones & Jones, au Québec.

Jones Senior ne lui avait pas donné la raison de ce voyage, mais il était probable que l'expérience de Monky arrivait à son terme. Le temps était venu d'endosser un nouveau moi...

Il laissa son regard se perdre dans les vagues, au bas de la falaise. Puis, après quelques instants, il remonta jusqu'à l'horizon, où le ciel et la mer se confondaient.

Il pensait avec un mélange de curiosité et d'appréhension à l'expérience que lui avait suggérée Jones Senior. Il craignait un peu de se retrouver englué plus qu'il ne l'aurait voulu dans cet ancien moi. C'était pour cette raison qu'il était allé se promener sur la falaise. Pour se laisser imprégner par l'immensité de la mer. Comme antidote à l'étroitesse de l'enfermement du moi, c'était souverain.

Les falaises, la plage, la mer émeraude étaient également soumises à

l'usure du temps. Un jour, elles disparaîtraient. Il n'y aurait plus de traces d'elles. Ou si peu. Plus de traces de l'Aiguille creuse, qui avait alimenté son imagination pendant son enfance. Plus de traces de ces falaises. Tout cela disparaîtrait. Mais à un rythme tellement plus lent... Pour un être humain, un temps qui coulait aussi lentement, c'était presque l'équivalent d'un temps immobile.

Bien sûr, c'était aussi une illusion que de croire à cette immobilité du temps de la mer et des falaises. Mais c'était une illusion réconfortante. Et, surtout, une illusion qui avait l'avantage de faire paraître futile le temps hystérique de l'agitation humaine.

RDI, 8h04

... SUR LA SCÈNE LOCALE, L'ARRESTATION SPECTACULAIRE DE JOURNALISTES PENDANT UNE CONFÉRENCE DE PRESSE CONTINUE DE SUSCITER DE VIVES RÉACTIONS...

Paris, 15h09

Monsieur Claude ne s'attendait pas à voir monsieur Raoul aussi démonstratif.

Bien sûr, la rencontre avait lieu dans le même bureau austère et fonctionnel que la fois précédente. L'habillement de monsieur Raoul avait la même sobriété et il s'exprimait sur le même ton posé, avec des mots mesurés qui donnaient l'impression d'avoir été choisis avec une grande méticulosité. Mais tout cela s'effaçait devant deux détails. Il y avait d'abord la présence d'une bouteille de champagne et de deux coupes sur le bureau du directeur de la DGSE. Et puis, surtout, il y avait ce sourire qui flottait sur le visage de monsieur Raoul.

— Du bon travail, dit ce dernier sur un ton où il y avait de réelles traces de satisfaction.

Il versa du champagne dans les deux coupes, en tendit une à monsieur Claude, prit l'autre.

— Mes informateurs étaient assez bien renseignés, admit modestement monsieur Claude.

Ils burent une gorgée. Monsieur Raoul posa son verre, se tourna vers un des deux portables qui étaient sur son bureau et appuya sur quelques touches.

— Il est temps que nous ayons une conversation privée, dit-il.

— Vous avez coupé l'enregistrement automatique ?

— Si je veux savoir ce que vous pensez vraiment, c'est indispensable, non ?

Monsieur Claude attendit simplement qu'il poursuive. Il n'était pas utile de préciser que cela permettait au directeur de la DGSE de dire des choses qui ne pourraient jamais être retenues contre lui. Chacun savait que l'autre le savait.

— Connaissez-vous l'identité de vos mystérieux informateurs ? reprit monsieur Raoul.

— La seule personne que je connaissais est décédée pendant l'opération.

Une ombre de contrariété voila un instant le regard de monsieur Raoul.

— Croyez-vous qu'ils vont reprendre contact avec vous ?

En lui-même, monsieur Claude devait admettre qu'il n'en avait aucune idée. Mais il ne servait à rien d'amoindrir son utilité future aux yeux de monsieur Raoul.

— C'est assez probable, dit-il.

— Si cela se produit, vous avez carte blanche... L'agence verra à mettre à votre disposition les moyens nécessaires aux mesures que vous jugerez utile de prendre... Dans les limites d'une certaine raisonnable, évidemment.

Monsieur Claude se contenta d'un hochement de tête et de tremper les lèvres dans sa coupe de champagne.

— Vous saviez que le Cénacle avait des réserves de pétrole dissimulées partout sur la planète ? demanda monsieur Raoul.

— Je n'ai pas suivi de façon très étroite les résultats de toutes les opérations.

— Des plateformes de forage désaffectées, des superpétroliers supposément mis au rancart, d'immenses réservoirs sur des îles désertes, des puits de pétrole fermés transformés en lieux d'entreposage... Sur un des navires de l'Arche, ils ont découvert d'énormes quantités de matériel biologique : sperme, ADN, cellules souches, ovules... Chacun des membres de l'Archipel avait une réserve à son nom !

Monsieur Claude comprenait que monsieur Raoul tenait à lui exprimer clairement sa reconnaissance. Et il le faisait en lui offrant ce qui avait, dans leur milieu, la plus grande valeur : de l'information.

— À compter de demain, reprit monsieur Raoul, vous pourrez suivre tout ça à partir de chez vous. L'autre portable qui est sur le bureau est pour vous. Vous disposez maintenant d'un accès sans restriction au réseau.

Bien sûr, cela ne voulait pas dire qu'il aurait accès à tout, songea monsieur Claude. Il ne fallait pas être naïf. Il y avait toujours des informations et des opérations que le directeur écartait des banques de données de l'agence et conservait sur son ordinateur personnel pour être le seul à y avoir accès. C'était souvent lié à des magouilles de politiciens qui avaient mal tourné ou qui menaçaient de mal tourner... Mais monsieur Claude appréciait le geste à sa juste valeur : son successeur lui octroyait le plus haut niveau d'accès aux informations de l'agence.

— Évidemment, reprit monsieur Raoul, si vous découvrez quoi que ce soit, ou simplement si quelque chose vous intrigue, sentez-vous totalement libre de communiquer avec moi. Votre ordinateur dispose d'un lien direct avec mon bureau.

En guise de remerciement, monsieur Claude inclina la tête et prit cette fois une véritable gorgée de champagne.

Fécamp, 15h21

En marchant vers le cimetière, Blunt n'arrivait pas à détacher son esprit des événements récents. Le pire avait probablement été évité. Des actes de terrorisme surviendraient sans doute encore, par une sorte d'effet d'entraînement ou d'imitation. Ou simplement parce que les causes de frustration, la recherche de boucs émissaires et la séduction des solutions simplistes n'auraient pas disparu avec l'élimination du Cénacle. Mais, au moins, la source de financement des attentats s'était tarie et le centre de coordination n'existait plus.

Blunt avait abandonné sans regret la direction du reste des opérations au groupe composé de Tate, de Finnegan et des deux Français. C'était la première étape vers la dissolution de l'Institut. Ou, plus précisément, sa mutation.

Car ce n'était pas seulement Claudia qu'ils allaient enterrer. C'était toute une étape de leur vie. Plus question de traquer des terroristes aux quatre coins de la planète. Désormais, ce qui resterait de l'Institut serait au service de la Fondation nouvelle version. La version Alliance. Et le maître mot serait prévention : comment assurer la sécurité des équipes de recherche, comment assurer la sécurité des systèmes et du personnel...

France Info, 15h25

... ONT ARRAISONNÉ UNE FLOTTILLE DE PÉTROLIERS APPARTENANT À HOMNIFUEL. LES TERRORISTES AVAIENT L'INTENTION DE LES FAIRE EXPLOSER CONTRE LES TERMINAUX PÉTROLIERS DE L'ARABIE SAOUDITE ET DES ÉMIRATS DU GOLFE. LES FORCES D'INTERVENTION ONT REPRIS LE CONTRÔLE DE TOUS LES BÂTIMENTS, À L'EXCEPTION DE CELUI QUI SERVAIT DE CENTRE DE COMMANDE AUX TERRORISTES. CES DERNIERS ONT PRÉFÉRÉ SE FAIRE EXPLOSER ET COULER LEUR NAVIRE PLUTÔT QUE DE...

Fécamp, 15h27

Blunt fut le dernier à arriver au cimetière. Monky, Dominique, Moh, Sam et Poitras l'y attendaient. Seul Chamane était demeuré à Paris pour assurer la liaison avec Norm/A pendant les opérations de nettoyage. Il restait, ici et là dans l'Archipel, des ordinateurs qu'il fallait pénétrer, des systèmes informatiques qu'il fallait trouver le moyen de déverrouiller. Or, Norm/A ne voulait avoir affaire à personne d'autre que Chamane. Et comme son expertise était essentielle...

L'urne contenant les cendres de Claudia était posée sur l'herbe. Le trou était creusé. Elle serait inhumée à côté de Kim. Son nom était déjà gravé sur la pierre tombale. Une autre pierre de granit rose, un peu plus grande que la

précédente, pour qu'on puisse y graver les deux noms.

Blunt regarda Dominique. Elle avait les yeux rivés sur l'urne funéraire. Il était clair qu'elle n'arrivait pas à se pardonner la mort de Claudia et de Kim. C'était sans doute pour cette raison qu'elle avait aussi facilement accepté un poste dans l'équipe de direction de l'Alliance. Pour se déculpabiliser en effectuant une sorte de bénévolat à l'échelle planétaire.

Il jeta ensuite un regard à Monky. Son visage avait changé. Il paraissait avoir vieilli de dix ans. On aurait dit qu'il était accablé par un tourment intérieur. Était-ce la mort de Claudia qui l'affectait de la sorte ? Celle de F ?

— Ça va ? lui demanda Blunt.

— C'est toujours une expérience particulière de se percevoir comme un survivant, répondit-il. Ça donne l'impression de se survivre à soi-même.

Puis son visage sembla se détendre. Le début d'un sourire apparut sur ses lèvres.

Monky réentendait la voix de Jones Senior dans sa tête. « Dans ce monde, disait-il, il n'y a pas de survivants »... La phrase avait été suivie d'un rire tonitruant !

Jones Senior le lui avait souvent répété. Survivre est un but futile et stupide. Ce monde-ci tuait tout le monde. Indifféremment. On pouvait cependant se poser la question : pour quoi survivre ? Et si on trouvait un but, on remplaçait son moi par ce but. C'était une façon d'être dans le monde sans y être. Et moins on était dans le monde, moins le monde nous tuait par avance. Plus la vie était vivante. Et, paradoxalement, plus on augmentait ses chances de survivre... pour un certain temps.

Blunt observait le changement sur le visage de Monky. Maintenant, il souriait. Et il semblait avoir rajeuni.

— Ça va mieux ?

— Par définition ! répondit Monky avec un léger sourire.

— Il y a quelques instants, vous paraissiez beaucoup plus affecté.

— Vous avez raison, je me laissais aller.

— Et... ?

— Je me suis souvenu d'une vérité fondamentale assez simple. Une vérité qui est à la portée du moindre plombier.

Blunt le regardait, perplexe, attendant la suite de l'explication.

— Fuir, c'est bon pour un robinet.

Voyant que Blunt ne réagissait pas, il ajouta :

— C'est une citation assez connue.

— Et au-delà du jeu de mots, ça veut dire quoi ?

— Il y a la réalité... et il y a les mondes imaginaires dans lesquels la vie aurait pu mieux nous traiter.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec le robinet.

— Dans les mondes imaginaires du regret et de la rumination des injustices subies, la vie s'écoule dans le vide.

Blunt aurait aimé savoir ce qui s'était passé à l'intérieur de Monky.

Quelqu'un capable de contrôler son humeur à cette vitesse, ce n'était pas banal. Il aurait aimé pouvoir faire la même chose. Surtout quand il pensait à la tâche qui attendait l'humanité. Quand il imaginait le monde dont hériteraient ses deux nièces et qu'il sentait le découragement monter en lui.

La cérémonie fut brève. Les participants partirent ensuite rapidement, laissant à l'employé du cimetière le soin de replacer le gazon et d'éliminer toute trace d'un enterrement récent.

Paris, 16h14

Victor Prose regarda son ordinateur avec méfiance. Chamane lui avait pourtant expliqué que le Net serait fonctionnel, qu'il serait simplement ralenti par les attentats contre ses infrastructures. Mais il hésitait.

Comme pour gagner un peu de temps, il relut au hasard deux ou trois courriels. Puis il décida de faire confiance à Chamane. Il envoya à Jannequin tous les courriels qu'il avait échangés avec sa fille. Sur l'ensemble, il y en avait plus de trente dans lesquels Brigitte parlait de sa famille, de son désir de les revoir et de son malaise à reprendre contact.

Il avait quand même laissé les autres. Cela leur donnerait un aperçu de ce qu'avait été la vie de leur fille pendant ces trois années passées au Canada. Ils pourraient également y lire entre les lignes l'amitié qui s'était développée entre eux, surtout au cours des derniers mois, jusqu'à ce que l'attentat au laboratoire y mette fin.

Prose descendit ensuite prendre le métro pour se rendre au Chai de l'Abbaye. C'était sa dernière soirée à Paris, du moins pour un certain temps, et il voulait graver l'endroit dans sa mémoire.

La veille, il avait été déjeuner avec Poitras et Lucie Tellier dans un restaurant italien. Puis il avait dîné au Florimond en compagnie de Gonzague Leclercq. Ils y avaient porté plusieurs toasts à la santé de Théberge en compagnie du maître de salle et du cuisinier.

Son estomac commençait à protester contre la rigueur de ce traitement, mais il serait toujours temps de se mettre au régime en arrivant au Québec. Pour le moment, ses dernières agapes germanopratiques, comme aurait dit Théberge, étaient l'équivalent de la madeleine de Proust : au cours des prochains mois, elles hanteraient son esprit et raviveraient sa mémoire.

Montréal, 16h46

Magella Crépeau entra dans le bureau du maire sans être annoncé. Pendant la première minute, il écouta l'édile municipal lui expliquer qu'il avait une journée très chargée, que ce serait préférable qu'ils disposent rapidement de ce qui l'amenait. Bien sûr, il comprenait que c'était nécessairement une matière sérieuse, il savait que le directeur du SPVM ne se pointerait pas à l'improviste sans avoir une raison valable, mais son horaire était vraiment, mais vraiment très chargé.

— Je serai donc bref, avait répondu Crépeau. Je suis au courant de vos

prêts occultes avec une banque située dans un paradis fiscal. Je suis au courant des pots-de-vin que vous avez reçus pour les contrats de travaux d'aqueduc. J'ai même l'enregistrement de votre conversation au Toqué. Vous avez quarante-huit heures pour démissionner. Sinon, tout sera rendu public. Si vous démissionnez, on pourra négocier des accommodements raisonnables.

Puis il sortit.

Il était maintenant trop tard pour retourner au bureau. Pour ce qu'il avait à faire, il pouvait attendre au lendemain. Il décida de rentrer chez lui.

Tout au long du trajet, il souriait. Il pensait aux deux dossiers que Théberge avait laissés sur son bureau en guise de cadeau de départ.

— Fais-toi plaisir, avait-il dit.

Le premier dossier concernait le maire. Il venait de s'en occuper.

Le lendemain, il s'occuperait de l'informateur des terroristes à l'intérieur du SPVM.

Radio France Internationale, 23h35

... A ANNONCÉ QUE TROIS INDIVIDUS ONT ÉTÉ INTERROGÉS RELATIVEMENT À LA SÉRIE D'EXPLOSIONS QUI A PROVOQUÉ D'IMPORTANTES FISSURES DANS LE GLACIER DU GROENLAND. LE PORTE-PAROLE DE LA POLICE A TOUTEFOIS REFUSÉ DE DIRE S'ILS ÉTAIENT CONSIDÉRÉS COMME SUSPECTS. EN RÉPONSE À UNE QUESTION, IL A PRÉCISÉ QU'IL ÉTAIT BEAUCOUP TROP TÔT DANS L'ENQUÊTE POUR SAVOIR SI DES ARRESTATIONS ÉTAIENT IMMINENTES, CONTREDISANT AINSI UNE DÉCLARATION DU PREMIER MINISTRE FAITE QUELQUES MINUTES PLUS TÔT SUR UN AUTRE RÉSEAU...

L'Arche sera à la fois le signe de la Nouvelle Alliance avec la vie et le protecteur des nouvelles sources de la vie. L'Arche sera le lieu où se décide ce qui vit et ce qui meurt. L'Arche sera l'ADN de la nouvelle cellule qui régulera la vie de la planète.
Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Quelques jours plus tard

Au-dessus du Québec, 14h45

Tout au long du voyage, Blunt avait rejoué sa dernière partie de go sur le logiciel de son iPhone. Tout était tellement clair ! Tellement évident ! Comment avait-il pu ne rien voir ?

Poser la question, c'était y répondre. Par aveuglement.

Il n'avait rien vu parce qu'il n'avait pas regardé. Il avait été victime de préjugés. Au lieu de voir la partie, il avait vu son adversaire. Ou, plutôt, ce qu'il croyait être son adversaire. Il avait joué contre l'idée qu'il se faisait de lui.

Il sélectionna le logiciel de courriel et relut le message qu'il avait reçu la veille.

Excusez-moi du désagrément que cette partie de go a pu vous causer. Pendant que j'étais en voyage, mon fils a utilisé mon identité pour amorcer une partie avec vous. À sa décharge, je tiens à mentionner qu'il n'a que douze ans. Compte tenu de son âge, je n'ai pas renoncé à en faire un vrai joueur.

J'ai examiné la partie et je ne peux que vous remercier de vous être efforcé de rendre le jeu intéressant malgré les gaffes que mon fils a accumulées. Vous pouvez être assuré que cette situation ne se reproduira plus. Si l'expérience ne vous a pas trop indisposé, je demeure disponible pour entreprendre une nouvelle partie au moment qui vous...

Blunt fut interrompu dans sa lecture par une hôtesse.

— Votre iPhone est bien en mode « avion » ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas.

Elle lui répondit par un bref sourire et poursuivit sa vérification auprès des passagers.

Blunt rangea l'appareil dans sa poche.

Comme il n'avait qu'un sac pour tout bagage, il réussirait probablement à prendre sa correspondance pour Québec. Il serait chez Dominique avant dix-huit heures.

Les autres étaient déjà rendus. La plupart étaient arrivés la veille. De son côté, il avait dû effectuer un détour par Washington. Une rencontre avec Tate. Ils avaient mis deux jours à revoir ensemble toutes les opérations qui découlait des perquisitions dans l'Archipel, tous les dossiers que Dominique lui avait remis concernant les activités du Consortium.

Son principal rôle avait été de faciliter les rapports de Tate avec Finnegan et les Français. Deux jours de négociations quasi ininterrompues à tenir compte à la fois des nécessités opérationnelles, des intérêts de chacune des

organisations et des contraintes politiques des différents gouvernements ! Il en avait plus qu'assez. Malgré l'offre explicite que lui avait faite Tate, il n'était plus question qu'il travaille pour lui.

À la dernière minute, pour acheter la paix, il avait néanmoins accepté que Tate l'appelle de temps à autre pour lui demander son avis sur une situation donnée. Rien de plus. Le travail de terrain, c'était fini.

Une fois à l'aéroport, pendant qu'il se rendait prendre sa correspondance pour Québec, Blunt passa en revue ses courriels sur son iPhone. Il n'y avait qu'un seul message. De Kathy.

Une de tes femmes est enceinte. Un cadeau serait de mise.

Il n'y avait aucune autre précision.

Ce n'était quand même pas Kathy ! Pas à son âge... Blunt fit immédiatement le lien avec les mystérieux messages de Stéphanie. Il avait fini par avoir une traduction claire de la question : sa nièce voulait savoir s'il avait un tuxedo. Était-ce elle qui était enceinte ? Ou sa sœur ?...

Les deux avaient un copain, mais ce n'étaient que des copains. À moins que les choses aient changé pendant tous ces mois qu'il avait passés à courir entre la France, l'Italie, l'Angleterre et les États-Unis...

Comment pouvait-il trouver un cadeau s'il ne savait pas même pour qui il était ?

Lévis, 20h43

Théberge avait cuisiné pendant la plus grande partie de l'après-midi. Son épouse et Lucie Tellier, accompagnées de Dominique, avaient fait une longue marche le long de la piste cyclable. À leur retour, Victor Prose et Ulysse Poitras étaient arrivés. Théberge avait alors débouché une première bouteille de Sancerre.

— À la victoire de l'à peu près correct sur le carrément débile ! avait-il dit.

La remarque faisait suite à une discussion qu'il avait eue plus tôt avec Dominique. Elle lui avait expliqué le travail qu'elle faisait au sein de l'Alliance avec les anciens dirigeants de la Fondation.

— On ne se bat contre rien. On ne désire rien éliminer. On veut simplement que les gens vivent mieux...

— Vous n'aurez pas le choix d'éliminer un certain nombre de débilés, avait objecté Théberge.

— On ne veut rien éliminer, on veut construire. C'est le problème majeur des Américains de tout voir en termes de guerre : guerre au terrorisme, guerre au cancer, guerre au décrochage scolaire... C'est leur vieux réflexe religieux.

Théberge avait répliqué qu'il n'était pas nécessaire d'être religieux pour vouloir éliminer un tueur en série ou un violeur d'enfants. Qu'il était souvent nécessaire de voir les choses en termes de bien et de mal pour agir. Même si on savait que c'était une simplification.

Dominique avait répondu qu'il avait peut-être raison, mais que ça ne

faisait plus partie des choses qu'elle voulait faire.

Ça ferait quand même partie de ce qu'elle devrait faire, avait répliqué Théberge. On ne pouvait pas organiser la sécurité des laboratoires de recherche et d'entreprises présentant un intérêt aussi stratégique sans identifier les ennemis potentiels qu'il fallait contrer.

— C'est probable, avait-elle répondu.

Puis, avec un sourire qui débordait de mauvaise foi assumée, elle avait ajouté :

— Mais ça, c'est Blunt qui s'en occupe.

Ils en étaient à la deuxième bouteille de Sancerre quand le taxi de Blunt était entré dans la cour de la résidence.

— En toute simplicité, avait déclaré Théberge en présentant les entrées froides. Un mélange d'avocat et de crevettes marinées dans une huile aux herbes et au jus de citron vert, le tout assaisonné à la coriandre.

Le reste du repas était marqué au coin de la même « simplicité ». Crème de tomates aux poivrons rouges – des tomates, des poivrons, c'est difficile de se tromper... Souris d'agneau – il y a seulement à les laisser cuire lentement – accompagnées d'un risotto au parmesan relevé d'un infime soupçon de truffe – suffit d'avoir du bon risotto, du bon parmesan, de bonnes truffes et de prendre le temps de remuer... Une assiette débordante de fromages – il y a seulement à les acheter et à leur laisser prendre la température de la pièce... Des poires au vin préparées la veille – ça se fait tout seul...

Pendant le repas, malgré leurs efforts pour parler d'autre chose, la conversation revint sans cesse sur les suites que les autorités avaient décidé de donner à toute cette affaire.

L'existence du Consortium serait totalement occultée. Les rapports du Cénacle avec les compagnies de l'Alliance seraient réduits au détournement des trois laboratoires par des éléments terroristes. Quant aux terroristes eux-mêmes, ce seraient seulement quelques groupuscules écolos et islamistes manipulés par une poignée de comploteurs hyper riches. Les noms des comploteurs n'étaient pas connus, car les pays et les agences de renseignements en étaient encore à négocier qui serait sacrifié et qui serait épargné : il fallait de gros noms, pour satisfaire le public et rendre plausible le financement d'autant d'attentats, mais il n'en fallait pas trop, pour éviter de donner l'impression que c'était l'ensemble de la classe la plus riche qui était corrompu. Déjà qu'avec la crise financière et économique...

Et puis, chaque personne épargnée était un investissement : on pourrait compter sur elle pour financer un parti politique, se prononcer en faveur ou contre un projet de loi, parrainer des causes sociales ou culturelles...

— Une fois encore, le brave public est roulé dans la farine ! conclut Théberge. Et il faudrait se réjouir parce qu'on lui épargne d'être ensuite plongé dans l'huile bouillante pour être pané !

Sur ce, il prit une gorgée de Grognolo. Un vin particulièrement bien adapté à son humeur, souligna son épouse.

— Le problème, dit Poitras, c'est que personne ne pourra jamais aller contre la vérité officielle. Une fois que tout le monde s'entend pour donner la même version des faits, que tous les médias la répètent...

— Celui qui voudrait dire le contraire aurait tout au plus quelques minutes dans les médias, enchaîna Lucie Tellier. Il n'aurait pas le temps d'expliquer grand-chose. Le public ne pourra jamais savoir ce qui s'est passé.

Elle prit à son tour une gorgée de vin et reposa son verre sur la table un peu plus brusquement qu'elle l'aurait voulu.

— Il y aurait un moyen, fit Prose.

Des regards sceptiques se tournèrent vers lui. Il prit une gorgée de vin avant de poursuivre.

— Ce qui est censuré dans la réalité, on peut le mettre dans un roman. C'est toujours à ça qu'a servi la fiction : contourner la censure. Celle des États et du pouvoir, celle de nos peurs... celle de notre inconscient.

— Tu es sérieux ? demanda Dominique.

— Sûr. Il n'y a que la fiction qui peut dire la vérité. Parce qu'elle s'occupe du sens plutôt que de la description méticuleuse et inutile du moindre détail... laquelle n'a pas de fin.

Blunt le regardait, intrigué.

— Tu te rends compte du problème qu'aurait ton romancier ? objecta Poitras. Expliquer un monde global où tout est interrelié... avec des milliers d'intervenants, des dizaines et des dizaines d'institutions... des tas de médias qui racontent tout et n'importe quoi... Une histoire qui se passe partout sur la planète en même temps... Comment tu peux faire entrer ça dans un roman ?

— Je sais... Ce n'est pas simple.

www.cyberpresse.ca, 15h22

... A RENDU PUBLIQUE, CET APRÈS-MIDI, À PARIS, LA COMPOSITION DU CA DE HOMNICORP, LA COMPAGNIE QUI CHAPEAUTE HOMNIFOOD ET LES TROIS AUTRES ENTREPRISES DE L'ALLIANCE. DANS LE BUT D'ASSURER UNE PLUS GRANDE TRANSPARENCE ET DE RASSURER LA POPULATION, LES MEMBRES DU CONSEIL ONT DÉCIDÉ DE RENDRE ACCESSIBLE, SUR LE SITE INTERNET DE L'ENTREPRISE, LA COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION. DES INFORMATIONS SUR LE PARCOURS PROFESSIONNEL DE CHACUN DES MEMBRES SONT ÉGALEMENT DISPONIBLES... CE QUI FRAPPE, À LA LECTURE DE CES DOCUMENTS, C'EST LA FORTE IMPLICATION DE SEPT DES MEMBRES, DEPUIS DES ANNÉES, DANS DES PROJETS DE NATURE SOCIALE ET HUMANITAIRE.

SELON LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, ULYSSE POITRAS, CES SEPT MEMBRES, EN VERTU DE LEUR PARCOURS PROFESSIONNEL, SERONT LES GARDIENS DES ORIENTATIONS ET DE LA GOUVERNANCE DE L'ENTREPRISE...

Beaumont, 23h49

Ils étaient sur le bord de la plage et ils parlaient à voix basse pour ne pas déranger les gens dans les chalets derrière eux.

— Pour moi, c'est ici que tout a commencé, dit Blunt. J'étais venu pour une fête qui a lieu une fois par année...

Il fit un geste de la main vers la plage.

— Les hommes-grenouilles sont sortis du fleuve là, là et là.

Il raconta ensuite de quelle façon il avait été recruté par F. Comment les choses s'étaient enchaînées.

Ils parlèrent pendant plus d'une heure, après quoi ils retournèrent à Lévis. Blunt dormirait chez Dominique. Prose irait s'installer pour quelques semaines dans l'ancienne maison de Hurt ; il voulait se plonger dans l'atmosphère de l'endroit pendant qu'il consulterait les documents que Dominique acceptait de mettre à sa disposition.

— Est-ce que j'ai une chance de pouvoir parler à Hurt ? demanda Prose.

— Qui sait ? Avec Hurt, j'ai renoncé aux prévisions.

— Vous, qu'allez-vous faire ?

— Je vais rester deux ou trois jours, le temps d'assister à la cérémonie pour F. Ensuite, je vais retourner en Italie.

Puis, après une pause, il ajouta :

— C'est un pays qui nous convient, à moi et à Kathy. Elle dit que je deviens quelqu'un d'autre quand je suis là-bas.

— Comme Hurt ?

Blunt sourit.

— Non. Pas à ce point-là.

L'Arche flottera sur l'Océan de la vie, centre mobile, informant l'Archipel, contrôlant son évolution, guidant ses interventions dans le monde extérieur comme le cerveau guide l'organisme.

Guru Gizmo Gaïa, *L'Humanité émergente*, 4- L'Exode.

Quelques mois plus tard

Québec, restaurant Le Toast, 12h52

Prose avait choisi le restaurant sur les conseils de Dominique. « Un des meilleurs de Québec. Une des plus belles terrasses. »

— J'ai lu votre proposition, dit l'éditeur. *Les Gestionnaires de l'apocalypse*. J'aime assez le titre. Ça sonne bien. Mais... vous ne trouvez pas que c'est un projet un peu vaste ? Comment dire... ?

Il hésitait comme s'il cherchait comment formuler la suite. Il prit une gorgée de vin, à la fois pour se donner le temps de réfléchir et se concentrer sur le goût magnifique du Batàr 1996.

— Vous êtes sûr que c'est faisable ? demanda-t-il finalement.

— J'admets que c'est assez compliqué, répondit Prose. Il faudrait une série de romans.

— Ce n'est pas seulement une question de longueur. Il faut trouver une forme qui permette de rendre compte de la complexité des interactions. Du fait que ça se passe partout en même temps sur la planète.

Prose sourit.

— C'est une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi. La solution, je pense, c'est de faire un montage très syncopé des scènes, avec des actions qui se passent aux quatre coins de la planète.

— Ça ne fera pas trop émietté ?

— Je vais vous répondre en utilisant une comparaison. Le roman traditionnel a une esthétique qui se rapproche de celle du jeu d'échecs : une domination totale des pièces maîtresses, le héros et ses quelques associés. Le reste est marginal. Des pions... J'envisage un roman dont la forme serait à mi-chemin entre celle du jeu d'échecs et celle du jeu de go. Une sorte d'hybride : une bonne partie du roman est concédée aux pièces maîtresses (comme aux échecs), mais beaucoup d'espace est accordé à l'ensemble des pièces et aux liens qu'elles tissent entre elles (comme dans le jeu de go).

— Sur des centaines de pages ? Vous allez perdre les lecteurs.

— Pour faciliter les choses, je présente les scènes dans un ordre chronologique strict. Aucun *flash-back*, aucun *flash-forward*. On suit l'ordre de l'action, mais en changeant de lieu pour suivre les différents acteurs. La seule concession importante au morcellement autre que l'émiettement des scènes, c'est qu'il pourrait y avoir des trous de plusieurs mois, ou même de plusieurs années, entre deux grandes parties qui se suivent.

— Et vous allez tenir ça pendant combien de pages ?

— J'ai calculé qu'il faudrait dix romans.

Une île en Grèce, 20h03

Moh et Sam regardaient avec plaisir les restes du repas. De leur table, ils voyaient la mer.

— Vous êtes sûr de n'avoir aucun regret ? demanda Sam.

— Aucun, répondit le vieil homme. J'ai un deuxième hôtel sur une autre île. Je suis trop vieux pour continuer à courir d'un endroit à l'autre.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Si je m'ennuie trop, je viendrai vous voir... Comme client, tiens ! Ce sera à mon tour de me faire servir.

— Alors, c'est d'accord. Nous irons signer les papiers demain.

Il leva son verre d'ouzo. Les trois hommes firent cul sec.

Comme ils posaient leur verre, un homme entra dans l'auberge et vint s'asseoir à leur table. Finnegan.

— Je n'allais pas manquer ça, dit-il en français.

Le vieil homme le regarda, regarda Moh et Sam.

— C'est un ami, dit Sam en anglais.

— Il paraît que vous avez une chambre de libre, reprit Finnegan, cette fois en anglais.

Le visage du vieil homme s'illumina. Il se dépêcha d'aller à la cuisine.

— Je n'ai pas encore renoncé à vous recruter, dit Finnegan en souriant.

Il était revenu au français.

— Nous sommes à la retraite, répondit Sam.

— Ça peut s'arranger.

— Il est hors de question que nous quittions cette île.

Moh se contentait de laisser parler Sam. Il était meilleur que lui pour discuter avec les technocrates. Mais son expression ne laissait aucun doute sur ce qu'il pensait de la proposition de Finnegan.

— Je n'ai jamais pensé à vous demander une telle chose, protesta ce dernier.

Il regarda autour de lui.

— C'est un endroit magnifique, reprit-il. Isolé... Si vous acceptiez de simplement donner votre avis sur certaines questions... d'accueillir de temps à autre dans votre auberge un agent qui a besoin de récupérer, à l'abri de l'agitation du monde...

— Pour qu'on se retrouve avec un commando d'agents ennemis qui viennent s'occuper de votre pensionnaire et qu'ils saccagent tout sur leur passage ?... Y compris vos honorables serveurs ?

— On peut vous offrir tout le matériel de sécurité que vous voulez.

Le vieil homme revenait avec un verre vide et une nouvelle bouteille. Finnegan fit un large sourire en voyant le verre qu'il posait devant lui.

— Il va de soi que je ne vous demande pas une réponse immédiate, dit-il en français.

Il vida son verre.

— Il faut toujours bien traiter son premier client, dit le vieil homme en

s'adressant à Sam. Surtout si c'est un ami. Ça porte chance.

Québec, restaurant Le Toast, 13h10

— Commercialement, c'est suicidaire, expliqua l'éditeur en déposant son verre de Batâr. Il y a beaucoup de lecteurs qui vont attendre que la série soit terminée avant d'acheter le premier livre. Sans compter ceux que la longueur va décourager... Il faudrait ramener ça à quatre romans. Et encore, c'est trop.

Ils s'arrêtèrent de discuter pendant que le serveur retirait les assiettes quasi immaculées qui avaient contenu le risotto au homard.

— Pour alléger, j'ai pensé à trois autres romans, reprit Prose. Je veux dire, avant de commencer le cycle proprement dit. Pour présenter certains des personnages principaux. Dans chacun, il y a une histoire complète. Mais on découvre des éléments qui seront utilisés plus tard dans les romans suivants.

— Déjà, j'aime mieux ça... Vous pensez à des romans de quelle ampleur ?

— Autour de trois ou quatre cents pages pour le premier. Ensuite, on verra... Selon les besoins de l'histoire.

— Jusqu'à maintenant, vous avez surtout pratiqué la forme courte. Avec une écriture et des thèmes plutôt subjectifs.

— Je sais. Il faut que je trouve une nouvelle forme d'écriture... Peut-être une forme hybride. Avec des scènes qui seraient de courtes nouvelles qui s'intégreraient à l'ensemble... Peut-être, aussi, des développements analogues à des essais...

— Là, vous risquez vraiment de perdre tout le monde !

Sur un lac au nord de Sept-Îles, 13h15

Les deux Gonzague pêchaient dans la même embarcation. Dans l'autre, Lefebvre et Crépeau avaient pris charge d'Albert, l'ami de Gonzague Leclercq.

Ce dernier avait prévenu Théberge qu'il emmènerait un ami, mais il ne lui avait rien dit de plus. Théberge avait eu la surprise de reconnaître Albert, le client râleur du Chai de l'Abbaye.

— Un de mes anciens adjoints à la retraite, avait dit Leclercq. Il s'amuse à jouer les indicateurs. Ça lui donne un prétexte pour promener son personnage dans les cafés de Saint-Germain.

— J'espère que je ne vous ai pas trop choqué, avait ajouté Albert en tendant la main à Théberge.

Ils étaient au camp de pêche de Théberge depuis trois jours. Tous les soirs, ils mangeaient la truite qu'ils avaient pêchée pendant la journée, accompagnée du chablis qui avait refroidi dans le lac.

Les premiers jours, les discussions avaient roulé sur l'actualité. Leclercq avait informé les autres de ce qui était en train de se dérouler en Europe. Plusieurs des personnes impliquées dans les réseaux de Killmore s'en tiraient, mais il y aurait « un nombre significatif de coupables dans chacun

des pays impliqués ». C'était l'expression sur laquelle les politiques s'étaient finalement entendus, laissant aux fonctionnaires le soin de préciser la portée quantitative de ce « significatif ».

Par la suite, les conversations avaient pris un tour plus personnel.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant que tu es à la retraite ? demanda Leclercq.

— Comme la plupart des autres : je vais ruminer les affaires les plus dérangeantes que je ne suis pas parvenu à résoudre. Je vais me demander ce que je n'ai pas fait que j'aurais dû faire, ce que je n'ai pas vu que j'aurais dû voir, ce que je n'ai pas compris...

— Tu parles de tes clients de l'hôtel ?

— Entre autres.

Gonzague Leclercq était un des rares à qui Théberge avait parlé de l'hôtel, cet endroit dans sa tête où résidaient les victimes dont il n'avait pas pu découvrir le meurtrier.

— Tu t'entretiens souvent avec eux ?

— Non... Mais je me souviens de leur voix, à l'époque où je leur parlais plus régulièrement.

Théberge, le policier qui parle aux morts !... La nouvelle avait été reprise pendant des mois par les médias. Tout ça parce qu'il trouvait commode de discuter à haute voix avec les victimes. Que ça lui permettait de les apprivoiser, de se mettre dans leur peau et d'essayer de comprendre ce qui leur était arrivé.

— Tu sais que ce n'est pas vraiment une occupation, je suppose.

— C'est ce que dit mon épouse.

— Elle a peur de te voir traîner toute la journée à la maison ?

— Elle voudrait que je me trouve quelque chose.

Théberge fit une moue avant d'ajouter :

— Tu me vois, gardien de sécurité ?

Québec, restaurant Le Toast, 13h21

— C'est une idée intéressante, fit l'éditeur. Mais il y a plein de romans qu'on a assassinés à force d'y entasser des idées intéressantes. Le danger, c'est d'en faire trop.

Prose jugea prudent de ne pas répondre qu'il voulait inclure dans le roman un personnage atteint du syndrome de personnalité multiple, des agents secrets bouddhistes, un policier atteint du syndrome de la Tourette, une secte fondée sur la théorie des cordes et quelques autres éléments du genre. Inutile d'effrayer l'éditeur potentiel.

— Je n'ai pas le choix de donner la parole aux discours collectifs, reprit-il, ce sont eux qui ont le haut du pavé. Et les médias sont le meilleur moyen de le faire.

— Les gens zappent déjà leur télé quand ils tombent sur des informations. Imaginez dans un roman !

— Ce seraient de brefs passages. Quelques lignes. Parfois un peu plus...
— Ça va donner un roman encore plus émiétté.
— Et plus réaliste ! Dans la vie réelle, on est sans cesse interrompus par des courriels, des appels téléphoniques, des SMS... On est bombardés par la pub et les télé ouvertures partout... Partout, il y a des écrans qui nous submergent de messages...

— C'est justement ce que les gens essaient de fuir.

— Pas sûr. Regardez tous ceux qui sont rivos à Internet... rivos à leurs consoles de jeu... à leurs BlackBerry... Au fond, c'est aussi un roman sur l'infiltration du quotidien par les médias, par les écrans de toutes sortes. Les médias sont devenus le maillage de fond sur lequel se tisse la vie des gens... Ils connaissent mieux les personnages de téléromans que leurs voisins !

— Résultat : vous allez renforcer la propagande des médias !

— On peut faire un montage qui rend évidente la propagande : on a un extrait d'un média, on coupe et on voit la réaction d'un des personnages.

— Un genre de *reaction shot* ?

— Si on veut. On peut aussi juxtaposer le discours officiel et ce que disent les mêmes personnes en privé... Juste le fait de faire dire explicitement par un personnage l'idéologie qui sous-tend son comportement et qui reste habituellement sous-entendue...

Prose s'interrompt et recula sur sa chaise pour laisser plus de place au serveur, qui déposa devant lui un râble de lapin au boudin noir.

Plus conservateur, l'éditeur avait choisi une entrecôte Angus.

C'était pour le moins ironique, songea Prose. Ils discutaient dans une des meilleures tables de Québec d'un roman qui porterait sur la faim et la misère qui menaçaient de ravager la planète.

Subitement, il avait moins faim.

Sur un lac au nord de Sept-Îles, 13h26

Leclercq travaillait pour sortir une prise de l'eau.

— C'est quoi ? Un monstre ?

— Au moins quatorze ou quinze pouces, répondit Théberge.

— Ça fait combien, en centimètres ?

— Trente-trois, trente-cinq...

Quatre minutes plus tard, le pronostic de Théberge était confirmé. La truite que Leclercq avait sortie mesurait dix-neuf pouces.

— Quand mes amis de Paris vont voir ça !

Tous les soirs, Leclercq demandait qu'on le photographie avec les prises de la journée.

— J'ai quelque chose pour tes amis qui rêvent des grands espaces sauvages du Québec ! fit Théberge. Après-demain, on va à la Romaine.

— La rivière dont tu m'as parlé ?

— La dernière grande rivière naturelle du Québec. Tu es chanceux, tu fais partie des rares privilégiés qui vont la voir avant qu'ils la dénaturent avec des

barrages.

Un silence de plusieurs minutes suivit. Plus aucun poisson ne mordait. La truite que Leclercq avait sortie de l'eau aurait été la dernière de son espèce que ça n'aurait pas fait de différence. Le lac semblait maintenant désert. Mais comme ils n'étaient pas là seulement, ni même d'abord, pour pêcher...

— Donc, fit Leclercq, tu n'as pas encore pris de décision pour ta retraite.

— Rien qui presse.

Une autre période de silence suivit.

— Moi, fit Leclercq, j'ai été approché par trois multinationales.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Le salaire est bon. Mais...

— Ne viens pas me dire que t'as des principes, ironisa Théberge.

— Non. Pas des principes. Mais ce serait bien de travailler à autre chose qu'à la défense de ceux qui ont déjà trop d'argent...

Un autre silence suivit, marqué par une fausse alerte. Théberge pensait avoir une prise, mais c'était une canette de bière. Il le prit comme une insulte personnelle. Quelqu'un était venu jeter une canette vide dans son lac... Même s'ils étaient une vingtaine à profiter d'une concession sur ce lac.

— Tu devrais peut-être parler à Blunt, dit Théberge.

— De quoi ?

— C'est lui qui s'occupe de la sécurité des entreprises de l'Alliance. Je sais qu'il se cherche un remplaçant.

— Ça reste une multinationale.

— Mais c'est probablement ce qu'il y a de moins mauvais sur le marché.

— Toi, ça ne t'intéresse pas ?

— Je ne veux plus travailler dans une organisation. Je ne veux plus avoir à composer avec des politiciens, une hiérarchie, des médias... soigner une image publique...

Puis, après une pause de plus d'une minute, il ajouta :

— Finalement, je suis peut-être mûr pour une vraie retraite.

— Et si tu étais simplement mûr pour faire des choses qui t'intéressent ?

— Le problème, avec les choses qui m'intéressent, c'est qu'elles m'amènent toujours à me heurter à la bêtise. La bêtise militante dans toute sa ravageuse efflorescence !

— Voilà ! Tu l'as trouvée, ta nouvelle carrière ! Avec un style comme le tien, c'est évident !

— Quoi ? Personnage de roman ?

— Presque... Tu pourrais tenir une chronique dans un journal ou à la radio... Leur remettre la monnaie de leur pièce !

— Tu me vois annoncer ça à mon épouse ?... Devine mon nouveau métier... Pourfendeur de bêtises patentées ! Contempteur de calembredaines bien pensantes !

Le sourire qui était apparu sur son visage disait néanmoins qu'il n'avait pas totalement écarté l'idée. Ne serait-ce qu'à titre de fantasme à entretenir.

Aix, 19h39

Geneviève avait accouché depuis une semaine. Des jumeaux. Un garçon et une fille. Toute la famille était dans le jardin de leur nouvelle propriété, en banlieue d'Aix.

Geneviève avait insisté pour qu'ils élèvent leurs enfants en Provence. Dans une ville qui avait encore, malgré ses problèmes, une échelle humaine. Poitras les avait aidés à trouver l'endroit de leurs rêves, à négocier l'achat et, surtout, à éviter les deux ou trois ans de délai qu'il fallait uniquement pour régler la signature des différents papiers légaux.

À côté d'eux, il y avait une curieuse voiturette motorisée qui tenait de la pape-mobile, de la chaise roulante et du véhicule lunaire. C'était ce que Norm/A utilisait pour se déplacer à l'extérieur de chez elle.

C'était la première fois qu'elle se rendait dans un environnement qu'elle ne contrôlait pas. Mais elle avait tenu mordicus à faire le voyage. Geneviève et Chamane avaient aménagé une grande pièce, au rez-de-chaussée, pour la durée de son séjour.

Ils espéraient la convaincre de venir s'installer à proximité. Maintenant qu'elle et Chamane allaient travailler ensemble pour la nouvelle Alliance.

— Ce serait commode, fit Geneviève. Et pas seulement pour le travail.

Norm/A sourit. Elle jeta un regard au bébé que Geneviève avait mis dans ses bras.

— Je vais y penser, répondit-elle sur un ton très sérieux.

— Poitras s'occuperait de toutes les démarches.

— C'est vrai que pour voir les enfants...

Maintenant qu'il la connaissait mieux, Chamane comprenait les remarques que Norm/A lui avait faites pour que Geneviève fasse attention à elle pendant sa grossesse. Elle-même, avec ses différentes infirmités, était une illustration des problèmes qui pouvaient survenir.

Ironiquement, même ce qui était normal, chez elle, n'était pas normal. Son quotient intellectuel était de 165 et son visage était une réplique quasi exacte de celui de Norma Jeane Mortenson. Plus connue sous le prénom de Marilyn.

Pour les jumeaux, ce serait une marraine unique.

Québec, restaurant Le Toast, 13h51

— C'est un *serial killer*, fit Prose en posant son couteau et sa fourchette dans l'assiette. Mais transposé sur le plan de l'humanité. Ce ne sont pas seulement des individus qui sont assassinés, comme on pourrait le croire au début de l'histoire ; c'est l'humanité, c'est toute la planète qui est attaquée par les logiques d'intérêt. Au fond, c'est un roman sur la manipulation, sur l'exploitation de nos vulnérabilités, autant individuelles que collectives.

L'éditeur immobilisa sa bouchée au-dessus de son assiette et fixa son regard sur Prose.

— Ça devient vraiment très compliqué, dit-il.

— Pas compliqué, répliqua Prose. Complexe.

L'éditeur prit sa bouchée.

— Ou mieux, reprit Prose : le roman va être un processus de complexification. Imaginez une série de romans conçus comme des poupées russes. Chacun englobe d'une certaine manière les précédents, pousse les enjeux un peu plus loin.

— C'est très didactique. À vous entendre, on dirait presque une version « médias » des dialogues de Platon !

— C'est parce qu'on en parle de façon abstraite. Qu'on parle de structures.

Il prit une gorgée de Rockburn Pinot noir.

— Mais vous avez raison, reprit-il : ça reste un danger. Surtout si j'introduis des fragments d'essais ici et là.

Paris, 19h57

La réunion du conseil d'administration venait de se terminer. Poitras prenait un verre dans son bureau en compagnie de Dominique, qui avait accepté le poste de secrétaire exécutive d'HomniCorp. Ils faisaient un bilan informel de la réunion.

— Pour le champignon tueur de céréales, dit Poitras, c'est uniquement une question de délais. Ça va faire mal, il va probablement y avoir des millions de morts, mais les récoltes devraient finir par remonter à un niveau suffisant.

— Seulement des millions de morts, fit Dominique.

C'était surréaliste, cette façon d'estimer que les choses finiraient par s'arranger parce que les morts se compteraient seulement par millions. « Gérer l'apocalypse », avait dit Blunt.

— Par contre, reprit Poitras, pour la peste grise...

— Tant que ce n'est pas transmissible par voie aérienne et que le contact de personne à personne n'est pas trop contagieux...

— Il suffirait d'une mutation...

— C'est déjà ça pour plusieurs virus.

Les deux restèrent silencieux pendant un moment.

— Tu vas toujours en Italie avec Lucie Tellier ? demanda Dominique.

— On va rencontrer Blunt. Il faut discuter des changements à apporter à notre système de sécurité.

— L'Italie, à deux, c'est romantique.

Dominique souriait de façon amusée.

— C'est ce qu'on dit, répondit Poitras en s'efforçant de paraître entrer dans le jeu.

Il se demandait si un voyage en Italie, dont la moitié serait consacrée aux affaires, serait suffisant pour mettre un terme à la valse-hésitation qui caractérisait ses rapports avec Lucie Tellier. En fait, il se demandait surtout s'il parviendrait un jour à atténuer suffisamment la brûlure qu'avait laissée dans sa mémoire l'image de sa femme et de ses enfants assassinés.

Québec, restaurant Le Toast, 14h06

— Il y a un détail qui me chicote, fit l'éditeur en regardant s'éloigner le serveur avec leurs assiettes vides. Vous dites que c'est basé sur la réalité...

— Mais ça reste une fiction.

— Vous n'avez pas peur des poursuites ?

— Je ne veux pas décrire exactement ce qui s'est passé. Je veux inventer une histoire qui reprenne le plus possible d'éléments de la réalité, mais que ça reste une fiction. L'important, c'est que l'histoire permette de comprendre la logique qui est à l'œuvre derrière les événements.

— Quand les gens vont voir votre nom, il y en a qui vont faire le lien.

— Pas si j'utilise un pseudonyme.

— Ça va quand même finir par se savoir.

— Pas si c'est un vrai prête-nom. J'ai un ami à Lévis. Il est prêt à assumer le rôle public de l'auteur. Et moi, je vais pouvoir écrire tranquille.

— Il fait quoi, votre pseudo ?

— C'est un prof de philo. Il est aussi spécialisé dans les questions de retraite et de placements.

— Vous pensez que les gens vont vraiment y croire ?

— Après les premiers romans, il pourrait écrire une sorte d'autobiographie littéraire. Pour mieux planter son personnage d'auteur.

— Une autobiographie que vous écririez ?

— Bien sûr. De toute manière, les autobiographies sont toujours romancées.

Venise, 20h09

Blunt et Kathy marchaient lentement dans les rues de Venise. Leur réservation, au restaurant, était pour vingt et une heures.

— Je suis retourné sur la plage à Beaumont.

— Qu'est-ce que ça t'a fait ?

— Je ne sais pas.

Elle lui lança un bref regard de côté. C'était bien lui !... Quand il s'agissait de décrire ce qu'il ressentait, on aurait dit que son cerveau partait en vacances.

— J'ai revu les événements dans ma tête, reprit Blunt. Mais c'était presque comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre... Comme si c'étaient des souvenirs d'un film.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Une chose est sûre, je suis maintenant quelqu'un de différent. Je me sens plus... apaisé.

— C'est l'effet de Venise.

— Probablement.

À son arrivée, il avait appris que ses deux nièces étaient enceintes. Stéphanie voulait faire un mariage dans une église. Une super noce. Mélanie,

par contre, ne voulait rien savoir de se marier. Mais elle avait fait savoir qu'elle accepterait une aide financière à la hauteur du coût de la noce de sa sœur.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Kathy.

— Du mariage et du non-mariage ? Je pense que dans le monde où on vit, elles ont raison de profiter de toutes les occasions d'être heureuses. Et de le faire comme elles l'entendent.

— Tu crois que ça va s'arranger ?

— Certaines choses devraient s'arranger. D'autres probablement pas. Pas avant un certain temps, en tout cas. Pour ce qui est de ce que ça va donner au total...

Québec, 14h14

Hurt parcourut l'atelier de son ami du regard. La plupart des outils étaient rangés sur les murs à l'endroit prévu. Il en restait juste assez à la traîne pour entretenir un minimum de chaos créateur.

— Comme ça, tu reviens à la coutellerie, fit José.

Un sourire apparut sur les lèvres de Hurt.

— On dirait bien.

— Il y a encore des clients qui s'informent de ce que tu es devenu. Qui voudraient avoir de tes pièces.

— Je m'ennuie de fabriquer des couteaux, pas du cirque des salons d'exposition.

— Je sais...

— J'ai un service à te demander. Deux en fait.

— Tu sais que, si je peux faire quelque chose...

— Si j'ai un jour des pièces que j'estime vendables, je te les donne et tu t'en occupes. Tu auras tout ce que je produis et tu seras la seule personne avec qui je serai en contact.

— Tu veux être le Réjean Ducharme de la coutellerie ?

Hurt sourit.

— Disons que j'ai mon quota des rapports sociaux.

— Uhn hun... fit José en hochant la tête. Pas de problème.

Puis, après une pause, il demanda :

— Et l'autre service ?

— Je n'ai plus aucun matériau pour les poignées : il faut que je me refasse une réserve.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ivoire de mammoth, oosic, nacre noire, corail rouge, dent de morse, cornes de chèvre de montagne ou d'antilope... loupes de noyer, de bois de rose, d'ébène... Tu connais mes goûts.

— Comme ça, c'est sérieux ? Tu recommences vraiment ?

— Ça fait trop longtemps que j'ai arrêté.

— Qu'est-ce qui t'a décidé ?

Hurt songea à ses enfants, au trafic d'organes, aux couteaux qui tuent et découpent les corps, il songea à Art/ho, qui rêvait d'un art qu'on pratique au scalpel... Comment pouvait-il expliquer à son ami que sa motivation la plus profonde, celle qu'il avait longtemps recouverte du nom de beauté, était simplement une tentative pour inverser le processus, pour transformer les couteaux en œuvres d'art ?

— J'ai fait un peu de ménage à l'intérieur, se contenta-t-il de répondre.

Québec, restaurant Le Toast, 14h22

L'éditeur prit une première bouchée de *cheese cake* au Reggiano, se figea quelques secondes, comme sous l'effet d'un plaisir d'une intensité inattendue, puis il demanda à Prose :

— Vous avez pensé à la façon dont elle va finir, votre histoire ? Vous avez déjà la fin en vue ?

— Une mise en abyme. Pour une histoire où des débiles veulent pousser l'humanité sur le bord de l'abîme, ça me semble approprié !

Sur ce, il prit une gorgée de Rockburn.

— Vous n'avez rien de plus précis ?

Prose ne voulait pas lui dire tout de suite à quelle mise en abyme il pensait ; l'éditeur serait revenu avec sa crainte que ce soit trop compliqué. Il aurait également pu lui objecter que ça faisait trop littéraire pour un roman populaire. Qu'après tout, il n'écrivait pas *La Recherche*.

— Non, répondit-il. Ce n'est pas encore décidé.

— Ça va bien finir, au moins ? Les « bons » vont gagner ?

— Pas vraiment. Plusieurs vont mourir... Des morts rapides. Cliniques. Sans longs messages à la postérité... Comme dans la vie, quoi !

— Vous ne trouvez pas ça un peu dur pour vos lecteurs, qui se sont attachés aux personnages ?

— Ce n'est pas tout le monde qui meurt.

— Tiens donc, il y a des survivants ! Vous me rassurez.

— D'accord, ce n'est pas exactement Hollywood. Il n'y a pas de victoire triomphale du bien à la fin... Mais la débilité a été contenue.

— C'est déjà ça.

— Provisoirement.

— Je me disais, aussi.

— Mais j'ai déjà la dernière phrase. Ça résume tout le cycle !... Et ça ramène le lecteur dans le monde réel.

— Si ça résume tout le cycle, à quoi bon écrire ce qui précède ?

Voyant l'air troublé de Prose, il ajouta :

— Je blaguais... C'est quoi, la phrase qui terminerait votre roman ?

— « Nous devons maintenant gérer l'Apocalypse. »

Remerciements

Merci d'abord à mes lectrices et à mes lecteurs, merci de votre intérêt, de vos commentaires et de vos questions.

Merci à Richard, dont la truculence et les élans gastronomiques continuent, encore et toujours, à inspirer la partie « plus vraie que nature » de l'inspecteur Théberge.

Merci à Marc, pour ses considérations toujours éclairantes sur les marchés financiers et la faune qui y sévit... à Hugues, pour ses éclaircissements sur les mystères raffinés de l'organisme humain... à Jean-François, qui me tient au fait des périls et arnaques qui peuplent le web... à Michel, expert inépuisable en technologies diverses et connaissances inattendues.

Un merci particulier à Mathieu, de m'avoir raconté son expérience de l'Amazonie, où il est retourné vivre ses derniers jours.

Plus généralement, je tiens à remercier tous ceux dont j'ai sollicité l'expertise et exercé la patience par mes nombreuses questions.

Merci à Émil, à Pierre, à Sylvain et à Michel, pour avoir assumé le rôle de tout premiers lecteurs.

Merci également à Jean, éditeur minutieux et passionné, pour ses suggestions, ses commentaires et, de façon plus générale, pour l'attention qu'il a accordée au texte et à la structure de ce roman.

Merci à Diane et à Martine pour la révision du texte... à Francine pour le travail attentif sur le manuscrit... Merci à toute l'équipe d'Alire, pour leur support tout au long de ces années.

Merci à Jean-Philippe et à Stéphanie, pour leur expertise en matière de langage SMS et de vie sur le web.

Et, surtout, un énorme merci à Lorraine. Lorraine qui m'a accompagné et supporté tout au long de l'écriture des quatre tomes des *Gestionnaires*... Lorraine qui m'aide chaque jour à demeurer en contact avec les réalités les plus importantes de la vie.



Jean-Jacques Pelletier a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

Du même auteur :

L'Homme trafiqué. Roman.

Beauport : Alire, Romans 031, 2000.

L'Homme à qui il poussait des bouches. Roman.

Québec : L'instant même, 1994.

La Femme trop tard. Roman.

Beauport : Alire, Romans 048, 2001.

Blunt – Les Treize Derniers Jours. Roman.

Beauport : Alire, Romans 001, 1996.

L'Assassiné de l'intérieur. Recueil.

Lévis : Alire, Nouvelles 138, 2011.

Les Gestionnaires de l'apocalypse

1- *La Chair disparue*. Roman.

Beauport : Alire, Romans 021, 1998.

Lévis : Alire, GF, 2010.

2- *L'Argent du monde*. Roman. (2 volumes)

Beauport : Alire, Romans 040/041, 2001.

Lévis : Alire, GF, 2010.

3- *Le Bien des autres*. Roman. (2 volumes)

Lévis : Alire, Romans 072/073, 2003/2004.

Lévis : Alire, GF, 2011.

4- *La Faim de la Terre*. Roman. (2 volumes)

Lévis : Alire, Romans 130/131, 2009.

Lévis : Alire, GF, 2011.